



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

12412

Per 3974 d. $\frac{217}{55.27-8}$

REVUE
BRITANNIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE M^{me} V^o DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS, N^o 46, AU MARAIS.

REVUE
BRITANNIQUE.

CHOIX D'ARTICLES

EXTRAITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

—◆◆◆—
CINQUIÈME SÉRIE.

TOME VINGT-SEPTIÈME.



PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE GRANGE-BATELIÈRE, 1;
CHEZ MADAME V. DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE DES PYRAMIDES;
CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, 6.

—
1845

MAI 1845.

REVUE
BRITANNIQUE.

Statistique. — Sciences Morales.

**LA DERNIÈRE ENQUÊTE
SUR LES MAISONS D'ALIÉNÉS**

EN ANGLETERRE.

Les réformes introduites récemment dans les maisons d'aliénés ont enfin éveillé l'attention publique. Comme il arrive dans toutes les grandes choses de ce monde, la science et la charité ont pris ici l'initiative. Les philanthropes ont apporté aux malheureuses victimes du délire ou de l'idiotisme le tribut du cœur ; les savants leur ont apporté celui de l'intelligence. Il reste un rôle au gouvernement ; c'est de consacrer, c'est de multiplier les résultats obtenus par des hommes dévoués, mais isolés. C'est à remplir ce rôle que nous osons l'appeler ici, et nous l'osons d'autant mieux que les améliorations accomplies parlent assez haut et tendent plus haut encore.

Les scènes hideuses qui déshonoraient jadis les asiles ouverts aux aliénés cessent graduellement. Le calme, la gaieté même commencent à s'y acclimater, et il se pourra faire qu'un jour il y ait plus de sourires, plus de joie parmi ces pauvres exilés de la raison humaine, que dans tel ou tel district manufacturier en Europe, et telle ou telle habitation de nègres aux Antilles. Ce changement ne s'est pas arrêté aux établissements eux-mêmes; il a retenti dans tous les esprits pour les disposer en faveur du bien qui reste à faire. Les temps ne sont pas encore bien éloignés où l'on n'abordait que le dégoût dans l'âme et la pâleur au front, le redoutable problème de la folie. Nous sommes heureux de dire qu'aujourd'hui ce dégoût et cette crainte ont fait place à une sollicitude touchante et éclairée, à une attention courageuse qui descendent peu à peu des intelligences supérieures à la masse de la nation. Notre intention est, ici, d'analyser, en quelques pages, le rapport que viennent de publier les commissaires chargés de l'enquête relative aux maisons d'aliénés.

Les scandales qui se perpétuaient dans les asiles distribués immédiatement autour de Londres, déterminèrent, en 1828, le parlement à instituer une commission dont le but devait être d'inspecter ces prétendus asiles. La commission se mit à l'œuvre énergiquement et habilement; elle examina, elle améliora surtout, et fit si bien qu'il y a quatre ans on étendit à tout le royaume la sphère de son inspection. Le rapport que nous avons sous les yeux démontre avec quel noble dévouement, quelle infatigable vigilance les commissaires ont accompli leur tâche. Nous acceptons ce travail comme l'esquisse fidèle de tous les établissements ouverts aux aliénés en Angleterre et dans le pays de Galles.

En constatant les résultats immenses obtenus par la science moderne dans le traitement des aliénés, nous nous sommes toujours demandé comment nos ancêtres avaient été poussés à élever contre la folie ce triple et impitoyable appareil de la réclusion, de l'isolement et de la violence. L'ignorance seule ne suffirait pas, en effet, pour rendre compte des effroyables

douleurs infligées aux aliénés pendant tant de siècles ; elle n'eût pas suffi, surtout, pour construire ces refuges hideux, à la fois sépulcres par la tristesse et auges par la malpropreté, où venaient croupir et s'éteindre les êtres privés de la raison ; elle n'eût pas inventé ces flagellations sanglantes, ces tortures, ces chaînes rivées aux flancs de tant de malheureux, comme à des animaux en délire. Il fallait davantage, il fallait une passion : il fallait le fanatisme. Pendant longtemps, en effet, les fous ont été poursuivis à titre de démoniaques, de lycanthropes, de possédés, et sous le spécieux prétexte de communications avec des succubes, des incubes, des gnômes, etc., etc. Comme il demeurait bien établi que Satanais était au fond de toutes les folies, le mieux qu'on pût faire c'était évidemment de lui courir sus à outrance, et de le fustiger dans la personne de ceux dont il troublait la raison. On prétendait ainsi le faire sortir du corps de ces malheureux, et rien n'y était épargné : exorcismes, tortures, enchaînement, emprisonnement, etc. Les savants qui se sont dévoués, de nos jours, au traitement des aliénés ont tant soit peu dévié de ces utiles errements, et notre siècle, que l'on prétend flétrir pour son égoïsme et son irrégion, a eu effectivement la coupable pensée de laisser le diable fort tranquille et de s'en prendre, pour guérir la folie, aux causes même de la folie, aux organes qu'elle envahit. Nous sommes loin, fort heureusement, des colères saintes qu'excitaient les fous au moyen âge, loin de la frayeur qui les entourait hier encore ; mais un coup d'œil sur leur histoire passée servira à nous faire mieux apprécier la nature des progrès accomplis et les espérances que l'on doit concevoir pour l'avenir. Nous serons brefs, pour arriver immédiatement à l'état actuel des choses.

Il paraîtrait que nos ancêtres consacraient habituellement, dans les monastères, un certain nombre de cellules à la détention des fous violents et dangereux ; là s'arrêtait leur sollicitude. Ces cellules, souvent souterraines étaient construites avec la solidité redoutable des prisons. Là, couchés sur une paille putrescente, se remuaient, dans l'ombre, des êtres

dégradés, à l'aspect cadavéreux, au regard hébété, à qui il ne restait plus que deux choses à exprimer, les souffrances du corps et les sombres hallucinations de l'âme. Quand leurs plaintes ou leurs rugissements troublaient la quiétude des gardiens, le fouet déchirait leurs épaules au nom de la sûreté générale et de la religion qui corrigeait Satan révolté. Il est vrai de dire, cependant, que ces *in-pace* ne renfermaient que ceux dont la folie paraissait nuisible ou menaçante : — ceux dont le dérangement intellectuel se réduisait à des divagations puériles ou comiques, à des rêves de grandeurs, à des entretiens, voire même à une correspondance suivie avec les saints, ceux-là on les laissait errer en liberté, sous la sauvegarde de la pitié ou de la curiosité publique. C'est dans cette catégorie qu'il faut ranger les insensés dont Sir Thomas Morus prétend que les habitants d'Utopia « se divertissaient si fort, » et dont, sans malice aucune, il serait facile de citer encore tant d'exemples aujourd'hui.

Il arriva cependant que l'on voulut mettre un terme à ces migrations affligeantes de la folie, et les asiles consacrés jadis aux seuls malades dangereux s'ouvrirent pour tous les degrés de l'aliénation. Mais, en changeant de destination, les édifices ne changèrent, ni dans leur architecture ni dans leur disposition intérieure, et cela seul suffit pour expliquer l'aspect menaçant qu'ils ont conservé jusqu'à nos jours. Nous croyons pouvoir ajouter à ce triste legs des temps passés, l'usage barbare du fouet, qui, des mains de la pénitence, dût passer nécessairement dans celles du bourreau et du gardien des fous. Voilà où en étaient jadis les asiles et le traitement des aliénés. Nous allons voir ce qu'ils sont devenus de nos jours.

Après avoir décrit les améliorations introduites dans les établissements actuels, les commissaires émettent, au sujet de la construction de ces établissements, les observations suivantes :

« Quoique nous soyons fort éloignés de prêcher l'érection d'édifices disgracieux et mornes, il ne nous semble pas qu'il

soit nécessaire d'exagérer les ornements d'architecture aux dépens du budget des aliénés, et cela d'autant mieux que ces asiles sont destinés à des individus qui, dans l'état de santé, sont habitués à vivre dans des chaumières. Les plus beaux de nos workhouses n'ont pas coûté, en moyenne, plus de 40 £ (1,000 f.) pour chaque habitant, tandis que les dépenses de construction, pour les maisons d'aliénés, se sont quelquefois élevées à 200 £ (5,000 f.). Il est vrai que les soins nécessaires aux aliénés diffèrent complètement du régime d'un workhouse. Ils sont à la fois plus nombreux, plus délicats et plus difficiles; mais il est évident que l'on a exagéré, jusqu'à présent, dans la pratique, le surcroît de dépenses qui en résulte. Ainsi, nous avons pu nous convaincre que la moitié des sommes consacrées à un établissement de ce genre s'absorbe dans la construction de cellules isolées, et dans les précautions nécessaires contre l'incendie. Or, il est clair que si l'on ouvrait des dortoirs suffisamment spacieux pour contenir un nombre convenable de malades, et si l'on ne mettait à l'abri du feu que les parties de l'établissement qui y semblent le plus exposées, on réaliserait des économies énormes, et cela, sans nuire à la commodité ni à la sûreté de tous.

«— Nous avons vu, dans l'établissement de Suffolk, de Nottingham et de Hanwell, des cellules abaissées au-dessous du niveau des terrains circonvoisins; nous en réprouvons hautement l'usage. A Hanvell et à Nottingham, les cellules souterraines sont froides, humides, fermées au soleil, aux tièdes haleines du vent, et dangereuses pour les malades.

«— Une autre question, qui se rattache indissolublement à la construction de ces asiles, est celle de l'étendue qu'ils doivent avoir, de l'espace sur lequel ils doivent se déployer. Sur les 15 asiles déjà construits en province, il en est 10 qui ne peuvent contenir plus de 200 habitants; les cinq autres atteignent et dépassent ce chiffre. Ainsi, l'établissement de Kent peut recevoir 300 malades; celui de Surrey, 360; le West-Riding d'York, 420; l'asile de Lancastre, 600; enfin, celui de Middlesex donnerait l'hospitalité à 1,000 individus.

Le résultat de nos observations personnelles et de nos expériences, contrôlé par le témoignage des hommes les plus habiles que nous ayons interrogés, nous a convaincus que le nombre des malades accueillis dans une maison de fous ne devrait jamais dépasser 250, et que, dans l'intérêt du service, il serait peut-être même sage de s'arrêter à 200. Il est urgent, en tout cas, d'agiter ces questions et d'en hâter la solution. Le chiffre des aliénés pauvres grossit chaque jour et prend des proportions tellement menaçantes, que les asiles destinés à les recueillir sont devenus une question d'intérêt majeur et même national ; — à tout prix il y faut pourvoir. »

Nous croyons, avec la commission, qu'il est inutile de sacrifier aux rêves de l'architecture et aux fantaisies de l'ordre dorique ou ionique ; mais nous croyons aussi que les asiles destinés à la folie doivent respirer une certaine gaieté et une certaine grâce. A cette seconde enfance, il faut, non pas une tombe ou une prison, mais un second berceau aussi couronné de fleurs que possible ; et à l'esprit de l'aliéné, qui tantôt s'enflamme et tantôt s'assombrit, il faut pouvoir distribuer tour à tour l'ombre d'un arbre ou l'éclat du soleil. En ceci, comme en tout ce qui concerne les asiles de ce genre, l'intérêt et le bien-être des malades sont la loi suprême.

Il nous semble que le style d'architecture le mieux approprié aux exigences d'une maison de fous est le vieux style anglais. Ses lignes calmes et droites se prêtent merveilleusement à toutes les dispositions intérieures, et semblent le style classique du confort. Là, point de volutes ou d'enroulements capricieux ; point de portiques surmontés de statues ou d'amphores ; — toutes choses qui peuvent être agréables aux visiteurs, mais qui importent fort peu à celui qui vient y élire domicile, et, cela, par la raison fort simple que lorsqu'il y entre il n'a pas conscience du beau, et lorsqu'il en sort, son regard fuit avec épouvante l'aspect du triste lieu où il a languï dans l'égarement de la pensée. Rien de purement artistique, en un mot, mais aussi plus de barreaux scellés aux fenêtres, plus de géôliers inhumains, plus de chaînes au bruit lugubre. Des chambres

riantes et bien situées d'où le malade puisse jeter les yeux sur quelque vaste plaine, et entendre, à la place des voix confuses de son âme, les voix harmonieuses de la nature; le repos au dedans de la demeure, la vie au dehors, tout autour de lui, le sollicitant, l'appelant à chaque heure, voilà les spectacles qu'il lui faut, le milieu dans lequel il doit vivre. Le traitement de l'aliéné commence du jour même où il entrevoit l'asile où il doit vivre, et nous sommes convaincu aussi que les premières impressions produites alors sur son esprit sont d'une importance énorme; elles aboutissent à lui faire accepter ou repousser les soins qui lui seront donnés. Quel effet produirait, nous le demandons, la vue d'une façade royale ou d'un portique babylonien sur l'imagination défiante et craintive des aliénés pauvres? Nous ne craignons pas de dire que cet effet serait fatal. Aucun d'eux ne reconnaîtrait, derrière cette magnificence extérieure, un asile de charité et de paix; pour eux ce serait tout simplement une vaste demeure, très-imposante, très-inquiétante, peut-être même une prison. Nous recommandons ces résultats à la sollicitude éclairée de tous ceux qui peuvent influer sur le progrès de nos institutions de bienfaisance; ils serviront à leur démontrer combien il est ridicule, nous allions dire inique, de sacrifier au coup d'œil des sommes qui pourraient être si merveilleusement employées en faveur des aliénés,—lesquels, on nous l'accordera, ne sont pas les moins intéressés dans la question. Nous nous serions du reste épargné la plus grande partie de ces réflexions, si la visite que nous avons faite récemment dans nos principaux établissements ne nous en avait démontré la triste opportunité. Ainsi, presque partout nous avons reconnu que les appartements les mieux situés, les plus gais, étaient destinés au conseil d'administration, et presque partout nous avons reconnu que les deniers épargnés sur le bien-être des malades servaient à constituer au directeur une liste civile opulente.

Du reste, ces déplorables anomalies, qui apparaissent au visiteur, sur le seuil même de nos maisons de fous, le préparent tout naturellement à celles qu'il doit rencontrer à

chaque pas, dans leur administration intérieure; les unes servent de préambule ou de commentaire aux autres. Ainsi, la plupart des vieux asiles frappent tout d'abord par leur aspect morne et farouche; ils s'annoncent comme de véritables prisons, et il est évident que la crainte des évasions a été la pensée dominante de ceux qui les ont construits. Pendant longtemps les aliénés ont été un objet d'épouvante, — nous avons déjà dit d'horreur — et il était naturel que dès lors on cherchât plutôt à les enchaîner qu'à les guérir. Avant tout on songeait à protéger la société, laissant au hasard ou au fouet le soin de la médication. Si donc, nous avons à conclure le traitement applicable aux aliénés de l'aspect extérieur des asiles destinés à les recevoir, nous arriverions à ceci, qu'un emprisonnement solitaire accompagné de chaînes est le procédé le plus énergique pour corriger les écarts de l'intelligence, dissiper ses chimériques visions, et lui rendre toute son élasticité; à quoi il faudrait ajouter que le meilleur moyen, pour réchauffer ou épurer des sentiments anéantis ou pervertis par la folie, consiste précisément à les laisser s'éteindre et se corrompre davantage. C'est pourtant à ces inepties que mène le système de nos pères. Supposons, en effet, une âme un moment égarée, et qui, après un sommeil de quelques mois, de quelques années, — le sommeil de la folie, — se réveille tout à coup, se reconnaît et cherche au dehors cette sympathie, ces vifs élans dont elle se sent à la fois si avide et si riche. Elle est encore bien faible, bien sensible surtout; il lui faut, pour reconquérir son énergie première, une série de transitions douces, caressantes, comme cette lumière ve-loutée que l'on distribue à des yeux jadis éteints. Dans le demi-jour métaphysique qui l'environne encore, les objets tendent à prendre des proportions et des formes fantastiques, tantôt gracieux et séduisants, tantôt hideux et terribles. Eh bien, là où il faudrait la douce main de l'ange ou de la femme pour consoler, on mettait la main calleuse du géôlier pour punir; là où il fallait des fleurs et des sourires, on mettait des grilles et des chaînes. Il en devait évidemment résulter,

qu'effrayée par tant de brutalité, la pauvre âme toute tremblante et toute attristée refermait ses ailes et se replongeait dans l'abîme des désespoirs éternels. Les plus habiles médecins n'y pouvaient rien et n'y pourraient rien encore.

Nous sommes heureux, néanmoins, avant de quitter cette partie de notre travail, de justifier, sur un point important, les fonctionnaires chargés de surveiller l'érection de nos établissements de province. Les commissaires ont évalué de 111 à 375 £ par aliéné, les frais de construction de chaque asile,—chiffre évidemment abusif et inadmissible pour l'avenir. Mais il est essentiel de remarquer qu'on n'en était, à l'époque de ces premiers travaux, qu'au début de la question. Tout était à faire, en architecture, en administration, en organisation intérieure; aucun principe n'avait été posé d'une manière décisive, et il ne faut pas s'étonner si bien des fautes ont été commises, bien des dépenses doublées, triplées par ignorance.

Les sources d'erreurs ont été nombreuses, on le voit; mais si elles servent de justification pour les administrateurs passés, il n'est pas bon qu'elles constituent, dans l'état actuel des choses, une fin de non-recevoir brutale et absolue. Il nous a donc semblé que le meilleur moyen pour les détruire serait d'instituer un comité de gens spéciaux et habiles, qui aurait pour mission de surveiller, de diriger les travaux de construction, et de résoudre, par une expérience approfondie, les difficultés financières ou pratiques qui pourraient se présenter. Il en arriverait alors ce qui est arrivé dans toutes les industries où l'on a fait une place à la capacité et à l'énergie; ce qui est arrivé pour les filatures, les chemins de fer, les houillères, c'est-à-dire un perfectionnement continu correspondant à une diminution de dépenses et de travail. A ce comité,—si on l'institue,—comme à tous ceux qui existent aujourd'hui, nous permettrions de dire que la pensée dominante, dans la construction d'une maison de fous, doit être d'éviter, à tout prix, ce qui pourrait éveiller chez le malade des idées d'emprisonnement et de violence. Il serait bon que le mur d'en-

ceinte se développât sur une étendue de terrain assez vaste pour ne pas arrêter l'essor de la vue, tout en satisfaisant cependant aux conditions de sécurité et de bon ordre.

La statistique des aliénés servira d'ailleurs à nous indiquer combien il importe d'améliorer le plan des édifices destinés à les recevoir. Après un examen réfléchi des rapports et documents relatifs à la question, les commissaires disent : « Le nombre des aliénés existant en Angleterre et dans le pays de Galles s'élève, officiellement, à 20,000, et nous avons tout lieu de croire que ce chiffre est considérablement au-dessous de la réalité. Les fous appartiennent à toutes les classes de la société, mais la plupart — et cela dans la proportion des deux tiers — relèvent de la charité publique et sont entretenus, traités aux frais de la société. » Nous croyons que les commissaires ont parfaitement raison lorsqu'ils considèrent le chiffre de 20,000 aliénés comme hasardé et très-modeste. Nous le croyons surtout très-hasardé relativement à la classe pauvre, et cela pour les deux raisons suivantes : en premier lieu, les administrateurs municipaux des pauvres répugnent, par des motifs d'économie, à donner au complet le nombre de leurs aliénés ; en second lieu, il est une immense quantité d'aliénations temporaires ou périodiques que l'on ne peut signaler que dans le cas où elles coïncident précisément avec l'époque où se rédigent les documents officiels. »

Les commissaires se sont étendus longuement sur la situation de la maison de Hanvell, qui contenait, lors de leur dernière visite, 984 malades, sur lesquels 30 seulement laissaient quelque espoir de guérison. Ils ont fait suivre ces résultats douloureux de réflexions relatives au nombre immense des aliénés incurables et pauvres qui peuplent nos asiles publics (1) :

« Si nous avons appelé l'attention du gouvernement d'une manière aussi spéciale sur les aliénés pauvres du Middlesex,

(1) La *Revue Britannique* a plusieurs fois entretenu ses lecteurs de ce curieux établissement, et récemment encore dans la livraison de décembre 1844.

c'est que les maux que nous avons à signaler s'y sont développés plus rapidement, plus dangereusement qu'ailleurs, et y ont acquis une intensité menaçante. Mais la situation du comté de Lancastre démontre que ces maux n'ont rien de local ni de particulier au Middlesex. En 1816, l'asile ouvert dans le Lancastre était destiné à 160 malades; il en contient aujourd'hui 600, et nous savons qu'il existe encore plus de 500 aliénés pauvres auxquels il est impossible d'y donner refuge. Des renseignements pris dans l'asile nous ont révélé que la plupart des malades admis n'y sont parvenus qu'après avoir fait, dans les workhouses, un séjour assez long pour enlever à jamais tout espoir de guérison.

» L'asile du comté de Surrey s'ouvrit en 1841. Le médecin attaché à l'administration fit une ronde dans toutes les maisons de fous tenues par des individus patentés, et y choisit 299 aliénés pauvres qui furent immédiatement installés dans l'asile du comté. Au moment de notre dernière visite, ce chiffre s'était élevé à 385 malades dont la folie, à l'exception de 37 d'entre eux, remontait déjà à plus de 12 mois. Sur les 391 aliénés pauvres que contiendrait le Surrey, d'après les rapports rédigés par la commission des pauvres, 382 ont été accueillis dans l'asile, et sur ces 382, il en est au moins 362 réputés incurables. Stupéfaits d'un résultat aussi déplorable, nous demandâmes si les inspecteurs habituels de l'établissement avaient fait quelques efforts pour arriver à ce qu'on leur envoyât les malades au début même de la folie. Notre stupéfaction s'accrut encore, car on nous répondit qu'on n'avait rien résolu à cet égard. En face de tels faits, il nous est permis de dire que si l'on ne se hâte de mettre à la portée des hommes de l'art les cas susceptibles de guérison, et si l'on n'avise à faire évacuer, en cas de besoin, les salles occupés par les incurables, au détriment de ceux dont la folie est ou récente, ou sans gravité, le comté de Surrey, avec son excellent asile, descendra bientôt à la condition lamentable du comté de Lancastre ou même du Middlesex. »

Ces observations nous conduisent immédiatement à signa-

ler les causes qui encombrant nos asiles d'aliénés incurables, et privent ainsi des secours de la science ceux qui pourraient renaitre à l'intelligence. Ce n'est point le lugubre avertissement du Dante qu'il faut écrire sur les murs de nos hôpitaux ; ce n'est même pas le *peut-être* de Montaigne, c'est l'espoir sublime que Moïse jeta aux Hébreux le jour où il leur promit la terre aux ruisseaux de lait et de miel.

« Les caractères de l'aliénation mentale diffèrent essentiellement de ceux que présentent les autres maladies. Dans un certain nombre de cas, le malade ne guérit ni ne meurt et vit souvent même très-longtemps à l'état d'incurable. A ces malheureux il faut sans doute un refuge ; mais les désordres de leur intelligence étant de ceux qui échappent à tous les efforts de la médecine, il est évident qu'on ne saurait, sans absurdité, les retenir dans des lieux destinés précisément à la guérison de maladies moins graves, moins avancées. Il y a donc ici un premier sacrifice à faire en faveur des insensés susceptibles d'un retour à la raison, et un second en faveur du bon sens.

» Au reste, les dépenses énormes d'une maison d'aliénés seraient évidemment superflues pour des incurables. Une infinité de services, tels que celui des médecins, des infirmiers, exigeraient à la fois moins d'individus et moins de frais, et il n'est pas douteux qu'un établissement monté sur une échelle moins coûteuse ne pût suffire pleinement à tous les besoins.

» Nous citerons, comme une triste consécration de ces remarques, la rapidité avec laquelle se sont multipliés les aliénés dans l'asile de Lancaster. Du 25 juin 1842 au 24 juin 1843, le nombre des admissions y a été de 267 individus. Pendant la même période les sorties ont été de 103 individus seulement, et les décès de 71, ce qui fait que la population de l'asile s'est accrue, en une seule année, de 93 malades, dont la guérison n'a pu être obtenue pendant la première année, et est devenue, par cela seul, plus problématique. Tous nos établissements de province sont actuellement menacés d'un encombrement analogue, et il semble qu'une fatalité bien malheureuse pèse sur

toute cette question, car, non-seulement on n'a pas cherché à arrêter, à détruire ces anomalies funestes, mais les directeurs eux-mêmes de ces importants établissements en ont méconnu ou méprisé l'imminence.

» Nous sommes heureux de faire une exception en faveur des magistrats chargés de surveiller les établissements du West-Riding (comté d'York), et des comtés de Nottingham et de Stafford ; ils ont permis la substitution des malades nouveaux aux anciens. Remarquons, cependant, qu'à côté et au-dessus du renvoi des incurables dans des refuges spéciaux, se place la nécessité d'admettre tous les aliénés qui présenteraient des chances de guérison : l'un n'est qu'une question d'économie, l'autre est une question d'humanité, et il la faut résoudre promptement. »

De tels faits, exposés par des hommes aussi sérieux, ne laissent pas de doute sur l'imminence du mal et l'urgence du remède ; mais nous croyons cependant que l'évacuation de tous les malades incurables ne saurait être jamais qu'un palliatif, et même un palliatif temporaire. C'est plus haut qu'il faut viser pour arriver à la réforme des abus actuels, et c'est à l'autorité qu'il appartient de porter les coups. Voici comment. Il semble tout d'abord que notre premier soin dans cette grave question doit être le soulagement immédiat des aliénés. Cela est fort admis en théorie, mais l'est infiniment moins dans la pratique et dans la loi. Pour tout observateur attentif, en effet, il est évident que le parlement s'est beaucoup plus préoccupé de la sûreté générale que du bien-être ou de la guérison des malades. C'est un petit reste de barbarie qu'il est bon de porter au passif de notre civilisation. Les instructions adressées aux administrateurs des pauvres leur enjoignent de diriger sur les asiles de comtés tous les insensés devenus dangereux ; d'où il suit qu'ils gardent habituellement dans les workhouses tous ceux dont la démence ne fait que débiter. Nos asiles de province ont été ainsi transformés en lieux de sûreté, en geôles, et ont perdu leur caractère distinctif, celui d'hospice ou de maison de santé.

Les commissaires chargés de l'enquête, en flétrissant énergiquement ces désordres, les attribuent, en grande partie, à l'incurie des magistrats chargés de l'inspection des maisons d'aliénés. Ces reproches sont justes au fond, mais nous ne croyons pas qu'on puisse les concentrer sur la tête des inspecteurs. L'autorité dont ils sont investis ne suffit pas à la grandeur de la tâche, et tandis que les administrateurs paroissiaux jouissent du droit exclusif, discrétionnaire, d'envoyer les fous dans les asiles, leurs fonctions se bornent à surveiller le traitement et l'administration intérieurs. Aussi, qu'arrive-t-il ? C'est que les commissaires municipaux des pauvres, mus par de tristes idées d'économie, ont une tendance constante à ne laisser échapper des workhouses que ceux des aliénés dont la folie a atteint le degré où naît la fureur et où expirent les ressources de l'art. Tant que les workhouses resteront un refuge ouvert aux insensés, tant que les administrateurs des pauvres conserveront le droit qui leur a été si imprudemment confié, il faut s'attendre à voir se perpétuer les désordres, les dangers signalés par les commissaires actuels et par tous ceux qui les ont précédés. Il nous a été, jusqu'à présent, impossible de concevoir une bien haute et favorable opinion du talent, de l'expérience, ou des sentiments philanthropiques de nos fonctionnaires municipaux ; nous nous permettons même de penser que le parlement leur est infiniment supérieur sous ces divers rapports, et qu'il serait sage de lui attribuer le pouvoir de déterminer à quelle période de l'aliénation il peut être bon que la société avertisse l'individu de son mal. Nul doute, donc, qu'à la première invasion de la folie, tout pauvre ne doive être aussitôt dirigé sur un établissement où il recevra les secours de la science, et les mille soins sans lesquels la guérison est impossible.

Appliquons, pour un moment et par la pensée le système précédent à d'autres classes de maladies et d'hôpitaux. Supposons qu'un indigent atteint d'une pneumonie soit envoyé dans un workhouse ; supposons encore qu'il y soit retenu sans traitement, jusqu'à ce que l'inflammation ait compromis

à jamais les organes de la respiration, et ne soit envoyé dans un hôpital qu'au moment où toute guérison est devenue impossible; certes, il n'y aurait qu'un cri pour flétrir l'ineptie et la barbarie d'un pareil système. Et cependant le malheureux atteint d'un mal purement physique peut percevoir ce mal, le juger, le diriger même. Il sait que le remède à ses souffrances, il doit le trouver dans un hôpital, et il s'y traîne, l'espoir au cœur. Mais lorsque le mal a frappé à la tête, lorsqu'il a désorganisé le sublime appareil de la pensée, l'homme, courbé sous une main fatale, n'a plus même l'instinct de sa guérison et de sa conservation. Il ne sait pas qu'il est des remèdes à cette maladie dont il ne peut avoir conscience, qu'il subit comme on subit l'ivresse, — et s'il n'a pas à côté de lui une âme plus forte, une raison plus vigoureuse, s'il n'est pas conduit forcément devant ceux qui le doivent traiter, les ténèbres s'abaissent à jamais sur son intelligence pour en faire, concurremment avec nos judicieuses méthodes, un objet éternel de pitié pour ses semblables, et une charge permanente pour sa patrie.

Pour prouver, d'ailleurs, combien peu sont chimériques ou exagérés tous ces désordres, nous nous contenterons de consigner les chiffres que nous avons recueillis dans la statistique générale des aliénés renfermés dans les maisons d'Angleterre et du pays de Galles (1).

Aliénés appartenant à la classe

riche ou aisée.....	3,790	Aliénés pauvres.....	7,482
Susceptibles de guérison....	1,045	Susceptibles de guérison....	1,484
Incurables.....	2,745	Incurables.....	5,998

Ces chiffres nous indiquent déjà ce fait immense que la proportion relative des pauvres incurables est double de celle donnée par les aliénés aisés, dont on a pu surveiller et traiter plus immédiatement la folie. Mais si nous ajoutions aux chiffres ci-dessus la statistique des incurables qui peuplent

(1) *General statement of insane persons confined in the asylums of England and Wales, 1st. Jan. 1844.*

les workhouses, nous arriverions à des résultats terribles et devant lesquels il serait presque beau de pâlir.

Le workhouse est un refuge parfaitement convenable pour les constitutions ruinées et sur lesquels le repos opère comme la meilleure des médications. Il est même certains cas d'aliénation mentale qu'on y pourrait conserver, sans inconvénients graves, pendant les premières phases du mal; mais rien au monde ne saurait justifier notre système actuel. Enfermer dans un workhouse le malheureux qu'un accès de folie vient de frapper, et ouvrir les maisons d'aliénés à ceux-là reconnus incurables, c'est tout simplement une monstruosité. Du reste, les résultats bienfaisants qu'il est permis d'attendre des réglemens nouveaux qui prescriraient de diriger immédiatement sur l'asile le plus voisin et les individus atteints de folie, ces résultats, disons-nous, apparaîtraient aussitôt, quant au bien-être de ces individus; mais les résultats généraux de la réforme ne se manifesteraient que dans quelques années. Dès demain, en effet, on peut doubler, tripler le nombre des aliénés guéris; mais, pour arriver à débarrasser nos hôpitaux de l'immense population d'incurables qui les encombre, il faudra se servir, en le modifiant, de l'instrument qui a produit cet encombrement, le — temps. Seulement, nos pères avaient ajouté à l'action des années celle de l'ignorance, de la frayeur, de la violence; nous y ajouterons celle des lumières et de la douceur.

Et qu'on ne suppose pas, d'après toutes les observations contenues dans ces quelques pages, que nous regardions comme d'une importance secondaire la nécessité où l'on est de protéger le public contre les violences des aliénés. Loin de là; cette protection nous semble légitime, impérieuse, essentielle. Mais nous avons contesté et contestons encore au régime actuel le pouvoir de la créer, et nous osons redire que le seul moyen pour mettre à l'abri les individus sensés consiste à donner aux insensés la faculté de se guérir. Or, ce but on l'atteint en les dirigeant immédiatement dans les asiles de comtés.

Nous n'abandonnerons pas cette partie de notre travail sans condamner les expressions dont on se sert dans les maisons de fous ; ce n'est pas seulement une question de grammaire, comme on va le voir, c'est avant tout une question d'humanité. Ainsi, les certificats qui constatent l'aliénation chez un indigent, et les ordres qui prononcent son admission dans un asile sont intitulés *Ordres de Détenion* (commitment papers) ; lui-même est « détenu » (committed), enfin, les infirmiers sont appelés « gardiens. » N'y a-t-il point là un déplorable, un cruel abus de mots, et ces paroles ne nous font-elles pas rêver à des geôles lugubres plutôt qu'à des asiles de charité ? Nous ne saurions trop recommander le rejet de pareilles expressions, car, peu à peu, elles réagissent sur les esprits, et font considérer les établissements d'aliénés comme des lieux de sûreté, beaucoup plus que comme des lieux de guérison.

Du reste, ce sont là des réformes de détail, et qui devront céder le pas aux immenses améliorations que réclame l'administration intérieure des asiles. A vrai dire, tout y est à refaire depuis la base jusqu'au faite, à la fois dans l'intérêt des malades et dans l'intérêt général. La première question que nous ayons à nous poser est celle-ci : « Est-il avéré qu'aussitôt son admission dans un asile le malade y reçoive toute la part qui lui est due de soins, de secours, de bien-être ? Tout est-il conçu et exécuté dans l'intérêt de son rétablissement le plus rapide, et cette considération suffit-elle toujours pour faire taire les autres ? » Il est à craindre qu'une petite incursion dans l'intérieur de nos établissements ne nous fasse répondre négativement à cette question, la première, la plus grave de toutes. Et d'ailleurs, que nous enseignerait une visite faite dans les formes ordinaires, et aux heures où se font ordinairement toutes les visites ? Il se peut qu'à ces heures d'apparat l'établissement prenne un air de propreté, d'ordre, de gaieté tout à fait étranger à ses habitudes de chaque jour ; — c'est l'histoire des visites faites dans les pensions par les parents, dans les bureaux par les chefs. En un clin d'œil les classes se peuplent d'élèves studieux et pleins d'avenir ; les bureaux

d'employés qui ne connaissent pas le sommeil. Mais aussitôt l'orage passé, l'employé reprend philosophiquement sa sieste et l'élève son pensum. Plus une visite sera officielle, moins elle sera concluante, quant à l'aspect général de l'établissement, car moins les directeurs auront négligé cette sorte de toilette des grands jours, qui doit lui concilier l'estime des commissaires inspecteurs. Il faut donc aller au delà d'un simple coup d'œil ; il faut gratter l'écorce, et c'est ce que nous avons pu faire. Voici le résultat de cet examen approfondi.

Et d'abord, nous avons été constamment indignés, dans notre longue pérégrination, par une coutume barbare qui s'est implantée jusque dans nos asiles les plus renommés. Cette odieuse coutume consiste à exciter, à exagérer, s'il se peut, les singularités d'habitude ou de caractère de chaque malade pour fournir aux visiteurs, officiels ou non, des tableaux plus ou moins récréatifs. Il nous a été impossible de ne pas nous élever avec force contre cette mise en scène scandaleuse ; il nous a même semblé qu'elle avait souvent pour but d'acheter l'indulgence des inspecteurs, et de voiler, par le cruel attrait de quelques incidents rares, les abus d'une administration peu sûre d'elle-même. Nous serions heureux de nous tromper ici ; mais, quel que soit le motif, il démontre une assez petite somme de compassion et d'égards envers les malheureux que l'on fait ainsi grimacer au bénéfice du public. En effet, l'excitation que l'on produit ici sur l'aliéné est à la fois pénible, en ce qu'il met en jeu des organes inertes et sensibles, et dangereuse, en ce qu'elle confirme le mal et l'aggrave. Tout ceci a été parfaitement compris dans nos établissements où la science moderne a été consultée ; là, tout ce qui pouvait égayer, distraire le spectateur a été sévèrement écarté ; son attention, noblement intéressée par des scènes d'ordre, de calme, de régularité, s'élève à la dignité des souffrances qu'il contemple, et il se trouve qu'au lieu d'emporter de l'asile une série d'anecdotes, il s'en va le cœur plein de graves et saintes émotions qui tournent au profit des malheureux.

Nous passons maintenant à l'examen des moyens qu'il fau-

drait adopter pour débarrasser nos asiles de l'immense quantité d'incurables que les vieilles idées, les vieilles pratiques et les vieux docteurs y ont fait affluer jusqu'à ce jour. Le premier point à déterminer c'est la nature et l'importance des secours qu'exigent encore les cas réputés incurables. On a prétendu que les aliénés à jamais perdus pour l'art n'exigeaient pas plus de sollicitude, de soins, que les malades non atteints de folie, et que, par suite, le régime du workhouse leur conviendrait parfaitement. Il sera facile de démontrer combien de telles idées sont erronées. Il est nécessaire d'observer que le mal des insensés a pour siège l'organe principal de l'homme, et que l'empire de cet organe est tellement absolu, que ses moindres secousses, ses plus légers désordres retentissent aussitôt dans tous les autres. D'où il suit que tout aliéné doit être envisagé comme un malade à qui il faut nécessairement consacrer une certaine somme d'attention et de soins. Nous irons plus loin même, nous dirons à qui il faut consacrer une somme exceptionnelle de soins et d'attention. En effet, les souffrances de l'être privé de raison n'ont, pour arriver au médecin, que les symptômes extérieurs, les teintes confuses de la physionomie ; la parole ne lui sert plus guère qu'à pervertir ses idées ou à exprimer des idées déjà perverses, et il doit arriver que l'état pathologique d'un organe ne puisse être signalé que par un praticien d'une perspicacité à la fois pénétrante et soutenue. Ce qui se passe habituellement démontre même que la simple distribution des remèdes destinés à soulager les aliénés exige une sollicitude plus qu'ordinaire.

Un autre incident, dans cette vaste question des incurables, est la création d'établissements exclusivement consacrés à leur servir de refuge. Rien de plus simple de plus admirable, au premier abord, que de tels établissements au moyen desquels il semble qu'on doive arriver facilement à réaliser ces deux grandes choses : faire évacuer nos asiles au profit des aliénés susceptibles de guérison : procurer à ceux pour lesquels il n'est plus d'avenir une retraite tranquille et douce. Mais,

comme dans tous les autres plans passés, présents et futurs, — même ceux des architectes, — il est ici une certaine somme d'illusions dont il faut se débarrasser, et une certaine somme de difficultés dont il faut savoir faire la part. Tout en approuvant, donc, l'esprit du projet, nous nous permettrons de faire nos réserves.

Pour arriver à déterminer la limite des soins, des dépenses, des mille détails nécessités par l'érection de ces asiles spéciaux, il paraît essentiel de connaître; au moins approximativement, la situation actuelle des aliénés dits incurables, comparés à ceux que l'art n'a pas encore abandonnés. On peut diviser en deux grandes classes, dans un hôpital, tous les cas d'aliénation éternelle. Dans la première classe on placerait tous les individus dont le délire et la colère sont permanents; dans la seconde classe viendraient se ranger tous ceux dont les habitudes sont calmes, tranquilles, et dont la folie consiste plutôt en une sorte d'étiollement de langueur dans les facultés intellectuelles. La première catégorie représente assez fidèlement la situation de la plupart des aliénés curables, pendant les premiers pas de la maladie; la seconde, du moins en ce qui concerne les soins et la vigilance, a quelque analogie avec celle des aliénés curables dans la période du rétablissement complet. Il s'agit maintenant, pour déterminer cette limite de soins et de secours dont nous parlions, d'établir quelle est, parmi les différentes catégories de curables et d'incurables, la proportion des folies calmes et des folies furieuses. En effet, lorsqu'on découvre que dans la grande classe des incurables se groupent les épileptiques, les paralytiques, une immense quantité de criminels, de meurtriers, — enfin, une proportion assez considérable d'individus atteints de lésions chroniques, siégeant à la fois dans le cerveau et dans d'autres organes, on demeure convaincu que ces malheureux exigent tous une grande somme de vigilance et de secours, et, par conséquent, une grande somme de dépenses. Et nous ne parlons ici que du traitement direct, immédiat, matériel; les difficultés redoublent lorsqu'on arrive

à cette partie du traitement qui fait du médecin des fous un homme immense pour la sagacité, la patience, la douceur, et lui permet de reconstruire souvent, avec des débris d'idées, une nouvelle intelligence vigoureuse et saine.

Or, le traitement moral consiste précisément à entretenir, dans l'esprit du malade, une espérance toujours souriante, à lui créer, à la place de la vie réelle, une vie tout idéale, un songe éternellement doux, à la place d'un réveil éternellement douloureux. La plupart des aliénés qui habitent nos asiles actuels puisent leur énergie dans cette seule pensée qu'ils ne sont pas toujours séparés des êtres qui leur sont chers, des lieux qu'ils aimaient à parcourir. Dans l'attente de ces heures de joie, leurs facultés se raniment, s'assouplissent, leur âme se rassure, et ils accomplissent avec joie les travaux qu'on croit pouvoir leur confier. On leur fait donc ainsi l'image du bonheur, ce qui nous semble être, à peu de chose près, le bonheur lui-même. Mais enfermez le malade dans un asile voué au désespoir par ce seul mot « incurable », lugubre et fatal comme une épitaphe ; ôtez-lui l'idée de sa délivrance, les caresses lointaines de sa famille, et vous lui ôtez le principal aliment de ses facultés mourantes ; vous le conduisez forcément à ces deux voies qui mènent, l'une au suicide, l'autre à l'anéantissement moral.

Et puis, à qui confierez-vous cette mission solennelle de décider si tel cas présente oui ou non quelque espérance ? Êtes-vous bien sûrs que toutes ces décisions soient infaillibles ? Celui-là même qui a voué sa vie, absorbé son intelligence dans l'étude mystérieuse du cerveau de l'homme, celui-là qui en a surveillé pas à pas les écarts, qui en a suivi les mille évolutions, fugitives et capricieuses, pourrait-il se prononcer avec certitude sur la possibilité ou l'impossibilité radicale d'une guérison ? Nous croyons que non. Nous croyons même qu'on provoquerait souvent l'agonie d'intelligences déjà malades, et que des soins assidus, un séjour plus animé, eussent suffi pour rappeler au sentiment du vrai. Or, la seule possibilité d'une erreur aussi déplorable devrait servir d'avertisse-

ment au législateur, et lui faire rejeter tous les plans qui pourraient la provoquer.

Enfin, il est une dernière considération sur laquelle nous insisterons, car elle intéresse la bonne administration et l'avenir de nos maisons d'aliénés. Dans l'état actuel de ces maisons, et avec le mélange qui s'y est fait des diverses catégories d'insensés, le directeur a pour pensée première le rétablissement du plus grand nombre de ses malheureux administrés. Cet espoir, que nous avons dit si grand pour les malades, il le partage lui-même à un degré presque égal; car, si les uns y voient un retour à l'intelligence et aux joies du cœur, lui y voit la récompense de ses efforts et une noble victoire remportée sur le néant. Il se trouve ainsi avoir un but réel; chaque aliéné est pour lui un drame vivant dont il suit pas à pas la marche, dont toute son expérience, son activité, sa sollicitude pressent le dénouement. Il sent, en un mot, qu'il ne roule pas un éternel rocher sur une éternelle montagne de douleurs; il sent qu'il n'est pas condamné à cette effroyable épreuve du *travail inutile* dont on ne veut plus dans les work-houses, même à titre de supplice; et de là une série d'améliorations, d'études qui tournent au profit de tous. Mais, ôtez-lui le doute qui est ici l'espoir, et vous lui avez ôté l'âme; confiez-lui la direction d'une colonie d'incurables, et vous anéantissez chez lui toute idée de progrès et d'activité. Que voulez-vous que fasse un homme devant une impossibilité radicale? Il ne luttera pas, il se résignera. Placé en face de l'agonie irrémédiable de cent ou deux cents individus, il se croisera les bras, et contempera tristement toutes ces intelligences qui se pétrifient graduellement comme la Niobé antique. Nous oserons dire que les directeurs les plus habiles, les plus consciencieux, les plus dévoués subiraient forcément l'influence d'une telle situation; ils résigneraient des fonctions désormais trop étroites pour leurs pensées, ou ils les accompliraient avec découragement et dégoût. Dans les deux cas il est évident que le sort des aliénés s'aggraverait,—ce qui nous ferait craindre, si l'on en venait jamais à reléguer nos aliénés incurables

dans des établissements séparés, de voir se reproduire les tableaux hideux dont nous avons été témoins hier encore ; tableaux qui n'ont pu être effacés que par les admirables efforts et le saint enthousiasme des hommes qui se sont voués, depuis quelques années, à l'administration de nos principaux asiles. Grâce à tant de zèle, aidé de tant de science, il nous a été donné d'élever ces asiles à ce degré de perfection administrative, qui en fait pour nous un motif légitime d'orgueil national. L'attention des hommes spéciaux du continent s'intéresse vivement au résultat de nos réformes. Après nous avoir communiqué l'élan, ils en sont venus à nous le demander, à désirer nous suivre, et nous savons que certains gouvernements ont désigné des savants pour venir étudier nos procédés et les consigner dans des rapports officiels (1). Nous sommes persuadé que, quels que soient les actes émanés de la session actuelle du parlement, ils auront pour effet de seconder ce beau mouvement, et de donner aux institutions destinées aux aliénés une tendance à la fois charitable, éclairée et progressive.

Les commissaires ont été naturellement arrêtés par le problème qui nous occupe en ce moment, celui de la translation des incurables dans des établissements séparés qui ne soient ni des workhouses ni des maisons d'aliénés ordinaires. Plus que nous, même, ils se sont trouvés en contact immédiat avec les maux du régime actuel. Ils ont vu nos asiles s'élargissant toujours, et cependant toujours trop étroits pour contenir les malades qui en assiègent les portes ; ils ont vu les fonctionnaires accablés par des travaux qui se multiplient chaque jour et qui tendent à rendre leur zèle moins énergique, moins utile ; en un mot, ils ont vu l'œuvre en péril, et ils ont été naturellement amenés à proposer un remède. Ce remède, nous venons de le juger ; c'est la séparation des diverses catégories d'aliénés. Mais les commissaires ont compris de combien d'obstacles cette séparation est encore entourée, combien

(1) Parmi ces gouvernements nous pourrions citer la Belgique et l'Autriche.

de difficultés la compliquent, car ils s'écrient, page 93 : « Toutefois, la translation des incurables, quelque grave et impérieuse qu'elle soit, est évidemment moins grave et moins impérieuse que la nécessité d'admettre, dans les hôpitaux exclusivement consacrés au traitement de la folie, tous les aliénés qui présentent des chances de guérison. »

De ceci il ressort clairement que les commissaires croient beaucoup plus important de porter secours aux aliénations récentes et susceptibles de guérison. Eh bien, ne semble-t-il pas que le meilleur plan à adopter ici, celui qui doit concilier à la fois tous les intérêts et tous les devoirs, soit de consacrer certains hôpitaux aux folies naissantes, d'épuiser en leur faveur toutes les ressources de l'art ; puis, au bout d'un certain temps reconnu nécessaire, de transporter tous ceux qui auraient résisté au traitement dans un autre asile ouvert, non pas aux seuls cas dits incurables, mais encore aux aliénations périodiques. Sans doute, un tel projet exigerait des dépenses plus considérables, mais nous sommes persuadé qu'on ne saurait mieux placer le capital de la nation. A défaut de tout intérêt à tant pour cent, on trouverait encore du profit à soulager les souffrances des malheureux et à leur distribuer une plus grande somme de bonheur. La charité est une terre féconde ; on y sème de l'or et elle fait germer la santé là où flottait la souffrance, le sourire là où étaient les larmes, la raison là où flottaient, comme des ombres sinistres, les premiers symptômes de la folie. Or, il n'est pas d'économiste qui ne sache que la santé, le sourire et la raison, tout cela c'est de l'or, car c'est de la production.

Après avoir indiqué ici les réformes qui nous semblent si impérieusement exigées dans la situation actuelle de nos établissements publics, nous reproduisons ici l'affreux tableau qu'ont tracé les commissaires, des scandales et des abus qui se perpétuent mystérieusement dans les asiles tenus par des individus patentés. La lecture de ces scènes désolantes servira à nous faire apprécier la distance parcourue déjà dans la voie du bien, et restera comme un avertissement et un encouragement solennels pour ce qui reste à faire.

« L'établissement de Haverfordwort a été visité, pour la première fois, par les commissaires, le 13 septembre 1842. Leur rapport établit que cet asile avait servi primitivement de prison pour les criminels, et n'avait été consacré à la réception des aliénés qu'en vertu d'un acte du parlement, passé en 1822.

» Il ne paraît pas que l'on ait introduit, dans l'ancien édifice, aucun des changements et des améliorations nécessaires au service qu'on y allait établir. Loin de là, les cellules, les chambres restèrent dans le même état; l'incurie fut poussée si loin, qu'on n'ajouta de nouvelles fenêtres que sur la façade extérieure.

» A cette époque l'asile contenait dix-huit aliénés, neuf hommes et neuf femmes. Les individus, propriétaires de l'établissement, avaient confié à un entrepreneur le soin de nourrir les malades et de leur fournir tous les objets de pure nécessité. Comme on le pense bien, l'entrepreneur faisait la chose aussi sordidement que possible, et les commissaires crurent se devoir à eux-mêmes de publier, dans leur rapport, que rien de ce qui concernait le confort ou même la santé des malades n'était compté pour quelque chose à Haverfordwert. Les chambres y étaient étroites et mal aérées; la plupart, même, fermées au soleil et dans un état de délabrement honteux. Dans les cellules habitées par les hommes, la sollicitude des gérants avait généreusement mis, pour tout ameublement, une table; dans celles des femmes on avait encore simplifié le principe—il n'y avait rien. Les hommes se tenaient debout; les femmes, plus généralement, s'accroupissaient à terre ou s'y couchaient. Sur l'observation qui en fut faite par les commissaires, on cloua, contre le mur des cellules destinées aux hommes, un long banc que l'on dut aller chercher dans le promenoir. Mais ce banc ne suffisant pas encore, quatre de ces malheureux purent seuls s'y asseoir; les autres restèrent debout. De larges crevasses lézardaient les murs et les plafonds de certaines chambres, comme pour remplacer les fenêtres qu'on eût dû y percer. Il est inutile de dire que les

promenoirs étaient tristes, silencieux ; celui des hommes, surtout, encombré de débris, souillé de boue, offrait quelque chose de si abandonné et de si morne, que l'effroi y gagnait les plus courageux. »

» Les habits de la plupart des malades étaient sales, déchirés et insuffisants. Une des femmes ôta ses souliers et ses bas ; les souliers avaient conservé au moins l'apparence d'une chaussure ; les bas n'étaient qu'un tissu de haillons tel qu'on en voit à peine dans les tombereaux et les hottes de nos chiffonniers. Les commissaires apprirent alors ce qu'ils avaient dû nécessairement soupçonner, c'est qu'il n'existait pas, dans tout l'établissement, de quoi jeter sur les épaules de ces malheureux et dans leurs lits du linge propre. De fait, les recherches les plus minutieuses ne purent leur faire découvrir aucune trace de chemises, de draps ou de bas. Il y a plus ; pour les dix-huit aliénés qui s'étiolaient dans cette geôle, il n'existait que seize lits. Un d'eux, jeune homme de dix-huit ans, dormait sur une litière de paille jetée sur la dalle humide d'une étroite et sombre cellule, et, dans la même chambre, couchée avec le gardien et sa femme, languissait une pauvre jeune fille à peine convalescente à laquelle on ne pouvait donner un lit séparé.

» Les commissaires firent découvrir plusieurs des lits ; ils n'y virent ni draps ni couvertures de laine, à peine une large guenille déchiquetée et sale ; souvent même le morceau de laine destiné à servir de couverture ne pouvait guère abriter que la moitié du corps. Les toiles de matelas, — tous faits de paille vieillie et presque putrescente, — avaient cette apparence terreuse que donne un long usage. L'infirmière disait s'être adressée souvent à l'entrepreneur pour qu'il lui envoyât les effets nécessaires, mais toujours inutilement. Elle se plaignit de l'état affreux d'abandon, de dénuement, d'insalubrité dans laquelle se trouvait l'asile, et exprima son ardent désir de voir quelques personnes charitables et puissantes intervenir en faveur des « malheureuses créatures qui y étaient renfermées. »

» Quant aux moyens de contrainte, les commissaires ne virent ni ceintures, ni menottes, ni camisoles de force; les aliénés indociles et rebelles étaient étroitement emprisonnés dans des chaises où l'on attachait leurs bras. Lors de leur visite, deux des malades se trouvaient aussi garrottés isolément dans de petites chambres où la lumière ne pénétrait qu'affaiblie et tamisée par des grillages. L'une des deux victimes était ce jeune homme dont nous avons déjà parlé; l'autre était une femme qui resta complètement nue pendant les deux jours consacrés par les commissaires à la visite de l'établissement, et, sans aucun doute aussi, pendant la nuit qui s'écoula entre ces deux jours. A cette nudité se joignaient une saleté et une odeur repoussantes.

« Aux jours de pluie ou de froid les malades n'avaient aucun lieu de distraction et d'exercice, et les promenoirs destinés aux belles journées étaient insuffisants. Aucune tentative n'avait été faite pour introduire le travail, la lecture, ou quelques amusements dans l'asile. Jamais la prière n'y avait élevé sa voix consolatrice; jamais prêtre n'était venu y parler la langue de Dieu et y enseigner le ciel, et pourtant, une des aliénées qui s'imaginait n'avoir pas accompli tous ses devoirs envers sa jeune fille morte; semblait appeler chaque jour les secours de la religion.

» Le gardien et sa femme paraissaient assidus et bons pour les malades, mais leur situation était décourageante. Ils recevaient les mêmes rations que les aliénés, et se partageaient, au bout de l'année, un triste salaire de 20 £ (500 fr.). Ils n'avaient ni aide ni domestique pour faire face à tous les travaux de l'établissement; pour garder les malades, les tenir propres, — on sait à quoi s'en tenir sur cette propreté; — pour faire cuir le pain et tous les autres aliments. Lors de notre première visite, le gardien était absent; les commissaires surent depuis qu'il était allé travailler pour une personne des environs.

» Quant à la nourriture, elle était digne du reste. L'eau formait la seule boisson des malades; leur chauffage consistait

32 . LA DERNIÈRE ENQUÊTE SUR LES MAISONS D'ALIÉNÉS

en fraisil et en tourbe; leur pain, noir et indigeste, était un mélange de farine et d'orge. L'infirmière se plaignit de la quantité de levure qui n'était pas suffisante et du mauvais état du four qui ne lui permettait pas de faire du pain nutritif et sain. Elle ajouta que toutes ses plaintes à ce sujet avaient été complètement inutiles, et qu'il serait essentiel que l'œil du gouvernement fût toujours ouvert sur tant d'abus, et sa main toujours prête à les détruire quand ils reparaitraient,

A la première visite faite à l'établissement de West-Auckland, le 5 décembre 1842, on y trouva vingt-neuf aliénés, — treize hommes et seize femmes. Chacun des sexes était parqué dans une grande salle garnie de sièges et de fenêtres qui ne s'ouvraient pas, ou ne s'ouvraient sur rien qui pût réjouir le regard. Là étaient entassés les individus violents et tranquilles, sales et propres, tous livrés à eux-mêmes, — les plus sales salissant les autres, et les plus violents brisant les plus faibles. Le promenoir consistait en une cour murée et étroite que l'un des sexes devait abandonner au moment où l'autre y descendait. Un des aliénés dit que cet emprisonnement continu affaiblissait les organes et ruinait la santé de tous. Dans les sombres cellules destinées aux hommes, et garnies d'une fenêtre sans vitrage, cinq malheureux se trouvaient, pour ainsi dire rivés au sol par de fortes chaînes à cadenas; pour deux d'entre eux on avait complété l'appareil en y joignant des menottes et de vigoureuses attaches qui nouaient les coudes. Le croirait-on? *tous ces fous étaient tranquilles!* et le seul motif, pour tant de barbarie, était la crainte de les voir s'échapper. On avait chargé de fers un malheureux languissant et débile, et l'une des femmes était régulièrement enchaînée, la nuit, au pied de son lit, et le jour dans sa cellule. Les hommes dormaient deux à deux, sur des lits hideux de malpropreté. Les commissaires qui visitèrent les premiers cet asile, conclurent à l'unanimité qu'il ne pouvait servir de demeure à des aliénés, et qu'il fallait l'évacuer. Le même jour — et ceci nous donnera une idée de l'intelligence qu'apportent, dans leurs fonctions, les juges inspecteurs, — le même jour,

deux de ces magistrats visitèrent l'établissement, et écrivirent, sur le registre d'inspection, ces seuls mots :

« 5 décembre 1842.

« Nous avons visité l'asile aujourd'hui, et avons appris que » les commissaires venaient de le quitter. L'ordre régnait » partout. »

Nos asiles de comtés et de communes renferment une catégorie d'aliénés dits *criminels*, dont le nombre s'élève actuellement en Angleterre à 224. Les commissaires s'écrient à ce sujet :

« On s'est plaint très-fréquemment de voir renfermer dans les asiles les aliénés frappés d'une condamnation judiciaire, et ces plaintes ont été surtout motivées par la réclusion de ceux qui se sont rendus coupables de crimes atroces. La nature même de leur folie en fait effectivement des êtres dangereux pour les autres malades, dont on est ainsi obligé de diminuer la liberté et le bien-être, dans l'intérêt même de la sécurité générale et de la surveillance.

« Nous sommes fortement convaincus de la nécessité de pourvoir, par de mesures énergiques, à l'isolement et à la garde des criminels. Il serait même à désirer que l'on s'entendit, pour l'exécution de ces mesures, avec des établissements publics ; tels que Bethlem Hospital, ou que l'on créât, dans certaines prisons, des quartiers spécialement consacrés à cette classe d'aliénés. »

Nous adoptons pleinement les vues émises par les commissaires, et nous croyons avec eux qu'il est indispensable et sage d'établir une profonde distinction entre ceux qui ont commis des délits, même graves, et ceux que la fatalité a poussés vers des crimes atroces. Il arrive fréquemment, en effet, qu'un individu, coupable d'un attentat au repos public ou aux mœurs, subisse un procès et une condamnation, sans que les juges aient découvert en lui les moindres traces d'aliénation ; puis, son état se révélant tout à coup en prison, on se voit

obligé de le diriger, en vertu d'un ordre émané du pouvoir, sur un asile. N'est-il pas évident que, par suite de l'incurie ou de l'ignorance des magistrats, ce malheureux s'est trouvé confondu momentanément avec une race de misérables à laquelle, aux yeux de la loi et de la justice, il ne saurait appartenir ? Et n'est-il pas évident que la honte qui plane sur tous les pénitenciers rejaillira sur son nom ? Nous voulons bien faire la part des difficultés à vaincre, des nuances à saisir pour arriver à déterminer si l'accusé agissait, oui ou non, sous une impulsion aveugle et insensée ; mais en fait il y a eu injustice commise envers un infortuné, il y a eu flétrissure imprimée sur le front d'un innocent. Or, on frémit de penser que pour le malheureux livré sans amis, sans famille, à ces vagues inquiétudes de l'âme qui le promènent de toutes parts à la recherche d'une subsistance précaire, on frémit, disons-nous, de penser que c'est au hasard seul qu'il appartient de décider s'il sera traité comme aliéné et envoyé dans un asile, ou s'il sera flétri comme criminel et envoyé dans une prison.

Quant à la nature des méfaits commis par les aliénés criminels, et aux circonstances au milieu desquelles ils ont agi, les commissaires ont établi que, sur les 224 condamnés, près de 50 avaient été reconnus coupables des crimes les plus atroces. Nous aurions désiré que la distinction des cas s'étendît aux moindres délits, comme une contre-partie de ce triste résultat. Il eût été nécessaire, en même temps, de tenir compte de la tendance générale des esprits à adoucir nos lois pénales, et surtout à restreindre de jour en jour l'application de la peine de mort. Cette tendance, infiniment honorable pour notre époque, se manifeste d'une manière éclatante par l'appel à la pitié des juges ou l'admission de circonstances atténuantes là où le crime est évident, irrécusable ; par des déclarations d'innocence là où il y a des raisons suffisantes pour admettre la culpabilité ; enfin, par l'acquiescement pour cause d'aliénation mentale, là où les moindres symptômes, les plus légères circonstances permettent d'y croire. Nous sommes convaincus que, si la peine de mort était abolie, une grande partie des cri-

minels qui peuplent nos asiles auraient été déclarés coupables et condamnés à l'exportation.

Avant de terminer nos réflexions, traçons, en peu de mots, la situation actuelle d'un criminel bien et dûment atteint de folie. Il se trouve avoir commis, dans un moment d'hallucination et au milieu des ténèbres d'une conscience égarée, un acte que la loi désigne sous le titre de crime capital ;—il est donc humainement innocent, car il est humainement irresponsable, et les juges ont ainsi pensé, car ils l'ont acquitté. Eh bien,—chose étrange,—il arrive que si, au bout de quelques années ou de quelques mois sa folie disparaît, et avec elle l'origine de ses crimes ; s'il renaît au libre exercice de ses facultés intellectuelles, la loi, si équitable quand il était fou, l'arrête brutalement et le cloue à la prison pour le reste de sa vie. De sorte que le même individu se subdivise en deux, l'un raisonnable, l'autre insensé ; le raisonnable subissant les fautes de l'autre ; l'homme en parfaite santé prenant les médicaments destinés au moribond. De tels faits choquent trop le bon sens et l'équité pour que nos législateurs ne se hâtent d'y porter remède ; nous appelons ce remède de tous nos vœux, car nous le croyons aussi praticable que nécessaire.

En résumé, le rapport adressé au lord chancelier, par la commission d'enquête, nous semble de nature à produire les plus heureux résultats. Il est impossible que les actes monstrueux qui se perpétuent dans quelques-uns de nos asiles n'éveille, dans toutes les âmes, un élan de pitié pour les infortunés qui s'y trouvent renfermés, et un élan d'indignation contre les administrateurs coupables. Chaque jour des parents et des amis, — de prétendus parents et de prétendus amis — mus par la haine ou la cupidité, vouent à une solitude éternelle des hommes incapables de protester. Il faut que la société puisse châtier ces infamies secrètes ; il faut que la justice passe à travers la famille elle-même, quand cette famille est coupable. Toute considération basée sur l'inviolabilité du domicile privé serait puérile ici. Des inspecteurs qui parcourraient gravement, respectueusement la demeure d'un citoyen

n'en violeraient aucunement la sainteté, et ils prépareraient pour les victimes un appui vigilant et puissant. Nous sommes certains à l'avance que le résultat de cette inspection amènerait la découverte de mille atrocités, de mille infamies. Cette certitude suffit à elle seule pour qu'on se hâte de porter le châtement là où sont les coupables, et cela, nous le répétons, sans fausse délicatesse ni faux scrupules. Il est impossible que la sympathie que nous prodiguons aux animaux les plus infimes, nous la refusions à des souffrances isolées, mystérieuses, dont le cri n'arrive que de loin en loin aux oreilles de la justice; souffrances tellement affreuses, qu'il a fallu de profondes et consciencieuses investigations pour nous amener à y croire. Comment admettre, en effet, que de pareilles cruautés viennent de ceux à qui la nature semble les avoir interdites même avant la loi, même avant l'humanité? Et cependant cette surprise et cette incrédulité disparaissent en partie quand on se rappelle que dans une infinité de circonstances la folie s'incarne par voie héréditaire dans une maison, envahit tous les membres de la famille, émousse leur sensibilité, glace leurs affections, et leur communique une indifférence implacable ou même une sorte d'acharnement malade, qui se change bientôt en actes de brutalité :—de sorte qu'en définitive la cruauté n'est qu'à la surface, la folie est au fond. Si l'on ajoute maintenant à ces causes purement physiques ces idées de lucre ou de haine dont nous avons parlé plus haut, on accueillira avec moins d'étonnement le récit des drames hideux qui, de temps en temps, viennent épouvanter tous les esprits.

A la rigueur, on pourrait rejeter sur l'ignorance des familles une partie de ces atrocités; mais rien ne peut excuser, selon nous, une législation qui manque ainsi de protection pour l'opprimé et de châtement pour les oppresseurs. Or, les uns et les autres sont nombreux, si nous en croyons les faits publiés par les commissaires des pauvres. L'endroit où tant d'infortunés se trouvent relégués dans l'intérieur des maisons est ordinairement, disent-ils, le lieu où l'on serre le charbon

ou le bois, c'est-à-dire cet espace triangulaire compris entre le sol et la cage de l'escalier. Là s'éteignent, dans l'ombre, l'humidité et l'isolement, un nombre considérable de nos frères. La plupart, accroupis ou couchés sur le sol et maltraités sans relâche, perdent peu à peu les caractères extérieurs de l'homme. A mesure que leur intelligence s'efface, leur voix s'altère, leur langage se transforme en une série d'aspirations gutturales et rauques, qui annoncent l'abaissement de l'homme au niveau de la brute. Hier encore, au mois de juillet dernier, lord Ashley, dans un discours remarquable, fit, devant la chambre des communes, le détail des circonstances au milieu desquelles venait de mourir un aliéné du pays de Galles. Le corps de cet infortuné s'était repleyé lentement sous l'effort d'une pression constante; ses genoux, continuellement appuyés contre sa poitrine, portaient des traces d'ulcération et s'étaient tellement courbés, qu'il fallut des efforts considérables pour le disposer convenablement dans son cercueil. Enfin, le lord chancelier d'Irlande apprenait, il y a quelques mois, qu'un propriétaire opulent avait été enchaîné par son frère dans un hangar ouvert à la pluie et affreusement délabré. Et ces infamies demeurèrent impunies! En vérité, quand on songe aux peines infligées contre ceux qui maltraitent les plus vils animaux, on ne peut s'empêcher de sourire tristement devant une législation qui permet ainsi de torturer, d'avilir, d'enchaîner impunément tant de créatures humaines. Nous aimerions peut-être mieux le moyen âge qui, crainte de ne pas assez punir, punissait aussi les vaches, les cochons et les loups pris en flagrant délit.

Nous manquerions à notre devoir, si nous terminions ce travail sans exprimer notre vive sympathie pour le rapport publié par les commissaires avec un zèle, un talent, une sagacité dignes des plus sincères éloges. Tel qu'il est, ce rapport leur fait personnellement le plus grand honneur, mais il nous humilie tous comme nation; — ce qui ne diminue en rien la reconnaissance que doit nous inspirer ce beau travail, car il nous semble devoir être le précurseur d'améliorations importantes. Il est effective-

ment impossible que les chambres et la magistrature étudient les énormités qu'il signale, sans rêver aux moyens d'y porter remède. Du rêve à la réalité il n'y aura qu'un pas, et nous sommes convaincus qu'avant la fin de la session actuelle le parlement aura voté une loi qui balayera toutes ces infamies et fera place à un magnifique avenir de réformes et de progrès. Une parcelle des immenses trésors consacrés à l'abolition de l'esclavage suffirait pour dispenser le bien-être, la liberté, le bonheur à tant de nos compatriotes que la barbarie et l'ignorance ont fait esclaves par le corps et que la folie a fait esclaves par l'intelligence. La question des voies et moyens est donc bien simplifiée ici, comme on le voit; et d'ailleurs, fût-elle aussi difficile qu'elle est simple, cette loi régénératrice, cette véritable loi d'amour, il nous la faut à tout prix.

A. F. (*Westminster Review.*)

Histoire. — Mœurs.

LA DIPLOMATIE AU XVIII^e SIÈCLE.

SIR JAMES HARRIS, LORD MALMESBURY.

DEUXIÈME PARTIE (1).

Le 27 novembre 1788, Fox avait adressé à lord Malmesbury, qui se trouvait alors à la Haye, un petit billet assez curieux :

Mon cher lord — j'apprends qu'on vous expédie un courrier — si pressé que je sois dans *cette crise*, je saisis la première occasion de vous faire savoir combien votre présence pourrait être utile en Angleterre, quelque tournure que prennent les affaires. *Si elles prennent la tournure que j'espère*, j'aurai certainement un grand besoin de vos conseils et de votre secours sur quelques points très-importants.

Je suis très sincèrement à vous pour toujours.

C. J. Fox.

Cette crise, à laquelle Fox faisait allusion et qu'il espérait voir se terminer à son profit, était la discussion du bill de régence. Lord Malmesbury accourut donc à Londres, où il prit parti contre le roi et les ministres qui venaient de l'élever à la pairie. Dans une autre circonstance, il s'était déjà séparé de Fox pour s'unir à Pitt; cinq ans plus tard il devait l'abandonner de nouveau; il n'osa pas défendre avec lui la révolution

(1) Voir, pour la première partie, la livraison du mois d'avril dernier.

française, et il s'empessa, en 1793, d'accepter la mission que Pitt lui confia d'aller la combattre à la cour de Berlin.

Vers la fin de cette année, les armées françaises, victorieuses sur tous les points, se préparaient, disait-on, à franchir le Rhin. Cette nouvelle avait répandu l'alarme dans l'Europe. L'Angleterre s'en émut, non pour elle, car elle se croyait avec raison à l'abri de toute attaque directe, mais pour le continent. En effet, ce n'étaient pas seulement des hommes, mais des idées et des doctrines révolutionnaires que la vieille Europe monarchique et féodale allait avoir à combattre. Comment repousser cette double invasion? Le danger parut si grand au roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, qu'il n'osa pas l'affronter. Au moment même où son concours devenait le plus nécessaire à la coalition, il manifesta hautement l'intention de rompre le traité d'alliance défensive qu'il avait conclu en 1788 avec l'Angleterre et de faire la paix avec la France. Son trésor était épuisé, disait-il, et il lui était absolument impossible de maintenir sur le pied de guerre, *sans subsides*, le contingent de troupes qu'il s'était solennellement engagé à entretenir pour la défense générale du continent. Il n'en était rien. La Prusse ne voulait pas courir les chances d'une lutte dont les résultats lui causaient de vives inquiétudes, ou du moins, elle refusait de s'imposer le plus léger sacrifice d'argent. Du reste, elle ne s'en cachait pas; le ministre de Prusse à Londres, Jacobi, remit à Pitt une espèce de mémoire qui se terminait à peu près en ces termes : « S. M. Frédéric-Guillaume ne vous accordera pas les secours que vous lui demandez et déposera les armes, si elle n'est pas *largement payée*. »

Dans cette crise, Pitt s'adressa à lord Malmesbury comme à un sauveur. Il ne connaissait pas alors de diplomate plus capable de remplir la mission difficile dont il le chargeait. Le succès de cette négociation lui paraissait même si important, qu'il se décida à céder aux indignes demandes de son perfide allié. Lord Malmesbury partit donc pour Berlin, porteur des instructions suivantes :

« Si l'épuisement allégué du trésor du roi de Prusse est complètement

sciat, il deviendra alors évident, qu'en prenant une pareille détermination, le roi de Prusse a préféré rompre son alliance avec les puissances maritimes et s'exposer aux dangers qui peuvent résulter de l'établissement définitif des principes des Jacobins en France, que de contribuer à faire obtenir à l'Autriche les indemnités qu'elle désire. Dans ce cas, toute tentative faite pour arriver à de nouveaux arrangements serait inutile, et il ne resterait plus qu'à demander les secours promis, et si on ne satisfaisait pas à cette demande, à préparer la déclaration nécessaire pour annuler le traité d'alliance défensive. Si, au contraire, les difficultés pécuniaires, qui sont alléguées, ont une existence réelle, le roi de Prusse peut encore être disposé à coopérer à la guerre, et alors il pourrait être avantageux de conclure avec lui des arrangements qui lèveraient les difficultés présentes et qui assureraient son concours aux alliés, sans toutefois renoncer aux avantages garantis par le traité existant. »

Les dispositions réciproques de l'Autriche et de la Prusse étaient ainsi résumées à lord Malmesbury :

« En ce qui touche l'Autriche, je ferai remarquer à Votre Seigneurie que la plus vive jalousie règne entre les deux cours de Vienne et de Berlin ; que la première a certainement été trompée par l'étendue donnée aux dernières acquisitions de la Prusse en Pologne, et que la seconde a incontestablement le désir d'empêcher, au moins par des moyens indirects, l'empereur d'obtenir les indemnités qu'il a la prétention de réclamer de la France. »

Enfin, il était ordonné à lord Malmesbury de tenir l'Autriche et la Hollande au courant de ses négociations avec la cour de Prusse et de les consulter en tout, comme si cette entente cordiale des trois puissances alliées eût dû inspirer à Frédéric-Guillaume, en cas de trahison, la crainte d'un prompt châtiement. Avant son départ, lord Malmesbury eut une entrevue particulière avec Georges III, qui compléta en ces termes les instructions ministérielles :

« Quelques paroles claires valent peut-être mieux que de longues instructions. Le roi de Prusse est, je crois, un honnête homme au fond, bien qu'il soit très-faible. Vous lui ferez d'abord remarquer que si, dans son interprétation des traités, il accorde à sa moralité la latitude qu'il lui a déjà donnée par rapport à d'autres engagements encore plus sacrés (il faisait allusion à son mariage), il n'y a plus de bonne foi sur la terre, et qu'aucune

promesse ne lie les hommes entre eux. Vous lui représenterez ensuite à quel point son honneur est engagé à soutenir ses alliés dans cette circonstance, et à ne pas abandonner une cause qu'il a si noblement embrassée. Vous lui parlerez ensuite de son intérêt ; vous lui direz que la guerre doit avoir une issue heureuse ou malheureuse ; que, dans l'un comme dans l'autre cas, il se repentira un jour d'avoir abandonné les puissances coalisées. Si nous sommes vaincus, il sentira peut-être le premier combien il importait à l'Europe de ne pas se laisser envahir par cette horde de Tartares. Si nous triomphons, il devra s'attendre, pour n'avoir pas contribué à la victoire, à voir les autres puissances lui refuser la considération et l'importance auxquelles il aurait eu des droits, et à ne pas être consulté ou écouté dans la discussion de l'organisation générale de l'Europe. Si vous ne parvenez pas à le ramener à nous par ces trois grands motifs, son intégrité, son honneur et son intérêt, il n'y a certainement rien à faire ; et bien que j'aie la plus grande confiance dans vos talents et dans votre habileté, cependant je demeurerai convaincu qu'il était impossible au plus habile diplomate de réussir. »

Ces instructions, « données avec une grande netteté, » selon les expressions de lord Malmesbury, prouvent que Georges III jouissait alors de toute sa raison. Il les compléta par un mot qui contient une explication nécessaire de la première partie : « Le roi de Prusse, dit-il, est un illuminé. » Cette secte mystérieuse avait persuadé à Frédéric-Guillaume qu'il pouvait, sans violer la plus stricte moralité, avoir en même temps une femme et trois maîtresses, et qu'une saine politique lui permettait de former une alliance intime entre son propre despotisme et la démocratie des Jacobins. Dans une de ses lettres datées de Berlin, lord Malmesbury donna à lord Grenville des détails qui n'auraient pas dû être encore publiés s'ils pouvaient jamais l'être.

« Mon cher lord, l'état actuel de l'intérieur de cette cour est réellement un sujet qui ne peut être traité que dans une lettre particulière. Malheureusement ce sujet a des rapports si intimes avec sa conduite publique, et il exerce sur elle une telle influence, que je désire vous donner tous les renseignements que je pourrai recueillir. La favorite actuelle n'est pas autre chose qu'une femme de chambre. Elle est connue sous le nom de Mickie ou Marie Doz ; ses principaux mérites sont sa jeunesse et son tempérament. Elle a acquis un certain degré d'ascendant et elle est soutenue par quelques-uns des courtisans de la plus basse classe ; mais comme elle ne doit sa faveur

qu'à un caprice du roi, les personnes d'un haut rang la recherchent peu, sans la négliger cependant. Deux rivales se disputent une autorité plus solide : ce sont mademoiselle Vienk et mademoiselle Bethman. La première agit, je le crois, contre sa volonté et contre ses principes ; elle est poussée malgré elle par un parti qui désire acquérir de l'importance. On assure qu'elle est appuyée par Lucchesini, qui croit pouvoir la diriger à son gré. Mademoiselle Bethman joue un jeu plus sérieux et plus serré : elle intrigue de son propre mouvement et pour elle-même. Si on la croit, elle a une grande passion pour le roi, mais ses principes l'empêchent d'y céder. Elle est tout sentiment et toute passion, et elle vise à devenir ce que fut sa première maîtresse, et à profiter pour son compte de la latitude licencieuse que les *illuminés* accordent, à ce qu'on prétend, aux membres de leur secte. Mademoiselle Bethman est la cousine du riche banquier de ce nom, qui demeure à Francfort ; d'après ce que j'ai entendu dire dans cette ville, elle a toutes les qualités nécessaires pour jouer le rôle qu'elle a choisi. »

L'éditeur de la correspondance de lord Malmesbury s'est demandé quels étaient les dogmes de cette franc-maçonnerie religieuse et irréligieuse des *Illuminés*? Les *Illuminés* ont d'autant mieux gardé leur secret que nous avons de fortes raisons de croire qu'ils ne le connaissaient pas eux-mêmes : ils se bornaient, à ce qu'il paraît, à fumer, à évoquer des spectres et à entretenir des rapports mystérieux avec un diable qui n'avait pas beaucoup plus d'esprit qu'eux. Cette maladie fit en Allemagne de grands et rapides progrès ; elle s'introduisit de bonne heure, même sous le règne du philosophe Frédéric, au palais de Berlin, où ces deux sœurs jumelles, l'incrédulité et la superstition, tenaient des cours rivales. Wraxall raconte que le prince Ferdinand de Brunswick, avait ajouté une telle foi aux rêvasseries des *Illuminés*, qu'il en était devenu imbécille. « On aura peine à croire, dit-il, qu'avant l'année 1773, il était tellement subjugué par ces fous, qu'il passait souvent plusieurs heures de la nuit dans les cimetières occupé à évoquer des spectres. » Le vieux Frédéric se vit contraint de mettre à la retraite le pauvre général visionnaire, mais il ne sut pas cependant arrêter les progrès du mal dans sa propre famille : le roi, auquel lord Malmesbury allait rappeler ce qu'il devait à son intégrité, à son honneur et à son intérêt, avait des

hallucinations si étranges, qu'il confondait le jardin de Charlottenburgh avec celui de Gethsemani, et qu'il ôtait respectueusement son chapeau lorsqu'il s'imaginait rencontrer le Sauveur dans ses promenades.

Si insensé qu'il fût réellement dans son jardin, Frédéric-Guillaume était très-sain d'esprit dans son cabinet; lord Malmesbury en eut bientôt la preuve. A peine arrivé à Berlin, il demanda et obtint une entrevue du roi de Prusse. En passant à Francfort, il avait appris, de manière à n'en pouvoir douter, que le trésor prussien, que l'on disait épuisé, renfermait encore quarante-et-un ou quarante-deux millions de dollars; Frédéric-Guillaume n'en persista pas moins dans sa première déclaration. Après avoir protesté du vif intérêt qu'il prenait aux résultats de la guerre et de l'affection qu'il portait à la Grande-Bretagne: « Vous me croirez, j'en suis sûr, dit-il alors à lord Malmesbury, lorsque je vous affirmerai, *sur la foi d'un honnête homme*, que je n'ai pas en ce moment, dans mon trésor, de quoi subvenir aux frais d'une troisième campagne. Vous connaissez les dépenses que j'ai été obligé de faire depuis mon avènement au trône; vous le savez aussi, le feu roi avait épuisé toutes les ressources du royaume; je ne pourrais lever un nouvel impôt sur mes sujets; le tenter ce serait les pousser aux dernières extrémités. Telle est la nature de la monarchie prussienne qu'elle ne peut supporter un emprunt. En un mot, si mes alliés ne viennent pas à mon aide et ne m'accordent pas des secours pécuniaires, je serai forcé de faire la paix. Je n'ai pas épuisé mon trésor en dépenses vaines et futiles, il m'a servi à soutenir des mesures qui importaient autant aux intérêts généraux de l'Europe qu'aux intérêts particuliers de la Prusse. L'Angleterre ne peut que perdre à mon humiliation et à ma ruine. Son intérêt et *l'idée élevée que j'ai de votre caractère national* me laissent sans crainte au sujet des conséquences de la déclaration que j'ai faite, et dans laquelle je persiste; à savoir: que si je fais la paix, c'est que je manque des moyens de continuer la guerre. »

Frédéric-Guillaume avait évidemment la même opinion des

Anglais, que le major Dalgetty, des Hollandais. Il les regardait comme les meilleurs payeurs de l'Europe; toutefois Dalgetty eut un mérite que l'histoire refusera, nous le craignons du moins, d'accorder au roi de Prusse; il rendait des services en échange de l'argent qu'il recevait, et il tenait scrupuleusement sa promesse. Frédéric-Guillaume, au contraire, demandait un subside et se préparait à l'encaisser, au moment même où ses ministres essayaient de négocier un traité particulier avec la France. Lord Malmesbury ne fut pas la dupe de cette perfidie; mais les circonstances étaient si graves, qu'il ne crut pas devoir rompre entièrement ses négociations tant qu'il conserverait la plus faible chance de succès. L'extrait suivant de son journal nous révèle les sentiments que la Prusse nourrissait alors contre l'Autriche :

« Déc. 28, 1793. — Souper chez le prince royal. Le roi m'a dit qu'on avait reçu de *mauvaises nouvelles* de l'armée de Wurmser, que ce général avait perdu deux bataillons et vingt-et-une pièces de canons. Ces *mauvaises nouvelles* semblaient lui faire plaisir, mais il reconnaissait qu'elles auraient malheureusement pour effet d'exalter le courage des Jacobins. »

La situation des alliés s'aggravait de jour en jour; après la défaite de Wurmser, le siège de Landau avait été levé. Plus son concours devenait nécessaire, plus le roi de Prusse élevait ses prétentions; son armée restait inactive, il menaça de la retirer tout à fait si on ne lui payait pas un subside. La Russie crut devoir intervenir; le prince de Nassau, un favori de Catherine, arriva à Berlin, chargé d'une mission particulière pour Frédéric-Guillaume. Il vit le roi, il le pressa au nom de sa souveraine de tenir ses engagements, mais il ne lui offrit pas d'argent. Frédéric-Guillaume répondit à Catherine ce qu'il avait déjà répondu à Georges III : « Si vous ne m'en payez pas, je fais la paix. » Lord Malmesbury fut alors autorisé à lui soumettre les propositions suivantes : « Il fournirait aux alliés, moyennant deux millions de livres sterling, une armée de cent mille hommes; l'Angleterre s'engagerait à payer deux cinquièmes de cette somme, ou huit cent mille livres sterling;

L'Autriche et la Hollande chacune un cinquième ; l'autre cinquième serait considéré comme une avance faite par la Prusse, et que la France lui rembourserait à la fin de la guerre. » Si magnifique que fût cette offre, elle ne satisfit pas l'avidité de Frédéric-Guillaume. Dans une entrevue particulière qu'il eut avec lord Malmesbury, il poussa l'effronterie jusqu'à lui demander vingt millions de dollars, sans compter le pain et les fourrages pour les cent mille hommes proposés. C'en était trop, la fermeté et le ton résolu de lord Malmesbury semblèrent enfin convaincre le rapace monarque qu'on s'expose souvent à tout perdre en voulant trop gagner. Après avoir longtemps marchandé, il consentit à traiter aux conditions offertes ; toutefois de nouvelles difficultés retardèrent encore les conclusions du traité. L'Autriche refusa positivement de payer sa part du subside ; la Hollande plus alarmée ne reculait, quant à elle, devant aucun sacrifice. Enfin le parti français intriguait tellement à Berlin, pour brouiller les parties contractantes, que lord Malmesbury, cédant à la demande du ministre prussien Haugwitz, se décida à venir continuer à la Haye les négociations entamées à Berlin. C'était une faute grossière, et son petit-fils l'en loue comme d'une *heureuse idée*. Lord Malmesbury se laissa presque toujours mystifier sans s'en apercevoir ; dans cette circonstance surtout, Haugwitz avait d'abord un grand intérêt à l'éloigner de Berlin, où sa présence devait singulièrement gêner le roi, forcé de soutenir des mensonges évidents. Ensuite il lui ôtait l'influence auxiliaire du cabinet de Vienne, et de plus il l'amenait en Hollande, où le danger étant plus imminent, la nécessité de la protection prussienne se faisait plus vivement sentir. Lord Malmesbury s'estima au contraire fort habile de s'être soustrait à l'influence de Lucchesini et du parti français. La vérité nous oblige à le déclarer, nous n'avons jamais lu, quant à nous, de dépêche plus niaise que celle dans laquelle il annonce avec une grande joie ce changement de place à lord Grenville, et qui contenait en outre le projet d'un nouveau traité, dont l'Autriche ne devait pas faire partie. D'après cet arrangement incroyable, nous ob-

tenions le grand avantage de réduire notre subside de huit cent mille livres à sept cent cinquante mille livres seulement; nous faisons l'économie *prodigieuse d'un sixième*; mais aussi le secours que nous accordait le roi de Prusse était diminué de *sept sixièmes*; de cent mille hommes il se trouvait porté à soixante mille.

Nous le disons avec douleur, ces conditions eussent été préférables encore à celle que nous obtînmes. Le 19 avril 1794, lord Malmesbury signa un traité par lequel la Prusse s'engageait à mettre une armée de soixante-deux mille quatre cents hommes à la disposition de l'Angleterre et de la Hollande, au prix de cinquante mille livres par mois, plus une livre douze schellings par homme pour le pain et le fourrage, en tout cent cinquante mille livres par mois. En outre, les puissances maritimes s'engageaient à payer au roi de Prusse trois cent mille livres au début de la campagne, et cent mille livres à la fin. Au lieu d'obtenir cent mille hommes au prix de huit cent mille livres par an, ainsi qu'on l'avait d'abord proposé, nous achetions, moyennant un million deux cent mille livres, et pour six mois seulement, soixante-deux mille quatre cents hommes qui ne devaient pas nous être livrés un seul jour. Ces troupes étaient destinées à renforcer, sur les frontières de la Hollande, l'armée anglaise, que commandait alors le duc d'York; mais il devint bientôt évident que les Prussiens n'avaient jamais eu, en signant ce traité, d'autre intention que celle de nous *escroquer* notre argent.

L'éditeur de la correspondance de lord Malmesbury a cherché à pallier cette nouvelle erreur de son aïeul. Dès que le traité avait été signé, notre ambassadeur s'était vu rappelé à Londres pour donner aux ministres des conseils et des renseignements sur les conséquences probables de sa négociation: « Il paraît, dit le comte actuel de Malmesbury, que ce rappel intempestif aida beaucoup le parti français et Lucchesini à rendre le traité inutile. » Cette allégation nous paraît injustifiable; d'abord lord Malmesbury ne fut absent que dix-huit jours, ensuite comment sa présence à la Haye eût-elle pu

nuire aux intrigues du parti français à Berlin, ou aux négociations de Lucchesini à Vienne? Il était de retour à la Haye le 24 mai; les Prussiens se plaignaient déjà hautement de n'avoir pas reçu l'argent qu'on leur avait promis; tant qu'ils ne seraient payés, ils ne bougeraient pas d'un pas. Le 27 mai, les trois cent mille livres étaient parties de Londres; si court qu'il fut, leur voyage dura assez longtemps pour exciter l'indignation des ministres de la Prusse et les reproches de lord Malmesbury; enfin elles arrivèrent, toutes les plaintes cessèrent, mais pas un homme ne marcha. Lord Malmesbury ne savait plus à qui s'adresser. Frédéric-Guillaume était allé en Pologne visiter ses possessions si mal acquises; son ministre Haugwitz retourna à Berlin et ne revint plus à la Haye. Le maréchal Möllendorf, qui avait remplacé le duc de Brunswick dans le commandement en chef de l'armée prussienne, refusa positivement de quitter ses cantonnements du Rhin pour se transporter dans les Pays-Bas, et de plus, non content de ne pas exécuter le traité, il faisait tout ce qui dépendait de lui pour contrecarrer les Autrichiens. Cependant les Français triomphaient sur tous les points. Le 26 juin, ils gagnaient à Fleurus une bataille qui établit la réputation du général Jourdan, et qui décida du sort de la Hollande; en Flandre, Moreau battit Clairfait et prit Ypres. Le général Walmoden évacua Bruges; le duc d'York fut obligé d'abandonner Tournai et Oudenarde à leur sort, et il se retira sur Anvers le 3 juillet.

Lord Malmesbury s'était rendu au camp des Prussiens, où il réclamait vainement l'exécution du traité. Les deux passages suivants, extraits l'un de son journal, l'autre de sa correspondance, témoignent suffisamment de la bonne opinion qu'il avait alors des Prussiens :

« Juin 26. A Keyserlautern, quartier général de l'armée prussienne. — Répétition du même langage. Beaucoup d'habileté, mais de friponnerie et de ruse; mauvaise volonté, jalousie, et toutes sortes de vilaines passions. Le maréchal nous a proposé un mémoire que nous avons refusé de recevoir, et il vient d'envoyer son premier aide de camp, Meyerinck, au roi de Prusse, avec une relation de toutes nos conversations. »

Quelques jours après, il écrit en ces termes au duc de Portland :

« Je vous envoie des remerciements sur une feuille séparée pour vos quelques lignes confidentielles. Si nous n'écoutions que nos *sentiments*, il nous serait difficile de garder quelque mesure avec la Prusse; mais votre opinion, partagée par M. Pitt, est celle d'une bonne et sage politique, et je suis bien satisfait qu'elle ait prévalu. Nous *devons considérer cette alliance comme une alliance avec les Algériens*. Ce n'est pas une honte que de payer de tels alliés, et on ne saurait accuser d'avoir manqué de bon sens les victimes de leurs fourberies. »

Les Prussiens n'étaient pas plus honteux de nous voler notre argent que nous de nous le laisser prendre. La plaisanterie leur parut si lucrative qu'ils voulurent la recommencer; mais cette fois lord Malmesbury eut l'esprit de deviner et de déjouer leurs coupables manœuvres. Une conférence avait eu lieu entre les ambassadeurs de la Prusse, de la Hollande et de l'Angleterre. A en croire les déclarations de Hardenberg, Frédéric-Guillaume était toujours dans les meilleures dispositions vis-à-vis de l'Angleterre; il avait été trompé par une cabale; dès que la guerre de Pologne serait terminée, il reviendrait à Berlin, et *tout irait bien*. Pour régler les différends survenus, il proposait de transporter de nouveau les négociations de la Haye à Berlin :

« Il nous tenait ce langage, à Kinckel (l'ambassadeur de Hollande) et à moi dans le but évident de nous déterminer à renouveler le traité des subsides, car le terme de son expiration approchait et la cour de Berlin commençait à s'inquiéter du résultat de nos négociations à Vienne et redoutait une attaque sur Varsovie. Ces desseins étaient recouverts d'un voile trop clair pour qu'on ne les aperçût pas. Je lui répondis, en conséquence, que je craignais que le *mal ne fût déjà fait*; que si le roi et ses ministres avaient agi conformément aux sentiments qu'il venait de m'exprimer, ou même si je les voyais sincèrement disposés à tenir leurs engagements, j'aurais de bonnes raisons d'espérer : mais qu'il n'en était rien.

» Hardenberg employa alors tous les arguments et tous les *tours* qu'il put trouver, dans les étroites limites de ses moyens, pour me persuader qu'ils avaient le plus vif désir de s'unir à nous et de réformer leur conduite passée; mais je ne cédaï pas et je refusai absolument de le croire.

» Ma résolution le décida alors à me dire que nous *ne pouvions rien sans les Prussiens* et que nous *devions* continuer de payer le subside; qu'en conséquence, il était plus sage et plus avantageux de nous soumettre à la nécessité de la manière la plus utile et la plus conciliante. Je répondis que, sans rien décider sur cette grave question *de la nécessité*, je ne pouvais m'empêcher de lui faire remarquer qu'en la posant comme un argument, il abaissait la Prusse au niveau du plus infime prince germanique, et qu'il faisait supposer qu'elle agissait d'après des principes semblables à ceux du dey d'Alger; que si la nécessité devait faire prendre une pareille mesure, toute négociation serait inutile, et que je ne me sentais nullement autorisé à conclure un pareil traité. »

Le 1^{er} octobre, des instructions arrivées d'Angleterre ordonnèrent de suspendre le paiement du subside; le 25 du même mois, le baron Hardenberg déclara, au nom de la Prusse, le traité rompu. Quelques jours après, l'armée prussienne opéra son mouvement de retraite, sur un ordre direct du roi. Le 2 novembre, lord Malmesbury remit ses lettres de rappel.

Les révélations de lord Malmesbury, sur cet épisode si peu connu jusqu'à ce jour de l'histoire contemporaine, renferment plus d'un enseignement; d'abord elles apprendront à l'Europe à se méfier de cette puissance sans foi et sans honneur qui n'a reculé devant aucune honte pour satisfaire son avarice et son ambition. Les vedettes de l'armée de Pichegra avaient une opinion plus juste que notre propre cabinet de notre alliance avec la Prusse, lorsqu'elles disaient à nos soldats d'avant-poste : « Anglais! retournez chez vous, vous n'avez rien à faire ici; vous êtes trop honnêtes pour vous liguier avec les Autrichiens et avec les Prussiens; ils vous laisseront bientôt dans l'embarras. Quant aux Hessois, le landgrave les amènera demain matin dans notre camp si la Convention lui offre un seul ducat de plus par jour que vous. » En outre, après avoir lu cette histoire si instructive du traité de 1794, les ministres de l'Angleterre renoncèrent, nous n'en doutons pas, à l'absurde système des subsides. Ce système, aussi injurieux pour nous que pour nos alliés, ne fit en effet que développer une foule de mauvaises passions qui affaiblirent, en les divisant et en les démoralisant, les puissances continentales. Il est d'autant plus

étonnant que lord Malmesbury n'ait pas su en comprendre l'inutilité ni en voir les désastreux effets, qu'à l'époque de la rupture du traité, il traçait à lord Grenville un tableau de l'esprit public en Allemagne, qui eût dû lui faire ouvrir les yeux sur les folies et les dangers de ses propres négociations :

« La noblesse, la bourgeoisie et les grands capitalistes attribuent les maux de la guerre et sa durée, non pas à l'ennemi qui s'efforce si vigou- reusement de les détruire, mais *aux pouvoirs* qui s'efforcent de les sauver de la destruction. Il est impossible de leur inspirer le sentiment de leur danger ; à chaque tentative de ce genre que j'ai faite, j'ai eu pour réponse : « L'Angleterre trouve son compte à la guerre, et son seul motif pour nous » engager à la continuer est son désir de satisfaire ses vues d'ambition et de - conquête. » Il est inutile d'argumenter contre un raisonnement si misé- rable, comme il serait puéril de s'en offenser ; mais on ne saurait se défendre d'une profonde affliction, lorsqu'on voit une immense contrée comme celle-ci, abondant en ce moment en richesses et possédant en elle-même des moyens suffisants pour repousser toutes les attaques de la France, empoisonnée de doctrines et de préjugés qui troublent toutes ses facultés, etc. »

Si l'Allemagne abondait en richesses et possédait en elle-même les moyens de repousser toutes les attaques de la France, pourquoi donc lui payions-nous des sommes si considérables ?

Lord Malmesbury ne revint pas immédiatement en Angle- terre. Durant son séjour à Hanovre, il reçut une nouvelle preuve de la confiance de Georges III ; il fut chargé d'aller demander la princesse Caroline de Brunswick en mariage pour le prince de Galles, et de la conduire en Angleterre. On ne réclamait de lui ni renseignements ni conseils ; si grands que fussent son étonnement et son effroi lorsqu'il connut la prin- cesse Caroline, il dut obéir aux ordres de son souverain, sans oser se permettre la plus légère observation. Les extraits sui- vants de *son journal* montreront jusqu'à quel point il avait rai- son de s'inquiéter personnellement des suites d'une union trop imprudemment contractée pour pouvoir être heureuse :

« Nov. 28 1794. — La princesse Caroline a paru très-embarrassée lorsqu'on m'a présenté pour la première fois à elle. — Une agréable figure, dont la physionomie n'exprime pas la douceur ; elle manque de grâce. — De beaux

yeux, de jolies mains, des dents passables, mais qui se gâtent; des cheveux blonds, des sourcils très-peu fournis; la taille bien prise; — petite et ce que les Français appellent des *épaules impertinentes*.

» Décembre 3. — Jour fixé pour mes audiences. Le major Hislop et un courrier arrivent à onze heures de la part du prince de Galles; ils m'apportent le portrait du prince et une lettre de lui, dans laquelle il me presse vivement de partir immédiatement avec la princesse Caroline. Le duc m'a fait une réponse un peu embarrassée, la duchesse s'est mise à fondre en larmes; la princesse Caroline a paru très-affectée, mais elle a fait une réponse conyenable, d'une voix nette.

» Décembre 5. — Après le dîner, le roi a eu une longue conversation avec moi au sujet de la princesse Caroline. Il m'a parlé de sa situation future, il connaît à merveille le caractère du prince. « Il y aura pour lui, » m'a-t-il dit, un égal inconvénient à aimer trop la princesse ou à ne pas l'aimer assez. « Ma fille *n'est pas bête*, mais elle n'a pas de jugement; elle a été élevée *sévèrement, et il le fallait*. » Le duc me pria ensuite de lui donner le conseil de ne jamais témoigner au prince de la jalousie, et de ne faire aucune attention *aux goûts* qu'il pourrait avoir. « Je lui ai écrit » tout cela en allemand, a-t-il ajouté, mais répétée par vous, cette leçon produira un double effet. »

Le vieux duc de Brunswick avait grand besoin pour lui-même de l'indulgence qu'il réclamait pour son futur gendre; il entretenait ouvertement une demoiselle Hertzfeldt, que lord Malmesbury avait jadis connue à Berlin. Lord Malmesbury la trouva changée, mais toujours agréable; elle habitait un appartement élégamment meublé où elle recevait avec tout *l'appareil de sa situation*. Elle parut d'abord un peu honteuse de revoir lord Malmesbury, mais elle eut bientôt triomphé de ce mouvement involontaire, et elle compléta à diverses reprises les premières révélations du duc sur sa fille.

Décembre 13, 1795. — Dîner à la cour. Bal et jeu. Mademoiselle Hertzfeldt m'a répété ce que le duc m'avait déjà dit — combien il était nécessaire d'être *très-strict* avec la princesse Caroline — qu'elle n'est pas fine et qu'elle n'a pas de mauvais penchants, mais qu'elle est *très-facile à tromper* et qu'elle manque complètement de tact.

« Décembre 10. — Concert à la cour. Mademoiselle Hertzfeldt m'a pris à part et m'a tenu à peu près ce langage (1) : Je vous conjure, faites que

(1) Cette conversation est en français dans le journal de lord Malmesbury. Nous la reproduisons avec ses fautes.

le prince fasse mener, au commencement, une vie retirée à la princesse. Elle a toujours été très-gênée et très-observée, et il *le fallait ainsi*. Si elle se trouve tout à coup dans le monde sans restriction aucune, elle ne marchera pas *d pas égaux*. Elle n'a pas le cœur dépravé — elle n'a jamais rien fait de mauvais — mais la parole en elle devance toujours la pensée; elle se livre à ceux à qui elle parle sans réserve, et de là il s'ensuit (même dans cette petite cour) qu'on lui prête des sens et des intentions qui ne lui ont jamais appartenu. Que ne sera-t-il pas en Angleterre où elle sera entourée de femmes adroites et intrigantes (à ce qu'on dit) *auxquelles elle se livrera d corps perdu* (si le prince permet qu'elle mène la vie dissipée de Londres) et qui placeront dans sa bouche tels propos qu'ils voudront, puisqu'elle parlera elle-même sans savoir ce qu'elle dit ? *De plus, elle a beaucoup de vanité, et quoiqu pas sans esprit, avec peu de fond*, la tête lui tournera si on la caresse et la flatte trop, si le prince la gâte, et il est tout aussi essentiel qu'elle le craigne qu'elle l'aime; il faut absolument qu'il la tienne serrée, qu'il se fasse respecter, sans quoi elle *s'égarera*. Je sais, continua-t-elle, que vous ne me compromettrez pas, je vous parle comme à un vieux ami. Je suis attachée cœur et âme au duc. Je me suis dévoué à lui, *je me suis perdue pour lui...* C'est le bien de sa famille que je veux. Il sera le plus malheureux des hommes si cette fille ne réussit pas mieux que son aînée. Je vous répète, elle n'a jamais rien fait de mauvais, mais elle est sans jugement et on l'a jugée à l'avenant. Je crains la reine. La duchesse ici, qui passe sa vie à penser tout haut, ou à ne jamais penser du tout, n'aime pas la reine, et elle en a trop parlé à sa fille. Cependant son bonheur dépend d'être bien avec elle, et, pour Dieu, répétez-lui toujours cette maxime que vous avez déjà plus d'une fois recommandé... elle vous écoute, elle trouve que vous parlez raison d'une manière gaie, et vous ferez bien plus d'impression sur elle que son père, qu'elle craint trop, ou sa mère qu'elle ne craint pas du tout.

» Décembre 28. — Mademoiselle Hertzfeldt m'a reparlé dans les mêmes termes de la princesse Caroline. Il faut la gouverner par la peur, *par la terreur même*. Elle s'émancipera, si on n'y prend pas garde. Mais si on la veille soigneusement et sévèrement, elle se conduira bien. Dans une lettre adressée à la duchesse, le roi d'Angleterre avait dit : J'espère que ma nièce n'aura pas trop de vivacité, et qu'elle mènera une vie sédentaire et retirée. Cette phrase a choqué la princesse Caroline à qui la duchesse avait eu l'imprudence de lire la lettre. »

Bien que ces prédictions lui semblassent exagérées, lord Malmesbury se trouvait de plus en plus malheureux d'être obligé de garder le silence.

« Décembre 10, 1794. — Mascarade. Je me suis promené avec la princesse Caroline, et j'ai eu une longue conversation avec elle. Je me suis efforcé de ne pas lui parler de choses sérieuses dans un tel lieu ; mais toutes les fois que je l'ai vue disposée à dépasser les bornes d'une gaieté convenable, j'ai fait mon possible pour la retenir par mon air grave et respectueux.

» Elle fit d'elle-même tomber la conversation sur le genre de vie qu'elle mènerait en Angleterre. Elle m'adressa à ce sujet un grand nombre de questions. Votre genre de vie, lui répondis-je, dépendra beaucoup de vous ; je ne pourrai, quant à moi, le modifier en rien. Je désire que dans la vie privée vous puissiez toujours jouir de toutes les commodités, de tous les agréments qui font le bonheur domestique. Mais lorsque vous paraltrez en public, ce sera toujours comme princesse de Galles, avec l'appareil et l'étiquette qui sont dus à votre rang élevé. Quels sont, me demanda-t-elle, les jours de réception de la reine ? — La reine, lui répondis-je, reçoit le jeudi et le dimanche, après le service divin, auquel le roi et la reine ne manquent jamais. J'espère très-ardemment que vous imitez leur exemple, et que, sous aucun prétexte, vous ne manquerez d'assister à la messe le dimanche. — Le prince va-t-il donc à l'église ? répliqua-t-elle. — Vous l'y ferez aller, lui dis-je. C'est un des nombreux avantages qu'il retirera de son changement de position. — Mais s'il ne veut pas ? — Alors Votre Altesse Royale ira sans lui, et vous lui direz que l'accomplissement régulier et exact de ce devoir peut seul vous déterminer à remplir exactement et régulièrement vos devoirs envers lui. Cela ne pourra que lui plaire, et cela l'engagera à la fin à vous accompagner à l'église. — Savez-vous, me dit alors la princesse, que votre conversation est bien sérieuse pour une mascarade ? — Je vous en demande pardon, lui répondis-je, mais elle est en réalité plus gaie que toute autre beaucoup plus folle en apparence, car elle n'a rien de triste en elle-même et elle aura certainement des conséquences agréables. » Notre conversation continua donc sur ce ton, et j'eus le bonheur de lui faire comprendre que la vie d'une princesse de Galles ne doit pas être uniquement une vie de plaisir, de dissipation et de folie ; que les grands et éclatants avantages qui y sont attachés doivent nécessairement s'acheter au prix de sacrifices considérables et ne peuvent se conserver que par une répétition continuelle de ces mêmes sacrifices.

» Décembre 16. — J'ai été placé à dîner à côté de la princesse Caroline. On désire ici, m'a-t-elle dit, que mon frère Guillaume épouse la princesse Sophie de Gloucester. Je lui ai donné le conseil de ne pas se mêler de cette affaire. Elle m'a parlé ensuite du duc de Clarence, qu'elle préfère au duc d'York. Ce fut lui, en effet — cette pensée me frappa alors pour la première fois — qui donna au prince le conseil d'épouser la princesse Caroline pour contrarier le duc et la duchesse d'York qu'il déteste et que le prince n'aime

pas beaucoup. Je lui fis l'éloge du duc d'York, et je lui parlai avec une vive admiration de la conduite de la duchesse, qui avait su se concilier par sa discrétion l'estime et l'affection de la nation entière. Je lui tins ce langage pour la piquer d'honneur et pour lui inspirer le désir de suivre cet exemple. Elle n'a pas de *fond*, pas de caractère fixe, mais un esprit souple et léger, bien intentionné et disposé à recevoir de bonnes directions. Je lui répète sans cesse qu'avant de parler, elle doit penser et se recueillir. Elle m'a dit qu'elle désirait être aimée par le peuple. Je lui ai dit qu'elle ne pourrait satisfaire ce désir qu'en se faisant respecter ; que, du reste, l'affection est un sentiment qui ne s'accorde qu'à un petit nombre de personnes ; qu'une nation n'aime jamais une grande princesse, qu'elle se contente de l'honorer et de la respecter ; que ces sentiments, elle les obtiendrait en ne s'abaissant jamais au-dessous de son rang, soit dans son langage, soit dans ses manières, en mêlant la dignité avec l'affabilité, qui sans elle deviendrait de la familiarité et nivellerait toutes les distinctions. »

Ces conseils font le plus grand honneur au bon goût et au bon sens de lord Malmesbury ; malheureusement ils devaient être inutiles. Il y avait à la cour une sœur du duc, la princesse Augusta, dont le titre n'était pas moins étrange que la conduite et le caractère ; on l'appelait l'abbesse de Gandersheim. Lord Malmesbury l'avait connue autrefois, avantage qu'il eût alors oublié bien volontiers, car, non contente de l'honorer des souvenirs de l'attachement supposé de leur jeunesse, elle paraissait très-disposée à renouer, malgré son âge et sa dignité ecclésiastique, ces vieux liens depuis longtemps rompus. L'abbesse de Gandersheim crut vraisemblablement que c'était pour elle un devoir d'avertir sa nièce des penchants immoraux de toute l'humanité, et de la prémunir contre les desseins possibles de l'ambassadeur lui-même ; et ces leçons elle les lui donna dans un langage que la princesse n'eût pas souffert, même dans la bouche d'une tante, si elle eût été bien élevée, et qu'elle eût encore moins répété à l'homme qui était l'objet de si étranges soupçons :

« Décembre 18, 1794. — A souper, la princesse Caroline m'a parlé d'un avis que l'abbesse lui a donné. Sa tante l'a engagée à ne pas se confier aux hommes ; elle lui a dit qu'il ne fallait pas croire à leurs paroles ; que le prince la tromperait certainement, etc., etc. ; bref, toutes les absurdités que

peut inventer une vieille fille qui envie et désire le sort d'une jeune mariée. Cette conversation avait d'autant plus tourmenté la princesse, que sa tante lui avait dit en la terminant : Je suis sûr que vous ne serez pas heureuse !

» Décembre 21. — Elle m'a reparlé de sa tante l'abbesse. Elle m'a dit qu'elle s'était efforcée de lui inspirer de la méfiance contre moi ; qu'elle m'avait représenté comme un homme *dangereux*. J'ai vainement essayé de changer de sujet de conversation ; la princesse y est toujours revenue. J'ai été forcé de lui dire que sa tante me semblait avoir oublié que vingt années s'étaient écoulées depuis qu'elle m'avait vu ou depuis qu'elle avait entendu parler de moi, et, qu'en outre, tenir un pareil langage, c'était m'accuser tacitement de manquer de principes. Pendant tout le souper, elle ne voulut pas me parler d'autre chose, et elle se moqua sans pitié de sa tante, qui, disait-elle, avait pour moi des sentiments trop tendres. »

Si nous en croyons les révélations suivantes, la nièce finit par partager la passion de sa tante et lord Malmesbury put craindre un moment d'avoir produit une trop vive impression sur le cœur de sa future souveraine. Plus elle se montrait bienveillante pour lui, plus il devenait réservé :

« La princesse Caroline me demanda un jour, dit-il, en s'excusant de me faire une question si indiscrete, si je serais son lord chambellan. Je lui répondis que je n'en savais rien. « J'ai un vif désir répliqua-t-elle, de vous avoir pour lord chambellan, mais je crains que cette place ne vous paraisse pas assez belle et que vous la refusiez. Je serais pourtant bien heureuse d'avoir auprès de moi une personne que je connusse déjà et qui m'inspirât une confiance sans bornes. » Un autre jour, elle me pressa vivement d'accepter une place à sa cour, à notre retour en Angleterre. J'évitai de lui faire une réponse positive, mais je la suppliai vivement de ne rien solliciter en ma faveur. Je me rappelai le duc de Suffolk et la reine Marguerite. »

La conversation suivante n'est pas moins caractéristique :

» Décembre 28, 1794. — La princesse Caroline m'a montré une lettre anonyme qui est arrivée d'Angleterre et que la duchesse a eu l'indiscrétion de lui remettre. Cette lettre, écrite évidemment par quelque marchande de modes désappointée ou par une femme de chambre en colère, ne méritait aucune attention. Je suis surpris que le duc ait daigné s'en occuper. C'était une attaque grossière dirigée contre lady —. Elle avait pour but d'effrayer la princesse, en lui persuadant que lady — l'égarerait dans une affaire de galanterie et serait toujours prête à lui prêter un secours perfide. Cette prédiction ne causa aucune peine à la princesse, bien qu'elle eût effrayé

le duc et la duchesse. Lorsque je m'en aperçus, je lui dis que lady — serait trop prudente pour risquer une tentative si audacieuse ; que d'ailleurs c'était s'exposer à la mort que de concevoir l'espérance de séduire une princesse de Galles ; qu'aucun homme ne serait assez hardi pour avoir une telle pensée. Elle me demanda si je parlais sérieusement. » Telle est notre loi, lui répondis-je ; l'homme qui serait assez présomptueux pour vous aimer, se rendrait coupable du crime de haute trahison, et serait puni de la peine de mort ; si vous étiez assez faible pour l'écouter, vous partageriez son sort. *Cela la fit tressaillir.* »

Le traité de mariage conclu, les embarras de lord Malmesbury augmentèrent au lieu de diminuer. Le plus important restait à faire ; il fallait conduire la princesse en Angleterre. Le 29 décembre, il partit de Brunswick avec la duchesse et sa fille, en se dirigeant vers la Hollande ; mais, à deux relais au delà de Bentheim, l'invasion des armées françaises en Hollande le força de rétrograder jusqu'à Osnabruck et Hanovre. Ce voyage, commencé sous de si fâcheux auspices, devait durer plus de trois mois. Cédant aux instances pressantes de lord Malmesbury, la duchesse s'était décidée à accompagner la princesse jusqu'au moment où elle la confierait aux dames d'honneur chargées de veiller sur elle. Ce délai inattendu lui fit changer d'avis ; elle manifesta hautement l'intention de rentrer dans sa capitale, éloignée seulement de quelques lieues, et de laisser à la seule garde de lord Malmesbury sa fille, qui, étant déjà princesse de Galles, ne pouvait plus revenir à Brunswick. Grande fut, à cette nouvelle, l'épouvante du trop heureux ambassadeur qui, se rappelant de plus en plus le duc de Suffolk et la reine Marguerite, força la duchesse à ne pas lui confier un dépôt si fragile. Nous ne pouvons nous empêcher de citer quelques passages de son journal :

« Janvier 9, 1793. — Nous sommes partis de Bentheim à sept heures ; nous étions à Delden, à midi. Quatre lieues plus loin, on nous a remis des lettres de lord Sainte-Hélène, qui était alors notre ministre en Hollande. Il nous apprenait que les Français avaient passé le Waal, qu'ils se trouvaient alors près de Baren, et qu'on s'était battu toute la journée aux environs de ce pays. Il nous recommandait de rebrousser chemin. Je fis part de ces nouvelles aux princesses, et je dois dire, pour être juste, que la princesse Ca-

roline supporta ce désappointement avec plus de patience et de gaieté que je ne m'y serais attendu, car elle le ressentait très-vivement... On entendit toute la nuit une forte canonnade à peu de distance. Le matin, la princesse semblait affligée de ne pas continuer sa route vers la flotte. Je lui parlai de cette canonnade. « Cela ne fait rien, dit-elle, je n'ai pas peur du canon. — Mais, madame, le danger d'être pris? — Vous ne m'y exposerez pas, dit-elle. » Je lui racontai l'histoire de la reine de France (l'épouse de saint Louis) et du sieur de Joinville durant le siège de Damiette. Je lui dis « qu'elle valait mieux que celle-là, que les Français seraient pires que les Sarrasins, et que moi j'ai pensé comme le chevalier (1). Cette histoire lui plut : J'aurais fait et désiré comme elle, dit-elle.

» Janvier 2. — J'ai conseillé à la princesse Caroline de se montrer généreuse envers quelques pauvres émigrés, qui mouraient de privations et de faim. Elle parut disposée à suivre mon conseil ; seulement elle ne sut pas comment s'y prendre. Je lui dis que la libéralité et la générosité étaient des plaisirs et non pas des vertus sévères. Elle donna un louis pour quelques billets de loterie, j'en donnai dix et je dis que c'était d'après son ordre : elle parut surprise. Je lui dis que j'étais sûr qu'elle n'avait pas eu l'intention de donner la valeur précise des billets, et que j'avais prévenu son intention. Le lendemain, un émigré français s'approcha de la table avec un joli petit enfant. Aussitôt la princesse Caroline, de son propre mouvement, mit dix louis dans un papier et les donna à l'enfant. La duchesse vit ce mouvement et me demanda — je dinais entre elles deux — ce dont il s'agissait : D'une traite sur votre bourse, lui répondis-je. Elle sembla embarrassée. Je n'ai que mes beaux doubles louis de Brunswick, dit-elle. Eh bien, répliquai-je, ils deviendraient plus beaux entre les mains de cet enfant que dans votre poche. Elle rougit et en donna trois. On n'avait jamais recommandé à la princesse Caroline d'être charitable et généreuse. Le soir du même jour, je louais devant elle la beauté de la monnaie de Brunswick, elle m'offrit très-sérieusement huit ou dix doubles louis, en me disant :

(1) Toutes ces conversations sont en français dans le journal de lord Malmesbury. Nous respectons les fautes grammaticales, mais nous relèverons une erreur historique. Joinville ne fut pas le héros de l'anecdote citée par lord Malmesbury, il n'en fut que le narrateur. Après la prise de saint Louis, son épouse, la reine Marguerite, fut assiégée dans Damiette, étant sur le point d'accoucher, elle avait une frayeur extrême de tomber vivante entre les mains des assiégeants. *Un chevalier, viel et ancien, de l'âge de quatre-vingts ans et plus*, veillait au chevet de son lit. Promettez-moi, lui dit-elle, de me tuer, si les Sarrasins s'emparent de Damiette, pour me soustraire à leurs insultes. — J'y pensais, répliqua le viel chevalier.

Cela ne me fait rien, je n'en m'en soucie pas, je vous prie de les prendre. Je mentionne ces faits qui peignent son caractère. Donner pour obliger un malheureux, ou jeter là son argent comme un enfant, était pour elle la même chose; elle croyait que le mérite d'une aumône consistait à ne pas avoir l'air de tenir à l'argent qu'on donnait. Je saisis, à souper, une occasion favorable de lui faire comprendre ce qu'était réellement la bienfaisance, et je la lui recommandai comme une vertu qui, sainement pratiquée, lui ferait plus d'honneur et lui procurerait plus de satisfaction que toute autre qualité. Cette idée était entièrement nouvelle pour elle, je m'en aperçus avec peine, mais elle en sentit la vérité, et certes elle n'aime pas l'argent comme son père et sa mère.

» Janvier 4. — La princesse Caroline est très-gauche aux cartes; elle parle sans penser, elle se met trop à son aise, elle appelle les dames qu'elle n'a jamais vues: « Mon cœur, ma chère, ma petite. » Je lui en fis des reproches sévères. Pour la première fois elle parut disposée à mal prendre mes conseils; je n'eus pas l'air de m'en apercevoir. La duchesse désire retourner à Brunswick et nous laisser continuer seuls notre voyage. Je m'oppose à ce projet dont je regarde l'exécution comme impossible. Si je suis prise, dit-elle, je suis sûre que le roi se mettra en colère. — Il en sera très-affligé, lui ai-je répondu; mais Votre Altesse Royale ne doit pas quitter sa fille avant de l'avoir remise entre les mains des dames de sa cour. Elle insista, mais je ne voulus pas céder, et elle céda.

» Janvier 18. — La princesse Caroline a été très-inconvenante à souper; je crains bien qu'on ne puisse la corriger de ses mauvaises habitudes. Elle est naturellement curieuse et bavarde. Douée d'un esprit vif et observateur, elle a la sotte vanité de tout deviner. Elle se croit surtout très-habile à découvrir les sympathies, et ce prétendu talent lui fait faire de temps en temps des remarques très-inconvenantes. Je suis déterminé à saisir l'occasion de la corriger, coûte qu'il coûte:

» Janvier 1795. — J'ai résumé aujourd'hui les principaux traits du caractère de la princesse Caroline. Elle a l'esprit vif et le jugement faux; elle ne sait pas distinguer le bien du mal; la première impression la détermine, elle obéit au premier mouvement. Les apparences la trompent toujours; l'enjouement la séduit. Elle aime tant à parler qu'elle se confie à tous ceux qui l'écoutent, et qu'elle contracte de déplorables amitiés dont la durée n'exécède pas vingt-quatre heures. Tous les sentiments de moralité qu'elle possède, elle les doit à la nature; l'éducation ne les a pas même développés. Elle n'a aucune forte notion innée de la valeur et de la nécessité de la vertu; elle a le cœur chaud, mais elle ne sait pas résister à ses premières inspirations; du reste, elle est aimable, bonne, d'humeur égale, peut-être un peu trop vive, mais elle n'a jamais ni caprices ni rancunes. Ses habitudes et la vie qu'elle a été autorisée et même contrainte de mener l'ont forcée

de dissimuler. Sa passion pour les commérages a été augmentée et fortifiée par l'exemple de sa mère, qui est si curieuse que, pour aucun prix, elle ne renoncerait au plaisir d'apprendre un secret. En un mot, entre les mains d'un homme ferme et sensible, la princesse tournerait probablement bien; mais si son mari a des défauts analogues aux siens, elle tournera mal. Elle n'a aucun pouvoir sur elle-même, bien que son esprit soit physiquement fort. Elle a le courage de son père, mais ce courage leur est à tous deux parfaitement inutile : il manque de volonté mentale; elle manque, elle, de caractère et de tact.

» Janvier 23. — J'ai eu une longue et sérieuse conversation avec la princesse au sujet de sa conduite à Hanovre, au sujet du prince et au sujet d'elle-même et de son caractère. Elle paraissait très-disposée à m'écouter et à bien prendre mes conseils. Je lui dis que l'opinion qu'elle donnerait d'elle à Hanovre serait celle avec laquelle la recevraient le roi et la reine en Angleterre. Je lui recommandai d'être réservée et de faire la plus grande attention à tous ses discours et à toutes ses actions; que l'habitude d'une conduite convenable et princière lui était naturelle, qu'elle viendrait d'elle-même, qu'acquise par ce délai, heureux sous ce rapport, de notre voyage, elle lui appartiendrait et lui serait familière à son arrivée en Angleterre, où elle lui serait d'un avantage infini. Elle paraît tourmentée au sujet du prince. Il est si différent, m'a-t-elle dit, du roi et de la reine dans ses idées et dans ses habitudes! — Ses idées et ses habitudes, lui ai-je répondu, il les a contractées dans le vuide de sa situation, il en changera quand vous l'aurez comblé. Vous l'accoutumerez à la vie domestique, vous lui donnerez du goût pour toutes les vertus privées et de famille; il sera plus heureux alors qu'il ne l'a jamais été. La nation attend de vous cet heureux changement; je sais que vous êtes capable de l'opérer, et j'espère que vous ne reculerez pas devant cette glorieuse tâche. Elle ne répondit rien; j'insistai alors, et je parvins à lui faire comprendre que son existence future ne serait pas toute de roses. J'espère, me dit-elle en se retirant, que le prince me permettra de vous voir, car personne ne me donnerait jamais des conseils aussi francs et aussi bons que vous. Et j'avoue, ajouta-t-elle, que je n'accorderais à personne autre la même liberté. »

Les rapports journaliers qu'il avait avec la princesse firent découvrir à lord Malmesbury un autre défaut qui dut nécessairement prendre des développements extraordinaires avant qu'il s'en aperçût, ou qu'il se crût autorisé à y faire l'allusion la plus éloignée :

« Février 18. — J'ai soutenu une discussion avec la princesse, au sujet

de sa toilette. Elle se vantait de s'habiller très-vite. J'ai dit que ce n'était point là une qualité, mais elle a persisté dans son opinion. Je désire toutefois que madame Busche lui explique que *le prince est très-délicat* et qu'il exigera de sa femme une très-longue et très-soigneuse *toilette de propreté*, dont elle n'a aucune idée. Au contraire, elle néglige tellement ces soins indispensables, qu'elle *offense* les sens les moins délicats. Madame Busche s'est bien acquittée de sa commission, et la princesse est sortie le lendemain, de son cabinet de toilette, parfaitement *lavée* de la tête aux pieds. »

Cet étrange paragraphe sert à expliquer un incident principal de la catastrophe à laquelle nous allons bientôt arriver, et qui, sans cette révélation, ne serait compris de personne. Il paraît que cette première leçon avait été bien vite oubliée, car, trois semaines après, lord Malmesbury se trouvait obligé d'entamer de nouveau un sujet de conversation qu'une impérieuse nécessité pouvait seule le déterminer à aborder.

« Mars 6. — J'ai eu des conversations avec la princesse Caroline, sur la toilette, sur la propreté et sur la délicatesse du langage. Sur tous ces points, je me suis efforcé, autant que cela est possible pour un homme, de lui faire comprendre la nécessité de donner une grande et soigneuse attention à toutes les parties de sa toilette, à ce qui est caché, comme à ce qui se voit (je savais qu'elle portait des chemises et des jupons d'étoffe grossière et des bas de fil qui n'étaient jamais bien lavés ou qu'elle changeait trop rarement). Je lui fis remarquer qu'une longue toilette était nécessaire et qu'une femme ne devait jamais se vanter d'en faire une *courte*. Ce que je ne pouvais pas lui dire moi-même, je le lui fis dire par ses femmes ; par madame Busche, et plus tard par mistress Harcourt. On ne saurait comprendre combien son éducation avait été négligée sur ce point. Bien qu'elle soit Anglaise, sa mère ne lui a pas enseigné la propreté. »

Du reste, ce n'était pas seulement sous le rapport de la propreté que son éducation avait été négligée. Un jour le duc de Brunswick prit lord Malmesbury en particulier, et lui témoigna le regret que le prince n'eût pas permis à mademoiselle Rosenzweit d'accompagner la princesse en Angleterre. « Ma fille, ajouta-t-il, écrit fort mal, et ne met pas l'orthographe, et j'aurais désiré qu'on ne s'aperçût pas trop de son ignorance. »

Le 28 mars, la princesse Caroline et lord Malmesbury s'embarquèrent à bord du *Jupiter*, commodore Payne, et escortés par une petite escadre, ils entrèrent dans la Tamise, le 4 avril, après une heureuse traversée. Présage trompeur ! En débarquant, la princesse eut à souffrir d'une insulte préméditée qui la blessa profondément. La lady — qu'une lettre anonyme avait, ainsi que nous l'avons dit, dénoncée à sa jalousie, et dont la liaison avec le prince de Galles était un scandale public, fut l'une des dames d'honneur chargées de la recevoir à son arrivée. En sa double qualité d'oncle et de beau-père, le roi eût dû intervenir, pour épargner à sa nièce et à sa bru un si cruel affront.

Les sentiments de la puissante et fière favorite envers l'épouse légitime nous sont révélés par ce passage du journal de lord Malmesbury :

« Dimanche 5 avril. — A huit heures, la princesse monta à bord du yacht royal (*Augusta*). Une agréable et heureuse navigation nous conduisit en quatre heures à Greenwich; les voitures du roi n'y étaient pas encore arrivées, parce que, comme je l'ai appris depuis, lady — n'avait pas été prête à l'heure fixée. Lady —, mistress Ahston et lord Claremont venaient au-devant de la princesse. Nous attendîmes une heure au moins les voitures et nous fûmes reçus très-poliment, mais gauchement, par sir W. Pattison, gouverneur de l'hôpital, et par ses deux sœurs. Lady — se montra très-mécontente de la toilette de la princesse, à laquelle mistress Harcourt avait cependant donné tous ses soins, et elle s'exprima à cet égard d'une manière qui m'obligea à lui faire une réponse un peu aigre. Elle dit aussi qu'elle ne pouvait pas aller à rebours dans une voiture et qu'elle espérait qu'on lui permettrait de s'asseoir sur le siège du fond. Mais comme le roi l'avait formellement défendu, je m'y opposai et je dis à lady — que sachant qu'elle ne pouvait pas aller à rebours dans une voiture, elle n'aurait pas dû accepter les fonctions d'une dame de la chambre de la reine, car jamais les dames de la chambre de la reine n'avaient le droit de s'asseoir sur le siège du fond; que si elle devait être malade en allant à rebours, je ferais monter mistress Asthon dans la voiture de la princesse, et je lui offrirais une place sur le siège du fond, dans la voiture que j'occuperais avec lord Claremont. Cette proposition arrangea l'affaire : lady — et mistress Harcourt s'assirent à rebours sur le siège de devant et la princesse resta seule sur le siège du fond. Il y eut peu de foule et encore

moins d'applaudissements sur notre route. Nous arrivâmes à Londres vers deux heures; une demi-heure après nous descendions au palais de Saint-James. »

Le dénouement approchait. La première entrevue allait enfin avoir lieu. Mais laissons encore lord Malmesbury nous révéler ce secret qui, jusqu'à la publication de son journal, n'avait été connu que de lui seul et des deux époux :

« 5 avril. — Je notifiai aussitôt notre arrivée au roi et au prince de Galles; ce dernier vint immédiatement. Selon l'étiquette établie, je lui présentai la princesse Caroline, aucune autre personne n'assistant à cette entrevue. Suivant les conseils que je lui avais donnés, elle voulut s'agenouiller devant lui, il la releva assez gracieusement, l'embrassa, lui dit un seul mot, lui tourna le dos, se retira à un autre bout du salon, et m'appelant auprès de lui : « Harris, me dit-il, je ne me trouve pas bien, faites-moi donner, je vous prie, un verre d'eau-de-vie.

« — Monsieur, lui répondis-je, ne feriez-vous pas mieux de prendre un verre d'eau? ma réponse parut le contrarier vivement. — Non! s'écria-t-il, en jurant, je vais aller trouver la reine, et en disant ces mots il sortit.

» La princesse, que nous avions laissée seule durant cette courte conversation, était très-étonnée d'une pareille réception. — Mon Dieu! me dit-elle, lorsque je me fus approché d'elle, est-ce que le prince est toujours comme cela? Je le trouve très-gras et nullement aussi beau que son portrait.

» Je lui répondis que cette première entrevue avait dû naturellement émuouvoir et agiter S. A. R., mais qu'elle trouverait le prince bien différent à dîner. Elle se préparait à me communiquer d'autres remarques critiques, auxquelles j'eusse été fort embarrassé de répondre, lorsque heureusement le roi me fit prier de passer auprès de lui. »

Une entrevue d'une minute, un verre d'eau-de-vie et un juron, quels gages de félicité pour l'union future de ces deux fiancés!

Le prince de Galles s'était toujours montré très-empressé de voir la princesse, très-contrarié des retards qui la retenaient loin de lui. A la première nouvelle de son arrivée, il était accouru auprès d'elle; il lui avait fait tout d'abord un accueil convenable et gracieux. Pourquoi donc un premier embrassement a-t-il changé ainsi sa bonne disposition?

Pourquoi insulte-t-il si grossièrement une femme qui est jeune, qui ne manque pas de beauté, la fille d'un prince étranger, sa propre parente, dont il n'a pas eu le temps de reconnaître les défauts, dont il a sollicité volontairement la main, et qu'il va épouser? L'explication de ce mystère ne se trouverait-elle pas dans ce paragraphe du journal de lord Malmesbury, où il est parlé, à côté de la délicatesse du prince, des résultats trop *sensibles* de la malpropreté de la princesse? Mais continuons :

« La conversation de S. M. roula entièrement sur les affaires de la Prusse et de la France. La seule question que le roi m'adressa au sujet de la princesse fut celle-ci : — A-t-elle un bon caractère? Je lui répondis avec sincérité qu'elle me l'avait toujours prouvé dans toutes les circonstances où il avait été mis à l'épreuve. — J'en suis bien aise, répliqua-t-il. Mais, d'après son silence, il était évident qu'il avait vu la reine depuis, que la reine avait vu le prince et que le prince avait parlé à la reine dans des termes très-défavorables de la princesse. Au dîner, auquel assistèrent toutes les personnes qui étaient venues au-devant de la princesse à Greenwich et dont les honneurs furent faits par lord Stopford, en sa qualité de vice-chambellan, je fus très-mécontent de la tenue de la princesse. Elle ne cessa pas de bavarder, de s'agiter, de faire du bruit, d'étaler son esprit railleur et de lancer de temps en temps de grossières et vulgaires épigrammes à lady — qui était présente et qui se taisait. *Mais le dîner n'en perdait rien.* Le prince était évidemment dégoûté, et ce malheureux dîner lui inspira une antipathie que la princesse n'eut pas le talent de vaincre, lorsqu'elle fut abandonnée à elle-même, et que ses manières inconsidérées et ses railleries communes augmentèrent à tel point, qu'elle se changea tout à fait en haine.»

« A dater de cette époque, bien que je dînasse fréquemment à Carlton-House, durant les trois premières semaines qui suivirent le mariage, aucun incident n'eut lieu qui soit digne d'une mention, ajoute lord Malmesbury; mais tout ce que je vis me prouva que mes craintes ne tarderaient pas à se réaliser. A la fin de l'un de ces dîners auquel assistait le prince d'Orange, et pendant lequel la princesse avait été plus légère et plus inconvenante que jamais, le prince m'emmena dans son cabinet et me demanda si j'aimais ses manières. Je ne pus m'empêcher de lui avouer que je les désapprouvais grande-

ment, et je saisis cette occasion de lui répéter ce que m'avait dit souvent le duc de Brunswick : qu'il fallait la tenir serrée, sinon qu'elle s'émanciperait beaucoup trop, car elle avait l'esprit très-vif et peu de jugement. « Je le vois bien, me dit le prince, mais pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt, ou pourquoi, Harris, ne me l'avez-vous pas écrit de Brunswick? »

A ce reproche, lord Malmesbury répondit qu'il avait reçu l'ordre le plus positif de conclure un mariage qui était déjà décidé, et qu'on eût certainement mal reçu des conseils qu'on ne lui avait pas demandés. D'ailleurs, tout ce que le duc de Brunswick lui avait dit de sa fille, tout ce qu'il avait appris lui-même par ses propres observations, ne compromettait en rien la moralité et la conduite de la princesse. Malgré les limites imposées à ses pouvoirs impératifs, s'il eût reconnu de graves défauts, de nature à rendre nécessairement l'union projetée malheureuse, il n'eût pas hésité à révéler au roi, mais au roi seul, la vérité. Le prince parut accepter cette explication, mais il ne pardonna jamais à lord Malmesbury la part qu'il avait prise forcément à ce mariage. Il était seul coupable, car, même avant la demande officielle, il avait été instruit par un proche parent, de tout ce qu'il accusait lord Malmesbury de lui avoir caché. Nous sommes désolés d'être obligés de l'avouer, s'il consentit à former une union aussi chanceuse, ce fut uniquement pour pouvoir payer ses dettes. Et d'ailleurs, n'avait-il aucun autre reproche à se faire? Ne venait-il pas d'envoyer sa maîtresse au-devant de sa femme légitime? Et pouvait-il, sans injustice, se montrer aussi susceptible et aussi difficile que le plus honnête, le plus respectueux et le plus dévoué de tous les époux?

La correspondance et le journal de lord Malmesbury renferment d'autres révélations dont il nous reste à parler, et qui offrent un intérêt plus général; car, si nous les croyons—et tout nous porte à y ajouter foi—elles prouvent que Pitt eut toujours un vif désir de faire la paix avec la France, et qu'il ne négligea rien pour mettre un terme à la guerre. — Avant la

publication de l'ouvrage que nous analysons, personne, sur le continent, ne se doutait de cette vérité. En Angleterre même, elle n'était connue, au delà d'un cercle ministériel très-restreint, que d'un fort petit nombre d'hommes politiques. On savait seulement — et c'est une des erreurs qu'on peut reprocher à la sagacité de ce grand ministre — qu'à son explosion, et même après ses premiers excès, la révolution française ne lui avait paru menacer l'Europe, et surtout l'Angleterre, d'aucun danger sérieux. Au contraire, il semble avoir cru qu'elle affaiblirait, pendant un certain temps, l'influence de la France. Tout occupé qu'il était de son grand et patriotique projet de réparer la perte de nos colonies américaines, et de relever les finances de l'Angleterre, il ne voulait même pas songer à la possibilité d'une nouvelle guerre. Aussi, au printemps de 1792, quand il n'était plus permis de méconnaître la nature volcanique de la révolution française, qui allait évidemment inonder l'Europe de ses laves brûlantes, et la couvrir de cendres, M. Pitt proposa-t-il, dans le discours du trône, une réduction des forces de terre et de la marine, plus forte que toutes celles qu'on avait osé opérer jusqu'à ce jour. En vain, M. Burke — ce grand prophète politique — lui prodiguait-il ses sages avertissements et ses conseils énergiques; pendant longtemps il ne put l'arracher à ses théories pacifiques, pour lui faire voir le danger qui approchait avec une si effrayante rapidité. La première fois que Burke dîna avec Pitt (c'était durant l'automne de 1791, ce fut en *partie carrée*, à Downing street; les deux autres convives étaient lord Grenville et le *speaker* actuel, M. Addington), il s'efforça de l'alarmer sur la nature agressive des principes français, et sur le *propagandisme* (1) de la révolution. — Mais Pitt refusait toujours de s'inquiéter. — Dans la conversation qui s'engagea entre eux à ce sujet, il prononça cette phrase : « Notre pays et notre constitution sont en sûreté jusqu'au jour du jugement dernier. — Fort bien, répliqua son interlocuteur avec vivacité,

(1) Tous les mots imprimés en italique sont en français dans l'original.

mais ce sont les autres jours que je crains. — Cette anecdote a été racontée à l'auteur de cet article, il y a déjà plusieurs années, par l'un des quatre convives. Qu'il lui soit permis d'en raconter une autre du même genre, puisée à la même source. — A un dîner postérieur et moins intime, où toute la coalition — le duc de Portland, lord Spencer, lord Fitzwilliam, Burke — avait été invitée par M. Pitt, on avait gémi avec des accents de désespoir sur la ruine de la monarchie française. A ce moment, tous les convives se levèrent de table, pour aller prendre le café; Burke leur donna, d'une voix retentissante, ce dernier avis :

— Illic fas regna resurgere Trojæ —
Durate, et vosmet rebus servate secundis.

Quand la guerre fut devenue une nécessité, M. Pitt la soutint si habilement et si vigoureusement, qu'en Angleterre, comme sur le continent, personne ne voulut croire à la sincérité de ses déclarations et de ses ouvertures pacifiques. Mais chaque ligne de la correspondance la plus secrète et la plus confidentielle de lord Malmesbury prouve qu'il voulait la paix, et qu'il était même disposé à l'acheter à un prix plus élevé que celui qu'en eussent osé donner des hommes d'état moins consciencieux et moins hardis.

Tels étaient donc, en 1795, les sentiments de Pitt. Dès cette année, M. Wickham fit, d'après son ordre, des propositions inutiles à Barthélemy, le ministre du gouvernement français en Suisse. Ce premier échec ne le rebuta pas. Durant l'automne de 1796, les avantages remportés par l'archiduc Charles sur Jourdan lui persuadèrent que le moment était favorable pour ouvrir de nouvelles négociations de paix. Il chargea de cette mission délicate lord Malmesbury qui obtint l'autorisation de s'adjoindre M. George Ellis et lord Granville Leveson. Cette seconde tentative ne fut pas plus heureuse que la précédente. — On disait un jour devant Burke que lord Malmesbury (il avait été retardé par le mauvais état des chemins) mettait bien du temps à se rendre à Paris. — Pourquoi

s'en étonner? répondit-il, il a voyagé tout le long de la route sur ses genoux. »

Si l'Angleterre s'était, en effet, montrée trop humble et trop empressée de faire la paix, elle avait donné des preuves éclatantes de sa sincérité et de son désintéressement. Elle n'avait rien stipulé pour elle. Elle demandait seulement—ainsi qu'elle s'y était engagée par ses traités—que les provinces belges qui lui avaient appartenu avant la guerre fussent restituées à l'empereur d'Allemagne. En échange de ce territoire, elle offrait à la France de lui céder une égale portion de ses conquêtes coloniales. Les instructions de lord Malmesbury, pouvaient, selon ses propres expressions, se résumer en une seule phrase : « Rendre à César ce qui appartient à César. » Ces conditions parurent inacceptables au Directoire, car les provinces belges réclamées étaient devenues une partie intégrale de la république française, et la Constitution défendait de les aliéner.

Le Directoire avait plusieurs motifs pour continuer la guerre, mais dans les départements et à Paris la paix semblait compter de nombreux partisans. Les envoyés anglais furent reçus partout, non-seulement avec politesse, mais avec cordialité. — La mort de l'impératrice de Russie et les rapides et incroyables succès de Bonaparte, en Italie, accrurent l'arrogante prétention des Directeurs qui comptaient beaucoup alors sur l'expédition projetée de Hoche, en Irlande. Le 20 décembre, après quelques semaines de pourparlers inutiles, lord Malmesbury reçut l'ordre de quitter Paris, dans deux fois vingt-quatre heures, et les territoires de la république de suite.

A cette insolente injonction, lord Malmesbury s'empressa de répondre humblement qu'il partirait le lendemain, et il pria le ministre des affaires étrangères d'agréer les assurances de sa haute considération. C'était être trop poli envers un ministre qui avait signé tout court, et sans compliment, « Charles Delacroix. »

Il y a, nous le reconnaissons, beaucoup de puérités dans la

diplomatie ; toutefois, un ambassadeur doit maintenir soigneusement la dignité nationale, même dans les plus petites choses. Que lord Malmesbury portât la *cocarde tricolore* à son chapeau, sinon lorsqu'il se montrait en public, revêtu d'un caractère officiel, du moins durant ses promenades du matin, nous le comprenons, puisque le gouvernement français n'était pas assez fort pour protéger les nationaux et les étrangers, même les ambassadeurs, contre les insultes de la populace. Mais il eût dû se montrer d'autant plus rigide sur tout ce qui touche à l'étiquette, qu'il avait reçu des instructions spéciales à ce sujet. Aussi, son vieil ami, M. Fox, lui reproche-t-il, dans le parlement « ses trop bien élevées assurances de haute considération. »

Les restitutions réclamées par l'Autriche avaient empêché la négociation de 1796 de réussir ; mais dans les traités préliminaires de Leoben et de Montebello (18 avril et 24 mai 1797) *César* renonça à ses prétentions. Pour remplir ses engagements avec les puissances continentales, l'Angleterre n'eut donc plus qu'à défendre les intérêts du Portugal, son fidèle, mais peu important allié.

Pitt, qui n'avait jamais cessé de désirer la paix, crut de nouveau l'occasion favorable pour renouer les négociations rompues avec la France. Lord Grenville ne partageait ni son opinion ni son désir. Il s'opposa d'abord à son projet ; mais Pitt insista, dit l'éditeur de la *Correspondance* et du *Journal* de lord Malmesbury ; il déclara, à plusieurs reprises, que c'était pour lui un *devoir*, en sa double qualité de *ministre anglais et de chrétien*, de faire tous ses efforts pour mettre un terme à une guerre si sanglante et si ruineuse. Il envoya lord Malmesbury à Lille, en l'assurant « que lui (Pitt) étoufferait tout sentiment d'orgueil, dans le but d'obtenir le résultat désiré ; » et lord Malmesbury lui-même partit pour remplir sa mission avec le vif désir de clore sa vie publique par un acte qui épargnerait tant de maux et procurerait tant de biens à l'humanité. On verra quels événements imprévus le firent échouer

au moment même où il allait réussir, car l'Europe était condamnée à subir encore quatorze années de batailles. »

Lord Malmesbury s'estima sans aucun doute fort honoré d'être choisi pour remplir cette nouvelle mission ; mais comme Delacroix, son incivil antagoniste, était encore ministre, il eut le bon esprit et la franchise d'avertir le ministère que sa nomination n'était pas par elle-même une mesure de conciliation. Il ne s'était point trompé, car la première réponse du gouvernement français fut ainsi conçue :

« Le directoire consent à ce que la négociation soit ouverte avec le lord Malmesbury. Cependant un autre choix lui eût paru d'un plus heureux augure pour la prompte conclusion de la paix. »

M. Pitt persista, et il fit bien, car il suffisait que Delacroix eût conservé son portefeuille pour qu'il dût renommer lord Malmesbury. Toutefois sa seigneurie échappa à l'*épigramme pratique*, selon les expressions de M. Canning, d'une rencontre avec Delacroix, car la négociation fut transportée de Paris à Lille, où les citoyens Letourneur, Pleville le Peley et Maret avaient été envoyés en qualité de plénipotentiaires par le Directoire. Ce choix semblait un gage de la sincérité du gouvernement français. Letourneur venait d'être exclu du Directoire par le sort, chance fatale (si ce fut une chance), qui eut pour résultat la prédominance momentanée de Barras et Rewbell et la révolution du 18 fructidor. Pleville était un marin, d'opinions modérées et d'une capacité ordinaire ; Maret, qui devint depuis le célèbre duc de Bassano, avait, outre les manières et les sentiments de la vieille école, des principes qui n'étaient nullement révolutionnaires, et de plus, il s'était fait favorablement remarquer de Pitt, dans une courte mission remplie à Londres en 1793. Les trois plénipotentiaires se distinguaient parmi les adversaires du parti jacobin. Lord Malmesbury rapporte en ces termes, dans son journal, une conversation qu'il eut avec Maret :

• Août 30. — Je lui donnai à entendre que, si la négociation réussissait,

l'ambassade de Londres pourrait réparer les désastres de sa fortune, dont il ne faisait pas mystère. Il partagea mon opinion et il me donna à entendre de son côté que le gouvernement anglais rendrait, en la demandant, sa nomination plus facile et plus sûre. Il me raconta alors l'histoire de ses deux voyages en Angleterre, en 1792 et 1793, et ses relations avec Lebrun. — M. Pitt me reçut très-bien, me dit-il, et le mauvais succès de ma négociation ne peut être attribué qu'au gouvernement français, qui alors voulait la guerre. La cause principale et décisive de la guerre était l'égoïsme de quelques vingtaines d'individus marquants et en place, qui avaient joué à la baisse dans les fonds, et de là ils avaient porté la nation à nous déclarer la guerre. Ainsi, nous devons tous nos malheurs à un principe d'agiotage. A mon retour en France, j'appris la vérité. On me considéra comme le possesseur d'un secret si dangereux, qu'on voulut m'exiler en Portugal. Sur mon refus de partir, on m'envoya à Naples, et je me vis contraint d'accepter l'offre qui m'était faite. J'ai tout lieu de croire qu'avant mon départ de Paris, mon arrestation et ma détention avaient été concertées et résolues. Je passai trente mois en prison; une partie à Mantoue, où je serais mort si j'y fusse resté; une partie dans le Tyrol. Par égard pour la mémoire et le caractère de mon père, les académiciens de Mantoue s'intéressèrent à mon sort, et je dus vraisemblablement à leurs sollicitations mon changement de prison. Après tout, cette longue détention me sauva la vie, car j'aurais certainement été guillotiné si je fusse resté en France, sous le gouvernement de Robespierre.»

M. Georges Ellis, en qualité d'ami, M. Wellesley, aujourd'hui lord Cowley, en qualité de secrétaire officiel, lord Grenville-Leveson et lord Morpeth accompagnèrent; en qualité d'attachés, lord Malmesbury à Lille. La négociation s'ouvrit sous des auspices peu favorables. Le directoire fit au début trois demandes *sine quâ non*. Il exigeait: 1^o que le roi d'Angleterre renonçât au titre de roi de France; 2^o qu'il rendît tous les vaisseaux pris à Toulon (les vaisseaux que nous avions pris en dépôt pour le gouvernement légitime de la France: nous étions forcés de les rendre à la république, ou de lui en payer la valeur, du moment que nous la reconnaissons comme un gouvernement légitime); 3^o qu'il restituât à la France, à tous ses alliés, et surtout à la Hollande, toutes les conquêtes qu'il avait faites pendant la guerre. La première de ces demandes embarrassa beaucoup nos ministres; mais

ils l'avaient pour ainsi dire rendue nécessaire, en présentant aux plénipotentiaires français un projet de traité où ils donnaient sans raison et sans nécessité tous ses vieux titres au roi d'Angleterre. Cette imprudence était d'autant plus inutile que, dès que la question fut soulevée, lord Grenville offrit de substituer au titre de roi de France ceux de roi de la Grande-Bretagne, ou de majesté britannique. Toutefois cette difficulté et les deux autres ne doivent pas nous occuper plus longtemps. Quatre mois de discussion ne firent pas avancer d'un seul pas la négociation entamée. Si les plénipotentiaires français échangèrent par pure formalité des notes et des projets avec les plénipotentiaires anglais, en réalité ils attendaient l'issue du grand combat que se livraient à Paris les jacobins et les modérés. Un épisode de cette lutte fut la négociation secrète et particulière que Maret entama avec lord Malmesbury, comme une *pièce d'attente* pour le parti modéré, auquel Maret appartenait; car, si on veut la rattacher à la négociation générale, cette négociation particulière n'a plus ni motif ni objet.

Le 14 juillet, un Anglais, nommé Cunningham, établi depuis longtemps à Lille, demanda une entrevue à M. Wellesley, le secrétaire officiel de la mission; il avait, lui faisait-il dire, une affaire de la plus haute importance à lui communiquer. Introduit auprès de lui, il lui remit une note d'un M. Pein, un de ses intimes amis, et un proche parent de Maret. Dans cette note, M. Pein exposait l'utilité qu'il pouvait y avoir d'établir des rapports secrets et confidentiels entre lord Malmesbury et « la personne qui avait seule la conduite de l'affaire de l'autre côté, c'est-à-dire Maret, dont les opinions sur tous les sujets politiques différaient beaucoup de celles de ses collègues, » en un mot de l'ami intime du nouveau directeur Barthélemy, qui désirait sérieusement le rétablissement de la paix. Cette étrange ouverture fut acceptée avec empressement, mais non sans quelque méfiance. M. Ellis (M. Wellesley était sur le point de retourner en Angleterre) se mit en rapport avec M. Pein, et par leur intermédiaire Ma-

ret transmet certains renseignements et certains avis à lord Malmesbury. Notre ambassadeur douta d'abord de l'authenticité de ces communications; pour être convaincu il voulait des preuves. En conséquence, il fut convenu qu'à la première conférence officielle Maret tirerait son mouchoir de l'une de ses poches, le passerait sur sa figure et le remettrait dans l'autre poche. Il s'assura ainsi que Maret s'entendait effectivement avec Pein.

On a souvent prétendu que M. Thiers a écrit son *Histoire de la Révolution française* sous l'inspiration, comme disent les Français, de M. de Talleyrand: ses amis le nient, il est vrai; mais son récit de cette négociation secrète nous prouve qu'il tenait ses renseignements, soit de M. de Talleyrand, soit de Maret, soit de tous les deux. car il l'a peinte avec des couleurs *entièrement fausses*, et il lui donne ce caractère mensonger, dont les diplomates qui lui en ont raconté les détails ont cru prudent de la revêtir. M. Thiers s'exprime en ces termes (tome IX, p. 248) (1) :

« Suivant l'usage de la diplomatie anglaise, tout était arrangé pour qu'il y eût deux négociations, l'une officielle et apparente, l'autre secrète et réelle. M. Ellis avait été donné à lord Malmesbury pour conduire avec son assentiment la négociation secrète et correspondre directement avec Pitt. Cet usage de la diplomatie anglaise est forcé dans un gouvernement représentatif. »

Nous ne concevons réellement pas comment un écrivain tel que M. Thiers a pu inventer un *usage* si notoirement faux, ou penser à donner pour appui à son mensonge des raisons si grossièrement absurdes. C'est au contraire notre gouvernement représentatif qui rend un semblable usage entièrement impossible. Mais ce préambule était nécessaire pour amener le reste de la fable, et la seule mention du nom de M. Ellis, que per-

(1) La *Quarterly Review* ne se contente pas de corriger les prétendues erreurs de M. Thiers, elle lui reproche ce qu'elle appelle ses mensonges, avec des expressions que nous ne voulons pas traduire et dont les écrivains bien élevés devraient avoir honte de se servir.

sonne en France n'avait entendu prononcer, excepté M. Maret et compagnie, confirme tous nos soupçons. Le duc de Bassano dut induire M. Thiers en erreur, dans le but de détruire l'effet des révélations qu'il redoutait et qui viennent d'être faites par la publication du journal de lord Malmesbury.—M. Thiers continue ensuite à fausser et à décolorer les faits pour soutenir sa version apologetique :

« Le lord Malmesbury, qui voulait arriver à des résultats réels, vit bien que la négociation officielle n'aboutirait à rien, et chercha à amener des rapprochements plus intimes. M. Maret, plus habitué que ses collègues aux usages diplomatiques, s'y prêta volontiers ; mais il fallut négocier auprès de Letourneur et de Pleville le Peley, pour amener des rencontres aux spectacles. Les jeunes gens des deux ambassades se rapprochèrent les premiers, et bientôt les communications furent plus amicales. La France avait tellement rompu avec le passé, depuis la révolution, qu'il en coûtait de grands soins pour la replacer dans ses anciens rapports avec les autres puissances. On n'avait rien eu de pareil à faire l'année précédente, parce qu'alors la négociation n'étant pas sincère, on n'avait eu qu'à éluder ; mais, cette année, il fallait en venir à des communications efficaces et bienveillantes. Lord Malmesbury fit sonder M. Maret, pour l'engager à une négociation particulière. Avant d'y consentir, M. Maret écrivit à Paris, pour y être autorisé par le ministère français. Il le fut sans difficulté, et sur-le-champ il entra en pourparlers avec les négociateurs anglais. »

Ce qui suit est encore plus remarquable : M. Thiers déclare que lorsque le coup d'état du 18 fructidor eut fait désespérer les plénipotentiaires réunis à Lille des résultats de la négociation :

« Lord Malmesbury en fut singulièrement déconcerté, car il désirait la paix, soit pour finir glorieusement sa carrière, soit pour procurer à son gouvernement un moment de répit. Il témoigna les plus vifs regrets..... Il était si sincère dans son désir de traiter, qu'il chargea M. Maret de rechercher à Paris si on ne pourrait pas influencer sur la détermination du Directoire, et qu'il offrit même plusieurs millions pour acheter la voix de l'un des directeurs. M. Maret refusa de se charger d'aucune négociation de cette espèce et quitta Lille. Lord Malmesbury et sir Ellis partirent sur-le-champ et ne revirent pas. »

Dans ce récit la vérité des faits est scandaleusement altérée ; nous la rétablissons d'après lord Malmesbury :

« Au commencement de la négociation, un individu vint trouver lord Malmesbury et lui déclara qu'il était envoyé auprès de lui par Barras, qui s'engageait à faire conclure la paix, si le gouvernement anglais voulait la lui payer cinq cent mille livres sterling. Lord Malmesbury ne fit pas attention à cette proposition, persuadé que Barras n'avait pas autorisé cet homme à la lui soumettre, ou que c'était un piège que lui tendait le Directoire. »

Lord Malmesbury n'informa pas, à ce qu'il parait, Maret de cette ouverture, qui eut lieu avant qu'ils eussent engagé entre eux une négociation confidentielle; mais plus tard, le 19 août, un monsieur Melville, de Boston, lui ayant renouvelé la même proposition, de la part du même Directeur, il crut devoir, après son refus, en donner avis à Maret par l'intermédiaire de Pein, qui déclara n'en avoir aucune connaissance.

Tel était donc, selon nous, le motif réel de la négociation secrète entamée par Maret avec lord Malmesbury. *Il fallait beaucoup d'argent*, comme le répétait si souvent Talleyrand. La première ouverture eut lieu le 14 juillet, et le 15, le citoyen Talleyrand était nommé, à Paris, ministre des affaires étrangères. Cette remarquable coïncidence échappa à lord Malmesbury, et pourtant Maret lui avoua plus tard que, le jour même où sa nomination avait été connue à Paris, lui, Talleyrand et Barthélemy dînaient ensemble chez Barras, et que l'issue probable de la négociation future avait été discutée pendant ce repas. Qu'on ne l'oublie pas, la même année Talleyrand et ses amis anonymes, MM. X. et Y., et une dame, essayèrent d'escroquer de fortes sommes d'argent aux commissaires américains. Nous craignons que M. Maret, comme l'appelle toujours M. Thiers, bien qu'il fût alors le citoyen Maret, n'eût connu M. X. ou M. Y., ou peut-être la dame. Toute cette intrigue est révélée dans les *papiers d'état* de Dèbret, vol. VII, page 183. Mais M. Thiers ne fait aucune mention de cet épisode si remarquable de l'histoire diplomatique de la révolution française et de la vie de son plus grand diplomate. Nous sommes presque convaincus que Talleyrand et

Maret, et peut-être Barthélemy, étaient en ce moment ligués pour soutirer aux plénipotentiaires anglais de l'argent et beaucoup d'argent. L'extrait suivant d'une lettre de M. Canning tend naturellement à accroître nos soupçons :

« Je vous dirai sans scrupules, 1^o que ce que je vous avais annoncé dans ma précédente lettre, concernant les spéculations de Barthélemy sur les fonds, m'a été confirmé depuis, d'une manière qui ne me permet plus d'en douter; 2^o que nous avons ce que nous pensons ici de bonnes raisons de croire que Maret a une commission séparée de celle de ses collègues. J'ignore si elle lui a été donnée par la Hollande ou par la France, qui l'autorise à traiter de la reddition du Cap pour une *somme d'argent*.

Dans une lettre postérieure, M. Canning est encore plus positif :

« 29 août. — Je n'ai rien appris de plus de Talleyrand par la première voie; des lettres de lui passent continuellement dans nos mains et nous prouvent qu'il joue dans les fonds publics pour des sommes considérables. »

La négociation officielle n'était pas plus *honnête* que la négociation secrète. Le directoire ne cherchait évidemment qu'à gagner du temps. Quoi qu'en ait dit M. Thiers, rien n'était convenu lorsque éclata la révolution du 18 fructidor. Vainqueurs des modérés, les républicains s'empressèrent de rappeler les plénipotentiaires de Lille, et d'envoyer à leur place Treilhard et Bonnier avec de nouvelles instructions. D'après ces instructions, l'Angleterre, pour obtenir la paix, devait restituer toutes ses conquêtes à la France et à ses alliés. Treilhard et Bonnier avaient en outre reçu l'ordre de demander à lord Malmesbury s'il avait des pleins pouvoirs suffisants, sinon de lui signifier d'aller en Angleterre, dans les vingt-quatre heures, les chercher lui-même. Ainsi l'ambassade finit, si elle ne commença pas, par une *épigramme-pratique*. Mais Pitt avait un désir si obstiné de faire la paix, que, même après cet affront, il crut pouvoir continuer les négociations commencées. A son arrivée à Londres, lord Malmesbury y avait trouvé deux émissaires, un de Talleyrand, l'autre de Barras, offrant la paix aux conditions que nous préférons moyennant de l'*argent*.

Barras ne fixait pas la somme, mais probablement il n'avait pas rabattu un shelling des 500,000 £ qu'il avait demandées. Quant à Talleyrand, ses prétentions produites par un nommé O'Drusse, connu sous la désignation du *grand vicaire de l'évêque d'Autun*, étaient plus modérées ; il ne réclamait que 200,000 £ pour consentir à nous abandonner un des établissements hollandais, probablement Ceylan. C'est avec un double sentiment de peine et de honte que nous copions le paragraphe suivant :

« Vendredi, 22 septembre 1797. — A sa demande, à onze heures et demie, avec Pitt, la note modifiée comme nous le désirions. Il me dit que j'avais tout à fait raison de penser qu'il fallait continuer la négociation. Son *informant* (l'émissaire de Barras) dit que cela était nécessaire aux plans du Directoire ; Pitt l'avait instruit de nos intentions ; il venait de se rendre à Paris afin de tâcher de faire envoyer à Lille des instructions convenables. « J'espère, ai-je dit à Pitt, que vous avez été très-explicite concernant les termes et le prix. Il faut stipuler cette clause indispensable. *Nulla quérison, nisi payments* ; on ne donnera pas un penny avant les ratifications. Chaque article sera estimé et payé *ad valorem*. Quant à moi, je ne retournerai à Lille que pour *signer un traité*, et, avant de quitter l'Angleterre, je veux voir un *arrêté* du Directoire fixant d'une manière définitive les instructions qu'il aura données pour conclure la paix à Treilhard et à Bonnier. » « Tout cela, me répondit Pitt, a été fait ou se fera... » Pitt est plein d'espérance ; il est *plus confiant* que moi dans la réussite de cette négociation *secrète*. Elle ne m'inspire, quant à moi, que des doutes et ne m'offre que des dangers. J'admets le désir de gagner l'argent, mais je mets en question le *pouvoir* de délivrer la chose achetée. Barras est certainement le seul qui soit dans le secret ; il espère, ainsi que son agent, qu'il persuadera Rewbell de partager avec lui le bénéfice de l'affaire. De là mes appréhensions. Il me paraît démontré que les deux émissaires agissent séparément ; Huskisson est aussi dans le secret, mais il lui est recommandé de n'en rien dire à Pitt, qui ne doit pas lui en parler. Ses principes, son caractère et son esprit me font détester Huskisson ; il désire gagner de l'argent au moyen de cette paix, et il n'ose pas me prier d'agir de concert avec lui. Toute l'affaire a été connue dans la cité, le jour même où elle a été proposée à Pitt, et exploitée par les agioteurs. Il y a au fond de cela, je le crains, *beaucoup d'agioteage*. »

La réputation de M. Huskisson ne peut souffrir, nous l'espérons, de cette injuste imputation de lord Malmesbury ; de Tal-

leyrand et de Barras, leur vie entière l'a prouvé, on peut tout croire. Du reste, si cette négociation n'eût pas été sérieuse, Pitt l'eût-il entamée ? Si M. Huskisson y eût joué un rôle peu honorable, Pitt en eût-il été instruit ? Quoi qu'il en soit, elle échoua comme les précédentes ; lord Malmesbury ne nous dit pas pourquoi. Ces révélations à bâtons rompus ont le grand inconvénient de n'apprendre d'abord qu'une partie de la vérité, et ensuite de faire tirer à ceux qui ont la faiblesse de les écouter des conclusions souvent opposées à celles qu'entraînerait nécessairement une étude approfondie de tous les documents contradictoires, sans exception, de la question en litige.

Avec cette mission se termine la carrière diplomatique de lord Malmesbury, carrière qui semble le plus étrange des paradoxes. Une longue série de défaites, que n'interrompt aucune victoire, procure à ce diplomate toujours heureux, quoique toujours battu, la plus haute réputation et les récompenses les plus splendides. Cette apparente injustice de la fortune peut cependant s'expliquer. Dans les combats diplomatiques où lord Malmesbury fut chargé de défendre les intérêts de l'Angleterre, tout autre que lui eût partagé son sort. En rendant de nouveau un hommage mérité à son zèle et à ses talents, nous devons reconnaître, pour être justes, que les circonstances, toujours plus fortes que les hommes, l'empêchèrent seules de réussir, en Prusse et en Hollande comme en France, à Berlin et à la Haye comme à Lille.

Lord Malmesbury s'était retiré des affaires publiques, mais s'il ne s'en occupait pas activement, il continua d'en causer. Sa maison, située sur le chemin du parlement, fut un lieu de rendez-vous pour tous les hommes politiques de son parti, qui venaient ou prêter à ses récits une oreille attentive et charmée, ou lui raconter toutes les petites intrigues de la veille, du jour et du lendemain. Son *journal*, sur lequel il écrivait chaque soir ce qu'il avait appris ou observé, est rempli de petites révélations plus ou moins vraies, mais fort curieuses. La longueur et la spécialité de cet article ne nous per-

mettent pas de faire de nouveaux emprunts au *diary* de lord Malmesbury. Nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui désireront connaître les *cascaus*, qu'on nous permette le mot, du monde politique de cette époque.

En 1810, lord Malmesbury avait été, de baron qu'il était déjà, créé vicomte et comte; en 1807, il fut nommé lord lieutenant du Hampshire et gouverneur de l'île de Wight. Son *diary* commencé en 1801, s'arrête en 1808, après la convention de Cintra. L'éditeur a oublié de nous apprendre pourquoi il ne l'avait pas continué jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 21 novembre 1820.

Si incomplets, si mutilés qu'ils soient, la publication des documents que nous venons d'analyser est un précédent grave contre lequel nous croyons devoir protester. Un ambassadeur (ou son héritier) n'a pas le droit de révéler les secrets qu'il a appris en sa qualité d'ambassadeur et dans l'exercice de ses fonctions officielles. Outre la question de discrétion et de délicatesse, il y a une question légale que le juge Story a résolue selon notre opinion dans ses commentaires sur la jurisprudence d'équité. Cette doctrine, nous l'avons toujours proclamée, nous ne cesserons jamais de la soutenir. L'état seul possède le droit de révéler les *secrets d'état*; il est interdit à ses employés, quels qu'ils soient, de les publier sans l'autorisation expresse du chef du gouvernement, car ils ne sont pas *leur propriété*. Sir Robert Peel, nous en sommes convaincus, eût pu s'opposer par une *injunction* à la mise en vente des quatre volumes édités par le comte actuel de Malmesbury; la loi de copyright, ou de la propriété littéraire, n'eût pas mis à l'abri d'une pareille action le *diary* et la *correspondance* de notre ambassadeur. Fermer les yeux, garder le silence, ce n'est point renoncer à son droit. Le noble éditeur eût dû suivre du moins l'exemple que lui avait donné sir Robert Adair en 1844, lors de la publication de son *Mémoire historique de sa mission à Vienne*. En effet, sir Robert Adair, jugeant cette question en légiste et en homme d'état, obtint, outre le consentement du prince Metternich, de lord Palmerston, alors

secrétaire d'état, une *permission officielle non retirée par lord Aberdeen* de publier celles de ses dépêches qui ne porteraient aucun préjudice à l'intérêt public, et, en tête de son ouvrage, il annonça qu'il était *publié avec la permission des autorités compétentes*. Tels sont les vrais principes sur cette grave matière. Toutefois, nous regretterions, nous ne pouvons nous empêcher de l'avouer, que lord Malmesbury n'eût pas commis les indiscretions dont nous l'accusons. Les révélations de son aïeul nous ont vivement intéressés, et bien qu'elles ne nous apprennent pas *tout*, et qu'en conséquence elles nous exposent à porter de faux jugements sur certains hommes et sur certains faits, elles éclairent d'une lumière inattendue quelques points de l'histoire contemporaine, qui étaient toujours restés enveloppés d'une impénétrable obscurité. A ce titre seul, nous serions tentés de leur pardonner un précédent illégal, dangereux, contre lequel, nous le répétons, doivent protester avec nous les honnêtes gens de tous les partis.

Ad. J. (*Quarterly Review* et *Blackwood's Edinburgh Magazine*.)

Politique Internationale. — Question de l'Esclavage.

NÉGOCIATIONS

RELATIVES AU DROIT DE VISITE (1).

Les négociations de 1840 sur le droit de visite furent amenées, comme on le sait, par la nécessité d'étendre la sphère d'action déterminée par les traités de 1831 et de 1833. Ces traités entravaient continuellement, quelquefois paralysaient entièrement le zèle des croiseurs anglais. Ceux-ci ne pouvaient donner la chasse à un négrier au delà du dixième degré de latitude nord et sud, ni à plus de soixante lieues de la côte; en dehors de ces limites, les bâtiments les plus suspects pouvaient circuler impunément, sous quelque pavillon que ce fût. C'était là un état de choses intolérable, et dont les auteurs de

(1) NOTE DU TRADUCTEUR. Cette grande question est remise à l'ordre du jour. Indépendamment de l'intérêt qui n'a cessé de s'y attacher, tant en raison de son importance intrinsèque que de ses conséquences éventuelles, l'article suivant, qui peut être considéré comme un manifeste de lord Palmerston, nous a paru présenter le sujet sous un point de vue curieux à étudier, et contenir d'ailleurs des révélations qui ne manquent ni de nouveauté ni de piquant. Les assertions quelquefois un peu hasardées du publiciste anglais sont assaisonnées, du reste, d'invectives contre la France et de personnalités dont nous n'avons pas besoin de repousser la solidarité. On remarquera d'ailleurs que la Revue de lord Palmerston, parfaitement d'accord avec la dernière sortie parlementaire de l'ex-ministre whig, parle avec la même amertume de sir Robert Peel et de M. Guizot.

ces traités auraient dû, dira-t-on, prévoir les conséquences. Mais lord Palmerston avait craint, en 1831 et en 1833, de soulever, par trop d'insistance, les préjugés du continent; le point essentiel était d'obtenir de la France la reconnaissance du principe, et il savait qu'il lui serait ensuite facile d'étendre l'application de ce même principe, lorsque l'expérience aurait démontré qu'il n'en pouvait résulter d'inconvénients sérieux dans la pratique. Jugeant donc, en 1840, que le temps était venu de réaliser ses idées et de donner à son plan le développement qu'il comportait, il entama des négociations pour la conclusion d'un nouveau traité, sur des bases plus larges et plus efficaces; le droit de visite devait, cette fois, étendre son influence sur toutes les côtes occidentales et orientales de l'Afrique, et sur les côtes orientales de l'Amérique, depuis le golfe du Mexique jusqu'au cap Horn.

La Russie éprouvait une grande répugnance à accorder à la Grande-Bretagne, déjà puissance maritime prépondérante, le droit de hâler sous un prétexte quelconque, toutes les marines marchandes du monde; elle avait elle-même beaucoup de navires engagés dans le commerce des pelleteries et des bois de construction, qui, par suite de certaines circonstances inhérentes à la nature même de leurs opérations, seraient particulièrement exposés à être pris pour de bâtiments négriers. Par ces motifs, et plusieurs autres encore, le baron Brunnow se montrait peu disposé à entamer de nouvelles négociations; il était surtout tourmenté par une crainte vague que l'Angleterre ne recueillit, d'une manière ou d'une autre, tous les avantages des mesures proposées. Il résista donc longtemps. Il voulait que le nouveau traité ne fût considéré que comme une expérience temporaire; il suggéra le terme de dix années comme suffisant; mais M. Guizot, soit qu'il désirât sincèrement l'abolition de la traite, soit plutôt qu'il agit à son insu sous l'influence de lord Palmerston, combattit les scrupules de l'ambassadeur russe, revint si souvent à la charge, et argumenta avec tant de chaleur et d'adresse, qu'après plusieurs semaines de résistance le comte de Brunnow finit par céder.

Les répugnances de la Russie ainsi vaincues, il semblait que rien ne dût plus s'opposer à la signature et à la ratification du traité. La France avait, comme on vient de le voir, donné son concours actif aux négociations; les mauvaises passions qui, plus tard, pesèrent sur ses conseils, ne s'étaient pas encore manifestées; mais un léger nuage se formait à l'horizon, que devait bientôt s'étendre et assombrir cette brillante perspective. C'était la question d'Orient, qui amena le fameux traité du 15 juillet 1840, dont nous ne pouvons nous dispenser de parler, en raison de son influence sur l'issue des négociations relatives au droit de visite.

Le but de la Grande-Bretagne et des autres puissances signataires du traité de juillet était de maintenir l'intégrité de l'empire ottoman, et la France avait été formellement invitée à coopérer à cette œuvre conservatrice. Mais Louis-Philippe s'était fait, sur les affaires de l'Orient, une théorie à son usage, théorie qu'il fit adopter, au moins en apparence, par M. Thiers, et sur laquelle M. Guizot dut régler sa conduite. L'explication des motifs qui dirigeaient, en cette circonstance, la politique du roi des Français, nous entraînerait trop loin de notre sujet; bornons-nous à dire que cette politique consistait à sacrifier la Turquie à Méhémet-Ali, en assurant d'abord à ce dernier la possession de la Syrie, et ultérieurement peut-être le trône de Constantinople. Pour arriver à cette fin, on avait voulu d'abord s'entendre avec lord Palmerston; ce moyen reconnu impraticable, l'ambassadeur de France à Londres reçut l'ordre de s'aboucher avec les représentants de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse, afin de tâcher de les amener à se réunir à la France pour contrecarrer les vues de l'Angleterre. M. Guizot et lord Palmerston se trouvèrent donc, par la force même des choses, en opposition directe, soutenus l'un et l'autre par la puissance d'un grand pays, ayant l'un et l'autre à exercer leur habileté sur les mêmes questions. Nous allons voir quel fut le résultat de cette lutte.

M Guizot, ayant sondé successivement tous les ambassadeurs étrangers et essayé tour à tour le langage de la flatterie

et celui de l'intimidation, ne tarda pas à s'apercevoir que l'influence de la Grande-Bretagne, entre les mains d'un adversaire comme lord Palmerston, n'était pas un de ces obstacles dont on peut se jouer facilement. L'isolement diplomatique dans lequel il se trouva bientôt placé put lui faire pressentir l'isolement auquel la France elle-même allait être réduite. Il ne lui fut plus permis de voir le jeu secret des rouages qui dirigeaient les affaires d'Europe : exclus du cercle magique, il ne pouvait distinguer les caractères qui y étaient tracés. Vainement il cherchait à soulever et à traiter, avec les principaux membres du corps diplomatique, cette brûlante question d'Orient, dans l'espoir de parvenir, à l'aide de quelques mots échappés dans la chaleur de la discussion, à deviner leurs desseins ; il les trouvait impénétrables. La bonhomie du baron Bulow, la serene taciturnité de Neumann, la volubilité sévère de Brunnow et la franchise gracieuse de lord Palmerston, l'embarrassaient et l'irritaient également.

Cependant il n'avait pas perdu tout espoir : ses illusions étaient entretenues par deux ou trois intrigants qui s'étaient emparés de sa personne et le tenaient au courant des nouvelles plus ou moins exactes qu'ils pouvaient recueillir dans le camp ennemi. Le point capital pour M. Guizot était d'empêcher, s'il était possible, la conclusion d'un traité, sinon d'en faire traîner la signature en longueur. La mort du roi de Prusse, arrivée sur ces entrefaites, sembla venir à propos pour seconder ses efforts. On sait, en effet, que le décès d'un souverain met fin aux pouvoirs de ses ambassadeurs auprès des cours étrangères, et que ceux-ci ne peuvent plus, dès lors, rien signer qu'à leurs risques et périls ; or, le baron Bulow n'était pas homme à engager sa responsabilité. Tout portait donc à croire que le traité ne pourrait être signé à temps pour commencer les opérations dans le courant de l'année. Cependant il fallait s'assurer que le baron n'avait pas encore reçu ses nouvelles lettres de créance. Un des intrigants dont nous avons parlé fut chargé de cette mission ; ayant rencontré *par hasard* le baron, dont il était bien connu, il lui demanda d'un air

de négligence en allemand et en faisant usage d'un idiotisme de cette langue : « Eh bien ! votre rôti est-il cuit ? — Pas encore, répondit Bulow ; c'est un morceau dur à cuire. » Son interlocuteur répliqua par un sourire qui voulait dire : je sais cela aussi bien que vous ; puis, attachant un regard scrutateur sur la figure du baron, il le pria de lui dire franchement et sur son honneur si ses nouvelles lettres de créance étaient arrivées. — « Elles ne sont point arrivées, » répondit le diplomate prussien avec toute la simplicité possible.

Cette nouvelle, communiquée immédiatement à M. Guizot, le rassura tout à fait. Convaincu que la conclusion du traité était nécessairement ajournée pour quelque temps, il se hâta d'adresser à son gouvernement une dépêche conçue dans un sens tout opposé. C'était une manœuvre fort habile : en présentant au cabinet des Tuileries la conclusion du traité comme imminente, il comptait se faire plus tard un mérite d'avoir triomphé des obstacles les plus formidables ; mais si tel était réellement son but, il échoua complètement. M. Thiers jugea que le langage de son ambassadeur pouvait et devait être interprété dans un sens différent de celui qui se présentait naturellement ; en un mot il démêla, à travers les artifices du style, son arrière-pensée. Le cabinet français partagea donc la confiance de M. Guizot, et M. Guizot, ne voyant pas arriver de courrier de Berlin, continua à se bercer dans une sécurité parfaite, jusqu'au matin même du 15 juillet, n'agissant point parce qu'il n'en sentait pas la nécessité. Cependant le 15 juillet les plénipotentiaires se réunissaient et signaient leur convention, Bulow comme les autres. Comment donc concilier la conduite de ce dernier avec sa déclaration au sujet de ses lettres de créance ? Rien de plus simple. Il n'avait pas reçu de nouvelles lettres de créance ; mais le jeune roi de Prusse lui avait écrit immédiatement après son avènement pour l'autoriser à agir en toute chose comme si rien n'était arrivé. Cette circonstance, inconnue à M. Guizot et à ses officieux agents, déjoua tous leurs calculs.

Cependant tout n'était pas encore désespéré. M. Guizot ré-

fléchit que les opérations actives ne pourraient commencer qu'après l'échange des ratifications, que cette formalité entraînerait un délai de deux mois au moins, qu'on gagnerait ainsi la mauvaise saison, qu'il faudrait nécessairement remettre la campagne à l'année suivante, que, dans cet intervalle; la France aurait tout le loisir de faire peser son influence sur le cours des événements et de traverser les desseins des alliés. Mais, lorsqu'il raisonnait ainsi, M. Guizot ignorait encore une chose; c'est que le ministre anglais avait eu la précaution d'annexer à son traité un protocole qui l'autorisait à agir immédiatement; aussi, une heure après la signature de la convention, l'ordre de commencer les opérations sur la côte de Syrie était déjà expédié. Ce fut la nouvelle du bombardement de Beyrouth, qui vint, comme un coup de foudre, dessiller les yeux du gouvernement français et de son ambassadeur à Londres. Sa conduite dans cette affaire n'avait été qu'une suite de fautes: Eût-il possédé des talents diplomatiques d'un ordre supérieur, M. Guizot n'aurait pas réussi, nous le pensons, à triompher de l'influence de l'Angleterre; mais un homme plus habile et plus audacieux aurait pu jeter une foule d'obstacles au travers des négociations et faire perdre un temps précieux; tandis que, par le fait, M. Guizot ne retarda pas d'une heure la signature de la convention.

Le 29 octobre de cette même année, M. Guizot devint, sous le titre de ministre des affaires étrangères, le chef réel du nouveau cabinet français. Cette haute position le mettait en état de donner des preuves solides de l'intérêt qu'il prenait à la suppression de la traite, en hâtant la conclusion du traité qu'il avait négocié comme ambassadeur, pour la confirmation et l'extension du droit de visite. Mais la question d'Orient avait produit une complication assez grave dans les rapports mutuels des deux pays. La France, qui croyait avoir à se plaindre des procédés de l'Angleterre, était peu disposée à traiter avec elle, à plus forte raison sur un sujet aussi délicat que le droit de visite. Le cabinet anglais attendit donc que ce premier mouvement d'humeur se fût calmé, puis il entama les

négociations qui amenèrent la convention des Dardanelles, conclue à Londres, le 13 juillet 1841. Cette convention avait surtout pour objet de donner à la France un prétexte de quitter l'attitude menaçante qu'elle avait prise si inconsidérément, et dont elle ne tarda pas à reconnaître les inconvénients.

Ayant ainsi préparé les voies, le cabinet anglais reprit l'affaire du droit de visite. Lord Palmerston proposa de procéder à la signature et à la ratification du traité négocié au commencement de l'année précédente. Ce fut alors que lord Grenville, chargé de faire à ce sujet les communications nécessaires au gouvernement français, reçut de M. Guizot la réponse la plus extraordinaire qu'un ministre ait jamais faite à un ambassadeur étranger. M. Guizot avait encore sur le cœur l'échec qu'il avait subi au mois de juillet 1840 : son amour-propre avait été profondément humilié, et il ne pouvait ni l'oublier ni le pardonner. C'était donc une bonne fortune pour lui que l'état des négociations sur le droit de visite lui fournit l'occasion de porter à son ennemi, lord Palmerston, un coup qui devait frapper en même temps tout le ministère Melbourne. Il n'y avait pas, à cet égard, à se méprendre sur sa pensée, et lui-même cherchait à peine à la déguiser. Il répondit que, comme il était clair que les whigs allaient quitter les affaires, il ne voulait pas leur faire la gracieuseté de signer le traité avec eux, mais qu'il se réservait de le signer avec leurs successeurs dont les vues et les principes coïncidaient d'ailleurs parfaitement avec les siens.

Il est des personnes honorables qui prétendent que M. Guizot a été, à une certaine époque, partisan sérieux de l'abolition de l'esclavage. Nous regrettons de ne pouvoir partager cette opinion ; nous croyons — et notre croyance repose sur l'évidence des faits — que M. Guizot a toujours été parfaitement indifférent à la suppression de la traite, et qu'en se mettant en avant d'une manière aussi marquée qu'il l'a fait, il n'a eu d'autre mobile que le désir de satisfaire son insatiable besoin de jouer un rôle. S'il n'en avait pas été ainsi, comment concevoir qu'ayant l'occasion de changer, d'un trait de plume, le

sort de quelques millions de créatures humaines, peut-être d'anéantir pour toujours l'infâme traite — telle était la conviction ou du moins l'espoir des principaux hommes d'état de l'Europe et de M. Guizot — il se soit retranché derrière les plus pitoyables considérations de parti pour compromettre de gaieté de cœur le succès de cette grande et sainte œuvre à laquelle il avait prétendu jadis prendre un si vif intérêt ? On peut affirmer avec raison qu'en ce qui concerne la France, M. Guizot a brisé toutes les espérances de l'Afrique. Si, lorsque le cabinet whig lui en fit la proposition formelle en 1841, il eût consenti à signer le traité et à le faire ratifier immédiatement, les intrigues qui furent plus tard mises en jeu et qui amenèrent des complications si fâcheuses pour l'honneur de la France et pour la réputation de son premier ministre, n'auraient pas eu le temps de s'organiser. Mais non : quand le moment fut arrivé de mettre sa sincérité à l'épreuve, quand la Providence eut amené les choses à ce point qu'il ne fallait plus, pour faire naître les résultats les plus heureux dans l'intérêt de l'humanité, qu'un seul acte de la volonté d'un seul homme, cet homme, parce que son amour-propre avait été froissé un an auparavant par un ministre anglais, refusa, quelles qu'en pussent être les conséquences, de faire ce qu'il était de son devoir de faire. Nous défions qui que ce soit, et M. Guizot lui-même, de donner une autre explication plausible de sa conduite en cette circonstance. M. Guizot se refusa, pendant tout l'été de 1841, à signer le traité parce que les whigs étaient au pouvoir. Les traitements affreux auxquels, pendant tout ce temps, étaient en proie tant de milliers d'individus n'étaient à ses yeux d'aucun poids dans la balance comparativement à la satisfaction de son animosité personnelle contre lord Palmerston. Qu'importait que ces malheureux périssent dans les tortures de leurs prisons flottantes, pourvu qu'il se donnât le plaisir de repousser les vœux du cabinet libéral de l'Angleterre, et de réserver ce qu'il considérait simplement comme une galanterie à faire à leurs successeurs présumés ? M. Guizot ne s'est peut-être pas encore rendu compte du nombre d'êtres

humains, hommes, femmes et enfants, qui ont été ainsi sacrifiés à son incroyable rancune : nous l'engageons, lorsque sa retraite lui en laissera le loisir, à établir une statistique approximative de ses victimes ; ce tableau ne sera pas sans intérêt.

Il est juste de dire cependant que la responsabilité du retard coupable apporté à la signature du traité de 1841 ne retombe pas seulement sur le ministre français. Les tories arrivèrent au pouvoir le 3 septembre, et l'on devait supposer, à en juger par les déclamations philanthropiques dont ils s'étaient montrés si prodigues depuis quelques années, qu'ils s'empresseraient de terminer des négociations qui n'avaient d'autre but que la répression d'un des fléaux de l'humanité ; il était permis de penser que leur amour-propre même les porterait à conclure immédiatement une affaire que, par les raisons déjà indiquées, leurs prédécesseurs n'avaient pu mener à fin. Il n'en fut rien. Dans l'enivrement du triomphe, sir Robert Peel et ses collègues perdirent entièrement de vue le droit de visite : trop heureux de se retrouver dans Downing-street, ils passèrent le temps à se frotter les mains et à recevoir les félicitations de leurs amis. Que leur importait le sort des noirs ? Ils avaient battu les whigs, tout le patronage de l'empire était désormais à leur disposition, ils étaient soutenus par une majorité formidable : il fallait bien commencer par jouir un peu des douceurs de cette position. Le nouveau secrétaire des affaires étrangères avait résolu d'ailleurs de mettre à profit l'exemple de lord Palmerston. Ce dernier, après avoir déployé dans l'accomplissement de ses devoirs une infatigable activité, un zèle intelligent, une énergie patriotique, n'avait recueilli pour prix de ses efforts qu'ingratitude et abandon. Lord Aberdeen se traça une ligne de conduite diamétralement opposée, et se promit bien de conserver sa place en ne faisant rien : il suffit, pour s'en convaincre, d'étudier l'histoire de l'administration Peel. Si lord Aberdeen avait porté le moindre intérêt à la suppression de la traite, il aurait immédiatement réclamé de M. Guizot la signature du traité que le mauvais vouloir rancunier de ce-

lui-ci avait empêché les whigs de conclure. L'unique obstacle à cette conclusion n'existait plus; les circonstances étaient aussi favorables qu'il était possible de les souhaiter; les chambres françaises n'étaient pas encore assemblées, aucune agitation extérieure ne s'était manifestée; rien, en un mot, n'empêchait le cabinet français de faire, sous sa propre responsabilité, ce qu'il était tout disposé à faire. Mais lord Aberdeen, qui a pris pour devise le vieil adage *che va piano va sano*, — quoiqu'il ne l'ait jamais réalisé qu'à moitié, — lord Aberdeen, disons-nous, laissa plus de trois mois s'écouler avant d'inviter son ami d'outre-manche à procéder à la signature de cette pièce si importante. Sa proposition tardive ne souleva pas la moindre difficulté, et le comte de Saint-Aulaire signa le traité, le 20 décembre, en même temps que les ambassadeurs d'Autriche, de Prusse et de Russie : sept jours après, les chambres françaises se réunirent, et c'est alors que toutes les ressources de l'intrigue furent mises en jeu pour empêcher la ratification.

Les États-Unis avaient, à cette époque, pour représentant à Paris un homme dont les idées et les principes en matière d'esclavage, quelque opposés qu'ils fussent en apparence aux principes et aux idées de M. Guizot, étaient au fond les mêmes, — c'était le général Cass. Les nécessités politiques opérèrent quelquefois d'étranges rapprochements. C'est ainsi qu'on vit, dans l'hiver de 1841-42, M. Guizot l'abolitionniste et le général Cass l'antiabolitionniste, manœuvrant de concert et avec un ensemble admirable vers un but commun. Cette alliance ne tarda pas à porter fruit : le digne général accoucha subitement d'une brochure sur le droit de visite. Cette brochure, dans laquelle on remarquait de l'habileté et du savoir-faire, obtint un certain succès de popularité. Mais ceux qui connaissaient le général se demandèrent s'il en était réellement l'auteur, ou simplement l'éditeur responsable. Ces doutes se dissipèrent lorsqu'on sut que, pendant tout le temps qu'avait duré la gestation, des allées et venues continuelles avaient eu lieu entre l'hôtel de l'envoyé des États-Unis et le ministère des

affaires étrangères ; plus d'une fois même on avait pu observer le bout d'un manuscrit sortant de la poche de l'ambassadeur. Jour après jour, il s'était enfermé des heures entières avec M. Guizot, leurs entretiens roulant, comme on peut le croire, sur le traité récemment signé à Londres. M. Guizot exposa au ministre américain les embarras de sa position et parvint sans peine, avec cette souplesse de logique qu'on lui connaît, à le convaincre de deux choses ; premièrement, qu'il ne pouvait mieux faire que d'assumer la paternité de la brochure qui était l'œuvre de M. Guizot ; en second lieu que lui, M. Guizot, devait, dans l'intérêt commun, continuer pendant quelque temps encore à se donner comme un adversaire de la traite. Les rôles ainsi distribués, les deux grands diplomates se mirent aussitôt à l'œuvre, l'Américain soulevant une large et puissante opposition contre le droit de visite, et le Français cédant peu à peu et d'assez bonne grâce à la force de l'opinion.

Comment qualifier une pareille conduite ? Nous ne trouvons aucun terme de comparaison dans la vie privée, si ce n'est le cas d'un individu qui souscrirait un billet avec la ferme intention d'en refuser le payement à son échéance. Et quels étaient les intérêts livrés à la merci de ces viles intrigues ? ceux de la moitié du globe. Si l'Afrique est dépeuplée par la traite, si ses hordes sauvages sont aujourd'hui plongées dans un état de barbarie et d'abrutissement plus déplorable encore que celui dans lequel on les a trouvées, l'Amérique, habitée en presque totalité par des hommes qui s'appellent chrétiens, n'est pas moins profondément démoralisée par ces importations continuelles d'esclaves, et par la nature des moyens qu'elle est forcée d'employer pour maintenir cette population servile dans l'obéissance. Et, selon toute probabilité, ce n'est pas là le seul châtement qui lui est réservé pour avoir trafiqué de l'espèce humaine. Dans ces esclaves, qui peuplent son territoire, elle peut compter autant d'ennemis, qui amassent et se transmettent de génération en génération la dette de la vengeance, qui sera un jour payée avec des flots de sang. Que

l'Amérique y prenne garde! elle portera tôt ou tard la peine de son crime; et ce que nous disons à l'Amérique, nous le disons à tous ceux qui se rendent ses complices, en tolérant, ou soutenant, dans l'intérêt de leur fortune ou de leur ambition, les misérables qui se livrent à cet infâme brigandage qu'on appelle la traite.

Le cabinet tory a sa large part dans la responsabilité de ces crimes. Nous avons vu, en effet, qu'il n'avait dépendu que de lui d'obtenir de la France, dans l'automne de 1841, la ratification du traité, alors que M. Guizot n'avait pas encore découvert qu'il avait plus à gagner à jouer le jeu des États-Unis qu'à tenir ses engagements avec l'Angleterre. M. Guizot, en arrivant au pouvoir, avait trouvé le parti conservateur en grande force, et généralement disposé à entretenir de bons rapports avec la Grande-Bretagne; il continua donc d'affecter, au sujet du droit de visite, les mêmes principes qu'il avait professés depuis plusieurs années, parce qu'il vit que c'était un moyen de consolider sa position. M. Thiers avait succombé à l'influence anglaise; il était tombé pour avoir voulu amener une rupture entre les deux pays. M. Guizot régla sa conduite en conséquence; il se sépara systématiquement du parti de la guerre, s'appliquant à chercher de nouveaux points de rapprochement et de communauté entre les intérêts de la France et ceux de l'Angleterre. Il eut d'abord l'avantage de profiter de cet élément de force sans en sacrifier d'autres, c'est-à-dire qu'il put donner des preuves de sa partialité pour l'Angleterre sans compromettre son crédit vis-à-vis des chambres, et, tant que les choses marchèrent ainsi, il ne s'inquiéta point de la popularité extérieure; car M. Guizot n'est pas homme à faire la moindre démarche pour se concilier la faveur ou s'assurer le concours, du peuple, tant qu'il peut s'en passer. Mais la société se compose, en France, d'éléments très-mobiles; le chef du cabinet s'aperçut bientôt qu'il lui serait difficile de conserver longtemps cette attitude stoïque, et de se draper éternellement dans son superbe dédain de la popularité. Il voyait se former et s'étendre par tout le royaume

une association secrète ayant pour objet le maintien de l'esclavage. Le germe de cette odieuse association avait été, dit-on, importé de Cuba. Les planteurs et négociants de cette île, réunis à ceux de Porto-Rico, avaient recueilli par souscription des sommes considérables, qu'ils avaient fait passer à Paris par des agents secrets, chargés d'acheter les démagogues de la presse et des chambres, et de provoquer, s'il était possible, une sorte de démonstration nationale contre le droit de visite. Les négriers et armateurs de Nantes, de Bordeaux et des autres ports, joignirent leurs efforts à ceux de leurs dignes confrères des Antilles espagnoles, et concoururent libéralement à grossir le fonds destiné à acheter de la logique et de l'éloquence sur le marché de Paris, où ces denrées sont en général à la disposition du plus offrant.

On parvint bientôt, par l'emploi de ces moyens, à soulever un violent orage contre les ministres et contre l'influence anglaise. Les salariés de la presse et ceux des chambres firent assaut de bruyant patriotisme. On s'étonna en Angleterre, où l'on ignorait la source de ces inspirations, de cette prodigieuse anglophobie, qui s'était tout à coup emparée des récents de l'opinion publique en France. Chaque matin, l'orgueil, l'ambition, la perfidie britannique étaient le thème des déclamations d'un chœur de journaux, tandis que les tribunes des deux chambres retentissaient de discours furibonds conçus dans le même esprit. On eût dit que les Français étaient en proie à une sorte d'épidémie morale; la contagion, d'artificielle qu'elle était dans le principe, devint bientôt réelle et se propagea plus rapidement que la peste. Il faut, pour se rendre compte d'un tel phénomène, connaître le caractère mobile des Français, le vague de leurs idées politiques, l'incertitude de leurs principes, le besoin de nouveauté, dont ils sont tourmentés, et par-dessus tout leur ignorance profonde du caractère et de l'esprit national de leurs voisins.

Afin d'agir plus sûrement sur les masses, le général Cass et les autres avocats de la traite se gardèrent bien de discuter à

fond la question du droit de visite. Ils trouvèrent plus commode de ne la présenter que sous une de ses faces, et de faire appel aux préjugés et aux passions populaires. Ils insistèrent beaucoup sur l'insulte faite au pavillon tricolore par le croiseur anglais, qui abordait un bâtiment marchand et se permettait de visiter ses papiers; mais ils oublièrent d'ajouter que ce droit était parfaitement réciproque, et que le croiseur français était également autorisé à visiter les navires anglais. En réalité, un fait dominait toute la question, celui de notre immense supériorité maritime; et c'était pour échapper à la reconnaissance de cette supériorité qu'on attaquait le droit de visite.

Quoi qu'il en soit, M. Guizot, cédant, ou feignant de céder, au cri de l'opinion ainsi soulevé, refusa de soumettre à la ratification du roi le traité que l'ambassadeur de France avait signé à Londres avec son autorisation, et d'après ses ordres. Il serait difficile, comme nous l'avons dit, d'imaginer rien de plus honteux qu'une pareille transaction. M. Guizot peut, sans doute, alléguer comme circonstances atténuantes, la clameur populaire et le vœu des chambres; mais de pareilles excuses ne sont pas admissibles. M. Guizot devait donner sa démission plutôt que de descendre au rôle de simple commis des chambres. C'est, il est vrai, le parlement qui, dans les gouvernements constitutionnels, désigne en quelque sorte les ministres au choix du souverain; c'est lui qui les soutient ou les renverse; mais, après tout, il ne leur impose pas de mandat impératif, il leur laisse leur liberté d'action. Un ministre qui se respecte assez pour ne pas se laisser forcer la main, a, dans tous les cas, une ressource honorable, celle de déposer son portefeuille entre les mains du roi. Mais il semble qu'il n'y ait pas d'excès d'humiliation que M. Guizot ses collègues ne soient prêts à accepter, afin de conserver l'apparence du pouvoir, les signes extérieurs de cette autorité dont la substance ne leur appartient déjà plus. Cependant, M. Guizot lui-même pensa qu'on ne devait s'avancer qu'avec certaines précautions dans cette voie rétrograde ou l'on venait de s'engager.

Lorsque les champions de l'esclavage, après avoir empêché la ratification du traité de 1841, demandèrent aussi la résiliation des traités de 1831 et de 1833, il refusa d'aller, tout d'abord, aussi loin. Il prétendit qu'il ne fallait jamais faire, à une puissance étrangère, une demande qu'on était sûr d'avance de voir repousser ; que, dans le cas actuel, ce serait faiblesse ou folie ; faiblesse, si, après avoir fait la demande, on ne la soutenait pas jusqu'au bout ; folie, si on se jetait, par cette insistance, dans une guerre désastreuse. C'est fort bien ; mais comme le faisait observer naguère un membre de la chambre des députés, le ministre des affaires étrangères a des doctrines pour toutes les circonstances. M. Guizot n'est pas un de ces hommes d'état qui dominant les événements et leur donnent en quelque sorte l'empreinte de leur caractère, le cachet de leur idiosyncrasie ; il reçoit, au contraire, des événements de chaque jour les principes qu'il doit professer. Sophiste habile, possédant à fond toutes les ressources de la dialectique, tous les artifices de l'art oratoire, il peut, au besoin, puiser dans son répertoire moral de graves pensées, de nobles sentiments, qu'il sait revêtir d'un langage pompeux. Du reste, prêt à se rattacher à tout ce qui semble promettre une prolongation d'existence à son ministère, il n'a d'autre règle de conduite que l'instinct de sa conservation. C'est ainsi qu'il a successivement été pour ou contre le droit de visite, ou pour et contre en même temps, selon qu'il a cru y trouver son intérêt. Il en est de même de ses partialités apparentes. M. Guizot a été toute sa vie l'homme des circonstances, un homme à expédients, qui n'a jamais pu formuler sa profession de foi politique, dire ce qu'il croyait et ce qu'il ne croyait pas. Le fait est qu'il n'a qu'un principe, c'est qu'il est bon et désirable de rester au pouvoir. C'est là la véritable clef de sa conduite, et c'est aussi ce qui explique comment il voulait à la fois se maintenir en bonne intelligence avec l'Angleterre ; en affectant de se montrer favorable au droit de visite, et conserver son crédit auprès des chambres, en paraissant céder à la force de l'opinion.

Intimidé par les clameurs de plus en plus violentes de la

presse et des chambres, M. Guizot dut enfin s'ouvrir au cabinet tory. En s'adressant ainsi à un gouvernement étranger pour lui demander l'abandon soudain d'un système approuvé, d'un système conçu dans l'intérêt sacré de l'humanité et basé sur les plus grands sacrifices qu'un grand peuple ait jamais faits pour obéir au sentiment du devoir ; quels puissants arguments fait valoir le ministre français ? Il s'appuie presque uniquement sur l'ignorance et les préjugés de ses compatriotes ; il prétend que le soulèvement populaire contre le droit de visite se propage rapidement en France, qu'il menace de s'étendre encore plus, et qu'il a déjà gagné les deux chambres ; puis il insinue que si la raison, le bon sens et le bon droit de l'Angleterre ne cèdent point, en cette circonstance, aux passions aveugles de la France, il en pourra résulter de grands maux. Il va jusqu'à prendre un ton dictatorial, et à dire qu'il était indispensable que l'Angleterre accepte sa proposition. Qu'aurait répondu lord Palmerston à une pareille menace ? Que la France n'avait qu'une alternative : exécuter les traités qu'elle avait signés, ou soutenir son manque de foi les armes à la main. L'Angleterre doit-elle donc abdiquer ses principes philanthropiques, dépouiller l'espèce humaine des bienfaits dont elle prétend la doter, et cela parce que les Français ne savent jamais, du jour au lendemain, ce qu'ils veulent ? C'est évidemment au gouvernement français, s'il possède l'autorité et l'influence sans lesquelles il n'y a pas de gouvernement, à rectifier les idées erronées de ses sujets, au lieu de venir mendier lâchement la protection des cabinets étrangers contre les conséquences de l'ignorance qu'il se plait à entretenir.

Quelle réponse fait, au contraire, lord Aberdeen à la communication de M. Guizot ? Il lui dit, en termes assez clairs, qu'il est parfaitement convaincu, comme tout le monde, qu'on ne saurait trouver aucune mesure qui puisse remplacer le droit de visite, et que la nomination d'une commission, mixte ou non mixte, n'est, par conséquent, qu'un vain leurre, qu'un acte d'hypocrisie dont il ne saurait résulter le moindre avantage.

Il donne néanmoins à entendre qu'il est fort touché des embarras de M. Guizot, dont il partage d'ailleurs l'opinion au sujet de l'agitation insensée qui règne en France; puis il ajoute que, par suite de cette sympathie et de cette conviction, il veut bien se prêter à mystifier les Français, en accordant une commission qui pourra délibérer jusqu'à ce qu'ils aient eu le temps de revenir à la raison. Que si cet accès de folie se prolonge, que s'ils persistent à exiger l'abandon du droit de visite, alors Sa Seigneurie fera volte-face, et, au lieu de continuer à jouer les Français, cherchera à endormir ses honnêtes concitoyens. Telle est la conclusion qui ressort naturellement du langage de lord Aberdeen. En attendant, les mesures que pourra proposer la commission ne devront être considérées que comme un essai; d'où il résulte toujours, que pendant la durée de cet essai, le droit de visite sera nécessairement suspendu.

Pendant, on est curieux de savoir à quelle mesure s'arrêtera la commission. M. Guizot, dans la dépêche qu'il a adressée à ce sujet à M. le comte de Sainte-Aulaire, laisse obscurément entrevoir sa pensée. Nous ne prétendons pas dire que cette pensée doive servir de guide, de règle absolue au commissaire français et qu'on ait tracé à M. le duc de Broglie un thème dont il ne puisse s'écarter : loin de nous une pareille supposition ! mais, dans tous les cas, voici ce qu'a imaginé M. Guizot. Le droit de visite serait maintenu, mais à des conditions qui, suivant lui, feront disparaître toutes les objections, et, suivant nous, le rendront complètement illusoire. Il y aurait à bord de chaque croiseur anglais, un officier français à qui serait confiée la tâche délicate de visiter tous les bâtiments suspects naviguant sous pavillon français : un officier anglais, placé à bord de chaque croiseur français, remplirait des fonctions analogues à l'égard des navires sous pavillon anglais. Ce plan révèle, il faut l'avouer, un degré de simplicité et de confiance dans la nature humaine, que nous n'aurions jamais attendu de son auteur. Il sera temps de l'examiner à fond lorsqu'il aura pris une forme plus tangible; mais nous pouvons, dès à présent, indiquer quelques-unes des

objections qu'il soulèvera tout naturellement, quoi qu'en dise M. Guizot. Et d'abord, qui nous garantit que l'officier en question sera toujours prêt à aborder les négriers que l'on pourra rencontrer sous pavillon français? Il fera nuit, la mer sera trop grosse, peut-être encore sera-t-il indisposé; et comme après tout il ne sera pas sous les ordres du commandant anglais, il se fera souvent un point d'honneur de ne pas lui obéir; de là des conflits, qui pourront dégénérer en querelles sérieuses et compromettre gravement les intérêts du service. En second lieu, nous ne pouvons nous dissimuler qu'un officier de marine étranger se trouverait à bord de nos bâtiments de guerre dans une position fort peu enviable, et nous connaissons assez le caractère de nos marins et leur mépris des Français pour affirmer qu'il en sortirait dix fois plus ennemi de l'Angleterre et des Anglais qu'il n'aurait pu l'être en y entrant. La position de l'officier anglais à bord du croiseur français serait pire encore, s'il est possible; il lui faudrait du matin au soir soutenir d'interminables discussions sur la bataille de Waterloo. Nous faisons grâce aux lecteurs des autres éléments ordinaires de la conversation française, de cette conversation impie, sensuelle, et d'une indécence révoltante : on peut se figurer ce que doit être le commerce de ces officiers qui ont, comme M. Dupetit-Thouars et consorts, promené le scandale de leurs vices dans les îles de la Société (1).

Nous croyons ces observations suffisantes pour démontrer l'absurdité du projet de M. Guizot. Espérons que la commission mixte trouvera quelque chose de mieux; sinon ses pro-

(1) NOTE DU TRADUCTEUR. — Les gens sensés feront justice de ces susceptibilités pudibondes de l'organe de lord Palmerston. Nous nous dispenserons de tout commentaire; mais nous devons déclarer qu'un sentiment de respect pour le bon goût et pour nos lecteurs nous a forcés, d'accord avec le Directeur de notre Recueil, à atténuer considérablement, dans plusieurs passages de cet article, l'outrageance ridicule de l'auteur et les formes brutalement agressives de son langage. Les licences mêmes de la polémique ont leurs limites.

positions courent grand risque d'être rejetées avec dédain. Il est impossible, comme l'a déclaré lord Aberdeen, de remplacer d'une manière efficace le droit de visite; et l'hésitation du cabinet tory à donner dans le piège que lui tendait son ami M. Guizot, nous laisse quelque espérance. Dans le cas, cependant, où l'on se rattacherait en désespoir de cause, à quelque combinaison extravagante, il est facile de prévoir comment s'y prendront les ministres pour calmer l'irritation du public: Ils se rejeteront sur cette allégation téméraire de certains philanthropes, que le droit de visite, au lieu d'atteindre le but pour lequel il avait été établi, n'a servi qu'à aggraver le sort des noirs, et n'a fait que donner à la traite un nouveau degré d'activité. Cette assertion n'est rien moins qu'exacte; mais comment apprécier, même approximativement, les ravages de cet horrible fléau, le nombre de victimes annuellement sacrifiées sur l'autel de l'avarice, ce Moloch de la civilisation moderne? On a peine à s'en faire une idée. Nous avons vu nous-même un convoi d'esclaves, qui, dans le principe, se composait probablement de plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, tous bien portants et ayant devant eux la perspective d'une longue vie, nous l'avons vu réduit, avant d'arriver au terme de son triste pèlerinage, à un petit nombre d'individus, dont quelques-uns seulement, réservés à d'infâmes traitements, conservaient quelque apparence de santé. Ils venaient du centre de l'Afrique, et ils avaient traversé les déserts, franchi les fleuves et les montagnes, laissant la trace de leur passage marquée par des cadavres et des ossements. Ceux à qui leur état de faiblesse ou de maladie n'avait pas permis de suivre la marche de la caravane avaient été assommés ou abandonnés sans autre alternative, au milieu de ces régions inhospitalières, que celle de périr de faim ou d'être dévorés par les bêtes féroces. On assure que, dans tous les *kalfats* qui descendent à la côte occidentale, la mortalité du voyage par terre seulement est de soixante-quinze pour cent.

Ces philanthropes inconsidérés qui ont donné cours à l'idée que le droit de visite aggravait les maux des esclaves, n'ont

nécessairement voulu parler que des esclaves embarqués, dont le nombre s'élève annuellement, dit-on, à environ deux cent mille. Il en périt un quart en mer. C'est là sans doute un effroyable résultat, un crime de lèse-humanité dont aucun raisonnement, aucune considération ne saurait atténuer l'énormité. Mais jusqu'à quel point la responsabilité de ce crime doit-elle retomber sur le droit de visite? jusqu'à quel point peut-on imputer ce résultat à la construction particulière de ces vaisseaux où l'espace aurait été, en raison, dit-on, des dangers de la traite, entièrement sacrifié à la vitesse? Que le droit de visite soit en vigueur ou non, le transport d'un aussi grand nombre d'esclaves sera toujours une source féconde de maux de toute espèce, et en définitive de mortalité. Supposez les négriers affranchis de la crainte des croiseurs, ils ne seront pas pour cela délivrés de la crainte de leur cargaison vivante; il leur faudra toujours des entraves et des menottes, il leur faudra toujours ce système de terreur, d'emprisonnement, d'entassement à bord, source des plus cruelles souffrances infligées aux malheureux noirs (1). Que l'on veuille bien se reporter à l'état de choses existant avant qu'il fût question du droit de visite, et l'on verra que les horreurs de la traversée n'étaient pas moindres alors qu'elles ne le sont aujourd'hui. Après tout, ce n'est point, nous le répétons, pendant la traversée qu'a lieu la grande mortalité parmi les esclaves; c'est dans leur trajet de l'intérieur à la côte: s'il en périt cinquante mille à bord, on peut porter au sextuple le chiffre de la mortalité qui précède l'embarquement.

Mais n'envisager la question que sous ce point de vue, quel que important qu'il soit, serait négliger son côté le plus essentiel. A moins de parvenir à démontrer, en effet, qu'un commerce doit fleurir et s'étendre en raison des obstacles qu'il rencontre, il faudra bien convenir que l'exercice du droit de visite restreint singulièrement le trafic des esclaves, qui se trouve réduit, selon toute probabilité, au sixième ou au huitième.

(1) NOTE DU TRADUCTEUR. — Voir dans la *Revue Britannique*, n° d'avril 1844, l'article intitulé : *Cinquante jours à bord d'un négrier*.

tième de ce qu'il serait sans cela. Dans l'état actuel des choses, il ne coûte guère à l'Afrique moins d'un demi-million de têtes par an. Il n'y a donc pas d'exagération à dire que tous les forfaits commis par le genre humain depuis la création du monde ne surpassent pas en atrocité les forfaits de la traite seule. On parle des ravages de la guerre, des dévastations de ces conquérants qui, de temps à autre, ont balayé la terre comme un ouragan ! Mais que sont ces fléaux, comparés à celui de la traite, de ce brigandage que personne n'ose avouer, parce qu'il est en effet le produit et la mise en œuvre des plus viles passions de l'humanité !

Tel est cependant le trafic auquel la France prête maintenant son appui. Il est difficile de savoir combien de temps encore se prolongera cette situation. Quand M. Guizot tombera, qui le remplacera ? et son successeur, quel qu'il soit, fera-t-il preuve de plus de sagesse et de loyauté ? Les espérances d'un parti se portent sur M. Thiers, qui ne sait trop encore, quant au droit de visite, ni ce qu'il veut, ni ce qu'exige l'honneur de son pays. Ne l'avons-nous pas vu reprocher publiquement à M. Guizot le traité de 1841, ce même traité dont il avait, comme ministre, dirigé toutes les négociations ? Malheureusement les hommes publics, en France, ne brillent pas, en général, par la sévérité des principes. Ils ne sont point pénétrés de ce sentiment de haute responsabilité que doit éprouver le véritable homme d'état ; indifférents au bonheur des peuples, au sort des générations futures, ils font tour à tour du pouvoir et de l'opposition une partie de jeu qui leur offre l'appât de chances toutes personnelles. Le comte Molé lui-même, l'autre rival de M. Guizot, qui affecte beaucoup de gravité dans sa manière et de mesure dans son langage, qui déploie parfois aussi beaucoup de sagacité, et qui connaît parfaitement les hommes qui l'entourent, le comte Molé n'a rien dans son caractère qui nous permette de prévoir quelle serait sa conduite dans telle ou telle circonstance donnée. Si nous considérons toute sa carrière politique, les mesures dont il a pris l'initiative, les actes qu'il a faits, ceux qu'il au-

rait pu faire et qu'il n'a pas faits, nous en viendrons probablement à cette conclusion, que nous ne gagnerions rien à son retour au pouvoir. Parmi les autres notabilités du jour, il n'en est aucune que nous puissions signaler ou qui nous inspire quelque confiance. Le duc de Broglie a de la capacité, mais il paraît manquer d'énergie; aussi s'est-il, en général, relégué lui-même très-modestement dans des positions secondaires.

Résignons-nous donc à considérer avec un imperturbable sang-froid la loterie politique de la France, puisqu'il nous est au fond parfaitement indifférent que le pouvoir soit aux mains de tel individu plutôt que de tel autre. Il n'en est pas de même des actes de la commission mixte, que nous devons surveiller avec une sollicitude d'autant plus jalouse, que nous ne saurions faire beaucoup de fonds sur l'honneur ni sur la capacité de notre cabinet. M. Thiers a dit, en parlant de cette commission, qu'elle ne pourrait que transporter le centre d'agitation de Paris à Londres et soulever les débats les plus orageux dans notre Chambre des communes. Il est certain que si le projet des *croiseurs mixtes* est jamais entré sérieusement dans la tête de M. Guizot, et s'il est mis, dans toute sa difformité naturelle, sous les yeux du parlement, l'indignation de la Chambre et du pays sera étouffée sous un rire inextinguible.

Toutefois, de ce que la combinaison est absurde, on aurait tort d'en conclure qu'elle est impossible : l'induction contraire serait plus naturelle et plus logique, car M. Guizot a quelquefois d'étranges idées. Mais il y a, dans sa conduite en cette affaire, quelque chose de plus grave et de plus répréhensible. M. Guizot reconnaît que les Français sont, en ce qui concerne la question du droit de visite, sous l'influence de certains préjugés, en d'autres termes qu'ils ont tort. Or, que prétendent les Français? que le droit de visite blesse les intérêts maritimes de la France, sans faire aucun bien aux Africains. Lors donc que M. Guizot vient dire que c'est là une opinion erronée, une opinion qui repose sur des préjugés, nous le comprenons parfaitement; nous comprendrions également qu'il déplorât, comme homme politique, un pareil état de choses, tout en

reconnaissant son impuissance à y remédier. Mais au lieu de prendre cette attitude, qui après tout serait digne et convenable, M. Guizot nous déclare tout net qu'il partage ces mêmes préjugés reprochés à ses compatriotes : lui aussi, il pense que le droit de visite a cessé d'être efficace. En quoi donc l'opinion de M. Guizot sur ce point diffère-t-elle de celle du dernier écrivassier de la presse parisienne ? L'un et l'autre admettent probablement que la suppression de la traite est une chose désirable ; mais l'un et l'autre déclarent que le droit de visite ne saurait atteindre ce but. Ne pourrait-on expliquer cette apparente contradiction dans le langage de M. Guizot, en supposant que sa dépêche à M. de Sainte-Aulaire, dépêche destinée à recevoir la publicité, n'est pas l'expression sincère de sa pensée ? Cette dépêche ne ferait-elle pas partie de ce système si naïvement exposé à la tribune de la Chambre des députés par M. de Morny, qui fit observer que si la Chambre se mettait sur le pied d'intervenir dans les négociations suivies par le gouvernement et de le forcer à communiquer sa correspondance, le gouvernement se verrait dans la nécessité d'avoir une double série de pièces diplomatiques, l'une destinée au public, l'autre destinée aux négociations réelles, — en d'autres termes, une correspondance officielle et une correspondance revue et corrigée ? Nous croyons fermement, pour notre part, qu'en parlant ainsi, M. de Morny ne faisait qu'exposer, sous une forme hypothétique, un usage établi ; nous croyons qu'il aurait pu en citer plus d'un exemple, et, entre autres, celui de la dépêche écrite par M. Guizot à M. de Sainte-Aulaire au sujet de la commission mixte.

Telles sont, pourtant, les jongleries auxquelles se prêtent lord Aberdeen et ses collègues. On ne peut alléguer, pour leur justification, qu'ils ne voient pas le but de toutes ces manœuvres, qu'ils ne comprennent pas la grandeur du sacrifice qu'ils sont peut-être sur le point de faire à M. Guizot. Ils voient, ils comprennent tout cela ; mais ce qu'ils ne savent pas, ce qu'ils ne veulent pas croire, c'est que leurs concessions à M. Guizot ne feront que hâter sa chute. Nous n'ignorons pas qu'on adresse,

de l'autre côté de la Manche, le même reproche au cabinet dont M. Guizot est le chef; et là, comme chez nous, les journaux ministériels en tirent la conséquence que cette accusation est une calomnie, inventée par l'esprit de parti. Mais pour que ce raisonnement eût quelque force, il faudrait commencer par prouver qu'il est impossible qu'il se rencontre simultanément à la tête des affaires, en France et en Angleterre, des hommes d'état faibles, indolents ou corrompus. Nous n'admettons pas, quant à nous, cette impossibilité; la race des incapables est une nombreuse famille, et on la retrouve ailleurs encore qu'en Angleterre et en France. Le cabinet Peel est faible et se fourvoiera infailliblement, si on ne le maintient, bon gré, mal gré, dans la bonne voie. C'est aux partisans de l'abolition de la traite, aux ennemis de l'esclavage, à se remuer, à élever la voix et à faire comprendre à nos ministres que nous sommes prêts, s'il le faut, à faire demain la guerre à la France, pour les droits de cette humanité qu'elle a, plus qu'aucun autre peuple, opprimée et persécutée.

A L. (*Foreign Quarterly Review.*)

Beaux-Arts.

RUBRIQUES ET FOURBERIES

EN MATIÈRE DE TABLEAUX (1).

L'Italie, est, dit-on, la mère des arts. Les Italiens, à ce compte, sont les dignes fils de l'Italie; car nulle part on ne rencontre, au même degré que chez eux, les aptitudes, l'enthousiasme, le goût inné qui font les artistes. Le lazzarone que vous trouvez étendu sous le vestibule des palais napolitains, — le pêcheur de Baïa dormant sur ses filets, à l'ombre des rochers solitaires, — le pâtre de la campagne romaine, en contemplation sur quelque monticule et les yeux baissés sur la plaine désolée, — donnent, par leur fière attitude, la disposition pittoresque de leurs vêtements, si sales, si troués qu'ils soient, l'idée d'un personnage qui pose. Il nous a été accordé de parcourir les esquisses du baron Camuccini, qui était hier encore, avant de mourir, le premier peintre italien de notre époque. C'étaient, comme les groupes de Pinelli, des scènes populaires esquissées à l'aquarelle, et toutes d'après nature. On eût dit tous les acteurs, hommes, madones, enfants, copiés sur des tableaux anciens, tant les lignes étaient pures, les groupes harmonieux, les attitudes héroïques. Le baron cependant n'attachait qu'une très-médiocre importance à ces souvenirs de voyage, traduction hâtive des scènes que le hasard avait mises sous ses yeux; mémorial au pinceau, dont chaque page renfermait les

(1) NOTE DU DIRECTEUR. En insérant ce mois-ci cet article piquant, nous avons dû différer jusqu'au mois prochain la suite de la *Légende dorée*.

accidents de la journée, racontés le soir, avec toute la négligence de l'improvisation. On regrettait pourtant, en les comparant aux tableaux historiques de Camuccini, qu'il ne se fût pas plus souvent inspiré de ces heureuses réminiscences. Léopold Robert, fort heureusement, avait vu, lui aussi, cette Italie pittoresque.

Le caractère particulier de l'Italie se révèle au voyageur dès qu'il a établi son domicile sur quelque point de la Péninsule. Tandis qu'en Angleterre, la conversation est monopolisée par l'état du temps et la situation des partis politiques; tandis qu'en France, elle roule exclusivement sur les théâtres; en Italie, il n'est guère question d'autre chose que de beaux-arts. Depuis le *dilettante* que vous visitez le matin dans son cabinet garni d'antiques, jusqu'au valet de place qui vous guide dans le dédale des collections publiques ou particulières, jusqu'au portefaix qui déballe les tableaux que le voyageur curieux traîne après lui, tout le monde enfin parle beaux-arts, et en parle techniquement, avec recueillement, sympathie, érudition. Comment peut-on échapper à la contagion, défendre son esprit de la fascination qui l'assiège, et plus tard défendre sa bourse contre les tentatives intéressées qui la menacent? On échappe rarement, sans y laisser quelques plumes, à la séduction des prétendues trouvailles, et ceux-là surtout qui sont partis avec une certaine confiance dans leurs lumières, dans leur science d'amateurs, sont infailliblement victimes de la bonhomie apparente avec laquelle leur en remontent les plus obscurs charlatans de la Péninsule.

Puisque aussi bien, toutes les branches de l'humaine science fournissent matière à des *manuels*, pourquoi n'a-t-on pas encore écrit celui de l'acheteur de tableaux? et par un temps où les *mystères* sont à la mode, pourquoi ne dévoile-t-on pas ceux du brocantage appliqué à la peinture? Il y aurait là de quoi défrayer un gros volume de causeries instructives et de curieuses anecdotes.

L'occasion s'est présentée tout récemment encore de publier un ouvrage de ce genre, à la mort d'un des plus fanatiques

collectionneurs dont on ait jamais ouï parler. L'histoire de la galerie du cardinal Fesch, écrite en détail, n'eût rien laissé à désirer sur la matière que nous voulons traiter aujourd'hui.

Ce n'est pas que le cardinal, surtout au début de sa carrière, n'eût fait preuve de bon goût. Sa galerie, commencée en France, alors que la dispersion des fortunes aristocratiques, et les trésors enlevés par la conquête à la moitié de l'Europe, avaient multiplié les chances de marchés avantageux, était assez belle. On l'estimait surtout comme renfermant plusieurs échantillons remarquables de l'école hollandaise et de l'école flamande. Sous ce rapport, elle aurait eu des rivales en Angleterre et même en France, mais on ne lui en connaissait point au midi des Alpes. Quant à la collection italienne, elle ne pouvait supporter la comparaison avec celles des palais voisins.

Néanmoins, l'importance attachée à ses tableaux par le cardinal lui-même, semblait en augmenter la valeur. En les transportant à Rome, il avait stipulé avec le Saint-Siège leur libre sortie des états pontificaux, contrairement aux règles sévères qui prohibent l'exportation des objets d'art. Ainsi, rassuré sur l'avenir, il ne s'occupa plus que de compléter cette galerie, désormais en possession d'une renommée européenne.

Depuis lors, on dit qu'il ajouta bien peu de chefs-d'œuvre à ceux qu'il possédait déjà : mais en revanche, la manie d'acquérir fit en lui d'étranges progrès. Cet oncle d'un empereur et de quatre rois; ce prince de l'église, cet homme éminent et par le rang et par la fortune, ne vécut plus que pour trafiquer en tableaux. Cette préoccupation prit en quelques années un caractère effrayant, et conduisit aux confins de la pauvreté le plus riche des prélats romains. Peu de temps avant sa mort, dépourvu d'argent comptant, il négociait avec un brocanteur, l'échange d'un magnifique service en porcelaine de Sèvres, sur lequel étaient peintes les grandes batailles de l'empire, contre quelques toiles d'une valeur au moins douteuse. Un autre marchand avait reçu peu de jours avant un service en vaisselle plate; bref, on ne sait jusqu'où eussent pu aller ces

dilapidations capricieuses, si la mort elle-même n'était venue arrêter le cours de tant de folies séniles.

Le cardinal ne se bornait pas à devenir acquéreur de collections entières, qu'il prenait en bloc, pour y choisir à son gré les meilleurs tableaux et revendre le reste avec des pertes énormes. Ses domestiques avaient ordre de ne jamais refuser une toile, si exécrationnelle quelle pût leur sembler, dont le possesseur ne demanderait pas plus de quatre *pauls* (environ quarante sous) : ce genre de marché nous rappelle la commission donnée à un commis voyageur américain, lequel devait acheter pour le compte de ses patrons (à Rome, en 1837), toute peinture, quels qu'en fussent le sujet, la condition, le mérite apparent, et de quelques substances qu'elle fût composée, pourvu que le prix n'excédât pas seize *pence*. Une immense quantité de rebuts, acquis d'après ce principe commercial, encombraient dernièrement la boutique d'un obscur brocanteur chez lequel le hasard nous avait conduit. Nous apprîmes, en le questionnant à ce sujet, que ces croûtes étaient destinées à partir en masse pour Botany-Bay. Ainsi les mauvais tableaux ont aussi leur lieu de déportation.

Mais revenons au cardinal : on supposait généralement qu'il adressait en Amérique, à son neveu Joseph Bonaparte, les innombrables toiles sans valeur qu'absorbait incessamment son palais ; et qu'on leur trouvait, aux États-Unis, des débouchés inconnus. A sa mort, le mystère fut éclairci. Dans d'énormes greniers, où personne ne mettait le pied, on trouva pêle-mêle, amoncelés, ces tableaux de rebut, dont on ignore encore le nombre exact. Une appréciation très-modérée le porte à seize ou dix-huit mille.

Un lot de trois mille tableaux — presque tous copies — était laissé, par le testament du cardinal, à un collège d'Ajaccio. Tout le reste dut être vendu. Les exécuteurs testamentaires conçurent d'abord le projet de traiter en gros, pour cette énorme collection dont ils demandèrent 200,000 £ (5,000,000 de francs). Après quelque temps, ils reçurent offre de quelque chose comme la moitié de cette somme, et plus tard on leur

proposa 45,000 £ (1,125,000 fr.) pour cinq cents tableaux à choisir dans toute la collection, les écoles de Flandre, de Hollande et de France préalablement exceptées. Les deux propositions émanaient de négociants français, et furent l'une et l'autre déclinées. Deux ans s'étaient passés, néanmoins, en négociations sans résultats, et on résolut d'en finir par une vente aux enchères, pour laquelle fut appelé de Paris, M. Georges, qui, moyennant un prix déterminé, s'obligea de dresser un catalogue complet de la collection, dans un laps de temps également déterminé; un dédit considérable était stipulé pour le cas où cette tâche véritablement herculéenne ne serait pas mise à terme, selon les clauses du traité. Nous n'avons encore que la première partie du travail entrepris par le commissaire expert du Musée; c'est-à-dire la description de mille tableaux environ, vendus en deux fois, et qui, à force d'annonces dans tous les journaux de l'Europe, et grâce à la célébrité de la galerie Fesch, grâce enfin au manège bien entendu des commissaires, et à toutes les ressources que l'on peut mettre en œuvre dans ces sortes d'occasions, ont produit environ 7,000 £ (175,000 fr.); somme très-considérable par rapport à leur véritable valeur. En effet — nous en attestons les amateurs qui se pressèrent, sur la foi des journaux, d'aller à Rome ou d'y envoyer leurs agents — on ne comptait pas plus de vingt à trente tableaux de quelque mérite, dans ce premier lot si savamment exploité. On peut être certain que si le même système est appliqué, dans les années qui vont suivre, aux divers lots de cette collection trop célèbre, la patience et la curiosité du public seront bientôt lasses, et la salle des enchères demeurera vide. Déjà, selon des personnes versées dans ce genre de commerce, on ne peut guère évaluer le produit probable de la vente totale au-dessus de la somme si imprudemment refusée pour le choix de cinq cents tableaux.

Après tout, nous ne partageons nullement l'avis des gens qui, par un intérêt ou par un autre, considèrent l'Italie comme épuisée, et soutiennent qu'on n'y trouve plus à vendre un seul tableau de premier mérite. Bien que l'épée de la

France et l'or de l'Angleterre aient profondément entamé quelques filons de cette inépuisable mine, bien que l'Allemagne, l'Amérique du sud, et plus récemment encore la Russie, soient accourues pour prendre part aux dépouilles, et bien qu'elles aient dévasté, autant qu'elles l'ont pu, les palais et les temples jadis décorés par les grands maîtres, tel a été l'abondant travail des siècles passés, et le goût national a tellement dispersé les chefs-d'œuvre de chaque maître, que l'Italie possède encore un nombre considérable de tableaux, parmi lesquels beaucoup se trouveraient qui méritent les suffrages les plus difficiles. Dans Bologne seule, qui, depuis la fin des guerres européennes, a tant fourni à l'exportation des tableaux anciens, on s'aperçoit à peine des vides qu'elle y a formés. Pendant une visite de quelques jours que nous fîmes, il y a peu d'années, à ses magasins de tableaux, nous en comptâmes plus de dix mille exposés en vente. Un seul marchand se vantait d'en posséder cinq mille. A ce nombre, déjà considérable, ajoutez, par la pensée, ceux qui sont dispersés, soit dans la ville, soit dans les campagnes environnantes. Songez que pas un ouvrier, pas un commerçant ne manque d'avoir chez lui—comme les nôtres ont une bible ou un *prayer-book*—ce qu'il appelle ses *quadretti di devozione*; songez encore que tous ces tableaux sont à vendre, et jugez si un amateur éclairé ne trouverait pas encore, au delà des Alpes, de quoi satisfaire ses goûts et vider sa bourse, quelle que fût l'ardeur des uns ou la capacité de l'autre.

Nous lui conseillerions cependant de ne pas se fier à des inspirations irréflechies, aux suggestions du premier venu. Pour qu'une peinture d'un mérite réellement supérieur se trouve dans le commerce, il faut un certain concours de circonstances. La plupart de ces toiles authentiques ne sont encore en Italie que grâce à la richesse de leurs propriétaires, vainement tentés par les offres les plus séduisantes. Il faut donc attendre que des revers de fortune ou l'extinction d'une grande famille amène la vente de quelque galerie célèbre. Il faut surtout s'enquérir de ces collections formées, comme

celle du cardinal Fesch, pendant les temps de bouleversement politique. Ce sont les mieux fournies et celles qui donnent chance aux marchés les plus avantageux ; le prix de vente se ressentant toujours, plus ou moins, des prix d'achat.

Viennent ensuite les *découvertes* d'anciens tableaux, découvertes moins rares que ne le disent les sceptiques, et dont nous pourrions citer beaucoup d'exemples ; mais nous nous bornerons à un seul, dont les détails nous sont personnellement connus.

Marsuppini, secrétaire de la république de Florence, qui, par une combinaison de talents fréquente au quinzième siècle, rare de nos jours, fut à la fois philosophe, poète et homme d'état, donna une preuve de sa dévotion en fondant une chapelle dans sa ville natale, la même où naquit l'Arétin. Fra Filippo Lippi fut chargé par lui d'en peindre le contre-retable. Volé pendant l'occupation des Français, ce tableau échut, par héritage, à une pauvre femme fort ignorante à laquelle l'acheta un certain Ugo Baldi, brocanteur florentin, il y a quelque deux ans, moyennant soixante et dix couronnes. Bientôt après, il céda son marché à un de ses confrères de Rome, nommé Baldeschi, pour 80 £ (2,000 fr.), et le gouvernement papal qui vient de l'acheter pour la galerie que l'on forme au palais de Latran, l'a payé près de 300 £ (7,500 fr.), ce qui constitue au marchand un bénéfice fort honnête sans doute, mais ce qui ne représente nullement la valeur du tableau. En effet, le mérite intrinsèque de cette œuvre est singulièrement rehaussé par l'intérêt historique de deux figures accessoires, qui sont les portraits de Marsuppini et de son frère.

Une production du même temps, et non moins intéressante, n'a pas eu un si médiocre destin. C'est un tableau de Sandro Boticelli, exécuté d'après les indications de Matteo Palmieri (de Florence), et cité comme preuve à l'appui, dans la dénonciation d'hérésie qui fut portée contre ce dernier. Cette peinture, une des plus remarquables de l'époque, avait été prise par les Français, et déposée par eux dans la galerie des *Belle*

Arti, lorsqu'on la réclama comme une propriété de famille. Quelques centaines d'écus, à cette époque, en auraient assuré la possession au gouvernement toscan ; mais il ne sut pas se décider à temps, et le tableau, rendu à la lumière, convenablement restauré, tombé, en un mot, dans le domaine public, n'a pas manqué d'atteindre son véritable prix. On le cote aujourd'hui 1,000 £ (25,000 fr.).

Bien qu'entre tous les commerces, celui des tableaux soit sujet à une multitude de fraudes, il ne faudrait pas attribuer aux brocanteurs toutes les perfidies que le vulgaire met sur leur compte, ni s'exagérer leur mauvaise foi. Dans le négoce particulier qu'ils font, presque rien n'a de valeur intrinsèque. Tout est fantaisie, caprice, affaire de goût, affaire de mode. La confiance qu'on accorde à l'authenticité de tel ou tel tableau, ne repose sur aucune preuve appréciable, non plus que les doutes soulevés contre elle, et qui n'ont jamais presque le moindre caractère de certitude. Nous parlions de valeur intrinsèque ; pas un tableau n'en a d'autre que celle des prix payés pour l'avoir. Le trafic de pareils objets ne saurait donc être qu'une spéculation dans laquelle rien n'est positif si ce n'est le profit une fois réalisé ; et toute la science du spéculateur se borne forcément à bien vendre, à bien acheter. Ceci est tellement vrai qu'une ignorance grossière, en fait d'arts, est l'apanage ordinaire de cette classe d'hommes qui en trafiquent ainsi, et que les assertions gratuites dont ils se rendent coupables sont, pour une bonne moitié, des mensonges involontaires. Ceux-là même qui se piquent d'un tact plus exercé, ne savent, en réalité, reconnaître que les objets *vendables*, les genres en faveur, les chances du marché. Leur prétention s'arrête là. Quant aux artistes, on leur conteste la capacité nécessaire pour juger les tableaux, surtout les tableaux anciens ; et la question de prééminence n'est pas encore décidée, sur ce point, entre les simples connaisseurs et les connaisseurs praticiens. Ces derniers, incontestablement plus familiarisés avec les procédés mécaniques de la peinture, et par conséquent avec les indices extérieurs de l'origine des tableaux, n'en sont pas

moins sujets à se laisser aveugler par certains préjugés de tempérament, qui déconcertent leur faculté d'appréciation. Pour ce que nous en pouvons savoir, nous préférerions à tous autres conseillers, les peintres qui se sont adonnés longtemps au commerce des anciens tableaux, et surtout les ouvriers restaurateurs, entre les mains desquels beaucoup de chefs-d'œuvre ont passé.

À défaut de leurs conseils, l'amateur qui veut ne point acheter à trop grands frais l'expérience dont il a besoin, devrait, nous le croyons, étudier en même temps dans les livres et dans leurs chefs-d'œuvre les plus authentiques, les principaux représentants de chaque école. Il devrait ensuite examiner avec soin, et apprécier d'instinct un grand nombre de tableaux, avant d'en acheter aucun, soit d'inspiration, soit par le conseil d'autrui. Voilà pour l'homme qui fait une affaire personnelle du choix de ses tableaux, et y attache une importance considérable. Quant à celui pour qui la peinture n'est que l'accessoire fashionable d'un riche mobilier, et qui, sans accepter les préférences pédantes de telle ou telle école, veut tout simplement orner sa résidence de tableaux agréables, il fera bien de s'effacer complètement, et de déléguer à sa place, soit un commissionnaire honnête et versé dans cette matière, soit un peintre dans le goût duquel il aura reconnu quelque analogie avec le sien. Cette méthode est de toutes la plus commode et, peut-être, la plus sûre. Elle est en revanche la plus coûteuse, et la moins féconde en véritables plaisirs. La plus coûteuse, puisque le *tant pour cent* qui dédommage ordinairement le commissionnaire des peines et soins qu'il a pris, n'est pas précisément une prime donnée à son zèle pour vos intérêts pécuniaires ; la moins agréable, puisque vous renoncez, de propos délibéré, à toutes les joies d'une chasse aux tableaux, et à l'affection que vous inspirent naturellement ceux que vous avez acquis avec le plus de peine.

Nous supposerons donc que nous avons affaire à un amateur assez zélé pour vouloir, au prix de quelques fatigues et de quelques déboires, composer lui-même sa galerie, et nous

lui demanderons, tout d'abord, de renoncer à quelques préjugés.

Le premier, et le plus dangereux, est de tout subordonner aux connaissances techniques dont il est peut-être pourvu. A part l'authenticité d'un tableau, à part sa bonne ou mauvaise exécution, il est certains défauts qui peuvent l'exclure de tout cabinet bien formé. Un sujet révoltant, ou traité d'une manière basse et prosaïque, une peinture dont l'ensemble déplaît, ou gâtée par quelque défaut capital, etc. Les ébauches, encore qu'elles puissent être d'un grand prix pour l'étudiant, ajoutent rarement quelque prix à une collection choisie avec soin. L'achat de tableaux *surpeints* doit être évité comme une spéculation généralement trop chanceuse. Sur le continent, les amateurs bien avisés accordent tout son prix à une belle copie *du temps*, exécutée d'après un chef-d'œuvre, par un des peintres de l'école à laquelle il appartient. Chez nous, au contraire, et dans le jargon du pseudo-connaisseur, ce seul mot *copie* est une flétrissure ineffaçable qui dépare la plus belle toile, et qui n'admet aucune distinction entre le mérite fort divers de celles qui se trouvent ainsi anathématisées. Cette rigueur est tout simplement une absurdité; c'en est une aussi que de vouloir, du premier coup, compléter une collection. Il faut attendre du temps et des occasions qu'il amène, le perfectionnement définitif d'une pareille œuvre. C'est un arbre qu'il faut greffer, émonder, suivant que le hasard nous en fournit les moyens, soit par voie d'échange, soit par des additions graduelles et bien ménagées.

Une des premières idées qu'il faut se graver dans l'esprit quand on entre dans cette voie, c'est que le prix demandé pour un tableau n'a ordinairement qu'une analogie fort lointaine avec celui qu'on en doit offrir, prix que le marchand ou le propriétaire avec qui vous traitez, sera charmé d'accepter. Il en est surtout ainsi en Italie, où presque toutes les familles possèdent quelque œuvre d'art qu'elle sont pressées de convertir en bel et bon argent, et où de nombreux entremetteurs; fort peu scrupuleux en ces matières, sont toujours prêts

à fourvoyer le malheureux voyageur dans de prétendues galeries (autant d'affreux greniers), pour leur y montrer, en grand mystère, quelque Raphaël apocryphe. En général, on n'a que peu d'avantages et beaucoup d'ennuis à traiter directement avec les particuliers. Sans parler des sentiments de délicatesse, souvent fort mal placés, qui nous empêchent, en pareil cas, de défendre, comme nous le devons, nos intérêts, il faut encore combattre les prétentions naïves du propriétaire toujours porté à s'exagérer, dans la sincérité de son cœur, le chef-d'œuvre que vous voulez lui ravir. On peut, et cela s'est vu, profitant du besoin d'argent qu'il éprouve, obtenir ainsi, à un assez bas prix, de véritables trésors; mais ceci est l'exception, et bien plus fréquemment, au contraire, vous ne trouvez chez le bourgeois — soit ignorance, soit friponnerie — qu'un tas de croûtes, dont la moindre est qualifiée chef-d'œuvre.

Ne nous sommes-nous pas amusés plus d'une fois à choisir, dans un lot de tableaux, ce qu'il nous offrait de moins précieux pour demander, avec les apparences d'une curiosité intéressée, le prix de cette rare merveille qui, chez le brocanteur le plus avide, ne nous eût pas coûté un dollar? Or jamais, en pareille occasion, le propriétaire ne manquait d'élever ses prétentions à quatre ou cinq cents couronnes. Nous arrivait-il de sourire au succès de notre petite mystification? nous étions assaillis des propos d'usage en pareil cas: — Qui sait, nous disait-on, si ce tableau ne vaut pas vingt fois la somme qu'on en demande? Mon père a vendu vingt-cinq *lire* une *Madonna* dont l'acquéreur refuse aujourd'hui cinq cents écus, etc. Un baronnet écossais, dont la bourse était mieux appréciée que son discernement, et qui voyait en conséquence les vendeurs accourir en foule autour de lui, se laissa persuader, un beau jour, à Milan, d'examiner et de marchander un barbouillage indigne de la moindre attention. L'Italien auquel il avait affaire crut voir les mines du Pérou s'entr'ouvrir à ses pieds quand l'honorable gentleman lui parut séduit; — ses yeux brillèrent — et d'une voix émue il demanda de prime saut la bagatelle de... *cento mille scudi!* cinq cent mille francs; proba-

blement le chiffre le plus élevé dont il eût jamais calculé la puissance.

A une ignorance pareille, les *signori*; les particuliers, ainsi nommés par opposition aux brocanteurs, joignent une impudence immodérée que toutes leurs ruses ne dissimulent point assez, et qui manque généralement son but. Les voyageurs savent bientôt ce que veulent dire les précautions oratoires du valet de place, lorsqu'avant d'entrer dans certains palais en ruines, il vante éloquentement les avantages énormes que l'on trouve à traiter directement avec les propriétaires de collections, et prône la confiance que mérite en particulier le respectable gentilhomme chez lequel il va vous introduire; on peut s'attendre alors à des assertions si grossièrement fauleuses, à des prix si exorbitants, à des conditions si absurdes, qu'elles manquent nécessairement leur but, et laissent votre bourse à l'abri de tout dommage.

A tout prendre — et bien que les cent yeux d'Argus ne fussent pas de trop pour de pareilles transactions — on traite tout aussi sûrement et à meilleur marché avec les trafiquants ordinaires. La liste de leurs falsifications serait trop longue à compléter ici. Attribution mensongère à tel ou tel maître, qui change de nom suivant que la mode change de favori; — habile contrefaçon d'une peinture antique; — fausses marques assignant une illustre origine à des toiles sans valeur; — mystérieuses menées qui tendent à vous persuader que le tableau placé sous vos yeux est mis en vente par quelque noble ruiné; — le ciel pris à témoin que nul amateur n'a eu le bonheur de contempler ce chef-d'œuvre; — ou bien encore l'insinuation délicate qui vous montre dans un demi-jour difficile à pénétrer quelqu'un de vos riches compatriotes, tout prêt à faire de grands sacrifices pour s'assurer la possession de ce trésor qu'il convoite, — toutes ces vieilles rubriques bonnes tout au plus pour nos ancêtres, sont aujourd'hui percées à jour. On ne les emploie que par exception, quand on y est encouragé par la crédulité sans bornes de quelque voyageur ultra-naïf; mais il en est d'autres — mieux en harmonie avec les besoins

raffinés de notre époque — et que savent varier à l'infini les marchands italiens, comédiens de naissance, formés de longue main à improviser toute sorte de rôles.

Parmi ces attrappes, on en distingue spécialement trois qui peuvent passer pour les prototypes de toutes les autres. Nous nous permettrons de les caractériser par les désignations suivantes : La *souricière naïve*, la *souricière confidentielle* et le *coup de main*. Chacune demande à être *illustrée* par un exemple.

Lorsqu'un Italien vous offre quelque objet à vendre, et que vous vous enquérez du prix qu'il en veut, il est ordinairement frappé d'un mutisme subit. Vous pourriez croire qu'il n'a pas entendu votre question, ou qu'il ne l'a pas comprise, et qu'il en attend une seconde édition. Si vous la répétez, au lieu de vous répondre il reprend paisiblement le fil des éloges par lesquels il avait entrepris de rehausser la valeur de sa marchandise. Le mieux serait alors de vous retirer sans ajouter un mot; mais si, pour la troisième fois, vous vous hasardez à réitérer votre demande, il la répète à son tour, ... et se tait. Tout le temps qu'il gagne par ces hésitations volontaires est employé, soyez-en certain, à calculer, jusqu'au dernier centime, la somme que le rusé coquin croit pouvoir vous extorquer, selon votre richesse apparente, vos lumières et votre crédulité. A bout de tergiversations préliminaires, et quand il ne peut plus différer de vous répondre, le candide marchand prendra son plus grand air de franchise, et avec une sincérité quelque peu solennelle : Ecoutez (*ascoltate*), vous dira-t-il, ce tableau m'a coûté cent écus!... et comme, selon toute apparence, vous n'admettez pas qu'il en vaille cinquante, vous avez bientôt renoncé à une acquisition si désavantageuse, et vous passez froidement à un autre sujet de conversation; mais le *signor*, fort désappointé de voir que vous reconnaissez si mal la franchise avec laquelle il vous a initié au secret de son premier marché, n'en persiste pas moins à ramener l'entretien sur le tableau qui a paru vous frapper. Seulement, il semble hésiter en vous demandant ce que vous prétendriez le payer. Tout naturellement, vous vous souciez fort peu d'insulter

cet homme en lui offrant moins que son tableau ne lui a coûté; il aurait même le droit de s'étonner que vous n'ajoutiez pas à son déboursé quelque bénéfice légitime. Ces considérations vous font reculer et battre en retraite devant les questions qu'il réitère à son tour; car il vous harcèle maintenant, et ne se lasse pas de vous répéter qu'il a besoin de vendre: bref, pour vous débarrasser de ses importunités, vous hasardez un prix que vous le croyez hors d'état d'accepter. Ce prix (soixante écus) ne vous laisse aucune inquiétude sur l'issue du marché, désormais irréalisable selon vous. Votre homme hésite, soupire, et murmure enfin un *à poco* plaintif; mais ces mots ont scellé votre arrêt, et à peine faites-vous mine de sortir, qu'il vous suit pour vous déclarer que son tableau est à vous. A l'instant même, par un revirement d'idées favorable au marché que vous venez de conclure, vous êtes presque honteux d'avoir offert un prix si bas, et vous rentrez dans votre hôtel, à demi triomphant. Si vous pouviez jeter un coup d'œil sur le livre de compte tenu par votre brocanteur, vous y verriez la transaction portée en ces termes :

DORT.	Écus.	AVOIR.	Écus.
Une petite Cléopâtre, école du Guide; prix portée pour mémoire à.....		Une Cléopâtre évaluée.....	100
Paysage censé de Lucatelli, qui m'a coûté trois écus, mais qui en vaut.....	60		
Pour préparation du dito.....	8		
Pour nettoyage et collage de la Cléopâtre.....	3		
Balance, constituant mes bénéfices de vente.....	32		
Total.....	100	Total.....	100

Que si vous aviez, au lieu de ce calcul nominal, le véritable aspect de l'affaire, elle se présenterait ainsi :

DOIT.		AVOIR.	
	Écus.		Écus.
Frais exposés pour la Cléopâtre		Reçu (argent pour la Cléopâtre)	
en totalité.....	11	une somme de.....	60
Bénéfices à réaliser sur la vente.	49		
Total.....	60	Total.....	60

Et après mûre inspection, vous constatez que votre Cléopâtre est une méchante copie, valant à peu près autant de shellings que vous avez donné de couronnes pour la posséder; en sorte qu'il vous en a coûté environ dix £ (250 fr.) pour apprendre à vous méfier de la *candeur* italienne.

La souricière confidentielle prend autant de formes que Protée; mais elle s'enveloppe toujours de quelque mystérieux nuage. Un marchand, ou même un officieux brocanteur (quelquefois décoré du titre de comte) fait allusion devant vous, comme en passant, à certains tableaux de prix que peut-être arriverait-on à se procurer; mais à peine ces mots lâchés, et comme s'il se repentait de son indiscretion, il change de sujet, non sans une certaine affectation très-agaçante. Soit curiosité, soit tout autre motif, si vous reprenez cet entretien dangereux, la voix de votre interlocuteur devient caverneuse; d'une façon toujours moins intelligible, il vous parle de certains objets presque inappréciables, et qui jamais n'ont été mis en vente, objets qu'une foule de circonstances ne permettent pas d'exposer; bientôt il entre dans plus de détails, mais à mots couverts. Il s'agit de tableaux soustraits à l'embargo d'une substitution presque immémoriale, pour subvenir aux besoins d'une maison princière; ou bien d'un couvent mis au pillage, parfois même d'une royauté réduite à faire argent de tout. Demandez-vous à jeter un coup d'œil sur ces merveilles? on vous oppose toute sorte de difficultés; on exige de vous le serment de ne rien révéler. Il semblerait qu'il s'agisse d'une conspiration déjà suspecte au gouvernement du pays. Enfin, quand on juge votre imagination suffisamment exaltée, on prend heure et jour pour vous montrer, avec toute sorte de

précautions et de garanties... un infâme ramas de méchants tableaux qui n'ont rien de remarquable si ce n'est le clinquant de leurs cadres, et les prix déraisonnables inscrits derrière chacun d'eux.

Quiconque a fréquenté les brocanteurs romains, connaît du reste le *signor A.*, dont l'esprit facétieux et la langue dorée s'exercent volontiers aux dépens de ses plus respectables clients. Il n'y a guère plus de deux ans qu'il se débarrassa, dans une seule demi-heure, de toutes les croûtes accumulées dans sa boutique. Un jeune pair d'Irlande était chez lui quand un domestique en grande livrée s'y présenta, porteur d'une lettre imposante par son format et les dimensions inusitées de son cachet. Le marchand demande poliment la permission de l'ouvrir, et après y avoir jeté un rapide coup d'œil : « — C'est bien, dit-il au valet de chambre, mais je n'ai pas le temps d'examiner à présent les tableaux de votre maître. Vous repasserez, s'il vous plaît. » Le domestique paraît embarrassé ; son embarras excite la curiosité du jeune *mylord*, à qui le *signor A.* explique négligemment l'affaire. C'était un lot de peintures anciennes, héritage d'une ancienne famille bolonaise, qui le lui avait adressé pour qu'il le vendît ; mais jusqu'alors il n'avait pas eu le loisir d'ouvrir les caisses, qui attendront bien encore quelque temps. Notre Irlandais, avec la vivacité naturelle à sa race, veut examiner le dépôt, séance tenante. *A.* ne consent à ouvrir les caisses qu'après mille résistances : « — A quoi bon ? c'est du temps perdu ? Ne faudra-t-il pas nettoyer, classer, évaluer tout cela avant que de le mettre en vente ? » Le catalogue manuscrit portait les noms les mieux faits pour éveiller l'appétit d'un amateur anglais. C'étaient des *Guide*, des *Dominiquins*, des *Carraches*, des *Carlo Dolce*, mais si sales, recouverts d'une poussière si épaisse, et tellement enfouis sous d'anciennes couches de vernis, qu'on pouvait à peine entrevoir la touche de ces grands maîtres. L'adroit brocanteur les jetait pêle-mêle, avec une sorte d'impatience, aux pieds de son client ébloui, et cependant s'efforçait de faire valoir à ses yeux les toiles propres et bien encadrées qui tapissaient

les murs de son magasin; mais plus il insistait ainsi, plus l'autre se laissait emporter au désir de se trouver tout à coup possesseur d'une galerie toute faite, et bien authentique. Bref, avant la fin de la visite, le jeune pair avait obtenu, moyennant mille louis, la propriété d'un bloc de toiles valant à peine qu'on fit pour elles la dépense d'un nettoyage.

Ce tour ingénieux n'était qu'une variante; il avait été pratiqué, plusieurs années auparavant, par le même personnage, contre un amateur, dont l'expérience consommée semblait à l'abri d'un piège de cette nature. M. Coesvelt lui-même était chez A., et discutait le mérite d'une assez belle peinture, dont le marchand exaltait singulièrement le prix. Au milieu de l'entretien, les grelots et le trot d'un cheval de poste retentissent dans la rue; le courrier fait claquer son fouet devant la porte. A ce bruit, le brocanteur s'étonne, sort en toute hâte, et se trouve devant un exprès, botté, éperonné, zébré de boue, qui lui tend une dépêche. Il en brise l'enveloppe, et après un moment de lecture une véritable confusion se peint sur ses traits mobiles. « Parbleu! s'écrie-il, j'allais me mettre en de beaux draps. » M. Coesvelt veut savoir ce dont il s'agit. « Imaginez, reprend A., que tandis que j'étais en train de vous céder ce tableau, le courrier ici présent le venait quérir à bride abattue de la part d'un noble russe, à qui je l'offrais la semaine dernière pour telle somme. J'allais donc, sans m'en douter, sur un marché conclu. »

Le prix indiqué dépassait de beaucoup celui que M. Coesvelt comptait mettre à son acquisition, qui au fond ne le tentait guère. Mais A. s'y prit avec tant d'adresse, et sut ajouter tant d'intérêt à cet épisode saisissant, que le savant amateur s'y laissa prendre. Il surenchérit l'offre du boyard, et tandis qu'il se félicitait de cette victoire nationale, il prêtait à rire au fin compère qui avait tout inventé: gentilhomme russe, courrier, dépêche, et le reste.

On sait maintenant ce que nous appelons *un coup de main*. Mais, convenons-en, les coups de main sont rares, et ce n'est

pas d'eux qu'il faut se méfier le plus. La contrefaçon est bien autrement périlleuse, passée comme elle l'est à l'état d'institution. Dans les principales villes d'Italie, on a formé des ateliers spéciaux où se fabriquent des tableaux, imitant le faire des grands maîtres qui jadis y travaillèrent. Ainsi, à Bologne, des Carrache et de leurs disciples, des Carlo Dolce, des Sasso-Ferrato; à Venise, des Titien et des Giorgione; à Milan et à Ferrare, des Luini, des Garofalo, et aussi des portraits du Morone. On choisit pour cela de vieilles toiles endommagées que l'on se borne à restaurer si ce travail suffit, et que, dans le cas contraire, on repeint d'un bout à l'autre après une nouvelle préparation. Quelquefois on laisse subsister, dans leur intégrité, les portions qui ont le moins souffert, et auxquelles on adjoint, fort adroitement, des raccords ingénieux. Une couche épaisse de vernis masque ces assemblages adulfères, et défie les regards de l'observateur trop curieux. C'est peut-être là le seul indice qui puisse mettre en garde contre ces tableaux, d'ailleurs savamment imités, et que tout recommande, jusqu'aux traces laissées par le passage des vers, dont ils semblent avoir été la proie.

Au surplus, les imitations de tableaux antiques ne se débitent pas seulement en Italie. On en expédie bon nombre en pays étrangers, où des marchands de bonne foi deviennent, sans le savoir, complices de ces fraudes indignes. Il faut donc, à Londres ou à Paris, aussi bien qu'à Bologne ou à Venise, se méfier de toute peinture attribuée aux grands maîtres, dont on ne demande qu'un prix modéré, surtout si elle est fraîchement et surabondamment vernie.

Guizzard, de Bologne, est le plus habile et le plus connu parmi les ouvriers occupés à ces *rifaccimenti*. Dessinateur consommé, il sait imiter, avec une dextérité merveilleuse, la surface des vieux maîtres, depuis Francia jusqu'au Guide. Son côté faible étant la composition, il aime mieux repeindre les vieux tableaux avariés de tel maître ou de telle école, que produire de prétendus originaux. Cependant la première de

ces tâches est bien loin d'être la plus facile, et l'imitation, tentée à côté même du modèle, exige une perfection rare pour que le contraste échappe aux regards.

A Florence, le chevalier Michele Micheli prétend avoir retrouvé les procédés de l'ancienne peinture en détrempe, telle qu'on l'employait avant l'invention des couleurs à l'huile. Son secret n'a été jusqu'à présent révélé à personne, et le chevalier s'en sert pour composer sur de vieux panneaux de petites peintures, auxquelles il donne le cachet du temps, soit par une chaleur artificielle, soit en les laissant longtemps exposés au soleil. Ses ouvrages sont plutôt des imitations que des copies; cependant, comme Guizzardi, cet habile reproducteur aime mieux suivre le dessin des vieux maîtres qu'inventer lui-même, ou ses sujets, ou la disposition de ses personnages. Il se vante que beaucoup de Raphaëls, fabriqués sur son chevalet, se sont fort bien placés aux ventes de Philip et de Christie (1), et nous sommes peu tentés de le démentir, en ayant vu dans son cabinet que nous jugions très-dignes de cet honneur. Le plus beau *specimen* de son talent en ce genre a été vendu à un de nos amis, avec la condition expresse qu'il serait montré à sir Thomas Lawrence, afin que ce dernier jugeât de la perfection à laquelle peut arriver un imitateur habile. De plus, Micheli avait pris la précaution d'inscrire son nom et son cachet derrière cette toile merveilleuse, dont les plus fins connaisseurs auraient infirmé sans cela l'origine apocryphe, tant on y retrouvait la manière de Ghirlandajo. Mêlée, dans un collection d'élite, à des tableaux du Gaddi, de Beato Angelico, et d'autres grands maîtres, elle n'a jamais paru suspecte à personne, si ce n'est à deux ou trois connaisseurs de premier ordre. On se doute bien qu'un talent comme celui du chevalier Micheli n'est pas rarement mis à l'épreuve dans un pays comme l'Italie, et on trouve en effet, dans différentes villes, des Fra Bartoloméo, des Pinturicchio, des André del Sarte, tous façonnés par cette

(1) Célèbres auctioneers de Londres.

main habile et souple. L'anecdote suivante est aujourd'hui d'une incontestable notoriété.

Un amateur russe, M. Kirschhoff, fut invité par quelques personnages, qu'il avait rencontrés dans les salons de Florence, à une partie de chasse, dont la *Maremma* devait être le théâtre. Pendant que ses compagnons s'abandonnaient à la poursuite du gibier, dégoûté par quelques revers, il revint les attendre dans une espèce de ferme où ils avaient laissé leurs chevaux, et là, pour tuer le temps, il lia conversation avec le fermier. De propos en propos, ce dernier en vint à demander à son hôte s'il aimait les tableaux, ajoutant qu'il aurait en ce cas à lui montrer quelque chose d'intéressant. C'était une peinture, ajouta-t-il, que son père avait possédée longtemps sans en rien dire, et dont il n'avait révélé l'existence qu'à son lit de mort. Elle était, avait dit le vieillard moribond, d'un prix assez grand pour enrichir la famille; mais il ne fallait jamais la montrer ni la vendre à des gens du pays, sans quoi il en résulterait de fâcheuses conséquences :—donnant ainsi à soupçonner què c'était là un bien mal acquis.

Après cet exorde, le paysan conduisit M. Kirschhoff dans une sorte de grenier, et lui montra une fort belle madone avec l'enfant Jésus, dans un cadre sculpté à l'antique. « De qui pensez-vous, lui dit-il alors, que puisse être une pareille peinture ? » M. Kirschhoff nomma Raphaël. « Je le croirais, ajouta le paysan ; si je ne me trompe, c'est là le nom que disait mon père, et du reste nous allons bien le voir, car il m'a laissé ce nom par écrit sur un papier que je garde. » A ces mots il tira d'un vieux bahut un fragment de papier, usé par le temps, sur lequel était griffonné en caractère informes le nom magique : *Raffaello Sanzi*... L'entretien prit alors une autre tournure, et le paysan parla des malheurs qui le forçaient à chercher un acheteur pour ce précieux tableau ; mais les conseils de son père lui faisaient redouter de traiter avec des gens du pays, et il perdrait volontiers une partie du prix s'il trouvait un acquéreur étranger, tout péril étant ainsi écarté. La négociation commença, et se conclut, après maints débats et

maintes hésitations, par une offre de 1,400 £ (35,000 fr.), que le paysan voulut bien accepter, mais non sans maudire la fâcheuse origine du tableau qui le dépréciait à ce point. On roula la toile dans le portemanteau du chasseur, qui partit à l'heure même, sans prendre congé de ses compagnons, et une fois à Florence, prit aussitôt la poste pour Rome, afin d'éviter toute chicane de la part du gouvernement Toscan. Une fois à l'ombre du Vatican, il proclama sa conquête et en fit parade aux yeux de différents connaisseurs, tous d'accord pour admirer le chef-d'œuvre, jusqu'à ce que le signor Vallati, trafiquant habile, dont nous aurons peut-être à reparler, vint désenchanter M. Kirschhoff, en lui dénonçant le véritable auteur de sa madone. C'était tout simplement une répétition fort bien faite, avec quelques différences soigneusement combinées, de la célèbre toile de Raphaël, *la Madonna del Gran Duca*. Micheli, qui s'en reconnut l'auteur dès qu'elle lui fut montrée, l'avait vendue 150 couronnes; et la partie de chasse avait été tout exprès combinée, par certains escrocs du grand monde, pour préparer une magnifique souricière à leur ami de Russie. Celui-ci revint à Florence, où il s'appretait à demander justice contre ces fripons; mais l'affaire fut étouffée, moyennant restitution d'une partie du prix. Cette histoire nous avait inspiré quelque envie de voir le faux Raphaël, et nous nous enquismes de ce qu'il était devenu. Depuis longtemps on avait perdu sa trace; mais il nous fut dit que, selon toutes probabilités, il figurait à titre authentique, dans quelque galerie allemande, attendu que M. Kirschhoff l'avait revendu moyennant un prix fort peu inférieur à celui qu'il avait d'abord payé pour l'avoir. Nous laissons à nos lecteurs le soin de trouver, à notre fidèle récit, une moralité quelconque.

Mais il en ressort une, et très-effrayante, des doutes qui subsistent au sujet des peintures les plus célèbres. Parmi tous les ouvrages de Raphaël, il n'en est guère de plus connu, de plus souvent reproduit par la gravure, de plus généralement admiré en Europe, que la Madone dite *della Seggiola*. Néanmoins, nous avons entendu deux des plus habiles connaisseurs

qui soient à cette heure en Italie, l'un né dans ce pays, l'autre anglais d'origine, contester, chacun de son côté, l'authenticité de ce tableau, qui selon eux, exécuté sur un dessin de Raphaël, n'a pas cent cinquante ans d'existence; et il faut remarquer que le critique italien, admis à prouver la justesse d'une opinion semblable, à propos d'une peinture du même genre, achetée à Rome, dans une galerie presque royale, établit matériellement qu'il avait raison. Un dissolvant actif placé sur la Tête de saint Jean qui faisait l'objet de la discussion, effaça la partie qu'il avait atteinte, et laissa paraître, au lieu de la joue du saint, l'œil d'une autre tête peinte en dessous. Or, nous vous le demandons, si nos deux arbitres ont raison, — si la Madonna della Seggiola n'est qu'une contrefaçon, — quelle est la production de Raphaël dont on ne puisse suspecter l'authenticité? S'ils ont tort, quelle science acquise peut nous mettre à l'abri des plus graves erreurs?

Nous pensions à ce sujet que l'histoire vraie d'un tableau de Raphaël serait un récit rempli d'intérêt. Au début, les pensées, les doutes du grand maître, — les altérations successives de son premier projet, — ses diverses esquisses, — les conseils qu'il sollicite, — les monologues auxquels il se livre devant sa toile encore intacte. Plus tard, les commentaires de chaque personne admise à contempler le futur chef-d'œuvre, — les objections, — les répliques du peintre, — et ses doutes, ses anxiétés, ses colères. Les acteurs de ce petit drame sont, — remarquez-le bien, — les esprits les plus éminents, les artistes les plus célèbres de l'Italie; les uns admirateurs, les autres rivaux ou disciples de l'immortel Sanzio. Comme décoration de l'atelier où l'action se passe, figurez-vous les modèles choisis de toutes parts, — magnifiques échantillons de beauté virile, types gracieux et séduisants du charme féminin; — les superbes esquisses çà et là suspendues aux murailles, entre des trophées d'armes et de riches costumes. Suivez ensuite l'œuvre terminée dans l'église, le palais, la galerie qu'elle orne tour à tour; — suivez-la dans ses pérégrinations aventureuses, — tantôt perdue à la suite de quelque grand pillage, souillée de boue, dégradée, et qui sail

rabaisée jusqu'au vil étal de quelque marchand, — puis reconstruite, restaurée avec amour, et passant des mains du brocanteur dans celles d'un de nos Crésus contemporains. Imaginez enfin tout ce qui s'est dit autour de cette toile, quelles passions diverses elle a réveillées, — depuis le culte fervent de l'artiste jusqu'à la cupidité du spéculateur, — et vous vous serez raconté le roman le plus varié, le plus attachant, le plus dramatique.

Revenons à la triste réalité, c'est-à-dire aux fourberies des marchands italiens, soit qu'ils négocient des tableaux, soit qu'ils trafiquent de prétendues antiquités, commerce important, surtout à Rome et à Naples. Ils avouent naïvement leurs méfaits en ce genre : « Vous savez bien, monsieur, me disait l'un d'eux, que nos affaires sont à peu près impossibles à conclure sans quelques petits mensonges, et que ces mensonges-là ne chargent guère la conscience... Quand on vend des antiquités, monsieur, on met son acte de baptême dans sa poche... Vous me comprenez, n'est-ce pas?... » Et pour que je compris mieux, sans doute, il me raconta le mauvais tour joué, il y a plusieurs années, par l'homme dont il a été l'apprenti, à un des membres de notre chambre haute, qu'on savait grand amateur d'antiques. En apprenant son arrivée à Rome, V... (le brocanteur en question) se hâta de commander, à l'un des meilleurs fabricants de pierres, un camée particulièrement assorti aux goûts du comte ***. La pierre fut choisie avec soin, le travail en fit une admirable copie, et un bon joaillier eut commission de la monter en bague, aussi habilement qu'il le pourrait. Pendant cette dernière opération, la pierre fut brisée. Voilà notre spéculateur furieux, et sa victime sauvée, du moins selon toute apparence; mais il n'en fut pas ainsi. L'Italien rusé trouva moyen de rendre son hameçon plus dangereux qu'il ne l'avait jamais été. Choisisant un des principaux fragments du camée ainsi détruit, il le porte au comte, comme la trouvaille d'un paysan; et, pour lui faire admirer la rare perfection de la matière et du travail, qui eussent fait du camée, retrouvé tout entier, un antique

presque sans prix. Son éloquence eut un plein effet; le comte, séduit, voulut avoir ce fragment précieux, et le paya de façon à couvrir tous les frais déjà exposés par le brocanteur. Ce ne fut point assez pour ce dernier. Voyant sa noble dupe fort contente du marché qu'elle venait de conclure, il imagina de revenir quelques jours après, avec un autre débris du fameux camée, obtenu, disait-il, d'une fouille plus assidue, à laquelle, par amour de l'art, il avait convié le paysan. Nouvel enthousiasme, nouveau marché. Lord *** était entré dans la nasse et ne devait pas en sortir dès si tôt. Un troisième, un quatrième fragment furent successivement retrouvés, préconisés, vendus comme les deux premiers. Bref, morceau par morceau, le camée tout entier passa dans les mains du généreux amateur, qui se trouva l'avoir payé quatre fois plus cher que s'il l'eût acheté tout d'abord, avant l'accident qui semblait l'avoir mis hors du commerce.

On peut opposer à cette déloyale manœuvre, le procédé d'un autre pair d'Angleterre, aussi distingué comme écrivain qu'il est classé haut par sa naissance. Un jour qu'il passait à cheval, près de Tivoli, un paysan lui proposa une médaille romaine en bronze, dont il ne demandait qu'une demi-couronne. Sans être le moins du monde connaisseur, lord *** ne vit pas d'inconvénient à faire cette emplette, qu'à son retour il montra, par hasard, à un connaisseur de ses amis. La médaille se trouvait être une pièce assez rare et parfaitement conservée, dont la valeur vénale montait à trente dollars. La première fois que Tivoli fit le but de sa promenade, notre voyageur fut chercher le paysan à la médaille, et lui compta le complément du prix.

Nous ne devons pas omettre, puisque nous parlons peinture, quelques-uns de ces récits qui raniment l'espérance des amateurs, en leur montrant par quels hasards inattendus les plus belles productions de l'art ancien sont quelquefois rendues au jour, après avoir disparu pendant des siècles.

Parmi les chefs-d'œuvre dont le bon goût et la libéralité du roi de Bavière ont enrichi la Pinacothèque de Munich, on re-

marque une Madone (demi-grandeur) attirant Jésus à ses lèvres et sur son cœur. Elle est communément désignée sous le nom de *Madonna de' Tempi*, par allusion à la famille des comtes Tempi, nobles florentins, chez lesquels elle fut découverte. Un des serviteurs de cette maison s'étant trouvé malade, on envoya chercher un médecin qui fut introduit, sans cérémonie, dans le galetas où ce pauvre diable était gisant. Tout médecin, dans ce pays d'artistes, se pique plus ou moins de dilettantisme. Pendant que le patient détaillait longuement les symptômes de sa souffrance, les yeux du docteur s'arrêtèrent sur un vieux cadre fort souillé, qu'on semblait avoir jeté dédaigneusement derrière le lit, comme s'il ne valait pas même la peine d'être accroché au mur. Il le contempla longuement, dicta son ordonnance d'un air distrait, fit appeler le maître de la maison, et sollicita de lui la permission d'examiner cette toile enfumée. On fit venir une éponge et de l'eau. La première crasse disparut, et notre docteur ordonna dès lors, en toute connaissance de cause, un nettoyage plus complet. Le tableau en question n'était rien moins, à son avis, qu'une très-belle œuvre de l'école de Raphaël. Après mûr examen, il fut avéré qu'il ne se trompait point. Le tableau est resté attribué à Raphaël lui-même, bien que certains connaisseurs ne veuillent y voir qu'un André del Sarte. Le roi de Bavière l'a payé 1,500 £ (37,500 fr.).

Ce n'est pas la première acquisition de ce genre qui ait été faite pour le musée de Munich. Le plus beau morceau de la galerie Leuchtenberg est la Madone à l'Enfant, de Murillo (que certains attribuent à Vandick), ouvrage remarquable parmi les meilleurs qui soient sortis de chez l'un ou l'autre de ces grands coloristes. On raconte qu'elle fut ramassée, dans un mauvais cabaret, près de Ratisbonne, par un pauvre diable de colporteur, de qui l'acheta plus tard le comte Rechberg, et plus tard encore le prince Eugène Beauharnais.

De même, la statue d'Honeus, un des fils de Niobé, — qu'on regarde comme la perle de la Glyptothèque, — fut découverte, il y a quelques années, dans l'atelier d'un maçon, à Dresde, et

acquise moyennant cinq francs. Le roi Louis l'a payée plus tard tout aussi cher que la Madone dont nous parlions tout à l'heure.

Une autre Madone avec le Christ et saint Jean, qui avait originairement appartenu à la famille Farnèse, et derrière le cadre de laquelle se lisait l'inscription suivante : *Ouvrage du divin Raphaël*, échut, par héritage, il y a peu d'années, à la comtesse Broglio, de Turin. Nonobstant ses glorieux antécédents, et bien qu'il eût été reconnu authentique par un des souverains pontifes, la comtesse donna commission à son portier de vendre ce tableau, s'il en trouvait 32 £ (800 fr.). Il tomba ainsi dans les mains d'un homme mieux au courant du prix de ces sortes de reliques. Celui-ci le vendit avec un bénéfice énorme, au prince de Carignan, et maintenant il orne la galerie royale, sous le nom de *Madonnà della Tenda*, à cause de la tenture de tapisserie qui en fait le fond.

A la suite d'un triage opéré dans la galerie de Florence, par ordre du grand duc actuel, on avait mis en vente quelques vingtaines de tableaux rélégués au rebut. L'un d'eux fut acheté par un artiste peintre, nommé Fieschi, lequel, l'ayant nettoyé, reconnut un Léonard de Vinci, dont il a, depuis, refusé 900 £ (22,500 fr.).

Le professeur Tosoni, de Milan, possède une jolie peinture allégorique, de petite dimension, qu'il a payée 42 £ à un amateur anglais (1,050 fr.), et qu'il évalue, la supposant de Raphaël, à plus de quatre mille louis.

Les promeneurs étrangers qui errent dans les rues de Rome ont presque tous remarqué le magasin d'un certain Luzzi, magasin dont la porte est flanquée des plus horribles madones, et des martyrs les plus effrayants qui jamais aient affligé l'œil d'un chrétien. De cette méchante boutique, où sont entassés des monceaux de mauvaises guenilles peintes, il est sorti quelquefois, grâce aux regards de lynx et à l'infatigable curiosité des amateurs, des morceaux du premier ordre.

En 1837, à l'époque où le choléra sévissait à Rome, Luzzi revint d'une tournée qu'il venait de faire dans les montagnes de l'Umbrie, ce berceau de l'art chrétien. Il rapportait une

peinture qu'il avait trouvée à Spolète, dans la maison des Ceccarelli — peinture admirable qu'il affirmait être de Raphaël, et qu'il avait payée justement 24 shellings et six pence (environ 30 fr.). Comme ce prix excédait les limites des déboursés qu'il se permettait ordinairement, il résolut de ne rien négliger pour assurer le résultat d'une spéculation si téméraire. En conséquence, il remit le tableau à un restaurateur, qui — mal payé, sans aucun doute — au lieu de le nettoyer avec toutes les minutieuses précautions dont on use en pareil cas, préféra reprendre, à grand renfort de grosses couleurs, les draperies, les fonds, le ciel — ne respectant, en un mot, que les têtes, les mains et les premiers plans, dont il n'osait pas, si courageux qu'il fût, déranger les détails harmonieux. Ceci fait, le nouveau Raphaël fut effrontément annoncé au commerce. Les brocanteurs dont le fléau avait ménagé la santé ne se hâtèrent point d'accourir ; et ceux-là même qui virent le chef-d'œuvre si plaisamment accoutré, se gardèrent bien d'y prendre garde. Luzzi s'entêtait pourtant, et chaque jour haussait de quelques ducats ses premières prétentions. Enfin, le chevalier Hewson, agent du Portugal près la cour de Rome, obtint la préférence, moyennant 1,500 écus et quelques méchants tableaux. Quand une main habile eut fait disparaître toute trace de la peinture nouvelle, on reconnut toute la beauté, toute la conservation du tableau primitif. C'est un des rares sujets de l'ancien Testament que Raphaël ait traités ; les Trois jeunes gens ressuscités sous le manteau du Prophète. Bien qu'on n'eût pas idée de son existence, il est regardé comme parfaitement authentique, et le chevalier l'estime aujourd'hui 4,000 £ (100,000 fr.). — L'été dernier, Luzzi a fait encore une trouvaille presque aussi heureuse : une prétendue *Pietà*, qu'un peintre dévot avait arrangée sur un sujet on ne peut plus profane. En la nettoyant, en effet, le manteau bleu de la madone a disparu. Le Christ défunt, sur le corps duquel tombaient ses larmes, a perdu sa couronne d'épines... La Madone était une Vénus pleurant sur le corps de son cher Adonis. Les anges en deuil sont redevenus des amours, et le tableau,

payé quelques écus, un Annibal Carrache, dont on demande cinq cents guinées.

Nous allons raconter maintenant un procès fort célèbre en Italie, et dont une aventure du même genre a fourni les éléments.

En 1723, une certaine quantité de peintures, sculptures et autres objets mobiliers, dépendant du palais des ducs Orsini, furent judiciairement consignés à mains du duc Aloysio Lante, pour servir de gage, en tant que besoin serait, aux nombreux créanciers du duc Flavio Orsini. Après une longue procédure, le prince Odescalchi réussit, en 1826, à établir ses droits sur cette masse d'objets, jusqu'à concurrence de 6,000 £ (150,000 fr.) qui lui étaient dus par les héritiers du duc Flavio. La vente en est ordonnée, mais auparavant on fait estimer tout ce qui était objets d'art, par Philippe Agricola, qui est maintenant directeur de l'École de peinture: Entre autres tableaux, il dut apprécier une *Madeleine au Désert*, de 18 pouces sur 16, qui fut enregistrée comme une copie de l'école des Carrache, faite d'après l'original que possède encore la galerie de Dresde, et, comme telle, on l'évaluait 30 scudi (160 fr. environ).

La vente aux enchères eu lieu en 1827, et ne produisit que 3,000 écus. Par suite, tous les tableaux qui n'avaient pas trouvé d'acquéreur demeuraient au créancier désappointé dans ses espérances. La Madeleine en faisait partie. Deux ans après, le prince Odescalschi tenta de les vendre en bloc à un brocanteur, qui refusa le marché. En 1835, ayant à faire abattre une partie de son palais, le prince, aidé de son intendant Zarlatta, fit toutes sortes de démarches pour se débarrasser de ces peintures qui le gênaient. Un des *sensati* qu'employa Zarlatta dans cette occasion, lui amena le chevalier Vallati, peintre de chasses assez distingué, qui spéculait alors sur les vieux tableaux, de moitié avec un banquier anglais, M. Jones. Après d'autres négociations sur lesquelles ils ne purent tomber d'accord, Vallati remarqua la Madeleine qu'il dit être une copie d'après le Corrège, et en offrit dix écus. Zarlatta, qui

commençait à se décourager, et aux yeux de qui un autre marchand de tableaux avait singulièrement déprécié la Madeleine, porta au prince l'offre de Vallati, qui fut à peu près acceptée. Le tableau lui fut livré moyennant quinze écus (80 f.), et le reçu qu'on lui donna portait l'indication qu'il avait fournie lui-même : *Une Madeleine d'après le Corrège*.

La peinture était à l'huile, sur cuivre, et complètement *refaite*, à ce qu'on dit. Le dessin et la composition avaient été suivis à la lettre, mais toutes les chairs étaient recouvertes de glacis nouveaux, et les autres parties, revêtues d'un barbouillage si épais qu'elles touchaient au verre destiné à protéger la surface de la peinture. Soit qu'on eût pris ces étranges libertés, dans le but d'améliorer ou de masquer le tableau, il leur devait l'aspect d'une grossière copie.

Vallati, cependant, venant à l'examiner au bout de quelques mois, crut s'apercevoir que certaines parties trahissaient une exécution de premier ordre, et que cette pauvreté, oubliée dans un coin de son cabinet, méritait plus de soins et d'attentions. Il essaya de convertir à cette croyance le plus habile restaurateur de tableaux que l'on connaisse à Rome. Cocchetti — c'est son nom — n'entreprit d'abord qu'avec répugnance la tâche que lui proposait le chevalier, et ne s'en occupait qu'à bâtons rompus, lorsque par hasard il venait dans l'atelier de Vallati. Mais peu à peu, trouvant sous la première surface les vestiges d'un meilleur travail, il prit goût à cette besogne, qui dura neuf mois entiers. Pour en donner une idée à nos lecteurs, il faut leur dire que les dissolvants ordinaires n'étaient pas de mise, la *sur-peinture* étant à l'huile, et non pas au vernis ou en détrempe. C'était donc avec la pierre-ponce qu'il fallait la gratter, couche après couche, et quelquefois avec le tranchant de rasoirs bien affilés. Ainsi, par degrés insensibles, avec mille et mille précautions de détail, on parvint à faire tomber jusqu'au dernier atome, la substance étrangère, sans porter la moindre atteinte au travail primitif, qui reparut dans toute sa pureté. Cette opération, chef-d'œuvre d'adresse et de persévérance, avait coûté 150 écus.

Le chevalier, ravi d'un tel succès, ne sut pas assez dissimuler son triomphe. Bien qu'il n'en eût parlé, sous le sceau du secret, qu'à un petit nombre d'amis, dès le mois de novembre 1836 les *dilettanti* ne parlaient pas d'autre chose que de la merveilleuse Madeleine; — un original du Corrège, longtemps perdu, et qu'on évaluait de 4 à 6,000 £ (100 à 150,000 fr.).

Lorsque ce bruit eut frappé les oreilles du prince Odescalchi, le regret et le dépit lui dictèrent une démarche qui fait peu d'honneur à sa délicatesse. S'appuyant d'un édit rendu par le cardinal camerlingue (tuteur officiel des antiquités et des œuvres d'art), édit rendu pour empêcher l'exportation des objets précieux, il présenta une plainte où il alléguait entre autres choses que la Madeleine était sur le point de passer entre les mains d'un étranger. En conséquence, ordre fut donné à Vallati de la produire, sous peine d'emprisonnement, et le cardinal nomma, pour décider de la valeur qu'elle pouvait avoir, les membres de l'Académie de Saint-Luc. Le comité choisi par elle se composait de huit peintres, allemands ou italiens, résidant à Rome. Ils reconnurent unanimement le grand mérite de cette composition; mais sur la question d'origine, ils se partagèrent. Deux l'attribuaient au Corrège, quatre n'y retrouvaient pas la touche de ce maître, les deux derniers avouaient naïvement leurs doutes. Sur ce, le cardinal remit à Vallati le tableau en litige, mais en lui faisant donner caution qu'il le représenterait aussitôt qu'il en serait requis. Et le procès s'engagea.

Certain que la cause ne serait pas distraite de la juridiction des tribunaux romains, le prince Odescalchi, plaidant au civil, demanda l'annulation de la vente pour cause d'erreur, de fausses désignations et de préjudice notable. Ses agents, disait-il, avaient été trompés, et il n'avait jamais entendu vendre pour une bagatelle un tableau du Corrège, que l'acquéreur avait fait passer à dessein pour une copie sans valeur. En décembre 1838, un jugement lui donna gain de cause et rescinda la vente, ordonnant à Vallati de restituer la peinture au prince,

moynnant que celui-ci l'indemniserait, et du prix originaire et de la somme dépensée pour la restauration de cette œuvre importante : les motifs pris de ce qu'il n'y avait pas eu consentement légal du vendeur, puisqu'une erreur essentielle avait vicié sa résolution ; et aussi de ce que Vallati avait pu connaître la véritable valeur du tableau qu'il achetait à si bas prix.

Appel fut fait par Vallati de cette décision qui inculpait sa bonne foi. Le procès, tirant en longueur, durait encore en 1842, lorsque les parties résolurent d'en finir par un compromis. Le tableau dut être vendu, et le prix partagé entre elles, déduction faite des frais. Vallati estimait les siens à 800 £ (20,000 fr.), et ceux de son adversaire à quelque chose de plus. Or, l'opinion, juste ou non, de quelque connaisseur accrédité pouvait suffire pour que le Corrège si vivement disputé ne valût pas le quart de ces deux sommes.

Et c'est là justement ce qui est arrivé. La *Madeleine* allait être achetée, l'an dernier, par un de nos compatriotes, lorsqu'un tiers intéressé fit savoir à ce gentleman que M. Woodburn l'avait déclarée « une ancienne copie, valant tout au plus 500 £. » Ceci a suffi pour arrêter toute transaction ultérieure. Maintenant Vallati soutient que M. Woodburn n'a jamais vu la peinture qu'il discrédite ainsi, mais seulement une copie suspendue à l'entrée du *Sanctum Sanctorum* où on la cache. En somme, il faut le plaindre ; car dans cette spéculation il a été doublement malheureux. Les tribunaux l'ont privé d'un objet qu'il avait acquis, parce que les meilleurs juges de toute l'Italie déclaraient cet objet un original de la plus grande valeur. Il a perdu l'occasion de le vendre, parce qu'un amateur anglais, bien ou mal renseigné, déclare ce même objet une simple copie. Les brocanteurs de tableaux ne trouveraient-ils pas là de quoi justifier leur scepticisme habituel, qui leur fait regarder leur commerce comme un véritable « jeu de hasard ? »

Les lois appliquées dans le procès Vallati devraient être présentes à l'esprit de tout amateur riche qui traite, en Italie, quelque affaire du même genre. Ainsi, le gouvernement peut intervenir pour empêcher la sortie des objets achetés, s'ils

lui paraissent mériter l'honneur d'une telle prohibition. Ainsi le vendeur peut demander la nullité de la vente, en se fondant sur l'insuffisance du prix.

La première de ces lois, qui existe en Toscane et à Naples aussi bien qu'à Rome, n'est nullement une lettre morte, bien qu'on ne l'applique pas tous les jours. Il a fallu toute l'influence dont jouit auprès de la cour papale, le roi Louis de Bavière, le plus fervent des souverains catholiques, pour qu'il pût transporter à Munich, après l'avoir acheté à la famille Barberini, l'une des plus obscènes et des plus belles créations de l'antiquité, le *Faune ivre*, qui est maintenant à la Glyptothèque. Au moment même où nous écrivons, un buste en bronze de Bindo Altoviti, par Benvenuto Cellini, est retenu dans le palais désert que cette famille possède encore à Rome, le cardinal camerlingue ne permettant pas à l'héritier actuel de le transporter à Florence, où il réside. Ce buste prisonnier demeure caché à tous les yeux, soit que le propriétaire dépité ne veuille le laisser voir à aucun sujet du pays, soit qu'il espère pouvoir l'enlever secrètement, malgré les espions qui surveillent de près ses moindres démarches. Un *Corrège* avait été vendu par le comte Marescalchi à un voyageur français, et ce tableau était déjà sorti de Bologne, quand le gouvernement a contraint le comte à le faire revenir, et à le lui céder pour un prix très-inférieur à celui que l'étranger en donnait. L'an dernier encore, le duc Braschi a dû céder le fameux *Antinoüs* au même gouvernement, pour la très-modique somme de 1,850 £ (46,250 fr.). Le duc en aurait obtenu cinq ou six fois autant d'une cour étrangère, ou même d'un de nos riches connaisseurs, si les dimensions colossales de cette statue lui eussent permis de la faire passer secrètement hors des états pontificaux. On a même été jusqu'à mettre en question le droit que les héritiers du cardinal Fesch pouvaient avoir d'enlever, sinon les tableaux protégés par une convention spéciale, du moins ceux que le cardinal avait achetés depuis son arrivée à Rome.

Ajoutons que toutes les productions de l'art ancien entrent

dans les états du pape sans payer aucun droit, mais sont passibles, à leur sortie, d'un *drawback ad valorem*, calculé sur le pied de 20 %. Les productions modernes, au contraire, payent à l'entrée; on les exporte ensuite sans la moindre taxe. En Toscane, on applique les règles contraires. Les anciens objets d'art ne payent qu'à l'entrée. A Naples, le droit d'exportation sur les tableaux est d'un dollar pour chaque dix pouces carré de toile. Le gouvernement toscan permet la vente des tableaux d'église; celui de Rome y met toutes les entraves possibles.

Au surplus, il s'est fait tout récemment, dans le commerce dont nous nous sommes amusés à raconter les fraudes, un revirement assez singulier. Deux brocanteurs dont il faut louer le savoir, l'activité, voire la bonne foi relative, MM. Basseggio et Baldeschi, font à Londres et à Paris la même guerre que Paris et Londres ont faite si longtemps à l'Italie. Basseggio surtout a rapporté d'Angleterre des tableaux très-supérieurs à ceux que nos *gentlemen* ont emportés de Rome dans le cours des trois dernières années. Assidu à toutes les ventes, l'œil ouvert sur tous les rebuts qu'on fait passer dans les boutiques de Wardour-street, il a pu faire la plupart de ses emplettes à des prix tellement modérés, que l'Italie en profite, toute pauvre qu'elle est. Il ne faut pas croire que Basseggio se borne à la chasse des chefs-d'œuvre inconnus. En 1842, il s'est rendu acquéreur du célèbre *Claude de Litchfield*; et l'an dernier encore, il emportait de chez nous un très-rare échantillon de Rodolfo Ghirlandajo, l'un des plus grands peintres florentins; lequel sans doute enrichira la galerie du Vatican, surnommée la Galerie des Chefs-d'œuvre.

O. N. (*Foreign Quarterly Review.*)

Ethnographie. — Histoire.

L'ANCIENNE CIVILISATION DU MEXIQUE

AVANT L'ARRIVÉE DES ESPAGNOLS.

§ IV (1).

UN ROI DE L'ÂGE D'OR CHEZ LES TEZCUCANS.

Le lecteur se ferait une idée très-imparfaite de la civilisation de l'Anahuac, si nous ne disions rien des Acolhués ou Tezcucans, plus connus sous le dernier nom. Cette nation, appartenant à la même grande famille que les Aztèques, leur rivale en puissance, les surpassait en culture intellectuelle et dans les arts des sociétés policées. Nous trouvons de riches matériaux sur ce sujet dans les annales laissées par Ixtlilxochitl, descendant direct de la dynastie royale de Tezcuco qui florissait au siècle de la conquête. A d'abondantes sources d'informations, il joignait beaucoup d'activité et de talent; son récit a le coloris brillant d'un auteur qui voulait faire revivre les gloires éteintes d'une antique maison. La bonne foi, la loyauté d'Ixtlilxochitl, ont reçu d'unanimes éloges; tous les écrivains espagnols, lorsqu'ils ont pu obtenir l'accès de ses manuscrits, n'ont pas hésité à le prendre pour guide. Je me bornerai à retracer les traits les plus saillants des deux règnes qui embrassent, pour ainsi dire, l'âge d'or de Tezcuco, sans discuter le plus ou moins de vraisemblance des détails; c'est au lecteur à l'apprécier dans la mesure de sa foi.

(1) Voir les numéros de janvier, février et mars.

Les Acolhuas entrèrent dans la vallée vers la fin du douzième siècle, et bâtirent la capitale de Tezcuco sur le bord oriental du lac, à l'opposite de Mexico. De ce point, ils s'étendirent graduellement dans la partie septentrionale de l'Anahuac, où leur carrière de succès fut interrompue par l'invasion d'une race issue de la même souche, les Tépanèques, qui, après une lutte acharnée, s'emparèrent de leur capitale, tuèrent leur roi et subjuguèrent tout son royaume. Cet événement eut lieu vers l'année 1418; le jeune prince Nezahualcoyotl, héritier de la couronne, alors âgé de quinze ans, vit son père égorgé sous ses yeux, tandis qu'il se cachait lui-même dans les branches d'un arbre. Son histoire est aussi remplie de proesses, de périls et d'évasions miraculeuses, que celle du renommé Scanderbeg ou de Charles-Édouard.

Peu de temps après sa fuite du champ de bataille où avait péri son père, le prince tezcucan tomba dans les mains de ses ennemis; conduit en triomphe dans la ville et jeté dans un cachot, il parvint à s'échapper, grâce au dévouement du gouverneur de la forteresse, vieux serviteur de sa famille, qui prit la place du royal fugitif et paya de sa vie cet acte de fidélité. Le jeune prince obtint enfin, par l'intercession de la famille régnante de Mexico, alliée de sa propre race, la permission de se retirer dans cette capitale et plus tard dans la sienne même, où il trouva un abri dans le palais de ses ancêtres. On l'y laissa vivre en paix pendant huit ans, sous la tutelle d'un vieux précepteur, qui, après avoir pris soin de son enfance, lui enseigna les devoirs d'un roi.

Au bout de ce laps de temps, l'usurpateur tépanèque mourut, après avoir légué son empire à son fils, Maxtla, prince d'un caractère cruel et ombrageux. Nezahualcoyotl s'étant empressé de lui rendre hommage à son avènement au trône, le tyran refusa de recevoir le petit présent de fleurs qu'il déposait à ses pieds, et lui tourna le dos en présence des principaux chefs. Un de ces derniers, ami du jeune prince, lui conseilla de pourvoir à sa sûreté, en quittant le plus promptement possible un palais où sa vie était menacée. Nezahual-

coyotl s'enfuit aussitôt d'une cour inhospitalière et retourna à Mexico.

Mais Maxtla avait juré sa perte : il voyait d'un œil jaloux les talents naissants, les mœurs populaires de son rival, et les progrès qu'il faisait tous les jours dans la faveur des anciens sujets de son père. Il forma donc un complot pour se défaire de lui au milieu d'une fête nocturne ; ce complot fut déjoué par la vigilance du vieux précepteur du prince, qui parvint à tromper les assassins en substituant à son élève une autre victime (1). Le tyran désappointé, renonçant à la feinte et à la ruse, envoya une troupe de soldats à Tezcuco, avec ordre d'entrer dans le palais, de se saisir de la personne de Nezahualcoyotl et de le tuer à l'instant. Le prince, averti de ce nouveau complot par son précepteur qui lui conseillait de fuir, aima mieux attendre l'ennemi : les soldats de Maxtla trouvèrent leur victime jouant à la paume dans la cour de son palais. Nezahualcoyotl les reçut avec politesse et les invita même à prendre quelques rafraîchissements nécessaires après leur voyage ; profitant de cet intervalle, il passa dans la chambre voisine, sans exciter le soupçon, car on pouvait toujours le voir à travers la porte de communication. Un encensoir brûlait entre les deux salles ; rempli à propos par les serviteurs du palais, les nuages d'encens qu'il jeta déroberent les mouvements du prince aux soldats. Sous ce voile protecteur, il réussit à s'échapper par un passage secret communiquant avec un grand conduit souterrain qui amenait autrefois l'eau au palais (2). La nuit venue, il sortit de sa cachette et se sauva dans les faubourgs, où il trouva un asile dans la chaumière d'un des anciens sujets de son père.

(1) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 23. Il y parvint en substituant au prince un indien qui lui ressemblait extraordinairement. Ces hasards de ressemblance sont fréquemment une source de comique, mais plus rarement d'intérêt tragique.

(2) L'usage voulait, qu'en se présentant devant un grand seigneur, on jetât quelques aromates dans un encensoir. Ixtlilxochitl, *Relaciones*, Ms., n° 11.

Le roi tépanèque, furieux de ce nouvel échec, ordonna de poursuivre à l'instant le fugitif, dont la tête fut mise à prix. On promit à quiconque le prendrait mort ou vif, malgré l'humilité de sa condition, la main d'une femme noble et un vaste domaine. Des troupes d'hommes armés parcoururent le pays en tous sens, et la chaumière où s'était réfugié le prince n'échappa point à cette battue générale; mais il se cacha sous un amas de fibres de maguey destinés à la fabrication de la toile. Son premier asile devenant peu sûr, il se réfugia dans la contrée montagneuse et boisée qui séparait le royaume de ses pères de la république de Tlascala (1).

En proie à de constantes alarmes, réduit à mener une vie vagabonde, exposé à toutes les intempéries des saisons, il se cachait le jour dans d'épais fourrés ou dans des cavernes, et il en sortait la nuit pour apaiser sa faim. Un jour, pour échapper à ses persécuteurs, il se confia à une troupe de soldats qui se montrèrent favorables à sa cause et le cachèrent dans un grand tambour autour duquel ils dansaient. Une autre fois, il avait à peine eu la force d'atteindre le haut d'une montagne, lorsqu'il vit ses ennemis qui la gravissaient de l'autre côté. En ce moment critique, il fit la rencontre d'une jeune fille qui récoltait du *chian*, plante mexicaine dont la graine est d'un grand usage pour les boissons du pays; il la pria de le cacher sous les gerbes qu'elle venait de couper. Interrogée par les soldats, la jeune fille leur dit qu'en effet elle avait vu le prince, et elle leur indiqua le prétendu sentier que le fugitif avait pris. Malgré la récompense promise, Nezahualcoyotl n'eut à se plaindre d'aucune trahison, tant l'attachement du peuple à sa famille était grand. « Ne livreriez-vous pas le prince, si vous le rencontriez? demanda-t-il un jour à un jeune paysan dont il n'était pas connu. — Non, répliqua celui-ci. — Quoi! pas même pour obtenir la main d'une belle dame et une grande fortune? » ajouta le prince. Le

(1) Ixtlixochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 26. *Relaciones*, Ms., n° 11. Veytia, *Hist. antiq.*, lib. 2, cap. 47.

paysan se contenta de faire un signe de tête négatif et de sourire (1). Plus d'une fois les fidèles sujets du prince subirent la torture et moururent sans révéler le lieu où il se cachait (2).

Ces témoignages de loyauté durent toucher le cœur de Nezahualcoyotl; mais sa situation dans les solitudes des montagnes devenait de plus en plus affreuse. Le spectacle des souffrances de quelques fidèles compagnons ajoutait encore à sa douleur : « Abandonnez-moi, leur disait-il, à ma destinée; pourquoi sacrifier votre vie à un homme que la fortune ne se lasse pas de persécuter? » La plupart des chefs tezcucans, ne consultant que leurs intérêts, s'étaient empressés de se soumettre à l'usurpateur; mais un petit nombre préférait subir la proscription, la mort même, plutôt que d'abandonner leur prince (3).

Pendant la tyrannie de Maxtla, l'agrandissement constant de son empire, avaient répandu l'alarme dans les états voisins qui se rappelaient la douceur et la loyauté des anciens princes tezcucans. Une coalition se forma; un plan d'opérations fut concerté, et, au jour marqué pour le soulèvement général, Nezahualcoyotl se trouva à la tête d'une force assez imposante pour livrer bataille aux Tépanèques; ils furent mis en complète déroute. Le prince victorieux reçut sur sa route l'hommage de ses sujets heureux de le revoir : il entra dans sa capitale, non plus en proscrit, en prisonnier, mais en légitime héritier qui vient s'asseoir sur le trône de ses ancêtres.

Il ne tarda pas à s'unir aux Mexicains depuis longtemps dégoûtés du despotisme de Maxtla; les nouveaux alliés, après une série de sanglantes rencontres avec l'usurpateur, le battirent complètement sous les murs de sa propre capitale. Maxtla s'enfuit dans l'édifice des bains, d'où on l'arracha, et il fut sacrifié avec le cérémonial cruel en usage chez les Azté-

(1) Ixtlilxochitl, Ms., *Hist. chéc.*, Ms., cap. 27.

(2) Ixtlilxochitl, Ms., cap. 26, 27. *Relaciones*, Ms., n° 11. Veytia, *Hist. antig.*, lib. 2, cap. 47, 48.

(3) Ixtlilxochitl, Ms., *ubi supra*. Veytia, *ubi supra*.

ques. La ville royale d'Azcapuzalco fut rasée, et son territoire ravagé devint, à compter de ce jour, le grand marché d'esclaves des nations de l'Anahuac (1).

Ces événements amenèrent une ligue remarquable entre les trois puissances de Tezcucó, Mexico et Tlacopan, ligue dont nous avons déjà dit quelque chose (2). Les historiens ne sont pas d'accord sur les termes précis de cette ligue, et les deux premières nations revendiquent chacune, par leurs historiens, la prépondérance dans la coalition; mais tous conviennent du rang subordonné de Tlacopan, état situé, comme les deux autres, sur le bord du lac. Ce qui est certain, c'est que dans les événements ultérieurs, en paix ou en guerre, les trois états associèrent leurs conseils et leurs armes et agirent avec une parfaite unité jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Le premier acte de Nezahualcoyotl, après son retour dans ses états, fut une amnistie générale. Il avait pour maxime, « que, si un monarque a le droit de punir, la vengeance est indigne de lui (3). » En cette circonstance, il ne se montra pas même disposé à punir; il pardonna aux nobles rebelles et confia aux plus coupables des postes d'honneur et de confiance. Une pareille conduite fut sans doute très-sage; l'abandon de sa cause avait été plutôt l'effet de la peur que celui de la désaffection; mais cette grande politique n'est comprise que des esprits magnanimes.

Nezahualcoyotl s'occupa ensuite à réparer les maux causés par le dernier gouvernement et à restaurer les diverses branches de l'administration. Il fit rédiger un code de loi si complet dans sa concision, si bien assorti aux besoins du temps, que les deux autres membres de la triple alliance s'empressèrent de l'adopter. Ce code, écrit en lettres de sang, méritait

(1) Ixtlilxochilt, *Hist. chich.*, Ms., cap. 28, 31; *Relaciones*, Ms., n° 11. Vertia, *Hist. antig.*, lib. 2, cap. 31, 34.

(2) Voir le premier chapitre de ce premier livre.

(3) « Que venganza no es justo la procuren los reyes, sino castigar al que lo mereciere. » Ms. de Ixtlilxochilt.

plutôt à son auteur le surnom de Dragon que celui de Solon de l'Anahuac; toutefois, ses admirateurs lui ont décerné le dernier (1). L'humanité dans les lois ne se trouve que dans une civilisation avancée : c'est avec le progrès des lumières que le législateur, devenu plus avare de sang et de supplices, s'attache plutôt à réformer qu'à punir (2).

Nezahualcoyotl partagea le fardeau du gouvernement entre plusieurs conseils, tels que ceux de la guerre, des finances, de la justice. Ce dernier était une cour suprême, civile et criminelle, où on appelait des jugements rendus par les tribunaux inférieurs des provinces, qui étaient obligés de faire tous les quatre mois, ou tous les quatre-vingts jours, un rapport exact de leurs actes à cette juridiction supérieure. Dans tous les conseils, un certain nombre de simples citoyens étaient admis à siéger avec les nobles et les plus hauts dignitaires. Il y avait, toutefois, un autre grand corps, ou conseil d'état, institué pour aider le roi dans l'expédition des affaires et l'éclairer de ses avis, qui était exclusivement composé de chefs du rang le plus élevé; ses membres, au nombre de quarante, avaient une place réservée à la table du roi (3).

Il existait encore un tribunal extraordinaire nommé le conseil de musique, mais dont les fonctions, s'écartant du sens précis de ce titre, étaient d'encourager les sciences et les

(1) Voyez Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 247.

Le code de Nezahualcoyotl se composait de quatre-vingts lois, dont trente-quatre seulement sont parvenues jusqu'à nous, d'après Veytia, *Hist. antig.*, t. 3, p. 224, note). Ixtlilxochitl en énumère plusieurs, *Hist. chic.*, Ms., cap. 38; et *Relaciones*, Ms., *Ordenanzas*.

(2) Ces principes ne sont nulle part mieux exprimés que dans les divers écrits de notre compatriote adoptif, le docteur Lieber, sur la théorie de la législation. De pareils ouvrages ne pouvaient être produits avant le dix-neuvième siècle.

(3) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 36. Veytia, *Hist. antig.*, lib. 3, cap. 7. D'après Zurita, les principaux juges, lors de leurs assemblées générales, qui avaient lieu tous les quatre mois, constituaient une sorte de parlement ou de cortès qui donnait son avis au roi sur les questions d'état. Voyez son *Rapport*, p. 106.

arts. Les ouvrages sur l'astronomie, la chronologie, l'histoire, ou toute autre science, devaient être soumis au jugement du conseil de musique avant d'être rendus publics. Cette censure était chose grave, pour l'histoire du moins, où l'altération volontaire de la vérité était punie de mort par le code sanguinaire de Nezahualcoyotl; mais un écrivain tezcucan devait être bien maladroit pour ne pas éluder la loi à la faveur de l'obscurité des hiéroglyphes. Le conseil de musique, composé des personnes les plus instruites du royaume, sans égard au rang, avait la surintendance de tous les produits de l'art et des édifices les plus considérables. Il appréciait le talent des professeurs dans les diverses branches de leur enseignement; il s'assurait par des examens des progrès des élèves; en un mot, c'était une sorte de ministère de l'instruction publique. A des époques fixes, le conseil écoutait la lecture de compositions historiques et de poèmes sur des sujets de morale ou sur les traditions du pays. Des sièges étaient préparés pour les trois têtes couronnées de l'empire, qui décidaient, avec les membres du conseil, du mérite des pièces présentées au concours et lues par leurs auteurs. Les vainqueurs recevaient des récompenses magnifiques (1).

Tels sont les détails, un peu embellis sans doute, recueillis par l'histoire sur une institution qu'on ne s'attendait guère à trouver chez les aborigènes de l'Amérique. Elle nous donne une plus haute idée encore de ces peuples que les nobles vestiges d'architecture dont plusieurs parties du continent américain sont aujourd'hui couvertes. L'architecture parle surtout aux yeux; elle satisfait l'amour de la pompe et l'orgueil des barbares: c'est aussi le genre de luxe auquel les nations à demi civilisées prodiguent le plus volontiers leurs trésors. Les monuments les plus fastueux, et souvent les plus gigantesques, marquent déjà un des premiers grands degrés de la civilisation; mais l'institution dont il s'agit atteste une plus haute

(1) Ixtlixochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 36. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 2, p. 137. Veytia, *Hist. antig.*, lib. 3, cap. 7.

culture morale; c'était un luxe littéraire, une preuve incontestable du goût de la nation pour des jouissances purement intellectuelles.

L'influence de cette espèce d'académie fut très-grande; la capitale devint l'école, non-seulement des sciences embrassées par l'érudition de cette époque, mais de plusieurs arts utiles et d'agrément. Les historiens, les orateurs, les poètes de Tezcuco, se rendirent célèbres dans tout le pays (1). Les archives, logées dans le palais royal, possédaient de nombreux monuments des temps primitifs (2). L'idiome tezcucan, plus perfectionné que le mexicain et le plus pur de tous les dialectes de l'Anahuac, fut, longtemps encore après la conquête, l'idiome favori des auteurs indigènes. Tezcuco put se glorifier d'être l'Athènes du monde occidental (3).

Parmi ses plus illustres poètes, on doit citer l'empereur Nezahualcoyotl lui-même;—car les historiens tezcucans revendiquent aussi ce titre pour leur roi, comme chef de la triple alliance. Il est certain que cet empereur ou roi disputa le prix devant la même académie où il avait si souvent siégé comme juge. Un grand nombre de ses odes, transmises à une postérité reculée, existent peut-être encore dans quelques poudreux dépôts d'archives au Mexique ou en Espagne (4). L'historien Ixtlilxo-

(1) Veytia, *Hist. antig.*, lib. 3, cap. 7. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 247.

L'auteur cite quatre historiens de réputation appartenant tous à la maison royale de Tezcuco, et descendant de l'illustre Nezahualcoyotl. Voyez sa *Noticia des écrivains*, etc., t. 1, p. 6, 21.

(2) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., *Prólogo*.

C'est dans les rares débris de ces documents recueillis avec tant de soins jadis par ses ancêtres que l'historien a glané, comme il nous l'apprend, les matériaux de ses propres ouvrages.

(3) « Aunque es tenuta la lengua mejicana por materna, y la tezcucana por mas cortesana y pulida. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. » « Tezcuco, dit Boturini; donde los señores de la tierra embiaban á sus hijos para apreñender lo mas pulido de la lengua nahuatl, la poesia, filosofia moral, la theologia gentilica, la astronomia, medicina, y la historia. » *Idee*, p. 142.

(4) « Compuso, IX. cantares, » dit l'auteur que nous venons de citer, « que

chil nous a laissé une traduction castillane d'un des poèmes de son royal ancêtre. Ces vers rappellent les riches inspirations de la poésie hispano-arabe, où l'ardeur de l'imagination est tempérée par une mélancolie douce et morale (1). Leur diction est assez fleurie ; mais ils sont généralement exempts du clinquant et de l'hyperbole dont la poésie orientale est surchargée. Ils roulent sur la vanité des choses humaines, sujet tout naturellement choisi par un monarque qui avait éprouvé les plus étranges vicissitudes. Les lamentations de Nezahualcoyotl portent aussi l'empreinte de la philosophie épicurienne qui cherche dans les joies du présent un refuge contre les terreurs de l'avenir : « Bannis les soucis, dit le royal poète ; si le plaisir a des bornes, la plus triste vie aura aussi une fin. Tresse donc la guirlande de fleurs et chante les louanges du Dieu tout-puissant ; la gloire de ce monde se fane vite. Réjouis-toi dans la verte fraîcheur de ton printemps ; le souvenir de ces joies t'arrachera d'inutiles soupirs. Lorsque le sceptre passera dans d'autres mains, on verra tes serviteurs errer désolés dans les cours de tes palais ; tes fils et les fils de tes nobles boiront la lie de l'infortune. Toute la pompe de tes victoires et de tes triomphes ne vivra plus que dans leur souvenir. Mais la mémoire du juste ne sera pas effacée du milieu des nations. Le bien que tu as fait sera toujours un titre d'honneur. Les grandeurs de cette vie, ses gloires et ses richesses, ne nous sont que prêtées ; sa substance est une ombre illusoire ; les choses d'aujourd'hui changeront demain. Cueille donc les plus belles fleurs de tes jardins pour en couronner ton

quizas tambien havrán perecido en las manos incendiarias de los ignorantes. » *Ideé*, p. 79. Boturini avait des traductions de deux de ses odes dans son *muséum* (*Catálogo*, p. 8) ; une autre a été découverte depuis.

(1) On trouve un grand nombre de ces poésies arabes dans l'ouvrage de Cande intitulé : *Domestación de los Arabes en España*. Il n'en est pas de supérieures aux stances plaintives du roi Abderrahman sur le palmier solitaire qui lui rappelait le doux pays de sa naissance. Voyez la deuxième partie, chapitre 9.

front, et saisis les joies du présent avant qu'elles périssent (1).»

Les heures du monarque tezcucan n'avaient pas toutes été consacrées, ainsi qu'au déclin de sa vie, au commerce des muses et aux contemplations plus graves de la philosophie; dans la fraîcheur de la jeunesse et la verte maturité de l'âge, il avait dirigé les expéditions annuelles des armées alliées pour agrandir le territoire de l'empire (2). Dans les intervalles de paix, il encouragea les arts producteurs, les sources les plus sûres de la prospérité publique. Il protégeait surtout l'agriculture; à peine existait-il un coin de terre assez stérile, une hauteur assez inaccessible pour ne pas être cultivée. Le sol était couvert d'une population laborieuse; de grandes villes s'élevaient dans des lieux aujourd'hui déserts ou occupés par de chétifs villages (3).

Nezahualcoyotl, disposant des ressources d'un état agrandi par la conquête, enrichi par l'industrie domestique, put subvenir aux vastes besoins de sa propre maison (4) et aux dépenses énormes des édifices qu'il fit construire pour la com-

(1) Manuscrit de Ixtlilxochitl. Ce sentiment, assez commun en lui-même, est exprimé avec charme par le poète anglais Herrick; et avec plus d'énergie encore par Racine, dans les chœurs d'*Athalie*, acte 2 :

Rions, chantons, dit cette troupe impie, etc.

(2) Quelques-unes des provinces et des villes conquises étaient possédées en commun par les trois puissances alliées; Tlacopan, toutefois, ne recevait qu'un cinquième des tributs. L'usage le plus général était d'annexer le territoire vaincu à celui des deux grands états dont il était le plus voisin. Voyez Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 38. Zurita, *Rapport*, p. 11.

(3) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 41. Le même écrivain, dans un autre ouvrage, porte la population de Tezcucan, à cette époque, au double de ce qu'elle était lors de la conquête.

(4) Torquemada a extrait du livre des comptes royaux, qu'il a eu entre les mains, les détails de la dépense annuelle du palais. Voici quelques-uns des articles : 4.000,300 fanegas de maïs (le fanega vaut environ 100 livres); 2,744,000 fanegas de cacao; 8,000 dindons; 1,300 paniers de sel; sans compter un nombre incroyable de gibier de toute sorte, de légumes, d'assaisonnements, etc., etc. (*Monarch. ind.*, lib. 2, cap. 33). Voyez aussi Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 33.

modité ou l'embellissement de la capitale. Il bâtit de majestueuses habitations pour ses nobles, dans le but de les retenir à sa cour (1). Complétant un magnifique ensemble de bâtiments pour servir à la fois de résidence royale et de local aux administrations publiques, ces constructions s'étendaient, de l'est à l'ouest, sur un espace de douze cent trente-deux verges; et du nord au sud, sur un espace de neuf cent soixante-dix-huit verges; elles étaient entourées d'un mur de briques séchées et de ciment, large de six pieds et haut de neuf, pour la moitié de la circonférence, et de quinze pieds de haut pour l'autre moitié. L'enceinte contenait deux cours : la cour extérieure était le grand marché de la ville, et il conserva la même destination longtemps après la conquête, peut-être même la conserve-t-elle encore aujourd'hui; la cour intérieure était bordée par les chambres des conseils et les salles de justice. Il y avait aussi des logements pour les ambassadeurs étrangers, et une vaste salle sur laquelle ouvraient des appartements occupés par des savants et des poètes qui poursuivaient leurs études dans ce noble asile, ou se réunissaient pour discuter sous les portiques de marbre. On gardait dans le même lieu les archives publiques, tenues en beaucoup meilleur état sous la dynastie indienne que depuis la conquête (2).

Près de cette cour se trouvaient les appartements du roi et le harem, aussi peuplé que celui d'un sultan. Les murs étaient incrustés d'albâtre ou de stuc des plus riches teintes, ou couverts de splendides tapisseries *en plumes*. On pénétrait à travers de longues arcades et des labyrinthes d'arbustes odorants, dans des jardins où de grands bouquets de cèdres et de cyprès ombrageaient des bains et des fontaines jaillissantes. Les bassins étaient remplis de poissons de toute espèce, et les volières d'oiseaux parés des plus brillants plumages des tropiques. Beaucoup d'oiseaux et d'animaux, qu'on ne pouvait avoir vivants, étaient si habilement représentés en or et en

(1) Il y avait plus de quatre cents de ces résidences seigneuriales. Istilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 38.

(2) *Ibid.*, cap. 36.

argent, que le célèbre naturaliste Hernandez les prit pour modèle dans son grand ouvrage (1).

Des appartements d'un luxe royal étaient destinés à recevoir les souverains de Mexico et de Tlacopan lorsqu'ils visitaient la cour. L'ensemble de ces constructions somptueuses contenait trois cents appartements, dont plusieurs avaient cent cinquante pieds carrés (2). On ne dit pas quelle en était la hauteur; il est probable qu'elle n'était pas grande; mais on avait suppléé à l'élévation par l'immense étendue de terrain que couvrait l'édifice. L'intérieur était sans doute légèrement construit; principalement avec les bois du pays, si remarquables, lorsqu'ils ont reçu un poli, par l'éclat et la variété de leurs couleurs. Quant aux matériaux plus solides, la pierre et le stuc, leur emploi est clairement prouvé par les ruines qui subsistent encore, ruines d'où l'on a tiré, comme d'une inépuisable carrière, les matériaux nécessaires à la construction des églises et des autres édifices élevés par les Espagnols sur l'emplacement de l'ancienne ville (3).

(1) Ce célèbre naturaliste fut envoyé par Philippe II dans la Nouvelle-Espagne, où il employa plusieurs années à composer un volumineux ouvrage sur les produits naturels du pays représentés par de nombreux dessins. Bien que le gouvernement ait dépensé, dit-on, soixante mille ducats pour l'exécution de ce grand travail, il ne fut publié que longtemps après la mort de l'auteur. Une édition mutilée de la partie de l'ouvrage consacrée à la botanique médicale parut à Rome, en 1651. On croit que le manuscrit original périt dans le grand incendie de l'Escurial, peu d'années après. Fort heureusement l'infatigable Munoz découvrit dans la bibliothèque du collège des jésuites, à Madrid, dans la seconde moitié du siècle dernier, une autre copie de la main de l'auteur, et, grâce à cette découverte, une belle édition due aux fameuses presses d'Ibarra fut publiée dans cette capitale sous le patronage du gouvernement, en 1790. (*Hist. plant., prefatio Nic. — Antonio, Bibliotheca hispana nova. Matriti, 1790, t. 2, p. 432.*)

L'ouvrage de Hernandez est un monument de sagacité et d'érudition d'autant plus remarquable qu'il est le premier livre publié sur ce difficile sujet, et qu'il conserve son haut rang malgré les nouvelles lumières produites par les travaux d'un naturaliste plus récent.

(2) Ixtlilxochitl, *Hist. chéc.*, Ms., cap. 36.

(3) • Quelques-unes des terrasses sur lesquelles ce palais s'élevait, dit

On ignore le temps employé à bâtir le palais ; mais plus de deux cent mille ouvriers y travaillèrent, dit-on (1). Les monarches tezcucans ; comme ceux de l'Asie et de l'ancienne Égypte, disposaient de grandes masses d'hommes ; ils employaient parfois toute la population d'une ville conquise, sans en excepter les femmes, aux travaux publics (2). Tant de gigantesques monuments d'architecture n'auraient jamais été élevés par les mains d'hommes libres.

Les logements des enfants du roi attenaient au palais. Ses nombreuses femmes ne lui avaient pas donné moins de soixante fils et de cinquante filles (3). On leur apprenait tous les exercices ; on s'efforçait de leur donner les talents assortis à leur position, et on y ajoutait, ce qu'on ne comprendrait guère dans une éducation royale de l'autre côté de l'Atlantique, l'art de travailler les métaux, la bijouterie et la mosaïque en plumes. Tous les quatre mois, la famille entière du roi, sans excepter ses plus jeunes enfants, et tous les officiers attachés à sa personne, se réunissaient dans un des grands salons du palais pour entendre prononcer un discours par un orateur qui, sans aucun doute, était un prêtre. Les princes, en cette occasion,

M. Bullock, sont encore entières et couvertes d'un ciment très-dur, semblable à celui des anciens édifices romains... La grande église située tout auprès a été presque entièrement construite avec les matériaux du palais. La plupart sont des pierres sculptées qu'on peut voir encore dans les murs, mais dont les ornements sont pour la plupart tournés en dedans. Notre guide nous apprit que, lorsqu'on voulait se bâtir une maison à Tezcuco, les ruines du palais servaient de carrière.» *Six mois au Mexique*, ch. 26. Voir aussi Torquemada, *Monarch. Ind.*, lib. 2, cap. 45.

(1) Ixtlilxochitl, Ms., ubi supra.

(2) « Ainsi, pour punir les Chalcas de leur rébellion, toute la population, hommes et femmes, dit le chroniqueur si souvent cité, fut forcée de travailler aux édifices royaux pendant quatre années ; et, durant tout ce temps, de vastes greniers furent destinés à pourvoir à leur subsistance. » Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 46.

(3) Si le peuple, en général, était peu enclin à la polygamie, le souverain, il faut l'avouer, et il en était de même au Mexique, n'imitait pas la continence de ses sujets.

étaient tous vêtus de *nequen*, la plus grossière étoffe du pays. Le prédicateur s'étendait sur les règles de la morale, sur le respect des dieux, indispensable aux personnes que leur rang appelait à servir d'exemple. Il glissait à l'occasion dans son homélie des allusions personnelles, si quelque membre de son auditoire avait commis une faute grave. Le monarque lui-même n'était pas exempt de cette salutaire admonestation : l'orateur lui rappelait hardiment que son premier devoir était le respect des lois : loin d'en prendre ombrage, le roi, recevait la leçon avec humilité, et l'éloquence de l'orateur, à ce qu'on nous assure, faisait souvent fondre l'auditoire en larmes (1). Cette curieuse scène nous rappelle un usage semblable du despotisme asiatique et du despotisme égyptien. lorsque le souverain daignait, en certaines circonstances, abaisser un moment l'orgueil du trône et se laisser rappeler qu'il était mortel (2). C'était une consolation pour les sujets de voir ainsi, même pour un instant, leur roi descendre à leur niveau; et il en coûtait peu à ce dernier, trop élevé au-dessus de son peuple pour craindre cette courte familiarité. Un pareil acte d'humilité publique serait plus difficile à obtenir d'un monarque moins absolu.

Le goût de Nezahualcoyotl pour la magnificence se manifestait dans ses nombreuses villas, embellies de tout ce qui peut concourir aux délices de la vie champêtre. Sa résidence favorite était Tezcotzinco, montagne conique située à deux lieues environ de la capitale (3); elle était disposée en terrasses ou jardins suspendus auxquels on montait par cinq cent vingt marches, la plupart taillées dans la roche porphyri-

(1) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 37.

(2) Les prêtres égyptiens étaient plus courtisans, et tandis qu'ils demandaient au ciel toutes sortes de vertus royales pour le prince, ils rejetaient le blâme des fautes commises sur les ministres. « Ce n'était pas, dit Diodore de Sicile, par l'amertume du reproche, mais par l'attrait de la louange qu'ils décidaient les rois à réformer leur vie. » Liv. 1, chap. 70.

(3) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 42.

tique (1). Le jardin, planté au sommet, renfermait un réservoir d'eau entretenu par un aqueduc d'une longueur de plusieurs milles, jeté avec hardiesse à travers collines et vallées, sur d'énormes piles de maçonnerie. Un vaste rocher s'élevait au milieu du bassin ; on y avait sculpté des hiéroglyphes représentant les années du règne de Nezahualcoyotl et les principaux exploits de sa vie (2). A un niveau plus bas, se trouvaient trois autres réservoirs, et, au milieu de chacun d'eux, une statue de femme en marbre, emblème des trois états alliés. Un autre bassin contenait un lion ailé, taillé dans le roc solide et portant dans sa gueule le portrait de l'empereur (3). Son portrait avait été exécuté en or, en bois, en mosaïque de plumes et en pierre ; mais c'était là le seul de ses portraits qui lui plût.

L'eau de ces grands bassins était distribuée par de nombreux canaux dans tout le jardin ou tombait en cascades le long des rochers, répandant une rosée féconde sur les fleurs et les arbrisseaux odorants. Dans les profondeurs de cette solitude embaumée, on avait élevé des portiques et des pavilions de marbre et creusé dans le porphyre solide des bains que les ignorants indigènes appellent encore « les bains de Montezuma » (4). On descendait par des marches taillées

(1) « *Quinientos y veinte escalones.* » Davilla Padilla, *Historia de la provincia de Santiago*. Madrid, 1596, lib. 2, cap. 81.

Cet écrivain, qui vivait au seizième siècle, a compté lui-même les degrés. Ceux qui n'étaient pas taillés dans le roc s'écroulaient, et tout l'édifice était déjà tombé en ruines.

(2) Au sommet de la montagne, d'après Padilla, s'élevait l'image d'un *coyolt*, animal ressemblant au renard, qui, d'après la tradition, représentait un Indien fameux par ses jeûnes. Cette image fut détruite, comme un reste d'idolâtrie, par ce terrible iconoclaste, l'évêque Zumarraga. (*Hist. de Santiago*, lib. 2, cap. 81.) La figure dont il s'agit était vraisemblablement l'emblème de Nezahualcoyotl lui-même dont le nom, comme nous l'avons dit ailleurs, signifiait « renard affamé. »

(3) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 42.

(4) Bullock parle d'un beau bassin de douze pieds de long sur huit de large, au centre duquel se trouvait un puits de cinq pieds sur quatre, pro-

dans la pierre vive et d'un poli si brillant, qu'elles réfléchissaient les objets comme des miroirs (1). Vers le pied de la montagne, au milieu de bosquets de cèdres, dont les rameaux gigantesques jetaient une ombre rafraîchissante sur la verdure dans les plus brûlantes saisons de l'année (2), s'élevait la villa royale avec ses légères arcades et ses salles ouvertes à tous les parfums des jardins. C'était là que le monarque déposait souvent le fardeau des affaires au milieu de ses femmes favorites, se reposant pendant la chaleur du jour sous les ombrages de son paradis, ou se mêlant, aux heures plus fraîches du soir, aux jeux et aux danses; c'était là qu'il recevait les rois alliés de Mexico et de Tlacopan, c'était là qu'il se livrait avec eux aux plus mâles plaisirs de la chasse dans les magnifiques forêts qui entouraient la villa sur une étendue de plusieurs milles et déployaient toute la majesté d'une végétation primitive; c'était encore là qu'il se rendait dans les dernières années de sa vie, quand l'Âge eut tempéré son ambition, calmé l'ardeur de son sang, pour poursuivre, dans la solitude, l'étude de la philosophie et puiser la sagesse dans la méditation.

La vérité de ces récits extraordinaires sur l'architecture

fond, etc. Latrobe décrit les bains comme deux bassins isolés de deux pieds et demi environ de diamètre, trop petits pour un monarque d'une taille plus développée que celle d'Oberon. (*Six mois au Mexique*, chap. 26; et le *Rambler in Mexico*, lett. 7.) Ward est à peu près d'accord avec lui. (*Le Mexique en 1827*. Londres, 1828, vol. 2, p. 296.) Cela m'est encore confirmé par des renseignements pris sur les lieux.

(1) « Grados hechos de la misma Peña tan bien gravadas y lizas que parecían espejos. » Ixtlilxochitl, Ms., *ubi supra*. Les voyageurs que nous venons de citer font remarquer le beau poli conservé par le porphyre.

(2) Padilla remarqua, parmi les ruines, des poutres entières de cèdre de quatre-vingt-dix pieds de long sur quatre de diamètre; quelques-uns des lourds portiques étaient faits d'une seule pierre. (*Hist. de Santiago*, lib. 11, cap. 81.) Pierre Martyr parle d'une énorme solive de bois employée dans la construction des palais de Tezcuco, qui avait cent vingt pieds de long sur huit de diamètre. Ce qu'on disait de cette poutre et d'autres pièces de bois énormes était si étonnant, ajoute-t-il, qu'il ne s'était décidé à le croire que sur les témoignages les plus irrécusables. (*De Orbe Novo*, dec. 5, cap. 19.)

tezcucane est confirmée par les ruines qui couvrent encore la colline de Tezcotzinco ou sont à demi enterrées sous le sol. Elles fixent peu l'attention des habitants ; car leur véritable histoire est depuis longtemps oubliée d'eux (1) ; mais le voyageur que la curiosité attire en ces lieux recherche leur origine, et lorsque son pied heurte de vastes fragments de porphyre ou de granit sculptés, il attribue ces débris aux races primitives, dont l'architecture colossale couvrait le pays longtemps avant l'arrivée des Acolhués et des Aztèques (2).

Les princes tezcucans avaient d'ordinaire un grand nombre de concubines ; mais une seule femme légitime dont les enfants étaient appelés à recueillir la couronne (3). Nezahualcoyotl ne se maria que très-tard ; il fut trompé dans un premier amour : la princesse qu'on avait élevée en secret pour partager son trône donna sa main à un autre. Le monarque outragé ayant soumis la cause au tribunal chargé de prononcer sur ces questions, il fut prouvé que les nouveaux époux ignoraient la haute destinée promise à la dame, et le tribunal, avec une indépendance qui fait honneur à la fois aux juges qui portèrent la sentence et au monarque qui la subit,

(1) Il est fort à regretter que le gouvernement mexicain soit si peu curieux d'antiquités indiennes. Que n'obtiendrait-on pas avec un petit nombre de bras demandés aux garnisons oisives des villes voisines et employés à fouiller ce terrain, « le mont Palatin » de Mexico ! Mais, par malheur, le règne de l'apathie a succédé à celui de la violence.

(2) « Elles sont sans doute », dit M. Latrobe, parlant de ce qu'il appelle ces inexplicables ruines », plutôt d'origine toltèque que d'origine aztèque, et peut-être ferait-on mieux encore de les attribuer à un siècle plus reculé. » (*Rambler in Mexico*, lett. 7.) « Je pense, dit M. Bullock que c'était déjà là des antiquités avant la découverte de l'Amérique, les monuments d'un peuple dont l'histoire était perdue avant la fondation de la ville de Mexico. Qui pourra résoudre cette difficulté ? » (*Six mois au Mexique*, ubi supra.) Si nous prenons Ixtlixochitl pour guide, rien de plus aisé. Nous y verrons qu'il faut vraisemblablement ici comme ailleurs remonter un peu plus haut que la conquête pour trouver l'origine d'antiquités qui se prétendent contemporaines de la Phénicie et de l'ancienne Égypte.

(3) Zurita, *Rapport*, p. 12.

acquitta le jeune couple. Cette anecdote a dans la suivante un fâcheux contraste (1).

Le roi dévorait son chagrin dans la solitude de sa belle villa de Tezcotzinco, ou cherchait une diversion à ses regrets dans les voyages. Un jour qu'il recevait une hospitalité brillante chez un puissant vassal, le vieux cacique de Tepechpan, celui-ci, pour rendre plus d'honneur à son souverain, fit asseoir au banquet une noble jeune fille, sa fiancée, qui, suivant l'usage du pays, avait été élevée sous son propre toit. Elle était du sang royal de Mexico et proche parente du monarque tezcucan; ce dernier, captivé par sa grâce et ses charmes, conçut une violente passion pour elle. Il ne la découvrit à personne; mais, de retour dans son palais, il résolut de la satisfaire aux dépens de son honneur en écartant le seul obstacle.

Il envoya en conséquence au chef de Tepechpan l'ordre de prendre le commandement d'une expédition préparée contre Tlascalala. Il donna en même temps pour instructions à deux chefs tezcucans de ne pas quitter le vieux cacique et de le conduire au fort de la mêlée, où il ne pouvait manquer de trouver la mort: il avait commis, disait-il, un crime capital; mais, par considération pour ses anciens services, le roi voulait lui épargner l'ignominie du supplice.

Le vieux cacique, qui vivait depuis longtemps dans la retraite au milieu de ses domaines, fut très-surpris de se voir appelé soudainement à entrer en campagne, lorsque tant de jeunes chefs restaient oisifs. Soupçonnant la cause de ce perfide honneur, il fit pressentir à ses amis, dans un festin d'adieu, la triste destinée qui l'attendait. Au bout de quelques semaines, la main de la jeune vierge fut à la disposition du monarque.

Nezahualcoyotl ne jugea pas prudent de rendre sa passion publique aussitôt après la mort de sa victime; il se borna à entrer en correspondance avec la princesse par l'entremise

(1) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 43.

d'une parente, et, manifestant la plus vive sympathie pour la douleur que devait lui causer une si grande perte, il lui offrit toutes les consolations en son pouvoir, c'est-à-dire son cœur et sa main. Le premier fiancé de la jeune fille était trop chargé d'années pour qu'elle fût inconsolable; elle ignorait d'ailleurs l'odieux complot tramé contre la vie du cacique, et après le délai voulu par la décence, elle se montra prête à remplir son devoir en épousant son royal parent.

Pour donner une apparence plus naturelle à ce mariage et prévenir tout soupçon, il fut convenu que la princesse se présenterait à la villa royale de Tezcotzinco sous prétexte d'assister à quelque cérémonie publique. Nezahualcoyotl se tenait au balcon du palais. Au moment où elle parut, feignant d'être pour la première fois frappé de sa rare beauté, il s'écria : « Quelle est donc cette jeune et ravissante créature qui vient d'entrer dans les jardins? » Ses courtisans s'empressèrent de lui apprendre le nom et le rang de l'inconnue. Il ordonna de l'introduire aussitôt dans le palais et de lui rendre les honneurs dus à sa naissance. Cette entrevue fut bientôt suivie d'une déclaration publique de la passion du monarque, et le mariage fut célébré avec une grande pompe en présence de toute la cour et des rois alliés de Mexico et de Tlacopan (1).

Cet épisode peu honorable de la vie de Nezahualcoyotl et qui rappelle l'amour adultère de David pour la femme d'Urie, est racontée avec les plus grands détails par le fils et le petit-fils du roi : Ixtlilxochitl n'a fait que reproduire leurs récits (2). Tous les deux flétrissent cette action comme la plus odieuse qu'ait jamais commise leur illustre ancêtre.

Le roi faisait exécuter sévèrement les lois, malgré son penchant naturel pour la clémence. Nombre d'anecdotes prouvent son zèle pour le bien-être de ses sujets, pour la découverte et la récompense du mérite dans les rangs les plus humbles. Souvent il parcourait sa capitale incognito, comme

(1) Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 43.

(2) Ixtlilxochitl, *ubi supra*.

le célèbre calife des « Mille et une Nuits, » pour tout voir par ses yeux (1).

Dans une de ces excursions, où il était accompagné d'un seul seigneur, il rencontra un jeune garçon qui ramassait du bois mort dans un champ pour faire du feu. Il lui demanda pourquoi il n'allait point dans la forêt voisine où il en trouverait en abondance. L'enfant répondit : « C'est la forêt du roi ; il me punirait de mort si j'y prenais du bois. » Les vastes forêts royales de Tezcuco étaient protégées par des lois aussi sévères que celles de la dynastie normande en Angleterre. « Quel homme est donc ce roi ? » demanda le monarque curieux d'apprendre l'effet de ces restrictions sévères sur sa popularité. « C'est un homme bien dur, répartit l'enfant ; car il refuse à son peuple ce que Dieu lui a donné (2). » Nezahualcoyotl lui conseilla de ne pas s'inquiéter de ces lois arbitraires et de prendre du bois dans la forêt, d'autant plus qu'il n'y avait là personne pour le trahir. L'enfant refusa opiniâtement d'en rien faire et finit par accuser le roi déguisé de vouloir lui tendre un piège.

Nezahualcoyotl, de retour au palais, se fit amener l'enfant et ses parents, bien étonnés de recevoir cet ordre. A peine admis en la présence du monarque, le jeune garçon reconnut quel était celui qui l'avait questionné et sa consternation fut grande. Le bon monarque, se hâtant de calmer ses craintes, le remercia de la leçon qu'il lui avait donnée ; loua beaucoup son respect pour les lois, et après avoir fait également compliment aux parents de la manière dont ils avaient élevé leur fils, il les renvoya avec des marques de sa munificence. Plus tard, il adoucit la sévérité des lois forestières et permit de ramasser tout le bois tombé, sauf à respecter les arbres (3).

On raconte une autre aventure du roi avec un pauvre bû-

(1) Ixtlilxochitl, *Hist. chic.*, Ms., cap. 46.

(2) Ixtlilxochitl, *loc. cit.*

(3) Ixtlilxochitl, cap. 46.

cheron et sa femme, qui avaient apporté leur petite charge de bois au marché de Mexico. Le bûcheron se plaignait amèrement de la rigueur de sa destinée et de la peine qu'il avait à gagner sa misérable subsistance, tandis que le maître du palais devant lequel il se trouvait menait une vie oisive et jouissait sans travail de tous les biens du monde.

Il poursuivait ses lamentations, lorsque sa bonne femme lui fit observer qu'on pouvait l'entendre. Il était trop tard. Aucune parole n'avait échappé à Nezahualcoyotl. Caché derrière une jalousie, le roi s'amusait, selon sa coutume, à observer le bas-peuple qui trafiquait dans le marché. Il se fit amener à l'instant le couple grondeur. Le bûcheron et sa femme parurent tout tremblant devant lui. Nezahualcoyotl leur ayant demandé d'un ton sévère ce qu'ils avaient dit, ils confessèrent la vérité. Le roi les engagea alors à bien réfléchir que, s'il disposait de grands trésors, il avait aussi de plus grands besoins ; que, loin de mener une vie oisive, il était accablé sous le fardeau du gouvernement. Après leur avoir conseillé « plus de prudence à l'avenir, car les murs avaient des oreilles (1), » il ordonna à ses officiers d'apporter un ballot d'étoffe et une bonne provision de cacao (la monnaie du pays), et il congédia les vieillards en ajoutant : Allez maintenant. Avec le peu que vous avez, vous voilà riches, tandis qu'avec toutes mes richesses, je suis encore pauvre (2). »

Loin d'avoir la fureur d'accumuler, il dépensait ses revenus avec munificence, cherchant partout des objets dignes de ses largesses. Il secourait surtout les soldats estropiés ; ceux qui, de manière ou d'autre, avaient fait quelque perte pour le service public, et, en cas de mort, il venait en aide à leurs familles. En revanche, il punissait les mendiants de profession avec une extrême rigueur (3).

(1) « Porque las paredes oían. » Ixtlilxochitl. L'existence de ce proverbe chez les aborigènes de l'Amérique est chose trop singulière pour qu'on ne soupçonne pas la fidélité du chroniqueur.

(2) Ixtlilxochitl, *ibid.*

(3) Ixtlilxochitl, *ibid.*

Un homme doué d'un esprit aussi éclairé que Nezahualcoyotl devait éprouver une vive répulsion pour les sanglantes superstitions empruntées par ses compatriotes aux Aztèques. Il fit tous ses efforts pour ramener son peuple au culte plus pur des Toltèques, et ne se laissa entraîner qu'une seule fois par le fanatisme des prêtres. Plusieurs années s'écoulèrent sans que la femme, dont il avait acheté la possession par un crime, le rendit père. Les prêtres attribuèrent la stérilité de sa couche à son peu de zèle pour les dieux du pays, que des sacrifices humains pouvaient seuls lui rendre propices. Le roi se laissa persuader, après une longue résistance, et le sang des captifs fuma de nouveau sur les autels. Mais ce fut en vain. Aussi, dans son désappointement amer, Nezahualcoyotl s'écriait-il : Ces idoles de bois et de pierre sont insensibles et sourdes. Comment auraient-elles créé les cieux, la terre et l'homme qui en est le seigneur ? Ils ne peuvent être que l'ouvrage du dieu tout-puissant, inconnu, créateur de l'univers, le seul à qui je puisse demander des consolations et un apui (1).

Le roi se retira dans sa villa de Tezcotzinco, où il passa quarante jours dans les jeûnes et les prières, n'offrant de sacrifice que le doux encens de la gomme copale et d'autres gommes ou plantes aromatiques. On dit qu'il eut alors une vision, où l'accomplissement de ses vœux lui fut promis. La reine lui donna en effet un fils, et cet heureux événement fut suivi de la bonne nouvelle du triomphe de ses armes sur un point où elles avaient récemment subi un échec (2).

Ainsi fortifié dans ses premières convictions religieuses, il les professa ouvertement, et se montra désireux d'arracher ses sujets à leurs dégradantes croyances pour y substituer une foi

(1) Ms. de Ixtlilxochitl.

(2) Ms. de Ixtlilxochitl.

Le manuscrit que nous citons est un des nombreux manuscrits laissés par l'auteur sur les antiquités de son pays. Il fait partie d'une volumineuse compilation rédigée au Mexique par le père Vega en 1792, par ordre du gouvernement espagnol.

plus pure. Il fit bâtir un temple auquel il donna la forme pyramidale ordinaire, mais on éleva au sommet une tour de neuf étages pour représenter les neuf divisions du ciel. Un dixième étage était surmonté d'un toit peint en noir et parsemé d'étoiles dorées à l'extérieur, et incrusté intérieurement de métaux et de pierres précieuses. Il dédia ce temple au « Dieu inconnu, à la cause des causes (1). » Il est à supposer, d'après l'emblème qui couronnait la tour et d'après le sens de certains vers, que nous citerons tout à l'heure, qu'à l'adoration de l'Être suprême le roi mêlait le culte des astres en usage chez les Toltèques (2). Il fit placer au haut de la tour plusieurs instruments de musique, dont le son, joint aux vibrations d'un métal sonore sous les coups d'un marteau, appelait les fidèles aux heures de prière (3). Toutes les images étaient exclues d'un édifice consacré au « Dieu invisible, » et il était défendu au peuple de profaner ses autels par d'autres offrandes que des fleurs, ou le parfum des gommés.

Nezahualcoyotl passa le reste de ses jours dans les délicieuses solitudes de Tezcotzinco, se vouant à l'étude de l'astronomie, de l'astrologie aussi sans doute, et à la méditation de sa destinée immortelle. Nous citerons un des chants ou plutôt un des hymnes inspirés au vieux roi par ses rêveries solitaires. La vie n'a plus pour lui que des regrets, et c'est vers le monde situé au delà du tombeau qu'il tourne les yeux.

« Toutes les choses de ce monde ont un terme rapide. Au

(1) « Al Dios no conocido, causa de las causas. » Ms. de Ixtlilxochitl.

(2) Leurs premiers temples furent dédiés au soleil; ils adoraient la lune comme sa femme et les étoiles comme ses sœurs. (Veytia, *Hist. antig.*, t. 1, cap. 23.) On suppose que les ruines qui existent encore à Teotihuacan, à sept lieues de Mexico, étaient des temples élevés par cet ancien peuple, en l'honneur de ses deux grandes divinités. (Boturini, *Idee*, p. 42.)

(3) Ms. de Ixtlilxochitl.

C'était évidemment un *gong*, dit M. Ranking, qui marche avec une rare assurance sur les *suppositos cineres*, dans la voie des antiquités. Voyez ses *Recherches historiques sur la conquête du Pérou, du Mexique, etc., etc., par les Mongols*. Londres, 1827, p. 410.

milieu de leur vaine splendeur, la vie les abandonne ; elles tombent en poussière. Ce vaste univers n'est qu'un sépulcre, où tout ce qui s'agite à la surface sera bientôt enseveli. Les rivières, les torrents, les ruisseaux se précipitent vers leur destinée commune. Aucun ne remonte à sa source fortunée ; tous courent se perdre dans le sein profond de l'Océan. Ce qui était hier, n'est plus aujourd'hui. Ce qui est aujourd'hui, ne sera plus demain. Les cimetières sont pleins de la vile poussière de corps autrefois animés par des âmes vivantes, qui occupaient des trônes, présidaient des conseils, dirigeaient des armées, subjuguèrent des provinces, se faisaient adorer comme des dieux, enflés par les chimères du luxe, de la puissance, de l'empire.

» Toutes ces gloires se sont éteintes comme la terrible flamme du cratère du Popocatepetl, sans laisser d'autre trace de leur existence qu'une page dans les chroniques.

» Les grands, les sages, les vaillants, les beaux... hélas ! où sont-ils ? ils sont mêlés à la terre. Le même sort nous attend, et ceux qui viendront après nous. Mais prenons courage, nobles et illustres chefs, amis vrais et fidèles sujets ; aspirons à ce ciel, où tout est durable, où la corruption ne peut atteindre. Les horreurs de la tombe ne sont que *le berceau* du soleil, et les sombres ténèbres de la mort les brillantes clartés des étoiles (1). »

Ces dernières paroles offrent une allusion mystique à la superstition des demeures du soleil.

(1) Le texte original et une traduction espagnole de ce poème furent publiés pour la première fois, je pense, dans un ouvrage de Granados y Galvez, *Tardes americanas*. Mexico, 1778, p. 90 et seq. L'original est dans la langue otomie, et il a été inséré, ainsi que la traduction espagnole et une version française, dans l'appendice de l'*Histoire des Chichémèques*, traduite d'Ixtlixochitl, par M. Ternaux-Compan, t. 1, 359-367. Bustamante, qui a aussi publié la version espagnole dans sa *Galeria de antiguos principes mejicanos*. Puebla, 1821, p. 16-17, l'appelle « l'ode de la fleur, » récitée, dit-il, à un banquet des principaux nobles tezcucans. Si cette dernière ode toutefois est la même que mentionne Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 2, cap. 43.

Vers 1470 (1), Nezahualcoyotl, plein de jours et de grandeurs, sentit sa fin approcher. Près d'un demi-siècle s'était écoulé depuis son avènement au trône de Tezcuco. Son royaume était alors déchiré par les factions, courbé sous le joug d'un tyran étranger. Il avait brisé ce joug ; il avait donné à la nation une nouvelle vie, rétabli ses anciennes institutions, étendu au loin son territoire. Il avait vu fleurir son commerce et son agriculture ; il avait vu ses rapides progrès dans les voies de la civilisation ; et, sans trop d'orgueil, il pouvait attribuer la majeure partie de ces bons résultats à son gouvernement sage et bien-faisant. Parvenu maintenant au terme de sa carrière, il pouvait se reposer, glorieux comme le soleil, après les nuages de son matin et les splendeurs de son midi.

Peu de temps avant sa mort, il réunit autour de lui ceux des enfants de ses concubines qu'il estimait le plus, ses principaux conseillers, les ambassadeurs de Mexico et de Tlacopan, et son fils, en bas âge, héritier de la couronne, la seule postérité qu'il eût de la reine. Le jeune prince, à peine âgé de huit ans, donnait déjà de grandes espérances (2).

Après avoir embrassé tendrement cet enfant, Nezahualcoyotl mourant le couvrit des insignes de la royauté. Il accorda ensuite une audience aux ambassadeurs, et lorsqu'ils se furent retirés, il pria l'enfant de lui répéter la substance de ce qui avait été dit. Il lui donna des conseils assortis à son âge, mais qui, se gravant dans son esprit, devaient l'éclairer un jour

elle doit avoir été écrite dans la langue tezcucane. Il est peu probable, en effet, que la langue otomie, dialecte indien si différent des dialectes de l'Anahuac, bien que familier au royal poète, eût pu être comprise par un auditoire composé de ses compatriotes.

(1) Une date approximative est tout ce qu'on peut espérer lorsqu'on suit un guide tel que Ixtlilxochitl. Sa chronologie est parfois inexplicable. Ainsi, par exemple, après nous avoir raconté que Nezahualcoyotl avait quinze ans lorsque son père fut tué en 1418, il nous dit ailleurs qu'il mourut à l'âge de soixante et onze ans, en 1443 ! *Instar omnium*, Voyez *Hist. chich.*, Ms., cap. 18, 19, 49.

(2) Ms. de Ixtlilxochitl. Voyez aussi *Hist. chich.*, Ms., cap. 49.

dans le gouvernement de son royaume. Il le conjura de ne pas négliger le culte du « Dieu inconnu, » témoignant lui-même le regret d'avoir été indigne de le connaître, et se déclarant convaincu qu'un jour viendrait où ce Dieu serait adoré dans tout le pays (1).

S'adressant alors à celui de ses fils en qui il avait placé le plus de confiance, et qu'il avait choisi pour régent du royaume : « A compter de cette heure, lui dit-il, vous remplirez les fonctions que j'ai remplies; vous serez le père de cet enfant, vous lui apprendrez à bien vivre, et c'est par vos conseils qu'il gouvernera l'empire. Occupez sa place et soyez son guide jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge de gouverner lui-même. » Puis se tournant vers ses autres enfants, il leur recommanda d'être unis entre eux et attachés à leur prince. « Soyez-lui fidèles, ajouta-t-il, et il vous maintiendra dans vos droits et vos dignités (2). »

Sentant sa fin arrivée, il dit encore : « Point de vaines lamentations après ma mort; faites entendre des chants de joie. Montrez un esprit ferme; que les nations que j'ai subjuguées ne vous croient pas découragées, mais reconnaissent au contraire que chacun de vous est assez fort pour les maintenir dans l'obéissance. » L'esprit indompté du monarque se manifesta dans l'agonie même; mais ce grand cœur se sentit faiblir en disant un dernier adieu à ses enfants et à ses amis; des larmes de tendresse tombèrent de ses yeux. Lorsqu'ils se furent retirés, il ordonna aux officiers du palais de ne plus laisser entrer personne; et, bientôt après, il expira dans la soixante-deuxième année de son âge et la quarante-troisième de son règne (3).

Ainsi mourut le plus grand monarque, et, si l'on pouvait effacer une tache honteuse, le plus vertueux peut-être qui se soit assis sur un trône indien.

J. G. (*Prescott's Ancient Mexican Civilisation.*)

(1) Ms. de Ixtlilxochitl.

(2) Ms. de Ixtlilxochitl, *ubi suprad.* Voyez aussi *Hist. chich.*, cap. 49.

(3) *Hist. chich.*, cap. 49.

Voyages. — Littérature.

UNE EXCURSION

DANS

LE PAYS DE GALLES ET EN IRLANDE.

(JUILLET ET AOUT 1844.)

LES LÉGENDES DE KILLARNEY. — O'DONOGHUE. — LE BAPTÊME D'OSSIAN. — LE SABLE DE LA BAIE DE BANTRY. — GLENGARIFF. — LA TOURBE. — UNE CHAUMÈRE. — LES CAVES DE LIVERPOOL, DE MANCHESTER, DE LONDRES, ETC. — L'ARBOUSIER. — LE PONT DE CROMWELL. — UN ORANGISTE. — SECONDE SCÈNE DE MENDIANTS. — UN BUCKHAUGH. — POLICE RURALE. — DE KENMARE A KILLARNEY. — LES TROIS LACS. — L'ABBAIE DE MUCROSS. — LE MOINE D'ENNISFALLEN. — LA BIBLIOTHÈQUE D'O'DONOGHUE. — LACS D'ÉCOSSE ET LACS D'IRLANDE, ETC., ETC.

§ X (1).

De retour de ma promenade nocturne au bord de la baie de Bantry, je trouvai assis à la table de la salle commune un jeune voyageur qui se faisait servir la théière avec l'accompagnement obligé des rôties au beurre. Avant de verser l'eau chaude, le garçon, en me voyant entrer, avait laissé tomber à demi-voix un de ces mots qui indiquent qu'on est interrompu justement par la personne dont on parle, et le regard que le nouvel arrivé tourna de mon côté me fit comprendre que la supposition romanesque de Mac-Carthy continuait à avoir

(1) Voir les livraisons de septembre, octobre, novembre 1844, janvier, février, mars et avril 1845.

cours dans l'auberge. Décidément j'étais un personnage politique. Je demandai moi-même le thé qui me fut apporté immédiatement, et je pris place à côté du jeune voyageur, dont j'excitais trop la curiosité pour qu'il résistât longtemps au désir d'entamer la conversation avec moi. Je ne m'étais pas trompé; on m'attribuait encore la mission d'inspecter les côtes; j'étais toujours un officier; depuis une heure j'étais même monté en grade, et de simple capitaine j'étais devenu colonel. Je désabusai le jeune voyageur, quoiqu'il n'eût pas mieux demandé que de me laisser mes épaulettes; c'était un naïf enfant de dix-huit ans au plus, qui, sorti depuis quelques mois du collège, était venu visiter le pittoresque comté de Kerry, pour faire l'essai de sa liberté récente; il arrivait ce soir même des lacs de Killarney, où il avait passé la semaine entière à se nourrir de toutes les traditions merveilleuses que les guides racontent aux touristes. Cœur irlandais, imagination irlandaise, il y avait en lui une foi active, quelque chose de cette foi qui, selon saint Paul, soulève les montagnes, quoique saint Paul, je le sais, n'accorde pas cette vertu à la foi profane. Il m'avoua qu'il vivait depuis huit jours comme dans une suite de rêves, d'où il lui coûtait de se réveiller pour se retrouver dans la réalité de la vie.—« Killarney est un pays enchanté, me disait-il, où chaque histoire a, en quelque sorte, sa démonstration physique. On vous fait voir à l'œil, entendre à l'oreille, quelquefois toucher au doigt, ce que vous voudriez ne pas croire; et puis ces guides seraient si désolés si vous ne vous prêtiez pas un moment à leur propre crédulité... sincère ou jouée!» En vérité, je me serais fait moi-même un cas de conscience de ne pas me prêter aussi à cette ingénuité si complaisante; je me laissai donc raconter d'avance quelques-unes des légendes des lacs de Killarney, dont Mac-Carthy m'avait déjà donné un ou deux échantillons, et qui pourraient composer, comme je l'ai dit, je crois, un cours complet de mythologie irlandaise. Il faut surtout que le touriste qui va faire ce romanesque pèlerinage soit prévenu qu'au-dessus de toutes les illustrations féeriques des lacs, plane un nom imposant, celui d'O'Dono-

ghue, qui fut, à ce qu'il paraît, un ancien chef des âges héroïques de l'île Émeraude. O'Donoghue était un Samson par la force physique, un magicien par l'intelligence; tout lui appartient encore dans ces régions, tout sous les eaux, tout sur la terre, tout même à travers les airs; car le chasseur qui voit s'envoler l'oiseau qu'il est persuadé d'avoir atteint d'un plomb mortel, prétend que c'est le faucon d'O'Donoghue qui s'en empare. O'Donoghue fut un ancien chef; mais selon bien des gens il vit encore, et son apparition explique des rencontres autrement inexplicables. De tous les épisodes du grand mythe épique d'O'Donoghue, je ne citerai que celui qui aurait pu donner à Shakspeare l'idée d'une des scènes les plus bouffonne de Falstaff. Les O'Sullivans, tribu ou clan du voisinage, étaient venus enlever les troupeaux d'O'Donoghue. Le chef, au premier cri d'alarme, prend sa grande épée, court sur les voleurs et les taille en pièces, sans faire attention si ses soldats et ses serviteurs le suivent. Au retour de cette bataille, il voit son écuyer qui lui crie tout content de lui-même :

« Eh bien ! nous avons fait là un beau carnage ! »

Le pronom *nous* choque un peu le chef qui, depuis quelque temps soupçonnait le courage de son écuyer.

« Tu m'as donc bien secondé ? » lui demande-t-il.

L'écuyer tire son sabre du fourreau et fait le geste d'un brave qui a pourfendu les ennemis par centaines.

« C'est bien ! reprend O'Donoghue. Cependant tous les Sullivans ne sont pas morts ; j'en ai laissé un là tout près contre le mur, qui a encore la lance au poing et refuse de se rendre ; comme je suis un peu fatigué, je te laisse l'honneur de l'expédier. »

O'Donoghue pousse son écuyer dans un coin où il a lui-même relevé, contre le mur, un des cadavres, lequel semble fixer ses yeux vitreux sur l'écuyer et le glace de terreur. Involontairement l'écuyer se glisse derrière O'Donoghue.

« Ah ! drôle, lui crie celui-ci, tu as peur ; je m'en doutais ; » et il l'attache de sa main à une potence.

Le prince de Galles est plus indulgent pour Falstaff, lorsque

son obèse compagnon de débauche, qui a fait le mort pendant le combat, se vante d'avoir occis le vaillant Hotspur.

Les superstitions des lacs d'Irlande sont plutôt païennes que chrétiennes; la tradition dit que le grand saint Patrick ne vint jamais dans le Kerry; il s'arrêta sur la plus haute montagne, le Mac Gilly Cuddy; de ce sommet il admira le royaume fortuné, car la province de Kerry était alors un royaume, et se contenta de le bénir comme Moïse avait béni la terre promise. Ossian, l'Ossian de Macpherson, était de Kerry, et cette prétention des Irlandais est admise, comme on sait, par les antiquaires d'Écosse, qui, de meilleure foi que ces villes grecques jalouses d'avoir donné naissance à Homère, conviennent eux-mêmes aujourd'hui que les Scots étaient aussi venus d'Irlande imposer leur nom à la vieille Calédonie; à la même époque à peu près où nos ancêtres les Francs imposèrent le leur à la vieille Gaule. La légende du baptême d'Ossian est trop belle pour que je ne la cite pas : Ossian, dont il a convenu à Macpherson de nous faire un vieillard aveugle, était encore dans la force de l'âge lorsqu'il aperçut au milieu d'une plaine un beau cheval blanc, libre et sans mors, sur lequel il s'élança; le cheval appartenait au roi de *Thierna-Na-Oge*, le royaume de Jouvence, terre privilégiée où l'on respire un air qui verse dans les poumons l'oxygène d'une éternelle jeunesse. Le coursier blanc prend le galop, et il a bientôt transporté Ossian dans ce paradis païen. Ossian y est accueilli avec joie; on lui fait fête. Les années pour lui passent comme des minutes, les siècles comme des jours; cependant un beau matin l'hôte de *Thierna-Na-Oge* dit au roi : « Sire, je prends congé de vous.

— Et où allez-vous? demande le roi de Jouvence.

— Serrer la main à mes amis, là-bas, dans le royaume de Kerry.

— Mais ils sont morts, vos amis, mon cher hôte! morts depuis bientôt quinze siècles!

— Allons donc! depuis quinze siècles? Que dites-vous? il n'y a pas quinze jours que je suis ici!

Allez-y voir, dit le roi en souriant. Montez sur le cheval

blanc qui vous a conduit chez nous... mais prenez garde, mon bel hôte; tout vigoureux et frais que vous êtes, ne mettez pas pied à terre, ou vous deviendrez ridé et vieux, vieux de toutes les années qui se sont écoulées depuis que vous êtes venu ici.»

Ossian hésite encore à croire le roi; il monte à cheval, part, arrive au royaume de Kerry, et s'étonne, chemin faisant, du grand nombre de châteaux en ruines; car, dit la chronique, *c'était quelque temps après que Cromwell avait traversé l'Irlande comme un ouragan. Maudit soit-il jusqu'à sa dernière postérité! Amen.*

Ossian rencontre, près de Killarney, un pauvre prêtre à qui on avait donné un sac de blé, et qui, après l'avoir déposé par terre pour reprendre haleine, cherchait à le remettre sur ses épaules.

« Beau cavalier, dit-il à Ossian, voulez-vous bien m'aider pour l'amour de la Vierge?

— Volontiers, bon vieillard, pour l'amour de la Vierge, ou de la femme mariée ou de la veuve, répond Ossian, qui, encore païen, ne savait pas de quelle Vierge voulait parler le prêtre. » Et ce disant il oublie la recommandation du roi de Jouvence, et descend de sa monture..... mais tout à coup le voilà plus ridé et plus faible que le vieux prêtre auquel il voulait prêter secours. Le prêtre émerveillé l'interroge, et apprenant la cause de ce prodige, il console Ossian par la promesse d'un paradis bien autrement riche en félicités que celui de Thierna-Na-Oge; il le convertit à Jésus-Christ, et le soir même Ossian mourut pour aller au ciel.

Je ne pouvais résister au désir de donner au moins aujourd'hui un échantillon de ces traditions poétiques; car mon intention est de faire traverser rapidement au lecteur cette terre enchantée, afin de nous rapprocher, ce mois-ci, de Dublin, sauf à revenir sur nos pas, ou peut-être afin de réserver aux volumes que formera cette relation quelques chapitres inédits.

.....
Le lendemain matin, m'étant arraché du lit de bonne heure pour voir se lever le soleil sur cette magnifique baie où j'avais

vu resplendir la lune, je me décidai à précéder pédestrement jusqu'à Glengariff la voiture qui devait me transporter jusqu'à Kellarney, et qui ne partait qu'à huit heures. Le long de la route je continuais encore éveillé quelques-uns des songes que m'avaient procurés pendant la nuit mes entretiens de la veille, soit avec Mac-Carthy, soit avec le jeune touriste. Je dépassai un si grand nombre de tombereaux chargés de sable, que j'eus la curiosité d'interroger les hommes qui les conduisaient, m'attendant presque à m'entendre dire que c'était de la poudre d'argent ou de la poudre d'or, que l'on portait au trésor d'O'Donoghue dans le lac Kittane, trésor gardé par une anguille aussi grosse que le fameux serpent du Nord, ou à celui du roi Fin Mac Coul que surveille le chien Bran, qui descend directement du chien que Noé avait mis dans l'arche, si Bran n'est pas ce chien lui-même. Non, ce sable était du vrai sable ramassé sur la plage de la baie de Bantry, mais du sable qui a bien son prix... Seulement, pour l'estimer ce qu'il vaut il faut parler un peu agriculture. Le sable de toute la côte d'Irlande est excellent pour l'amendement des terres, comme peuvent l'être tous les sables, en raison de sa consistance par rapport aux terres grasses, mais plus précieux encore comme engrais, en raison des sels dont il est pénétré et du détritit de matières animales qu'il contient. Semblable au *guano*, ce fumier que le Pérou nous envoie depuis quelque temps pour remplacer avantageusement l'or de ses mines épuisées, le sable de la baie de Bantry est la variété la plus riche de tous les sables fécondants; on l'appelle sable de corail parce qu'il s'y mêle non-seulement des coquillages ordinaires, mais encore une matière appelée *corail*, qui, d'origine végétale selon les uns, d'origine animale selon les autres, est riche en nitrate d'ammoniaque, principe le plus actif de l'engrais. On peut voir dans les statistiques le mouvement considérable de bateaux et de tombereaux qui sont exclusivement occupés à extraire de la mer et à charrier les énormes quantités de ce sable. Je ne suis pas assez sûr du chiffre particulier de la baie de Bantry pour le citer; mais, d'après une note de l'agent du duc de

Devonshire, la baie de Youghall seule en fournit annuellement jusqu'à 300,000 tonneaux. On ne peut retirer le sable, comme on pense bien, que par un temps calme et à une certaine baisse de l'eau; cependant 35 bateaux de 35 tonneaux chacun, 363 chevaux de traits attelés à des tombereaux, contenant chacun 14 quintaux, et 18 ânes attelés à des tombereaux de 7 quintaux, sont employés presque continuellement à cette exploitation dans la baie de Youghall (1). Le sable de Bantry est bien plus estimé que celui de Youghall. De Bantry à Killarney, pendant un parcours de dix-huit lieues à travers un pays accidenté, où l'on passe d'un site sauvage à une oasis de culture, c'est généralement la tourbe sur un fond argileux qui composent le sol; le sable calcaire est donc le grand moyen d'amendement et d'engrais pour tirer parti d'une nature pareille.

Pour se faire une idée de l'Irlande physique, il faut d'abord savoir ce qu'est cette tourbe ou *bog* qui couvre un septième de la superficie du pays — un million d'hectares environ (2).

L'opinion la plus répandue relativement à la formation de cette vaste couche spongieuse et élastique, en fait remonter l'origine à l'une des périodes du monde primitif, origine plus moderne que celle des autres combustibles fossiles, mais non antérieure cependant à l'existence des sociétés; car si les instruments de l'industrie humaine qu'on a trouvés sous la tourbe ont pu s'y introduire par une des propriétés qu'elle a

(1) Dr Kane's *Industrial resources of Ireland*.

(2) D'après le recensement de 1841, la superficie du sol d'Irlande présente :

Terres cultivables.....	13,464,300 acres.
Terres incultes et bogs.....	6,295,735
Plantations.....	374,482
Sol sous les maisons des villes....	42,929
Sous l'eau, lacs et rivières.....	632,825

Les bogs ou tourbières forment 2,833,000 acres. Or, pour faire un hectare, il faut 2 acres 47.

d'absorber peu à peu tout corps pesant abandonné à sa surface, on a remarqué sur les arbres de quelques-unes des forêts qu'elle recouvre, l'empreinte de la hache qui les avait attaqués avant la catastrophe qui les engloutit. Parmi les débris d'animaux, la plupart appartiennent à l'espèce qui vit encore dans les forêts actuelles. Quoi qu'il en soit de la date de la formation de la tourbe, elle est due à une décomposition particulière de matières végétales, bornée et arrêtée par l'humidité et la carbonisation respectives de diverses plantes marécageuses, entre autres de celles de la classe des cryptogames (1). Une tourbière comprenant une masse de plantes dans diverses phases de décomposition, son aspect et ses éléments constitutifs varient beaucoup : près de la surface, où les débris végétaux sont moins altérés, la tourbe est aussi moins sombre de couleur et plus spongieuse ; plus profondément elle est noire, plus épaisse, plus décomposée ; et enfin à la base des grandes tourbières, où la sonde ne mesure pas moins de quarante

(2) Voici la théorie de sir Humphrey Davy, *Chimie agricole*, sur la formation des tourbières.

« Là où des générations successives de végétaux se sont accumulées sur un sol, à moins qu'une partie des produits n'ait été enlevée par l'homme ou consommée par les animaux, la matière végétale s'augmente en de telles proportions que le sol se rapproche de la tourbe par sa nature propre, et, s'il est dans une situation à recevoir de l'eau d'un sol plus élevé, il devient spongieux et imprégné de ce fluide qui le rend incapable de nourrir les plus nobles espèces de végétaux.

» Plusieurs tourbières semblent avoir été formées par la destruction des forêts en conséquence de l'usage imprudent de la coignée par les cultivateurs primitifs ; lorsque les arbres sont abattus sur la lisière d'un bois, ceux de l'intérieur, exposés tout à coup au vent, deviennent malades et meurent dans leur situation nouvelle. Leurs branches et leurs feuilles se décomposant graduellement produisent une stratification de matière végétale. Dans plusieurs des grandes tourbières d'Irlande et d'Écosse, les plus gros arbres qu'on trouve aux limites extérieures de leur formation portent les marques de la coignée. Dans l'intérieur, on trouve peu d'arbres entiers : la cause en est probablement qu'ils tombèrent par l'effet d'une décomposition lente, et que la fermentation et la décomposition de la matière végétale furent plus rapides là où elle fut la plus abondante. »

pieds, la masse de tourbe est noire et presque aussi dense que le charbon, dont elle se rapproche par ses qualités chimiques. Lorsque la tourbe est à nu sans qu'aucun terreau végétal la recouvre, elle est impropre à la culture et il n'y croît que des plantes aquatiques trop dures pour servir de fourage; lorsqu'elle est inondée longuement, elle peut se ramollir, se fondre, et, entraînée sur une pente, couler dans les vides des terrains avoisinants; quelquefois aussi elle se soulève avant la fusion, surnage en file flottante et se transporte assez loin avec ses maisons, ses arbres et les travaux du cultivateur.

En Irlande, la plus grande partie des tourbières est susceptible d'une certaine culture : à condition de creuser un grand trou, qu'on aura soin de remplir de sable, on peut y planter un arbre qui, après avoir pris son premier développement, continue de croître; malheureusement les arbres sont rares dans les *bogs*. Amendée avec le même sable, la tourbe reçoit aussi et multiplie la racine dont Raleigh dota l'Irlande; mais c'est principalement comme combustible qu'elle est exploitée. Le paysan, moyennant une faible rente, prend à ferme un hectare de *bog*, y construit une misérable hutte, se crée un champ de pommes de terre suffisant à sa nourriture, et loue ses bras, ainsi que ceux de sa femme et de ses enfants, pour exploiter le reste de la tourbière, considérée quelquefois exclusivement par les propriétaires et les fermiers comme un produit analogue à celui d'une mine de charbon, mais qui quelquefois aussi se convertit secondairement en terrains utilement desséchés pour l'agriculture.

Si, dans le grand mouvement industriel qui s'est opéré depuis l'application de la vapeur à la navigation et aux manufactures, l'Irlande est restée en arrière de l'Angleterre et de l'Écosse, c'est en grande partie parce que la nature ne l'a pas favorisée à l'égal des deux autres royaumes sous le rapport du combustible. D'autres causes y ont concouru, sans doute, mais celle-ci est la plus puissante : le charbon est le grand moteur de l'industrie anglaise; l'Irlande dépend de l'Angleterre pour le charbon; le charbon existe en Irlande, mais inférieur

en qualité et dans des conditions de transport de la mine aux ateliers qui le rendent plus coûteux que le charbon apporté d'Angleterre par les navires charbonniers. Des économistes, citant l'exemple du pays de Cornouailles, prétendent qu'en perfectionnant les chaudières d'une usine, il est possible de produire la même force motrice avec moitié moins de charbon que n'en consomment les manufacturiers du Lancashire, où l'abondance et le bon marché du combustible empêchent d'y regarder de si près; puis ces économistes, qui sont naturellement des savans irlandais, ont calculé aussi que la tourbe pouvait souvent remplacer le charbon. L'expérience en a été faite par les bâtiments à vapeur du Shannon, qui, naviguant surtout pour le service des côtes, peuvent renouveler facilement leur provision de combustible : l'inconvénient de la tourbe est son volume relatif, la tourbe produisant moitié moins de chaleur que le charbon sous un double volume. Les efforts de l'exploitateur d'une tourbière, ajoutent donc ces économistes, doivent tendre à préparer la tourbe de manière à opérer sa dessiccation prompte et complète.

Toute exploitation en grand d'une tourbière exige six opérations : il s'agit d'abord de découper (*to cut*) la tourbe sur deux sens à la fois; en briques ou parallépipèdes, au moyen d'une bêche spéciale (*slane*), plus étroite que la bêche commune, avec une oreille coupante pliée à angle droit sur le fer principal (1). Les parallépipèdes de tourbe sont portés successivement à la brouette sur le champ d'étalage (*spread field*), théâtre de la seconde opération, qui consiste à étendre ou étaler la tourbe en posant chaque parallépipède sur son côté supérieur; puis vient le redressement (*footing*), le rangement des parallépipèdes à claire-voie sur un de leurs côtés, par collections de six surmontés d'un septième qui fait comme le toit des autres. Au bout de dix jours a lieu le *rickling*, la mise en tas de deux pieds de haut, et enfin, au bout de quatorze, le *clamping*, ou mise en petites meules de douze

(1) En Picardie, cette espèce de hoyau s'appelle *louche*.

pieds de long sur six de haut et quatre de large : c'est dans cet état que la tourbe reste jusqu'à ce que les tombereaux viennent la chercher ; sixième et dernière opération qui comprend le rentrage, soit qu'on rentre en effet la tourbe sous un hangar, soit qu'on la mette en piles avec une couverture de roseaux pour la garantir de la pluie. C'est généralement au mois de mars que commence l'exploitation de la tourbe, exploitation soumise, comme on pense bien, à toutes les vicissitudes des saisons dans un climat aussi pluvieux que celui d'Irlande (1). — Rien d'affreux à l'œil comme ces champs dépeuillés par la bêche de leur première couche et à travers lesquels sont creusés de longs fossés de dessèchement pleins d'une eau noirâtre : la cabane du paysan est quelquefois penchée sur le bord d'un de ces abîmes qui rappellent les humides abords des marais du Cocyte classique. Le travail qui, partout ailleurs, donne une seconde vie au paysage, a là quelque chose de lugubre. Je vis retirer d'une tourbière un énorme tronc d'arbre faisant partie d'une de ces forêts qui s'affaissèrent autrefois tout à coup dans ce sol détrempé : c'était un chêne dépouillé de son écorce et noir comme s'il avait été passé au feu. Au lieu de lui rendre ses rameaux et son vert feuillage, au lieu de le planter de nouveau sur cette lande palustre où son ombre abrita peut-être il y a des siècles les enfants d'une Irlande vraiment digne de son surnom de *l'Île Verte*, l'imagination se replongeait avec lui dans cette forêt morte, véritable Pompeia

(1) On peut extraire aussi la tourbe sous l'eau même au moyen d'une bolle (box) dont les bords inférieurs sont coupants. La tourbe enlevée par ce procédé est quelquefois à l'état de bouillie et peut alors se mouler dans des moules semblables à ceux dont on se sert pour la brique. Dans certains cantons d'Irlande on pétrit aussi la tourbe molle à la main. Cette tourbe est de qualité inférieure et produit beaucoup plus de cendres au foyer.

Un ouvrier employé à fouir et couper la tourbe gagne 1 shelling (1 fr. 50) par jour ; pour les autres opérations, des femmes peuvent suffire, et elles gagnent moitié. On paye le transport et le rentrage dans les mêmes proportions ; non compris le coût du tombereau et du cheval, qui est de deux shellings six pences (3 fr. 60) par jour.

végétale, où la science des Cuvier et des Buckland retrouverait peut-être une de ces dates dont se compose le calendrier antédiluvien.

Çà et là aussi, sur le revers des montagnés comme au fond des vallons, la tourbière d'Irlande, -recouverte d'un humus superficiel, présente l'aspect riant d'une prairie; mais la maigreur du cheval qui y pâit accuse la pauvreté des suc nourriciers de ces pâturages. Le pourceau seul, qui n'est pas exclusivement herbivore, y a bonne mine comme partout ailleurs et y bondit gaiement dans ses accès de pétulante humeur, lorsque son maître n'a pas modéré cette vivacité, excessive quelquefois à ce qu'il paraît, en liant une de ses jambes de devant à une de ses jambes de derrière au moyen d'une corde en paille.

Je ne sais si je ne préférerais pas la baie de Glengariff à celle de Bantry; mais il est vrai de dire que du haut de la montagne conique, appelée le Pain de Sucre, les deux baies n'en font plus qu'une, le petit cap qui les sépare n'étant qu'une des dentelures du vaste cadre des rochers de cette côte, qu'il faut doubler pour aller de la petite ville au petit village. Glengariff n'a guère que deux ou trois maisons à la suite de son auberge; mais le village a certainement la situation la plus pittoresque, adossé comme il est à un rocher couronné d'arbustes et d'arbres même, parmi lesquels se distingue le feuillage lustré de l'arbousier, appelé en Irlande l'arbre à fraise; c'est l'*arbutus unedo* de Pline, d'origine méridionale comme l'Irlandais lui-même, et qui s'est acclimaté si bien, depuis Glengariff jusqu'à Killarney, qu'il y acquiert le port d'un arbre.

J'avais encore plus d'une heure d'avance sur la voiture de Bantry. Après une courte halte à Glengariff, je poursuivis mon chemin en philosophe péripatéticien, ayant soin de me faire escorter par un petit garçon que je plaçais en vedette sur la grand'route chaque fois que je m'en écartais, afin qu'il pût arrêter la diligence si elle venait à m'atteindre, et me rappeler par un signal convenu. Ce signal m'était fait au moment

où je sortais d'une cabane que j'avais demandé la permission de visiter de fond en comblé. Le sauvage d'Amérique sous son wigwam, que dis-je, le portier du vieux Paris dans sa soupenle, ont plus d'air et d'espace que la nichée de petits Irlandais que je trouvai dans cette tanière en l'absence du père et de la mère. Tout l'édifice pouvait avoir trente pieds de longueur sur vingt de large ; c'était donc une des grandes huttes du pays, car dans un rapport de statistique, adressé à la Société Irlandaise en 1836, je lis qu'une cabane d'Irlande n'a généralement que dix-huit pieds sur quatorze. Il y avait trois pièces, c'est-à-dire que de chaque côté de la pièce du milieu une moitié de cloison conduisait à deux compartiments subsidiaires, dans l'un desquels je vis un lit vide et une façon de berceau avec un enfant de quelques mois, occupé à têter un de ses doigts en attendant sa mère. Dans l'autre compartiment était une litière de joncs, où deux poules grattaient de leurs pattes la fiente que le pourceau avait déposée pendant la nuit. Deux chaises, une table de sapin et une armoire composaient tout l'ameublement de la pièce principale, plus un second lit avec le luxe d'une paire de draps et d'une couverture de laine ; je dis le *luxe*, car le rapport que je viens de citer assure encore que la plupart des paysans se contentent de s'enfoncer entre deux couches de bruyères sèches pour toute literie. Un chaudron en fer était suspendu sur le feu de tourbe allumé dans la cheminée, et une petite fille achevait de nettoyer quelques pommes de terre, entassées dans une corbeille plate, d'où elles devaient passer dans le chaudron pour y subir la cuisson. Le feu allumé, ou plutôt la fumée qui remplissait la hutte me fit examiner la structure de la cheminée, et je vis qu'elle se terminait non par un tuyau, mais par un trou à mi-hauteur du mur. On aurait probablement étouffé sans la porte ouverte, unique issue qui vint au secours de la cheminée. Une seconde petite fille, qui laissait à sa sœur tous les soins du ménage, lisait dans un coin, assise sur l'une des deux chaises : heureuse enfant ! c'était justement le conte de *Cinderella* (Cendrillon), et sous cette hutte misérable, elle

assistait en imagination au bal du prince Milliflor (si je me rappelle bien son nom), coiffait ses cheveux ébouriffés d'un diadème en or, et chaussait de la pantoufle merveilleuse son pauvre petit pied nu (1). Tous les autres enfants déguenillés de cette chaumière avaient d'ailleurs l'air riant, le teint vermeil, y compris le petit poupon qui tétait son doigt, pour s'accoutumer de bonne heure à dîner par cœur, comme cela arrive quelquefois aux enfants de l'Irlande.

En visitant une pareille demeure dont le lugubre demi-jour vous a fait bientôt perdre de vue et oublier le magnifique horizon de la mer à Glengariff, on n'a aucune peine à croire qu'une pensée d'émigration puisse s'y emparer tôt ou tard de la famille condamnée ainsi à croupir, douze heures sur les vingt-quatre, avec ces animaux, à si bon droit, ici, appelés domestiques. Mais où iront-ils, les malheureux, quand un excès de misère les chassera de leur hutte? Cette question arrête celui qui les a vus aussi à Londres, à Liverpool, à Manchester, colonisant des quartiers entiers auxquels ils donnent leur nom, tel que *la Petite Irlande* de cette dernière ville. Si, séduits par les prospectus d'une des nouvelles républiques du Nouveau-Monde, ils s'embarquaient pour faire connaissance avec le soleil du climat des aloès, des bananes, des palmiers, etc.; ou s'ils allaient dans l'Amérique du Nord chercher le double Eldorado de la liberté et d'un don gratuit de terre à défricher, je le comprendrais, moi, enfant du Midi et écolier des idées libérales, qui ai quelquefois rêvé en France même cet exil au delà de l'Atlantique; mais quitter le sol natal sans changer de ciel, mais quitter le brouillard marécageux de la campagne pour la fumée de la ville, l'atmosphère de la hutte au bord de la tourbière pour l'atmosphère méphytique qui attendent l'Irlandais dans la capitale et dans les foyers de l'industrie co-

(1) Quelques statisticiens puritains se sont beaucoup récriés sur l'abus que font les pauvres irlandais de leur facilité à apprendre à lire. Il paraît que je ne suis pas le seul qui ait surpris une jeune fille de quinze ans à lire un conte bleu au lieu de la Bible ou de ces petits traités (*tracts*) religieux qui sortent en si grande quantité des presses protestantes de Belfast.

tonnière ; quitter la tourbe détrempée par la pluie d'hiver pour les fanges mêlées de l'égoût et du cloaque, c'est une alternative qui vous révèle toute la fatalité à laquelle est voué l'Irlandais pauvre. Quels cris de regrets et de désespoir doit répéter l'écho de ces horribles sentines des villes d'Angleterre où il fut attiré par l'espoir d'un salaire plus élevé ! Que de regards mourants doivent s'y tourner vers l'étroite mesure de la province de Kerry ! Ici du moins les enfants du paysan ont encore le teint vermeil et la joyeuse vivacité du premier âge, soit que les émanations du bog n'aient rien de délétère, soit même, car on l'a prétendu, qu'il s'exhale réellement un arôme fortifiant de ce marais à l'état mou, composé en grande partie d'un détritus d'arbres résineux qui le rend combustible. Mais quand l'Irlandais s'exile pour aller louer ses bras et ceux de ses enfants aux capitaux anglais, sait-il qu'il va augmenter un entassement de créatures humaines dans des taudis encore plus sombres, encore plus encombrés d'immondices que la plus misérable cabane de la tourbière ! Il ne lui faut que six heures de mer pour aller à Liverpool, et on lui a dit que Liverpool était une ville à la fois de travail et de luxe, qui voit augmenter chaque jour le nombre de ses maisons, avec une population de trois cent mille âmes, sur laquelle on compte déjà cinquante mille Irlandais. Il s'embarque donc pour Liverpool : hélas ! sur cette population de trois cent mille âmes, cinquante-cinq mille au moins habitent des *cowrs* formées par des maisons contiguës qui n'ont qu'une étroite issue commune, et vingt mille habitent littéralement des caves ou caveaux : — on devine où le pauvre Irlandais est forcé de se loger. — « Ces caves (*cellars*), dit un rapport officiel, sont de dix à douze pieds carrés, dallées en général ; mais fréquemment aussi n'ayant que la terre nue pour parquet. Elles n'ont quelquefois que six pieds du sol à la voûte ; généralement point de fenêtres, de sorte que la lumière et l'air ne pénètrent que par la porte, dont la partie supérieure ne dépasse guère le niveau de la rue. Dans ces caves il n'y a pas de ventilation possible, et l'absence de toute issue pour les eaux les maintient continue-

» ment humides; il existe quelquefois une arrière-cave (*back-cellar*) qui sert de chambre à coucher (*sleeping-apartment*), » sans aucune communication directe avec l'atmosphère extérieure, et recevant sa rare portion d'air et de lumière de la » pièce de devant. » — Dans ces trous à hommes, vivent quelquefois jusqu'à *trente* individus qui, nous dit le docteur Duncan, ont tout juste la dose d'air vital nécessaire pour sept! — « Il y a quelque temps, » raconte M. Holme de Liverpool, une des personnes dont le témoignage figure dans la dernière enquête, « j'allai visiter la pauvre femme d'un ouvrier. Elle » était accouchée depuis quelques jours : la mère et l'enfant » étaient étendus sur la paille, dans un caveau faisant suite » à la cave première, avec un sol de craie imperméable à » l'eau; point de lumière ni de ventilation, et l'air était horrible; *il me fallut marcher sur des briques posées sur le sol pour » atteindre le lit de l'accouchée, le sol lui-même étant inondé d'eau » stagnante.* Ce n'est pas là un cas extraordinaire, car j'ai vu » des scènes également affreuses, et il ne faut qu'aller dans » Crosby-street, et autres rues traversières de l'autre côté de » Vauxhall-road, pour trouver des hordes de ces pauvres » créatures vivant dans des caves qui sont aussi puantes que » des charniers. Dans *Freemason's-row*, j'ai visité il y a deux » ans une cour de maisons dont le parquet était au-dessous » de la voie publique, et toute l'enceinte de la cour était une » masse flottante de matières animales et végétales putréfiées, » si atroce à l'odorat que je fus obligé de faire une retraite » précipitée. Ce pendant toutes les maisons étaient habitées! »

L'Irlandais espère-t-il rencontrer un quartier plus confortable pour le pauvre à Manchester, ville de 32,310 maisons! il est forcé de s'y reléguer dans *la Petite Irlande* : la Petite Irlande! ce sont les cours et les caveaux de Crosby-street et de Freemason's-Row à Liverpool, mais où le pauvre Irlandais a eu le secret d'établir aussi quelques étables à cochons pour son quadrupède favori, dont les immondices se mêlent aux siennes. Vingt mille individus vivent à Manchester comme à Liverpool dans les caves; et si l'enceinte totale de la capitale

du coton offre proportionnellement plus d'espace aux demeures de ses habitants, elle a aussi, de plus que Liverpool, entre leurs toitures et le ciel, un dais continuel de fumée assez épaisse pour que l'air n'y circule pas très-facilement au-dessous des nuages. — L'infortuné Paddy s'avise-t-il d'émigrer dans ce qu'on appelle une manufacture rurale ; hélas ! dans le rapport sur les Unions (paroisses réunies) du Lancashire, sur l'union du Wigan, sur celle de Stafford, sur celle de Stockport, que lisons-nous ? « Il existe quarante-quatre maisons dans la grande » rue de Stockport, avec vingt-deux caveaux tous de même » dimension : on loue ces caveaux comme logements séparés ; » ils sont obscurs, humides et très-bas ; pas plus de six pieds » entre le sol et la voûte. La rue entre les deux rangs de mai- » sons est large de vingt mètres, et au centre est l'égout com- » mun, dans lequel on jette toutes sortes de débris putrides... » A l'extrémité de la rue est une mare d'eau, et un peu plus » loin une partie du gazomètre de la ville. Dans plusieurs de » ces demeures quatre personnes couchent dans un seul lit. » Lorsque Paddy aura vu peut-être aussi les *Wynds*, autres réceptacles homicides de Glasgow, en Écosse, il ira jusqu'à Londres même ; mais dans la métropole il n'est guère d'asile pour lui que dans ces horribles quartiers de Saint-Giles ou de Whitechapel, tant de fois décrits par la statistique, la science médicale et le roman, tous les trois d'accord, roman, science et statistique, pour nous peindre avec les mêmes couleurs un enfer du pauvre, non moins horrible que le Malbolge du Dante. « Il paraît, dit le docteur Soothwood Smith, ce mé- » decin philanthrope dont les anciens lecteurs de la *Revue* » *Britannique* n'ont pu oublier les éloquents articles (1), il » paraît que dans plusieurs quartiers de *Bethnal-Green* et » *Whitechapel*, une fièvre maligne et d'un caractère fatal règne » toujours plus ou moins. Il est quelques rues où elle a régné » dans presque toutes les maisons ; quelques cours où elle a

(1) Voir dans les premiers volumes de la *Revue* l'article sur l'utilité des Morts pour les Vivants, etc., etc.

» régné dans toutes, et quelques maisons où elle a régné dans
 » toutes les chambres. Des familles entières ont été enlevées.
 » On a trouvé dans une petite chambre jusqu'à six personnes
 » malades de la fièvre dans un même lit. J'ai vu moi-même
 » quatre malades dans un lit et deux dans un autre... La cham-
 » bre d'un fièvreux, dans un petit logement de Londres, sans
 » aucun courant d'air, est parfaitement analogue à une mare
 » d'Éthiopie pleine de sauterelles mortes. Le poison engendré
 » dans ces deux cas est le même; la différence n'est que dans
 » le degré de son énergie; la nature avec son soleil brûlant, son
 » air suspendu et comprimé, son marais stagnant, *fabrique* la
 » peste sur une large et épouvantable échelle. La pauvreté
 » dans sa hutte, couverte de ses haillons, entourée de ses im-
 » mondices, s'efforçant de repousser l'air pur et d'augmenter
 » la chaleur, n'imité que trop facilement la nature; le procédé
 » et le produit sont les mêmes. La seule différence est dans
 » les proportions du résultat » (1). »

Si nous rentrons dans la cabane de la tourbière d'Irlande, ce ne sera donc pas pour conseiller l'émigration en Angleterre... Mais il y aura beaucoup de choses à dire aux *landlords* et aux locataires de ces cabanes, dans leur intérêt commun.

A quelques centaines de pas de cette demeure, où je fis à bon marché le mylord généreux, en laissant cette fraction d'un million sterling qu'on appelle vulgairement un shelling, j'étais allé d'abord visiter le *pont de Cromwell*. Probablement la route passa autrefois sur ce pont; mais aujourd'hui il faut se détourner de la route pour le voir. Selon la tradition, Cromwell étant allé assiéger Dunboy, le vieux château des O'Sullivan, avait éprouvé quelque difficulté pour passer à gué la petite rivière torrentielle qui court aujourd'hui sous ces trois arches assez mal entretenues. « Je veux un pont à mon retour, avait dit le général, ou je ferai pendre un homme pour chaque heure de

(1) *Sanitary reports — Hand loom weaver's report, 1841*, cité par l'auteur des *Claims of labour*, p. 99.

retard. » Personne ne voulut être pendu, et au retour de Cromwell le pont était construit. Quelle qu'en soit l'origine, et quelle que pût être son utilité, le nom seul de Cromwell intéresse à cette ruine le voyageur d'aujourd'hui, qui va de Bantry à Killarney par une route comme celle que la voiture publique me fit parcourir, route parfaite, qui prouve que l'Angleterre a cependant fait quelque chose pour l'Irlande. Je ne saurais mieux la comparer qu'à la route de Tarare à Lyon, car elle tourne aussi autour d'une montagne à précipices, mais avec cette différence que pour franchir une autre montagne, qui sépare le comté de Cork du comté de Kerry, il a fallu percer à travers le rocher trois tunnels, dont le plus long a quatre cents mètres. Cette observation sur les bienfaits de l'Angleterre, je l'émis franchement après avoir pris place à la banquette du jaunting-car, au risque de choquer mon voisin de droite, qui, s'il eût été un Irlandais *pur sang*, n'eût pas manqué de se récrier sur ma partialité pour la sangsue ou le vampire politique de son malheureux pays ; mais justement je m'attirai par là toute la sympathie dudit voisin, qui se trouvait être un orangiste très-prononcé. Dès qu'il crut avoir un second à côté de lui, sa langue se délia ; il parait qu'avant que j'eusse rejoint la voiture il avait été condamné à entendre, sans contradiction, quelques discours en faveur d'O'Connell et contre l'Union ; il prit si bien sa revanche, que, voyant les autres voyageurs froncer le sourcil, je commençai à craindre d'avoir provoqué toute une guerre civile sur notre char-à-bancs irlandais. Le cocher avait tourné la tête et lancé sur nous un regard farouche, comme la grimace qu'avait dû faire le pilote du vaisseau de Jonas, lorsque l'équipage se mit en insurrection contre le malencontreux prophète... Que serions-nous devenus si on avait su, ce que je n'appris moi-même que plus tard, qui était ce hardi antagoniste du grand agitateur ? Lui et moi, nous aurions risqué d'aller voir au fond d'un des lacs de Killarney si les poissons y avaient l'appétit de la baleine. Par bonheur, je finis par accaparer à moi seul la conversation de mon voisin, qui me parut un homme avec lequel on pouvait s'instruire, quoique

(trop chevaleresque pour désertier tout à fait son parti le voyant le plus faible) je fusse obligé de convenir, à part moi, qu'il y avait peut-être quelques aspérités dans son humeur. Protestant orthodoxe, il traitait avec une égale rigueur tout ce qui contrariait sa secte et son opinion politique; il parlait sans ménagement des prêtres romains et des partisans du rappel. En littérature, il jugeait tout au point de vue de la morale. Ainsi, par exemple, quoique Irlandais et whig, il hocha la tête avec un certain mépris au nom du poète Thomas Moore, puis ne craignit pas de dire que ce *chansonnier* n'était qu'un païen et un sybarite, le parodiste de ce voluptueux Anacréon qu'il avait *essayé* de traduire... Je me rappelai avoir été presque aussi mal reçu, il est vrai, lorsque j'avais cité le Béranger de l'Irlande. à mon aimable vicaire de Cork, à bord du bateau à vapeur, ignorant encore que je parlais à un homme d'église..... avec cette différence, qu'aux yeux de celui-ci le libéral Thomas Moore avait surtout le tort d'être devenu un pensionnaire du cabinet anglais. Autre-remarque : mon austère protestant mettait comme moi la main à la bourse lorsqu'un mendiant sollicitait notre aumône; mais au don de sa pièce de monnaie il ajoutait volontiers une mercuriale sur le *vice* de la mendicité en général et en particulier, répétant sans cesse que mendier c'était voler, lorsque toutes les paroisses d'Irlande avaient enfin leur *maison de pauvres*. A quoi le mendiant répondait sans se déconcerter et d'un air goguenard, qu'il laissait cette maison-là aux frileux, aux paresseux, aux égoïstes, et que, quant à lui, il aimait mieux braver les intempéries des saisons pour venir offrir ses prières aux voyageurs charitables, ou bien : « Je voudrais vous y voir.... — Et qui consolerait ma pauvre femme? — Je suis trop vieux; j'aurais pu y vivre, mais aujourd'hui je n'aurais plus qu'à y mourir, etc., etc. » Mon orangiste me demanda alors si l'Irlande n'était pas le pays le plus indisciplinable du monde, et quelquefois il ajoutait son commentaire favori : « Votez donc 30 millions pour bâtir des maisons de pauvres ! Comment les mendiants ne seraient-ils pas insolents, lorsque le roi tribun de l'Irlande n'est

qu'un mendiant comme eux ! » (allusion à la rente prélevée par O'Connell).

Bien averti que la maison des pauvres du canton que nous traversions n'était pas de celles où l'on est parvenu à renfermer les mendiants, mon orangiste ne vit pas sans un frisson notre voiture s'arrêter devant l'auberge de Kenmare pour y changer de chevaux. L'aspect assez propre de cette petite ville, qui s'augmente encore de plusieurs maisons en construction, m'avait au contraire fait oublier qu'il existait des pauvres en Irlande, lorsque nous fûmes assaillis par une cohue tout aussi importune et tout aussi hideuse que celle qui avait si cruellement éprouvé mes nerfs à Dungarvan. Je commençais à m'aguerir cependant contre ces irruptions. J'attendis le choc de celle-ci avec assez de fermeté ; j'aurais pu même dessiner quelques-unes des figures originales qui la composaient, mais j'ai trouvé tout fait le croquis que j'en donne, me contentant d'y ajouter pour la couleur locale ce personnage à quatre pattes, qui se retire comme un pauvre honteux ou faisant le dégouté :



Parmi les mendiants bipèdes était un vieillard au moins nonagénaire ; ce fut à lui que nous remîmes, comme au patriarche de la bande, toutes nos pièces de monnaies réunies,

afin qu'il en fit le partage. Soit qu'il eût prélevé un droit de percepteur un peu trop fort, soit qu'il se fût adjugé réellement la part du lion, il s'éleva quelques murmures, et une femme, qui se trouvait lésée, finit par amener toutes les autres. Les hommes alors se joignirent à la sédition, et il y en eut deux qui osèrent menacer du poing le vieillard, tandis que les femmes et les enfants l'assourdissaient de leurs cris. Mais lui..... vous eussiez vu tout à coup son corps, naguère courbé sous ses quatre-vingt-dix hivers, se redresser fièrement, son bras s'armer du bâton, qui tout à l'heure semblait être son appui indispensable, et son œil surtout briller d'une véritable flamme. Il y avait de quoi citer le *Quos ego* du premier chant de l'*Énéide* ou le *Si forte virum quem*. La sédition se tut, et le vieillard se retira avec son butin, sans même daigner tourner la tête pour voir si quelque mécontent ne pensait pas à l'attaquer par derrière... Quand il fut loin, les murmures recommencèrent et se traduisirent en plaintes à nous adressées... Nous apprîmes alors que le vieillard était encore redoutable par sa colère autant que par sa force. C'est notre *tyran*, dit une femme. Il a été *buckaugh*, dit un autre, et c'est depuis que la police *constabulaire* a été organisée sur les routes qu'il est venu s'imposer à la paroisse, prétendant y être né, quoique personne ne se rappelât ni son père ni sa mère. Qui sait tous les crimes qu'a commis le vieux sorcier !

Nous avons peut-être vu là un héros de mélodrame, la sombre contre-partie du joyeux Édie Ochiltrie de Walter Scott. Mais n'ayant pas de mélodrame ni de roman à faire pour le quart d'heure, contentons-nous de dire ce qu'est le *buckaugh* d'Irlande, type et race qui s'en vont disparaissant peu à peu comme tant d'autres. Le *buckaugh*, dit l'auteur des *Recherches dans le sud de l'Irlande* (1), est le mendiant non résidant. Ce nom signifie un *estropié*, un *mutilé*, mais la livrée des haillons suffit pour donner le privilège de *buckaugh* à des vagabonds qui ont encore tous leurs membres et toute la force de l'âge.

(1) Croker's *Researches on the south of Ireland*.

Le buckaugh est le *Bohème*, le *Gypsy* de l'Irlande, avec cette différence qu'il n'a aucune prétention à une origine étrangère, et qu'il reste seul dans sa vie errante sans s'associer jamais à une bande. On le rencontre en tout lieu et en toute saison, dans les sentiers détournés ou sur les grands chemins, armé d'une perche avec un bout ferré et l'autre terminé en forme de lance. Le soir, le buckaugh frappe à la porte d'une cabane, est admis sans hésitation, prend place au coin du feu de tourbe, suspend aux clous de la cheminée ses petits sacs remplis de menue monnaie, et soupe comme un hôte antique avec la famille, se couche sur la paille et repart le lendemain sans avoir trahi cette hospitalité. On dit que le buckaugh est généralement un lettré et qu'il est dépositaire de vieux manuscrits qu'il ne vendrait ni pour or ni pour argent ; car ce sont des recueils de recettes de pharmacie ou de cuisine, de prédictions et de légendes, quelquefois même de formules magiques : avec ce trésor de science, il amuse ou effraye ses hôtes ; il leur révèle le passé et l'avenir. Le buckaugh sait écrire, il sait calculer, et, dans les comtés où les écoles primaires n'ont pas encore répandu l'instruction, il offre le secours de son style et de son arithmétique aux fermiers et surtout aux jeunes filles. Mais on comprend que les allures du buckaugh aient été un peu gênées par ces belles routes parfaitement entretenues qui jettent leurs longs rubans autour des montagnes, percent des tunnels à travers les rochers, posent leurs assises en pierres sur le sol mouvant des tourbières, ou, comme aux abords de Killarney, tracent des allées de parc sous les derniers restes des vieilles forêts de l'Irlande. Il y a mieux : de distance en distance, sur ces routes qui sont la véritable prise de possession de la conquête pacifique, voilà quelques années qu'on a établi les corps de garde d'une police rurale qui cumule les fonctions de l'ancien corps des constables ou officiers de paix à l'anglaise et celles de nos gendarmes de France.

Cette institution a déjà produit, depuis cinq à six ans, d'admirables résultats ; l'idée première en appartient à sir Robert Peel, qui fut autrefois secrétaire de la vice-royauté

à Dublin, et qui avait vu combien l'ancien système de police était inefficace, en Irlande surtout, où la première condition, pour être constable, était de faire profession de bon protestant. L'essai de sir Robert Peel ne réussit pas d'abord, et les agents de cette milice subirent longtemps l'épithète impopulaire de *Peelers*. Telle qu'elle est organisée aujourd'hui, elle garantit chaque jour de plus en plus la sécurité publique. Dix mille hommes la composent, les uns à pied, les autres à cheval, en frac vert et pantalon gris, coiffés du shako et armés d'une carabine à balonnette qu'ils déposent pour prendre le *caducée* du constable, quand la circonstance et la localité l'exigent. Leur service les appelle partout où l'ordre peut être compromis, aux marchés, aux foires, aux meetings, aux fêtes patronales, aux assises, aux élections ; mais un des principes de leur instruction est de chercher à prévenir plutôt qu'à réprimer. C'est à eux qu'il faut s'en prendre si je n'ai pas quelque bonne scène de voleur à raconter, si je reviens aux bureaux de la *Revue Britannique* avec ma montre, mon manteau et tous mes mouchoirs de poche, etc., etc. C'est très-peu dramatique, je le sais ; je conviens qu'il serait plus pittoresque de rencontrer à Killarney un de ces bandits aux longs cheveux dont parle Spencer dans son mémoire à la reine Élisabeth, qu'une patrouille militaire qui vous rappelle malgré vous, au bord du lac et sous la cascade solitaire, les jets d'eau de Saint-Cloud lançant leurs gerbes hydrauliques sous la double protection d'un fantassin de la ligne et d'un bon gendarme du département de Seine-et-Oise. Mais il faut bien prendre son parti de cette prosaïque civilisation qui donne tout à coup un air de vieille fée ratatinée à la poésie locale. Les romanciers sont là d'ailleurs, et Walter Scott a bien su ressusciter Rob Roy Mac Gregor sur les bords du Loch Lomond, quoique déjà le bateau à vapeur y conduisit confortablement les cockneys de Londres et même des badauds de Paris. Pour en revenir à la police rurale de l'Irlande, c'est faire à la fois son éloge et celle du pays que de dire qu'elle est composée presque exclusivement d'*indigènes*, qu'aucun préjugé ne détourne d'y

entrer, et que c'est une recommandation d'en avoir fait partie. Le gouvernement a eu le bon esprit de ne donner aucune destination politique à ce corps où catholiques et protestants sont admis indifféremment. C'est la confusion de la police civile et de la police politique qui, en France, enlève à notre gendarmerie une grande partie de sa force morale. J'ajouterai que la solde des constables-gendarmes d'Irlande n'a rien d'exagéré. Elle est de 24 £ (500 fr.) pour le soldat de seconde classe; de 27 £ 14 h. (600 fr.) pour le soldat de première; mais ils reçoivent des suppléments de paye pour les corvées extraordinaires et le service de nuit (1).

On arrive à Kenmare par un pont suspendu très-élégant. La rivière de Kenmare n'est pas longtemps encaissée entre deux rives qui puissent permettre de jeter des ponts; elle se dilate tout à coup en un lac ou golfe et se confond avec la mer. La ville appartient tout entière à un seul propriétaire qui est propriétaire aussi de Killarney, lord Kenmare. En Irlande, les grands seigneurs possèdent à la fois des villes et des provinces. C'est ainsi que la plupart des habitants de Waterford sont les locataires du marquis de Waterford, ceux de Dunganivan et de Lismore du duc de Devonshire, etc.

Deux routes également pittoresques conduisent de Kenmare à Killarney. L'ancienne est à peu près abandonnée; elle se rapproche davantage d'une montagne appelée Mangerton, où se trouve un petit lac appelé pompeusement le *bol de punch* du diable; la nouvelle route, et c'est celle que je pris, côtoie les trois lacs de Killarney, dont vous pouvez voir ainsi en passant les aspects les plus curieux. La gorge étroite qui vous conduit à la vue du premier lac ou lac supérieur, me rappela le défilé

(1) La statistique a calculé qu'il y a en Irlande un soldat de police pour chaque millier d'habitants, en exceptant Dublin, où il existe une police spéciale. La dépense de cette force de 10 mille hommes, officiers et inspecteurs compris, est de 419,142 £ (11,078,850 fr.). Une partie est à la charge des comtés d'Irlande, une autre à la charge du gouvernement. Les appointements des chefs-magistrats sont assez élevés. L'inspecteur général reçoit 1,300 £; le sous-inspecteur, 1,200 £; le sous-inspecteur en second, 800.

des Trosachs en Écosse, un peu moins sauvage toutefois et aboutissant à une nappe d'eau moins vaste que celle du loch Katrine. Il est cruel de le dire, le point de vue le plus ravissant du *lac supérieur* de Killarney se trouve justement à la station du corps de garde de police. Mais, à quelques pas plus loin, vous pouvez recouvrer vos illusions si vous les avez perdues ; ce n'est pas une royale batelière comme Ellen Douglas qui vient au-devant de vous, mais c'est un groupe de nymphes champêtres, de belles filles de la verte Érin, qui vous souhaitent la bienvenue en vous offrant, à votre choix, un petit verre de whisky, ou, si vous appartenez à la société de tempérance, le lait de leurs chèvres. Il est bien entendu que, généreux comme un chevalier, vous leur laisserez au moins un shelling, afin que l'écho répète *largesse, largesse*, le mot des anciens tournois. Si vous êtes resté désenchanté du lac en vous préoccupant trop de l'idée prosaïque attachée à un poste de gendarmerie, soyez encore assez courtois pour ne pas traiter de *contributions indirectes* ce breuvage offert par les mains des bergères : ce fut cependant à peu près l'expression dont se servit mon sévère orangiste qui, je dois lui rendre aussi cette justice, préféra comme moi le lait au whisky.

Du lac supérieur au lac du milieu ou lac de Torc, le chemin participe encore de la nature du défilé ; mais la culture y a substitué parfois l'élégance du parc aux beautés plus sauvages de la forêt. Le lac *du milieu* est aussi, sous plus d'un rapport, un lac *civilisé*. Je veux dire que l'art moderne y a mis la main, ou, si je me trompe, c'est alors la nature qui a voulu là se peigner et se parer comme une nature de château royal. Tout près de ce second lac, une auberge est venue s'établir, et l'hôte, avec les garçons, en habits de ville, arrête la voiture pour vous attirer chez lui, au préjudice de ses confrères du troisième lac : il vous vante donc les agréments de sa position, à la fois plus centrale et plus isolée ; il a d'ailleurs les clefs de tous les sites, qu'on ne voit qu'avec permission... des sites sous clefs me parurent un raffinement abusif du droit de propriété... Pauvres fées d'Irlande ! L'hôte faisait surtout allusion à l'ab-

baye de Mucross qu'il avait « sous sa main, » qu'on ne visitait complètement qu'avec « son guide à lui... » lequel guide s'approcha et confirma le privilège de l'aubergiste de Mucross. « Pourrait-on commencer par là ? demandai-je. — Sans contredit. — Eh bien, visitons l'abbaye... mais je ne promets pas de ne pas aller plus loin ce soir..... » Nous visitâmes l'abbaye (ruine curieuse, parfaitement entretenue par son propriétaire); puis, comme la voiture n'avait pas voulu nous attendre, nous en prîmes une autre dont le loyer dédommagea un peu de notre prompt départ l'aubergiste désappointé. Le brave homme s'était fait tort en me parlant de ses sites sous clef... il m'eût retenu, au contraire, s'il m'eût dit que je trouverais à Killarney même, ce qui me parut bien plus intolérable encore, le troisième lac tout entier, le plus vanté des trois, entouré de murs du côté de la ville. Ce lac, tout vaste qu'il est, fait partie du parc de lord Kenmare, qui a jugé à propos de se clore... est-ce contre les touristes? est-ce contre les habitants?... Quoi qu'il en soit, les lacs d'Irlande auraient été réellement plus pittoresques que ceux d'Écosse, le lac inférieur en particulier, plus grand et plus beau que le loch Lomond et le lac Katrine, je ne pouvais plus le visiter avec ce sentiment de solitude, d'indépendance et de liberté qui vous enivre sur les lacs et dans les montagnes, autant que l'admiration des sites eux-mêmes. Nous descendîmes à l'hôtel des *Armes de Kenmare*, et pendant que l'on préparait le souper, je profitai d'une dernière heure de jour pour aller visiter à la fois le lac et le parc du seigneur de Killarney... car l'hôte, M. Finn, à qui j'avais exprimé mon impression au sujet du long mur qui emprisonne les abords de la ville, s'était empressé de me dire que sur sa recommandation, — un mot de lui au dos d'une de ses cartes-adresses — le concierge de mylord m'ouvrirait toutes les portes. En effet, je vis tout, excepté le château qui était habité par lord et lady Kenmare... J'ignorais que j'étais venu avec un protecteur encore plus puissant que M. Finn, aubergiste tout aussi privilégié que son confrère de Mucross... car à mon retour, mon grave orangiste, qui avait bien voulu m'attendre pour

me faire l'honneur de souper avec moi, apprenant où j'étais allé pendant qu'il faisait un peu de toilette, me dit : « Pourquoi avoir été si impatient ? je vous aurais reçu demain moi-même au château. » Je le regardai pour voir s'il avait l'air du châtelain... « Je vous ai dit que je venais ici *chez des amis* (c'est l'expression anglaise), et c'est chez lord Kinmare qu'on m'attend... Mais comme notre excursion à l'abbaye de Mucross nous a retardés d'une bonne heure, j'ai eu tout lieu de croire que j'arriverais ce soir après le dîner... j'ai donc jugé à propos d'avoir soupé en arrivant... »

Pendant le repas, qui fut précédé du *Benedicite* protestant et suivi des *Grâces*, mon sérieux orangiste, à qui je racontais ma rencontre avec l'aimable vicaire catholique de Cork, me dit enfin :

« Et savez-vous avec qui vous avez passé le jour d'aujourd'hui ?

— Avec un homme très-aimable encore.

— Un peu moins aimable que l'autre cependant, n'est-ce pas ? répliqua-t-il avec son demi-sourire... je suis ministre protestant, attaché au clergé de Dublin... je viens ici faire une mission.

— Killarney a donc une population protestante ?

— Très-peu nombreuse ; mais lady Kenmare est de la religion anglicane et je serai son chapelain pour toute la belle saison. »

Je n'étais pas fâché de ma seconde rencontre ; car je ne venais pas en Irlande pour ne voir qu'une église, pour n'entendre qu'un son et qu'une cloche. Si par la suite j'entre dans quelque détail sur l'église protestante, le lecteur saura que je n'ai pas fréquenté seulement le clergé catholique. J'espère, soit dit d'avance, qu'on ne m'accusera pas d'avoir cherché à inspirer une prévention défavorable contre la première. Je crois bien qu'en effet les prêtres protestants sont plus sérieux en Irlande que les prêtres catholiques, *sérieux* jusqu'à paraître un peu moroses... Le chapelain de lady Kenmare n'est pas le seul à qui j'ai trouvé ce caractère... Cependant un por-

trait n'est pas toujours un type, deux ou trois portraits ne constituent pas une classe. Je crois de très-grand cœur que Goldsmith, qui était Irlandais, avait connu en Irlande même des ministres dignes de poser devant lui pour la figure principale de cette ravissante création de son génie : l'excellent M. Primerose, *le Vicaire de Wakefield*.

J'avais parfaitement agi en utilisant toutes les heures du premier jour que je passai à Killarney. Le lendemain matin, en me levant, je cherchai le soleil à l'horizon. La pluie tombait par torrents ; je n'en trouvai pas moins à la porte de l'hôtel tout le cortège des bateliers et des loueurs de chevaux, qui attendaient, non pas le soleil, mais le touriste. Je leur demandai un répit jusqu'à midi, et j'allai visiter les boutiques de la grand'rue, où je fis quelques emplettes. On ne peut revenir de Killarney sans porter à ses amis quelques colifichets fabriqués en cornes de cerf fossile, en bois d'arbousier et en *bog-oak*, c'est-à-dire avec ce bois de chêne noir comme l'ébène qu'on trouve sous les couches profondes de la tourbe (*bog*). Toute l'industrie de Killarney est là. Certaines de ces babioles, à l'usage des dames et des enfants, sont très-artistement confectionnées. A midi le soleil ne se montra pas, mais la pluie ayant momentanément cessé, je me laissai conduire docilement par eau et par terre, pendant quatre heures, en me dispensant toutefois des grandes ascensions. Les guides m'assurèrent gravement que j'avais vu les principales merveilles des trois lacs, et je les aurais crus, si j'avais seulement reconnu la moitié des sites de la veille, à travers l'épais brouillard. C'est peut-être par un ciel pareil, et avec la même foi *aveugle* qu'on revoit encore quelquefois le grand O'Donoghue sur son cheval de bataille. On me fit entendre aussi les fanfares d'un cor, et je ne demandais pas mieux que de croire que c'était O'Donoghue, qui, plus généreux pour moi qu'O'Connell pour Walter Scott, donnait le spectacle d'une grande chasse (1). Mais le

(1) M. Lockhart prétend, dans la Biographie de son beau-père, qu'un gentleman nommé O'Connell refusa de donner à Walter Scott le plaisir

musicien vint prosaïquement réclamer son shelling, sous prétexte que cette fanfare avait été jetée par lui à travers les airs pour me révéler un écho extraordinaire... Je me consolai en pensant qu'un concert magique m'eût peut-être coûté plus cher ; mais je dispensai un autre guide de me saluer au même prix d'un coup de canon tiré par un simple pistolet. Le canon n'était pas inventé du temps des fées. Je ne pouvais me prêter volontiers à cette déception belliqueuse. Quel malheur que ces braves gens, si forts sur la magie, ne puissent vous vendre quelques heures de ciel bleu et d'air d'Italie, comme les sorciers de la Norwège et de la Laponie vendent un bon vent aux matelots ! De toutes leurs légendes, il en est une à laquelle j'aurais encore la veille prêté une oreille plus crédule, alors que le soleil avait daigné m'illuminer un peu les lacs ; c'est la légende du moine d'Innisfallen. — Innisfallen est une des petites îles du lac inférieur — la plus jolie de toutes (une vraie miniature de l'*Isola Bella*), la plus intéressante par les ruines de son ancienne abbaye et par ses annales, vrai monument en parchemin, qu'on nous avait montré l'année d'auparavant à Oxford, parmi les raretés gothiques de la Bibliothèque bodléienne. Ces annales contiennent la chronique d'Irlande, depuis la création du monde jusqu'à l'année 1320. Comme je ne l'ai jamais lue, je ne vous dirai pas si c'est là que les guides ont

d'une chasse au cerf, parce qu'il le supposait hostile à l'émancipation catholique. M. Lockhart prétend que ce *gentleman* se trompait sur l'opinion du poète. Il ne désigne pas autrement celui qu'il accuse de cet acte de discourtoisie ; mais il est évidemment question du propriétaire de Derrynane Abbey, résidence d'O'Connell. En opposition à ce trait peu libéral, s'il est vrai, il est juste de citer une anecdote qui semblerait le démentir. Des dames anglaises ayant eu le malheur d'avoir leur voiture brisée dans le voisinage de Derrynane, y reçurent la plus aimable hospitalité. Le propriétaire les laissa parler politique tant qu'elles voulurent, et surtout parler avec très-peu de charité du grand Agitateur ; puis quand, en le quittant, elle demandèrent le nom de leur hôte ; Mesdames, leur dit celui-ci, je m'appelle Daniel O'Connell ; vous êtes à Derrynane Abbey, où je vous prie de croire que vous serez toujours bien reçues si vous daignez y revenir.

trouvé l'épisode du dernier prieur de l'abbaye, qui, en se mettant un matin en prières avant le jour, entendit tout à coup le chant d'un oiseau. Ce n'était pas l'alouette, qui, elle aussi, chante matines comme les moines, ni cette fauvette spécialement surnommée *le chantré*, quoique son petit cri n'ait aucune des notes graves du lutrin; ce n'était ni un oiseau ecclésiastique ni un oiseau profane, sans doute, mais quelque oiseau merveilleux qui venait voir pourquoi Innisfallen avait été proclamé le paradis des fies. De quelque pays qu'il vint, cet oiseau inconnu chantait si délicieusement, que le prieur se laissa distraire de sa prière; et sortit de sa cellule pour suivre le musicien ailé, qui, volant de buisson en buisson, lui fit faire tout le tour de l'île et oublier tout pour l'écouter. L'île n'a guère qu'un mille de tour; la promenade ne pouvait entraîner bien loin; cependant elle durait encore, lorsque le prieur crut sentir quelque fatigue, vit décliner le soleil (j'étais bien sûr qu'il devait faire soleil de jour-là), et crut entendre la cloche de vêpres. Un peu honteux d'avoir laissé ses frères depuis l'aube, il s'arrache enfin à son enchantement, bénit le petit oiseau, et retourne au monastère. Quelle est sa surprise de voir des visages inconnus et d'entendre une langue étrangère, la langue du Saxon (l'anglais), au lieu du vieux dialecte national de l'Irlande! Que s'est-il passé en si peu de temps? Mais lui-même il excite une vive surprise: « Qui est-il? lui demande-t-on. — Le prieur de l'abbaye. — Mais il n'y a plus d'abbaye. Innisfallen est un rendez-vous de chasse et de pêche, où c'est être bien hardi de se montrer en robe de moine; car il n'y a plus de moines. Le Saxon a conquis l'Irlande; le protestantisme a seul le droit de prier Dieu dans les vieux temples catholiques. Cinq siècles se sont écoulés depuis le départ du prieur, et il faudra qu'il s'en écoule un encore au moins pour que la loi anglaise émancipe enfin l'ancien culte..... Le prieur reste muet à cette réponse, et se retourne du côté de l'oiseau qu'il a béni. L'oiseau chante encore. Un moment après on en voit deux qui chantent ensemble et puis disparaissent... Sur le seuil du monastère le prieur venait de

rendre le dernier soupir. C'était son âme qui s'envolait sous la forme du second oiseau.

Je me laissai tenter par cette légende à passer de l'île d'Innisfallen à celle de Ross, où je devais voir les restes de l'ancien château d'O'Donoghue, et surtout sa *bibliothèque*. — La bibliothèque d'O'Donoghue. — Hélas ! mes chers confrères les bibliophiles, combien vous allez vous moquer de moi ! — Un vandale ayant jeté tous les livres d'O'Donoghue par la fenêtre (cela s'est vu ailleurs qu'en Irlande), ils se changèrent en pierres... Il faut espérer que pendant qu'un vandale jetait ainsi ces in-folio (à la taille des pierres on devine le format), un autre vandale était dessous, le nez au vent, et qu'un volume au moins lui tomba sur la face. J'avais cru d'abord que ces pierres, qui furent autrefois des livres, devaient offrir quelques vestiges de l'ancienne écriture runique d'Irlande, que les savants ont appelée ogham, et qui est dans les antiquités irlandaises ce qu'est l'écriture cunéiforme dans les antiquités de Babylone et de Persépolis (1). Ces pierres ne sont que des pierres. Pour voir une bibliothèque de livres en écriture ogham, il aurait fallu aller jusqu'à une caverne près de Dunloe... et la pluie eût découragé un plus savant que moi ce jour-là.

Une question m'a été quelquefois adressée à mon retour de Killarney. Les *highlands* de l'Irlande peuvent-ils se comparer aux monts Grampiens de l'Écosse ? Lorsque Walter Scott alla les visiter, il flatta vivement l'amour-propre irlandais par son admiration plusieurs fois exprimée tout haut. Certainement il devait être sincèrement ravi de retrouver dans le vieux royaume de Kerry quelques-uns des traits caractéristiques de ces sites du pays natal si admirablement décrits par la prose de *Rob Roy* et les vers de la *Dame du Lac*. Mais au fond du cœur, Walter Scott était trop Écossais pour élever la plus haute montagne de Killarney au niveau du Ben Venue, du Ben Ledi, du Ben

(1) Voir dans la livraison de mars l'extrait d'un journal de voyage par M. de G., qui a vu à Mossoul un des plus curieux monuments de ce genre.

Lomond, et des autres Bens d'Écosse. Mille mètres de différence en faveur des Bens font une différence ; il ne pouvait non plus égaler au loch Lomond, ou même au lac Kathrine, ni le lac Supérieur, ni le lac du Milieu, ni le lac Inférieur de Killarney ; mais en considérant ces trois lacs comme les trois parties d'un tout, et je crois qu'en effet ils n'en forment qu'un seul, ce triple lac peut soutenir la comparaison avec un des grands lacs d'Écosse, comme, de l'aveu de plus d'un voyageur suisse, le loch Kathrine est la miniature du lac de Lucerne avec ses golfes, ses anses, ses promontoires allongés, ses rochers et ses baies. Dans ces rapprochements, la mesure géométrique ne doit pas seule guider le jugement. Qui ne sait que les aspects et les contours des montagnes, leur boisement ou leur nudité relative, nous abusent beaucoup sur leur élévation ? La nature a ses jeux d'optique et ses artifices de *trompe-l'œil*, dont il faut tenir compte. C'est ainsi que les Bens de l'Écosse, moins élevés au-dessus du niveau de la mer que les géants alpestres de la Suisse, produisent presque la même illusion de hauteur et de majesté par la proportion des vallons étroits où repose leur base pyramidale, par celle des arbrisseaux nains, ou de la simple bruyère qui parent leur ceinture ; ce qu'ils perdent du côté du grandiose, peut-être même le regagnent-ils en pittoresque, de l'aveu des artistes (1). Pour moi, lorsque je vis de près les Pyrénées et la Suisse, je me rappelai encore l'Écosse avec un souvenir reconnaissant, et l'image de ses Bens ne s'affaissa pas trop devant les pics verdoyants qui séparent la France de l'Espagne, ni devant les cimes couronnées d'une éternelle neige qui la séparent de l'Italie (2). Je fais large, je l'avoue, la part des premières impressions, mais plus large encore celle des associations d'idées. Que ne puis-je voir

(1) La plus haute montagne vue de sa base, dit M. de Saussure, ne tient point en ligne verticale une place proportionnée à son élévation réelle.

(2) L'Écosse et l'Irlande ont sur la Suisse l'avantage de l'Océan, qui leur fait des baies et des golfes intérieurs d'une magnificence supérieure à celle des lacs de la Suisse. Il n'est pas de lac qui puisse se comparer à la baie de Cove, à la baie de Bantry et à la baie de Dublin.

pour la première fois Killarney, avec mes émotions de vingt ans! J'aurais pu y entendre, moi aussi, malgré le brouillard, la voix de l'oiseau mélodieux que le prier d'Innisfallen ne pouvait se lasser d'écouter; et puisque je reviens à mentionner ces légendes de l'imagination irlandaise, elles rentrent dans ce que j'appelle les associations d'idées. Certes, elles prêtent une vie poétique aux paysages au milieu desquels on vous les raconte; peu à peu un récit merveilleux ou un souvenir historique ajoute quelques milliers de mètres à la hauteur d'un mont, à la circonférence d'un lac. Eh bien! justement, il y a vingt ans, une fantasmagorie plus attrayante que celle de la mythologie irlandaise, et qui n'avait pas encore été décolorée par les imitateurs de celui qui l'évoqua le premier, attirait le touriste en Écosse. Walter Scott venait, non-seulement de repeupler les montagnes et les lacs de leurs fantastiques féeries, mais son souffle y avait ressuscité les morts historiques. Le magicien vivait et écrivait encore dans toute la verve de son inspiration. En pénétrant sur ses traces, dans le défilé des Trosachs, en suivant un itinéraire indiqué par lui, je sentais encore ma main frémir de l'encourageante étreinte de la sienne, et dans mon oreille bourdonnait la dernière phrase de son adieu (1)!

Je n'ai éprouvé qu'une seconde fois, au même degré, cette émotion qui pourrait faire croire à la *seconde vue* des voyants d'Écosse, sinon pour l'avenir, du moins pour le passé; c'est

(1) Ne croyez pas que ce soient toujours les auteurs qui sentent et décrivent le mieux les grandes scènes de la nature. Des organisations très-élevées d'ailleurs n'ont ni dans l'œil physique ni dans l'œil moral, *the mind's eye*, comme dit Hamlet, ce rayon visuel qui vous révèle tout d'abord l'aspect poétique du paysage. Quelquefois aussi les imaginations les plus nobles ont leur petite affectation de caricature. Il me tombe sous la main, ce matin même, un touriste anglais qui avoue ingénument que le mont Blanc lui apparut comme un immense biscuit glacé sur lequel un jeune géant venait de mordre. Il se compara lui-même à cette dame qui déclara que les bazars de l'île de Staffa lui avaient produit l'effet d'une gigantesque cristallisation de sucre candi.

en Italie, sur le bord du lac de Trasimène. Par l'éducation du collège, mes premiers instincts littéraires sont plus romains que français, et comme je suis né dans une ville qui, par son origine, ses monuments, ses usages même, est restée longtemps la fille de Rome, toutes mes excursions en Angleterre et en Écosse n'ont jamais pu altérer beaucoup en moi cette nature romaine, soigneusement cultivée par mes professeurs de Juilly. A l'époque dont je veux parler d'ailleurs, je venais de passer cinq mois dans Rome même. Pendant cinq mois, grâce à l'hospitalité de mon illustre ami, M. Ingres, logé au faite de la villa Medici, je m'étais réveillé avec le panorama de Rome sous les yeux. Ceux qui savent qu'au culte du génie de Raphaël notre grand peintre mêle le culte du génie de Virgile, croiront sans peine qu'en venant de vivre cinq mois sous le même toit que lui, je m'étais facilement retrempé dans cette histoire du peuple-roi que les bons écoliers de rhétorique savent généralement un peu moins mal que la nôtre. Quand, au sortir d'un petit chemin creux, le postillon se retourna tout à coup du côté du siège de ma voiture où je me plaçais volontiers de temps en temps, et me dit : Voilà le lac de Trasimène ! ce fut pour moi comme un de ces effets de mirage qui nous mettent devant la vue tout un monde animé. De la page brillante de Tite-Live se détachèrent successivement les phalanges des Romains et celles des Carthaginois, ayant à leur tête les unes l'imprudent Flaminius, et les autres le victorieux Annibal, comme si elles allaient recommencer cette bataille où tant de sang fut versé que le petit ruisseau appelé depuis le *Sanguineto* en jette encore aujourd'hui un dernier flot rouge dans les eaux du lac. J'ai vu des lacs plus étendus et plus pittoresques que celui de Trasimène, j'ai vu le lac Majeur, le lac Cosme, avec leurs îles parfumées ; j'ai vu le lac de Genève, véritable Océan Méditerranéen, que traverse mon fleuve natal ; j'ai vu les lacs pyrénéens suspendus entre le ciel et la terre ; le lac Lomond et le lac Kathrine, avec tout l'appareil rajeuni du roman écossais sur leurs bords ; les lacs du Cumberland, où les poètes Wordsworth et Southey m'ont ouvert les trésors de leur soli-

tude ; les lacs de Killarney, enfin, avec toute leur féerie originale ; mais, grâce à la puissante association d'idées, toutes les émotions que j'ai dues à ces lacs s'effacent au souvenir de l'heure que je mis à faire en poste le tour du lac de Trasimène (1).

En étant un peu plus sobre de digressions le mois prochain, je pourrai enfin conduire le lecteur à Dublin.

(La suite aux prochaines livraisons.)

(1)

I roam

By Thrasimene's lake in the defiles

Fatal to roman rashness, *more at home*, etc.

Lord Byron, dans une de ses notes épigrammatiques, prétend que le président Dupaty vit le lac de Trasimène dans le lac de Bolsene qui se trouvait sur sa route de Sienne à Rome.

**Economie Politique. — Douanes.
Commerce. — Navigation.**

LES DERNIÈRES LOIS DE DOUANE

EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.

Des lois de douane ont été soumises en même temps au parlement, en France et en Angleterre. Ce serait une étude importante que celle des principes qui, dans chaque pays, ont servi de base à ces lois, dont l'influence est toujours si grande sur les intérêts des états. Il y aurait de grands enseignements à tirer de l'étude des faits qui rendent utiles à l'un des deux peuples telles mesures qui pourraient être pour l'autre une cause de perturbation. Quelques documents nous manquent encore pour présenter aujourd'hui un travail complet à ce point de vue. Mais les discussions dans les deux parlements, l'attitude des deux gouvernements dans ces discussions, suffisent pour montrer (nous le disons avec douleur pour notre pays) combien d'un côté du détroit les hommes appelés à concourir à la confection des lois, apportent dans l'examen des questions économiques des vues sûres et arrêtées; tandis que de l'autre on ne rencontre que tiraillements d'intérêts rivaux, et incertitude de principes. En Angleterre, le gouvernement conçoit en silence, étudie avec maturité, propose à l'improviste un système nouveau, dont l'influence rejaillira sur le mouvement commercial, non-seulement de la Grande-Bretagne, mais encore du monde entier, qui forcera peut-être toutes les nations du globe à modifier leur législation douanière, et qui profi-

tera d'autant plus à l'Angleterre qu'elle recueillera les fruits des doutes et des tergiversations dans lesquels vont être jetées les autres puissances de l'Europe. Arrivée au point où, par l'activité et l'importance de son commerce et de son industrie, elle a dépassé toutes les nations du globe, la Grande-Bretagne a redouté les efforts que font ses rivales pour l'atteindre. Ce n'est plus aux restrictions et aux entraves qu'elle demande protection pour son travail national; elle cherche une protection plus large et plus durable, c'est celle d'une vaste consommation. Aux nations dont l'industrie menace la sienne, elle va faire une concurrence nouvelle; et, tandis que, jusqu'à ce jour, la lutte existait principalement sur les marchés ouverts à la vente des produits, elle va la porter sur les marchés de production et d'achat des matières premières. Désormais, partout où le négociant des autres nations arrivera, forcé d'ajouter au prix de la marchandise dont il aura besoin, le montant des droits de douane, que les lois de son pays lui imposent, le négociant anglais viendra, débarrassé de toutes charges, prêt à surenchérir sur le prix offert par son concurrent, de toute la valeur des droits que celui-ci est obligé de faire entrer dans ses calculs. Ainsi, les cotons, les huiles, les graines oléagineuses, etc., etc., qui viennent d'être affranchies de tout droit en Angleterre, trouveront toujours, sur les marchés de production, les Anglais en position de payer plus cher que les autres nations. De là, facilité pour le commerce et l'industrie anglaise de choisir les meilleures qualités, et de présenter encore dans ses produits les avantages qui commençaient à lui être disputés : la modicité du prix et la perfection de la qualité.

On ne sait ce qui doit le plus étonner, ou de la hardiesse de ce plan, ou de l'autorité avec laquelle il a été exposé aux deux chambres, ou de la déférence avec laquelle il a été accepté. C'est qu'en Angleterre les lois de douane ne sont pas traitées comme des lois secondaires; c'est que là on ne regarde pas ces lois qui touchent de si près au travail et à la fortune publique, comme n'étant pas des lois politiques; on ne les aban-

donne pas à l'anarchie des esprits, aux avides illusions ou aux coalitions des intérêts privés ; c'est que là , on sait que ces questions graves et difficiles ne peuvent pas être résolues ou modifiées au milieu des débats tumultueux d'une grande assemblée. Le parlement, confiant dans les ministres qui les proposent, dans les commissions qui les étudient, n'en modifie pas les dispositions, n'en bouleverse pas l'économie par des amendements improvisés ; et si les hommes d'état qui les ont conçues voient leurs plans repoussés, ils ne sacrifient pas leurs convictions aux exigences des intérêts privés, ou aux passions du moment. En Angleterre, les questions d'affaires sont des questions politiques ; en France, on ne donne ce nom qu'aux questions de formes et de personnes.

La discussion de la loi de douane, qui a eu lieu à la chambre des députés, à la fin du mois de mars, ne justifie malheureusement que trop nos assertions. Il est bien difficile, dans le tumulte des intérêts privés que cette discussion a fait surgir, dans l'abnégation que le gouvernement n'a cessé de faire de ses projets et de ses opinions, d'y trouver quelque part un seul principe fixe, une seule idée arrêtée. On a parlé de tout, on a posé toutes les théories, on les a toutes invoquées, et souvent celui-là même qui les invoquait, a proposé ou voté des dispositions qui en contiennent le renversement. La navigation, pour laquelle tous ont témoigné des sympathies, sacrifiée dans presque tous les articles ; la prohibition que chaque orateur a semblé repousser, écrite partout sous le nom de *protection modérée* ; les traités de commerce demandés par tous, rejetés ou censurés dès qu'ils ont été conclus ; l'agriculture, enfin, l'idole à laquelle on demande de tout sacrifier, oubliée souvent par ceux mêmes qui s'en sont déclarés les plus ardents défenseurs, voilà l'affligeant tableau qu'a présenté cette discussion.

Tous les traités de commerce faits par le gouvernement ont été critiqués : traités approuvés par les chambres ; traités exécutés sans leur approbation ; traités dont l'approbation en est demandée, tous ont été remis en question :

Traité avec les États-Unis ;
Traité avec l'Angleterre ;
Traité avec la Belgique ;
Traité avec la Sardaigne.

Les deux premiers ont été blâmés, surtout au point de vue des intérêts de la navigation française. On ne veut pas voir que ce n'est pas aux traités qu'il faut demander de remédier à l'état de décadence de notre marine marchande, que la cause principale en est chez nous et en nous. La première est la cherté de nos navires, qui grève notre navigation chaque jour, à chaque voyage, à chaque instant, d'une charge énorme, par le dépérissement, l'intérêt et l'assurance appliqués à un capital bien plus élevé pour nous que celui des autres marines : la cherté de tout ce qui est nécessaire à l'équipement, à l'avitaillement des navires, résultat inévitable de notre système de douane ; et enfin, ce fait important et qui est dans la nature même des choses, que la France exporte, en général, des marchandises de peu d'encombrement et de valeur élevée, tandis qu'elle demande aux pays étrangers des marchandises, qui, présentant peu de valeur sous un grand volume, sont essentiellement propres à favoriser le développement de la navigation. Or, pour de semblables marchandises, c'est le navire qui est sur les lieux qui est toujours préféré, dans le moment où les convenances de prix, de demandes, de moyens de retour, se manifestent ; les navires de la nation qui produit ou expédie la marchandise sont donc toujours les premiers à en profiter. Ainsi, les navires français éprouvent un double désavantage : obligés, par la force des choses, de sortir des ports de France avec un fret minime ou en lest, il faut encore qu'avant de prendre la mer ils aient la certitude de trouver, là où ils vont, un retour assuré pour la France ; car ils ne peuvent pas, comme les navires des autres nations, placés dans des conditions meilleures, prendre partout où ils se trouvent des frets pour quelque partie du monde que ce soit. Il faut donc, pour qu'ils puissent naviguer utilement, qu'une opération commerciale leur assure d'avance leur car-

gaison. Cette nécessité leur fait perdre un temps considérable dans les ports, et toute perte de temps se résout, ou en surcroît de fret pour le chargeur, ou en perte d'argent pour l'armateur.

Il était nécessaire de bien rappeler ces causes d'infériorité de notre marine, de bien préciser qu'elles tiennent ou à la nature des choses, ou à nos propres lois, avant de dire en quoi on a eu raison ou tort de blâmer les traités de commerce qui existent en ce moment entre la France et les autres nations. Il faut que l'on sâche bien que la cause du mal est chez nous et non au dehors, que si nous voulons une marine marchande pour fournir des marins à la marine royale, il faut que nos navires ne nous coûtent pas plus cher que les navires étrangers; il faut qu'ils ne soient pas grevés de plus de frais de salaire et d'avitaillement; or, à ces deux maux les traités ne peuvent pas porter remède; ils naissent de nos lois de navigation et de douane. Nous reviendrons dans cet article sur ce qui est relatif à la cherté des navires. Bornons-nous à dire, pour le moment, que les droits différentiels, protecteurs du pavillon français, sont un palliatif nécessaire du mal que tous les faits révèlent, mais empressons-nous d'ajouter que la protection doit être réellement modérée, et serait achetée trop cher si elle devait, pour favoriser le pavillon français, frapper les marchandises de première nécessité, et en faire démesurément renchérir le prix. C'est ainsi que dans le système de nos tarifs, les bois à brûler, les bois de construction, les merrains, les feuillards, les céréales, quand les mercuriales constatent des prix au-dessus du taux prévu par la loi, etc., ne supportent que des droits modérés, et sont exempts de toute surtaxe de navigation, quel que soit le pavillon qui les importe; c'est que l'intérêt de la marine nationale, quelque important qu'il soit, ne doit pas être préféré à l'intérêt des consommateurs et de tous les contribuables quand il s'agit d'objets indispensables aux premiers besoins de la vie et de l'industrie. Cela posé, examinons comment ont été envisagés les traités discutés dans la chambre des députés en France.

Un seul orateur, M. Léon Talabot, a montré, avec l'autorité de faits bien observés et nettement présentés, les résultats du traité passé en 1826 entre la France et l'Angleterre ; nous avons rendu compte dans notre numéro d'avril de ce discours remarquable sous tous les rapports. L'honorable député a démontré jusqu'à l'évidence que cet acte, qui est un traité de navigation, et non un traité de commerce, profite uniquement à la marine anglaise, et que ses dispositions combinées avec les modifications de droits apportées à la sortie des houilles en Angleterre, et à leur entrée en France, a été la cause principale du développement que le pavillon britannique a pris dans ses rapports commerciaux avec la France. Nous n'examinerons pas ici si la houille n'est pas un de ces articles de première nécessité qu'il faut procurer à notre industrie au meilleur marché possible ; nous reconnaissons, avec l'honorable député de la Haute-Vienne, que tous les efforts de notre gouvernement doivent tendre, fallût-il dénoncer le traité, à rendre au pavillon français le transport des houilles, s'il est possible de le faire sans un renchérissement sensible de cet élément aujourd'hui indispensable de tout progrès industriel.

Mais il existe dans ce traité une disposition qui devient tous les jours plus redoutable à notre marine, à notre commerce et à notre position commerciale sur la Méditerranée. C'est celle par laquelle le gouvernement anglais s'est réservé le droit d'importer en France les denrées du crû de l'Europe, venant de ses possessions dans la Méditerranée, par navires anglais qui jouissent dans nos ports du même traitement que les navires français. A la faveur de cette disposition, des denrées du crû de la Grèce, de la Turquie d'Europe, de la Russie méridionale ; sont chargées sur navire anglais, touchent à Malte, et arrivent dans les ports français sans payer plus de droits que si elles étaient importées directement par navires français. Cela se pratique tous les jours pour les blés et les graines oléagineuses ; cela peut arriver pour les laines, les cotons, les soies, etc., etc. De là, concurrence de notre marine, non avec la véritable marine anglaise, qui ne navigue pas à

plus bas prix que la nôtre, mais avec les marines maltaise et ionienne, qui sont dans les mêmes conditions que les marines autrichienne, sarde et grecque. De là, tendance et encouragement à faire de Malte l'entrepôt de la Méditerranée. Le gouvernement français a senti les dangers de cet état des choses; mais quel remède cherche-t-il à y apporter? De pauvres chicanes, de misérables subterfuges. Il veut exiger la constatation du débarquement de la marchandise à Malte, pour reconnaître sa provenance d'une possession anglaise; pour être fort contre le gouvernement anglais, il suscite des entraves basées sur les mêmes prétextes au commerce français à Nice et à Gènes. Dans la loi des graines il étend la zone qui constitue les entrepôts d'Europe, afin de pouvoir y englober Malte. Ne vaudrait-il pas mieux aller droit au but, et dénoncer un traité que l'expérience a montré contraire à nos intérêts, et dont nos voisins pressurent les termes, pour en tirer des avantages que les négociateurs français n'ont certainement pas voulu y écrire?

Au reste, dans ce traité la grande faute de la France a été, non pas de consentir la réciprocité des droits de tonnage, droits généralement mal assis, et inégalement appliqués; mais de renoncer à tout droit différentiel de navigation. En l'état de nos tarifs, les droits différentiels en raison du pavillon importateur sont le seul moyen auquel la France puisse recourir pour protéger notre marine, en modifiant cette protection suivant la nature de chaque marchandise, et la longueur du voyage qu'en nécessite le transport; en ne perdant jamais de vue les besoins des consommateurs de l'industrie, en la modérant et même en y renonçant entièrement toutes les fois que les avantages réservés à notre navigation lui seraient moins utiles qu'ils ne seraient funestes aux autres grands intérêts du pays.

On a fait au traité qui lie la France aux États-Unis d'Amérique le même reproche qu'au traité avec l'Angleterre; ses effets ont été les mêmes au point de vue de la navigation, c'est-à-dire que la marine américaine en a profité au détriment

de la nôtre, parce que dans le commerce entre les deux nations, l'Amérique fournit toutes les matières encombrantes, tandis que la France fournit presque uniquement des marchandises précieuses. Dans ce traité comme dans l'autre, la France aurait peut-être dû ne stipuler que la réciprocité du droit de tonnage, et non l'abolition de la surtaxe de navigation; mais cette abolition ne s'applique qu'aux produits du sol des deux nations, et l'on n'a pas donné aux Américains, comme on l'a fait pour les Anglais, le moyen d'importer en France par leurs navires, sur le même pied que par navires français, des marchandises qui ne sont pas du crû de leurs possessions.

Le traité avec la Belgique ne contient aucun article relatif à la navigation; c'est au nom de l'agriculture, et en faveur des fils de lin et de chanvre français, que l'on en a limité la durée au mois de juillet 1846. Le traité sarde ne contient qu'une exemption réciproque du droit de tonnage, qui existait déjà pour les navires sardes dans le port de Marseille, et ne peut qu'être utile à nos navires qui fréquentent les ports sardes. Les avantages accordés aux navires sardes en Algérie nous paraissent aussi présenter peu de dangers. C'est surtout au point de vue de l'introduction des bestiaux que ce traité a été critiqué.

Pour nous résumer en ce qui touche notre marine, il faut venir en aide à son état d'infériorité. On n'a malheureusement proposé d'autre remède que des surtaxes dont le seul effet est de faire renchérir les matières qu'elles frappent, d'en réduire la consommation, et de diminuer ainsi les éléments qu'elles offrent aux transports maritimes. Protéger par accroissement de droits, c'est tuer la plante que l'on veut développer. Les seules protections utiles sont les protections par dégrèvement; or les dégrèvements ne conviennent directement en France qu'aux consommateurs, qui n'ont pas voix au chapitre. Au mot de dégrèvement l'agriculture se révolte, l'industrie se soulève, le gouvernement seul ne les repousse pas, mais se laisse aller à accepter les aggravations de droits; et si l'on parlait du seu

remède capable de sauver notre marine, du seul qui augmenterait considérablement le nombre de nos navires et de nos matelots; si l'on proposait d'autoriser l'armateur français à faire construire ou à acheter ses navires à l'étranger, des réclamations s'élèveraient de toute part; on veut que le navire français soit construit en France, avec des bois, des fers, du cuivre, des toiles, des goudrons, des chanvres, des chaînes, des ancres, des frais de main d'œuvre, qui, par leur nature, par les frais de transports et les droits de douane, coûtent deux fois plus qu'à l'étranger. Faut-il bien que là où nous travaillons avec un capital plus cher, nous réduisions notre travail par le prix élevé que nous sommes forcés d'y attacher, ou que nous lui donnions une imparfaite protection par des surtaxes qui sont des entraves et des causes de malaise pour tous nos autres éléments de travail, le commerce, l'industrie et l'agriculture?

Ce que nous disons pour les navires en bois, tout le monde l'a senti pour les navires en fer; M. Berryer a proposé de restituer aux constructeurs de ces navires le droit imposé aux tôles étrangères qu'ils emploieraient, ou de leur bonifier le même droit à titre de prime quand ils emploieront de la tôle française. Personne n'a contesté la nécessité de cette mesure; une épreuve douteuse a fait espérer qu'elle allait être accueillie par la chambre des députés; et elle n'a été repoussée que sur la promesse qu'a faite le gouvernement d'étudier la question, et de prendre lui-même prochainement l'initiative des dispositions qu'il jugera convenables.

L'absence de tout principe, l'aveuglement des intérêts privés, l'anarchie même dans les opinions des membres du cabinet, se sont montrés dans les questions qui intéressent l'agriculture, ou dans lesquelles les agriculteurs se sont crus intéressés. Ces questions sont surtout celles des graines oléagineuses, des bestiaux, des tourteaux, du guano. Au nom seul de l'agriculture, les deux tiers de la chambre des députés se soulèvent; pour eux, tout produit étranger est un ennemi qu'il faut repousser; peu leur importe si l'introduction

en France de ce produit leur fait du bien ou du mal. En le frappant d'un droit on espère en faire renchérir le prix; ce renchérissement peut rejaillir sur le prix du produit similaire que l'agriculteur français récolte. On vote sans hésiter le droit avec lequel on espère n'avoir rien à perdre, par lequel il peut y avoir quelque chose à gagner. Voilà toute l'économie politique d'une portion de nos législateurs; avec cela, ils ne négligent pas de faire de la générosité à la tribune; ils veulent favoriser la marine française, ils imposent le guano qui vient par navire étranger, engrais qu'il faudrait appeler par tous les moyens, quel que fût le pavillon qui nous l'apportât; ils frappent d'un droit de sortie les tourteaux de graines oléagineuses, après avoir voté un droit prohibitif sur la graine dont ils sont le résidu; ils ouvrent enfin nos ports aux graines de sésame qui viendront de l'Inde par navire français; mais leur générosité se borne à accorder cette faveur aux provenances de l'Inde *française*, heureux s'ils pouvaient nous trouver dans le monde commercial une partie de l'Inde qui méritât véritablement ce nom. Pleins de sollicitude pour les colonies que nous ne possédons pas, ils ne voient qu'avec une répugnance mal déguisée nos progrès en Afrique, et voudraient coloniser cette contrée en la forçant à payer nos produits fort cher, et à n'en cultiver aucun qui soit similaire des nôtres. Aussi, M. Dufaure s'est-il écrié avec cette haute raison qu'il porte toujours à la tribune: « Grande et belle politique! d'un côté on donnera une prime pour attirer les colons en Algérie, de l'autre, nous leur ferons payer, à notre profit, des droits de douane; c'est-à-dire que les primes seront dissipées avant leur arrivée à Alger; et, débarqués sur notre territoire, ils y mourront de faim! »

Le manque de principes fixes, la versatilité des esprits sur les questions de douane, se sont encore manifestés dans la discussion de la loi au sujet du droit sur les saindoux et du drawback des savons. Pendant deux ans un fait exceptionnel, occasionné par des circonstances passagères, s'est manifesté: les États-Unis ont envoyé en France des quantités con-

sidérables de saindoux ; voilà que cette malheureuse marchandise se trouve compromise dans les antipathies qu'inspirent les graines oléagineuses et les autres similaires de l'huile d'olive et d'œillettes ; une augmentation de 50 p. 0/0 sur le droit qu'elle paye actuellement est proposée et adoptée ; les suifs subissent par contre-coup la même augmentation ; et, chose extraordinaire, tandis qu'en 1844 le mélange des saindoux aux huiles, dans les savons, a été poursuivi comme fraude commerciale et comme fraude contre les lois de douane devant les tribunaux, qui ont fait bonne justice de ces étranges poursuites ; en 1845 intervient dans la loi un règlement de drawback, qui traite le saindoux comme élément loyal et important de la fabrication de savon. Cependant, dans le temps où la loi était proposée, discutée et votée, le fait exceptionnel qui en a inspiré les dispositions a cessé, et il n'est presque plus importé de saindoux d'Amérique en France. Il va donc arriver que le drawback des savons faits avec de l'huile, qui paye des droits exorbitants, sera réduit, tandis que les savons faits avec du suif et des saindoux indigènes recevront le remboursement d'un droit que la matière entrée dans leur fabrication n'aura pas payé.

Mais les plus étranges principes se sont produits dans la discussion du droit sur les graines oléagineuses. Là, on n'a pas traité les droits protecteurs comme une exception qui ne doit être appliquée seulement que lorsqu'il y a des intérêts en souffrance à protéger ; on a établi que toute marchandise qui ne paye que des droits de douane modérés, jouit d'un privilège et d'une faveur ; on n'a prouvé aucune souffrance, et l'on a demandé un remède énergique. Des droits que le ministre du commerce a déclarés contenir une véritable prohibition, ont été votés pour remédier, non à un mal réel, mais à des plaintes exagérées. Les droits proposés par le gouvernement étaient le double des droits existant aujourd'hui : la commission de la chambre des députés les avait adoptés ; sous le régime du droit actuel, le mal que l'on redoute, l'importation démesurée de graines étrangères, s'est arrêté ; depuis trois ans cette

importation va en décroissant. Malgré ces faits, un amendement adopté, après une discussion que l'impatience de la chambre a rendue incomplète, pour ne rien dire de plus, doublé le droit proposé, quadruplé le droit actuel, et ce après que le ministre du commerce a déclaré qu'un droit pareil serait la prohibition des graines exotiques, que la production française ne suffit pas à la consommation, que le vote de l'amendement proposé apporterait de graves dommages à l'industrie, à la navigation française et au commerce. Tout est étonnant dans ce vote, mais ce qui l'est plus encore, c'est que le gouvernement, en présentant la loi à la chambre des pairs, a invité la noble chambre à l'adopter. Ainsi, c'est la prohibition, c'est le renchérissement d'une matière indispensable à notre consommation; c'est une perte pour notre navigation, en faveur de laquelle on a montré dans la discussion tant de sympathies; c'est un grave dommage à l'industrie et au commerce; que l'on engage la chambre des pairs à consacrer. Veut-on supposer que, docile à une pareille invitation la chambre inamovible s'annihilera au point d'acheter à ce prix la paix entre le ministère et la chambre élective (1)?

C'est encore au nom de l'agriculture que le traité sarde a été l'objet des plus vives attaques. Le sud-est et le midi de la France élèvent peu de bestiaux; nos tarifs de douane, qui imposent les animaux à tant par tête, mettent un obstacle insurmontable à l'introduction des bestiaux sardes en France, ces bestiaux étant de petite taille, et le droit se trouve ainsi à leur égard tout à fait exagéré. De ces deux circonstances il es

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, la chambre des pairs a, malgré les protestations de MM. le baron Dupin, Barthélemy, le duc de Mortemart, Passy, etc., adopté le droit nouveau sur le sésame; mais il a été déclaré par le ministre qu'il se réservait de baisser le droit par ordonnance. Il est certain que si la noble chambre a voté contre les conclusions de sa propre commission, c'est de peur de compromettre le sort du projet de loi tout entier. Pour être logique et satisfaire plus largement les députés du Nord, il resterait aussi à voter un petit impôt de plus sur les charbons étrangers, comme nature première de l'éclairage au gaz.

résulte un renchérissement excessif de la viande pour cette partie de la France ; c'est au point que le même jour, le ministre du commerce ayant passé par adjudication publique trois marchés pour la fourniture de la viande aux écoles des arts et métiers à Angers, Châlons-sur-Marne et à Aix en Provence, l'adjudication a été faite pour Angers à 58 c. le kilog. ; pour Châlons, à 80 c. ; pour Aix, à 1 fr. 10 c., c'est-à-dire le double du prix obtenu pour Angers. D'un autre côté, il a été démontré que, depuis 1824, le prix de la viande en France n'a pas cessé d'aller en croissant ; mais cet accroissement n'a pas été le même sur tous les points de la France. Ainsi, en divisant notre territoire en neuf régions, et en prenant le prix du bœuf pour type, il a été constaté que l'accroissement de prix a été, de 1824 à 1840 :

Dans le nord-ouest, de.....	11 %.
Le nord.....	22
Ouest.....	17
Centre.....	19
Est.....	21
Sud-ouest.....	23
Sud.....	30
Sud-est.....	38

En présence de ces faits, il devenait urgent d'assurer aux parties de la France qui souffrent le plus des droits imposés à l'entrée des bestiaux, les moyens de se procurer à meilleur marché la viande si nécessaire à l'alimentation du peuple. La perception du droit au poids et non par tête n'est que justice, puisqu'elle rétablira l'égalité entre les pays voisins de contrées qui élèvent des bestiaux de forte taille et ceux qui n'avaisinent que des contrées où le bétail est plus petit. Le gouvernement, en acceptant ce mode de perception pour les bestiaux de Sardaigne, a donc fait une chose bonne et utile, au point de vue des intérêts français, et il a stipulé en outre, en échange de la part de la Sardaigne, des concessions avan-

tageuses à notre commerce et à notre industrie. C'est une mesure aussi sage, aussi équitable, qui a été combattue au nom des intérêts agricoles; on a vu du danger pour l'agriculture à propager, par la réduction du prix, la consommation de la viande dans les contrées où l'usage en est le plus restreint, et à accroître le capital de bétail, si nécessaire à l'agriculture, dans les parties de la France où ce capital est évidemment trop faible. Mais, à la seule idée de voir ouvrir un peu plus largement un coin de notre frontière au bétail étranger, tous les éleveurs de bestiaux se sont soulevés, et sans avoir égard ni à l'espèce des bestiaux ni aux distances à parcourir pour que leur introduction par la frontière sarde pût nuire en rien à la production française, ils ont voté contre la mesure. Cependant, cette fois la proposition du gouvernement a été adoptée malgré les champions à outrance de l'agriculture.

Mais on pourrait dire que le fanatisme agricole a essayé de prendre sur la dépouille de l'animal la revanche de son insuccès à l'égard de l'animal lui-même, et un amendement a été proposé tendant à porter de 20 p. % à 25 et 30 p. % de la valeur, le droit sur les laines. Tous les raisonnements sur lesquels cette proposition était appuyée peuvent se réduire à celui-ci : « Depuis que les laines sont soumises à un droit de 30 p. %, l'agriculture et l'industrie sont en progrès; portez ce droit à 20 p. %, et le progrès sera plus grand encore. » Cet argument n'a pas fait fortune; et la chambre des députés s'est bornée à adopter une proposition de sa commission, tendante à rendre plus rationnel et plus efficace le droit qui existe sur les laines entre le pavillon national et le pavillon étranger.

Voilà donc l'agriculture, qui, en repoussant le mot de prohibition, en ne réclamant qu'une protection *modérée*, donne la mesure de sa modération. Elle ne se contente pas d'un droit de 40 à 50 p. % de la valeur sur les huiles d'olive pour protéger des oliviers qui, d'année en année, cessent de produire et de vivre, elle demande que des droits de 40 p. % au moins frappent les graines oléagineuses qui fournissent à notre consommation l'excédant des produits que le sol français ne

soumet pas à ses besoins; elle ne se contente pas d'un droit de 20 p. %, sur les laines, elle s'oppose à ce que les parties de la France qui ne peuvent pas élever de bestiaux, tirent de l'étranger la viande nécessaire à leur alimentation, elle pousse enfin ses exigences jusqu'à vouloir nourrir l'Algérie de ses propres blés. Où veut-on donc en venir à travers toutes ces exagérations? Quel résultat obtiendra-t-on de toutes ces mesures tendantes à élever d'une manière factice le prix de tous les produits de la terre? On arrêtera toutes les consommations par la cherté des objets nécessaires à la vie et au développement de l'industrie; on arrivera, comme dans la pauvre Irlande, à un accroissement démesuré du prix des fermages et des terres. Oh! nous concevons très-bien que ce dernier résultat est bon pour le propriétaire de la terre; mais pour les vingt-huit millions de cultivateurs au nom desquels ils parlent, quel bien cela fera-t-il? Moins de consommation, des fermages plus élevés, la nécessité de donner une plus forte partie de leurs produits pour payer le loyer de l'instrument de leur travail, et plus de difficultés à vendre le reste. En vérité, c'est là un triste et déplorable système.

Les discussions sur les fers et les aciers ont été moins vives; là aussi des protections prétendues modérées ont été demandées au nom de l'industrie; car dans cette malheureuse voie des protections tout se lie, tout s'enchaîne, et souvent tout se contrarie. Si vous protégez le produit agricole contre le produit similaire étranger, l'industrie nationale, pour qui vous faites renchérir le prix de la matière première, demande à être protégée contre le produit industriel de l'étranger. Le navire français, que vous placez dans de plus mauvaises conditions que ses rivaux, veut être protégé à son tour; mais toutes ces protections retombent sur le consommateur, et la consommation, réduite, tarit à son tour toutes les sources de la production. En l'état actuel des choses, il est impossible de sortir brusquement de ce système; mais y entrer tous les jours davantage, créer des intérêts nouveaux qui augmenteront plus tard la difficulté d'en sortir, et cela en présence de l'An-

gleterre, qui forcera tôt ou tard l'Europe à la suivre dans le système opposé ; en présence de l'expérience, qui dit que le consommateur est le véritable protecteur de toute production, que la protection par abaissement de droits est la seule qui puisse être utile, efficace et durable ; c'est le comble de l'imprudence ! Il est douloureux de voir en France la chambre des députés, moins libérale que le gouvernement, lui forcer continuellement la main pour le pousser à accepter des aggravations de droits de douane et à imposer chaque jour des entraves nouvelles au développement de toutes les productions nationales.

E. E.

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE,
DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE, ETC.

CORRESPONDANCE DE LA REVUE BRITANNIQUE.

COLLÈGES D'IRLANDE. — SYMBLE, PAR M. B. D'ISRAËLI. — L'ÉGOÏSME, PAR MRS. GORE. — MABINOÏON. — AUTRES ROMANS. — BLANCO WHITE. — ROUSSEAU ET VOLTAIRE, PAR LORD BROUGHAM. — TH. HOOD DOUGLAS JERROLD. — IMPRESSION ANASTATIQUE. — INVENTION DE LA POUDRE. — ANECDOTE ORIENTALE. — EXPÉRIENCE FAITE SUR DE PETITES JOURNÉES DE TRAVAIL. — STATISTIQUE DES PROPRIÉTÉS EN ANGLETERRE. — ARTISTES ÉTRANGERS ET NATIONAUX A ROME, ETC.

Londres, 20 mai 1845.

Comme sir Robert Peel l'avait fait entrevoir en défendant le bill de l'allocation en faveur du séminaire de Maynooth, le cabinet anglais a présenté un nouveau bill tendant à fonder trois grands collèges en Irlande : le premier à Cork, le second à Limerick, ou Galway, le troisième à Derry, ou Belfast. C'est tout un système de la part du gouvernement, système qui, sans doute, est une grande extension de la concession faite primitivement par Pitt aux catholiques, mais qui ménage aussi pour l'avenir un moyen d'influence plus ou moins directe à l'Angleterre. Parmi ceux qui jettent les hauts cris, il en est qui le savent bien : aussi toute l'*agitation* anglaise se passera en cris. Il restera à sir Robert Peel la gloire d'avoir osé hardiment avoir raison contre son propre parti.

Je n'ai, du reste, aucune intention de vous entretenir aujourd'hui de politique. Je veux vous donner exclusivement les nouvelles littéraires, et même m'en tenir à peu près à la littérature de fantaisie et d'imagination, car c'est celle-là qui a le plus produit ce mois-ci. Peut-être cependant est-ce encore

une œuvre de parti que le roman de M. B. d'Israeli, celui de tous qui occupe le plus le beau monde déjà réuni pour la saison de Londres, plus fidèle à son retour régulier que le printemps. *Sybile ou les Deux Nations*, est encore un roman comme *Coningsby*, où l'intrigue romanesque, de l'aveu de l'auteur, n'est qu'un prétexte pour appeler l'attention sur la *situation des partis*, sur leur origine, leur histoire et leur avenir. C'est absolument la méthode oratoire de Démosthènes, racontant aux Athéniens inattentifs le petit conte de *Cérés et l'hirondelle*, et l'interrompant tout à coup pour faire une sortie contre Philippe... Dans *Sybile*, M. d'Israeli a surtout la prétention de parler du peuple, d'exhumer ce qu'il appelle une des deux souverainetés nationales, celle de la multitude, aussi malade, selon lui, que l'autre, celle de la couronne. Est-ce donc un roman républicain? Non; mais vous savez que la jeune Angleterre mêle singulièrement le culte de la vieille monarchie féodale au culte des privilèges démocratiques. Le but d'un pareil livre, sinon le livre lui-même, livre nécessairement mal construit, littérairement parlant, vous en fera probablement publier quelques extraits : je me dispense donc d'une analyse. Je dirai seulement que M. d'Israeli, conduit par son sujet à faire des scènes à la Dickens, est resté inférieur à ce peintre de la classe populaire. Il exagère comme lui pour arriver aux types, mais ses figures n'ont pas cette vivacité qui, chez l'auteur d'*Oliver Twist*, nous fait illusion, comme le jeu d'un bon comédien auquel un public ami passe volontiers quelques charges. M. B. d'Israeli réussit mieux dans le sarcasme aristocratique, et de fait, son petit parti de la *Nouvelle Angleterre* est un parti de dandies politiques et littéraires, un parti de jeunes marquis poudrés, qui seraient très-fâchés qu'on les prit pour des parvenus. Vous avez dans le nombre de vrais lords; et quant à M. d'Israeli lui-même, il s'est fait, comme il en souvient aux lecteurs de *Coningsby*, une antique noblesse de son origine juive et de son nom italianisé; par le fait, qui pourrait lui prouver qu'il ne descend pas en ligne directe ou indirecte d'Abraham et de Jacob, que Dieu sur-

nomma Israël? Quoi qu'il en soit, *Sybile* a la vogue comme *Comingsby* (1).

L'espèce de fatuité spirituelle, qui est à la fois le défaut et le charme des romans de M. B. d'Israeli, rappelle plutôt certains ouvrages de Mrs. Gore que ceux de Dickens, et justement Mrs. Gore publie un autre roman de cette école, *Self*, titre qu'il faut traduire par *l'égoïsme* pour lui donner un sens en français. *Self* est par l'auteur de *Cecil*, roman que Mrs. Gore avoue presque enfin, et qu'on avait attribué à sir Lytton Bulwer, à cause de son analogie avec *Pelham*. L'égoïsme que peint cette fois Mrs. Gore est celui d'un fat, qui s'adore lui-même, qui tyrannise un cœur de femme, qui joue avec son dévouement, qui la fait mourir à petit feu. Vous avez autrefois extrait de *Cecil* les *Premières amours d'un fat*, mieux vaudrait lire deux fois ces chapitres qu'une fois l'analyse de *Self*: j'y renvoie le lecteur. — À donner une analyse de roman, j'aimerais mieux écrire celle d'une nouvelle série des *Mabinogion*, romans gallois que publie lady Guest; là, du moins, nous sont révélées des mœurs perdues, et sous l'extravagance de la fiction se retrouve une vérité historique, dont l'archéologie peut faire son profit. Les *Mabinogion* sont les *Nibelungen* de l'antique Cambrie; vous avez justement là des géants comme ceux qui, dans la mythologie scandinave, retirent de leur soulier une petite pierre, la jettent en la plaçant entre le pouce et l'index... et se trouvent avoir intercepté la route derrière eux avec un gros rocher, que l'ingénieur des chemins de fer allemands sera forcé de traverser par un tunnel. — Au reste, on continue à traduire à Londres les romans allemands danois et suédois, entre autres le dernier qu'a fait paraître miss F. Bremer, *la Vie en Dalécarlie*. Ce roman est encore une suite de ces scènes domestiques qui plaisent surtout en Angleterre, et qu'en France on accuserait de monotonie.

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Nous ferons connaître *Sybile* par des extraits. Ce roman vient d'être réimprimé, à Paris, par M. Baudry, et on le trouve chez MM. Stassin et Xavier, rue du Coq, au bas prix de 5 fr. Les éditions de

Je ne vous indiquerai que pour mémoire les *Filles d'honneur*, roman de la cour de Georges I^{er}. Ce que c'est que le laps des années : — ces prosaïques souverains de la maison de Hanovre fournissent à leur tour des sujets de roman comme les poétiques Stuarts ! Les portraits abondent dans celui-ci ; mais mieux vaut relire les lettres de Walpole. — Il a paru aussi une autobiographie que je vous recommande, c'est celle de feu Blanco White, cet Espagnol, originaire d'Irlande, qui s'était fait Anglais, cet ancien aumônier de la royale chapelle de Saint-Ferdinand, qui s'était fait ministre anglican, puis unitaire, puis je ne sais plus quoi ; car ce fut une de ces natures *ondoyantes*, comme dit Montaigne, qui passent leur vie à apostasier le plus innocemment du monde. Le révérend *M.* ou *don* Blanco White s'était bien lui-même considéré comme un microcosme psychologique, lorsqu'il écrivit une *Esquisse de mon âme en Angleterre*. Pourquoi le nier ? il y a un vif attrait dans ces confessions, et, selon moi, on y apprend l'analyse de l'homme tout aussi bien que dans les traités didactiques de ces philosophes qui généralisent sans cesse. La philosophie de Jean-Jacques n'est-elle pas exposée dans ses *Confessions* plus clairement encore que dans son *Émile* ? L'autobiographie de Blanco White présente sous plus d'un rapport le pendant des variations perpétuelles du philosophe de Genève. Et à ce propos, *Rousseau* et *Voltaire*, ce thème tant de fois proposé aux lauréats d'académie, ont un nouveau biographe, qui n'est autre que l'illustre lord Brougham ; leurs vies composent du moins la moitié du volume que l'ex-lord chancelier vient de faire paraître sous le titre de *Vie des Hommes de lettres et des Savants du règne de Georges III*. Lord Brougham n'a pas précisément une vive sympathie pour Rousseau ; cette nature complexe et inconstante embarrasse comme une perpétuelle contradiction sa subtilité de légiste. Cependant il parle justement des *Confessions* avec une admiration

M. Baudry sont d'une correction remarquable, et laissent bien loin ces éditions à deux colonnes qu'on a essayé d'importer d'Allemagne.

qui choquera les puritains d'Angleterre. Ce livre est pour lord Brougham un beau poëme, où l'auteur a ennobli les plus grossiers détails comme Homère ennoblissait les porcs d'Eumée. Il déclare même que Rousseau « chante (*sings*) les vices avec tant de poésie qu'il esquivé l'impudicité. » Il faut noter de pareils jugemens dans un pays où l'on se scandalise de tant de choses. Mais Voltaire, l'indévoit Voltaire, est bien un plus grand dieu pour lord Brougham ; il va jusqu'à trouver *Zaïre* sublime, en l'an de grâce 1845, où quelques auteurs français rient de si bon cœur en traitant Orosmane de marquis. Après un tel éloge de la tragédie *philosophique* de Voltaire, on devine ce que pense l'éloquent publiciste anglais des romans *philosophiques* de Voltaire. Ce sont des chefs-d'œuvre, des œuvres extraordinaires ! Lord Brougham ayant un petit castel en France, y payant son impôt en conscience, y résidant plus souvent qu'un *absenté* d'Irlande dans ses propriétés de l'*Ik Verte*, je ne crois pas que l'Institut doive hésiter à le nommer membre résident de la classe dont il n'est que membre correspondant : Hume, Robertson, et quelques savants anglais n'ont qu'une petite niche dans ce panthéon en un volume de lord Brougham ; ils ne sont que les satellites des deux grands astres, Rousseau et Voltaire. Il faut donc pardonner à lord Brougham d'avoir appelé le dix-huitième siècle le siècle de Georges III. Pourquoi pas le siècle de Voltaire, lorsque le noble auteur déclare lui-même que sous ce règne les savants jetèrent plus d'éclat que les guerriers ?

La presse périodique vient de perdre un de ses *humouristes*, M. Thomas Hood. Ce rieur éternel ne prit jamais la littérature au sérieux. C'était son bonheur de tourner tous les mots au calembour ; en vers, en prose, il courait après la parodie ; trois fois heureux quand il pouvait ajouter à ses descriptions une vignette bouffonne ; mais quelques-unes de ses saillies, quelques-unes de ses ballades et de ses chansons lui survivront. Après avoir rédigé divers recueils, il avait fini par en fonder un sous son nom seul : *Hood's Magazine*, où quelques jours

avant sa mort il traçait sa dernière épigramme : hélas ! pauvre Yorick ! — Un autre *humouriste*, M. Douglas Jerrold, vient d'obtenir un triomphe qui prouve que ce n'est pas seulement au pacha d'Égypte que la magnifique Angleterre fait des libéralités royales ; Douglas Jerrold, il est vrai, a écrit en faveur d'une classe à soigner quand on aime les cadeaux riches. C'est un ingénieux charivariste (car il a son journal à lui, mais il est aussi un des anonymes du *Charivari* de Londres) étant allé faire un *tour* à Birmingham, s'est vu invité à une réunion générale de la corporation des orfèvres tenue dans les salles de l'Institut polytechnique. Là l'orateur (car toute corporation en Angleterre a son orateur) lui a adressé un discours, en l'expression d'une admiration enthousiaste : Douglas Jerrold se croyait mystifié, et méditait déjà un petit article dans le *Charivari* sur l'éloquence des joailliers, bijoutiers, orfèvres, etc. lorsque, le discours fini, ces messieurs lui ont offert une superbe bague d'or avec une pierre d'onix ! Douglas Jerrold a beaucoup remercié du discours et de la bague. Que le directeur du *Charivari* français essaye un petit article en faveur de quelque industrie de Rouen ou de Lyon, et qu'il aille ensuite voir s'il y a à Lyon et à Rouen des orateurs et des bagues d'onix ou autres matières précieuses. Douglas Jerrold vient d'avoir un succès plus littéraire en faisant représenter à Haymarket une comédie. Beaucoup d'esprit, quelques situations, mais pièce un peu décousue... n'importe, on a applaudi et beaucoup. Farren est excellent dans un des principaux rôles... et vous savez que Farren est un comique parfait pourvu qu'on lui fasse un rôle à sa taille.

L'exposition annuelle de l'Académie royale de peinture est ouverte. Pas une toile de Maclise, un seul petit tableau de Landseer, un seul de Mulready !... Mais je n'ai fait encore que traverser les salles, et il me reste un chaos de couleurs devant les yeux ; je doute qu'un grand progrès puisse être constaté. Parmi les sculptures, j'ai remarqué, comme tout le monde, une *Nymphe au bain*, de Baily. Cet artiste est de ceux qui ont reçu le

le sacré. Cette statue est du vrai style grec. Je désire, en retournant à l'Académie royale, découvrir quelque autre chef-d'œuvre.

SCIENCES CHIMIQUES ET INDUSTRIELLES.

Impression anastatique.— L'impression anastatique est l'ἀνατύπσις, le transport de la copie d'une feuille de papier imprimée sur une autre, opération qui, par un procédé décrit, peut se faire jusqu'à un nombre de copies indéfini. Le secret de l'impression anastatique s'explique par quelques propriétés connues des matériaux employés. Ainsi : l'eau attire l'eau et l'huile attire l'huile, quoique l'un et l'autre se repoussent mutuellement. Les métaux sont plus facilement humectés d'huile que d'eau; mais ils sont rapidement imprégnés d'une faible solution de gomme; et finalement, cette propriété d'être humectée par l'eau s'augmente beaucoup par l'acide phosphorique. A ces propriétés de l'huile, de l'eau et des métaux, il faut ajouter, comme un des principes de l'impression anastatique : la promptitude avec laquelle une partie de l'huile de tout lièvre récemment imprimé, de toute gravure récemment gravée, peut se transférer par la pression à toute surface polie posée dessous. Si, par exemple, un coin de journal est fixé sur une feuille de papier blanc et puis pressé ou frotté avec un couteau à couper les feuillets, on verra distinctement les lettres en revers sur le papier. Cet effet est connu des relieurs, et le lecteur a pu remarquer aussi, surtout dans des livres reliés immédiatement après leur publication, des pages entières défigurées par le transport ou dépôt de l'encre à la page opposée. Telles étant les propriétés des matières employées dans l'impression anastatique, le procédé est simple. Le papier imprimé, écriture ou gravure, est d'abord mouillé avec une solution d'acide nitrique et puis fortement pressé par le moyen d'un rouleau sur une plaque de zinc parfaitement polie. L'acide dont la partie non imprimée du papier est saturée grave le métal, et la portion imprimée se détache dessus de la manière déjà décrite, de sorte que la surface du zinc en présente une copie complète à revers. Les principes exposés tout à l'heure opèrent alors. La plaque de zinc, ainsi préparée, se lave avec une solution de gomme dans de

l'acide phosphatique. Ce liquide est attiré par la surface gravée qu'il humecte librement, tandis qu'il est repoussé par l'huile de l'encre avec laquelle est tracée l'écriture ou le dessin. Un rouleau de cuir couvert d'encre est passé alors sur la plaque, et c'est un effet contraire qui a lieu. La répulsion entre l'encre huileuse et la surface aqueuse sur laquelle passe le rouleau prévient toute souillure des *parties non figurées* de la plaque de zinc, tandis que l'attraction entre l'huile et l'huile fait que l'encre se distribue sur les *parties imprimées*. Dans cet état, la planche anastatique est complète, et les impressions en sont détachées par le procédé lithographique ordinaire. Lorsqu'il s'agit d'appliquer le procédé anastatique à des originaux très-anciens qui ne cèdent pas facilement leur encre par l'effet de la pression, on a recours à un expédient. La page ou la gravure est trempée dans une solution de potasse d'abord, et puis d'acide tartarique ; ce qui produit une diffusion parfaite de menus cristaux de bitartrate de potasse à travers le tissu de la partie non imprimée du papier. Comme ce sel résiste à l'huile, le rouleau peut passer sur la surface sans transférer aucun de ses contenus, excepté aux parties imprimées. Le tartrate est alors enlevé du papier au moyen d'un lavage, et l'opération a lieu comme ci-dessus, en commençant par mouiller le papier avec l'acide nitrique.

Quelques mots sur une vieille question — l'invention de la poudre. — Nous serions enchantés de pouvoir attribuer cette invention à quelque intelligence européenne, et à quelque peuple dont nous aurions l'insigne honneur d'être issus. La civilisation, qui a transformé l'arquebuse du moyen âge en canons-Paixhans et en appareils Warne, semble effectivement assez futile en ressources destructives et fulminantes ; mais tout prouve qu'il nous faut renoncer à la gloire d'avoir inventé la poudre, tout comme nous avons dû renoncer à la gloire d'avoir inventé les cartes, l'imprimerie, les étoffes de verre, voire même peut-être les paratonnerres et les clyso-pompes, dont les Égyptiens se sont servis de toute antiquité. Mais si nous n'avons pas inventé la poudre, qui donc l'a inventée ? et cette couronne que vous ravissez au front de Natholdus, de Schway, de Bacon ou de Marcus Græcus, à qui la donnerez-vous ? Nous allons citer quelques documents, faire quelques réflexions, et, quant à la couronne, le lecteur jugera qui la mérite.

De nombreux documents tendent à établir que la poudre à canon a été connue, employée de toute antiquité en Orient, et qu'elle a dû s'introduire en Europe à la suite des Grecs de Constantinople ou des Sarrazins d'Espagne. Dans un mémoire lu à l'Institut national de France, le citoyen Langle soutient que les Arabes la transmirent aux Croisés, et qu'en 690, au siège de la Mecque, ils s'en étaient déjà servis comme moyen d'attaque. Il ajoute qu'ils durent la recevoir des Indiens. On se rappelle, d'ailleurs, qu'à l'époque où vivait Roger Bacon, l'Espagne était devenue, sous la domination intelligente et glorieuse des Sarrazins, le siège de la littérature, de la poésie, des plaisirs élevés et le centre d'un rayonnement artistique presque fabuleux. Or l'on sait que R. Bacon a voyagé en Espagne et qu'il était passé maître en fait de littérature arabe; il a donc pu prendre connaissance alors de quelques manuscrits indiquant les éléments constitutifs de la poudre à canon. — Cette supposition est même d'autant plus admissible que, dans la collection de l'Escorial, on a retrouvé un traité écrit en 1249 sur cette redoutable composition.

La première mention qui ait été faite de la poudre à canon se retrouve dans les lois de Gentoo, où on la désigne comme servant à lancer des projectiles enflammés. Du moins c'est ce qui semble ressortir du passage suivant que nous trouvons dans la préface sanskrite de ces lois, contemporaines de Moïse. Voici le passage : « Le chef de l'état ne devra se servir pour la guerre, ni de flèches ou d'épées empoisonnées, ni de machines perfides et occultes, ni de canons, ni d'aucune espèce d'armes à feu. » Kelled, qui nous a donné la traduction de ces curieuses et généreuses paroles, s'écrit : Le lecteur sera sans doute ébahi de voir interdire à une époque ainsi reculée, et en termes aussi nets et aussi précis, l'usage de ces armes à feu qu'on croit si modernes; mais tout se réunit pour nous prouver que la poudre a été connue de toute antiquité en Chine et dans l'Inde. Le mot d'armes à feu est littéralement donné en sanskrit (*agnias-tra*), et la première forme qui paraisse leur avoir été donnée serait celle d'un bambou creux d'où s'élançait avec impétuosité une flèche ou un dard enflammé. Le canon est désigné, dans la langue sanskrite, sous le nom de *satagni*, c'est-à-dire *l'arme qui tue cent hommes à la fois*. Moins oubliés que nous-mêmes, les Powan Shasters ont conservé le nom de l'inventeur de ces foudres humaines; ce serait le bienheureux Visiva Kerma, qui, pour récompense, se-

rait allé s'asseoir pendant cent ans dans le suttac jogue entre Decota et Osoor, c'est-à-dire entre l'esprit du mal et l'esprit du bien.

Dans un ouvrage infiniment remarquable (1), Dutens a choisi dans les auteurs grecs et latins une série de passages qui semblent démontrer que la poudre à canon était connue des anciens. Il rappelle l'audacieuse imitation du tonnerre essayée par Salmoneus et par les brahmes (2); mais la citation la plus curieuse a été extraite de la vie d'Apollonius de Thyane, par Philostrate. Nous reproduisons ce passage important dans lequel il est établi que l'ambition d'Alexandre vint se briser sur les bords de l'Indus contre les Oxydracæ, peuple guerrier qui se servait d'armes à feu pour combattre les Macédoniens.

« Ces peuples, vraiment sages (les Oxydracæ), dit Philostrate, habitent le territoire situé entre l'Hyphæsis et le Gange. Alors même que des motifs religieux n'eussent pas arrêté la marche d'Alexandre, il eût été impossible au héros macédonien de s'emparer de leurs villes; mille soldats aussi braves qu'Achille, trois cents Ajax n'y eussent pas suffi; car ces hommes, aimés des dieux, ne s'élançaient pas dans la plaine pour combattre, mais ils écrasent leurs ennemis en installant sur leurs remparts des machines redoutables qui vomissent les éclairs et la foudre. On dit que l'Hercule et le Bacchus égyptien investirent la ville des Oxydracæ de machines de guerre puissantes et qui devaient l'anéantir; ceux-ci n'opposèrent d'abord aucune résistance; un calme solennel et terrible régna sur les remparts, puis, au moment de l'approche de l'armée des deux conquérants, une effroyable tempête rugit de toutes parts, et des nuées flamboyantes, chargées de traits mortels, dévorèrent les assaillants. »

Sans accorder aux paroles de Philostrate une importance exagérée, il est permis de dire que son assertion n'a rien d'improbable. De tout temps la pyrotechnie a été cultivée en Chine et dans l'Inde, ne fût-ce que pour les mille cérémonies religieuses où les dieux s'enveloppaient d'éclairs, de feux de Bengale et de roulements formidables en descendant dans les pagodes et leurs sombres hypogées. Et puis l'abondance même des matières avec lesquelles se fabrique

(1) *Inquiry into the Origin of the discoveries attributed to the Moderns.*

(2) Virgile et Valerius Flaccus.

la poudre plaide en faveur de Philostrate. D'immenses efflorescences nitreuses couvrent le sol de l'Asie, et des pâtres faisant du feu sur cette surface inflammable ont dû être surpris de l'énergie communiquée à la combustion par le salpêtre du terrain. De là à mélanger expérimentalement le salpêtre et le charbon il n'y a pas loin, et on peut admettre que ce nouveau pas ait été fait rapidement: On sait d'ailleurs que le troisième élément de la poudre, le soufre, n'est pas un élément indispensable, et que, *chimiquement parlant*, la poudre peut exister sans le soufre.

Les savants qui refusent d'accorder à la poudre une naissance aussi ancienne ont dit que le paragraphe des lois de Gentoo n'avait rien que de très-hypothétique; que Philostrate vivait en assez mauvaise intelligence avec la vérité; qu'enfin, si les armes à feu avaient été connues dans l'est, les hordes conquérantes, qui balayèrent l'Asie et vinrent ravager l'Europe, s'en seraient nécessairement aidées; que tout au moins, Mahomet et Gengis-Khan auraient ajouté à leur puissance la terreur surhumaine et presque miraculeuse qui repose dans les flancs d'un canon. A quoi on peut répondre que l'invention de la poudre et celle des armes à feu sont complètement distinctes; qu'aujourd'hui encore les Chinois ont des canons en carton peint pour le coup d'œil, et se servent de flèches dans le combat; qu'il en fut ainsi en Angleterre jusque sous le règne de Henri VIII, et, parmi les Turcs, il y a à peine deux cents ans; qu'enfin entre le marquis de Worcester et Watt, entre l'origine et le développement des machines à vapeur, il s'est écoulé bien des années.

Voici, en définitive, à quoi se réduit pour nous cette discussion. Nous ne savons pas qui a inventé la poudre; nous savons que ce n'est ni l'Allemand Shewarz, ni l'Anglais Bacon, ni Marcus Grævus, et nous sommes portés à croire que, de temps immémorial, elle existait en Asie, soit en qualité de simple composition fulminante, soit en qualité de tonnerre attaché aux flancs des armées. Nous sommes enfin persuadés que la première application qui en ait été faite dans l'artillerie européenne remonte au commencement du quatorzième siècle.

(*Polytechnic Review.*)

Anecdote orientale. — De toutes les choses immuables qui abondent en Orient, la plus immuable est évidemment la pénurie financière de ses nombreux gouvernements. Les Mille et une Nuits nous

disent bien qu'à une époque reculée les sultans, les pachas et les shahs, à l'instar des empereurs romains, faisaient ferrer leurs chevaux d'argent, buvaient des perles en dissolution, et étoilaient de diamant le front de leurs éléphants; de nos jours encore, il peut arriver parfois qu'un avare auguste mette de côté trois ou quatre années de revenus et parvienne, à force de confiscations, d'empoisonnements, d'empalements, à amasser de quoi dorer la coupole d'une mosquée ou la baignoire d'une almée; mais ce sont toutes choses infiniment rares et presque fabuleuses. On dira, après tout, que ces descendants du soleil ou de la lune peuvent bien se passer d'un trésor composé de doublons, de piastres ou de sous parisis, alors qu'ils possèdent voilés sous l'ombre mystérieuse des palmiers, caressés par les brises lascives d'Ispahan ou de Stamboul, ce trésor vivant qu'on appelle un sérail; on dira que les dents d'une péri valent bien les perles d'un bijoutier, et les diamants noirs de leurs yeux des coupons de rente 5 p. ^o/₁₀; mais, au fond et dans un ordre de faits moins artistiques, il demeure avéré qu'après la cervelle d'un fat et la machine pneumatique, ce qui représente le mieux le vide c'est la caisse d'un prince d'Orient. Comme on pourrait ne pas nous croire sur parole, nous allons citer deux faits parfaitement historiques et prouvés; l'un est d'hier, et, comme dirait la réclame, — palpitant d'actualité; — l'autre est au contraire, un peu ancien, et n'en vaut que mieux.

En 1842, le souverain de Perse eut la fantaisie d'envoyer à Constantinople un ambassadeur extraordinaire qui fut Mirza Jassir khan. Se confiant dans cette vieille maxime qui lègue à la providence le soin de nourrir la nature entière y compris les diplomates, le shah n'avait que faiblement garni l'escarcelle de son envoyé. Si bien que ledit envoyé se trouve bientôt réduit aux expédients des fils de famille. Il vendit ses anneaux, ses colliers, son narghilé aux flancs ciselés; il fit plus, il mit en gage les diamants donnés par son maître; s'il eût vécu dans certains pays d'Europe, il eût pu y ajouter ses femmes; mais cela ne suffit pas encore, et le désespoir allait le gagner lorsqu'il s'adressa à un honnête vizir qui lui prêta de quoi vivre jusqu'à la fin de son ambassade. Ce vizir était un vrai croyant, une âme charitable et apparemment aussi rare en Turquie qu'en pays chrétien. Car voici ce qui était arrivé à un autre ambassadeur faute d'un prêteur obligeant.

En 1747, sous le règne de Mahmoud I^{er}, entra à Constantino-

ple un cortège imposant de deux cents individus, tous richement vêtus, éblouissants de pierreries et composant l'ambassade mingrélienne. Comme il est d'usage pour toutes les missions d'Orient, l'hospitalité turque fêta généreusement l'arrivée de ces hôtes, et le trésor du sultan fit face à toutes leurs dépenses. Chaque jour le riz, le pain, les épices affluaient effectivement dans la demeure des Mingréliens, et semblaient intarissables comme l'huile de la sainte ampoule; le sultan était de bonne humeur ainsi que sa caisse. Mais par malheur les négociations traînèrent en longueur, ce qui donna aux finances impériales le temps de s'épuiser, et à l'ambassadeur mingrélien l'occasion de réfléchir sur sa triste position. Les largesses de la Porte s'étant arrêtées et ne trouvant personne à qui emprunter, il imagina le procédé suivant que nous recommandons à tous les diplomates en retard de leurs appointements. Il s'entendit avec un marchand d'esclaves et lui vendit en détail tous les employés de son ambassade; l'histoire dit bien qu'ils étaient un peu maigres; mais on parvint néanmoins à les écouler peu à peu, les vendus servant à faire subsister ceux qui étaient à vendre. Les choses en étaient là, lorsqu'un jour sir J. Porter, alors ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, se rendit auprès du plénipotentiaire de Mingrèlie pour y déterminer les clauses d'une convention entre les deux pays. Les préliminaires établis et les bases de l'arrangement adoptées par les deux ambassadeurs, sir J. Porter dit : « Nous pouvons laisser maintenant à nos secrétaires le soin de rédiger et de compléter le traité. — Très-bien, répondit l'autre; il y a cependant un petit obstacle. — Quel obstacle? s'écria l'Anglais; nous sommes d'accord, il faudra bien que nos signatures le soient. — Oui, cela est très-vrai; mais vous parlez de secrétaire, et j'ai vendu la nuit dernière le seul qui me restât. » S. J. Porter se retira convaincu devant un argument aussi oriental qu'original.

Expérience faite sur de petites journées de travail. — Un meeting très-intéressant, composé des principaux agents de M. Robert Gardiner, s'est réuni à Preston dans le but de déterminer les résultats de l'innovation importante que ce manufacturier a introduite dans ses ateliers, en limitant à onze heures au lieu de douze la journée de travail. Ces résultats ont été de tous points satisfaisants. On a constaté qu'il avait été fait plus de besogne, que cette besogne

était, à dire d'experts, infiniment préférable; que les salaires s'étaient accrus; enfin que la santé, le bien-être et le perfectionnement morales des ouvriers avaient participé à cette heureuse transformation. Depuis longtemps il est acquis au bon sens que des bras dont on ne lasso pas la vigueur, que des intelligences dont on respecte les loisirs produisent abondamment et bien, et rendent en énergie ce qu'on leur accorde de repos; mais qui ne sait combien peu le bon sens pèse devant la cupidité ou l'ignorance! C'est toujours la vieille histoire — appelée fable, je ne sais pas pourquoi — de la poule aux œufs d'or, et l'on doit savoir gré aux hommes intelligents et dévoués qui semblent avoir adopté définitivement le système du travail facile en attendant celui du travail attrayant ou agréable. L'assemblée a compris la portée de cette généreuse réforme, et, dans l'ardeur d'un premier transport, elle a recommandé au gouvernement l'adoption d'une mesure générale qui fixerait à dix heures seulement la durée du travail journalier. Nous croyons que ce nouveau pas est avantageux pour tous, mais nous croyons aussi qu'il était parfaitement inutile d'invoquer ici l'intervention du gouvernement. L'effet des mesures ministérielles appliquées aux questions d'économie politique se réduit presque toujours à une complication d'intérêts, de demandes, également nuisibles pour tous ces intérêts et toutes ces demandes. Qu'on laisse faire les manufacturiers intelligents. L'exemple de M. Gardiner, ils le suivront, ils le feront suivre graduellement par tous les autres, et si l'état tient absolument à faire quelque chose en tout ceci, il diminuera aussi le travail de ses employés.

Statistique des propriétés en Angleterre. — Nous extrayons d'un rapport soumis au parlement sur une motion de M. William les chiffres suivants qui nous indiquent le revenu annuel de toutes les propriétés de l'Angleterre et du pays de Galles soumises à l'*income-tax* et à la *property-tax*. En somme ce revenu donne un chiffre colossal de 85,802,735 £ qui se subdivisent ainsi : terres, 40,167,088 £ (près de la moitié du revenu total); maisons, 35,556,399 £; *dîmes*, 1,960,330 £; fermes, 152,216 £; carrières, 207,009 £; mines, 1,902,794 £; forges et fonderies, 412,022 £; pêcheries, 11,104 £; canaux, 1,229,202 £; railways, 2,417,609 £; enfin pour une série d'autres propriétés moins importantes, 1,785,956 £. — Pour l'É-

cosse, le revenu total s'élève à 9,181,762 £, subdivisés ainsi : terres, 5,586,527 £; maisons, 2,919,338 £; carrières, 33,474 £; mines, 177,592 £; forges et fonderies, 147,212 £; pêcheries, 47,809 £; canaux, 77,891 £; railways, 181,333 £; enfin 310,381 £ sont produites par d'autres propriétés de moindre valeur.

Statistique. — Artistes étrangers et nationaux à Rome. — Un travail fait récemment sur les artistes étrangers et nationaux qui se trouvent réunis en ce moment à Rome dans l'étude des grands maîtres, répartit et groupe cette jeune population de la manière suivante. Sur 404 étrangers, 300 sont peintres; 58 sculpteurs; 39 architectes et 7 graveurs. Relativement à la nationalité on a trouvé 158 Allemands, 25 Français, 35 Anglais, 17 Russes, 7 Polonais, 15 Suédois et Norvégiens, 31 Danois, 19 Belges, 6 Hollandais, 11 Hongrois, 15 Espagnols, 7 Portugais, 14 Américains; 44 n'ont pu être classés. Quant aux artistes libres, ils s'élevaient à 542, non compris 2,000 mosaïstes. Comme on le voit, les appelés sont en grand nombre, mais les académies sont rares et la gloire plus difficile que jamais.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

DE LA

REVUE BRITANNIQUE,

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

MAI 1845.

FÊTE DU ROI. — RELACHE. — L'INDUSTRIE AUX THÉÂTRES. — LES DIPLOMATES EUROPÉENS ET M. CAPEFIGUE. — SIR ROBERT PEEL. — NOUVEAUTÉS, AGITATION RELIGIEUSE. — M. CH. LENORMAND. — CAISSES D'ÉPARGNES, ETC., ETC.

Paris, mai 1845.

Ab Jove principium. — Ce mois-ci a commencé par la fête du roi. Nous n'y avons remarqué qu'un fait négativement littéraire... Nous ne voulons pas parler des discours officiels, car, en bonne justice, il nous faudrait parler des beaux vers de la *Némésis*, qui a chanté aussi son *Pange lingua*, et donné son programme de fête monarchique au préfet de la Seine. Nous tenons seulement à exprimer un regret sur les programmes du passé. On a supprimé les distributions de victuailles, fort bien; les spectacles gratuits, fort bien encore; tout cela se tenait classiquement, *panem et circenses*... Mais pourquoi supprimer les spectacles payants? Ceci ne regarde cependant que le *Théâtre-Français*, qui s'est avisé de célébrer la fête du roi, du roi qui le subventionne, en faisant relâche. On sait tout notre respect pour le *Théâtre-Français*; nous le mettons au-dessus de tous ceux d'Angleterre. Shakspeare ne vient chez nous qu'après Corneille, Racine et Molière; nous saisissons toutes les occasions de rendre justice aux artistes qui desservent si religieusement l'autel de ces trois dieux; qu'ils nous pardonnent donc de les dénoncer; qu'ils nous permettent de leur demander pour l'an prochain une représentation du 1^{er} mai; une tragédie de Racine et une

comédie de Molière, ni plus, ni moins... et gratis même selon l'ancien usage, si faire se peut ; car nous sommes de ceux qui croient que le théâtre peut servir à l'éducation du peuple, et nous nous rappelons fort bien que Talma ne dédaignait pas de se faire applaudir les jours de fête royale. Inutile de développer ce thème, mais il prête à la dissertation : nous prions le *Théâtre-Français* de s'en souvenir et de montrer mademoiselle Rachel l'an prochain à des spectateurs qui certainement reviendront la voir pour leur argent après l'avoir vue gratis.

Virginie continue de lutter seule contre deux grands succès, contre un vaudeville du *Gymnase*, un de ces jolis chefs-d'œuvre que M. Scribe seul sait faire, avec ou sans collaborateur, et contre un conte de fée, le *Petit Poucet*, joué par le Petit Poucet lui-même. Cette mignonne monstruosité, cet enfant de la reine Mab, est resté un an à Londres sans que le théâtre anglais ait eu l'idée de s'en emparer : cette idée est venue tout de suite aux directeurs de Paris. Nous avons décidément en France la tête dramatique, sinon épique. A Londres il y a pire encore : la scène de Shakspeare, la salle où Macready a failli se ruiner, vient d'être convertie en bazar : on y vend de la toile au profit des anticléricalistes. La foule se presse à ce marché : on n'y entre qu'en payant ; on paye jusqu'à 10 shillings à la porte : n'importe, toujours la foule : et l'Angleterre qui s'est récriée le jour où Napoléon lui reprocha dédaigneusement d'être une nation de boutiquiers ! Il est vrai qu'à Covent-Garden ce sont des dames fort jolies, sans doute, qui tiennent les comptoirs.

Le mot méprisant de Napoléon nous est revenu à la mémoire pendant que nous lisions les *Diplomates européens*, de M. Capefigue, deuxième volume de notices biographiques, qui commence par une vie de sir Robert Peel (1). D'abord, disons-le, c'est un volume fort amusant, une galerie où vous passez en revue tous les personnages éminents de notre époque, sir Robert Peel, M. le comte Molé, M. le duc de Broglie, M. Guizot, etc. L'écrivain est là qui, armé de sa plume, comme Curtius de sa bagueite, vous montre familièrement toutes ses figures politiques, vous disant leur histoire, quelquefois déshabillant les plus fières, et nous prouvant qu'elles ne sont que de cire... comme les autres. M. Capefigue nous rappelle qu'il a joué lui-même de la confiance et de l'intimité d'un ou deux mi-

(1) Librairie de M. Amyot, rue de la Paix.

nistres, et qu'il n'a pas dépendu de lui que M. Guizot fût du conseil de Charles X. Malgré beaucoup d'épigrammes, ce livre n'est cependant pas un livre de dénigrement. M. Capefigue méprise ceux qui ont... cela s'est vu... dénigré, insulté, calomnié même tel et tel ministre, et qui cumulent peut-être de bonnes petites places..... quelques grosses même... qu'on n'eût jamais songé à leur donner s'ils avaient commencé par les livres ministériels, par les journaux ministériels, par les pamphlets ministériels qu'ils rédigent aujourd'hui. Il n'y a qu'un homme d'état que M. Capefigue traite trop cavalièrement selon nous, et voyez comme il choisit bien son heure, cet homme d'état est sir Robert Peel. Or, quel est le crime de sir Robert Peel aux yeux de M. Capefigue? Sir Robert Peel, tout sir Robert qu'il est, ne pourrait pas fournir le nombre de quartiers nécessaires pour entrer dans un chapitre noble d'Allemagne. Avant notre révolution il n'aurait pu être reçu parmi les chanoines de Strasbourg. Pour être homme d'état complet, il faut au moins à M. Capefigue un écu écartelé aux 1 et 4 de gueules, au chevron d'or accompagné en chef de deux étoiles de même, et en un pont de un croissant d'argent... M. Capefigue prétend que sir Robert Peel se tient gauche et mal à l'aise dans le parti tory; que n'ayant pas la naissance il ne peut s'élever à la hauteur de sa mission, et reste condamné au rôle d'homme d'affaires. Il est *baronnet* du chef de son père, si donc! qu'est cela? *savonnette à villain*, petite noblesse britannique! Au collège il ne fut qu'un *pataud* auquel lord Byron faisait des niches: à l'université il était grave, classique, vrai *filz de filateur* au milieu des jeunes fils de la *haute gentilhommerie*. Il voyagea en Italie... mais toujours en fils de filateur et non en lord... M. Capefigue ignore que sir Robert Peel, outre ses autres qualités, se distingue par le goût des arts, et qu'il a une des galeries de tableaux les mieux choisies de l'Angleterre. Mais, hélas! M. Capefigue qui sait par cœur tous les diplomates européens, nous permettra de lui dire qu'il a encore beaucoup à étudier pour ce qui regarde l'Angleterre. Son histoire d'abord, où il verrait avant sir Robert Peel d'assez grands ministres issus de la classe moyenne, sans remonter au cardinal Wolsey: ensuite ses universités, où il apprendrait ce que signifie le mot *tutor*, qu'il traduit par *tuteur*, donnant ainsi à sir Robert Peel des tuteurs de classes au lieu de professeurs; où il apprendrait encore que l'université d'Oxford n'est pas celle où se recrute le *parti des saints et des missionnaires*, car ce fut de tout temps une université très-épisco-

pale et presque jacobite... Aujourd'hui où est le foyer du catholicisme anglais, de ce puséysme qui ramène peu à peu l'anglicanisme aux doctrines romaines? à Oxford, M. Capefigue. Ce qu'il y a de plus sérieux dans les erreurs de M. Capefigue, c'est qu'elles l'égareront dans ses appréciations morales. Il fait de sir Robert Peel un ambitieux tournois qui a creusé son sillon ministériel comme la taupe son souterain; or, ce qui distingue encore sir Robert Peel, c'est justement qu'il a toujours dominé sa position par son caractère, toujours prêt à accepter le pouvoir, sans doute, mais en stipulant ses conditions; toujours prêt à le quitter, parce qu'il a la confiance de sa valeur personnelle, et surtout la force de cette immense considération qui lui a servi beaucoup plus que n'eût pu faire un nom plus aristocratique. Les Tories d'aujourd'hui sont aussi mal connus de M. Capefigue que les Tories du dernier siècle, qu'il confond avec les Whigs. Nous l'engageons à étudier, pour le passé, les articles de M. Macaulay sur les premiers ministres de George III (*Revue Brit.*, année 1844); pour le présent, c'est-à-dire, pour apprécier sir Robert Peel, relativement à son parti, l'article par nous publié aussi (*même année, même Recueil*). Permis à lui d'arriver à des conclusions contraires, permis à lui d'avoir raison même contre tous les publicistes; ce que nous voulons dire, c'est que dans une discussion il est bon de définir d'abord la valeur des termes, car dans la langue politique, les mots... ce sont les choses!

Nous pouvons annoncer ici un ouvrage qui va répandre une foule de notions neuves et vraies sur l'Angleterre: c'est celui que doit publier, dans les premiers jours de juin, M. Léon Faucher (*Études sur l'Angleterre*). L'auteur a surtout cherché à faire connaître le système industriel et commercial des Anglais; mais en y rattachant l'étude des mœurs et de la politique. Nous nous proposons d'analyser ces deux volumes avec quelque étendue; car plus qu'aucun autre, il entre dans le cadre d'un recueil où les mêmes questions ont été si souvent traitées à divers points de vue.

Parmi les ouvrages qui nous sont promis encore le mois prochain, nous remarquons sur le catalogue de M. Amyot, rue de la Paix: les *Lettres de Louis XVIII au comte de Saint-Priest, pendant l'émigration*, précédées d'une notice par M. le baron de Barante. — L'attention du public semble se porter avec un intérêt tout particulier vers cette époque de transition de l'empire à la révolution de juillet, qui comprend les deux règnes de Louis XVIII et de Char-

les X. Cet intérêt, il ne faut pas s'y méprendre, est tout historique : au bout de quinze ans, la révolution de juillet ne doute plus d'elle-même ; elle croit enfin à son lendemain, à son établissement ferme et durable. Ce qu'elle cherche dans les événements du passé c'est une leçon pour le pouvoir qu'il faut, bien que celui-ci reçoive, soit sous forme d'avis, soit sous forme d'opposition. Dans ce sentiment rétrospectif se trouve une partie du succès de l'ouvrage de M. Thiers, dont les volumes 4 et 5 devront paraître ensemble, ce qui explique le retard du 4^e annoncé d'abord pour ce mois-ci.

La petite agitation religieuse de notre époque ne s'apaise pas. Les évêques ne cessent de lutter à coups de mandements et de lettres plus ou moins pastorales. Nous craignons que ces vénérables pasteurs ne finissent par se compromettre en confondant la cause des jésuites avec la leur. Nous n'avons pas été convertis, quant à nous, à la théorie des associations religieuses, telle que la préconisent quelques hommes d'ailleurs fort respectables dans leur conviction, fort distingués aussi par le talent. Nous venons de lire, entre autres, une brochure de M. Ch. Lenormand, qui est certainement d'une courageuse franchise et d'une dialectique très-puissante (1). Nous avouons qu'elle nous a forcés à un sérieux examen de conscience, qu'elle nous a même battus sur quelques points, mais non pas sur tous... non. M. Lenormand a trouvé sans doute des arguments excellents en faveur des congrégations religieuses ; il s'est placé sur le terrain de l'histoire ; il a rappelé les services qu'elles ont rendus à la religion, aux sciences, aux lettres, aux arts, à l'industrie et à l'agriculture même. Qu'elles aient, toutes ou la plupart, répondu aux besoins de la circonstance qui les fit naître, nous ne le nions pas, même en ce qui concerne cet ordre dont nous n'avons pu oublier les prétentions politiques. Mais nous ne croyons pas que ce qui fut si parfait dans le passé soit bon encore au même degré, avec les mêmes conditions d'existence, dans notre société telle que la révolution l'a faite, telle que les jésuites eux-mêmes s'y rallient avec une souplesse dont nous avons peur. Nous croyons les congrégations religieuses plus fatales à la religion même qu'à l'État. Nous les regardons comme un pas rétrospectif, un démenti donné au progrès, que le catholicisme bien entendu adopte en toutes

(1) *Des associations religieuses dans le catholicisme, etc.*, par Charles Lenormand. Paris, chez V.-A. Waille.

choses. Ainsi, M. Lenormand lui-même, intelligence à la fois sincère et progressive, parle de *reconstituer* les ordres pour lesquels il réclame l'existence légale. Nous ne voudrions, pour le brouiller avec les jésuites, que le charger lui-même de leur reconstitution. Pour conclure, c'est une déplorable situation que celle que fait en ce moment-ci aux consciences honnêtes cette agitation religieuse d'une génération que, il n'y a pas si longtemps, le prêtre le plus éloquent de notre temps accusait surtout d'indifférence. Le catholicisme se réjouit de voir le livre des *Variations* de Bossuet s'augmenter tous les jours d'un nouveau chapitre, en Écosse, où le presbytérianisme vient de se scinder en deux églises; en Angleterre, où l'anglicanisme se prépare à un schisme pareil, etc.; mais qu'il prenne garde en voulant se rattacher si obstinément à certaines formes usées, de se diviser lui-même. Hier encore, en Allemagne, une partie du clergé catholique s'est insurgée contre la momerie de la tunique de Trèves, et a fondé une petite église catholico-allemande. En France, n'est-ce donc pas heureux pour le clergé catholique de pouvoir être gallican, c'est-à-dire national, sans se brouiller avec Rome?

C'est trop parler de l'église, en vérité, quoique ce soit la question du jour; il en est une autre qui n'intéresse guère moins les esprits sérieux : c'est celle des intérêts de la classe des travailleurs, dont autrefois le clergé s'occupait exclusivement, et dont les économistes lui disputent le patronage. Un des plus ardents avocats de la classe ouvrière est M. le baron Charles Dupin, qui, dans ses tableaux et ses calculs statistiques, sait toujours si heureusement faire la part du progrès moral. Nous regrettons que l'espace nous manque pour citer au moins quelques fragments du discours qu'a prononcé l'illustre professeur, dans la séance de clôture de son cours de statistique et de géométrie appliquée aux arts. Ce discours est une statistique des caisses d'épargne et des crises qu'elles ont éprouvées depuis l'origine jusqu'à la crise actuelle. Dernièrement encore, nous trouvons dans un *magazine* anglais une juste appréciation du précis historique précédemment publié par M. le baron Dupin, sur cette caisse providentielle du travailleur, caisse qui a malheureusement à se défendre depuis quelque temps et de quelques défiances gouvernementales et des séductions que l'agiotage multiplie autour du denier de la veuve économe, aussi bien qu'autour du gros capital de l'avare millionnaire.

Puisque nous parlons un peu de tout dans ce petit bulletin du mois, nous terminerons par signaler aux lecteurs deux romans qui nous arrivent avec des prétentions différentes. Ce sont *Christophe Sauval*, ou *la Société en France sous la Restauration*, et les *Lionnes de Paris*. L'un est assez recommandé par le nom de l'auteur, M. Ém. de Bonnechose; historien plutôt que romancier, M. de Bonnechose nous fait connaître les mœurs politiques de la Restauration. Son roman contient des portraits, des scènes qui sont d'un écrivain de la bonne école, et aussi impartial que doit l'être un romancier historien. Que dire des *Lionnes de Paris*, par le prince de...? Avons-nous donc à Paris beaucoup de princes qui écrivent? Non, mais il paraît que nous avons beaucoup de lionnes, et le prince, qui se vante de les fréquenter, les met en scène avec toutes les grâces du dandysme littéraire (1).

CORINNE (*illustrée*), par madame de Staël, 2 vol. in-8°, vélin superfin, avec près de 300 gravures sur bois, d'après Gérard, Gudin, Horace Vernet, Granet, Schnetz, Boulanger, etc. Prix broché : 15 fr. La souscription à cet ouvrage par livraisons à 30 cent. reste ouverte à la librairie de Martignon, rue du Coq-Saint-Honoré, 4, et au dépôt de librairie, rue Thérèse, 11, près le Palais-Royal.

LES PRINCIPAUX MONUMENTS, PALAIS, MAISONS DE PARIS, par M. Clémence, architecte, et par MM. Normand, père et fils, architectes. Beau recueil in-8° de 128 planches d'art gravées au burin et au pointillé, avec un texte historique sur 2 colonnes et frontispice, eau-forte remarquable, représentant l'entrée, par la place Louis XV, de l'avenue Gabrielle; 2^e édit., prix, broché : 12 fr.; cartonné en blanc, 14 fr.; cartonné, doré sur tranche, 15 fr. Paris, au dépôt de la librairie, rue Thérèse, 11.

La 3^e édition *illustrée* de l'HISTOIRE DE LA MARINE FRANÇAISE par M. Eugène Sue, auteur des *Mystères de Paris* et du *Juif errant*. Cette histoire est un tableau dramatique et pittoresque dont l'auteur a trouvé les détails dans les mémoires des hommes qui ont joué un rôle important sous le règne de Louis XIV. M. Sue excelle aussi dans les portraits; peut-être pourrait-on lui reprocher l'absence de méthode; mais en passant d'une face de son sujet à une autre, sa narration conserve le même intérêt; la variété de la forme littéraire est même un artifice très-légitime pour exciter la curiosité du lecteur. Le coloris si vif, l'élégance, la finesse d'esprit de M. Eugène Sue ne se sont révélés dans aucun de ses écrits avec plus d'éclat que dans cette *Histoire de la marine française*. Les vignettes de Raffet et de Tony Johannot secondent merveilleusement ces brillants récits. Un magnifique album, petit in-folio, représente les vues principales des mers de l'Europe.

(1) Deux volumes. Chez Amyot, rue de la Paix.

Ces dernières planches, exécutées d'après les tableaux de nos premiers peintres de marine, ont été gravées au burin par d'habiles artistes. Elles ont une valeur d'art qu'il ne faut pas demander à nos illustrations habituelles. On souscrit chez Martinon, rue du Coq-Saint-Honoré, 4, à Paris.

Le DICTIONNAIRE DES SUBSTANCES ALIMENTAIRES du docteur Aulagnier, de la Légion d'honneur, de l'Académie de médecine, ancien médecin de la garde impériale, etc., etc., est au nombre des meilleurs livres que nous puissions recommander aux personnes d'étude, à celles qui soignent des malades, aux malades eux-mêmes, aux praticiens des campagnes qui ressentent tous les jours le besoin de la science faite et contrôlée à Paris. Le Dictionnaire des Substances alimentaires du docteur Aulagnier forme 2 forts volumes in-8° avec planches, brochés en un pour faciliter les recherches. Il coûte 10 fr. 50 cent., rue Thérèse, 11, à Paris. (On expédie franco en retour d'un mandat à vue sur Paris.)

Le MAÎTRE D'HÔTEL FRANÇAIS, traité des menus à servir à Paris, à Londres, à Saint-Petersbourg et à Vienne, par Antonin Carême, de Paris. Nouvelle édition. 2 vol. in-8° ornés de planches au trait, de grands tableaux imprimés contenant les menus servis dans les premières maisons de l'Europe. Paris, rue Thérèse, 11.

Le PATISSIER ROYAL, ou Traité élémentaire et pratique de la pâtisserie moderne, par Carême, ouvrage orné de 41 planches comprenant 182 sujets. 3 vol. in-8°, prix : 16 fr.

Le PATISSIER PITTORESQUE, par Carême. Quatrième édition. 1 vol. grand in-8°, orné de 150 planches. Prix : 10 fr. 50. Chez Laignier, rue Thérèse, n° 11.

À mesdames les maîtresses de maison, ménagères, cuisinières, à messieurs les praticiens, élèves en cuisine, en pâtisserie, charcuterie.

Le PRINCIPAL DE LA CUISINE DE PARIS, traité des rôts en gras et en maigre, des entrées chaudes, des entremets de légumes, par Plumerey, de la maison du prince de Talleyrand; ancien chef des cuisines de madame la princesse Poniatowsky; chef actuel des cuisines de son excellence le comte de Pahten, ambassadeur de Russie à Paris. 2 beaux vol. in-8°, avec planches au burin, frontispices. Prix : 16 fr. Paris, au dépôt de la librairie, rue Thérèse, 11.

L'ART DE LA CUISINE FRANÇAISE au dix-neuvième siècle, par Antonin Carême. 1^{re} partie, ou tomes I et II, 2 vol. in-8°, avec 12 planches : 16 fr. 2^e partie, ou tome III, 1 vol. in-8°, avec 42 planches : 10 fr. 3^e et dernière partie, ou tomes IV et V, ornés de 4 planches sur acier et sur bois : 16 fr. L'ouvrage complet, 5 vol. in-8° : 42 fr. 50 c.

Les trois premiers volumes, composés par Carême, renferment le traité des bouillons, consommés en gras et en maigre, des essences, des fumets, des potages français et étrangers, des grosses pièces de poisson de mer et

d'eau douce, — des grandes et des petites sauces, des ragoûts et des garnitures en gras et en maigre, des grosses pièces de boucherie, de jambon, de volaille, de gibier. Les tomes IV et V et dernier, composés par M. Plumerey, de la maison du prince de Talleyrand, chef des cuisines de l'ambassadeur de Russie à Paris, contiennent les *entrées chaudes*, les *rôts en gras* et *en maigre*, les *entremets de légumes*, c'est-à-dire le complément de ce beau service. Paris, rue Thérèse, 11.

CAUSERIES DE GOURMETS ET DE CHASSEURS, par le secrétaire de feu Carême et par Elzéar Blaze, auteur du *Chasseur au chien d'arrêt*, avec deux jolies vignettes gravées sur acier, dont l'une représente le *cordon bleu d'une bonne petite maison*, avec cette épigraphe : « S'il est difficile de bien écrire, il est une fois plus difficile de bien dîner. » 1 vol. in-24, prix : 2 fr. Paris, rue Thérèse, 11, et chez Tresse, Palais-Royal.

DÉJEUNER. Le lait, le café, le thé, examen pratique et approfondi par M. F., maître-d'hôtel, et par M. le docteur A. Brochure in-8°, prix : 2 fr. A Paris, à la librairie, rue Thérèse, 11. Écrit plus gros de renseignements et de détails pratiques que de forts volumes, ayant un objet net, celui de nous indiquer des aliments légers pour le matin, suivant les habitudes sociales ou les travaux des personnes qui le méditeront.

HYGIÈNE DE LA DIGESTION, suivie d'un nouveau Dictionnaire des aliments, par le docteur Paul Gaubert, de la Légion d'honneur, médecin du ministère de l'intérieur. « Dans les lettres, comme dans l'art de vivre, il n'y a plus d'originalité que dans l'éclectisme. » 1 fort vol. in-8° de 600 pages compactes, avec gravure. Prix : 10 fr. 50 cent. L'Hygiène de la Digestion du docteur Gaubert et le Dictionnaire des Aliments, réduit aux substances saines, nutritives, à celles qui arrivent utilement sur nos tables, sont à la fois des œuvres de médecin habile, de critique des plus éclairés, des œuvres sûres d'obtenir, par de rares qualités, l'attention des malades de toutes les conditions, des personnes d'une constitution frêle. C'est là de la science comme l'étude variée des maladies la procure. On admirera ce vif et bon esprit qui vient en aide à ceux qui souffrent, et qui, tout en saisissant, dans une œuvre pratique, la forme spirituelle et animée, cherche avant elle des variétés de traitement et d'hygiène. Le médecin observateur et philosophe domine ici l'homme du monde, mais çà et là l'homme du monde, esprit net, sème les plus charmantes pages toutes remplies de piquantes observations. Paris, rue Thérèse, 11.

HYGIÈNE DES DAMES, par M. le docteur Desbrières, d'après les leçons faites au dispensaire Sainte-Genève, par M. Tanchou. Ouvrage indispensable à toutes les dames de tous les âges. 1 vol. in-18, imprimé sur papier satiné, avec un charmant dessin composé par l'un de nos premiers artistes. Prix : 3 fr., à la librairie Laignier, rue Thérèse, 11, près le Palais-Royal. Ce petit livre est le résumé d'une vaste pratique, un résumé parfaitement fait; partant, il convient aux femmes de tous les âges, parce qu'un bon médecin est utile à toutes. Un homme d'esprit a dit « que le choix du médecin était pour une femme, après le choix d'un mari, le plus sérieux de sa vie. » Ce petit Manuel en tiendra lieu en un bien grand nombre de circonstances.

JUIN 1843.

REVUE
BRITANNIQUE.

Histoire parlementaire. — Mœurs.
— Portraits politiques.

LES DEUX WALPOLE
ET LES MINISTRES DE GEORGES II (1).

Par M. T. B. Macaulay.

Depuis quelques années, plus de six volumes inédits de la correspondance et des mémoires d'Horace Walpole sont venus

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Cet article de critique et d'histoire doit précéder, dans la série des articles de M. Macaulay, ses brillantes pages sur lord Chatham et sur les ministres de Georges III. Un premier article sur Horace Walpole, publié en 1834 (n° de janvier), contenait surtout des anecdotes extraites de ses *Lettres* et de ses *Mémoires*. L'article complet que nous publions devait nécessairement reproduire quelques-uns des traits de cette première esquisse, mais qui n'était qu'une esquisse, et nous avons aujourd'hui le tableau.

5° SÉRIE. — TOME XXVII.

16

compléter les curieuses révélations que nous lui devons déjà sur le règne des trois premiers monarques de la maison de Hanovre, sur leur cour, sur leurs ministres, sur tous les personnages qui ont tenu leur place dans cette époque appelée généralement « l'Ère Géorgienne » (*Georgian Era*). Dernièrement encore, deux volumes édités par Sir Denis Le Marchand ont apporté une nouvelle mine d'anecdotes où nous sommes tentés de puiser ; mais d'abord, avant l'histoire, faisons connaître l'historien.

Où nous nous sommes formé une bien fausse idée du caractère d'Horace Walpole, où ce fut le plus original et le plus artificiel, le plus affecté et le plus capricieux des hommes ; mais pour pénétrer ses caprices, ses affectations, ses inconséquences, il ne faut pas se contenter de lui ôter un masque, il en portait plusieurs l'un sur l'autre ; il jouait plusieurs rôles et les chargeait tous. Parlait-il misanthropie, il était plus Timon que Timon ; parlait-il philanthropie, il laissait Howard bien loin derrière lui ; en perpétuelle contradiction avec lui-même, il tournait les cours en ridicule et tenait registre de leurs plus frivoles chroniques ; — il raillait la société et s'abandonnait à tous les vents de l'opinion ; — il faisait fi de la gloire littéraire et il a laissé des copies au net de toutes ses lettres avec de nombreuses notes pour être publiées après sa mort. Il disait mépriser les distinctions du rang, et jamais il n'oublia un seul instant qu'il portait le titre d'Honorable ; il se déclarait contre les substitutions de la coutume anglaise, et il mit à contribution toutes les subtilités des légistes et des notaires pour enchaîner par son testament ceux à qui il léguait sa villa de Strawberry-Hill (1).

Telle était la conformation de cet esprit singulier, que tout

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Strawberry-Hill avait été légué par Horace Walpole à Mrs. Damer, pour l'habiter, avec la clause de conserver à la place où elles seraient après sa mort, les diverses curiosités de son musée. Toutes ses précautions testamentaires n'ont pu empêcher le château d'être enfin vendu, et les bagatelles rares qui le meublaient d'être dispersées par une vente aux enchères.

ce qui était petit lui paraissait grand, et que tout ce qui était grand lui paraissait petit. Pour lui une affaire sérieuse était une bagatelle, et les bagatelles des affaires sérieuses. Babiller avec des Bas-bleus — écrire de petits vers sur les plus petites circonstances — diriger une imprimerie particulière — préserver de l'oubli les périssables annales du Ranelagh et du club fashionable de White — raconter les divorces et les gageures du jour, les absurdités de miss Chudleigh et les bons mots de Georges Selwyn (1) — décorer un grotesque castel de créneaux à l'imitation des tours féodales, se procurer des gravures rares et des cheminées antiques, appareiller des gantelets du temps de la chevalerie — tracer un labyrinthe de sentiers dans cinq arpents de terre, ce furent là les graves occupations de sa longue vie. Cherchait-il une distraction ? il se tournait vers la politique. Après les travaux de l'imprimerie et des salles d'encan, il se délassait dans la chambre des communes, et après s'être donné le divertissement de faire des lois et de voter des millions, il revenait à des études plus importantes — à la recherche du peigne de Marie Stuart, du chapeau rouge de Wolsey, de la pipe que fumait Van Tromp pendant son dernier combat naval, et des éperons que le roi Guillaume enfonçait aux flancs de son cheval Sorrel.

Dans tout ce qui l'occupait — dans les beaux-arts, dans la littérature, dans les affaires publiques, Horace Walpole subissait l'étrange attraction qui lui faisait préférer le petit au grand, le bizarre à l'utile. La politique, qui lui inspirait le plus vif intérêt, était une politique qui méritait à peine ce nom. Les grogneries de Georges II — la princesse Émilie faisant la coquette avec le duc de Grafton — les amours du prince Frédéric et de lady Middlesex — les querelles entre le grand chambellan et le grand écuyer — la mésintelligence des précepteurs du prince Georges... c'était là ce qui absorbait presque toute l'attention qu'Horace Walpole pouvait retrancher sur

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Voir sur ce coryphée de la mode au dix-huitième siècle, l'article de la *Revue Britannique*, avril 1844.

des soins plus importants. N'avait-il pas des Zinckes et des Petitots à poursuivre dans une enchère — des lambeaux de tapisserie et des hampes de vieilles lances à marchander — des fragments de vitraux à assortir — des chats et des chiens défunts dont il voulait rédiger l'oraison funèbre ou l'épithaphe? Pendant qu'il s'en allait colporter les commérages des palais de Kensington et de Carlton-House, il s'imaginait qu'il était occupé de politique, et lorsqu'il transcrivait ces commérages, il s'imaginait écrire l'histoire.

Horace Walpole cherchait, comme il nous l'a dit lui-même, un amusement dans l'esprit d'intrigue et de faction. Il aimait les malices, mais il aimait le repos, et il était constamment aux aguets pour satisfaire à la fois ces deux goûts. Quelquefois il essayait, sans se montrer, de troubler le cours d'une négociation ministérielle et de semer la confusion dans les cercles politiques. Il ne prétend pas que dans ces occasions il fut poussé par le patriotisme, mais on ne saurait non plus l'accuser d'avoir eu en vue quelque avantage particulier. Non, c'était pour lui un bon tour que de brouiller les hommes d'état; il jouissait de leurs perplexités; de leurs attaques, de leurs récriminations, comme un enfant espiègle jouit de l'embarras d'un voyageur qu'il a égaré.

Quant à la politique, dans le sens noble du mot, Horace Walpole n'y entendait rien et ne s'en souciait guère. Il se disait whig. Quel autre nom aurait pu se donner le fils de son père? Il lui plaisait aussi d'affecter une folle et puérile aversion pour les rois comme rois, en même temps qu'un fol amour et une folle admiration pour les rebelles comme rebelles. — Peut-être tant que les rois ne couraient aucun danger et tant que les rebelles n'existaient pas, croyait-il, en vérité, avoir adopté sérieusement les doctrines dont il faisait profession. Lisez ses lettres à son ami sir Horace Mann, il repète sans cesse qu'il abhorre la royauté et les personnes royales; il dit, à propos de l'attentat de Damien: C'est l'assassinat le moins criminel de tous, l'assassinat d'un roi!... Il avait suspendu dans un appartement de sa villa un *fac-simile* de la sentence

de Charles I^{er} avec cette inscription : *Major Charta*. Cependant la plus superficielle connaissance de l'histoire aurait pu lui apprendre que la Restauration ainsi que les crimes et les fautes des vingt-huit années qui suivirent la Restauration furent les conséquences de cette *Charta supérieure à la Grande Charte*; et par quels moyens encore cette charte régicide avait-elle été obtenue? Un amant intelligent de la liberté pouvait-il beaucoup y applaudir? Il faudrait bien haïr les rois pour désirer que les représentants du peuple soient mis à la porte par des dragons afin de faire tomber une tête de roi. Le whigisme d'Horace Walpole cependant était d'une nature très-innocente. Il ne faisait de ses opinions qu'un objet de parade absolument comme de ses vieilles lances et de ses vieux casques. Il n'aurait pas plus volontiers détaché des trophées de sa grande salle les armes des anciens templiers et des anciens chevaliers hospitaliers pour aller faire une croisade en Terre-Sainte, qu'il n'eût imité ces guerriers et ces politiques audacieux, grands jusque dans leurs erreurs, qui avaient signé de leurs noms la sentence dont le châtelain de Strawberry-Hill était si enthousiasmé. Il n'aimait une révolution et le régicide que lorsqu'ils avaient cent ans de date. Son républicanisme, comme le courage d'un fanfaron ou l'amour d'un homme à bonnes fortunes, était tout flamme et tout ardeur quand on n'en avait que faire : il se calmait dès que se présentait l'occasion de le mettre à l'épreuve. Aussitôt que l'esprit révolutionnaire agita réellement l'Europe — aussitôt que la haine des rois devint quelque chose de plus qu'une phrase sonore — la peur fit de ce seigneur démocrate un royaliste fanatique et un des alarmistes les plus extravagants de cette malheureuse époque. Par le fait, à son insu peut-être, toutes ses phrases sur la liberté n'avaient jamais été qu'une déclamation qui avait signifié quelque chose dans la bouche de ceux de qui il l'avait apprise, mais qui, dans la sienne, étaient aussi vides de sens que le serment par lequel nos chevaliers de l'ordre du Bain prennent l'engagement de redresser les torts de toutes les dames persécutées. Horace Walpole avait été nourri depuis

l'enfance des théories des whigs sur le gouvernement ; il avait dû voir souvent chez son père, à Houghton, ou dans les bureaux de Downing-street, des hommes qui furent des whigs, alors qu'il y avait autant de danger à être whig que voleur de grand chemin—des hommes qui votèrent pour le bill d'exclusion contre le duc d'York, des hommes qui s'étaient vus forcés de se cacher dans des greniers ou des caves après la bataille de Sedgemoor, et qui avaient apposé leurs noms à la déclaration en faveur du prince d'Orange. H. Walpole avait appris par cœur le langage de ces hommes de parti, et par cœur il le répétait, quoique ce langage fût en désaccord avec ses sentiments et ses goûts — à peu près comme quelques vieux jacobites continuaient à prier pour le Prétendant et passaient leur verre derrière la carafe lorsqu'ils buvaient à la santé du roi, longtemps encore après être devenus de zélés défenseurs du gouvernement de Georges III.

H. Walpole était whig par le hasard qui avait fait de lui le fils et l'héritier d'un whig, mais par essence il était courtisan—et courtisan malgré ses affectations de se moquer des objets qui excitaient le plus son admiration et son envie. Ses vrais goûts percent perpétuellement à travers son déguisement. Tout en proclamant le mépris d'un Bradshaw ou d'un Ludlow pour les têtes couronnées, il prit la peine de composer un livre sur les rois auteurs. Il s'enquérât avec anxiété des plus minutieux détails relatifs à la famille royale. Enfant, il avait tourmenté sa mère par son désir curieux de voir Georges I^{er}. Ce même sentiment, dissimulé de mille manières, le suivit jusqu'au cercueil. Aucune parole ne tombait des lèvres royales, qu'il ne la jugeât digne d'être insérée dans sa chronique. Qui est-ce qui nous a conservé les chansons françaises du prince Frédéric—compositions certes bien peu dignes d'être conservées, à ne considérer que leur mérite? — c'est ce contempteur de la royauté. Bref, toutes les pages d'Horace Walpole le trahissent. Ce Diogène, qui voudrait persuader qu'il préfère son tonneau à un palais, et qui n'a rien à demander aux maîtres de Versailles et de Windsor que de se retirer de son so-

leil... c'est au fond du cœur un gentilhomme de la chambre.

Horace Walpole, cela est clair, ne pouvait s'empêcher d'avoir la conscience de la frivolité de ses poursuites favorites ; et cette conscience produisait les plus divertissantes de ses mille affectations : son oisiveté affairée — son indifférence pour les choses regardées généralement comme importantes par tout le monde — sa passion des bagatelles — il jugea à propos d'ennobrir tout cela du beau nom de philosophie ; il parlait de lui comme d'un homme dont l'égalité d'âme était à l'abri de toutes craintes et de toutes espérances ambitieuses, qui avait appris à estimer le pouvoir, la richesse et la gloire à leur véritable valeur et à qui la lutte des partis, l'élévation et la chute des hommes d'état, le flux et le reflux de l'opinion publique inspiraient un sourire de pitié et de dédain. C'était par cette manie orgueilleuse qu'il s'occupait avec plus d'intérêt d'un détail d'architecture que de l'élection de Middlesex, et d'une miniature de Grammont que de la révolution américaine ; c'était bon à Pitt et à Murray de s'enrouer à parler de ces misères. Mais les questions de gouvernement et de guerre n'étaient-elles pas trop insignifiantes pour distraire longtemps un esprit occupé à rédiger les médisances des clubs et les demi-mots des escaliers dérobés, à choisir pour son cabinet des fauteuils d'ébène et des boucliers en peau de rhinocéros ?

Un de ses innombrables caprices était son extrême répugnance à être considéré comme homme de lettres. Non qu'il fût indifférent à la gloire littéraire, loin de là. Il n'est guère d'écrivain qui se soit autant inquiété que lui de l'effet que produiraient ses œuvres devant la postérité. Mais il s'était entiché de deux incompatibilités : il désirait à la fois être un auteur célèbre et un gentilhomme oisif — un de ces dieux épicuriens de notre planète qui passent leur temps à ne rien faire ou dans la contemplation de leur perfection personnelle. Il ne voulait rien avoir de commun avec ces pauvres diables qui logeaient dans les petites cours derrière l'église Saint-Martin et allaient, le dimanche, dîner chez leur libraire. Il évitait la société des auteurs, il parlait des plus distingués avec un dé-

tain seigneurial. Il aurait voulu trouver un moyen d'écrire des livres comme le père de M. Jourdain vendait du drap, sans déroger. On trouve plus d'une amusante preuve de cette manie de gentilhomme dans ses lettres. Son ami Mann l'avait complimenté de la science qui distinguait son ouvrage intitulé : *Catalogue des auteurs rois et nobles*; avec quelle impatience Horace Walpole réfute cette imputation d'avoir cherché une chose aussi peu, fashionable que de perfectionner son intelligence par l'étude ! « Je ne sais rien ! comment pourrais-je être » un savant, moi qui ai toujours vécu dans les affaires et le » bruit du monde, moi qui reste au lit toute la grasse matinée, moi qui soupe en bonne compagnie, moi qui, la » moitié de ma vie, ai joué au *pharaon*, et qui aujourd'hui joue » au *loto* jusqu'à deux ou trois heures du matin ; moi qui ai » toujours aimé le plaisir, fréquenté les encans?... Combien » j'ai ri lorsque certains *Magazines* m'ont appelé un érudit!... » Je vous en prie, ne parlez pas comme ces *Magazines*. » C'est absolument comme le père du Bourgeois gentilhomme : « Lui marchand ? c'est pure médisance, il ne l'a jamais été. » Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux, et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il » allait en choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez » lui et en donnait à ses amis pour de l'argent. » On pourrait pardonner ces puérités à un enfant ; mais un homme de quarante-huit ans, et Horace Walpole avait alors cet âge, devrait être plus honteux de jouer jusqu'à trois heures du matin que de passer pour érudit.

Le caractère d'auteur a certes sa bonne part de défauts et de défauts très-sérieux, très-désagréables. Si H. Walpole avait évité les défauts littéraires, nous pourrions lui pardonner la vanité avec laquelle il se défendait de faire partie de la classe lettrée. Mais ces défauts, Horace Walpole n'en était pas plus exempt que ces pauvres diables relégués dans leur grenier, dont le contact lui faisait peur. Petitesse littéraires, vices littéraires, on en trouve dans sa vie et ses ouvrages tout autant que dans la vie d'aucun des membres du club de Samuel

Johnson. Le fait est qu'Horace Walpole avait tous les défauts de Grub-street avec un large supplément de ceux de Saint-James-street (1). Il joignait la vanité, la jalousie, l'irritabilité d'un homme de lettres à la morgue et à l'apathie affectée d'un homme du grand ton.

Son jugement en matière de littérature — pour ce qui regardait la littérature contemporaine surtout — était foncièrement perverti et dépravé par ses instincts aristocratiques. Jamais écrivain ne fut coupable d'autant de critiques fausses et absurdes. Il parle presque avec mépris des livres qui sont reconnus aujourd'hui pour les meilleurs de son temps. Mais les écrivains qui étaient en même temps hommes titrés ou hommes à la mode, sont classés par lui comme si les préséances de la littérature se réglaient sur celles d'un salon. Il vous dit, par exemple, qu'il aimerait mieux avoir écrit les vers les plus absurdes de Lee (ce poète à la fois prosaïque et emphatique) que *les Séasons* de Thompson. D'autre part, le journal périodique *LE MONDE* est rédigé par nos premiers écrivains. Qui donc étaient ces « premiers écrivains » de l'Angleterre en l'an 1753 ? Horace Walpole nous l'apprend dans une note. Le lecteur suppose peut-être que dans la liste se trouvent Hume, Fielding, Smollett, Richardson, S. Johnson, Warburton, Collins, Aken-side, Gray, Dyer, Young, Warton, Mason... quelques-uns du moins sinon tous... pas un seul. Nos premiers écrivains, d'après lui, étaient lord Chesterfield, lord Bath, M. W. Whithed, sir Charles Williams, M. Soame Jenyns, M. Cambridge, M. Coventry. De ces sept gentilhommes, Whithed était le dernier par le rang, mais c'était le plus fameux amateur de courses de l'époque. Coventry appartenait à une noble famille. Les autres cinq avaient entre eux deux sièges à la chambre des lords, deux sièges à la chambre des communes, trois sièges dans le conseil privé, un titre de baronet, un ruban bleu, un ruban rouge, environ cent mille livres sterling de rente et pas dix

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Grub-street, quartier des auteurs à cette époque; Saint-James-street, la rue des gens du bel-air.

pages qui méritent d'être lues. On a oublié les écrits de Whithed, de Cambridge, de Coventry, de lord Bath ; on ne se souvient de Soame Jenyns que par la critique que fit Johnson de son ridicule *Essai sur l'origine du mal*. Lord Chesterfield serait plus grand aux yeux de la postérité si on n'eût jamais publié ses lettres. Les curieux seuls lisent les pamphlets de sir Charles Williams, et quoique ces pamphlets ne manquent pas de quelques traits d'esprit, ils nous ont toujours paru, nous l'avouons, de très-pauvres compositions.

Horace Walpole jugeait la littérature française du même point de vue ; il savait et aimait le français ; — il ne l'aimait que trop : son style est plus assaisonné de gallicismes que le style d'aucun écrivain anglais que nous connaissions ; on croirait quelquefois, en le lisant, avoir sous les yeux une page traduite, tant on y reconnaît de locutions, de tours de phrases et de mots qui appartiennent à la phraséologie parisienne (1). Son amour du français était d'une nature particulière ; il l'aimait comme ayant été la langue qui depuis un siècle servait d'expression à tous les riens de la politesse européenne ; comme le signe auquel tous les franc-maçons de la mode se reconnaissaient dans toutes les capitales, depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à Naples ; comme la langue de la raillerie, comme la langue de l'anecdote, comme la langue des mémoires, comme la langue du style épistolaire. Quant à son utilité plus noble, il la dédaignait tout à fait. La littérature de la France a été à la nôtre ce que fut Aaron à Moïse, — l'interprète de ces grandes vérités, qui auraient péri faute d'une voix pour les exposer clairement. Cette relation intellectuelle des deux peuples se retrouve exactement dans la relation qui a existé

(1) On y trouve à tous moments des phrases comme celles-ci : *The impatient personnage!... she is dead rich* (elle est morte riche). *Lord Dalkeith is dead of the small pox in three days* (lord Dalkeith est mort de la petite vérole en trois jours). *One knows what temperaments Annibal Carraci painted* (on sait quels tempéraments peignait Annibal Carrache). *It will now be seen whether he or they are the most patriots* (on verra maintenant si c'est lui ou eux qui sont les meilleurs patriotes).

de nos jours entre M. Bentham et M. Dumont. Les grandes découvertes dans les sciences physiques, métaphysiques et politiques, sont à nous. Mais nulle nation étrangère, excepté la France, ne les a reçues de nous par communication directe. Isolés par notre situation, — isolés par nos mœurs, nous avons trouvé la vérité, mais nous ne la transmettions pas. La France a été l'interprète entre l'Angleterre et le monde (1).

A l'époque où vécut Horace Walpole, ce procédé d'interprétation était en pleine activité. Les grands écrivains français proclamaient tous les jours en Europe les noms de Bacon, de Newton et de Locke. Les principes *anglais* de la tolérance, le respect *anglais* de la liberté individuelle, la doctrine *anglaise* que tout pouvoir est une délégation dans un intérêt public, faisaient des progrès rapides. Il n'est peut-être rien dans l'histoire qui soit aussi intéressant que le grand mouvement de l'intelligence française — cet ébranlement de toutes les opinions établies — cette extirpation des vieilles vérités et des vieilles erreurs. Il était évident que de puissants principes étaient en travail, soit pour le bien, soit pour le mal ; il était évident qu'un grand changement de tout le système social était proche. Des fanatiques d'un certain ordre d'idées pouvaient annoncer l'avènement d'un âge d'or où les hommes vivraient sous la simple souveraineté de la raison, au sein de l'égalité et de la bienveillance mutuelle, sans propriété, sans mariage, sans roi ou sans Dieu. Un fanatique d'une autre espèce, n'entrevoiant dans les doctrines des philosophes qu'anarchie et athéisme, pouvait se cramponner plus fortement aux vieux abus, et regretter le bon temps où saint Dominique et Simon de Montfort supprimaient les hérésies de la Provence et du Languedoc. Un sage aurait vu avec regret les excès où se précipitaient les réformateurs ; mais il aurait aussi rendu justice à leur génie ou à leur philanthropie. Il aurait censuré

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Cette prétention est fondée en partie ; mais la France ne s'est pas toujours contentée de ce rôle secondaire de vulgarisateur.

leurs erreurs, mais il se fût souvenu que, comme l'a dit Milton, l'erreur n'est que l'opinion égarée. En condamnant leur hostilité à la religion, il aurait reconnu que c'était l'effet naturel d'un système sous lequel la religion leur avait constamment été montrée avec des formes repoussées par le sens commun, et odieuses à l'humanité. Tout en déclarant que quelques-unes de leurs doctrines politiques étaient incompatibles avec toute espèce de loi, toute propriété et toute civilisation, il n'eût pas nié que les sujets d'un Louis XV n'étaient que trop excusables d'être pressés de renverser et d'ignorer l'art de réédifier. Tout en prévoyant un affreux conflit — une destruction vaste et profonde — il aurait aperçu dans l'avenir un dénoûment riche d'espérances pour la France et l'humanité.

Horace Walpole n'avait ni l'espérance ni la crainte. Quoique le plus francisé des écrivains anglais du dix-huitième siècle, il s'inquiétait peu des présages qui se manifestaient journellement dans la littérature française de son temps. Tandis que les esprits ennemis de la France étudiaient avec un ravissement enthousiaste la politique anglaise et la philosophie anglaise, il étudiait, avec toute sa ferveur à lui, les commérages de la vieille cour de France. Les modes et la chronique scandaleuse de Versailles et de Marly — modes et chroniques surannées depuis un siècle — l'occupaient beaucoup plus qu'une grande révolution morale qui allait s'accomplir devant lui. Il s'intéressait outre mesure à tout noble fripon dont la vaste perruque et les nœuds de ruban interminables avaient figuré à la toilette de Louis XIV, et à toute coquette de qualité qui avait transféré tour à tour son cortège d'amants du roi au parlement, et du parlement au roi, pendant les guerres de la Fronde. C'étaient là ces héros dont il recueillait les moindres anecdotes et dont il eût payé une relique ou le portrait à des prix fous. De tous les grands écrivains français de son temps, Montesquieu est le seul dont il parle avec faveur. Mais de Montesquieu il parle avec moins d'enthousiasme que de ce Crébillon fils, écrivain aussi licencieux que le romancier Louvet, aussi ennuyeux que l'historien Rapin. Il faut qu'un homme

soit étrangement constitué pour prendre intérêt aux pédantesques bulletins du siège des cœurs de la marquise de B et de la comtesse de C, par le duc de A. Ce sont de pareilles balivernes que H. Walpole vante avec des éloges qui suffiraient pour célébrer le mérite de *Don Quichotte*. Il désirait posséder un portrait de Crébillon, et Liotard, le premier miniaturiste d'alors eut commission d'immortaliser la tête de ce conteur libertin. L'admirateur du *Sofa* et des *Lettres Athéniennes* n'avait plus guère d'admiration de reste pour les hommes qui étaient alors à la tête de la littérature française; il évita soigneusement de les rencontrer; il aurait même voulu empêcher qu'on fit attention à eux; il ne pouvait nier que Voltaire et Rousseau ne fussent des hommes de talent; mais il saisissait toutes les occasions de les déprécier. Sur d'Alembert, il s'exprimait avec un mépris qui, lorsqu'on compare la capacité intellectuelle de ces deux hommes, ne peut que sembler excessivement ridicule. D'Alembert se plaignait qu'on l'accusât d'avoir écrit une boutade de Walpole contre Rousseau. J'espère, dit H. Walpole, que personne ne m'attribuera les ouvrages de d'Alembert... Il n'y avait pas de danger.

Il est impossible de nier cependant que les écrits de H. Walpole n'aient un mérite réel, un mérite rare, sinon d'une très-haute portée. Sir Josué Reynolds répétait souvent que, quoique personne ne voudût pour un moment comparer Claude à Raphaël, on verrait un second Raphaël avant de voir un second Claude. Nous dirons, nous aussi, qu'on verra de nouveaux Hume et de nouveaux Burke, avant de rencontrer une autre fois cette combinaison particulière de qualités morales et intellectuelles qui fait la popularité extraordinaire des œuvres d'Horace Walpole.

Il est facile de le définir par des négations; il n'avait pas une imagination créative, il n'avait pas un goût pur, il n'était pas un grand logicien. Où trouver en effet un auteur dont les écrits présentent autant d'opinions contradictoires, autant de phrases d'une extravagante absurdité? Ce n'était pas même

dans sa correspondance familière, qu'il avait ce style décousu et inconséquent ; mais dans de longs livres très-travaillés, — dans des livres maintes fois recopiés et destinés au public. Citons-en un ou deux exemples, pour mieux expliquer notre idée. Dans ses ANECDOTES DE PEINTURE, il prétend, ce qui est vrai, que l'art déclina à compter de la lutte des guerres civiles. Mais pourquoi l'art déclina-t-il ? Il pouvait aisément l'expliquer par la perte du plus éclairé et du plus magnifique des protecteurs qu'aient eu les arts en Angleterre — car tel était Charles sans aucun doute, — par les troubles du pays, — par la détresse de plusieurs membres de l'aristocratie, — peut-être enfin par l'austérité du parti victorieux, toutes circonstances qui rendent pleinement raison du phénomène. Mais cette solution est trop simple pour satisfaire l'original H. Walpole. Il découvre une autre cause du déclin des arts..... le manque de modèles. Il ne restait plus rien qui valût la peine d'être peint. Combien serait pittoresque, s'écrie-t-il la figure d'un anabaptiste ! — Comme si le puritanisme avait éteint le soleil et flétri les arbres ; — comme si la guerre civile avait effacé l'expression du caractère et de la passion sur la face humaine ; — comme si plusieurs des hommes que peignit Vandyke n'avaient pas vécu du temps de la république d'Angleterre, avec des traits qui, certes, n'avaient rien perdu avec l'âge ; — comme si plusieurs des beautés dont Lely fit depuis le portrait n'étaient pas dans toute leur fraîcheur avant la Restauration ; — comme si le costume et les physionomies de Cromwell et de Milton étaient moins pittoresques que ceux de ces pairs aux joues arrondies qui sortent avec une prosaïque uniformité des perruques de Kpeller. Dans ses *Mémoires*, H. Walpole se moque du prince de Galles, devenu depuis Georges III, qui avait envoyé un choix de livres à l'un des collèges d'Amérique pendant la guerre de sept ans, et il prétend qu'au lieu de livres, Son Altesse Royale eût mieux fait d'envoyer des armes et de la poudre ; — comme si la guerre devait suspendre toute étude et toute éducation, — comme si c'était au prince de Galles de

fournir les munitions de guerre sur l'argent de sa cassette. Nous avons cité ces remarques d'Horace Walpole, parce qu'elles font connaître sa manière, et parce qu'elles se présentent à chaque page de ses livres, — remarques qui passeraient dans une conversation familière ou dans une lettre écrite à la hâte, mais impardonnables dans des ouvrages laborieusement composés et plusieurs fois corrigés.

Il paraît aussi qu'Horace Walpole se croyait doué d'une grande pénétration pour juger les hommes; mais nous sommes forcés de lui contester cette prétention-là comme quelques autres. Nous ne conviendrons pas qu'il fut habile à discerner les nuances d'un caractère; il pratiquait un art toutefois qui, quoique facile et vulgaire, vous fait obtenir une réputation de discernement auprès de quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent. Il persiflait tout le monde, interprétait toujours ce qu'on disait et ce qu'on faisait dans le pire de tous les sens, et pour emprunter la phrase de lady Hero :

— Turned every man the wrong side out,
And never gave to truth and virtue that
Which simpleness and merit purchaseth (1).

Avec cette ironie, il ne faut pas beaucoup de sagesse à un homme pour se faire considérer comme un juge subtil par ceux dont la bonne opinion ne vaut guère la peine qu'on la recherche.

On dit que Kneller, ce peintre rapace et toujours pressé d'avoir terminé ses portraits, renvoyait les dames qui venaient poser dans son atelier après avoir fait l'esquisse de leur visage, pour achever la taille et les mains d'après sa servante. Telle était la méthode d'Horace Walpole quand il faisait lui aussi un portrait politique ou littéraire; il ne copiait d'après nature

(1) Il regardait chacun par son mauvais côté,
Et jamais la vertu, jamais la vérité
N'obtenaient rien de lui par leur simple mérite.

SHAKSPERE.

que ces traits et ces signes particuliers que pouvait saisir la plus superficielle observation, remplissant à la hâte le reste de la toile avec quelques coups de pinceau, et prenant pour modèle le premier sot ou le premier fripon venu. Quelle différence entre ses croquis et les admirables portraits de Clarendon !

Les contradictions abondent dans les esquisses d'Horace Walpole; mais si nous voulions nous former une idée d'après lui seul de ses plus illustres contemporains, lord Chatham ne serait qu'un comédien ampoulé, Charles Townshend un impudent et grotesque bavard, Murray un lâche et froid hypocrite, Hardwicke un insolent parvenu avec l'esprit d'un procureur et l'âme d'un bourreau, Temple un impertinent poltron, Egmont un fat pompeux, Washington un vantard, lord Camden un boudeur, lord Townshend un médisant, Secker un athée jouant le chrétien pour devenir évêque, Whitefield un imposteur qui volait les montres de ses prosélytes. Les Walpole ne valent guère mieux que leur prochain. Le vieil oncle Horace est constamment représenté comme un bouffon grossier, brutal et avare; son fils est digne d'un tel père. Bref, s'il faut s'en rapporter au discernement de ce juge sagace de la nature humaine, l'Angleterre de son temps n'avait d'esprit et de vertu que ce que le ciel en avait distribué entre lui, lord Waldegrave et le maréchal Conway.

Ne cherchez donc pas chez un pareil écrivain le charme que répandent dans un ouvrage l'élévation du cœur et la tendresse des sentiments. Lorsqu'il voulait faire l'humain et le magnanime, car il se donnait aussi cette affectation quelquefois pour varier, il outrait grotesquement son nouveau rôle. Par exemple, il nous dit qu'il ne voulut jamais se lier avec M. Pitt (lord Chatham). Et pourquoi? Parce que M. Pitt avait été parmi les persécuteurs de son père? ou parce que, ainsi qu'il le répète souvent, M. Pitt était un homme désagréable dans la vie privée? Nullement, mais parce que M. Pitt aimait trop la guerre et sacrifiait tout à la vaine gloire. N'est-ce pas risible qu'un persifleur comme Horace Walpole se soit persuadé que cette affectation hypocrite en imposerait au plus obtus de ses

lecteurs ? Si Molière avait placé de pareilles phases dans la bouche de Tartufe, nous aurions dit qu'il outrait les invraisemblances permises à la fiction, et qu'Orgon ne pouvait être dupé de cette maladresse. Sur les vingt-six années qu'Horace Walpole siégea au parlement, il y eut treize années de guerre. Eh bien ! pendant ces treize années, il ne prononça pas à la chambre une seule parole, il n'émit pas un seul vote qui tendait à la paix. Son plus intime ami, le seul ami vraiment auquel il paraisse avoir été sincèrement attaché, le maréchal Conway, était un militaire très-amoureux de sa profession, et suppliait sans cesse M. Pitt de l'employer. Conway était un héros pour solliciter le commandement de ces expéditions que M. Pitt ne pouvait préparer sans être un monstre !

Quel est donc le charme, l'irrésistible charme des écrits d'Horace Walpole ? L'art d'amuser sans trop émouvoir. Il ne saurait convaincre la raison, ni remplir l'imagination, ni toucher le cœur ; mais il entretient ingénieusement dans l'esprit une attention facile et agréable ; il avait cette qualité à lui, une qualité qui se retrouvait dans tout ce qu'il faisait, dans ses bâtisses, dans ses jardins, dans son ameublement, dans la matière et la forme de ses livres. Pour nous servir de la classification peu exacte sans doute qu'inventa Akenside dans son traité *des Plaisirs de l'imagination*, — avec le sublime et le beau, Horace Walpole n'avait aucune affinité ; mais la fantaisie était son domaine. On aurait pu inscrire sur la porte de tous ses appartements et au frontispice de tous ses livres l'épigraphe qu'il a mise lui-même à son *Catalogue des auteurs rois et nobles* :

« DOVE DIAVOLO, MESSER LUDOVICO, AVETE PIGLIATE TANTE
COGLIONERIE. »

Dans sa villa chaque chambre était un musée, chaque meuble une curiosité ; il y avait quelque chose d'étrange dans la forme de la pelle, et une longue histoire se rattachait au cordon de la sonnette. On s'égarait là dans un monde de raretés d'une valeur intrinsèquement nulle, mais si singulières par la façon et la forme, mais associées à des noms et à des événe-

ments si remarquables que vous ne pouviez leur refuser moment d'attention. Un moment et c'était assez. Quelque nouvelle relique, quelque nouvelle pièce unique, quelque nouveau émail apparaissait tout aussitôt. Un tiroir de colifichets se fermait-il ? un autre s'ouvrait. Il en est de même des écrits d'Horace Walpole. Ce n'est ni leur utilité ni leur beauté qui leur valent leur prix ; ils sont aux écrits des grands historiens et des grands poètes ce que Strawberry-Hill était au muséum de sir Hans Sloane ou à la galerie de Florence. Horace Walpole nous montre sans cesse des choses qui n'ont pas une valeur considérable sans doute, mais des choses que nous aimons à voir que nous ne voyons que là. Ce sont des babioles, mais qui deviennent des curiosités soit par une main-d'œuvre bizarre, soit par quelque souvenir qu'elles rappellent. Son style est un de ces styles à part qui plaisent à tout le monde, et que personne ne pourrait imiter sans danger. Horace Walpole est un *maniériste* qui s'est fait une seconde nature de sa *manière*. Son affectation lui est si facile, si habituelle, qu'on ne saurait vraiment l'appeler affectation. L'affectation est son essence ; elle envahit toutes ses pensées et toutes ses phrases : ôtez-la-lui il ne lui restera rien. Il frappe de nouveaux mots à son coin, il détourne le sens des mots anciens, et torture ses phrases pour faire faire la grimace aux grammairiens ; mais tout cela lui coûte si peu d'efforts, il y parvient avec tant d'aisance, qu'on dirait qu'il ne saurait agir autrement. Son esprit ressemble beaucoup à celui de ces deux poètes, Donne et Cowley ; il n'a pas la perception exquise de ces points d'analogie et de ces points de contraste qui échappent à l'observation commune. Comme Donne et Cowley, H. Walpole nous étonne perpétuellement par le rapprochement imprévu de deux idées qui au premier abord, semblent n'avoir aucune liaison entre elles ; mais il n'affectait pas, comme Donne et Cowley, la gravité d'un sermon ou d'une leçon morale, il n'empruntait ses exemples ni au laboratoire du savant ni à la philosophie des écoles. Son ton était léger et lesté ; ses textes, les textes de la salle de club et de la salle de bal. Aussi ces étranges combinaisons.

ces allusions prétentieuses, quoique ressemblant à celles que nous ennuent à la mort dans les poèmes du temps de Charles I^{er}, se font lire avec un plaisir toujours nouveau.

Avoir tant écrit et être si rarement ennuyeux, c'est le problème résolu par Horace Walpole. Peu importent les sujets; même ceux que de grands talents ont rarement cherché à rendre populaires; personne n'a laissé moins que lui de ces pages qu'on saute volontiers. Comparez ses *Doutes historiques sur Richard III* avec les volumes de Whitaker et de Chalmers sur une question bien autrement intéressante, le caractère de Marie Stuart. Comparez ses *Anecdotes de peinture* avec les *Anecdotes de Nichols*, ou même avec les *Querelles des auteurs* et les *Misères des auteurs* de M. D'Israeli; vous reconnaissez tout d'abord la supériorité d'Horace Walpole; il n'est ni plus érudit, ni plus exact, ni plus fort de logique; mais il a l'art d'écrire ce que tout le monde lit volontiers; il rejette tout ce qui n'est pas attrayant dans le sujet; il ne conserve que ce qui est amusant par lui-même, ou ce qui peut le devenir par l'artifice de la diction. Aux autres il abandonne les indigestes produits de la science archéologique et nous sert un banquet digne d'un épicurien de Rome, une suite de morceaux délicats, des cervelles de rossignols, de la laitance de muge; puis, au dessert ces fruits seulement qu'a mûris et dorés un beau soleil. C'est là, pensons-nous, le grand mérite de son roman (*le Château d'Otrante*). On y remarque peu d'art dans le dessin des caractères. Son Manfred est un tyran comme tous les tyrans, son père Jérôme un confesseur comme tous les confesseurs, Théodore un jeune amoureux comme tous les amoureux, Isabelle et Matilde sont deux jeunes demoiselles comme on en trouve dans les mille châteaux italiens où les condottieri ont fait leurs orgies, et où des duchesses captives ont roucoulé leurs doléances. Nous ne saurions beaucoup admirer ce géant dont on exhume le glaive dans une partie du globe, dont le casque tombe d'un nuage dans une autre, et qui, après avoir fait bien du tintamarre pendant quelques ours, finit par renverser la maison à coups de pied; mais le roman, bon ou mauvais,

marche toujours ; pas de digressions, pas de descriptions hors de propos ni de longs discours. Chaque phrase fait avancer l'action, l'intérêt se soutient et se renouvelle ; le merveilleux est absurde, les personnages sont insipides, mais aucun lecteur ne déclare le livre ennuyeux.

Les *Lettres* d'Horace Walpole sont généralement considérées comme son meilleur ouvrage, et nous sommes de cet avis. Ses défauts sont bien moins sensibles dans sa correspondance que dans ses livres. On lui pardonne plus volontiers dans des lettres familières ses jugements bizarres, extravagants et variables sur les hommes et les choses ; il ne s'y livre pas autant que dans ses *Mémoires* à son instinct de dénigrement, à son amère ironie, à son persiflage. Un auteur épistolaire doit être civil et bienveillant pour son correspondant, tout au moins.

Horace Walpole aimait à écrire une lettre, et avait évidemment étudié l'art de l'écrire. C'était par le fait le genre qui convenait le mieux à un pareil homme, à un homme très-ambitieux de prendre rang parmi les beaux-esprits, mais ayant toujours peur de compromettre son titre de gentilhomme. Il n'y avait rien de vulgaire dans l'acte d'écrire une lettre. Ni l'enseigne Northerton, cet officier anti-littéraire du roman de *Tom Jones*, ni même ce capitaine de dragons que Swift a peint dans ses satires, braves militaires, avec lesquels Horace Walpole avait des sympathies communes, tout auteur d'*in-quarto* qu'il était, n'auraient nié qu'un gentilhomme peut quelquefois entrer en correspondance avec un ami. Il est difficile de décider si Horace Walpole travaillait beaucoup la composition de ses lettres. Certains passages semblent tout à fait spontanés ; mais l'air de l'aisance peut aussi être l'effet du travail. Certains passages sentent très-certainement l'artifice et l'étude ; mais ceux-là peuvent avoir été produits sans effort par un esprit exercé. Dans l'un et l'autre cas le doute subsiste ; qui nous dira que nous devinons juste à travers tant d'art et tant d'esprit, tant d'affectation et tant de naturel ?

Les lettres d'Horace Walpole forment plusieurs séries (1) ;

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Dans le dernier article qu'elle a consacré à

celles qui s'adressent à sir H. Mann ont l'avantage de présenter ensemble, un journal régulier des transactions qui lui parurent les plus importantes pendant les vingt dernières années du règne de Georges II. Les plus anciennes en date contiennent le récit le plus animé et le plus intéressant que nous possédions de la *grande bataille Walpole*, comme l'appelle Juvenal. Horace Walpole entra à la Chambre des communes juste à temps pour être témoin des derniers efforts désespérés de son père, qui, entouré d'ennemis et de trahisons, mais avec un courage digne de la fameuse colonne anglaise à Fontenoy, maintint son terrain en ne cessant de combattre, d'abord pour la victoire, ensuite pour une honorable retraite. Horace se rangea comme de raison du côté de sa famille. Lord Dover, éditeur de cette série, ne craint pas, malgré son impartialité habituelle, de s'enrôler sous la même bannière, et il pousse l'en-

Horace Walpole, la *Quarterly Review* fait remarquer comment peu à peu cet écrivain de *petits essais et de commérages épistolaires* est devenu un auteur volumineux et important. Peu de temps après sa mort furent publiés cinq gros in-quarto de ses *Opuscules*, et depuis ce temps il a paru la valeur de cinq autres gros volumes de ses *Mémoires* et de ses *Lettres*, formant en tout plus de deux mille lettres adressées à des correspondants réguliers; mais sans y comprendre celles à madame du Deffant, au maréchal Conway, à lord Hertford, etc. Outre les ouvrages légués à M. Berry et à ses filles, qui les publièrent dans l'édition in-quarto, Horace Walpole avait laissé à Strawberry-Hill deux coffres dont le plus large était marqué A et le moins large B, recommandant qu'après sa mort ses exécuteurs testamentaires entourassent d'une corde et scellassent le coffre A pour être délivré, sans être ouvert, au fils aîné de sa grande-nièce, Laure lady Waldegrave, lorsqu'il aurait vingt-cinq ans. Cette période expira en 1810, et le coffre fut ouvert par le feu comte de Waldegrave, qui y trouva un grand nombre de manuscrits, entre autres les *Mémoires* des deux dernières années de Georges II publiés seulement en 1822 par lord Holland, et les *Lettres* à sir Horace Mann, dont une première série fut éditée en 1833 par lord Dover; la seconde, en 1843, par un anonyme; la troisième, en 1844, par lord Euston. On ne sait pas si le coffre B ne contient pas d'autres manuscrits que les *Mémoires du règne de Georges III* publiés récemment et faisant suite aux *Mémoires des dix dernières années de Georges II*.

thousiasme jusqu'à proclamer sir Robert Walpole l'HONNEUR DES WHIGS!

Sir Robert, croyons-nous, ne méritait ni cet éloge ni les outrageantes épithètes si souvent accouplées à son nom. Son portrait est encore à faire, et pour être fidèle il ne doit ressembler ni au portrait tracé par Coxe, ni à celui de Smollet.

Sir Robert Walpole avait incontestablement de grands talents et de grandes qualités. Il n'était, il est vrai, ni un brillant orateur comme les chefs du parti de l'opposition, ni un profond érudit comme Carteret, ni un homme d'esprit et de bonnes manières comme Chesterfield. Sous tous ces rapports son infériorité est remarquable. Quelques bribes d'Horace et une ou deux anecdotes classiques composaient son bagage littéraire; ses connaissances en histoire étaient si limitées, que dans la discussion sur le bill de l'excise, il fut forcé de demander à l'Attorney général Yorke ce qu'étaient Empson et Dudley (1). Ses manières étaient un peu trop rudes et bruyantes, même pour le siècle de ces squires campagnards dont Western et Tophall sont deux types. Cessait-il de parler politique, il ne savait parler que des femmes, et ce texte favori l'inspirait d'une verve dont la licence choquait cette génération qui ménageait peu ses termes; licence tout à fait inconvenante pour un homme de son rang et de son âge. Les turbulentes orgies de ses fêtes à Houghton scandalisaient beaucoup les personnes graves, et chassaient annuellement du domaine voisin de Rainham, son collègue et son parent, lord Townshend.

Mais s'il ignorait l'histoire générale et la littérature générale, il connaissait mieux qu'aucun de ses contemporains ce qui lui était le plus utile à connaître: les hommes, la nation anglaise, la cour, la Chambre des communes et son

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Sir Richard Empson et Edmond Dudley étaient deux ministres de Henri VII qui remplissaient, dit-on, les coffres du roi par toutes sortes de concussions. La chronique du temps les appelle *scabales judges*, ce qui pourrait se traduire librement par juges de la trésorerie ou du fisc. Ils furent arrêtés et mis en jugement sous Henri VIII et condamnés à mort.

département ministériel. Il n'était pas très-instruit des affaires étrangères, mais son jugement était si sûr, que le peu qu'il en savait lui faisait deviner le reste. Passé maître dans les débats de la Chambre, excellent tacticien parlementaire, homme d'état supérieur, personne ne sut apporter plus de persévérance ou plus de méthode au maniement des affaires; aucun ministre ne travaillait plus que lui, et cependant aucun n'avait autant de loisir.

Sir Robert n'était pas un méchant homme; mais il n'avait vu pendant trente ans que le mauvais côté de la nature humaine. Il s'était familiarisé avec la méchanceté des bonnes gens et la perfidie des gens d'honneur. Des hommes très-fiers avaient baisé la poussière de ses pieds; des patriotes l'avaient prié de surenchérir à la vente de leur intégrité affichée partout. Il disait après sa chute que c'était une dangereuse chose que d'être ministre, et qu'il y avait peu de caractères qui ne finissent par se gâter au contact de tant de bassesse et de dépravation. Il faut avouer à son honneur qu'il n'est guère d'hommes qui soient sortis d'une pareille épreuve aussi peu atteints que lui par la contagion qu'il avait traversée. Il se retira après vingt ans de pouvoir, nullement aigri, sans dureté de cœur, avec des goûts simples, des manières franches et capable d'amitié. Aucune tache de trahison, d'ingratitude ou de cruauté ne souilla sa mémoire. La haine des factions a prodigué à son nom tous les outrages, mais elle a été forcée de convenir qu'il ne fut pas un homme de sang. Ce ne serait pas un éloge pour un homme d'état de nos jours; c'était alors une distinction rare et honorable. Les luttes des partis s'étaient longtemps signalées en Angleterre par une féroce indigne d'un peuple civilisé. Sir Robert Walpole fut le ministre qui donna à ce gouvernement ce caractère de douceur qu'il a depuis généralement conservé. Il lui était parfaitement prouvé que plusieurs de ses antagonistes correspondaient avec le prétendant: il avait à sa merci la vie de plusieurs. Les précédents des whigs et des tories ne lui faisaient pas faute s'il eût voulu profiter de cet avantage impitoyablement. Avec une clémence

ou une bonhomie à laquelle la postérité n'a jamais rendu justice, il se laissa entraver, vilipender, et enfin renverser par un parti dont il tenait plusieurs têtes en son pouvoir.

Il pratiqua la corruption sur une grande échelle : cela est incontestable ; mais a-t-il mérité toutes les invectives dont il fut accablé à ce sujet ? On ne peut blâmer un homme parce qu'il n'est pas supérieur à son siècle par sa vertu. Acheter les votes des électeurs est aussi immoral qu'acheter les votes des mandataires. Le candidat qui donne cinq guinées à un électeur est aussi coupable que l'homme qui en donne trois cents à un membre élu. Cependant, aujourd'hui est-on trouvé malhonnête et impropre, fait-on semblant de ne pas vous connaître, est-on repoussé d'un club à grand renfort de boules noires, parce que sous l'ancien système électoral on a été élu pour représenter East-Retford, Liverpool ou Stafford, par la seule voie qui vous était ouverte ? Sir Robert Walpole gouvernait par la corruption, parce que de son temps il était impossible de gouverner autrement. La corruption n'était pas nécessaire aux Tudors, parce que leurs parlements étaient trop faibles contre l'autorité royale. La publicité donnée dans ces derniers temps aux débats parlementaires a relevé la moralité des hommes publics ; tel est le pouvoir de l'opinion, que, même avant le bill de réforme, le soupçon d'avoir payé un vote argent comptant aurait suffi pour perdre un ministre. Mais, pendant le siècle qui suivit la Restauration, la Chambre des communes était de la nature de ces assemblées qu'il faut conduire par la corruption si on veut les conduire. Elle n'était pas, comme au seizième siècle, tenue en respect par le trône ; elle n'était pas, comme au dix-neuvième, tenue en respect par l'opinion du peuple ; sa constitution était oligarchique, ses délibérations étaient secrètes ; son crédit dans l'état immense ; le gouvernement avait donc toutes sortes de motifs d'offrir de l'argent ; plusieurs membres (à moins d'être des hommes d'une intégrité scrupuleuse) n'avaient aucun motif pour en refuser. Sous le règne de Charles II, en conséquence, la pratique d'acheter des votes dans la Chambre fut introduite par l'audacieux

Clifford et portée bien loin par le déhonté Danby. La révolution de 1688, quelque grands et nombreux que fussent les bienfaits dont elle a été directement et indirectement la cause, ne fit d'abord qu'aggraver le mal. La Chambre des communes était devenue plus puissante que jamais, et les prérogatives de la couronne de plus en plus limitées; on avait complètement brisé ces traditions dans lesquelles consistait son pouvoir, bien plus que dans sa prérogative légale. Jamais prince ne fut plus déserté et plus embarrassé que Guillaume III. Le parti qui défendait son titre était disposé sur une foule de questions à rogner sa prérogative, le parti favorable à la prérogative était l'ennemi du titre; aucun parti ne voyait à la fois de bon œil la royauté et la personne du roi. Mais, tandis que l'influence de la Chambre des communes dans le gouvernement devenait la plus forte, l'influence du peuple sur la Chambre allait déclinant. Peu importait, du temps de Charles I^{er}, que la Chambre fût choisie ou non par le peuple; elle était certaine d'agir pour le peuple, parce que sans l'appui du peuple elle eût été à la merci de la cour. Or, la cour une fois à la merci de la Chambre, cette bande de membres non élus par le peuple n'avaient plus d'autres suffrages à capter que le leur. Ceux-là même qui procédaient directement de l'élection populaire ne vivaient pas, comme à présent, sous la perpétuelle contrainte de leur responsabilité. Les électeurs n'étaient pas encore instruits jour par jour des votes et des discours de leurs mandataires. Les privilèges autrefois indispensables à la sécurité et à l'autorité des parlements devenaient superflus, mais ils étaient maintenus soigneusement par les législateurs honnêtes comme une relique vénérable; par les législateurs corrompus comme un instrument utile à leur égoïsme. Autrefois excellentes armes pour les communes dans leur long et douteux conflit avec des souverains puissants, ces privilèges se transformaient en appareil de défense pour les membres élus contre leurs électeurs. Le secret des discussions, qui fut nécessaire alors que le conseil privé avait l'habitude d'envoyer à la Tour les chefs de l'opposition, se continuait à une

époque où un vote de la Chambre suffisait pour renverser le ministre le plus puissant.

Le gouvernement ne pouvait marcher tant que le parlement ne serait pas contenu. Mais comment contenir le parlement ? Trois siècles auparavant, un ministre se fût contenté de l'appui de la couronne. Il se contenterait aujourd'hui, pensons-nous, de jouir de la confiance et de l'approbation de la *majorité* des classes moyennes. Il y a cent ans que ce n'eût pas été assez d'avoir à la fois pour lui le peuple et la couronne. Le parlement avait secoué le contrôle de la prérogative royale et il n'était pas tombé encore lui-même sous le contrôle de l'opinion publique. Une grande partie de ses membres n'avaient d'autre motif pour soutenir un ministère que leur intérêt personnel, dans le sens le plus vil du mot. En un tel état de choses, le pays ne pouvait être gouverné que par la corruption. Brolingbroke, le plus habile et le plus véhément de ceux qui criaient contre ce moyen de gouvernement, n'avait d'autre remède à proposer que de fortifier la prérogative royale. Le remède eût été efficace, mais n'aurait-il pas été pire que le mal ? Le vice était dans la constitution de la législature, et c'est une grossière injustice de blâmer des ministres qui, pour agir sur la législature, avaient recours au seul moyen qu'ils avaient d'agir sur elle. Ils se soumettaient à cette extorsion, parce qu'ils ne pouvaient faire autrement. On pourrait tout aussi bien accuser les pauvres fermiers des Lowlands d'Écosse qui payaient tribut à Rob-Roy, de corrompre la vertu des montagnards, que sir Robert Walpole de corrompre la vertu du parlement. Quel était son crime ? De placer son argent avec plus d'adresse et d'en tirer un meilleur retour qu'aucun de ceux qui le précédèrent ou qui lui ont succédé.

était lui-même incorruptible par l'argent. Sa passion dominante était l'amour du pouvoir : le plus grand reproche qu'on puisse lui adresser, c'est de n'avoir jamais eu le scrupule de sacrifier les intérêts de son pays à cette passion.

Une des maximes que, selon son fils, il répétait le plus souvent était *quieta non movere* « ne remuez pas l'eau qui dort ! »

C'était en effet sur cette maxime qu'il réglait sa conduite politique, maxime d'un homme plus jaloux de conserver longtemps le pouvoir que d'en faire bon usage. N'est-il pas remarquable que, pendant plus de vingt ans qu'il fut à la tête des affaires, aucune grande mesure, aucune amélioration importante, aucune tentative heureuse ou malheureuse de modifier nos institutions ne signalent la période de son ascendant? Ce n'était pas qu'il ne vît clairement qu'il y avait d'utiles changements à faire. Il avait été élevé à l'école de la tolérance aux pieds de Somers et de Burnet ; il désapprouvait les lois honteuses contre les Dissidents ; mais il ne put se décider jamais à porter à la chambre la proposition de les abolir. Les Dissidents lui représentaient l'injustice avec laquelle on les traitait ; ils protestaient de leur ferme attachement à la maison de Brunswick et au parti whig ; ils lui rappelaient les déclarations réitérées de sa bonne volonté pour eux. Sir Robert écoutait, consentait, promettait et ne faisait rien. Enfin la question fut soulevée par d'autres : le ministre hésita, et, après un discours évasif, vota contre. La vérité est qu'il n'oublia jamais la terrible explosion du fanatisme anglican que la folle persécution de ce prédicateur extravagant appelé Sacheverel avait provoquée sous la reine Anne. Si les dissidents avaient été turbulents, il les aurait probablement satisfaits ; mais n'appréhendant d'eux aucun danger, il ne voulut pas courir le moindre risque en leur faveur. Relativement à d'autres questions, ce fut le même système. Il connaissait la situation des montagnes d'Écosse. Il ne cessait de prédire une autre insurrection dans cette partie de la Grande-Bretagne. Eh bien ! pendant le long bail de son pouvoir, il n'essaya jamais de faire ce qui était alors le plus pressant devoir d'un ministre anglais. Personne ne savait mieux que lui qu'il fallait briser l'autorité des Chefs de clan et établir l'autorité de la loi jusqu'au coin le plus éloigné de l'île britannique ; mais quel que fût le danger pour l'avenir, les montagnes d'Écosse ne remuaient pas encore ; il se contenta d'expédients selon la circonstance, laissant le reste à ses successeurs, qui eurent à conquérir les Highlands au milieu

d'une guerre avec la France, parce que sir Robert Walpole n'avait pas voulu y régulariser le gouvernement pendant la paix.

Quelquefois, en dépit de toute sa prudence, il éprouva que telles mesures qu'il avait espéré faire accepter paisiblement provoquaient une vive agitation. Dans ces cas-là, il les modifiait ou les retirait. Ce fut ainsi qu'il révoqua la patente accordée à Wood (1) pour satisfaire le mécontentement absurde de l'Irlande ; ce fut ainsi qu'il réduisit à rien le bill rendu au sujet de l'émeute *Porteous*, de peur d'exaspérer l'Écosse ; ce fut ainsi qu'il abandonna le *bill d'excise* aussitôt qu'il vit que les grandes villes d'Angleterre y étaient opposées. Le langage qu'il tint au sujet de cette mesure dans la session suivante est très-caractéristique. Pulteney insinuait que le bill serait présenté de nouveau. « Quant à ce méchant projet, comme il plait au préopinant de l'appeler, dit sir Robert, il voudrait en vain persuader que je n'y ai pas renoncé : je puis, quant à moi, certifier à la chambre que je ne suis pas assez insensé pour m'engager encore dans rien de ce qui ressemblerait à une *excise*, quoique, à vous dire mon opinion personnelle, je crois encore que c'était un projet qui eût été certainement utile à la nation. »

La conduite de sir Robert Walpole relativement à la guerre d'Espagne est la grande tache de sa vie politique. L'archidiacre Coxe s'imaginait avoir découvert le principe dominant et uniforme auquel pouvaient se rattacher tous les actes politiques

(1) Il s'agit de la patente obtenue par un W. Wood pour émettre une certaine quantité de monnaie de cuivre en Irlande. Le parlement irlandais déclara cette monnaie de mauvais aloi : il réclama surtout contre le privilège accordé à un individu. L'affaire ayant été soumise en dernier ressort à la chambre des lords d'Angleterre et au conseil privé, la monnaie de Wood se trouva excellente. Sir Isaac Newton et les autres employés de l'hôtel des monnaies de Londres l'approuvèrent. Le conseil privé justifia complètement le privilège de la couronne. La chambre des lords décida dans le même sens : mais les pamphlets de Swift (*Lettres du drapier*) entretenirent longtemps en Irlande l'agitation provoquée par cet incident, et Wood fut forcé de réduire le taux nominal de sa monnaie de cent mille livres sterling à quarante mille.

de son héros. Ce principe était, dit le biographe, l'AMOUR DE LA PAIX ! On ne saurait décerner un plus bel éloge à un homme d'état. Mais il est au-dessus des mérites de sir Robert Walpole. Le principe exclusif de sa politique fut en effet l'amour de la paix, mais dans un autre sens que l'entend l'archidiacre Coxe. La paix que cherchait sir Robert Walpole n'était pas la paix du pays, c'était celle de sa propre administration. Pendant la majeure partie de sa carrière, il ne sépara jamais ces deux buts importants. Il fut enfin réduit à l'alternative — ou de plonger l'état dans une guerre sans prétexte légitime et dont le succès ne pouvait promettre rien de bon — ou d'avoir à faire tête à une violente opposition dans le pays, dans le parlement et même dans le cabinet du roi. Convaincu de l'absurdité du cri qui s'élevait contre l'Espagne, mais voyant son portefeuille menacé, il eut bientôt fait son choix. Il préféra une guerre injuste à une session orageuse. Il est impossible de dire d'un ministre qui agit ainsi que l'amour de la paix fut le grand principe de sa politique. Encore une fois son amour de la paix était l'amour du pouvoir.

L'éloge auquel il a droit, le voici : il comprit mieux qu'aucun de ses contemporains les véritables intérêts de son pays, et il les servit toutes les fois que ces intérêts ne se trouvaient pas incompatibles avec son ambition. Ce n'était que dans les crises de la politique générale qu'il redoutait le mouvement et avait recours aux compromis ; dans la lutte de son influence particulière, il n'y avait ni hésitation ni timidité. Il voulait tout ou rien. Tout membre de son administration qui refusait de se soumettre à son ascendant était renvoyé ou forcé de se démettre. Prodigue de toute autre chose, il n'était avare que du pouvoir. Prudent partout ailleurs, le ministre était-il menacé ? il avait la hardiesse de Wolsey ou de Chatham. Il aurait pu aisément consolider son autorité s'il eût pu consentir à la partager avec d'autres ; mais il n'en eût pas cédé une parcelle pour acheter des défenseurs qui lui auraient garanti le reste. Cette politique lui valut d'habiles ennemis et de faibles alliés. Ses auxiliaires les plus distingués l'abandonnèrent un à un pour

joindre les rangs de l'opposition. Il fit face à l'armée croissante de ses ennemis avec un courage inébranlable, et trouva préférable de les voir tous ligüés contre son pouvoir plutôt que de leur en donner la moindre part.

L'opposition était formidable; elle avait à sa tête deux personnes royales — le chef exilé de la maison de Stuart, l'héritier disgracié de la maison de Brunswick. Une fraction de ses membres recevait ses instructions d'Avignon, une autre tenait ses conférences aux banquets de Norfolk-house. La majorité des propriétaires de province — la majorité du clergé des paroisses — une des deux universités — un fort parti dans la Cité de Londres et dans les autres grandes villes, étaient évidemment contraires au gouvernement. Des hommes de lettres les uns avaient été exaspérés par la négligence avec laquelle le ministre, négligence d'autant plus remarquable que ses prédécesseurs, whigs et tories, courtoisèrent avec magnificence les gens d'esprit et les poètes; les autres suivaient sincèrement l'inspiration de l'esprit de parti — presque tous marchaient avec l'opposition. A vrai dire, de ce côté, se trouvait tout ce qui séduit les imaginations ardentes — les vieux souvenirs du passé — les espérances et les rêves de l'avenir — les théories de la fidélité aux rois légitimes — les théories de la liberté — l'enthousiasme du royaliste — l'enthousiasme du républicain. Le gentilhomme tory, nourri à l'université d'Oxford des doctrines de Filmer (1) et de Sacheverell, fier des exploits de ses aïeux qui avaient combattu avec Rupert à Marston-Moor — qui avaient soutenu le siège de leurs châteaux contre Fairfax, qui avaient été créés chevaliers « du chêne royal » au retour du roi, se rangeait dans cette catégorie où l'opposition au ministère n'était qu'un prétexte pour attaquer la dynastie régnante.

Le jeune républicain, encore rempli de son Tite-Live et de son Lucain, admirateur de Hampden, de Russell et de Sidney,

(1) Filmer, auteur de *l'Anarchie d'une monarchie sincère* et du *Patriarche*, ouvrages réfutés par Sydney.

se ralliait avec une égale ardeur à ceux dont les voix faisaient retentir l'écho de Saint-Étienne de leurs déclamations contre la tyrannie et la perfidie des cours. Un si grand nombre de jeunes politiques se laissaient prendre à ces harangues que sir Robert, dans un de ses meilleurs discours, dit que l'opposition contre lui se composait de trois sections, des *tories*, des *whigs* mécontents, connus sous le nom de patriotes, et des *enfants*. Par le fait, tout jeune homme d'une imagination vive, quelle que fût sa tendance politique, s'enrôlait dans le parti contraire au gouvernement, et quelques-uns des plus distingués — Pitt, par exemple, parmi les hommes d'état, et Samuel Johnson parmi les gens de lettres — avouèrent depuis tout haut leur erreur.

L'opposition avait un aspect imposant, alors même qu'elle n'était encore qu'une minorité. Parmi ceux qui, dans le parlement ou hors le parlement, attaquaient l'administration de sir Robert Walpole, étaient Bolingbroke, Carteret, Chesterfield, Argyle, Pulteney, Wyndham, Dodington, Pitt, Lyttleton, Barnard, Pope, Swift, Gay, Arthburnot, Fielding, Johnson, Thomson, Akenside, Glover.

Ce qui fit longtemps la sauvegarde de sir Robert fut que l'opposition se divisa en deux partis diamétralement opposés l'un à l'autre dans leurs opinions politiques. Cette même circonstance fut aussi plus tard ce qui devait le perdre. Les chefs de la minorité savaient qu'il leur serait difficile de proposer une mesure importante sans produire aussitôt un schisme dans l'opposition. C'était avec beaucoup de peine que les whigs avaient été persuadés de donner un vote muet pour le rappel de l'acte des parlements septennaux. Les tories, d'autre part, ne pouvaient se décider à soutenir la motion de Pulteney tendant à augmenter l'allocation du prince Frédéric. Les deux partis s'étaient cordialement concertés pour provoquer la guerre avec l'Espagne; mais ils avaient eu leur guerre. La haine de sir Robert Walpole était presque le seul sentiment qui leur fût commun. Sur ce point unique, ils concentrèrent donc toutes leurs forces. Avec une grossière ignorance, ou une

grossière improbité, ils représentèrent le ministre comme le principal fléau de l'état. Son renvoi — son châtiement — devait être la panacée de tous les maux de la nation. Que ferait-on après sa chute ? — comment prévenir plus tard un mauvais choix de ministre ? — à ces questions autant de réponses qu'il y avait de bruyants et de sots bavards dans l'opposition. Un cri seul ralliait toutes les voix : « A bas Walpole ! » On rétrécit tellement ce terrain, on rendit cette question si personnelle, qu'on finit par faire entendre aux autres membres du cabinet, qu'au premier ministre seul on refuserait de faire quartier ; ses instruments conserveraient leurs têtes, leurs fortunes, même leurs places, si le grand corrupteur était livré à la juste vengeance de la nation.

Si les collègues de sir R. Walpole ne s'étaient pas séparés de lui, il aurait pu encore, même après les élections défavorables de 1741, tenir tête à l'orage ; mais dès qu'on sut que c'était à lui seul qu'on en voulait, et qu'en le sacrifiant on pouvait attendre des conditions avantageuses, les rangs ministériels commencèrent à chanceler, et l'on entendit le murmure de *saute qui peut*. Sir R. Walpole fut trahi, c'est à peu près certain ; mais jusqu'à quel point, c'est ce qu'il est difficile de dire. On soupçonna lord Islay, le duc de Newcastle bien plus encore : il eût été étrange, en effet, que le duc s'abstînt quand la trahison lui faisait signe :

Che Gan fu traditor prima che nato.

« Ganello fut un traître avant que d'être né. »

« Perfidie est son nom, » disait sir Robert en parlant de sa Grâce.

Jamais bataille ne fut plus vaillamment livrée que la dernière du vieux ministre. Son jugement net, sa longue expérience et son courage indomptable, lui firent prolonger la guerre défensive pendant la moitié d'une session. Jusqu'au dénoûment, jamais son cœur ne faiblit, et lorsque enfin il céda, ce ne fut pas aux menaces de ses ennemis, mais aux supplications de ses partisans découragés et lui refusant leur

concours. Ne pouvant plus conserver le pouvoir, il fit une retraite honorable et se réfugia dans son château, au milieu de ses tableaux et de ses jardins, laissant à ceux qui l'avaient renversé... la honte, la discorde et une courte victoire (1).

Tout tomba dans la confusion : on a prétendu qu'il fallait attribuer à l'adroite politique de sir Robert Walpole, et sans doute il ne négligea rien pour semer la dissension parmi ses ennemis, mais il eut peu de chose à faire. La victoire avait dissous la coalition des deux fractions opposantes qui pendant la campagne déjà n'avaient pas été très-fidèles à leur trêve plâtrée. Les questions réservées se présentèrent en foule ; mille prétentions élevèrent la voix. Impossible de suivre une ligne politique qui ne blessât pas le plus grand nombre des vainqueurs ; impossible de trouver des places pour la dixième partie de ceux qui pensaient y avoir droit. Tandis que les chefs parlementaires prêchaient la patience et la confiance, tandis que leurs bataillons demandaient leur récompense à grands cris, une voix plus haute retentit du dehors, le cri terrible d'un peuple irrité sans trop savoir contre qui, et impatient sans pouvoir dire de quoi. Le jour de la rétribution était venu : l'opposition récoltait ce qu'elle avait semé. Enflammée de haine et de cupidité, désespérant du succès par les moyens de guerre ordinaires, fermant les yeux aux conséquences certaines quoique éloignées de ce qu'elle allait faire, elle avait imité ce sorcier qui évoqua un démon qu'il ne sut plus comment exorciser. Elle avait enivré l'opinion publique de ses déclamations et de ses calomnies ; elle avait fait naître des espérances qu'elle ne pouvait satisfaire. La chute de sir R. Walpole devait amener un âge d'or ou la fameuse ère millénaire, et chacun s'était peint cet âge d'or ou ce millénaire selon les fantaisies de son enthousiasme ou selon le rêve de ses désirs. Les républicains espéraient que les privilèges de la

(1) Sir Robert Walpole se retira du ministère avec le titre de lord Orford ; il mourut en 1745, à l'âge de soixante-onze ans, dans sa terre de Houghton, où il était né. Son père, Robert Walpole, avait été simplement un membre du parlement.

couronne seraient réduits à une ombre, les tories-jacobites que les Stuarts seraient restaurés, les tories plus modérés qu'ils allaient voir renaitre les beaux jours dont l'église anglicane et la propriété avaient joui pendant les dernières années de la reine Anne. Il eût été impossible de satisfaire tout le monde : les vainqueurs ne satisfirent personne.

Nous n'avons aucun respect pour la mémoire de ceux qu'on appelait alors les *patriotes* ; nous sommes pour les principes d'un bon gouvernement contre sir R. Walpole et pour sir R. Walpole contre l'opposition. Qu'un système plus pur fût substitué au sien, c'était chose très-désirable ; mais si l'on maintenait le système de celui-ci, nul homme n'était aussi propre que sir R. Walpole à conduire les affaires. Il existait d'effrayants abus dans le gouvernement, des abus plus que suffisants pour justifier une vive opposition ; mais les adversaires de sir R. Walpole excitaient la fureur du peuple sans s'inquiéter de le mieux diriger : ils firent pire encore. Après avoir présenté le mal sous de fausses couleurs, ils y appliquèrent des remèdes impuissants et pernicieux ; ils dénoncèrent un seul homme comme l'unique cause de tous les vices d'un mauvais système qui avait été mis en œuvre avant son début dans la carrière publique, et qui gouverna encore le pays lorsque quelques-uns de ses censeurs succédèrent à son pouvoir. Ils entravèrent ses meilleures mesures ; ils le poussèrent malgré lui à une guerre injuste. Parlant sans cesse en phrases oratoires de tyrannie, de corruption, de ministres détestables, de courtisans serviles, de libertés anglaises, de grande chartre, de droits arrosés du sang de nos pères, de Timoléon, de Brutus, de Hampden, de Sydney, que proposaient-ils pour corriger et améliorer nos institutions ? Rien. Au lieu de diriger l'esprit public dans la voie des réformes réalisables et bien définies, qui auraient complété l'œuvre de 1688, au lieu de mettre par là notre législation en harmonie avec la constitution, au lieu d'enlever à la couronne le moyen de faire par influence ce qu'elle ne pouvait plus faire par sa prérogative, ils excitèrent un vague besoin de changement dont ils profitèrent.

rent pendant un moment pour en être bientôt et justement les victimes.

Parmi les réformes qu'exigeait alors la situation du pays, il en était deux d'une importance incontestable, deux qui seules auraient remédié à presque tous les abus, et sans lesquelles tous les autres palliatifs eussent été inutiles : c'étaient la publicité des débats du parlement et la suppression des bourgs pourris. On ne songea ni à l'une ni à l'autre. Sans ces deux réformes, cependant, il nous paraît démontré que toutes les autres devenaient illusoire. Quelques-uns des patriotes suggérèrent des changements qui auraient centuplé sans aucun doute les maux existants. Ces politiques prétendaient transférer la disposition des places et le commandement des troupes de la Couronne au Parlement, et cela sous prétexte que le parlement était depuis longtemps un corps corrompu. Était-ce donc une garantie contre la corruption, que les membres de la représentation nationale, au lieu de recevoir du ministre leur part du pillage public, se servissent eux-mêmes ?

D'autres projets dont on amusa le peuple étaient moins dangereux que celui-ci ; quelques-uns dans le nombre étaient même innocents, très-peu auraient fait du bien, la plupart étaient absurdes. Ils nous sont en grande partie révélés par les mandats ou instructions qu'après le changement de ministère, divers corps électoraux envoyèrent à leurs représentants. On ne peut imaginer un plus déplorable ramassis de folies. En première ligne est la demande de la tête de Walpole, puis viennent des doléances amères sur le déclin du commerce, déclin qui, selon ces esprits éclairés, n'avaient d'autres causes que Walpole et la corruption. Ils auraient été plus près de la vérité s'ils s'en étaient pris à la guerre à laquelle ils avait poussé Walpole par leurs criaileries. Il avait parfaitement prédit les résultats de son assentiment forcé. Le jour où l'on avait proclamé les hostilités contre l'Espagne, lorsque les hérauts d'armes furent escortés dans la cité par les chefs de l'opposition, lorsque le prince de Galles lui-même s'arrêta à Temple-Bar pour boire au succès des armes anglaises, le mi-

nistre, entendant retentir joyeusement tous les carillons de la Cité, avait dit : « Ils peuvent sonner les cloches aujourd'hui, ils ne tarderont pas à se tordre les mains (1). »

Un autre grief dont nécessairement sir R. Walpole et la corruption devaient être responsables, était l'exportation exagérée des laines d'Angleterre. Au jugement des habiles électeurs de plusieurs grandes villes, porter remède à ce mal était presque aussi urgent, presque aussi essentiel que de pendre sir Robert. « Votez contre le maintien d'armées permanentes en temps de paix, » recommandait-on encore aux membres de la chambre des communes ; recommandations ridicules au milieu d'une guerre qui probablement devait durer et qui dura en effet aussi longtemps que le parlement. « Abolissez l'acte des parlements septennaux. » Rien de plus naturel que de voir les électeurs désirer le retour triennal du marché où ils vendaient leurs votes et se grisaient avec la bière des candidats ; mais le rappel de l'acte de septennalité eût été un fléau pour l'Angleterre, sans la réforme totale de la constitution du corps électoral. L'unique recommandation raisonnable que nous trouvions dans ces instructions, c'est celle de réduire le nombre des fonctionnaires siégeant au parlement, et d'en exclure les pensionnaires de la Couronne. Il est clair toutefois que cette réforme n'allait pas à la racine du mal, et que, si elle eût été adoptée, très-probablement la corruption secrète aurait été plus pratiquée que jamais.

Citons encore un exemple des illusions absurdes que les déclamations des ennemis de sir Robert Walpole avaient fait naître dans le pays. Akenside était un des plus ardents et des plus exaltés parmi les jeunes patriotes hors du parlement ; lorsqu'il vit que le changement de ministère n'avait produit aucun changement de système, il exhala son indignation dans son *Épître à Curion*, le meilleur de ses poèmes, et qui semble indiquer que, s'il eût laissé la composition lyrique à Collins et

(1) Sir Robert, qui aimait les jeux de mots, employait ici les deux verbes *ring* et *wring* qui se prononcent de même et signifient l'un *sonner* et l'autre *tordre*.

à Gray pour se livrer à la satire noble et grave, il aurait pu disputer la palme à Dryden ; mais, quel que soit le mérite littéraire de cette épître, nous ne saurions louer les doctrines politiques que le poëte y prêche. Akenside, dans une apostrophe enthousiaste aux grands hommes de l'antiquité, nous dit ce qu'il attendait de Pulteney au moment de la chute du tyran :

Voyez les arts former les mœurs à la sagesse,
De plus nobles plaisirs séduire la jeunesse,
Et vos vœux les plus chers s'accomplir ici-bas,
Pourvu que Curion ne nous déserte pas.

C'était donc, à ce qu'il paraît, l'affaire de *Curion* ou de Pulteney d'abolir le pharaon et les bals masqués, de réduire le jeune duc de Marlborough à la ration d'une bouteille d'eau-de-vie par jour, et de persuader à lady Vane qu'elle devait se contenter de trois amants à la fois.

Quel que fût le vœu du peuple, il n'obtint certainement rien. Sir Robert Walpole se retira en sûreté, et la multitude n'eut pas son exécution à Tower-Hill (1). L'acte septennal ne fut pas aboli, les fonctionnaires ne furent pas exclus de la chambre des communes ; on continua d'exporter la laine, les mœurs privées continuèrent leur scandale, comme sous le règne de Walpole le corrupteur ; la jeunesse ne se laissant pas séduire par de plus nobles plaisirs, battit toujours les watchmen et paria avec les escrocs des courses de chevaux tout comme auparavant.

Les collègues de sir Robert Walpole, qui avaient, après sa retraite, admis dans le cabinet quelques-uns des chefs de l'opposition, se trouvèrent bientôt forcés de se soumettre à l'ascendant de l'un de leurs nouveaux alliés. C'était lord Carteret, depuis lord Granville. Aucun politique de cette époque n'avait plus de courage, plus d'ambition, plus d'activité, plus de talent pour les discussions de tribune ou pour la déclamation ; aucun politique ne possédait une érudition si profonde et si

(1) Cour de la Tour de Londres, où l'on exécute les criminels d'état.

étendue. Familier avec les auteurs anciens, sa connaissance des langues modernes était prodigieuse. Le conseil privé, lorsqu'il était présent, n'avait plus besoin d'interprète. Il parlait et écrivait le français, l'italien, l'espagnol, le portugais, l'allemand, et même le suédois. Il avait poussé ses recherches jusqu'aux plus obscurs recoins de la littérature. Aussi versé dans le droit canon et la scholastique que dans les ouvrages des poètes et des orateurs, il avait lu tout ce que la Saxe et la Hollande avaient produit sur les questions les plus ardues de la législation et du droit public. Harte, dans sa préface de la seconde édition de son histoire de Gustave-Adolphe, rend un hommage remarquable à l'universalité du savoir de lord Carteret : « J'ai eu la bonne fortune ou la prudence de conserver » intégralement mon corps d'armée, ou, en d'autres termes, » mon corps de preuves. Feu le comte de Granville voulut » bien se déclarer de cette opinion, surtout lorsqu'il trouva » que j'avais choisi Chemnitius pour un de mes principaux » guides ; car Sa Seigneurie craignait que je n'eusse pas vu » cet estimable et authentique ouvrage qui est extrêmement » rare. Je m'estimai heureux d'avoir satisfait Sa Seigneurie » n'importe à quel minime degré, car le comte de Granville » connaissait en perfection les historiens d'Allemagne et de » Suède. »

Avec tout son savoir, Carteret n'était pas un pédant ni un de ces esprits froids qu'on peut comparer à ces feux dont le bois étouffe la flamme. Dans le conseil, dans la discussion, dans le monde, il brillait par sa vivacité, par son énergie. Fermeté, promptitude, hardiesse, distinguaient toutes ses mesures ; sa parole avait l'éclat et l'animation de la belle éloquence ; aucun malheur, public ou privé, ne pouvait abattre cet esprit toujours ardent et déterminé. Il fut à la fois le plus heureux et le plus malheureux des hommes d'état.

Déjà secrétaire d'état sous le ministère de sir Robert Walpole, il avait acquis beaucoup d'influence sur l'esprit de Georges I^{er}. Les autres ministres ne savaient pas l'allemand, le roi ne savait pas l'anglais ; toutes les communications entre

Walpole et Georges avaient lieu en très-mauvais latin. Carteret étourdît ses collègues par la volubilité avec laquelle il s'adressait à Sa Majesté en allemand ; ils écoutaient avec envie et terreur ces mystérieuses diphthongues gutturales qui pouvaient bien glisser dans l'oreille du monarque certaine suggestion peu d'accord avec leurs idées. Sir Robert Walpole n'était pas homme à subir un collègue tel que Carteret : le roi fut amené à abandonner son favori. Carteret se jeta dans l'opposition et se signala à sa tête jusqu'à ce que la retraite de son ancien rival lui rendît son titre de secrétaire d'état.

Pendant quelques mois il fut premier ministre — ou plutôt ministre unique ; — il gagna la confiance et l'estime de Georges II sans perdre la haute faveur du prince de Galles. Dans les débats de la chambre des lords il n'avait point d'égal parmi ses collègues ; parmi ses adversaires, Chesterfield seul pouvait lutter avec lui. Confiant dans ses talents et la faveur royale, il négligea tous les moyens par lesquels sir Robert Walpole s'était fortifié et maintenu. La tête remplie de traités et d'expéditions, de plans pour soutenir la reine de Hongrie et de projets pour humilier la maison de Bourbon, il abandonna dédaigneusement à d'autres tous les menus détails, et avec ces détails tous les fruits de la corruption : le patronage de l'Église et du barreau échut aux Pelhams ; c'était une bagatelle indigne de ses soins. Un des douze juges d'Angleterre, le chief-justice Willis, si nous avons bonne mémoire, étant allé lui demander quelque bénéfice ecclésiastique pour un ami, Carteret lui répondit qu'il était trop occupé de la politique continentale pour songer à distribuer des places et des bénéfices. « Vous pouvez compter sur une chose, lui dit le chief-justice ; ceux qui ont besoin des places et des bénéfices iront à ceux qui ont plus de loisir. » La prédiction s'accomplit. Il aurait fallu que les affaires fussent bien importantes et bien nombreuses pour que les Pelhams manquassent de loisir pour l'intrigue. La meute des coureurs de places et de pensions s'adressa donc aux Pelhams. L'influence parlementaire des deux frères s'étendit de jour en jour jusqu'à ce qu'enfin

ils fussent à la tête d'une majorité prononcée dans la chambre des communes.

Leur rival, cependant, sûr de sa force, s'exaltant de ses espérances, et fier de l'orage qu'il avait conjuré sur le continent, ne voulait tolérer ni supérieur ni égal. « Ses rodomontades sont étourdissantes, dit Horace Walpole; mais son courage et son talent sont à la hauteur de son emphase. » Il brava l'opposition de ses collègues, non pas avec la hauteur superbe du premier Pitt ou la froide et roide arrogance du second; mais avec une joyeuse véhémence et une bonne humeur impérieuse, qui renversait tout devant lui. On avait surnommé son administration le *Cabinet ivre*, et cette expression ne doit pas s'entendre seulement au figuré. Carteret avait les mœurs d'un très-bon convive, et probablement que le vin de Champagne contribuait à l'entretenir dans la joyeuse extase de sa vie politique.

On ne peut être surpris qu'un esprit aussi téméraire et aussi impétueux que Carteret se laissât vaincre sur le terrain parlementaire par les artificieux et égoïstes Pelhams; mais ce qui est plus difficile à comprendre, c'est qu'il ait été généralement impopulaire dans le pays. Ses brillants talents, son caractère hardi et ouvert, auraient dû, ce nous semble, le rendre le favori du public. Mais le peuple avait subi d'amères déceptions, et Carteret eut à supporter la première explosion de son mécontentement. Sa liaison intime avec Pulteney, devenu l'homme le plus détesté d'Angleterre, fut pour lui un incident malheureux : il n'avait par le fait que trois hommes de son parti, Pulteney, le roi et le prince de Galles — singulier assemblage.

Carteret fut forcé de se démettre. Peu de temps après il fit, pour reconquérir le pouvoir, une tentative hardie, désespérée; elle ne réussit pas. De ce moment il abandonna tout espoir ambitieux, et se retira en riant avec ses livres et sa bouteille. Jamais politique ne jouit du succès avec un bonheur si franc, jamais politique ne se résigna à sa chute avec une gaieté si naturelle. « Quelque maltraité qu'il eût été, il ne parut pas,

dit Horace Walpole, éprouver le moindre ressentiment, ou même d'autre sensation que celle de la soif. »

Quelles bonnes histoires sur lord Carteret dans les lettres d'Horace Walpole ! quelques-unes sans doute beaucoup exagérées. On y voit comment, au faite de sa grandeur, il devint amoureux à première vue de lady Sophia Fermor, la jolie fille de lord Pomfret, — comment il fatiguait ses collègues en leur lisant les lettres de cette aimable lady, — comment il la conduisit à l'autel et puis chez lui, — combien de riches bijoux il donna à sa fiancée, que d'attentions il avait pour elle au Ranelagh, et quel train de reine elle menait à son hôtel d'Arlington-street. Horace Walpole a parlé de Carteret avec moins d'amertume que d'aucun autre homme politique de son temps, Fox excepté ; circonstance d'autant plus remarquable que Carteret était un des plus acharnés ennemis de sir Robert. Dans ses mémoires, Horace Walpole, après avoir passé en revue tous les hommes éminents que l'Angleterre a vus naitre et dont il a souvenance, conclut en disant qu'aucun d'eux n'a eu plus de talent que lord Granville. Smollet, dans son roman d'*Humphrey Clinker*, prononce le même jugement en termes plus vulgaires : « Depuis que Granville a été mis à la porte, il n'y a eu dans ce pays aucun membre qui valût la farine dont il poudrait sa perruque. »

Il tomba et le règne des Pelhams commença. Ce fut le malheur de Carteret d'arriver au pouvoir au moment où le peuple souffrait d'une déception récente ; le peuple avait été dupe et était avide de vengeance ; il fallait une victime, et dans ces occasions les victimes de la rage populaire sont choisies comme les victimes de Jephté : la première personne qui se présente est sacrifiée. Les ressentiments du peuple étant satisfaits, à une émotion excessive succéda un calme plat ; à la soif désordonnée du nouveau, une disposition également déraisonnable d'acquiescer à tout ce qui était un fait accompli. Quelques mois auparavant, le peuple accusait volontiers de tous les crimes les hommes du pouvoir, et prêtait l'oreille à toutes les professions de foi de l'opposition ; il se laissait maintenant

conduire aveuglément par les ministres, et regardait d'un œil soupçonneux toutes les prétentions au patriotisme. Le nom de patriote devenait un nom de dérision. Horace Walpole n'exagerait guère en disant que dans ce temps-là un candidat éligible ne pouvait mieux se populariser sur les hustings qu'en déclarant qu'il n'avait jamais été et ne serait jamais un patriote.

En cette conjoncture éclata la rébellion des montagnards d'Écosse (1745); l'alarme causée par cet événement apaisa le bruit des factions intestines. La défaite de Charles-Édouard à Culloden, et la suppression de l'insurrection, étouffèrent à jamais le parti jacobite. On fit place dans le gouvernement à quelques tories; on brocha la paix avec la France et l'Espagne. La mort enleva le prince de Galles, qui avait essayé de rallier une fraction de cette opposition formidable dont il avait été le chef, contre sir Robert Walpole. Presque tous les hommes de quelque valeur dans la chambre des communes s'attachèrent officiellement au gouvernement. Le calme de la session des chambres ne fut troublé que par une harangue accidentelle de lord Egmont sur l'armée. Pour la première fois depuis l'avènement des Stuarts il n'y avait plus d'opposition; cette singulière bonne fortune, refusée aux plus habiles politiques, à Salisbury, à Strafford, à Clarendon, à Walpole, avait été réservée pour les Pelhams.

Henri Pelham, il est vrai, n'était nullement un homme à mépriser; sa capacité était celle de sir Robert Walpole sur une moindre échelle. Sans être un brillant orateur, il était, comme son maître, assez fort dans la discussion, bon tacticien parlementaire, habile homme d'affaires. Comme son maître, il se distinguait par la netteté et la clarté de ses exposés de finances. Là s'arrêtait la ressemblance; leurs caractères différaient du tout au tout. Walpole était d'une humeur facile, mais il voulait ce qu'il voulait; ardent, vif, mais franc jusqu'à l'impolitesse. Pelham cédait, mais en boudeur; régulier dans ses mœurs, mais jaloux du décorum. Walpole était hardi par tempérament, et Pelham timide. Walpole avait à lutter contre une forte opposi-

tion, mais aucun de ses collègues n'osait lever le doigt contre lui. Presque toute l'opposition qui fut faite à Pelham lui venait des membres du cabinet dont il était le chef. Son propre payeur parla contre ses évaluations financières; son ministre de la guerre parla contre son bill de régence. En vingt-quatre heures Walpole renvoyait de la maison du roi lord Chesterfield, lord Burlington et lord Clinton; privait de leurs postes les hauts dignitaires d'Écosse, et ôtait leurs régiments au duc de Bolton et à lord Cobham, parce qu'il les soupçonnait d'avoir encouragé la résistance à son bill de l'excise. Il aurait plutôt combattu avec une forte minorité sous d'habiles chefs, que toléré la mutinerie dans son propre parti. Il en aurait coûté cher à celui de ses collègues qui eut osé diviser la chambre des communes contre lui. Pelham, lui, était disposé à tout supporter plutôt que de renvoyer un homme autour duquel aurait pu se grouper une nouvelle opposition; il toléra donc avec une patience boudeuse l'insubordination de Pitt et de Fox; il crut plus sûr de fermer les yeux sur leurs infractions à la discipline que de les entendre tonner contre la corruption et les ministres corrupteurs sur les bancs de l'opposition.

Le duc de Newcastle devint enfin le ministre dirigeant.

Nous sommes surpris que sir Walter Scott n'ait jamais introduit dans ses romans le duc Newcastle. Une entrevue entre Sa Grâce et Jeanie Deans aurait été délicieuse et naturelle; il n'est guère d'hommes publics dans notre histoire dont on ait conservé tant d'anecdotes. On a pu, en citant ses conversations et ses manies, exagérer une scène; cependant on en cite un si grand nombre qu'il faut bien y croire quand elles sont racontées, non pas seulement par les petits auteurs de Grubstreet qui n'avaient pu qu'entrevoir son étoile de la Jarretière à travers les panneaux de son carrosse; mais encore par des gens qui le voyaient sans cesse au parlement, ou assistaient à son lever dans Lincoln's-Inn-fields. On ne peut pas plus différer de goût et d'opinion qu'Horace Walpole et Smollett, ni fréquenter des sociétés plus différentes: l'un, jouant aux cartes avec des comtesses et correspondant avec des ambassadeurs; l'au-

tre, passant sa vie au milieu de scribes faméliques; cependant le *duc* d'Horace Walpole et le *duc* de Smollett se ressemblent comme si les deux portraits étaient de la même main. Le Newcastle de Smollett sort de son cabinet de toilette, la face toute barbouillée d'écume de savon pour aller embrasser l'envoyé de Maroc. Le Newcastle de Walpole force la porte du duc de Grafton malade pour baiser les emplâtres du vieux seigneur. Jamais homme ne fut plus impitoyablement immolé à la satire; mais par le fait il était lui-même sa propre satire; tout ce que l'art de la satire fait pour peindre les ridicules des autres, la nature l'avait fait contre lui; tout ce qu'il y avait en lui d'absurde ressortait en relief grotesque sur le reste de son caractère; il était une caricature vivante, ambulante et parlante; sa démarche était un trot de coursier étourdi; son parler était un bredouillement rapide; il était toujours pressé et jamais à temps; il se répandait en tendres caresses et en larmes hystériques. Son éloquence rappelait celle du juge Shallow de Shakspeare. C'était une déraison exaltée par la vivacité et l'impertinence; son ignorance a fourni maintes anecdotes, les unes authentiques, les autres probablement inventées dans les cafés, mais toutes admirablement caractéristiques : « Ah! oui, oui, bien sûr, Annapolis doit être défendue; il faut envoyer des troupes à Annapolis. — Dites-moi, je vous prie, où est Annapolis? — Le cap Breton est une île! — C'est étrange! Montrez-la-moi sur la carte..... C'est bien vrai; elle y est, mon cher monsieur... Vous nous apportez toujours de bonnes nouvelles; il faut que j'aie dire au roi que le cap Breton est une île. »

Et cet homme fut, pendant près de trente ans, secrétaire d'état, et pendant près de dix ans premier lord de la trésorerie. Son immense fortune, ses alliances héréditaires, le nombre de voix qu'il avait dans un parlement de bourgs pourris, ne suffraient pas pour expliquer ce fait extraordinaire. Son succès est la preuve signalée de tout ce que peut un homme qui se dévoue de cœur et d'âme à un but unique. Il était dévoré d'ambition. Sa soif d'influence et de pouvoir ressemblait

à l'avarice du vieil usurier dans les *Aventures de Nigel*. C'était une passion si intense, qu'elle lui tenait lieu de talents, qu'elle inspirait des ruses à la nullité même. « N'ayez aucune affaire d'argent avec mon père, dit Marthe à lord Glenvarloch, car, toutradoteur qu'il est, il vous fera sa dupe. » Il était aussi dangereux de faire de la politique avec Newcastle que du commerce avec le vieux Trapbois. Il avait pour le pouvoir une avidité toute particulière; il était jaloux de tous ses collègues et presque de son propre frère. Sous un semblant de légèreté, il était le plus faux des hommes d'état; toutes les fortes têtes de son temps en riaient comme d'un sot, d'un bredouilleur, d'un enfant qui ne savait ce qu'il voulait... Il les joua tous les uns après les autres.

Si le pays était resté en paix, il n'est pas impossible que cet homme eût été maintenu à la direction des affaires, sans admettre personne à partager son pouvoir, jusqu'à ce que le trône fût rempli par un nouveau prince qui eût apporté avec lui de nouvelles maximes de gouvernement, de nouveaux favoris et une volonté ferme. Mais les tristes préludes de la guerre de sept ans causèrent une crise au-dessus des forces de Newcastle. Après un calme de quinze ans, l'Angleterre fut encore agitée jusque dans ses plus profondes bases. En peu de jours l'aspect de la scène politique allait changer.

D. S. (*Edinburgh-Review* (1).)

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Cet article, comme on voit, conduit les événements jusqu'à l'avènement du premier Pitt (lord Chatam). On peut consulter divers articles de la Revue sur ce qui concerne cet homme d'état, et plus récemment les articles déjà indiqués dans une première note.

LES AVENTURES D'UN ÉMIGRANT

DE LA COLONIE DE VAN DIÉMEN.

PREMIER EXTRAIT.

M. William Thornley, l'émigrant, est un fermier du comté de Surrey que la nécessité a conduit dans la colonie de Van Diémen. A la fin de sa longue carrière, et comme pour utiliser ses derniers loisirs, il s'est mis à rédiger le récit de ses aventures. Deux motifs principaux l'ont déterminé, dit-il, à quitter la cognée du bûcheron pour prendre la plume de l'écrivain ; d'une part, il a cru que ce serait accomplir une œuvre utile que de montrer à ses compatriotes tout ce qu'un homme énergique et prudent peut acquérir de bien-être au sein de ces contrées lointaines ; de l'autre, il a voulu léguer à ses petits-fils le souvenir de ses travaux et de ses succès. Les aventures d'un émigrant intéressent donc deux classes bien distinctes de lecteurs, ceux qui, par curiosité, désirent connaître les mœurs d'une des plus fertiles colonies de l'Angleterre, et ceux qui songent à aller chercher, en dehors d'une civilisation trop souvent marâtre envers ses enfants pauvres, un champ qui leur payera le prix de leurs sueurs et un toit où ils pourront enfin reposer leur tête. Nous allons maintenant laisser parler M. Thornley lui-même, en nous réservant cependant la faculté de l'interrompre quelquefois pour abrégé ou pour résumer les événements les moins importants de son journal.

L'année 1816 fut une époque critique pour l'Angleterre. épuisée comme elle l'était alors par des longues luttes avec la France. Toutes les professions semblaient frappées de stérilité, la gêne ou la misère étaient partout. Néanmoins, j'avais rencontré, dans ce temps malheureux, une veine favorable ; j'avais fait

quelques opérations avantageuses dans le commerce des grains et des charbons. Un jour, je me souviens de cet incident comme s'il ne datait que d'hier, je me trouvais à Croydon, non loin du canal, lorsque j'a perçus un fermier de mes amis, qui lisait, au milieu d'un groupe attentif, une lettre qu'il venait de recevoir de son fils, mauvais sujet, depuis longtemps embarqué pour Sydney. Le drôle n'épargnait pas les descriptions séduisantes, et dans son récit il parlait tour à tour de kangourous, de sauvages, de rôdeurs des bois; il vantait aussi la beauté du pays, la fertilité du sol, l'abondance des récoltes. Les détails qui avaient rapport à l'agriculture fixèrent d'autant plus l'attention des cultivateurs qui assistaient à la lecture, que le jeune émigrant n'avait jamais déployé une grande intelligence sur cette matière, et que les travaux des champs avaient toujours paru être fort peu de son goût.

Quoi qu'il en soit, cette rencontre me fit impression; je me mis à rêver, tout éveillé, et à former des plans de voyage que je cherchai à rendre de moins en moins vagues en recueillant de nouvelles informations sur Sidney. Sans faire part de mes préoccupations secrètes à ma femme, je continuai cependant mon commerce, et je le continuerais peut-être encore, si des chances malheureuses, si des banqueroutes multipliées ne m'avaient pas forcé de prendre un parti. Quand j'eus communiqué mes projets à ma compagne, et que je lui eus proposé d'émigrer, je trouvai d'abord quelque résistance. Quoi ! me disait-elle, nous en aller si loin, abandonner ma vieille mère, mes bonnes amies de jeunesse ! oh ! c'est bien dur ! Et chacune de ses paroles était accompagnée de larmes et de sanglots. Je n'étais guère moins ému qu'elle, mais je comprenais que l'intérêt de ma famille ne me permettait pas de montrer toute l'étendue de ma faiblesse; je persistai donc en lui exposant avec une tendresse véritable, et avec la chaleur que donne une forte conviction, l'état misérable de nos affaires. Je lui démontrai clairement que notre sort et celui de nos enfants étaient à sa merci, et que de sa résolution, de son courage, allait dépendre notre avenir. La pauvre femme, qui

ne manquait pas de bon sens, finit par se rendre à mes raisonnements ; elle baissa la tête, versa encore quelques larmes et consentit à quitter l'Angleterre.

Quand nous eûmes tiré le meilleur parti possible de tout ce que possédions, nous vîmes que notre petite fortune ne se montait qu'à une somme de 1150 livres. Hélas ! c'était bien peu de chose, lorsqu'il s'agissait de faire face aux dépenses d'une famille composée du père, de la mère et de cinq enfants. Il est vrai qu'avec ce numéraire, nous avions encore en notre possession des meubles, des outils de charpentier, et une forge de maréchal achetée d'après le conseil bienveillant du capitaine qui devait nous conduire à notre destination.

Nous quittâmes le port de Gravesend le 5 septembre 1816, et nous arrivâmes à Hobart Town le 3 février 1817. Nous avions ainsi fait une traversée de cinq mois, que ne signala aucun événement important. Hobart Town, capitale de la terre de Van Diemen, est située à la pointe méridionale de l'île qui, au premier aspect, est peu agréable à voir. Les bords de la rivière, depuis l'entrée de la baie de la Tempête jusqu'à Hobart Town, sont arides et tristes ; l'herbe, d'une couleur terne, ne verdit un peu que dans les parties auparavant fertilisées par le feu. Nous étions au milieu de l'été de ces contrées, où l'ordre des saisons est interverti, et cependant le paysage offrait déjà la physionomie de l'automne. Partout endormie, la nature semblait attendre la main laborieuse qui la réveillerait. Une haute montagne, le Wellington, qui s'élève derrière la ville, était recouverte de neige. La ville est irrégulière et semble éparpillée au hasard ; les jolies habitations qu'on rencontre çà et là sont séparées les unes des autres par une foule de petites maisons assez semblables à des huttes. Il est bien entendu que, dans cette description de Hobart Town, je parle de l'état où je trouvai la ville, il y a vingt-deux ans, car aujourd'hui elle est prodigieusement embellie. Ce qu'on remarque le plus peut-être en débarquant, c'est la quantité de chiens qu'on entretient dans le pays. Ces animaux accueillent l'étranger avec des aboiements qui se prolongent

pendant la nuit de manière à troubler son sommeil. Nous aurons occasion, dans le cours de notre récit, de raconter les services que rendent ces chiens, auxquels, dans mainte circonstance, nous avons dû la vie.

J'éprouvai quelque difficulté à m'établir provisoirement dans la ville, où les logements, dans les auberges surtout, sont à un prix très-élevé. Obligé d'observer la plus stricte économie, j'installai d'abord ma famille dans un petit local assez misérable; j'allai ensuite auprès du gouverneur pour solliciter la concession gratuite de terrains qui m'avait été promise par le ministre, avant mon départ de l'Angleterre. On m'accorda le maximum, c'est-à-dire douze cents acres. Ce premier succès me causa une vive satisfaction. Restait à savoir où se trouvaient mes nouvelles possessions. Le gouverneur m'avait prévenu que toutes les terres environnantes n'étaient plus disponibles, et il m'avait conseillé, dans le cas où je voudrais me livrer à l'élevage des moutons, de pénétrer dans l'intérieur du pays, où je trouverais de bons pâturages. J'étais assez disposé à me conformer à ses avis, mais les renseignements contradictoires qui me furent donnés en divers lieux me plongèrent dans la plus cruelle hésitation. Chacun vantait son canton et m'engageait à m'y établir. Je ne vis rien de mieux à faire pour sortir d'embaras que d'aller moi-même faire mon choix. Je confiai donc ma famille à des personnes recommandables; puis, jetant mon fusil sur mon épaule, je m'en allai à la découverte, dans ces contrées inconnues.

Lorsque je me mis en route, la ville était encore dans le repos, et le soleil se levait à l'horizon. Je m'arrêtai sur une colline pour embrasser d'un coup d'œil l'ensemble du paysage. Hobart Town était à cette époque une véritable ébauche de capitale. Les maisons, entourées de nombreux échafaudages, semblaient être sorties de terre à la voix d'hommes arrivés de la veille. A ma droite s'élevait le mont Wellington, dont le sommet s'enveloppait de nuages; à ma gauche, la belle rivière de Derwent se dirigeait vers le sud et déroulait à perte de vue dans la campagne son large ruban azuré. Deux bâti-

ments marchands et quelques bateaux dormaient à l'ancre dans le port, qui est assez grand pour recevoir des vaisseaux de cinq cents tonneaux. En face de moi l'hôtel du gouvernement était alors inachevé. L'espace compris entre la ville et le lieu où je me trouvais était occupé par des arbres et des arbrisseaux au feuillage d'un vert sombre. Cette nature encore inerte qui pouvait devenir si féconde, cette capitale ébauchée où apparaissait déjà cependant l'effort de l'homme, oh ! tout cela c'était un magnifique tableau ! Je ne sais combien de temps aurait encore pu durer ma rêverie, si je n'avais été rappelé à moi-même par la cloche de la maison des condamnés. J'achevai de surmonter la secrète incertitude que j'éprouvais au moment de me séparer des miens, pour me plonger dans la solitude au milieu des buissons. Je jetai un regard d'adieu sur la demeure de ma femme et de mes enfants ; j'examinai l'amorce de mon fusil et je partis.

Jusqu'à New-Ton, pendant l'espace de trois milles, je ne fis aucune rencontre intéressante. Plus loin, je fus en proie à de nouvelles hésitations, car n'ayant aucune confiance dans les renseignements qui m'étaient donnés, je ne savais de quel côté me diriger. J'arrivai cependant à l'endroit où on prend un bac, à dix milles de Hobart Town. La rivière est dans ce lieu d'une largeur qui égale au moins celle de la Tamise à Chelsea. Je fis halte, me demandant si je pousserais jusqu'à New-Norfolk, située à vingt-et-un milles de la capitale, ou si je traverserais la rivière pour aller à Launceston, sur la Tamar. Au milieu de mes perplexités, je m'approchai du bac et je questionnai les bateliers, qui tous me donnèrent le conseil de me rendre à New-Norfolk, où je trouverais une grande quantité d'excellentes terres, et où je verrais tout un district déjà colonisé. Le propriétaire d'une hôtellerie qui se trouvait dans le voisinage, étant venu prendre part à la conversation, je lui demandai son avis ; il me regarda avec attention, comme pour s'assurer de ma qualité, puis il secoua la tête avec un sourire qu'il voulait rendre fin :

« Vous êtes un nouveau colon ? dit-il.

— Oui, tout ce qu'il y a de plus nouveau, et je vous serais bien reconnaissant, si vous vouliez me dire où je pourrai trouver de bonnes terres.

— Beaucoup de terres ?

— Douze cents acres.

— C'est peu de chose pour une exploitation où l'on veut élever des moutons ; mais c'est beaucoup pour se créer une habitation.

— Nous sommes du même avis ; mais je désirerais surtout savoir où je trouverai des terrains de bonne qualité.

— Vous avez déjeuné ? dit l'hôte.

— Oui, avant de partir.

— Oh ! eh bien, savez-vous ce que je ferais si j'étais à votre place ? je m'établirais ici pour un jour ou deux, et je verrais ensuite bien mieux dans quelle direction je dois porter mes pas.

— Et puis ?

— Et puis vous prendriez le bac.

— Merci, dis-je, comprenant fort bien tout ce qui se passait, voyant que d'un côté les bateliers me dissuadaient de traverser la rivière, afin de s'épargner une fatigue, et que de l'autre, l'aubergiste voulait me retenir chez lui pour me dépouiller d'une partie de mon argent. Il ne faut se fier à personne, pensai-je, et puisque Norfolk est déjà occupé, il faut y aller voir.

— Adieu, dis-je à l'hôtelier, qui m'observait avec attention ; je vais aller à Norfolk, pour y examiner la qualité des terrains.

— Ah ! il fait bien chaud, et vous devriez attendre la fin du jour pour vous remettre en route.

— Oui ; mais je n'ai pas de temps à perdre.

— Prenez au moins un verre de rhum.

— Mille remerciements, j'en bois jamais.

— Un verre d'eau-de-vie, alors.

— Non ! je suis votre obligé.....

— Il m'est arrivé de l'excellent whisky, véritable farantosch, ou

— Merci, merci... Je m'interdis tout spiritueux le matin... Mais, par exemple, si vous avez de la bière, j'en prendrai volontiers un verre... A défaut de bière, je me contenterai d'ale douce.

— De la bière! de l'ale douce! que Dieu vous bénisse! j'espère que vous n'êtes pas venu ici pour boire de la bière ou de l'ale douce; vous n'en trouverez pas dans le pays. Du rhum, voilà notre boisson à tous.

— Mais vous avez de l'eau, j'espère?

— De l'eau? oui, sans doute, on en mêle avec le thé. A ce propos, je vous dirai qu'un bol de thé arrosé de rhum est une délicieuse boisson.

— J'aimerais mieux du lait, avec votre permission.

— Du lait! et vous croyez qu'il est bien aisé de s'en procurer dans ce pays-ci? Non; voyez-vous, le rhum, c'est le lait de notre mère, à nous. Allez, vous vous habituerez à la vie du colon: au rhum et au reste.

— Bientôt, je l'espère, au rhum excepté.» Là-dessus je m'éloignai, bien résolu à braver la chaleur, qui paraissait devoir être fort grande, afin d'arriver à Norfolk.

Après une heure de marche, j'éprouvai le désir de me reposer un instant. Pendant que je promenais mes regards autour de moi, cherchant un endroit favorable pour m'asseoir, j'aperçus, à quelque distance de la route, un homme assez mal vêtu, qui était étendu à terre, et qui puisait de l'eau dans une fontaine. A la bonne heure, me dis-je, en voici un qui n'est pas un buveur de rhum. C'est égal, il est assez drôle à voir, et il mérite bien qu'on essaye de faire son portrait.

Mon inconnu portait aux pieds une paire de vieux *moccasins* en peau de mouton, le poil en dehors. Sa culotte très-courte, laissait ses jambes à découvert, et paraissait entièrement dépourvue de boutons. Une espèce de blouse en peau de kangaroo, fournit la pièce principale de son habillement. Sa tête était coiffée d'un chapeau d'une couleur indéfinissable, raccommodé avec des fils d'écorce, accompagné de paquets d'herbes comme de bourrelets destinés à le rendre moins

large. Une longue barbe grisonnante achevait de donner à sa physionomie une expression de férocité fort peu rassurante dans un pays que je savais fréquenté par les bushrangers (rôdeurs de bois).

Je pris mon fusil et me tins sur mes gardes, prêt à faire feu à la première menace. L'homme velu, remarquant ma défiance, me cria :

« N'ayez pas peur de moi, monsieur, et si vous avez soif, approchez-vous sans crainte; pour peu même que vous le désiriez, je m'éloignerais. »

Le ton et les manières ouvertes de l'inconnu me firent concevoir une meilleure opinion de son caractère, quoique je n'eusse jamais vu, je l'avoue, une figure aussi peu avenante. Cependant j'acceptai son invitation et j'allai boire à la source, après quoi je me mis à considérer de nouveau mon homme.

« Vous me regardez? me dit-il.

— Je ne puis m'en défendre, lui répondis-je; mais, je vous en prie, que cela ne vous offense pas. Est-ce que tout le monde, dans ce pays-ci, est habillé comme vous l'êtes? Quoique votre costume soit fort convenable, je ne nierai pas qu'en ma qualité de nouveau venu, je le trouve un peu étrange comme tout ce que je vois ici.

— Je ne suis pas moins étonné que vous d'être ainsi vêtu, dit mon interlocuteur; croiriez-vous, par hasard, que cet habillement est le mien? Non, non; il m'a été donné par les bushrangers que j'ai rencontrés de l'autre côté de l'île, et qui m'ont volé tout ce que je possédais.

— Est-il possible! m'écriai-je avec surprise.

— Ah! n'ayez pas peur, il n'y en a point ici; j'espère bien même que vous n'en verrez pas dans cette contrée abominable et maudite. Ah! j'ai été bien fou de quitter mon vieux maître du Shropshire, pour venir chercher fortune en ce pays. Figurez-vous que ces coquins de bushrangers m'ont dépouillé de tout et m'ont encore gardé auprès d'eux pendant trois jours pour porter leurs bagages. Il y en a un qui s'est paré de mon habit de velours de coton, velours de première qualité, ma foi,

et qui m'a jeté en échange, comme un souvenir, cette affreuse jaquette de kangaroo. Je dois ces mocassins à un berger ; quand la peau était fraîche, ils me convenaient assez, mais maintenant qu'elle est sèche, je n'y tiens guère. Au diable toutes ces guenilles, et puissé-je bientôt retourner en Angleterre. Cet affreux pays où nous sommes a été fait avant tous les autres, je crois et si mal fait, que le créateur n'a pas voulu lui donner de la viande pendant. Avec cela on n'y trouve rien à manger.

— Comment, rien à manger ! mais c'est une mauvaise nouvelle que vous me donnez là. Et comment vit-on alors ?

— Oh ! quand je dis qu'on n'y trouve rien à manger, j'exagère ; on y trouve du mouton, cela est vrai ; mais la terre que vous donne-t-elle ? ni animaux, ni fruits, ni légumes. Lorsque je vins ici, je m'attendais à y voir tous les produits des climats chauds ; mais, bah ! cherchez dans les bois et vous me direz ensuite ce qu'ils renferment de bon à manger. Oui, vous verrez par ci, par là, une cerise manquée avec le noyau en dehors. Je vous le répète, monsieur, nous sommes dans un effroyable pays d'où je voudrais bien sortir.

— Je suis fâché que vous ayez une aussi mauvaise opinion d'une contrée où je viens m'établir. Voulez-vous me dire votre nom ?

— Crab, Samuel Crab ; c'est le nom que j'ai reçu de mon père. J'étais jadis le premier garçon de charrue du Squire Dampier de Dampier Hall, un bon maître que j'ai eu grand tort d'abandonner. Voilà ce que c'est que d'apprendre à lire et à écrire.

— Pourquoi ces regrets ?

— Oui, j'étais un jour chez le maréchal qui réparait une de mes charrues, lorsqu'un journal me tomba entre les mains (malédiction sur ceux qui l'avaient écrit). Mes yeux s'arrêtèrent sur un article où il était question de la colonie de Van Diemen. De toutes les terres du monde, c'est la meilleure, disait-on : les gages y sont élevés, surtout pour les garçons de charrue qui n'y abondent pas ; on y fait une fortune en un tour de main. Et moi qui avais toujours fait ce rêve de posséder un peu de

terre, je mordis à l'hameçon. Ce fut une fièvre, oui. Je réalisai les cent cinquante livres que j'avais ramassés et je partis pour la colonie de Van Dièmen, où je voudrais bien maintenant n'avoir mis le pied. »

» Ce discours était peu encourageant dans la bouche d'un véritable cultivateur qui connaissait le pays. Je commençai à craindre de m'être engagé dans une entreprise insensée. Cependant je fis plusieurs réflexions qui contribuèrent à me rassurer. D'abord, ma nouvelle connaissance pouvait ne pas avoir une intelligence fort développée; Crab paraissait doué de toute l'obstination qui caractérise les laboureurs des comtés du centre de l'Angleterre. Ensuite il devait être exaspéré par les mauvais traitements des bushrangers. Je poursuivis donc mes questions, afin de profiter de son expérience.

« Quel est le système de culture en usage dans ce pays-ci ? demandai-je.

— Système ! que Dieu vous bénisse si vous croyez qu'ils ont un système quelconque. Ils sont stupides, voyez-vous ; ils entendent l'agriculture comme un cockney de Londres, et ne savent comment s'y prendre pour faire venir la plus petite chose.

— Comment, point de froment ?

— Oui, ils cultivent du froment... au hasard.

— De l'orge ?

— Oui, de l'orge, tel quel.

— De l'avoine ?

— Je n'ai pas vu beaucoup d'avoine, mais je crois qu'on en sème.

— Des pommes de terre ?

— Oh ! des pommes de terre, c'est en abondance.

— Des légumes, choux, pois, fèves, etc. ?

— Je ne nie pas l'existence de ces légumes ; mais ils viennent si gros qu'ils me déplaisent ; ils se développent sans doute trop vite. Et puis ! voyez-vous, il n'est pas nécessaire de faire tant de raisonnements à ce sujet, il est bien clair qu'on ne peut pas obtenir des produits avantageux dans un terrain à

peine remué. Dans mon pays, on n'oserait pas appeler cela *gratter la terre*. Pour ces gens-là, savez-vous ce que c'est qu'un champ de froment? je vais vous le dire. C'est un tas de mottes et de racines au milieu desquelles l'herbe pousse à plaisir. Arrive ensuite quelque tisserand ou quelque filou de Londres avec un sac de semences, qui vous lance les graines comme s'il donnait à manger aux poulets. A la suite de ce drôle, vous en voyez un autre qui pique deux bœufs, sous le prétexte qu'ils ont à traîner une grande branche d'arbre sur la semaille. On appelle cela *herser!*

— Et ensuite qu'arrive-t-il?

Il arrive que les perroquets, les pies et les moineaux font bonne chère avec la semence qui n'a pas été couverte... A la fin pourtant, cela vient..

— Ah! mais c'est quelque chose.

— Sans doute; mais il est étonnant que cela vienne avec des gens si maladroits. Vous n'imaginerez jamais ce que m'a raconté certain cockney avec qui j'ai fait connaissance à Pitt-Watar, car j'ai été jusque-là. « Camarade, lui dis-je, après combien d'années laissez-vous vos terres en jachères? — En jachères? qu'est-ce que cela? — Vous êtes un drôle de laboureur, lui dis-je, si vous ne savez pas ce qu'on entend par ces mots bien connus en agriculture. Laisser une terre en jachères, c'est lui donner du repos afin de la préparer à une nouvelle récolte. — Oh! m'a répondu mon ignorant, nous ne laissons jamais nos propriétés en jachères, nous, et tous les ans nous les ensemençons de la même manière. Tenez, voici un champ qui a donné onze récoltes de froment. — Quoi! vous êtes assez barbares pour demander du froment pendant onze ans au même terrain? — Certainement, et je compte bien lui en demander pendant onze ans encore si je vis. » Ah! monsieur, j'ai compris cette fois qu'il n'y a rien à faire dans un pays cultivé par de pareils hommes, d'autant plus que je découvris quelque chose de bien plus merveilleux encore, c'est que le même laboureur qui exigeait sans cesse le même produit de son terrain, ne lui donnait jamais d'engrais; non, pas une poignée;

c'est à ne pas le croire. Y a-t-il en Angleterre, je vous le demande, un cultivateur chrétien qui pût consentir à en agir de la sorte ! C'est contre nature, oui ! »

La conversation se prolongea. Je trouvai à la fois plaisir et profit à faire causer cet homme qui connaissait à fond le pays où je débutais et les usages des habitants que j'allais y rencontrer. Je compris bien que cet ancien garçon de charrue avait la tête dure et qu'il sortirait difficilement de la routine en toutes choses ; mais je compris en même temps que son concours pouvait nous être extrêmement précieux à ma famille et à moi. Après quelques pourparlers, je lui offris donc franchement de se joindre à nous pour nous aider dans nos recherches et pour prendre part à notre exploitation. Le bon Crab ne se fit pas beaucoup prier pour accepter une proposition qui ne lui était pas moins avantageuse qu'à nous-mêmes. Nous nous en allâmes donc ensemble.

Avec l'aide de ce compagnon, qui semblait lui être envoyé par la Providence, M. William Thornley poursuivit son but sans qu'aucun obstacle pût l'arrêter. A Norfolk, il assista à un spectacle étrange et il s'assura par ses propres yeux que dans ce pays, où les bestiaux vivent en liberté au milieu des pâturages, il ne faut pas moins de toute une population pour faire une vache. Pendant la nuit qu'il passa avec Crab sous le toit d'un cabanon, il fut témoin d'un événement malheureusement trop commun dans cette colonie. Des voleurs pénétrèrent dans les enclos et emmenèrent un troupeau de moutons. On se mit à leur poursuite, Crab et M. Thornley prenant part à l'expédition. Chemin faisant, l'émigrant commence à s'initier aux usages du pays où il s'établit. Il rencontre une troupe de naturels, noirs aux cheveux crépus, à la physionomie pleine de gravité, aux membres assez bien faits, mais au ventre proéminent, qui sont occupés à faire cuire un opossum dans sa peau, avec un morceau de gomme pour assaisonnement. Chacun des noirs possède trois, quatre et cinq femmes ; s'il est assez riche pour en nourrir davantage, il n'est arrêté par aucune considération morale. Ces nombreuses épouses sont, au reste, fort utiles à leur mari ; elles ramassent la gomme, préparent les vêtements et vont à la chasse des opossums. Grâce à quelques mots d'anglais que ces hommes ont appris des colons, la petite troupe parvient à s'aboucher avec eux. On leur raconte les motifs du voyage et on leur propose de se joindre à l'expédition, ce

qu'ils acceptent à cause de la promesse qui leur est faite de quelques bouteilles de rhum, liqueur dont ils sont extrêmement avides.

L'entreprise ayant réussi et le colon ayant repris possession de son bien, les noirs et les blancs se séparent. M. Thornley et son ami Crab retournent alors à la découverte des bonnes terres, l'émigrant enchanté de la beauté des lieux qu'il parcourait, mais inquiet sur l'issue de ses ardues poursuites. A la fin, cependant, les deux compagnons trouvent un endroit qui leur paraît offrir les conditions les plus essentielles d'un établissement commode, une localité appelée Green-Ponds dans le district de Murray, sur les bords de la Clyde, abondante en pâturages et très-favorablement située pour l'éducation des bestiaux.

Une fois fixé sur le choix de sa résidence future, l'émigrant retourne sur ses pas avec Crab pour aller querir sa famille, qu'il retrouve en bonne santé, mais fort impatiente de connaître l'issue de ses recherches. Il fait les démarches indispensables auprès du gouverneur, le prévient de son départ, se munit des pièces nécessaires à une prise de possession régulière, puis songe enfin à emmener tout son monde sur les bords de la Clyde. Le convoi se compose de deux voitures attelées de jeunes bœufs, et l'un des chariots renferme la famille entière, l'autre est chargé de tous les ustensiles que nécessite une exploitation agricole. On n'oublie pas d'emporter les provisions indispensables au début de l'établissement. Le voyage fut long et pénible, on éprouva des difficultés sérieuses à franchir une montagne escarpée, mais en même temps la beauté du pays et le charme de la solitude causèrent une douce impression sur l'âme des membres de la société augmentée par l'adjonction de plusieurs serviteurs. Quelques épisodes peu importants, mais piquants à cause de la nouveauté, égayèrent même la monotonie de l'expédition. Il était nuit lorsque les voyageurs atteignirent le terme de leur excursion ; aucun bruit ne troublait le silence de ces majestueuses solitudes ; les étoiles qui brillaient au ciel répandaient sur le paysage une lumière douce et paisible. Le père de famille, aidé par ses domestiques, par son fidèle Crab surtout, prépara un logement provisoire composé de planches et de branches d'arbres, et toute la petite troupe se livra au repos dans ce gîte improvisé, au milieu de cette contrée qui lui était inconnue. Le lendemain et pendant une longue suite de jours les émigrants travaillèrent à former leur établissement ; ils construisirent des bâtiments d'habitation, ils choisirent un enclos et tracèrent un jardin. Bref, ils parvinrent à se créer bientôt une situation douce et heureuse, où chacun avait sa part de travail et de distractions. La famille, en 1824, se composait du colon et de sa femme, de la mère de madame Thornley et de cinq enfants dont l'aîné, William, était un beau garçon plein de vigueur.

et d'intelligence; mais Betsy était une fort jolie fille. Il y avait déjà, on le voit, sous le toit même de l'émigrant, assez de jeunesse pour animer la retraite la plus sauvage; mais de nouveaux aventuriers étaient venus se fixer dans les environs et accrotte ainsi les ressources de la petite société. Les principaux éléments de bonheur se trouvaient donc rassemblés autour de M. Thornley, lorsqu'un bruit alarmant se répandit dans la contrée et troubla la paix de la solitude. On annonçait que le gouvernement d'Hobart Town venait de transmettre aux autorités du pays la nouvelle qu'une bande nombreuse de bushrangers s'était mise en campagne, commettant mille brigandages. Le chef de famille prit toutes les mesures que lui commandait la situation périlleuse où il pouvait se trouver, et attendit de pied ferme, mais non sans de secrètes angoisses, le moment d'agir en homme et en père.]

Nos craintes, reprend M. Thornley, ne tardèrent pas à se réaliser. A l'entrée de l'hiver, le 24 mai, vers neuf heures du soir, nos chiens se mirent à aboyer avec fureur, et nous entendîmes en même temps le rapide galop d'un cheval. Un étranger mit pied à terre et frappa à notre porte. Après nous être assuré que l'inconnu n'avait pas de mauvaises intentions, nous entrâmes en conférence avec lui. Il nous raconta d'une voix brève et sans vouloir accepter aucun rafraîchissement, tant il avait hâte de répandre la mauvaise nouvelle, qu'une troupe de convicts (1), échappés de Macquarie Harbour, avait pillé le district de Pitt Water, où elle s'était renforcée d'un grand nombre de déportés domestiques, et qu'elle allait probablement arriver dans nos régions très-peu peuplées, mal défendues, et pleines de retraites inaccessibles. Il nous quitta ensuite pour aller prévenir les magistrats des localités environnantes.

Nous étions encore sous l'impression de ce triste récit, lorsque nous entendîmes des cris perçants qui retentissaient sur l'autre bord de la rivière. Nous crûmes reconnaître qu'on de-

(1) Les bushrangers ou rôdeurs des bois jouent dans la colonie de Van Diemen le rôle que les nègres marrons jouent dans les colonies à esclaves. Ce sont des convicts qui ont rompu leur ban, ou qui se sont échappés de prison pour se livrer au vol et souvent au meurtre.

mandait du secours. Il n'y avait plus à hésiter; c'était pour nous un devoir de voler à la défense de nos voisins. Après avoir pris toutes mes précautions, j'appelai deux de mes serviteurs et je les armai chacun d'un mousquet. Crab demeurait à la maison pour défendre ma famille en cas d'attaque imprévue.

Au moment où je sortais pour observer la direction des cris, les chiens recommencèrent leurs aboiements furieux. Je connaissais si bien l'instinct de ces animaux intelligents, que je ne doutai pas qu'un nouveau péril ne nous menaçât. Je m'avançai donc avec mes compagnons, prêts comme moi à faire feu au premier signal. Ce n'était pas un ennemi, c'était un colon averti par le messenger du gouvernement, qui venait se joindre à nous. Nous fîmes taire les chiens, qui dansaient autour de lui avec leurs voix menaçantes, et nous l'accueillîmes cordialement, ainsi que deux de ses amis armés jusqu'aux dents. Les nouveaux venus avaient été attirés par les cris de désespoir qui nous avaient récemment donné l'éveil.

Quand nous nous mîmes en route, la nuit était avancée et nous n'avions d'autre lumière pour nous guider que celle des étoiles. Nous marchions à la suite les uns des autres avec prudence et en faisant le moins de bruit possible. Nous pûmes cependant nous entretenir à voix basse de l'événement qui motivait notre expédition. Le lieu vers lequel nous nous dirigeons était habité depuis trois semaines seulement, par une famille de colons dont le chef s'appelait M. Moss. Cet émigrant avait avec lui sa femme, qui avait reçu une excellente éducation, deux fils de six à sept ans et une fille charmante, douée de toutes les qualités de son sexe et parée de toutes les grâces de son âge. L'arrivée de la jeune miss dans notre solitude avait été comme l'apparition d'une fleur au milieu d'un désert, ainsi que le disait un jeune homme du voisinage, comme un rayon de soleil au milieu d'une triste journée d'automne. Nous éprouvions donc le vif désir de venir en aide à cette famille intéressante, et nous étions résolus à risquer notre vie plutôt que de l'abandonner à la rage des bushrangers.

Je comptais traverser la rivière sur un tronc d'arbre que les orages avaient couché en travers du courant ; mais ce pont rude et difficile à franchir durant le jour, allait peut-être nous barrer le passage au milieu de l'obscurité. Un silence de mort régnait autour de nous et formait un contraste lugubre avec les cris déchirants que nous entendions naguère. Qu'étaient devenus nos malheureux voisins ?

Quand nous atteignîmes le pont, j'indiquai à voix basse à mes compagnons les principales difficultés du passage ; je leur rappelai aussi, afin de les mettre sur leurs gardes, combien la Clyde avait de profondeur et d'impétuosité en cet endroit. Au moment de commencer le périlleux trajet, nos compagnons parurent hésiter. Un seul d'entre eux, un jeune homme, nommé Beresford, celui qui avait trouvé en faveur de miss Moss des comparaisons si poétiques, avait l'air impatient et déterminé.

« Je suis le plus jeune de la bande, dit-il, et en conséquence je passe le premier ; suivez-moi.

— Non, répondis-je, il n'en sera pas ainsi. Mieux que personne je connais le passage et je dois vous servir de guide.

— Je le connais peut-être aussi bien que vous. Allons, ne perdons pas un temps précieux.

— Comment auriez-vous pu, dis-je au jeune téméraire, acquérir la connaissance dont vous vous vantez ? Vous n'avez jamais eu d'occasion, sans doute, de vous aventurer sur ce pont dangereux. »

Le bruit des eaux qui s'écoulait avec impétuosité m'empêcha d'entendre la réponse de Beresford. Je passai le premier en rampant sur mes mains et sur mes genoux. Ce ne fut pas sans quelque crainte, je l'avoue, que je vis scintiller, à la clarté des étoiles, la blanche écume du torrent. Un instant de vertige, un faux mouvement, et c'en était fait de moi. Et puis, me disais-je encore, quelle épouvantable situation serait la nôtre, si l'ennemi avait eu la prévoyance de garder l'extrémité opposée du pont effrayant que nous traversions ! Dans ce cas nous étions assurés de périr tous.

Nous avançons avec lenteur au milieu du fracas des ondes,

au sein d'une obscurité croissante, préoccupés du péril que nous courions, et du sort funeste de nos voisins, lorsque tout à coup mes mains fendues en avant rencontrèrent un objet qui avait la forme d'une tête humaine couverte de cheveux ; étroitement attaché comme je l'étais au tronc d'arbre, je ne pouvais recourir à mes armes ; d'ailleurs, je ne sais quelle superstition, inspirée par les ténèbres, se mêlant à ma légitime frayeur, je me sentais incapable de me défendre. Ma première pensée fut que les bushrangers, prévenus de nos intentions, s'étaient mis en embuscade et allaient nous accueillir avec une grêle de balles. Je songeai ensuite aux sauvages, à leur redoutable javelot... et je m'arrêtai un instant. Mes compagnons, entravés par mon immobilité qu'ils ne pouvaient s'expliquer, me pressaient d'avancer en me criant, au milieu des mugissements de la rivière, que le vertige les gagnait et que leurs forces s'épuisaient. Durant quelques minutes, je fus hors d'état d'obéir à leurs prières, mais à la fin cependant je repris mon sang-froid et je me décidai à sortir courageusement d'une position terrible. Je ne pouvais pas rebrousser chemin, à cause de mes camarades échelonnés derrière moi, il me fallait donc aller en avant. Après tout, me dis-je, l'être qui se trouve ici ne court pas moins de risques que moi, et les chances sont égales entre nous, si une lutte est nécessaire. J'étendis la main et je rencontrai le même objet, qui était bien une tête humaine ; seulement, il me sembla cette fois que les cheveux étaient trop fins et que les traits étaient trop délicats, pour que je ne fusse pas en présence d'une femme. Le visage de l'inconnue était froid comme le marbre, et ses bras, je m'en aperçus promptement, pendaient sans vie sur l'abîme. Je compris alors à peu près ce qui se passait. L'étrangère avait voulu franchir le tronc d'arbre, et dans le trajet elle s'était évanouie. Que faire dans une aussi étrange situation ? Mes compagnons, en proie à une profonde terreur, allaient peut-être succomber à leurs fatigues, nos voisins étaient peut-être victimes de ce retard... je résolus de sacrifier la malheureuse créature qui se trouvait devant moi au salut de tous, et de débarrasser le passage en la précipitant

dans la rivière ; mais une pensée soudaine traversa mon esprit. Si cette femme, si cette inconnue, si cette étrangère était ma fille ! Je me dressai sur le tronc d'arbre, et avec de prodigieux efforts je parvins à m'asseoir. Saisissant alors dans mes mains la longue chevelure de la personne évanouie, je la retins auprès de moi et je la couvris de mon corps. « Amis, criai-je à mes compagnons, faites de moi ce que vous voudrez, mais je n'abandonnerai pas la créature infortunée que je tiens dans mes bras ; non, ce serait une indigne lâcheté que de laisser ainsi périr une jeune fille...

— Une jeune fille ? interrompit Beresford avec une vivacité extrême.

— A la bonne heure, s'écria à son tour un des hommes qui se trouvaient derrière lui ; mais, au nom du ciel, passez, quel que soit l'obstacle. Homme ou femme, vieux ou jeune, il faut que nous traversions la rivière ; nécessité n'a pas de loi. En avant, en avant !

— Oui, en avant, cria le dernier de la troupe, en avant, car je suis transi de froid et je vais tomber dans la rivière. Ce n'est pas ici le cas d'être galant et d'afficher de beaux sentiments. Si cela continue, nous allons être surpris par les bushrangers. En avant ! ou, de par le diable, je vais me frayer mon chemin moi-même.

— Arrêtez, s'écria Beresford, au nom de Dieu, arrêtez ! j'ai un horrible pressentiment au sujet de cette pauvre fille inconnue. Tentons au moins un effort pour la sauver. Laissez-moi essayer de passer devant vous, ou plutôt attendez que je saisisse cette branche contre laquelle l'eau se brise. Oui, oui, je la sauverai ou je périrai. »

En prononçant ces mots, le courageux jeune homme me passa son fusil, puis, avec une hardiesse et une agilité extraordinaires, il se servit de la branche d'arbre pour s'élancer de l'autre côté de la jeune fille. Il acheva son œuvre de dévouement en l'attirant dans ses bras, en l'entraînant peu à peu avec lui, et en la déposant enfin sur le gazon de la rive, brillant de gelée blanche. Quant à mes compagnons et à moi, nous ne

tardâmes pas à gagner la terre ferme. L'air vif de la prairie et la sécurité relative dont nous jouissions après tant d'angoisses nous rendirent promptement toute notre présence d'esprit.

L'habitation vers laquelle nous nous dirigeons était encore éloignée d'un quart de mille, nous n'avions pas de temps à perdre. Nous laissâmes Beresford auprès de la jeune personne inanimée, et nous continuâmes notre route en silence. Je marchai le premier comme étant celui qui connaissait le mieux la localité. A peu de distance de la ferme, je touchai du pied quelque chose de doux que je reconnus être le cadavre d'un chien à kangaroo. Le pauvre animal avait eu le crâne fracassé par un coup violent. Cette rencontre annonçant l'existence de l'ennemi, nous redoublâmes de vigilance et de précautions.

Bientôt nous vîmes se dessiner dans l'ombre l'humble profil de la maison de M. Moss ; tout était tranquille autour de nous ; aucun bruit, aucun mouvement ne trahissait la présence de ces maudits bushrangers. Pour éviter de tomber dans une embuscade, nous nous avançons pas à pas, la main sur la détente de nos fusils, et à la file les uns des autres. Je formai l'avant-garde de la petite armée, et Beresford, qui venait de nous rejoindre chargé de son précieux fardeau, veillait derrière nous. Quand nous fûmes devant la porte de l'habitation, qui était hermétiquement close, nous crûmes distinguer le bruit d'une respiration étouffée. Nous frappâmes avec précaution : on ne nous fit aucune réponse, ce qui nous donna à penser que l'ennemi, quel qu'il fût, occupait la maison. Après avoir conseillé à Beresford de déposer la jeune fille évanouie dans un lieu où elle serait à l'abri des balles, si on en venait à faire feu par les fenêtres, je renversai d'un violent coup de pied la porte de l'habitation. Nous fûmes accueillis par un cri que j'entends encore retentir à mes oreilles, un cri de désespoir, d'angoisse et d'agonie. Les cendres du foyer étant encore rouges, je jetai dessus une poignée de paille qui flamba aussitôt. A la faveur de cette clarté, j'aperçus dans un coin une femme accroupie et garrottée. Deux enfants liés comme elle étaient étendus à ses pieds. J'avais à peine entrevu ce triste

spectacle que le feu de paille s'éteignit en nous laissant dans une profonde obscurité.

« O mon Dieu, s'écria la femme garrottée, les voici donc revenus ! je n'ai pourtant rien dit, ni les enfants non plus. Que voulez-vous donc faire de nous ?

— Nous sommes des amis, madame, et nous venons à votre secours, m'écriai-je.

— Oh ! alors pourquoi n'êtes-vous arrivés plus tôt ? mon mari, mon enfant, ma fille, où êtes-vous ? Hélas ! elle a couru pour demander du secours. Se sera-t-elle noyée ? qu'en auront-ils fait ? O mon Dieu, mon Dieu, quelle affreuse nuit que celle-ci ! »

Tandis que la pauvre femme prononçait ces paroles qui nous déchiraient le cœur, un de nos compagnons attisa le feu et alluma une chandelle ; un autre alla se mettre en faction à la porte, prêt à nous avertir au moindre bruit ; Beresford courut chercher la jeune fille qu'il venait d'arracher à une mort certaine.

Quand elle vit le corps de son enfant étendu devant elle, Mrs. Moss se prosterna et l'embrassa avec angoisse.

« Morte, dit-elle après une longue pause, morte ! ils l'ont tuée. Infortunée que je suis ! Mais tout cela, est-ce une réalité ou un rêve affreux ? Non, non, je suis bien éveillée ; voilà bien ma chère fille, froide et morte, oh ! »

Ces mots, proférés avec le calme effrayant du désespoir, furent bientôt suivis d'un torrent de larmes. Les enfants, revenus de leur stupeur, mêlèrent leurs cris et leurs sanglots aux pleurs de leur mère. C'était un spectacle déchirant à voir.

Cependant Beresford n'était pas resté oisif pendant cette scène. Il recourut avec un rare sang-froid à tous les remèdes qui peuvent dissiper l'évanouissement. Placée sur une couche grossière, les pieds exposés à la chaleur du feu, la jeune fille reçut bientôt encore les tendres soins de sa mère, rappelée tout à coup à une vague espérance. Mrs. Moss frottait les pieds de sa fille pour ramener la circulation du sang, le jeune homme cherchait à lui réchauffer les mains. Les deux petits

enfants ne disaient mot et contemplaient en silence leur sœur immobile.

Nous étions tous plus ou moins préoccupés de cette pénible scène, flottant sans cesse entre la crainte et l'espoir, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre au loin de la ferme. C'était une troupe d'amis qui venaient se joindre à nous pour partager nos périls. La nouvelle de l'invasion des bushrangers s'était rapidement propagée dans le pays, on accourait avec empressement dans le désir de rendre plus courte et plus décisive une expédition qui intéressait au même degré tous les honnêtes gens de la contrée. Parmi les nouveaux venus se trouvait heureusement un individu qui venait de s'établir en qualité de chirurgien. On s'empressa de réclamer ses soins pour la belle jeune fille évanouie.

Le praticien examina avec une grande attention le visage de miss Moss, il lui tâta le pouls, et se fit ensuite apporter un miroir. Quand la glace fut placée devant la bouche de la jeune fille, il attendit quelques instants, puis il regarda et vit qu'aucun souffle ne l'avait ternie.

« Faites du feu, dit-il, et qu'il flambe ! »

La figure du chirurgien dépouilla graduellement l'expression de tristesse dont elle était empreinte, et parut bientôt rayonnante d'espérance. Le miroir, présenté une seconde fois, fut couvert d'une légère vapeur. Nous étions attentifs au point d'en perdre la respiration.

« Soyez calme, dit-il à Mrs. Moss, le succès dépend de votre sang froid. Si vous savez commander à vos impressions, vous pourrez peut-être conserver votre fille, car elle n'est pas morte. »

La pauvre mère reprit un sanglot convulsif, et attendit, les mains crispées, les joues couvertes de larmes silencieuses, à genoux au pied du lit, l'arrêt qui allait être prononcé.

« Elle n'est pas morte, répéta le chirurgien à voix basse, je suis sûr qu'elle n'est pas morte, mais le plus faible ébranlement cérébral pourrait la tuer. Surtout si je parviens à la rappeler à la vie, point de question, point de mauvaises nou-

velles. Pour l'arracher à la mort ou à la folie, il faut un calme et un silence profond. Afin d'aider à l'exécution de ces sages conseils, nous nous retirâmes en silence. Au moment où j'allais franchir la porte, Mrs. Moss s'approcha de moi et me dit à voix basse : Mon mari, oh ! dites, dites, mon mari l'ont-ils tué ?

« Non, bien probablement ! répondis-je ; et si, comme je l'espère, il existe encore, vous voyez que nous sommes assez forts et assez nombreux pour le tirer des mains des bushrangers. Ainsi, mistress, au nom du ciel, reprenez courage.

— Oh ! je compte sur vous. »

Pendant ce colloque, mon ami Beresford n'avait ni fait un mouvement ni prononcé une parole ; il était complètement absorbé dans la pensée de savoir si la jeune fille qu'il avait sauvée avec tant d'énergie pourrait lui être conservée.

On avait allumé devant la ferme un grand feu qui répandait de vives clartés aux environs. Après une courte délibération où chacun fut appelé à donner son avis, il fut arrêté qu'on se reposerait jusqu'à la fin de la nuit, puis qu'au jour on se mettrait en route pour retrouver les traces des convicts, et pour arracher le colon de leurs mains. Je fus désigné à l'unanimité des voix pour être le chef de l'expédition.

Notre petit corps d'armée se composant de douze personnes, nous étions en mesure de tenir tête à nos adversaires mal disciplinés et mal armés. Avant de commencer nos poursuites, je pris quelques mesures indispensables ; je proposai, entre autres, de faire conduire dans mon domicile la famille Moss, puis de faire demander en même temps chez moi les provisions indispensables, et des peaux de kangaroo pour nous garantir du froid pendant la nuit.

« Bonne pensée, dit un de nos compagnons ; et surtout n'oubliez pas l'eau-de-vie.

— Il nous faut aussi du thé et du sucre, ajoute un autre ; rien n'est meilleur qu'une tasse de thé au milieu des bois ; c'est plus rafraîchissant que tout les spiritueux du monde.

— Oui, et ne négligez pas, reprit un troisième, d'emporter du

riz. Le riz vaut mieux en route que de la farine ; c'est moins embarrassant. Il faut encore emporter des galettes et tout le pain qui est disponible chez nous.

— Vous avez raison, interrompit à son tour Beresford ; mais il est essentiel que les provisions ne vous fassent pas négliger les munitions. Qu'est-ce que nous avons ?

— Beaucoup de poudre et peu de plomb, répondit quelqu'un.

— S'il en est ainsi, dis-je, demandez le sac de chevrotines et de balles qui est suspendu au chevet de mon lit.

— Ne faudrait-il pas en même temps avertir les magistrats ? objecta un de nos compagnons.

— Assurément, dis-je ; mais au milieu de ces ténèbres qui nous entourent, qu'est-ce qui oserait se charger d'une pareille mission ?

— Moi ! s'écria un jeune homme plein d'ardeur ; je connais bien le pays, et, si quelque chose bouge sur mon chemin, je fais feu. Quelle heure est-il ?

— Pas encore onze heures.

— Oh ! bien alors, dit quelqu'un, nous avons une nuit tout entière à attendre.

— Cela est vrai, ce qui donnera aux bushrangers le temps de décamper. Mettrons-nous les chiens à kangaroo sur leurs pistes ?

— Oui, quelques-uns seulement, dis-je ; ces enfants d'Hector et de Fly, par exemple, qui viennent d'arriver et qui ont bien su me retrouver, malgré la distance et l'obscurité ; il faut s'en procurer deux autres, afin que, si nous nous divisons, chaque bande ait les siens. Emmènerons-nous des chevaux ? J'en ai trois à l'écurie, et quatre autres au bois, qui viendront certainement de bonne heure chercher leur grain. On les trouvera peut-être même déjà dans les écuries, car dans les nuits froides il n'est pas rare qu'ils y viennent chercher un abri. »

On convint que quatre colons monteraient à cheval pour servir d'éclaireurs, mais on décida que le reste de la troupe voyagerait à pied. Dans les passages difficiles où les bushran-

gers pouvaient nous entraîner, il était important de conserver toute liberté d'allures.

Quand nous eûmes pris nos dispositions, nous rentrâmes dans la maison, où les uns firent un bon feu, tandis que les autres préparaient à souper. Beresford, qui avait été chercher des nouvelles de miss Moss, paraissait radieux de bonheur. « Elle n'a pas encore parlé, me dit-il, mais elle a donné des signes de connaissance ; maintenant elle dort. »

La mère de la jeune fille étant venue nous rejoindre, nous la priâmes de nous raconter ce qui s'était passé dans la ferme avant notre arrivée.

« Je le veux bien, dit-elle, et mon récit sera court, car les événements se sont succédé avec la rapidité de l'éclair. Nous étions assis auprès du feu, mon mari, la pauvre Lucy, les deux enfants et moi, lorsqu'un individu habillé d'une mauvaise jaquette de kangaroo se précipita dans la chambre. Au moment où Moss se levait pour demander l'explication de cette visite soudaine, et pour s'armer de son fusil, l'inconnu s'empara de l'arme qui était déposée sur une table et menaça de faire feu.

« Levez les mains au-dessus de votre tête, cria-t-il, ou je vous envoie une balle dans la poitrine. » Mon mari, craignant quelque malheur moins pour lui que pour nous, obéit en silence ; mais quand l'inconnu eut détourné le canon du fusil il s'élança sur lui, l'étreignit avec force, et chercha à le terrasser. Moss aurait peut-être réussi à se débarrasser de son ennemi, si une foule de bushrangers n'étaient pas accourus précipitamment au secours de leur camarade. Un de ces bandits asséna un coup violent sur la tête de notre défenseur, qui tomba sans connaissance, et s'empressa ensuite de lui lier les pieds et les mains. D'autres nous firent subir le même sort et nous attachèrent les enfants et moi. Quant à Lucy, je m'aperçus qu'elle avait profité du désordre qui accompagna l'invasion des brigands pour s'échapper.

Lorsque les bushrangers n'eurent plus aucune résistance à craindre, ils demandèrent à mon mari où il avait caché son

argent. Nous possédions en effet une somme de mille dollars que nous venions d'apporter pour nous établir dans le pays, et quelque argenterie. Nous avions aussi nos montres et des bijoux. Moss, encore étourdi du coup qu'il avait reçu, répondit que nous étions de pauvres colons, que pour toute fortune nous possédions une faible provision de farine, de thé et de sucre.

En entendant cette réponse, le bushranger qui avait commencé l'attaque proféra un horrible juron, et appliqua le bout de son fusil sur le front de mon mari.

« De l'argent, de l'argent, nous savons que tu en as ici. Si tu ne parles pas, tout ce que renferme le canon de cette carabine ira se loger dans ta cervelle! »

Ces horribles menaces m'inspirèrent une telle frayeur, que je fis de violents efforts pour me débarrasser du mouchoir qui me haïllonnait la bouche; j'y réussis à demi et j'en profitai pour crier : « Oh ! enseignez-leur la cachette, la vie vaut mieux que l'argent ! »

— Je n'avais donc pas tort d'en demander ! s'écria le bushranger qui paraissait être le chef. Eh bien, maintenant je saurai le trouver moi-même. » Il appela un de ses hommes et lui ordonna de tenir en respect mon mari avec son fusil. « S'il bouge, dit-il, feu ! » Maintenant voyons la dame.

« Oui, ajouta-t-il en se tournant de mon côté avec un sourire moqueur, il faut que vous ayez l'obligeance de passer dans une autre chambre, car si on était obligé d'en venir à quelque extrémité fâcheuse avec votre époux, cela pourrait vous être désagréable.

— Je n'irai pas, m'écriai-je avec horreur, je ne quitterai pas mon mari et nos enfants. Tuez-moi, si vous voulez, mais ne me forcez pas à me séparer des miens.

— Rassurez-vous, madame, dit le bandit avec ironie, nous ne tuons jamais personne..... à moins d'une nécessité pressante... Ce n'est pas notre avantage, voyez-vous, de faire couler le sang. Mais je vous en prévient, si vous ne consentez pas à marcher, il faudra qu'on vous porte. »

Deux hommes m'enlevèrent aussitôt malgré ma résistance, et me jetèrent sur le lit d'une chambre voisine.

« Maintenant, demanda le chef de sa voix sardonique, madame est-elle couchée commodément ? »

— Oui, répondit un des hommes qui me retenait de force, elle ne peut plus bouger. »

Les deux chambres n'étant séparées que par une mince cloison, j'entendis le brigand qui donnait, pour la dernière fois à mon mari, l'ordre de révéler le lieu où il cachait son trésor. Il y eut un moment de silence pendant lequel je distinguai le bruit d'un fusil qu'on arme.

« Oh ! m'écriai-je, arrêtez, je vais vous le dire. Écoutez-moi. Notre fortune est sous la pierre qui se trouve devant le foyer. »

Ces paroles calmèrent la fureur du chef des bushrangers. Il demanda un levier pour soulever la dalle qui cachait le trésor.

« Dépêchons-nous, dit-il, car nous avons beaucoup de chemin à faire avant le jour. »

Quelques instants plus tard, je reconnus le tintement de l'argent sur la pierre ; on venait de jeter un sac de dollars hors de la cachette. Il paraît que la trouvaille mit les brigands en belle humeur, car un de ceux qui me surveillaient me quitta en riant.

« Où est la jeune fille ? dit bientôt le chef. Personne de vous ne le sait. Il est fâcheux que cette péronnelle se soit échappée, car elle va donner l'alarme dans les environs. C'est égal, qu'on emporte tout ce qu'il y a de bon ici, les couvertures, les draps, les habits. Nous en aurons grand besoin quand nous serons sur les bords du lac. Et cet homme, qu'en allons-nous faire ? continua-t-il en parlant de mon pauvre mari ; si nous le laissons ici il nous dénoncera. Emmenons-le ! »

— Fusillez-le plutôt, dit un brigand.

— Non, dit un autre, il vaudrait mieux le pendre, cela fait moins de bruit.

— Non, reprit un troisième, il vaudrait mieux le jeter dans la rivière, nous gagnerons ainsi du temps.

— Point de meurtre! interrompit le chef des bushrangers, point de meurtre! A quoi bon aujourd'hui? Une autre fois, s'il nous gêne, nous verrons. Déliez ses jambes et attachez-lui les mains derrière le dos. C'est bon. Eh bien! maintenant en route. »

Ils partirent; mais ma frayeur avait été si vive que je m'évanouis. Je ne me souviens plus de rien jusqu'au moment où vous êtes arrivés à mon secours.

Ce lamentable récit nous avait vivement intéressés, et il nous avait fourni plusieurs indications que nous devions mettre à profit dans le cours de notre expédition.

« A combien d'hommes évaluez-vous le nombre des bushrangers? dis-je à Mrs. Moss.

— Je ne sais. Je crois qu'ils étaient plus de huit dans la maison, mais il y en avait encore d'autres en dehors; ils étaient tous armés d'un fusil; le chef, qui avait l'air plutôt déterminé que féroce, était vêtu de peau kangaroo. »

Les détails que Mrs. Moss venait de nous donner nous expliquèrent clairement tous les épisodes de cette nuit; la fuite de Lucy, son évanouissement sur le pont de la Clyde, et les cris que nous avons d'abord entendus. Nous rassurâmes la pauvre femme en lui promettant que nous ne cesserions pas nos recherches que nous n'eussions des nouvelles de son mari.

Au point du jour, nous vîmes arriver à cheval le jeune magistrat du pays; il était accompagné de deux amis et d'un domestique bien armés, et pourvus comme lui de bonnes montures. Deux constables à pied faisaient partie de ce petit détachement. Nous tinmes une dernière fois conseil, puis nous confiâmes la conduite de l'expédition au nouveau venu, qui montrait beaucoup d'ardeur et de résolution. Nous étions heureux d'avoir un pareil chef. On conduisit sur-le-champ la famille Moss dans ma ferme.

Le magistrat divisa ses forces en deux bandes, dont l'une fut placée sous le commandement de Beresford et dont l'autre me fut confiée. Chaque corps se composait de sept hommes. Quatre cavaliers servaient d'éclaireurs. Nous nous avançâmes

de front afin d'occuper une plus grande étendue de terrain et de retrouver plus facilement la trace des bushrangers, ce à quoi nous réussîmes très-promptement.

« Suivez le train, dit le magistrat aux constables qui nous servaient de guides, et ne le perdez pas un instant de vue ; ces messieurs, qui sont à pied, vont vous suivre avec deux cavaliers. Je vais, moi, avec le reste de notre troupe, gagner ce grand arbre que vous voyez sur le sommet de la colline. Sur-tout n'épuisez pas trop vite votre ardeur, et n'oubliez pas que nous n'avons que dix-huit combattants à mettre en face des trente bandits que nous poursuivons. »

Après avoir prononcé ces paroles d'un ton résolu, il mit son cheval au galop et s'éloigna avec ses compagnons. Nous continuâmes notre course avec circonspection, mais cependant avec un rapidité telle, qu'après avoir parcouru dix milles environ, nous rejoignîmes les cavaliers à un endroit où ils nous attendaient pour nous montrer deux traces bien distinctes. Nous nous consultions sur la portée de cette découverte, lorsqu'un des éclaireurs accourut à toute bride, en nous faisant signe de venir à lui et de prendre garde à nous. Nous nous mimes en marche, et nous nous dirigeâmes du côté qui nous était indiqué. Quand nous fûmes parvenus au lieu que nous signala notre conducteur, nous fûmes témoins d'un spectacle qui nous pénétra d'horreur...

Au milieu d'une hutte de pâtre récemment incendiée, gisait un cadavre méconnaissable. Ses bras étaient entièrement consumés, et le reste de son corps avait perdu toute forme humaine ; il était impossible de reconnaître aucun des traits du visage. Plus loin se trouvaient deux autres cadavres, couverts d'une multitude de blessures produites par les longs et minces javelots dont se servent les sauvages dans les combats. Les têtes de ces dernières victimes avaient été écrasées à coups de waddis, espèce de petites massues employées dans les luttes corps à corps. En face de ces affreux débris, nous comprîmes tout ce qui s'était passé. Les sauvages, ayant surpris à l'improviste les trois bergers, en avaient tué deux sur la place, et

avaient poursuivi le dernier jusque dans sa cabane, où ils l'avaient brûlé vif. Ce crime horrible pouvait être imputé à un nommé Musquito, Australien d'une force d'Hercule et d'une rare énergie, qui commettait à cette époque de nombreux ravages dans l'île; mais il n'y avait eu jusqu'à ce jour aucune raison de le supposer dans la localité où nous nous trouvions. Quoi qu'il en soit, notre position devenait de plus en plus critique et compliquée. Au lieu d'un ennemi à craindre, nous en avions deux maintenant, et les noirs n'étaient certes pas moins redoutables que les bushrangers. Nous fîmes halte pour tenir conseil sur ces nouveaux incidents et pour prendre quelque rafraîchissement.

Un constable, après avoir nettoyé une marmite que nous venions de découvrir au milieu des décombres de la cabane, prépara du thé avec les feuilles d'un arbrisseau appelé arbre à thé, qui croissait dans le bois, et qui pouvait, sans trop de désavantage, suppléer le doux nectar de la Chine. Ces feuilles ressemblent à celles du trône commun dans les haies vives de quelques provinces de l'Angleterre. Pendant ce temps-là, quelques-uns de nos compagnons s'empressèrent de rendre les derniers honneurs aux trois malheureuses victimes. Au moment de les ensevelir dans la fosse, on trouva sur l'une d'elles un passe-port qui nous apprit son nom, et qui nous montra qu'elle était depuis peu de temps arrivée dans la contrée. Une fois cette triste cérémonie achevée; nous nous réunîmes tous pour nous communiquer nos plans, singulièrement dérangés par la découverte que nous venions de faire. En effet, si nous avions peu de chose à redouter des bushrangers ou des sauvages, réduits à leurs propres forces, quels moyens de défense nous restait-il, si ces brigands noirs et blancs venaient à s'entendre et à se confondre ?

Notre banquet ne fut pas gai, il faut l'avouer; nous étions tous en proie à de vives préoccupations, et l'opportunité de notre entreprise ne nous paraissait plus aussi évidente que le matin. Nous risquions des vies précieuses, celles de pères de famille et de colons, à un jeu privé de chances favorables.

Nos chiens à kangaroo semblaient prendre part à notre découragement ; ils rampaient sur le sol, la queue basse, et avec des manifestations de frayeur qu'ils donnent ordinairement lorsque leur instinct les avertit de la présence redoutée des sauvages. L'un de ces animaux, qui fouillait au milieu des ruines, poussa un hurlement lugubre qui nous fit tressaillir, et qui nous inspira je ne sais quelle terreur superstitieuse.

« Hector est inquiet, » observa quelqu'un.

« C'est sans doute, répondit une autre personne, qu'il comprend notre situation et qu'il ne la juge pas fort agréable. Pauvre bête, elle n'aurait pas la force maintenant d'attaquer un kangaroo. »

Comme pour démentir cette calomnie, Hector se précipita d'un seul bond sur une petite éminence qui se trouvait non loin de la cabane incendiée ; ses yeux ardents et attachés fixement sur le même endroit semblaient fouiller l'épaisseur des feuillages ; il était prêt à s'élaner en avant .

« Silence, dis-je ; Hector a découvert quelque chose d'extraordinaire ; je le connais bien : voyez, il me regarde pour me dire qu'il a devant lui un objet dont il faut se méfier. Avance, Hector, avance, mon brave ! »

Obéissant à ma voix, l'intelligent animal se glissa au milieu des arbres sans aboyer. En un instant, nous le perdîmes de vue.

« C'est un kangaroo, dit un des constables.

— Vous vous trompez, répondis-je ; il y a dans ces profondeurs un secret qui va nous être bientôt révélé. »

J'achevais de prononcer ces paroles, lorsque je vis Hector qui revenait avec rapidité. Il s'approcha de moi en gémissant et en manifestant une vive crainte.

« Il a vu un sauvage, m'écriai-je, j'en réponds ; préparons-nous... aux armes !

— Oui, et allons au-devant du danger, répliqua notre jeune chef ; il faut en finir d'une façon ou d'une autre... Personne, je l'espère, ne songe à battre en retraite ?

— Non, non, s'écria tout d'une voix notre petite armée... marchons!

— Suivons le chien, dis-je alors; il nous guidera mieux avec son instinct qu'aucun de nous ne pourrait le faire. Les sauvages se cachent derrière les arbres et on ne s'aperçoit de leur présence qu'au moment où on reçoit une grêle de javelots. Je vais devant avec Hector, suivez-moi. Allons, mon fidèle ami, que vois-tu là-bas? »

Hector me lécha la main et sembla me dire par son regard intelligent : prends garde; puis il prit sa course devant moi. Je le suivis de près ainsi que tous les colons, l'œil au guet et prêts à se servir de leurs armes. Hector continua à flairer pendant quelque temps, mais tout à coup il s'arrêta et tomba en arrêt. Je regardai de tous côtés devant lui, je ne découvris rien. Derrière moi, mes compagnons attentifs étaient sur leurs gardes.

« Avance, dis-je alors au chien, avance! » Hector ne bougea pas; montrant une invincible répugnance à m'obéir; j'excitai avec plus de force; il résista et continua à regarder fixement un point précis de la forêt; il poussa en même temps un long gémissement qui exprimait une frayeur extraordinaire.

Le magistrat s'avança alors vers moi.

« Qu'y a-t-il donc? me dit-il.

— Je ne sais, répondis-je; mais je suis sûr d'une chose. c'est que les êtres dépistés par Hector ne sont pas des bush-rangers. Dans ce cas, il grognerait ou aboierait. Ce sont des sauvages, je n'en doute pas.

— Alors finissons-en, dit le jeune homme; restez là avec mon cheval, je vais aller en avant dans la direction indiquée par ce brave chien... nous verrons après. »

Il s'avança avec hardiesse, mais avec prudence. Quand il eut fait quelques pas, il s'arrêta subitement, puis, sans se tourner, et tenant son fusil en joue d'une main, il nous fit signe de l'autre de venir à lui. Quand nous l'eûmes rejoint, il nous montra en silence un tronc d'arbre creux. Dans cette

espèce de niche nous aperçûmes un sauvage debout, et qui semblait nous regarder en face. Nous nous attendions à voir apparaître une bande de noirs et à recevoir une décharge de javelots; mais, à notre grande surprise, rien ne bougea autour de nous et tout resta silencieux.

Le chien continuait néanmoins à donner des témoignages de frayeur qui nous inspiraient de la défiance.

« Faut-il tirer? dit un constable en ajustant le sauvage; c'est un coup sûr.

— Non, dit le magistrat, il vaut mieux essayer de le prendre vivant, car il ne peut nous échapper; il est cependant singulier qu'il ne remue pas. »

Nous nous trouvions à environ trente yards de l'arbre, entouré de beaucoup d'autres assez gros. C'était un lieu favorable pour les sauvages, qui sont si lestes et si adroits, qu'ils pouvaient nous cerner sans que nous pussions les apercevoir.

« Je veux en finir, dit le magistrat; tenez-vous sur vos gardes, et surtout ne le laissez pas s'échapper. Eh! mais, s'écria-t-il tout à coup, quand il eut fait quelques pas en avant, il est mort, notre sauvage! il est dans son tombeau... J'avais déjà entendu parler de cette coutume des naturels, mais voici la première fois que je l'observe de mes propres yeux. Cet homme a été tué sans doute par les malheureux pères que nous venons d'ensevelir. »

En examinant attentivement le corps nous découvrîmes un trou de balle.

Nous étions encore groupés autour de l'arbre, occupés à étudier cet étrange sépulcre, lorsqu'un sifflement léger se fit entendre au milieu de nous. En même temps un javelot effilé alla s'enfoncer dans l'écorce de l'arbre que nous entourions: personne ne fut atteint. Nous regardâmes autour de nous, mais nous ne vîmes rien qui pût nous expliquer cette agression. Un instant après, nous entendîmes le galop d'un cheval. La sentinelle que nous avions laissée derrière nous accourait percée d'un javelot; sa monture, également blessée, se cabrait pour se délivrer du cavalier.

« Prenez garde, nous cria l'éclaireur, les sauvages sont ici, je ne les ai pas encore vus, mais mon corps et celui de ce pauvre animal portent les sanglants témoignages de leur présence. Comptez qu'ils sont réunis aux bushrangers; comptez aussi que Mosquito est avec eux. C'est cet infernal scélérat qui leur a appris à mépriser un fusil déchargé. Je ne suis pas blessé grièvement, mais je souffre.

— Mettez pied à terre, le chirurgien va vous donner ses soins. »

Notre compagnon avait reçu au-dessous de bras un javelot long de six pieds, à la pointe aigüe et durcie au feu. Quant au cheval, il était couvert de blessures qui saignaient beaucoup, quoiqu'elles fussent peu profondes.

A chaque instant nous nous attendions à être attaqués, mais nous ne pouvions soupçonner de quel côté se trouvait l'ennemi. Tout à coup, cependant, notre jeune chef s'écria avec force: « Holà! les voici! » Un javelot avait traversé son chapeau et l'avait enlevé; mais on ne voyait toujours personne.

« Bien visé, dit un colon; le second coup sera peut-être encore meilleur. Regardez! » Une grêle de javelots tomba sur nous venant du même côté; un des constables fut percé et l'autre atteint. Comme la distance entre les assaillants et nous était grande, le mal fut léger.

« Ne restons pas ici, s'écria quelqu'un, pour servir de cible à ces sauvages. Pénétrons dans le bois et attaquons à notre tour...

— Il y a autre chose à faire, interrompit le magistrat. Tâchons de les chasser hors de cette enceinte, puis, quand nous les aurons amenés en rase campagne, nous verrons de quel côté est le bon droit et le courage. Prenez trois hommes de votre peloton, Thornaley, et dirigez-vous à gauche, tandis que Beresford va se jeter sur la droite avec le même nombre de combattants, de manière à prendre ces drôles en flanc. Surtout ne nous perdez pas de vue et ne vous avancez pas trop. Avec les deux cavaliers qui nous restent, je me porterai dans les endroits les plus menacés. »

On obéit avec promptitude au commandement, et nous traversâmes rapidement le bois. Le détachement conduit par Beresford reçut la première décharge ; nous essayâmes la seconde, les sauvages ayant fait le tour des arbres derrière lesquels ils se cachaient. Heureusement ils avaient en face la division la plus nombreuse de notre troupe. Après avoir lancé une quantité considérable de javelots sans nous atteindre, ils battirent en retraite. Nous les comptâmes. Ils étaient au nombre de trente ou quarante. Nous les poursuivîmes jusqu'à un escarpement qui bordait le bois, escarpement derrière lequel ils disparurent.

Nous allions les rejoindre, lorsqu'une troupe d'hommes se leva tout à coup au milieu des broussailles, et fit sur nous une décharge d'armes à feu qui nous arrêta. Nous nous trouvions tous sur une même ligne, séparés, mais peu éloignés les uns des autres. La poursuite des sauvages nous avait malheureusement fait rompre les rangs. Quand la fumée qui accompagna les coups de fusil se dissipa, je vis avec un profond chagrin que mon jeune ami Beresford avait été atteint, et qu'il était étendu sur le champ de bataille.

Il n'en fallait plus douter, les sauvages et les bushrangers avaient réuni leurs forces. Nous nous trouvions en face d'un ennemi beaucoup plus nombreux, et nous avions déjà trois blessés. Nous ne pouvions plus compter que sur notre sang-froid, notre courage et la supériorité morale que donne le sentiment d'une bonne cause à défendre.

Après leur première décharge, les bushrangers disparurent derrière l'escarpement.

« Gardez vos balles pour une meilleure occasion, s'écria le magistrat, serrez les rangs et suivez-moi. »

Nous nous dirigeâmes sur la droite vers un massif d'arbres qui se détachait de la forêt. Par cette manœuvre, nous tournions la position des bushrangers, et nous reprenions l'avantage qu'ils avaient auparavant sur nous. Nous les laissons aussi à découvert tandis que nous étions à l'abri.

En marchant avec mon peloton, je passai auprès du pauvre

Béresford. Je le relevai et nous l'emportâmes avec nous au milieu du massif, où nous le déposâmes avec précaution. Dès que nous fûmes à notre poste, nous vîmes les bushrangers se retirer en se dérochant le long de l'escarpement. Pendant qu'ils battaient ainsi en retraite, nous aperçûmes avec grand plaisir au milieu d'eux, notre voisin M. Moss. Il avait les mains liées derrière le dos, et deux ou trois bandits l'entraînaient de force. Cette vue redoubla notre ardeur, et nous nous élancions à la poursuite de nos ennemis, lorsque la voix de notre chef, qui avait conservé tout son sang-froid, nous arrêta subitement.

« Arrêtez, messieurs, nous criait-il, ne vous emportez pas : votre vie est trop précieuse pour que je vous laisse l'exposer ainsi. Songez donc que nous ne sommes que dix-huit, tandis que nos adversaires sont au nombre de plus de soixante et dix. Mon avis est d'attendre le renfort de soldats qui est sans aucun doute sur nos traces, avant de commencer une nouvelle attaque.

— Non, non, cria un de nos jeunes gens, battons-nous pendant que nous sommes bien en train. Ces bandits n'oseront pas nous regarder en face quand il faudra en venir aux coups.

— Si mon avis peut avoir quelque poids dans cette circonstance, dis-je, nous nous conformerons au conseil de notre magistrat. Songez, messieurs, que la victoire serait trop chèrement payée, si nous l'obtenions au prix de la vie de quelqu'un de nos compagnons. D'ailleurs il serait bien à désirer qu'on pût s'emparer des bushrangers.

— Combattons ! combattons ! s'écrièrent encore les plus ardents de la troupe ; n'attendons pas que nos ennemis se renforcent des recrues qu'ils pourront faire parmi les *contics* du voisinage. Écrasons-les d'un coup.

— Bien, dit le magistrat, puisque vous y tenez, je ne vous priverai pas du plaisir de continuer cette affaire. Seulement, usons de ruse pour arriver plus sûrement à notre but en perdant le moins de monde possible. Il est maintenant quatre heures, il ne tardera pas à faire nuit. Or, vous savez que les sauvages n'osent bouger dans l'obscurité, craignant de rencon-

trer le mauvais esprit qui rôde au sein des ténèbres. Ils ne pourraient donc porter secours aux bushrangers que nous attaquerons alors à la faveur des ombres et au moment où ils nous croiront bien loin d'eux. Il s'agit maintenant de feindre le découragement pour rassurer les bandits.

— Bien, bien, nous approuvons! » crièrent tous nos amis.

Nous allâmes trouver Beresford, qui, grâce au ciel, n'avait presque aucun mal, et qui au bout d'une demi-heure de repos, put se mettre sur son séant.

« Pensez-vous, lui dit notre chef, que vous serez en état de nous suivre ?

— Je l'essayerai, monsieur; mais, quoi qu'il arrive, je ne veux pas mettre obstacle à vos projets. Je préférerais rester en arrière.

— Oui, pour servir de cible aux javelots des sauvages. Non, dis-je, si nous allons en avant, nous vous emmènerons avec nous, car nous sommes trop peu nombreux pour nous diviser en plusieurs troupes.

— C'est convenu, dit le magistrat. Maintenant reposez-vous et examinez vos armes. Vous savez qu'un bon fusil ne nuit pas à un bon soldat. Les bushrangers ont de ce côté de grands désavantages, car ils sont fort mal équipés. »

Après un repos de deux heures, que nous employâmes comme nous l'avait conseillé notre chef, on dépêcha un cavalier sur la trace des fugitifs; un second éclaireur le suivit, afin d'établir une communication entre son camarade et nous. Notre petite armée fut divisée comme auparavant. Nous eûmes, Beresford et moi, chacun six hommes sous notre commandement. Le magistrat, toujours plein de zèle, profitait de l'ardeur de sa monture pour faire des battues dans la campagne. Nous suivîmes la piste des bushrangers pendant plusieurs lieues, puis, quand nous fûmes arrêtés par l'obscurité, nous fîmes une nouvelle halte : on plaça autour du camp des sentinelles que l'on renouvelait fréquemment. Nous restâmes dans l'inaction jusque vers minuit. A cette heure avancée, nous nous remîmes en route, mais sur une seule file, à la manière des sau-

vages. Suivant nos calculs, nous devions atteindre nos ennemis à trois ou quatre heures du matin, au moment où le sommeil de l'homme est le plus profond.

Au fur et à mesure que nous avançons, nous reconnaissons que nous nous étions abusés sur la facilité qu'il pouvait y avoir à suivre la piste des bushrangers. Nous n'avions encore parcouru qu'un mille et demi, lorsque nous fûmes forcés de nous arrêter. Nous avons complètement perdu la trace, et dans l'obscurité où nous nous trouvions, nous ne savions plus de quel côté nous diriger. L'embarras n'était pas médiocre : faire du feu, c'eût été trahir notre présence. Nous dûmes donc nous résoudre à attendre le retour de la lumière, ce que nous ne fîmes pas sans quelque impatience, car notre bivouac ne put nous procurer ni un bon souper ni un sommeil salutaire. J'ai souvent remarqué, dans des circonstances analogues, combien le bien-être matériel influe sur le moral de l'homme sur ses facultés. L'enthousiasme ne suffit pas à vous faire triompher dans les entreprises difficiles; nous dépendons après tout de notre condition physique, et j'ai maintes fois constaté la justesse du vieux proverbe qui nous apprend qu'un soldat anglais n'est jamais mieux disposé à combattre quand il a bien dîné (1).

A la pointe du jour, au milieu d'une brume glaciale, nous reprîmes en chemin. La piste que nous avions retrouvée changea bientôt de direction; nous prîmes à droite, et arrivâmes sur les bords du Shannon. Là, nous éprouvâmes quelque difficulté à nous rendre compte des moyens qu'avaient employés les bushrangers, pour traverser un fleuve trop profond et trop large pour être guéable. Il n'y avait cependant pas de doute à concevoir à cet égard, car les passages du passage étaient toutes fraîches. On ne pouvait s'imaginer la traversée que par l'emploi d'une embarcation que nous nous mîmes donc à la recherche, et un cou

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Les glorieux soldats de la République ont prouvé, en revanche, que...

couvrit bientôt dans les roseaux un objet offrant quelque ressemblance avec un bateau, ou plutôt avec un immense baquet. Nous allions essayer de tirer parti de cette trouvaille, lorsque le magistrat, impatienté de tant de retards, s'élança dans la rivière. Grâce à l'ardeur et à la force de son cheval, il atteignit promptement la rive opposée. Promenant ensuite les regards autour de lui, il aperçut une hutte en ruine, vers laquelle il se dirigea. Un instant après, il en sortait avec un homme vêtu comme on l'est dans les bois, avec des peaux de kangaroo. Cet individu s'approcha de la rivière en montrant le désir de nous être utile, désir qui lui était inspiré par les bons sentiments et par le respect qu'il devait au fusil de notre chef. Quand il vit que nous hésitions à nous confier à l'étrange bateau que nous avions découvert, il parut fort étonné :

« Eh quoi ! dit-il, vous n'osez pas entrer dans mon bac ? mais il n'y a aucun danger, voyez-vous. Il est vrai que la semaine dernière un pâtre fut noyé pour avoir voulu se remuer mal à propos dans cette embarcation ; mais c'était sa faute. Avec cela que j'ai manqué perdre mon bateau ! Voyons, messieurs, qui est-ce qui passe le premier ? »

Personne ne se souciait beaucoup de montrer le chemin aux autres. Cependant il fallait que quelqu'un donnât l'exemple. J'allais m'exécuter, lorsque Beresford prit l'avance et se plaça dans le bac. Le batelier, avec l'aide d'une rame, traversa la rivière sans accident. Nous eûmes tous le même bonheur ; mais, quand j'y songe, je me demande comment nous n'avons pas péri dans les flots.

Nous cherchâmes vainement à obtenir de notre aventurier quelques indications sur la marche des bushrangers. Cet équivoque personnage nous assura qu'il ne les avait pas vus, et qu'il ne se rendait pas compte des vestiges que nous apercevions sur le sable. Réduits à nos propres observations, nous suivîmes les traces pendant un espace de vingt milles environ, à travers une contrée rude et difficile. Après avoir traversé à gué la grande rivière, nous nous arrêtàmes au

pied d'une chaîne de montagnes. Nous étions vraiment harassés de fatigue. Le lendemain, quand nous eûmes escaladé les sommets élevés, nous découvrîmes devant nous le magnifique lac, connu à cette époque sous le nom de lac d'Arthur.

Que cette vue était belle ! Le soleil, dégagé de nuages, se levait derrière nous sur des vallées pittoresques qui coupaient les montagnes. A nos pieds, se déroulait la nappe tranquille du grand lac. Vivement impressionnés par la scène sublime dont nous étions spectateurs, nous gardâmes quelque temps le silence.

« Quel dommage, dit enfin notre chef en s'arrachant à la contemplation, de troubler cette paisible solitude, et de substituer les horreurs d'une lutte sanglante au calme qui règne dans ces lieux ! Mais, si je ne me trompe, nos ennemis ne sont pas éloignés, et nous les trouverons sur les rives du lac. Allons, messieurs, continuons notre poursuite. »

Les traces des bushrangers nous conduisirent en effet au bord de l'eau. Ils avaient cotoyé la rive, comme s'ils avaient été indécis sur la route qu'ils devaient suivre. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à un petit promontoire planté de cèdres, qui s'avavançait dans le lac, à une distance d'un quart de mille environ.

Devant nous s'éleva bientôt une légère colonne de fumée qui nous signala la halte des brigands. Nous voyions approcher avec joie la fin de nos travaux, nous arrivions avec bonheur au terme de nos ardues poursuites, mais en même temps nos âmes étaient attristées par le secret pressentiment que la victoire, si nous l'obtenions, serait le prix d'une lutte sanglante.

Nous nous arrêtâmes à l'entrée de la presqu'île. Notre chef, avec le ton et l'expression d'un homme qui sent peser sur lui une responsabilité terrible, nous rappela et l'importance de la discipline et l'ordre que nous devons observer au milieu de l'attaque. Il fallait nous attendre à ce que ces bandits, réduits au désespoir, traqués dans leur dernière retraite, nous opposeraient une vive résistance ; il fallait, nous répéter que

ces hommes déterminés ne pouvaient nous échapper qu'en passant sur nos corps. Après une courte allocution, il nous demanda si nous étions prêts.

« Oui, prêts et résolus, répondit Beresford, qui avait recouvert toute son énergie, mais dont le visage était encore couvert de pâleur. Pensez-vous donc que nous ayons fait tant de chemin pour reculer au moment décisif? Arrive que pourra! j'ai déjà été maltraité, mais cela ne m'empêchera pas d'aller en avant.

— Comptez sur nous tous, ajoutai-je. Personne ne manquera de cœur.

— Alors, reprit le magistrat, ne perdons pas de temps et tâchons de surprendre les bushrangers dans leur retraite. Ils ne croient pas que nous sommes à leur poursuite, autrement ils n'auraient pas choisi un campement sans issue.

— Ah! dit quelqu'un, c'est qu'ils ont confiance dans leur force.

— C'est possible. En attendant, marchons, et silence! »

Nous nous avançâmes en proie à une agitation fébrile qui n'est pas de la crainte, mais qui est assez ordinaire chez l'homme, lorsqu'il se trouve sur le point d'accomplir une action périlleuse. Nous ne tardâmes pas à perdre l'espoir de surprendre nos ennemis. Un coup de feu parti de derrière un arbre nous apprit bientôt que notre présence était connue. Ce signal ne fit cependant que redoubler notre ardeur, et nous escaladâmes avec rapidité un petit monticule qui s'élevait devant nous. Arrivés au sommet, nous vîmes les bushrangers debout, armés et rangés en bataille.

Nous allions faire une décharge sur les brigands, lorsque la voix de notre chef retentit à nos oreilles.

« Arrêtez! et souvenez-vous que vous m'avez promis de ne pas tirer sans ordre.

— Oui; mais les bushrangers n'attendent pas d'ordre, eux, et nous enverront une grêle de balles. »

Ces paroles de mauvais augure se trouvèrent au même instant justifiées, car nos ennemis firent feu. Le pauvre Beres-

ford, une seconde fois atteint, tomba sur le gazon; je courus à lui. Il perdait beaucoup de sang; il avait reçu plusieurs chevrotines dans le côté droit. Je ne m'arrêtai pas à l'interroger, et je m'empressai de le mettre à l'abri, derrière un arbre mort qui était couché non loin de là.

Cependant notre chef avait conservé tout son sang-froid, et il avait profité de la situation des lieux, pour occuper une position avantageuse. Avant que les bushrangers eussent rechargé leurs armes, notre peloton de gauche leur envoya une décharge qui les mit en désordre. Au même instant, et sans leur laisser le temps de se reconnaître, le détachement que je commandais mit à leur adresse sept coups de fusil bien dirigés. Nous vîmes tomber trois hommes, dont deux ne tardèrent pas à se relever. Dans l'intervalle, la petite troupe de Beresford avait rechargé.

Nous essayâmes bientôt de nouveau le feu de nos ennemis; mais, grâce au ciel, personne de nous ne fut atteint. Les bushrangers étaient alors rangés sur une seule ligne opposée à la nôtre, et composée de trente hommes. Il n'y avait que trois individus à terre, mais plusieurs autres bandits paraissaient blessés et frappaient du pied en donnant de violentes marques de douleur. Nous en vîmes un qui tenait son fusil de la main gauche, et dont le bras droit pendait sans vie. Un autre attira particulièrement notre attention et même notre admiration. C'était un homme de haute taille et d'une belle figure, aux larges épaules, aux mouvements pleins de légèreté et d'énergie. Placé en avant des autres, il bravait nos coups avec un incomparable sang-froid. Nous l'entendions de temps en temps encourager ses camarades.

« Feu! mes braves, criait-il, feu! N'aimez-vous pas mieux une balle qu'une corde? »

Ce disant, il chargea tranquillement son mousquet, et examina le bassinet, qui ne lui parut pas en bon état, car il se baissa pour ramasser une épine qui lui servit d'épingle; il amorça sans se presser, puis ensuite il mit en joue; le canon de son fusil se promena quelques instants au milieu de nous,

cherchant un but digne du coup qui allait partir. Il s'arrêta enfin dans la direction de notre chef que son cheval mettait en vue. Une détonation se fit entendre, et en même temps un cri retentit derrière nous. Je me retournai avec inquiétude, mais je vis avec un vif plaisir que le chapeau seul de notre courageux magistrat avait été atteint.

« Voyez, dit-il, comme tout le monde en veut à mon chapeau : l'autre jour c'était un javelot, aujourd'hui c'est une balle. Pour peu que le jeu continue, il faudra que je m'en aille tête nue. Réservez vos coups, mes amis, et surtout ne tirez pas sans bien viser votre homme. Les brigands ont l'avantage du nombre, mais nous avons l'avantage de la position. La partie est au moins égale. Quel est donc ce gaillard qui est en avant des autres et qui va tirer ? »

Au milieu du bruit qui régnait autour de nous, l'oreille exercée du magistrat crut entendre quelque chose d'extraordinaire, il se retourna et s'écria tout à coup : « Holà, les sauvages ! les sauvages ! Par saint Georges ! les voici sur nous. Gare aux javelots ! en place, pour Dieu ! en place ! Tenez ferme et tirez vite. Je vais les charger avec les deux autres cavaliers. »

Les sauvages poussèrent des cris aigus et s'excitèrent entre eux. Effrayé de ma responsabilité, je ne voulus pas éparpiller mon attention et je m'occupai des bushrangers.

Les décharges se succédèrent avec rapidité. Un coup de feu venait de déchirer le bras gauche d'un de mes voisins.

Notre situation était terrible. D'un côté, nous entendions les hurlements des sauvages qui se rapprochaient de nous ; de l'autre, nous essayions de la part des bushrangers un feu de plus en plus nourri. Les balles et les javelots pleuvaient comme la grêle au milieu de nos rangs.

Ce fut dans ce moment de crise que notre jeune chef, accompagné des deux cavaliers, fondit sur les sauvages. Les sabres des trois assaillants produisaient mille fois plus d'effet que la massue des noirs et que leurs javelots beaucoup trop effilés pour pouvoir servir de lances. Les sauvages, épouvantés

par une attaque inattendu, craignant les chevaux autant que les cavaliers, ne tardèrent pas à être mis en déroute et à prendre la fuite. Nos braves amis les poursuivirent jusqu'à l'entrée de la presqu'île, et revinrent ensuite auprès de nous.

Nous avions alors sept hommes blessés. Les bushrangers en comptaient treize; mais notre désavantage numérique n'en était pas moins grand, car nous n'avions plus que neuf combattants à mettre en face des vingt et un ennemis qui pouvaient continuer la lutte.

Le magistrat se porta sur la gauche avec ses cavaliers. Rencontrant leurs sabres, ils prirent leurs fusils à deux coups et abattirent deux brigands. Cette attaque embarrassait un moment les bushrangers, mais leur chef les rassura. Il fit face aux assaillants et blessèrent un cheval.

Cependant la diversion opérée par notre cavalerie ne laissa pas de nous être fort utile. Notre feu devint si vif, que nos ennemis parurent ébranlés. Il était évident que leurs armes n'étaient pas en aussi bon état que les nôtres, car aucun de nos fusils n'était muet, tandis que plusieurs des leurs ne parlaient que rarement et péniblement. En outre, nous étions beaucoup plus habiles que les bushrangers dans le maniement des armes, et nous avions moins besoin qu'eux de ménager nos munitions de guerre.

Il arriva un moment où je les crus disposés à fondre sur nous; une attaque de ce genre pouvait en effet nous être fatale. Ils se formèrent en peloton serré et se dirigèrent vers nous en courant. Quand ils se trouvèrent à vingt pas de notre corps de bataille, nous fîmes une décharge appuyée vigoureusement par les trois mousquets de nos cavaliers.

Cinq hommes tombèrent, mais deux d'entre eux parvinrent à se relever et à prendre la fuite. Le chef des bushrangers s'en alla le dernier; quand il vit ses compagnons en déroute, il nous coucha en joue et nous envoya son dernier coup. La balle effleura l'écorce de l'arbre derrière lequel je chargeais, et emporta le bout de ma baguette de fusil.

Je m'attendais à voir les cavaliers se lancer à la poursuite des fuyards, mais au contraire ils revinrent au galop auprès de nous.

« Ne bougez pas, dit le chef, il ne faut pas vous faire compter par les bushrangers qui, en pleine, seraient à coup sûr les plus forts. Il faut que nous nous contentions dans ce moment de ce que nous avons fait. Occupons-nous de nos blessés. Où est le chirurgien ?

— Il est blessé lui-même. Tenez, le voici derrière ce mimosa.

— C'est un fâcheux événement. Voyons, combien sommes-nous d'hommes valides ? Neuf sur dix-huit. C'est bien du déficit, messieurs. Oui, ce serait une folie à nous que d'engager une nouvelle lutte désespérée avec des hommes qui combattent pour éviter la potence. Qu'allons-nous faire, maintenant ? »

Nous reconnûmes à l'unanimité qu'il serait aussi dangereux de nous remettre en route que de rester en place. Nos amis blessés réclamaient d'ailleurs nos soins. Pour faire face à toutes les éventualités, nous nous partageâmes en trois couples et nous nous postâmes aux alentours.

Une demi-heure se passa sans qu'aucun accident vint troubler notre sécurité. Les bushrangers s'étaient retirés derrière une éminence qui suivait le contour du lac.

Itien, pendant le combat, n'avait pu nous signaler la présence de notre ami, le prisonnier de la Clyde. Il est vrai que le soin de notre propre défense, et la chaleur de l'action, nous avaient fait momentanément perdre de vue que la délivrance de Mr. Moss était le principal but de notre expédition.

D. C. (*Journal of an Emigrant.*)

LA LÉGENDE DORÉE DES ARTISTES.

II (1).

LES DOUZE APOTRES.

De même que les Évangélistes, les Apôtres furent d'abord représentés sous une forme purement emblématique. Douze moutons, et le Christ au milieu, debout sur une éminence, tantôt sous la forme de l'Agneau divin, tantôt sous celle du divin Pasteur, tenant un agneau dans ses bras, telle fut leur plus ancienne figuration. On les trouve ainsi dans le cimetière des Catacombes, sur les anciens sarcophages chrétiens et dans les plus antiques églises. Dans celles-ci surtout, l'emblème est toujours le même; la disposition des figures est parfaitement identique. Elles étaient rangées sur une seule ligne, immédiatement au-dessous des ornements qui décoraient à sa base la coupole voûtée de l'abside. Au milieu, l'agneau sur une éminence. D'un autre côté, six moutons sortant de Jérusalem; de l'autre, un égal nombre, sortant de la ville où naquit le Christ : le tout parfaitement régulier, formant une espèce de frise au-dessus de la tribune où était dressé le grand autel. Dans les plus anciennes basiliques romaines, — Santa-Maria in Trastevere, Santa-Praxede, Santo-Clemente, Santa-Cecilia, San-Marco, — les choses sont ainsi réglées, et cette allégorie, d'une invention si simple, d'une exécution si primitive, a

(1) Voir la *Revue Britannique*, avril 1843.

quelque chose de singulièrement saisissant pour l'imagination.

Plus tard, on représenta les Apôtres comme douze hommes parfaitement semblables l'un à l'autre, chacun suivi d'un mouton, et au milieu desquels était le Christ, également avec un mouton, quelquefois plus grand que les autres. On voit leur image ainsi retracée sur un ancien sarcophage gravé dans le livre de Ciampini. On les trouve encore, dans plusieurs anciennes églises, sous les traits de douze vieillards vénérables, chacun portant des tablettes, et sans autres emblèmes distinctifs. Aussi leur nom est-il inscrit au-dessous de chaque figure. Cet arrangement se voit dans l'église de Saint-Paul à Rome, et aussi dans celle de la Navicella.

Enfin, à une époque plus récente, on groupa les Apôtres, soit en cercle, soit de toute autre manière, autour du Sauveur représenté dans toute sa gloire; et l'usage s'établit de les distinguer par quelques attributs empruntés au souvenir de leur vie ou de leur mort.

Ainsi, saint Pierre porte des clefs ou un poisson; — saint Paul a l'épée; — saint André la croix transversale; — saint Jacques le Majeur, le bâton du pèlerin; — saint Jacques le Mineur, une espèce de massue; — saint Jean (comme nous l'avons déjà dit), le calice et le serpent, quelquefois un aigle; — saint Philippe, une crosse surmontée d'une croix; — saint Thomas, une règle de charpentier; — saint Barthélemy, un large couteau; — saint Simon, une scie; — saint Matthieu (l'on a vu pourquoi au chapitre des Évangélistes), une bourse remplie de monnaies; — saint Thaddée ou saint Jude, la hallebarde; — saint Mathias, la lance.

Nous expliquerons plus tard ces accessoires symboliques : — mais, avant de nous occuper de chaque apôtre pris à part, nous devons indiquer ici les sculptures ou peintures les plus célèbres parmi celles dont ils ont collectivement fourni le sujet.

Sous forme de statues, et dans les cathédrales anciennes, les Apôtres étaient rangés tantôt sur le pourtour intérieur (arcen) qui forme le chœur, tantôt au pied même de l'autel. Dans Saint-Marc, à Venise, quatorze statues sont ainsi placées :

ce sont les douze Apôtres, saint Marc et la Vierge, figures colossales, taillées au quinzième siècle par Jacobello. Comme formant le plus parfait contraste avec celles-ci, et comme un bel échantillon de sculpture gothique, on peut leur opposer celles des douze Apôtres, qu'on voit sur le tombeau de saint Sébald, à Nuremberg, dans l'église de ce nom, et qui furent fondues en bronze par Peter Vischer, vers l'année 1490. Hautes à peine de deux pieds, toutes dans une attitude différente, toutes remarquables par l'expression caractéristique des physionomies et par la simplicité grandiose des ajustements, elles méritent plus d'attention qu'il ne leur en a été accordé jusqu'ici.

Dans les fresques et les mosaïques, on retrouve ces figures, ou sur une même ligne, le Christ au centre, ou bien groupées, ou formant le cercle à la base des dômes. Quelquefois elles sont à mi-corps dans des médaillons symétriquement disposés. Hesse les a peintes tout récemment ainsi, sur la voûte de l'église de Tous-les-Saints, à Munich. Quelquefois encore elles sont assises ou intronisées sur des nuages, d'où elles contemplant le triomphe du Sauveur. Les douze Apôtres du Corrège, à Parme, dans l'église de San Giovanni, nous offrent un exemple de cette dernière combinaison, exemple tout aussi remarquable comme étude de caractères et de physionomies, que par la sublime conception du tableau, considéré sous son aspect général. Dans le Jugement dernier de Michel-Ange, les Apôtres sont groupés autour du Sauveur.

Tout le monde connaît les douze Apôtres, gravés par Marc-Antoine, d'après les dessins de Raphaël, chacun avec son attribut propre et une si admirable entente de formes, d'attitudes, de physionomies diverses. Il y a une autre série par Lucas de Leyde, à laquelle on peut objecter l'extrême petitesse des planches, mais qui est conçue dans un très-beau sentiment. En comparant l'une à l'autre ces deux collections, on aurait sous les yeux deux parfaits échantillons de la manière italienne et de la manière allemande; car très-différentes de caractère, elles sont, comme style, aussi belles que possible. Toutes deux se trouvent au Musée Britannique. On y

trouve aussi celle de Parmigianino, beaucoup moins distinguée sans doute, mais composée de figures très-gracieuses. Celle d'Israël von Meckenem — voir la galerie Boisserée, — tout à fait dans l'ancien goût allemand, est remarquable par l'expression profonde donnée à chaque type. Par une singulière ignorance, saint Jean-Baptiste y est compris au nombre des Apôtres.

Aux époques relativement plus modernes, les peintres ou sculpteurs ont souvent méconnu le caractère et les attributs respectifs de ces figures consacrées. Nous citerons entre autres, parce qu'elle est fameuse comme œuvre d'art, la série des Apôtres, gravée par Agostino Caracci, qui, comparée surtout à celles dont nous venons de parler, est essentiellement entachée de *vulgarité*. On y voit saint Jean buvant à même sa coupe : imagination de mauvais goût, bien qu'elle puisse frapper certaines personnes, comme une heureuse tentative de progrès pittoresque. Thaddée tient une scie comme Simon. La tiare papale est aux pieds de saint Pierre; la règle de charpentier aux mains de saint Jacques le mineur; et saint Barthélemy porte sur son dos sa peau sanglante, qui semble le dolman d'un hussard.

Séparons maintenant ce groupe sacré, pour nous occuper une à une des figures qui le composent.

Saint Pierre, le prince des Apôtres, a sur tous les disciples du Christ une prééminence incontestable. Les Évangiles et les Actes sont remplis d'anecdotes relatives à sa vie, et qui nous permettent d'analyser son caractère plutôt énergique et passionné, que tenace et compacte, si l'on peut s'exprimer ainsi. Base de l'église catholique, il n'a pas, comme la plupart des autres saints, un domaine à part, un patronage borné. Partout où a pénétré la religion du Christ, Pierre le pêcheur est adoré. Et c'est au cœur de Rome elle-même, de la ville pontificale où trône le vicaire de Dieu, que le plus vaste des édifices consacrés au culte s'est élevé pour recevoir les reliques du grand Apôtre.

Seul ou mêlé à ses saints collègues, on reconnaît ce vieillard robuste à ses membres trapus, à son large front, à sa physionomie indomptée et loyale. Généralement (mais pas toujours) il est représenté, sur le témoignage de saint Clément et de saint Jérôme, la tête dépouillée de cheveux. Assis ou debout, son attitude est plutôt ferme que noble. Il porte en ses mains deux clefs ; — l'une d'or, l'autre d'argent, — pour absoudre et pour lier (*Matth.*, ch. XVI, v. 19), ou bien encore, selon d'autres commentaires une clef d'or et une clef de fer : l'une ouvrant les portes du ciel, l'autre celles du sombre royaume. Une troisième clef, qu'on lui fait quelquefois tenir, exprime sa domination sur le ciel, l'enfer et la terre.

Lorsqu'il figure parmi les Disciples, dans les images tirées des saints évangiles, il tient souvent un poisson, symbole de sa vocation première. C'est ainsi que Caravage l'a représenté dans son tableau des Trois Apôtres, maintenant à Hampton-Court. Le poisson, quand il lui est donné comme appendice de son effigie isolée, peut aussi être compris dans un autre sens et rappeler le rite baptismal. Saint Pierre, en outre, a souvent à la main le livre des Évangiles.

Envisagé comme fondateur de l'Église romaine, il est d'ordinaire assis sur un trône. Une de ses mains est levée pour bénir, l'autre tient les clefs et un rouleau de parchemin. C'est ainsi que nous le montre la célèbre statue de bronze qu'on voit à Rome, dans l'église Saint-Pierre ; — et aussi une très-ancienne peinture sur panneau, qui date, dit-on, du onzième siècle, dans une des églises de Sienne (*San Pietro in Bianchi*). Malgré tous les défauts d'une exécution rapide et inexpérimentée, cette dernière figure (V. d'Agincourt, 97) est d'une très-belle et très-solennelle expression. Dans la galerie de Milan, nous avons vu un tableau de Cima, où saint Pierre n'a pas seulement le trône pontifical, mais aussi la triple tiare qui ceint le front des papes. Les clefs sont à ses pieds. A ses côtés se tiennent debout saint Jean-Baptiste et saint Paul. Herrera n'a pas reculé devant le même anachronisme, et il donne à saint Pierre, avec les habits pontificaux, le triple diadème,

insigne adopté longtemps après la mort de l'apôtre par les évêques souverains de Rome (1). Il y a dans la galerie de Vienne un tableau de Mengs, où saint Pierre est représenté sur un trône, tenant l'Évangile et les clefs. Nous n'avons parlé jusqu'à présent que de saint Pierre assis. Quant aux portraits où il est en pied et debout, ils sont tellement multipliés et tellement uniformes, qu'ils défieraient l'énumération la plus obstinée. Mentionnons seulement un des plus beaux, celui de Fra Bartolomeo, dans le Quirinal romain.

Comme nous devons retrouver la figure du prince des Apôtres dans une foule de tableaux épisodiques tirés de la vie du Christ, et que nous aurons alors à parler du rôle qu'il y joue, nous n'avons qu'à choisir ici quelques-unes des toiles où il occupe la première place, pour indiquer ses attributs les plus ordinaires.

Il y a d'abord la *Vocation de saint Pierre et de saint André*, où les deux frères sont agenouillés aux pieds du Sauveur. Leurs barques et le lac de Genesareth remplissent le fond du tableau. Un bel échantillon des ressources que fournit ce sujet, nous a été donné par Ghirlandajo, dont la toile paré le Vatican. Cavalucci choisit une autre version. Dans son tableau, saint André présente saint Pierre à Jésus-Christ. Plus fréquemment encore, saint André s'agenouille aux pieds du Sauveur, et saint Pierre est assis sur le plat-bord de leur nacelle, ou bien il en descend déjà.

Saint Pierre marchant sur les flots, dont l'image la plus ancienne et la plus célèbre est une mosaïque de Giotto, maintenant placée au-dessus de la grande porte de Saint-Pierre de Rome, a fourni à Rubens le sujet d'une de ses plus belles compositions.

(1) Milton lui prête le même costume :

. last came

The Pilot of the Galilean lake ;
Two massy keys he bore, of metals twain
(The golden opes, the iron shuts amain.
He shook his mitred locks.

La *Pêche miraculeuse* est un de ces cartons de Raphaël qui attirent à Hampton-Court tant d'artistes pèlerins. C'est aussi le sujet d'une grande peinture exécutée pour le contre-retable de la cathédrale de Malines, avec une vigueur et une fougue étonnantes, encore par Rubens. C'est pour la même cathédrale que le même peintre a fait un tableau de *saint Pierre trouvant l'argent du tribut*. Qu'il s'agisse de *Transfigurations*, de *Cènes*, de *Lavements de pieds*, d'*Agonie*, de *Trahison*, on reconnaît toujours saint Pierre, avec un rôle plus ou moins important. Dans cette dernière scène, il est le centre d'un groupe tout à fait distinct, grâce à l'impétueuse ardeur qui lui fit couper l'oreille de Malchus. Nous nous rappelons à ce sujet une gravure allemande, où saint Pierre, après avoir coupé l'oreille en question, s'occupe charitablement de la remettre. Ce trait de caractère atteste la bonhomie de l'artiste encore mieux que celle de l'apôtre. Un autre symptôme des ménagements respectueux que l'on accorde aux saints, en tout pays catholique, est la rareté des tableaux représentant saint Pierre au moment où il renie Jésus-Christ. On regarde comme irrévérent de perpétuer le souvenir de cette lâcheté. Les seuls exemples que nous puissions citer à l'encontre de cette règle de convenance, appartiennent à l'école Italienne moderne ou à l'école Flamande. C'est un tableau du Valentin, qui ne brille pas, comme on sait, par un sentiment fort élevé; un autre au Musée du Louvre (n° 985), également de l'école du Caravage; un troisième et un quatrième par Teniers et par Rembrandt. L'un semble avoir traité ce sujet, parce que la scène, placée dans un corps de garde, lui permettait d'y introduire des soldats jouant aux cartes, des armures, d'antiques bahuts, etc.; l'autre, comme un épisode nocturne qui prêtait aux combinaisons de lumière artificielle, aux fantastiques effets, aux silhouettes étranges.

Par une raison analogue, le *Repentir de saint Pierre* a été traité bien des fois; l'école bolonaise semblait l'avoir pris en grande faveur. Le Guerchin, qui excellait à rendre la profondeur des sentiments tristes, plutôt que leur élévation extatique,

a représenté saint Pierre pleurant amèrement, tandis que la Vierge, encore ensevelie dans une douleur silencieuse, est assise auprès de lui. Son tableau est au Louvre, sous le n° 1037. Lanfranc, Ribera, Contarini ont varié le même thème. Au Louvre encore, on voit une très-petite toile de Murillo — très-petite, mais très-belle — où il a traduit le sens idéal de ce sujet fourni par les Écritures, plutôt qu'il ne s'est attaché à le rendre dans ses détails historiques. Deux personnages occupent la scène entière; l'un est le Christ, enchaîné à une colonne, l'autre est saint Pierre, agenouillé devant lui dans l'attitude de la honte et du désespoir. On trouve souvent des saint Pierre à mi-corps, dont la physionomie exprime la contrition, et qui se tortent les mains avec une sorte d'angoisse humiliée. Les derniers élèves de l'école bolonaise ont multiplié ces bustes éloquents.

Il y a dans la vie de l'apôtre un moment particulièrement solennel : c'est celui où il reçoit les clefs emblématiques. Les paroles qui lui attribuent la mission de nourrir le troupeau du Christ ont également toute la valeur d'un dogme. Le pin-reau catholique devait tenter d'immortaliser l'un et l'autre souvenir; aussi l'a-t-il fait, soit en les séparant, soit en les unissant dans une seule et même conception. Voyez, au Vatican, le tableau tout idéal qu'ils ont inspiré au Pérugin. Cette composition, symétrique et sévère à l'excès, produit pourtant une impression profonde. Vingt et une figures y trouvent place. Au milieu, saint Pierre, un genou plié, reçoit les clefs de la main du Christ; les apôtres et leurs disciples sont rangés sur les côtés derrière l'Homme-Dieu et derrière leur chef. Le fond du tableau est tout en architecture. Il représente un temple au milieu, et de chaque côté un arc de triomphe. Dans le carton de Raphaël (à Hampton-Court) la scène se passe au milieu d'une plaine. A droite, le Christ est debout; au centre, saint Pierre tenant déjà les clefs s'agenouille; le Sauveur étend une main vers lui, et, de l'autre, il lui désigne un troupeau de brebis qui forme l'arrière-plan (1). Les autres apôtres, debout derrière leur chef, expri-

1) Les critiques se sont exercés sur cet accessoire, regardé à la fois

ment par divers mouvements de physionomie ce que leur font éprouver les solennelles paroles du Sauveur. Poussin, Guido, ~~Muziano~~ et beaucoup d'autres ont traité le même sujet. Parmi les Flamands, nous ne citerons que Rubens (1).

Pierre et Jean guérissant un estropié à la Belle-Porte forment le sujet d'un autre carton de Hampton-Court; et parmi les fameuses fresques de la chapelle Brancacci, à Florence, l'une des plus belles, due au pinceau de Masaccio, représente saint Pierre et saint Jean plaçant des malades à l'ombre du premier, pour que ces malades soient rendus à la santé. On a, sur le même texte, des tableaux de Perin del Vaga, de Nicolas Poussin et de Romanelli.

Masaccio, Vasari, Polidoro, Costanzi ont peint les premières prédications de saint Pierre. Le Sueur a mieux fait, en s'inspirant de la même scène. Pour *la Mort d'Ananias*, voir un des cartons de Raphaël, déjà cités si souvent; pour celle de Saphira, un tableau du Poussin, qui est au Louvre; pour celle de Dorcas, une magnifique toile de Le Sueur. Saint Pierre et deux autres apôtres sont au pied du lit où Dorcas est gisante. Les pauvres veuves montrent en pleurant au tout-puissant intercesseur, les vêtements que la sainte femme avait faits pour elles. *Saint Pierre ressuscitant Tabitha*, tableau de Costanzi, figure dans la collection du Vatican.

La captivité de saint Pierre et sa délivrance par un ange offraient trop de détails pittoresques et dramatiques pour ne pas être fréquemment traités, et dans tous les styles. Masaccio a représenté saint Pierre en prison, regardant à travers les barreaux d'une fenêtre, saint Paul qui est debout à l'extérieur communie avec son illustre compagnon (*Actes des Apôtres*, XII, 7). Raphaël a peint le même sujet au Vatican. Gérard Honthorst, qui excellait à rendre les effets de lumière artificielle, devait naturellement se sentir appelé à rendre la scène comme trop littéral et trop allégorique; — la traduction directe d'une figure de rhétorique, l'interprétation détournée d'un sens précis. Les critiques ont-ils toujours raison?

(1) M. Ingres a traité le même sujet pour l'église de la Trinité du Mont à Rome.

de l'apparition céleste. Rembrandt y a prodigué les nuances lumineuses de sa palette magique ; mais aucun de ces peintres n'a autant de fois répété ce sujet favori que Steenwick, notre célèbre *architecturiste*. Soit à Windsor, soit à Hampton-Court, il n'a guère moins de cinq à six tableaux, où, sous les voûtes d'un noir cachot, tantôt saint Pierre et l'ange, tantôt saint Pierre et une sentinelle, servent de *motifs* aux détails accessoires des piliers trapus et des murs dégradés.

La plus singulière et la plus populaire des légendes qui se rattachent à l'histoire de saint Pierre est celle de Simon le Magicien. Cet imposteur, célèbre parmi les Juifs, avait étonné de ses merveilleux hauts-faits toute la ville de Jérusalem ; mais ses inventions et ses sortilèges furent surpassés par les vrais miracles de l'Apôtre, comme autrefois les sortilèges des mages égyptiens, par le pouvoir du prophète Aaron. Saint Augustin nous donne une idée de la mansuétude attribuée au prince des Apôtres, lorsqu'il nous dit, à propos de cette mémorable rivalité : que, si saint Pierre eût pu surprendre le traître Simon, il l'eût *mis en pièces avec ses dents*. Le magicien, cédant à une puissance supérieure, jeta ses livres dans la mer Morte, brisa sa baguette inutile, et s'enfuit à Rome, où l'empereur Claude, tout d'abord, et Néron, plus tard, le tinrent en grande faveur. Saint Pierre, peu disposé à laisser son antagoniste triompher en paix, même au loin, le suivit à Rome, où deux ans après il fut rejoint par l'apôtre saint Paul. Jusqu'ici le récit peut s'étayer de sa concordance avec les Écritures ; ce qui suit appartient à la Légende.

Simon s'était vanté d'exercer le pouvoir divin, et notamment de rendre la vie aux morts. Pierre et Paul, l'accusant d'impiété, le défièrent d'accomplir ce prodige en présence de l'empereur. En effet, les artifices du magicien restèrent inutiles, tandis que nos deux saints ressuscitèrent un jeune homme. En plusieurs autres occasions, de semblables défis tournent à la honte du magicien, coup sur coup vaincu par les apôtres. Enfin, il entreprend de monter dans les airs en présence de l'empereur et du peuple. Couronné de lauriers,

soutenu par les démons qui lui obéissent, il s'élançe en effet du sommet d'une tour, et durant quelques instants semble en effet flotter dans le ciel; mais, à ce moment, saint Pierre tombant à genoux ordonne aux démons de lâcher prise; et Simon, soudain précipité, vient se briser à ses pieds.

Une très-ancienne et très-curieuse peinture à fresque, dont cette légende est le sujet, orne les murs de la cathédrale d'Assise : on l'attribue à Giunta Pisano, qui florissait avant Giotto. La figure du magicien, suspendue dans le vide et soutenue par d'affreux démons, est singulièrement fantastique. Otley a fait graver ce tableau pour sa collection des *Anciens peintres italiens*. Plus tard, vers 1770, Battoni exécuta le même tableau pour l'église des religieux chartreux à Rome. On devait le traduire en mosaïque; mais, après mûre considération, ce projet fut abandonné, la légende ne paraissant pas assez authentique pour la solennité d'une telle consécration.

Parmi les sujets traités sur les murs de la chapelle Brancaccio, dont nous avons déjà parlé, le plus admirable est la *Comparution de saint Pierre et saint Paul devant Néron*, lorsqu'ils furent accusés d'avoir méprisé les idoles. La composition de ce tableau est magnifique. A droite, l'empereur est assis sur son trône; de chaque côté se tiennent ses conseillers et ses suivants. Les physionomies, variées avec art, expriment la curiosité vague des uns, les pensées profondes, les réflexions sérieuses du petit nombre. Les deux apôtres et leur accusateur (Simon le magicien) occupent le premier plan. L'attitude énergique de saint Pierre, qui montre du doigt une idole brisée à ses pieds, concentre l'intérêt et donne au tableau toute l'unité désirable. Dans la même chapelle, on voit aussi la résurrection du jeune homme (un neveu de l'empereur, si l'on en croit la légende). Saint Pierre occupe le milieu de cette composition, remarquable par le nombre des figures et la diversité des physionomies. A ses pieds est agenouillé l'adolescent qu'il vient d'arracher à une tombe précoce. Un crâne et quelques os, dispersés autour d'eux, suffisent pour éveiller l'idée de résurrection.

On suppose généralement que saint Pierre fut martyrisé à Rome, durant la première persécution des chrétiens, qui eut lieu sous Néron, lorsque le tyran les accusa d'avoir incendié la ville éternelle. Effrayé par les supplices qu'on infligeait à ses frères, l'apôtre avait quitté Rome; mais, tandis qu'il fuyait sur la voie Appienne, il fut arrêté par une vision. Le Seigneur lui apparut, marchant vers la ville : « Où allez-vous, maître ? s'écria le fugitif, frappé de surprise : *Domine, inquit, quò vadis ?* » A quoi le Seigneur répondit : « Je vais à Rome pour y être une seconde fois crucifié. » Puis l'apparition s'évanouit. Saint Pierre, jugeant à bon droit que ces paroles renfermaient l'ordre de se soumettre aux supplices dont il était menacé, revint aussitôt sur ses pas et rentra dans la cité impériale. Sa vision est le sujet de plusieurs tableaux bien connus. Raphaël l'a peinte pour le Vatican (*sculpsit Bonasone*) ; Nicolo Alunno, dans un tableau daté de 1492; Cavalucci, sur une petite toile fort curieuse qui fait partie de la collection du Louvre ; enfin, Annibal Carrache, dont le tableau, de petites dimensions et minutieusement fini, peut servir de spécimen à sa manière la plus accoutumée. On le peut voir dans la Galerie Nationale de Londres.

Saint Pierre fut arrêté peu après son retour, et condamné au supplice de la croix. Il demanda lui-même, dans un admirable esprit d'humilité, à être crucifié la tête en bas, pour souffrir plus, et surtout d'une manière plus ignominieuse, que n'avait souffert son divin maître. La plus ancienne peinture où son martyr ait été représenté (voir d'Agincourt, XII, d'après un manuscrit *illustré*) nous le montre, en effet, élevé sur la croix, les pieds en l'air, et vêtu d'une longue tunique dont les plis sont noués autour de ses orteils. Dans une peinture du Giotto, conservée au Vatican, la croix est dressée entre les deux *metae* (on appelait ainsi les deux bornes du cirque). Vingt-deux figures de soldats ou de spectateurs entourent cette ignominieuse potence, dont une femme chrétienne embrasse le pied. En haut sont représentés des anges qui emportent au ciel, dans une gloire, l'âme du saint martyr. Masaccio a peint le

même sujet pour la chapelle Brancacci ; Michel-Ange en a fait une des célèbres fresques de la *capella Paolini* au Vatican. Cette grande composition n'a pas moins de quarante-deux figures. Saint Pierre est cloué sur la croix, que plusieurs hommes soulèvent de terre avec effort. Le beau tableau du Guide se renferme, au contraire, que trois figures : le saint et deux bourreaux. Rubens, dont cette toile célèbre fut le dernier ouvrage, a peint le même sujet sur le contre-retable de l'église Saint-Pierre, à Cologne. La principale figure, qui remplit à elle seule presque toute la toile, est pleine de vigueur, de vérité, de naturel ; mais cette agonie de vieillard, rendue avec une trop grande fidélité, fait éprouver une sensation pénible.

Parfois on représente saint Pierre avec saint Marc qui fut, à Rome, son compagnon et son interprète. Il en est ainsi dans un excellent tableau de Bonvicino que possède la galerie de Milan. Les deux apôtres sont ensemble : saint Pierre lisant, saint Marc tenant un rouleau de parchemin et un encrier : — on dirait qu'il vient d'achever son évangile, et qu'il le soumet à son maître spirituel.

Plus généralement, néanmoins, l'acolyte naturel de saint Pierre est saint Paul, dont nous voyons presque toujours l'image réunie à celle du prince des apôtres. Dans les églises les plus anciennes, ils sont représentés quelquefois des deux côtés de l'autel, ou bien des deux côtés de l'image du Christ. Ailleurs il est très-fréquent de voir la figure du Sauveur, ou celle de la Vierge et de son divin fils, ayant saint Pierre à leur droite et saint Paul à leur gauche ; — saint Pierre et saint Paul, les deux piliers, les deux tuteurs de la primitive église.

Saint Paul, bien qu'il n'ait été investi de l'apostolat qu'après l'ascension du Sauveur, prend rang immédiatement après saint Pierre parmi les premiers témoins de la foi chrétienne. De tous les apôtres, il est sans contredit celui qui s'est concilié le plus d'intérêt ; celui dont le caractère et la vie nous sont le mieux connus, et par les documents les plus authentiques. Il

serait superflu d'ajouter là-dessus à ce que nous apprennent les *Actes des Apôtres*. Quant aux légendes, elles ne disent pas grand chose en ce qui le concerne.

Les plus anciennes traditions décrivent saint Paul comme un homme petit et maigre, ayant le nez aquilin, le front haut, les yeux brillants. Remarquons cependant à ce sujet que la peinture, réduite à traduire la pensée par de simples formes et ne pouvant compenser, comme la nature, les déficiences extérieures par les dons intellectuels, il est convenable, il est nécessaire de ne pas s'en tenir là-dessus à la stricte réalité des souvenirs contemporains. Pour exprimer la magnanimité, la sagesse, l'énergie de saint Paul, le peintre ne peut guère se dispenser de lui donner une haute stature, une physionomie imposante. Le représenter petit, malingre, insignifiant et dominé par tous ceux qui l'entourent, serait sacrifier la vérité la plus essentielle, la vérité d'impression, à cette autre vérité vulgaire, inféconde, désenchantée, qui fait le mérite des anecdotes et des commérages historiques.

Aussi, dans presque toutes les effigies de saint Paul, qu'on a souvent représenté seul, il a dû à la libéralité des peintres une figure majestueuse, plus élégante, plus fine que celle de saint Pierre. On a essayé de lui conserver l'extérieur d'un philosophe grec et de donner à ses traits l'expression méditative qui distingue les penseurs des hommes faits pour agir. Sa figure est ovale, ses cheveux bouclent naturellement, sa barbe est longue et flottante. Il porte, comme attribut, le glaive qui servit à lui trancher la tête. Généralement ce glaive est dans sa main gauche. La droite tient l'Évangile.

Observons ici que, dans la peinture religieuse, l'épée est ordinairement un attribut du genre de martyr qu'a souffert tel ou tel saint. Toutefois il arrive aussi qu'elle exprime seulement le pieux combat soutenu par le chrétien fidèle. Saint Paul lui-même, en deux endroits (Éph. vi, 17. — Hébr. iv, 12), compare à une épée la sainte parole. Ainsi quand saint Paul est appuyé sur un glaive, dont la pointe est fichée en terre, ce glaive est l'emblème de son martyre; mais s'il le tient levé,

dans une attitude guerrière, il faut y voir le symbole de la guerre soutenue au nom du Christ par ce valeureux champion, avec la parole de Dieu, cette « épée de l'esprit. » Quelquefois l'apôtre a deux épées : en ce cas, l'une est l'*attribut*, l'autre l'*emblème* : mais on ne trouve jamais cette double allusion dans les peintures d'une époque très-reculée. La fresque d'*Attila*, par Raphaël, nous montre saint Pierre et saint Paul armés d'épées ; mais ici le sens figuratif n'existe pas. Les apôtres sont représentés comme de véritables guerriers, et pourvus comme tels d'armes terrestres.

Il a dû exister, dès les premiers temps qui suivirent sa mort, des portraits de saint Paul ; car saint Chrysostome nous raconte qu'il en avait un dans la chambre où il s'enfermait pour écrire. Les deux plus anciens que l'on connaisse de nos jours n'ont cependant pas de prétention à l'authenticité. L'un est une figure dessinée sur les murs des catacombes dans le cimetière de Priscilla ; elle porte l'inscription suivante : PAULUS PASTOR, APOSTOLUS. Le saint est représenté avec la toge romaine (*Bosio*, p. 519.) L'autre est dans les catacombes de Naples : une simple tunique est tout son costume.

Le grand nombre de peintures tirées de la vie de saint Paul ne nous permet pas une énumération complète. Nous nous bornons donc à présenter, dans un ordre chronologique, les sujets qu'elles offrent, avec quelques indications principales relatives à chacun d'eux.

Il est dit expressément que saint Paul, avant sa conversion, fut présent à la lapidation de saint Étienne, et quelquefois on l'a placé parmi les figures accessoires de cette sanglante scène : mais le même sentiment de vénération qui a fait reculer plus d'un peintre devant la nécessité de représenter saint Pierre au moment où il renie le Seigneur, a fait souvent omettre saint Paul parmi les témoins impassibles d'un martyr. Nous traiterons, du reste, ce point avec détails en parlant de saint Étienne.

Par la suite, l'événement le plus essentiel de cette existence fut la conversion du futur apôtre ; incident signalé à l'émula-

tion des artistes, autant par ses accessoires si dramatiques, si favorables à la peinture, que par son importance réelle. Il ne faut pas s'étonner qu'ils y soient fréquemment revenus. En général, cet épisode est traité d'une manière complexe, avec un grand nombre de personnages. On voit Paul ou tombant, ou déjà renversé de cheval, et gisant ébloui sur la terre. Son cheval se cabre, effrayé, s'il n'est déjà tombé lui aussi, et ne se roule dans la poussière du chemin. Des assistants et des soldats, les uns s'échappent dans toutes les directions, les autres contemplant la scène avec terreur. En haut est la figure du Christ, assis dans une gloire, quelquefois seule, quelquefois entourée d'anges et de saints. On peut, à l'infini, varier ces principales données, tant pour la disposition que pour le nombre des figures, leurs attitudes, les sentiments qu'elles expriment. Quant au moment de l'action, il est généralement accepté. Rien n'a été fait de plus célèbre, sur ce texte sacré, que la fresque de Michel-Ange, dans la *capella Paolina*, fresque destinée à servir de pendant au *crucifiement de saint Pierre* dont nous parlions tout à l'heure. C'est une conception immense, la dernière, dit-on, que ce puissant génie ait réalisée. Sur l'arrière-plan est une longue file de soldats gravissant une colline. Le Christ semble se précipiter hors du ciel, entouré par un bataillon angélique. Paul, conservant une grande noblesse dans son attitude humiliée, paraît frappé d'immobilité. Dans tout l'arrangement de cet ensemble imposant, il règne une dignité que très-peu de peintres ont su conserver à un sujet dont certains détails prêtent à une traduction vulgaire. Le Musée Britannique possède une grande gravure de Beatrizet d'après la fresque dont nous venons de parler. On a perdu le carton exécuté par Raphaël, sur ce même incident, pour les tapisseries du Vatican; mais la composition en est bien connue et n'égale point, à beaucoup près, celle de Michel-Ange. Le beau tableau de Rubens, conservé à Leigh-Court, n'est guère moins célèbre; mais le cavalier renversé n'a rien dans son attitude qui donne l'idée d'un homme appelé à se relever, plus fort et meilleur que jamais, de son passager abattement;

et le cheval gris, qui s'ébroue et se cabre derrière lui, reste sans contredit la meilleure portion du tableau.

Dans une gravure d'Albert Durer, une pluie de pierres tombe du ciel sur saint Paul et son escorte.

Il existe une singulière traduction du même texte par Lucas de Leyde. C'est une composition très-peuplée. On voit saint Paul, aveuglé par son éblouissement, entre deux hommes qui dirigent ses pas; un autre conduit par la bride son coursier effrayé. Plusieurs soldats et cavaliers suivent ces deux groupes, et tout le cortège s'achemine à pas lents vers la droite. Dans le lointain est représentée la scène qui vient d'avoir lieu, saint Paul à bas de son cheval, et les yeux éblouis de sa vision céleste : cette gravure, excessivement rare, est au Musée Britannique.

Cuyp nous a donné une *Conversion de saint Paul* apparemment dans le seul but de montrer plusieurs chevaux dans différentes attitudes. Celui de l'apôtre est gris pommelé, selon l'usage, et bondit en prenant la fuite, frappé de terreur. On peut encore voir une petite toile très-animée de Vincenzo Malo, qui figure dans la collection de Hampton-Court (n° 83).

Saint Paul, après sa conversion, *guéri par Ananias* qui lui rend la vue (1), n'est pas un sujet très-souvent traité. Il l'a été cependant par Vasari, Pietro di Cortona et Cavalucci.

Les Juifs flagellant Paul et Silas ont fourni un tableau à Nicolas Poussin. On voit derrière le principal groupe le conseil des Anciens, qui a condamné les deux prédicateurs évangéliques. Le même peintre a représenté *Paul et Barnabé devant Sergius* (Act. XIII, 7), et *l'Extatique vision de saint Paul*, où il se contemple lui-même, emporté par les anges (*sec. ad. Cor. XII, 3*). Poussin a traité deux fois ce sujet, et chaque fois tout différemment.

Maie c'est dans les cartons de Raphaël (à Hampton-Court) que saint Paul est le plus dignement représenté : *l'Histoire d'Elymas le sorcier*; *Paul et Barnabé à Lystra*; mais surtout la

(1) Act. des Apôtres, ix, 17.

Prédication de Paul devant l'Arcopage, nous vendent trois fois la même figure, différente d'attitude et d'expression, mais toujours pleine d'énergie et de dignité. Pour les traits, Raphaël se sépare complètement de la tradition, et n'a rien conservé du type qu'elle indiquait. Une épaisse chevelure descend sur le front de son saint Paul, dont le nez n'a point la forme aquiline.

Otre les grands cartons tirés de la vie de saint Paul et composés pour les tapisseries, Raphaël avait exécuté, dans des dimensions moindres, une série de dessins, également très-beaux, mais dont les cartons sont perdus. 1° Saul persécutant l'Église ; — 2° Marc prenant congé de Paul ; — 3° Paul prêchant les Juifs d'Antioche (Act. XIII, 16) ; — 4° Paul enrôlé parmi les faiseurs de tentes (Act. XVIII, 3) ; — 5° Paul raillé par les Juifs ; — 6° Paul imposant les mains ; — 7° Paul devant Gallus. Tous ces sujets ont été gravés.

Saint Paul prêchant les convertis d'Éphèse (Act. XVIII, 19) a été fort bien traité par Perin del Vaga, dont Bonasone a gravé le tableau. Il l'a été admirablement par Le Sueur pour le Mai des orfèvres parisiens. C'était l'usage que chaque année, le premier du mois de mai, cette confrérie commerciale, en souvenir d'une ancienne dévotion, fit offrande à l'église Notre-Dame d'un grand tableau religieux. Les peintres les plus renommés recherchaient l'honneur de composer ces tableaux dont l'exposition était entourée d'une grande solennité. Le Brun, rival de Le Sueur, avait obtenu cette brillante commande, et son *Martyre de saint André*, exécuté en Italie avec un grand soin, beaucoup de savoir et beaucoup d'imagination, avait puissamment contribué à le rendre célèbre. Le Sueur, saisissant cette occasion de se mesurer avec lui, sollicita le Mai de l'année suivante (1649), et il eut, avec le bonheur d'être élu, le talent de justifier complètement la préférence dont il avait été l'objet.

« Son succès fut complet, dit son dernier biographe. Le *Saint Paul prêchant à Éphèse* fit pâlir le *Saint André*. Il est vrai que, sans rien sacrifier de sa pureté accoutumée, sans se

permettre aucune exagération, aucun oubli de la vérité, Le Sueur n'avait rien négligé de ce qui pouvait donner de l'éclat à sa composition et produire sur le spectateur une sensation profonde. Il y a dans ce tableau un mouvement, une chaleur de ton, une ampleur de dessin qui semble, au premier abord, se rapprocher un peu du style académique; mais, plus on regarde, plus on reconnaît que, pour être animée, la pantomime n'en est pas moins toujours vraie, que les expressions comme les gestes sont d'une justesse merveilleuse, et qu'en un mot ce sont les mêmes qualités que dans ses autres ouvrages, avec plus de force dans le pinceau et une exécution plus terminée » (1).

Le Sueur avait animé sa composition en y plaçant un groupe de magiciens convertis qui apportent leurs livres de sortilèges pour qu'ils soient brûlés aux pieds du prédicateur.

Paul, après sa conversion, s'échappant de Damas (Act. ix, 25), fait partie de la série consacrée par Perin del Vaga aux incidents de la vie de saint Paul. On voit le futur apôtre se laissant glisser d'une fenêtre, dans un panier soutenu par des cordes. C'est, je pense, la seule fois qu'on ait traité ce sujet, dont les détails offrent en eux-mêmes quelque chose de trop bouffon pour que le pinceau le plus habile leur donne tout le sérieux désirable, en matière si délicate. Le bon sens et le bon goût défendent de placer un saint personnage dans une situation qui prête autant à l'équivoque et à la raillerie. *Saint Pierre mettant en fuite le dragon* (c'est-à-dire vainqueur du péché) figure dans la même série.

Paul devant Félix, fut peint par Hogarth, pour Lincoln's-Inn-Hall. C'est un tableau très-caractéristique, non de la scène ou du saint, mais du peintre lui-même. Saint Paul chargé de chaînes et son accusateur Tertullus figurent sur le premier plan; Félix et sa femme Drusilla sont assis sur un tribunal élevé qui garnit le fond; auprès de Félix est le grand-prêtre Ananias. La composition n'a rien de mauvais; les têtes sont

(1) Vitet, *Néé e sur Le Sueur et ses ouvrages*, 1841.

animées et vivantes ; elles expriment à merveille la colère, la terreur, le doute, l'attention ; mais il règne, dans la conception de l'ensemble et dans le choix des types, je ne sais quel sentiment ignoble et bas qui trahit l'immortel caricaturiste.

Hogarth, du reste, choisit depuis le même sujet pour se railler fort spirituellement des peintres flamands appelés à traiter, *invité Minerva*, des sujets religieux. Leurs anachronismes étranges, leurs accessoires hétérogènes, leur vulgaire fidélité d'interprétation, sont admirablement parodiés sur cette toile où l'on voit saint Paul (par allusion à sa petite taille) hissé sur un escabeau de bois, dont un ange malin s'amuse à scier un pied. Tertullus a le costume, la perruque, la toge et le rabat d'un avocat hollandais, etc.

Le Naufrage de saint Paul, et Saint Paul secouant la vipère qui s'est roulée autour de sa main, ont été fréquemment peints ; ce dernier sujet, admirablement, par Le Sueur.

Une des nombreuses scènes où saint Pierre et saint Paul sont réunis dans le même cadre, est leur dispute d'Antioche, à laquelle ce dernier fait allusion dans son épître aux Galates (xii, 2). « Mais quand Pierre fut arrivé dans Antioche, je lui tins tête et lui résistai, car il était digne de blâme. » C'est le sujet d'un tableau du Guide, maintenant à Milan, dans le palais Brera. Saint Pierre est assis, et saint Paul, dans l'attitude du reproche, se tient debout près de lui. Je pense que Lucas de Leyde a voulu traiter le même sujet dans cette petite planche finement burinée, où saint Pierre et saint Paul semblent s'entretenir avec ardeur. Tous deux sont assis par terre ; saint Pierre tient une clef dans sa main droite, et de l'autre indique un livre placé sur ses genoux. Saint Paul se dispose à tourner la page, et, de la main droite, il fait à saint Pierre un geste de reproche. Son pied droit est posé sur l'épée négligemment jetée près de lui.

Le martyre de saint Paul eut lieu à Rome, dans la douzième année du règne de Néron. Comme citoyen romain, il ne pouvait subir ni l'ignominie de la torture, ni celle du crucifiement, qui lui eût paru sans doute, comme à saint Pierre, une

fin trop glorieuse pour un disciple du Christ. Il fut donc décapité. Suivant la légende, sa tête rebondit trois fois sur le sol, et de chaque place touchée par elle, une fontaine jaillit. Cette ingénieuse allégorie n'a pas manqué d'être interprétée dans un sens littéral, et une église voisine de Rome a été consacrée à la mémoire de ce prétendu miracle. Elle s'appelle encore aujourd'hui l'église des Trois-Fontaines.

On trouve assez rarement, et je ne sais pourquoi, des tableaux représentant la *Décollation de saint Paul*. Giotto l'a peinte pour le Vatican. Suivant la tradition reçue, saint Pierre et saint Paul furent exécutés ensemble. Dans le tableau de Nicolo dell' Abate (galerie de Dresde), saint Pierre assiste à la mort de Paul. Ce dernier est agenouillé devant un bloc de bois, et le bourreau lève l'épée pour le frapper. Dans le fond, deux exécuteurs maintiennent saint Pierre, agenouillé sur sa croix et priant avec ferveur. Au-dessus, dans une gloire, on voit la Vierge; elle tient dans ses bras Jésus enfant qui donne des palmes à deux anges, en leur désignant les deux martyrs. Bien que le génie de Nicolo ne fût pas précisément approprié à ce genre de sujets, le récit est fidèle, et toute la composition remplie d'un sentiment poétique. La *Séparation de Pierre et de Paul*, conduits à la porte d'Ostie, hors laquelle ils doivent périr, a été peinte par Lanfranc.

Pendant la captivité des deux apôtres dans les caves Mamerlines, les deux gardiens de la prison — ils s'appelaient Proccus et Martinien — furent tellement frappés de la ferveur des apôtres et de leurs pieuses exhortations, qu'ils furent convertis, baptisés, et se déclarèrent publiquement chrétiens. Plus tard, leur foi persistante leur valut les honneurs du martyre. Valentin a peint ce sujet. On a fait de son tableau une mosaïque qui orne Saint-Pierre de Rome.

La tradition varie en ce qui concerne les reliques de saint Pierre et de saint Paul. Suivant quelques-uns, les cadavres des deux victimes furent déposés par les catéchumènes chrétiens dans les catacombes de Rome, et placés par eux dans le même sépulcre. Après un laps d'environ deux siècles,

les chrétiens grecs ou chrétiens d'Orient essayèrent de les emporter ; mais ceux de Rome s'y opposèrent, Il y eut une sorte de lutte, à la suite de laquelle les Romains demeurèrent vainqueurs, et les deux corps furent transportés dans l'église du Vatican, où il reposèrent ensemble dans une magnifique chaise soigneusement enfouie dans l'église. Parmi les gravures qui accompagnent les œuvres de Ciampini et de Bosio se trouvent deux grossières images commémoratives de cet événement. La première représente le combat des chrétiens de Rome et des Orientaux ; la seconde retrace le moment où les corps sont emportés au Vatican. Dans ces deux anciennes peintures qui furent placées sous le portique de la vieille basilique de Saint-Pierre, on aime à retrouver les types de la tradition, les traits un peu massifs, la barbe courte et bouclée, le front chauve de saint Pierre, et la figure ovale, la longue barbe de son illustre compagnon.

Au surplus, remarquons-le, l'arrangement des cheveux et la longueur de la barbe varient quelquefois ; mais on ne citerait pas un exemple, parmi les peintures qui peuvent faire autorité, d'une altération essentielle dans les conditions typiques de la physionomie.

Avant de quitter le double sujet qui nous a si longtemps retenu, nous devons aux peintres un avis important. On a souvent confondu la résurrection d'Eutychus, qui est rapportée dans les Actes des apôtres (xx, 9), avec la légende de Patrocles, échanson de Néron, qui, tombé comme Eutychus, d'une fenêtre élevée, fut rappelé à la vie par un miracle de saint Paul. La scène authentique se passa dans la Troade : la légende apocryphe a pour théâtre une place de Rome, devant le palais de Néron. Il faut encore prendre garde de confondre l'un ou l'autre de ces événements avec la légende dont nous avons parlé à propos de saint Pierre et de Simon le Magicien.

Après saint Jean, saint Pierre et saint Paul, la faveur publique et la renommée placent immédiatement saint André, du moins à ne l'envisager que comme sujet de tableaux. Il était

frère de Simon Pierre, et fut le premier appelé à l'apostolat. L'Écriture ne dit presque rien de lui, passé ce détail, et se contente d'enregistrer son nom avec celui des autres propagateurs de la sainte parole.

Mais la légende ajoute d'autres renseignements. Elle raconte qu'après l'ascension de notre Seigneur Jésus-Christ, lorsque les apôtres se dispersèrent pour porter l'Évangile à tous les peuples, saint André parcourut la Scythie, la Cappadoce et la Bythinie, convertissant partout des multitudes à la vraie foi. Plus tard, après maintes épreuves, il revint à Jérusalem, de là passa dans la péninsule grecque, et en fin de compte arriva dans une ville de l'Achaïe, appelée Patras. Il fit là beaucoup de conversions, entre autres celle de Maximilla, femme du proconsul Ægeus, et il obtint d'elle une publique profession de foi au christianisme. Le proconsul, furieux, le fit saisir, le condamna au fouet, et ensuite à être crucifié. L'instrument qui servit à son supplice n'avait pas la forme ordinaire, et se composait de deux traverses obliquement superposées :



Cette croix a gardé jusqu'à nos jours le nom de l'apôtre (1). Il y fut attaché, non point avec des clous, mais avec des cordes : circonstance dont tous les peintres qui ont représenté sa mort

(1) L'abbé Méry, dans sa *Théologie des Peintres*, observe qu'on se trompe en donnant cette forme particulière à la croix de saint André, laquelle, selon lui, ne diffère point de celle du Sauveur. Mais ses arguments n'ont rien de très-concluant, ainsi qu'on va en juger :

« Il suffit, pour montrer qu'ils sont là-dessus dans l'erreur, de voir la » *croix véritable* de saint André, conservée dans l'église de Saint-Victor à » Marseille ; on trouvera qu'elle est à angles droits, etc., etc. »

Sans doute, voir et croire ne font qu'un. Néanmoins, avant de se départir de la tradition et de l'usage, il faudrait ne douter en rien de l'authenticité de la relique suscite. Nous pensons, quant à nous, qu'il faut s'en tenir à la forme adoptée jusqu'à présent, bien que Michel-Ange, dans son Jugement de Pier, ait donné à saint André une croix commune.

n'ont pas manqué de tenir compte. La légende ajoute qu'en apercevant la croix préparée pour son exécution, saint André fléchit le genou et l'adora, comme une chose consacrée par la mort du rédempteur; ensuite il marcha triomphant au supplice. Quelques-unes de ses reliques furent transportées de Patras en Écosse, au quatrième siècle, et depuis cette époque, devenu le patron de ce pays, saint André est aussi celui de son principal ordre de chevalerie. Il est encore le patron du fameux ordre bourguignon, la Toison d'or, celui de la Russie et de sa première institution chevaleresque, dite la croix de Saint-André.

En peinture, on s'attache ordinairement à lui donner un air de famille, une ressemblance fraternelle, qui le rattachent à saint Pierre. On le représente comme un vieillard à cheveux gris, d'une taille un peu massive; ses traits sont rudes et résolus. Dans le *Cénacle*, de Léonard de Vinci, il est placé immédiatement après saint Pierre, le quatrième à la droite du Sauveur. Dans ses portraits isolés ou appartenant à la série des apôtres, il est d'ordinaire appuyé sur sa croix et tient l'Évangile dans sa main droite. Framengo, qui a taillé sa statue colossale pour l'église Saint-Pierre, le représente un bras négligemment jeté autour de sa croix, l'autre étendu, comme pour accompagner du geste une pieuse exhortation: mais il n'a pas de livre. J'ai déjà mentionné les tableaux qui représentent la *Vocation de saint Pierre et de saint André*; aussi me contenterai-je de remarquer que dans la manière la plus usitée de traiter ce sujet, c'est-à-dire quand on nous montre André déjà prosterné aux pieds du Sauveur, et Pierre, indécis encore, sur le point de quitter sa barque, il y a toute sorte de convenance et de vérité historique. Quelquefois, néanmoins, on les représente prosternés tous deux devant le Christ.

Je ne connais dans la vie de saint André que trois autres sujets dont les peintres se soient emparés. Ce sont: 1° l'adoration de la croix; 2° la flagellation; 3° le martyre.

Les plus célèbres tableaux, parmi ceux qui ont été faits sur ces trois incidents, sont sans contredit ceux du Guide et du

Dominiquin. Alors que les fresques de Sant' Andrea della Valle et de San Gregorio leur furent simultanément confiées et que la lutte s'engagea, obstinée, entre ces deux grands artistes, le Dominiquin peignit pour San Gregorio la *Flagellation de saint André* ; puis il répéta ce sujet, avec des variations importantes, sur les murs de Sant' Andrea. Le Guide peignit, pour San Gregorio, *Saint André adorant la croix* et le *Martyre de saint André*. Le Dominiquin, à son tour, voulut aborder les mêmes sujets, et il y ajouta, pour l'église de Sant' Andrea, l'*Apothéose* du saint patron : De ces toiles, les deux plus belles furent le *Martyre* du Guide et la *Flagellation* du Dominiquin. Le première fit l'admiration des artistes ; la seconde arrachait des larmes aux spectateurs. Murillo a fait du *Crucifiement de saint André* un très-grand contre-retable qui est maintenant au musée de Madrid, et dont M. Miles de Leigh-Court possède une belle esquisse presque terminée. Il a représenté le saint attaché à une croix très-haute, formée de deux troncs d'arbre non dégrossis et transversalement réunis. Des soldats, des bourreaux, des spectateurs en grand nombre vont assister au supplice. Deux anges d'une beauté merveilleuse, placés en haut dans une gloire, tiennent la couronne et la palme. Le même martyre, par le cadet des Palma, est au musée de Dresde. Rubens en a fait un grand tableau, maintenant à Madrid. *Saint André adorant la croix*, par Andrea Sacchi, peinture très-remarquable par son expression belle et simple, fait partie de la collection du Vatican. Elle ne renferme que trois figures : saint André à genoux devant l'instrument du supplice qu'il contemple avec une dévotion extatique, un des exécuteurs, et un soldat qui s'impatiente du retard, et presse l'apôtre d'en finir avec la vie.

Saint Jacques le Majeur, qui était proche parent du Christ, et qui semble avoir partagé avec Pierre et son frère Jean la faveur particulière de son divin maître, voyageait constamment avec lui, et fut présent à la plupart des événements racontés dans les Évangiles. Après l'ascension du Sauveur,

l'histoire ne fait plus mention de lui, si ce n'est pour nous apprendre qu'Hérode le tua de sa main, à peu près à la même époque où il faisait mourir saint Jean-Baptiste. Dans les anciennes traditions, on le représente comme un homme d'un caractère zélé, affectueux, mais facilement poussé à des mouvements de colère dont nous trouvons un exemple dans son imprécation contre les Samaritains inhospitaliers. (Ev. sec. Luc. ix, 54.) Léonard de Vinci, dans le Cénacle, l'a placé à la gauche du Sauveur. C'est lui qui, les bras étendus et avec un regard d'horreur, semble repousser l'imputation qui pèse sur toute l'assemblée. La tradition qui raconte son voyage en Espagne pour y prêcher l'Évangile et y fonder une église chrétienne ne repose sur aucune autorité complètement valide. Elle fixe à deux ans la durée de ce prétendu séjour, et de là fait partir saint Jacques pour Jérusalem où il souffrit le martyre. Quelque temps après, Ctésiphon et quelques autres, envoyés par les apôtres pour répandre du côté de l'Occident la doctrine évangélique, emportèrent avec eux le corps de saint Jacques. « Après s'être embarqués, continue la légende, ils laissèrent leur navire dériver au gré du vent, et furent ainsi conduits jusqu'aux rivages de la province appelée Galice, en Espagne. Or une certaine reine y régnait, laquelle était païenne, et, pour sa cruauté, fort célèbre. Mais les miracles opérés par les reliques du saint furent tels qu'elle et son peuple se convertirent. Par ses ordres fut construite une magnifique chaise, destinée à recevoir le corps merveilleux pour une église être ensuite bâtie dessus. Telle est l'origine de l'église de Compostelle, un des plus fameux pèlerinages de l'Europe. » — Saint Jacques devint par la suite le saint patron de l'Espagne, et les légendes de ce pays ont porté sa gloire dans les deux Mondes.

Quand il est représenté seul, ou comme faisant partie de la série des apôtres, saint Jacques est vêtu en pèlerin. Il porte le bâton, les sandales, et parfois aussi le chapeau à coquilles ; parce que, suivant la légende, il fut le premier des apôtres qui entreprit un voyage en terre lointaine, ou bien encore

par allusion aux pèlerins qui venaient de loin porter leur hommage à son église. Hors d'Espagne, on trouve peu de portraits de saint Jacques; mais, en revanche, il figure dans presque toutes les églises de la péninsule. Les deux plus beaux sont une effigie à mi-corps par Murillo, et une autre en pied par Ribera, celle-ci peinte pour la chapelle de l'Escorial. Toutes deux sont maintenant au musée de Madrid.

Selon la légende espagnole, saint Jacques, se promenant un jour avec ses disciples sur les bords de l'Èbre, eut une vision qui lui montra la Vierge assise au sommet d'une colonne de jaspe. Elle lui commanda de faire bâtir en cet endroit même une église qui lui fût dédiée. De là le temple si connu sous le nom de *Nuestra señora del Pilar*. Poussin a représenté cette vision dans un tableau qui appartient au Louvre.

Une autre belle légende, relative à saint Jacques, a fourni le sujet de plusieurs tableaux. Le roi Moregat avait, dit-elle, consenti lâchement au roi de Cordoue un tribut annuel de cent vierges (783-788). En 844, Abdéram II (*Al Mouzaffer*) ayant réclamé cette redevance féodale, le roi Ramire I^{er} prit les armes et marcha contre les Maures, accompagné de toute la population virile de la Galice et des Asturies (1). Le défi de Ramire

(1) Le *Romancero general* attribue cette résistance héroïque aux amers reproches d'une jeune fille qui pénétra dans le conseil « sans en demander la permission » et y fit entendre un énergique anathème contre le fatal tribut.

» Si c'est, lui dit-elle, pour faire périr secrètement ton royaume que tu vas ainsi le dépeuplant, mieux vaudrait, ce me semble, y mettre le feu une bonne fois, ou tout au moins tu devrais donner les hommes en tribut et otage; car ce serait donner aux Maures autant d'ennemis qui les tiendraient en crainte. Mais, en leur donnant cent vierges, ne songes-tu pas qu'elles cessent de l'être, et que, de chacune d'elles, il nait cinq ou six enfants qui deviennent nos ennemis?...

» Si c'est la guerre qui t'effraye, eh bien, roi couard, ces mêmes vierges dont tu causes le malheur viendront te la faire; et si elles la commencent une fois, elles vaincront sans aucun doute, car ces femmes sont des hommes, tandis que tes hommes ne sont que des femmes.»

A ces mots quelques-uns s'émurent. Le roi, honteux et confus, résolut

est accepté par Abdérame, campé dans les environs de Logroño. Après une terrible journée de combat, la nuit sépare les deux armées. Ramire, endormi dans sa tente, voit saint Jacques lui apparaître en songe pour lui annoncer que la victoire doit rester aux chrétiens. A son réveil, il envoie chercher les prélats et ses capitaines auxquels il raconte son rêve. Le matin venu, il le raconte encore aux soldats, en parcourant leurs lignes serrées, et il les engage à compter sur l'aide céleste. Animé par ce présage, qui réveille toute leur ardeur, ils s'élancent au combat. Tout à coup on voit saint Jacques, monté sur un coursier blanc comme le lait, et agitant un drapeau de la même couleur. Il guide à la charge l'armée chrétienne qui remporte une victoire décisive, en laissant soixante mille Maures étendus sur le champ de bataille. Telle fut la célèbre bataille de Clavijo, et depuis lors le cri de guerre espagnol a toujours été le nom du champion céleste grâce auquel elle avait été gagnée (1).

Les peintres espagnols n'ont pas négligé une tradition nationale si favorable à leur génie. On voit dans la cathédrale de Séville un contre-retable regardé comme le chef-d'œuvre de Roelas, et qui représente saint Jacques à cheval, l'épée haute, foulant aux pieds les soldats maures. Voir encore, dans la chapelle de l'Escorial, la *Bataille de Clavijo* peinte par El Mudo. Le même sujet traité par Carreno de Miranda figure dans la galerie espagnole du Louvre. Il existe une grande et belle gravure de Martin Schongaver représentant saint Jacques aux prises avec les Maures. Il est à cheval, en habit de pèle-

de mourir ou de délivrer son royaume. Il réunit ses gens de guerre, et, soutenu par le glorieux saint Jacques, il livra bataille et fut vainqueur.

(1) Ce n'est pas le seul récit qui se rattache à la légende (regardée comme apocryphe) du Tribut des cent vierges. La forteresse de Simancas, célèbre comme le dépôt des archives historiques de l'Espagne, fut ainsi nommée, disent les historiens, parce que cette ville devait fournir sept jeunes filles à l'infâme redevance; ces vierges chrétiennes aimèrent mieux se mutiler que d'obéir au roi. Elles se coupèrent toutes la main droite. *Siets mancas, sept mains.*

rin, avec le chapeau à coquilles. Les infidèles sont foulés aux pieds et mis en déroute.

Le *Martyre de saint Jacques* a été peint par Altichieri pour l'église de San Giorgio, à Florence. Le saint est à genoux. Le bourreau, qui a déjà levé son épée, le regarde avec compassion. Cette donnée du peintre peut lui avoir été suggérée par la tradition. Elle dit que, lorsque saint Jacques fut conduit au supplice, sa douceur et sa résignation produisirent une grande émotion parmi les spectateurs, à ce point que son accusateur lui-même se convertit ensuite à la religion chrétienne, et fut martyrisé à son tour. Je ne connais pas d'autres sujets empruntés à la vie de saint Jacques.

Ce que j'ai dit de saint Jean, comme Évangéliste, me dispense de parler de lui parmi les apôtres. Je remarquerai seulement que, dans les images primitives, on le représente sous les traits d'un vieillard. Overbeck a suivi cette tradition reculée dans ses *Quatre Évangélistes*. Néanmoins ceux qui voudront y déroger, soit par goût, soit par toute autre raison de convenance particulière, auront pour eux un long usage adopté par les plus grands maîtres. Peut-être la règle serait-elle de le représenter jeune, quand on n'envisage en lui que l'apôtre, et vieux quand il est peint en sa qualité d'Évangéliste.

Saint Philippe était né à Bethsaida, près la mer de Galilée, et, suivant toute apparence, il exerçait la profession de pêcheur. Il fut des premiers que le Christ appela sur ses traces. Du reste, les Évangiles ne nous disent rien de ce qui le concerne. Suivant la tradition, il fut crucifié à Hiéropolis, en Phrygie, où il avait prêché contre le culte d'un serpent monstrueux (*Cave's Lives of the apostles*). Dans le *Cénacle*, il est le troisième à la droite du Christ, et, la main sur la poitrine, il semble protester de son innocence.

Saint Philippe, quand il est peint isolément, est en général un homme dans la force de l'âge, d'une physionomie bénigne.

presque sans barbe (1), en rapport avec la sérénité de son naturel tout à fait sympathique. Il porte toujours comme attribut une croix dont la forme varie; quelquefois elle est très-petite, et il la tient à la main. Quelquefois c'est une haute croix en forme de T; quelquefois encore un long bâton surmonté d'une petite croix latine. La croix de saint Philippe peut avoir une signification double, selon qu'elle est une allusion à son martyre, ou bien à la légende qui nous le montre vainqueur des idoles et arrêtant à Hiéropolis les progrès de la peste par la seule vertu de la croix qu'il promenait dans les rues de cette cité. Dans ses portraits gothiques, il est quelquefois entouré des idoles qu'il a brisées, gisantes à ses pieds. Il tient l'Évangile à la main. La figure de saint Philippe par Beccafumi, qui l'a représenté un livre à la main, est remarquable et justement fameuse, pour l'air de grandeur que le peintre a su y répandre. Il y a aussi une belle statue du même saint, sur la façade de l'*Or san Michele*, à Florence. Je ne connais pas de tableaux emprantés à sa biographie, bien que ses prédications contre le dragon ou serpent d'Hiéropolis, ainsi que sa mort tragique, eussent pu fournir d'excellents sujets.

Il faut, du reste, éviter de confondre saint Philippe l'apôtre avec saint Philippe le diacre. Ce fut ce dernier qui baptisa l'un des officiers de la reine Candace (*Actes*, VIII, 38). Cet incident a été reproduit dans plusieurs paysages du premier ordre, et d'une manière fort bien entendue. Claude, Salvator Rosa, Rembrandt, Cuyp, l'ont ainsi traité; Jan Both également, dans un beau tableau qui appartient à la Galerie de la Reine.

Saint Barthélemy, le sixième apôtre, est tout justement et à peine nommé dans l'Évangile, avec ses douze collègues. Suivant la légende, il était originairement agriculteur. Après

(1) Il a une très-longue barbe, au contraire, dans certains tableaux qui représentent le groupe des Apôtres. Mais sur ce point, voir Boissi, *Sul Casasolo di Leonardo da Vinci*.

l'ascension du Christ, il partit pour l'Inde, emportant avec lui l'évangile de saint Matthieu. Il alla de compagnie avec saint Philippe, à Hiéropolis, prêcha dans la Cilicie, dans l'Arménie. puis, arrivé dans la ville d'Albanopolis, il y fut condamné à mort comme chrétien. Écorché d'abord, et ensuite crucifié, il y cueillit la palme du martyre. Ses reliques furent rapportées de Cilicie à Bénévent, et de là vinrent à Rome. Les effigies isolées de saint Barthélemy le représentent comme un homme robuste, aux traits grossiers et hâlés par le soleil. Sa barbe et ses cheveux sont touffus et d'un noir de jais. Il tient d'une main l'évangile, et de l'autre un grand couteau, l'instrument de son supplice. Les vieux peintres d'Allemagne et de Flandre, en lui conservant scrupuleusement cette physionomie vulgaire et cet attribut équivoque, lui ont donné la tournure d'un véritable boucher. Quelquefois il porte sa peau sur son bras exactement comme un fashionable de nos jours, son paletot imperméable. C'est ainsi que Marco Agrati l'a représenté dans la statue qui décore la cathédrale de Milan ; statue fameuse par la précision des détails anatomiques qui en font un *écorché* de premier ordre, et par l'inscription fanfaronne gravée à sa base. Saint Barthélemy joue un rôle assez important dans le Jugement dernier de Michel-Ange, qui l'a représenté tenant d'une main sa peau sanglante dont il fait hommage au Rédempteur, de l'autre un large couteau dont il étreint la poignée. Le seul incident de sa vie qui s'offrit aux peintres était son martyre, et les détails affreux de cette boucherie semblaient trop révoltants pour qu'on tentât de les reproduire. Ribera, cependant, ce pinceau féroce, ce sombre génie, trouvant cette scène d'accord avec son tempérament d'artiste, l'a traitée plusieurs fois avec des soins assidus, une horrible vérité. Non content de ceci, à plusieurs reprises, il en a fait des esquisses fort travaillées. De toutes les peintures ayant ce martyr pour sujet, la meilleure à mon sens, c'est-à-dire la moins dégoûtante, est un petit tableau d'Agostino Carracci, qui jadis appartient à Charles I^{er}, et fait maintenant partie de la galerie Sutherland. Il est facile de voir que l'artiste avait dans la pensée le sup-

plice de Midas, et tempérerait, par ses souvenirs mythologiques, la crudité de la tradition religieuse. Dans le *Cenacolo*, saint Barthélemy est placé le dernier à la droite du Sauveur.

J'ai longuement parlé de saint Matthieu, qui vient le septième sur la liste des apôtres (1), et n'ajouterai ici qu'un seul renseignement : c'est qu'il existe à Florence une belle statue de lui, par Lorenzo Ghiberti. Elle tient un gros livre et n'a aucun autre emblème qui puisse servir à faire reconnaître le saint. On le confondrait donc aisément avec tout autre disciple du Christ, et même avec le sage Platon, que cette statue, au premier coup d'œil, nous rappelle plus que tout autre.

Saint Thomas, appelé Didyme, était Galiléen de naissance et pêcheur de profession. En deux occasions principales rappelées dans l'Évangile de saint Jean (XI, 16; XX, 19), il se fit remarquer parmi les apôtres. Dans le *Cenacolo*, il est placé immédiatement derrière saint Jacques le Majeur. Parmi les bizarres légendes qui se rattachent à son nom, je n'en veux mentionner qu'une, parce qu'elle explique l'attribut ordinairement placé dans la main de saint Thomas; savoir, une règle de charpentier ou d'architecte.

« Tandis que saint Thomas était à Césarée, notre Seigneur lui apparut et lui dit : Le roi des Indes Gondoforus a dépêché son prévôt Abanes, lequel a ordre de lui ramener des ouvriers bien experts dans la science de l'architecture, qui lui doivent bâtir un palais plus beau que celui de l'empereur de Rome; maintenant, prends-y garde, je t'ordonne d'aller trouver ce monarque. » Thomas partit en effet. Gondoforus lui commanda de lui construire un palais magnifique, et lui donna les fonds nécessaires pour ce travail. Sur quoi le roi fit un voyage et demeura deux années absent. Et pendant ces deux années, au lieu de bâtir le palais, saint Thomas distribua aux pauvres tous les trésors qui lui avaient été confiés. Aussi quand le roi

(1) Voir le premier article sur *les Évangélistes*.

fut de retour, grandement irrité, ordonna-t-il que saint Thomas fût saisi, mis en prison, et il cherchait en lui-même quelle horrible mort il lui pourrait infliger. Sur ces entrefaites, le frère du roi mourut, et le roi résolut de lui ériger un tombeau splendide ; mais le défunt, quatre jours après son trépas, se leva soudain, se mit sur son séant et dit au roi : « L'homme que tu veux faire périr dans les tortures est un serviteur de Dieu. Sache que j'ai été dans le paradis, où les anges m'ont fait voir un merveilleux palais, construit en or et argent, enrichi de pierres précieuses, et ils m'ont dit : Ceci est le palais que l'architecte Thomas a bâti pour ton frère, le roi Gondoforus. » Et quand le monarque eut ouï ces paroles, il courut à la prison, d'où il tira tout incontinent son pieux captif. Sur quoi Thomas lui dit : « Ne sais-tu pas que, pour acquérir les biens célestes, il faut tenir en petite estime ceux de la terre ! Il y a dans le ciel — et ils y sont sans nombre — de riches palais, préparés dès le commencement du monde, pour ceux qui en achètent la possession par leurs œuvres de foi et de charité. Tes richesses, ô roi, peuvent te frayer la route vers une de ces brillantes demeures ; mais tu ne saurais les y emporter avec toi » (1).

Cette allégorie, naïvement fantastique, n'a pas besoin de commentaires qui en fassent ressortir le sens profond et la beauté manifeste. Je présume que, dans les mains de saint Thomas, la règle de charpentier rappelle sa mission d'architecte spirituel, et l'histoire du roi Gondoforus. Quelquefois, du reste, il tient la lance, instrument de son martyre.

Le seul sujet où la figure de saint Thomas occupe la principale place, est son refus de croire, indépendamment du témoignage de ses yeux, à la résurrection du Sauveur. Je n'ai jamais trouvé de tableau ou de gravure des premiers temps qui fût consacré à cet épisode du Nouveau Testament, si ce n'est — et l'occurrence est rare — lorsqu'une série de dessins ou de peintures englobe tous les incidents de la

(1) Abrégé du récit contenu dans la *Légende dorée*.

vie du Christ et de sa passion. En revanche, dans les modernes écoles d'Italie, et parmi les tableaux flamands, on trouve assez fréquemment des *incrédulités* de saint Thomas. On remarque deux variantes essentielles dans la manière de les traiter. Tantôt saint Thomas, avec une expression de doute et de crainte, place sa main droite sur les plaies du Sauveur; tantôt, ses doutes ayant cessé, il lève les yeux vers le ciel, dans l'attitude de l'étonnement et de l'extase.

Parmi ceux qui ont adopté la première de ces interprétations, Rubens mérite d'être nommé le premier. Son tableau, bien connu d'ailleurs, est classé parmi les chefs-d'œuvre. Le peintre a donné un rare degré de vérité à l'expression de la physionomie du saint, qui pose la main sur le flanc de la victime céleste. Saint Jean et saint Pierre sont derrière lui. Dans le tableau de Van-Dyck, saint Thomas, penché en avant, examine la main du Christ.

Un dessin attribué à Raphaël autorise la seconde manière de comprendre cette scène importante. Nicolas Poussin l'a pleinement adoptée, dans un grand tableau qui ne compte pas moins de douze personnages. On connaît celui du Guerchin, au Vatican. La critique y a signalé, comme un défaut essentiel, la disposition maladroite qui fait voir de profil les deux principaux personnages. Un peintre de nos jours, Camuccini, a exécuté le même sujet pour une mosaïque, placée à Saint-Pierre.

Le neuvième apôtre est saint Jacques le Mineur, quelquefois appelé saint Jacques le Juste. Proche parent du Christ, il fut particulièrement aimé de lui. Après l'ascension, il remplit le premier les fonctions d'évêque à Jérusalem, où il se rendit fameux par sa piété, sa sagesse et ses instincts charitables. La fameuse épître qui porte son nom est empreinte de ces sentiments caractéristiques. Sa ferveur de propagande ayant excité la fureur des pharisiens, des scribes et surtout la jalouse colère du grand-prêtre Anan, ils précipitèrent le saint du haut des terrasses du Temple. Il tomba au milieu d'une populace

furieuse, et l'un des assistants lui écrasa la tête avec le rouleau d'un ouvrier foulon.

C'est ce rouleau de bois massif qui sert à faire reconnaître les portraits séparés de saint Jacques le Mineur. Suivant une ancienne tradition, il ressemblait tellement au Christ, soit par la taille, soit par les traits du visage, qu'il était difficile de les distinguer (1). — La sainte Vierge elle-même, continue la Légende, les aurait pris l'un pour l'autre : et ce fut cette ressemblance elle-même qui rendit nécessaire l'horrible baiser par lequel Judas signala le Christ aux soldats de Pilate. Elle est restée le trait caractéristique de la figure donnée à saint Jacques par les peintres qui l'ont le mieux rendue; et, pour ne citer qu'un exemple, Léonard de Vinci n'a pas manqué de la signaler dans le *Cenacolo*, où l'apôtre, vu de profil, est placé le cinquième à la droite du Christ. Raphaël a suivi la tradition dans sa composition sur le même sujet, et dans son carton du *Reproche à Pierre*. Je n'ai jamais rencontré de tableau emprunté à la vie ou à la mort de saint Jacques le Mineur.

Saint Simon, surnommé le Zélateur, et saint Jude (ou Thaddée), sont quelquefois représentés ensemble, parce que, suivant la tradition, ils étaient frères, et qu'après avoir ensemble prêché l'Évangile dans la Syrie et la Mésopotamie, ils souffrirent ensemble le martyre. Saint Simon fut scié par morceaux, et saint Jude, préalablement cloué à une croix, fut percé de flèches, disent les uns, ou tué, selon les autres, à coups de pique et de bâton. Dans les effigies de ce dernier saint, l'attribut le plus ordinaire est une croix renversée; jamais de flèches; fréquemment une pique ou hallebarde. Mais saint

(1) N'est-il pas étonnant que le professeur Hess, dans la série des Apôtres qu'il a peinte pour l'église de Tous les Saints à Munich, ait attribué cette merveilleuse ressemblance à saint Jacques le Majeur? Les artistes allemands sont en général si érudits et si consciencieux en ces matières, que le professeur aurait peut-être à nous donner les raisons qui l'ont déterminé à se départir d'une donnée que l'autorité de saint Ignace semblait avoir définitivement consacrée.

Simon tient invariablement une scie, et il est toujours représenté comme un vieillard, conformément à la tradition, qui le déclare le doyen des Apôtres. Dans le *Cénacle* de Léonard, déjà tant de fois cité, saint Simon et saint Jude sont les deux derniers à la gauche du Christ.

Saint Mathias, qui fut choisi par le sort pour remplacer le traître Judas, est le dernier sur la liste des Apôtres. Suivant la Légende, il souffrit le martyre à Colchis, soit par la lance, soit par la hache. Les peintres italiens ont adopté le premier de ces instruments ; le second est resté traditionnel parmi les Allemands. Je n'ai jamais vu de lui un portrait à part. Mais, si je ne me trompe, la cérémonie de son élection (*Actes*, I, 26) a fourni le sujet de quelques peintures.

Quant à Judas Iscariote, sa figure n'occupe une place essentielle que dans deux sujets capitaux, il est vrai : la dernière Cène et la trahison du Christ. Ils appartiennent tous deux à la vie du Sauveur, qui doit naturellement avoir son chapitre à part dans un livre comme le nôtre. Aussi nous bornerons-nous à quelques remarques. Toutes les fois qu'on a peint Judas, le principal but a été de rendre ses traits aussi haïssables que l'art pouvait y parvenir. On s'est donc efforcé de leur faire exprimer la bassesse, la trahison, la malignité ; ce qui s'est généralement exécuté en exagérant le type juif de sa figure, rendue plus hideuse encore à l'aide d'une chevelure et d'une barbe roussâtres. Léonard de Vinci raconte qu'il chercha pendant plusieurs mois, dans les prisons et parmi le rebut de la populace, la tête et les traits qu'il aurait voulu donner à son Judas. Cependant, et malgré son talent connu pour l'exagération des difformités et de la laideur humaine, il a moins bien réussi ce type horrible que la noble figure de saint Jean. Le contraire est arrivé à Raphaël, ce peintre de la beauté par excellence. Dans cette inimitable composition, que Marc-Antoine a gravée, le Judas est un chef-d'œuvre de laideur morale, sans aucune exagération physique : et encore le peintre d'Urbino n'a-t-il point usé du même artifice que Léonard, qui recule

Judas au sein d'une ombre épaisse, afin de rendre plus marqué le contraste de sa figure avec celles des autres disciples vivement éclairés. Quand on veut se rendre compte de ce que peut le talent du peintre pour la dissection des caractères et leur mise en œuvre comme élément dramatique, c'est à ces deux grandes pages qu'il faudrait, avant tout, recourir.

Dans la Cène du Giotto, Judas est seul sur le premier plat et la main étendue vers le plat. Dans celle du Poussin, il tient une bourse serrée dans ses mains, et se glisse hors de la salle. Luca Signorelli, peignant l'institution du Sacrement eucharistique, représente le Christ au moment où il distribue aux apôtres l'hostie consacrée, Judas glisse la sienne dans une espèce de poche ou de bourse appendue à sa ceinture. Ce tableau est très-ancien et très-curieux. Si le détail que nous venons de citer n'a rien que de trop naïf pour être imité, du moins faut-il convenir qu'il caractérise merveilleusement l'époque et le peintre.

Vers l'année 1594, Clément VIII commanda au Barroche de peindre une Cène pour le contre-retable de *Santa-Maria sopra Minerva*. Le peintre imagina de glisser parmi les apôtres la personne même de Satan, parlant à l'oreille de Judas et lui conseillant de trahir son Maître. Le pape trouva la licence un peu forte, et déclara « *che non gli piaceva che 'l demonio si dimestivasse tanto con Gesu Christo.* » Et il enjoignit au peintre de faire disparaître la malencontreuse figure. L'idée, en effet, semblait émaner d'un peintre flamand plutôt que d'un artiste italien.

Schalken a fait, dans le vrai style de son pays, un *Judas recevant les trente deniers*. La scène se passe dans un appartement éclairé par des flambeaux. Rembrandt a un *Judas rejetant le prix du sang*. Je ne me rappelle pas d'autres tableaux dont Judas Iscariote soit le principal personnage.

O. N. (*The Athenæum.*)

Miscellanées.

CHANTS DES COSAQUES DE L'UKRAINE (1).

Durant la période du moyen âge, où l'occident et le midi de l'Europe étaient couverts de châteaux forts, où Rhodes et Malte offraient un dernier asile aux ordres militaires religieux, faibles débris des multitudes armées qui avaient envahi la Palestine, on ne se doutait guère qu'au delà du rempart opposé par la Pologne aux barbares orientaux, il existait une confédération puissante de peuplades exclusivement livrée au métier des armes, ne vivant que par la guerre et pour la guerre. Par une étrange fatalité, ces hommes, qui luttaient pour une cause sacrée, pour la défense de leur religion et de leur nationalité, ne reçurent finalement qu'un nom d'opprobre, celui de Cosaques, synonyme de pillards et de sauvages, dans l'opinion de toutes les nations civilisées. Leur histoire n'en occupe pas une place moins importante dans les annales du midi de l'Europe orientale. Leur organisation guerrière, comme un arbre vigoureux, couvrit bientôt de ses branches le Dniéper, le Don, la mer Noire, la mer d'Azof, le Volga, le Vaik, le Caucase et l'Oural, branches sorties toutes d'une même souche, vivant d'une même sève, malgré leur nombre et leur apparente diversité.

Des auteurs appartenant aux diverses nations européennes ont écrit et commenté l'histoire des Cosaques ; mais il faut

(1) Voir dans la *Revue Britannique*, année 1840, un curieux article sur l'organisation sociale des Cosaques.

avouer qu'il n'est guère de sujets de recherches historiques qui aient été aussi mal compris. Cette apparente anomalie s'explique d'abord par l'ignorance de la langue slave commune à tous ces écrivains. En second lieu, par les récits inexacts de voyageurs dont la grande majorité semble avoir pris pour devise que tout ce qui diffère de nos usages est essentiellement barbare. A ces causes il faut ajouter la jalousie nationale que les Cosaques ont toujours inspirée à leurs voisins. C'est donc encore une question intacte que la nature réelle de ces peuples, qui, après la perte entière de leur indépendance et de leur liberté, n'en ont pas moins légué à la postérité des monuments indestructibles de leur nationalité, de leurs coutumes et de leurs mœurs originales : — leur poésie.

Les chants nationaux des Cosaques ont résonné pendant des siècles sur les deux rives du Dniéper, sans attirer l'attention du reste de l'Europe. Ils ne pouvaient plaire aux Polonais, car cette poésie sauvage était pour ainsi dire teinte de leur sang, et le goût des Russes pour toute espèce de littérature est de bien fraîche date. Les passions qui mirent si longtemps l'Ukraine et la Pologne aux prises devaient s'éteindre avant que ce dernier peuple pût éprouver de la sympathie pour ses anciens sujets, et c'est à cette sympathie, née de communs revers, que l'Ukraine doit la conservation de sa histoire et de sa littérature, les deux derniers soutiens de sa nationalité vaincue. Lach Szyrma fut le premier Polonais qui attira l'attention du public sur cet objet, en imprimant deux chants de l'Ukraine dans un recueil périodique, publié à Vilna, en 1824. Le prince russe, Certelev, suivit son exemple, et en publia plusieurs autres. Peu de temps après, une nombreuse collection de chants populaires polonais et russes fut imprimée à Lamberg, avec leurs mélodies respectives, arrangées par le célèbre compositeur Lipinski. On espérait une plus riche collection encore de Chodakowski, Polonais qui voua sa fortune et sa vie à cet objet. Sa mort prématurée détruisit cette espérance; mais, par bonheur, les chants qu'il avait recueillis tombèrent dans les mains de M. Maxymowicz. Avec

l'aide de quelques Russes, celui-ci parvint à publier près de trois mille chants de l'Ukraine, à Moscou, en 1834 (1). Plusieurs de ces chants mériteraient plutôt le titre de poèmes épiques, s'ils étaient arrangés avec un ordre habile. Réunis à un ancien poème sur l'expédition du duc russe Igor, œuvre d'un auteur inconnu, ils peuvent prendre place à côté des Niebelungen, cette Iliade des peuples du Nord.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que nous allons émettre une opinion critique à l'égard de ces poésies. Les règles d'Aristote sont ici hors de saison. Byron ne disait-il pas que tout poète devait être son Aristote? Cela est surtout vrai des poètes primitifs. Si l'on nous demande ce qu'est la poésie, nous répondrons c'est le contraire de la prose. Qu'est-ce alors que la prose? C'est une chose terrestre, passagère, mortelle. La poésie, au contraire, est du ciel. Elle survit à toutes les ruines; elle seule, dans notre chétive planète, jouet du temps et de l'espace, prête l'éternité aux sentiments humains. Elle suit les pas de la religion, son type divin, et verse comme elle la paix dans le sein des hommes. La poésie se sent mieux qu'elle ne se définit. Goethe la comprenait ainsi : « La véritable poésie, selon lui, est semblable à un évangile séculaire, par son interne sérénité, par son calme extérieur. Seule elle peut nous délivrer des fardeaux qui nous retiennent à la terre. Comme un ballon aérien, elle nous enlève avec notre lest dans les plus hautes régions. Elle nous révèle à vol d'oiseau les labyrinthes les plus inextricables de ce monde. Les œuvres poétiques les plus gaies comme les plus sérieuses ont un même résultat, celui de modérer, par une heureuse et ingénieuse représentation des objets, le plaisir et la peine. »

Il y a, selon nous, deux genres de poésie, l'une toute d'imagination et de sentiment, l'autre qui unit à ces deux éléments la pensée réfléchie. La première mérite un peu le reproche de Socrate qui accusait les poètes de ne pas savoir ce qu'ils disent ;

(1) *Piesni Ukrainkic*, wydane przez P. Matymowicza, w Moskowie, 1834. (Chants de l'Ukraine, publiés par Maximowicz, à Moscou, 1834.)

la seconde peut être comparée à une plante qui, non-seulement se couvre de feuilles et de fleurs, mais produit aussi des fruits. Byron parlait sans doute de la première, lorsqu'il disait que le sentiment faisait les poètes. Ce ne peut être là qu'une poésie d'un ordre inférieur, telle qu'on la rencontre chez toutes les nations durant la seconde période de leur existence, celle de leur jeunesse. Goethe a parfaitement défini cette situation de l'homme dans sa tragédie d'Iphigénie, quand il lui fait dire : « Je ne pense pas, je sens. » Il nous paraît inutile de faire observer que nous entendons ici par sentiment la pensée irréfléchie qui n'a pas la conscience d'elle-même, et qu'on pourrait appeler inspiration ou vision. La jeunesse des peuples est d'ordinaire une époque abondante en symboles, en mythes religieux, poétiques, moraux. L'homme s'entretient directement avec la nature ; il semble encore enfermé dans son sein ; il est initié à ses secrets. Tous les objets lui révèlent leurs qualités mystérieuses, et il y puise des émotions douces, belles et vraies. C'est alors que le coucou pleure la mort du Cosaque, en l'absence de sa mère et de sa sœur, ou l'avertit du prochain danger. L'aigle, « son frère, » reçoit son dernier soupir et porte ses adieux à sa famille. Les corbeaux, les pies, les faucons, les alouettes, les vents mêmes se joignent en chœur pour chanter l'hymne de deuil du guerrier tombé. Le soleil envoie ses rayons ; la rosée est exacte à descendre pour que la tombe du héros soit couverte d'une herbe haute et verdoyante. Le lait qui se mêlait au sang rosé, sur les joues de la jeune vierge, est caillé par une sorcière, dès qu'elle perd son innocence et un vampire épuise la source de son cœur. L'amante trahie laboure le champ avec ses pensées et l'arrose de ses regrets. Les brillants Hohliks (sorte d'anges), entourés d'une lumière rose, et portés sur de blancs nuages, descendent du ciel, et apportent des consolations à l'heure de l'infortune.

On sent que la variété de pareilles images, toutes empruntées à des objets palpables, ne peut être bien grande, et qu'une poésie de cette nature est renfermée dans un cercle au delà duquel commence, non pas la parfaite harmonie des

sphères, mais la monotonie. C'est le défaut de la poésie d'Ossian et de celle des peuples de l'Ukraine.

On peut diviser les chants cosaques, publiés par M. Maxymowicz, en *duma* et en *chants* proprement dits.

Les *duma*, dit-il, sont des poèmes chantés d'ordinaire par les *Badura*. Ils diffèrent des chants par leur caractère épique et narratif, et par leur construction rythmique composée d'un nombre indéfini de syllabes. Il arrive souvent, par suite du penchant lyrique des habitants de l'Ukraine, qu'un *duma* prend le caractère d'un chant, aussi bien que son rythme et sa mesure. Les vers des *duma* sont généralement rimés; leur sujet est historique. »

Pour compléter cette définition, ajoutons que les *Badura* sont, ou plutôt étaient, car ils deviennent de plus en plus rares, les bardes, les ménestrels, ou même les rhapsodes de l'Ukraine, car là tout rappelle la poésie Hellénie. Certains *duma* sont en effet des fragments d'un poème épique régulier. D'autres ne sont que des chroniques rimées, semblables à ces premiers essais que l'on trouve chez toutes les nations. Comme spécimen du premier genre, nous choisirons un *duma* relatif à la victoire gagnée par les Cosaques sur les Polonais, à Czecryn. Il commence par de pieuses réflexions :

« Ah! dans notre célèbre Ukraine, il y a eu de bien terribles moments, bien des saisons de malheur. Il y a eu des pestes et des guerres. Personne n'est venu en aide aux Cosaques; personne n'a élevé pour eux des prières au ciel. Dieu seul, le saint Dieu ne nous a pas oubliés. Il nous a aidé à arrêter des armées puissantes, à repousser l'ennemi. Les furieuses tempêtes sont passées, le calme leur a succédé. Personne n'a pu nous conquérir. Ce n'est pas un jour ni deux jours que les Polonais Lachy ont pillé l'Ukraine. Ils ne nous ont pas accordé un moment de trêve. Jour et nuit leurs chevaux étaient bridés. Ils se sont mis en marche à la rencontre de notre hetman *Valevayko*. Que médite notre brave hetman? quel est son dessein? quel sort prépare-t-il à ses compagnons? Dieu seul le sait, le saint Dieu qui lui prête sa force. »

Le *duma* peint ainsi l'approche des Polonais :

« Au delà de la montagne un nuage s'élève, il s'élève et s'avance. La fou-

dre gronde dans la direction de Czechryn. L'éclair luit sur l'Ukraine. Ce sont les Polonais qui ont traversé trois fois trois rivières. »

L'armée polonaise prend position ; les trompettes sonnent. Le duma poursuit ainsi :

« Ce n'est pas le tonnerre sacré qui gronde dans le ciel au milieu des nuages. Ce ne sont pas les saints que l'on conduit en la présence de Dieu, ce sont les Polonais qui battent leurs tambours et sonnent de leurs trompettes. »

L'armée polonaise se rassemble ensuite pour entendre la harangue de l'hetman ; puis elle traverse une rivière, campe et garnit ses retranchements de canons. En face des batteries sont dressées trois croix. Deux Cosaques y sont déjà pendus. La troisième semble attendre une autre victime, dit le duma :

« La croix attend celui que les balles épargneront, celui que les balles ne frapperont pas. C'est pour lui qu'est dressée la croix de frêne. »

Les Cosaques, de leur côté, déploient leurs bannières à la vue des Polonais. On y lit ces mots :

« Paix aux fidèles chrétiens ! L'infernal banquet est déjà prêt pour leurs ennemis les Polonais. La croix attend celui qui l'a dressée. »

Après avoir tracé le panorama de la bataille, le duma raconte rapidement les suites du combat :

« Alors notre armée marcha sur quatre voies ; sur quatre voies et le cinquième champ. (Cette expression est fréquemment répétée dans le duma.) Notre armée vainquit les Polonais de tous côtés, sur tous les chemins de traverse. Les Polonais demandèrent merci et ne purent l'obtenir. Les Cosaques ne font aucun quartier. Les Cosaques ne pardonnent pas une invasion. »

Le duma se termine comme il a commencé, par de graves réflexions religieuses empreintes d'une tristesse prophétique, car cette victoire même devait attirer bien des malheurs sur l'Ukraine.

« Notre peuple aussi sera malheureux ; le coucou l'a chanté. Il a chanté ce qu'il avait entendu parmi les saints. Tout ce que chante le coucou doit arriver. Dieu nous protège. Il connaît l'issue de ce que médite notre het-

man, comme il connaît les desseins de notre hetman qu'il assistera de toute sa puissance. Il ne nous est pas donné de les connaître. Notre devoir est de prier Dieu et de nous résigner en sa présence. »

Le duma suivant n'a pas la simplicité de la poésie populaire ni l'allure élégante d'un chant, ni la continuité d'une narration poétique ; c'est un dithyrambe à la manière de Byron et qui rappelle, sous plus d'un rapport, *le Giaour*. Trois troupes de Cosaques sont en route. Les chefs des deux premières sont remplis de lugubres pensées, de noirs pressentiments. Le troisième chef, qui d'après la tradition était un ivrogne, et que ses camarades enterrèrent dans un baril d'eau-de-vie, entonna une chanson à boire. Ces images sombres et gaies se succèdent dans le duma sans liaison apparente. Plus d'un poète moderne envierait au porte-étendard Samka sa noble verve et ses tableaux sinistres.

« En avant ! Les Cosaques marchent sur quatre routes ; sur quatre routes et un cinquième champ. Samko suivait une des routes, et le porte-étendard était accompagné de près de trois mille hommes, tous braves Zaporogues. Ils font caracoler leur chevaux, ils brandissent leur sabres, ils battent leurs tambours, ils prient Dieu et font le signe de croix. Mais Samko ! il ne fait pas caracoler son cheval, il contient son ardeur, il serre la bride. Il médite ; il pense. L'enfer confonde ses méditations ! Samko médite, il pense ; il murmure ces mots : Eh quoi ! si les Polonais brûlaient nos Cosaques comme les damnés dans l'enfer ? s'ils faisaient un banquet de notre chair ? si nos têtes cosaques parsemaient la steppe trempée de notre sang, jonchée de nos sabres brisés. Elle périra comme la poussière cette renommée des Cosaques qui a parcouru le monde comme un voleur, renommée plus vaste que la steppe, et qui se répandait avec un bruit semblable au mugissement du vent ; elle avait des échos en Turquie, en Tartarie, et maintenant elle se brise contre le tranchant du fer polonais...

« Le corbeau croassera en volant sur la steppe. Le coucou pleurera dans les bosquets ; les faucons gris gémiront, les aigles rapides s'abattront, et tout cela pour leurs frères, leurs compagnons, les Cosaques intrépides ! Eh quoi ! le tourbillon les a-t-il ensevelis dans le sable ? ou sont-ils descendus dans l'enfer, ces noirs guerriers ? on ne les voit plus ni dans la steppe, ni dans les plaines de la Tartarie, ni sur les montagnes turques, ni sur les noires collines, ni dans les champs de la Pologne. Le corbeau géмира, il croassera ; il abaissera son vol au-dessus de la terre étrangère. La terre est

jonchée de cadavres, les sabres luisent, les os craquent, les sabres se brisent et la pie noire sautille sur la plaine. Et les têtes des Cosaques? Elles sont aussi tannées que le cuir du cordonnier Semen. Et leurs longues tresses? aussi rudes que si le diable en avait fait des bouchons de paille; elles sont toutes roidies par le sang caillé. Hélas! les Cosaques avaient acquis assez de gloire! »

Le duma, pour mieux le définir, est une élogie héroïque consacrée à la mémoire de quelque chef illustre. Le duma suivant, remarquable par une pathétique simplicité, célèbre la mort de l'hetman Swiergowski :

« Quand l'hetman Jean Swiergowski devint la proie des Turcs, ils tuèrent ce brave chef et lui coupèrent la tête. Ils la placèrent au haut d'une lance. Leurs trompettes sonnèrent. La tête du mort fut exposée à leurs sarcasmes, à leurs railleries.

» Voyez-vous là-bas descendre ce nuage? Les corbeaux se rassemblent sur la plaine. L'obscurité s'étend sur l'Ukraine. Elle pleure la perte de son hetman. Alors sur la vaste plaine les vents soufflent avec violence et mugissent. Oh! répondez, qu'avez-vous fait de votre hetman?

» Les aigles noirs prennent leur essor en criant : Où avez-vous creusé la fosse de votre hetman? et l'alouette monte au ciel en chantant : Où avez-vous laissé votre brave hetman? - Près de la belle cité de Kilia s'élève la tombe; notre hetman git sur la frontière turque. »

Un autre duma, du même genre, se termine par deux vers vraiment poétiques. Ce sont les paroles placées dans la bouche du Cosaque Morozensko, sur le point d'être écartelé par les Turcs ou les Tartares, après avoir été écorché vif, ou suivant l'énergique expression du duma, dépouillé de sa chemise rouge. Le prisonnier mourant veut voir encore une fois sa terre natale et s'écrie :

« Oh! que ne puis-je gravir le sommet verdoyant de la montagne pour contempler de loin mon Ukrainel »

Ce regret de la patrie, au milieu d'un affreux supplice, est quelque chose de profondément touchant. La fermeté du guerrier dans les tortures rapprochée de cette sensibilité est un trait non moins admirable du tableau :

« Attache donc mes mains par derrière, maudit Tartare ! »

Les vers suivants sur un champ de bataille de cette Ukraine où « les regrets se respirent avec l'air, » ont aussi leur beauté emphatique :

« La plaine est couverte de ténèbres. Un Cosaque la traverse à cheval. Il se dirige vers la montagne ; il gravit son flanc escarpé et il parle à la montagne : Haute montagne, dis-moi pourquoi tu ne t'es pas enflammée aux feux du matin ? — Oh ! je n'ai pas brûlé ce jour-là. J'ai bouilli dans le sang. — O montagne ! dis-moi si c'était le sang de nos amis ou de nos ennemis ? — C'était un rapide torrent rouge ; c'était du sang cosaque mêlé au sang polonais. »

Un autre duma nous représente le Cosaque mourant sur le champ de bataille :

« Le vent soupire ; l'herbe gémit ; un Cosaque est étendu mourant ; sa tête penchée repose sur une pierre. Une bannière ombre ses yeux prêts à se fermer.

» Son coursier noir se tient près de lui. Un aigle gris s'est posé près de sa tête ; il enfonce ses serres dans la chevelure du Cosaque, ses yeux se fixent sur sa proie humaine. »

Le guerrier parle à l'aigle gris :

« Aigle, soyons bons frères. Lorsque tu auras enlevé ces deux yeux de ma tête, envole-toi, et parle de moi.

» Va trouver ma mère chérie. O aigle, écoute-bien ce que tu dois lui dire à cette mère que je ne reverrai plus, quand elle te demandera comment son fils est mort.

» Dis-lui qu'il combattait pour un chef de renom, dont les bienfaits s'étaient répandus sur la terre de Crimée. Tatar Chan était le nom de son maître ; il aurait pu avoir pour récompense une royale fiancée ; mais, hélas ! il n'a qu'une tombe dans la plaine »

Voici d'autres vers qui brillent comme les premiers, de traits pittoresques :

« La tombe de la plaine parle au vent vagabond, et cette tombe isolée lui parle ainsi : Souffle sur moi, ô vent, de peur que je ne me flétrisse ; souffle-moi la fraîcheur, de peur que je ne devienne noire.

» Souffle sur moi, pour que la jeune herbe pousse et reste toujours verte ! mais vaines paroles. Jamais le soleil ne luit sur cette tombe ; aucune brise ne la caresse, et ce n'est que loin de là, bien loin, que l'herbe verdoie. »

Le *duma* que nous allons citer nous montre le Cosaque abandonnant sa demeure pour le champ de bataille et nous peint bien toutes les misères de sa condition. Ce *duma* est le type de beaucoup d'autres et doit être fort ancien. Le style en est plus allégorique, les transitions plus fréquentes, plus brusques, plus hardies que d'ordinaire :

« La tempête secoue la forêt ; les vents luttent avec violence. Un voile de ténèbres s'étend sur la plaine. La mère chasse son fils du séjour de son enfance : pars, mon fils, et ne reviens pas. Pars loin d'ici, que les Turcs s'emparent de leur proie. — O ma mère, les Turcs sont de bons amis pour moi. Ils fêteront ma bienvenue. Ils me feront présent de rapides coursiers.

» La tempête secoue la forêt ; les vents luttent avec violence. Un voile de ténèbres s'étend sur la plaine. La mère chasse son fils du lieu de sa naissance : Pars, mon fils, et ne reviens pas ; pars loin d'ici, et que les féroces Tartares s'emparent de leur proie. — O mère ! les Tartares sont des amis pour moi. Ils me feront bon accueil. Ils me feront des présents d'or et d'argent.

» Une sœur amène le cheval de l'écurie ; une autre lui apporte ses armes ; mais sa petite sœur lui dit en pleurant : Dis-moi, frère, quand revien-dras-tu ?

» O ma sœur, rassemble le sable de la plaine et sème les grains sur la pierre nue ; arrose-les de tes larmes au lieu de pluie, et visite-les tous les jours au lever de l'aube. Lorsque le sable poussera comme l'herbe de la prairie, alors compte sur le retour de ton frère.

» La tempête secoue la forêt ; les vents luttent avec violence. Un voile de ténèbres s'étend sur la plaine. La mère s'écrie : O mon fils ! reviens. Que les mains de ta mère lavent ta longue chevelure. — O ma mère, ma mère, ma chevelure sera lavée par la pluie. Le vent du désert la séchera. et, pour la peigner, il y a assez de buissons épineux. »

Entre un grand nombre de chansons, nous en choisirons une nommée la *Senrata*. C'est le nom d'une fleur de l'espèce de l'*anemona patens*. D'après la mythologie grecque, les anti-

mones naquirent des pleurs versées par Vénus sur le corps d'Adonis. En Ukraine, on attribue des qualités prophétiques à cette fleur.

LA SENTRAVA.

• La vieille femme s'en alla pleurant, pleurant — elle remplissait sa maison de ses plaintes — elle se lamentait comme une vieille caille.

• La jeune sœur cueillit la sentrava, la fleur qui prédit la destinée. — O ma mère! que dit la sentrava? Parle-t-elle de la mort du Cosaque?

• — La sentrava croissait dans les champs, ma colombe. Le chagrin l'a cueillie et te l'a donnée. Ton frère Jean ne s'éveillera plus de sa tombe. »

Les passions, chez ce peuple toujours remuant, toujours agité, semblent avoir atteint leur dernière violence. La chanson suivante donne une idée de leurs excès sauvages.

Oh! ne va pas à leur fête cette nuit,

Grégoire, ô Grégoire!

Il y a des sorcières parmi les belles jeunes filles,

Grégoire, ô Grégoire!

Crains la belle jeune fille au front brun,

Grégoire, ô Grégoire!

Car elle jettera sur toi un charme fatal,

Grégoire, ô Grégoire!

Elle a déterré la plante le dimanche,

Hélas! c'était pour Grégoire.

Le lundi matin elle l'a lavée,

Hélas! pour Grégoire!

Le mardi elle a fait bouillir la plante vénéneuse,

Hélas! pour Grégoire!

Le mercredi le poison était versé,

Hélas! pour Grégoire!

Quand le jeudi vint, il ne respirait plus,

Grégoire, ô Grégoire!

Le vendredi on l'a conduit au cimetière,

Grégoire, ô Grégoire!

La mère a battu sa fille le samedi,
Grégoire, ô Grégoire !

Méchante fille, pourquoi l'as-tu tué ?
Grégoire, ô Grégoire !

Mère, ô mère, le chagrin ne connaît pas la justice,
Grégoire, ô Grégoire !

Pourquoi a-t-il engagé sa foi trompeuse à deux jeunes filles ?
Grégoire, ô Grégoire !

Maintenant, il ne sera plus pour elle ni pour moi,
Grégoire, le perfide Grégoire !

Il se nourrit de la terre froide et humide,
Grégoire, le perfide Grégoire !

Tu as le prix que tu as mérité,
Grégoire, perfide Grégoire !

Quatre planches de chêne, une cellule étroite et noire,
Grégoire, le perfide Grégoire !

Que les jeunes gens apprennent ce qui les attend,
Grégoire, ô Grégoire !

Lorsqu'ils engagent leur foi perfide à deux jeunes filles,
Grégoire, ô Grégoire !

Ta destinée est maintenant d'être la proie des vers,
Grégoire, ô Grégoire !

Tandis que je jouis des plaisirs du monde,
Grégoire, ô Grégoire !

O Juive, viens ici, apporte la coupe de vin,
Grégoire, ô Grégoire !

Je veux chanter l'hymne funèbre du perfide,
Grégoire, ô Grégoire !

Les vers suivants, espèce de représailles, chantés par les jeunes hommes, peignent la destinée d'une jeune fille qui a perdu son innocence.

« Jeune fille, oh ! belle jeune fille, pourquoi tes joues sont-elles si pâles ? Pourquoi le lait s'y est-il caillé ?

» Qu'est devenu le sang pur et rosé qui se mêlait au lait ? Un vampire a sucé le sang de tes joues ; une vilaine sorcière a fait cailler leur lait. »

Un grand nombre de ces chansons déplorent la fuite rapide du temps, et l'inutile regret des années perdues ne saurait être plus poétiquement exprimé :

« Où vous êtes-vous enfuis, jours de ma jeunesse ? Vous êtes-vous cachés dans les bois sombres, errez-vous dans les bocages ? O mes jeunes années, qu'êtes-vous devenues ? Vous êtes-vous pliées dans les feuilles que le vent de la steppe a emportées ? »

Ces vains soupirs après un passé qui ne peut revenir s'expriment d'ordinaire ainsi :

« Il (ou elle) a atteint ses jeunes années sur le pont de houx ; mais il (ou elle) n'a pu les rappeler. »

Le houx est un arbre symbolique en Ukraine. Rien de plus simple encore, de plus énergique que cette peinture de la perte irréparable de la vie. Une mère parle à la tombe de son fils :

« Tends-moi, ô mon fils, ô jeune aigle, tends-moi seulement une de tes mains. — O ma mère, je voudrais bien vous tendre les deux mains ; mais la froide terre pèse sur ma poitrine. Je ne puis lever les mains. »

Voici encore une gracieuse et touchante image :

« Une jeune fille jette une fleur dans le courant rapide. Sa mère vient avec un seau pour puiser de l'eau, et elle retira la fleur du courant et la fleur était fanée. Alors elle comprit que sa fille serait malheureuse. »

Ce petit nombre de citations ne nous permettent-elles pas de conclure qu'il est au pouvoir de l'homme de s'élever par la seule énergie du sentiment dans cette haute sphère où les ailes de la pensée nous transportent, quand nous écoutons les belles strophes de la muse classique. Ce n'est donc pas une erreur de prétendre avec Schiller qu'il y a une vie intellectuelle, particulière aux nations non lettrées, plus sympathique, plus animée, plus plastique. C'est dans la sphère de cette existence que réside d'ordinaire l'inspiration, la pure vision du beau et du vrai, où de nos jours il n'est plus donné d'atteindre, si ce n'est aux génies du premier ordre, complètement maîtres de leur art. Les habitants de l'Ukraine conservent encore cette limpide sponta-

néité d'expression. La douleur les magnétise encore. Son génie les inspire. Voici comme les parents pleurent la perte de leurs enfants :

« Les pères et mères sont allés à la recherche de leurs fils. Ils les demandent à tout le monde. — Hélas ! les aigles n'accompagnent plus vos fils. Vos fils ont refusé d'être soldats, ils ont préféré un établissement dans la rivière Boh. »

C'est-à-dire qu'ils se sont noyés pour échapper au recrutement. Combien d'établissements semblables chaque année en Russie ! Mais tournons-nous vers des sujets qui, d'après l'expression de Goëthe, doivent d'abord mourir *dans la réalité* pour vivre dans les chants ; reportons-nous au temps où les habitants de l'Ukraine, bien malheureux d'ailleurs, jouissaient au moins de ce premier des biens de l'homme sur la terre, la liberté. Nous terminerons nos citations par un duma intitulé *la Fuite des trois frères d'Azof*, composition dont le mérite est indépendant de l'époque et de la localité qui l'ont produite :

« De noirs nuages cachent ton beau ciel, ô cité riante d'Azof ! Trois frères fuient en secret pour échapper à la captivité cruelle.

» Les deux aînés sont montés sur de rapides chevaux ; mais le plus jeune n'a pas de monture. Les racines et les pierres blessent les pieds du pauvre Cosaque. Son sang rougit la terre.

» Il parle ainsi à ses frères les cavaliers : Frères, mes frères, écoutez ce que j'ai à vous dire. Faites reposer vos chevaux et attendez-moi. Puis vous vous dirigerez vers quelque cité chrétienne.

» Le second cavalier entendit les cris de son frère et son cœur fut ému de pitié ; mais le premier lui reprocha sa faiblesse et lui dit : Regrettes-tu l'esclavage ?

» Perdrons-nous le temps à écouter les plaintes de notre frère, lorsque nos ennemis sont sur nos traces, armés de fusils ou de sabres, décidés à nous tuer ou à nous remettre dans les fers.

» — Si vous ne voulez pas m'attendre, mes deux frères, faites au moins tourner vos chevaux rapides à droite. Ensevelissez mon corps dans la plaine, que je ne sois pas la proie des oiseaux et des bêtes.

» Mais le second lui dit : Frère, cela ne se peut. Jamais on n'aurait entendu parler d'une pareille action. Un coup de lance peut-il être notre salut ? Pouvons-nous tremper nos sabres dans le sang de notre frère ?

» Eh bien, mes frères, puisque vous refusez de me tuer, quand vous aurez atteint ce bois, voici ce que vous ferez pour moi. Coupez des branches d'épines et jetez-les sur la route. Elles guideront mes pas.

» Les frères se hâtent de gagner la forêt sombre. Le cadet pleure amèrement, et il jette les branches d'épines sur le chemin pour qu'elles guident les pas de son frère.

» Ils traversent l'épaisse forêt et gagnent la plaine où il ne croît plus de buissons. Alors le cadet déchire la bordure rouge de sa veste ; il en parseme les fragments pour indiquer le chemin.

» Lorsque le plus jeune frère eut dépassé les buissons d'épines, il voit les morceaux d'étoffe rouge dispersés. Il les rassembla, et ses pleurs coulèrent en abondance. Hélas ! ce n'est pas sans raison que ce vêtement est déchiré.

» Hélas ! hélas ! mes frères ne sont plus de ce monde. Leurs maîtres cruels les ont atteints, et ils ont passé près de moi, tandis que j'étais couché dans les broussailles.

» Ils ont tué mes frères avec le sabre et le fusil. Puisse le Dieu miséricordieux me montrer la place où ils sont morts ! Je creuserai leur tombe dans la vaste steppe. Je les ensevelirai.

» Le premier jour de son voyage, il ne mangea pas de pain ; il passa le second sans trouver d'eau à boire. Le troisième, le terrible vent du désert souffla, et l'ouragan furieux courba son corps affaibli.

» Oh ! j'ai suivi assez loin la trace des rapides cavaliers, dit-il en atteignant la haute montagne du Sawar. Il est temps de reposer les pieds du Cosaque. Et il s'étendit près de la montagne pour mourir.

» Et aussitôt les aigles abattirent leur vol autour de lui, et ils regardaient fièrement ses yeux mourants : Soyez les bienvenus, aigles bruns. Oh ! volez vers moi, s'écriait le Cosaque.

» Aigles, arrachez ces yeux de ma tête, quand je ne verrai plus ce beau monde de Dieu ! Ainsi parla le Cosaque, et il rendit son âme au Dieu plein de miséricorde.

» Alors les aigles descendirent sur lui et ils arrachèrent les yeux de leurs

orbites, comme il le leur avait dit. Les autres oiseaux vinrent aussi pour avoir leur proie, et les loups se rassemblèrent à l'entour.

» Ils dépouillèrent ses os de leur chair. Ce fut un grand festin au milieu des buissons. De sombres hurlements, des mugissements sourds furent l'hymne funéraire du Cosaque.

» D'où venait le coucou qui se percha près de sa tête pour chanter d'une voix si triste ? Comme une sœur pleure son frère, une mère son fils ; ainsi pleura le coucou.

» Cependant les cavaliers poursuivaient leur route vers une ville chrétienne, où ils espéraient trouver le repos. Mais un noir chagrin pesait sur leur cœur. Et ce n'était pas un vain pressentiment.

» Hélas ! hélas ! qu'est devenu notre jeune frère ? Car assurément il n'est plus de ce monde. Quand notre père et notre mère nous feront un bon accueil et nous demanderont de ses nouvelles, que leur répondrons-nous ?

» Ainsi parla le second. L'aîné répondit : Nous dirons qu'il ne serait pas le même maître que nous. Il faisait nuit, et notre frère dormait lorsque nous nous sommes échappés de nos chaînes. Nous n'avons pu l'éveiller pour fuir avec nous.

» Le cadet répondit : Frère, il nous conviendrait mal de dire une pareille chose. Si nous mentons à nos parents, leurs prières attireront sur nous quelque grand malheur.

» Les frères sont parvenus dans la plaine de Sawar. Ils se reposent un instant sur le bord de la rivière. Ils y font boire leurs chevaux. Tout à coup paraissent les musulmans.

» L'impie musulman les tue tous les deux ; il écartèle leurs corps ; il jonche la terre de leurs membres ; il plante leur tête au haut d'une lance ; il insulte aux deux frères morts.

Comment conserver dans une traduction littérale en prose la beauté, l'harmonie, la vigueur de l'original ? Il faut comprendre la langue de l'Ukraine pour apprécier la richesse de sa construction grammaticale, les nuances de signification, nuances délicates, infinies, dont le même mot est susceptible par un léger changement de terminaison. Pour concevoir l'harmonie sonore de ces chants cosaques, qu'on s'imagine un mélange de l'ancien grec et du moderne italien. Nous ne di-

rons rien de leurs mélodies : comment en donner une idée ? C'est une espèce de musique dont le type est inconnu chez nous. A quoi les comparer ? peut-être aux soupirs prolongés des vents qui soufflent dans leurs vastes steppes.

Un grand nombre des chants publiés par Maxymowicz ont été composés par des nobles polonais établis dans l'Ukraine. De nos jours même, l'un d'eux, Padura, promet de devenir le Macpherson de cette contrée. Ses compositions jouissent d'une popularité universelle. Peut-être aurons-nous l'occasion de leur consacrer un examen spécial.

Toute bonne action a sa récompense. Les Polonais n'auront pas à se repentir d'avoir aimé la poésie de la pauvre Ukraine. Les chants cosaques ont servi de modèle au *duma* que le vénérable Niemcewicz a consacré aux monarques et aux héros de la Pologne. Ce *duma* est devenu une œuvre nationale. La poésie moderne polonaise a beaucoup gagné à cette alliance étrangère. Quatre poètes polonais se sont partagé le domaine intellectuel de l'Ukraine. Zaleski et Olizaroski chantent sa belle et antique liberté ; Goszcynski a peint les horreurs de son histoire ; Maczewski s'est réservé le plus vaste champ, celui des douleurs, des regrets. Ce dernier poète est mort. Les trois autres accordent dans l'exil et pour des oreilles étrangères leurs harpes sonores.

J. G. (*Foreign Quarterly Review.*)

Romans.

SYBILE OU LES DEUX NATIONS,

PAR BENJ. D'ISRAELI (1).

M. D'Israeli en convient tout le premier, *Sybyle* (comme *Coningsby*) n'est qu'un cadre où il fait passer la politique avant le roman. L'auteur est le chef du parti de la *Jeune Angleterre*, — s'il existe un chef là où tous sont égaux à peu près par l'âge, le talent, la position sociale, — si on peut appeler parti une fraction de cinq à six membres de la chambre des communes, dont l'opposition à sir Robert Peel semble toute personnelle, dont les doctrines sont une critique négative de ce qui se fait, une critique à laquelle manque la conclusion nécessaire, c'est-à-dire l'indication de ce qu'il y aurait à faire: car avec toutes ses prétentions de *jeunesse*, de *progrès* et d'*avenir*, jusqu'ici la *Jeune Angleterre* n'a guère su exprimer qu'un regret peu logique du *passé*. *Sybyle*, avec son nom prophétique, n'est encore qu'une autre figure d'un temps qui n'est plus, une héroïne rétrospective. Que pourrait être en l'an de grâce 1845, une novice religieuse, qui vit comme perdue au milieu de la protestante Angleterre, ne sachant trop si le couvent n'est pas le but de la femme, et, qui, alors même qu'elle se marie par amour, fixe un dernier regard dévot vers le cloître? Cette personnification n'est pas la seule

(1) *Sybil or the two nations*, by D'Israeli. 4 vol., prix : 3 fr., chez Beaudry, quai Malaquais; et chez Stassin et Xavier, rue du Coq-Saint-Honoré, n° 9.

qu'on puisse traiter d'anachronisme dans le roman : le père de Sybille est catholique aussi, et de plus un descendant des anciens peux normands; mais lui, du moins, il tient au temps présent par son état et ses opinions. Gérard, c'est son nom, s'est fait ouvrier et chartiste. Il est le contre-maitre d'une filature de coton et un des chefs du communisme anglais. Singulière transformation d'un ancien noble, sans doute : mais il est vrai que M. D'Israeli n'a pas pensé que le descendant en ligne directe des conquérants normands pût adopter une profession si plébéienne et une opinion si radicale autrement que par suite d'un accident tout à fait exceptionnel. Gérard n'a qu'une tradition vague de son origine : les papiers qui le rendraient seigneur et riche propriétaire ont été soustraits à son père. Il est né aussi pauvre que noble. Aussi n'en déplaît au romancier politique, quel mérite a donc Gérard d'avoir recours à ses bras pour vivre? Qu'a-t-il à perdre en proclamant la loi agraire? Ce qui serait plus héroïque, sinon plus neuf, ce serait un vrai châtelain se dépouillant de ses titres et de ses biens, pour descendre libéralement dans les rangs du peuple et y reconquérir par le travail une position sociale, l'autorité d'une noblesse primitive, l'influence du caractère et de la vertu. Mais, hélas ! on ne se fait pas volontiers de roi artisan, d'évêque meunier : notre désintéressement politique a toujours son mobile caché, la vanité pour le moins. Ainsi, à côté du noble chartiste qui se glorifie de ses mains calleuses, parce qu'il n'a pas toujours eu de quoi acheter des gants blancs, et dont la fille n'aimerait peut-être pas tant la vie des nonnes s'il ne fallait pas une dot moins considérable pour entrer au couvent que pour entrer en ménage, M. D'Israeli a placé un autre rejeton de l'aristocratie existante, un membre du patriciat, qui lui aussi est fort tenté de descendre, non pas jusqu'au travail de l'ouvrier, mais jusqu'à celui de l'artiste ou du littérateur. Malheureusement Égremont n'est qu'un frère cadet ; il a mangé sa légitime : il est obligé d'emprunter à son aîné, et c'est celui-ci qui, d'après la loi anglaise, jouit du manoir paternel, des honneurs paternels, etc. Tels sont les plus honnêtes ou les moins

égoïstes personnages du roman de M. D'Israeli; car dans sa verve satirique, le romancier s'est laissé aller à prêter des vices et des ridicules à tous les autres types des classes qu'il a voulu peindre. Ses nobles et ses parvenus, ses douairières intrigantes et ses demoiselles à marier, son ministre puseyste et son ministre évangélique, son frère aîné et son frère cadet, son journaliste et ses orateurs populaires, appartiennent tous à une race dégénérée. Rien de grand, rien de purement généreux dans les diverses passions de tous ces membres des clubs aristocratiques ou des clubs démocratiques. L'opposition et le contraste, si essentiels dans le drame et la fiction, ne produisent donc qu'un médiocre effet dans *Sybile*. C'est que le roman manque d'ensemble, c'est qu'à vrai dire il n'y a pas de roman, mais une suite de petits tableaux et de petites scènes entremêlées de petites descriptions et de petites narrations historiques. Ne cherchons pas dans le nouvel ouvrage de M. D'Israeli, autre chose que ce qu'il a voulu y mettre : la politique sous la forme romanesque, une exposition de principes sous la forme du dialogue, et surtout quelques-uns de ces paradoxes ou de ces idées hasardées qu'un homme de tribune n'oserait pas exprimer à la chambre des communes, devant une assemblée législative, et qu'il essaye sur un public d'amateurs. Un jour, supposons que l'homme politique arrive aux affaires, il lui sera plus commode de renier une opinion ainsi formulée qu'un discours solennel. Quel est le ministre auquel on a jamais demandé la rétractation d'un poëme ou d'un roman? Qu'à son tour, après avoir criblé sir Robert Peel de ses épigrammes, M. D'Israeli devienne un jour ministre, il rira le premier au nez des catholiques, des israélites et des frères cadets qui croiraient qu'il va rétablir les moines et les religieux sous prétexte qu'ils avaient jadis réalisé le *communisme* : nommer les juifs évêques, sous prétexte que les apôtres étaient juifs; abolir le droit d'ainesse parce qu'il a donné dans *Sybile* le beau rôle à un frère cadet; réaliser, en un mot, son Utopie hébræco-catholique ou son Océana monarchico-républicaine.

En attendant, comme parmi les petits tableaux et les petites

scènes de *Sybille* il en est qui nous semblent rendre assez bien l'inquiétude morale de la société actuelle en Angleterre et la fatale opposition du luxe égoïste des hautes classes avec la misère de la classe ouvrière, nous comprenons que les *Magazines* anglais y aient puisé de nombreuses citations, et nous avouons même que ces fragments sont en général assez piquants, ceux-là surtout où l'auteur excelle comme homme d'esprit et d'imagination dans le paradoxe. Ainsi, lorsqu'on accuse le puséysme de vouloir rétrograder jusqu'aux vieilles superstitions du papisme, il est curieux de voir un membre du parlement édifier le public des lecteurs de romans par une théorie du monachisme examiné au point de vue des doctrines économiques. Nous citerons de préférence cette prédication dialoguée contre la réforme spoliatrice de Henri VIII.

Le romancier prétend d'abord que l'histoire d'Angleterre est tout entière à refaire, et que pour cette tâche il faudrait autant de courage que d'érudition. Tous les grands événements ont été dénaturés, les grandes et les petites causes dissimulées, des personnages essentiels supprimés. Bref, l'histoire telle qu'on la trouve dans les livres est une mystification, un roman aussi fabuleux que la république de Platon ou les aventures de ce Pierre Wilkins qui raconte gravement comme quoi il a vu un peuple d'hommes volants. Il est certain que l'histoire d'Angleterre est un terrain neuf qui attend son Niebuhr, et il est fâcheux que M. D'Israeli préfère rivaliser avec Walter Scott plutôt qu'avec Hume et Lingard. A son point de vue, sa lorgnette de romancier nous révèle déjà un immense horizon, et par exemple la généalogie d'une seule famille nous découvre la secrète origine d'une moitié au moins de l'oligarchie britannique ou *rénitienne*; car selon M. D'Israeli il y a synonymie. Cette famille est celle de lord Marney, qui, avec toutes ses prétentions de race conquérante, descend tout simplement d'un des commissaires nommés sous Henri VIII pour diriger la spoliation des monastères, et qui eut le talent de faire sa part bonne en s'emparant de l'abbaye de Marney. Naturellement les propriétaires laïques de Marney-abbey se firent

whigs, et williamistes sous Jacques II, lorsqu'ils eurent peur que Jacques II ne rétablît les moines après avoir rétabli les jésuites. Il devinrent comtes sous la reine Anne, et ils aspirèrent depuis deux générations à être ducs. Transformés aujourd'hui en tories de la nouvelle école, ils espèrent bien que sir Robert Peel fera quelque chose pour eux. La branche aînée de la famille est représentée par lord Marney, qui habite le château patrimonial d'où il tire son titre, splendide et pittoresque château situé à une certaine distance de l'abbaye corfisquée, dont les ruines servirent en partie à sa construction. Le luxe moderne et tous les raffinements du *comfort* anglais en font une demeure tout à fait digne d'un duc : certes, le châtelain, lorsqu'il se promène dans sa grande salle de réception, a bien le droit de s'étonner que les feuilles de fraisier ne décorent pas encore les couronnes de son blason. Un triple contraste résume ici admirablement la physionomie actuelle du paysage anglais et les événements politiques ou sociaux des trois derniers siècles ; les eaux de la Mar entourent de leur humide méandre le parc seigneurial, les ruines du vieux monastère et la petite cité agricole qui, au milieu d'un site ravissant, expose la misère de la classe populaire à côté des magnificences du vampire aristocratique. — « A l'exception de la grand rue morne et régulière, malgré un édifice mesquin prétentieusement décoré du nom de Bourse, Marney ne se compose que de ruelles étroites, de maisons bâties de pierres assemblées avec de la boue, dont les lézardes livrent passage à tous les vents, et couronnées de cheminées mutilées qui menacent de leur chute un chaume crevassé, plus semblable au faite d'un tas de fumier qu'à l'abri d'un cottage. Devant les portes de ces demeures courent des ruisseaux d'égouts infects, ou s'amassent des mares d'eau croupissante, imprégnant les murs de leurs miasmes homicides. » On devine quelles malheureuses créatures le typhus dévore dans ces bouges.

« — Marney, dit M. D'Israeli, est cependant une des *métropoles* du travail agricole où se sont réfugiés les paysans de tout un district ; les propriétaires, et surtout les comtes de Marney,

ayant depuis un demi-siècle poursuivi la destruction systématique des cottages sur leurs domaines, pour s'exempter d'y nourrir la population en cas de disette. Pendant la dernière guerre, une manufacture était venue au secours de ces paysans opprimés, mais, après leur avoir procuré un soulagement passager, les roues de l'usine ne troublaient plus depuis longtemps les eaux de la Mar. Privés de cette ressource momentanée, ils étaient de nouveau répandus sur la terre qui les avait rejetés, et ils tiraient de son sein de marâtre une maigre subsistance. Leur rentrée dans les paroisses environnantes avait été vue avec douleur : tous les moyens avaient été ingénieusement mis en œuvre pour les repousser encore. Les riches qui profitaient de leurs bras avaient bien soin de ne pas les laisser s'établir sur le sol, et quoique la concurrence eût bien déprécié dans ce canton le prix des journées de travail, ceux qui étaient assez heureux pour obtenir cette médiocre rémunération de leurs efforts, avaient à faire matin et soir une longue course pour aller au labour et pour revenir dans les taudis, où autour du foyer mal allumé s'asseyaient avec la famille la fièvre, sous toutes les formes, la pâle Consomption, le Synochus et les autres maladies énervantes ou frappant comme la foudre, qui sévissent aussi bien le pauvre paysan que l'ouvrier des manufactures, dans cette Angleterre encore appelée quelquefois la joyeuse Angleterre (*merry England*). » — M. B. D'Israeli n'a donné qu'un nom fictif à ce canton; mais il n'est que trop vrai qu'il est facile d'en citer quelques-uns où en effet la misère anglaise ressemble beaucoup à la misère irlandaise.

— « Si du moins cette race infortunée avait pu tourner les yeux avec espoir vers le clocher solitaire qui s'élevait au milieu d'eux comme le consolateur du présent et l'indicateur de l'égalité future! mais la sainte Église à Marney avait oublié sa sainte mission. Le vicaire, homme grave et régulier, croyait avoir rempli son devoir s'il avait prêché deux fois la semaine pour recommander à sa congrégation l'humilité et la gratitude envers le dispensateur des biens de ce monde. Tous les dimanches, lord et lady Marney, accompagnés du parasite du

château, le capitaine Grouse, venaient, selon un édifices usage, se faire introduire dans l'invisible intérieur d'un vaste banc d'œuvre garni de soie écarlate, meublé de fauteuil commodes et de prie-Dieu bien rembourrés pour des gens aristocratiques. La congrégation ne se composait guère que des bourgeois les plus aisés de la grand'rue; car le menu peuple s'était réfugié dans les chapelles dissidentes, petites maisons en briques pâles, avec les noms de SION, BETHEL ou BETHSEDA inscrits au frontispice, — noms d'une terre lointaine et empruntés à la langue d'une vieille race persécutée tel est cependant le mystérieux pouvoir de leur vertu divine qu'ils inspirent encore dans le dix-neuvième siècle des pensées consolantes aux âmes souffrantes des paysans d'origine saxonne.

» Mais le vicaire de Marney, supposez-le plus dévoué qu'il n'était à ses ouailles, qu'aurait-il pu faire lui-même pour elles? Il n'aurait eu à leur service que des consolations spirituelles. puisque, marié et père de famille, il recevait pour tous appointements les *petites* dîmes de la paroisse, revenu à peine égal aux appointements d'un commis de banque ou aux gages d'un cuisinier de capitaliste prêtant à usure. Au vicaire les *petites* dîmes, aux comtes de Marney la perception des grosses qui se comptaient par milliers de livres sterling. »

Dans un canton où tout était si inégalement réparti, on ne sera pas étonné que les incendiaires de l'année 1836 aient trouvé des imitateurs. Le feu mis aux meules d'une ferme de milord l'avertit bientôt qu'il est entouré d'une population désaffectionnée; mais il compte sur la police, ordonne que ce signal de révolution soit éteint, et persiste à soutenir que les anciens vassaux de l'abbaye sont les gens les plus heureux du monde, puisqu'ils gagnent jusqu'à huit shellings par semaine!

Tel n'est pas précisément l'avis de son frère, qui porte le nom d'Égremont, et qui, nous l'avons dit, réduit à sa légitime qu'il a fortement entamée, sympathiserait volontiers avec la classe pauvre. Égremont vient de se faire élire membre du parlement:

mais il doit encore les frais d'élection, et son avare frère aîné, au lieu de les acquitter noblement pour l'honneur de sa famille, lui a conseillé de sortir de sa position précaire en épousant une héritière du voisinage. Égremont est dans une excellente disposition d'esprit pour la rêverie solitaire lorsqu'il va visiter les ruines de la vieille abbaye. M. D'Israeli a voulu préparer en même temps son lecteur à l'effet de ce nouveau contraste.

« A un demi-mille environ de Marney, le vallon se rétrécissait, et la rivière serpentait tout à coup à travers des prairies d'une verdure luxuriante, encadrées de chaque côté dans d'épais taillis qu'interrompaient seulement çà et là une carrière béante ou une roche aux formes escarpées. Cette triple abondance de la pierre, du bois et de l'eau vive, avait naturellement séduit autrefois l'église catholique, qui a toujours aimé à sanctifier de semblables retraites par sa belle et durable architecture. Après avoir laissé derrière soi le château, la ville, la ferme et le moulin, on était tout préparé à cette noble apparition d'une ruine monastique. Pour Égremont, un pareil spectacle avait un double attrait, né comme il était en quelque sorte dans cette ruine même, dont les restes solennels s'associaient à ses premières pensées; tous ces sentiers qui étaient aussi familiers qu'ils le furent jadis aux plus anciens habitants du monastère, et il n'avait jamais pu voir sans émotion ce débris d'un des plus beaux édifices religieux de la Grande-Bretagne.

» L'ancienne abbaye et ses dépendances n'avaient pas couvert moins de dix acres de terrain : des pierres revêtues de mousse indiquaient encore les limites de ses jardins en terrasse, la maison abbatiale, l'hospice, asile ouvert, non pas aux malades, mais à tous ceux qui demandaient l'hospitalité, au pauvre pèlerin comme au noble voyageur. Cet hospice avait une porte appelée la porte du pauvre, où le paysan des terres du monastère pouvait venir tous les matins et tous les soirs exposer ses besoins, et recevoir des habits s'il était nu, des aliments s'il avait faim.

» Mais c'était au centre de ces ruines, sur un espace de deux acres, que s'élevait avec une solidité qui avait défié les siècles et lassé le bras destructeur de l'homme, un des plus magnifiques monuments de l'art chrétien, édifice encore admirable quoique dilapidé, l'église de l'abbaye. La voûte azurée était son unique toiture, et il ne restait de ses immenses fenêtres à vitraux que le cadre de leurs fantastiques ogives ; mais le monument était d'ailleurs debout et complet.

» De la croisée occidentale, le regard franchissait la chapelle de la Vierge, encore ornée de ses colonnes d'albâtre, et mesurait la nef jusqu'à la grande croisée de l'orient, longue avenue de colonnes dont les chapiteaux s'élançaient vers le ciel. De chaque côté de la chapelle de la Vierge s'élevait une tour. La plus ancienne, appartenant au style normand, carrée et massive, ne dépassait guère la hauteur de la façade ; mais l'autre, d'un caractère tout différent, élancée, légère, avec toute la grâce du style gothique faisait briller au jour ses pierres blanches, qui semblaient sortir de la carrière. Au premier aspect on l'eût crue découronnée, mais la vérité est qu'elle n'avait jamais été finie : les maçons y travaillaient encore le jour où le commissaire du roi Henri VIII était venu commencer son enquête. Chaque abbé aimait à signaler son règne par quelque monument d'art ou d'utilité, qui ajoutait à la beauté de la demeure commune ou au bien-être de ses sujets, et le dernier des seigneurs ecclésiastiques de Marney, homme de goût, architecte habile, faisait construire le nouveau beffroi, lorsque arriva le décret sévère qui défendit aux cloches de faire entendre leurs carillons. L'hymne aussi se tut dans la chapelle de la Vierge, les cierges ne s'allumèrent plus sur le maître-autel, la porte du pauvre se ferma à jamais, le pèlerin et le voyageur durent chercher un autre gîte : il n'y eut plus d'hospitalité pour l'homme sans asile.

» Les ronces et les herbes envahissaient l'enceinte de l'église. Le jour avait été brûlant et les rayons du soleil de midi embrasaient encore l'air : les vaches, plutôt pour chercher la fraîcheur que leur pâture, s'étaient introduites à travers une

brèche et erraient sous les portiques ou s'étendaient indolemment à l'ombre de la nef. Cette profanation d'un ancien sanctuaire fit soupirer Égremont : il se retira dans ce qui avait été autrefois le jardin du cloître. Un cèdre solitaire y survivait seul, arbre plus vieux que l'abbaye elle-même. Autour de la galerie du cloître étaient le réfectoire, la bibliothèque, la cuisine, et au-dessus les cellules formant le dortoir des moines. On y montait encore par un escalier dégradé. Égremont n'hésita pas à s'y engager et parvint ainsi à une élévation d'où il domina, non-seulement le jardin, mais encore, au delà, le cimetière, contigu au cloître.

» C'était une de ces belles et calmes soirées qu'on dirait faites pour le repos de la nature. Tout dormait, le vent et le rayon qui dorait la touffe de verdure ou la roche dépouillée ; la rivière elle-même semblait ralentir ses eaux assoupies ; pas une ondulation dans l'herbe, pas un frémissement dans les branches.

» Un silence si profond au milieu d'une ruine si solennelle présentait à l'imagination l'idée de la solitude parfaite, et il y avait dans l'esprit d'Égremont une disposition toute particulière à jouir de son isolement.

» Les événements du matin le rendaient pensif : il fit un retour sur le passé. Pourquoi l'Angleterre n'était-elle plus la même qu'aux jours de son heureuse jeunesse ? Pourquoi des temps si durs pour le pauvre ! A combien de changements avaient survécu ces ruines ! Changements de croyances, de dynasties, de législation, de mœurs ! Combien de nouvelles classes d'hommes s'étaient succédées sur le sol ! combien de nouvelles sources de richesse, et par suite combien de nouvelles sources de pouvoir ! Sa propre maison, sa classe tout entière s'étaient établies sur les ruines de ce grand corps dont il avait à ses pieds les vestiges, emblèmes de son antique force et de son antique magnificence. Mais à son tour sa classe était menacée, et le peuple, ces enfants du travail, qui se comptent par millions, ceux dont l'énergie s'ignore elle-même et soutient cependant l'édifice tout entier, qu'avaient-ils gagné à ces siècles

de changements? Leurs progrès étaient-ils en rapport avec ceux de leurs maîtres? Quelle était leur part dans les trésors de la plus puissante, de la plus libre, de la plus morale, de la plus religieuse des nations, ainsi que la proclament la classe des élus du siècle? Y avait-il des incendiaires du temps des seigneurs abbés? Non. Et pourquoi pas? Pourquoi les meules des comtes de Marney étaient-elles vouées à la flamme, tandis que celles des abbés de Marney avaient été épargnées? »

Au milieu de ces réflexions, des voix troublent la rêverie d'Égremont : il tourne la tête et voit dans le cimetière deux hommes occupés à examiner une tombe. Le premier était d'une haute taille, et, quoique habillé très-simplement, n'avait rien de vulgaire ; on l'eût pris aussi bien pour un gentilhomme de campagne que pour son garde-chasse. Ayant déposé son chapeau à larges bords par terre, il laissa voir à Égremont une physionomie franche et mâle, pâlie par les années et les passions de la vie, des cheveux grisonnants qui couronnaient un noble front. M. D'Israeli croit à l'influence de la race sur la beauté des traits. Ce personnage est l'ouvrier noble Gérard. Son compagnon est le journaliste. M. D'Israeli ne le décrit pas encore ; ouvriers de la pensée et aristocrates de l'intelligence, les journalistes, quelle que soit leur race, ont un rang équivoque dans la société anglaise. Par un instinct sympathique, c'est la figure de Gérard qui intéresse surtout Égremont. C'est avec Gérard, qui s'assied sous le cèdre, qu'il va lier conversation :

« Vous êtes appuyé contre un bien vieil arbre, dit Égremont, s'avançant d'un air d'aisance vers l'inconnu, qui le regarda avec une expression de surprise et répondit : — On prétend que c'est le cèdre sous lequel campèrent les moines lorsqu'ils vinrent élever leur asile dans la vallée. Cet arbre fut leur maison, jusqu'à ce que, avec le bois et la pierre qu'ils avaient autour d'eux, avec leur travail et leur art magique, ils eussent édifié l'abbaye; puis vint le jour où ils en furent expulsés, et voilà ce qui reste de leur œuvre. Les pauvres gens, les pauvres gens!

— Ils n'auraient pas perdu probablement leur retraite, s'ils avaient mérité de la conserver, reprit Égremont (qui, n'en déplaise au romancier, entre bien vite en discussion sans avoir à qui il s'adresse, et oublie qu'il descend des spoliateurs de cette abbaye admirée par lui naguère avec un commencement de remords).

— Ils étaient riches. Je pensais que pauvreté seule était crime, poursuivit l'inconnu avec simplicité.

— Mais ils avaient commis d'autres crimes.

— Peut-être bien : nous sommes nés si fragiles. Cependant ce sont leurs ennemis qui ont écrit leur histoire. Ils furent condamnés sans être entendus, et leurs biens furent partagés entre ceux dont les rapports amenèrent la confiscation.

— Du moins, dit d'Égremont, cette confiscation fut une source de vie nouvelle pour les masses ; les terres sont possédées par des hommes actifs et non plus par des fainéants.

— Le fainéant est celui qui ne travaille pas, dit l'inconnu ; qu'il porte un capuchon ou une couronne comtale, que m'importe à moi ? Il faut bien que quelqu'un possède la terre, quoi que je me sois laissé dire que cette propriété individuelle n'est pas chose nécessaire ; cependant je ne ferai aucune objection à l'existence d'un seigneur, pourvu que ce soit un bon seigneur. Tout le monde s'accorde à dire que les moines étaient des maîtres faciles, se contentant d'une rente très-modérée, car il y avait des baux de ce temps-là. Leurs fermiers pouvaient même les renouveler avant qu'ils fussent expirés. Aussi était-ce une race qui avait du cœur et tenait à quelque chose, étant indirectement associée à la propriété. Il y avait alors des yeomen, monsieur. La nation n'était pas divisée en deux classes, les maîtres et les esclaves. Il y avait une halte entre le luxe et la misère ; le *comfort* était alors une chose en Angleterre, et non pas seulement un mot anglais.

— Et croyez-vous réellement que les moines fussent de meilleurs *landlords* que ceux d'à-présent ? demanda Égremont.

— Il suffirait d'en appeler à la nature humaine, si nous

n'avions l'autorité de l'histoire. Les moines ne pouvaient posséder individuellement; ils ne pouvaient mettre de côté ils ne pouvaient faire de legs à personne. Ils vivaient, recevaient et dépensaient en commun. Le monastère était un propriétaire qui ne mourait jamais et ne dilapidait jamais. Le fermier n'avait pas peur d'un héritier mineur, d'une telle avare, d'un noble ruiné par les hypothèques, d'un homme de loi temporisateur. Tout était certitude : le manoir n'avait pas à redouter un changement de seigneur, ni les chênes à frémir en entendant la hache de l'héritier prodigue. Combien nous sommes fiers encore en Angleterre d'une ancienne famille, quoique, Dieu le sait, on n'en trouve guère aujourd'hui! Cependant les paysans aiment à dire : « Nous sommes ses fermiers, nous étions les fermiers de son père et de son grand-père. » Ils savent que cette *tenure* héréditaire est un grand avantage. Au temps des associations monastiques et des moines propriétaires, l'abbé était toujours le même. Les monastères étaient dans chaque district un lieu de refuge pour tous ceux qui avaient besoin de secours, de conseils, de protection, un corps dont les membres, n'ayant aucun souci personnel, mettaient toute leur sagesse au service de l'expérience, toutes leurs richesses au service de la pauvreté, et souvent avaient encore un appui de force et de protection à offrir aux opprimés.

— Vous plaidez leur cause avec émotion, dit Égremont, qui commençait à être ému lui-même.

— Leur cause, c'est la mienne; ils étaient comme moi les fils du peuple.

— Je croyais plutôt que les monastères étaient le refuge des branches cadettes de l'aristocratie, dit Égremont.

— Aujourd'hui, c'est à la liste des pensions que les branches cadettes s'adressent, reprit l'inconnu avec un sourire. Eh bien, encore, s'il faut avoir une aristocratie, j'aimerais mieux que les cadets et les cadettes fussent moines et nonnes, que colonels sans régiments ou femmes de charge de palais qui n'existent plus. Voyez d'ailleurs quels avantages trouverait un ministre

aujourd'hui à pourvoir de cette manière une aristocratie indigente. Il n'aurait plus besoin de confier les affaires publiques à des individus notoirement incapables, ni des expéditions militaires à des généraux qui n'ont jamais vu le feu, ni le gouvernement des colonies à des hommes qui n'ont pas su se gouverner eux-mêmes, ni les ambassades à des dandies ruinés ou à des favoris disgraciés. Il est vrai qu'il y avait parmi les moines et les religieuses des personnes de naissance noble. Pourquoi n'y en aurait-il pas eu? L'aristocratie avait sa part, rien de plus. Cette classe, comme les autres, trouvait son bénéfice à l'institution des monastères; mais la liste des abbés mitrés, lorsqu'ils furent supprimés, démontre que la grande majorité des chefs de nos abbayes étaient enfants du peuple.

— A la bonne heure, dit Égremont; quelle que soit la différence des opinions sur ce point, il en est un autre sur lequel toute controverse doit cesser, j'aime à en convenir: les moines furent de grands architectes.

— Oh! oui, de grands architectes, reprit l'inconnu d'un ton de tristesse, si le monde savait seulement ce qu'il a perdu. Sait-on bien ce qu'était l'Angleterre avant la dissolution des monastères? Oui, monsieur, en Angleterre et dans le pays de Galles seulement, il y avait plus de trois mille de ces établissements religieux, abbayes, chanteries, chapelles, hospices — tous beaux édifices et quelques-uns sublimes; — il y avait environ vingt monastères comme celui-ci dans chaque comté, terme moyen; car dans ce comté-ci il en existait quarante; édifices aussi vastes et aussi admirables que vos Chatsworths, vos Wenstworths, vos Belvoirs et vos Stowes. Figurez-vous donc trente ou quarante Chatsworths dans ce comté, dont les propriétaires n'étaient jamais absents. Vous vous plaignez de la *non-résidence* des seigneurs; les moines résidaient toujours; ils dépensaient leur revenu parmi ceux dont le travail l'avait produit. C'était pour la postérité que ces saints hommes bâtissaient et plantaient. Leurs églises étaient des cathédrales, leurs écoles étaient des collèges, leurs archives et leurs bibliothèques étaient les mu-

sées et les arsenaux de la science du royaume ; leurs eaux et forêts, leurs fermes et jardins, étaient régis et aménagés sur une échelle d'économie royale qui embellissait le pays et rendait le peuple fier du pays.

— Mais si les moines étaient les bienfaiteurs du peuple, pourquoi le peuple ne se souleva-t-il pas pour les défendre ?

— Il le fit, mais trop tard. Il lutta pendant un siècle, mais il lutta contre la propriété et il fut battu. Tant que les moines avaient existé, le peuple avait eu dans sa détresse la propriété de son côté. Hélas ! aujourd'hui tout est fini ; il n'y a plus que des touristes pour venir admirer ces ruines et faire des réflexions morales sur les outrages du temps. Mais ils se trompent, ce sont les œuvres de la violence et non du temps. La guerre créa ces ruines ; la guerre civile, et une guerre civile la plus cruelle de toutes, car elle ne frappa que les plus faibles. Les monastères furent pris d'assaut, saccagés, ravagés ; on les battit en brèche avec des machines ; on les fit sauter avec la poudre. Remarquez encore les cicatrices de cette profanation sur cette tour. On ne vit jamais pillage pareil. Le pays, pendant un siècle, ressembla à une terre envahie par un ennemi impitoyable ; ce fut bien pis que la conquête normande. L'Angleterre conserve encore cette physiologie de pays ravagé. Je ne sais si les maisons de charité l'effaceront. Ce sont là au moins des maisons bâties pour le peuple. Après trois siècles d'expériences, quand vos prisons sont pleines, quand vos moulins à pied (*tread mills*) commencent à perdre un peu de leur vertu, voilà ce que vous nous donnez en remplacement des monastères.

— Vous regrettez l'ancienne foi, dit Égremont d'un ton respectueux.

— Je ne considère pas la question comme une question religieuse, mais comme une question de droit social et comme une question de droit privé. Vous auriez pu changer la religion des abbés comme vous changeâtes la religion des évêques ; mais vous n'aviez pas le droit de priver des hommes de leur propriété, et surtout d'une propriété qui, administrée par

eux, contribuait si grandement au bien-être de la *communauté*.

— Pour ce qui est de la communauté, dit ici l'autre inconnu qui n'avait pas parlé encore, avec les monastères disparut le dernier type que nous ayons jamais eu, en Angleterre, d'un pareil système. Il n'y a plus de communauté; il y a des agrégations, et encore des agrégations constituées dans des conditions qui substituent un principe dissolvant au principe d'union. »

Le nouvel interlocuteur avait une de ces voix douces et graves, sérieuses et sans accent passionné, qui captivent cependant l'attention. C'était un homme pâle, grêlé de petite vérole, dont un œil intelligent et vif rachetait la laideur; jeune et déjà chauve, vêtu de noir, son linge blanc, sa barbe bien faite, et son air propre enfin accusaient la nécessité plutôt que la négligence, s'il portait des gants recousus et un costume râpé.

[C'est enfin le journaliste dont M. D'Israeli se décide à nous faire le portrait.]

« Vous vous lamentez aussi sur la dissolution des abbayes? » lui demanda Égremont.

— Il y a tant à se lamenter dans le temps présent, répondit-il, qu'il ne me reste guère de lamentations pour le passé.

— Cependant vous approuvez le principe des associations religieuses, et vous les préférez à notre système de vie actuel.

— Oui, je préfère l'association à l'agrégation.

— Ce sont en effet deux choses distinctes, dit Égremont d'un air rêveur.

— C'est la communauté de but qui constitue la société, continua le second inconnu; sans ce principe on groupe les hommes, mais ils n'en vivent pas moins isolés.

— Est-ce donc là leur condition dans les villes?

— C'est leur condition partout; mais elle s'aggrave dans les villes. La densité de la population implique la lutte d'une concurrence plus difficile, et par conséquent la réciproque répulsion des éléments mis en contact. Dans les grandes villes

c'est le désir du gain qui rassemble les hommes ; ils y travaillent isolément à leur fortune, et non par une fraternelle coopération, car à côté d'eux il n'y a que des voisins dont ils se soucient peu, tandis que le christianisme nous apprend à aimer nos voisins comme nos *proches*, ou plutôt comme nous-même.

— Nous vivons dans des temps étranges ! s'écria Égremont, cédant au besoin de soulager son émotion secrète, et en même temps à la dissimuler par ce lieu commun sous forme d'exclamation.

— Lorsque l'enfant commence à marcher, dit l'autre, il croit, lui aussi, qu'il vit dans des temps étranges.

— Et vous en concluez...

— Que la société, encore dans l'enfance, commence à se sentir marcher.

— C'est un nouveau règne. Ce pourra être une ère nouvelle.

— Je le pense aussi, dit le second inconnu.

— Et je l'espère, dit le premier.

— Fort bien : la société peut encore être dans l'enfance, reprit Égremont ; mais qu'on dise ce qu'on voudra, notre reine règne sur la plus grande nation qui ait jamais existé.

— Sur quelle nation ? demanda le second inconnu ; car il en est deux. »

Égremont attendait en silence une phrase explicative.

« Oui, deux nations, continua son interlocuteur, deux nations entre lesquelles il n'est ni relations ni sympathies, qui ignorent chacune la pensée de l'autre, ses habitudes, ses sentiments, comme si elles habitaient des zones différentes, des planètes à part, n'ayant ni même éducation, ni même nourriture, ni mêmes mœurs, ni même lois.

— Vous voulez parler de..... dit Égremont en hésitant.

— Je parle des RICHES et des PAUVRES. »

Ce dernier trait explique le second titre du roman, et il suspend la discussion, ou plutôt c'est un petit coup de théâtre qui subjuge l'imagination d'Égremont.

En ce moment une soudaine teinte de rose se répand sur les ruines indiquant le coucher du soleil, et à travers une des

ogives, au milieu d'un ciel azuré, étincelle l'étoile du soir. L'heure, le lieu de la scène, la solennité du silence et la beauté du site arrêtent la controverse et imposent même le silence lorsque de la chapelle de la Vierge s'élève le chant d'un hymne, une voix qui invoque Marie la reine des anges, une voix seule, mais si douce, si tendre, si mélodieuse et si pénétrante, qu'elle retentit comme une musique surnaturelle dans le cœur troublé du rêveur. Le plus âgé des deux étrangers a fléchi le genou, baissé les yeux, croisé les bras; il prie. Mais le plus jeune reste debout (le journaliste n'est pas catholique..... dans le reste du roman il n'est même pas très-bon chrétien). Quand la divine mélodie cesse, le mystère de la voix s'explique en partie. Ce n'est pas tout à fait un ange qui sort des ruines; mais une belle créature sous le costume de religieuse novice. Égremont était tout disposé à croire à un miracle; il en est quitte pour devenir amoureux, car la novice qui chante si bien est la fille de Gérard, Sybille elle-même.

S'il était possible d'entreprendre l'analyse complète d'un livre qui se compose d'une galerie de petits tableaux rassemblés sans beaucoup d'art, il faudrait maintenant transporter le lecteur dans la manufacture dont Gérard est le contre-maitre — (manufacture et monastère, autre opposition), — chez le pauvre ouvrier Warner, que sa fille quitte pour aller jouir de la liberté de la grisette, — au temple des Muses, un de ces *gin-palaces*, que la *Revue Britannique* a décrits plus d'une fois, — au milieu d'une assemblée nocturne de chartistes, — à la chambre des communes, où Égremont, amoureux d'une fille du peuple, parle en faveur du peuple, etc., etc.; mais nous croyons qu'on traduit le roman tout entier en français, et au risque de faire passer M. D'Israeli pour un romancier théologal, nous nous bornerons à compléter sa dissertation dramatique en faveur du catholicisme, tel que l'entend un auteur qui tient à descendre en droite ligne d'Abraham ou de Jacob. Le siècle est préoccupé de théories religieuses : notre critique choisit selon le goût du siècle. En citant l'utopie religieuse de la Jeune Angleterre,

nous préparons déjà d'autres articles sur les nouvelles doctrines d'Oxford, sur le schisme d'Écosse, etc.

Lord Mowbray est propriétaire d'un château dans un district où une ancienne église, mieux conservée encore celle des moines de Marney, a porté bonheur à la population appelant sous son clocher une manufacture. Ce motif est parfaitement dans les idées anglaises ; malheureusement, si l'église est restée debout, on a détruit l'ancienne demeure abbatiale : *malheureusement*, « car, dit M. D'Israeli, s'il y avait eu quoi loger un évêque, Mowbray serait une ville épiscopale. A défaut d'évêque se trouve à Mowbray un excellent vicaire M. Aubrey Saint-Lys, un *vicair de race*, un descendant de conquérants normands. Ce vicaire a des vertus et des défauts : il finit par mettre l'Église à la mode dans un pays qui avant lui on comptait une population de cent mille païens. Le révérend M. Saint-Lys est encore jeune : il appartient à cette génération qui a entendu prêcher à Oxford le docteur Pusey, le docteur Newman, le docteur Ward, et ces autres professeurs de l'antique université, qui pensent que la réforme anglicane a porté une main trop violente sur le costume ecclésiastique, sur l'ornementation des églises, sur tout ce qui n'était qu'une innocente poésie dans le culte apporté de Rome en Angleterre. On accuse ces docteurs, il est vrai, de regretter plus encore l'ancienne autorité des évêques et même celle du pape, et quelquefois ils ont émis des opinions qui ont effrayé les évêques eux-mêmes ; mais quoique le docteur Newman soit traité de temps en temps de jésuite, quoique le docteur Pusey ait été suspendu de son droit de prêcher et de professer, quoiqu'un livre plus récent encore du docteur Ward ait provoqué d'autres scandales, la Jeune Angleterre, par le roman de M. D'Israeli, et dans la personne de M. de Saint-Lys, se déclare pour le *puséysme*. Égremont est plus que préparé, par l'apparition de la religieuse sous le cèdre de Marney-Abbej. à soutenir une nouvelle thèse avec le théologien néo-catholique, qui a mis l'église de Mowbray à la mode. L'architecture leur sert encore de texte :

« Pour tout ce qui est arrivé ou peut arriver encore, dit M. Saint-Lys à Égremont, je ne blâme que l'Église. L'Église déserta le peuple, et c'est depuis cette désertion que l'Église s'est vue en péril et que le peuple a dégénéré. Autrefois la religion cherchait à satisfaire les plus nobles instincts de la nature humaine, et par ses fêtes elle offrait au travail une distraction consolante. Le jour du repos était consacré non toujours à des pensées élevées, du moins à de nobles et généreux sentiments. L'Église conviait toute la population chrétienne à ses pompes sous ses voûtes d'une sculpture presque céleste, et au milieu des plus beaux monuments que l'homme ait édifîés. Là, en présence de Dieu, tous étaient frères; tous étaient admis également à la prière, à l'encens, à la musique, aux saintes instructions et aux jouissances des arts.

— Vous croyez donc, répondit Égremont, à l'efficacité des formes et des cérémonies ?

— Ce que vous appelez formes et cérémonies représente ce qu'il y a d'instincts divins dans notre nature. Poussez votre antipathie des formes et des cérémonies à une conclusion logique, et vous préférerez vous agenouiller dans une grange plutôt que dans une cathédrale. Vos dogmes vous conduiront à proscrire tous les arts, car les arts sont essentiellement religieux.

— Je ne parle pas dans un sens abstrait, dit Égremont, mais plutôt relativement à la connexité indirecte de ces formes et de ces cérémonies avec celles d'une autre Église. Le peuple de ce pays les associe volontiers à de serviles superstitions et à la domination d'une puissance étrangère...

— Avec Rome, n'est-ce pas ? dit M. de Saint-Lys ; cependant les formes et les cérémonies existaient avant Rome.

— Mais, dans la pratique, leur rétablissement dans le service de notre culte n'accuse-t-il pas une tendance au rétablissement du culte apostolique romain ?

— Il est difficile de définir l'effet pratique de certaines coutumes parmi les ignorants, répondit M. Saint-Lys. L'Église de

Rome a droit à nos respects comme la seule église hébraéo-chrétienne qui existe. Toutes les autres églises fondées par les apôtres hébreux ont disparu. Rome subsiste, et il ne faut pas que le rang exagéré qu'elle avait pris dans le moyen-âge nous fasse oublier son origine primitive et apostolique. Sa sortie de la Palestine, encore parfumée des odeurs du paradis. L'Église de Rome se maintient par la succession apostolique mais la succession apostolique n'est pas une institution complète en elle-même, c'est la partie d'un tout ; — si elle n'était partie d'un tout, elle n'aurait aucune base. Les apôtres succédaient aux prophètes. Notre divin maître s'annonça comme le dernier des prophètes. Les prophètes étaient les héritiers des patriarches, et les patriarches avaient été en communication directe avec le Très-Haut. Tels étaient les titres de apôtres à qui fut faite la révélation du caractère sacerdotal, à qui furent ordonnées les formes et les cérémonies que l'Église de Rome n'abandonna jamais ; mais Rome ne les a pas inventées. C'est parce qu'elle les conserve seule qu'elle prétend à la suprématie ; mais ce ne sont pas là des privilèges, c'est un devoir imposé à toutes les congrégations. L'Église n'existait-elle pas au temps des prophètes ? Moïse n'était-il pas un prêtre. Et Aaron un grand prêtre ? — Oh ! oui, et plus grand qu'aucun pape ou prélat, serait-ce l'évêque de Rome ou l'évêque de Cantorbéry. Dans toutes ces discussions d'église, nous oublions beaucoup trop que le second Testament n'est que le complément du premier. Jéhovah-Jésus venait compléter *la loi et les prophètes*. Le christianisme est donc le judaïsme complété, ou il n'est rien. Le christianisme est incompréhensible sans le judaïsme, comme le judaïsme est incomplet sans le christianisme. Qui est-ce qui pouvait attribuer à Rome un intérêt spécial dans ce complément ? où en est le commencement, où en est la fin ? La loi ne fut pas promulguée au bruit du tonnerre sur le CAPITOLE ; le sacrifice de l'homme-Dieu ne fut pas accompli sur le MONT-SACRÉ ! Non, notre sacerdoce procède directement de Jéhovah ; les formes et les cérémonies de l'Église de Jéhovah sont les règles dictées par la suprême in-

telligence. Rome prétend avec orgueil que l'authenticité du Nouveau-Testament dépend de la reconnaissance de son infaillibilité. L'authenticité du Nouveau-Testament dépend de son accord avec l'Ancien. Rome en eut-elle le dépôt? Je reconnais dans l'Église une institution essentiellement et sincèrement catholique, adaptée à tous les climats et à tous les temps. Je ne m'incline pas devant la nécessité d'un chef visible dans telle ou telle localité; mais si j'en voulais chercher un, ce ne serait pas à Rome. Je ne puis découvrir dans sa mémorable histoire aucun témoignage d'une mission si sublime. Lorsque le Tout-Puissant daigna s'incarner, le verbe ineffable ne choisit pas un corps romain. Les prophètes n'étaient pas Romains; les apôtres n'étaient pas Romains; celle qui fut bénie entre toutes les femmes était-elle Romaine? Non, pour établir le siège d'un catholicisme privilégié, je chercherais une terre plus éloignée de nous que l'Italie, une ville plus sainte que Rome. »

On voit que M. D'Israeli, tout bon chrétien qu'il veut être, garde rancune à la ville où Titus fut empereur, de la destruction de Jérusalem.

Nous ne nous chargerons pas de discuter ce nouveau christianisme ramené aux bords du Jourdain, ni au point de vue de Rome, ni au point de vue d'Oxford. Notre but a été de donner une idée non du roman tout entier, mais de l'espèce de palingénésie rétrospective dans laquelle M. B. D'Israeli semblerait vouloir refondre la constitution politique et religieuse de l'Angleterre.

Sybile est dédiée à une noble intelligence et à une douce nature, à une douce voix, à un goût pur, — à la plus sévère des critiques, — mais épouse parfaite (*a perfect wife*), « — à la femme de qui? demande le *Fraser Magazine*, qui, au lieu d'admettre cette dédicace conjugale, nous rappelle par sa question épigrammatique le mot impertinent que répondit Fox à son père, lorsque celui-ci lui conseillait de prendre une femme : — « Whose wife, father? »

Dans le roman, *Sybile* a toutes les qualités de la personne

désignée par cette dédicace ; car, après avoir été charmé par sa douce voix dans les ruines, Égremont la rencontre chez un pauvre ouvrier à qui elle vient porter des secours. Il admire donc sa douce nature. Quand il cause avec elle, il admire aussi son intelligence, et subit même de bonne grâce quelques critiques de son goût pur. Égremont est un portrait de M. D'Israeli lui-même, selon les *Magazines*. Nous aimons à penser que la *perfect wife* de la dédicace a posé pour le portrait de Sybille. Quoi qu'il en soit, Égremont finit par épouser la belle et sage, la douce et intelligente novice. Ce bonheur n'est pas le seul qui lui arrive au dénouement. Son frère, lord Marney, qui lui avait autrefois enlevé une première fiancée, est tué dans une émeute d'ouvriers, qui malheureusement aussi a coûté la vie à Gérard et au journaliste Morley. Mais en même temps qu'Égremont succède aux biens et titres de son frère, Sibyle, à qui ont été enfin remis les papiers constatant ses droits à la propriété de la terre de Mowbray, devient une des plus riches héritières de la Grande-Bretagne. Adieu le couvent ; on laisse écouler une année, et le mariage a lieu. Après la cérémonie, les deux époux partent pour un tour en Italie, et reviennent faire leur entrée dans le beau monde de Londres. Ils retrouvent l'Angleterre paisible, malgré la petite agitation du puseysme d'Oxford et celle que cause le vote de l'allocation de Maynooth. Ce dernier acte de sir Robert Peel calmera-t-il un peu l'opposition du nouveau comte de Marney ? On en doute. Se laissera-t-il convertir au catholicisme par Sybille ? Ce sera peut-être le sujet d'un nouveau roman.

R. B.

Voyages. — Littérature.

UNE EXCURSION

DANS

LE PAYS DE GALLES ET EN IRLANDE.

(JUILLET ET AOUT 1844.)

VISITE DE LIMERICK. — FAUBOURG RURAL. — TOILETTE DE DIMANCHE. —
UN TOPOGRAPHE. — ARRIVÉE A DUBLIN. — LES TROIS CAPITALES DE LA
GRANDE-BRETAGNE. — MONUMENTS MODERNES. — LES LIBERTÉS. — LA
SALLE AUX LOQUES. — STATISTIQUE DE LA FRIPERIE BRITANNIQUE. — SAINT-
PATRICK. — UNE BEDELLE. — LE DOYEN SWIFT. — STELLA ET VANESSA. —
DEUX MAITRESSES. — DEUX CATHÉDRALES. — CHRIST-CHURCH. — UN OMNIBUS.
— LA RÉPUBLIQUE D'IRLANDE. — CAVEAUX DE SAINT-MICHAN. — VERS. —
LES FRÈRES SHEABES. — ASPASIE DÉMOCRATE. — UNE LETTRE A BURKE SUR
LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, ETC.

§ XII (1).

..... Effrayé par les incessantes averses des jours
précédents, j'avais renoncé à la place favorite du touriste in-
tépide, pour retenir un coin de l'intérieur dans la malle-poste
de Limerick à Dublin. C'était dimanche, et, pendant les trois
premières lieues, je me trouvais l'unique occupant de toute la
voiture, pouvant tourner la tête à droite ou à gauche, par
l'une ou l'autre portière, étaler ma petite carte sur la banquette

(1) Voir les livraisons de septembre, octobre, novembre 1844, janvier,
février, mars, avril et mai 1845.

Le touriste croit devoir prévenir le lecteur qu'il écarte ici deux chapitres
dont l'un sur le Shannon, le grand fleuve de l'Irlande, et l'autre sur Li-
merick. Il publiera encore dans la *Revue Britannique* deux chapitres sur
Dublin.

de devant, m'orienter à mon aise et me parler à moi-même en propos interrompus. Cette solitude a ses agréments quand elle ne se prolonge pas trop... Bref, je ne regrettai pas l'impériale, et cependant jamais journée ne fut plus belle. En voyant le ciel si bleu, je ne pus m'empêcher de porter parfois envie, tantôt à ces voyageurs de terre ferme que j'avais laissés à Killarney deux jours auparavant, tantôt à ces touristes maritimes, qui, la veille encore, avaient eu plus de confiance que moi à leur bonne étoile, sur le bateau à vapeur du *Shannon*.

Toutefois j'assistais aussi à un spectacle dont quelques scènes avaient bien leur charme : Limerick, quoique grande ville, a pour appendice immédiat une suite de cottages dont l'unique issue s'ouvre sur la route. Attirée par le beau soleil comme les lézards au printemps, la pauvre Irlande de ce faubourg champêtre venait achever sa toilette du dimanche matin sur la porte ; puis, un peu plus loin, le son des cloches appelait à la messe de la ville la population rurale. On voyait sortir des masures isolées des groupes plus ou moins nombreux de jeunes garçons, de jeunes filles et d'enfants, parés à leur manière, les garçons avec un habit à longues basques, un peu moins rapiécé que celui de la semaine, et les jeunes filles assez propres, parce que, même dans la misère irlandaise, il y a, le dimanche, pour le beau sexe, une manière de faire ressortir le linge blanc, un certain art dans la coiffure, en un mot, une petite coquetterie qui corrige les imperfections du costume. Quant aux enfants, c'était surtout le chapeau qui les rendait braves. Quelques-uns avaient réellement des chapeaux qu'ils devaient croire à peu près neufs, tant il leur manquait peu de chose, soit à la forme, soit au bord. Dans tous les pays, dans toutes les conditions de la vie, mais chez les paysans surtout, c'est un grand jour que le jour du Seigneur, et je compris pourquoi la veille au soir j'avais vu tant de monde à la porte des prêteurs sur gages de la grande rue de Limerick. Il faut dire encore que les filles de la campagne qui vont à la messe ont à se faire *belles* pour n'être pas trop éclipsées par les filles de la ville, celles-ci ayant une ré-

putation de beauté qu'elles défendent de leur mieux—à l'église comme au théâtre.

Ainsi du moins m'en parla un employé au cadastre, qui vint enfin me tenir compagnie à Roscrea, et jeta un regard assez dédaigneux sur ma petite carte de poche, armé qu'il était, lui, de trois ou quatre immenses rouleaux topographiques que nous eûmes quelque peine à suspendre longitudinalement aux courroies disposées dans les voitures pour accrocher les cannes et les parapluies. Quand connaissance fut faite, il daigna m'ouvrir à moitié un de ces rouleaux, et me donner une leçon de statistique comparée sur le Comté de la Reine (*Queen's-County*), celui que nous traversions. Content de mon attention curieuse, il aurait même déroulé, je crois, le comté limitrophe de Kildare; mais deux habitants dudit comté, se rendant à Dublin comme nous, vinrent occuper la banquette encore vacante, et nous réduire au double horizon mobile des portières, dont le beau temps nous permit du moins de tenir les stores ouverts jusqu'à Dublin.....

..... Il était près de neuf heures, lorsque nous entrâmes dans la capitale de l'Irlande; mais dans cette saison il fait jour jusqu'à dix, et les quartiers que nous fit parcourir la maille-poste avant de s'arrêter à l'Hôtel Hibernien, Dawson street, me révélèrent une des plus belles villes d'Europe. Je me suis bien convaincu, depuis, que la véritable entrée de Dublin est par la mer et par la Liffey, comme celle de Londres par la Tamise. Cependant, n'importe comment on est arrivé au point central où les principaux monuments de Dublin ont été rapprochés les uns des autres comme l'étaient ceux de Rome dans le Forum, on comprend que les Irlandais parlent avec vanité de leur belle capitale. C'est sur un des six ou sept ponts de la Liffey, sur celui par lequel on passe de Westmoreland-street à Sackville-street, qu'est le cœur de la ville; c'est là que convergent toutes les belles rues, et que se rencontrent ceux qui traversent Dublin du nord au midi. En partant de ce pont, vous pouvez, en une heure, avoir visité les façades de l'ancien palais du parlement et du palais de Justice, de l'hôtel

des Postes et de l'hôtel de la Douane; fait le tour de la cour quadrangulaire de l'Université; vu la statue équestre de Guillaume III, et la colonne de Nelson, — tous édifices et monuments, qui, sans contredit, sont de meilleur goût qu'aucun des monuments analogues à Londres et à Édimbourg. Est-ce à dire que Dublin soit une plus belle capitale que celle de l'Angleterre, et même que celle de l'Écosse? Je ne sais si cette conclusion sortirait d'une comparaison qui embrasserait d'autres détails, ces trois cités ayant autant de points de contrastes que de points d'analogie. La Liffey, auprès de la Tamise, est un ruisseau, quoique au delà de l'hôtel de la Douane la rivière irlandaise porte des bâtiments de haut bord; et quand on a passé une fois dans sa vie les ponts de Londres, on serait tenté de croire qu'il ne faudrait qu'une enjambée pour passer ceux de Dublin. Tout est grandiose, même le laid, dans la Babylone britannique. Édimbourg, de son côté, est la plus pittoresque des cités, avec ses hautes maisons jetées ici sur des collines, là au bord de ravins ou de lacs desséchés. Ce n'est que comme ville moderne, ville propre, régulière, ce n'est que par ses monuments publics que Dublin satisfait l'œil; mais, après avoir rendu justice à ses belles places, à ses belles rues et à ses édifices d'une architecture si classique, les artistes peuvent finir par y regretter quelque ruine ou quelque édifice plus original. Dublin a bien un vieux château, résidence officielle de sa vice-royauté; mais ce vieux château du quatorzième siècle est comme perdu derrière sa grande porte militaire, et il ne saurait rappeler qu'à son désavantage le palais mélancolique d'Holyrood, qu'on aperçoit de toutes les hauteurs d'Édimbourg, ou cette hardie citadelle, escaladée autrefois par Wallace, qui les domine elle-même toutes comme un nid d'aigle. La tour de Londres même a plus de caractère que le château de Dublin, quoique ce soit quelque chose de fort triste aussi que la Tour de Londres. Les bâtiments de l'Université de Dublin datent bien du siècle d'Élisabeth, mais c'est encore une grande cour presque classique, et qui n'a pas la solitude solennelle des cloîtres universitaires dont le moyen

âge a doté Cambridge et Oxford. Bref, ce qui manque surtout à Dublin, c'est l'architecture ecclésiastique, une cathédrale comme celles de Westminster, de Cantorbery, d'York, de Salisbury, d'Oxford, de Cambridge; il lui manque un monument qui contraste avec cette physionomie de *West-End* de Londres qu'affectent les belles rues de Sackwille et de Westmoreland, les squares de Saint-Stephens et de Merryon, un monument qui daterait historiquement de la vieille Irlande, et dont O'Connell pourrait invoquer les souvenirs comme Rienzi invoquait à Rome ceux du Capitole; car le palais du parlement d'Irlande, devenu par parenthèse aujourd'hui la *banque* d'Irlande, ne fut construit qu'en 1729, et CONCILIATION-HALL, ce parlement provisoire du *rappel*, ce pandémonium de la nationalité séditeuse, n'est plus même l'ancienne halle au blé, mais une grande maison bâtie d'hier avec la rente de l'Association. Encore une fois, Dublin, noble imitation du quartier fashionable de Londres, est la ville la moins irlandaise de l'Irlande, en ce sens que toute son architecture moderne s'est modelée sur le patron anglais, comme la cour du lord lieutenant est l'*épitome* de la cour de Buckingham-Palace, avec la reproduction de son étiquette, de ses réceptions aristocratiques et de ses intrigues d'antichambre. Seulement, Dublin qui a aussi, à l'instar de Londres, une corporation municipale, un lord maire, ses banquiers et ses marchands, ses avocats et ses robins, ne laisse pas dominer aussi facilement l'opinion de la *cour*, qui est naturellement l'opinion anglaise, mais mal défendue par une noblesse non résidente. C'est même à l'*absentéisme*, comme on appelle la désertion de l'aristocratie, que Dublin doit son quartier le plus original, qui est connu sous le nom des *Libertés* de Dublin, quartier autrefois habité surtout par les nobles, mais que la classe ouvrière seule aujourd'hui; quartier de vieux hôtels dont vous admirez les façades ornées, les croisées encadrées dans des moulures capricieuses, les seuils de marbre ou de pierre sculptée, les grandes cages d'escaliers avec des balustrades dorées, les longues enfilades d'appartements, mais où vous

trouvez, au lieu d'un riche seigneur, un pauvre tisserand occupé à parfaire une riche pièce de popeline. Hélas ! l'ouvrage manque quelquefois aussi à cette population qui n'a ni lit ni couvertures dans ces hôtels aux lambris encore dorés qu'on lui abandonne. Dublin a vu souvent descendre de ses *Libertés* une irruption de mendiants qui effrayent les habitants des quartiers fashionables par leurs blêmes figures et leurs cris de détresse. Les *Libertés* de Dublin, comme ancien quartier de privilège, ont encore une juridiction particulière dont les règlements remontent au règne du roi Jean ; mais on a cru à tort que c'était un lieu d'asile comme était autrefois cette *Alsatie* de Londres, où se passent quelques-uns des plus curieux épisodes des *Aventures de Nigel*. Lors de la fameuse conspiration de 1798, lord Édouard Fitzgerald s'y réfugia, ou plutôt s'y cacha dans la maison d'un plumassier nommé Murphy. Il y fut suivi et arrêté.

Je découvris encore à Dublin un autre quartier véritablement irlandais en cherchant la cathédrale de Saint-Patrick, qu'il faut chercher réellement à travers un labyrinthe de petites rues, après que son clocher en éteignoir vous a indiqué la direction de l'emplacement où elle se trouve. — On sait que ce nom de Saint-Patrick est grand en Irlande comme celui de Saint-Pierre à Rome. Ce nom résume souvent toute la nationalité, tout le patriotisme, toute la religion de l'île que la parole du saint arracha jadis aux ténèbres du paganisme. Quel saint a inspiré autant de prières, de légendes, de ballades, de chansons tragiques ou comiques ? Extérieurement, l'église qui lui est dédiée ne me parut donc pas digne d'un apôtre auquel on attribue tant de miracles. Littéralement, les murs extérieurs sont comme rongés d'une lèpre à l'état de desquamation. Ils vous donnent l'idée de guenilles de pierre, comme si le saint avait voulu assortir son sanctuaire au quartier qui l'entoure. En effet, la cathédrale de l'apôtre d'Irlande s'élève au milieu d'une halle aux loques et aux haillons. Toutes les maisons de la place sont des boutiques de vieux habits et de vieilles robes, de vieilles bottes et de vieux souliers, de

vieilles chemises et de toutes sortes de vieux linges, etc. L'étalage en est tout à fait pittoresque, et digne de l'imagination des *lazzaroni* du Nord. Il ne faudrait pas comparer cet étalage à celui des échoppes de notre halle du Temple, à Paris, où le vieux devient neuf, où le fané retrouve ses couleurs premières, où l'industrie fripière est un art enfin. Dans la place de Saint-Patrick, vous ne trouvez ni art ni artifice : le haillon s'offre à vous avec toute sa franchise, la défroque ne se pare que de ses accrocs, la guenille n'a pas honte de se montrer ébouriffée, échevelée; le linge, tombé presque en charpie, n'a pas appelé à son secours la dissimulation d'une reprise; la chaussure enfin ne cherche pas à masquer ses rides sous le fard d'un perfide cirage. C'est un bazar où le vendeur et l'acheteur semblent être également de bonne foi, et non une bourse et un perfide marché aux loques comme Rag-fair et Monmouth street, quartiers analogues, où Londres livre la nudité ingénue au charlatanisme des Juifs. La plupart de ces pièces d'habillement ont cependant passé par Rag-fair et Monmouth street; car c'est l'Angleterre qui habille ainsi l'Irlande. Je vais même vous chercher dans la statistique un chiffre qui en dira plus que tout ce que je vous ai raconté de mes impressions; un chiffre qui résumera à la fois l'étalage de la place Saint-Patrick et le costume du prolétaire irlandais : — Savez-vous ce qu'en retour des bœufs, des moutons, des porcs, de la volaille, du beurre, etc., que l'Irlande lui envoie, l'Angleterre exporte annuellement en Irlande? Une valeur de 254,000 £ en vieux habits; — 254,000 £ multipliés par vingt-cinq, font six millions de francs! Ce simple fait économique n'est-il pas remarquable? Vous conviendrez peut-être avec moi que la distribution de ses loques en Irlande est un bon placement pour l'Angleterre, meilleur même que celui des cotonnades toutes neuves que ses manufactures expédient aux nègres des colonies, qui, émancipés ou esclaves, il est vrai, ne se pareraient pas volontiers, comme l'Irlandais, de la défroque de leurs anciens maîtres. Aussi, attendu que la pauvre Irlande avec ses sept millions d'habitants

déguenillés, ne saurait user tous les vieux habits de la riche Angleterre, celle-ci, toujours inspirée par le génie manufacturier, vient d'inventer un procédé fort ingénieux pour faire avec des haillons une étoffe nouvelle : on presse sous une machine spéciale un mélange de loques, de filasse et d'étoffe (oakum), dont le produit devient un tissu qui a tout juste un peu plus de solidité que le papier ; mais jusqu'à présent l'Irlandais continue de préférer pittoresquement les vêtements tout faits, tels qu'on les trouve à la friperie de Dublin.

Entrons dans la cathédrale de Saint-Patrick : — C'est le culte protestant qui s'en est emparé comme de toutes les anciennes églises de Dublin, et une des espérances des catholiques est de s'y installer de nouveau, dès que leur culte deviendra de droit, aussi bien que de fait, le culte de la *majorité*, pour me servir de l'expression de notre charte. En attendant, l'intérieur de l'édifice n'est guère mieux entretenu que l'extérieur. L'architecture est de la fin du douzième siècle, mais ne saurait être citée comme un modèle du style de cette époque. Le chœur n'est pas sans mérite ni sans solennité. Il est décoré des bannières de l'ordre de Saint-Patrick. Des stalles de chêne sculpté sont destinées aux chevaliers lorsqu'ils y tiennent leur chapitre, ce qui arrive, je crois, très-rarement, et excite très-peu d'intérêt à Dublin, car l'ordre du saint patron de l'Irlande catholique est comme celui de saint Georges, le patron de l'Angleterre, un ordre protestant. Je fus introduit par la petite fille du bedeau, parfaitement dressée à son rôle de bedelle (*sextoness*) (1). Dans l'Église Établie d'Irlande comme dans celle d'Angleterre, il n'est pas rare que la fille du bedeau succède au père dans ses fonctions, et si la fille du bedeau de Saint-Patrick avait besoin d'un certificat de touriste, je le lui donnerai volontiers comme au plus charmant petit perroquet de sacristie que j'aie rencontré dans les trois royaumes. Sachant par cœur toutes les inscriptions, sans en excepter les épitaphes

(1) Je ne sais si *bedelle* est très-français, mais la désinence estologique. On dit chamelle — de chameau, bourrelle — de bourse, etc.

latines, la petite bedelle ne put cependant me donner les explications que je lui demandai sur un John Rigby, mort en 1819, et que son épitaphe désigne comme grand Rose-croix. Ce n'est pas le seul franc-maçon cependant qui soit enseveli dans Saint-Patrick. La franc-maçonnerie a été florissante en Irlande plus longtemps que partout ailleurs. Quelques monuments appartiennent à la famille du grand comte de Cork (Boyle); d'autres à des archevêques; mais ce ne sont ni les rose-croix, ni les fiers chevaliers, ni les prélats, qui glorifient l'édifice par le prestige de leurs noms plus ou moins fameux. Un nom seul le remplit, celui de JONATHAN SWIFT; ce nom, qui fut grand en Irlande et en Angleterre, comme l'était en France le nom de Voltaire, puisque, sans avoir occupé d'emplois importants, le doyen de Saint-Patrick, comme le châte-lain de Ferney, exerça par sa plume, sur les opinions politiques et philosophiques de son pays, une telle influence, que toutes les grandeurs de l'époque le courtoisaient en le redoutant. J'ai dit *par sa plume*, car Swift n'était point homme de tribune (1); mais ses contes satiriques, ses pamphlets, ses lettres privées même — quand une indiscretion convenue ou du moins prévue les avait rendues publiques — mettaient en ruine la cour, le ministère, le parlement. Retiré enfin à Dublin, parce que son parti était battu à Londres, Swift, qui jusque-là avait consacré son talent aux luttes des whigs et des tories anglais, reconnaît tout à coup quel vaste point d'appui il y a pour son opposition dans cette première patrie, un peu négligée et oubliée même jusque-là (2). Le voilà qui se crée une popularité irlandaise, laquelle n'a été surpassée que de nos jours par celle d'O'Connell. Hélas! où le conduisit cette vie d'agi-

(1) Swift parlait, dit-on, en public avec élégance et énergie. Aussi son ambition d'une mitre lui montrait surtout en perspective un siège d'orateur sur le banc des évêques à la chambre des lords. Le gouvernement d'Irlande, dit Walter Scott, redoutait son éloquence autant que sa plume.

(2) Swift fait lui-même cet aveu dans une de ses lettres à lord Belingbroke : « La vérité est que nous n'avons jamais eu le loisir de nous occuper de ce pays tant que nous avons été au pouvoir. »

tation et de haines politiques? à la perte de la raison. Sans doute qu'à cette catastrophe contribuèrent beaucoup les agitations de sa vie privée, et surtout la position équivoque où il s'était placé en voulant ménager à la fois deux maltresses, dont l'une mourut de désespoir, quand il dut enfin choisir entre elles. Mais il me semble que ce rare esprit n'eût pas succombé si fatalement, s'il y avait eu, avec plus de passion encore, une conscience honnête au fond de sa politique comme au fond de ses amours. Au milieu de ses triomphes, il devait nourrir un sentiment d'amertume, un venin secret qui lui rongerait le cœur, et, quand les déceptions vinrent, il n'eut pas cette consolation si douce de l'homme qui peut se dire : J'ai fait mon devoir. Swift, il faut l'avouer, fut supérieur par l'esprit à tous les hommes de son époque, mais il ne valut pas mieux qu'eux par la morale. C'est un triste spectacle que nous donne l'histoire constitutionnelle d'Angleterre, depuis la révolution de 1688 jusqu'à l'avènement de Georges III; il faut que les principes de la liberté politique soient, comme ils le sont, bien philosophiquement beaux, pour qu'on ne s'en détourne pas avec dégoût, en voyant par quelle ligne d'intérêts égoïstes ils étaient défendus sous le régime de la royauté parlementaire. Aujourd'hui que tant de mémoires posthumes et de correspondances privées ou officielles ont révélé les secrètes menées et les espérances des principaux acteurs de cette époque, on éprouve un désenchantement bien triste en voyant comme tout s'était rappetissé ou avili sur la scène politique. Quand une guerre civile, quand une révolution aristocratique ou populaire éclatent dans un pays, l'histoire aura sans doute des excès à blâmer, des crimes à flétrir, mais elle pourra aussi éveiller quelques sympathies libérales pour une lutte franche, énergique, enthousiaste, féconde en héroïques dévouements. Tel avait été le drame de 1640, avec ses farouches Têtes Rondes et ses Cavaliers. Celui de 1688 n'a déjà plus rien de cette poétique exaltation; mais c'est de 1715 à 1745 que tout intérêt noble disparaît, qu'on se sent même peu à peu dégoûté des hommes et des choses. La

démoralisation est complète; les talents ne manquent pas, ce sont les caractères qui manquent aux talents; les grands capitaines comme Marlborough, les grands politiques comme Bolingbroke, n'ont plus ni principes ni conscience; chez eux comme chez les agents subalternes, l'esprit d'intrigue a remplacé la passion; l'égoïsme individuel a étouffé, non pas seulement toute vertu désintéressée, mais encore toute ambition hardie. On a cessé de combattre au grand jour; c'est à qui jouera mieux son double jeu, c'est à qui trichera le plus bassement le roi de fait qu'il sert, en même temps que le roi légitime qu'il redoute. Autre tache du grand égoïsme de cette époque: — plus que jamais l'amour des places et de l'argent est à la fois un moyen et un but; on ne se fait donc aucun scrupule de recevoir des deux mains; cette démoralisation gagne jusqu'aux courtisans de la cour exilée, qui eux aussi, commençant à se défier de la Providence, escomptent leur fidélité et se ménagent au moins une ressource auprès de l'usurpateur en cas d'insuccès. Bref, chacun arrive par l'abandon successif de toutes ses convictions, dans le succès comme dans la mauvaise fortune, à la plus antipatriotique de toutes les conclusions: — l'athéisme politique. Swift en était là lorsqu'il oubliait si facilement les opinions de sa jeunesse. Alors même qu'il défendit si bien l'Irlande en désertant les whigs pour s'associer aux tories, ce n'était plus un patriote, mais un comédien ou un charlatan politique.

Mais, hélas! cette révolte de la meilleure partie de nous-même contre l'immoralité des talents supérieurs se réduit à quelques réserves et à une protestation qui constatent que nous ne sommes pas tout à fait leurs dupes; puis, le plus souvent nous finissons par passer du côté du vulgaire, en admirant et citant sans cesse les grands esprits comme nous admirons et citons les grands capitaines, uniquement à cause du retentissement qu'a eu dans ce monde le bruit de leur vaine gloire. Bientôt, moi aussi, je ne vis plus dans la cathédrale de Saint-Patrick que le buste de son illustre doyen! Ce buste est de Roubillac: — l'artiste a dépouillé Swift de cette perruque qui,

dans ses portraits, adoucit son expression sévère, au lieu que ce marbre semble démentir l'épithaphe qui nous dit avec l'énergie latine, que la mort enfin a mis un terme au continuel besoin d'indignation qui tourmentait l'auteur du *conte de Tonneau* (1):

HIC DEPOSITUM EST CORPUS
 JONATHAN SWIFT
 HUIUS ECCLESIE CATHEDRALE DECANI
 UBI S.EVA INDIGNATIO
 ULTERIUS COR LACERARE NEQUIT :
 AMI, VIATOR, ET IMITARE SI POTERIS
 STERNUM PRO VIRILI LIBERTATE VINDICEM
 OBIIT ANNO 1745. ETATE ANNO 78.

Après de ce cœur étouffé par le fiel, on en a déposé un autre qui fut tout amour et tendresse; un cœur de colombe auprès d'un cœur de vautour :

Cy git Mrs. Hester Johnson,
 plus connue par le nom de Stella
 sous lequel elle est célébrée dans les écrits du docteur Jonathan Swift,
 doyen de cette cathédrale.

Pauvre Stella ! en s'attachant à Swift encore pauvre et dépendant, elle l'avait deviné avant tout le monde à travers le nuage de son obscurité; elle méritait bien au moins d'être associée à son illustration. Mais est-ce assez pour la femme, timide étoile de notre jeunesse, que nous lui fassions ainsi l'aumône publique d'un reflet de notre renommée, après que nous avons porté l'hommage secret de notre amour à une autre? Du moins, plus heureuse dans la mort que dans la vie, Stella partage seule le mausolée de l'homme à qui elle avait sacrifié

(1) Dans le Muséum de l'université, on vous montre le masque du Doyen moulé après sa mort. L'expression de la face est évidemment celle d'un maniaque; la bouche est convulsivement plissée et contournée. Le portrait de la maison Decanale a toujours passé pour le plus ressemblant: il a une expression plutôt grave que sévère. La tête du portrait en pied qu'on a placé dans la salle des examens à Trinity-College a été copiée sur le portrait de Bindon, à qui est dû le portrait original (celui de la maison Decanale). On n'a pas de portraits de la jeunesse de Swift: la tradition seule dit qu'il était d'une figure agréable.

sa jeunesse. Ce n'est pas à Saint-Patrick qu'est enterrée Vannisa (Miss Vanhomrig), la rivale de Stella.

Les archevêques de Dublin ont deux cathédrales comme le doyen Swift avait deux maîtresses : les deux cathédrales sont Saint-Patrick et Christ-Church ; celle-ci, quoique à la fois plus ancienne et mieux réparée que l'autre, est aussi bien inférieure sous le rapport du style. On croira sans peine que lorsque les deux cathédrales étaient moins vieilles, elles se disputèrent plus d'une fois la faveur du prélat et les privilèges de la préséance. Pour les mettre d'accord, il fut décidé que les archevêques de Dublin seraient alternativement ensevelis dans l'une et l'autre métropole. Christ-Church possédait autrefois le bâton pastoral de saint Patrick lui-même, relique plus précieuse que la verge d'Aaron, mais qui fut brûlée par les iconoclastes protestants. Le fameux conquérant anglo-normand de l'Irlande, le comte Strongbow, avait choisi aussi Christ-Church pour sa sépulture, mais le tombeau qui porte encore aujourd'hui son effigie et celle de sa comtesse est apocryphe selon quelques archéologues. Lorsque le faux Édouard VI, Lambert Simnel, se fit couronner à Dublin, ce fut sous les voûtes de Christ-Church, et l'histoire dit que le prélat qui le sacra ne craignit pas d'emprunter pour ce front imposteur une couronne d'or à une statue de la Vierge. Enfin, le sacristain de Christ-Church, qui rappelle tous ces événements, défend de son mieux sa cathédrale ; mais je suis au nombre de ceux qui préfèrent celle de Saint-Patrick, montrée surtout par la jolie petite bedelle qui vous arrête avec une solennité enfantine devant le buste de Swift pour vous dire : « *Here is the great Dane :* » « Voilà le grand danois », prononciation emphatique de *dean* (doyen), qui doit faire sourire l'ombre de Swift, car l'auteur du conte du *Tonneau* et des *Voyages de Gulliver* ne détestait pas l'équivoque, malgré la sévérité de sa face à triple menton (1).

(1) Un de ses petits pamphlets contre Wood, qu'il voulait faire passer pour faux-monnayeur, contient plus de cent calembours.

Je dois parler encore d'une troisième église du vieux Dublin, de Saint-Michan, qu'on trouve sur la rive droite de la Liffey, car je la visitai le même jour que Saint-Patrick et Christ-Church. En sortant de cette dernière cathédrale, je me trouvai, après m'être égaré dans les rues avoisinantes, en face de la grande porte du château de Dublin. J'avais sans doute un air d'hésitation au moment où je la franchis pour pénétrer dans la cour, lorsque je fus abordé par un homme aux formes polies, qui me dit : « C'est le château, on peut le visiter ; voulez-vous me permettre de vous accompagner ? » J'avoue que je pris ce monsieur pour un cicérone et je m'abandonnai à lui, sans ménager les questions, parce que je comptais bien ne pas marchander le prix des réponses. Je fus un peu humilié lorsque, après avoir abusé d'une obligeance et d'une érudition si volontiers mises à mon service, je reconnus que j'avais affaire à un bourgeois indépendant, assez *riche* ou assez *noble* pour n'avoir rien à faire de toute la journée. Ces deux individualités-là se trouvent à Dublin, et forment une classe de désœuvrés dont je comprends très-bien les *habitudes flâneuses*, ayant passé une partie de mon jeune temps dans une cité où l'insouciance du lendemain se prolonge ainsi de jour en jour depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. J'ai peut-être quelque mérite à n'avoir exercé moi-même ce métier négatif que pendant douze mois de ma vie ; car j'y prenais goût, et, dans la ville hospitalière dont je veux parler, je serais devenu un cicérone aussi officieux, sinon aussi érudit, que mon bourgeois de Dublin. Heureusement pour les étrangers, ma place est remplie et bien remplie.

Lorsque je voulus m'excuser de mon indiscretion et, oubliant que je n'étais plus en Angleterre où l'on est si avare de son temps, exprimer le regret d'en avoir fait tant perdre, il me fut répondu avec un redoublement d'amabilité qu'il n'était que deux heures après midi et qu'on serait trop heureux de m'accompagner encore jusqu'à cinq. Je me hasardai alors à demander si nous étions bien loin de Saint-Michan.

« De Saint-Michan ? de l'église dont les caveaux ont la pro-

priété de conserver les corps et de les embaumer naturellement?

— Justement, là où sont déposés les cercueils des deux frères Sheares. »

A ce nom bien connu dans le martyrologe politique de l'Irlande, je vis bien que l'imagination irlandaise se réveillait chez mon interlocuteur, qui, croyant avoir deviné à qui il avait affaire, prêtait à ma curiosité un motif d'opinion, ignorant par quel incident je me trouvais savoir quelles reliques contenait la crypte miraculeuse.

« Ah! les frères Sheares! me fut-il répondu, c'étaient là deux francs républicains! et vous, monsieur, vous êtes un républicain aussi, je le parie. »

Je n'étais pas préparé à la question. Quelle que soit l'opinion de mon lecteur, il comprendra, j'espère, qu'il y a une différence entre avouer ses principes et accepter une étroite qualification de parti qui peut vous classer en très-mauvaise compagnie, si celui qui vous l'applique n'y attache pas le même sens que vous. Je ne voulus pas toutefois blesser un inconnu si plein d'obligeance, en lui faisant trop brusquement sentir son indiscretion, d'autant plus que je devais supposer qu'il ne m'attribuait avec tant de vivacité que sa propre manière de penser. J'eus donc recours à une périphrase pour lui déclarer que je m'honorerais volontiers du nom de républicain si j'en avais le droit, soit par le simple fait d'être né dans une république, soit, puisque j'étais né sous un gouvernement monarchique, si j'avais déclaré courageusement la guerre audit gouvernement par quelque acte de rébellion armée ou du moins par quelque complot dangereux : mais selon moi il n'y avait que forfanterie à traduire, par une dénomination positive, des vœux ou des regrets, c'est-à-dire une opinion qui reste à l'état de théorie et se soumet paisiblement à ce qui lui paraît la loi de la majorité; que cependant je pouvais l'assurer qu'en évitant de me classer dans aucun parti depuis que je devenais une tête prise (ce que je n'avais pas toujours fait peut-être), je m'étais réservé d'exprimer mes sympathies pour tout gouverne-

ment qui me garantirait le mieux la plus grande somme de liberté possible.

« Vous êtes donc républicain ? répéta mon Irlandais, qui en politique n'aimait pas les périphrases.

— Appelez-moi comme vous voudrez, lui dis-je, maintenant que je vous ai défini ma république.

— John Sheares n'en voulait pas d'autre.

— Sans doute, repris-je; mais franchement il la voulait pas des moyens un peu plus violents que ceux dont je désirerai qu'on se servit, si je passais de la théorie à la pratique, de la république expectante à la république agissante.

— Cependant, monsieur, c'est dans votre pays, c'est en France même que John Sheares était devenu républicain.

— Justement, repris-je encore; mais à une époque où, selon mon républicanisme plus timide, la guillotine fonctionnait un peu trop souvent. Convenez qu'en Irlande même, aujourd'hui, vous ne voudriez plus faire tomber les têtes comme il y a cinquante ans : O'Connell prétend arriver au même but que John Sheares par des moyens tout légaux.....

— Ce qui ne l'a pas empêché, tout bon légiste qu'il est, d'avoir été condamné en justice et d'être logé aujourd'hui encore au pénitencier de Richmond.

— D'où il sortira avec sa tête sur les épaules, tandis que John Sheares et son frère.....

— Avaient joué franchement la leur, et ils la perdirent. Convenez, du moins, qu'il y a plus de courage à risquer de pareils enjeux qu'à conduire une grande révolution comme on conduirait un procès, avec les subtilités d'un procureur... dans cet antre de la chicane! »

Nous passions en ce moment devant le palais des Quatre-Cours (*Four Courts*), comme on appelle à Dublin le Palais de Justice. Quelques autres paroles plus claires encore achevèrent de me révéler que j'étais avec un membre du parti de la *Jeune Irlande*. J'avais, le matin, acheté les premiers cahiers des *Poésies de la Nation*, journal du parti, et je me souvenais de quatre vers que je citai avec un à-propos qui charma mon

interlocuteur, quoiqu'il fût obligé de me souffler quelques syllabes du texte; car il savait par cœur le cahier tout entier, et j'aurais pu m'appliquer le *numeros meministi si verba tenerem* de Virgile :

Come, trample down their robber rule and smite its venal spawn,
Their foreign laws, their foreign church, their ermine and their lawn (1).

En devisant ainsi, nous arrivâmes enfin à l'église. Saint-Michan est certainement un des édifices ecclésiastiques les plus communs de Dublin, un édifice qui, extérieurement, n'a même d'un temple que la tour carrée de son clocher et semble relégué, honteux de sa pauvre architecture, dans une cour étroite où l'on remarque quelques tombes qui sont aussi sans ornement et sans caractère. A droite de la porte d'entrée est une maisonnette en forme de loge. Nous nous introduisîmes nous-mêmes. Une femme, assise au rez-de-chaussée, nous dit que le bedeau était dans sa chambre.

« Laissez-moi monter, me dit mon guide; je crois savoir que nous aurons besoin de quelques négociations. »

Je restai avec la femme, qui suivait tous mes mouvements comme si elle suspectait quelque complot contre les propriétés de l'église protestante, si menacée aujourd'hui en Irlande. Elle avait fait une grimace chagrine lorsqu'en entrant nous avions annoncé avec assurance notre intention de visiter la crypte. Deux vieux portraits de l'école de Lely, représentant, me dit plus tard le bedeau, un duc d'Ormond et sa duchesse, qui décoraient la loge, auraient pu me tenter, si la protubérance du larcin était aussi développée sur mon crâne que la protubérance de l'amateur. Je les étudiais encore sans songer le moins du monde à me les approprier par des moyens illé-

(1) « Allons, foulons aux pieds leur code de voleur et écrasons leur horde vénale (*leur frai vénal*), leurs lois étrangères, leur église étrangère, leur hermine et leur linon (*leurs juges et leurs évêques*). »

The Muster of the North. Cette ballade de M. Ch. Gavan Duffy a été signalée par le *Times* comme une *messénienne séditieuse*.

gitimes, malgré le rôle que fait jouer M. Lever à mon homonyme, le farouche capitaine du roman de *Tom Bourke*. lorsque j'entendis remuer dans l'escalier un trousseau de clefs, et mon guide reparut avec le bedeau — figure enluminée de geôlier aussi bien que de sacristain, qui aurait parfaitement rempli un troisième cadre dont la toile encroûtée ne laissait plus voir qu'un de ces fonds noirs où il faut le génie de Rembrandt pour faire ressortir une tête humaine en lumineux relief. Mon compagnon me prit à part :

« J'avais bien prévu que l'on ferait des façons pour nous admettre dans la crypte, me dit-il. Il est défendu par le *primat protestant d'Irlande* de l'ouvrir sans son autorisation ; mais j'ai déclaré que vous vous montreriez un vrai gentleman.

— Et combien en coûtera-t-il pour me montrer tel ?

— Quatre shillings ! C'est une extorsion, je le sais ; mais il vous en coûterait peut-être davantage pour arriver jusqu'au primat, et il vaut mieux faire profiter directement de votre générosité ce pauvre bedeau, père de famille, que les valets de chambre du primat, qui ont une plus grosse part que lui dans le tribut de la dîme. »

Je fus parfaitement de cet avis, et je mettais déjà la main à la poche. « Non, non, » dit le bedeau avec un sourire puritain. — Mon catholique ami, pensais-je, aurait-il mal compris ou calomnié un fonctionnaire de l'église établie ? — Mais le bedeau reprit : « C'est le bénéfice de ma femme... » La vieille sourit ici à son tour, adressant ce sourire à son époux, et ce fut elle qui tendit la main... Les shillings payés d'avance, comme on payait à l'entrée de l'Averne le denier de Charon, nous nous acheminâmes vers la demeure des morts, précédés du bedeau, qui s'était muni d'une grosse lanterne. — Nous ne ressemblions pas mal à Roméo et à Balthazar se rendant au monument des Capulets, non, sans doute, tels qu'ils furent primitivement évoqués par l'imagination de Shakspeare, mais tels que je les avais vus naguère, tant bien que mal représentés, dans la salle enfumée du théâtre de Cork.

La porte des caveaux de Saint-Michan est située en dehors de l'église ; un escalier étroit y conduit ; la porte franchie, il faut encore descendre quelques marches. Lorsque vous êtes de plain pied, s'ouvre devant vous un corridor beaucoup trop obscur pour qu'une lanterne puisse vous en révéler la profondeur. De chaque côté du corridor se trouve une suite de caveaux, chacun desquels a sa porte grillée et fermée, l'une d'un cadenas, l'autre d'une serrure : là dorment du sommeil des siècles ceux qui, en compagnie du bienheureux saint Michan, participeront à son privilège de se réveiller au jour du jugement dernier tels qu'ils furent déposés dans leur cercueil, sans avoir été réduits en poussière. J'étais curieux de voir jusqu'à quel degré saint Michan rivalise avec M. Gannal. Le bedeau nous fit d'abord remarquer que les caveaux de sa crypte avaient l'avantage d'absorber toute mauvaise odeur, et nous convinmes qu'on pouvait se croire plutôt dans une cave que dans un sépulcre ; il ajouta qu'ils étaient exemptés aussi de l'invasion des rats, ces ennemis éternels de toute conservation.

« A tout seigneur, tout honneur ; commençons, dis-je, par le saint lui-même.

— Oh ! monsieur, je ne vous garantis pas sa *saincteté*, » répondit le bedeau, qui déclarait ainsi son orthodoxie de bedeau protestant et essayait en même temps une plaisanterie dans le genre de celles des fossoyeurs de Shakspeare.

« Cependant si depuis tant de siècles qu'il est mort, il se conserve dans toute la fraîcheur de la vie... n'est-ce pas un miracle ? » répliquai-je à cet ingrat qui osait médire du saint qui le fait vivre.

« Le gentleman est catholique ? » demanda le bedeau.

« Je le crois, » répondis-je ; quoique, en bonne conscience, j'eusse dû peut-être, faisant encore une distinction entre la foi et les œuvres, expliquer mon catholicisme comme j'avais expliqué mon républicanisme par une périphrase.

« Je vous prévient alors, continua le bedeau, qu'il est défendu de rien emporter d'ici. »

L'air défiant de la femme avait enfin son commentaire.

Il paraîtrait qu'à défaut de rats, les amateurs de reliques

ont attenté quelquefois à l'intégrité du saint : les réserves du bedeau contre la sainteté de saint Michan n'étaient qu'une ruse oratoire pour savoir s'il n'avait rien à craindre de ma superstition iconolâtre. Il ouvrit enfin le caveau et nous montra le corps de saint Michan. Vu la défiance anticatholique du bedeau, je n'oserais dire que ce fût le vrai saint Michan ; ou, si c'était bien lui, le saint a voulu que ses restes mortels ne tentassent pas le plus intrépide voleur de reliques. Être conservé ainsi, c'est être une momie, moins ses bandelettes et moins ce vrai baume de Judée, que la pharmacie moderne nous administre après l'avoir extrait des cercueils hiéroglyphiques. Cette prétendue conservation est l'état d'une dessiccation complète que je voudrais bien, à l'endroit du saint, comparer poétiquement à la fleur conservée dans un herbier, mais qui rappelle tout au plus la plante du tabac au moment où l'on va la rouler en cigares. Fossile imparfait, le squelette est entier, mais les os sont recouverts d'un cuir tanné qui jouit cependant d'une certaine élasticité relative ; car les articulations jouent encore, comme nous le démontra le bedeau en plaçant dans sa main vivante les phalanges de ces doigts morts, armés encore de leurs ongles, et qui se prêtèrent à cette horrible étreinte en se laissant ouvrir et fermer tour à tour. Tel est le saint, tels sont les autres corps, soit dans son propre caveau, où il en est une vingtaine de divers sexes et de divers âges, soit dans les autres que nous visitâmes successivement. Ce qu'il y a de plus hideux dans ce réceptacle, c'est que les corps restent entiers, mais non pas les cercueils, qui tombent par pièces ou s'émiettent en pourriture sèche, ne cachant plus qu'à demi leur contenu. Les morts les plus anciens n'ayant personne pour renouveler ces cercueils, la plaque ou l'étiquette qui apprenait ce qu'ils furent ayant disparu, ils passent à la condition de morts anonymes, obscurs, inconnus, usurpant sans titres en règle une place en évidence ; on disloque alors leurs os, qu'on repousse dans un tas commun au coin du caveau. Deux sortes de morts jouissent d'un plus long bail : ceux qui occupent un caveau de famille, et à travers leur grille seulement

nous vîmes quelques-uns de ceux-ci dont le cercueil est même recouvert d'un poêle en velours avec des armoiries ; les autres sont ceux qui ont une histoire, une légende, une anecdote, recueillies dans la mémoire du bedeau : il est par exemple un corps de femme qu'il vous montre avec une certaine affectation, parce qu'il y trouve le texte d'une de ces plaisanteries protestantes dont il aime naturellement à égayer son métier de cicérone funèbre. « En voilà une, nous dit-il, qui fut ensevelie deux fois. — Deux fois ? — Oui, c'était une religieuse ; une première fois dans un couvent, et la seconde ici. Celle-là, ajoute-t-il, n'a rien perdu depuis qu'elle est dans ce caveau. » — Or comme vous ne pouvez vous empêcher de remarquer que cette religieuse qui n'a rien perdu depuis qu'elle est dans ce caveau est aussi ridée et parcheminée que les autres : « Justement, reprend le bedeau, lorsqu'elle mourut elle avait cent onze ans ! Je ne pense pas qu'elle eût conservé sa fraîcheur de novice jusqu'à cet âge. » — Du reste, jeunes ou vieux se conservent de même dans le caveau de Saint-Michan ; il n'y a que les enfants qui se décomposent aussi rapidement là que partout ailleurs, et ce fait vient à l'appui de ceux qui expliquent le miracle par des causes purement chimiques : le principe aqueux, disent-ils, est un des plus puissants agents de la corruption des corps ; les murs et le sol des caveaux de Saint-Michan abondent en carbonate de chaux et en terre argileuse qui absorbent avidement toute l'humidité qui serait nécessaire à la putréfaction. La constitution lymphatique de l'enfance et le peu de consistance de son ossification ne se prêtent pas à la dessiccation aussi facilement que l'âge adulte dont plusieurs tissus subissent déjà même dans la vie un commencement d'ossification, sinon une ossification complète (1). Ainsi, il est une femme, désignée dans son caveau par ce titre : *la jeune Mère*, qui est là depuis cent cinquante ans, et qui, morte peu de temps après être accouchée, fut ensevelie

(1) Voir dans la *Revue Britannique*, année 1834, un article intitulé *De l'âge et de son influence sur l'économie animale*.

avec son nourrisson, mort aussi quelques heures avant elle ; le cercueil ne renferme plus que la mère ; qui croise encore les bras comme si elle pressait toujours sur son cœur l'enfant qui a depuis si longtemps échappé à l'étreinte maternelle.

« N'avez-vous pas quelque autre illustration à nous montrer ? demandai-je au bedeau quand il nous fit revenir sur nos pas, comme s'il avait épuisé la liste des morts notables. Il eut l'air de ne pas me comprendre, et nous nommâmes les frères Sheares.

— Oh ! me répondit-il, depuis quelques années on ne les voit plus.

— Est-ce une prohibition absolue ?

— Mais, dit-il, on a fermé et cloué leurs cercueils parce que la vertu du caveau était nulle sur eux et ils commençaient à se décomposer.

— On me l'avait bien dit, s'écria ici mon compagnon, que vous aviez, n'importe par quel ordre, transféré ces deux corps dans le caveau le plus voisin de la porte d'entrée, caveau moins sec que les autres.

— Il est vrai qu'on les a changés de caveau, reprit le bedeau sans se déconcerter ; mais je vais vous les montrer, messieurs ; vous verrez vous-mêmes que tous les caveaux ici ont la même vertu, excepté pour les deux républicains ! »

Cependant le bedeau ouvrait le nouveau caveau des frères Sheares.

« Voyez, nous dit-il en nous indiquant un premier cercueil, en voilà un qui est là depuis deux cents ans, et aussi intact que Saint-Michan lui-même.

— Et que contient ce cercueil ? » demandai-je.

Le bedeau prononça un nom que je n'ai pas retenu, et ajouta, pour qualifier le personnage, qu'il avait été condamné autrefois à la peine capitale pour avoir tué son propre frère en duel.

« Quelle profanation ! murmura à demi-voix l'Irlandais indigné. C'est à côté d'un fratricide qu'ils ont relégué ces deux frères qui voulaient mourir l'un pour l'autre. »

Les cercueils de John et de Henry Sheares étaient dans le

fond du caveau : ce sont deux cercueils noirs, sans ornement, sans poêle pour les recouvrir.

Mon compagnon prit un air recueilli, s'appuya un moment sur le sapin funèbre, et puis frappa doucement avec le dos de la main pour voir si le son accuserait le vide. Le bedeau devina sa pensée :

« Oh ! les cercueils sont pleins, dit-il.

— Et vous êtes bien certain qu'ils contiennent toujours les mêmes corps ?

— Sans doute : ici Henry Sheares, le frère aîné, là John, le plus jeune.

— Et leurs têtes ?

— On les a mises aussi dans les cercueils.

— Leurs vraies têtes ? » demanda mon compagnon.

Le bedeau releva sa lanterne dans la direction du visage de mon compagnon, et put voir comme moi qu'un sourire ironique plissait ses lèvres.

Je dois dire ici que les deux frères étaient restés exposés, jusqu'à ces dernières années, dans deux cercueils découverts, ayant chacun sa tête sur sa poitrine. Lorsqu'on annonça que les cercueils allaient être fermés, un bourgeois de Dublin fit savoir par les journaux qu'il était détenteur depuis longtemps de la tête de Henri Sheares à laquelle on avait substitué une autre tête, et qu'il prétendait restituer la vraie tête au caveau de Saint-Michan.

« Je regrette bien, dit le bedeau, de ne pas être autorisé à vous montrer ce que vous voulez voir.

— Mais, reprit mon compaguon, je me contenterais de vérifier le contenu du cercueil de John.

— Ajoutez, dis-je moi-même, que je n'aurai aucune objection à faire un nouveau cadeau à sa femme. »

Le bedeau de Saint-Michan est un modèle de désintéressement et d'amour conjugal.

« Le gentleman, dit-il, donnera à ma femme ce qu'il voudra : c'est pour moi-même, pour me satisfaire, que je veux voir si, comme d'autres personnes me l'ont voulu faire en-

tendre, on n'aurait pas enlevé la tête du frère cadet, comme autrefois celle de l'aîné... »

Je soupçonne moi que le bedeau avait déjà fait cette vérification... toujours avec le même désintéressement... car il avait, sous la main, dans un coin, les outils nécessaires, et il ouvrit le cercueil de John Sheares.

« Voyez, dit-il en soulevant la tête à deux mains, elle tient encore à une des vertèbres cervicales par le ligament que, fort heureusement, le fer du bourreau n'avait pas tranché. »

Pendant que le bedeau tenait la tête, mon compagnon glissait, lui aussi, la main dans le cercueil : je pense que ce fut uniquement pour étreindre la main du martyr de la république d'Irlande, et non pour dérober aucune relique. Je ne garantis rien toutefois : la politique a ses superstitions comme la religion a les siennes.

Nous sortîmes du caveau des frères Sheares et puis de la crypte, et je m'aperçus alors que, si les rats ne pénétraient pas dans ce lieu privilégié, les araignées y tendent leurs toiles, car nos habits et nos chapeaux étaient passés du noir au gris. Nous rentrâmes dans la loge du bedeau : la bedelle elle-même daigna nous aider à nous dépouiller de cette espèce de suaire dont nous étions enveloppés, et qui par bonheur disparut sous les crins d'une brosse dure. Je ne pouvais donc loyalement marchander le second cadeau indirectement promis par moi, indirectement accepté par le bedeau, et qui fut encore reçu avec reconnaissance par celle à qui le plus désintéressé et le plus conjugal des sacristains attribue toute la dime mortuaire de Saint-Michan.

« Eh bien ! me dit mon compagnon quand nous fûmes seuls, et après un recueillement réciproque, quelle impression vous reste de notre pèlerinage aux reliques de nos martyrs républicains ?

— Il me semble, lui répondis-je, inspiré à mon tour, sinon par l'esprit de Swift, du moins par les plaisanteries du bedeau, il me semble que la *république* irlandaise a mis ses martyrs sous les auspices d'un saint *conservateur*.

— Excellent ! s'écria mon compagnon ; mais je fus plus difficile que lui, et je me déclarai tout honteux d'avoir analysé mes impressions par un calembour politique. La vérité est, ajoutai-je, que votre question m'a fait perdre une rime que j'allais trouver ; car j'essaye quelquefois de me résumer en vers. Je vous promets de vous envoyer ma petite improvisation, quand je l'aurai complétée et corrigée à loisir. Voici en effet les vers que je lui remis avant de quitter Dublin :

LES CAVEAUX DE SAINT-MICHAN.

« The houses that he makes last till doomsday. »

HAMLET (1).

Toi, qui veux te survivre, après l'heure suprême,
Et trôner au tombeau, par les vers respecté,
Viens satisfaire ici cet amour de toi-même.
Viens, Narcisse posthume, admirer ta beauté. *

Regarde, te voilà ; — n'osant te reconnaître :
C'est un vieillard, dis-tu... mais celui-ci peut-être
Est plus jeune, approchons... Tu détournes les yeux ;
Ici, tous sont pareils, les jeunes et les vieux !

Dispute aux vers leur proie, au trépas sa victoire,
Confie à ces caveaux ton corps et ta mémoire
Pour qu'un bedeau sordide entr'ouvrant le cercueil
Montre encor dans cent ans ton spectre et ton orgueil !

Ah ! c'est un autre espoir que ta douleur implore,
Toi qui n'as plus le fils que ton bras presse encore !
Espère, tu le peux ; au jour du jugement,
Sur le sein maternel renaitra ton enfant.
Dieu n'avait animé qu'une argile éphémère ;
Il fit l'homme immortel en pensant à la mère.

En échange je reçus une indication des meilleurs documents à consulter sur la conspiration des Irlandais-Unis et sur les frères Sheares. Je n'ai pas la prétention d'écrire cette histoire, mais seulement un de ses épisodes. Il faut la

(1) « Les maisons qu'il bâtit durent jusqu'au jour du jugement. »

HAMLET. — *La scène du cimetière.*

connaître cependant pour bien suivre les transformations successives qu'ont subies les partis en Irlande, depuis le reveil de la nationalité irlandaise dont Swift donna le signal, jusqu'au règne d'O'Connell, son tribun actuel. Cette histoire est souvent un reflet de la nôtre. C'est sur notre révolution que s'appuya moralement l'Irlande indépendante; c'est sur elle aussi malheureusement que quelques-uns de ses patriotes continuèrent de calquer leurs plans d'avenir, alors que la liberté française elle-même dut se voiler la face, honteuse des excès de ses enfants. Lorsque après avoir traduit *la Marseillaise*, la harpe d'Irlande traduisit aussi le *Ça ira*; lorsque, après avoir arboré le drapeau tricolore, le patriotisme irlandais invoqua aussi le bonnet rouge et la guillotine comme des symboles de régénération sociale, ce ne fut pas seulement l'éloquence de Burke qui passa du côté des oppresseurs, la bourgeoisie, la propriété, une partie du peuple même se retirèrent de la lutte; les chefs de la prochaine révolution irlandaise restèrent presque seuls dans leur duel inégal avec la police du gouvernement (1). Au lieu d'une armée

(1) Burke, comme Fox, avait salué avec espoir l'œuvre de 1789. On sait avec quelle verve il dénonça plus tard la révolution française, allant même si loin qu'il donna lieu à l'admirable pamphlet des *Vindiciæ gallicæ* de Mac-Intosh. La lettre suivante de Burke à lord Charlemont marque ses premières hésitations. Je la cite aussi à cause d'une apologie toute constitutionnelle de l'esprit de parti et de l'esprit d'association.

« Mon cher lord, je crois que Votre Seigneurie a agi avec son zèle et son jugement ordinaires en fondant un club whig à Dublin. Ces réunions préviennent l'évaporation des principes dans les individus; elles leur prêtent la force du nombre et excitent leurs efforts par l'énumération. Vous voyez la chose sous son vrai jour : *l'esprit de parti est absolument nécessaire* aujourd'hui. J'ai toujours pensé ainsi dans ce pays depuis que je me suis trouvé mêlé aux affaires publiques. Toute ma crainte est qu'il n'y ait pas assez de vertu en Irlande pour nourrir l'esprit de parti... Mais ici toutes nos pensées sont arrêtées par l'étonnement que nous cause le merveilleux spectacle qui nous est donné dans un pays voisin et rival. Quels spectateurs et quels acteurs ! l'Angleterre admirant, étonnée, la lutte de la liberté française, et ne sachant si elle doit blâmer ou applaudir. Quoique j'aie prévu, il

de citoyens insurgés se levant en masse et défiant au grand jour la soldatesque britannique, le gouvernement n'eut à faire qu'à des conspirateurs qui, n'ayant plus tout un peuple derrière eux, furent facilement dénoncés par les espions introduits dans leurs conciliabules et livrés un à un au glaive du bourreau. C'est là l'expérience dont profite O'Connell; voilà pourquoi, malgré les impatiences de la Jeune Irlande, il répudie tout moyen violent; voilà pourquoi, même dans ses harangues de tribun, il s'enveloppe d'une fiction légale; les frères Sheares, avocats eux aussi, comme O'Connell, n'étaient même pas des *Girondins*; ils appartenaient à la Montagne, le plus jeune surtout, l'homme d'action, à la fois plus réfléchi et plus enthousiaste, désigné aussi comme le véritable chef, ou du moins partageant ce titre avec lord Édouard Fitzgerald, à qui sa naissance et ses influences de famille devaient faire naturellement décerner la préférence, car ce n'est guère qu'après le succès, que des conspirateurs démocrates commencent à discuter les titres aristocratiques de leurs chefs.

Henri et John Sheares étaient les fils d'un banquier de Cork, qui avait été membre du parlement d'Irlande. Henri avait embrassé d'abord l'état militaire; mais il avait donné sa démission, et, comme John, il faisait partie du barreau de Du-

ya bien des années, quelque chose de semblable, l'événement a encore quelque chose de paradoxal et de mystérieux. Il est impossible de ne pas admirer l'énergie de la France, mais la vieille férocité parisienne a éclaté par des actes choquants. Peut-être n'est-ce qu'une explosion soudaine! alors il ne faut rien en conclure; mais si c'était un trait de *caractère* plutôt qu'un accident, alors, ce peuple n'est pas propre à la liberté, et il a besoin d'une forte main comme celle de ses anciens maîtres pour le corriger. Il faut aux hommes un certain fond de modération naturelle pour que la liberté qu'ils réclament ne leur soit pas nuisible à eux-mêmes et encore plus nuisible aux autres. Quel sera le dénouement? c'est, je crois, difficile à dire. Pour fonder une constitution solide, la sagesse est aussi nécessaire que le courage. Il nous reste à voir si les Français ont des têtes sages parmi eux, ou si ces têtes sages ont assez d'autorité pour faire respecter leur sagesse. En attendant, ce qui se passe est un des plus curieux sujets de méditation qui aient jamais été offerts au monde. »

blin, lorsqu'il se maria par amour avec miss Swete, jeune personne qui non-seulement brillait parmi les plus belles, mais encore passait pour une riche héritière. Il eut donc à conquérir son cœur et sa main sur plus d'un prétendant. Or, dans le nombre se trouvait un autre avocat, M. Fitzgibbon, qui, devenu plus tard un des juges de la cour criminelle sous le nom de lord Clare, ne se souvint que trop, assure-t-on, du triomphe de son rival préféré. L'hostilité qui les divisait éclata plus d'une fois après le mariage par des cartels, qui furent, il est vrai, sans résultat; mais les amis des Sheares ont toujours considéré comme un duel à mort entre eux et lord Clare leur jugement et leur condamnation. Henri, disent-ils, avait besoin d'un motif de haine particulière pour s'exalter jusqu'au républicanisme de John. Par caractère, Henri était modéré; il n'était pas doué de cette froide fureur qui pousse un homme jusqu'aux dernières conséquences de la guerre civile. Dans une émeute purement électorale, même après que Henri avait été affilié aux Irlandais-Unis, il trahit, ajoute-t-on, cette susceptibilité nerveuse qu'il faut savoir supprimer quand on conspire. Le désordre était tel autour des *Hastings*, que la force armée intervint. Un marchand de la rue où ce tumulte retentissait le plus haut, sort de sa boutique pour savoir ce qui se passe, et reconnaît tout d'abord Henri Sheares, qui dans une agitation extrême lui crie : « Retirez-vous, il y va de la vie. » Cet honnête bourgeois, ayant vu plus loin de quoi il était question, se rapprocha de Henri Sheares et lui dit : « M. Sheares, vous allez trop loin; j'en sais plus que vous ne pensez peut-être; recevez donc un avis amical : Ne vous mêlez plus de politique; vous n'avez pas la taille du rôle auquel vous prétendez. »

John Sheares avait un autre tempérament; ce n'était pas, il est vrai, une jolie et timide héritière de Dublin qui avait éveillé l'amour dans son cœur; c'était dans des scènes plus terribles qu'une émeute d'élection, qu'il s'était exercé au rôle des Gracques et de Brutus. John se trouvait à Paris dans la mémorable année de 1789. Il y était encore en 1793. Il avait donc suivi tous les premiers actes du drame grandiose de

notre révolution, et il n'en avait pas été seulement le témoin oculaire.

Le rôle que les femmes jouèrent à cette époque a été fort divers; parmi les victimes, elles montrèrent souvent plus de courage que les hommes; tous les partis eurent aussi leurs héroïnes et leurs amazones. Le baptême de la politique en transforma quelques-unes assez singulièrement. Parmi celles qui, dès le début, assistaient avec une assiduité presque quotidienne aux séances de nos premières assemblées constituantes et législatives, se fit bientôt remarquer une jeune et belle personne qui, l'air à la fois libre et fier, coiffée d'un petit chapeau à la Henri IV, un pan de sa robe relevé à la ceinture, s'était composé une sorte de costume à elle, mais qui était surtout reconnue à l'animation de ses gestes, au feu ardent de ses yeux. On ne rencontrait qu'elle sur la route de Versailles, avant la séance du Jeu de paume; on ne voyait qu'elle dans les corridors, dans les vestibules, dans les tribunes; plus d'une fois son regard encouragea un orateur, ses applaudissements donnèrent le signal d'une interruption approbative, son murmure souleva la tempête des vociférations menaçantes. Quelques législateurs, car il en était encore alors qui imitaient des Grecs et des Romains jusqu'à leur culte pour Laïs et Lesbie, voulurent savoir si la belle démocrate n'appartenait pas à la secte philosophique de ces illustres courtisanes; mais elle se révoltait au premier mot de galanterie, et ne voulait parler que de politique. On finit par savoir son nom et son adresse; les hommes d'état, les philosophes, les orateurs, Pethion, l'abbé Sieyès et son frère, Romme, accompagné de son élève le jeune prince russe Strogonoff, d'autres personnages plus illustres, d'autres plus obscurs, se rendirent ses visiteurs habituels. Son salon devint le soir une succursale des clubs, où autour d'une femme que chacun avait recherchée comme une prêtresse de Vénus, on ne parlait que des moyens de régénérer la France par les vertus antiques. On aimait à l'entendre elle-même réciter des vers avec un reste d'accent flamand, ou déclamer contre l'immoralité de Mirabeau. Cette,

LE PAIS DE GALLES ET EN IRLANDE.

185

blin, lorsqu'il se maria par amour avec miss
 sonne qui non-seulement brillait parmi le
 encore passait pour une riche héritière
 querir son cœur et sa main sur plus
 le nombre se trouvait un autre av
 devenu plus tard un des juges
 nom de lord Clare, ne se sou
 triomphe de son rival près
 éclata plus d'une fois
 furent, il est vrai, sans
 ont toujours considéré
 lord Clare leur juge
 sent-ils, avait bes

Il n'en avait pas été seulement le témoin

indemnité à cette époque à être fort
 un certain nombre d'années plus de
 un certain nombre d'années plus de
 un certain nombre d'années plus de
 un certain nombre d'années plus de

s'exalter jusqu'au
 était modéré ;
 pousse un h
 guerre civil'

après qu
 es vit Théroigne, fut admis chez elle, l'écou
 ajoute-t
 nousiasme de la jeunesse, en devint amoureux,
 prime
 du nombre de ceux qui eurent la permission d'aimer.
 espéra
 davantage, et le jour de la prise de la Bastille, s'étai
 revêtu d'un uniforme de garde national, il courut au premi
 rang des assaillants. Sa bravoure lui valut un sourire. Ma
 Théroigne ne se rendait pas au premier assaut comme la Ba
 tille. Ce fut sans doute après quelque autre journée sanglante
 à laquelle le jeune Irlandais avait pris part, qu'il osa enfin
 demander à être aimé comme il aimait lui-même. On prétend
 que Théroigne lui avoua que son amour était partagé; mai
 cet aveu ayant rendu John Sheares plus hardi, il vit la sirène
 républicaine s'armer à la fois d'une sévérité impérieuse et
 d'un pistolet chargé : « Si vous faites un pas, lui dit-elle, je
 vous brûle la cervelle. » John Sheares aimait de bonne foi. Il
 proposa à Théroigne de l'épouser; elle se révolta encore : elle
 voulait rester libre. John Sheares partit pour l'Irlande. por
 tant, dit-on, comme une relique régicide, un gant trempé
 dans le sang du royal martyr du 31 janvier. Toujours sous le
 charme, il espérait toucher enfin Théroigne et obtenir sa

LES PAYS DE GALLES ET EN IRLANDE.
 pas été seulement le témoin
 de cette époque a été fort
 et surtout plus de
 tout aussi bon
 critique en
 elle

avait déposé à ses pieds le bonnet rouge
 comme emblème de son indépendance.
 s'ets démocratiques, si, au lieu de
 bourreau de Dublin, il fût re-
 d'ambassadeur d'une répu-
 celle qui lui avait inspiré
 vé, dis-je, la fière Thé-
 ang avait coulé aussi
 me pour une répu-
 avait passé de
 dans le jardin des
 , mais atteinte depuis
 ; les cours de la Salpêtrière
 cris de clubiste. Une cellule de cet
 amer boudoir de cette Aspasia de la Terreur.

paraît que l'amour de John Sheares s'était peu à
 en refroidi, lorsque l'absence avait dissipé quelques-
 des effets d'une fascination immédiate, car dans les *Mé-*
moires sur les Irlandais-Unis, récemment publiés par le doc-
 ter Madden (1), nous voyons que lors de la conspiration de
 John Sheares aimait une jeune Irlandaise nommée Ma-
 Steele. Je ne saurais lui en vouloir de son infidélité à Thé-
 gne de Méricourt. D'après le portrait qu'a fait de lui au doc-
 ter Madden cette seconde maîtresse qui lui a survécu, mais
 pour vouer un culte à sa mémoire, pour vivre dans un deuil
 litaire, — « John Shares était aimable, sans prétention, animé
 et toujours intéressant : pâle, les yeux bleus, le visage ou-
 vert, le nez bien fait, la bouche grande, les dents belles, la
 voix musicale, il s'exprimait avec une richesse de termes,
 mais en évitant toute affectation. Naturellement spirituel et
 gai, il devenait facilement sérieux. Vous me demandez s'il
 était d'un caractère sanguinaire ? Il était tout l'opposé ; il
 avait le cœur le plus tendre, les sentiments les plus bien-
 veillants. » N'est-ce pas justice de faire connaître en faveur

(1) *Lives and Times of the United Irishmen*, première et deuxième partie,
 4 vol., 1849. Cette publication a naturellement été bien accueillie par la
 jeune Irlande.

femme était la fameuse Théroigne de Méricourt. On sut depuis qu'elle venait de Liège, où elle avait eu une faiblesse de jeune fille, et que, trahie et délaissée par son premier adorateur, elle en avait trahi ou ruiné plusieurs à son tour. Mais en devenant femme politique, Théroigne avait tracé autour d'elle un cercle infranchissable. La plus grande faveur qu'on obtenait d'elle, était la permission de l'aimer et d'obéir à ses inspirations ; toute autre récompense était placée dans une perspective si lointaine, dans un avenir si douteux, que plusieurs des plus ardents se soumièrent à son ascendant avec le désintéressement et la vertu de Socrate..... La chonique royaliste fut réduite, ne pouvant citer un amant privilégié de Théroigne, à lui en attribuer un dont le nom présentait à l'esprit plutôt un être collectif, un être de raison, une personification symbolique, qu'un homme de chair et d'os. D'après les *Actes des Apôtres*, l'amant de Théroigne était le député **POPULUS** !

John Sheares vit Théroigne, fut admis chez elle, l'écouta avec l'enthousiasme de la jeunesse, en devint amoureux, et fut du nombre de ceux qui eurent la permission d'aimer. Il espéra davantage, et le jour de la prise de la Bastille, s'étant revêtu d'un uniforme de garde national, il courut au premier rang des assaillants. Sa bravoure lui valut un sourire. Mais Théroigne ne se rendait pas au premier assaut comme la Bastille. Ce fut sans doute après quelque autre journée sanglante à laquelle le jeune Irlandais avait pris part, qu'il osa enfin demander à être aimé comme il aimait lui-même. On prétend que Théroigne lui avoua que son amour était partagé ; mais cet aveu ayant rendu John Sheares plus hardi, il vit la sirène républicaine s'armer à la fois d'une sévérité impérieuse et d'un pistolet chargé : « Si vous faites un pas, lui dit-elle, je vous brûle la cervelle. » John Sheares aimait de bonne foi. Il proposa à Théroigne de l'épouser ; elle se révolta encore : elle voulait rester libre. John Sheares partit pour l'Irlande, portant, dit-on, comme une relique régicide, un gant trempé dans le sang du royal martyr du 31 janvier. Toujours sous le charme, il espérait toucher enfin Théroigne et obtenir sa

main, lorsqu'il viendrait déposer à ses pieds le bonnet rouge accepté par l'Irlande comme emblème de son indépendance. S'il eût réussi dans ses projets démocratiques, si, au lieu de recevoir l'horrible accolade du bourreau de Dublin, il fût revenu à Paris, en 1798, en qualité d'ambassadeur d'une république Hibernienne... il eût trouvé celle qui lui avait inspiré sa fièvre de sans-culotisme, il eût trouvé, dis-je, la fière Thérigne descendue de son piédestal. Le sang avait coulé aussi sous cette main de femme, horrible fard même pour une républicaine. La meurtrière de l'infortuné Suleau avait passé de mode; elle avait été fouettée publiquement dans le jardin des Tuileries. Elle n'est morte qu'en 1817, mais atteinte depuis longtemps d'aliénation mentale; les cours de la Salpêtrière ont entendu ses derniers cris de clubiste. Une cellule de cet hospice a été le dernier boudoir de cette Aspasia de la Terreur.

Mais il paraît que l'amour de John Sheares s'était peu à peu bien refroidi, lorsque l'absence avait dissipé quelques-uns des effets d'une fascination immédiate, car dans les *Mémoires sur les Irlandais-Unis*, récemment publiés par le docteur Madden (1), nous voyons que lors de la conspiration de 1798 John Sheares aimait une jeune Irlandaise nommée Maria Steele. Je ne saurais lui en vouloir de son infidélité à Thérigne de Méricourt. D'après le portrait qu'a fait de lui au docteur Madden cette seconde maîtresse qui lui a survécu, mais pour vouer un culte à sa mémoire, pour vivre dans un deuil solitaire, — « John Shares était aimable, sans prétention, animé » et toujours intéressant : pâle, les yeux bleus, le visage ouvert, le nez bien fait, la bouche grande, les dents belles, la voix musicale, il s'exprimait avec une richesse de termes, mais en évitant toute affectation. Naturellement spirituel et gai, il devenait facilement sérieux. Vous me demandez s'il était d'un caractère sanguinaire ? Il était tout l'opposé ; il avait le cœur le plus tendre, les sentiments les plus bienveillants. » N'est-ce pas justice de faire connaître en faveur

(1) *Lives and Times of the United Irishmen*, première et deuxième partie, 4 vol., 1841. Cette publication a naturellement été bien accueillie par la jeune Irlande.

de ce malheureux jeune homme, ce témoignage de celle qui l'a pleuré pendant trente ans! L'ouvrage du docteur Madden cite aussi une lettre d'amour et des vers de John Sheares adressés à Maria Steele.

Mais si ce second amour avait adouci le caractère de l'ancien adorateur de Théroigne de Méricourt, il lui avait laissé toute son ardeur républicaine. Si il est permis de juger les conspirateurs de 1798 par leurs pamphlets et leurs journaux, ils croyaient, eux aussi, qu'un baptême de sang était nécessaire à l'Irlande. Voici un extrait de l'*Union-Star*, l'organe des Irlandais-Unis, qui prouve qu'ils avaient dans la presse leur père Duchesne :

« Nous ne conseillons pas directement, mais nous ne décrions pas non plus l'assassinat ; car c'est, selon nous, le seul moyen qu'aient les Irlandais de faire justice des agents royaux, de leurs rapt, de leurs meurtres, de leurs incendies. — Nous en appelons à ton noble et vénéré nom, ô Brutus ! toi qui assassinas bravement le tyran de ton pays au milieu de ses cohortes et en présence de son sénat vénal. Ce n'est pas notre suffrage unique qui a cherché à honorer ton nom et à rendre un culte à ton génie. Le patriote, le sage et le héros ont depuis dix-huit siècles appelé sur toi l'admiration due au plus grand des bienfaiteurs de la race humaine. — Oui, prince des assassins patriotes, ton noble et vertueux génie devrait pénétrer les cœurs de notre pays ; que l'enfant qu'un boucher anglais ou anglo-irlandais a laissé orphelin apprenne que l'imitation rigoureuse de ton exemple est un devoir envers sa famille et son pays. Que le matelot irlandais mutilé au service des tyrans, lui qui a si souvent conduit leurs drapeaux à la victoire pendant qu'on violait peut être sa sœur sous les yeux de sa mère, que le matelot irlandais n'oublie pas que pour lui aussi l'assassinat est un saint devoir, ordonné par la nature et par le ciel. »

L'exaspération des Irlandais-Unis ne ménageait plus rien. on le voit ; mais, par ce langage, ils rivaient eux-mêmes pour trente ans encore les fers de leur pays. Je l'ai déjà dit, ils effrayèrent beaucoup de ceux-là même qui gémissaient ou s'indignaient le plus de la tyrannie anglaise : en 1782, mais avec d'autres paroles et des chefs plus modérés, l'Irlande avait vu quarante-deux mille volontaires armés forcer l'Angleterre de compter avec elle ; en 1798, elle perdit en quelques jours une partie des garanties légales conquises en 1782.

Lord Édouard Fitzgerald fut arrêté le premier ; John Sheares

et son frère persistent dans la conspiration, et devenus les chefs d'un comité qui s'intitulait le Directoire (dernier emprunt fait aux formes gouvernementales de la république française), ils avaient fixé au 23 mai le jour de l'insurrection générale du peuple. Mais ils ignoraient encore que c'étaient deux traîtres qui avaient livré lord Édouard, et que de ces deux traîtres, il y en avait un, le capitaine Armstrong, qui ne les perdait pas de vue, qui les suivait partout pas à pas, comme une hyène hypocrite, et épiait leurs moindres démarches. A l'entendre, ce capitaine Armstrong était un des plus exaltés démagogues; il aurait été capable de signer de son sang l'apostrophe à Brutus. Il proposait de livrer toutes les armes de son régiment; il ne demandait plus qu'à connaître ceux qui, parmi ses soldats, étaient déjà affiliés comme lui à la grande cause. Le 20 mai, c'était un dimanche, le capitaine vient chez ses complices tout fier d'avoir été nommé par le *pouvoir exécutif* de la future république au commandement de son régiment, et prêt à marcher sur le château pour y saisir de sa main le lord-lieutenant mort ou vif. On reçoit en famille ce complice énergique : la femme de Henry Sheares joue un air sur sa harpe pour lui faire plaisir; la musique le touche aux larmes; il caresse les enfants..... ces enfants qui seront orphelins quelques jours après, grâce à lui... Le lendemain, lundi, les deux frères sont arrêtés; l'excellent capitaine accourt dans la prison et reçoit leurs confidences relativement à quelques papiers compromettants... Ces espions, ces traîtres de conspiration, ont vraiment quelque chose de l'inférieure malice du tentateur!

Si je donnais les détails de ce procès dramatique, on verrait le capitaine démagogue Armstrong se parer tout à coup devant la justice des vertus du loyal sujet, tirer vanité de sa persévérante adresse et recevoir sans se déconcerter, en riant même, les flétrissantes apostrophes et les interrogations de Curran, ce rival irlandais d'Erskine, auquel j'ai consacré un long chapitre dans mon premier Voyage (1). Lorsque Curran entra dans le cachot de John Sheares, celui-ci n'avait qu'une pensée : « Il s'agit de sauver Henry, lui dit-il; à cette condition faites bon marché

(1) Voir aussi le *Barreau anglais*, par MM. Alex. Clapier et Honoré Clair.

de ma cause. » Henry, en effet, était un peu moins compromis : il avait évidemment été entraîné par John plus loin que ne l'eût poussé son propre caractère, et l'on croit qu'il y aurait eu quelque chance de le sauver, s'il n'avait insisté pour joindre sa cause à celle de son frère. Lord Clare opina aussi pour confondre les deux causes, et les deux têtes tombèrent...

Les malheureux ! ils avaient encore leur mère !

Lorsque le verdict du jury avait été prononcé, ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre. Il s'était fait dans l'auditoire un silence profond ; les larmes s'échappèrent de tous les yeux. Henri avait essayé de parler ; il y avait renoncé, troublé par l'émotion. Mais John s'était levé avec plus de fermeté, et, après avoir déclaré qu'il était résigné, il avait ajouté :

« J'ai à demander à la cour une faveur qui n'est pas relative à moi. Mon frère m'a toujours été plus cher que moi-même, mais ce n'est pas seulement mon affection pour lui qui inspire ma requête. — Il est homme, et par conséquent, j'en espère, préparé comme moi à mourir... Mais il a plus de liens que moi qui l'attachent à la vie. Je ne viens donc pas vous prier de m'épargner : si je vous implore, c'est pour celui qui est époux, père, frère et fils tout à la fois. Je n'implore même pas un pardon de la cour... Je sais qu'un pardon n'est pas en son pouvoir. Ce que j'implore, c'est un sursis aussi long que la cour jugera propre de l'accorder dans sa sagesse et son humanité. On vous a dit que les affaires privées de mon frère avaient besoin d'arrangement. Un autre motif dicte ma supplique... si nous sommes retranchés tous les deux de ce monde, une mère âgée et vénérable, une sœur chérie, la plus tendre des épouses et six enfants resteront sans protection ni secours d'aucune espèce. Lorsque je m'adresse à vous, c'est que vous devez savoir que tous les fils de notre vieille mère sont morts : deux ont péri au service du roi, l'un tout récemment. Je demande donc que, disposant de moi aussi promptement que le veut le sentiment public ou la justice, on accorde à mon frère un sursis, afin que sa famille acquière la force nécessaire pour tout supporter. C'est mon seul désir. Je me souviendrai de cette grâce jusqu'à mon dernier soupir, et j'adresserai pour vous mes prières à cet Être qui nous a donné à tous un cœur accessible à la pitié. Vous avez entendu mon unique requête. »

Ces simples et touchantes paroles ne prouvent-elles pas qu'on a prêté à celui qui les prononça plus de pensées homicides qu'il n'en eut réellement? et d'ailleurs, quand l'expiation est si proche, quelle que soit l'opinion hostile au vaincu, qui ne l'oublierait, pour trouver lâche et barbare ce code criminel de la politique, qui ne fait aucune distinction entre la conspiration déjouée et la conspiration surprise les armes à la main? Mais le jury avait prononcé le verdict de culpabilité: la cour requit l'application rigoureuse de la peine.

On n'avait osé dire à la pauvre Mrs. Sheares qu'une moitié de la destinée réservée à sa vieillesse. Le jour de l'exécution, le comte de Shannon, qui était son parent et la croyait mieux prévenue, alla la voir; elle se jeta à ses pieds: « Ah! milord! j'implore votre crédit, votre médiation pour mon fils John! — Elle croyait que Henry n'était même pas accusé et qu'il avait pris la fuite, mais par excès de prudence. Le comte de Shannon n'eut plus la force de lui apprendre qu'elle avait à pleurer sur ses deux fils... Hélas! la Bible elle-même, ce trésor des affligés, a déclaré les mères inconsolables! *Noluit consolari... quia non sunt!* Je ne sais rien de plus éloquent et de plus triste que les trois derniers mots du verset qui nous dit le cri de Rachel: — *Quia non sunt!*

Je termine ici ce premier chapitre sur Dublin. Après avoir visité dans leurs cercueils les martyrs de 1798, nous visiterons dans leur prison ceux qu'on appelle aussi aujourd'hui les martyrs; je veux dire le grand Agitateur et les autres captifs de Richmond-penitentiary (1).

(La suite aux prochaines livraisons.)

(1) La crypte de Saint-Michan, dont les touristes parlent très-brièvement, m'avait été indiquée par un article du *Libéral* (la Revue publiée à Pise par lord Byron). Cet article fut traduit en partie dans une de nos grandes Revues françaises qui, bon gré malgré, sont quelquefois obligées d'accepter, comme la *Revue Britannique*, des articles traduits ou imités de l'anglais. Malheureusement l'article en question, quoique signé du nom d'une notabilité littéraire, contient des erreurs matérielles qui permettent de douter que le traducteur ait jamais été à Dublin.

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE,
DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE, ETC.

CORRESPONDANCE DE LA REVUE BRITANNIQUE.

LE BAL DE LA REINE. — LOYAUTÉ D'UN ARTISTE. — 1745 ET 1845. — RÉLÉPITULATION. — HISTOIRE. — ÉCONOMIE POLITIQUE ET STATISTIQUE DE L'INDUSTRIE, DU COMMERCE, ETC., ETC., DEPUIS UN SIÈCLE. — LE RÉV. M. BARHAM. — LES DEUX FRÈRES. — DICERNS EN ITALIE. — PUBLICATIONS. — NOUVELLES DES SCIENCES. — STATISTIQUE CRIMINELLE. — ÉTAT SANCTAIRE DES GRANDES VILLES, ETC., ETC.

Londres, 20 juin 1845.

Le grand événement de Londres, ce mois-ci, n'a pas été le nouveau traité entre la France et l'Angleterre relatif à la suppression de la traite des noirs : le grand bal costumé du palais Buckingham a bien autrement occupé la cour, les ministres, le corps diplomatique et le beau monde de Londres. Le costume de rigueur devait rappeler 1745, l'époque de Louis XV, en France, de Georges II, en Angleterre. La plupart des invités n'ont vu là qu'une mascarade frivole, l'occasion de ressusciter, pour une nuit, la poudre, les paniers, les robes à queue, le velours semé de paillettes d'or, les étoffes d'argent, les manchettes, les uniformes à brandebourg, les souliers pointus à talons rouges, les tricornes à torsades garnies de diamants, etc. etc. Mais que Thomas Carlyle, ce rêveur originale, au style malheureusement trop germanique, a eu bien raison, dans son *Sartor Resartus* (1), de nous démontrer que

(1) *Sartor Resartus* est le premier et peut-être le plus caractéristique des ouvrages de Thomas Carlyle. Il fait du tailleur le grand philosophe de tous les temps, une espèce de demi-dieu plastique qui transforme l'âme en transformant le corps.

l'habit est à la fois l'expression symbolique et naturelle de la pensée. La reine d'Angleterre a eu, dans le projet de cette fête, une pensée presque politique. Rapprochez le costume et la date : c'est l'anniversaire de 1745 que la dynastie de Hanovre a voulu célébrer ; c'est l'anniversaire de cette expédition du Prétendant qui se termina par la bataille de Culloden, le Waterloo de la légitimité anglaise. Aussi, voyez dans ce carnaval de cour, sous quel déguisement se montre l'homme éminent, qui, par son poste auprès de la reine, connaît le secret des principaux masques, et ne veut pas perdre son caractère de généralissime. Le duc de Wellington copie le costume du duc de Cumberland, de ce prince qui mérita malheureusement le surnom de boucher, par sa cruauté envers les rebelles. On dit qu'en le voyant entrer accompagné du comte de Cardigan, celui-ci en uniforme de colonel du 11^e de dragons, ce régiment qui se vengea avec tant de barbarie de sa première défaite à Prestonpans, les chefs de Highlanders, c'est-à-dire le marquis de Breadalbane, le marquis de Lorn et le marquis de Douglas, ont porté involontairement la main sur leurs stylets montagnards. La dynastie d'Orléans, qui avait tant fait sous le régent pour consolider la dynastie de Hanovre, ne pouvait être reçue indifféremment à ce bal antijacobite. Le duc et la duchesse de Nemours y ont été beaucoup admirés. La duchesse avait mis une telle importance à y figurer dans le meilleur style, qu'elle avait amené avec elle son coiffeur ordinaire. Celui-ci, M. Mariton, a été, il faut le dire, un perruquier chevaleresque, héroïque, digne, en un mot, de poudrer les gardes françaises (car quelques spirituels gentilshommes, sans craindre de blesser le duc de Cumberland, ont eu l'ingénieuse idée de rappeler, par leur uniforme, la bataille de Fontenoy, à côté de celle de Culloden ; il faut même savoir gré de cette idée nationale au duc de Nemours, qui a préféré descendre au grade de colonel, laissant au duc de Devonshire le costume du roi Louis XV) ; Mariton... je prie de me pardonner ma longue parenthèse... Mariton, dis-je, a été sublime. Plusieurs dames anglaises l'avaient fait de-

mander. il pouvait, dans la même journée, gagner mille guinées sur les plus belles têtes blondes des trois royaumes; il s'est contenté de répondre : « Je n'appartiens qu'à Son Altesse royale. » Qu'aurait-il répondu de plus grand et de plus français si la mascarade eût remonté jusqu'au siècle de Louis XIV ?

Mais n'y aurait-il pas un retour plus sérieux à faire sur le passé ? Combien d'Iliades et d'Odysées dans la récapitulation de cette période séculaire ! Où est l'historien, où est le poète, qui pourrait s'armer de la plume de Bossuet pour résumer en un large tableau les événements compris de 1745 à 1845 ? — au point de vue de l'Angleterre, vous avez la conquête de l'Inde, avec ses cent millions d'habitants, par une compagnie de marchands, et l'affranchissement des États-Unis — une colonie fondée par quelques quakers et quelques puritains, qui se place fièrement au premier rang des puissances maritimes; — au point de vue de la France, le drame des Stuarts, traduit avec une exactitude presque aussi littérale et beaucoup plus énergique que celle de la version de Shakspeare, par MM. Guizot, de Barante et le directeur actuel de la *Revue Britannique*, la révolution, l'empire, la restauration, la révolution de juillet ! Oh ! si, à Venise, où il était hier, M. de Chateaubriand a eu là-dessus une simple conversation retrospective avec le duc de Bordeaux..... heureux ceux qui ont pu écouter.... J'aurais préféré être là, caché dans un coin bien obscur, plutôt qu'à Buckingham-Palace, au milieu des pompes de la dernière mascarade. Mais vous êtes surtout une Revue utilitaire. Si je voulais faire de la prosopopée, évoquer Charles-Édouard lui-même pour lui demander ce qu'il pense de l'Écosse et de l'Angleterre telles qu'elles sont depuis qu'il donna, lui aussi, un bal, en 1745, à Holyrood, et s'avança quelques jours après jusqu'à Derby, à trente kilomètres de Londres, je le conduirais, non pas à la cour d'Angleterre, où il ne lui fut pas accordé de paraître, quoique quelques jacobites, dit-on, l'attendissent même là avec espoir ; non, je voudrais parcourir avec lui les villes du Nord qui lui ouvrirent leurs portes d'elles-mêmes, ou qui se laissèrent prendre par une

poignée de montagnards. Quels changements, là, surtout! — quelle révolution de celles qu'on ne prévoyait pas alors, — quoiqu'il y eût déjà quelques économistes et quelques statisticiens? — quelle révolution dans les finances et l'industrie depuis Édimbourg jusqu'à Londres! Londres avait alors cinq cent mille âmes au plus; Londres en a aujourd'hui de quinze cent mille à deux millions! Édimbourg en avait quarante mille; Édimbourg en a cent mille. Mais ce n'est plus Édimbourg qui est la ville la plus peuplée de l'Écosse; c'est Glasgow, qui est bien un autre phénomène, car Glasgow avait alors vingt mille âmes, et Glasgow en a plus de trois cent mille! Comme ils seraient bien reçus aujourd'hui, ces deux ou trois mille montagnards qui entrèrent dans Glasgow sans coup férir! Mais c'est dans le Lancashire que le prince serait étonné, car c'est dans ce comté que, depuis 1745, s'est d'abord peu à peu, et puis, avec un développement rapide, créé une puissance féconde — l'industrie cotonnière; c'est là que l'humble tissu de coton destiné à l'usage de la bourgeoisie, du peuple et des nègres des colonies, est une bien autre source de richesses que ces tissus de soie et d'or admis seuls au bal de la reine. L'industrie cotonnière a créé Manchester. Qu'était Manchester il y a cent ans? Qu'était Liverpool? Lorsque Charles-Édouard s'avança à travers le Lancashire, un sergent de l'armée jacobite demanda à son capitaine, le chevalier de Johnstone (celui qui a laissé ses mémoires après avoir servi en France) la permission de prendre les devants pour se rendre à Manchester et y faire quelques recrues. Ce sergent, nommé Dickson, se mit en route avec un tambour et une vivandière; arrivé avant le jour à Manchester, il s'installe au milieu de la place publique, et dit au tambour de jouer des baguettes sur sa peau d'âne. La population, réveillée ainsi militairement, se mot aux fenêtres, s'imaginant que la ville est prise. Mais ne voyant que le brave Dickson qui crie à tue-tête: « Qui veut s'enrôler pour le roi Jacques III? » elle se croit bravée et l'entoure en le sommant de se rendre. Dickson couche en joue les plus méchants et les tient en respect; le tambour continue de battre. Les jacobites de la ville s'excitent les uns les autres, s'arment

et viennent à son secours. Les whigs se dispersent ; le tambour fait entendre un roulement de victoire. Le soir, Manchester prise ainsi par un *sergent*, un *tambour* et une *riennière*, illumine toutes ses fenêtres pour l'entrée du prince. On comptait alors quarante mille âmes dans Manchester, et c'était un assez joli coup de main..... Battez aujourd'hui le tambour dans Manchester, à la même heure, vous y réveillerez une population de quatre cent mille âmes, et dans ce nombre une masse d'ouvriers qui sympathiseraient peu avec un recruteur jacobite — Liverpool qui donne la main à Manchester à travers un chemin de fer, Liverpool alors un port de pêcheurs, a aussi ses trois cent et quelques mille habitants ; Liverpool a creusé des docks qui ont devancé ceux de Londres ; Liverpool a une douane qui verse dans le trésor public une recette annuelle de plus de cent millions de francs — toutes les douanes du royaume, en 1745, ne s'élevaient pas au tiers de cette somme ! Enfin Birmingham, avec sa population vingtpliée aussi depuis cent ans, est aussi dans le Lancashire... et ces trois cités, non-seulement se visitent entre elles, dans le même jour, mais ne sont plus qu'à sept ou huit heures de Londres... car, autre merveille qui n'existait ni il y a cent ans ni il y en a quinze, les chemins de fer ont presque anéanti la distance ! La vapeur, qui a fait d'abord marcher les navires sans voiles, fait marcher les voitures sans chevaux, et c'est la vapeur aussi, élément à la fois indéfiniment expansif et mathématiquement condensé, qui soulève et abaisse les bras du Briarée industriel. Non, ce n'est pas un siècle qui sépare 1745 de 1845, c'est un millier d'années, tant la face de la Grande-Bretagne a changé sur les bords de la Clyde comme sur ceux de la Mersey. L'Écossaise, la pauvre Écossaise de 1745, a non-seulement oublié le massacre de Glencoe, mais encore l'expédition de Darien. Les chefs de clan ont dit aux enfants de Rob-Roy : Mettez des culottes, allez demander de l'ouvrage aux enfants du bailli Jarvie, ou émigrez en Amérique. Les parcs de moutons remplacent, sur les montagnes, les clachans, ces cabanes du vieux Celte si dévoué à son seigneur féodal. Le manufacturier de Glasgow envoie un commis-voyageur dans ces highlands

jadis inaccessibles aux habits rouges. Ce commis, après avoir vidé une bouteille de champagne sur les bords du Loch Lomond, accapare la laine de deux ou trois districts. Il existe aujourd'hui, dans la pauvre Écosse, mille manufactures! On y fabrique encore le tartan aux carreaux rouges, bleus, verts, etc.; mais cette étoffe bariolée, mise à la mode par un romancier, double maintenant les manteaux des dandies de Londres, ou drape les épaules d'une dame qui craint le froid du matin.— Édimbourg, la capitale, s'est laissé dépasser en industrie et en population, par Glasgow; mais Édimbourg a toujours son Pirée, comme Athènes, le port de Leith; or ce port de Leith, qui, en 1745, avait une marine marchande qu'on évaluait à deux mille tonneaux, a aujourd'hui un tonnage de dix-neuf mille neuf cents! Lorsque Charles-Édouard, en 1745, fit son entrée à Holyrood, comme le château tenait encore pour le roi Georges, il fut obligé de faire un détour sur la gauche, à travers champs. Ces champs sont aujourd'hui une seconde ville, une ville neuve où les montagnards d'alors admireraient des magasins à devantures vitrées, qui étalent aux yeux les modes de Paris. Hélas! hélas! qu'ils ont vieilli ceux qui, par leurs opinions, leurs regrets et leurs espérances, datent encore de 1745! En vain évoquera-t-on ces images du passé, le monde n'appartient aujourd'hui ni aux montagnards sauvages et fidèles ni à l'aristocratie whig ou tory: le monde est à l'industrie et au commerce. Le drap de Leeds et le coton de Manchester ont détrôné le velours et le brocart. Le diamant lui-même est devenu moins précieux que ce noir bitume que Newcastle extrait de ses mines. Cette forêt de mâts que vous traversez pour arriver à la capitale Britannique, ces mille vaisseaux qui stationnent dans la Tamise, depuis Gravesend jusqu'au London-Bridge, sont une flotte de navires charbonniers! et leurs sombres flancs recèlent une valeur de millions sterling, comme ces autres navires qui s'abritent dans les docks de la compagnie des Indes.

L'Association britannique a ouvert son congrès à Cambridge,

le 18 juin. Nous ne connaissons encore que le discours du président, le doyen d'Ely. Les mathématiques domineront cette année plus que jamais, car, des deux vieilles universités anglaises, Oxford est celle qui brille surtout par l'érudition classique; Cambridge préfère les sciences exactes. Parmi les étrangers du Congrès on remarque surtout des savants allemands.

Je dois vous donner quelques nouvelles littéraires. Thomas Moore s'occupe d'une vie de son collaborateur de la *Revue d'Édimbourg*, le Rév. Sydney Smith. On dirait que la mortalité règne parmi les *humouristes* anglais; après avoir perdu Sydney Smith et Thomas Hood, voici que nous perdons le rév. Richard Harris Barham. Celui-ci était un chanoine comme Sydney Smith, et de plus, un des chapelains de la reine: on comprend qu'il ait pris un pseudonyme pour publier ses œuvres drolatiques. En son temps, messire Rabelais, tout curé de Meudon qu'il était, n'y faisait point tant de façons; et cependant le chanoine de Saint-Paul n'était pas, hâtons-nous de le dire, aussi drolatique que Rabelais, quoiqu'il ait encouru, dernièrement encore, les censures puritaines de M. Horne, dans son *Spirit of the age*, deux volumes de notices et de portraits littéraires à l'imitation de Hazlitt. Tous ses péchés se bornent à avoir publié d'abord un roman (*Cousin Nicolas*), et puis, sous le nom d'Ingoldsby, une longue litanie de légendes où il parle en termes fort peu respectueux des saints catholiques; il est vrai que, chemin faisant, il décoche aussi quelques épigrammes aux saints modernes du protestantisme, et à ne rien cacher, il s'exprime quelquefois assez lestement sur la chasteté féminine. Tout le mérite de ces petites compositions est la facilité du style, l'art (si c'est un art) avec lequel ce poète macaronique (comme on l'appellerait en Italie) introduit une locution moderne, un mot d'argot, tantôt de l'argot des clubs, tantôt de l'argot du peuple, dans le récit de ces miracles racontés gravement par le chroniqueur primitif pour l'édification des fidèles du moyen âge. Ainsi, par exemple, voici comment débute sa dernière légende intitulée: *Les frères de Birchington, légende de saint Thomas Becket*:

J'ai lu je ne sais où
 Qu'en ce pays jadis nous vint un roi d'Anjou ;
 En guise de cocarde, il portait à sa toque
 Un rameau de genêt.
 On le reconnaissait par là sans équivoque ;
 D'où lui vint son surnom d'Henri Plantagenet.
 Peut-être allez-vous croire
 Que je prétends ici vous refaire l'histoire
 Et de miss Rosamonde et de reine Éléonor, etc.

Pas du tout ; il s'agit de deux frères, l'un prieur et saint homme, l'autre chevalier et mauvais garnement. Satan, qui tient registre de tout ce qui se dit et se fait par ceux qui prennent le chemin de l'enfer, voit un jour que la page de Robert Birchington est surchargée ; il l'envoie chercher pour terminer ses comptes ; mais Robert ressemble à son frère Richard ; les diables se trompent, et c'est le prieur qui est frappé de mort subite. La disparition du prieur inquiète tout le monde :

Hélas, le pauvre père !
 On descend à la cave et l'on monte au clocher ;
 On jette le filet espérant le pêcher
 Au fond de la rivière ;
 On ne retire, hélas ! qu'un énorme poisson,
 Qu'on fit frire le soir et qu'on trouva fort bon.

On finit cependant par retrouver le prieur, mais sans vie. Là dessus, grand tumulte ; comment est-il mort ? est-ce un assassinat ou un suicide ? Survient saint Thomas Becket, qui soupçonne un tour d'Old Nick et force Sa Majesté infernale de venir s'expliquer. Old Nick montre son registre ; Thomas Becket lui prouve qu'il n'est qu'un sot, lorsqu'arrive le chevalier Robert. Le diable, forcé de rendre le prieur, répare aussitôt sa méprise en faisant disparaître le chevalier ; mais saint Thomas lui cite un texte de loi, quelque chose comme le *non bis in idem*. Old Nick est mystifié comme le diable doit l'être par un vrai saint ; car le chevalier profite de la leçon, se convertit et entre dans le couvent de son frère. On voit que ce genre de légende est très-innocent, surtout dans un pays protestant ;

toutefois, un ministre du saint Évangile aurait peut-être pu mieux employer son temps..... N'en disons pas moins un *requiescat in pace* pour le joyeux chanoine.

Il nous reste encore Douglas Jerrold, Titmarsh, et autres gais littérateurs qui protestent contre le puritanisme littéraire. Voici enfin Charles Dickens qui arrive d'Italie, d'où il faut espérer qu'il nous rapporte un pendant à son journal d'Amérique. Il revient ravi de son voyage, mais surtout de Gênes où il a séjourné plus longtemps. Un de nos amis, qui y était avec lui le mois dernier, l'a entendu lire à haute voix le petit roman des *Cloches*, et il prétend que cette lecture faite par lui révèle une foule d'intentions fines. Il est certain que Charles Dickens écrit souvent la *langue parlée*; les intonations de la voix doivent venir merveilleusement au secours de ses suspensions de sens, de ses suppressions de verbes, de ses mots contractés, de ses parenthèses : Charles Dickens est un *maniériste* qui a beaucoup de Sterne dans le style.

L'auteur de *Jack Sheppard*, Harrison Ainsworth, devient le rédacteur en chef (*editor*) du *New Monthly Magazine*, où il va continuer la publication de ses *Révélations de Londres*, fondant son propre *Magazine* dans celui de Colburn. H. Ainsworth est un excellent *editor* : il a d'abord son public à lui, et puis l'on ne peut nier qu'il ait l'art de se concilier les sympathies des hommes de lettres. Il apporte au *New Monthly* un riche supplément de collaborateurs.

Il me reste à vous signaler quelques nouveaux volumes. MM. Longman ont publié une seconde partie des mémoires diplomatiques de sir Robert Adair; cette seconde partie est relative à son ambassade à Constantinople en 1808 et 1809. — *La Mission* — voyage *fictif* en Afrique, par le capitaine Marryat. — *La Littérature de l'Économie politique*; c'est un excellent catalogue raisonné de tous les auteurs économistes. par Macculloch. — M. Murray annonce un *Voyage géologique* aux États-Unis, par M. Lyell; mais dans cette saison il augmente surtout sa liste des *hand-books*, ou guides de voyage: ces guides sont parfaits (on les trouve, à Paris, chez MM. Stas-

sin et Xavier, rue du Coq). M. Colburn publie les mémoires de la fameuse lady Stanhope ; — mais ce n'est pas précisément une autobiographie, ce sont ses conversations avec son médecin. Le même éditeur, qui a eu un succès avec ses *Révolutions de la Russie*, annonce par le même auteur *l'Esclave blanche*, ou la *Paysanne russe*. M. Madden, qui a une librairie presque exclusivement orientale, nous donne *la Tiare et le Turban*, impressions de voyage chez le pape et le sultan, manière de rajeunir un sujet par les contrastes du titre ; car, du reste, ces deux volumes ne nous apprennent rien de bien neuf sur la croix de Saint-Pierre ni sur le croissant de Stamboul. MM. Wiley et Putnam (dépôt de librairie américaine) publient un livre plus neuf : c'est un *Voyage au Brésil*, par le révérend docteur Kidde. — Je n'ai rien à dire des romans nouveaux ; c'est toujours *Sybille* qui a la vogue.

Condition physique des principales villes d'Angleterre. — L'histoire de la propreté forme incontestablement un des plus tristes chapitres de notre civilisation matérielle. A vrai dire, même, la propreté ne fait que de naître dans ce vieux monde où l'on foule depuis si longtemps le velours et le brocart, et, quelque éloignée que soit notre société des temps où régnait Augias, il semble que le rôle d'Hercule n'ait rien perdu de son opportunité.

Les enquêtes anglaises démontrent cette tendance malheureuse à éluder constamment les lois les plus importantes, les plus simples de l'hygiène.

La Chambre des communes confia, il y a quelques années, à une commission, composée d'hommes éminents et pratiques, la mission de déterminer l'état physique des grandes villes et des districts les plus importants de l'Angleterre. Cette commission se mit immédiatement à l'œuvre, et fit sur tout le territoire une exploration consciencieuse et habile, dont les deux rapports ont été consignés dans deux rapports fort remarquables (1). La première chose qui

(1) *1st and 2d Reports of the Commiss. for Inq. into the state of large towns and populous Districts.*

frappe dans ces rapports, c'est la difficulté d'y puiser des conclusions définitives. Cette difficulté vient de ce qu'ils commencent sans introduction pour finir sans un résumé général qui donnent, comme dans nos statistiques criminelles, la parole à l'écrivain après l'avoir donnée pendant trois cents à quatre cents pages aux chiffres et aux équations. Mais ces inconvénients n'atteignent que le statisticien, et nous les négligerons pour passer aux renseignements douloureux qui concernent les populations urbaines de la Grande-Bretagne.

Voici, en quelques mots, le résultat d'un dépouillement que nous avons fait relativement aux cinquante villes les plus importantes visitées par commission d'enquête.

Parmi ces villes, dont la population réunie s'élevait, en 1841, à 3,035,426 habitants, nous avons à signaler les principaux centres manufacturiers et commerciaux, tels que Liverpool, Birmingham, Manchester, Bristol, Halifax, Leicester, Nottingham, etc.; tous rivalisant par l'incurie et la mauvaise administration, quand ils ne rivalisent pas par une absence complète de toute administration.

Le relevé que nous avons dressé indique :

	Villes.	Populations.
Comme possédant des réglemens pour l'écoulement des eaux et la propreté des rues.....	10	790,967
Id., n'en possédant aucun.....	40	2,235,459
	50	3,035,426

Quarante villes sont ainsi livrées à l'arbitraire le plus déplorable pour tout ce qui est relatif à la propreté, nous dirions presque à leur décence physique. — Voilà pour le droit; voici pour le fait.

L'écoulement des eaux était	bien dirigé dans.....	6	457,449
	mal dirigé dans.....	31	1,712,265
	sans direction dans.....	13	865,232
Le nettoyage des rues était	bien dirigé dans.....	4	366,998
	mal dirigé dans.....	30	1,935,127
	sans direction dans....	16	746,301
Le nettoyage des allées, avenues, cours intérieures, était	mal dirigé dans.....	2	127,519
	sans direction dans... ..	48	2,907,907

Enfin, l'eau se trouve dis- tribuée	} abondamment dans. 9	672,775
		} et insuffisamment dans. . . 41

Les auteurs du rapport affirment que, dans un grand nombre de localités, l'eau dont s'alimente la consommation est impure, et qu'il se trouve néanmoins des spéculateurs ingénieusement charitables qui la vendent au pauvre peuple à raison de 10 centimes les douze ou quinze litres. Le tarif du Samaritain était, ce nous semble, un peu moins élevé. Du reste l'administration locale lutte d'incurie avec les individus pour maintenir ce déplorable état de choses. Dans une infinité de paroisses, il ne semble encore pas bien prouvé que des cadavres ensevelis dans une église, au sein d'une population nombreuse, soient une chose nuisible, et l'on trouve naturel de rappeler par des émanations sépulcrales les vivants au culte des morts.— Il y a plus : la sensiblerie des blondes miss est chaque jour éprouvée par le spectacle hideux de ces tueries de bœufs, d'agneaux, de moutons que nous avons relégués extra-muros, comme un reste de cannibalisme dont on veut bien profiter, mais que l'on n'avoue pas. Il faudra même probablement bien des années encore pour faire disparaître cette étrange anomalie d'un peuple qui exclut Byron de Westminster comme impur, et qui place ses abattoirs à côté de ses églises.

Un autre fait a douloureusement frappé les commissaires chargés de l'enquête, c'est la disparition graduelle des promenades et des avenues publiques. Jusqu'à présent les populations ouvrières avaient joui du privilège, on ne peut plus légitime, de respirer l'air pur qui circule dans les rares oasis conservées autour des villes sous le nom de jardins, d'allées, de parcs, etc. Elles prenaient ainsi part hebdomadairement aux sourires et aux merveilles de la nature; elles retrempaient à la fois leur vigueur physique et leur vigueur morale. Mais chaque jour les fleurs, les belles avenues où se jouaient les enfants du pauvre, le soleil lui-même, tendent à devenir des objets de luxe à la portée des seuls gentlemen. On a appliqué aux lieux où se reposait la masse travailleuse le système des clôtures, déjà appliqué aux lieux où elles nourrissaient leurs bestiaux; et de même que les biens communaux sont devenus propriétés particulières, mauoirs aristocratiques, etc.; de même les jardins communaux sont devenus jardins anglais, c'est-à-dire jardins aristocratiques. Car il est bien entendu que toute l'Angleterre a été faite pour l'aristocratie ou la *landocratie*, comme dit Cobden. La ville de Manchester s'est

signalée par un acte de haute bienfaisance et de haute intelligence à la fois. Elle a maintenu pour ses ouvriers les magnifiques promenades garanties à perpétuité contre les arpenteurs, les ingénieurs et les constructeurs. C'est un noble exemple qu'on ne saurait trop recommander aux autres villes manufacturières. Il est juste que les lieux où s'épuise le plus promptement les forces des ouvriers soient ceux qui leur ménagent les retraites les plus saines, les asiles les plus riants.

Il n'entre pas dans notre sujet de retracer la condition physique des classes ouvrières, et encore moins les mille détails de leur existence intérieure; mais il nous est impossible de ne pas rappeler aux hommes qui dirigent les hommes combien il est important de donner au peuple des exemples de propreté, de lui distribuer l'instruction hygiénique et matérielle. En effet, soyez sûr que là où les villes sont fangeuses et obscures, les rues étranglées et dangereuses, les mœurs intimes de la population sont impures, les pratiques de la vie dangereuses ou absurdes. L'intellectuel n'est pas tellement distinct chez l'homme du corporel, qu'une tache faite à l'habit ou à l'épiderme ne puisse rejaillir jusque sur l'âme, et une administration qui n'éclaire pas les rues, réussira fort peu à éclairer les esprits. Parmi les faits innombrables que nous pourrions citer ici à l'appui de ces réflexions, nous choisirons la coutume suivante, observée par les commissaires dans de nombreuses localités, où il faut espérer qu'on entendra parler quelque jour de la philanthropique institution des crèches que Paris doit à M. Marbeau. Cette coutume, si meurtrière dans ses conséquences, consiste à administrer aux enfants de certaines doses d'opium qui calment leurs douleurs, arrêtent leurs cris, ferment doucement leurs yeux pour quelques instants et permettent aux parents de vaquer à leurs rudes travaux. Il est facile de concevoir les ravages produits par cette infiltration graduelle du poison dans l'organisme de ces pauvres petits êtres. Ils meurent par milliers, comme meurent par milliers aussi les Chinois à qui le commerce anglais distribue la mort, l'hébètement et le délire par l'intermédiaire d'un tuyau d'ambre ou d'ivoire. Si on ne l'arrête par un enseignement énergique, appuyé, s'il le faut, de mesures plus énergiques encore, cette destruction stupide de l'enfance se propagera dans tout le pays et décimera la population dans sa fleur. Cela pourrait réjouir les mânes de Malthus et de ses partisans, mais à coup sûr cela doit faire frémir tous ceux qui ont entre leurs

mais la vie d'une nation, et à qui Dieu doit demander compte de ses créatures. Nous savons tout ce qu'on a déployé d'efforts pour obliger les parents à sauver le corps et la beauté de leurs enfants par la vaccine, à sauver leur âme par l'instruction primaire ; il faut continuer ces efforts dans une autre direction ; il faut empêcher des mères ignorantes de tuer leurs enfants avec l'opium, et des populations entières de se suicider avec la malpropreté, le défaut d'air et les épidémies. Les rapporteurs n'ont pas méconnu, d'ailleurs, le rôle tout puissant réservé à l'administration locale et centrale dans la métamorphose physique des villes. Ils ont bien vu que les progrès ne pouvaient partir que d'en haut, et ils terminent leur beau travail en sollicitant pour les fonctionnaires municipaux une extension de pouvoir correspondante à l'extension des devoirs que leur imposent l'hygiène publique et les progrès du bien-être matériel dans toutes les classes. La belle organisation de notre régime communal les a vivement frappés. Les merveilles que Paris doit à son conseil municipal leur ont surtout appris combien, dans les choses d'intérêt général, il était bon de ne prendre avis que de la volonté générale, et ils ont conclu à un système d'édilité qui fonctionnerait d'après les mêmes méthodes et les mêmes principes que ceux de nos grands centres de population. L'Angleterre y gagnerait une régularité, une propreté dont Londres seul jouit, à titre de ville métropolitaine et souveraine ; mais les commissaires ont oublié que, pour avoir des conseils municipaux, il faut des institutions municipales fondées sur l'égalité et sur une législation précise, deux choses qu'on chercherait en vain dans les comtés et paroisses de la Grande-Bretagne.

En résumé, les cinquante villes que nous avons citées sont mal nettoyées ; les eaux s'y écoulent difficilement, et quant aux procédés de ventilation, là même où ils seraient le plus essentiels on en laisse le soin aux courants atmosphériques et aux efforts mythologiques d'Éole, de Borée, etc. Or, nous avons déjà dit que ces villes étaient les plus importantes, les plus riches d'Angleterre ; on peut en conclure facilement ce qui se passe en Irlande et dans les districts inférieurs.

Il est presque inutile d'ajouter que la mort sévit d'une manière cruelle dans ces foyers d'impuretés, qui sont en même temps des foyers de maladies et de souffrances. Ainsi, tandis que le chiffre de la mortalité pour toute l'Angleterre est de 2.16 $\frac{1}{2}$ p. ‰, il s'élève

pour les localités que nous avons étudiées à 3 p. %; tandis que le Yorkshire, le Northumberland, le Westmoreland comptent 210 individus sur 1,000 arrivant à l'âge de 70 ans, on ne rencontre à Manchester et à Liverpool, que 63 septuagénaires sur 1,000 habitants. Une exploration consciencieuse a démontré aux commissaires de l'enquête que la part de mortalité due à l'influence des quartiers malsains et aux miasmes délétères qui s'y agglomèrent, peut être évaluée à 20 et même à 30 p. % de la mortalité générale. De plus, comme une consécration heureuse des doctrines hygiéniques appliquées sur une vaste échelle, il a été reconnu que l'écoulement des eaux, le pavage et le nettoyage de certaines rues de Manchester, ont amené dans le chiffre des décès une diminution presque fabuleuse; — de 110 la mortalité serait descendue à 20. La France présente des résultats analogues; la moyenne des décès, qui est de 1 sur 39 pour tout le territoire, s'élève à 1 sur 36 pour les villes. Enfin, lorsque la peste noire, la lèpre, le mal des ardents au moyen âge, le choléra, de nos jours, décimèrent les peuples de l'Europe, ils se développèrent en raison inverse de la propreté et du confort des habitations, démontrant ainsi que le luxe des beaux quartiers, est avant tout un luxe physiologique et hygiénique. A ce titre, tous ces fléaux servent de commentaires aux rapports que nous venons d'analyser, et nous les recommandons comme enseignement ou comme menace aux conseillers municipaux.

A. F.

Rapport sur l'état sanitaire de la ville d'York. — Le docteur Laycock a exécuté une carte de la ville d'York sur une si grande échelle, que l'on y pouvait reconnaître les niveaux des rues, la densité de la population, la direction et l'existence des épidémies, l'état de la ventilation, les moyens d'assèchement et les autres circonstances ayant de l'influence sur la santé publique.

Pendant les cinq dernières années, les décès à York ont été en moyenne 1 sur 40 habitants, soit 2 1/2 p. % par année. Les décès au-dessous de l'âge de cinq ans montaient à 42 p. % des décès annuels, et les décès des enfants au-dessous d'un an s'élevaient à 23 p. % des naissances annuelles. Ce dernier élément a été choisi par plusieurs staticiens comme un critère de l'état sanitaire d'une

localité. Le docteur Laycock a dressé un tableau présentant le rapport des naissances aux morts d'un an et au-dessous, dans un grand nombre de villes d'Angleterre. Ainsi, par exemple, la mortalité d'un an et au-dessous a été sur 100 naissances : à

York.	23,77
Liverpool.	24,57
Manchester.	20,19
Leeds.	16,80
Dans le North riding du comté d'York..	10,27
Dans toute l'Angleterre.	14,48

Le docteur Laycock a trouvé que les portions les plus malsaines de la ville d'York étaient les quartiers qui se trouvaient bâtis sur les niveaux les plus bas, et il s'est assuré, d'après les registres municipaux et médicaux, que les mêmes localités qui sont aujourd'hui les plus malsaines, étaient aussi celles où l'on avait observé la plus grande mortalité dans les épidémies qui ont, à diverses époques, sévi dans cette ville. Ainsi, il l'a vérifié pour la sueur épidémique de 1550, la peste de 1640 et le choléra.

Il a présenté un tableau des quartiers d'York, divisés en trois sections : ceux où la ventilation et l'égouttage sont les meilleurs, ceux où ces conditions sont au moindre degré, et les quartiers intermédiaires.

Dans les premiers, la mortalité des enfants au-dessous d'un an est 17,6 p. %; dans les intermédiaires, 20; dans les autres, 23,18. L'âge moyen des morts est, dans les meilleurs quartiers, 36,31; les intermédiaires, 28,27; les autres, 23,18. Dans les premiers, il meurt par année une personne par 51,43 habitants; dans les seconds, une pour 40,80; dans les derniers, une sur 33,97. Les maladies épidémiques enlèvent annuellement une personne sur 323,1 dans les meilleurs quartiers; une sur 303,4 dans les intermédiaires; une sur 176 dans les plus mauvais. Les proportions pour les maladies du poumon sont 277,23, 235,23, 158,33. Enfin, les morts survenues parmi les laboureurs et les artisans sont comme les nombres suivants dans les quartiers les plus secs et les plus aérés, 34; dans les intermédiaires, 51,07; les moins aérés et les plus humides, 70,46. Les hauteurs moyennes de ces quartiers sont entre elles comme les nombres 50,43 et 33.

Nouvelle méthode pour argenter le verre. — On doit à M. Drayton un procédé nouveau pour argenter le verre. Il consiste à saturer en partie une solution de nitrate d'argent avec de l'ammoniaque, et à ajouter à la liqueur qu'on a laissé s'éclaircir, une solution d'essence de cassia dans l'alcool. Ce mélange sert à argenter, et il suffit, pour cela, de le verser sur des lames de verre ou dans l'intérieur du vase que l'on veut recouvrir d'une couche d'argent métallique, après avoir bien nettoyé les surfaces. Le mélange de la solution d'argent et de l'essence alcoolique de cassia doit se faire au moment même de l'application, ou bien l'on peut mouiller le verre de la solution du sel d'argent, et verser dessus l'essence alcoolique. Un quart d'heure après, on voit apparaître un léger nuage pourpre qui s'étend sur toute la solution et qui devient de plus en plus foncé, jusqu'à qu'il soit tout à fait opaque. L'opération est alors terminée, et l'on a un miroir extrêmement brillant. On évite ainsi le risque de fracture que l'on court lorsqu'on emploie le mercure et l'étain, surtout s'il s'agit de grands miroirs : mais le grand avantage de ce nouveau procédé est la facilité qu'il donne d'argenter des surfaces inégales comme des lentilles ou des cristaux taillés.

Examen d'un échantillon de blé carié. — A Overton, dans le Yorkshire, on sema, en décembre 1843, dans un champ à navets d'un sol léger et fertile, du blé-froment rouge, et une portion du champ fut fumée avec une forte proportion de guano (quatre quintaux par acre). La plante paraissait forte et vigoureuse, le champ bien garni, et les épis n'offraient rien de remarquable à l'extérieur. Mais, lorsqu'on brisait les grains de blé, on trouvait qu'un dixième environ des épis contenaient des semences remplies d'une poudre noire, en place de l'épaisse pulpe blanche qu'elles renferment dans l'état sain avant la maturité. Les blés semés dans d'autres portions du champ où l'on n'avait pas mis de guano étaient parfaitement sains.

Les épis malades étaient beaucoup plus verts que ceux de la même espèce de blé, et répandaient une odeur désagréable, mais assez difficile à caractériser.

En les examinant de près, on trouva les grains malades remplis d'une poudre noire onctueuse. On la séparait aisément en brisant les grains dans un mortier et en tamisant le produit obtenu. Elle avait la même odeur désagréable que les épis, mais plus forte; elle était huileuse au toucher, plus pesante que l'alcool et que l'eau. Chauffée à l'air, elle brûlait avec une flamme blanche laissant un résidu charbonneux et une trace de cendres blanches. Chauffée dans un tube fermé, elle dégagait de l'eau, de l'huile empyreumatique et un peu d'ammoniaque. Elle était insoluble dans la potasse et l'acide chlorhydrique; l'acide nitrique la jaunissait, et l'acide sulfurique la dissolvait en prenant une couleur d'un rouge pourpre. Lorsqu'on la faisait bouillir dans l'eau, une très-petite portion de gomme et de matière extractive se dissolvait; le reste y était insoluble. L'alcool en extrayait de l'huile grasse et une matière analogue à la cire ou à la résine; la portion insoluble était du ligneux mêlé au charbon. Lorsqu'on exposait à l'air la poudre noire après l'avoir humectée, elle absorbait l'oxygène avec avidité et dégagait de l'acide carbonique.

Une analyse quantitative a donné les résultats suivants :

Cire ou résine et huile fixe.	7,0
Gomme et extractif.	7,8
Ligneux et charbon.	82,7
Phosphates terreux et silicate de potasse.	2,5
	100

100

Il est curieux que cette substance ne contint pas un atome d'amidon.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

DE LA

REVUE BRITANNIQUE,

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

JUIN 1845.

LA TOUR DE BABEL. — LORD BROUGHAM. — VOLTAIRE ET ROUSSEAU. — LES TITRES DE LOUIS XVIII. — M. DE BARANTE. — ESPAGNE CONSTITUTIONNELLE. — MYSTÈRES, ETC.

Paris, juin 1845.

Nous avons couru au Théâtre-Français singulièrement attirés par ce titre : la *Tour de Babel*, ou *l'Écosse en 1690* ! Nous pensions nous voir là dans une véritable Écosse : nous nous disions que l'auteur aurait à la fois profité des romans de Walter Scott et de la comédie des *Volontaires*, par Shadwell, où l'on trouve entre autres personnages un certain major Blunt, vieux cavalier jacobite, et le colonel Hackwell, vieux soldat de Cromwell, également mécontents de la révolution de 1688, se réjouissant ensemble de la nouvelle que Louis XIV arme une flotte à Dunkerque... une flotte qui sera commandée par Jean Bart ! Mais il paraît que l'auteur a préféré chercher à Paris son Écosse et sa Tour de Babel. La révolution de juillet s'est reconnue dans cette satire dramatique, « et la révolution a sifflé comme si les gamins qui l'ont faite étaient dans la salle. » — Cette réflexion n'est pas de nous, — nous vous prions de le croire ; mais d'un ami de l'auteur, qui s'étonnait dans le foyer que deux ou trois vers scènes comiques n'eussent pas sauvé la pièce. Nous avons vu, sans doute, applaudir des drames bien inférieurs à celui-là ; mais justement ils n'étaient pas politiques : il n'y a que les chefs-d'œuvre qui se font pardonner d'être un peu méchants. Où y a-t-il

plus de malices politiques que dans *Bertrand et Raton*? La pièce nouvelle n'ayant pas un long avenir, nous ne relèverons pas quelques erreurs de costume par trop fortes.

Depuis notre dernière livraison où nous avons parlé du nouveau volume de biographies littéraires publié par lord Brougham, il a fait paraître lui-même en français (chez M. Amyot, rue de la Paix), ses *Vies de Voltaire et Rousseau*. Il nous semble que l'amour-propre national ne peut qu'être flatté de voir un célèbre orateur comme l'ex-chancelier whig s'efforcer d'écrire dans notre langue : ajoutons que lord Brougham fait fort bien la phrase française : combien d'écrivains dédaigneux seraient heureux d'être traduits de leur patois dans ce français-là! Cependant le style français de lord Brougham n'a qu'un mérite relatif; nous admirons le tour de force, sans nous croire obligé de nous extasier; quelques pages sont même par trop ordinaires. Au reste, lord Brougham en anglais aussi n'a pas une prose très-originale; il est orateur et non écrivain; il n'écrit ni comme Jeffrey, ni comme Macaulay, ni comme Stephen, ni comme Talfourd, etc., pour ne citer que ses collaborateurs de la *Revue d'Édimbourg*, tous avocats ou magistrats ainsi que lui (1).

Malheureusement encore le même éditeur publie en même temps que le volume de lord Brougham, les *Lettres et Instructions* de Louis XVIII au comte de Saint-Priest, précédées d'une notice par M. de Barante. Le pauvre Louis XVIII, avec toutes ses prétentions littéraires, écrit lui aussi d'un pauvre style. Ses lettres valent son fameux journal adressé au duc d'Avary. Que de phrases bourgeoises! Il n'a qu'un mérite, qui est l'absence de toute affectation même à l'esprit. C'était un roi de bon sens, peu hasardeux en littérature comme en politique; mais la notice de M. de Barante a deux cent trente-trois pages, et nous ne connaissons guère d'écrivain qui nous charme comme M. de Barante. Que de finesse, que d'aperçus ingénieux, que de nobles sentiments! Cette notice est mieux qu'une biographie; c'est, sous beaucoup de rapports, un beau morceau

(1) Lord Brougham a commis quelques inexactitudes sur Voltaire et Rousseau. Il n'a pas consulté naturellement tout ce qui a été écrit en France sur ces deux grands noms, texte inépuisable de controverses. Encore récemment il nous est tombé sous la main une brochure intitulée *Supplément indispensable aux éditions de J. J. Rousseau*, par J. P. Quesné (chez Le Doyen, lib.). Cette brochure contient des particularités tout à fait inédites que l'auteur dit avoir puisées à des sources très-authentiques.

d'histoire, où les hommes et les choses de la révolution sont appréciés avec un tact exquis; où la part est faite à toutes les opinions, à tous les regrets, à toutes les espérances, avec la modération du philosophe et l'expérience de l'homme d'état. L'impartialité de M. de Barante n'est pas cette indifférence qui s'abdicque sous une forme polie ou avec le sourire superbe du scepticisme; c'est l'expression d'une conscience honnête et indulgente. La haute raison, le cœur et l'esprit de l'écrivain expliquent ainsi les qualités de son style, qui est clair et noble, simple et élevé. Que M. de Barante nous permette donc de lui rappeler cette Histoire du Parlement de Paris, qui avait été promise au public, et qui nous brouillerait avec la politique si elle lui avait été sacrifiée.

Un autre ouvrage sérieux est publié ce mois-ci par le même éditeur : l'*Histoire constitutionnelle de la monarchie Espagnole*, par le comte V. Du Hamel. Cet ouvrage indique des études variées; c'est un résumé qui contient beaucoup de choses. L'auteur juge avec indépendance les actes de la monarchie espagnole; pourquoi les conclusions de toute cette histoire sont-elles donc un plaidoyer contre la modification de la loi salique par Ferdinand VII? Quel avantage *constitutionnel* y a-t-il à l'hérédité dans la ligne masculine? En Angleterre, il s'est fait plus de grandes choses avec des reines qu'avec des rois. Et puis, il faut être logique; si vous écarter les femmes, il faut écarter aussi les enfants comme nos aïeux, quand ils excluaient à la fois les *femmes* et les *mineurs*. Les révolutions ont aussi une logique bien plus rigoureuse, lorsqu'elles mettent le beau-père à la porte et appellent le gendre, comme lorsqu'elles remplacent Jacques par Guillaume. Toutes ces théories ne doivent pas tenir trop de place dans l'histoire, ni trop préoccuper un historien; un prétendant n'a point de droit lorsqu'il n'a que son *droit*, parce qu'il y a aussi le code des nécessités politiques, l'article 14 de la Charte du peuple. Ceci ne veut pas dire que toutes les révolutions de palais, ni même que toutes les révolutions constitutionnelles aient raison; mais le fait est qu'elles ne peuvent être jugées que lorsque le temps les a légitimées elles-mêmes, comme celle de 1688, révolution faite contre tous les principes, contre tous les droits, faite même par l'intervention étrangère, la plus odieuse des interventions, et qui cependant est encore, au bout de cent cinquante ans, la *glorieuse* révolution.

Malgré notre assurance à parler de ces grandes questions, nous

sommes modestes et nous avouons n'avoir pas encore pu comprendre les *Mystères du Monde*, par J. Mathurin Rousseau (1). Nous soupçonnons qu'il y a là le mot d'une de ces énigmes sociales que les poètes seuls savent trouver. M. J. M. Rousseau est poète, il est érudit ; nous allons le relire et l'étudier.

(1) Chez Amyot, rue de la Paix.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-SEPTIÈME VOLUME.

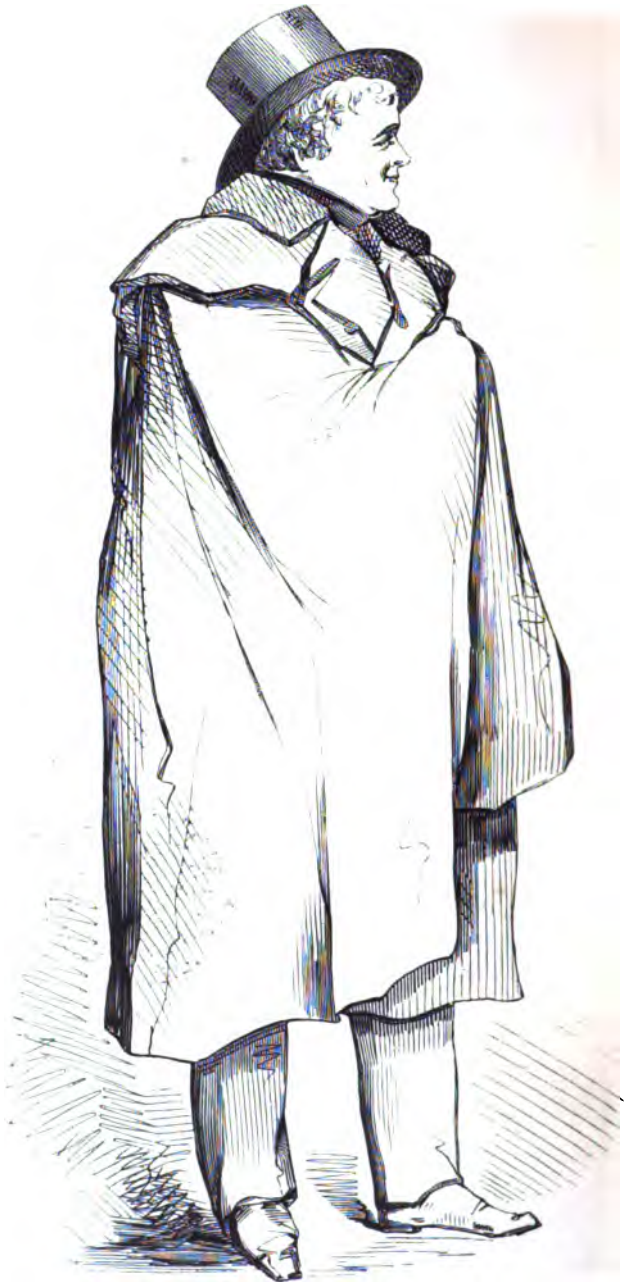
MAI ET JUIN 1843. — 5^e SÉRIE.

	Pag.
STATISTIQUE. — SCIENCES MORALES. — La dernière enquête sur les maisons d'aliénés en Angleterre.....	5
HISTOIRE. — MŒURS. — La diplomatie au XVIII ^e siècle. — Sir James Harris, lord Malmesbury, deuxième partie....	39
POLITIQUE INTERNATIONALE. — Question de l'esclavage. — Négociations relatives au droit de visite.....	81
BEAUX-ARTS. — Rubriques et fourberies en matière de tableaux.....	105
— La légende dorée des artistes, § 2. Les douze apôtres....	330
ETHNOGRAPHIE. — HISTOIRE. — L'ancienne civilisation du Mexique avant l'arrivée des Espagnols. § 4.....	138
VOYAGES. — LITTÉRATURE. — Une excursion dans le pays de Galles et en Irlande (juillet et août 1844). § 10....	165 et 407
ÉCONOMIE POLITIQUE. — DOUANES. — COMMERCE. — NAVIGATION. — Les dernières lois de douanes en France et en Angleterre.....	201
HISTOIRE PARLEMENTAIRE. — MŒURS. — PORTRAITS POLITIQUES. — Les deux Walpole et les ministres de Georges II.....	241
VOYAGES. — MŒURS. — Les aventures d'un émigrant de la colonie de Van Diémen.....	286
MISCELLANÉES. — Chants des Cosaques de l'Ukraine.....	000
2. Sybille ou les Deux nations.....	384
NOUVELLES DES SCIENCES, des Arts, du Commerce, de l'Industrie; Correspondance de la Revue, etc.....	217 et 442
Chronique littéraire de la <i>Revue Britannique</i> et Bulletin bibliographique.....	232 et 460

Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

**REVUE
BRITANNIQUE.**

PARIS. — IMPRIMERIE DE M^{me} V^o DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS, N^o 46, AU MARAIS.



Typ. Leersamp.

Digitized by Google
Samuel Formell

REVUE
BRITANNIQUE.

CHOIX D'ARTICLES

EXTRAITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

—
CINQUIÈME SÉRIE.

TOME VINGT-HUITIÈME.
—



PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE GRANGE-BATELIERE, 1;

CHEZ MADAME V. DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE DES PYRAMIDES;

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, 6.

—
1845

JUILLET 1845.

REVUE
BRITANNIQUE.

Economie Rurale. — Sciences Chimiques.

DES PROGRÈS

DE LA SCIENCE AGRICOLE.

« Suivant moi, disait dernièrement un écrivain allemand, les recueils périodiques de l'Angleterre et surtout de l'Écosse, qui traitent d'agriculture, sont pour l'Allemagne d'un grand intérêt; bien moins parce qu'ils offrent des modèles que nous devrions imiter, que parce qu'ils nous font connaître les mesures prises successivement dans ces pays, à la fois par les individus et par le gouvernement, pour alimenter leur énorme population. »

Ce qui n'est qu'intéressant en Allemagne est grave et presque menaçant en Angleterre. En effet, s'il est déjà fort difficile à l'agriculture britannique de fournir à la population actuelle de l'île une nourriture suffisamment abondante, n'est-il pas permis de se demander comment elle y parviendra dans

soixante ans, à une époque où, suivant les lois de son accroissement normal, cette population aura doublé? Avant que les enfants de la génération actuelle soient des vieillards, la Grande-Bretagne seule comptera quarante millions d'habitants. Comment nourrir quarante millions avec le produit du même sol qui ne suffit qu'à vingt? Ce sol peut-il réellement doubler ses récoltes? S'il le peut, comme plusieurs personnes le pensent, par quels moyens favoriser et hâter ce surcroît de force productive?

Dans d'autres pays, l'accroissement de la population peut être prévu sans exciter tant de préoccupations. Nous ne parlons même pas ici de la Norvège, de la Suède, de la Russie, de la Pologne, et autres états de l'Europe septentrionale, où d'immenses étendues de terrains languissent improductives dans l'attente de ceux qui doivent les cultiver. Nous avons en vue ces contrées du Sud où les besoins de la population atteignent déjà la limite des forces productives du sol, et nous disons que leur situation même les protège contre les périls qui menacent la Grande-Bretagne. En effet, le trop plein d'une de ces contrées peut facilement s'épancher sur les territoires voisins et s'y fixer. Ainsi les ouvriers allemands, habitués de bonne heure à une existence péripatéticienne, installent leurs foyers ou leurs ateliers avec la même insouciance sur les bords du Rhin, de la Vistule ou du Danube. Ainsi encore font les provinces françaises, qui envoient les leurs de l'autre côté du Rhin ou des Alpes. Les barrières de douane, les cordons sanitaires et les règlements de police internationale, ne sauraient arrêter l'expansion naturelle de tout un peuple.

Mais ce n'est plus cela en Angleterre. Cet isolement insulaire qui fait notre force contre les invasions étrangères, qui assure notre liberté et maintient notre grandeur, a cependant pour résultat d'emprisonner nos concitoyens dans une sphère relativement étroite. Le pauvre, chez nous, ne peut prendre en main son bâton, et, s'en aller à la recherche d'une autre patrie. Il faut autre chose que l'espérance pour traverser les

mers, et le malheureux Highlander pourra bien mendier le pain de sa famille et les frais de son voyage de John-O'-Groats au cap Lizard, mais il lui sera difficile d'aller plus loin. Il lui faudra donc de l'argent pour émigrer; et n'est-il pas à craindre que, même dans le cas où il aurait réuni un petit capital, son ardeur d'émigration ne s'évanouisse à cette seule pensée que si la terre où il va porter ses bras et sa famille lui est inhospitalière, s'il n'y trouve ni travail ni sympathie, il ne pourra retourner dans sa patrie qu'au prix de sacrifices devenus impossibles?

Quelles que soient donc les ressources offertes aux sociétés surchargées de population par un système d'émigrations individuelles ou nationales, il est clair que ces ressources ne sauraient arrêter et surtout déraciner le mal — que le chiffre de la population s'accroît constamment — qu'une faible partie de cet accroissement pourra seule s'écouler au dehors, et que chaque année le sol devra redoubler de fécondité pour nourrir un nombre d'habitants chaque année plus considérable. Il est bien entendu que nous n'admettons pas au rang des institutions sociales ces redoutables calamités au moyen desquelles la Providence intervient dans les choses de ce monde pour niveler, sur des monceaux de cadavres, le chiffre des subsistances et des populations.

Ces conclusions adoptées, on se demande ce qui a été fait et ce qui peut se faire dans le but d'accroître la richesse territoriale du pays. — Nous essayerons de répondre à ces deux questions qui comprennent le passé et l'avenir de notre agriculture.

Les premiers pas dans le perfectionnement des méthodes de culture ont été pour ainsi dire l'œuvre des choses elles-mêmes. Ils étaient indiqués à la fois par la nature du terrain et par la densité de la population. A l'origine de toute société, en effet, les habitants sont peu nombreux et répandus sur d'immenses territoires où se sont accumulés depuis des siècles tous les trésors de la végétation. Les récoltes étant faciles et riches sur un sol vierge encore, on conçoit que les efforts de l'homme

s'y exercent peu ; aussi les instruments de culture sont-ils imparfaits, le bétail fort clair-semé et les engrais presque complètement négligés. Ce n'est que là où le terrain est léger et facile à remuer, que l'on s'applique à arracher les plantes sauvages et à creuser des sillons. Là seulement on sème des céréales ; là on fait récoltes sur récoltes, jusqu'à ce que le produit descende à trois ou quatre pour un ; puis lorsqu'on juge le sol suffisamment épuisé, on défriche avec la même habileté d'autres terrains que l'on fatiguera avec la même persévérance. Tel a été le système adopté par les anciens états de l'Union américaine ; tel est encore le système suivi de nos jours dans les plaines de la Russie et de la Pologne. Il est presque inutile de dire qu'à cette période des connaissances agronomiques, les engrais sont ou totalement négligés, ou considérés comme des immondices nuisibles qu'il faut balayer au loin. Sur les rives du Volga et de ses affluents, l'hiver vient en aide au fermier pour le débarrasser de ces immondices ; et cela, par un procédé que nous recommandons fort à tous les agriculteurs de notre époque. Le fumier est voituré sur la glace des fleuves, et quand vient le dégel, le flot déchaîné roule ainsi vers la mer Caspienne la richesse méconnue du fermier russe.

Mais les sociétés devenant plus nombreuses, les ruches humaines se peuplant davantage, il devint nécessaire de demander aux mêmes terres des récoltes plus fréquentes. Alors s'introduisit dans le travail agricole le système des rotations de culture. Les fermes se divisèrent en trois parties : l'une transformée en prairie perpétuelle et destinée à fournir aux bestiaux des pâturages pendant l'été et du foin pour l'étable ; — les deux autres portions de la ferme, consacrées au labourage, ne furent exploitées, comme dans les pays froids, comme en Suède il y a quelque temps encore, qu'alternativement et tous les deux ans. A cette période de l'agriculture, on commence à comprendre déjà l'importance des engrais ; on les recueille avec quelque soin pour les répandre sur les terres que l'on veut fortifier et fertiliser : — Nous ne prétendons pas que cette

rotation de récolte et de jachères — quelque primitive et imparfaite qu'elle soit d'ailleurs — ait immédiatement suivi la culture que nous pourrions appeler d'épuisement; le progrès pourrait paraître trop rapide; mais nous croyons cependant que cette rotation est une des phases agricoles par lesquelles doit passer toute société qui se développe.

Là où, comme dans notre pays, se rencontre une grande variété de terrains, les efforts des cultivateurs s'adressent tout d'abord aux terres les plus légères et les plus riches, celles qui, en exigeant le moins de temps et le moins de travail, donnent les récoltes les plus sûres. C'est ainsi que certains territoires, certains pays et même certaines zones géologiques tout entières ont pu être labourées et semées de temps immémorial, tandis que d'immenses surfaces de terres autrement constituées sont restées à l'état permanent de pâturages et de prairies. C'est ainsi que se déploient de magnifiques tapis de verdure sur nos terres argileuses les plus compactes, et c'est ainsi, enfin, que dans les comtés où abonde l'argile, les plus anciens villages sont généralement assis sur les terres légères et sur les croupes ou dunes de sable qui, çà et là, traversent ou recouvrent la couche argileuse. — Mais la nature se ralentissant, il faut que l'activité de l'homme se multiplie; et, les terres légères une fois défrichées, il faut que le fermier diminue ses jachères et augmente ses récoltes pour faire face aux besoins d'une population croissante. On verra alors l'assolement triennal se substituer au système précédent, dans lequel on laissait la terre se reposer une année sur deux, et pénétrer assez profondément dans les méthodes de culture, que dis-je? les absorber à tel point, qu'aujourd'hui encore le nord de l'Europe ne conçoit rien de plus avancé ni de plus productif que cette antique erreur. Du reste, il faut reconnaître que les jachères ont été, pour les époques primitives de l'agriculture, un procédé fort logique et fort ingénieux; de nos jours encore, elles sont nécessaires et bienfaisantes partout où les engrais sont peu usités. Et, en effet, toutes les fois que vous ne rendez pas à la terre par voie d'assimilation les sucs qu'elle a

dépensés pour créer vos récoltes, vous lui devez le temps nécessaire pour reprendre haleine et recouvrer ses forces.

Cependant la consommation croissant chaque jour et Dieu aidant, la culture fait un pas de plus, et de l'assolement triennal passe à la culture alterne. Au lieu de laisser la terre improductive, on la convertit en prairies sur lesquelles pourront vivre de nombreux troupeaux. Avec le bétail croissent les engrais; ces engrais répandus sur le sol, le raniment, le fécondent et préparent des récoltes plus abondantes en échange du même travail et de la même superficie de terrain. Mais avant de nourrir le sol, les fourrages ont nourri des moutons et des bœufs, qui sont à la fois pour le cultivateur une source nouvelle de revenus et pour le pays une source nouvelle de consommation. — Ainsi se complète ce cercle merveilleux d'une culture déjà avancée.

Mais les résultats de cette réforme agricole ne s'arrêtent pas à multiplier les troupeaux et à détruire l'assolement triennal; ils réagissent par la grande abondance des engrais sur les terrains en friche. Toutes ces terres sablonneuses et débiles, ces monticules arides où le blé ne croissait que de loin en loin, nourris maintenant par des engrais vigoureux et soulagés par des récoltes de fourrages sagement préparées, produisent des revenus importants et sûrs. C'est ainsi que les vastes solitudes qui couvraient le Norfolk et le Lincolnshire comme une lèpre végétale ont peu à peu disparu pour se transformer en domaines florissants où les blondes récoltes de céréales ondulent sous le vent et en prairies d'émeraude où se jouent d'innombrables troupeaux.

Cependant les cultivateurs, ayant bientôt défriché toutes les terres sèches et d'un accès facile, dûrent diriger leurs efforts dans une autre voie. Enhardis par les perfectionnements déjà accomplis et par des succès répétés, ils découvrent bientôt qu'il serait possible d'abaisser le niveau des lacs, d'en limiter l'étendue et de conquérir sur leurs eaux ainsi refoulées de riches alluvions. Le lendemain ils essayent de dessécher des marais, des étangs, des deltas, au moyen de tranchées,

destinées à conduire les eaux dans un canal d'écoulement, véritable fleuve artificiel qui ira lui-même épancher ses ondes sur des terres calcinées et avides d'humidité. Ces premiers essais de dessèchement ont énormément accru la surface cultivée des pays sujets, comme le nôtre, à des pluies abondantes. Ils ont déjà donné de magnifiques résultats dans la Grande-Bretagne, et les marais immenses qui recouvrent encore l'Angleterre et l'Irlande semblent une proie précieuse livrée à l'activité intelligente de nos agriculteurs. Quant à la Norvège et à la Suède, on a calculé que les travaux de dessèchements accroitraient d'un tiers la superficie des meilleurs terrains de la péninsule Scandinave.

Ces progrès en amenèrent d'autres. On sut bientôt que, si les récoltes de fourrages donnent beaucoup d'engrais, elles en exigent aussi beaucoup. Dès lors les résidus des villes devinrent chaque jour plus précieux, et les terres qui entourent les villes plus productives. Mais ces ressources nouvelles, les fermes situées loin des grands centres de population ne purent en profiter. Il leur fallut donc des engrais plus légers, plus secs, et c'est alors que s'établit l'usage des os, des tourteaux de colza, de tant d'autres matières faciles à transporter et que l'expérience a indiquées comme susceptibles d'augmenter le rendement d'une terre. Ainsi les fermes de l'intérieur du pays et celles qui étaient voisines des villes se trouvèrent également pourvues, et il fut possible de répandre sur des landes, sur des collines incultes et inaccessibles aux engrais ordinaires, ces nouvelles matières à la fois plus denses, plus légères et d'un déplacement moins coûteux.

Mais en agriculture, comme en astronomie, comme en chimie, pour les Dombale, comme pour les Newton et les Lavoisier, les progrès du lendemain sont infiniment plus difficiles, plus lents, plus coûteux que les progrès de la veille. Ainsi jusqu'à présent l'activité des agriculteurs s'est concentrée sur les terres légères et dociles; les terres fortes et rebelles, masses argileuses sont restées à l'état de prairies; enfin les terres moyennes ont été livrées au système des jachères. De-

puis les Romains jusqu'à nos jours, depuis Caton et Columelle jusqu'à Young, l'antique rotation de blés, de fèves et de jachères a persisté sur nos meilleures, nos plus fertiles couches argileuses. De temps en temps, il est vrai, les annales agricoles de nos comtés du sud et du centre nous parlent de dessèchements entrepris sur une grande échelle et suivis des plus heureux résultats. L'idée de ce genre de travaux semble du reste peu nouvelle, et il se peut que depuis longues années elle ait trouvé son application dans le Norfolk, l'Essex et le Surrey; mais tout nous porte à croire que ces tentatives ont été fort rares, fort inhabiles, et que, tout en profitant à quelques fermes isolées, elles n'ont pas influé d'une manière sensible sur l'exploitation générale du pays. Il serait facile d'examiner ici les causes qui, selon nous, ont dû localiser ces premiers essais; nous nous en tiendrons à une cause fondamentale, inflexible alors comme aujourd'hui, celle des voies et moyens. Il est facile de comprendre combien devaient être ruineux des dessèchements faits avec des connaissances imparfaites, des instruments imparfaits, et surtout combien peu ils étaient nécessaires à une époque où tant d'autres ressources s'offraient au génie inventif du cultivateur. Ce qui se passe encore de nos jours dans les districts les plus avancés du comté d'Ayr et de Lanark ne laisse aucun doute sur tout ce que nous venons de dire.

Après les dessèchements vint naturellement l'idée de labourer plus profondément et d'atteindre le sous-sol. Il est clair, en effet, qu'une terre soulagée par d'utiles saignées devient par cela même plus facile à remuer, à creuser, plus *meuble*, en un mot. De cette manière, les plantes, au lieu de puiser leurs sucs nourriciers dans une terre végétale de dix à neuf pouces, descendront les chercher à une profondeur de dix-huit et de vingt pouces, donnant ainsi aux récoltes une abondance nouvelle, et multipliant en hauteur les revenus du fermier au lieu de les multiplier en superficie.

L'ère des dessèchements est aussi celle du perfectionnement des instruments aratoires. La densité des terres argileuses

commande des charrues puissantes ; tandis que la difficulté de faire mouvoir ces charrues sur un sol rebelle, l'inexpérience, l'inintelligence peut-être du laboureur, exigent des instruments légers et dociles à la main. Il faudra donc que le cultivateur puise dans son imagination les moyens de satisfaire à toutes ces conditions ; il lui faudra inventer des engins de formes variées, en rapport avec les indications naturelles du sol et avec les mille circonstances locales qui se représentent dans chaque canton. C'est ainsi que l'on a appliqué les rouleaux aux terres trop divisées, les herbes aux argiles trop compactes, les sarcloirs et les extirpateurs aux terres envahies par les plantes sauvages. L'agriculteur s'est fait aussi un luxe à lui ; il a adapté à chacune de ses opérations un instrument perfectionné ; il a eu ses semoirs, ses araires, ses scarificateurs, ses herbes, ses rouleaux, ses hache-paille, ses machines à vapeur ; de sorte que l'agriculture, arrivée au degré de perfectionnement où nous la supposons actuellement, fait à la science de l'ingénieur ou du mécanicien des appels aussi fréquents que la plupart des autres industries. Tant il est vrai qu'il y a pour toutes les sciences un rendez-vous général où elles se retrouvent pour s'aider : les unes y arrivant tout d'abord, ce sont les sciences de raisonnement et de calcul ; les autres y arrivant tard, ce sont les sciences d'observations ; les autres n'y arrivent jamais, ce ne sont pas des sciences.

Il ne faut pas perdre de vue que les progrès de la population marchent parallèlement aux progrès de l'agriculture scientifique. Les fermages s'élèvent peu à peu, et avec ces fermages les efforts nécessaires pour les acquitter et accroître le revenu des terres. Les engrais fournis par la culture même du sol ne suffisant plus, on fit appel à la science. On lui demanda d'en découvrir de nouveaux, d'en créer même au besoin ; de rechercher et d'indiquer les économies qu'il serait possible d'introduire dans l'emploi de ces engrais, enfin de déterminer les bas à la fois économiques et profitables sur lesquelles doit s'appuyer le travail agricole. Cette tendance vers des formules savantes et générales est l'indice d'un progrès réel, car les

hommes commencent toujours par redouter la science dont l'éclat blesse leurs préjugés et met en relief leurs erreurs, et l'agriculteur mérite ou ne peut plus, sous ce rapport, le titre d'homme. Habitué depuis des siècles à voir grandir ses moissons et fleurir ses prés dans les mêmes conditions de culture : ayant en face de lui la nature, dont les procédés sont ou semblent invariables, enfin relégué loin des centres où s'élaborent et d'où rayonnent en tous sens les doctrines nouvelles, il est naturellement peu disposé à admettre que les théories qu'il qualifie de rêveries dans son rustique dédain puissent ajouter quelque puissance à ses travaux et quelques shillings à ses revenus. Mais faites-lui comprendre que les autres fractions du travail humain, l'industrie, les arts, la mécanique plongent leurs racines vigoureuses dans les entrailles mêmes de la science, — que la prospérité de toute entreprise dépend de notions théoriques bien établies et bien appliquées, et vous aurez fondé l'ère du développement définitif de l'agriculture; vous aurez converti des laboureurs automates, mus par les ressorts traditionnels du préjugé, en travailleurs intelligents, mus par les ressorts bien autrement énergiques de l'intérêt fortifié par l'instruction. Cette conversion nous semble avoir déjà fait de grands pas parmi nos agriculteurs de la Grande-Bretagne et de l'Irlande; nous l'invitons à marcher encore.

Mais c'est précisément au moment où l'agriculture fait appel à la science, qu'il est essentiel de déterminer ce qu'a fait la science jusqu'à ce jour en sa faveur et surtout ce qu'elle a appelée à faire dans l'avenir. Les trois grandes sociétés fondées en Irlande, en Écosse et en Angleterre, dans le but de développer les connaissances agronomiques, de les propager, de les encourager, nous font même un devoir presque national et tout au moins philanthropique d'indiquer en peu de mots les liens qui unissent toutes les sciences, et plus particulièrement la géologie et la chimie, à l'art de la culture.

Nous l'avons déjà dit, le perfectionnement des méthodes agricoles, qui a pour stimulant un accroissement graduel de la population, a pour effet nécessaire d'exagérer le prix et en-

grais et, par suite, le prix des céréales. Cette hausse inévitable peut sembler au premier abord radicalement nuisible aux intérêts de la masse, mais dans ses conséquences dernières elle leur est au contraire éminemment favorable; — ce que nous allons essayer de démontrer en parcourant la série des progrès et des tentatives qu'elle impose au fermier, ainsi pressé entre le double nécessité de produire beaucoup et de produire économiquement.

Et d'abord la cherté des céréales, même poussée jusqu'à la limite des prix de disette, conduit à rechercher et recueillir avec avidité tous les engrais connus dans la pratique. Les spéculateurs nationaux, alléchés par des demandes nombreuses, s'élancent à la poursuite de cette toison d'or, et les fabriques de noir animal envoient au loin leurs légions d'employés fouiller les champs, gratter le sol comme le laboureur de Virgile, pour y trouver des os à calciner et à broyer. Peu à peu la spéculation s'étend au dehors. Les ossuaires où reposent les restes des moutons, des bœufs, des chevaux indigènes, ne suffisant plus, on met à contribution les pays voisins. Cette récolte s'étend bientôt à des distances immenses, et l'on peut voir de véritables convois exploiter les côtes d'Irlande ou même traverser l'Atlantique et revenir avec d'immenses cargaisons d'os recueillis en Amérique. C'est ainsi que s'est accrue la valeur des innombrables troupeaux de Buenos-Ayres et de Montevideo; après nous avoir été expédiés sous forme de cuirs et de suifs, ils se trouvent pouvoir nous être encore vendus comme engrais et comme matière à noir animal.

C'est assurément un curieux enseignement que la solidarité qui relie ainsi l'agriculture et le commerce, qui les fortifie tous deux, qui les enrichit en transformant ici en richesse ce qui, là-bas était matière de rebut, et multipliant entre les mains des peuples les instruments de labeur et de production. Mais il est peut-être plus curieux encore, sinon plus grand, d'étudier comment une spéculation entreprise dans l'intérêt exclusif de nos fermiers a pu réagir sur l'esprit des agriculteurs du Nouveau-Monde, les réveiller de leur torpeur, semer pour ainsi

dire leurs champs malgré eux, leur créer de nouveaux désirs, de nouveaux besoins, et terminer un progrès fait dans la culture de tel ou tel comté d'Angleterre par un progrès analogue dans un district de l'Ohio ou du Paraguay. Certes il y a dans cette propagande lointaine des théories agricoles quelque chose de séduisant à la fois et de grave qui jette sur des relations purement économiques des peuples une teinte presque poétique, et qui prouve combien la marche des principes est intimement liée à la marche des intérêts et des industries.

Le renchérissement des engrais tend encore à les faire employer avec plus d'économie et d'habileté. Le fermier qui a eu assez d'intelligence pour consacrer une partie de ses capitaux à l'amélioration de ses terres, n'a pas grand chemin à faire pour se persuader que la plus petite déperdition de matière est une véritable perte pécuniaire. Il s'agit alors pour substituer aux aphorismes de ses vénérables aïeux des procédés plus avancés.

L'agronome éclairé contemple avec un douloureux étonnement les amas de fumier qui encombrant les relais de poste situés autour de la Campagne Romaine ; son étonnement redouble lorsqu'à l'époque du dégel il voit surnager à la surface du Volga ou du Dnieper d'immenses couches d'engrais, que leurs ondes rapides entraînent loin des champs cultivés. Malgré lui, il se prend à rêver à ces temps fabuleux où le fils des dieux nettoyait les écuries d'Augias, et il calcule ce que les agriculteurs ingénieux de l'âge d'or et de la Russie actuelle ont perdu de richesses depuis l'origine des choses. Rien d'aussi barbare, d'aussi primitif, ne devrait, certes, se passer dans la Grande-Bretagne; et cependant, si nous visitons certaines fermes du Northumberland, nous pourrions jouir du même spectacle en miniature. Ainsi, à la place des immenses territoires de l'Ukraine ou de la Volhynie, mettons un domaine de quelques acres; à la place du Volga, mettons un ruisseau ou une source, et nous verrons les cultivateurs agir avec la même sagacité, compter sur le même dégel, ou ensevelir leurs fumiers dans d'immenses réservoirs à jamais abandonnés, absolument

comme ceux de la Campagne Romaine. D'ailleurs, à défaut d'une incurie aussi honteuse, nous verrions se reproduire un fait tout aussi déplorable quant à ses conséquences, c'est la perte des engrais liquides. Nous avons parcouru pendant six semaines les domaines des fermiers et des éleveurs les plus avancés du Tyneside et du Yorkshire, et là nous avons pu voir ces liquides précieux s'écouler par de nombreuses conduites pour se rendre dans un étang où, comme dans une vaste cuve, ils fermentaient sous les rayons d'un soleil brûlant. En vérité, quel talent de culture peut-on accorder au fermier qui répand chaque année sur ses terres cinq tonnes de guano, d'os ou de détritux végétaux, et laisse cependant s'écouler et se perdre loin de sa ferme près de vingt tonnes d'engrais liquide? N'y a-t-il pas là un contraste aussi étrange que déplorable, et la preuve de l'empire qu'exercent encore sur les agriculteurs les vieilles habitudes et les vieilles routines?

On devine immédiatement l'influence exercée par le haut prix des engrais dans cette question. Il est évident que plus ils seront chers et plus ils seront employés avec économie, ce qui doit nécessairement faire disparaître tout gaspillage; car l'incurie du fermier lui ferait peut-être négliger les résidus de ses vacheries et bergeries, mais son intérêt bien entendu lui dira de les recueillir comme des éléments de fortune, et il ne s'arrêtera pas là. Après avoir recueilli ces engrais dont la concurrence exalte chaque jour la valeur, il rêvera aux moyens d'en accroître l'utilité, d'en extraire la plus grande somme possible d'éléments fécondants. Il se trouvera ainsi naturellement amené à une série d'améliorations pratiques. Premièrement, au lieu de fumer ses terres en automne, il les fumera au moment même des semailles, et il lui aura suffi pour cela d'une seule observation aidée d'une seule réflexion. En effet, en examinant les eaux qui s'écoulent dans les canaux de dessèchement pendant l'hiver, il découvre qu'elles tiennent en dissolution et charrient une certaine portion des matières fertilisantes dont il s'était efforcé d'enrichir sa terre à l'au-

tomne; il découvre donc qu'il faisait la plus triste des opérations, et qu'en employant ses engrais au printemps, il aurait le double avantage de les conserver plus abondants et plus énergiques. Secondement, au lieu d'éparpiller le fumier sur toute la superficie du champ, il le concentre sur les sillons qui renferment la semence, et dans ces sillons eux-mêmes, sur les points où doit germer la plante, agissant ainsi sur la partie productive du sol aux dépens de la partie stérile.

Si nous supposons maintenant que le fermier ait entendu parler d'une certaine science appelée chimie, que son imagination ait été séduite par les perspectives merveilleuses qu'elle ouvre dans la sphère du travail agricole, nous comprendrons facilement son ardeur de réformes et de progrès. Il se dira: « Si, comme l'assurent nos maîtres les chimistes, les racines des plantes n'aspirent et n'absorbent que des liquides, il est évident que les engrais existant actuellement à l'état liquide, ou du moins constitués de façon à pouvoir être rapidement dissous par la pluie, auront sur mes récoltes une action plus énergique et surtout plus immédiate. Si je dépose, au contraire, du noir animal au pied de mes racines, il faudra un temps considérable pour qu'il passe à l'état soluble. Sans doute le noir animal qui n'aura pas été assimilé à la plante restera dans le sol au profit de la récolte future, mais d'ici là viendront les pluies d'hiver, qui le délayeront et le décomposeront. Je dois donc m'attacher à employer tous mes engrais, quels qu'ils soient, guano, os, tourteaux de colza ou tourteaux madaïa, sous la forme liquide, celle que je sais être la plus rapide et la plus puissante dans ses résultats. »

La théorie et l'expérience confirment la justesse d'un tel raisonnement. Des épreuves récentes faites sur les différentes propriétés des os dissous dans l'acide sulfurique ont jeté de nouvelles lumières sur cette question, et quoiqu'on ait exagéré l'importance des résultats acquis ou à acquérir, il est permis de considérer l'emploi des engrais liquides comme un perfectionnement véritable qui se traduit en économies pour le fermier, et en encouragement pour les hommes de science.

Nous l'avons déjà dit, une des grandes lois du travail, c'est de ne pouvoir se compléter, s'améliorer sur un point, sans se compléter et s'améliorer aussi sur tous les autres. C'est ainsi que les plus difficiles créations de l'art ont marché de front avec les formules les plus abstraites de la science; c'est ainsi que l'artiste a suivi le mathématicien et l'ouvrier le poète; c'est ainsi qu'en agriculture, enfin, les instruments de culture sont venus en aide aux théories des agronomes. Dans cette question spéciale des engrais liquides, il a été offert et décerné des primes nombreuses pour l'invention de machines propres à les distribuer économiquement: nous citerons au premier rang de ces appareils, celui que M. Smith et quelques-uns de ses amis ont proposé comme devant opérer sur une vaste échelle. Ils construisent une tour de cent vingt pieds de hauteur; une pompe aspirante soulève le liquide jusqu'au sommet de la tour et l'y dispose comme en un lac suspendu. Aux flancs de l'appareil sont adaptés d'immenses conduits qui rayonnent dans toutes les directions. Le liquide versé du haut de la tour redescend dans ces tuyaux, et le cultivateur peut répandre d'un seul geste, sur la surface entière de ses champs, une rosée fertile et abondante. — On peut trouver ridicule l'idée d'un tel arrosoir fonctionnant sur de telles bases et lançant une telle matière; mais avant de nous prononcer sur la valeur pratique d'une conception qui a sa grandeur et son mérite, nous attendrons les résultats de la vaste expérience que fait en ce moment M. Smith, sur une ferme du Lancashire. Nous souhaitons un plein succès à cette invention comme à toutes celles qui tendent au bien-être national.

Quelle que soit cependant la puissance de ces efforts, ils ne sauraient suffire à abaisser le prix des engrais; car nous avons vu que, dans toute société en progrès, l'offre, loin de précéder la demande, la suit de loin, et souvent même la suit sans jamais l'atteindre. La consommation des engrais se généralisant et s'étendant, la fabrication s'en étend aussi rapidement. On fonde alors de véritables manufactures destinées à manipuler les matières fertilisantes, et à transformer en engrais précieux

les fanges des grandes villes. Dans les mains du chimiste habile, des monceaux de matière azotée se transforment, sous le nom de poudrette et d'humus, en agents précieux. Des publications nombreuses, colportées par les commis voyageurs, viennent de toutes parts assaillir le cultivateur et le disposer aux sacrifices qu'exige la terre. Mais on sait que les industriels — et ceux-là qui s'adonnent au perfectionnement de l'humus et de la poudrette comme les autres — aiment à varier leurs procédés de fabrication. Une année, ils mettront du blé dans le pain; mais, l'année suivante, ils y ajouteront du sulfate de cuivre; l'année suivante, du carbonate d'ammoniaque ou du plâtre; ils commenceront par une simple infusion de campêche — campêche authentique, ma foi — pour finir par de l'eau de vie, du poiré, de la litharge et des baies de troène, de myrtille et d'hièble; le tout sous prétexte de vin et par amour pour les perfectionnements industriels. Il faudra donc au fermier une certaine somme de connaissances chimiques pour pouvoir découvrir la fraude ensevelie dans des monceaux d'engrais, et surveiller la nourriture de ses champs, comme la police est censée surveiller la nourriture des citoyens.

Cependant la nécessité d'amender et de fumer les terres grandissant avec les besoins de la population et la fatigue du sol, de nouveaux efforts conduisirent à la découverte et à l'emploi d'une espèce encore inconnue de matières fertilisantes. De temps en temps on avait observé que certaines substances extraites du sol, et qui n'étaient ni d'essence végétale ni d'essence animale, agissaient d'une manière puissante sur la végétation. Aussi l'on avait reconnu que le sel, dans certaines localités, — les cendres végétales dans d'autres, — les efflorescences de nitre et de soude qui recouvrent les plaines de l'Italie et de l'Égypte, — le salpêtre de l'Inde, — le gypse et le plâtre, disséminés sur des provinces entières de l'Allemagne et de l'Amérique du Nord, enfin, la marne, la chaux, les débris de coquillages qui se retrouvent dans tous les pays; l'on avait reconnu, dis-je, que toutes ces substances semées avec une si merveilleuse prodigalité sur la

surface du globe, étaient éminemment propres à accroître l'énergie de la végétation et la fertilité du sol. Toutefois, on ne voulut d'abord considérer ces substances que comme des *stimulants* susceptibles de donner à la plante un développement excessif, mais temporaire; car, disait-on, le sol épuisé par cette production exubérante, comme le fumeur d'opium après les délirantes excitations de l'ivresse, devait se retrouver plus faible, plus débile, plus stérile que jamais. Tous ces toniques qui paraissaient fortifier la terre ne faisaient donc réellement que l'épuiser; sous prétexte d'accroître le présent, ils ruinaient l'avenir; ils tuaient les fils au profit des pères. La conclusion de tout ceci fut évidemment de rejeter ou tout au moins de restreindre avec un soin jaloux l'emploi de ce dangereux poison. Et les préventions à ce sujet furent si tenaces, si opiniâtres, que la publication des beaux résultats obtenus par l'emploi du nitrate de soude, expédié du Pérou à des prix on ne peut plus modérés, ne put réussir à les vaincre ni à introduire les engrais minéraux dans la culture générale du pays. Depuis l'introduction du guano, on a même presque complètement négligé le nitrate de soude, et les seules matières auxquelles nos fermiers aient recours pour la fumure de leurs terres, indépendamment des engrais produits sur leurs domaines, sont les os, les tourteaux et le guano.

Cette répugnance à traiter les terres avec des matières salines a fait naître une série d'objections qui, sans avoir en jusqu'à ce jour une influence décisive sur l'agriculture, ont cependant conduit à la découverte des plus belles lois physiologiques et renouvelé la face de la science agricole.

On reconnut d'abord que le gypse, le salpêtre, le sel commun et tant d'autres substances minérales dont l'action est si merveilleuse sur certains terrains, échouent presque complètement ou du moins ont une influence insignifiante lorsqu'on les applique dans d'autres localités. On se demande la cause d'une pareille anomalie. Si ces matières ne sont effectivement pas des excitants, disait-on, pourquoi n'ont-elles pas partout le pouvoir d'exciter les plantes maigres et languis-

santes? Il faut donc que cette diversité d'influence naisse d'une diversité correspondante dans la constitution des terres elles-mêmes.

La chimie fut alors chargée d'analyser ces terrains — opération difficile, délicate, qui, même aujourd'hui, après tant d'essais et de tâtonnements de tout genre, donne rarement des résultats certains. L'imperfection de ces analyses naît, à la fois, des difficultés inhérentes à l'opération elle-même et des récompenses vraiment dérisoires affectées jusqu'à ce jour à ceux qui se vouent à ces laborieuses investigations. Les connaissances chimiques sont tellement répandues dans l'illustre corps de nos agriculteurs, que, pour eux, une analyse — cet admirable tour de force de la chimie — est une chose on ne peut plus simple que tout homme doit pouvoir faire en quelques heures, au plus en quelques jours, et comme la rémunération du travail se proportionne à la valeur qu'on y attache, il est facile de comprendre maintenant pourquoi cette rémunération est nulle. Les plus graves études qui aient été faites dans cette direction sont dues à un chimiste allemand, Sprengel, et ont été consignées dans un remarquable ouvrage sur la constitution des différents terrains. Liebig, il est vrai, dans ce style autocratique dont il fait usage envers ceux qui ne partagent pas ses opinions, a tout récemment combattu les conclusions de Sprengel; mais nous ne sommes nullement disposés à faire avec lui table rase des travaux de ce chimiste. Il nous est impossible de ne pas accorder quelque valeur à des recherches faites pendant vingt ans par un savant habile et consciencieux.

Or, les travaux de Sprengel et de ses prédécesseurs, perfectionnés, continués par lui, ont établi, relativement à la nature des terrains, les principes suivants :

1° Ils contiennent tous une certaine portion de matières organiques susceptibles d'une combustion rapide dans l'air. La proportion de ces éléments combustibles s'élève quelquefois à cinquante ou soixante pour cent dans les terres légères, tandis que dans les terres argileuses, celles du Lancashire,

entre autres, elle ne dépasse pas un pour cent de la masse totale;

2° La portion incombustible des terrains naturellement fertiles contient, en quantité notable, dix ou onze substances minérales différentes;

3° Le sol qui ne contiendrait pas toutes ces substances, ou ne les contiendrait pas en quantité suffisante, serait impropre à donner de bonnes récoltes;

4° Il est possible d'ajouter à ces terres imparfaites les substances qui y manquent, et d'accroître ainsi, de ranimer ou maintenir leur fertilité par des moyens artificiels;

5° Si l'une de ces substances fondamentales se trouve en excès, elle devient fatale à la végétation; il est alors nécessaire, pour restituer au sol sa force productive, de le débarrasser de l'excès signalé par l'analyse.

Ces cinq propositions renferment tout ce qu'il est important d'établir relativement à la partie incombustible du sol : elles ont été fréquemment exposées dans les œuvres de Sprengel; Liebig et Johnson les ont appuyées. Nous les admettons donc comme chose démontrée et comme axiome, et nous les résumerons en disant qu'un sol bien constitué doit renfermer dix ou onze substances connues et déterminées; que là où ces substances existent il est parfaitement inutile de les ajouter; que là où elles manquent il faut de toute nécessité les introduire, dans l'intérêt des récoltes futures. La question se trouve avoir ainsi complètement changé de face. Ces matières, que l'on considérait comme des stimulants, deviennent des parties intégrantes et nécessaires du sol; il restait enfin à déterminer leur influence dans le phénomène de la végétation, c'est ce que l'on a fait au moyen d'expériences que nous examinerons bientôt.

Mais, tandis que grandissaient ces recherches, d'autres sciences venaient apporter à l'analyse chimique un riche tribut de faits nouveaux et d'expériences. La géologie, disséquant le cadavre fossile du globe dévasté, découvrait que les variétés de substances agglomérées ou divisées qui constituent

nos différents terrains ne sont que des débris de roches soumises à l'action dévorante du temps et des grandes révolutions du globe. Comme il était facile de le prévoir, on retrouva dans ces débris les éléments mêmes qui constituaient les roches dont ils représentâient exactement la substance, mais la substance désagrégée ou décomposée. Bientôt, à l'aide de la chimie et de la minéralogie, on reconnut que les différentes couches ou assises de pierre qui constituent l'écorce du globe se composent de matières diverses ou des mêmes matières combinées dans des proportions spéciales, et on conclut qu'il en devait être de même pour les terrains auxquels elles ont donné naissance. De sorte qu'un terrain calcaire devait primitivement abonder en chaux; un sol marneux ou sablonneux en gypse ou en sel; un sol dolomitique en chaux et en magnésie; enfin, un sol granitique en potasse et autres matières alcalines.

Or, comme les différentes teintes posées sur une carte géologique indiquent sur quelles surfaces se retrouvent telle ou telle variété de roches, il suffit d'un simple coup d'œil pour y lire la nature et la constitution générale des terres qui recouvrent ces roches. Dès lors, si on reconnaît que tels amendements, tels procédés d'engrais ou de labourage ont eu de bons résultats sur une nature de sol déterminée et désignée par la teinte de la carte, on en conclura que les mêmes procédés, les mêmes amendements doivent produire des résultats analogues sur tous les terrains appartenant à la même classification géognostique, et, cela, indépendamment de la différence de latitude ou de longitude. De là des formules générales et applicables en tous lieux, parce qu'en tous lieux elles sont vraies et s'appuient sur des données approfondies par de grandes intelligences.

La situation géographique d'un pays se lie aussi d'une manière indissoluble à la fertilité du territoire par l'action qu'elle exerce sur le climat, sur les mille circonstances atmosphériques qui constituent le milieu de la vie animale et végétale. Que des plaines déroulées à l'infini, des vallées profondes,

des montagnes élevées influent d'une manière différente sur la végétation d'un pays, et cela indépendamment de la constitution du sol, il n'y a rien là que de fort concevable. Mais on ne comprend pas aussi facilement que de simples variétés topographiques, qui semblent avoir servi à la nature pour égayer la surface du globe, puissent influer sur la composition chimique du sol, et, par suite, modifier les procédés agricoles qui lui seront appliqués. Et cependant rien n'est plus vrai. Ainsi, lorsque des pluies tombent sur un pays de plaines, elles se distribuent d'une manière égale sur toute la surface du territoire qui se trouve ainsi fertilisé ou dévasté sur tous les points à la fois ; les plaines sont toutes égales devant les circonstances atmosphériques. Mais là où le sol ondule pour former des collines ou se soulève en masses énormes pour former des montagnes, les pluies, attirées sur les hauteurs, inondent les terres élevées, les décomposent et en entraînent une partie qu'elles déposent par mille canaux sur les terrains moins inclinés ou dans les profondeurs des vallées. Ce remaniement des terrains par voie d'alluvions successives entraîne bientôt des différences considérables dans leur constitution chimique, et il peut arriver que les éléments de fertilité abondent dans le sol inférieur et soient à peu près nuls dans les hautes régions. Il en est de même pour les deux versants d'une colline ; le versant exposé à des pluies fréquentes et à la violence des vents devra nécessairement avoir une végétation moins active, moins brillante que le versant opposé, où les plantes, caressées par de tièdes brises et doucement arrosées, jouissent de la vie commode des serres ou des jardins. Ces contrastes de la végétation se manifestent d'une manière bien plus frappante encore dans les îles qu'entoure comme une vaste écharpe l'immensité des mers. Ainsi le vent, qui plus tard viendra souffler sur nos côtes, s'élançe à travers l'Atlantique ou rase, d'un vol rapide, les mers du Nord ; il ride, en passant, comme diraient les poètes, la surface des eaux, les caresse doucement ou, les soulevant en vagues écumantes, se joue dans leur chevelure flottante et argentée. Il entraîne

ainsi avec lui une poussière humide et salée que ses ailes immenses laissent ruisseler sur la terre comme une rosée féconde. Supposons qu'une chaîne de collines vienne arrêter la marche du vent ; il changera de direction, il se repliera sur lui-même ; mais, en s'éloignant, il aura déposé sur le versant des collines tournées du côté des mers les matières salines qu'il tenait en suspension. Il en résultera que les propriétaires des terrains situés sur le versant opposé auront été réduits au triste rôle de voir descendre les bénédictions du ciel sur les terres de leurs voisins sans y pouvoir participer.

On demandera peut-être de quelle manière ces bénédictions influent sur le produit des terrains : — la réponse est facile. Nous avons vu qu'un sol naturellement fertile contient, doit contenir dans ses éléments incombustibles, et en de certaines proportions, dix ou onze substances différentes. Or, l'eau de mer renferme à elle seule six ou sept de ces substances ; n'est-il pas évident qu'elle les introduira peu à peu dans les terrains qui en seront abondamment et constamment imprégnés, et n'est-il pas évident aussi que toutes ces matières tenues en dissolution dans l'eau de mer — entre autres le sel commun, le gypse, le sulfate de magnésie — peuvent être parfaitement inutiles au fermier dont les terres tournées du côté des brises de mer s'en trouvent naturellement pourvues, mais deviennent essentielles et éminemment productives pour le fermier qui exploite cette partie des montagnes, des plaines ou des vallées que ces brises bienfaisantes ne visitent jamais ?

Dans les pays accidentés, avons-nous dit, les pluies lavent les terrains élevés, et en enlèvent des parcelles nombreuses qu'elles déposent dans les vallées ; mais ces alluvions ne s'arrêtent pas toujours dans les terrains bas ; entraînées par la rapidité des fleuves, elles suivent leur cours et vont former à l'embouchure des fleuves ces vastes atterrissements, ces deltas si riches en matière végétale. Il y a donc là pour le sol une perte réelle ; car il se trouve ainsi transporté petit à petit, noyé, anéanti, dans l'océan ou dans les lacs ; mais la nature a pourvu à la reconstruction incessante de ces terres qu'une force incessante

désagrège sans cesse. La force qu'elle enlève ici elle la reporte là doublée, triplée, centuplée même, et les eaux qu'elle ravit aux fleuves et aux mers par l'évaporation, elle les leur restitue après les avoir fait servir à arroser nos moissons. C'est ainsi que les pluies, en sillonnant les flancs des collines et des montagnes, leur enlèvent des sels que les courants atmosphériques viendront y déposer de nouveau; c'est ainsi que la nature couvre d'une végétation splendide et luxuriante des territoires chimiquement incomplets en y transportant elle-même les substances que le génie et l'industrie de l'homme auraient dû y introduire. Notre sœur, l'Irlande, doit sa fraîche verdure aux vents et aux flots de l'Atlantique.

La théorie chimique de l'agriculture faisant sans cesse de nouveaux progrès, on découvrit bientôt que l'emploi d'une substance déterminée pouvait fortifier telle ou telle plante, tout en restant impuissante pour telle ou telle autre. Ainsi, l'on put voir que dans les champs où croissent en même temps le trèfle et le blé, le gypse activait merveilleusement la croissance de l'un, mais n'agissait que d'une manière imperceptible, sinon tout à fait nulle sur l'autre. Il y avait donc là un nouveau phénomène à étudier et une nouvelle influence à joindre à celle qui dérive de la constitution du sol. Aux rapports qui relient la plante au sol, il fallait donc ajouter les rapports qui l'unissent à l'engrais employé. Quelle était donc la nature de ces relations, et quel fait pouvait-on en tirer dans l'intérêt de la végétation? Question imposante, mais difficile, qui ouvrait aux recherches scientifiques des horizons immenses, et promettait aux savants tout un monde de vérités curieuses et fécondes. Après mille tâtonnements, mille expériences aussi délicates que pénibles, on parvint effectivement à mettre hors de doute certains principes que nous exposerons en peu de mots.

1° Toutes les plantes, comme tous les sols susceptibles de produire, se composent d'une partie organique ou combustible, et d'une partie inorganique ou incombustible. La seule différence qui existe, sous ce rapport, entre les plantes et les

terres, c'est que dans celles-ci les matières combustibles ne dépassent pas trois ou dix pour cent, et qu'elles s'élèvent dans les autres, au contraire, à quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-dix-huit pour cent.

2° La partie incombustible, autrement dit les cendres des végétaux, renferment une fraction assez considérable de huit à onze substances diverses, et ces substances on les retrouve fidèlement dans tous les terrains réellement fertiles.

3° Quoique ces substances existent dans tous nos végétaux cultivés, il en est qui se rencontrent plus abondamment dans telle ou telle plante, et plus abondamment aussi dans telle ou telle partie de la même plante. Ainsi, dans certaines variétés la chaux domine, dans d'autres la magnésie, dans d'autres encore la potasse; et certains organes de la même plante peuvent contenir plus de silice, et les autres plus de gypse.

Ces principes n'ont rien de bien nouveau; ils ont été d'abord entrevus par l'obscur Ruckert, élucidés par De Saussure, et enfin définitivement établis et propagés par Sprengel; mais Liebig est le premier qui les ait exposés d'une manière séduisante.

Tels qu'ils sont, ils suffisent pour démontrer que toutes ces substances, si ingénieusement appelées *stimulantes*, loin de jeter la terre et les plantes dans une sorte d'ivresse et de sur-excitation, bientôt suivie, comme toutes les débauches, d'une période de langueur, de fatigue et d'accablement, toutes ces substances, disons-nous, sont indispensables à la végétation, et là où elles n'existent pas, il faut les créer. Au grand désespoir des amateurs de vieilles méthodes, il a donc fallu abandonner en agriculture comme en physiologie la théorie du phlogistique, et y substituer la théorie du bon sens et de l'expérience. Or, de cette théorie, il résulte què, si après l'introduction de ces excitants dans le sol les récoltes sont moins riches et moins abondantes, cela vient uniquement de ce que les plantes semées ont enlevé au terrain plus de matière que les engrais n'y avaient déposé. Ce n'est donc pas l'excès de ces

stimulants qu'il faut déplorer ici, mais bien leur trop grande rareté; et l'habileté de l'agriculteur consiste, non pas à refuser à sa terre la potasse, la soude, la chaux ou la magnésie nécessaires à sa fécondité, mais à savoir au contraire les lui distribuer dans des proportions équitables.

Nous avons déjà vu comment l'analyse comparative des terrains et des roches qui les ont formés, par voie de décomposition, permettait de reconnaître sur une carte géologique les éléments constitutifs des différentes surfaces territoriales. Les botanistes, s'aidant de cette théorie, ont remarqué qu'à côté de l'influence exercée par le climat et les circonstances atmosphériques sur les plantes; il fallait placer l'influence exercée par les diverses matières contenues dans le sol; ils virent que là même où le climat semblait devoir donner à certaines plantes un magnifique développement, elles s'étiolaient par une sorte d'incompatibilité d'humeur avec la terre qui les nourrissait; ils virent qu'à tel ordre de formation géologique répondait constamment telle famille de végétaux, et ils en conclurent qu'on pouvait imaginer une distribution *géologique* des plantes, comme l'on avait déjà imaginé une distribution géographique. Cette distribution, qui fut d'abord une affaire de sentiment, une hypothèse, passa bientôt à l'état de vérité. On parvint à démontrer que toutes les familles végétales avaient des besoins spéciaux que le sol pouvait seul satisfaire, et qu'à chaque formation géologique se rapportait une nature particulière de terrains, dans laquelle prédominait telle ou telle des substances nécessaires au développement des plantes. C'est ainsi que les graines dissimées et proménées sur d'immenses espaces par les vents, pénètrent et croissent avec magnificence là où elles trouvent en plus grande abondance les sucs qui leur sont nécessaires; c'est ainsi que chaque classe de terrains appelle et reçoit des tribus de plantes toutes spéciales. De cette manière, et par un enchaînement admirable de faits et d'idées, les végétaux ont servi à l'agriculteur pour déterminer à la fois le caractère général et la constitution chimique du sol; au géologue, pour retrouver

les roches qui, dans l'origine, ont constitué les terrains où ils croissent ; enfin au botaniste, pour reconnaître sur quels territoires il devra aller chercher les grandes familles de plantes sauvages.

De tout ceci, il apparaît que la nécessité, chaque jour plus impérieuse, de multiplier les engrais a conduit à une série de recherches chimiques et géologiques qui ont eu pour résultat de mettre en relief de vieilles erreurs, de créer des améliorations nombreuses, des méthodes à la fois plus économiques et plus productives ; enfin d'asseoir l'art de la culture sur des bases scientifiques et sûres.

Mais il n'est pas dans les habitudes de l'esprit humain de se maintenir dans les limites sévères du fait et de l'expérience. Vous aurez beau le murer derrière des équations, le noyer dans des abstractions et des formules, il vient toujours un moment où il soulève les obstacles et s'élançe dans l'immense et splendide domaine de l'imagination. Plus même il aura été comprimé, et plus son élan sera fougueux, irrésistible, désordonné. C'est du fond des recherches les plus ardues, les plus graves, que sont parties les plus chimériques et les plus drôlatiques inventions ; c'est dans le creuset des alchimistes que s'est cristallisée la pierre philosophale ; c'est le socialisme échevelé qui nous a donné le gilet sympathique, les anticodiles, les antilions et l'appendice caudal soudé au corps humain ; enfin c'est encore un savant qui a imaginé de donner aux Hottentots la blancheur d'Anne d'Autriche, en les plongeant quotidiennement dans un bain d'acide muriatique. Les hommes remarquables qui se sont voués à l'étude de la physiologie végétale, quoique plus calmes, ont aussi payé leur tribut de rêves et d'hypothèses à la *folle* de tous nos logis. Au premier rang, sous tous les rapports, nous plaçons Liebig et Dumas, dont les ouvrages ont eu un si grand retentissement dans le monde intellectuel par l'immensité des problèmes et l'originalité des solutions qui s'y rencontrent. Après avoir été rivaux dans le même camp, ils sont maintenant rivaux dans des camps opposés, et l'on attend

avec anxiété le résultat de ce grand duel scientifique. Nous n'entrerons pas dans le détail des dissidences qui séparent ces deux écrivains; nous nous en tiendrons à exposer, pour la combattre, une des propositions les plus importantes de Liebig, et nous la combattons d'autant plus énergiquement, qu'elle a déjà séduit un grand nombre d'esprits, et menace de pervertir, sinon d'arrêter, le progrès de l'agriculture scientifique et pratique.

Les plantes, avons-nous dit, se composent d'éléments combustibles et d'éléments incombustibles. Les derniers appartiennent au sol, en proviennent, et quoiqu'en assez minime quantité, exercent cependant sur le développement des plantes une influence décisive. Les éléments combustibles ou organiques abondent dans les foins, les céréales, les racines, et dans des proportions qui atteignent même quatre-vingt-dix à quatre-vingt-dix-huit pour cent. Mais où naissent ces substances combustibles? La plante peut les puiser dans le sol par l'absorption des racines, ou les puiser dans l'air par une sorte d'inspiration des feuilles et des jeunes tiges. Ce sont là sans doute les seules sources où elle puisse s'alimenter; mais de ces deux sources quelle est la principale? Ici la question se retrouve tout entière.

La partie organique des végétaux renferme des substances élémentaires, ou corps simples, qui sont: le carbone, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote. L'eau est un composé d'hydrogène et d'oxygène; or, comme elle pénètre dans les plantes par les racines et par les feuilles, il est facile de concevoir qu'elle s'y décompose sous l'action de certains agents, et leur distribue ainsi une quantité suffisante d'hydrogène et d'oxygène. Mais d'où les plantes tirent-elles leur carbone et leur azote, et sous quelle forme ces éléments s'introduisent-ils dans la circulation végétale? A ceci Liebig a répondu par les principes suivants:

1° Le carbone pénètre dans les plantes sous forme d'acide carbonique, et sous cette forme seulement. Les feuilles le puisent dans l'air et les racines dans la terre, de sorte que la

principale utilité des matières végétales contenues dans le sol semble être de fournir aux racines de l'acide carbonique.

2° L'azote ne peut s'introduire dans la circulation végétale que sous forme d'ammoniaque. L'ammoniaque existe dans l'atmosphère où les plantes en absorbent une partie; l'autre partie, entraînée par les pluies, s'infiltré dans le sol et pénètre ainsi dans les racines.

Il résulte de ces propositions que l'acide carbonique et l'ammoniaque sont les seuls éléments organiques que reçoivent les plantes, et qu'il suffit, pour donner à la végétation une splendeur nouvelle, de les mélanger en des proportions convenables avec les substances inorganiques qui sont nécessaires aussi au développement des végétaux. Cette théorie, à la fois simple et lucide, a séduit un grand nombre d'esprits.

Pour appuyer sa première proposition, Liebig est entré dans de longues dissertations tendant à prouver que les composés insolubles d'acide humique et ulmique, que l'on sait exister dans les matières végétales du sol, ne peuvent s'introduire en assez grande quantité dans les racines des plantes pour accroître leur substance et hâter leur croissance. Ces prémisses peuvent être vraies sans légitimer toutefois les conclusions qu'il en a tirées. En effet, ces acides ont aussi des composés solubles, qui, se réunissant à des composés d'une autre nature, également solubles et également chargés de carbone, peuvent pénétrer, et, selon nous, pénètrent dans les racines pour réagir à des degrés divers sur leur substance et leur accroissement. Aussi sommes-nous loin de soutenir que les végétaux n'absorbent le carbone qu'à l'état d'acide carbonique, et que les matières organiques du sol ne l'introduisent dans les racines sous aucune autre forme. Il nous semble infiniment plus d'accord avec l'expérience et la vérité scientifique d'admettre que l'on peut donner plus d'énergie à une plante, en mettant en contact avec ses racines d'autres composés organiques où l'on retrouve aussi du carbone.

La seconde proposition ne nous paraît pas plus incontestable; elle s'appuie effectivement sur les parcelles d'ammo-

niaque qui nagent dans l'atmosphère, et qui, entraînées par les pluies, pénètrent dans le sol, et par suite dans les racines.

Or, tout en admettant cette théorie, nous croyons que l'ammoniaque existe aussi dans le sol, s'y crée, s'y reproduit, et que, contrairement à l'opinion de Liebig, la plus grande partie de l'ammoniaque absorbé par les plantes vient du sol et non de l'atmosphère, ce qui laisse aux efforts du cultivateur une part immense dans l'œuvre de la végétation, puisqu'il peut accroître ainsi, par son habileté, les masses d'ammoniaque accumulées dans le sol et destinées à alimenter ses récoltes.

Il y a plus : la nature abonde en substances azotées et susceptibles d'être dissoutes par l'eau. Les unes descendent des régions supérieures entraînées par les pluies, les autres existent dans nos sources, les autres dans les engrais, les autres enfin naissent de la décomposition des matières végétales dans le sein de la terre. Toutes pénètrent jusqu'aux racines de la plante, et lui distribuent le carbone et l'azote nécessaires à sa parfaite croissance. Enfin, partout où à la surface du globe des substances végétales et animales sont en voie de décomposition lente, il se produit de l'acide nitrique; il s'en produit aussi toutes les fois qu'un éclair sillonne l'horizon et réagit sur les éléments contenus dans l'atmosphère. Il nous est impossible de dire combien il se crée d'acide nitrique dans l'immense et éternel laboratoire de la nature, mais il doit s'en créer d'énormes quantités, et nous croyons qu'on peut hardiment le regarder, en physiologie végétale, comme une des principales formes sous lesquelles l'azote pénètre dans le système circulatoire des plantes.

Ces vues sur la nutrition des plantes n'ont pas la simplicité séduisante de celles de Liebig; mais, selon nous, elles s'allient mieux aux faits. Ceux de nos lecteurs qui voudraient approfondir une question dont nous n'avons tracé ici que les grands linéaments, pourront avoir recours aux beaux ouvrages de Mulder et de Johnston sur le carbone, et aux brillantes théories de Boussingault et Dumas sur l'azote.

Les recherches que nous venons d'analyser n'ont eu pour but que de déterminer l'utilité des engrais relativement à la culture arable, et c'est là, il faut l'avouer, une nécessité primordiale, dominante. Mais, à côté de cette branche si importante de l'agriculture, s'en place une autre bien digne de tous les efforts des savants, et qui attend, pour grandir, qu'on ait parfaitement établi les rapports qui unissent la constitution géologique et géognostique du sol aux récoltes qu'il y faut semer et aux profits qu'il faut attendre de ces récoltes. Nous voulons parler ici de la culture pastorale.

Les céréales, les fruits, les pommes de terre, sont pour l'homme une nourriture directe; il se les assimile sans intermédiaires; mais c'est seulement à travers une série de transformations que les fourrages et les racines parviennent à le nourrir. Cette métamorphose physiologique qui élève ainsi certaines espèces végétales jusqu'à l'insigne honneur de nourrir le roi de la création, cette métamorphose, disons-nous, qui les convertit en bœuf, mouton, porc, ou en lait, beurre et fromage, a donné naissance à de nouvelles industries rurales qui se sont graduellement étendues sur de vastes territoires. Pour ces industries, il est tout aussi important d'extraire des matières végétales, telles que les fourrages et les racines, la plus grande somme possible de bœuf ou de fromage, que d'obtenir, sur des emblaves et avec la plus petite quantité d'engrais, les plus abondantes récoltes. De là une infinité de problèmes qui intéressent d'une manière vitale l'alimentation *indirecte* de l'homme, comme le problème des engrais intéressait son alimentation *directe*. Au fond, comme on le voit, la question est la même; seulement dans un cas elle allait droit à l'homme, et dans l'autre elle n'y arrive qu'après des détours et en passant par le corps des bœufs, des moutons ou des porcs.

On sut bientôt que telle variété de fourrages, de blé ou de racines, engraisait plus rapidement les animaux que telle ou telle autre, leur donnait plus de force et de taille, et les faisait plus riches en lait, en beurre ou en fromage; on sut aussi que, suivant la nature des terrains ou des engrais et le mode d

culture adopté, les plantes étaient plus ou moins nutritives, enfin que, distribuées sous certaines formes et dans de certaines conditions, elles constituaient pour les animaux un aliment plus ou moins profitable. D'où pourraient donc provenir de telles différences, et quels moyens employer pour les faire disparaître ? Le perfectionnement des procédés agricoles peut-il conduire au règne des récoltes pour ainsi dire scientifiques, et nous est-il donné de produire à volonté telle ou telle qualité de plante ?

Ces questions, sans cesse présentes à l'esprit des hommes pratiques, ont conduit à analyser comparativement les aliments consommés par l'homme et par l'animal. Ces analyses n'ont donné jusqu'à présent aucun résultat définitif; mais elles n'en sont pas moins fort curieuses, fort intéressantes et dignes d'être adoptées par les hommes pratiques, à titre de théorie transitoire et par anticipation aux théories à venir. Nous les exposerons en peu de mots.

Les substances végétales contiennent, avons-nous dit, de 90 à 98 p. % d'éléments organiques et combustibles. En décomposant ces éléments, on y a constamment rencontré trois classes de matières :

La première classe comprend l'amidon, les gommés, les sucres et d'autres substances analogues.

La seconde classe est celle des corps gras composés de différentes variétés d'huile, de cire et de résine; les huiles extraites des noix en sont un exemple de tous les jours.

La troisième classe; enfin, contient le gluten du froment, la caséine et l'albumine des végétaux, et certaines autres matières similaires dont on n'a pas encore pu déterminer positivement les caractères spéciaux.

Ces substances se retrouvent en des proportions notables dans le tissu de tous nos végétaux cultivés; mais ces proportions varient à l'infini, suivant la nature et les organes de ces végétaux, la constitution du sol et la qualité des engrais. C'est ainsi que se forment les propriétés distinctives de chaque végétal, et même les anomalies qui, sous l'influence des agents

extérieurs, se retrouvent souvent dans le goût, le tissu, la substance du même végétal. On comprend ainsi pourquoi les pois sont si souvent insipides et durs, les pommes de terre farineuses ou cireuses, et tant d'autres légumes détestables. La physiologie végétale aura ainsi servi, parmi tant de grandes choses, à réhabiliter la mémoire de nos restaurateurs.

Mais, en suivant attentivement les effets produits sur l'organisation animale par l'absorption des végétaux, on découvrit que ces effets variaient suivant la nature de l'alimentation et les organes étudiés. On se demanda dès lors ce qui constituait ces organes; on mit directement la main sur la création vivante; on fouilla des viscères, on déchira des muscles, on broya des os, enfin on put entrevoir un jour les ressorts que met en jeu la nature pour transformer des roches inertes en végétaux au tissu délicat, aux fleurs suaves et brillantes, et pour élever, par une sorte d'ennoblissement successif, ces végétaux eux-mêmes à la dignité de l'organisme humain et de la pensée. Gradation sublime que seul pouvait concevoir celui qui a sculpté les larges assises de l'Himalaya ou de l'Altai!

Toutes les matières animales — la chair, les os, le lait — se composent, comme le sol et les plantes, d'une partie combustible et d'une partie incombustible. Dans les muscles, les tendons, le sang, la partie incombustible ou inorganique n'exède pas 2 p. %; dans le lait évaporé à siccité, cette proportion s'arrête à 7 p. %; mais dans les os, elle s'élève à environ 66 p. % de la masse totale.

La partie combustible ou organique consiste en fibrine et en graisse. Des analyses rigoureuses semblent démontrer que cette fibrine offre une composition analogue à celle du gluten des blés, et que, d'un autre côté, la graisse de certains animaux reproduit d'une manière identique les huiles grasses contenues dans certains produits végétaux. Il en est de même pour la partie inorganique: on a trouvé qu'elle renfermait à la fois des sels solubles et des substances terreuses complètement insolubles, lesquelles coexistent aussi dans la cendre des végétaux; mais dans des proportions différentes. Ainsi les

tiges et les feuilles contiennent plus de sels solubles, et les graines plus de matières terreuses et de phosphates.

De la corrélation qui existe entre la nature de l'alimentation et l'influence exercée sur l'animal, il devait résulter et il résulte effectivement que, plus la substance de l'aliment sera grasse, et plus l'animal produira de graisse ou de beurre; plus elle abondera en gluten, et plus vigoureux seront les muscles; enfin, plus elle sera riche en matières inorganiques, et plus sera développée et forte la charpente osseuse. Or, comme on connaissait déjà l'influence du sol sur la qualité des récoltes qui y croissent, il était facile de déterminer son influence sur l'engrais et l'élève des bestiaux nourris avec ces récoltes. De plus, comme on reconnaissait aux engrais la faculté de modifier la quantité de graisse ou de gluten renfermée dans les plantes, on dut chercher à obtenir, par un maniement habile, des variétés de produits propres à accroître ou à diminuer, suivant les besoins du cultivateur, telle ou telle substance végétale. De là une série d'expériences faites à la fois dans la production des substances alimentaires et dans les procédés d'alimentation; expériences qui aboutiront nécessairement à de grands et profitables résultats, si les agriculteurs consentent à les répéter avec une persévérance suffisamment intelligente.

Cependant on avait fait un pas de plus dans l'étude de cette vaste genèse. Ainsi les végétaux contiennent de fortes quantités d'amidon et de gomme qui ne se retrouvent jamais chez l'animal. Que deviennent donc ces substances après le phénomène de la nutrition? Pourquoi sont-elles en si grande abondance dans les plantes et quelle est leur fonction dans l'économie animale? D'un autre côté, les animaux respirent. Par la respiration, les poumons absorbent de l'air atmosphérique chargé de $\frac{1}{2500}$ d'acide carbonique, et restituent de l'air où l'on retrouve de 100 à 4 et 500 parties du même gaz. En d'autres termes, les animaux exhalent constamment du carbone dans l'atmosphère sous forme d'acide carbonique. D'où vient donc ce carbone et dans quelle partie des aliments se produit-il? Nous allons essayer de répondre.

L'amidon et le sucre des matières alimentaires fournissent le carbone de la respiration. Les feuilles absorbent les parcelles d'acide carbonique suspendues dans l'atmosphère, et les introduisent dans la circulation générale de la plante où elles se convertissent en amidon, en sucres ou en gommés. Les organes digestifs des animaux continuent ce travail physiologique, mais en le renversant; ils créent de nouveau du carbone que les poumons exhale dans l'atmosphère sous forme d'acide carbonique. C'est ainsi que s'enchaînent à l'infini et dans une merveilleuse connexité tous les phénomènes de la vie animale et végétale; c'est ainsi que s'ouvre et se referme le cercle des métamorphoses naturelles, travail éternellement accompli, mais éternellement fécond; véritable rocher de Sisyphe, mais qui ne retombe pas. Certes, ce développement parallèle des animaux et des plantes n'est encore qu'un épisode assez peu important du grand œuvre de la nature. Le système de l'univers inanimé est complet en lui-même; les créatures ne font qu'en effleurer l'écorce, en agiter la surface, pour s'éteindre le lendemain et restituer à la masse du globe les matières inertes qu'elles lui avaient empruntées un moment. Mais quelle poésie ne jettent pas sur la face de la nature ces frissons de vie, cette végétation luxuriante, véritable manteau semé d'azur, d'or, de roses, enfin ces êtres animés qui peuplent la terre de formes gracieuses et s'y enivrent des transports de la chair et des délices de l'esprit!

Nous avons déjà dit qu'entre les substances animées et les substances inertes il y avait transfusion perpétuelle. Si les bornes de cet article nous permettaient de suivre la décomposition graduelle des plantes et des animaux, s'il nous était permis de les voir se former atome par atome pour se perdre dans le sol ou dans l'air, et renaître ensuite à la vie sous de nouvelles formes, nous admirerions, le front dans la poudre, ce merveilleux entrelacement des créations, cette genèse si savante dans sa majestueuse simplicité. Nous reconnaitrions dans l'unité de plan l'unité de conception, et, par conséquent, l'unité divine manifestée par ses trésors répandus sur le monde.

Mais tout en retraçant seulement les grandes phases de la question, nous croyons en avoir dit assez pour établir l'influence des idées chimiques sur la théorie agricole et indiquer l'importance des résultats obtenus et des résultats que nous réserve l'avenir. Mais il n'a pas suffi d'accumuler successivement les recherches et les formules : pour donner aux travaux accomplis toute leur valeur, leur seule valeur réelle peut-être, il faut les centraliser, les grouper méthodiquement, en un mot les déposer dans des livres qui les constatent et les propagent. Les lois n'ont été vraiment lois que le jour où s'enchaînant sous la main du génie elles sont devenues des codes ; on ne fait les voûtes solides qu'à la condition de nouer puissamment les pierres qui les soutiennent ; enfin les théories n'ont de valeur que lorsqu'elles ont été disposées en échelons successifs que l'esprit puisse franchir graduellement, depuis les notions les plus élémentaires, jusqu'aux cimes les plus élevées de la science. Ceci a été parfaitement compris et parfaitement exécuté en France, en Angleterre, en Hollande, en Suède, en Allemagne et aux États-Unis, dans une série d'ouvrages fort remarquables. Le mérite de ces ouvrages témoigne suffisamment des progrès de nos connaissances physiologiques et de leur importance relativement à l'industrie agricole ; toutes choses dont paraissent convaincus les cultivateurs, à voir les nombreuses traductions, éditions et réimpressions qui ont été faites des travaux de Liebig, Mulder, Johnston et Dumas.

Toutefois, il serait à déplorer que cette richesse scientifique restât entre les mains de quelques privilégiés, pour former une sorte de club des agronomes savants. J'ai dit qu'il faudrait le déplorer, j'ajoute qu'il faut le craindre, car jamais propagande ne fut plus difficile que celle des théories agricoles. Les cultivateurs sont une classe opiniâtre, rivée aux traditions, et qui professe instinctivement le culte des méthodes décrépités, enterées, comme nous professons tous le culte des morts et de leurs ossements. Ils laissent faire le soleil et la terre sans se douter qu'ils puissent leur être d'aucune utilité. « L'un a toujours doré nos moissons et empourpré nos vignes, se disent-ils ; l'autre leur

a distribué la sève et la vie ; ce qu'ils ont fait hier, ils le feront demain, et nous en serons quitte pour vendre nos blés et boire notre vin. » La conclusion directe de ces beaux raisonnements, c'est de croire à la lune rousse et de ne pas croire à la science, c'est par conséquent l'ignorance des agriculteurs propriétaires ou tenanciers, dans tout ce qui touche à l'art qui les fait vivre. On trouvera une infinité de manufacturiers capables de reconstruire à eux seuls leur industrie ; on trouverait à peine un agriculteur sur mille capable de donner sur la culture des terres ou sur les engrais des notions précises. Outre la répugnance instinctive des classes agricoles à renouveler leurs méthodes, il faut attribuer leur infériorité relative au peu de sollicitude que l'on a eu jusqu'à présent pour ce qui concerne la partie scientifique de l'agriculture. On proclame tous les jours, en scandant les églogues de Virgile ou de Calpurnius, et les idylles de Théocrite, que la terre est la source féconde où s'alimentent les sociétés ; c'est une tendre mère, dit-on, et il faut avoir soin de sa mère ; mais, cela psalmodié quatre ou cinq cents fois dans les parlements, les comices, les sociétés, les assemblées de village, on retombe dans la même indifférence. Ni dans les universités d'Angleterre, ni dans celles d'Irlande, vous ne verrez organisé l'enseignement agricole. Vous trouverez bien à Oxford un professeur d'économie rurale, mais comme on n'a pas institué de cours permanent, obligé, les leçons ne se font que de loin en loin. Dans les universités d'Édimbourg et d'Aberdeen, il a été créé des chaires d'agriculture ; mais, même en Écosse où le progrès est plus manifeste, il n'a été rien fait pour systématiser et généraliser l'éducation agricole. Nous devons dire, toutefois, que de nombreux auditeurs se pressent autour de la chaire établie à Édimbourg et dans les salles du muséum qui lui est annexé.

Les hommes placés à la tête de notre agriculture ont donc trois devoirs principaux à remplir : hâter la diffusion des lumières acquises — préparer, encourager l'acquisition de connaissances nouvelles et le perfectionnement des méthodes connues — enfin écarter les obstacles qui s'interposent encore

de nos jours entre ces méthodes perfectionnées et leur application, entre le livre du savant et le champ du laboureur.

Quant aux moyens à employer pour accomplir cette grande et belle tâche, il nous semble qu'ils doivent s'adapter à la situation, à l'âge des individus qu'il s'agit d'éclairer. Pour atteindre la masse de nos agriculteurs, il faut que l'instruction scientifique passe par les écoles primaires, celles que de nombreuses associations philanthropiques ont établies dans le sud de l'Angleterre et celles qui, sous le nom d'écoles communales, existent dans le nord. Ces écoles devraient être pourvues de livres élémentaires : le *Catéchisme* de M. Johnston, quant à la partie purement théorique, et des traités analogues rédigés pour la partie des applications, conviendraient parfaitement à cette éducation de l'enfance. Le résultat d'un tel système serait non-seulement de lancer dans la circulation une immense quantité de procédés utiles, mais encore d'armer les jeunes intelligences contre les routines inquiètes des vieillards, et de les familiariser avec les mots nouveaux qui accompagnent nécessairement les théories nouvelles.

Nous avons craint pendant longtemps qu'il ne fût pas possible d'introduire l'éducation agricole dans nos classes élémentaires, sans empiéter sur l'espace réservé aux autres connaissances ; mais, dans un meeting tenu à Glasgow, l'année dernière, sous la présidence du premier magistrat de notre cour suprême, et dans le but d'étudier la question de l'enseignement agricole, nous avons vu toutes nos craintes s'évanouir devant l'évidence des faits. Dans un remarquable discours, M. Skilling rendit compte du système mis en œuvre à sa ferme modèle de Glasnevin, et montra avec quel succès les commissaires irlandais avaient su marier l'agriculture aux autres branches de l'enseignement. L'examen qu'on fit subir devant nous à de jeunes garçons, fermiers en herbe, instruits à Larac, comté d'Antrim, m'apparut comme une brillante consécration des paroles de M. Skilling. Depuis lors, nous avons appris avec plaisir qu'un grand nombre de propriétaires in-

telligents ont réussi à introduire l'instruction agricole dans le programme des écoles communales et normales.

Cependant, avec l'âge des cultivateurs devra grandir l'instruction qui leur est distribuée, et si l'on a accolé des notions élémentaires de culture à des notions élémentaires de géographie, d'arithmétique, d'histoire, il semble naturel d'accoler à un enseignement littéraire plus avancé des théories agricoles plus avancées aussi, et de compléter le programme des écoles primaires par celui des collèges et des universités. Or il est permis de se demander si les écoles supérieures ou les collèges de nos jours sont en mesure de donner aux fils de nos propriétaires terriers et de nos fermiers ce complément d'éducation. Nous ne le pensons pas. Beaucoup d'autres en Angleterre et en Irlande ne le pensent pas non plus, car nous pourrions citer les nombreuses tentatives faites chaque jour dans le but de fonder des collèges spécialement agricoles dans le Royaume-Uni. L'établissement de Cirencester, si chaudement soutenu par lord Bathurst, est en pleine voie de prospérité et tient en réserve, pour Gloucester et les comtés voisins, une pépinière d'agriculteurs habiles et aguerris. Nul doute que cet heureux début ne couvre bientôt l'Angleterre de collèges organisés sur le même plan. L'Irlande et l'Écosse caressent aussi depuis longtemps l'idée d'une institution nationale destinée à créer des laboureurs, des fermiers, des agronomes. Les immenses bienfaits répandus dans le nord de l'Irlande par l'école de Templemoyle, modeste, silencieuse, mais plus savante encore, ont même fait concevoir le projet de placer le grand collège national sous le patronage de la société royale d'agriculture, et quant à l'Écosse, l'éducation professionnelle, qui existe en germe dans ses universités, semble un heureux acheminement vers ces belles réformes.

Outre l'accroissement de valeur qu'il apporterait aux terres du pays en multipliant leurs ressources et les éléments de leur fertilité, ce système d'éducation conduirait encore à approfondir ces problèmes physiologiques et chimiques dont la so-

lution s'allie d'une manière si intime aux plus difficiles opérations de la culture. En effet, les investigations nombreuses, patientes, infatigables, nécessaires pour arriver à ces importantes solutions sont au-dessus des forces d'un seul homme ou de quelques hommes isolés. Il faut que le pays tout entier prépare les matériaux dont ils extrairont ensuite la synthèse et les formules ; il faut que ceux au profit desquels se font les découvertes aident le génie des inventeurs en répétant ou devançant leurs expériences.

Et ici nous ne saurions, sans une immense faute, négliger une vaste association qui s'est formée récemment en Écosse, sous le nom de société de chimie agricole (Agricultural Chemistry Association) dans le but de hâter la solution de tous les problèmes qui occupent les agronomes. Cette association, fille des doctrines les plus avancées, et composée des cultivateurs pratiques les plus intelligents de l'Écosse, s'est proposé trois choses distinctes. Premièrement, propager par tous les moyens possibles les procédés scientifiques, et plus spécialement chimiques, susceptibles de réagir puissamment sur la fertilité du sol. Le directeur de l'association, se faisant le missionnaire de cette bonne parole et transformant son mandat en un véritable apostolat, a déjà fait de nombreuses excursions dans les comtés, visitant les propriétaires et les fermiers dans leurs domaines, refaisant avec eux les expériences, les réunissant autour de sa chaire ambulante, tantôt dans une grange, tantôt dans une église, tantôt dans les champs, enfin s'efforçant de faire comprendre aux masses combien il est nécessaire d'appliquer à la culture du sol des procédés plus avancés, et combien il en doit résulter pour elles de profit dans l'avenir. Nous devons dire, à l'honneur de l'apôtre et des cultivateurs écossais, que ces cours sont faits et suivis avec une toute autre assiduité que celle dont nous sommes témoins dans nos universités. Déjà même cette propagande a produit des résultats visibles. Les fermiers, conduits par la réflexion à la science, ont acheté des livres et établi dans certaines localités des bibliothèques d'agriculteurs. Des journaux se sont alors établis

pour satisfaire cette ardeur de savoir ; mais les journaux ne convenant qu'aux adultes, on a fait un catéchisme de chimie agricole destiné à l'enfance. Les esprits s'élargissant, s'ennoblissant ainsi par la science, il en est résulté que les meetings périodiques des agriculteurs ont pris une physionomie plus sévère et plus intellectuelle. Jusqu'à ce jour, ces meetings avaient été de véritables clubs gastronomiques où l'on croyait traiter suffisamment la question des bestiaux en mangeant des gigots homériques, la question des graines en expérimentant l'orge et le houblon sous forme de porter, enfin la question horticole en dégustant les ananas des tropiques. Mais on a décidé que désormais l'on s'occuperait un peu moins des progrès de la science bachique et un peu plus de la science agricole, et l'on est arrivé à constituer ainsi des réunions aussi instructives que dignes. Comme beau idéal de ces sortes de meetings épurés, nous pourrions citer deux déjeuners publics faits à Glasgow par les membres de l'*Highland society* de la manière la plus ascétique.

Le second projet de l'association a été de protéger le fermier contre les fraudes des fabricants d'engrais ou le maquignonage de leurs commis-voyageurs, en plaçant auprès de lui un chimiste capable auquel il put avoir recours dans les cas difficiles ou douteux. On a institué, à cet effet, un fonctionnaire spécial chargé de faire les analyses réclamées par les membres de l'association et de les aider de ses conseils, moyennant une redevance minime. Ce fonctionnaire, établi à Édimbourg au milieu d'un vaste laboratoire, a déjà rendu d'immenses services à l'agriculture du pays, et il n'y a pas de contrôleur de beurre frais, de gourmet piqueur de vin, d'expert en écriture qui ait porté d'aussi rudes coups aux adultérations, sophistications, falsifications, etc. On a effectivement démontré que, depuis l'organisation de ce contrôle chimique en Écosse, il n'y a été constaté qu'un seul cas de fraude, tandis que de toutes parts s'élèvent en Angleterre des plaintes contre l'altération des engrais.

La troisième pensée de l'association a été d'agrandir la

sphère des principes, afin de communiquer à l'industrie rurale un développement parallèle. Nous espérons que la question des voies et moyens ne sera pas un obstacle à des recherches qui seraient à la fois un honneur pour la science et un bienfait pour le cultivateur. Il est à craindre cependant que l'importance de ces belles études échappe aux membres de l'association. En effet, tout en visant et atteignant plus haut, elles ne semblent pas avoir pour l'agriculteur des résultats aussi favorables, aussi sensibles que les analyses faites sur le sol ou sur les matières fertilisantes.

Mais, cette magnifique propagande une fois réalisée au sein des populations agricoles, aurait-on brisé tous les obstacles susceptibles de retarder ou même d'arrêter l'application des nouvelles théories de culture? Loin de là. L'état d'abandon sauvage, de stérilité affligeante qui déshonore les districts les plus reculés du pays, ceux où ne circulent ni les hommes ni les idées, nous démontre que l'ignorance n'est pas la seule cause à laquelle il faille attribuer l'imperfection des méthodes agronomiques. Dans des comtés plus voisins des villes, dans ceux où retentissent encore les lointaines rumeurs des grandes métropoles, l'on trouve d'immenses étendues de terre sur lesquelles n'a pas même été essayée l'opération la plus élémentaire, la plus simple, l'écoulement des eaux au moyen de canaux d'assèchement. Qui n'a été douloureusement surpris à l'aspect de ces immenses steppes que sillonne aujourd'hui comme un trait de flamme le North of England Railway dans son passage à travers le Yorkshire? Qui n'est resté plus douloureusement surpris encore en voyant le pays que doit traverser la ligne centrale des chemins de fer écossais dans les comtés de Lanark et de Dumfries? Et pourtant les soi-disant agriculteurs qui possèdent ou louent ces tristes territoires sont précisément ceux qui implorent avec des larmes dans la voix, et quand il le faut en menaçant, des protections contre la concurrence étrangère. De telles demandes sont dignes de parvenir au législateur lorsqu'elles sont faites par des hommes qui ont épuisé sur leurs terres toutes les ressources de la science : ceux-là ont droit à la prime

du courage, de la persévérance. Mais n'est-il pas à la fois impudent et bouffon celui qui, non content de ne pas faire croître le blé, veut encore ôter au consommateur le droit de l'acheter là où il croît? De tous les épisodes qui égayaient l'histoire du monopole, celui-ci n'est pas le moins curieux ni le moins triste, car il nous montre des agriculteurs entretenant la stérilité de leurs terres pour apitoyer les législateurs, comme ces malheureux qui mettaient toute leur industrie à se créer une *jambe du bon Dieu* couverte de plaies hideuses que les bonnes âmes cicatrisaient avec des angelots ou des écus d'or.

On a attribué au système de fermage adopté en Écosse la plupart des améliorations introduites dans son agriculture, comme on a attribué aux baux facultatifs l'état dans lequel végètent certains comtés de l'Angleterre. Et en effet, pour porter un homme à fondre son capital dans le sol, à y enfouir la fortune de sa famille, il faut que le contrat qui le relie à sa ferme ait quelque permanence et lui laisse entrevoir comme une perspective séduisante les jouissances de la propriété. Pour que les capitaux incorporés au sol aient eu le temps de fructifier, il faut un certain nombre d'années. Le bail doit donc être assez long pour permettre au cultivateur de recueillir l'excédant de produits déterminé par l'excédant de ses dépenses. Il se peut que dans des temps reculés une douce confiance unisse le tenancier au propriétaire et rende tout contrat inutile; il se peut même que ces habitudes patriarcales se retrouvent dans certaines localités; mais ces amodiations aléatoires ont toujours été fatales au fermier. Sur un signe du maître, il devrait quitter ses domaines, laissant derrière lui ses capitaux inséparables du sol et les perfectionnements dont il attendait une plus douce récompense. S'il arrive, au contraire, que le pauvre tenancier quitte sa ferme, la perte sera fort peu sensible au propriétaire à qui il resterait toujours la terre pour porter ses moissons et le soleil pour les mûrir. Par tout ce qui vient d'être dit, nous croyons que la sécurité des différentes classes agricoles repose sur des engagements fixes, et qu'un immense bienfait pour l'agriculture anglaise serait l'adoption

des fermages à époques déterminées et à conditions bien précises. Définissez, a-t-on dit, pour vous entendre ; définissez, dirons-nous, pour vous enrichir.

On comprend facilement que les propriétaires répugnent à généraliser ce mode de fermage. Il leur ravit pour quelque temps le contrôle absolu, arbitraire de leurs domaines, et paralyse leurs instincts autocratiques. Mais la rente qui leur est assurée semble une compensation suffisante pour cette diminution de pouvoir, et il y aurait folie à prétendre conserver en même temps l'autorité du propriétaire et les rentes payées par le fermier. Toutefois, des considérations de caste ou de politique rendraient compte, au besoin, de cette révolte des grands seigneurs contre le système écossais ; mais on s'explique plus difficilement la répugnance des fermiers eux-mêmes. Sans doute, le contrat engage les deux parties ; sans doute, le tenancier joue sa liberté contre les caprices de l'atmosphère ; mais aussi l'horizon s'est élargi devant lui. Sur cette terre qui lui est concédée pour quelques années, il peut faire des expériences, renouveler plusieurs fois ses capitaux et braver le mauvais vouloir du propriétaire. Il serait donc relativement heureux et tranquille, s'il appliquait tous ses efforts à assurer le service de sa rente, à accroître la fertilité de sa ferme et le rendement de ses récoltes. Mais, au lieu de conjurer l'instabilité des prix en approvisionnant convenablement les marchés, il se contente de déplorer les fluctuations des cours, les vicissitudes de l'industrie, le malheur des temps, répétant ainsi cette éternelle plainte, qui a pour éternel refrain la demande de surtaxes nouvelles sur les blés étrangers. En vérité, les cultivateurs se trouveront tout naturellement protégés le jour où ils seront habiles : d'ici là, ils continueront à végéter pour la plupart, car les règlements de douane n'y peuvent rien, et cent mille douaniers disposés en écharpe autour de nos frontières ne feraient pas pousser un grain de froment de plus sur un sol mal cultivé.

Les baux annuels influent d'une manière désastreuse sur la

richesse nationale, en ce qu'ils font retomber naturellement et légalement sur le propriétaire le poids des perfectionnements agricoles. L'intérêt du fermier est effectivement de prendre chaque année à la terre ce qu'il peut en tirer, de l'épuiser atome par atome et sans souci de l'avenir, puisque son contrat lui assure à peine le présent. C'est donc au propriétaire qu'il appartient de faire les travaux et les sacrifices nécessaires pour conserver ou accroître les forces productives du sol.

D'ailleurs, en améliorant ainsi ses terres, le propriétaire travaille directement à l'élévation de la rente; ce qui semble devoir être un encouragement suffisant. Mais des obstacles sérieux surgissent ici pour diriger sur d'autres points les capitaux destinés au sol par cette classe d'agriculteurs.

Et d'abord cette classe est peu nombreuse, et la plupart de ceux qui la composent semblent peu pénétrés de la nécessité de consacrer à l'amélioration du sol des sommes considérables. Ils ne comprennent pas même, ces illustres personnages, qu'il puisse y avoir profit à semer des guinées ailleurs que sous les pas d'une prima dona ou d'une jeune première. Nous avons déploré, plus haut, l'ignorance qui déshonore nos cultivateurs en général; mais il y a quelque chose de plus déplorable encore, c'est l'ignorance de leurs chefs et les tristes exemples qu'ils en reçoivent sous le rapport de l'économie rurale.

D'un autre côté, il arrive fréquemment que les propriétaires doués à la fois de volonté et de talent possèdent des domaines tellement étendus, que le trésor d'un nabab ne suffirait pas, même pendant deux générations, pour défrayer les perfectionnements qu'ils rêvent. Ajoutez à cette impossibilité radicale les somptueuses nécessités de la vie politique et les enivres de la vie fashionable, et vous comprendrez combien peu il faut attendre, de cette seconde classe de landlords, le renouvellement de notre agriculture.

Enfin, il est une troisième classe de propriétaires, la plus

nombreuse peut être; celle-ci manque même du capital nécessaire aux plus petites dépenses (1). Sans les fermiers qui versent le fond de roulement destiné à pourvoir aux semailles, aux ouvriers, aux assèchements, leurs domaines retourneraient à l'état primitif, c'est-à-dire improductif. Un grand nombre de ces propriétaires, écrasés par des hypothèques, par des intérêts usuraires, ne jouissent plus que nominalement de leurs terres. Celles-ci appartiennent de fait à leurs créanciers, et ils n'en tirent que les revenus strictement nécessaires pour vivre et pour conserver dans le monde le rang qu'ils y ont toujours occupé. La nation entière souffre et doit souffrir d'un tel état de choses. Tout progrès se trouve ainsi arrêté par cela seul que les propriétaires n'ont pas d'argent et que les fermiers n'ont pas la terre. D'ailleurs, en ce pays où règnent encore les substitutions féodales et ces domaines gigantesques qui faisaient gémir Pline, on sera bien longtemps à comprendre de danger d'une telle situation et l'absurdité du système qui le perpétue.

Du reste, les effets de l'impuissance et de l'incapacité des propriétaires ne s'étendent pas seulement aux pays où règnent les amodiations libres (— *tenant-at-will*); — ils réagissent encore sur ceux où des contrats sérieux engagent le tenancier et le propriétaire. Partout, en effet, où le fermier manquera de capital, de talent ou de hardiesse, il faudra que le propriétaire se substitue à lui et le commandite, soit avec ses lumières, soit avec sa fortune. Or, dans les contrées éloignées, cette nécessité d'une intervention éclairée se fait perpétuellement sentir. Le cultivateur a besoin d'y être continuellement stimulé, aidé à la fois par des capitaux et par des conseils, et l'on peut s'imaginer ce que devient l'agriculture de ces malheureuses contrées, quand à l'impuissance du fermier se joint celle du propriétaire, ou quand les sommes qu'il faudrait semer en améliorations, en amendements, en engrais,

(1) Voir sur cette question l'article de la *Revue Britannique* de février 1845.

servent à entretenir le luxe des grandes meutes et des grandes écuries. L'agriculture doit y périr, et elle y périclète effectivement.

Nous ne nous hâterons pas cependant d'invoquer ou de recommander ici des mesures législatives ou locales propres à remédier à tous ces maux. Nous avons une foi immense dans les miracles qu'opère la science et dans le zèle des hommes qui la propagent. En effet, la diffusion des connaissances agronomiques doit provoquer un immense désir de réforme dans les classes vouées à la culture du sol, et par suite une immense énergie contre les obstacles qui s'opposent à ces bienfaisantes réformes. Il faut donc se hâter d'organiser cette propagande sur toute la surface du pays; — cela fait, nous laisserons agir les principes, et nous ne tarderons pas à en reconnaître la toute-puissance dans la transformation de nos méthodes et l'accroissement de notre production.

A. F. (*Edinburgh Review.*)

Beaux-Arts.

LA LÉGENDE DORÉE DES ARTISTES.

III (1).

LES QUATRE DOCTEURS.

Saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise et saint Grégoire le Grand furent sur terre les représentants les plus éminents de l'Église militante, les confesseurs, les pères, les docteurs par excellence. Ils écrivirent, parlèrent, luttèrent et souffrirent pour les principes, les vérités, la puissance, les privilèges de l'Église catholique. Aussi les voyons-nous figurer de bonne heure dans la décoration des lieux consacrés au culte, et là, placés au rang qui leur convient le mieux, dans le voisinage des Évangélistes. Tantôt leurs portaits isolés sont disposés en série, tantôt ils sont réunis dans le même groupe, tantôt mêlés à ceux d'autres saints. Dans ces deux derniers cas, on les distingue aisément l'un de l'autre, ou de leurs moins illustres acolytes, au moyen de leurs attributs traditionnels.

Saint Jérôme porte quelquefois le costume des cardinaux. Plus souvent on le voit à demi nu, la tête chauve, le menton caché par une longue barbe, les membres amaigris, la face pâle et dévastée par la souffrance, tantôt tenant une pierre dans sa main, tantôt une plume ou un livre, et presque toujours suivi par un lion.

Saint Grégoire est toujours coiffé de la tiare papale (2), et

(1) Voir les livraisons d'avril et de juin.

(2) NOTE DE L'AUTEUR ANGLAIS. La tiare ou triple diadème porté par le

sur son épaule, ou s'abritant sous les plis de ses vêtements, on voit une blanche colombe.

Saint Ambroise et saint Augustin, en leur qualité d'évêques, portent la mitre et la crosse, et généralement un livre. Quelquefois, mais rarement, on remarque sur saint Augustin l'image d'un cœur enflammé, transpercé par une flèche, et près de saint Ambroise une ruche d'abeilles. Souvent, au lieu de sa crosse, ce dernier tient un fouet à nœuds. Ces divers symboles seront plus tard expliqués.

Quand les effigies des quatre Docteurs font partie de l'ornementation architecturale d'une église, on les voit se combiner assez généralement avec celles des quatre Évangélistes : quelquefois, mais rarement, avec l'image des Sibylles (1). Sur la voûte du chœur de *Santa-Maria del Popolo*, à Rome, nous trouvons au centre le Couronnement de la Vierge (en d'autres termes, le Triomphe de l'Église) et tout autour, dans des compartiments alternés, les quatre Évangélistes et les quatre Sibylles, envisagés comme autant de témoins que la religion du Christ peut invoquer.

Plus bas, aux quatre coins, les quatre Pères qui l'ont maintenue et défendue sont assis dans autant de niches (2).

Solvat seclum in favilla

Teste David cum Sibilla.

Nous trouvons un exemple du même genre dans les fresques du Corrège qui ornent l'église de San-Giovanni, à Parme. Au centre est l'Ascension du Christ ; autour, les douze Apôtres ; au-dessous d'eux, dans les arceaux, les quatre Évangélistes,

papes, est le symbole de la triple couronne assignée au Christ, — la couronne de Pardon ; — la couronne de Douleur ; — la couronne de Gloire.

(1) NOTE DE L'AUTEUR ANGLAIS. J'expliquerai plus tard cette admission des sibylles parmi les images chrétiennes. Pour le moment, je me contenterai de remarquer que l'association qui leur convient le mieux est celle des prophètes parmi lesquels, en effet, Michel-Ange les a placées.

(2) Une gravure coloriée de ce plafond existe dans le bel ouvrage de Gruner sur la décoration des églises et des palais en Italie.

ayant chacun, assis auprès de lui, l'un des quatre Docteurs. Saint Matthieu est ainsi accouplé à saint Jérôme ; saint Marc à saint Grégoire ; saint Luc à saint Augustin ; saint Jean à saint Ambroise.

Au Louvre, un tableau très-curieux nous montre les quatre Docteurs avec les symboles des quatre Évangélistes. Ils sont assis sous une sorte de dais soutenu par de frêles colonnettes. Saint Augustin a l'aigle ; saint Grégoire, le bœuf ; saint Jérôme, l'ange, et saint Ambroise, le lion.

Il existe encore une belle série des Pères de l'Église peints par Frate Angelico dans la chapelle du Vatican, désignée sous le nom de Nicolas V. Chacun est debout, dans une niche, et sous un riche baldaquin gothique. Ce sont de simples et majestueuses figures.

Dans la fresque de Raphaël, intitulée *la Disputa*, les quatre Docteurs sont au centre de ce qu'on pourrait appeler la portion sublunaire du tableau. Parmi tous les saints et savants personnages qui remplissent la toile, eux seuls sont assis ; saint Grégoire et saint Jérôme à la droite de l'autel ; saint Ambroise et saint Augustin du côté opposé. Comme ces deux derniers ont le même costume et les mêmes signes distinctifs, le peintre les a fait reconnaître en jetant à leurs pieds des livres épars, sur lesquels on lit le titre de leurs ouvrages respectifs.

Le Guide, dans un tableau célèbre, maintenant à Saint-Petersbourg, représenta jadis les Docteurs de l'Église communiant sur un des dogmes les plus délicats du christianisme, à savoir, l'immaculée conception de la Vierge. Leurs figures sont admirables de pensée profonde, et la noblesse des ajustements ajoute à leur puissant effet. Au-dessus d'elles, emportée dans les nuages et soutenue par des anges, on voit la Vierge vêtue d'une robe plus blanche que la neige. Mais saint Jérôme et saint Ambroise semblent seuls avoir conscience de cette apparition extatique.

A diverses reprises, Rubens a retracé l'effigie des quatre Docteurs. On connaît assez le tableau gigantesque (il fait par-

tie de la galerie Grosvenor) où ils sont représentés marchant à la suite l'un de l'autre, et formant une sorte de grande procession fantastique, empreinte des magnificences d'un rêve splendide. Saint Jérôme vient le dernier, vêtu de la robe pourpre qui distingue les cardinaux, et tournant les feuillets d'un livre massif. Dans un autre tableau du même maître, nous retrouvons les quatre Docteurs assis et discutant le mystère de l'Eucharistie. Saint Jérôme montre du doigt un passage des Écritures. Saint Grégoire, penché sur un livre, est sur le point de tourner une page. Ils paraissent tous deux engagés dans une controverse animée. Les deux autres écoutent avec une attention profonde. Il existe un troisième tableau, de Rubens ou de son école, dans lequel les attributs des Pères sont supportés en l'air par les anges, tandis qu'au-dessous les Docteurs sont assis et discutent.

Au musée de Dresde, le même sujet se retrouve, admirablement traité par Dosso Dossi. En haut, dans une gloire, est placé le Créateur ou le Messie. Il étend sa main sur la tête de la Vierge, qui est humblement agenouillée à ses pieds. Il faut voir dans cette figuration allégorique un symbole de l'exaltation de l'Église. Saint Grégoire, coiffé de la tiare, tenant une plume et des tablettes, paraît se livrer aux méditations les plus ardues. De même pour saint Augustin et saint Ambroise, revêtus de leurs costumes épiscopaux. Saint Jérôme, à qui seul paraît visible la céleste apparition, lève vers le ciel ses yeux éblouis.

Il suffît, je le crois, de ces exemples pour donner une idée des différents modes d'après lesquels on traite ordinairement le sujet qui nous occupe. J'ajouterai seulement que, lorsqu'ils veulent représenter les Pères de l'Église, les peintres ne se bornent pas toujours aux Docteurs de l'Église latine, bien que ceux-ci soient les plus populaires, et que, représentés avec d'autres, ils conservent la prééminence. Parfois saint Chrysostôme et saint Athanase, saint Basile, saint Bonaventure, voire saint Thomas d'Aquin, sont admis dans cette imposante série. Toutefois, dans un travail qu'il faut garantir de toute confu-

sion, je parlerai séparément de ces derniers, en leur conservant le rang que le calendrier leur assigne.

Des quatre grands Docteurs, envisagés comme sujets de tableaux, saint Jérôme est certainement le plus populaire. Il ne faut pas l'attribuer uniquement au caractère de l'homme, caractère digne d'intérêt et qui saisit aisément l'imagination, ni même aux incidents de sa vie, certainement faits pour appeler le pinceau. La grande importance de saint Jérôme vient de ce qu'il est envisagé comme le véritable fondateur du monachisme en Occident, et de ce que sa traduction latine des deux Testaments est restée la seule authentique, la seule universellement admise. Aussi n'est-il guère une collection de tableaux où l'on ne trouve un saint Jérôme, où bien faisant pénitence dans le désert, ou bien écrivant cette traduction célèbre, ou enfin méditant sur le mystère de l'Incarnation.

Jérôme naquit, vers l'an 342 de l'ère chrétienne, à Stridonium, en Dalmatie. Son père, Eusèbe, était riche, et comme le futur docteur montrait pour l'étude les plus merveilleuses dispositions, on l'envoya finir ses études à Rome. C'était alors un séjour dangereux pour un jeune homme, que la ville Éternelle, honteusement dégénérée, et n'ayant plus rien de sa grandeur ancienne, si ce n'est les privilèges de la corruption. Les empereurs n'y séjournaient plus. Constance, qui venait de la traverser avec toute la pompe du triomphe, avait donné au peuple un arrière-goût de ces imposantes cérémonies dont ce peuple était privé depuis plus de trente années. De l'antique liberté, le seul vestige qui subsistât se rencontrait aux jeux du cirque, où de vaines railleries circulaient sans qu'on daignât les punir; de l'antique souveraineté populaire, les couronnes d'or que le peuple offrait à ses maîtres. Du reste, les Romains ne savaient plus s'émeouvoir que pour une disette ou pour un cocher mis en prison.

Ce fut à moment, qu'interrogé sur ce qu'il pensait de Rome, un prince barbare (Hormisdas le Persan) n'y trouvait de « plaisant » que la certitude d'y mourir comme ailleurs.

Jérôme y rencontra des compagnons voluptueux, dont les mauvais exemples l'entraînèrent au mal : mais, bien qu'il cédât aux tentations mondaines, l'amour de la vertu, fortifié par celui de l'étude, vivait encore au fond de son cœur. Il adopta le barreau, et se rendit célèbre par quelques plaidoyers éloquentes. Sa trentième année accomplie, il voyagea dans les Gaules, et visita les écoles de ce pays, écoles déjà célèbres et qui devaient le devenir bien autrement. C'est à peu près alors qu'il reçut le baptême et fit vœu de célibat perpétuel.

En 373, il entreprit le voyage d'Orient, pour fortifier sa piété récente, en séjournant quelque temps au milieu des sites consacrés par le souvenir du Sauveur, et sur son chemin se trouvèrent ces ermites et ascètes d'Orient, dont il a si merveilleusement dépeint la vie solitaire. Ils le passionnèrent par leurs exemples, et lui inspirèrent à jamais le goût de la vie monastique. Peu après son arrivée en Syrie, il se retira dans le désert de Chalcida, sur les frontières de l'Arabie, et là, reclus pendant quatre années, il vécut du travail de ses mains, voué à une étude continuelle.

Il nous a laissé un tableau frappant de sa retraite dans le désert. Ses épreuves et ses tentations, ses jeûnes merveilleux, ses souffrances d'esprit et de corps, y sont racontés avec un soin minutieux, qui ont permis aux peintres de ne rien inventer quand ils ont voulu immortaliser à leur tour les tourments volontaires du saint anachorète.

Nous lisons dans une de ses épîtres : « Oh ! que de fois, au sein du désert, — dans cette vaste solitude qui, dévorée par les ardeurs du soleil, sert de retraite aux ermites — que de fois me suis-je figuré que j'étais revenu à Rome, parmi ses richesses surabondantes ! J'étais seul, pourtant, le cœur débordant d'amertume. Mes membres défigurés, recouverts d'une étoffe rude, s'étaient endurcis à ce contact. Ma peau, chargée de souillures accumulées, m'aurait pu faire prendre pour un Éthiopien. Pleurer, gémir, était mon travail de chaque jour, depuis le matin jusqu'à la nuit. Si le sommeil venait me surprendre à l'improviste, mes os dénudés, qui

tenaient à peine ensemble, craquaient sur le sol où je me laissais tomber. »

Ses compagnons étaient, nous dit-il, des scorpions et des bêtes sauvages. Son seul asile, un creux perdu parmi les rochers et les précipices. Et cependant, au milieu de ces tortures qu'il s'imposait, au milieu de cette abjection où il semblait se complaire, il se montre environné de tentations, tourmenté par mille désirs sensuels, et hanté par les esprits de l'enfer; mais aussi consolé quelquefois par des visions et des harmonies qui venaient du ciel.

Outre ces assauts de la chair et de l'âme, il éprouvait ceux de l'intelligence. Son amour de l'érudition, son admiration enthousiaste pour les grands écrivains de l'antiquité classique — pour Platon, surtout, et pour Cicéron, — lui faisaient supporter avec impatience la grossière simplicité des historiens chrétiens. Habitué à expier ses plaisirs, il jeûnait toujours avant de lire un discours de l'orateur romain, un chapitre du philosophe grec; et afin de s'imposer une pénitence plus rude encore, il voulut se contraindre à étudier l'hébreu pour lequel il se sentait un profond dégoût; ce dégoût, il se l'imputait à crime.

Pendant une de ses aberrations momentanées, — résultat inévitable d'une contrainte si grande, — il se figura qu'il entendait sonner à ses oreilles la trompette du Jugement Dernier, et que la voix d'un ange le sommait de comparaître au pied du tribunal de Dieu. « Qui es-tu? demandait la voix terrible. — Un chrétien, répondait-il, pénétré de frayeur. — Tu mens, répliquait la voix, tu n'es pas un Chrétien, mais un Cicéronien. Où est le trésor, là sera le cœur. » Saint Jérôme persévéra néanmoins dans ses ingrates études, et triompha des difficultés que lui présentait la langue des prophètes. Ensuite, épuisé par ses controverses religieuses en Orient, après une résidence de dix années, il revint à Rome. Là nous le voyons engagé, pour le demeurant de sa vie, et avec cette ferveur enthousiaste de tempérament que n'avaient point affaibli ses quatre années de pénitence, dans une lutte contre les tendances amollies

du clergé, auquel il recommandait la pauvreté et l'abstinence religieuses.

Son influence sur les dames romaines fut particulièrement remarquable. Domptées ou maîtrisées par ses éloquents exhortations, on en vit beaucoup se lier par des vœux éternels de chasteté, distribuer leurs richesses à l'indigence, ou consacrer leurs jours aux soins des malades. Beaucoup d'entre elles ne demandaient qu'à suivre leur guide spirituel jusqu'en Terre-Sainte, jusqu'au désert, jusqu'à la mort. Sa plus célèbre catéchumène fut Paula, noble matrone romaine, qui descendait des Scipions et des Gracques. L'*Embarquement de sainte Paula* dans le port d'Ostie, alors qu'elle suivait saint Jérôme en Palestine, est le sujet d'une des plus belles toiles qu'ait signées Claude Lorrain. C'est ce petit port de mer que tous les amateurs remarquent dans la collection du duc de Wellington. Marcella, une autre des converties de saint Jérôme, fut la première qui réunit en communauté un certain nombre de femmes pieuses. Aussi s'accorde-t-on à l'envisager comme la première habitante du cloître chrétien.

Ce fut après trois années de séjour à Rome, que saint Jérôme repartit pour la Palestine, et alla résider dans le monastère qu'il avait fondé à Bethléem. Aux derniers confins de l'âge, et lorsqu'il sentit les approches de la mort, il souleva, non sans peine, ses membres amaigris, et commandant qu'on le transportât dans la chapelle du couvent, il y reçut pour la dernière fois le sacrement de la main des prêtres. Son dernier soupir ne se fit pas attendre. Il mourut ainsi, en 420, laissant avec la fameuse traduction des Écritures, beaucoup d'écrits polémiques, des Épîtres et des Commentaires.

Peu de contrastes se présentent aussi complets que celui de saint Jérôme et de saint Ambroise ; de l'ascète rêveur, sévère, enthousiaste, et de ce génie ambitieux, pratique, inclinant au despotisme, qui défendit si courageusement la prédominance ecclésiastique. Le père de saint Ambroise était un préfet des Gaules, qui portait le même nom. Son fils naquit à Trèves, en

l'année 340. On raconte de son enfance ce qui est dit ailleurs de Platon et d'Archiloque au même âge, savoir, qu'un essaim d'abeilles vint se poser sur ses lèvres sans lui faire aucun mal. Présage symbolique de l'éloquence, cette fabuleuse circonstance explique la racine à laquelle se reconnaissent généralement les effigies de saint Ambroise.

Après avoir brillé dans les écoles de Rome, le jeune étudiant fut promptement porté aux premiers rangs de l'administration, et nommé préfet de l'Émilie et de la Ligurie (le Piémont et Gènes). Il établit sa résidence à Milan. Bientôt après, mourut l'évêque de cette cité, qui se trouva aussitôt partagée en deux camps pour l'élection de son successeur. Les catholiques avaient leur candidat; les ariens en portaient un autre. Ambroise descendit sur la place publique, comme magistrat, pour apaiser le tumulte, et harangua le peuple avec une éloquence tellement persuasive, qu'un profond silence remplaça bientôt le bruit de la sédition. Tout à coup, du sein de la foule muette, une voix d'enfant s'éleva : « Ambroise sera notre évêque, » disait-elle, et la multitude, acceptant cet augure comme s'il fût venu du ciel, voulut contraindre le préfet à revêtir sur-le-champ les insignes de l'épiscopat. Vainement prétendit-il, par mille supplications, par la fuite même, se dérober à ces honneurs insignes dont, mieux qu'un autre, il apercevait les dangers; — vainement fit-il remarquer que, tout en professant le christianisme, il n'avait jamais reçu le baptême; rien ne put arrêter l'élan populaire, dont un ordre de l'empereur vint bientôt confirmer la décision. Ambroise fut donc baptisé, puis, une semaine après, il reçut la consécration comme évêque de Milan. Depuis lors, il a toujours été regardé comme leur saint patron par les habitants de cette ville. Tout d'abord il distribua aux pauvres ce qu'il possédait de richesses mondaines; puis il se voua sans relâche à l'étude des saintes Écritures, tâchant ainsi par l'aumône et le travail de suffire aux exigences de sa nouvelle dignité : » — l'Ancien et le Nouveau Testament, dit M. Milman, eurent désormais dans la personne de saint Ambroise un champion que distinguaient son zèle

implacable contre l'idolâtrie, sa haine contre toute déviation des formules acceptées par les croyants, une sage et courageuse bienveillance, un dévouement sans bornes, et pur de tout intérêt personnel, à la grande cause de l'humanité.

Deux circonstances caractéristiques sont à noter dans la vie et les doctrines de saint Ambroise : la première fut l'ardeur enthousiaste avec laquelle il s'efforça de remettre en honneur le célibat des deux sexes, jusque-là regardé avec défaveur. On dit que, sur ce sujet favori, son talent d'orateur l'avait rendu comme suspect aux personnes qui n'admettaient pas, dans toute leur rigueur, ses principes absolus ; et que plus d'une mère enferma sa fille pour la soustraire à ce séducteur de nouvelle espèce. On craignait qu'il ne fit à la chasteté trop de prosélytes. Ensuite, — et c'est le second point sur lequel nous voulions appeler l'attention de nos lecteurs, — il mit une indomptable détermination à faire prévaloir l'autorité sacerdotale sur le pouvoir civil ou politique. Ce principe contre lequel, de nos jours, la raison publique semble soulevée, n'était, du temps où vivait Ambroise, que la manifestation nécessaire de l'idée chrétienne ; de lui et de lui seul on pouvait attendre une réaction indispensable contre l'autorité du paganisme. Proclamer la suprématie de l'Église sur les royaumes temporels, c'était, ne l'oublions pas, faire prévaloir les idées de pardon, de justice, de liberté, sur les idées contraires de cruauté, de tyrannie, d'esclavage, qui régissaient encore une grande partie de la société païenne.

En deux occasions, l'évêque de Milan manifesta cette haute indépendance qu'il regardait comme un droit sacré. Le jeune empereur Gratien s'était toujours montré l'ami du saint évêque. Lorsqu'un obscur officier breton, Maxime, eut soulevé l'armée et contraint l'empereur fugitif à traverser les Gaules, on dit que ce dernier se rappelait le nom d'Ambroise et présentait l'affliction que son infortune allait causer à l'illustre prélat. Ambroise, en le pleurant, eut le courage de venir redemander son corps à l'usurpateur. Celui-ci le refusa, dans la crainte que la vue de ces tristes restes ne réveillât les regrets

du peuple et des soldats. En compensation de ce refus, Ambroise sollicita et reçut la promesse que Valentinien ne serait pas attaqué (1).

Plus tard il tint tête à l'impératrice Justine qui voulait porter atteinte aux privilèges ecclésiastiques ; mais l'incident le plus célèbre de sa sainte vie fut sa conduite envers l'empereur Théodose, le dernier grand homme qui se soit assis sur le trône des Césars. Si quelque chose pouvait donner aux hommes la plus haute idée et le plus profond respect du christianisme, c'était de voir un ministre de ce culte, sans armée, sans influence politique, imposer une soumission absolue à ce guerrier volontaire et puissant, à ce despote devant qui tout s'humiliait. Il n'en fallait pas davantage pour faire pénétrer partout le dogme de la suprématie ecclésiastique, et préparer la voie aux Hildebrand, aux Peretti, aux Caraffa des âges futurs. Plus hardi que tous ces illustres successeurs, Ambroise n'avait en sa faveur aucun précédent lorsqu'il réclama, lorsqu'il obtint pour son ordre une si haute prérogative ; et il serait difficile, en songeant à ce qu'une pareille entreprise exigeait d'audace, de fermeté, d'énergie, qu'on n'admirât pas le prêtre dont elle fut la périlleuse mission.

Doté de très-grandes qualités, Théodose payait son tribut à l'infirmité humaine par les excès de colère auxquels il était sujet. Une grave sédition, ou pour parler plus vrai, un grand tumulte populaire ayant agité la ville de Thessalonique, un des officiers de l'empire fut mis à mort, ainsi que plusieurs de ses amis, parce qu'on avait emprisonné je ne sais quel cocher du cirque, homme infâme d'ailleurs, mais versé dans son art. Théodose, cédant au premier feu de son indignation, ordonna de massacrer sans distinction tous les habitants de la ville coupable. Son édit, révoqué d'abord, fut rendu

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Nous avons dû rectifier ici l'anecdote historique telle que l'auteur anglais la rapporte. Il dit, contrairement aux histoires des temps (Oros., 7, 34 ; Sulp. Sev., *vita Martin.* 23, etc.), qu'Ambroise, après le trépas de Gratien, ne voulut plus communiquer avec Maxime.

de nouveau sur les instances de Rufin, et sept mille personnes, hommes, enfants, femmes ou vieillards, tombèrent victimes de cet ordre inhumain. Dans cette occasion, Ambroise tint une conduite digne d'un prélat chrétien. Il s'abstint de paraître auprès de l'empereur, et lui écrivit une lettre par laquelle, au nom du Christ, de l'Église et de tous les évêques soumis à son influence, il signalait, dans les termes les plus forts, à l'indignation publique l'iniquité du châtement impérial; de plus, il refusait au souverain, souillé par le sang innocent, toute participation aux sacrements de l'Église. Bref, il l'excommuniait, et cela sans rien ménager de ce qui pouvait blesser l'orgueil du monarque. Vainement, par prières et par menaces, Théodose voulut le fléchir; vainement il parut, environné de toute la splendeur impériale et suivi d'un nombreux cortège, devant les portes de la cathédrale de Milan, exigeant et suppliant tour à tour que les portes lui en fussent ouvertes. L'accès de la sainte basilique lui fut obstinément refusé. Même, le jour de Noël, comme il se présentait de nouveau, toujours en suppliant, Ambroise se montra sous le porche et lui déclara nettement que, pour pénétrer dans le temple, il aurait à passer sur le cadavre de l'intrépide évêque. Finalement, après un interdit de huit mois, Ambroise voulut bien, mais sous deux conditions, se relâcher de ses rigueurs. La première, c'est que l'empereur rendrait un édit en vertu duquel aucune peine capitale ne serait portée contre aucun criminel, moins de trente jours après celui où il aurait été reconnu coupable; la seconde, que l'empereur se soumettrait à une pénitence publique. L'empereur se résigna. Vêtu d'un sac de toile, rampant sur la terre nue, la tête couverte de poussière et de cendres, le maître du monde parut devant l'autel du Christ pour demander pardon du sang innocent, à la hâte et sans raison versé par son ordre. Ce fut un grand triomphe et qui devait avoir de grands résultats, quelques-uns désirables, quelques-uns à redouter (1).

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. C'est ici un de ces détails historiques sur lesquels les philosophes s'arrêtent volontiers, tant pour observer le jeu des institutions po-

Il faut encore rappeler, à l'honneur de saint Ambroise, un autre épisode de sa vie. C'est de son temps que, pour la première fois, les tribunaux prononcèrent la peine de mort contre un hérétique, et la première victime de l'intolérance religieuse fut un noble espagnol nommé Priscillien. En cette occasion, saint Ambroise et saint Martin de Tours protestèrent au nom de la chrétienté contre cette manière terrible d'étayer le dogme en faisant couler le sang humain : mais l'animosité des évêques espagnols prévalut contre eux, et Priscillien fut mis à mort. Ambroise refusa depuis lors de communiquer avec les prélats dont l'influence avait amené ce désastreux résultat, et l'opinion ecclésiastique, en général, se prononça nettement contre eux.

L'homme qui avait su se placer si courageusement au-dessus de tout pouvoir humain devait être et fut investi par l'o-

litiques et religieuses, que pour peser la moralité de certaines influences. Il s'en est trouvé plusieurs qui ont regardé la conduite de saint Ambroise comme un empiétement de la tiare sur la couronne, et du pouvoir spirituel sur le temporel. Ce point de vue est mauvais selon nous, car saint Ambroise ne fit aucun acte d'opposition matérielle contre l'autorité terrestre de l'empereur, et n'étendit pas en dehors de l'Église le châtement qu'il voulait imposer à l' homicide. D'autres ont vu, dans les ménagements dont il usa, une sorte de politique religieuse. A ceux-ci les historiens catholiques répondent par d'assez fortes raisons : « On ne sait donc pas, s'écrie l'un d'eux, que de plus grands coupables, d'un rang bien inférieur, ont été traités par l'Église avec plus d'indulgence encore, tandis qu'envers d'autres, elle a été plus sévère pour de moindres fautes, précisément à cause de leur rang ; mais les mêmes personnes qui s'offensent ici d'un ménagement envers la dignité impériale, jettent les hauts cris sur les évêques et les papes qui ont prononcé quelquefois dans le moyen âge, selon le droit public du temps, la déposition ou l'excommunication de despotes ineptes ou vicieux. Il y a des esprits bien difficiles à contenter. »

L'historien dont nous parlons étend un peu trop, selon nous, le principe de l'intervention ecclésiastique ; et nous croyons que saint Ambroise lui-même n'eût pas espéré trouver dans un droit public quelconque la faculté de déposer Théodose ; l'excommunier, à la bonne heure. De l'une à l'autre mesure, il y a toute la distance qui sépare l'indépendance et la tyrannie, le droit de censure et le droit de révolte.

pinion populaire du don des miracles. Il accomplit des guérisons inespérées ; il eut des visions extatiques. Lorsqu'il eut à consacrer la cathédrale nouvellement construite à Milan, un songe merveilleux lui révéla le martyr inconnu de deux chrétiens, Protas et Gervais, et l'endroit même où leurs restes étaient cachés. On les déterra, non sans pompe ; un cortège imposant conduisit leurs restes à la cathédrale. Ils furent déposés sous le grand autel, et, sur la foi d'un rêve, saint Gervais et saint Protas prirent, dans le calendrier romain, un rang distingué. Saint Ambroise, du reste, se fit toujours remarquer par la grandeur et la magnificence des cérémonies du culte confié à ses soins. Jamais elles n'avaient revêtu un caractère si imposant. Il cultiva particulièrement la musique sacrée et emprunta aux religieux d'Orient cette façon de chanter le service divin qui porte encore aujourd'hui son nom. Il mourut en 397, priant et agenouillé.

L'histoire a gardé le souvenir de sa sœur Marcellina, qui voua sa vie au célibat religieux, et de son frère Satyrus introduits tous deux dans les tableaux qui retracent la vie du saint évêque. Ce renseignement complète ceux qu'il est nécessaire d'avoir pour s'intéresser aux peintures dont il a fourni le sujet.

Saint Ambroise n'a presque jamais été représenté isolément ; mais on le retrouve très-fréquemment dans des tableaux représentant la Madone. Il y figure comme docteur de l'Église. En pareil cas, il porte les vêtements et la mitre de l'évêque, un livre dans une main, une crosse dans l'autre. La ruche accoutumée est tantôt derrière lui, tantôt à ses pieds. Quelquefois, au lieu de la crosse, sa main est armée d'un fouet à nœuds. Le fouet est l'emblème reconnu du châtiment appliqué aux péchés. Dans la main de saint Ambroise, il signifie la pénitence infligée à l'empereur Théodose, ou bien, selon d'autres interprètes, les ariens expulsés de l'Italie.

Divers incidents de la vie de saint Ambroise sont représentés à fresque dans l'église de *Sant' Ambrogio Maggiore* à Milan.

Jamais la querelle d'Ambroise et de Théodose n'a eu, parmi

les peintres, la popularité qu'elle nous semble mériter. A ne l'envisager que par ses côtés pittoresques, elle offre toutes les ressources imaginables, comme disposition des groupes, couleur, contraste, richesse de fonds, etc. Notre *Galerie nationale* possède une très-belle réduction, par Van-Dyck, du grand tableau de Rubens sur ce sujet, qui orne le Belvédère à Vienne. La scène est placée sous le porche de l'église. L'empereur, entouré de ses gardes, hésite, irrésolu et suppliant sur les degrés. A droite, et au-dessous de lui, on voit saint Ambroise entouré de prêtres qui l'aident à officier. Il étend la main pour repousser l'intrus. Il existe une gravure, d'après André del Sarte, représentant Théodose à genoux devant l'évêque de Milan ; au Louvre, une petite peinture de Subleyras : *la Réconciliation d'Ambroise et de Théodose*.

Nous avons de Le Sueur *la Vision de saint Ambroise*, au moment où saint Paul lui présente les deux martyrs saint Gervais et saint Protais, peints pour l'église Saint-Gervais à Paris ; et au Louvre un grand tableau du même artiste représentant saint Gervais et saint Protais au moment où ils refusent d'adorer les idoles. Il faut attribuer sans doute à la popularité de l'église Saint-Gervais, et surtout à ses richesses, la faveur dont ces martyrs, peut-être apocryphes, jouissent parmi les peintres français. Poussin, Le Sueur, Philippe de Champagne, Sébastien Bourdon, ont tour à tour *illustré* leurs Actes par des tableaux dont nous n'avons pas, pour le moment, à nous occuper.

Saint Augustin, le troisième des docteurs de l'Église, naquit à Tagaste, en Numidie, l'an 354. Son père était païen ; sa mère, Monique, professait la religion du Christ. Unissant de grandes facultés, une imagination très-vive et des passions impérieuses, Augustin dissipa dans toutes sortes de plaisirs et d'études inconstantes les fougues de sa jeunesse. L'ennui d'un culte le poussait à un autre, mécontent de lui-même, esprit sans repos et sans équilibre. Sa mère, cependant, pleurait et pria pour lui. Les chagrins qu'il lui causait amenèrent cette admirable femme aux pieds de l'évêque de Carthage. Après

l'avoir écoutée, il la renvoya consolée avec ces seules paroles : « Allez en paix, le fils de tant de pleurs ne doit pas périr. » Bientôt après, Augustin se rendit à Rome, où son éloquence de jurisconsulte lui valut une grande renommée et de grands profits. Néanmoins, toujours inquiet, toujours mal avec lui-même, il ne trouvait la paix ni dans l'excès de travail, ni dans l'excès des plaisirs. De Rome, il partit pour Milan, et, après avoir assisté pendant quelque temps aux prédications de saint Ambroise, il se sentit convertir, non sans lutte intérieure, à la foi nouvelle. Le baptême lui fut conféré par l'évêque de Milan lui-même, en présence de Monique, qui voyant ses vœux réalisés, ses prières exaucées, quitta peu après la terre où sa mission semblait achevée. Au bout d'un certain temps donné à des études théologiques, Augustin fut ordonné prêtre et nommé presque aussitôt évêque d'Hippone, petite ville et petit district voisins de Carthage. Une fois installé dans cet évêché, il refusa constamment de quitter le troupeau commis à sa garde, et se défendit d'accepter aucune dignité plus élevée. Sa vie se passa dans la pratique de toutes les vertus. Ce qu'il possédait de biens terrestres lui appartenait moins qu'à ses hôtes et aux pauvres de son diocèse ; et son temps était consacré à l'instruction de ses ouailles, soit qu'il prêchât devant elles, soit qu'il écrivit pour elles ces ouvrages bientôt connus partout où avait pénétré le culte de Jésus-Christ. En 430, et alors qu'il comptait déjà trente-cinq ans d'épiscopat, la ville d'Hippone fut assiégée par les Vandales. Nonobstant les horreurs qui accompagnèrent une attaque et une défense également obstinées, l'évêque refusa de quitter son poste, et il mourut avant la fin du siège, à l'âge de soixante-seize ans. On dit que Luitprand, roi des Lombards, transporta plus tard ses restes à Pavie. Les écrits de saint Augustin, presque tous apologétiques et consacrés à la défense du dogme chrétien, sont aussi nombreux que célèbres. Il est regardé comme le saint patron des théologiens et des pieux érudits.

Il n'est point très-ordinaire de trouver saint Augustin représenté seul. En pareil cas, il est ordinairement debout, dans

une majestueuse attitude, avec le costume et la mitre des évêques. Quelquefois il est assis, écrivant, ou bien tenant une plume et un livre. Son emblème ordinaire est un cœur enflammé que traverse un glaive. Par là se trouvent exprimés son ardente piété, ses poignants remords. Il se sert lui-même de cette comparaison au neuvième livre de ses immortelles *Confessions*. Dans les *Madones*, on retrouve souvent saint Augustin, et avec lui, quelquefois sa mère Monique. Il est vêtu de sa robe d'évêque; elle porte un costume entièrement noir (1).

Fondateur d'un des quatre grands ordres religieux, saint Augustin est représenté quelquefois donnant une règle à ses disciples. Ce sujet se retrouve naturellement dans presque tous les couvents de moines qui portent son nom. On l'y voit aussi distribuant ses aumônes. Mais les deux sujets le plus fréquemment traités, sont 1° le baptême qu'il reçut après sa conversion, à Milan, sous les yeux de sainte Monique. Elle y assiste, agenouillée, dans le costume des veuves, en robe et capuchon noirs; 2° sa célèbre Vision, ainsi racontée par lui-même. Un jour qu'il se promenait au bord de la mer, cherchant à compléter le discours qu'il écrivait alors sur la Tri-

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Comment omettrions-nous ici d'annoncer un tableau déjà célèbre bien qu'il ne soit point encore sorti de l'atelier? Tous les admirateurs du talent de M. A. Scheffer, qui ont été admis à voir la *Sainte Monique*, sont d'accord pour placer cette toile parmi les chefs-d'œuvre de ce peintre éminemment intellectuel. Sainte Monique est représentée sur la terrasse de sa maison d'Ostie, pendant cet admirable entretien que saint Augustin rapporte tout entier dans ses *Confessions* (chapitre X du livre neuvième). La béatitude de la sainte mère, la rêveuse exaltation du fils, sont distinctement écrites sur le front pâle de la mourante, et dans les yeux animés du futur évêque. Il semble qu'on entende s'écrier, dans sa ferveur satisfaite, celle dont les pleurs ont enfin racheté l'enfant ingrat: « Que ferais-je dans la vie, et pourquoi y suis-je encore, puisqu'il ne me reste plus rien à espérer? Il n'y avait qu'une seule chose qui me fit désirer d'y demeurer un peu: c'était de vous voir chrétien et catholique avant d'en sortir. Dieu m'a accordé ce que je désirais, et encore, par delà mes vœux, la grâce de vous voir mépriser pour lui tous les biens de ce monde... que fais-je donc ici maintenant? »

nité, si absorbé qu'il pût être par la méditation, il aperçut un enfant qui, après avoir creusé un trou dans le sable de la grève, s'amusa à y verser de l'eau qu'il allait prendre à la mer. Interrogé par l'évêque sur le but de ce travail inutile, il répondit qu'il voulait verser dans cette cavité toutes les eaux du grand abîme. « Mais cela est impossible, s'écrie Augustin. — Pas plus impossible, répondit l'enfant, qu'il ne vous le sera d'expliquer le mystère sur lequel vous méditez si profondément. »

Dans le tableau que ce passage a inspiré au Garofalo, et qui fait maintenant partie de la *Galerie nationale*, Augustin est assis sur un rocher, au bord de la mer, vêtu des robes épiscopales, ses livres et tout ce qu'il lui faut pour écrire, à portée de sa main. Tandis qu'il contemple avec surprise l'enfant mystérieux, la Vierge lui apparaît du haut des airs, entourée d'un chœur angélique. Derrière saint Augustin, sainte Catherine est debout.

Rubens a peint le même sujet, et Van-Dyck aussi, dans un tableau de très-grande dimension, et qui appartient maintenant à lord Methuen. Il a placé sainte Monique, agenouillée et priant. Murillo s'est exercé sur le même thème. Albert Durer l'a dessiné, puis gravé : bref, il y a dans ce récit un attrait mystique et pittoresque, ressenti vivement, à ce qu'il semble, par beaucoup d'artistes.

Peu d'hommes ont exercé de leur vivant, bien peu surtout après leur mort, une influence pareille à celle du quatrième docteur de l'Eglise, saint Grégoire, à bon droit surnommé le Grand.

Il naquit à Rome, en l'année 540, d'une famille sénatoriale, et pendant deux années il y remplit les fonctions de préteur ou magistrat suprême. Peu après, néanmoins, et bien qu'il parût acquis tout entier aux affaires séculières, l'enthousiasme religieux qui caractérisait son époque, et que l'on dit s'être transmis de génération en génération dans la famille d'où il sortait, s'empara aussi de son âme. Immédiatement après la mort de son père, il consacra toute la fortune dont il pouvait

disposer à de pieuses libéralités, et retiré au monastère de saint-André, dont il était le fondateur, il y prit les ordres bientôt après. Dès ce moment il donna tout son temps à l'étude et à la prière, se préparant ainsi à remplir ses nouveaux devoirs. Une peste terrible s'étant déclarée à Rome, qu'elle menaça un moment de dépeupler, il brava la contagion pour prodiguer ses soins aux pauvres et aux malades. On regarda la disparition du fléau comme due à ses prières, à son intercession toute puissante.

Vers ce temps, le pape Pélage étant venu à mourir, le peuple, d'une voix unanime, appela Grégoire à lui succéder ; mais il repoussa la tiare qui lui était offerte, et se hâta d'écrire à l'empereur Maurice, pour lui demander de ne point ratifier l'élection populaire. Une pareille requête ne pouvait être écoutée, et le choix des Romains fut confirmé par un édit impérial ; sur quoi Grégoire quitta Rome, prit la fuite, et se cacha dans une caverne. Les gens envoyés à sa recherche le découvrirent bientôt. guidés, à ce qu'on assure, par une lumière céleste, et le ramenèrent triomphalement à Rome.

Il n'eut pas, d'ailleurs, coiffé la tiare, que déjà il se montrait au niveau de sa haute mission. Les événements de son pontificat si brillant et si agité appartiennent à l'histoire, et il faut les lire surtout dans les écrits de Paul Diacre, l'historien lombard. Aussi me bornerai je à rappeler sommairement ici quelques traits de sa vie et de son caractère, m'appliquant à choisir ceux qui servent à faire comprendre les nombreux tableaux où saint Grégoire est représenté.

Saint Grégoire fut, de tous les papes, celui qui maintint avec le plus de soin la dignité de sa suprématie religieuse, et en même temps il se fit distinguer par son humilité personnelle. Il fut le premier à prendre le titre de Serviteur des serviteurs de Dieu, légué à ses plus orgueilleux successeurs. Une saine interprétation du dogme religieux lui fit abolir l'esclavage dans tous les pays où put prévaloir l'influence chrétienne. Il se montra toute sa vie aussi ennemi des persécutions qu'ardent

à faire des prosélytes. On avait pris leurs synagogues aux juifs de Sardaigne, pour en faire des églises catholiques : ils en appelèrent à la justice du pape, et il ordonna la restitution des édifices envahis. On lui doit la plus difficile conquête du christianisme, la conversion des Saxons. Ce fut par son ordre qu'en 596, le moine Augustin, suivi de quarante missionnaires, traversa le royaume des Francs pour se rendre sur les côtes de l'île dont les Saxons avaient fait leur aire. Nos hardis convertisseurs étaient recommandés à la reine Brunehaut, et le roi de Neustrie, Clotaire II, leur donna des interprètes. Ethelbert, le roi de Kent, avait épousé Berthe, fille du roi franc Charibert, et le prélat Liudhard, qui accompagnait la reine, avait déjà étonné les Saxons par la sainteté de sa vie. Ethelbert consentit à recevoir les envoyés de Grégoire ; mais il voulut, de peur de magie, que l'entrevue eût lieu en plein air.

« L'histoire de l'Église, dit Bossuet, n'a rien de plus beau que l'entrée du saint moine Augustin dans le royaume de Kent, avec quarante de ses compagnons qui, précédés de la croix et de l'image du grand roi, Notre Seigneur Jésus-Christ, faisaient des vœux solennels pour la conversion des Anglo-Saxons. »

Protégés par Ethelbert, les missionnaires s'établirent dans les ruines d'une ancienne église bâtie par les Bretons en l'honneur de saint Martin, et découverte par la femme d'Ethelbert aux environs de Cantorbéry. Il y célébrèrent l'office divin, parlèrent aux yeux des barbares par la magnificence des cérémonies, à leur cœur par une éloquence familière et entraînée. Au jour de Noël, encouragés par l'exemple de leur monarque, deux mille Saxons se déclarèrent convertis. La joie de saint Grégoire fut si grande, qu'il en consigna l'expression dans une lettre au patriarche d'Alexandrie. « Sa prudence, dit un historien, assura la fidélité des nouveaux baptisés. Les Saxons avaient coutume de joindre des repas à leurs solennités religieuses ; le pape la conserva. Au jour de la fête des martyrs chrétiens, on élevait des tentes autour de l'église,

et après les cérémonies chrétiennes, on invitait les convertis à ces festins, où ils rendaient grâce au Dieu qui nourrit le genre humain. »

La conversion des barbares de l'occident fut l'ouvrage de quatre-vingts ans. Grégoire ne la vit pas accomplie; mais il eut la gloire d'en avoir donné le signal. Il eut encore celle d'enlever les Lombards à l'arianisme, lorsque en 602, la reine Théodelinde, obéissant aux suggestions du pape, convertit son mari Agilulfe.

Saint Grégoire innova profondément dans le dogme. L'idée d'une vengeance éternelle, de supplices sans fin, blessait son esprit équitable et clément, et si l'idée d'une région moyenne entre le paradis et l'enfer ne vient pas précisément de lui, tout au moins il fut le premier à la répandre, à la prêcher publiquement, et à faire accepter comme article de foi, la croyance au purgatoire. Sa haine de toute guerre, de toute persécution, de toute servitude, nous le montre non-seulement au-dessus de son siècle, mais au niveau du nôtre, et digne de le précéder dans la voie des progrès nouveaux. Il institua le célibat du clergé, donnant ainsi à l'Église une de ses plus grandes forces (1), et au monde la mesure de l'autorité pontificale. Il réforma le service et arrêta définitivement la liturgie romaine sur un plan qui, de nos jours, subsiste encore; réglant l'office des prêtres, la variété de leurs costumes, la musique de leurs hymnes. Lui-même, il présidait à l'instruction des chanteurs sacrés. « L'expérience, dit Gibbon, lui avait montré combien ces rites solennels et pompeux contribuent à consoler la douleur, à raffermir la foi chancelante, à mitiger les mœurs grossières, à dompter l'élan farouche de la multitude ignorante. Il leur pardonna d'autant plus volontiers de contribuer à prolonger le règne des prêtres et des croyances superstitieuses. » Si donc à une époque où la crédulité, l'ignorance étaient partout, il se montra quelquefois ignorant et crédule, certes, on ne saurait voir dans ces passagères faiblesses de quoi ternir tant de grandes qualités, tant de génie et tant de cœur.

(1) V. De Maistre, dans son livre *du Pape*.

Sa charité n'avait pas de bornes, sa vigilance n'était jamais lasse. Modèle des pasteurs, il se regardait comme responsable envers le ciel de chaque brebis confiée à sa garde ; et si quelque mendiant venait à mourir dans les rues de Rome, faute de secours suffisant, le pape s'excommuniant lui-même, s'interdisait pendant quelques jours l'exercice des fonctions sacerdotales. Le peuple entier était par là mis au courant de la faute et de l'expiation.

Tel fut saint Grégoire le Grand, le dernier pape auquel on ait reconnu les mérites nécessaires à la canonisation. Les honneurs célestes et les dignités mondaines sont souvent échus à de moins dignes ; rarement à un homme qui eût si bien mérité les uns et les autres. Durant les deux dernières années de sa vie, sa santé prématurément altérée par des jeûnes et des veilles trop prolongés, finit par lui manquer tout à fait, et il demeura étendu sur un lit de douleurs, trône véritablement digne d'un vicaire de Jésus-Christ. Il mourut en 604, dans la quatorzième année de son pontificat. On conserve encore aujourd'hui, dans l'église Saint-Jean de Latran, à Rome, la couche mortuaire du grand pontife, et le petit bâton qui lui servait à marquer la mesure quand les chœurs ecclésiastiques s'exerçaient devant lui.

Saint Grégoire était, de sa personne, assez grand et corpulent. Il avait le teint brun, les cheveux noirs, la barbe rare. Dans une de ses épltres, il parle de sa grande taille comme formant un singulier contraste avec son état de langueur et de maladie continuelle. Il donna au monastère de Saint-André son portrait, celui de son père et celui de sa mère, inscrite au calendrier sous le nom de sainte Sylvia. Ces portraits existaient encore trois cents ans après sa mort, et celui de Grégoire a sans doute fourni le type de physionomie que l'on retrouve dans les meilleurs tableaux dont sa vie ait fourni le sujet. On l'y voit toujours avec sa haute stature, son embonpoint, et la dignité de maintien que donnent souvent ces deux circonstances réunies : figure large et pleine, cheveux et sourcils noirs.

Le plus populaire des quatre Docteurs, après saint Jérôme, on a de lui un grand nombre de portraits, reconnaissables à un attribut qui les accompagne toujours : je veux parler de la colombe emblématique. La galerie Bridgewater possède un *saint Grégoire en prières*, d'Annibal Carrache. Il est vu de front, agenouillé sur un coussin, portant le riche costume des papes, les mains ouvertes et levées au ciel. La colombe descend des régions supérieures. Huit anges entourent le pontife dont la tiare est posée à terre auprès de lui. Dans la galerie Sutherland, un grand tableau du Guerchin représente saint Grégoire sur un trône, les yeux levés ; sa main, étendue sur un livre ouvert, s'apprête à tourner les pages. La colombe voltige à ses pieds. A la gauche du pape, saint Antoine de Padoue est debout, tenant un lis. A sa droite, et plus de face, saint Dominique. Derrière saint Grégoire, un ange joue de la viole. Devant lui, un autre ange, enfant, soutenant la tiare.

Les nombreuses légendes qui se rapportent à saint Grégoire témoignent de son immense popularité ; toutes expriment la vénération dont il fut l'objet, et l'impression profonde que les esprits avaient gardée de sa sainteté, de son éloquence, de ses dispositions charitables. Ses écrits, participant de sa renommée, conservèrent longtemps une autorité si grande qu'on les disait communément dictés par l'Esprit Saint. Ce qui était d'abord une figure de langage passa peu à peu dans le domaine des faits, et il se trouva des témoins pour affirmer qu'ils avaient vu l'Esprit de Dieu, sous la forme d'une colombe, descendre du ciel et se percher sur l'épaule du grand docteur quand il écrivait. De là vient que cet oiseau n'a jamais cessé d'être son inséparable attribut.

La tradition dit que lorsque Grégoire était encore un simple moine, au petit couvent de Saint-André, un mendiant se présenta aux portes, sollicitant sa charité. Secouru à plusieurs reprises, il revint et revint sans cesse tenter la bienfaisance inépuisable du saint religieux, si bien qu'à ce dernier il ne resta plus qu'un seul objet de quelque valeur. C'était un vase d'argent dans lequel sa mère Sylvia lui avait envoyé de la

soupe. Il le fit donner au pauvre quêteur. Depuis, quand il devint pape, il avait coutume de rassembler chaque soir à sa table douze convives nécessaires, en mémoire du nombre des saints Apôtres. Un soir, en se mettant à table, il fut fort surpris de voir treize invités au lieu de douze. Il appela donc son intendant et lui demanda la raison de cette infraction à ses ordres. Cet officier parut ne pas comprendre le reproche qui lui était adressé. Il compta de nouveau les convives du pape et lui déclara qu'ils n'étaient pas plus de douze. Saint Grégoire ne répliqua rien, quoique ses yeux l'assurassent du contraire : mais après le repas, il fit approcher le personnage qui s'était glissé, sans être appelé, dans la salle du repas. « Qui es-tu ? » lui demanda-t-il. — Je suis, répliqua l'autre, je suis ce pauvre homme que tu secourus naguère : mais mon nom est Merveille, et par moi tu peux obtenir tout ce que tu demanderas au Seigneur. » Grégoire s'aperçut alors qu'un ange (d'autres disent le Sauveur lui-même) était venu s'asseoir à sa table. Cette légende a été fort souvent reproduite par les peintres, et il existe une série de « Soupers de saint Grégoire. » Le chef-d'œuvre de Vasari, maintenant au musée de Bologne, est une de ces toiles. Il y a introduit un grand nombre de figures, qui sont autant de portraits, et nous ont conservé les principaux personnages de l'époque. Saint Grégoire, lui-même, y est représenté sous les traits de Clément VII. Le convive miraculeux a la physionomie traditionnelle de Jésus-Christ. Paul Veronèse a peint le même sujet pour un réfectoire, à Vicence.

On raconte encore qu'un jour, saint Grégoire disant la messe, un doute impie relatif à la Présence Réelle troubla l'âme d'un des assistants. Le saint eut la conscience de ce qui se passait dans cet esprit malade, et à sa prière, le Sauveur se montra, tel qu'il était sur la croix, environné de tous les instruments de la Passion. Les tableaux tirés de cette légende populaire sont appelés : « Messes de saint Grégoire. » On en retrouve plusieurs dans les *Missels illustrés* du seizième siècle. Le bréviaire de Henri VIII, conservé dans la bibliothèque Bodléienne (Oxford), nous en offre un exquis échantil-

lon. L'apparition du Christ y est en quelque sorte soutenue par un ange. Un tableau des premiers âges de la peinture, conservé chez lord Northwick, représente le même sujet d'une manière assez frappante. Outre les prêtres qui officient, plusieurs saints rangés de chaque côté sont spectateurs de la céleste vision. Dans la singulière gravure d'Albert Durer, sur la même donnée, on voit parmi les instruments du supplice de Jésus, la tête de Judas avec la bourse et la corde. Cette gravure et une autre fort différente, bien qu'elles traduisent le même texte — la dernière, d'Isaac von Meckem, — sont au Musée britannique.

L'impératrice Constance envoya demander à saint Grégoire quelques reliques de saint Pierre et de saint Paul. Il s'excusa de déférer à ce vœu, déclarant qu'il n'oserait, pour y satisfaire, troubler des restes si vénérables ; cependant, il fit présent à l'impératrice d'une partie du linceul consacré (*Brandeum*) qui avait enveloppé le cadavre de saint Jean l'évangéliste. Elle rejeta cet hommage avec mépris. Alors Grégoire, voulant montrer que de pareilles reliques sont sanctifiées par la foi, non par leur nature même, posa le *Brandeum* sur l'autel, et après une fervente prière, il prit un couteau dont il le transperça. De l'étoffe alors, comme d'un corps vivant, on vit le sang jaillir à flots. Cet incident, appelé le miracle *dei Brandei*, a également servi de texte aux peintres religieux. Andrea Sacchi l'a reproduit sur une vaste toile, maintenant au Vatican. Grégoire tient élevé, pour que tous le voient, son linceul saignant. L'étonnement et la conviction empreints sur la physionomie des assistants sont rendus avec beaucoup de talent.

De toutes ces légendes la plus singulière, sans contredit, est celle de l'empereur Trajan :

« Il arriva, dit-elle, qu'une fois, comme Trajan se hâtait d'aller combattre à la tête de ses légions, une pauvre veuve se jeta sur son chemin, implorant justice à grands cris, et l'empereur s'arrêta pour l'écouter. Elle lui demanda vengeance pour le sang innocent de son propre fils, que le fils de l'empereur avait mis à mort. Et Trajan lui promit

que justice lui serait rendue à son retour. — Mais, sire, répliqua la veuve, si vous étiez tué à la bataille, qui donc me ferait cette justice? — Mon successeur, dit Trajan. Mais elle reprit : — A quoi cela vous servira-t-il, grand empereur, si un autre que vous me rend la justice que vous me devez? Ne vaut-il pas mieux faire vous-même cette bonne action que de la léguer à un autre? » Et Trajan descendit alors de cheval pour examiner l'affaire; après quoi, trouvant qu'elle avait raison, il lui donna son propre fils en place de celui que cette femme avait perdu; et de plus, naturellement, un riche douaire. Plus tard, il arriva que Grégoire, pendant une de ses promenades quotidiennes, vint à méditer sur cette action de l'empereur Trajan; et il pleurait amèrement de ce qu'un homme aussi juste avait dû être condamné, comme païen, à la punition éternelle. Aussi, entrant peu après dans une église, il y pria le Seigneur avec une ferveur très-grande, pour que l'âme du grand empereur fût délivrée des peines qu'elle avait à subir. Et il entendit une voix : « Je t'accorde, lui disait-elle, ce que tu demandes, et pour toi j'épargnerai l'âme de Trajan; mais puisque tu as supplié pour un homme que la justice divine avait déjà condamné, il te faut choisir entre deux expiations : ou tu endureras, pendant deux journées entières, les flammes du purgatoire, ou bien tu demeureras infirme et malade pendant le reste de ta vie. » Grégoire choisit la seconde pénitence, et par là se trouvent expliquées les infirmités auxquelles ce grand homme fut sujet, jusqu'au jour même de sa mort.

Cette histoire de Trajan était très-populaire au moyen âge; elle éclaire d'un jour bizarre, mais assez vrai, le caractère du saint pontife, et le sentiment qui lui fit soutenir la doctrine du purgatoire. Par deux fois le Dante y fait allusion (1). Il

(1) Dans le *Purgatoire* et dans le *Paradis*. Voici ce dernier passage : c'est l'aigle qui parle :

« Des cinq qui font l'arc de mon sourcil, celui qui est le plus près de mon bec *consola la veuve de la perte de son fils.* »

Sans l'intercession de saint Grégoire, Dante n'aurait pas osé placer Trajan dans le paradis, entre le roi David et le roi Ezéchias.

paraît, au reste, d'après les notes de ses commentateurs, que l'autorité classique manque totalement à cette fabuleuse chronique. Elle fut inventée par les conteurs de monastère, et la célébrité qu'elle acquit lui mérita l'honneur de figurer parmi les sculptures que dessina l'immortel burin du poète italien sur les murailles du purgatoire :

« Là, dans le marbre, était représentée la haute gloire du prince romain qui, par sa vertu, excita le pape Grégoire à une tentative victorieuse.

» Je parle de l'empereur Trajan. Au frein de son cheval était une veuve en larmes et désolée.

» Autour de lui on distinguait une foule abondante de cavaliers, et au-dessus de sa tête les aigles d'or s'agitaient au vent.

» La malheureuse au milieu de tous semblait dire : « Maître ! donne-moi vengeance pour mon fils qui est mort ; mon cœur est navré. »

» Et il semblait lui répondre : « Attends que je revienne. » Et elle comme une personne que pousse la douleur :

» Oh ! monseigneur, si tu ne reviens pas ! » — Et lui : « Celui qui sera où je suis t'accordera vengeance. » Et elle : « Que te servira le bien fait par un autre, si le bien que tu dois faire tu le mets en oubli ! »

» Lui enfin : « Rassure-toi. Il faut que je m'acquitte de mon devoir avant de passer outre. La justice le veut, et la pitié me retient. »

L'histoire ou plutôt la légende de Trajan a été fort souvent choisie par les peintres qui avaient à orner une salle de justice. Elle est sculptée sur le chapiteau d'un des piliers du palais des doges à Venise. On y voit la veuve agenouillée, figure un peu roide, mais remplie d'expression, et au-dessus, en caractères informes :

Trajano, Imperadore, che die justizia a la vedera.

A Ceneda (près de Bellune), la maison de ville renferme les trois jugements (*i Tre Giudizi*) peints par Pompeo Amalteo : savoir, le jugement de Salomon, le jugement de Daniel et celui de Trajan.

La prière de saint Grégoire pour l'âme de l'empereur romain est un incident si remarquable de sa vie religieuse, que, sans aucun doute, la plupart des peintures où il est représenté

à genoux et priant font une allusion indirecte à cette circonstance apocryphe. Entre autres, par exemple, le tableau de la galerie Bridgewater.

Carle Vanloo reçut ordre, peu de temps avant sa mort, de peindre pour l'hôtel des Invalides le dôme de la chapelle dédiée à saint Grégoire. Il n'eut que le temps de compléter ses esquisses ; elles comptent parmi ses principaux ouvrages, et sont au nombre de sept : — 1° saint Grégoire distribuant ses biens aux pauvres ; — 2° il obtient, par ses prières, que la peste quitte Rome ; — 3° on le découvre caché dans une caverne ; il refuse le pontificat ; — 4° Il reçoit, comme pape, les hommages du clergé ; — 5° la messe de saint Grégoire, d'après une version différente de celle que nous avons donnée : ici l'hostie consacrée devient lumineuse entre les mains du pontife ; — 6° il dicte ses homélies à un secrétaire ; — la septième toile, destinée à former le milieu, représente l'apothéose du saint, qui monte au ciel, entouré d'une gloire angélique.

Les Évangélistes, les Apôtres et les Pères comprennent tous les saints que l'on traite ordinairement par groupes ou séries. Nous en viendrons, dans nos prochaines études, à traiter des saints et saintes qui offrent à la peinture un intérêt individuel, et nous commencerons par la Magdelaine.

O. N. (*The Athenæum.*)

Théologie. — Discipline universitaire et ecclésiastique.

M. WARD ET L'UNIVERSITÉ D'OXFORD (1).

L'histoire des origines de l'Université d'Oxford est obscure. Dans le principe, un certain nombre d'instituteurs vint, à ce qu'il parait, s'établir sur les bords de l'Isis. Leur convenance mutuelle les y fixa; unis entre eux sans qu'ils eussent contracté aucun engagement, ils ne dépendaient que d'eux-mêmes, et ils ne reconnaissaient pas d'autre discipline que la juridiction spirituelle de l'évêque de Lincoln, le diocésain, et la juridiction temporelle des autorités de la ville.

Chacun de ces instituteurs logea d'abord ses élèves dans sa propre maison. Il tint pension, comme on dit aujourd'hui. Ces

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Nous craignons que plusieurs de nos lecteurs ne prennent qu'un médiocre intérêt aux questions de discipline universitaire et ecclésiastique qui sont traitées dans cet article de la *Revue d'Édimbourg*. Mais nous serions infidèles à notre titre si nous ne faisons pas connaître les querelles religieuses qui agitent en ce moment les trois royaumes. C'est même notre intention de les résumer par un travail à la fois historique et critique dont nous réunissons peu à peu les éléments. Le jugement prononcé à Oxford contre M. Ward n'est qu'un des épisodes du schisme puritain ou anglo-catholique. L'article de la *Revue d'Édimbourg* entre dans quelques détails sans être trop long : à ceux qui ne le trouveraient pas aussi clair qu'il nous a paru à nous-mêmes, il sera démontré qu'une histoire complète du schisme d'Oxford réclame quelques études préparatoires, à moins qu'une Revue anglaise n'en dispense la nôtre par un article plus complet que ceux qui ont paru jusqu'à présent soit dans la *Revue d'Édimbourg*, soit dans la *Quarterly Review*.

établissements s'appelèrent des *inns* et des *hostelries* (auberges et hôtelleries), et plus tard des *Colleges* et des *halls* (Collèges et salles). Les individus qui étaient à leur tête gouvernaient en maîtres absolus ce petit monde scolastique. Leur nombre augmentant, ils nommèrent un *Rector* ou *Principal*, appelé par la suite *Chancellor* (Chancelier), qui était surtout chargé de régler les différends qui pouvaient survenir entre eux.

Cette agglomération d'Écoles se transforma en Université quand tous les instituteurs s'associèrent dans le but de constater en commun les progrès de leurs élèves, et de leur accorder des certificats de capacité et des brevets d'instituteur. Ainsi naquirent les grades ou degrés modernes de *Bachelor* (Bachelier) et de *Master* (Maître). Le *Bachelor* n'eut que le pouvoir limité de faire des leçons publiques; le *Master* (terme synonyme originellement de Docteur) jouit du privilège d'enseigner toutes les sciences en général, de présider les discussions qui étaient à cette époque les pierres de touche de l'instruction, et d'être *Master of a house* (Maître d'une maison).

Ainsi se forma et se développa peu à peu la constitution actuelle de l'Université. C'est une constitution mixte et exclusive. Le Chancelier y représente l'élément monarchique, les Chefs des maisons (*Heads of the houses*) y représentent l'élément aristocratique et les autres Maîtres ou Docteurs l'élément démocratique. La classe non privilégiée était la plus nombreuse comme cela arrive toujours dans tous les gouvernements de monopole. Elle se composait des Sous-Gradués et des Bacheliers.

Les Chefs de Maisons étaient presque toujours des ecclésiastiques, par conséquent ils n'avaient pas d'héritiers directs, et leurs habitudes les éloignaient de leurs héritiers collatéraux; aussi, dès le principe, les Maisons se transmirent-elles plus souvent d'un propriétaire à un autre par voie de succession que par voie d'héritage. Elles finirent par s'*incorporer*. En cas de besoin on avait recours à la couronne, qui faisait alors plus volontiers qu'aujourd'hui usage de sa prérogative. La célébrité croissante d'Oxford lui valut des fondateurs et des bienfaiteurs. Grâce à leurs largesses, de vastes bâtiments

s'élevèrent de tous côtés auxquels on attribua des propriétés étendues. Des corporations agrégées, composées d'un *master*, de *fellows* et de *scholars*, furent créées, qui devaient employer leurs dotations, en partie aux progrès des sciences, en partie à faire dire des prières perpétuelles pour les âmes de leurs fondateurs. Telle fut l'origine des Collèges.

Les Maisons d'enseignement qui ne possédaient pas d'autre propriété que le sol sur lequel elles étaient construites, devinrent les Halls actuelles, dont le Principal est une corporation simple ou individuelle, en vertu d'une charte ou d'une prescription.

Soit pour améliorer les systèmes d'éducation, soit pour se donner des armes dans leurs luttes incessantes avec les bourgeois de la ville, les membres des maisons obtinrent une charte qui les incorpora en une Université. Selon la coutume de ces temps, cette charte fut souvent renouvelée, et enfin elle reçut une confirmation solennelle du parlement.

Il existe, en conséquence, à Oxford une corporation agrégée, l'Université, qui compte parmi ses membres tous les membres des autres corporations; dix-huit corporations agrégées, qui se composent des membres des Collèges, et cinq corporations simples formées par les Principaux des Halls.

Les Collèges n'ont pas, à ce qu'il paraît, fait un exercice très-direct du droit, appartenant à toute corporation, de promulguer des règlements, ou, comme on le dit dans la langue d'Oxford, des statuts. Ils ont conservé ceux qu'ils ont reçus de leurs fondateurs; nous n'oserions pas ajouter qu'ils les ont suivis, car la majeure partie des Collèges violent leurs statuts par système, et sous certains rapports par nécessité. Mais à dater de son incorporation, et peut-être à une époque antérieure, l'Université établissait des statuts, soit pour le gouvernement de ses propres membres comme membres de l'Université, soit pour le gouvernement des Halls. Elle n'eût pas osé se mêler des affaires intérieures des Collèges.

Pendant plusieurs siècles, de nombreux statuts furent promulgués. La plupart ne réglaient que des difficultés tempo-

raires, beaucoup se contredisaient. L'imprimerie n'existant pas, les statuts étaient peu connus et souvent ils se perdirent. Après diverses tentatives infructueuses faites par ses prédécesseurs, l'archevêque Laud, pendant qu'il était chancelier, parvint à réduire en un code suivi et lié cette législation informe. Avec l'assistance d'un comité nommé par l'Université, il composa les statuts Carolins. Rédigé par les Chefs des Maisons, les Docteurs et les Maîtres, ce code fut approuvé par Laud, et confirmé par la couronne.

En vertu de ces statuts, le pouvoir législatif de l'Université se trouvait matériellement restreint. Elle perdait le droit d'expliquer, et par suite, celui d'abroger un statut sanctionné par la couronne, sans en avoir préalablement obtenu le consentement. Un *veto* absolu était accordé au Chancelier, au vice-chancelier et aux deux Proctors. La Maison de Convocation, composée de docteurs et de maîtres, qui devait approuver et voter tous les statuts nouveaux, ne pouvait plus ni en proposer, ni en amender. Ses fonctions se bornaient désormais à délibérer sur les propositions que lui faisaient les Chefs des Maisons; elle les adoptait ou les rejetait telles qu'elles lui avaient été soumises. Comme elle se réunissait toutes les semaines, on l'appelait le *hebdomadal board*, le bureau hebdomadaire. A moins d'une autorisation spéciale du Chancelier, toutes les discussions devaient avoir lieu en latin. Aussi n'y étaient-elles jamais bien longues.

D'après les statuts Carolins, toute personne au-dessus de seize ans, doit, avant de faire inscrire son nom sur les registres, souscrire les 39 articles (1) de 1562, et tout candidat pour un degré doit souscrire les 3 articles du 36^e canon. Par ces 3 articles, tout souscripteur reconnaît : 1^o la suprématie du roi; 2^o que le livre des prières communes (*book of common prayer*), et de l'ordination des évêques, des prêtres et des diacres, ne contient rien de contraire à la parole de Dieu; et

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Comme ces articles sont peu connus en France, nous les avons reproduits textuellement en post-scriptum.

3^e que les articles de 1562 sont, tous et chacun d'eux, conformes à la parole de Dieu. Le canon exige que la souscription soit faite en ces termes : « Moi, A. B., je souscris volontairement et *ex animo* à ces 3 articles et à toutes les choses qu'ils renferment. » Le vice-chancelier est autorisé à forcer tout individu qui est dans les ordres à renouveler cette déclaration, et à le bannir de l'Université si, après trois avis, il refuse ou néglige d'obéir.

La souscription qui précède l'inscription sur les registres n'est pas expliquée. Le vice-chancelier déclare ordinairement aux jeunes gens qui réclament leur immatriculation, que cette souscription signifie seulement qu'ils sont membres de l'Église d'Angleterre, mais il n'a pas le droit de déclarer que telle est sa véritable interprétation; aussi en admet-elle évidemment beaucoup d'autres. Elle peut être l'expression d'une croyance universelle; à savoir, que le souscripteur croit à toutes les affirmations des articles; ou une croyance générale quoique non universelle; à savoir, que le souscripteur approuve en général les articles, bien qu'il les condamne sur quelques points comparativement peu importants; ou une simple déclaration de conformité; à savoir, que le souscripteur s'engage à ne pas s'opposer aux doctrines des articles, sans se prononcer sur leur vérité.

La souscription imposée au candidat qui veut prendre un degré n'offre pas les mêmes ambiguïtés. Toutes les portes dérobées par lesquelles pourrait s'échapper une conscience effrayée sont gardées avec soin. La souscription est frauduleuse si le souscripteur pense ou même soupçonne que le livre des prières communes ou d'ordination renferme une phrase contraire à la parole de Dieu. Elle est frauduleuse, s'il manifeste la plus légère hésitation, *suspiria denotantur*. Il affirme que *volontairement*, et *ex animo*, il reconnaît *tous les articles et chacun d'eux*, c'est-à-dire tous collectivement et chacun d'eux en particulier, comme conformes à la parole de Dieu.

Mais ici s'élève une autre question! Selon quelle règle doit-on interpréter les articles? Cette question n'est pas aussi sim-

ple qu'elle le paraît à la première vue. Le souscripteur déclare qu'il croit présentement à des faits constatés et à des opinions exprimées dans une profession de foi rédigée il y a environ trois cents ans. En interprétant cette profession de foi, lui donne-t-il le sens qu'ont dû lui donner ses rédacteurs, ou adoptera-t-il celui qu'offriraient aujourd'hui les mêmes phrases ?

D'ordinaire ce qu'on recherche surtout dans les écrits du passé, c'est le sens réel qu'a voulu leur donner le rédacteur. Du sens apparent on ne s'inquiète guère. Ainsi se lisent l'histoire et la philosophie de l'antiquité ; ainsi se lisent les saintes Écritures. Mais il n'en est pas de même quand un de ces écrits a pour but et pour effet de lier ceux qui l'approuvent ; les mots doivent alors être pris par eux dans leur signification apparente, bien qu'évidemment employés dans un sens différent ; autrement ils pourraient se trouver soumis à des responsabilités dont ils n'auraient aucune idée. Après que les 39 articles eurent été adoptés par le parlement, il devait être interdit aux membres du clergé qui les avaient rédigés de les commenter ; sinon le parlement se fût trouvé, à son grand étonnement, l'auteur d'une profession de foi bien différente de celle qu'il avait eu l'intention de voter.

S'agit-il de lois récentes, l'application de cette règle est facile ; mais plus leur date est ancienne, plus les inconvénients deviennent nombreux et graves. Interprétés selon leur sens apparent, les 39 articles contiennent une foule de passages obscurs, et présentent à notre esprit des idées différentes de celles qu'ils offraient au seizième siècle. Aussi les Chefs des Maisons avaient-ils proposé un statut en vertu duquel les 39 articles devaient être interprétés dans leur sens primitif. « *primatus editi.* » Mais une objection qui nous paraît décisive s'oppose à ce mode d'interprétation ; il exigerait en effet une double étude préalable de chaque candidat : 1° quel était le sens primitif des articles ? 2° les articles ainsi interprétés sont-ils conformes à la parole de Dieu ? Une telle enquête, faite consciencieusement, absorberait toute la période consacrée aux travaux académiques, période qui dépasse rarement dix-neuf

mois. Ce ne serait plus Aristote, Cicéron, Homère ou Démotènes, mais Luther, Zwingle, Calvin, Melancthon, Eichhorn et Bohlen, que la jeunesse étudierait. Les antiquités orientales, rabbiniques et alexandrines, la théologie polémique, scolastique et dogmatique, remplaceraient dans l'éducation d'Oxford la philosophie, la poésie, l'histoire et la rhétorique. A la fin de son trentième stage (*term*), le sous-gradué reconnaîtrait qu'il a employé trois des plus précieuses années de sa vie, non à perfectionner son goût et à acquérir des connaissances utiles, mais à s'instruire des controverses religieuses du seizième siècle. D'ailleurs, est-il certain, est-il probable qu'il arriverait à cette conclusion, que le traité historique et métaphysique auquel nous donnons le nom des 39 articles, contient la véritable solution des centaines de questions controversées qu'il décide ? Dans le cas contraire,

Ibi omnis

Effusus labor atque immiti rupta tyrannis
Fœdera.

il devrait renoncer au degré pour l'obtention duquel il aurait fait de si longues études, dépensé tant de temps, perdu une partie de sa jeunesse, et avec ce degré, il lui faudrait sacrifier toutes ses espérances d'avenir.

Reste une troisième théorie d'interprétation, inventée il y a plus de deux siècles, remise à neuf tout récemment par les *tractarians* (on nomme ainsi les auteurs des *tracts* ou traités théologiques publiés par les Puséystes d'Oxford) ; cette théorie, réduite à sa plus simple expression, vient d'être professée avec une audacieuse naïveté par M. Ward. D'après M. Ward, les articles doivent être interprétés non dans leur sens apparent, ni dans celui que leurs auteurs peuvent être supposés leur avoir donné, mais dans le sens, quel qu'il soit, que le souscripteur juge convenable de leur attribuer tacitement par une réserve mentale. Cette interprétation est *l'interprétation non naturelle*. Elle a l'avantage de mettre le souscripteur parfaitement à son aise. Armé de tels pouvoirs en matière d'interpré-

tation, un candidat peut dédaigner tous les serments ou tests. Il lui suffit de se dire à lui-même : « Quand j'affirme que l'église de Rome a professé des erreurs, je veux dire que certaines personnes qui faisaient partie de cette église — Luther, par exemple, et Cranmer, et Ridley, et Latimer — ont adopté des opinions fausses ; quand j'affirme que les conciles généraux se sont trompés, même en ce qui concerne Dieu, je veux dire qu'ils ne se sont trompés que sur des choses non essentielles ; en un mot, quand je dis noir, je veux dire blanc ou pour le moins gris. » Grâce à cette précieuse théorie, il peut signer les yeux fermés, sans hésiter, toute espèce d'engagement. Il sacrifie, il est vrai, son honneur, car il ment à sa conscience, et il perd tout droit à la confiance de ses concitoyens. Dans ce système, la profession de foi faite par un gradué différerait-elle de toute autre déclaration, si ce n'est peut-être par la délibération qui la précède et la solennité qui l'accompagne ? Quel motif plus plausible aurions-nous pour signer les articles dans un *sens non naturel*, que pour contracter dans le même temps tout autre engagement ? Lorsqu'une pareille règle de conduite est professée par les maîtres, ne devons-nous pas nous attendre à voir leurs élèves tenir leurs promesses *non naturellement* et se conformer en toute circonstance à cette maxime si digne de Loyola et de ses disciples ?

Pendant longtemps la majorité honnête et raisonnable de l'université se contenta de rougir en silence de pareilles doctrines ; mais quand le quatre-vingt-dixième traité des anglo-catholiques d'Oxford eut paru, les Chefs des Maisons publièrent une résolution par laquelle ils désapprouvaient « les modes d'interprétation qui concilient la souscription des articles avec l'adoption des erreurs que les articles avaient pour but de détruire. » Ce n'était toutefois qu'une simple déclaration d'opinion, — opinion d'un corps respectable sans doute, — qui manquait de la sanction d'une autorité *statutoire*. Enfin, lorsque M. Ward défiant publiquement l'université, s'offrit lui-même comme un exemple de l'impuissance où étaient ses *tests* d'exclure de son sein un catholique romain

avoué, et proclama hautement qu'il était prêt à souscrire les articles autant de fois qu'ils lui seraient présentés, bien qu'il abhorât la réforme et qu'il adhérât au *romanism*, l'université accepta le défi. Le bureau hebdomadaire (*habdomadal board*), qui possède, comme nous l'avons vu, l'initiative en matière de législation universitaire, résolut de punir le principal ou du moins le plus récent délit, en rendant le *test* de souscription plus obligatoire et plus général, pour mettre un terme aux tentatives des dissidents qui s'efforçaient de l'é luder.

Dans ce but, le 13 décembre 1844, le bureau annonça qu'une *convocation* (1) aurait lieu le 13 février suivant pour délibérer sur les trois propositions suivantes :

1° Que certains passages de l'*Église idéale*, par le révérend W. G. Ward, étaient incompatibles avec les articles de l'Église d'Angleterre, avec la déclaration concernant ces articles, faite et souscrite par ledit W. G. Ward, antérieurement à son admission aux degrés de bachelier ès-arts et de maître ès-arts pour obtenir cette admission, — et incompatibles également avec la bonne foi dudit W. G. Ward, par rapport à cette déclaration et à cette souscription.

2° Que ledit W. G. Ward avait démérité des droits et des privilèges conférés par ces degrés, et était en conséquence dégradé de ces degrés.

3° Qu'un nouveau statut amendant les statuts Carolins, autoriserait le vice-chancelier à *éprouver* la foi religieuse de tous les membres de l'université, ecclésiastiques ou laïques, en les contraignant à renouveler leur souscription aux articles, et à déclarer qu'ils y croyaient sincèrement dans leur sens primitif.

Cette dernière proposition excita une désapprobation presque universelle. Elle était illégale, car une *convocation* n'avait pas le droit d'amender les statuts Carolins sans le consentement de la couronne. Or ce consentement n'était pas demandé,

(1) La Convocation est dans l'anglicanisme une espèce de Concile.

et il eût certainement été refusé. Elle était barbare, car elle soumettait une nouvelle et plus nombreuse classe de citoyens à un pouvoir inquisitorial si odieux, qu'il n'avait pas été exercé de mémoire d'homme. Elle eût détruit la distinction établie par les statuts Carolins entre la souscription imposée pour l'immatriculation et la souscription exigée des candidats à un degré. Elle eût permis au vice-chancelier de soumettre à une épreuve d'enquête les opinions doctrinales de tous les membres de l'université, de l'étudiant de première année, comme du doyen des docteurs. Siégeant son test à la main, à la porte de la maison de *convocation*, le vice-chancelier eût pu contraindre sous peine d'expulsion, tous les avocats, tous les médecins, tous les gentilshommes campagnards à déclarer qu'ils croyaient à tous les 39 articles en général et à chacun d'eux en particulier. Celui qui eût refusé se fût vu, pour nous servir du langage classique du statut proposé, *exterminatus* et *banniatus*. Enfin, elle eût sanctionné un nouveau et, comme nous l'avons démontré, un très-dangereux mode d'interprétation.

Les deux autres mesures proposées soulevaient aussi de graves objections. En adoptant la première, la Convocation affirmait « que les passages extraits du livre de M. Ward étaient incompatibles avec la bonne foi dudit W. G. Ward, par rapport à sa souscription des articles. » — Mais M. Ward ne pouvait pas être accusé d'une violation de sa parole, à moins qu'il n'eût pas cru aux articles à l'époque où il avait déclaré qu'il y croyait. Or, rien ne le prouvait ; au contraire, tout portait à penser qu'il y croyait alors, ou du moins, qu'aussi insouciant que la plupart de ses collègues, il les avait signés en leur accordant une approbation vague et générale qu'il ne jugeait point convenable d'approfondir. Si ses opinions s'étaient modifiées depuis, avait-on le droit de l'accuser de mauvaise foi ? Non, sans doute. Le tort réel de M. Ward fut de conserver comme romaniste ou catholique romain, la *fellowship* qu'il avait obtenue comme anglican. Cette faute impardonnable, il l'aggrava en essayant de la

justifier par des arguments qui, s'ils étaient jamais admis, auraient pour résultat d'ôter désormais toute autorité, tout crédit aux engagements et aux témoignages humains. Mais cette conduite déloyale et immorale, ses accusateurs ne la lui reprochaient pas. Leur acte d'accusation, rédigé avec une bien malheureuse habileté, insistait sur un manque de foi dont il était probablement innocent, et il ne disait mot de celui dont il était évidemment coupable.

La seconde proposition — la dégradation de M. Ward — était, nous le pensons du moins, illégale. D'abord la Convocation n'a aucun pouvoir légal ; ce pouvoir appartient au chancelier, et en son absence au vice-chancelier. Ensuite, le châtimeut infligé par les statuts Carolins « à ceux qui adoptent des opinions erronées sur la foi catholique ou sur la doctrine et la discipline de l'église d'Angleterre, » n'est pas la dégradation, mais le bannissement.

Quant à la troisième proposition, elle fut retirée ; on la remplaça par une déclaration presque identique à celle qu'avaient faite les chefs de maisons, lors de la publication du traité 90, à savoir « que les modes d'interprétation qui éludent, au lieu de les expliquer, les articles, et qui concilient leur souscription avec l'adoption des erreurs qu'ils ont pour but de combattre, ne remplissent pas leur objet, et sont incompatibles avec l'observation loyale des statuts en vertu desquels la souscription est exigée. »

Une Convocation solennelle à Oxford offre un spectacle imposant. Le théâtre, un des plus beaux chefs-d'œuvre de Wren, avec ses rostres et ses galeries demi-circulaires, est admirablement construit pour permettre à une nombreuse assemblée de voir, d'être vue, et d'entendre un orateur qui parle de l'un des rostres ou du centre de la première galerie. Le 13 février, elle contenait environ quinze cents personnes ; car on compte douze cents votants, et le nombre des assistants qui s'abstinrent dépassa trois cents. — Lecture faite des premières résolutions, M. Ward prit la parole pour sa défense. Il demanda la permission de s'exprimer en anglais ; cette permission lui

fut accordée, mais à lui seul : le vice-chancelier pensant probablement qu'une discussion présenterait plus d'inconvénients que d'avantages.

Les auditeurs qui ne savaient pas la vérité, c'est-à-dire qui ignoraient que la tragédie devait finir après tout comme une comédie, c'est-à-dire par un mariage, durent trouver inexplicable le plaidoyer de M. Ward. Ce plaidoyer fut débité, d'une voix claire et forte, avec une aisance et un sang-froid peut-être exagérés ; mais il semblait écrit pour *auditores malevolos facere*. — Tout ce qui pouvait offenser leurs préjugés, irriter leur vanité, blesser leur amour-propre, M. Ward l'avait réuni avec le zèle d'un aspirant au martyre.

D'abord, par déférence, dit-il, pour l'opinion de son avocat, il déclara que ses opinions avaient entièrement changé depuis sa souscription ; même dans le cas contraire, il déniait à la Convocation le droit légal de le punir par une dégradation. Toutefois, il glissa légèrement sur ce moyen de défense, le meilleur de tous ceux qu'il pouvait plaider. Puis il avoua de nouveau qu'il adhérait complètement à toutes les doctrines de Rome et qu'il était prêt à renouveler sa souscription ; il répéta qu'il croyait aux articles dans un sens *non naturel*, et qu'il y souscrirait quand l'université le voudrait. Il affirma que *l'imponens* de la souscription, que ce fût l'église, le parlement ou l'université, car il ne s'expliqua pas sur ce point, avait seulement voulu qu'ils fussent souscrits ainsi ; que si telle n'avait pas été son intention, il n'en eût pas exigé la souscription. Alors il opposa les articles, interprétés dans leur sens naturel, au livre de prières, puis l'un à l'autre, puis aux sentiments et aux opinions ordinaires de l'humanité ; et il finit en demandant à ses auditeurs, qu'ils appartenissent à l'église anglicane ou à l'église évangélique, qu'ils fussent calvinistes ou arméniens, si leur souscription n'était pas *non naturelle* comme la sienne.

L'interdiction prononcée contre la langue anglaise produisit l'effet qu'on en attendait. Il n'y eut qu'un seul discours latin. — L'orateur était si mal placé au milieu d'une foule

compacte, qu'il eut beaucoup de peine à se faire entendre; tout ce qu'on comprit à son discours, c'est qu'il s'opposait à la dégradation, par ce motif que les erreurs de M. Ward, en supposant qu'elles fussent des erreurs, n'étaient pas des erreurs d'*infidélité*. « Nil dixit, s'écria-t-il, Dominus Gulielmus Ward, contra Deum Optimum Maximum; nil dixit contra Dei Filium unigenitum; nil dixit contra Spiritum Sanctum. » En d'autres termes : « Mon client n'a jamais dérobé ni un lion, ni un éléphant, ni un tigre. » Cela est vrai et reconnu, pouvait-on lui répondre, aussi l'accuse-t-on seulement d'avoir volé un mouton.

La première proposition fut adoptée à la majorité de sept centsoixante-dix-sept voix contre trois cent quatre-vingt-onze. — Cinq cent soixante-neuf voix se prononcèrent pour la seconde, cinq cent onze votèrent contre. Si M. Ward se fût abstenu de parler, elle eût probablement été rejetée.

Ces résultats constatés, on mit aux voix à son tour la troisième proposition, celle qui condamnait les modes d'interprétation non naturels. Mais alors les deux *Proctors* (procureurs ou procurateurs universitaires) se levèrent et prononcèrent (ou semblèrent prononcer, car dans le tumulte qui suivit, aucune voix individuelle ne put se faire entendre) ces mots que nul être vivant n'avait entendu prononcer dans une convocation, excepté dans une occasion mémorable : *Nobis procuratoribus non placet*. Aussitôt, sans qu'une dissolution formelle eût été annoncée, sans qu'un seul mot eût été ajouté à cette formule, comme si une telle intervention mettait fin à tout, le vice-chancelier releva sa robe, descendit précipitamment les degrés de son trône et sortit du théâtre. En moins de cinq minutes, cette nombreuse assemblée s'était dispersée.

Ainsi des trois propositions qui lui étaient soumises, la Convocation en avait adopté deux, la première et la seconde, contre lesquelles s'élevaient pourtant de graves objections. Une seule, la troisième, méritait l'approbation universelle, elle n'avait pas même été mise aux voix. M. Ward se propose, dit-on,

d'interjeter appel de ce jugement dès qu'il aura trouvé un *Visitor* ; d'un autre côté, on assure que le bureau hebdomadaire soumettra à la Convocation la proposition repoussée par le veto des *Proctors*, dès qu'il leur aura été donné des successeurs. Si ces deux projets se réalisent, deux au moins des décisions du 13 février seront vraisemblablement infirmées ; la Convocation relèvera M. Ward de la dégradation prononcée contre lui, et censurera l'interprétation non-naturelle.

Toutefois, que la Convocation le sache bien, ce n'est pas en dégradant M. Ward ou en censurant l'interprétation non-naturelle qu'elle rétablira la paix troublée de l'université ; pour atteindre un pareil but, elle devrait, selon notre conviction, suivre une direction entièrement opposée. Les efforts réunis des *tractarians* et du bureau hebdomadaire ont évoqué un Esprit qui n'apparaît qu'à de longs intervalles, et dont l'apparition est toujours le signal de dissensions et de guerres — l'Esprit de non-conformité.

C'en est fait de la tranquillité de la période georgienne. Durant ces jours heureux et paisibles, on souscrivait les articles de confiance et comme une simple formalité. Les dissidents protestants et les catholiques romains avoués étaient exclus de l'université, ou pour parler plus correctement, ils n'eussent jamais osé s'y présenter ; mais aucun membre sous-gradué de l'église anglicane n'était troublé par un doute. Quant à la distinction établie entre la souscription pour l'immatriculation et la souscription pour les degrés, on n'y songeait pas ; on la comprenait encore moins. Les trois articles du 36^e canon, qui donnent à la souscription sa force obligatoire, ne se trouvent ni dans les statuts de l'université, ni dans aucune des éditions ordinaires des 39 articles. Aucune allusion n'y est même faite dans la théologie de *Prettyman*, cet ouvrage adopté par l'université comme le catéchisme des 39 articles. Sur cent individus qui avaient soucrit le 36^e canon, vingt ou dix à peine se doutaient, il y a quelques mois, de son existence. Désormais ils ne pourront plus arguer d'ignorance ; chaque aspirant à un degré saura qu'il doit déclarer solennellement qu'il ap-

prouve tout ce que contient le Livre de Prières, et qu'il reconnaît que tous les articles en général, et chacun d'eux en particulier, sont conformes à la parole de Dieu. La plupart, sans doute, signeront aveuglément, sans examen, dans la crainte que la réflexion ne leur inspire des doutes; mais parmi ceux qui croiront de leur devoir d'approfondir la question, combien demeureront convaincus! combien n'hésiteront pas à engager leur conscience!

Ceux-ci penseront peut-être qu'il est impossible de concilier les dogmes calvinistes des articles avec les tendances arminiennes du Livre de Prières. Ceux-là s'effrayeront de cette doctrine que, pour être sauvé, il faut avant tout professer la foi catholique; ils se demanderont si la bonté et la justice ne sont pas des moyens de salut plus sûrs que la connaissance de certaines notions concernant certains mystères. Un petit nombre osera affirmer que tous les hommes qualifiés par l'Église d'infidèles ou qui mettent seulement en question une partie de ses dogmes, tous les membres de l'Église grecque, tous les ariens et tous les sociniens, l'humanité tout entière, en un mot, à l'exception de la faible minorité que forment les trinitaires orthodoxes, seront damnés éternellement. Selon d'autres, tout homme doit être sauvé par la religion qu'il professe, pourvu qu'il se conforme exactement à ses lois. Tel repoussera cette doctrine comme erronée, et admettra qu'un socinien ou un mahométan vertueux peut être sauvé *malgré* et non *par* sa religion, qui ne déclarerait pas *maudits* ses partisans. Enfin que d'objections ne soulèveront pas les articles sur tout ce qui touche à l'ordination des prêtres, aux serments, à la prérogative royale, aux châtimens capitaux, à la guerre, aux conciles généraux, etc., etc.!

Outre leurs théories doctrinales et politiques, les articles contiennent d'étranges assertions historiques et philosophiques. Est-il certain que l'Ancien Testament promette une vie éternelle? Est-il certain que les rédacteurs du canon de l'Écriture aient eu raison d'y comprendre l'Ecclésiaste et les Cantiques et d'en exclure l'*Ecclesiasticus*? Est-il certain que le second

livre des homélies renferme une sainte et saine doctrine nécessaire au seizième siècle? Le docteur Arnold hésita quelque temps à souscrire les articles parce qu'il doutait si l'épître aux Hébreux appartenait ou n'appartenait pas à l'époque apostolique. Le même doute ne peut-il pas affliger d'autres esprits? En un mot, énumérer ici tous les points douteux des articles, ce serait nous exposer à lasser la patience de nos lecteurs; nous n'en finirions pas. Or, nous le répétons, est-il probable que tous les candidats qui les étudieront avec sincérité et réflexion se persuaderont qu'ils sont tous en général, et chacun d'eux en particulier, conformes à la parole de Dieu? Une moitié seulement arrivera-t-elle à cette conclusion? Y en aura-t-il un quart? Y en aura-t-il un dixième? Quel parti prendront ceux qui ne se décideront pas? Renonceront-ils aux honneurs, aux privilèges, aux émoluments de l'Université, ou imposeront-ils silence à leur conscience et signeront-ils les articles contre leur conviction? Grâce au 36^e canon, les degrés, les places de *fellow* et de précepteur, le gouvernement de l'université, appartiendraient désormais aux sots et aux ignorants sans principes, à l'exclusion des hommes savants, intelligents et consciencieux.

Nous avons toujours blâmé énergiquement les subterfuges à l'aide desquels on élude le *test*; mais l'intolérance qui l'impose nous indigné plus encore. L'improbité de l'esclave n'inspire que du mépris; la cruauté du tyran excite la haine. Il y a quelques années, les abus du travail des enfants soulevèrent d'horreur toute la Grande-Bretagne. Les malheureux qui étaient employés dès leur bas âge dans les manufactures ne grandissaient pas ou restaient estropiés pour le reste de leur triste vie. Cédant aux incessantes sollicitations de l'opinion publique, la législature intervint. Ne défendra-t-elle pas l'esprit et le cœur de la génération naissante comme elle a défendu son corps? ne reformera-t-elle pas le système odieux qui aurait infailliblement pour résultat de l'abrutir et de la corrompre?

Qu'on ne nous accuse pas d'exagération. Quelle peut être l'influence d'une semblable éducation? l'expérience l'a prouvé.

Vent-on s'en convaincre, on n'a qu'à comparer Oxford et Cambridge. Cambridge, il est vrai, voit ses Chefs de Maisons soumis à un *test* plus sévère par l'Acte d'Uniformité, mais elle n'impose elle-même aucun *test*, elle exige seulement des aspirants à un degré une déclaration qu'ils sont de bonne foi membres de l'Église d'Angleterre. D'un autre côté, le *test* d'Oxford n'a pas jusqu'à ce jour attiré l'attention, et par conséquent il n'a pas exercé l'influence que l'avenir lui réserve. Toutefois, bien que ni l'indépendance de Cambridge ni la servitude d'Oxford n'aient été complètes, elles sont suffisantes pour permettre à un observateur consciencieux d'apprécier les conséquences probables de ces deux systèmes contraires.

Quelles que soient leurs préventions, peu d'Oxonien nient que Cambridge n'ait depuis longtemps une supériorité marquée sur Oxford, au barreau, dans la magistrature, dans les sciences, partout en un mot où le succès dépend de la vigueur et de l'indépendance morales et intellectuelles. Cette supériorité, elle ne paraît pas l'avoir achetée en tolérant les erreurs et les dissensions que les *tests* ont pour but de détruire et d'empêcher. Elle s'est opposée aussi heureusement qu'Oxford aux invasions du romanisme. Aucune manufacture de conversions ne s'est élevée dans son voisinage. Ses élèves ne proclament pas solennellement leur aversion du protestantisme. Nul de ses professeurs n'a été soupçonné de faire des cours sur les manières de démontrer la fausseté de ses doctrines. Les parents ne s'exposent à aucun danger en envoyant leurs enfants à Cambridge. Elle a maintenu avec autant de bonheur qu'Oxford la paix intérieure de sa société. Elle n'a pas été obligée de constater dans un statut la répulsion que lui inspirait l'orthodoxie du plus savant et du plus intelligent de ses professeurs. Elle n'a pas suspendu de ses fonctions un autre professeur moins distingué, mais aussi savant et aussi haut placé. Ses collèges ne propagent pas des doctrines contradictoires. Ses cours publics ont encore des auditeurs, et l'on y apprend autre chose que l'art de se quereller dans ses écoles de théologie. Nul chef d'une maison n'a fait afficher dans sa salle

l'avis que tous les élèves qui se permettront d'assister aux leçons du professeur royal de théologie se verront refuser des certificats pour les ordres. Nul aspirant à un degré n'a intenté un procès à son examinateur, et n'a contraint l'Université à suspendre l'emploi de ses anciens modes d'examen, à tenter vainement de les légaliser, et en désespoir de cause, à recourir aux vieilles formes monacales des thèses. Elle n'assemble pas une convocation pour appliquer ses *privilegia* à ses membres. Son vice-chancelier ne reçoit pas des défis de gradués qui demandent à être dégradés. En un mot, elle ne manifeste pas les symptômes qui précèdent une dissolution politique.

Comment donc Oxford échappera-t-elle à la ruine que semblent avoir préparée l'esprit d'intolérance qui a rédigé les statuts Carolins et l'esprit d'apathie et d'intolérance qui les a maintenus sans les amender? Si nos conseils devaient être écoutés, nous lui dirions : en suivant l'avis du docteur Hampden, en abolissant tous les *tests*, à l'exception de ceux que le parlement a imposés, et que par conséquent le parlement seul peut abroger. Elle pourrait aussi, comme le lui conseille le docteur Paley, changer les termes de la souscription, et remplacer la profession de foi actuelle par un simple engagement de conformité. Si, comme nous le craignons, le *genius loci* rend ces réformes impraticables, sa dernière ressource serait d'adopter le système dont l'application a réussi en apparence à Cambridge. Qu'elle n'impose aucun *test* en aucun cas ; qu'elle exige seulement, et de ceux qui se font inscrire sur ses registres, ou qui aspirent à un degré, une déclaration qu'ils sont *bonâ fide* membres de l'Église anglicane, et une promesse qu'ils se retireront volontairement de l'Université le jour où ils cesseront d'approuver les doctrines de cette Église. Un tribunal pourrait être créé qui prononcerait sur les prétendues violations de cet engagement. Décider de telles questions par *ψηφισματα*, en vertu d'arrêts rendus par une assemblée délibérante, c'est agir révolutionnairement, c'est commettre les pires fautes des pires démocraties. Le système que nous indiquons mettrait bientôt un terme aux abus actuels que les

moyens employés jusqu'à ce jour auront infailliblement pour résultat d'augmenter et d'aggraver. Que l'Université d'Oxford y songe bien ; il s'agit tout à la fois de son présent et de son avenir !

AD. J. (*Edinburgh Review.*)

Profession de foi, appelée les Articles, adoptée en 1562, dans une convocation du clergé, et confirmée par le gouvernement en 1571.

1° Dieu est composé de trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

2° Le Fils, engendré du Père et revêtu d'une forme terrestre dans les flancs d'une Vierge, réunit les deux natures divine et humaine.

3° Il a souffert, il est mort, il est descendu aux enfers.

4° Il est ressuscité sous l'une et l'autre nature, et reviendra au grand jour pour juger les générations.

5° Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ; d'une même substance et vrai Dieu comme eux.

6° Les choses nécessaires au salut et les seules nécessaires sont contenues dans l'Écriture Sainte qui se compose de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres, du Deutéronome, de Josué, des Juges, de Judith, du premier et du deuxième livre des Rois, du premier et second livre des Chroniques, du premier et deuxième livre de Samuel, du premier et deuxième livre d'Esdras, du premier et deuxième livre d'Esther, du livre de Job, des Psaumes, des Proverbes, de l'Écclésiaste, du Cantique des Cantiques, des quatre grands Prophètes et des douze petits. Les autres objets, soit du Nouveau, soit de l'Ancien Testament, ne sont bons qu'à l'édification seulement.

7° L'Ancien Testament ne contredit pas le Nouveau sur l'immortalité de l'âme, quoiqu'il n'en parle pas clairement, et quoique la loi des Juifs n'oblige pas les chrétiens à l'égard des commandements moraux ; il sont cependant tenus de s'y soumettre.

8° Les trois symboles de Nicée, d'Athanase et des Apôtres doivent être admis.

9° Le péché originel est une corruption de la nature de chaque homme qui le fait tendre au mal et en fait justement l'objet de la colère de Dieu.

10° Par l'effet du péché d'Adam, l'homme n'est susceptible d'aucune bonne œuvre par lui-même ; c'est la grâce de Dieu qui le prévient pour lui donner la volonté du bien et qui opère encore lorsque la volonté est née.

11° L'homme n'est juste aux yeux de Dieu que par la foi aux mérites de Jésus-Christ, et non par ses bonnes œuvres.

12° Quoique les bonnes œuvres ne puissent soutenir la sévérité des jugements de Dieu, cependant elles lui sont agréables, mais comme fruits de la foi seulement.

13° Les bonnes œuvres, faites sans l'inspiration de Jésus-Christ, n'ont aucun mérite aux yeux de Dieu et ne hâtent pas la grâce, parce qu'elles tiennent de la nature du péché.

14° Il n'est pas de bonnes œuvres au delà du cercle des commandements, et inviter à en entreprendre serait impiété.

15° Quoique le Fils de Dieu ait joint la nature humaine à la divine, il n'a point été entaché du péché originel.

16° Il y a également erreur à croire que, par le baptême, l'homme ne puisse plus pécher, ou que le péché mortel volontairement commis rende le chrétien incapable de repentance ; il peut se relever par la grâce, comme il a pu déchoir sans la grâce.

17° Dieu, avant la création, avait fait choix d'un certain nombre d'élus parmi les générations futures. Ces élus, originellement entachés mais régénérés par Jésus-Christ, sont justifiés gratuitement, et, par la sainte miséricorde de Dieu, ils arrivent à la vie éternelle.

18° Il y a impiété à croire que l'exacte observation des devoirs imposés à chacun par la loi religieuse sous laquelle il est né suffise à le sauver. Les hommes ne peuvent être sauvés que par le seul nom de Jésus-Christ.

19° La véritable Église de Jésus-Christ est celle où la parole pure de Dieu est prêchée, et où les sacrements sont administrés selon l'ordonnance de Jésus-Christ. L'Église de Rome erre comme celle d'Alexandrie et d'Antioche.

20° L'Église a le pouvoir de faire des réglemens et d'établir des cérémonies ; mais elle ne peut donner à un passage de l'Écriture une interprétation qui répugne à un autre passage.

21° Les conciles généraux ne peuvent être assemblés que par le prince, et tout ce qu'ils pourraient ordonner pour le salut, au delà de ce qui est prescrit par les Livres saints, serait sans force ni autorité.

22° La doctrine de Rome sur le Purgatoire, le Paradis et les reliques est erronée et vide de sens.

23° Il n'est de véritables ministres de l'Église que ceux à qui les personnes publiquement autorisées par l'Église pour en faire choix ont donné le pouvoir de prêcher et d'administrer les sacrements.

24° Les prières publiques doivent être faites et les sacrements administrés dans l'idiome du peuple.

25° Jésus-Christ n'a institué que deux sacrements, le baptême et la cène ; les autres, la confirmation, les ordres, le mariage et l'extrême-onction ne sont qu'une imitation corrompue des Actes des Apôtres et des conditions de la vie approuvées par l'Écriture ; les sacrements ne sont pas seulement des symboles, mais des signes ineffaçables de la grâce, lesquels opèrent dans

l'homme qui les reçoit dignement, et vouent à la damnation éternelle ceux qui les profanent.

26° Les sacrements étant un don de Jésus-Christ, leur efficacité tient à la Foi du fidèle et non à la disposition morale du ministre.

27° Le baptême est un signe de régénération qui admet l'homme au rang des enfants de Dieu et scelle la promesse faite par Jésus-Christ de la rémission des péchés.

28° La cène est le sacrement de notre rédemption par la mort de Jésus-Christ. La transsubstantiation est contraire aux paroles expresses de l'Écriture, et ce n'est que spirituellement que le corps de Jésus-Christ est reçu dans la cène par ceux qui ont la foi. Quant à l'usage de l'Église romaine de conserver le pain de la cène et de le porter en procession, il est d'institution humaine.

29° Les méchants ne reçoivent pas spirituellement le corps et le sang de Jésus-Christ, mais ils mangent et boivent le signe de leur damnation.

30° La communion sous les deux espèces appartient à tous les fidèles indistinctement, laïcs ou prêtres.

31° L'oblation de Jésus-Christ ayant racheté l'homme de la mort éternelle, tant pour le péché originel que pour les autres, le sacrifice de la messe offert pour la rémission de la culpabilité et de la peine est un acte blasphématoire.

32° La loi ne défend ni aux prêtres ni aux diacres de s'engager dans les liens du mariage.

33° On ne doit fréquenter aucun de ceux qui ont été ou sont légitimement retranchés du sein de l'Église.

34° Tous usages et toutes cérémonies fondés sur la tradition doivent être respectés, quoique l'Écriture n'en prescrive pas l'observance; mais chaque Église nationale a le droit d'abolir de telles cérémonies ou d'en établir de nouvelles.

35° Les homélies qui doivent être soigneusement lues par les ministres sont celles que contient le second livre publié sous le règne d'Édouard VI.

36° La consécration des évêques et l'ordination des prêtres doivent se faire ainsi qu'il est prescrit au livre publié la seconde année du règne d'Édouard VI.

37° Quoique le roi ne soit tenu ni à prédication ni à l'administration des sacrements, il est cependant le chef suprême du corps ecclésiastique; il doit repousser par la force les troubles religieux comme les troubles civils, et l'évêque de Rome n'a aucune juridiction en Angleterre.

38° Les biens ne sont pas communs comme le prétendent les anabaptistes, mais on est religieusement tenu de faire l'aumône.

39° Tous serments vains et téméraires sont défendus; mais il est permis de jurer en jugement devant le magistrat pour éclairer la vérité.

documents plus substantiels qui s'y trouveront mêlés. Il y a là certainement une grande modestie d'intention ; mais, sans vouloir nier le prix du cadeau que mistress Poole fait au lecteur, il nous semble que ces dissertations savantes ne sont pas très-bien placées dans un livre sorti de la plume d'une dame, et qu'elles ne s'y encadrent pas d'une manière heureuse. Mistress Poole était assez riche de son propre fonds : pour assurer le succès de son ouvrage, elle n'avait besoin d'aucun secours étranger. Quant à nous, nous aimons beaucoup mieux la suivre dans les asiles mystérieux des harems orientaux dont l'accès est interdit aux voyageurs de l'autre sexe, et dont elle nous révèle les secrets. Elle est sans doute la première dame anglaise qui y ait été admise, non pas seulement comme une touriste qui visite en passant ce monde tout nouveau pour elle, mais sur le pied et avec les privilèges d'une amie assidue. Nous la voyons d'abord traverser les rues étroites et populeuses du Caire — montée sur un âne — tel est l'usage pour les visites du matin, et nous entrons avec elle chez les femmes et les filles du vice-roi, et même chez celles de la famille impériale d'Othman, dans le harem de Habeed Effendi. Elle nous les montre dans toute la désinvolture des habitudes domestiques ; nous respirons cette atmosphère embaumée où elles vivent ; nous assistons à ce *dolce far niente*, à cette indolence gracieuse, à ces jeux, à ces amusements, au milieu desquels une princesse d'Orient laisse couler ses jours. Si nous en exceptons lady Mary Wortley Montague, qui nous a initiés d'une façon si piquante aux mœurs des harems turcs, et mistress Meer Hassan Ali (1) qui, ayant pratiqué le genre de vie d'un zenana indien, nous en a fait un récit si bizarre, aucune femme n'avait été plus en état que la sœur de *Mansoon Effendi* d'observer les mœurs et les habitudes domestiques de l'Orient ;

(1) *Observations sur les Musulmans de l'Inde*, par mistress Meer Hassan Ali. L'auteur de ce livre, par suite de circonstances qu'elle n'explique pas, était devenue la femme d'un musulman de l'Inde, homme riche et d'un rang distingué, dans le harem duquel elle vécut douze ans, sans jamais avoir eu, à ce qu'elle dit, sujet de regretter le choix étrange qu'elle avait fait.

aucune n'a mieux mis à profit les occasions qui lui ont été offertes.

Ce fut en juillet 1842 que mistress Poole débarqua à Alexandrie; mais cette ville, avec son double port, avec ses quais où se presse une multitude rassemblée de toutes les parties de l'Europe et du Levant, avec ses monuments d'antiquité qui en décorent les environs, a été trop souvent décrite pour offrir quelque chose de nouveau au lecteur. Nous laisserons donc de côté les détails que Mrs. Lane a cru devoir nous communiquer sur ce sujet rebattu, et nous prendrons le récit au moment où elle s'embarque avec sa suite sur le Nil, à bord d'un bâtiment à vapeur, après avoir descendu le canal de Mahmoodyeh et être restée deux mortels jours au point de jonction du canal et du fleuve, espace de temps pendant lequel, étant privée d'une moustiquaire, elle fut cruellement incommodée des moustiques et autres insectes qui pullulent en Égypte. Le voyage jusqu'au Caire se fit à bord d'un *kanjeh*, sorte de bâtiment usité sur le Nil, de forme longue, étroite, avec deux mâts et de grandes voiles triangulaires. Mistress Poole, ainsi que tous ceux qui mettent pour la première fois le pied sur la terre d'Orient, fut vivement frappée de l'air de simple dévotion avec lequel le *reyyis*, ou capitaine arabe, et les hommes de son équipage se recommandèrent en partant à la protection de la Providence. Au moment de hisser les voiles, ils récitèrent à voix basse la courte prière du *Fatihah* et le premier chapitre du Koran. « La vue d'un musulman qui s'acquitte de ses dévotions me paraît une des choses les plus intéressantes, dit à ce sujet mistress Poole; l'attitude dans laquelle il se tient est éloquente d'expression. Même quand il prie à deux genoux sur la place la plus fréquentée, la solennité de son maintien annonce que l'acte dont il s'occupe l'absorbe tout entier et qu'il s'est isolé complètement de ce qui l'entoure : cette pratique de prier dans les lieux publics est générale chez les Orientaux, et n'excite aucune attention, en sorte qu'on ne peut guère l'attribuer à l'ostentation et à l'hypocrisie. »

Comme le *kanjeh* qui portait les voyageurs jetait l'ancre à

l'entrée de chaque nuit, par crainte des bas-fonds qui rendent en beaucoup d'endroits la navigation du fleuve périlleuse, ils mirent trois jours pour arriver au Caire. Les rives du Nil qui, à cette époque, sont dépouillées de la riche verdure dont elles se parent après l'inondation, n'avaient rien de bien attrayant à leurs yeux. Parvenue à Boulak, mistress Poole revêtit pour la première fois ce qu'on pourrait appeler une amazone turque. « C'était, nous dit-elle, une espèce de grand manteau en soie noire d'une longueur et d'une ampleur extraordinaires, dans les vastes plis duquel j'étais comme perdue. Ainsi accoutrée, je me hissai sur le dos d'une mule et je suivis le janissaire qui me servait de guide à travers un faubourg à moitié démantelé. Nous étions enfin au Caire! Voici la première impression que produisit sur moi cette cité célèbre : il me sembla entrer dans quelque ville abandonnée depuis cent ans, et repeuplée tout à coup par des gens que leur pauvreté ou toute autre raison empêchait d'en relever les ruines et d'en déblayer les décombres. Les rues d'Alexandrie sont étroites par elles-mêmes ; mais elles sont larges si on les compare avec celles du Caire. Les *meshdrubeyhs*, ou croisées faisant saillie, surplombent le premier étage de chaque maison et s'avancent tellement d'un côté de la rue à l'autre, qu'elles se touchent quelquefois, et que le plus souvent elles sont à portée de la main. Après avoir longé plusieurs rues qui me parurent presque désertes, nous arrivâmes à une maison très-agréablement située, au milieu de grands jardins, et où, jusqu'à nouvel ordre, nous établîmes notre résidence. »

Toutefois, ces jardins coupés de murs parallèles, à l'un et à l'autre côté desquels étaient adaptés des chenaux destinés à porter les eaux pluviales dans des réservoirs placés tout auprès, choquèrent beaucoup les idées et les notions que mistress Poole avait en horticulture ; elle fut sur le point de conclure qu'un jardin en Égypte ne valait pas la peine d'être cultivé. Comme la santé des enfants exigeait impérieusement qu'on leur fit respirer un autre air que celui de l'intérieur de la ville, il s'écoula quelque temps avant qu'on eût trouvé un

emplacement convenable. Au bout d'un mois, on prit à location une maison fort belle, située dans le quartier le plus salubre, et pour laquelle la redevance annuelle n'était que de 12 £ (300 fr.). Ce n'était pas cher, surtout si l'on réfléchit que la propriétaire portait le nom significatif et engageant de Lalah-Zar, c'est-à-dire Lit de tulipes. M. Lane, en parlant des habitations particulières du Caire, a décrit la distribution intérieure de celle-ci de la manière suivante :

« Au rez-de-chaussée, une cour à ciel découvert, autour de laquelle sont les chambres destinées aux domestiques mâles. Au premier étage, une galerie conduisant au harem, lequel consiste en deux pièces principales et trois autres petites chambres pavées en marbre, qui forment une antichambre, un boudoir et une salle de bains. L'étage supérieur se compose de quatre pièces, dont la plus grande donne sur une terrasse délicieuse qui domine de très-haut les maisons environnantes et qui sert de salle à manger. »

Mais à peine la famille anglaise se fut-elle installée dans sa nouvelle résidence, qu'on s'aperçut que tout n'y allait pas comme il fallait. Les deux servantes égyptiennes, Amineh et Zeyneth, disparurent ensemble sans avoir donné congé. Des bruits étranges se faisaient entendre pendant la nuit. On les attribua d'abord aux apprêts d'une noce qu'on devait célébrer dans une habitation voisine ; mais, les réjouissances terminées, ces bruits mystérieux continuèrent. A la fin, on obtint du portier quelques explications à ce sujet. Suivant lui, le logis était hanté par un 'Efreet (esprit ou revenant), en conséquence d'un meurtre que l'ancien propriétaire avait commis sur un pauvre marchand et deux filles esclaves. Ce propriétaire en mourant avait légué cette demeure à Lalah-Zar, avec clause de reversion au profit de certaine mosquée, sans doute dans le but d'expié son crime. Une des victimes avait été assassinée tandis qu'elle était au bain. C'était son esprit qui, du soir au matin, parcourait la maison, chaussé de lourds patins de bois, pareils à ceux qu'on met avant d'entrer dans la baignoire

ou après en être sorti, frappant aux portes et murmurant des syllabes inintelligibles pour les habitants de cette terre. En vain Lalah-Zar s'était-elle efforcée d'apaiser cet esprit irrité en distribuant du pain aux pauvres, à l'intention du dernier propriétaire et sur sa tombe même ; l'esprit n'en continuait pas moins son vacarme nocturne, et déjà il avait contraint plusieurs locataires de déménager.

Sans ajouter foi à ce récit, les locataires actuels commençaient à se repentir de leur choix. On trouvait, le matin, devant la porte, des charognes que les voisins y avaient jetées pendant la nuit en signe d'imprécation. On ne pouvait se procurer dans la ville aucune servante, attendu qu'il était généralement reconnu que la fréquentation d'un 'Efreet livre une femme au pouvoir du démon. Sur ces entrefaites arriva l'époque du Ramadan, et, comme pendant toute la durée de cette solennité les esprits sont enchaînés, la famille de mistress Poole eut un moment de répit. Elle se flattait que l'hôte importun avait quitté la place ; mais c'était un esprit entêté et rancuneux ; car, à l'expiration du Ramadan, il recommença son tapage de plus belle ; et le portier, qui avait tenu bon jusque-là, battit en retraite devant lui. Un autre lui succéda. Cet autre ne dormit pas plus tranquille, ou plutôt il ne dormit pas du tout. Chaque nuit il apercevait le fantôme qui se promenait dans la galerie, et il entendait le bruit retentissant de ses pas. Vexé à la fin d'être ainsi troublé dans son sommeil, il demanda la permission de faire feu sur cet ennemi de son repos, alléguant que c'était le vrai moyen de mettre en fuite les 'Efreet. On lui accorda cette permission, en lui enjoignant toutefois de ne tirer qu'à poudre. Vers le milieu de la nuit suivante, la maison fut réveillée par la détonation d'un pistolet. La force de la décharge annonçait assez que, contrairement aux ordres donnés, l'arme avait été chargée à balle ; en même temps on distingua la voix du portier, criant de toutes ses forces : « Je l'ai touché ! il est à bas ! » On se lève, on accourt, dans la ferme persuasion que quelqu'un avait été tué ou blessé : on trouve

le portier seul dans la galerie, brandissant son arme, et les traits illuminés par la joie du triomphe. On l'interroge, et voici ce qu'il répond :

« Je l'ai vu traverser la galerie et je lui ai demandé : Faudra-t-il que nous quittons cette maison, ou est-ce vous qui la quitterez ? Ce sera vous, m'a-t-il répondu, et il m'a jeté de la poussière dans l'œil droit ; preuve que c'était un 'Efreet. Alors il a glissé jusqu'à l'angle que vous voyez ; je l'observais avec attention ; il était grand et tout blanc. J'ai recueilli mon courage et j'ai fait feu sur lui ; il est tombé du coup ; et quand la fumée s'est dissipée, voilà ce que j'ai trouvé par terre devant moi. »

En parlant ainsi, il ramassa quelque chose qui ressemblait beaucoup à une vieille semelle de soulier ; cet objet, quel qu'il fût, était percé en plusieurs endroits et à moitié calciné. Le portier, nullement déconcerté d'une pareille trouvaille, déclara que, toutes les fois qu'un esprit était détruit, il ne laissait pas d'autre trophée aux mains de son vainqueur ; et l'opinion publique était d'accord avec cette assertion.

Nos lecteurs la rejeteront sans doute : ils partageront le scepticisme que mistress Poole montra sur ce point ; mais voici qui dérangerait la théorie du digne portier, lequel croyait fermement avoir débarrassé la maison du fantôme, et s'être assuré à lui-même un sommeil désormais non interrompu. Le bruit mystérieux, après avoir cessé pendant quelque temps, recommença avec plus de violence qu'auparavant. La famille de mistress Poole, en dépit de son incrédulité, fut contrainte de sortir de cette maison, d'où l'esprit opiniâtre ne voulait pas déguerpir. Les locataires qui lui succédèrent dans ce lieu maudit furent encore plus maltraités. Six familles, dans l'espace de six semaines, furent obligées d'abandonner la place : des mains invisibles brisèrent leurs fenêtres et fracassèrent leur vaisselle ; et cela, non-seulement pendant la nuit, mais même en plein jour. « Et maintenant, ajoute mistress Poole, ce mystère reste encore à expliquer : tout ce que j'en puis dire, c'est que c'est au moins une chose fort étrange. »

Au milieu des embarras occasionnés par les visites de ce fantôme, malgré les ennuis d'un déménagement, et surtout malgré l'inconvénient des mouches et des insectes, mistress Poole s'était peu à peu familiarisée avec le climat de l'Égypte, avec le langage et les mœurs du pays. Chose extraordinaire pour une Anglaise ! elle avait adopté pour ses repas les coutumes égyptiennes, et elle portait le costume des dames turques avec une telle aisance, que, sous ce déguisement, elle assista sans être reconnue à la procession solennelle du *Mahmal*. On sait que cette procession précède le départ de la grande caravane qui se rend chaque année à la Mecque ; que c'est un temps de saturnales pour les jeunes gens du Caire, et qu'il leur est permis, dans cette occasion, de maltraiter tout juif ou tout chrétien qu'ils rencontrent sur leur passage. Accompagnée d'un vieux musulman, ami de son frère, mistress Poole avait aussi pénétré dans les principales mosquées du Caire, notamment dans celle d'Hasaneyn (ainsi nommée des deux petits-fils du prophète, Hasan et Hoseyn), et dans celle de Zamé-el-Azhar, qui sont les deux édifices les plus révéérés de la ville. La dernière est tout à la fois ce que nous appellerions la cathédrale du Caire, et le siège de l'université mahométane ; elle contient des *riwaks* ou appartements dans lesquels sont reçus des étudiants de toutes les nations. La plupart sont nourris aux frais de la mosquée : on y voit des jeunes gens venus des différentes parties de l'Égypte, des Arabes de la Mecque et de Médine, des Syriens, des Magherbehs ou indigènes de l'Afrique centrale, des Tunisiens, des Algériens, des Européens, des Asiatiques, et enfin des Persans et des Indiens. Chaque nation, chaque contrée a son quartier particulier. « Rien ne m'a plus intéressée que la visite de l'Azhar, dit mistress Poole. Chaque chambre dans laquelle j'entrais m'offrait une nation différente, et comme il est extrêmement difficile à un chrétien, et surtout à une dame chrétienne, d'obtenir accès dans ce lieu, je suis fière d'avoir eu ce privilège. »

Il lui fut encore permis de visiter le *Maristan*, ou hospice des aliénés. C'est peut-être, dans ce genre, l'établissement le

plus ancien du monde, puisqu'il fut fondé en 1284, par le sultan Kalaoon. Mais laissons parler Mrs. Poole :

« Dès que nous eûmes pénétré dans le passage qui conduisait aux cabanons, nos oreilles furent frappées des sons les plus discordants. Les fous étaient enchaînés comme des bêtes féroces dans des cellules séparées ; les hommes occupaient une cour, les femmes une autre. Chaque cellule était éclairée par une lucarne grillée. On n'y voyait ni sièges ni lits ; la terre nue en tenait lieu. Plusieurs de ces pauvres gens, surtout dans le quartier des femmes, n'avaient absolument rien pour couvrir leur corps, et on les laissait dans cet état sans renouveler les vêtements qu'ils avaient probablement détruits, et sans cacher, du moins, le spectacle de leur nudité. Du reste, les aliments qu'on leur distribuait paraissaient être en quantité suffisante, et comme ces malheureux n'avaient pas l'air de craindre leurs gardiens, j'en conclus qu'ils étaient traités avec douceur. A l'époque où je visitai l'établissement, il était sur le point d'être fermé. On devait transporter les fous dans un autre hôpital, et les placer sous les soins et sous la direction du célèbre médecin français Clot-Bey. »

Selon M. Urquhart, la langue turque est la seule en Europe qui, dans le mot *harem*, ait un synonyme pour le mot *maison*. Mais le premier a un sens beaucoup plus étendu. Le même auteur a écrit dans son *Esprit de l'Orient* (*Spirit of the East*) : « Pour se faire une idée d'une femme turque, il faudrait que le lecteur se représentât, s'il est possible, une femme entièrement dénuée de vanité et d'affectation, simple et naturelle, et conservant jusque dans le complet développement de ses charmes les manières gracieuses et ingénues de l'enfance. » Ce langage est celui d'un enthousiaste, qui admire tout ce qui appartient à l'Orient, et qui, dans sa prévention, n'y voit les choses que du beau côté. Nous sommes cependant forcés d'avouer que mistress Poole est assez d'accord avec lui sur ce point. Ce qu'elle rapporte de la grâce et de l'amabilité des dames égyptiennes confirme à plusieurs égards le portrait que M. Urquhart nous a tracé. Elle nous apprend que, si elle

fut admise dans les premiers harems du Caire, si elle y fut traitée sur le pied de la plus étroite intimité, elle le doit en grande partie à la recommandation de mistress Sieder, la femme du missionnaire résident anglais. Nous sommes fondés à croire que la recommandation du nom de son frère, et l'estime générale dont il jouit en Orient, ne contribuèrent pas peu à ce bon accueil.

Quoi qu'il en soit, mistress Poole, dans des relations sociales d'un genre si nouveau pour elle, montra beaucoup de tact. Nous avons dit qu'elle avait adopté le costume des dames turques, soit chez elle, soit dans les visites qu'elle faisait aux femmes de la classe moyenne. Ce costume est admirablement approprié au climat. « Mais, remarque-t-elle, lorsque je me rendais chez des dames d'un haut rang, j'avais soin, sous mon amazone égyptienne, de porter le costume européen. Habillée à la turque, j'aurais été astreinte à une formule de salut dont l'humilité par trop grande ne me convenait pas; tandis qu'en me présentant avec mon titre et mon costume d'Anglaise, j'étais traitée par les femmes de la première classe, non-seulement comme leur égale, mais même comme placée au-dessus d'elles. »

C'est ainsi qu'en arrivant au harem de Habeed Effendi, l'ex-gouverneur du Caire, elle fut reçue à la porte du premier appartement, « et en descendant de son âne, » par la fille aînée du maître de la maison, laquelle s'empressa de la débarrasser de sa mante, et la fit asseoir sur le divan à la droite de sa mère, cousine du dernier sultan Mahmoud. Or, chez les familles riches, un pareil office est ordinairement rempli par une esclave, à moins qu'il ne s'agisse d'une personne de la plus haute distinction. Mais poursuivons notre récit. La seconde fille de Habeed Effendi vint ensuite saluer mistress Poole, qui nous décrit son costume en ces termes : « Elle portait sur la tête un fichu noir roulé autour d'un tarboosh (fezam rouge); une rangée de brillants magnifiques ornait le côté droit de cette coiffure et s'étendait sur une partie du front. Au sommet de la tête, et un peu du côté gauche, elle avait un nœud de dia-

nants, au milieu duquel passait une touffe de cheveux qui, d'après leur position, devaient être artificiels. Le tarboosh était, suivant l'usage, garni d'un gland de soie bleue ; mais cet appendice, au lieu de former une seule touffe, se divisait en deux, qui flottaient sur l'une et l'autre épaule. La veste et les longs pantalons étaient d'étoffe indienne brodée de fleurs noires. Un châle de Cachemire de la plus grande beauté s'enroulait autour de la ceinture, et le cou était orné de plusieurs rangées de grosses perles entrecoupées de grains d'or. La manière dont cette jeune dame semblait avoir pris à tâche de se défigurer nuisait à sa riche toilette. Elle s'était peint les sourcils avec du *kohl*, et une large raie noire, tirée de l'un à l'autre, faisait qu'ils se confondaient en un seul. C'était d'un effet très-désagréable. Du reste, l'usage du *kohl* est répandu parmi toutes les classes. Quelques femmes savent l'employer avec beaucoup d'intelligence et de délicatesse. Celle-ci avait été moins heureuse : pour avoir trop chargé ses sourcils, elle avait ôté à ses traits toute leur expression naturelle. »

La suite de l'entrevue ne démentit point l'accueil empressé qui avait été fait à mistress Poole. Lorsque des esclaves eurent servi à la ronde les rafraîchissements d'usage, c'est-à-dire les confitures et le café, la fille aînée de Habeed Effendi, passant un de ses bras autour du cou de l'étrangère (ce qui revient chez nous à prendre quelqu'un par le bras), la conduisit à travers les différents appartements que renfermait la maison. Au moment du départ, elle s'apprêtait à lui replacer sa mante sur les épaules, mais sa sœur cadette lui représenta qu'elle avait déjà eu la bonne fortune de recevoir leur hôtesse à son arrivée et de s'acquitter envers elle d'un office de ce genre. Il était juste que ce fût son tour.

Pendant tout le temps que mistress Poole résida au Caire, elle entretint avec la famille Habeed Effendi les relations les plus amicales. Les marques d'honneur qu'on lui prodiguait l'embarrassaient même quelquefois. Ainsi, dès la seconde visite, la maîtresse de la maison, la cousine du grand sultan Mahmoud, voulut absolument lui céder la place qu'elle occu-

paît sur le sofa et elle s'assit au-dessous d'elle. Les dames de ce harem étaient parfaitement au courant de ce qui se passait dans le monde. Elles avaient entendu parler de la relation que mistress Dawson Damer avait publiée de son voyage en Égypte, et elles étaient fort curieuses de savoir ce qu'elle avait dit à leur sujet. Les termes élogieux qui les concernaient leur ayant été traduits, elles s'en montrèrent extrêmement flattées. Mistress Poole professe une estime particulière et une vive amitié pour la fille aînée de Habeed Effendi (1). « Parmi toutes les femmes que j'ai eu occasion de voir en Orient, dit-elle, aucune ne l'égale pour l'amabilité, la douceur, la parfaite raison. Elle joint à ces avantages celui d'un esprit cultivé. » Mistress Poole fit pour ses nobles amies une copie coloriée du portrait du sultan actuel, d'après une gravure que contient le livre de mistress Damer. Cette copie excitait l'admiration de toutes les dames égyptiennes qui venaient en visite. Elles embrassaient l'image révérencée avec une dévotion singulière, et, sans la glace qui la protégeait, elles en eussent effacé les couleurs avec leurs lèvres. Les relations politiques de la Turquie avec la Russie et l'Angleterre étaient souvent le texte de la conversation. Un jour le discours tomba sur la concession récemment arrachée à la Porte, et en vertu de laquelle les personnes converties au mahométisme peuvent revenir à leur ancienne croyance sans être molestées : les Turcs ont essayé bien des humiliations ; mais aucune n'a blessé davantage leur orgueil. « C'est l'accomplissement de la prophétie ! s'écria la femme de Habeed Effendi avec véhémence. Quand j'étais enfant, on m'enseigna que cette même année verrait se préparer une catastrophe qui demanderait trois ans pour éclater ; » et comme elle était sincèrement attachée à sa croyance, elle trouva des ac-

(1) Mistress Damer a aussi rendu justice aux aimables qualités de cette jeune dame. Elle nous l'a décrite comme une sorte de *chanoinesse* turque qui avait renoncé au mariage afin de se dévouer uniquement à sa mère. Ce fait, s'il est exact, est peut-être sans exemple en Orient. Toutefois le silence que garde à cet égard mistress Poole nous donne lieu de supposer que mistress Damer a été mal renseignée.

cents pathétiques pour en déplorer la chute prochaine. En effet, d'après une opinion généralement répandue dans tout l'Orient, le nombre 1260 (l'année 1260 de l'hégyre venait de s'achever) renfermait une combinaison mystérieuse et fatale qui présageait le commencement de la fin de l'islamisme et peut-être du monde. Or, le Coran perdait sa vieille suprématie ; c'était le signe précurseur de ce grand cataclysme (1).

Les avantages résultant du costume anglais pour la femme qui le portait parurent dans toute leur évidence le jour où, par les soins de madame Siedler, mistress Poole fut présentée à la fière Nezleh Hanum, fille de Méhémet-Ali. Cette dame, qui était veuve, habitait un palais situé sur les rives du Nil, au milieu des plantations d'Ibrahim. On le nomme le Kasr-ed-Duberah ; c'est la résidence ordinaire de toutes les femmes de la famille du vice-roi. Mistress Dawson Damer a tracé un portrait fort peu flatteur de cette princesse. Elle nous l'a représentée exerçant à l'égard de ses serviteurs une cruauté égale à celle que déployait son époux le destedar Mohammed bey ; mais mistress Poole, en sa qualité d'Anglaise, n'eut point à souffrir de l'humeur altière de Nezleh Hanum. Bien que celle-ci fût gravement indisposée, elle voulut que l'étrangère fût admise dans sa chambre à coucher, et elle l'accueillit avec le plus aimable sourire. Le plus jeune fils du pacha, Mohammed-Ali bey, enfant âgé de neuf ans, se tenait assis sur un coussin aux pieds de sa sœur, et conversait en français avec la visitieuse. Sa mère et d'autres dames s'étaient placées à la gauche de cette dernière. Il se trouva que c'était le quatrième jour de la fête du grand Beïram, et il était d'usage qu'à cette occasion toutes les dames du Caire qui avaient leurs entrées vinsent rendre leurs hommages à la princesse. Elles entrèrent donc en silence, les yeux baissés, et s'approchèrent pour bai-

(1) Vers l'année 1260 de notre ère, une croyance semblable s'était répandue dans toute la chrétienté. Comme chez les Turcs, elle avait pris sa source dans les deux périodes mystiques dont il est question au onzième chapitre de l'Apocalypse.

ser la main et le bas de la robe de l'auguste malade, après quoi elles se retirèrent sans avoir articulé une syllabe, sans avoir levé leurs regards sur sa face. De son côté, elle n'adressa la parole à aucune, elle ne daigna pas répondre par un signe de tête à leur profond salut. Elle eut à peine l'air de s'apercevoir de leur présence. Cette étiquette sévère est observée non-seulement lorsque la princesse est malade, mais encore dans toutes les réceptions. « Pendant ce temps-là, ajoute mistress Poole, je jouissais de mon titre d'Anglaise : tant que dura ma visite, Nezleh Hanum s'entretint familièrement avec moi, et me traita sur le pied d'une égalité parfaite. Lorsque je me levai pour prendre congé, on m'offrit une seconde coupe de sorbet. C'est toujours une grande marque de considération. Plusieurs dames me reconduisirent jusqu'à la porte du harem, et la trésorière de la princesse m'apporta de sa part un mouchoir brodé. »

Ce ne fut pas la seule fois que mistress Poole visita le palais de Kasr-ed-Duberah. Accompagnée de son fidèle chaperon, madame Siedler, elle y assista à une fête que donnaient les femmes de la famille du pacha. Cette fête lui fournit l'occasion de lier connaissance avec la mère de Mohammed-Ali bey et une autre femme de Méhémet-Ali. Toutes deux étaient jeunes, l'une belle et majestueuse, l'autre jolie et tout aimable. Mistress Poole supposait que c'étaient les deux seules femmes légitimes du pacha ; mais, dans une visite subséquente qu'elle fit au harem de la citadelle, elle fut présentée à une troisième, la mère de Haleem bey, et elle croit que le nombre de quatre, permis aux croyants par la loi du prophète, avait été complété. « Ces dames, en y joignant la fille de Méhémet-Ali, la veuve de Toosoon (fils décédé du pacha, et dont Abbas est le successeur désigné), et la nourrice d'Abbas, furent, avec la dame anglaise, les seules qui se mirent à table. La veuve de Toosoon pacha, comme la plus âgée, ouvrit la marche vers la *salle à manger*, et s'assit à la place d'honneur. La table était en argent, de forme circulaire, et chargée d'une foule de petits plats également en argent, lesquels contenaient des

crèmes, des gelées, etc. Des bouquets de fleurs étaient disposés avec goût parmi les mets, et produisaient un effet très-heureux. Un quartier d'agneau occupait le centre de la table. Il fut relevé par une étuvée à laquelle succédèrent des légumes qui furent suivis de crèmes, de confitures de toute espèce. Les plats paraissaient et disparaissaient avec une rapidité merveilleuse, le plus souvent sans qu'on y eût touché. Des dames restaient debout derrière nos sièges, armées de chasse-mouches dont le mouvement opérant une ventilation agréable. Un peu plus loin, une trentaine de jeunes filles, dont la parure faisait mieux ressortir la beauté, formaient un demi-cercle. Celles qui étaient près de la porte tenaient de larges plateaux d'argent, sur lesquels des esclaves nègres venaient déposer les mets. » Pendant le repas, la veuve de Toosoon pacha fit passer à plusieurs reprises à mistress Poole les morceaux qu'elle jugeait devoir être de son goût. C'est, aux yeux des Orientaux, une de ces attentions flatteuses qui prouvent l'estime qu'on fait des personnes. Enfin, notre auteur fut invitée à assister à un mariage qui devait se célébrer prochainement, et pour lequel on préparait de grandes réjouissances dans le harem.

Quoique le costume des princesses ne différât pas essentiellement de celui des dames qui composaient la famille de Habeed Effendi, mistress Poole a jugé nécessaire de le décrire; d'autant plus que le palais de Kasr-ed-Duberah décidait des modes et donnait le ton au reste de la ville. Voici donc ce qu'elle écrit sur ce point important : « Les princesses étaient vêtues d'une longue veste ou redingote (*yelek*) qui leur descendait, avec beaucoup de grâce, jusqu'aux pieds, et traînait même derrière elles sur le tapis; la chemise était en gaze de soie, en belle mousseline, ou en crêpe brodé d'un tissu très-fin; les manches n'étaient pas attachées au poignet. Le *shintiyan* (ou pantalon) était extrêmement large et d'une autre étoffe que le *yelek*; il était fait de riche brocart, de mousseline à larges fleurs ou de crêpe de Chine, et même de satin et de gros-de-Naples; au contraire, les diverses étoffes qu'on avait adoptées pour le *yelek* étaient des étoffes unies ou à pe-

tites raies. Les dames de distinction portent toujours un châle de Cachemire roulé autour de leur ceinture; le plus souvent ce châle est de couleur rouge; ceux des princesses étaient bordés d'un petit filet d'or, avec des franges de même nature. Les tarboosh et les parures en diamants offraient à peu près la même chose que ce j'ai déjà décrit; seulement les cheveux, sur le devant de la tête, étaient coupés très-courts et ramenés sur les sourcils, ce qui est de l'effet le plus disgracieux, à moins qu'ils ne frisent naturellement; le reste de la chevelure était disposé en plusieurs petites tresses très-longues, relevées de chaque côté par-dessus le fichu. Dans les harems turcs, les jeunes filles et les esclaves blanches laissent souvent pendre leurs cheveux sur leurs épaules; mais il n'y a pas de coiffure plus jolie que celle des dames arabes, dont les longues tresses flottant sur leurs épaules, semblent se prolonger au moyen des lacets de soie qu'elles y attachent, et sont entremêlées d'une foule de petits ornements en or semblables à des paillottes ovales, et qui s'harmonient mieux que toute autre chose au costume oriental.

Les harems des riches et des grands personnages sont généralement entourés de hautes murailles qui les protègent contre les regards curieux des voisins. Un vigilant *bouwab* ou gardien se tient à la porte extérieure; au-dedans, des eunuques font sentinelle auprès des rideaux massifs qui recouvrent la porte d'entrée de l'intérieur du harem. Malheur au téméraire qui oserait franchir cet obstacle et pénétrer au delà! L'usage n'admet dans ce séjour ni clefs ni serrures; les portes qui servent de communication entre les divers appartements ne sont jamais fermées: c'est l'étiquette qui le défend. Ainsi, des babouches posées à terre devant le rideau d'une chambre annoncent à l'époux que sa femme reçoit des visiteuses et qu'il ne doit point se montrer; il arrive même, dit-on, que ce moyen d'exclusion est mis en pratique pendant plusieurs jours consécutifs, sans que le banni ait le droit de récriminer. Beaucoup d'Européennes trouveraient cela fort commode.

La préséance, parmi les habitantes d'un harem, ne se règle

pas d'après les lois qui régissent la société en Europe ; c'est un système tout différent. Comme M. Urquhart l'a fort bien remarqué, ce précepte de l'Évangile—« Tu abandonneras ton père et ta mère pour te consacrer à ta femme »—n'a point été introduit dans le Coran. La femme légitime, chez les Orientaux, n'est point la maîtresse du logis : elle n'est que la fille de la mère de son époux ; à celle-ci appartient le titre de *hanum* ou maîtresse, et elle le conserve jusqu'à sa mort. Après elle, les sœurs du mari prennent la préséance sur sa femme, qui n'est regardée que comme leur sœur cadette. Dans le cas où il y a plusieurs épouses légitimes, la première en date ne perd sa prééminence sur les autres que si elle n'a pas donné d'enfants à son mari, et elle cède le pas à celle qui est devenue mère. Toutefois, parmi les hautes classes de la société, chaque femme a son appartement et une suite de domestiques qui ne sont que pour elle ; souvent même chacune habite une maison séparée, mais qui, comme celles des autres femmes, est renfermée dans l'enceinte du harem.

Dans les grands harems, l'épouse qui jouit du titre et des privilèges d'*hanum*, a quatre esclaves principales qui sont attachées à son service particulier : deux sont d'un certain âge ; leur mission se borne à lui tenir compagnie ; la troisième remplit les fonctions de trésorière ; la quatrième, de sous-trésorière. Après ces quatre dignitaires, viennent celles qui sont chargées de présenter les pipes, le café, les sorbets et les confitures ; chacune d'elles a ses subordonnées. Les dernières par le rang président aux soins de la cuisine : ce sont pour la plupart des négresses. Quant aux esclaves blanches, mistress Poole a remarqué parmi elles de véritables types de beauté : plusieurs réalisaient les descriptions qu'on nous a faites des Géorgiennes et des Circassiennes tant vantées. Pour bien comprendre la position qu'elles occupent auprès de leurs maîtres et de leurs maîtresses, il faut se reporter à certaines pages des *Mille et une Nuits* ; à cet égard, les mœurs des harems orientaux sont restées à peu près les mêmes. Ces esclaves blanches, bien qu'enlevées de très-bonne heure à la tendresse

de leurs parents, trouvent comme une autre famille chez ceux auxquels elles sont vendues. Elles se montrent, en général, gaies et contentes de leur sort : mistress Poole n'en a vu que deux qui regrettassent la maison paternelle.

Indépendamment de la préparation des sorbets et d'autres soins domestiques, on les emploie à des ouvrages de broderie; elles y excellent, et il sort de leurs mains de véritables petits chefs-d'œuvre de goût et de délicatesse. Les gracieuses fantaisies de leur aiguille rivalisent avec celles de l'architecture arabe. Très-peu savent lire et écrire; les dames du plus haut rang partagent cette ignorance. Cependant il y a des exceptions, parmi lesquelles la famille accomplie de Habeed Effendi est une des plus frappantes. Mistress Poole a connu une autre famille de ce genre : le fils de la maison avait été élevé à Paris, et, sous sa direction, ses sœurs avaient appris à lire et à comprendre non-seulement les livres écrits dans leur langue, mais encore les poètes italiens.

La surveillance exercée sur les jeunes esclaves blanches ne peut guère se comparer qu'à celle qui est pratiquée dans les couvents : la moindre infraction aux règles de la modestie est suivie de châtimens cruels; quelquefois même la coupable est mise à mort. Celles qui mènent une conduite irréprochable sont souvent mariées par leurs maîtres à des hommes très comme il faut, et ces mariages, dans les grands harems, donnent lieu à des fêtes magnifiques. Toutefois, si une esclave blanche a été honorée des caresses de son maître, si, surtout, elle a eu du lui un enfant, elle fait pour ainsi dire partie de la famille : il est extrêmement rare qu'on la congédie, et, d'après la loi, on ne peut pas la vendre. C'est un avantage qu'elle a sur l'épouse légitime, contre laquelle le mari peut toujours demander le divorce, et cela sans alléguer aucune raison justificative, et suivant le caprice du moment.

Les femmes qui appartiennent aux classes moyennes et inférieures de la société ne vivent pas dans une réclusion aussi rigoureuse : elles fréquentent les bains publics; il leur est permis de se visiter entre elles; mais la faculté qu'elles avaient

autrefois de parcourir les boutiques et les bazars leur a été retirée. La lecture des *Mille et une Nuits* aura sans doute révélé aux maris turcs que cette faculté était un abus. Des marchandes apportent dans les harems les objets qu'on leur a demandé à acheter. Une coutume qui est restée en vigueur et qui est universelle, du moins parmi les hautes classes, c'est celle de se marier sans que, de part et d'autre, on se soit vu, et sans qu'on se connaisse. On fiance les jeunes gens des deux sexes dès l'âge le plus tendre : ainsi une dame égyptienne demandait sérieusement à mistress Poole si son fils, enfant de treize ans, était marié. Il résulte fréquemment de ces unions prématurées que l'époux se conduit en despote avec l'enfant inexpérimentée qu'on lui livre, et qu'il la traite comme une esclave et non comme sa compagne. A ce sujet, notre auteur raconte un trait assez original et dont elle fut témoin. Une jeune fille ayant injurié un Turc, celui-ci, perdant patience, lui dit : « Quand je serai un peu plus riche, je t'épouserai pour te punir. » Ne voilà-t-il pas une menace bizarre et un singulier moyen de vengeance ? C'est qu'en effet les femmes et les esclaves ont trop souvent à souffrir de la grossière brutalité de leur seigneur et maître. Mistress Poole affirme le fait après avoir longtemps refusé d'y croire. Elle cite deux exemples de pauvres femmes qui, battues avec la dernière violence, en sont mortes : il est vrai de dire que dans ces deux cas les bourreaux étaient des Cophtes, gens qui, malgré les pieux efforts des missionnaires, ressemblent moins à des chrétiens que les musulmans.

L'anecdote suivante fera juger si l'éducation qu'on donne aux jeunes garçons est propre à adoucir ces mœurs cruelles. « J'étais en visite chez la femme d'un Égyptien qui est préposé à la garde du tombeau de la famille de Mehemet-Ali, lorsque le fils de la maison, enfant qui marchait à peine, nous fut amené. Sa mère, en le voyant, demanda un bâton à une esclave. « Un bâton ! m'écriai-je ; eh ! mon Dieu ! qu'en voulez-vous faire ? — Battre ce chat qui dort sur le tapis. — Et pour quoi le battre ? — Pour amuser mon fils. » J'intercedai en fa-

veur du chat, comme on peut bien le penser ; mais la dame dit tout bas : « Soyez tranquille ; je ne lui ferai aucun mal ; je l'aime trop pour cela. » Ce beau projet fut mis à exécution ; la dame leva le bras avec un grand effort apparent et eut l'air de décharger un coup terrible sur l'animal. Celui-ci ne fut même pas touché ; mais il prit l'alarme et s'enfuit au grand contentement du marmot. Un instant après, la judicieuse mère ordonna à une de ses esclaves de s'agenouïller et de tendre la tête pour recevoir le *kurbaj*. L'esclave, dressée à ce manège, obéit en simulant de son mieux les plaintes, la souffrance, les pleurs d'une personne qui reçoit la bastonnade, et l'enfant se délectait à ce spectacle où il croyait voir une réalité. Sa mère avait complètement réussi : il s'amusait beaucoup..... Or, elle lui demande, que doit-on attendre d'un enfant à qui de telles leçons sont données ? Qu'il devienne homme, et, avec lui, les femmes et les chats auront beaucoup à souffrir... »

Du reste, les enfants, dans l'occasion, ne sont pas mieux traités que les esclaves. M. Lane, ému de pitié par les cris des victimes et le bruit des coups, s'interposa plus d'une fois pour demander qu'on mît fin à ce supplice barbare. Son intervention fut presque toujours bien accueillie ; les parents lui répondaient, de la manière la plus polie et avec force saluts, qu'à sa considération ils voulaient bien faire grâce au coupable. Il vit un jour une vieille femme qui, pour châtier son petit-fils, lequel avait commis un léger larcin, avait eu recours aux services d'un *bâtonneur* de profession. Cet homme avait lié, au moyen d'une corde, les bras et les jambes de l'enfant, et il le frappait avec un gros bâton, tandis que la mégère lui criait incessamment : « Encore ! encore ! » Les remontrances énergiques de M. Lane purent seules faire lâcher prise à ces bourreaux : et cette même femme troublait chaque lundi le voisinage de ses lamentations, en déplorant la mort de son fils unique, le père de l'enfant qu'elle maltraitait avec tant de cruauté ! Après tout, de pareils exemples de brutalité se rencontrent chez tous les peuples : ils ne sont point particuliers à l'Égypte, et l'on aurait tort de juger des mœurs de ce pays sur quelques

faits isolés. *Mistress Poole*, en les mentionnant, n'y a sans doute pas attaché beaucoup de conséquence. Elle rend pleine justice à l'esprit de mutuelle bienveillance qui anime les classes pauvres de la population, et qui les porte à s'entr'aider et à souffrir leurs maux avec patience; elle déclare que les femmes, notamment celles des classes supérieures, sont les meilleures des mères. Comme la crainte de ce qu'elles appellent le *mauvais œil* ne les quitte jamais, et que, suivant elles, cette influence maligne peut résulter d'un mot, d'un regard, il est extrêmement hasardeux de leur parler de leurs enfants, de les regarder en leur présence et de faire la moindre allusion à ce sujet. *Mistress Poole* ayant un jour félicité une dame sur la santé florissante et l'excellente constitution de son fils aîné, celle-ci, alarmée au dernier point, témoigna aussitôt l'anxiété la plus vive, et invoqua à plusieurs reprises le nom du prophète comme pour conjurer les effets du mauvais œil. *Mistress Poole*, que cette scène amusait beaucoup, eut toutes les peines du monde à calmer la pauvre mère et à lui persuader que ses terreurs étaient chimériques.

Les coutumes des Orientaux étant réglées sur des principes qui diffèrent totalement des nôtres, nos touristes les plus expérimentés ne peuvent guère se préserver de ces sortes de *gaucheries*. Ils en commettent de fort amusantes : en voici une que *mistress Poole* raconte. Un voyageur nouvellement arrivé d'Europe rendait visite à un riche Égyptien ; après les pipes et le café, on servit des sorbets, et la première tasse fut offerte à l'étranger. Or l'esclave qui la présentait portait sur le bras une serviette brodée ; l'Européen considéra la soucoupe, puis la serviette, et présumant sans doute qu'il s'agissait de quelque ablution orientale, il trempa le bout de ses doigts dans l'une et les essuya avec l'autre. Le fait suivant accuse à la fois chez leurs auteurs l'ignorance et le manque d'éducation : deux Francs, vêtus d'un costume moitié oriental et moitié européen, avaient pénétré dans le palais du pacha. Après avoir traversé une longue enfilade de pièces sans rencontrer personne, ils arrivèrent à la chambre à coucher du vice-roi, lequel en ce

moment était à moitié nu, et ils y entrèrent. Quoique très surpris d'une pareille visite, il conserva ce sang-froid qui distingue les Turcs : il appela son drogman et lui ordonna de demander aux deux intrus en quel pays ils avaient acheté leurs tarbooshs. La réponse fut : « A Constantinople. — Et bien ! répliqua le vieux pacha, c'est là aussi sans doute qu'ils ont pris leurs manières. » Un peu confus malgré leur assurance, les deux Européens jugèrent qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de saluer le vice-roi et de se retirer.

Nous n'avons cherché dans l'ouvrage de mistress Poole qu'une description de l'intérieur des harems et le tableau des mœurs des femmes de l'Égypte ; nous ne dirons donc rien de ce récit qu'elle nous fait de son excursion aux pyramides, bien que ce récit renferme des détails très-instructifs. Les pyramides ne sont pas situées à une grande distance du Caire, et pourtant le trajet ne laisse pas d'être dangereux, surtout pour des femmes. Si elles sont jeunes et jolies, le péril n'en est que plus grand ; car les Bedaweés qui infestent cette contrée sont des gens fort peu scrupuleux. Quelques jeunes cavaliers de cette tribu s'approchèrent de l'escorte de mistress Poole dans l'espoir de pouvoir contempler à découvert le visage de cette dame : le voile qu'elle portait trompa leur attente. Comme ils s'éloignaient, mistress Poole les entendit parler d'une jeune Américaine qu'ils avaient rencontrée quelques jours auparavant, et dont la beauté les avait frappés ; ils regrettaient hautement de n'avoir pas massacré l'homme qui l'accompagnait (son mari ou son frère) et de ne pas l'avoir emmenée avec eux. « Heureusement pour nous autres voyageuses, ajoute mistress Poole, ces Arabes sans foi ni loi sont contenus dans le devoir par le bras puissant du vice-roi ; mais quand sa mort aura fait passer les rênes de l'administration à d'autres mains, la route des Indes à travers l'isthme de Suez n'offrira pas autant de sécurité qu'aujourd'hui. »

Il y avait au Caire une merveille qui partageait, avec les pyramides, l'étonnement et l'admiration des voyageurs européens : c'était le miroir magique du cheykh Abd el-Kadir el-

Maughrabi. Le cheykh Abd el-Kadir el-Maughrabi versait de l'encre dans le creux de la main d'un enfant arabe, et aussitôt l'on voyait s'y dessiner la tente aux sept fanons symboliques du sultan, et, devant cette tente, une foule d'hommes appartenant à tous les pays de la terre. La *Quarterly Review* elle-même, dont la sagacité en fait de mystères est si grande, tenta vainement d'expliquer celui-ci; et M. Lane, comme nous le voyons dans ses *Egyptiens modernes*, ne savait trop qu'en penser. Mais, hélas! mistress Poole nous apprend qu'on vient d'avoir le mot de cette énigme. Les deux esprits familiers du magicien, Turshoom et Turyshoom, se sont trouvés n'être qu'un seul et même individu, lequel individu n'était rien autre qu'Osman Effendi, interprète du consulat anglais. Ce respectable personnage jouait le rôle de maître des cérémonies dans les incantations du sorcier. Après avoir introduit et fait placer les curieux, il allait s'accroupir dans un coin où il demeurait muet et immobile; mais il n'est guère permis de douter qu'il ne servit d'agent principal dans l'œuvre de déception. Lui mort, le miroir merveilleux a perdu sa vertu; l'encre enchantée ne réfléchit plus un monde magique comme elle. Le vieux cheykh, pour amuser quelques voyageurs anglais et aussi pour leur soutirer de l'argent, a essayé, devant eux une de ces expériences dont la réussite lui donnait autrefois si peu de peine. Celle-là a échoué complètement; celles qui l'ont suivie ont eu encore moins de succès. Le vieux cheykh se désespère: sa réputation s'est évanouie comme les visions de son miroir. Il était le dernier représentant de ces magiciens fameux de l'Égypte qui dataient du temps des Pharaons; et voilà que leur race est éteinte et que l'Égypte n'a plus de sorcier!

Les notes de mistress Poole s'arrêtent brusquement en avril 1844; l'auteur ne dit pas pourquoi elle les a interrompues et si elle les reprendra. Espérons que l'ouvrage aura une suite et que ce sujet intéressant sera traité par elle dans toute son

étendue. On peut dire que, s'il ne l'est pas aujourd'hui, demain il sera trop tard. L'originalité des mœurs et des coutumes arabes s'efface de plus en plus, et le temps approche où il ne sera plus permis de les peindre d'après nature, et, en quelque sorte, sur le fait. De toutes les cités du Levant, à l'exception peut-être de Damas, la ville du Caire est celle qui a le mieux conservé le caractère arabe; mais les réformes incessantes du pacha et le passage des Européens, qui ont fait de l'Égypte la grande route de l'Inde, lui ôteront bien vite sa physionomie primitive. Déjà l'on y a construit un hôtel anglais; une proclamation récente du vice-roi ordonne de laver et de blanchir, tant au dehors qu'à l'intérieur, ces maisons noires et poudreuses sur lesquelles tant de siècles avaient passé. On répare les habitations en ruines ou on les vend, ou on les abat pour former des squares et des jardins sur l'emplacement qu'elles occupaient. Les *meshrabeyehs*, ou fenêtres se projetant au premier étage, sont prohibées; les *mastabahs*, ou sièges établis devant les boutiques, sont défendus. C'en est fait; la ville du Caire va devenir une cité à l'Européenne: elle perd tout ce qui lui donnait un aspect si pittoresque, l'ombre de ses rues étroites, le spectacle de ses marchands assis devant leurs boutiques, l'architecture arabe de ses maisons, et jusqu'à ses ruines qui servaient de transition aux sables envahissants du désert. Bien que ce soient là des améliorations, et des améliorations nécessaires, on ne peut s'empêcher de les regretter; car si une ville nouvelle, dans le genre de celles que nous connaissons, s'élève à côté des pyramides, une cité antique, d'un caractère original, d'une physionomie comme on n'en voit plus, s'efface et disparaît. Les amateurs du pittoresque diront que c'est dommage.

F. C. (*Blackwood Magazine.*)

Portraits Politiques.

ORATEURS CONTEMPORAINS (1).

LORD JOHN RUSSELL.

L'impartialité est une vertu bien rare dans les hommes politiques. Pour obtenir l'importance qui seule peut les élever au ministère, il faut qu'ils se fassent chefs de parti. Or, un parti, le mot l'indique, ne voit jamais qu'un côté d'une question, celui qu'il a intérêt à voir. Quelque honnête qu'il soit, la vérité lui échappe, car il agit dans un milieu obscurci de ténèbres qui lui en cachent la moitié. Comment jugerait il bien ce qu'il voit mal? il est donc forcément partial sans qu'on puisse lui en faire un reproche. Après tout, l'impartialité en politique est-elle bien une vertu? elle suppose nécessairement l'absence de passions: or, Diderot l'a dit avec raison, « les passions sobres font les hommes communs. » Et d'ailleurs dans un pays libre, régi par un gouvernement représentatif, où la constitution elle-même établit et consacre en quelque sorte une opposition régulière dans le parlement, ce que certains écrivains dénoncent à l'indignation publique comme l'esprit de parti, est peut-être une des plus précieuses garanties des droits et des libertés de la nation.

(1) Sous ce titre, le *Fraser's Magazine* annonce une série de portraits politiques dont la *Revue Britannique* s'empressera de reproduire les principaux.

Quoi qu'il en soit, l'esprit de parti a des limites qu'il lui est interdit de franchir. Combattez avec ardeur les opinions de vos adversaires politiques, c'est pour vous un devoir sacré; mais ne dépréciez pas leurs talents. Cette règle de conduite, nous l'adopterons dans ces études sur les hommes d'état et les orateurs contemporains; leurs opinions n'auront aucune influence sur notre appréciation. Que nous fassions leur éloge ou que nous les critiquions, nous ne jugerons que leurs qualités ou leurs défauts. A la chambre des communes, de même qu'à la chambre des lords, les hommes politiques accordent au mérite de leurs ennemis les plus acharnés le respect et l'admiration dont ils leur semblent dignes. Les combats qu'ils se livrent ajoutent encore à leur estime mutuelle: pourquoi la presse n'imiterait-elle pas cette générosité chevaleresque? pourquoi la critique politique ne deviendrait-elle pas aussi juste que la critique littéraire? Ce vœu que nous venons de former, nous allons essayer de le réaliser en traçant le portrait du chef reconnu du parti libéral dans la chambre des communes.

Lord John Russell doit, comme son grand rival, sir Robert Peel, son influence parlementaire à l'habileté avec laquelle il sait, qu'on nous permette ce mot, manier son auditoire. Il dédaigne, peut-être par nécessité, tous ces ornements extraordinaires qu'affectionnent les rhéteurs et les poètes. Jamais il n'essaye de s'élever dans ces hautes régions où le sentiment et l'imagination dominent presque toujours la raison, où les phrases remplacent trop souvent les idées; il manque, en un mot, de quelques-unes des qualités qui semblent indispensables au véritable orateur, et dont sont doués plusieurs de ses partisans, MM. Macaulay, Shiel, et même lord Palmerston; mais à la chambre des communes aucun whig n'exerce une plus grande influence sur les opinions ou sur la conduite de tous les membres de son parti. Sur toutes les questions, en général, aucun n'obtient de tous ses collègues une plus respectueuse et plus curieuse attention. A cet égard, il occupe certainement la première place après sir Robert Peel.

Les traits caractéristiques du talent de lord John Russell ne sont pas aussi marqués pour un observateur superficiel que ceux de sir Robert Peel. Sa vie politique a été beaucoup plus uniforme. Il n'a pas joué un rôle aussi important. Toutefois lorsqu'en jetant les yeux sur les bancs de l'opposition, on y aperçoit un si grand nombre d'hommes distingués, on ne peut plus douter que celui qu'ils ont nommé leur chef, d'un consentement unanime, n'ait sous certains rapports des titres sérieux à un pareil honneur.

Lord John Russell possède, en effet, presque au même degré que sir Robert Peel lui-même, l'art difficile d'imposer sa volonté à une assemblée. Il est dans plus d'un sens le rival de l'honorable baronet. Il lui dispute tout à la fois sa place, sa popularité, l'attention et la faveur de la chambre des communes. Pour lutter avec lui sur ce dernier terrain, il emploie les armes dont se sert son adversaire ; aussi obtient-il à peu près les mêmes triomphes ; mais la sphère de son influence est plus restreinte. Sir Robert Peel gouverne toute la chambre, lord John Russell ne se fait obéir que de son parti. Glorieuse victoire cependant, car ce parti se compose d'une foule d'éléments si contraires, et ses membres représentent des intérêts si divers, des opinions si variées, qu'il leur est difficile d'agir d'un commun accord. Au lieu de l'effrayer, ces obstacles semblent l'animer. Avec quelle habileté il les surmonte ! Il sait si bien flatter leurs faibles, caresser leurs préjugés, approuver toutes leurs idées favorites, choisir son point de ralliement, qu'il ramène avec lui au combat tous ces soldats indisciplinés et pour la plupart ennemis, qu'il les entraîne à sa suite partout où il veut les conduire, et que presque toujours il leur fait adopter par acclamation les mesures les plus contradictoires et les plus opposées aux principes dont ils se sont solennellement proclamés les défenseurs.

La présentation du bill de réforme immortalisera peut-être le nom de lord John Russell ; jusqu'alors il avait dû sa position parlementaire à sa famille. La mission que lui confia en 1830 le ministère whig de présenter le bill de réforme fut la

récompense des services de ses ancêtres. Mais à dater de cette époque mémorable, ou peu de temps après, il acquit dans la chambre des communes une influence personnelle. Les hommes qui occupaient les premières places le tinrent d'abord sur le second rang ; il ne s'en offensa pas, il ne chercha ni à les supplanter, ni à les dominer. Disciple honnête et sincère, il se contentait de répéter comme un écho les opinions de ses maîtres ; il eût craint d'avoir des idées qui lui appartenissent en propre. Les « principes whigs » composaient son *credo* politique ; son modèle parlementaire était Charles James Fox : il le déclarait en toute circonstance avec une sorte d'ostentation.

Mais, quand les grands hommes du ministère de la réforme eurent disparu de la scène politique ou furent passés dans les rangs de leurs anciens adversaires, de soldat lord John Russell devint un chef d'armée. Devait-il cette position à un avancement naturel ou à ses talents ? L'opinion publique eût été fort embarrassée de répondre à cette question. Mais à peine l'eut-elle prise, elle reconnut combien elle s'était trompée dans son premier jugement. Cette espèce de poupée aristocratique, qui paraissait n'avoir qu'un médiocre talent d'imitation, se montrait tout à coup douée de qualités brillantes et solides. A un caractère ferme, à un esprit observateur, le nouveau souverain des communes joignait une éloquence habile et un tact remarquable. En outre sa timidité l'avait abandonné. En prenant la direction des affaires publiques, en acceptant la responsabilité d'une pareille tâche, il semblait vouloir se débarrasser de tous les liens dans lesquels son parti le tenait encore enchaîné. Peu lui importeront désormais les traditions d'une école usée ! le présent et l'avenir l'occuperont plus que le passé. Il sera vraiment *lui* au lieu d'être seulement un *schig*. Sans doute ses discours se ressentent encore de l'éducation et des habitudes de sa jeunesse ; mais déjà un esprit plus indépendant et plus philosophique les inspire et les anime. A l'entendre, on sent que c'est un homme d'état qui parle, un ministre qui, avant de se former une opinion, consultera avec

soin, non plus les préjugés ou les intérêts de son parti, mais les nécessités de la situation et les besoins du peuple. Évidemment de grandes destinées l'attendaient.

Ce qui manque encore à lord John Russell pour égaler sir Robert Peel, c'est la faculté de se métamorphoser à volonté selon les nécessités de la situation. Sans doute, il connaît à merveille toutes les nuances des diverses opinions de son parti.

Bien qu'il soit un whig aristocratique, il peut sympathiser presque simultanément avec un économiste, un défenseur de la liberté du commerce, un avocat du suffrage universel et un dissident; mais que son théâtre parait étroit lorsqu'on le compare à la scène immense où sir Robert Peel joue au même moment les rôles si opposés qu'il a remplis durant sa longue carrière! Soit pudeur, soit timidité, lord John Russell n'essaye jamais de tromper la crédulité de la chambre des communes à l'aide de ces fantasmagories gigantesques, de ces tours de passe-passe audacieux dans lesquels excelle le Premier actuel de l'Angleterre. Toutefois d'autres qualités lui assurent une supériorité réelle sur son rival. Si ses discours ne produisent pas des effets aussi positifs, ils témoignent d'une plus grande élévation d'esprit, et ils ont pour résultat immédiat de plaire à ceux qui les écoutent sans laisser voir les mêmes apprêts et les mêmes efforts. Un succès coûte toujours à sir Robert une effrayante dépense de mots, le sacrifice de quelques principes, une mystification mal déguisée et la répétition fastidieuse de ses vues. Une exposition simple, précise et claire de sa pensée suffit à lord John. Ses phrases ne sont pas remplies de mots ambitieux et inutiles, mais d'idées. Il s'empare tout naturellement de l'attention de ses auditeurs, poursuit sa route en ligne directe sans aucun effort apparent, développe toutes ses opinions l'une après l'autre simplement comme si elles se présentaient pour la première fois à son esprit, sans négliger pourtant aucun point essentiel; puis tout à coup, au moment où ses auditeurs s'y attendent le moins, il fait étinceler à leurs yeux une pensée originale et hardie. Éblouis par son éclat, ceux-là même qui connaissent le mieux les moyens

de le réfuter, oublie, en l'admirant, les ressources dont il dispose, et la chambre entière, charmée, applaudit et pousse des acclamations. Une de ces saillies imprévues, et en apparence improvisées, fait à lord John Russell plus d'honneur dans la chambre des communes que tous ses sophismes longuement élaborés, n'en ont jamais valu, malgré leur succès, à sir Robert Peel.

Pour devenir un orateur accompli, lord John Russell n'aurait qu'à prêter un peu plus d'attention à certaines règles vulgaires, telles que la construction et l'agencement de ses phrases, et le mélange artificiel du style brillant et du style ordinaire. Son style est très-correct, souvent même élégant et choisi ; ses phrases réunissent parfois, dans leur simplicité, la beauté à la vigueur ; mais l'abus de certaines formes de langage lâches et vulgaires les fait paraître, au premier aspect, lourdes et faibles. Un orateur dont les paroles ont une telle autorité qu'un parti entier s'y conformera comme à la réponse d'un oracle, ne doit pas ressembler à un écolier qui, le jour d'un examen, répond en balbutiant aux questions de ses juges. Les maximes qu'il proclame, il a eu le temps, en les méditant, de les revêtir dans son esprit d'une forme convenable ; leur ôter ces ornements utiles, c'est diminuer d'avance l'effet qu'elles doivent produire, c'est s'exposer soi-même à être mal jugé. A entendre lord John Russell après MM. Macaulay, Shiel ou lord Stanley, à comparer ses négligences de langage à leur diction élégante et pure, un observateur superficiel ne l'appréciera jamais à sa juste valeur. La haute position qu'il occupe, il la doit, pensera-t-il, non pas à son mérite personnel, mais au hasard de sa naissance. Si lord John Russell veut empêcher désormais la propagation de pareilles erreurs, qu'il évite avec soin les locutions vulgaires, qu'il ne fasse ni précéder ni suivre d'insignifiants commérages des pensées dignes, sous le double rapport de la forme et du fond, d'être conservées éternellement parmi les mots célèbres des orateurs les plus distingués.

Énonce-t-il son opinion sur une question, lord John Russell

est toujours clair, simple et bref. Sous ce rapport il ressemble au duc de Wellington, et il doit comme lui cette qualité à la décision de son caractère. Il semble avoir bien pesé tout ce qu'il avance ; il est si maître de lui que jamais il ne cède à un entraînement irréfléchi : on dirait qu'il garde toujours une nombreuse réserve d'opinions, pour ne faire manœuvrer en présence de l'ennemi que celles qui peuvent, dans le moment, être efficacement utiles aux projets et aux intérêts de son parti ; encore ne leur laisse-t-il pas dépasser la ligne de démarcation qu'il a fixée ; leur effet produit, il les fait rentrer dans son arsenal où il saura bien les retrouver lorsqu'elles lui redeviendront nécessaires. Son sang-froid, sa présence d'esprit, sa promptitude de jugement rendent en outre lord John Russell un admirable *d bater* (1) Non moins fort que sir Robert Peel sur l'histoire, il connaît aussi bien que lui les grands précédents constitutionnels, les maximes établies des anciens chefs parlementaires, la situation passée ou présente des partis, leurs fautes, leurs motifs de querelles, et surtout leurs contradictions, qu'il leur rappelle souvent avec un bonheur égal à son habileté. Ses allusions ont surtout le rare mérite de n'être pas acerbes. Il se montre toujours généreux et bienveillant envers ses adversaires. Une ironie délicate, un rapprochement piquant, telles sont les dernières limites de ses attaques personnelles. Même au plus fort de la mêlée il continue à se battre en homme du monde. Les triomphes faciles que son tact et son adresse remportent ainsi sans le secours d'aucune passion, contrastent avec les pénibles et coûteuses victoires de lord Stanley, de MM. D'Israéli ou Roebuck. Toutefois lord John Russell sait être digne et ferme quand l'occasion l'exige. Il possède un grand fonds de force et d'énergie morales. Lorsqu'il était à la chambre des communes l'organe avoué d'un ministère chancelant, les radicaux essayèrent plusieurs fois de profiter de la faiblesse du gouvernement. A cette époque où un vote pouvait décider du résultat de la

(1) Ce mot, qui ne peut pas se traduire en français, signifie habile à discuter.

campagne, un homme timide eût cédé à ces exigences égoïstes. Lord John Russell leur opposa une vigoureuse résistance. Sous cette apparence grave et calme d'une indifférence presque dédaigneuse, il cache un caractère ferme et résolu. Il savait que paraître faible, c'était se condamner à le devenir. Il se montra fort. Un jour, M. Walker osa s'attaquer à lui; à peine eut-il élevé la voix, que la réplique de lord John Russell réduisit au silence ce lourd discoureur. Quelques jours après, cependant, le ministère whig pliait bagage.

De tous les orateurs de la chambre des communes, lord John Russell est peut-être le moins prétentieux par rapport à son rang et à son influence. Il émet ses opinions avec une modestie remarquable. Cependant on reconnaît sans peine qu'il est décidé à soutenir ce qu'il avance. Si ses exordes n'ont pas l'arrogance et la présomption qui caractérisent d'ordinaire le début des orateurs en renom, ils témoignent d'une évidente fermeté et d'une confiance motivée. S'il est modeste, c'est par caractère, c'est peut-être par déférence envers la chambre. L'esprit de lord John Russell est suggestif, qu'on nous permette ce mot, et non dogmatique. Bien qu'il soumette respectueusement ses conclusions à la chambre, il ne laisse jamais voir qu'il doute de leur solidité, il ne trahit aucune hésitation; au contraire il attaque hardiment et franchement les questions. Il n'imite pas sous ce rapport sir Robert Peel, qui s'épuise et lasse la patience de la chambre, en exposant dans tous leurs détails les diverses résolutions qu'il aurait pu prendre, comme si la politique n'était qu'un jeu de hasard ou de calcul. Dès qu'il a pris la parole, lord John Russell marche directement à son but, et comme il ne s'aventure jamais dans des idées extrêmes, il a d'autant plus de force pour défendre ses principes avoués.

Parfois son langage acquiert une si noble simplicité, et sa clairvoyante impartialité domine de si haut les passions du moment, qu'à l'écouter on croirait entendre lire une page d'histoire. Alors il oublie trop peut-être qu'il est et qu'il doit être un chef de parti. Aussi parmi les siens, plus d'un fait

entendre des plaintes exagérées, mais justes. Les radicaux et les dissidents voudraient qu'il partageât toutes leurs haines politiques et religieuses. Les représentants parlementaires de l'*anti-corn law-league* désireraient qu'il combattît plus vivement avec eux la propriété territoriale. De temps en temps des murmures de rébellion éclatent dans les rangs de son armée. Hors du champ de bataille, ses soldats jurent de ne plus se laisser commander par un tel *fainéant*, comme ils l'appellent; mais le moment de l'action venu, ils s'estiment encore fort heureux de venir se ranger sous sa bannière. Son sang-froid et son tact — l'expérience le leur a appris — sont de meilleurs guides que leurs préjugés ou leurs passions. Les opinions extrêmes, ils le savent, peuvent inspirer utilement un discours sur les *hustings*, elles ne réussiraient jamais au parlement; aussi viennent-ils toujours crier *peccavi*; mais leur chef, si grand malgré sa petite taille, si déterminé malgré son calme apparent, ne consent à les conduire de nouveau au combat que lorsqu'ils ont imploré à genoux leur pardon.

Lord John Russell sent-il la nécessité de descendre à son tour dans l'arène des partis et de prendre une allure plus belliqueuse, il le fait avec un bonheur remarquable. Plus elles sont rares, plus ses déclarations de guerre deviennent redoutables. Comme il n'entre en campagne que quand il est presque sûr de remporter quelque avantage, l'apparition de son étendard répand seule l'alarme dans le camp ennemi. Alors nul chef n'est plus prompt que lui à engager la lutte; aussi triomphe-t-il souvent par surprise. Il a une qualité bien rare dans le parlement actuel; avant de frapper un grand coup, presque tous ses adversaires se sont longuement exercés; lord John Russell improvise ses plus brillants faits d'armes; il excelle surtout dans les répliques. Plusieurs de ses réparties ont acquis une célébrité méritée. Tout le monde connaît sa réponse à sir Francis Burdett (1). Ce n'était qu'un jeu de mots, mais l'effet en fut immense.

(1) Malheureusement elle ne peut se traduire en français. Sir Francis Burdett, qui de whig venait de se faire tory, se permit de dire dans une

Malgré tous ses talents, on éprouve toujours un vif désappointement lorsqu'on voit pour la première fois lord John Russell. Quoi ! cet homme si petit, si frêle, si modeste, si calme, nous dirions presque si insignifiant, si simple dans sa mise, si cérémonieux avec son habit noir et sa cravate blanche, qui tient ses jambes croisées l'une sur l'autre, et dont le chapeau enfoncé cache presque entièrement les traits anguleux, est-ce bien lord John Russell ? est-ce bien le chef de ce parti nombreux et compacte assis sur les bancs opposés ? a-t-il le pouvoir ou l'habileté nécessaires pour le faire agir à son gré comme un seul homme ? Son voisin, lord Palmerston, pourrait le faire danser dans ses bras. Quand vous regardez sir Robert Peel, quand vous contemplez sa noble et imposante figure, sa physionomie si expressive, sa taille droite et superbe vous vous sentez disposé à croire aveuglément tout ce que vous entendez raconter de son influence magique sur la Chambre des Communes ; mais au premier aspect, quelque éloge qu'on vous en fasse, vous refuserez toujours à lord John Russell les qualités qu'il possède, vous reprocherez à ses panégyristes de s'amuser à vos dépens.

Attendez pourtant quelques instants. Il a ôté son chapeau, il s'est levé et il s'avance vers la table pour prendre la parole. Examinez-le plus attentivement. Déjà vous commencez à changer d'opinion à son égard. Quoique petite, sa tête a une belle forme. C'est évidemment la tête d'un homme doué d'une grande intelligence ; le front est large et haut ; si elle ne se distingue pas par des lignes correctes, sa figure un peu large et assez semblable à celle du sphinx a un caractère marqué. Son expression habituelle est pensive, calme, recueillie et légèrement mélancolique. Ses traits manquent de délicatesse, et la pâleur de son teint, pâleur qui du reste n'a rien de maladif, fait encore ressortir ce défaut. Sa bouche

discussion que certaines observations de lord John Russell étaient dictées par le *cant* (jargon) du patriotisme. « S'il y a dans mon discours le *cant* du patriotisme, s'écria lord John Russell, il y a dans celui de mon adversaire le *recant* (désaveu) du patriotisme. »

est grande mais bien faite ; ses lèvres sont fortement serrées l'une contre l'autre comme celles des penseurs. Sous ses sourcils noirs et bien arqués étincellent ses yeux vifs et spirituels. Son nez droit a une forme prononcée. L'absence de favoris fait paraître sa figure plus petite qu'elle ne l'est réellement ; des cheveux noirs mais rares dominent son beau front qu'ils laissent complètement à découvert. Les proportions de son corps, sa taille droite, sa large poitrine, attirent ensuite votre attention. Vous reconnaissez qu'un homme petit peut ne pas être insignifiant ; il y a en toute sa personne je ne sais quoi qui dissipe peu à peu vos premières préventions ; vous avez de lui, sous le rapport physique, une opinion moins défavorable ; sous le double rapport intellectuel et moral, il vous donne de brillantes espérances.

Il parle, et pendant quelques instants vous êtes de nouveau désappointé. Il va peut-être répondre à un discours de sir Robert Peel ou attaquer une de ses mesures. Vous l'avez-vu s'avancer d'un pas vers la table, promener ses regards sur tout l'auditoire, reculer d'un pas à sa place, puis commencer son discours, son bras droit à moitié étendu et sa figure à demi tournée vers les membres de son parti ; sa voix, monotone et vulgaire, est faible mais distincte ; elle a un accent qui dénote une certaine affectation aristocratique. Il débite si simplement des lieux communs, que malgré vous vous le regardez comme un orateur médiocre. Cependant la chambre paraît l'écouter attentivement ; elle ne lui ferait pas tant d'honneur si elle ne le connaissait pas. Attendez un moment. Un *cher* retentit sur les bancs de l'opposition. Le rire efféminé de M. Ward, les notes graves de M. Warburton, la voix perçante de M. Shiel se confondent avec les acclamations enthousiastes de M. Walkey et les cris joyeux des ligueurs contre les lois des céréales ; même sur les bancs des ministériels le trait a porté : plus d'un rire étouffé en témoigne. Jusqu'alors l'habile archer s'était contenté de bander son arc, il v ent de décocher un sarcasme fin et acéré sur son adversaire, qu'il a sinon transpercé, du moins cruellement égratigné. Écoutez-le plus longtemps, il

captivera votre attention, bien que vous ne partagiez point ses opinions, et vous verrez qu'il a encore plus d'une flèche semblable dans son carquois.

Alors, pendant une heure ou deux, il fera briller l'une après l'autre à vos yeux toutes ces qualités que nous venons d'analyser, tantôt dominant son parti à une grande hauteur, tantôt s'abaissant à son niveau, ici flattant les passions des whigs, là combattant leurs préjugés; excitant tour à tour l'admiration ou la colère des tories, animant ses partisans contre leurs adversaires, ou ses adversaires contre leurs chefs, mais exerçant toujours sur ses auditeurs comme sur lui un immense pouvoir, et ne cessant pas un seul instant de déployer un tact, une habileté, une connaissance des hommes et des choses, une facilité d'élocution et parfois une éloquence que quelques-uns de ses plus illustres contemporains ont pu seule surpasser jusqu'à ce jour.

Cependant, si, tout occupé de ses qualités, vous oubliez un instant ses défauts, il ne tardera pas à vous les rappeler; bientôt vous êtes fatigué de son accent traînant et monotone, de ses hésitations perpétuelles, de ses répétitions ou de ses omissions de mots et même de phrases, vous remarquez surtout qu'il fait toujours les mêmes gestes; il va de son banc à sa table et de sa table à son banc; parfois, quand il ne s'appuie pas sur la table, il la frappe de sa main droite; il met les poings sur la hanche ou plutôt il appuie son coude gauche sur sa main droite, et, de son bras gauche levé perpendiculairement, il semble menacer ses adversaires.

Comme chef de parti, lord John Russell inspire plus de confiance, ou, si on peut employer ce mot, plus de considération que sir Robert Peel. En effet, il s'est toujours montré plus conséquent avec lui-même. En le prenant pour chef, l'opposition sait, dans des limites raisonnables, ce qu'il exigera d'elle. Lord John Russell conduit son armée, sir Robert Peel pousse la sienne devant lui comme un troupeau. L'un se fait aimer, l'autre se fait craindre. Lord John Russell et les principaux membres des diverses fractions du parti libéral vivent en

bonne intelligence. Les plus exaltés trouvent qu'il ne marche pas assez en avant; mais partout où il va, ils peuvent le suivre, et s'il ne les consulte pas toujours, il leur fait approuver toutes ses mesures. Sir Robert Peel, au contraire, veut gouverner seul. Ses plans mûris, ses résolutions prises, il ordonne à ses partisans de les adopter; qu'ils refusent, peu lui importe, il se passera de leur appui; ils sont donc toujours prêts à se brouiller. Sous un autre rapport, le caractère plus impérieux et plus décidé du *Premier* lui donne sur la chambre entière une plus grande influence. Sir Robert Peel a plus d'admirateurs, lord John Russell plus de partisans dévoués à sa personne.

Dans sa lutte politique avec sir Robert Peel lord John Russell a été complètement battu. Il a toujours servi de pionnier à son rival, il a préparé l'opinion publique aux mesures que son rival a fait adopter. L'odieux des propositions est retombé sur lord John, sir Robert a eu la gloire des votes. Depuis que sir Robert Peel est ministre, lord John a été son plus utile collègue. Pourquoi s'étonner alors qu'il ne s'adjoigne que des hommes de second et même de troisième ordre? n'a-t-il pas toujours pour l'aider ses prédécesseurs?... Sir Robert Peel peut être apprécié comme homme d'état, parce qu'il a tout à la fois le titre et l'autorité d'un premier ministre. La capacité politique de lord John Russell est encore un mystère, car s'il a occupé la place il n'en a jamais exercé toutes les prérogatives. Du reste, bien qu'il ait été vaincu aux élections, il voit chaque année son influence s'accroître à la chambre des communes. L'emportera-t-il à son tour sur son adversaire? et s'il redevient ministre quelle direction imprimera-t-il aux affaires? quel avenir en un mot lui est réservé? Nous n'essayerons pas même de résoudre ces questions.

AD. J. (*Fraser's Magazine.*)

Miscellanées.

SCÈNES HISTORIQUES DE LA RÉVOLUTION MEXICAINE.

Premier extrait.

LE CARNAVAL A MEXICO.

INTRODUCTION.

Lorsqu'en 1776, les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, aujourd'hui connues sous le nom d'États-Unis, se déclarèrent indépendantes, la lutte qui suivit cette manifestation ne présenta, sauf quelques actes isolés, attribués, de part et d'autre, aux auxiliaires Indiens, aucun de ces caractères de haine sauvage et de férocité sanguinaire qui sont la honte de l'humanité. Ces hommes, que le hasard des événements avait jetés dans les deux camps opposés, étaient de la même race, habitués à se considérer comme frères et compatriotes, par la sympathie des idées et la communauté des sentiments; aussi la lutte fut-elle loyale et honorable, telle en un mot que devait être une lutte entre des hommes civilisés, au dix-huitième siècle de l'ère chrétienne.

Des circonstances bien différentes signalèrent la naissance de la seconde des deux grandes républiques qui, à l'exception des possessions britanniques, comprennent aujourd'hui toute la partie civilisée du continent de l'Amérique Septentrionale. Dans le premier cas, c'était un pays plein de jeunesse et d'avenir, qui, arrivé à sa majorité et se sentant en état de s'affran-

chir de la tutelle de la métropole, entrant en possession de sa liberté et défendait ses droits, d'une main vigoureuse, il est vrai, mais sans mauvaises passions : dans l'autre, c'était le tigre furieux, longtemps renfermé dans une cage étroite, qui brisait ses barreaux et déchirait le gardien dont il avait jusque-là subi la domination brutale.

L'histoire du Mexique, de cette contrée envahie et subjuguée par une poignée de hardis aventuriers, n'offre, depuis l'époque la plus reculée de sa conquête, qu'une longue suite d'oppressions et de cruautés d'une part, de misères et de souffrances de l'autre. Dépouillé de sa religion et de ses antiques coutumes, après avoir vu ses prêtres et ses légitimes souverains livrés à la torture et égorgés sans pitié, ses temples renversés, ses institutions anéanties, son histoire même et ses traditions effacées, le Mexique, empire libre et florissant, ne fut plus, entre les mains des Espagnols, qu'une grande province. Ses habitants, considérés comme une partie du butin, furent traités comme de vils esclaves, auxquels les conquérants croyaient faire trop d'honneur en les distribuant par centaines et par milliers, à l'instar de moutons ou de bœufs, à une soldatesque sans frein ni loi ; leurs maisons, leurs propriétés, quelquefois même leurs femmes et leurs enfants leur furent enlevés ; ils se virent condamnés aux travaux des mines ou au transport des fardeaux à travers des montagnes escarpées, où la main des hommes n'avait point encore tracé de routes : semblables aux Gabaonites de la Bible, on les força de fendre du bois et de tirer de l'eau pour tout le peuple. Chassés des villes, et parqués dans des hameaux et des villages, d'où ils ne sortaient que pour aller subir ces ignobles corvées, ils s'abrutirent insensiblement, et perdant ces qualités nobles et délicates qui distinguent l'homme de la bête, ils ne conservèrent qu'un sentiment amer de leur dégradation, une vive impression des outrages dont ils étaient accablés, un sombre instinct de vengeance.

A côté de ces Indiens, qui formaient, au commencement du siècle actuel, les deux cinquièmes de la population du

Mexique, végétait une classe non moins nombreuse, non moins misérable, et encore plus méprisée; — c'étaient les différentes castes nées du mélange des conquérants d'Europe avec les aborigènes. Ces métis qui, à la stupidité apparente et à l'apathie réelle de l'indien, joignaient l'humeur farouche et indépendante de leurs pères blancs, se trouvaient jetés dans un monde qui les flétrissait à cause de l'accident de leur naissance; — privés de toute propriété et réduits aux occupations les plus humbles, objet continuel de crainte et de haine pour les classes supérieures, par cela même qu'ils n'avaient rien à perdre et avaient tout à gagner dans une convulsion politique. Tels étaient les principaux éléments d'une population qui, après avoir souffert en silence pendant des siècles, se souleva enfin pour conquérir sa liberté, avec la fureur du prisonnier qui se fait de ses fers une arme pour exterminer ses geôliers.

Il y avait trois cents ans que les Mexicains, gouvernés par des monarques qu'ils ne voyaient jamais, et en butte à toute espèce de vexations, gémissaient sous la verge de leurs maîtres, sans avoir conçu une seule pensée de révolution ou même de révolte. Si, parfois, quelque brise de liberté, venue du Nord, éveillait dans leurs esprits l'idée d'un meilleur ordre de choses, cet espoir, ou plutôt ce vœu confus, s'éteignait bientôt, étouffé sous un système d'oppression habilement combiné : la noblesse faisait cause commune avec le gouvernement, et les classes moyennes avaient suivi l'exemple de la noblesse. Le Mexique était encore tranquille, lorsque depuis longtemps déjà des mouvements insurrectionnels avaient éclaté dans d'autres colonies espagnoles situées plus au sud; cette tranquillité ne fut pas même troublée par la nouvelle de l'invasion de l'Espagne, de l'occupation de Madrid par les armées françaises, et des massacres qui avaient eu lieu dans cette capitale, le 2 mai 1808. Loin de profiter de cette occasion favorable pour proclamer leur indépendance, les Mexicains ne songèrent qu'à donner des preuves de leur sympathie pour les afflictions de la métropole, et de tous côtés retentirent des malédictions contre

l'usurpateur, qui retenait captif ce monarque légitime qu'ils ne connaissaient pas. La nouvelle de la déclaration de guerre de la junte de Cadix contre Napoléon fut accueillie par des transports d'enthousiasme, et de toutes parts éclataient les manifestations d'un zèle patriotique, lorsque arriva un décret royal, signé de ce prince dont on déplorait les malheurs, qui enjoignait au Mexique de reconnaître pour souverain le frère de celui-là même qui venait de le déposséder.

Ce décret était peut-être la meilleure preuve que Ferdinand pût donner aux Mexicains de son indignité. Le dévouement à ses rois était depuis longtemps, pour la nation tout entière, un article de foi, un de ces principes sacrés sur lesquels repose l'édifice social ; mais ce trait de royale abjection éteignit à la fois tout sentiment de dévouement, toute idée de respect dans le cœur des Mexicains. Ils auraient attendu longtemps encore avant de se révolter contre leur souverain : mais se voir abandonnés, livrés par lui d'une manière aussi ignominieuse, était un outrage qu'ils durent ressentir d'autant plus vivement que c'était presque le seul qui leur eût été jusqu'alors épargné. Le mécontentement fut général, et le décret fut brûlé publiquement.

Ce fut avec une juste indignation que les Mexicains remarquèrent alors que les individus qui jusque-là avaient fait parade du dévouement le plus absolu au roi et à la dynastie régnante, étaient précisément les plus empressés à offrir au nouveau souverain l'hommage de leur fidélité. Les fonctionnaires publics, Espagnols presque tous, semblaient absorbés par une seule préoccupation, celle de livrer la nation à ce prince étranger, sans s'inquiéter de savoir si elle approuvait le changement. Un seul homme montra, dans ces circonstances, un noble caractère, et cet homme était le vice-roi Iturrigaray. Sans s'abuser sur la lâcheté et l'esprit astucieux de Ferdinand, il avait néanmoins conçu un plan qui avait pour objet de lui conserver le Mexique, et de satisfaire en même temps aux vœux et aux besoins du peuple. Une junte, composée d'Espagnols et des Mexicains les plus distingués, devait, en atten-

dant l'arrivée de nouvelles ou d'instructions ultérieures d'Europe, former une sorte de représentation nationale. Cette idée fut saisie avec ardeur par les Mexicains, enchantés d'avoir voix délibérative dans les affaires de leur pays. L'allégresse était universelle; mais tandis qu'on s'occupait des mesures préparatoires à la réalisation de ce projet de gouvernement provisoire, le vice-roi fut enlevé dans son palais par ses propres compatriotes, conduit avec sa famille à Vera-Cruz, et embarqué pour l'Espagne comme prisonnier d'état.

Cet acte eut pour effet de révéler aux intelligences même les plus faibles que, tant que l'Espagnol aurait le pouvoir en main, le Mexicain devait se résigner à un état complet d'ilotisme; qu'il ne pouvait jamais espérer de participer à l'administration des affaires de son pays; et que la violence dont Iturriagaray venait d'être la victime avait eu pour cause unique la disposition qu'il avait montrée à préparer l'émancipation graduelle des Créoles. C'est de ce moment qu'on peut dater la résolution prise par les Mexicains de se débarrasser des Espagnols à tout prix. Un complot — dans lequel entrèrent une centaine des principaux Créoles, et un nombre beaucoup plus considérable d'individus appartenant aux classes moyennes et à l'armée — s'organisa aussitôt, dans le but de s'affranchir du joug honteux qui pesait si rudement sur l'immense majorité de la nation. La trahison d'un des conjurés qui, à son lit de mort, eut la faiblesse de dénoncer ses complices, ne fit que hâter l'explosion.

Le 15 septembre 1810, à neuf heures du soir, don Ignacio Allende y Unzága, capitaine au régiment royal de *la Reyna*, accourt en toute hâte de Gueretaro à Dolores, entre précipitamment chez le père Hidalgo, curé de ce dernier endroit, et lui communique la nouvelle de la découverte du complot, ajoutant que l'ordre était donné d'arrêter, morts ou vifs, tous ceux qui s'y trouvaient impliqués. Il n'y avait pas de temps à perdre : les deux conspirateurs, avec la perspective d'une mort certaine devant les yeux, se consultèrent un instant, puis se hâtèrent de déclarer à leurs amis qu'ils étaient résolus

à sacrifier leur vie, s'il le fallait, pour la liberté de leur pays. Deux officiers, les lieutenants Abasalo et Aldama, et plusieurs miliciens amis et compagnons du curé, se joignirent à eux, et ce furent ces hommes, au nombre de treize, qui commencèrent la grande révolution du Mexique.

Tandis qu'Hidalgo, un crucifix dans la main gauche, un pistolet dans l'autre, se rendait à la prison et mettait les détenus en liberté, Allende, se présentant chez les habitants espagnols, s'emparait de leur argent et de leur vaisselle. Les révoltés parcoururent alors les rues de Dolores, aux cris de *Viva la Independencia, y muera el mal gobierno!* La population indienne se rangea en masse sous la bannière de son curé, qui se vit, en quelques heures, à la tête de plusieurs milliers d'hommes. Cet attroupement prit la route de Miguel el Grande, et, ayant d'arriver dans cette ville, fut rallié par huit cents hommes du régiment d'Allende; il se porta ensuite sur San Felipe, poussant toujours le cri de guerre « Mort aux Gachupinos (1)! » Au bout de trois jours, les insurgés étaient au nombre de vingt mille; à Zelaya, tout un régiment d'infanterie mexicaine et une partie du régiment de cavalerie du Prince fraternisèrent avec eux. Ils poursuivirent, aux cris de *mueran los Gachupinos!* leur marche sur Guanaxuato, la ville la plus riche du Mexique, où d'autres troupes se déclarèrent encore pour eux. Les Indiens continuaient d'affluer de tous côtés, et ce grand rassemblement, car on ne peut guère, malgré son importance numérique, lui donner d'autre nom, s'éleva bientôt à cinquante mille hommes. L'*alhonlega*, ou grenier fortifié de Guanaxuato, fut pris d'assaut; les Espagnols et les Créoles qui s'y étaient enfermés avec leurs trésors, furent massacrés, et plus de cinq millions de dollars tombèrent aux mains des rebelles. Ce premier succès enflammant la cupidité des Indiens, on les vit accourir plus nombreux que jamais, et la masse in-

(1) *Gachupino* est un mot intraduisible, d'origine mexicaine. Les Espagnols prétendaient qu'il signifiait *un héros à cheval*; les Indiens et les races de couleur, qui l'appliquaient, comme terme de reproche et de mépris, aux Espagnols et aux Créoles, y attachaient le sens de *volcur*.

surgée ne tarda pas à atteindre le chiffre de quatre-vingt mille hommes ; mais dans ce nombre on en comptait à peine quatre mille armés de fusils. Précipitant leur marche sur Mexico, par la route de Valladolid, les révoltés défirent complètement le colonel Truxillo à Las Cruces, et le 31 octobre ils purent, des hauteurs de Santa-Fé, contempler la capitale. Mexico renfermait dans ses murs trente mille *léperos* (1), qui n'attendaient que le signal pour se mettre en insurrection. Il n'y avait qu'une garnison de deux mille hommes de troupes de ligne. Le commandant en chef, Calleja, était à cent lieues de là ; un autre général, le comte de Cadena, à soixante ; la population des montagnes se soulevait en faveur de la révolution ; un autre corps de patriotes arrivait de Tlalnepatla pour soutenir Hidalgo, tandis que le vice-roi se disposait à se retirer à Vera-Cruz. Le sort de Mexico allait, selon toute apparence, se décider : un vigoureux coup de collier, et les Indiens seraient encore une fois les maîtres du pays. Mais le lendemain même de leur arrivée devant Mexico, Hidalgo, à la tête de cent dix mille hommes, commença la retraite. Le 7 novembre, Hidalgo rencontra à Aculco les forces réunies des Espagnols et des Créoles, et fut mis en déroute. Peu de temps après, Allende éprouva un échec semblable à Marfil ; et un troisième engagement, près de Calderon, décida du sort de la campagne.

(1) *Léperos*, littéralement *lépreux* ; c'est le nom qu'on donne à ces misérables qui n'ont ni feu ni gîte, et qu'on voit errer par milliers dans la ville et les faubourgs de Mexico. Cette tourbe se compose de mendiants, d'ouvriers, d'écrivains et même d'artistes. Les plus laborieux travaillent un jour, deux au plus, par semaine, et le costume de ceux-là se compose de pantalons légers, d'une espèce de manteau et d'un chapeau de paille ; ils couchent dans des trous, sous les arcades des maisons, dans les huttes de boue des faubourgs. Quelques-uns de leurs ouvrages sont très-curieux ; ils fabriquent, entre autres, des chaînes d'or qui surpassent, par la délicatesse de la main-d'œuvre, tout ce qui se fait en Europe : leurs statuettes et leurs images de saints sont souvent de petits chefs-d'œuvre. On compte plus de dix mille de ces lazzaroni d'Amérique qui ne font absolument rien, ne possèdent rien, et couchent à la belle étoile dans un état de nudité qui serait complet, sans une mauvaise couverture de laine en lambeaux, dont ils s'enveloppent.

Hidalgo lui-même fut trahi à Acalito, avec cinquante de ses compagnons, et mis à mort.

Tel fut le dénouement du premier acte du drame révolutionnaire; il avait à peine duré six mois. Cependant la torche de l'insurrection, loin de s'éteindre dans le sang de celui qui la portait, s'était divisée et multipliée, comme pour propager plus sûrement l'incendie. Des milliers d'individus échappés des champs de bataille d'Aculco, de Marfil et de Calderon, se répandirent dans les différentes provinces, et commencèrent une guerre de détail, guerre d'extermination qui devait avoir pour résultat la destruction, lente mais inévitable, de leurs implacables tyrans. La plupart de ces bandes, opérant isolément, sans plan concerté, étaient commandées par des prêtres, des avocats, des aventuriers, qui n'avaient, en général, d'autre mérite comme chefs que leur haine des *Gachupinos*. On ne comptait dans les rangs des insurgés qu'un petit nombre de Créoles de la classe supérieure; de sorte que la lutte paraissait engagée entre les Indiens et les métis d'une part, et la richesse et l'intelligence du pays, représentées par les Espagnols et les Créoles, de l'autre.

Quoique infiniment moins opprimés que les races de couleur, les Créoles étaient, en raison de la supériorité de leur intelligence et de leur civilisation, beaucoup plus sensibles à l'oppression. Enfants et descendants des Espagnols, qui professaient un souverain mépris pour tout ce qui était créole, sans en excepter leur propre lignée, les blancs du Mexique apprenaient pour ainsi dire dès le berceau à haïr l'Espagne. Loin de jouir des avantages que leur donnait la lettre de la loi, c'est-à-dire des mêmes droits que leurs pères européens, ils se voyaient refoulés dans la masse du peuple, tandis que toutes les charges, tous les emplois étaient accaparés par les Espagnols, qui, venus pour la plupart déguenillés au Mexique, en portaient cousus d'or. La possession même de magnifiques terres, et de leurs immenses trésors souterrains, n'était jamais, pour les Créoles, qu'une possession précaire; car les Espagnols avaient fort peu de respect pour le droit de propriété,

et s'arrogeaient, au nom de leur royal maître, un pouvoir illimité sur le sol.

L'amertume des sentiments que devait nécessairement faire naître un pareil état de choses éveilla enfin dans les cœurs le désir impérieux de s'affranchir du joug espagnol, et tel était, ainsi que nous l'avons dit, le but du complot qui s'était formé. Un soulèvement général devait, à un jour donné, éclater dans tout le Mexique; tous les officiers et employés espagnols devaient être arrêtés, et remplacés par des Créoles; on devait s'emparer de tous les ports de mer, et y mettre garnison, de manière à empêcher l'arrivée des secours qu'on pourrait envoyer aux Espagnols de l'île voisine de Cuba. La découverte et par suite l'explosion prématurée de la conspiration furent cause qu'elle échoua. Hidalgo, trop compromis pour *pouvoir* reculer, s'était mis à la tête du mouvement, et, furieux contre les Créoles qui, pour la plupart, avaient trouvé le moyen de mettre leur responsabilité personnelle à couvert, il commença avec ses Indiens une guerre à mort contre les Espagnols et les Créoles indistinctement. Ce fut une faute énorme, et qui trancha irrévocablement la question. Les Créoles, en effet, se virent forcés de faire cause commune avec ces mêmes Espagnols contre lesquels ils avaient conspiré, et le succès de trois batailles livrées aux rebelles fut dû principalement à leur coopération.

Cependant les Espagnols, au lieu de se montrer reconnaissants de cette aide qu'ils avaient reçue des Créoles, continuèrent à les regarder comme des traîtres, à qui la fortune seule avait manqué. Exaspérés d'ailleurs par cette révolte, qui avait failli compromettre l'autorité suprême de leur roi et qui ne tendait à rien moins qu'à les dépouiller du privilège de piller le plus riche pays de l'univers, ils se proposèrent de rendre impossible le retour d'un mouvement du même genre, par l'application de moyens analogues à ceux qu'emploie le chasseur d'abeilles pour se garantir des piqûres de ces insectes avant de s'emparer de leur miel, c'est-à-dire par le feu et la hache. Vingt quatre villes, grandes et petites, et une innombrable quantité de vil-

lages, furent complètement rasés, pendant les dix-huit premiers mois de la révolution, et leurs habitants exterminés, pour les punir d'avoir prêté assistance à l'insurrection. Il y a plus : ces barbares et fanatiques serviteurs de la légitimité ne se contentèrent pas de ces massacres en masse; mais profanant l'autorité sacrée de la religion, ils osèrent proclamer, par l'intermédiaire de l'église, au nom de la Très-Sainte Vierge et de la divine Trinité, une amnistie solennelle, et ceux des malheureux insurgés qui eurent l'imprudence de se livrer sur la foi de cette promesse furent égorgés. Un trait de mauvaise foi aussi odieux, aussi impie, rendait la pacification du pays désormais impossible.

Parmi les aventuriers qui étaient venus se joindre à Hidalgo dans le cours de sa marche triomphale de Guanajuato à Mexico, se trouvait un de ses amis d'enfance, Morellos, curé de Nocupetaro. Hidalgo l'accueillit comme un frère, et le chargea de lever l'étendard de la révolte dans les provinces du sud-ouest. Morellos, qui avait alors soixante ans, partit pour cette mission, suivi seulement de cinq hommes. A Pétalan, il fut rallié par vingt nègres auxquels il promit la liberté, et, bientôt après, plusieurs Créoles se rangèrent sous sa bannière. Plus sage que le malheureux Hidalgo, il commença la guerre sur une petite échelle et d'après le système de ces guérillas qui, en Espagne, avaient fait tant de mal aux armées françaises. Élargissant peu à peu le cercle de ses opérations, il avait réussi, dans le cours d'une campagne de seize mois, à remporter plusieurs avantages sur les généraux espagnols. La renommée le dépeignait comme un homme d'un caractère sérieux et réfléchi, d'un jugement droit, de mœurs irréprochables, et surtout comme un esprit d'une portée beaucoup plus haute et plus libérale qu'on n'aurait pu l'attendre de l'éducation assez étroite d'un prêtre mexicain. Son influence sur les Indiens était, disait-on, illimitée.

A l'époque où commence l'action qui forme le sujet du récit qu'on va lire, c'est-à-dire au carnaval de l'année 1812, Morellos s'était avancé, à la tête de sa petite armée, jusque

dans les environs de Mexico. Les principaux chefs des patriotes, Vittoria, Guerero, Bravo, Ossourno et plusieurs autres, s'étaient rangés sous ses ordres; et l'autorité morale de son nom semblait réaliser enfin ce qui avait manqué depuis la mort d'Hidalgo, l'ensemble dans les opérations des patriotes et une certaine discipline parmi les troupes, deux conditions essentielles pour mériter la confiance de la nation.

I. — GUATIMOZIN.

La sieste finissait, et le calme profond dans lequel la capitale de la Nouvelle-Espagne avait été ensevelie pendant les deux heures qui venaient de s'écouler, fut interrompu tout à coup par un murmure confus d'innombrables voix. Ce bruit, qui avait pris naissance dans les faubourgs, se propagea rapidement en grossissant toujours jusqu'à ce qu'il effarouchât les gallinaces et autres oiseaux de proie qui, suivant leur habitude, cherchaient leur nourriture dans les rues et les places de Mexico. Des milliers d'individus, couchés sous les portiques des maisons, des églises et des palais, se levèrent en même temps, ou se précipitèrent en foule hors du grand bazar, empressés de célébrer le carnaval par ces réjouissances burlesques et licencieuses dans lesquelles les peuples de la religion catholique romaine semblent chercher le dédommagement anticipé des jeûnes et des privations qui doivent leur succéder.

Au milieu de la variété infinie qu'offraient les costumes des masques, un étranger eût été surtout frappé du caractère profane de quelques-uns d'eux. Ici, c'était un gigantesque porte-faix, affublé d'un habit de sergent et coiffé de l'énorme chapeau à cornes d'un général espagnol, portant dans une main un globe et un sceptre, dans l'autre une croix de carton, et se pavanant fièrement comme le représentant du Rédempteur d'Atolnico (1), tandis qu'autour de lui une troupe

(1) La chapelle du Rédempteur d'Atolnico, située au sommet d'une haute montagne escarpée, à deux lieues et demie de Miguel el Grande, est un lieu

indiens, de zambos et de métis métamorphosés en apôtres, pharisiens et en femmes juives, se livrait, en l'honneur de son divin maître, à des évolutions chorégraphiques d'un style plus ou moins hasardé. Ailleurs, c'étaient Adam et Ève, incessamment chassés du paradis terrestre par un ange armé d'un flambeau flamboyant, — les trois personnages reproduisant leurs prototypes à peu près comme ils étaient représentés dans les anciennes gravures sur bois du siècle dernier. Près d'eux, le Dieu Éternel exécutait un pas de danse au son d'une guitare électrique, dont sainte Cécile pinçait les cordes nasillardes; et un peu plus loin, l'Enfant Jésus, monté sur un âne, s'amusait à arroser, au moyen d'un instrument hydraulique fort connu, les jets d'eau aux fenêtres ouvertes des maisons et dans la rue des passants. Des bandes d'immondes *léperos* étaient mêlés à la foule des masques, parmi lesquelles on distinguait aussi des *dandys* parfumés et des femmes élégamment vêtues. Bien qu'on fût en plein jour, des fusées partaient de tous côtés, au grand amusement des Indiens, qui poussaient de sauvages cris de rire chaque fois qu'un de ces projectiles enflammés venait jeter l'alarme et la confusion parmi les dames aux brillantes toilettes qui se pressaient aux balcons pour jouir de cette scène animée. Le contraste de tout ce mouvement et de ce vacarme avec le silence et la solitude qui régnaient quelques instants auparavant, avait quelque chose de magique. On eût dit que la terre s'ouvrant tout à coup, avait vomi de son sein ces milliers de mulâtres, de zambos, d'indiens, de métis et de Créoles (1) qui s'agitaient, chantaient, dansaient,

de pèlerinage très-fréquenté. On voit, sur le grand autel, les statues en argent massif du Sauveur, de la Vierge et de Marie-Madeleine, étincelantes de rubis et d'émeraudes. On compte, dans cette même église, trente autres autels également ornés, de statues de grandeur naturelle, de piliers, de croix et de chandeliers, tout cela en argent. Les dons faits annuellement à la chapelle d'Atolnico excèdent de beaucoup, dit-on, le chiffre de cent mille dollars.

(1) Les *créoles* sont les individus nés au Mexique de parents blancs. Les *métis* sont les descendants de blancs et d'indiens, les *mulâtres* de blancs

péroraient et criaient, s'évertuant de leur mieux pour jouer dignement leur rôle dans ces vénérables saturnales de l'Égypte romaine.

Il n'était presque aucun de ces nombreux groupes de masques qui parût, à en juger par la nature de leurs travestissements, par leurs gestes ou par leurs discours, avoir la prétention d'attaquer les travers et les ridicules du jour, ou de faire allusion à des événements contemporains. De temps à autre cependant, on rencontrait une exception ; et la plus remarquable de toutes se présenta dans un groupe dont nous allons donner ici la description.

Il se composait d'une douzaine de personnes, travesties, pour la plupart, dans les costumes nationaux et fantastiques des différentes tribus indiennes. Rangés autour d'un *carro* ou chariot à deux roues, ces prétendus Indiens étaient disposés d'une manière si pittoresque, qu'il était facile de voir que les rôles avaient été distribués d'avance et que cette représentation publique avait été précédée d'une répétition ; ils portaient des emblèmes de deuil et semblaient escorter un convoi funéraire. Sur la charrette même étaient deux figures, dans lesquelles l'horrible et le grotesque se trouvaient bizarrement mêlés. L'une d'elles représentait un torse humain, un corps dépourvu de tête, dont la poitrine et les membres amputés laissaient continuellement échapper du sang : à mesure que ce sang dégouttait, il était avidement léché par plusieurs personnages masqués et habillés à l'espagnole. La vie semblait n'avoir pas encore abandonné ce tronc mutilé, car il poussait des gémissements, et faisait entendre des cris de douleur étouffés ; on le voyait aussi se tordre dans des mouvements convulsifs, s'efforçant, mais en vain, de se dégager de l'étreinte d'un monstre accroupi sur lui comme un vampire, et qui enfonçait dans son sein ses ongles acérés. L'aspect de ce monstre

et de nègres, les *zambos* ou *chinos* de nègres et d'Indiens. Les races pures sont les Espagnols, les Créoles, les Indiens et les nègres. *Salta atras*, littéralement *saut en arrière*, est la qualification appliquée à ceux dont les mères étaient de race plus blanche que leurs pères.

était pas moins étrange que celui de sa victime. Il avait le nez apuchon, la face lisse, mais l'air sinistre, d'un moine dominicain bien nourri ; à sa main droite était fixée une torche allumée, à sa gauche était attaché un chien sans cesse aboyant ; sur sa tête était un bassin d'airain, destiné à figurer le casque improvisé du chevalier de la Manche. Aux épaules de ce monstre était adaptée une paire de sombres ailes, assez semblables pour la forme à celles que les vieux livres de blason donnent aux griffons et autres animaux fabuleux de cette espèce ; son dos se terminait par une queue de *coyote*, ou loup du Mexique, et les griffes avec lesquelles il semblait fouiller dans les entrailles mêmes du torse, étaient celles du jaguar.

Cette singulière mascarade parcourut successivement les rues de Tacuba et de Saint-Augustin, puis, après avoir traversé la *Plateria*, se dirigea par la *Calle Aguila* vers le quartier de la ville connu sous le nom de *la Trespana*, où elle s'arrêta devant l'hôtel du même nom. Pendant sa marche, la foule d'Indiens, de Métis et d'individus appartenant aux autres races de couleur, que la nouveauté de ce spectacle avait rassemblés, s'était grossie de nombreux partis de Créoles : les Espagnols se contentaient de regarder, des fenêtres de leurs maisons, le défilé de ce cortège mystérieux et menaçant. Mais le groupe principal fut bientôt entouré de milliers de zambos, de Créoles, de métis et d'Indiens, présentant une variété de types et de nuances qu'on chercherait vainement ailleurs qu'à Mexico : — mélange bizarre des costumes les plus riches et les plus recherchés avec les haillons les plus repoussants.

Parmi les personnages les plus élégamment vêtus qu'avait attirés cette parade énigmatique, parut tout à coup un jeune homme dont il eût été difficile de déterminer la caste et la couleur. Sa figure était entièrement couverte d'un masque de soie, sur lequel se confondaient toutes les teintes de l'arc-en-ciel, mais qui s'adaptait si exactement à ses traits, qu'on pouvait douter, au premier abord, si ce n'était pas la couleur naturelle de sa peau. Il s'élança d'un pas léger hors de l'hôtel de Trespana, et, après avoir jeté autour de lui un regard per-

cant, mais rapide, il commença à se frayer un chemin à travers la masse compacte qui se pressait autour de la charrette. Il y avait, dans son air et ses manières, quelque chose de extraordinaire, que la foule s'ouvrit avec empressement pour lui livrer passage.

« Foule insensée! foule sans cervelle! » s'écria le masque lorsque enfin il fut parvenu auprès de cette charrette, objet de la curiosité générale; « où courez-vous ainsi, et que voulez-vous? Ne savez-vous pas qu'ici il est défendu de voir, et surtout de voir clair? »

Le ton de l'orateur, la soudaineté de son apparition, l'originalité et la hardiesse de sa démarche, contrastaient vivement avec la timidité des autres Créoles, qui, après s'être *tour à tour* approchés avec précaution de la charrette et l'avoir regardée quelques instants d'un air méfiant, s'étaient ensuite retirés à distance respectueuse, afin d'attendre en sûreté le dénouement de cette farce. L'apostrophe énergique du nouveau venu, si différente de cette conduite prudente, ne manqua pas d'exciter l'attention universelle.

« Eh bien donc, que voulez-vous, hommes du Mexique ou d'Anahuac, si vous préférez ce nom, que voulez-vous, Aztèques et Ténochtitlains, Oshomites, métis et zambos, salta-atras, et vous blancs — que le diable emporte, ajouta-t-il en baissant la voix, ou du moins un bon vingtième d'entre eux? (1) »

— Bravo! vociférèrent des centaines de métis et de zambos, que ces dernières paroles avaient éclairés tout à coup sur les opinions politiques de l'orateur; bravo! *escuchad!* écoutez!

L'individu à qui s'adressaient ces applaudissements paraissait occupé, pendant ce temps, à examiner la composition de cette mascarade allégorique; lorsque le silence fut rétabli, il se tourna de nouveau vers le peuple :

« Ainsi, dit-il, vous voudriez savoir ce que cela signifie? Malheureux! ne savez-vous pas que la science est un fruit

(1) A l'époque dont il est ici question (1812), les Espagnols, maîtres et tyrans du Mexique, étaient évalués à soixante mille âmes, c'est-à-dire au vingtième de la population blanche du pays.

évident? et pourtant, à moins que vous ne soyez aussi bornés qu'un troupeau de mules, il ne tient qu'à vous de voir et de comprendre.

— Et si nous sommes aussi bornés que des mules? s'écria de la voix de la foule.

— En ce cas, répliqua l'étranger en riant et faisant le tour de la charrette, c'est moi qui serai votre muletier et qui vous guiderai. Oui, vraiment, mules que vous êtes, et que vous avez été toute votre vie, depuis le jour où l'affreux *gachupino* que voilà — et il montra de la main le monstre, moitié moine, moitié bête, — s'est attaché au corps de cette infortunée créature, que les uns appellent Anahuac, d'autres Mexitli, d'autres encore Guatimozin! (1). Mules, trois fois mules! — pauvres mules! ajouta-t-il d'un ton qui exprimait à la fois la pitié et le mépris.

— Pauvres mules! » répéta la foule en soupirant et portant alternativement ses regards avides sur l'orateur et sur le torse ensanglanté.

Tout à coup le cavalier masqué souleva le capuchon du moine, et la tête détachée du torse, s'en échappant, alla rouler sur la charrette. Les traits de cette tête indienne étaient modelés et coloriés avec tant d'art, que chacun fut aussitôt frappé de la ressemblance qu'ils étaient destinés à reproduire, et des centaines de voix s'écrièrent à la fois : « Guatimozin! »

Le nom de Guatimozin vola de bouche en bouche, tandis que le *pregonero*, ou crieur (car c'est ainsi que la foule avait déjà baptisé l'orateur), continuait d'arracher le voile qui couvrait le groupe allégorique.

« Regardez! » s'écria-t-il; voici où ses ongles ont pénétré le plus avant : c'est dans Guanaxuato et dans Guadalajara. »

(1) *Anahuac*, ancien nom du Mexique. *Mexitli*, dieu de la guerre chez les Mexicains. *Guatimozin*, dernier empereur du Mexique : il fut mis à la torture, du temps de Cortés, pour le forcer à révéler l'endroit où étaient cachés ses trésors, et subséquemment pendu comme conspirateur, par ordre de ce même chef.

Un frémissement électrique sembla circuler dans la foule.

« C'est Tio Gachupin, poursuit le *pregonero* avec un air étrange, qui aurait bonne envie de recommencer avec vous le même jeu qu'il a joué il y a trois siècles avec ce pauvre Guatimozin; et tenez, voilà l'ombre sanglante de Guatimozin étendue devant vous, et qui vous demande vengeance! »

Il était maintenant évident pour tout le monde que cette présentation allégorique cachait un sens politique dangereux. Le nombre des spectateurs s'était considérablement accru; grossissait toujours; les toits en terrasse et les balcons trellagés des maisons voisines étaient couverts de curieux, et la rue offrait l'aspect d'un océan de têtes. Un silence profond régnait au milieu de cette foule, interrompu seulement par quelques brèves remarques formulées à voix basse, ou par cette espèce particulière de murmure sourd que fait entendre l'Indien, lorsqu'on lui parle de la puissance et de la prospérité de ses ancêtres. Tout à coup le cri de : *Vigilancia! vigilancia!* parti d'un balcon éloigné, se transmit de bouche en bouche.

« *Vigilancia!* répéta le *pregonero*; merci de l'avis, señoras et señores: » puis faisant un léger salut, accompagné d'un sourire, il se perdit dans la foule. Il se fit un mouvement autour du groupe hideux exposé sur la charrette et qui disparut en un instant; et lorsque les alguazils, s'aidant de leurs bâtons, se furent frayé un passage jusqu'à l'endroit où stationnait cet équipage, il n'en restait d'autre trace que quelques fragments de bois et de carton qu'on faisait pleuvoir de toutes parts sur leurs têtes odieuses. La foule elle-même se dispersa de différents côtés; une certaine portion, cependant, entra dans l'hôtel devant lequel s'était passée la scène que nous venons de raconter.

II. — LA TRESPANA.

Cet hôtel ou *fonda*, à cette époque le premier de Mexico, était alors, comme aujourd'hui, le rendez-vous des classes les plus élevées comme des plus infimes de la population, c'est-à-dire du luxe le plus effréné et de la misère la plus profonde.

il soit possible d'imaginer. Le rez-de-chaussée formait une rue de bazar, dans lequel étaient exposés en vente les divers produits de l'industrie mexicaine; mais les salles de l'étage supérieur, affectées à la réception de la société, étaient meublées avec une richesse qui contrastait étrangement avec l'intérieur de la plus grande partie des habitués du lieu.

Dans la première de ces pièces était une longue et large table, ressemblant à une table de billard, mais sur laquelle on avait, au lieu de billes et de queues, des piles d'or et d'argent pour une valeur de plusieurs milliers de dollars; par compensation, la garde-robe des joueurs, assis et debout autour de la table, ne représentait pas, selon toute apparence, le même nombre de liards. A l'exception du son de l'argent, et des mots *señor* et *señoria*, prononcés de temps à autre, c'est à peine si l'on entendait le moindre bruit; mais sur les traits passionnés et mobiles des joueurs, qui reflétaient les chances diverses de la fortune, on lisait également et l'exaltation fébrile des gagnants et la fureur encore contenue des victimes du hasard — à en juger par leurs sombres regards et leurs lèvres serrées, on pouvait même déjà s'attendre à voir éclater cette fureur d'une manière tragique.

La compagnie qui occupait le second salon offrait, s'il était possible, un aspect plus repoussant encore. Une tourbe d'hommes, de femmes, d'enfants, — à moitié nus ou couverts des plus sales haillons, — étaient couchés, assis, accroupis dans tous les coins de cette pièce; les uns plongés dans une espèce d'assoupissement, d'autres se livrant activement, sur leurs têtes et sur celles de leurs enfants, à certaines investigations auxquelles ils paraissaient apporter autant de zèle et d'intérêt que si cette opération eût fait partie intégrante de la célébration de la fête. Une troisième salle était consacrée aux buveurs de chocolat et de sangari, qu'on pouvait voir vidant leurs tasses et leurs verres avec un air de satisfaction qui aurait pu faire supposer que le spectacle des misérables *léperos* étendus tout autour d'eux sous les chaises, les tables et les banquettes, donnait à leur jouissance quelque chose de plus

piquant. Des sociétés d'Espagnols et de Créoles, hommes et femmes, richement vêtus, les yeux encore appesantis par la sieste, arrivaient à chaque instant, précédées de jeunes et grasses ou mulâtresses portant des cigares et des friandises et criant : « *Plaza, plaza por vuestras señoras!* Place, place pour nos dames; » invitation ou plutôt sommation que les cortèges de ces dames étaient toujours prêts à appuyer de leurs bâtons et de leurs sabres.

« *Caramba! que bella y querida compania!* » s'écria tout d'un coup la même voix qui peu de temps auparavant avait donné dans la rue, l'explication de la fameuse allégorie. Cependant le personnage à qui appartenait cette voix portait un autre masque et d'autres vêtements, quoique son costume fût encore celui d'un cavalier. Il promena son regard autour de la salle, de cet air dédaigneux qu'affectent assez volontiers les jeunes gens de qualité vis-à-vis des personnes qu'ils considèrent comme leur étant infiniment inférieures.

« *C—jo a la bonanza!* Voici pour essayer ma chance! » dit-il en s'approchant de la table et plaçant un rouleau de dollars sur une carte qui sortit l'instant d'après. « Bravo, bravissimo! double! »

Il gagna encore une fois, et mit son enjeu, qui était maintenant considérable, sur une nouvelle carte.

« Triple! » s'écria-t-il. La fortune lui sourit de nouveau: et continuant d'exploiter sa veine, il eut encore le bonheur de passer une quatrième fois. Le banquier, proférant un juron horrible, se leva brusquement, poussa toute sa banque à l'heureux joueur et quitta la table en lui lançant un regard de haine et de rage, qu'on aurait pu prendre pour le prélude d'un coup de couteau. Il n'en fut rien, cependant. Cet homme ôta de ses oreilles les deux réaux qu'il y avait placés, suivant l'usage des Mexicains, pour conjurer la chance; il appela le garçon et demanda des cigares et du rhum, en montrant successivement les deux pièces de monnaie. Ayant ainsi disposé de son dernier réal, il se drapa dans son manteau, qu'il rejeta sur son épaule avec tant d'art, que le bout tomba par derrière jus-

pu à ses talons, dissimulant ainsi le délabrement d'une partie essentielle de sa toilette; puis il attendit, avec un majestueux sang-froid, qu'on lui servît ce qu'il avait demandé. Cependant son heureux antagoniste tira d'une petite bourse une couple de réaux, en mit un dans chacune de ses oreilles, accompagnant cette action du signe de la croix, et se disposa à son tour à tenir la banque.

« *Plaza, gavillas!* crièrent en ce moment plusieurs voix; *Place aux dames, marauds!* » et l'on vit entrer un groupe de militaires espagnols accompagnés de leurs maitresses, celles-ci parées avec une élégance dont beaucoup de dames européennes du plus haut rang eussent pu être jalouses. Devant chacune d'elles marchaient trois jeunes mulâtresses, n'ayant pour tout vêtement qu'un court jupon de soie flottant, qui leur descendait aux genoux; leur chevelure était retenue par une résille de fil d'or, et leurs bras entourés de bracelets du même métal. Une de ces filles portait une boîte de cigares tout ouverte, dans laquelle la dame et son galant puisaient de temps en temps; une autre tenait une corbeille contenant diverses friandises et qui était souvent aussi mise à contribution; la troisième était chargée de la bourse.

« *Plaza!* » cria-t-on de nouveau, et au même instant les cavaliers qui accompagnaient les dames, et qui étaient de simples sous-officiers espagnols, commencèrent à faire le moulinet avec leurs cannes et leurs sabres, ce qui terrifia tellement les Indiens, métis et zambos, qu'ils se précipitèrent les uns sur les autres et roulèrent à bas de leurs banquettes et de leurs chaises, comme s'ils avaient été taillés en pièces.

« *Demonio!* que signifie tout ce tapage? s'écria, en se levant vivement, le nouveau banquier déjà assis à la table. Par toutes les cartes du jeu!..... »

Il parlait d'un ton si menaçant et gesticulait avec une véhémence tellement mexicaine, que trois des sergents se précipitèrent en même temps vers lui.

« *Gojo!* que quieres? Chien, que veux-tu? »

— Chien! » répéta le Mexicain, et sa main droite disparut

sous son manteau, mouvement qui fut immédiatement imité par les individus à figures blanches, noires, basanées et olivâtres dont il était entouré. Les trois Espagnols reculèrent aussi précipitamment qu'ils s'étaient avancés. Sur ces entre-faites, le quatrième sergent s'approcha de la table, et s'emparant des cartes, invita la compagnie à faire ses enjeux contre une somme d'argent qu'il déposa devant lui. L'effet de cette invitation ne fut pas moins extraordinaire que rapide. Ces mêmes individus qui, l'instant d'auparavant, étaient prêts à répandre le sang pour soutenir la querelle de leur compatriote, n'eurent pas plus tôt vu que les cartes avaient changé de mains, qu'ils se rallièrent en masse à la nouvelle banque.

« *Por el amor de Dios, señor*, dirent-ils en s'adressant au Mexicain; laissez-nous en paix, et que Dieu conduise votre seigneurie!

— C'est cela, va-t'en, et que le diable t'emporte! » murmurèrent les Espagnols.

Le jeune homme regarda tour à tour ses compatriotes et les sergents; puis, comme s'il eût été frappé du contraste curieux de la politesse des premiers avec la grossièreté des autres, il poussa un éclat de rire, ramassa ses bénéfices et sortit nonchalamment en sifflant un boléro.

Il se mit alors à parcourir les salles voisines, sans que sa promenade capricieuse parût, pendant quelque temps, avoir d'objet déterminé: il traversait une salle, s'arrêtait un instant dans une autre pour porter à ses lèvres le verre de liqueur d'un de ses amis, trempait un biscuit dans le chocolat d'une connaissance, aidait une autre à achever son sangari. Il continua cette flânerie jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans la dernière salle, qui était alors inoccupée; puis s'avançant vers une porte qu'on voyait à l'extrémité de cette pièce, il frappa, en prononçant les mots: « *Ave Maria purissima!* »

La porte s'ouvrit...

La compagnie assemblée dans la pièce où venait d'entrer le cavalier masqué se composait d'environ vingt-cinq jeunes gens, dont le costume hispano-mexicain étalait une riche

profusion de velours, de soieries et de broderies d'or. L'air de hauteur dédaigneuse avec lequel ils toisèrent l'intrus, et surtout l'indifférence avec laquelle ils paraissaient regarder les monceaux d'or qui étincelaient sur le tapis, révélèrent des hommes familiarisés avec toutes les émotions du jeu, ou, ce qui revient au même à Mexico, des personnages de la plus haute distinction. Le salon, somptueusement meublé, offrait de moelleux sofas, des girandoles, des tables du bois le plus précieux, dorées avec luxe, des coussins, des draperies confectionnées avec les étoffes les plus nouvelles et du goût le plus recherché.

Sans paraître déconcerté par la froideur méprisante avec laquelle on l'avait accueilli, le nouvel arrivé s'avança vers la table de jeu, et, posant un rouleau de dollars sur une carte, s'écria : « Seize au doublon !

— *No pueden !* Impossible, répondit le banquier en repoussant l'argent avec son râteau de bois.

— Impossible, répétèrent d'un ton bref et sec plusieurs des cavaliers; c'est ici une société particulière, qui a ses privilèges et ses règlements.

— Une société qui a ses règlements ! répéta l'étranger en secouant la tête... Respect aux règlements, tant qu'ils sont respectés et respectables; mais ne savez-vous pas, mes seigneurs, que notre règlement est le plus ancien ?

— Ton règlement le plus ancien, *gato ?* grasseyait nonchalamment un des jeunes nobles.

— Oui, vraiment; et c'est le règlement du carnaval, qui date de l'époque où notre sainte mère l'Église a commencé à radoter.

— Notre sainte mère l'Église qui radote ! que veux-tu dire par là, maraud ?

— Vos Seigneuries n'ont qu'à regarder dans la rue pour voir ce que je veux dire. A force de faire des folies, la bonne dame en question a fini par en perdre la tête. C'est absolument comme notre mère-patrie, qui, à force de boire du sang mexicain, en est devenue ivre. »

A ces mots, les jeunes cavaliers prêtèrent une oreille attentive.

« Paix, monsieur, dit le banquier ; de semblables discours sont dangereux... Retirez-vous, au nom de Dieu, et prenez garde aux alguazils et à la Cordelada (1).

— Paix ? répliqua l'étranger, paix, dites-vous ? Vous voulez la paix et la tranquillité ? Ce sont des choses qu'on ne trouve plus au Mexique. De la tranquillité ! répéta-t-il encore avec exaltation ; vous n'en aurez pas plus que Pedrillo :

Ni repos quand le jour luit,

Ni sommeil pendant la nuit,

Voilà le lot

Du pauvre Pedrillo !

Et il entonna tout à coup le bel air de Pedrillo, qu'il chanta avec tant de verve et de goût, que les cavaliers assemblés le regardaient tout ébahis. Au même instant, on entendit dans la chambre voisine une guitare et des castagnettes qui accompagnaient les paroles.

Était-ce le charme de la surprise ? était-ce l'originalité de l'individu qui avait introduit avec tant d'à-propos ce morceau populaire du chef-d'œuvre d'un compositeur favori ? Ce qu'il y a de certain, c'est que les jeunes nobles se sentirent comme électrisés. Ils s'élançèrent de leurs sièges, et à peine le chanteur avait-il fini, qu'une vingtaine de doublons tombèrent à ses pieds.

« Bis ! bis ! cria-t-on de toutes parts.

— Messieurs ! dit le banquier, qui seul paraissait contrarié de cette interruption, je vous préviens, messieurs, que je connais ce cavalier, et il prononça ce dernier mot avec une affectation ironique : c'est le même *gentilhomme* que les *alguazils* cherchaient tout à l'heure. Prenez garde ! sa présence ici pourrait nous occasionner quelques désagréments.

— Ah ! est-ce donc vous qui avez joué ce tour aux *alguazils* ? » demandèrent plusieurs des jeunes gens.

(1) L'une des trois principales prisons de Mexico.

Pour toute réponse, l'étranger frappa du pied. Aussitôt, comme au coup de baguette d'un magicien, une porte qui faisait face à celle par laquelle il était entré, s'ouvrit à deux battants, et deux couples de danseurs, le visage couvert de masques de soie couleur de chair et vêtus de légers costumes, également en soie, qui dessinaient leur taille élégante, bondirent dans le salon.

« Messieurs! pour l'amour de Dieu!... » s'écria le banquier désespéré.

Comme il parlait encore, deux joueurs de guitare, qui accompagnaient les danseurs, commencèrent à préluder sur leurs instrumentés; et les jeunes cavaliers, absorbés dans la contemplation des formes gracieuses des danseuses, ne firent pas plus d'attention à ses supplications qu'à ses avis. Ramassant donc précipitamment sa banque, il la serra dans une cassette, et se hâta de sortir du salon.

Alors, aux accords des guitares et au cliquetis des castagnettes, les deux couples de danseurs exécutèrent un petit divertissement, dont nous essayerions vainement de rendre le charme voluptueux et l'irrésistible fascination. Après avoir commencé par un boléro vif et brillant, ils s'abandonnèrent bientôt, par une transition habilement ménagée, à l'entraînement et à toute la fougue du fandango; mais le caractère assez licencieux de cette dernière danse était si savamment dissimulé, si bien tempéré par la grâce et l'élégance, que ce qui n'est ordinairement qu'un brutal appel aux sens, devenait ici la poésie même du mouvement. Les jeunes seigneurs, plongés dans une sorte d'extase, ne trouvaient ni paroles ni voix pour exprimer leur ravissement. Tandis que leur attention était ainsi absorbée, un son rauque, inarticulé, qui semblait venir de l'autre bout du salon, les fit involontairement tressaillir. Au même instant les danses cessèrent; danseurs et musiciens s'enfuirent par la même porte par laquelle ils étaient entrés, et l'on put alors distinguer une figure dont l'aspect dut exciter au plus haut degré l'étonnement de ceux qui l'apercevaient pour la première fois.

III. — LE CALIFE.

Sur une ottomane qui régnait le long d'un des côtés de l'appartement, reposait, moitié couché, moitié assis, un personnage dont le costume annonçait un musulman du plus haut rang. Il était coiffé d'un turban, vert ainsi que sa robe, et entre les plis duquel s'enroulait en serpentant une chaîne ou guirlande de pierres précieuses d'une beauté rare, et en apparence d'une grande valeur. Ce riche costume offrait, du reste, un singulier contraste avec la physionomie étrangement répulsive du personnage. Au-dessous d'un front déprimé, qui se retirait en fuyant, deux yeux d'un gris-bleuâtre, au regard dur et vitreux, exprimaient à la fois la perfidie, l'orgueil et la cruauté. Entre ces yeux prenait naissance un long nez, recourbé comme le bec d'un oiseau de proie, et qui s'abaissait sur une lèvre supérieure où l'on reconnaissait le type de la glotonnerie et des plus grossiers instincts animaux; la bouche était grande, la lèvre inférieure pendait, lâche et baveuse, sur un long menton carré. Le teint, d'une nuance indéterminée, qui n'appartenait à aucune couleur particulière, était en harmonie avec l'expression fautive et méchante des traits.

Les jeunes nobles commencèrent à être alarmés. « *Per amor de Dios!* » s'écrièrent-ils, qu'est-ce que ceci? Que signifie tout cela? » Et ils s'approchèrent, avec une certaine hésitation, de l'ottomane, puis reculèrent comme s'ils eussent été effrayés à la vue de quelque objet hideux.

Près de cette figure principale étaient agenouillés deux autres Turcs, coiffés, l'un d'un turban vert, l'autre d'un turban blanc; ils tenaient leurs bras croisés sur leur poitrine, et leurs têtes, profondément inclinées, touchaient presque à terre.

« Brr! » fit le grand personnage, d'un ton qui ressemblait beaucoup plus au grognement d'un sanglier qu'à une voix humaine; et il s'étendit d'un air bourru sur l'ottomane. Ses serviteurs agenouillés tressaillirent, se levèrent avec respect,

et puis, reculant d'un pas, commencèrent à s'entretenir à voix basse, sans paraître s'apercevoir de la présence des Mexicains, qui, de leur côté, étaient tellement étourdis de cette scène étrange, qu'on eût dit qu'ils avaient perdu à la fois l'usage de la parole et la faculté du mouvement.

— Zil ullah ! s'écria l'homme au turban blanc. Allah soit avec nous ! Sa Sublimité a parlé ! Elle a parlé, mais, hélas ! que c'était peu ! ajouta-t-il d'un ton lamentable. Ben Haddi entreprendrait de grand cœur, aujourd'hui même, un pèlerinage pieds nus...

— Et Boultsht, interrompit l'autre, baiserait la pierre noire d'Ararat.....

— Si cet acte de dévotion, reprit le premier, pouvait guérir la maladie de Sa Sublimité ! Zil ullah ! voilà trois jours que Sa Hautesse n'a goûté la fève de La Mecque ou le jus divin qui transporte, par anticipation, le vrai croyant dans les royaumes du Paradis.

— Trois jours, continua son compagnon, qu'elle n'a daigné recevoir les douces caresses de la belle Zuléïma, ou les ardents embrassements de Fatime aux yeux noirs. Quelle peut être la cause de cette sombre mélaucolie ?

— Une indigestion, dit le turban blanc.

— Les soucis du gouvernement, reprit le turban vert. Il faut amuser Sa Hautesse. Il est arrivé de nouvelles almées et des odalisques. Peut-être daignera-t-elle assister à leurs jeux. »

Et, en parlant ainsi, il s'approcha du calife (car telle était la dignité du personnage représenté par le vilain musulman couché sur le sofa), et se prosternant la face contre terre, il lui soumit son humble requête.

Une espèce de grognement affirmatif fut la réponse. Le vizir se leva aussitôt, tout joyeux, regagna la place qu'il venait de quitter, et, après avoir frappé avec son pied trois coups, distincts sans être trop forts, se retira avec son compagnon dans un coin du salon. A peine avait-il exécuté cette manœuvre, qu'à l'étonnement toujours croissant des Mexicains la porte battante s'ouvrit de nouveau, et livra passage à quatre

couples de danseurs, vêtus de costumes dont la richesse et la magnificence éclipsaient celui du calife lui-même. Ils étaient suivis de quatre nègres, dont deux portaient des guitares de forme mauresque, le troisième un tamtam des Indes-Orientales, et le quatrième une flûte persane.

Pendant quelques instants, les huit danseurs se tinrent immobiles, attendant le signal. Il fut enfin donné par un « brr ! » parti de l'auguste bouche du sultan, qui condescendit en même temps à lever la tête, et à manifester l'intention de voir le divertissement qu'on lui offrait.

Un mouvement d'adagio sur les guitares ouvrit la danse : ce mouvement, faible d'abord, et dans lequel le bruit sourd du tamtam se mêlait comme le roulement d'un tonnerre éloigné, augmenta graduellement en volume de son. Bientôt on entendit le brillant cliquetis des castagnettes, et enfin les doux accords de la flûte vinrent harmoniser l'effet de ces divers instruments. L'action des danseurs semblait suivre et imiter tous les mouvements de la musique : ils commencèrent par former, avec un art et une grâce merveilleuse, un groupe ou tableau, leurs écharpes de soie au tissu diaphane et aux couleurs variées flottant dans l'air comme des nuages irisés et laissant entrevoir derrière elles les formes ravissantes des danseuses. Lorsque la mesure prit une allure plus vive, les pas aussi devinrent plus rapides, les gestes plus animés, les poses plus voluptueuses. Un couple se détacha bientôt des autres : il se composait de celle des quatre danseuses dont la taille élégante, les formes de *hourî*, donnaient l'idée la plus complète de la perfection, et d'un guerrier persan, qui la poursuivait et à qui elle feignait, avec une coquetterie pleine de grâce, de vouloir échapper. Les pieds mignons de la belle fugitive effleuraient à peine le tapis, et il y avait dans tous ses mouvements un charme de séduction si puissant, que le calife, soulevant plusieurs fois les paupières, fit entendre un grognement approbateur. Cependant chacune de ces manifestations de la part du despote semblait redoubler l'anxiété du pauvre Persan ; cette anxiété finit par approcher du désespoir, et ce dés-

espoir fut rendu avec tant de naturel et de vérité, que les spectateurs accueillirent par une salve d'applaudissements cet heureux effort de l'art mimique. Le calife seul semblait à peine prendre intérêt à ces jeux : une ou deux fois, à la vérité, un éclair de satisfaction animale avait paru briller dans ses yeux ternes ; mais ce feu passager s'éteignit bientôt, et le triomphe même du Persan, alors que son amante vaincue tomba pantelante dans ses bras, ne put le rallumer.

« Brr ! fit enfin le commandant des fidèles avec la même intonation rauque et gutturale ; et tu appelles cela un divertissement, cela que nous avons vu mille et une fois ? Par la barbe du Prophète, vizir, continua-t-il en élevant la voix, si je n'ai ni sommeil aujourd'hui, ni appétit demain, il y a le lacet pour toi, et le pal pour tes armées. »

A ces mots, le vizir demeura muet d'épouvante et d'horreur, tandis que l'émir alarmé ouvrait une bouche démesurée ; les danseurs s'arrêtèrent, comme s'ils eussent été soudainement pétrifiés, dans l'attitude même où les avait surpris la menace du calife. L'une des bayadères resta debout sur une jambe, tenant l'autre dans une position horizontale, la pointe de son pied à la hauteur de la bouche ouverte de son partenaire ; une autre s'était, dans sa frayeur, embarrassé le pied dans l'ample robe de l'émir, qui, lui-même éperdu, se mit à courir de tous côtés, la forçant à le suivre en sautant sur un jambe ; en un mot, tous les acteurs de cette étrange scène exprimèrent si naturellement, par leur pantomime, la surprise et la consternation, que le calife, tout à coup déridé, partit d'un bruyant éclat de rire.

« Allah akbar ! » s'écrièrent tout d'une voix vizir, émir et danseurs ; puis il se mirent à célébrer en chœur les louanges d'Allah, qui avait daigné opérer, par l'intermédiaire de ses esclaves, un si grand miracle, et soulager Sa Hautesse en la faisant rire. Ces démonstrations d'affection de la part de ses sujets parurent flatter le potentat. Il fit un signe de tête, et l'émir, enhardi par cette marque d'approbation, se hasarda à se rapprocher de son maître.

« Avec tout le respect... commença-t-il.

— Par la barbe du Prophète ! interrompit le calife, nous savons ce que tu veux dire avant que tu aies ouvert la bouche. Trêve de bavardages. Si nous avons un vizir, c'est pour faire l'office de sangsue, et soutirer le sang de notre peuple, là où il est trop riche, ou corrompu. Qu'en penses-tu ? si je faisais empaler un de ces drôles, la peur ferait-elle mieux danser les autres ?

— Je prendrai la liberté de faire observer à Votre Hautesse que la peur, au contraire, paralyserait leurs moyens. Il vaudrait beaucoup mieux empaler un des pourceaux de ce vil troupeau qu'on appelle le peuple ; — on, en choisirait un qui eût des sequins. Le trésor de Votre Hautesse est à sec, et ces danseurs sont aussi pauvres que les rats des églises des Giaours ; ce sont d'ailleurs de bons et utiles serviteurs de l'état.

— Tu as raison. Par le Prophète ! ce sont d'utiles serviteurs de l'état, s'écria le calife en se frottant le ventre, et ils peuvent compter sur notre bienveillance et notre protection. — Fais sauter les têtes d'une ou deux douzaines de ces misérables du quartier du Bezestein, et qu'on distribue à ces pauvres diables la moitié de leurs sequins. »

Ici, on frappa doucement à la porte ; le vizir se hâta d'aller ouvrir, et revint annoncer que le chef des mollahs sollicitait humblement la faveur d'une audience.

« Encore les ennuis du gouvernement, et toujours les ennuis du gouvernement ! répondit en gémissant le calife, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, comme s'il eût été absorbé dans de graves réflexions. — C'est bien, dit-il enfin, avec un geste d'impatience ; nous recevrons le pasteur spirituel de notre empire. Qu'on éloigne ces baladins ! Il ne convient point que celui qui est chargé d'expliquer le Koran nous trouve en compagnie aussi charnelle. »

Danseurs et musiciens se retirèrent alors à l'arrière-plan, et les portes s'ouvrirent devant un personnage d'une haute stature, qui entra gravement et les yeux baissés : c'était le chef

des mollahs. Lorsqu'il fut arrivé devant le calife, il s'agenouilla et toucha la terre de son front.

« Parle, dit le sultan, et sois bref. Les soins du gouvernement nous ont déjà beaucoup occupé, plus, peut-être, qu'il n'est bon pour le faible état de notre santé.

— Bismillah ! fit le grand-prêtre, nous avons ordonné que des prières fussent faites du haut des minarets de toutes les mosquées et que tous les vrais croyants se couvrissent la tête de poussière et de cendres ; nous avons envoyé des gens au saint pèlerinage et d'autres baiser la pierre noire d'Ararat, afin d'obtenir le soulagement des souffrances de Votre Sublimité.

— Voilà qui est bien, mollah ! répliqua le sultan.

— Flambeau du monde ! dont la lumière est plus brillante que celle du soleil, continua le chef des mollahs, nous avons consulté, au sujet de cette indisposition de Votre Hautesse, le livre qui remplace pour nous toute la sagesse du giaour, et nous y avons trouvé qu'Haroun al-Raschid était affligé d'un mal semblable, occasionné sans aucun doute par un excès d'application aux devoirs de son gouvernement.....

— Arrête, téméraire ! interrompit le calife d'une voix de tonnerre, et pèse tes paroles avant d'ouvrir la bouche. Les devoirs du gouvernement, as-tu dit ? Les devoirs ! Qui a des devoirs ? Un vermisseau comme toi, qu'il nous a plu de tirer de la poussière ; mais apprends qu'il n'y a rien de commun entre nous, le représentant du Prophète, et de tels reptiles ou leurs devoirs. Notre plaisir, voilà votre devoir ; et notre volonté, voilà votre loi.

— Sans doute, sans doute, Lumière du monde ! s'écria le mollah, se hâtant de réparer sa faute ; c'est *plaisirs* que ton indigne serviteur voulait dire. Lors donc qu'Haroun al-Raschid se trouvait dans ces moments de souffrance et d'abattement, occasionnés incontestablement par l'excès des plaisirs...

— Esclave ! interrompit encore une fois le calife ; prétends-tu jouer de nous, en disant que notre glorieux ancêtre était épuisé par l'abus des plaisirs, comme si tu voulais donner à

entendre que nous sommes dans le même état ? Est-ce que nous ne faisons pas chaque jour neuf fois neuf salutations le visage tourné du côté de La Mecque ? Est-ce qu'hier encore nous n'avons pas mis, vingt fois au moins, notre nom au bas des ordres d'exécution de ces chiens d'infidèles qui avaient eu l'audace de blasphémer contre nous, le représentant du Prophète, en disant dans le Bezestein..... Que disaient-ils donc, ces chiens ? Est-ce que nous n'avons pas donné l'ordre de pendre, d'empaler et d'exterminer cette odieuse vermine et tous ceux ceux qui osent penser ou avoir une opinion quelconque ? Est-ce que nous n'avons pas rendu cet ordre public, à la plus grande gloire du Prophète et de notre propre nom ?

Le calife fit une pause ; puis, se tournant brusquement vers le mollah : « Maintenant, poursuivit-il, tu peux nous dire ce que faisait notre ancêtre Haroun al-Raschid quand il était en proie, comme nous, à ces accès de mélancolie.

— Bismillah ! repartit le mollah, quand Haroun al-Raschid se trouvait dans cet état, il prenait le livre que voici et que Votre Hautesse peut, s'il lui plait, voir et même lire.....

— Misérable ! s'écria le calife en lançant un regard de courroux et de mépris au prêtre et à son livre. A quoi êtes-vous bons, toi et tes semblables, si ce n'est à faire pour nous ce que nous considérons comme au-dessous de notre dignité de faire nous-même ? Et n'est-il pas au-dessous de notre dignité de lire des livres ? Des livres remplis des billevesées d'un tas de faquins qui s'avisent de donner leur avis sur des choses qu'ils ne connaissent point et qui ne les regardent en rien ? N'avons-nous pas décrété que tous ceux qui sont signalés comme auteurs de livres seraient étranglés ainsi que leurs lecteurs ? Et n'est-ce pas pour cette raison que nous avons pris à notre service un certain nombre de fainéants, dont tu es le chef, et qui sont chargés de lire et de penser pour tout notre peuple ?

— Et, en effet, pourquoi La lumière du monde lirait-elle ? reprit le mollah après une pause respectueuse. Pourquoi lirait-il, celui qui est déjà la source de toute sagesse humaine, l'ad-

miration et la joie de toutes les nations ? Comment exprimer mon étonnement ? Comment louer dignement les hautes qualités.....

— Halte-là, mollah ! s'écria le calife. Sache qu'il ne nous plaît pas d'être loué ni admiré par des êtres de ton espèce. Tes louanges n'ont aucun parfum pour nous et blessent nos oreilles. Il ne sied point à des vers tels que toi, que nous pouvons d'un mot replonger dans la fange d'où nous les avons tirés, de chercher à étudier nos bonnes qualités, de peur qu'ils n'aperçoivent en même temps.....» Le calife voulait sans doute dire « nos mauvaises, » mais il n'acheva pas sa phrase.

« Tu dois, poursuivit-il, nous regarder comme le soleil, dans lequel on ne peut voir ni bien ni mal, mais dont la présence se manifeste par ses effets. Et à présent, dis-nous ce que faisait Haroun al-Raschid lorsqu'il était dans cet état de langueur où nous nous trouvons nous-même.

— Allah akbar ! lorsque Haroun al-Raschid était indisposé comme l'est en ce moment Votre Hautesse, il avait coutume de se déguiser, tantôt en marchand ; tantôt en soldat, tantôt en matelot.....

— Nous savons tout cela, dit le calife ; mais, quelque disposé que nous soyons à suivre l'exemple de notre glorieux ancêtre, si nous pouvons le faire sans trop de fatigue de corps ou d'esprit, nous avons certains scrupules à ce sujet. Tu sais, continua-t-il en baissant la voix, qu'encore bien que nous descendions incontestablement de Haroun al-Raschid, cependant notre sang, épuré de génération en génération, est encore plus noble et plus illustre que n'était le sien. Nous ne saurions donc condescendre à l'imiter de la manière dont tu parles. Mais nous voulons entreprendre une œuvre qui sera infiniment plus agréable au Prophète : nous broderons, de nos propres mains, un douzième jupon pour sa bienheureuse mère, qui, de cette façon, en aura un pour chaque mois de l'année. »

Plusieurs fois, pendant la dernière partie de ce dialogue, on avait entendu parler à voix basse à la porte de l'appartement. Cette circonstance, d'où l'on devait conclure qu'il y

avait là des gens aux écoutes, était de nature à compromettre gravement la sûreté des hardis représentants du calife et de ses courtisans. Cependant, les musulmans ayant joué leurs rôles et achevé leur farce sans se laisser déconcerter par la présence des espions, le calife se leva de son ottomane avec toute la dignité d'un despote oriental, tout en répétant à sa suite les grandes choses qu'il se proposait de faire, et insistant particulièrement sur son intention de broder, de ses propres mains, un douzième jupon pour la mère du Prophète. Le cortège était presque arrivé à la porte par laquelle il était entré, lorsqu'un des jeunes seigneurs mexicains, se réveillant tout à coup de l'état de stupeur dans laquelle cette scène extraordinaire l'avait jeté, lui et ses compagnons, s'élança en avant, regarda attentivement la figure du calife, puis recula en poussant un cri d'horreur :

« *Por el amor de Dios!* c'est Sa Majesté le roi Ferdinand! Arrête, traître! » s'écria-t-il en s'avançant de nouveau et cherchant à porter la main sur le calife. Mais celui-ci conserva, dans ce moment critique, toute la dignité de son personnage: il sortit de l'appartement en jetant sur son adversaire un regard d'ineffable mépris, tandis que le gigantesque mollah, saisissant le Créole par le collet, le souleva de terre comme une plume, et, le rejetant violemment dans le salon, suivit le commandant des fidèles et ferma la porte après lui.

Avant que les cavaliers mexicains fussent revenus de l'alarme que leur causait la satire dramatique et politique dont ils avaient été, presque à leur insu, les spectateurs, les autres portes de l'appartement s'ouvrirent avec fracas et plusieurs alguazils se précipitèrent dans le salon. Convaincus par un regard rapide jeté autour de la pièce que les objets de leur recherche avaient disparu, ils s'élançèrent vers la porte opposée, et l'ayant ouverte, ils parcoururent les salons voisins en proférant des imprécations et des cris de trahison. Cette poursuite acharnée, mais inutile, après les avoir conduits par toute la suite d'appartements, les ramena dans le salon où étaient restés les jeunes nobles.

« *Todos diabolos!* cria l'un des agents de police en courant

à la fenêtre : les voilà qui se sauvent, les brigands ! Ils nous ont échappé cette fois-ci. *Demonio !* » vociféra-t-il, avec une telle rage, que l'écume jaillit de ses lèvres.

« Et ainsi, messieurs, dit-il en s'adressant avec un ton d'ironie affectée et une fureur contenue aux Créoles qui, comprenant enfin toute l'énormité de la pasquinade dont ils venaient d'être les témoins, étaient comme atterrés, — ainsi, vous avez jugé à propos de choisir pour sujet de ridicule, pour plastron, la personne de Sa Très-Sacrée Majesté ?

— Don Bautista, sur notre honneur, nous ne savions pas...

— Sur *notre* honneur, hurla un autre alguazil, vos têtes en répondront, chiens de Créoles que vous êtes !

— Don Iago, s'écrièrent les cavaliers insultés, nous vous disons que sur notre *honneur*.....

— Dites tout ce qu'il vous plaira, interrompit brutalement l'alguazil ; je vous dis, moi, que si j'étais vice-roi.....

— Votre tour peut venir, répliqua un des cavaliers avec un sourire amer et dédaigneux, vous êtes un Gachupino.

— Je suis Espagnol ! cria son interlocuteur ; et vous n'êtes, vous autres, què de misérables Créoles ; de vils et misérables Créoles ; *y basta !* »

Le ver de terre lui-même se redresse quand on l'écrase, et ce dernier outrage était trop, même pour des Créoles. Les jeunes gens, furieux, se précipitèrent vers l'alguazil ; mais celui-ci, prévoyant l'orage, avait déjà battu en retraite.

Des centaines de Créoles, appartenant pour la plupart à la classe moyenne, de métis, de zambos et d'Espagnols, rassemblés dans la pièce voisine, avaient assisté à cette scène sans manifester aucune sympathie, soit pour la police, soit pour les jeunes Mexicains. Ces derniers, évidemment confus et embarrassés, se regardèrent les uns les autres pendant quelques instants, puis, se séparant, disparurent par les différentes portes.

A. B. (*Blackwood's Magazine.*)

Voyages. — Littérature.

UNE EXCURSION

DANS

LE PAYS DE GALLES ET EN IRLANDE.

(JUILLET ET AOUT 1844.)

LE THÉÂTRE DE DUBLIN. — L'ÉCOLE DE LA MÉDISANCE. — FARRER, MRS. CLO-
WER, ETC. — AUTEURS DRAMATIQUES IRLANDAIS. — SHIRLEY. — L'ÉVADNÉ
DE M. SHIEL ET L'HERNANI DE M. VICTOR HUGO. — MISS O'NIEL. — LA
CHASTETÉ AU THÉÂTRE. — GERALD GRIFFIN. — LE SOLEIL EN IRLANDE. —
MATURIN. — SOUVENIRS LITTÉRAIRES DE DUBLIN. — THOMAS CARLYLE. —
O'CONNELL. — VISITE A LA PRISON. — L'ANTICHAMBRE ET LE JARDIN. — LE
PORTRAIT. — O'CONNELL ET SES COMPAGNONS DE CAPTIVITÉ. — M. STERLE.
— LE DOCTEUR GRAY, ETC.

§ XIII et XIV (1).

Tous ceux qui ont passé une heure dans un caveau analogue à la crypte mortuaire de Saint-Michan comprendront que je n'en sortis pas sans croire sentir autour du cœur une sorte de réseau de tristesse dont j'aurais bien voulu que la brosse officieuse du sacristain pût me délivrer en même temps que du linceul de toiles d'araignée qui s'était étendu sur mes habits. Le soir, après le dîner, j'éprouvais encore le besoin de secouer cette impression funèbre, et je consultai avidement toutes les

(1) Voir les livraisons de septembre, octobre, novembre 1844, janvier, février, mars, avril, mai et juin 1845.

affiches pour y trouver l'indication de quelque distraction agréable. Je fus tout d'abord attiré par le programme des spectacles, et je remerciai mon étoile en voyant que justement ce soir-là le Théâtre Royal de Dublin donnait *L'ÉCOLE DE LA MÉDISANCE*, jouée, entre autres acteurs, par M. W. Farren et Mrs. Glover. Le chef-d'œuvre de Sheridan, un des grands auteurs de l'Irlande, représenté dans sa ville natale ! c'était certainement une fête nationale et populaire. Le rôle de sir Peter Teazle devait être rempli par Farren, ce ravissant comique ! Le rôle de Mrs. Candour, par Mrs. Glover, que j'avais autrefois applaudie à côté du même Farren à Londres !... j'aurais payé bien cher ma place en toute circonstance : je n'eus plus qu'une inquiétude, celle d'arriver trop tard au bureau. Mais, Dieu merci, la salle n'était pas encore pleine : je fus bien placé et assis confortablement avant le lever de la toile.

L'École de la Médisance est trop connue pour que je fasse ici un feuilleton en règle ; et aujourd'hui d'ailleurs analyse-t-on encore même les ouvrages nouveaux ? N'est-il pas de meilleur goût de parler de tout, à propos d'une représentation dramatique, excepté de la pièce, de l'auteur et des comédiens ? Je déclare en outre qu'en regardant et en écoutant, comme si je n'eusse jamais tenu la plume dans un journal, je ne pensai nullement à mon futur rôle de feuilletoniste. Je ne me rappelle qu'une réflexion critique que je fis en voyant la grande scène du paravent, scène où Sheridan s'est à la fois inspiré de Molière et de Beaumarchais. Chéron, dans son *Tartufe de mœurs*, qui n'est qu'une imitation de *L'École de la Médisance*, s'est bien gardé de traduire ici fidèlement le modèle original ; et j'ai souvent entendu louer beaucoup Chéron d'avoir délicatement corrigé la crudité de Sheridan. J'en demande bien pardon à mes maîtres ; mais j'aime mieux la scène anglaise, où chaque personnage conserve son caractère, et où l'hypocrite qui vient de disserter éloquentement sur la morale est pris en flagrant délit d'adultère, par cet étourdi de Charles, que sir Peter Teazle accusait plutôt que lui, et par le mari lui-même, qui, heureux de se croire plus jaloux que de raison, se permettait

déjà de rire en vieux égrillard de ce qui ne lui semblait plus qu'un péché véniel. De quoi a-t-on surtout loué Chéron? — « d'avoir épargné au mari une situation trop humiliante. » Quel singulier égard de la critique pour les maris! Je crois que Molière eût traité cette scène comme Sheridan, et non comme Chéron; car, après tout, la scène du paravent n'est pas plus inconvenante que celle où Tartufe, le grand Tartufe, celui de Molière, se trahit lui-même pendant que Orgon est caché sous la table. — Farren a vieilli; mais ce n'est pas au théâtre qu'on s'en aperçoit encore beaucoup, car, plus jeune, il jouait déjà de préférence les vieillards. Je ne connais aujourd'hui que notre Bouffé qui les joue aussi plaisamment que lui. Bouffé a sur Farren un avantage, c'est de jouer avec plus de vraie *sensibilité* quand il passe du comique au sentiment, c'est de faire pleurer et rire dans le même quart d'heure sans cesser d'être naturel. Farren est peut-être plus drôle: Bouffé est plus fin. Grand comédien, Farren est aussi un grand bouffon; il n'est pas fâché d'exciter quelquefois un rire convulsif. Bouffé est surtout fier des larmes qu'il fait répandre, et il se contente de faire sourire, même dans une bouffonnerie, pour être plus sûr de la transition. — Mrs. Glover est une bonne actrice, mais sans être à la hauteur des duègnes de la haute comédie. Les autres rôles de *l'École de la Médisance* étaient convenablement joués, et quelquefois la double verve de Sheridan et de Farren entraîna les acteurs qui secondaient de leur mieux « l'artiste sans rival » (*the unrivalled artist*), comme l'affiche désignait Farren. Il eût fallu une lady Teazle un peu plus sémillante peut-être. Lady Teazle est une de ces coquettes qui font penser tout d'abord à mademoiselle Mars. Il existe cependant une mademoiselle Mars en Angleterre aujourd'hui même, une mademoiselle Mars avec toute sa jeunesse et tout son talent: cette actrice s'appelle Mrs. Stirling; mais ce qui prouve combien la scène anglaise est dégradée, cette perle est exilée dans les petits théâtres, heureuse quand on lui traduit là quelque acte de M. Scribe; mais forcée aussi de prostituer son bon goût et sa

fièvre, ses sourires et ses larmes aux conceptions informées des mélodramaturges de Londres.

Le grand théâtre de Dublin (car Dublin possède aussi un ou deux petits théâtres) est une assez belle salle, tout à fait moderne, ne datant guère que de vingt-cinq ans. La capitale de l'Irlande se vante non sans raison d'avoir toujours aimé et cultivé l'art dramatique. Dans l'histoire littéraire et dramatique de la Grande-Bretagne plusieurs notabilités furent irlandaises. Peu de noms sont comparables à celui de Sheridan; aujourd'hui encore un de ses petits-cousins, Sheridan Knowles, prime tous ses contemporains. En remontant dans le passé, nous trouverons Goldsmith, O'Keefe, Farquhar, Murphy, etc. Enfin le dernier poète de l'école shakspearienne, James Shirley, n'était pas Irlandais, mais il vint en Irlande (1635), et écrivit pour le théâtre de Dublin plusieurs de ses pièces qui ne furent représentées à Londres que postérieurement. Shirley avait dans son génie quelque chose d'espagnol et par conséquent d'irlandais; de l'omphase et de l'esprit, des sympathies chevaleresques et religieuses; il était catholique, et tout naturellement, en auteur qui connaissait les *autos sacramentales* de Lope et de Calderon, il s'avisa un jour de composer une espèce de *mystère* avec la vie du saint patron de l'île Verte. *Saint Patrick en Irlande* a cinq actes bien remplis, et cependant ce n'était qu'une *première* partie. Peut-être le poète méditait-il une trilogie. J'ai promis de ne pas abuser du privilège des digressions littéraires du feuilletoniste érudit; mais plus d'un lecteur regrettera l'analyse de *Saint Patrick en Irlande*, car on ne trouve pas facilement ce drame hagiologique dans lequel Shirley met en scène la lutte des prêtres païens contre le saint qui vient combattre leurs sortilèges par de vrais miracles. Entre autres personnages, nous avons l'*Ange gardien* de Patrick, des *Esprits infernaux*, des *Serpents*, bref tout ce que pouvait parler à l'imagination dévote des spectateurs de ce temps-là. Mais, vraiment, ceux de ce temps-ci ne se feraient pas une grande violence pour apporter la même foi au même spectacle. Combien de mélodrames qu'on joue en-

core à Londres et à Paris qui ne valent pas celui de Shirley ! Je préfère cependant rappeler ici une autre pièce du même auteur dont j'ai parlé brièvement autrefois, *le Traître*, parce que justement elle a été refaite sous le titre d'*Évadné* ou la *Statue*, par une des illustrations modernes de l'Irlande, M. Shiel, qui ne travaille plus pour le théâtre depuis qu'il est au des chefs de l'association catholique. Je serais très-fier sans doute d'avoir indiqué à M. Victor Hugo une des plus belles scènes de son *Hernani* ; mais M. Victor Hugo a son originalité à lui, et peut fort bien dire comme Molière qu'il prend son bien partout où il le trouve. Probablement même le poète français n'a-t-il eu qu'une vague réminiscence de la scène d'*Évadné* ; peut-être enfin l'idée première sort-elle de ce fonds commun des auteurs espagnols et italiens que M. Victor Hugo connaît aussi bien que les connaissait le vieux Shirley. Je ne tiens qu'à constater ici que je n'avais pas eu tort de signaler chez l'auteur d'*Hernani* une remarquable analogie d'inspiration et de forme dramatiques avec cette école de Webster, de Massinger, de Shirley, etc., qu'on appelle l'école shakspearienne, quoique les différences entre Shakspeare et sa soi-disant école soient certainement très-nombreuses. En écrivant l'histoire du théâtre anglais, j'ai dû rapprocher *Lucrèce Borgia* de la *Duchesse de Malfy* et de *Victoria Corombona*, *Marion Delorme* de l'*Honnête courtisane* (*the Honest Whore*). Mais le *Traître* de Shirley, devenu l'*Évadné* de M. Shiel, n'a de commun avec *Hernani* qu'une scène unique qui me semble également belle dans les deux drames. Lorsque Charles-Quint (lequel n'est encore que le roi don Carlos) vient chez don Ruy Gomez de Silva pour le sommer de lui livrer son hôte, le noble vieillard l'introduit dans une galerie de son château tapissée des portraits de ses ancêtres et le force d'écouter l'histoire de ces vaillants hidalgos que le glorieux vieillard raconte avec tout l'orgueil d'une mémoire espagnole :

DON RUY GOMEZ montrant au roi un vieux portrait.

Celui-ci des Silva

C'est l'aîné, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme,
Don Silvius, qui fut trois fois consul de Rome.

.....
DON CARLOS.

Pardieu, don Ruy, je vous admire !
Continuez...

Sur un geste du roi, DON RUY GOMEZ après avoir dit : « J'en passe et des meilleurs, » vient tout de suite aux trois derniers portraits et dit :

Voici mon noble aïeul,
Il vécut soixante ans, gardant la foi jurée,
Même aux Juifs.

A l'avant-dernier.

Ce vieillard, cette tête sacrée,
C'est mon père, il fut grand, quoiqu'il vint le dernier.
Les Maures de Grenade avaient fait prisonnier
Le comte Alvar Giron son ami. Mais mon père
Prit pour l'aller chercher six cents hommes de guerre,
Il fit tailler en pierre un comte Alvar Giron,
Qu'à sa suite il traîna, jurant par son patron
De ne point reculer que le comte de pierre
Ne tournât front lui-même et revint en arrière,
Il combattit, puis vint au comte et le sauva.

DON CARLOS.

Mon prisonnier !

DON RUY GOMEZ.

C'était un Gomez de Silva :
Voilà donc ce qu'on dit quand dans cette demeure
On voit tous ces héros?...

DON CARLOS.

Mon prisonnier, sur l'heure !

DON RUY GOMEZ, montrant un dernier tableau.

Ce portrait c'est le mien : roi don Carlos, merci,
Car vous voulez qu'on dise en le voyant ici :
Ce dernier, digne fils d'une race si haute,
Fut un traitre et vendit la tête de son hôte.

Dans la pièce anglaise, nous sommes, non pas en Espagne, mais à Naples : le roi vient aussi chez un de ses nobles, non pour y réclamer un proscrit, mais une jeune fille, Évadné Colonna, qu'on a promis de lui livrer et qu'il croit très-honorée du choix de son souverain. Évadné reçoit le roi de Naples comme don Ruy Gomez reçoit le roi d'Espagne, dans une galerie ornée aussi des images de la famille; mais ce sont des statues et non des tableaux. Avant de céder au monarque, Évadné comme don Gomez le force d'admirer ces sculptures, que le monarque veut bien déclarer superbes, mais en faisant observer à Évadné que, malgré son goût pour les beaux-arts, c'est tout autre chose qu'il vient chercher au palais Colonna :

LE ROI.

Vrais chefs-d'œuvre! Évadné; mais en venant, ce soir,
 Dans ce palais, c'est toi seule que je viens voir;
 Laisse-moi donc à l'art préférer la nature,
 Les couleurs de la vie à la pâle sculpture.

ÉVADNÉ.

On traite, je le sais, une femme en enfant,
 Mais en enfant qu'on aime et flatte en le trompant.
 Mon fantasque désir peut vous faire sourire;
 Souriez, mais cédez, puisque je le désire,
 Ou plutôt, je le veux (1).

(1)

ÉVADNÉ.

I must enforce you to it.

KING.

-Wayward woman!

What arts does she intend, to captivate
 My soul more deeply in her toils?

ÉVADNÉ.

Behold

The glorious founder of my family,
 It is the great Rodolpho; Charlemagne
 Did fix that sun upon his shield, to be
 His glory's blazoned emblem; for at noon
 When the astronomer cannot discern

LE ROI.

Artifice de femme,
Qui voudrait enlacer dans ses pièges mon âme!

ÉVADNÉ.

Regardez : celui-ci fonda notre maison ;
Il avait nom Rodolphe — un soleil pour blason,
Que, sur son noble écu, Charlemagne lui-même
Fixa pour qu'il devînt de sa gloire l'emblème ;
L'astre, que Dieu suspend à la voûte des cieux,
Est moins pur que ce nom, s'il est plus radieux.
Sa vertu dans le marbre est encore indignée,
De penser qu'un des siens peut souiller sa lignée.

LE ROI.

Oui, ce front est austère, et le tien est si doux,
Qu'il semble qu'il n'est rien de commun entre vous.

ÉVADNÉ.

Sire, voici Guelfo... c'est encore un ancêtre,
Dont le surnom fatal vous est connu peut-être,
Guelfo le meurtrier!

LE ROI.

Meurtrier!

A spot upon the full-orbed disk of light,
'Tis not more bright than his immaculate name !
With what austere and dignified regard
He lifts the type of purity and seems
Indignantly to ask, if aught that springs
From blood of his shall dare to sully it.

KING.

It is well ; his frown has been attempered,
In the lapse of generations, to thy lovely smile ;
I swear he seems not of thy family.

ÉVADNÉ.

Another of my ancestors, my liege !
Guelfo the murderer !

KING.

The murderer !
I knew not that your family was stained
With the reproach of blood, etc., etc.

ÉVADNÉ.

Sans rougir,

Nous pouvons invoquer ce triste souvenir :
Après de longs combats, une armée infidèle
Tenait Guelfe assiégé dans une citadelle.
Il n'avait qu'une fille, et, père infortuné,
Il l'aimait plus qu'un roi n'aime son premier né.
Sa tour croule, et déjà cette fille chérie
Par un Maure insolent allait être ravie,
Soudain Guelfe la tue aux yeux de son vainqueur,
Et du même poignard perce son propre cœur.

LE ROI.

J'admire tes aïeux et ta noble éloquence,
Évadné, cependant...

ÉVADNÉ.

Un peu de patience,
Il en est un encore, et celui-ci, le roi
Doit se le rappeler tout aussi bien que moi...
Regardez!

LE ROI.

C'est ton père!

ÉVADNÉ.

Oui, mon vertueux père :
Ne m'aurait-il laissé que son nom pour douaire,
Serais-je riche encor?... Vous ne répondez rien ?

LE ROI, *avec embarras.*

Votre père, Évadné, fut un homme de bien.

ÉVADNÉ.

Est-ce là tout? faut-il qu'aidant votre mémoire
Je dise quelle page il aura dans l'histoire?
Lorsqu'un fer régicide effleura votre sein,
Qui détourna sur lui les coups de l'assassin?
Mort à vos pieds, hélas! il ne peut me défendre,
Son marbre inanimé ne peut même m'entendre;

Vainement dans ses bras je voudrais me cacher...

Sire, je suis à vous... Venez m'en arracher (1).

Le roi sent enfin le remords entrer dans son cœur et se déclare vaincu par la vertu d'Évadné. Ce remords lui sauve la vie, car, derrière une des statues, est caché le frère de la chaste fille des Colonna qui eût immolé sa sœur et le roi son séducteur.

J'ai voulu seulement opposer cette scène à celle d'*Hernani*, heureux, je le répète, de louer à la fois le poète français et le poète étranger, comme je le fis de grand cœur en rendant compte, dans une autre Revue, de *Lucrèce Borgia* (2), comme je le ferais encore, persuadé que M. Victor Hugo ne partage nullement la rancune excitée contre moi par ceux qui trouvèrent

(1) J'ai dû condenser en quatre vers cette dernière tirade :

When he beheld

A sword thrust at your bosom, rushed—it pierced him,
He fell down at your feet ; he did, my lord ;
He perished to preserve you. Breathless image!
Altho' no heart doth beat within that breast,
No blood is in those veins, let me enclasp thee
And feel thee at my bosom. Now, sir, I am ready ;
Come and unloose these feeble arms and take me ;
Aye! take me from this neck of senseless stone.

(2) Après avoir cité une scène horrible de la *Duchesse de Malfy*, pour la comparer à la scène des cercueils dans *Lucrèce Borgia*, j'ajoutais : « On comprend de pareils spectacles dans un pays qui, au sortir des sanglantes guerres des Deux Roses, avait passé par la capricieuse tyrannie de Henri VIII et par les bûchers d'Édouard et de Marie Tudor ; dans un pays dont l'histoire, comme dit Voltaire, semble faite pour être écrite par le bourreau. Malheureusement il y a une analogie de circonstances qui peut rendre compte de la tendance de notre littérature actuelle. L'enfantement de notre révolution politique n'a pas été moins terrible que celui de la réforme religieuse en Angleterre. Dans tous ces sujets où se complaisent nos poètes, il y a peut-être un reflet de l'échafaud qui fut dressé à quelques pas de leurs berceaux, un souvenir de ces récits de la Terreur dont nos mères entretenaient nos premières années ; car il est peu de nos familles qui ne saignent encore, comme dit M. Victor Hugo. » *Revue de Paris*, tome XLVII, année 1833.

très mauvais que je fusse plus sévère pour *Marie Tudor*, — au double point de vue de l'histoire et de l'art dramatique.

Le rôle de l'Évadné de M. Shiel fut créé par une grande tragédienne, Irlandaise aussi comme l'auteur, la belle miss O'Neil, devenue bientôt lady Belcher, et que le mariage enleva pour jamais au théâtre; lady Belcher vit encore en dame châtelaine, ne regrettant pas le bruit des triomphes de miss O'Neil, regrettant à peine sa jeunesse, car elle est mère, et elle voit grandir autour d'elle une famille charmante. Il faut rendre cette justice à la fière aristocratie britannique : le mariage efface chez elle tous les péchés d'origine. Par le sacrement, l'actrice entre d'emblée dans ce monde exclusif et y règne si elle sait régner. La duchesse de Saint-Albans et la comtesse, de Derby ont toujours été traitées en duchesse et en comtesse comme si elles étaient nées avec la couronne ducal ou comtale sur la tête. Disons encore que, soit qu'elles aient en vue cette prime matrimoniale, soit parce que l'innocence du cœur est réellement plus facile à la femme anglaise dans toutes les conditions de la vie, les actrices d'Angleterre sont souvent citées pour la sévérité de leur conduite. Le redoutable Fox lui-même, avec toutes les séductions de sa gloire politique et de sa spirituelle galanterie, échoua auprès de la comtesse de Derby, lorsqu'elle n'était encore que miss Farren. Il eut beau faire le passionné, il ne parlait qu'en amant : ce n'était pas assez de plaire, la sage miss Farren voulait être épousée. Le comte de Derby l'emporta sur l'illustre orateur que l'exemple de son ami Sheridan ne put jamais décider à épouser personne.

Je ferais un long chapitre d'anecdotes à propos du théâtre de Dublin ; les auteurs dramatiques irlandais m'en fourniraient un autre; je ne citerai plus qu'un seul de ceux-ci, Gerald Griffin, dont il est juste de faire connaître le nom en France, où un de ses romans a été traduit et attribué à Banim. Gerald Griffin, auteur des *Collégiens* (ce roman, traduit parmi les œuvres de Banim), était un Chatterton, un de ces poètes-enfants qui luttent longtemps contre la défiance et l'incrédulité qu'inspire

leur précocité même. L'Irlande, pays d'imagination, en envoie à Londres de temps en temps qui se perdent dans la foule des autres mendiants irlandais et périssent, eux aussi, au fond de ces réduits humides, où la capitale des trois royaumes relève les ouvriers de la pensée aussi bien que ceux de l'industrie. Quelques-uns cependant finissent par croire que le don de la poésie est réellement une cruelle mystification de la nature dans un siècle prosaïque ; ils laissent la muse et se font *reporters* ou sténographes des grands journaux : la plupart des *reporters* de Londres sont Irlandais. C'est un métier comme un autre, et je n'en dis pas de mal, car je l'ai fait moi-même pendant une session, je l'ai fait à côté d'Armand Carrel qui s'essayait aussi à rédiger en français écrit l'éloquence parlée de certains orateurs, trop heureux d'enchaîner ainsi à leurs lèvres des secrétaires inconnus. Mais, en Angleterre, ce travail exerce très-peu l'imagination : il s'agit de traduire toutes les phrases de la tribune à la troisième personne. Gerald Griffin l'essaya ; il rédigea aussi l'article *tribunaux* et trouva encore le temps de faire des romans pour les libraires, des vers pour les *keepsakes*, des nouvelles pour les magazines, et enfin une première tragédie, puis une seconde : cette seconde tragédie, intitulée *Gisippus*, avait été composée à bâtons rompus, sur des petits morceaux de papier qui menaçaient de s'envoler comme les feuilles de la *Sibyle*, mais qui, rassemblés un jour, composèrent réellement une œuvre remarquable ; quelques amis, et entre autres Banim, ayant entendu lire les premiers actes de *Gisippus*, s'écrièrent que l'Irlande aurait bientôt à la fois son Shakspeare et son Walter Scott dans le jeune poète. La gloire sortait enfin de son nuage pour le pauvre Griffin, une gloire lucrative même ; car les libraires et les rédacteurs de Revues s'empressèrent de lui rendre ses visites, après l'avoir tant négligé.

Avant d'exploiter son bonheur à venir, Griffin va voir sa famille au pays natal ; il fait un détour afin de connaître l'Écosse, et il arrive au milieu des siens ; il arrive tout rempli de ses rêves profanes et mondains ; mais il trouve sa sœur morte ;

une de ses parentes s'est faite sœur de charité... le poète jette tout à coup un regard de l'autre côté de la vie, et se demande s'il a bien réellement atteint le but que Dieu nous impose ici-bas. Il va enfin être connu des hommes, mais ne risque-t-il pas aussi d'oublier Dieu et ceux qui l'ont précédé auprès de Dieu? Cette réflexion le désabuse, il ne voit plus qu'avec dédain son trésor... une malle pleine de manuscrits!... Sans hésiter, il les brûle tous, distribue à ses frères son petit pécule et entre dans un monastère de Dublin sous le nom de frère Joseph. C'était en 1838; — Griffin mourut à Cork du typhus, en 1840, ayant persisté dans sa vocation... N'est-ce pas là une histoire curieuse? un auteur du dix-neuvième siècle qui brûle ses manuscrits, drames, romans, articles de Revue.... pour se faire moine!... Sommes-nous en Espagne? non, en Irlande... Ai-je tort de tant appuyer sur le caractère méridional des compatriotes d'O'Connell?

En allant hier à Dalkey pour voir le chemin de fer atmosphérique, je ne pouvais me lasser de contempler cette splendide baie de Dublin, qui ne le cède en rien à la baie de Cork et que les voyageurs comparent tantôt à celle de Constantinople, tantôt à celle de Naples, tantôt à celle de Cadix, etc. J'acceptais toutes ces comparaisons, — pour la baie de Naples que j'ai vue, comme pour les autres que je croirais avoir vues aussi tant j'en ai lu souvent la description; — mais je me disais par moment, quand un nuage suspendait son dôme grisâtre sur le phare pittoresque de Howth ou sur cette autre petite île appelée l'*Oeil de l'Irlande*: — certes, oui, le Bosphore et la Méditerranée n'ont pas de plus beaux panoramas maritimes: mais le soleil d'Orient, mais le soleil d'Italie, mais le soleil d'Espagne, où est-il? — Ce soleil, absent du climat, rayonne dans l'emphase orientale d'Edmond Burke, de Grattan, de Cârnan, de Philips, les orateurs de l'Irlande; — dans *Lalla Roukh*, ce poème où Thomas Moore renchérit si naturellement sur le génie de la fiction persane et dans ces poésies légères du même poète, qui ont beaucoup du style des canzoni d'Italie et des seguidilles d'Espagne, dans les légendes de Killarney et de

Wicklow qui, rédigées par Croker et Lover, rivalisent souvent avec la féerie des *Mille et une Nuits*; dans cet esprit satirique de Swift qui rappelle, bien plus encore Cervantes et Quevedo, que Voltaire, dans ces romans frénétiques de Maturin, ces horribles tableaux de toutes les tortures humaines (*Melmoth, La Famille de Montecorio*, etc.), qui sont en littérature ce que les toiles de Ribera et du Caravage sont en peinture; dans les romans de Banim qui peint les mendiants avec les couleurs de Murillo, dans le caractère national enfin dont la littérature n'est que l'expression; dans cette superstition espagnole, dans ces vendette italiennes, dans ces fréquents assassinats, ces exploits nocturnes des *rockites*, des *defenders*, des *whiteboys*, qui pillent ou tuent à la manière des guérilleros catalans et des bandits calabrais.

Je viens de nommer le révérend Maturin, ce ministre de l'église protestante d'Irlande, plus fameux par ses romans et ses drames que par ses sermons. La pauvreté était son excuse; mais on se demande comment il existe de pauvres prêtres dans cette église qui n'est pas accablée par la charge des âmes. Hélas! en Irlande aussi la distribution de ses richesses présente l'inégalité dont se plaignent les fonctionnaires mal partagés de la même église en Angleterre. Ce qui scandalise surtout les catholiques, c'est de voir que la prébende anglicane la mieux appointée est souvent celle qui sera desservie par un suppléant aux gages d'un titulaire qu'on ne voit jamais, parce que celui-ci, prêtre honoraire, dépense son bénéfice le plus loin possible de ses ouailles. Il y a des curés au rabais, en Irlande plus qu'ailleurs, et l'on se les procure aux mêmes bureaux de placements que les domestiques. Je déclare avoir lu dans *College-Green* une grande affiche annonçant que le maître d'un de ces établissements avait toujours à placer un choix de cochers, de palefreniers, de sommeliers, de valets de chambre, de cuisinières, de bonnes d'enfants et de curés protestants, lesquels n'étaient pas les premiers dans cette énumération de domestiques. Maturin appartenait cependant au clergé de Dublin, la capitale; mais il avait une

famille à nourrir, et probablement l'esprit d'ordre et d'économie ne présidait pas à son ménage. C'était un homme excentrique : quand il composait, il se collait un pain à cacheter au milieu du front pour avertir ceux qui pénétreraient jusqu'à lui qu'on devait le laisser seul avec son démon ou sa muse. Walter Scott lui avait été utile sans le connaître ; lors de son voyage en Irlande, il fit une visite à sa veuve et ne démentit pas sa générosité : Walter Scott n'avait de prévention contre aucun genre en littérature ; mais toutes ses sympathies d'auteur étaient pour miss Edgeworth.

Quelques lignes encore sur les traditions littéraires de Dublin et des environs : le touriste peut-il quitter cette capitale sans demander où naquit Swift dont il a salué le mausolée à Saint-Patrick ? On lui indique une ruelle appelée *Hoey's court* ; mais lorsqu'il espère voir la maison du redoutable doyen, comme il a vu à Florence celle de Machiavel consacrée au moins par une inscription tutélaire, il apprend que les décrets de la voirie municipale l'ont condamnée tout récemment à être abattue pour l'agrandissement régulier de la place ; il demande alors qu'on lui montre la maison où naquit Sheridan : celle-ci du moins est encore debout, Dorset-street, n° 12, et dans le même quartier (Aungier-street) est née le biographe de Sheridan, Thomas Moore. J'ai dit que j'étais logé à l'*Hibernian-Hotel*, Dawson-street. Au n° 20 de cette rue, habita pendant quelques années une des plus chastes et des plus tendres muses du parnasse britannique, Felicia Hemans : ses restes sont déposés dans la rue voisine, Anne-street, sous les caveaux de la petite église de Sainte-Anne, où je ne pouvais me dispenser d'entrer pieusement ; car sainte Anne est une sainte deux fois vénérée par le touriste (sainte Anne, la patronne de sa mère, se trouve être aussi celle de la mère de ses enfants).

Dublin a conservé quelques souvenirs du passage d'Addison. Autour de l'auteur de *Cato*, du principal rédacteur du *Spectator*, se groupa bientôt un petit cénacle de beaux esprits irlandais, ou vivant alors en Irlande ; c'était Tickell, poète qui avait osé entreprendre une traduction de l'*Iliade* en concour-

rence avec Pope, mais dont toute la gloire littéraire se réduit à l'amitié d'Addison. Belle gloire encore que celle d'une illustre amitié, noble cœur celui qui la comprend et sait se contenter des confidences familières d'un homme de génie (1). Tickell avait cet autre bonheur, bien doux pour le poète, de posséder un jardin hors la ville, le jardin de Glesnevin, dont on a fait aujourd'hui le jardin botanique de Dublin. Chez lui donc de préférence se réunissaient les amis d'Addison : c'était Parnell, alors vicaire d'un petit village de la banlieue appelé Finglas, et l'auteur de cet apologue de l'*Ermite* dont Voltaire fit un chapitre de *Zadig* ; c'était sir Richard Steele, qui avait un petit domaine à Hampstead ; c'était Delany, le confident de Swift, propriétaire à Delville ; c'était enfin Swift lui-même, qui négligeait de temps en temps pour Addison l'enthousiaste Vanessa, fixée depuis peu dans une campagne solitaire sur les bords de la Liffey, où le grave doyen ne pouvait pas d'ailleurs aller voir tous les jours son Héloïse, ayant à ménager la jalousie de la triste Stella, et peut-être aussi, quoique cela l'inquiétait moins, la bonne opinion de deux ou trois dévotes puritaines de Saint-Patrick. Swift, amant mystérieux et pamphlétaire anonyme ou pseudonyme, avait, à ce qu'il paraît, un attrait tout particulier qui dirigeait ses promenades du côté de Delville. En démolissant dernièrement une vieille grange, on fit une découverte qui certainement dénonce un des auteurs de ce conspirateur de la presse : c'était tout l'appareil d'une petite imprimerie clandestine. Dans l'ancien jardin de Tickell, une allée d'ifs, qu'on dit avoir été plantée par Addison, atteste traditionnellement les goûts plus innocents de l'élegant écrivain qui, dans les luttes de la critique littéraire et de la polémique politique, ne dépassa jamais les limites en deçà des-

(1) On lit un trait charmant de modestie paresseuse dans la biographie que Germain Delavigne a placée en tête des œuvres posthumes de son frère : Après nous avoir dit qu'il faisait, lui aussi, de vers avant que Casimir entreprit d'en faire : « Je ne tardai pas à m'apercevoir, ajoute-t-il, qu'il réussissait beaucoup mieux que moi. Dès lors je cessai de faire des vers pour me borner à corriger les siens. »

quelles on n'ose plus signer son nom. Sous l'ombre jeune encore de ces arbres verts, alignés comme les phrases du style classique, Addison, rêvant sans doute de Virgile et de ses divines églogues, composa sa ballade pastorale de *Collin et Lucy*.

Mais ces souvenirs sont peut-être un peu trop vieux dans le passé. Je ne dois pas oublier que j'ai une visite à faire à un homme de lettres vivant et écrivant encore, à celui qui a donné à mon nom une notoriété si atroce, au romancier qui m'a mis dans la plus mauvaise compagnie de son roman de *Tom Bourke*, comme Dante plongea par anticipation quelques-uns de ses contemporains dans l'enfer de sa *Divine Comédie*. Prenons donc un poignard et des pistolets, pour aller à Templeogue demander raison au docteur Lever. Mais avant de jouer cette scène de néo-drame, j'ai promis de conduire mes lecteurs à la prison d'O'Connell.

XIV.

Thomas Carlyle a publié, en 1843, un petit volume sur le culte des héros (*hero-worship*) (1), où il définit, juge et classe à sa manière toutes ces diverses manifestations de la pensée de Dieu, toutes ces incarnations de la suprême intelligence qui, suivant les époques, gouvernent ou conduisent les hommes sous la forme d'un homme :—héros-demi-dieux du paganisme, héros-prophètes, héros-prêtres, héros-poètes, héros-hommes de lettres, héros-rois;—Odin le Scandinave, Mahomet l'Arabe, Luther l'Allemand, Dante ou Shakspeare, Johnson ou Rousseau, Cromwell ou Napoléon. Pourquoi dans ce cadre, à la fois si vaste et si étroit, Carlyle n'a-t-il pas trouvé une place, une définition, un nom pour le roi-tribun de l'Irlande? Avec un de ces mots qu'il créasans s'inquiéter du néologisme, un de ces mots vulgaires ou pédantesques, tirés du grec ou de l'allemand, il pouvait si bien caractériser O'Connell et condenser en quel-

(1) *On heroism, hero-worship and the Heroic in history.*

que sorte dans une formule algébrique toutes les périphrases plus ou moins éloqu岸tes dont se composent les nombreux portraits d'O'Connell que nous devons à la littérature politique (1) ! Il est certain qu'O'Connell est un héros dans le sens que Carlyle attache à ce terme, un héros qui personnifie admirablement ou la pensée de Dieu ou la pensée du peuple, un héros aussi extraordinaire qu'aucun des Bersékirs du Nord, qu'aucun des guerriers du Midi, qu'aucun poète, qu'aucun prophète, qu'aucun prêtre réformateur, qu'aucun usurpateur populaire ; un héros qui compte trente ans de règne : — je veux dire, chose encore plus rare, trente ans de popularité. Quel roi héréditaire, quel président de république régnerait aussi longtemps sur les esprits d'une nation ? Washington lui-même se vit négligé dans les dernières années de sa vie. Quel prophète entretint pendant une si longue carrière le fanatisme de ses prosélytes ? Ses prédictions se réalisent ou ne se réalisent pas, peu importe, la patience vient au secours de la foi. Souverain absolu, sans autre titre et sans autre attribut de la souveraine magistrature qu'une liste civile *volontairement* votée, il a résolu le problème le plus audacieux, celui d'agiter et de contenir à son gré, dans un cercle légal, une population ardente et enthousiaste, qui, condamnée en même temps aux affronts de l'oppression et aux tortures de la faim, a tout à gagner et n'a rien à perdre à une révolution ; ce problème dans l'ordre moral équivant, certes, à celui qu'a résolu James Watt dans l'ordre matériel, en imposant une direction mathématiquement calculée à la force expansive de la vapeur. Cette parole originale d'O'Connell, tour à tour véhémante comme celle de l'orateur grec, grave et élégante comme celle de l'orateur romain, puis tout à coup triviale et bouffonne, réalise par son ascendant cette métaphore sculptée de l'Hercule gaulois représenté

1) J'ai voulu au moins en relire un après avoir écrit ces pages : c'est celui qu'on trouve dans l'*Irlande politique, religieuse et sociale* de M. Gustave de Beaumont. Je doute qu'on puisse faire mieux ; nulle part O'Connell n'est plus loué et en même temps mieux jugé.

avec une chaîne à ses lèvres. Connaissez-vous une seconde puissance de notre siècle (le siècle des phrases) qui puisse donner l'idée de celle d'O'Connell, une puissance toujours en haleine qui ait, comme ce sublime parleur, une phrase au moins pour chaque jour, une phrase tantôt s'étendant jusqu'aux dimensions de la harangue, tantôt concise et condensant l'idée en une saillie, hier évoquant le passé, aujourd'hui prédisant l'avenir, ici provocatrice, là répondant avec les traits acérés de l'esprit ou au besoin avec la lourde massue de l'injure à qui l'a provoqué; en apparence étourdie et logique tout à la fois, spontanée et réfléchie, toujours prêchant le respect aux lois et criant sans cesse à l'injustice? Oui, il en est une autre: c'est celle qui a fait en France la révolution *légitime* de 1830: la puissance du journal. O'Connell est pour moi le journal fait homme avec une nation de souscripteurs: jusqu'à ce que Carlyle ait trouvé sa définition, je tiendrai à la mienne. O'Connell est le journal incarné de l'Irlande. On en a dit autant, je le sais, des comédies d'Aristophane et des pamphlets de Voltaire. En Irlande même, Swift fut aussi quelque chose comme cela; mais Swift était un journal anonyme, un journal impalpable, insaisissable, comme le fut après lui Junius. O'Connell paye de sa personne, il est l'homme de sa pensée parlée et reproduite par la presse, il est lui-même son éditeur responsable; qui peut se vanter d'avoir été au même degré que lui la voix de tous, la voix collective du pays? qui eut jamais moins recours aux fictions métaphysiques? qui voila jamais moins le héros, le demi-dieu?

L'importance personnelle d'O'Connell a été souvent proclamée en Europe: il n'est pas de pays où cette voix n'ait ses échos. Sous ce rapport encore, O'Connell a conquis de son vivant une place élevée parmi les héros de Carlyle; mais c'est en Irlande surtout qu'il faut s'attendre à l'enthousiaste admiration pour O'Connell; cette admiration a naturellement ses hyperboles dans un pays comme l'Irlande; mais on finit par s'y accoutumer. Je n'avais pas traversé un tiers du royaume et fait route avec toutes sortes de voyageurs, depuis Waterford jus-

qu'à Dublin, sans qu'on m'eût dit dix fois pour une et très-sérieusement : N'est-ce pas que O'Connell est un plus grand homme que Napoléon ? O'Connell en prison à Dublin était donc en 1844, pour l'Irlande o'connellite, Napoléon à l'île d'Elbe pour la France impériale de 1815. L'acte du dévouement magnanime de Napoléon, abdiquant à Fontainebleau pour donner la paix à l'Europe, était effacé par la patiente soumission d'O'Connell à la sentence des juges anglais. En ouvrant les journaux de Dublin le matin même, j'avais pu lire les lettres du maire de Clommel, du maire de Sligo et d'autres fonctionnaires qui remerciaient l'illustre captif de l'envoi d'un exemplaire de son portrait gravé, en lui disant, — le maire de Clommel : « Je suis fier du cadeau et de l'approbation du plus grand homme du siècle. » *Greatest man of the age*; — le maire de Sligo : « Je léguerai au respect de mes enfants ce portrait et cette lettre du MONARQUE DE LA LIBERTÉ UNIVERSELLE. » (*Of the monarch of universal liberty* (1)).

Le monarque de la liberté universelle est plus communément désigné toutefois sous le titre plus modeste du Libérateur. Or, O'Connell prisonnier était encore le Libérateur, comme Napoléon après son abdication ne cessa pas d'être l'Empereur. Cinq cent mille hommes étaient toujours à ses ordres, n'attendant que son signal pour conquérir le monde. Étonnez-vous donc si, relativement à la France, il est des o'connellites intimement convaincus que le Libérateur, avec une brigade irlandaise, pourra, quand il le jugera bon, replacer le duc de Bordeaux sur le trône de ses ancêtres. O'Connell l'a dit lui-même publiquement ; peut-on en douter en Irlande ?

J'avoue être de ceux qui n'avaient pu lire une pareille vanterie sans me sentir un peu chatouillé dans ma vanité française, toute opinion à part. Soit rancune de cette boutade irlandaise, soit esprit d'opposition contre toute espèce de souverain absolu, même contre celui qui régnerait encore du fond d'une pri-

(1) Voir le *Freeman*, numéro du 7 août. J'ai apporté tous les journaux que je lisais le matin.

son, je n'étais pas parvenu à monter mon imagination au niveau de l'enthousiasme des sujets d'O'Connell. Je laissai donc passer deux jours, puis trois, puis quatre, sans avoir fait aucune démarche pour voir le grand homme. Le cinquième je commençais à me demander si, dans l'intérêt de mes illusions, il ne vaudrait pas mieux revenir en France sans l'avoir vu, pour lui laisser dans mon imagination ce trône idéal qui va si bien à toutes les royautés de ce bas monde. « Ne l'avais-je pas vu cent fois avec l'œil de mon âme, *with my mind's eye*? comme dit Shakspeare. Si, vu avec les yeux du corps, le *monarque de la liberté universelle* allait subir une déchéance dans mon esprit? Si l'orateur, le tribun, allait se rapetisser à la taille d'un avocat? Pour l'effet de mes récits de touriste, n'était-il pas plus prudent de le juger par le bruit qui se faisait autour de son nom, par l'admiration de la foule qui lui donnait pour moi cette taille de dix pieds que Bouchardon supposait aux héros d'Homère? — La vérité de toutes ces hésitations, c'est que, n'ayant pas rencontré à Dublin une personne sur qui j'avais compté pour me patroner, et qu'ayant négligé de me munir à Paris d'une lettre de recommandation signée d'un de ces noms politiques qui apostillent utilement un nom comme le mien, je ne cherchais plus qu'un prétexte pour colorer mon indifférence relative, me sentant réellement bien moins ému au moment de saluer le *monarque de la liberté universelle*, que lorsque j'avais dû rendre ma première visite au simple romancier Walter Scott. Je m'étais même déjà procuré ce portrait dont un exemplaire octroyé par le Libérateur rendait les maires d'Irlande si glorieux, et la ressemblance en étant garantie par le modèle lui-même; je ne risquais rien de m'en servir pour la description obligée qu'attendaient de moi certains amis qui ne m'ont pas pardonné d'être revenu de Rome sans avoir baisé la mule du pape. Heureusement, je me rappelai encore à temps les impatientantes questions qui allaient m'assaillir à mon retour, et, redevenu tout à coup curieux pour satisfaire une autre curiosité que la mienne, je m'avisai d'aller confier mon embarras à un confrère de la presse irlandaise, à l'un des rédacteurs du

Freeman's Journal, lequel je n'avais jamais vu, lequel ne me connaissait tout au plus que de nom, par l'annonce des livres et des Revues où il figure, mais qui se trouva être l'ami de quelques miens amis, et d'ailleurs l'Irlandais le plus poli, le plus aimable, le plus prévenant du monde. « Voici, me dit-il, une lettre pour un des prisonniers, pour le docteur Gray, mon collaborateur et associé; il vous recevra bien et vous présentera lui-même au *Liberateur*. Cette lettre était pour moi le rameau d'or. Je fis signe au premier *jaunting-car* que j'aperçus en quittant M. *** : « *Chez M. O'Connell,* » dis-je au cocher. »

Depuis deux mois que le *Liberateur* était logé à la prison, tous les cochers de Dublin savaient sa nouvelle adresse. — Celui-ci n'en demanda pas davantage, et voulant me donner, sans doute, une idée de l'empressement avec lequel on courait à Richmond-Penitentiary, il mit son cheval au galop. Si nous n'avions pas eu deux barrières de péage sur notre chemin pour ralentir notre course, nous aurions franchi en huit minutes la distance de trois kilomètres qu'on compte de College-Green au faubourg où est située la prison : nous y arrivâmes en dix. Je crois, Dieu me pardonne, que le petit cheval irlandais avait entendu, lui aussi, ce nom magique d'O'Connell qui lui donnait des ailes. Cent pas avant d'arriver, il fallut aussi forcément suspendre cette vitesse... Il y avait une queue de voitures!!! Quand j'eus mis pied à terre, je trouvai les marches du perron encombrées par un groupe de plus de trente personnes... Mon cocher ne s'était-il pas trompé? Était-ce bien la porte d'une prison qu'assiégeait un concours pareil, ou celle du palais de Phenix-Park, résidence dont le nouveau lord lieutenant avait pris possession depuis peu de jours? Je levai la tête : on ne pouvait s'y méprendre, c'était bien la façade de la Newgate de Dublin, une façade sombre, avec des barreaux de fer à toutes les croisées, et au frontispice ces mots bibliques :

Cesse de faire le mal et apprends à faire le bien.

Les personnes en voitures, la foule empressée sur l'escalier,

venaient comme moi pour voir les Martyrs du rappel. J'ignore le plaisir ou l'ennui de ceux qui font antichambre dans les vestibules des palais royaux (non que je refuse orgueilleusement d'y aller, mais parce que je n'ai jamais eu l'honneur d'y être invité); mais je doute qu'on trouve un spectacle plus intéressant que celui qui occupa ma curiosité de touriste au milieu de cette foule impatiente des courtisans de l'illustre prisonnier, auprès duquel il ne nous fut possible de parvenir qu'à notre tour, après une heure d'attente plus longue pour eux que pour moi. C'était vraiment un *épitome* de l'Irlande, une députation de son clergé catholique, de ses propriétaires, de son barreau, de son commerce, de ses journalistes, de ses hommes de lettres, de ses industriels; car si trente à quarante personnes entrèrent avant moi, elles remplaçaient dans la prison le même nombre de visiteurs qui sortaient à mesure par un, par deux, par trois, et qui ne remontaient dans leurs voitures ou qui ne s'éloignaient à pied qu'après avoir échangé quelques paroles au moins avec ceux qui attendaient que le guichet s'ouvrit pour eux. Trente à quarante Irlandais ne restent pas debout à une porte, même à une porte de prison, sans causer tout haut; je n'avais rien de mieux à faire que d'écouter, et j'entendis discuter toutes les questions à l'ordre du jour : que fera le gouvernement? que fera la Chambre des lords? que pense la reine? que pensent les ministres? Sur tous ces textes, sur toutes ces personnes plus ou moins augustes et sacrées, on s'exprimait avec une liberté qui prouvait que cette prison n'épouvantait aucun des interlocuteurs; liberté piquante en pareil lieu toutefois. De temps en temps le geôlier interrompait la discussion en entr'ouvrant la porte massive, et celui qu'il appelait se précipitait vers lui, oubliant qu'il venait peut-être de se permettre une diatribe peu constitutionnelle et devant un témoin officiel : ce témoin officiel était un sergent de ville (policeman), en frac bleu, qui écoutait tout, et probablement plus accoutumé que moi aux paroles séditieuses en Irlande, ou n'ayant aucune consigne qui l'autorisait à intervenir; — son impassibilité était admirable. J'ai dit qu'il y

avait là des visiteurs de toutes les classes ; je dois ajouter qu'il y avait aussi des visiteuses, — de fort jolies vraiment, dans le nombre, — et parmi celles-ci, une dont la tête me rappela la figure de l'ange qui délivre saint Pierre de la prison Mamertine, dans les fresques du Vatican ; ce devait être la femme, la sœur ou la fille d'un des prisonniers ; une autre avait un air à la fois moins distingué et moins chaste, quoiqu'elle fût très-jolie aussi. Cette seconde jolie visiteuse fit passer un billet par l'entremise du geôlier, qui recevait tout consciencieusement et n'interceptait rien, car un quart d'heure après, la piquante grisetle entra comme était entrée la dame que j'ai comparée à l'ange. J'interrogeai vainement tous les regards ; je ne pus même surprendre sur aucun visage le sourire d'une médisance muette. Le grave policeman resta aussi impassible qu'il l'avait été cinq minutes auparavant lorsque était entré un gentleman en habit noir à collet droit, qu'on m'avait désigné pour un prélat catholique. J'en fus pour ma mauvaise pensée, dont je demande pardon et à la piquante inconnue et à celui qu'elle venait charitablement consoler. — Outre les consolations morales que porte avec elle une épouse, une sœur, une amie, les prisonniers recevaient aussi certaines consolations plus matérielles. Je comptai au moins six bourriches qui franchirent le seuil fatal, garnies de provisions solides, pâtés, fruits, etc., et le même nombre de paniers qui laissaient passer, à travers leurs couvercles mal ajustés, les têtes cachotées de ces bouteilles au goulot effilé, bien connues des amateurs des vins de Bordeaux, de Champagne et autres vins de France. Le policeman suivait de l'œil toutes ces offrandes avec une expression qui disait assez qu'il n'avait pas plus reçu le *pledge* d'abstinence du Père Mathieu que ceux à qui elles étaient adressées. Je ne sais plus quelle autre observation je faisais à part moi, lorsque enfin le geôlier montrant pour la trentième fois depuis une heure sa face sévère, demanda le *gentleman* qui avait envoyé une lettre et sa carte au docteur Gray. C'était moi, et je fus introduit dans une première cour où je me trouvai en présence d'un jeune homme de taille moyenne, à la figure presque

enfantine, à l'œil intelligent et doux, au sourire prévenant, qui tout d'abord me serra cordialement la main et me dit : « Je suis le docteur Gray (1); vous désirez voir le Libérateur, nous allons guetter le moment où il sera moins entouré pour que je vous présente à lui, et en attendant venez faire un tour de jardin. » Une prison au guichet de laquelle j'avais fait antichambre avec des évêques, des maires, des avocats, des dames à têtes d'ange raphaëlique ou à têtes de lutin d'opéra; une prison que je savais approvisionnée de bourriches et de paniers de vins de France, une prison enfin où, à peine entré j'étais invité à faire un tour de jardin! Pouvais-je donc être surpris de l'air riant et heureux de l'aimable docteur Gray? je le fus encore moins en me trouvant avec lui dans un enclos assez vaste pour faire un Tivoli; planté ici d'arbres fruitiers, là d'arbustes en fleurs, et au milieu duquel s'élevait une grande tente de toile qui avait l'avantage de garantir tour à tour du soleil et de la pluie sous le ciel variable de la verte Irlande. Le docteur Gray me fit les honneurs de ce salon militaire et du jardin en me disant : « Je suppose que rien ne vous est indifférent dans une prison qui sera désormais historique, étant consacrée par la détention du Libérateur. » Il me fit monter à un petit pavillon vitré formant belvédère, des fenêtres duquel on dominait Dublin et une partie de la campagne au sud, « Cette butte, me dit-il, a été nommée Tara-Hill par le Libérateur, en mémoire d'un de nos meetings monstres de l'année dernière. » J'admirai la vue. Ah! si Napoléon captif, puisque l'Irlande lui compare O'Connell, avait eu le diorama de Paris sous ses pieds! — « Venez, me dit le docteur Gray; je crois que le Libérateur n'a plus une compagnie aussi nombreuse que tout à l'heure. » Nous descendîmes du belvédère et rencontrâmes en effet M. O'Connell qui n'était plus entouré que de deux visiteurs. Je fus présenté, — Le fameux portrait m'avait fait

(1) Le docteur Gray me dit avoir pris seulement ses grades en médecine, mais n'avoir jamais exercé.

un O'Connell septuagénaire; et, réellement O'Connell était entré il y avait deux jours dans sa soixante-dixième année; mais, soit qu'il fût rajeuni depuis deux mois de martyr comme il le prétendait, soit que son dernier peintre ou le graveur l'eussent vieilli de dix ans, O'Connell me parut en avoir tout au plus soixante; sa taille droite, sa tête haute, son œil vif, sa démarche assurée, son geste, tout en lui avait quelque chose du militaire plutôt que de l'homme de loi. Ajoutez l'effet de son costume; redingote bleue façon de capote, et une toque de draps à visière de cuir. Je ne me serais pas figuré autrement un colonel de la brigade irlandaise en petit uniforme.

J'avais débité ma première phrase en anglais au Libérateur; mais il m'interrompit : « Non, non, me dit-il, vous êtes Français, parlons français; j'ai été élevé en France. » — Ambassadeur, j'aurais pris cette interruption pour un compliment diplomatique à l'adresse *du roi mon maître*; simple fraction du peuple souverain, je ne nie pas que j'éprouvai un petit mouvement de vanité nationale, et, tout ennemi de la flatterie et des coups d'encensoir que je suis, je me crus obligé de rendre un compliment qui équivalait à dire que l'Europe entière (l'Europe indépendante, libérale et catholique) se regardant comme complice du libérateur de l'Irlande, avait suivi toutes les phases de son procès comme une cause personnelle et se sentait frappée par la sentence... Le Libérateur sourit comme avait dû sourire Bonaparte, premier consul, quand quelqu'un lui dit : « Général, vous êtes grand comme le monde; » mais O'Connell écarta modestement ces préliminaires et demanda ce qu'on faisait en France. — Quoi que j'aie recueilli notre court entretien, je ne le reproduirai pas, parce qu'à vrai dire ce ne fut qu'un échange de généralités. Mes paroles gagneraient à cette rédaction littéraire, celles d'O'Connell y perdraient; serait-ce juste? L'entretien fut court d'ailleurs et interrompu juste au moment où il pouvait devenir intéressant, par une autre présentation, une présentation de dames. Autant j'avais été flatté de trouver le Libérateur si poli envers le simple touriste, autant je fus charmé encore, malgré l'interruption,

d'être témoin des formes à la fois prévenantes et dignes de galanterie; car c'est en présence des dames que l'on juge surtout le gentleman et l'homme comme il faut. Or, comme sur la place publique et dans les meetings populaires O'Connell déploie au même degré cet autre genre de séduction qui gagne le peuple à ses tribuns, on peut convenir avec ses enthousiastes que cet homme était né providentiellement pour régner, n'importe à quel titre.

« Nous rejoindrons le Libérateur, me dit le docteur Gray; continuons notre promenade. Et d'abord permettez-moi de vous présenter à quelques-uns de mes autres compagnons de captivité. Celui qui s'approche est le fils du Libérateur, M. John O'Connell. — Je fus donc présenté à M. John O'Connell, qui ne fut pas moins aimable que son père. Il n'a point la noble et belle taille du Libérateur ni sa physionomie martiale; mais il le même courage, le même patriotisme, le même dévouement à l'Irlande. Avocat aussi, mais ne plaidant jamais, tous les loisirs que lui laisse l'affaire du rappel, il les consacre volontiers à des travaux de statistique: c'est le savant de la famille. A quelques pas plus loin, nous échangeâmes aussi quelques phrases avec le plus dévoué des aides de camp d'O'Connell, avec le fameux M. Steele, qui est au Libérateur ce que Duroc était à l'Empereur. On l'appelle plus familièrement Tom Steele et quelquefois Tom. M. Steele doit bien avoir la soixantaine; mais c'est aussi un grand et bel Irlandais de race, d'une physionomie très-mobile: tous les muscles de son visage remuent à la fois; il darde continuellement la langue entre ses lèvres comme un serpent, ce qui d'ailleurs n'ôte rien à la bonne humeur qui anime tous ses traits. Cette langue ainsi dardée passe entre des gencives toutes dégarnies de dents et ne menace nullement de morsures. La physionomie de M. Steele pourrait servir de type à celle de l'homme heureux. Il a été riche cependant et n'a plus qu'une médiocre fortune; mais c'est dans des entreprises tendant à l'amélioration physique et politique de son pays qu'il s'est ruiné. Sa ruine est un des éléments de son bonheur. D'autres en profiteront, dit-il; quant à lui il a encore son intelligence

et son activité au service de l'Irlande et d'O'Connell, car O'Connell et l'Irlande ne font qu'un dans sa pensée. Si son amitié pour le Libérateur ressemble au fanatisme d'un séide, le patriotisme ennoblit ce sentiment traite quelquefois de servile, hélas ! par ces esprits plus sages, qui ne comprennent d'aveugle dévouement que celui qui rapporte tout à soi. Plus qu'aucun des *martyrs*, M. Steele se félicitait doublement de la sentence qui le privait de sa liberté : il était sûr de voir tous les jours le héros de l'Irlande. Cette idolâtrie pour O'Connell est d'autant plus remarquable, que M. Steele est protestant (1). Une petite ondée qui nous surprit en partie nous força de chercher un refuge sous la tente où les présentations continuèrent, et où je revis le Libérateur, cet homme qui peut tout en Irlande, excepté d'en changer le climat. Je rencontrai là M. Barret, le propriétaire du journal le *Pilote* de Dublin ; M. Ray, le secrétaire de l'Association du rappel, et M. Duffy, le rédacteur principal de la *Nation*, qui est aussi le poète de la jeune Irlande. Je ne saurais me rappeler exactement le nom d'un personnage dont le docteur Gray me dit : « Voilà un des généraux de notre glorieuse époque de 1782 » (celle des volontaires). Ce général qui d'après cette date doit être d'un âge assez avancé, avait encore une verte vieillesse. J'aime à mentionner encore un jeune touriste, M. Haverty, qui venait de publier de curieuses anecdotes sur son voyage en Espagne. Je me trouvai heureusement avoir lu de nombreux extraits de son ouvrage, et je pus lui rendre avec franchise ses propres compliments. Pendant une bonne demi-heure, la tente réunit tous les prisonniers et leurs visiteurs comme dans un salon : il y avait bien quelques *à parte*, mais la conversation devenait de temps en temps à peu près générale, et plus d'une fois aussi

(1) Pendant une des audiences du procès, Tom Steele ayant paru beaucoup trop bruyant à l'avocat général, celui-ci lui cria : « Monsieur Steele, si vous ne vous tenez pas tranquille, je rayerai votre nom de la liste des prévenus. » A cette menace, Tom Steele rentra dans son repos, autant du moins que pouvait le lui permettre l'agitation continuelle de son esprit.

la parole resta à O'Connell, — qui toujours homme de bon goût, loin de céder à l'attrait du silence qui se faisait autour de lui, évitait tout ce qui aurait pu ressembler à la harangue et au monologue. Écouté avec respect, il provoquait lui-même la réplique en causeur courtois, et à son tour il écoutait... science rare chez les orateurs de profession. Rien ne ressemblait moins à ce foudre d'éloquence qui tonne contre le Saxon dans un parlement populaire de cent mille *repealers* convoqués en plein air. Comme une des questions à l'ordre du jour était l'attitude que prendrait la France vis-à-vis de l'Angleterre, soit à Tafti, soit sur les côtes de Maroc, on supposera peut-être que c'est par discrétion politique que je ne cite rien de ce qui se dit. Non ; tout pourrait se redire aujourd'hui sans manquer à aucune puissance ; mais le fait est que justement O'Connell ne dit rien que ce qui pouvait fort bien se dire. Le public voudrait que les prophètes parlassent toujours comme des oracles, ce qui serait, selon moi, souverainement ridicule. Pour mon compte, sachant très-bien tout ce qu'il y avait de foudres et d'éclairs dans la parole de ce Titan politique, je ne fus pas fâché de le voir sous la tente comme tout à l'heure dans le jardin, descendre si facilement au rôle d'un simple mortel. A chaque acteur son théâtre et son public : la tragédie jouée devant trente personnes n'est plus qu'une vaine déclamation. Je dois ajouter toutefois, sans désigner plus particulièrement O'Connell qu'aucun des autres *agitateurs* que je vis dans sa prison, qu'ils me parurent tous bien imparfaitement renseignés sur la situation du pouvoir et des partis en France. Leurs questions étaient celles d'hommes qui n'ont lu qu'un journal, entendu qu'une opinion. Depuis si longtemps l'Irlande ressemble à une majorité qui subit la loi de la minorité, qu'il n'est pas étonnant qu'on y suppose qu'il en est de même ailleurs. Je m'expliquai là-dessus avec une entière franchise ; mais je vis bien que je contrariais des idées arrêtées, et il sera venu après moi une autre opinion à la fois plus passionnée, plus éloquente et mieux accueillie que la mienne.

Je ne quittai pas les prisonniers de Richmond-Penitentiary

sans recevoir l'invitation de revenir les voir. En sortant, je retrouvai la même foule sur les escaliers de la porte extérieure. A la file des voitures arrêtées était mon automédon empressé, qui, en m'aidant d'une main respectueuse à m'asseoir sur la banquette, me demanda avec sentiment : « Eh bien ! monsieur, comment se porte notre Libérateur ?... » (1)

(*Fin du premier volume.*)

(1) Le portrait d'O'Connell qui accompagne cette livraison n'est pas celui dont il est question dans l'article ; mais le touriste l'a préféré à l'autre, quoique moins récent, parce que, au dire de tous ceux qui visitaient O'Connell dans sa prison, le Libérateur y avait rajeuni de dix ans.

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE,
DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE, ETC.

CORRESPONDANCE DE LA REVUE BRITANNIQUE.

MORT DE LORD GREY. — LES VICTIMES DE BOKHARA. — LE CAPITAINE GROVE
ET LE DOCTEUR WOLF. — LADY E. STANHOPE. — SOPHIE DOROTHÉE. —
HISTOIRE NATURELLE DE LA CRÉATION. — UNE ANATOMIE DE SINGE. —
MISTRESS NORTON ET L'ENFANT DES ILES. — PIGEON-PALEY. — LORD RO-
BERTSON. — LIBRAIRES ET AUTEURS. — TOAST A NAPOLEON. — MISCELLA-
NÉES. — STATISTIQUE, ETC.

Londres, 20 juillet 1845.

AU DIRECTEUR.

Le monde politique de Londres a appris avec une véritable émotion la mort de lord Grey. Cette mort ne laisse certainement aucun vide dans le parti whig, qui depuis quelques années regardait le comte plus qu'octogénaire comme mort à la politique; mais, à cause de son grand âge même, l'événement, quoique ne surprenant personne, a ramené la pensée sur toutes les dates remarquables de cette vie si bien remplie, et le parti a fait, par un retour forcé sur le passé, une sorte d'examen de conscience. Et d'abord a-t-on honoré comme on le devait la vieille expérience de ce dernier des collègues de Fox, de ce noble et fidèle athlète des idées qui ont triomphé par la réforme parlementaire de 1832? Une fois cette réforme obtenue, avec lui et beaucoup par lui, ne fut-il pas écarté avec ingratitude sous prétexte qu'il n'était plus l'homme du progrès? La situation actuelle du parti whig, rejeté dans une opposition expectante, n'est-elle pas une juste punition de cet abandon d'un chef qui réellement n'a jamais été remplacé? Le

parti tory, ajoute-t-on, a pour les hommes essentiels à sa cause un dévouement à la fois plus généreux et plus habile. Il les loue — comme cela arrive aujourd'hui pour sir Robert Peel — mais il ne prononce pas l'ostracisme contre eux.

Lord Grey, dès sa sortie d'Éton, et après le voyage obligé du tour d'Europe que faisaient alors les héritiers des familles aristocratiques, avait joué un rôle dans les affaires, et il était entré au parlement avant d'être majeur. Voilà comment le gouvernement anglais a toujours des hommes capables au pouvoir et dans l'opposition. Les hommes d'état ne s'improvisent pas; il faut des études spéciales et une pratique dans la politique : sans ces études spéciales, on peut avoir cet heureux don de la parole qui éblouit une assemblée, mais qui ne suffit plus quand il s'agit de conduire les hommes. L'éloquence n'est qu'un des instruments du pouvoir parlementaire, instrument indispensable assurément, mais qui ne suffit pas plus à un ministre ou à un chef d'opposition que le courage personnel à un général. Lord Grey s'était initié à la politique auprès du vieux duc de Cumberland, il avait fait une première fois partie d'un cabinet avec Fox en 1806. Rentré dans les rangs de l'opposition, il s'y signala jusqu'en 1830, toutes les fois que les principes des whigs furent attaqués, quelquefois aussi en sachant s'emparer de l'initiative d'une mesure populaire. Dans plusieurs articles la *Revue Britannique* a apprécié le caractère et le talent de lord Grey. Si une biographie, si des mémoires ou lettres posthumes ajoutent quelques faits nouveaux à l'histoire de cet homme d'état, ces faits seront reproduits par la Revue.

La polémique des journaux a trouvé, pendant toute une semaine, un beau texte de récriminations contre la France à propos des grottes de Dahra en Algérie. On a oublié très-volontiers toutes les atrocités analogues imposées aux armes anglaises par les nécessités de la guerre, on a oublié surtout toutes les horreurs du commerce des esclaves dont les négriers de Liverpool et de Bristol se rendaient les complices avant que la philanthropie s'avisât de placer les nègres sous sa pro-

tection, comme elle voudrait y placer les Bédouïns. Les missionnaires d'Exeter-Hall n'ont pas été les derniers à élever le cri de réprobation. Singulière charité évangélique qui tend à entretenir la haine des populations chrétiennes entre elles pour l'amour des populations païennes! Hélas! hélas! ce n'est pas la religion avec toute sa morale et ses prédicateurs qui maintient la paix en Europe : il est honteux de l'avouer ; mais c'est l'intérêt commercial qui est au fond de l'entente cordiale des gouvernements et des peuples.

Une fâcheuse imputation pèse en ce moment sur le gouvernement anglais lui-même. Dans un écrit intitulé *les Victimes de Bokhara*, et dédié à la reine, le capitaine Grover ose accuser l'ancien cabinet whig et le cabinet tory, lord Palmerston et lord Aberdeen, d'avoir sacrifié le colonel Stoddart et le capitaine Conolly à la vengeance de l'amir ou roi de Bokhara. L'amir de Bokhara est le plus sanguinaire de tous les despotes asiatiques qui restent encore indépendants à côté de la puissance indo-britannique. Tout ce qu'on raconte de ses caprices tyranniques frappe l'imagination comme un conte d'ogre anthropophage. Ce terrible amir, on se le rappelle, ayant appris les désastres de l'armée anglaise au Caboul, fit mettre à mort par son bourreau deux officiers anglais qui se trouvaient en mission auprès de lui. Pendant quelque temps, on douça de l'exécution de ces infortunés : le capitaine Grover, ami du colonel Stoddart, sollicita une mission pour aller à Bokhara rompre leurs fers. Mais les ministres refusèrent de l'accréditer officiellement. Le docteur Wolf se présenta pour réclamer le même honneur, et, plus téméraire que le capitaine Grover, il partit avec de simples lettres de recommandation. Il publie aujourd'hui la relation de son périlleux voyage qui nous révèle toutes les particularités de la mort des deux officiers. Le capitaine Grover, après avoir vainement tenté d'intéresser le cabinet anglais à leur délivrance pendant qu'on pouvait les supposer vivants, veut aujourd'hui prouver qu'il est de l'honneur national de les venger : il indique les moyens d'y parvenir directement ou indirectement ; mais la dernière

leçon reçue par l'Angleterre dans le Caboul la rendra plus prudente, et à moins d'une petite révolution de palais, comme celle qui renversa jadis le shah Soodjah, l'ogre de Bokhara rira encore longtemps de toutes les tempêtes que le capitaine Grover et le révérend docteur Wolf cherchent à soulever contre lui. L'écrit du capitaine Grover nous révèle même que non-seulement le gouvernement anglais n'enverra pas un seul homme contre Rasr Ullah (c'est le nom du terrible amir), mais encore qu'il ne dépensera pas un seul shelling pour dédommager les chevaleresques champions des deux victimes. Le docteur Wolf ayant tiré de ces lointaines régions une lettre de change de 400 £ sur le capitaine Grover, celui-ci n'a pu encore se faire rembourser par lord Aberdeen. Le voyage du docteur Wolf, publié par souscription, produira-t-il une somme équivalente aux frais de ses pérégrinations? peut-être; je n'ai pu encore que le parcourir, car il parait depuis deux jours; mais jusqu'ici ces deux volumes me semblent avoir un vif intérêt. Le docteur Wolf est déjà un personnage fort original, quelque chose dans le genre de ce Georges Borrow, un polyglotte comme lui, passionné comme lui pour la vie errante, bref un de ces commis-voyageurs de la Société biblique de Londres dont la charité aventureuse ne se fait pas faute, de mêler un peu de hablerie au zèle dévot (1).

Une autre individualité très-originale est celle de lady Esther Stanhope dont les *mémoires* m'avaient inspiré quelque défiance, et je le dis, avec plaisir, ces mémoires sont un livre curieux, quoique mal fait. Ce n'est pas une autographie complète, mais la fameuse princesse anglo-arabe y apparaît avec tous ses attributs : ses lettres, ses journaux, sa conversation forment les éléments de trois volumes que je vous envoie avec ceux du docteur Wolf. Les anecdotes y abondent, quelques-unes assez indirectes. La petite fille du comte de Chatham, livrée à elle-même dans sa solitude orientale, juge avec une indépen-

(1) NOTE DU DIRECTEUR. Notre prochaine livraison contiendra un article complet intitulé : *Le docteur Wolf à Bokhara*.

dance ironique tous les personnages de cette vieille Europe qu'elle avait à jamais quittée. Cet orgueil de caste, qui prend tant de formes chez les nobles anglaises, s'allie chez elle à la misanthropie orientale. Elle revient sur tout le passé de sa vie par de singulières boutades. Un aveu du docteur qui s'est chargé de la révéler au monde explique la richesse de ses documents en trahissant un trait caractéristique de lady Esther qui fera sourire : « Elle avait, dit-il, un besoin continu de parler; parler lui semblait aussi naturel et aussi involontaire que de respirer. » Ses mémoires, pour être vrais, devaient donc avoir la forme dramatique d'une série de conversations : vous en donnerez au moins un extrait à vos lecteurs.

Les *Mémoires de Sophie Dorothée*, épouse de Georges II, ont aussi une forme dramatique. Ces mémoires d'une reine répudiée et bannie il y a un siècle, n'ont pas toutefois excité l'intérêt que l'éditeur s'en était promis. Il y a eu depuis cent ans tant de reines malheureuses, que celle-ci est beaucoup oubliée du monde aristocratique anglais. Il y a dans cette histoire posthume tous les éléments d'un mélodrame du grand style dont le héros serait le comte de Kœnigsmark, ce Suédois qui, enfant, avait été le compagnon des jeux de la princesse et qui plus tard devint la cause ou le prétexte de la catastrophe. Aussi le rival du capitaine Marryat, le capitaine Chamier, quittant le roman maritime, débute-t-il ce mois-ci par un roman dont le sujet est tiré de ces mémoires et qui porte le titre de *Kœnigsmark*.

Un ouvrage a eu le don de mettre en émoi le monde religieux et le monde savant : ce n'est pas une fiction ni une biographie romanesque, quoique les savants prétendent que l'auteur ait passablement abusé de l'hypothèse. Je veux parler des *Vestiges de l'histoire naturelle de la création*. Ce livre est un résumé poétique de l'histoire du monde antédiluvien ; l'auteur prétend expliquer et remplacer toutes les cosmogonies ; on dirait que l'anonyme (son nom est un secret bien gardé par son éditeur) a assisté à la pensée de Dieu lorsqu'il fit le monde, tant il raconte avec assurance comment tout s'est

passé pendant la Genèse. Quelques unes de ses théories donnant un démenti à la Bible, l'alarme s'est répandue comme lorsque le professeur Lawrence publia sa physiologie, il y a trente ans. Mais ce qui indigna surtout les croyants, c'est que, contrairement à la tradition qui fait de l'homme une créature à l'image de Dieu, nous voyons dans la nouvelle histoire naturelle de la création que l'homme (être heureusement perfectible à l'infini) ne fut dans l'origine qu'un singe !... Dans ce système, Adam eût été un quadrumane ou du moins le fils perfectionné d'un quadrumane. L'auteur ne doute pas du phénomène de la génération spontanée. Il cite même un M. Crosse qui a procréé à lui tout seul des insectes, une espèce d'*acarus humani*, au moyen de l'électricité : il ne désespère pas que M. Crosse ne crée mieux encore ; car sa grande théorie est que les germes organiques de toutes les créatures sont semblables et identiques ; tout dépend du développement du germe et des conditions auxquelles ce développement s'opère ; en d'autres termes, le fœtus humain, pendant les périodes de la gestation, est successivement une monade, un polype, un céphalopode ; — un poisson, un reptile, un oiseau, un animal qui finit par se transformer en singe et se développer en homme par son éducation physique et morale. Pour vous donner une idée de la haute estime dont jouissent les femmes savantes en Angleterre, vous dirai-je qu'on attribue généralement les *Vestiges de l'histoire naturelle de la création* à une dame qui n'a pu avoir que des connaissances anatomiques incomplètes. On prétend que lady S^{me}, une des dames accusées de cette calomnie savante contre l'origine du roi de la création, a été surprise un jour dans son boudoir disséquant un singe. C'est le sujet d'une caricature de H. B., qui est restée inédite ou du moins qu'on ne trouve pas aux étalages des marchands d'estampes de Loudres. Dans ce boudoir scientifique tel que la caricature nous le fait connaître, on remarque, entre autres curiosités, un Cupidon qui est sous la forme d'un fœtus (quoique déjà armé de l'arc et de ses flèches), montant et descendant à travers le milieu alcoolique

d'un bocal. Le quadrumane disséqué grimace galvaniquement sous l'acier du scalpel ; car la chronique va jusqu'à dire que la noble lady le disséqua vivant et fut obligée de faire taire, à prix d'or, un petit Savoyard, propriétaire du singe, qui menaçait de la dénoncer à la justice comme *homicide*.

Fidèle à la véritable vocation des femmes-auteurs, l'honorable Mrs. Norton, qu'on appelle quelquefois le Byron de son sexe, vient de publier un beau poème : *l'Enfant des îles* (*the Child of the Islands*). La *Revue d'Edimbourg* et la *Quarterly* accordent les mêmes éloges à cette œuvre toute d'inspiration, où l'on remarque un éloquent plaidoyer en faveur des classes pauvres. C'est une suite de tableaux en strophes de neuf vers dont le rythme rappelle quelquefois très-heureusement celui de Child Harold. La *Revue d'Edimbourg* s'étonne que Mrs. Norton, qui tient à la cour, ait écrit avec cette chaleur en faveur de la cause populaire, et elle lui cite la rancune de Georges III contre le docteur Paley, qui avait osé comparer la monarchie à un pigeon oisif, le pire du colombier quelquefois, et pour lequel les autres vont chercher les grains de blé qu'il dévore ou gaspille. Quand on proposa de nommer Paley évêque : « Pigeon Paley ! s'écria le roi ; non, non, jamais !... » La même Revue nous fait connaître un nouveau poète, lord Robertson, un des juges de la cour d'Édimbourg. Avocat distingué avant de s'asseoir sur le banc que lui donne son titre, lord Robertson a tout à coup publié un volume dans lequel il décrit en vers les impressions d'un voyage qu'il fit en Italie pendant les vacances dernières. Les citations de la Revue annoncent un vrai talent, et lord Robertson est encouragé à publier hardiment les trésors de ce portefeuille dérobé si mystérieusement à ses clients lorsqu'ils entraient dans son cabinet d'avocat.

C'est la saison des romans : je vous ai cité celui du capit. Chamier, je dois vous indiquer quelque chose de mieux ; c'est *White-Hall*, par l'auteur de *White Friars*. Dans *White-Friars* l'auteur avait mis en scène Charles II et sa cour ; dans *White-Hall* nous avons la cour de Charles I^{er}. On ne peut nier qu'il n'y

ait dans l'un et l'autre des coups de pinceau dignes de Walter Scott (1). Le romancier est encore jeune, et déjà son succès lui a valu d'être recruté par les Magazines, qui annoncent sa collaboration comme une conquête. L'*Ainsworth Magazine* promet le premier chapitre de son troisième roman historique pour le premier août. C'est vous dire que ce *Magazine* existe encore, quoique celui qui l'a fondé sous son nom ait passé, avec armes et bagages, à la direction du *New Monthly Magazine*, ainsi que je vous l'ai dit le mois dernier. Embarrassante rivalité, qu'a laissée derrière lui l'auteur de *Jack Sheppard* ! plus son nom va grandir dans sa nouvelle association, plus il en rejaillira de reflets sur l'ancien recueil, d'où l'a expulsé l'éditeur-libraire ; car, hélas ! en Angleterre aussi, libraires et auteurs ont leurs guerres intestines..... Vous connaissez le fameux toast de Thomas Campbell, à la suite d'un dîner de poètes : « Messieurs, dit-il à ses confrères, qui la plupart, entre le Porto et le Madère, venaient de se raconter leurs petits griefs personnels contre la librairie, messieurs, je vous propose une santé toute littéraire : celle de l'empereur Napoléon, car au nombre des crimes dont j'espère qu'en dernier ressort la postérité, seule appréciatrice impartiale, lui fera un titre de gloire, on lui reproche d'avoir fait assassiner le libraire Palm... Messieurs, buvons à l'assassin de Palm ! »

Je termine par l'indication de quelques ouvrages dont je ne puis vous parler longuement, n'ayant encore pu que les feuilleter sur la table de notre club :

A Tour through the valley of the Meuse. — Les touristes anglais ne cessent d'explorer la France ; ce voyage dans la vallée de la Meuse est par M. Dudley Costello ; il a recueilli avec soin toutes les légendes du département des Ardennes.

Chronicles of the Bastile. — Cette histoire anecdotique et un peu romanesque de la Bastille est illustrée par Cruickshanks.

(1) Nous croyons que ce roman du premier ordre sera réimprimé en France dans la collection de M. Baudry, qui vient de publier le dernier roman de Cooper.

The Letters of lord Chesterfield. — Les fameuses lettres de lord Chesterfield paraissent pour la première fois complètes avec une notice de lord Mahon, petit-neveu du célèbre auteur, qui fut le premier des épistolaires anglais avant la correspondance de Horace Walpole.

United States expedition round the World 1838 et 1839. — C'est la contrefaçon du grand voyage publié par le gouvernement des États-Unis, de ces magnifiques et coûteux volumes dont je vous ai déjà parlé. Il faut se féliciter que la librairie anglaise puisse exercer quelques représailles contre la piraterie américaine. Le libraire Wittaker donne ici pour une guinée un ouvrage qui en coûte vingt à New-York. Si on pouvait contrefaire un peu les Belges en France, ils nous contreferaient un peu moins.

Servia... by Arch. Paton. — Excellent ouvrage sur la Serbie, qui ne forme qu'un volume.

Jonathan Sharp. — *Or the adventures of a Kentuckian.* C'est l'Odyssée d'un Américain qui parcourt le monde avec une rapidité de mouvement inconcevable; vraie locomotive faite homme, J. Sharp raconte des aventures plaisantes et observe les mœurs à la manière de De Foe; c'est du reste un pseudo-américain, quoiqu'on ait essayé d'attribuer ce romanesque voyage à une illustration de la presse des États-Unis.

STATISTIQUE. — *Mouvement de la population en Angleterre.* — Le sixième rapport annuel des naissances, décès et mariages en Angleterre, vient d'être présenté au parlement. Ce volume officiel, qui contient des renseignements d'un haut intérêt, témoigne en outre des louables efforts de l'administration pour s'entourer de tous les documents statistiques qui peuvent éclairer ses travaux en lui fournissant des termes de comparaison. Il comprend en effet des tableaux de naissances, décès et mariages de seize pays étrangers, tableaux qui occupent 108 pages de chiffres sur un total de 258. Ces relevés sont précieux sans doute; mais il est fâcheux que leur adjonction ait pour résultat inévitable de grossir tellement le vo-

lume du rapport, que celui-ci court grand risque de se voir relégué dans la catégorie de ces gros livres qui paraissent faits pour étonner plutôt que pour instruire. Peu de personnes ont le courage de se lancer dans cette mer de chiffres que cache la perfide couverture bleue.

Quoi qu'il en soit, le rapport donne les naissances, mariages et décès pour l'année 1842, en Angleterre, et le tableau qui suit en présente le résumé, mis en regard de ceux des trois années précédentes :

	1839	1840	1841	1842
Mariages.....	123,166	122,665	122,496	118,825
Naissances.....	492,574	502,308	512,158	517,739
Décès.....	338,979	359,634	343,847	349,519
Excédant des naissances sur les décès.	153,595	142,669	168,311	168,220

On a cherché à établir le chiffre probable de la population pendant chacune de ces quatre années, et ce chiffre, combiné avec ceux qui précèdent, a fourni la base du tableau ci-dessous, qui indique la proportion des mariages, naissances et décès relativement à la population.

Nombre annuel de mariages, naissances et décès sur une population de 100 individus.

Années.	Mariages.	Naissances.	Décès.
1839.....	0.794	3.177	2.187
1840.....	0.791	3.197	2.209
1841.....	0.769	3.217	2.169
1842.....	0.736	3.209	2.167
Moyenne.....	0.770	3.200	2.209

En prenant le rapport séparé des mariages, naissances et décès avec la population de chacun des deux sexes, on a trouvé que la proportion annuelle était, pour les mariages, de 1 homme sur 64, et de 1 femme sur 66; qu'il y avait une naissance sur 15 mâles vivants, et une sur 16 femmes; que la mortalité était de 1 sur 44 pour les hommes, et de 1 sur 47 pour les femmes, ou de 2.294 et 2.124 p. ‰, respectivement.

Il a été enregistré en Angleterre, en 1842, 3,071 mariages de moins qu'en 1841, et 4,341 de moins qu'en 1839. La proportion

des mariages annuels, relativement aux individus de tout âge, a été de 1 sur 130 pour toute l'Angleterre, et de 1 sur 102 pour Londres; relativement aux personnes âgées de 20 à 40 ans, elle a été à peu près de 1 sur 40 pour toute l'Angleterre, et de 1 sur 37 pour la capitale. Le nombre des mariages qui n'ont point été solennisés conformément au rit de l'église anglicane a augmenté, comparative-ment à 1841, de 653; ce qui indique qu'un plus grand nombre de dissidents ont profité des droits qui leur ont été accordés par la loi de 1836 sur les mariages. Il y a eu 163 mariages entre juifs, d'où l'on pourrait conclure qu'il existe environ 18,700 juifs en Angle-terre. 21,647 individus mineurs se sont mariés en 1841, et 21,390 en 1842; ce qui donne, pour cette dernière année, une diminution d'environ 1 p. % : la diminution dans le nombre d'individus ma-jeurs qui se sont mariés pendant la même période de temps a été de 7,085 sur 223,345, soit 3 p. %. La proportion des mariages, re-lativement à la population, a été stationnaire ou n'a présenté qu'une légère augmentation dans le sud de l'Angleterre : dans d'autres parties du pays, ainsi que dans la métropole, le nombre des mariages a diminué.

Le tableau suivant fait connaître le nombre de mariages qui ont eu lieu en Angleterre et dans d'autres pays étrangers; il en ressort un fait curieux, c'est qu'il a été contracté, en Russie, plus de ma-riages en une année qu'en trois ans dans chacun des autres pays.

Pays et années.	Mariages annuels.	Proportion p. %.
Angleterre, 1840, 1, 2.....	121,329	0.762
Autriche, 1839, 40, 1.....	174,105	0.807
France, 1840, 1, 2.....	282,104	0.825
Prusse, 1839, 40, 1.....	132,382	0.887
Russie, 1842.....	501,850	1.014

Le rapport donne un état explicatif des édifices religieux appar-tenant, en Angleterre, à des communautés de dissidents, enregistrées, jusqu'à la date du 30 juin 1844, pour la célébration de leurs ma-riages. 186 de ces édifices appartiennent aux presbytériens, 903 aux indépendants, 539 aux anabaptistes, 204 aux méthodistes armi-niens, 69 aux méthodistes calvinistes, 284 aux catholiques romains, 5 à des églises étrangères, et 42 à des sectaires de diverses dénomi-nations.

Sur les 517,789 naissances enregistrées en 1842, 265,204 appar-

tenaient au sexe masculin, et 252,535 au sexe féminin; sur ce nombre, on comptait 34,796 enfants illégitimes, dont 17,810 du sexe masculin, et 16,986 du sexe féminin, soit en totalité 6.7 p. %. La capitale, qu'on supposerait devoir contribuer dans la proportion la plus forte à cette production d'enfants illégitimes, figure au contraire avec avantage comparativement à d'autres parties de l'Angleterre: en effet, tandis que dans le Cumberland, dans l'Herefordshire, dans le Nottinghamshire, dans le Shropshire, dans le Westmoreland, la proportion des enfants illégitimes nés en 1842 est de 11.3, 10.4, 9.9, 9.3 et 9.3 respectivement, Londres n'en compte que 3.2 p. %. Toutefois, il convient de faire observer que ces états officiels des naissances illégitimes ne fournissent pas un moyen bien certain d'arriver à une appréciation exacte de l'état des mœurs: lorsqu'on en voudra faire usage dans ce but, il est une foule de circonstances qu'on devra prendre en considération, et notamment ce fait, qu'un grand nombre de naissances *légitimes* ne sont point déclarées; d'où il est permis de tirer la conséquence que, dans la métropole, où il est si facile de s'envelopper de mystère, un nombre énorme de naissances illégitimes ne sont point déclarées non plus, et continueront de ne pas l'être, tant que la loi n'aura pas rendu cette déclaration obligatoire. Ces états officiels ne sauraient donc, sous ce rapport, faire autorité, et le peu de confiance qu'ils méritent est confirmé, jusqu'à un certain point par le tableau suivant, où l'on trouvera la proportion des naissances légitimes et illégitimes dans différents pays et dans les capitales de ces mêmes pays:

Pays et capitales.	Proportion sur 100 naissances	
	Légitimes.	Illégitimes.
SARDAIGNE,	97.609	2.091
Turin.	81.090	18.910
SUÈDE.	93.438	6.562
Stockholm.	89.300	40.700
ANGLETERRE.	93.279	6.721
Londres.	96.800	3.200
FRANCE.	92.885	7.115
Paris.	71.190	28.810
PRUSSE.	92.870	7.130
Berlin.	85.050	14.950
AUTRICHE.	88.620	11.380
Vienne.	83.880	46.120

L'effroyable proportion des naissances illégitimes dans les capitales étrangères, comparativement à Londres, doit être, indépendamment de la cause que nous avons indiquée plus haut, attribuée en grande partie au système d'hôpitaux pour la réception des *enfants trouvés*.

La mortalité moyenne en Angleterre a été, dans les cinq années de 1838 à 1842, de 2.209 p. % par an, soit en nombres ronds 1 sur 46 : en 1842, elle a été de 2.167, soit en nombres ronds 1 sur 46. Dans cette même année 1842, la mortalité a été un peu moins forte que l'année précédente parmi les enfants au-dessous de cinq ans, et un peu plus considérable parmi les personnes d'un âge plus avancé.

Le taux de la mortalité paraît être moins élevé en Angleterre qu'en France, qu'en Prusse, qu'en Autriche et qu'en Russie; mais il ne faut pas perdre de vue que l'Écosse et l'Irlande ne figurent point dans ces états, aucune mesure n'ayant encore été prise pour l'établissement régulier de documents statistiques sur la vie humaine dans ces parties du royaume uni, — les seuls pays de l'Europe, à l'exception de la Hongrie, de l'Espagne, de la Turquie et de la Grèce, où ces faits ne soient pas aujourd'hui recueillis par l'administration. Une nouvelle série de tableaux, indiquant le nombre et la nature des morts violentes qui ont eu lieu en Angleterre en 1840, occupe plusieurs pages; nous en extrayons ce qui suit :

Morts violentes (suicides non compris) en 1840.

Cause.	Hommes.	Femmes.	Total.
Blessures produites par machines et outils . . .	2,872	433	3,305
Asphyxie, etc.	1,836	461	2,297
Mort occasionnée par l'effet de substances chimiques, empoisonnements, etc.)	1,465	1,780	3,245
Effets de la foudre	5	»	5
Assassinats	44	21	65
Homicides	67	16	83
Exécutions	9	»	9
Divers accidents	844	127	971
Total général	7,142	2,838	9,980

2,057 individus, dont 1,876 hommes et 379 femmes, sont portés

en 1840 comme noyés; sur ce nombre, 54 hommes et 44 femmes figurent comme s'étant donné volontairement la mort.

Les résultats suivants des observations météorologiques faites pendant l'année 1842, sont extraits du rapport de l'*Astronome royal* pour cette année, et pourront offrir quelque intérêt aux personnes qui s'occupent de l'influence des variations atmosphériques sur la mortalité : ils ne se rapportent qu'à une partie du royaume. La hauteur moyenne du baromètre a été de 29.832; celle du thermomètre, de 46°; le degré moyen d'humidité, de 0.861; les vents dominants, S.-O., O.-S.-O., S.-S.-O. et O.; il y a eu pendant le jour 1 heure de calme sur 5 heures 4 minutes, et pendant la nuit, 1 heure sur 2 heures 48 minutes. La quantité de pluie mesurée par l'imbromètre à 205 pieds 6 pouces au-dessus du niveau de la mer, a été de 12 pouces 63.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

DE LA

REVUE BRITANNIQUE,

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

JUILLET 1845.

Paris, juillet 1845.

Le terrain politique reste tout entier à la presse. Après une longue et laborieuse session, le parlement est entré ce mois-ci en vacances. Mais il est assez de journaux qui s'emparent des affaires publiques ; nous ne nous prévaudrons de notre aggrégation au quatrième pouvoir de l'état qu'en rappelant ici, à l'éloge de la chambre qui part... pour ne plus revenir peut-être, — qu'elle a libéralement voté plusieurs allocations en faveur des monuments de la France. Les ruines d'un autre culte et les temples édifiés par l'art chrétien, les monuments de la puissance romaine, les palais de la vieille monarchie ont également trouvé nos pairs et nos députés généreux. Les artistes et les gens de lettres leur en doivent des actions de grâces ; car c'est justement au moment où une ère nouvelle s'ouvre au pays par la création de ces lignes de fer qui vont le traverser en tout sens ; c'est quand il va être enfin possible aux provinces les plus éloignées de se connaître en échangeant de rapides visites, c'est alors, disons-nous, qu'il est bien que la France se montre à ses enfants avec sa parure séculaire, avec toutes les dates conservées de ses grandeurs. Aucune de ces dates n'est perdue dans les mœurs nationales ; dans la religion, dans la politique dans les divertissements mêmes, le peuple a de singuliers retours vers le passé. N'en est-ce pas une curieuse preuve que l'établissement d'un hippodrome à Paris ? Les jeux du Cirque, ceux de Rome et ceux de Byzance

offerts aux enfants de ces Gaulois qui, après avoir rendu la terrible visite dont parle l'histoire au Sénat de la ville de Romulus, virent à leur tour César victorieux au sein de Lutèce. Faut-il s'étonner si, quelques jours après qu'une somme de 420,000 fr. est votée pour restaurer le vieil amphithéâtre d'Arles, les journaux nous racontent que la population de cette ville, restée plus romaine que Lutèce, assiste à un combat de taureaux dans ce même amphithéâtre, qui ne le cède en dimensions qu'au Colysée? Nous sommes trop gens du progrès pour nous effrayer de ces fêtes qui sembleraient nous ramener à une civilisation grecque, romaine ou même gauloise. L'industrie est la reine de la civilisation actuelle, la reine de fait, qui n'a peur d'aucune espèce de restauration; mais soyons fiers de ces ruines qui égalent presque la France à l'Italie, et si bien d'accord avec notre littérature moitié classique, moitié romane. Honneur donc aux Chambres de leur libéralité: honneur surtout aux rapporteurs et aux défenseurs de ces allocations qui nous conserveront à la fois nos ruines et nos monuments.

Nous voulons louer aussi le ministère... un ministre du moins, car tous, ce serait trop scandaliser ceux de nos amis qui ont bien voulu approuver quelquefois notre indépendance et notre modération. Mais à propos du culte de l'art antique et de la littérature grecque et latine, pouvons-nous ne pas enregistrer cette ordonnance du ministre de l'instruction publique qui déclare qu'à l'avenir la bibliothèque d'Athènes sera comprise dans la distribution des ouvrages auxquels souscrit son département ministériel? M. de Salvandy a eu là une noble inspiration, une inspiration digne de son titre spécial comme de son caractère. L'auteur de *l'Histoire de Sobieski* a sans doute une certaine emphase qui ne plaît pas toujours aux esprits positifs; mais pourquoi nier que ce défaut, quand c'en est un, part de l'amour de tout ce qui est grand et beau. Nous prédisons au plus chevaleresque de nos ministres un accueil enthousiaste lorsqu'il ira prochainement distribuer les couronnes annuelles à nos jeunes lauréats, — un accueil qui lui rappellera les acclamations des jeux olympiques, lorsqu'un historien ou un orateur bien-aimé venait s'asseoir à la place d'honneur. Nous joignons ici d'avance nos applaudissements sincères à ceux de la jeunesse classique.

— *Habemus confidentem reum* : Nous commençons par une citation latine pour finir par une citation grecque, car nous entrons sous quelques jours dans le mois universitaire. La fameuse comète de la *Tour de Babel*, reniée par tous ses pères (*putatifs*), trouve enfin un auteur qui la réclame. Cet auteur a écrit à tous les journaux une lettre avec le timbre de *Berne* : tous les journaux ne l'ont pas insérée... « Pourquoi ce refus d'insertion ? demandait un journaliste à son confrère. — Et si c'était un pseudonyme qui nous eût écrit ? a répondu l'autre. — Pas possible; voyez le timbre de *Berne*. — Justement, nous sommes *bernés*. » Un troisième, plus savant, qui les écoutait, dit : « Je ne comprends pas l'importance que vous attachez à connaître le véritable auteur; quel qu'il soit, vous vous disputez sur l'ombre d'un âne : » *περι ὄνου σκιάς μαχέσθαι*.

La citation grecque indique un journaliste professeur : nous l'avons pris à part en le priant de ne pas trop rire de notre ignorance et de nous dire l'origine du proverbe : *Se disputer sur l'ombre d'un âne*. La voici : Un Athénien avait loué un âne pour faire un voyage à Delphes; il s'arrêta en chemin, fatigué de la chaleur du jour, et mettant une entrave aux pieds du roussin d'Arcadie, il voulut s'étendre à l'ombre de la bête; mais l'ânier s'y opposa : « Mon maître, dit-il, vous a loué son âne et non son ombre; je m'en empare. » Là-dessus grande querelle et par la suite procès; d'où le proverbe, qui est un texte de version et de thème dans beaucoup de collèges.

LE CONSULAT ET L'EMPIRE (1). Nous avons promis les jugements de la presse anglaise sur les trois premiers volumes de M. Thiers; mais nous comptions sur les articles des deux principales Revues, celle des Whigs et celle des Tories; ni la *Revue d'Edimbourg*, ni la *Quarterly* n'en ont encore parlé. En attendant, voici le quatrième volume qui nous fortifie dans notre opinion particulière sur l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. Ce volume va naturellement stimuler la polémique en Angleterre, car il contient (livre 16^e) une foule de détails nouveaux sur la rupture de la paix d'Amiens, détails qui démontrent que tous les torts de cette rupture appartiennent au gouvernement britannique. Nous disons le gouvernement, mais

(1) 4^e vol. de l'Histoire de M. Thiers; chez Paufin.

comme M. Thiers le prouve, les torts furent partagés par la presse de Londres, dont les violences dépassèrent toutes les bornes, et par le haut commerce de la Cité, qui, effrayé de la concurrence dont le menaçaient tous les pavillons européens, devint tout à coup plus hostile à la France que l'aristocratie elle-même qu'on a tant accusée de n'avoir pas voulu comprendre notre révolution.

Les opérations du camp de Boulogne sont un des épisodes les plus intéressants de cette histoire ; car désormais la guerre sera un terrible duel entre l'Angleterre et la France. En Allemagne, en Russie même comme en Espagne, c'est l'influence anglaise, quand ce n'est pas l'armée anglaise que le chef de la France aura pour antagoniste de tous ses desseins.

Le quatrième volume de l'ouvrage de M. Thiers, qui n'a pas moins de 612 pages, se termine par la catastrophe du duc d'Enghien. Là encore on pourra admirer l'impartialité que s'est imposée un historien qui, certes, par les antécédents de sa fortune politique, n'est nullement porté à faire un beau piédestal aux princes de la branche aînée. M. Thiers n'a rien dissimulé dans ce drame, dont le dénouement tragique pouvait faire rétrograder à la tyrannie révolutionnaire, un homme moins occupé de la grandeur de la France et de la sienne que ne l'était Napoléon. M. Thiers prononce des paroles sévères sur les conspirateurs et les victimes elles-mêmes, coupables de n'avoir pas su oublier leurs ressentiments quand une ère nouvelle de régénération et de gloire s'ouvrait pour la patrie commune ; mais encore une fois, il n'a rien dissimulé, et c'est cette épreuve où nous l'attendions, qui nous permet de voir en lui le digne historien de Napoléon et de la France. Nous reviendrons sur l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, soit directement, soit par les Revues anglaises.

Antonio Perez et Philippe II (1). M. Mignet, dans la haute position que lui ont faite ses talents d'historien et de publiciste, M. Mignet, à la tête des archives du ministère des affaires étrangères, n'est pas comme le dragon des Hespérides gardant son trésor avec mystère et jalousie. Non-seulement il ouvre la porte à tous ceux que la science lui envoie, mais il dispose lui-même des riches matériaux

(1) 1 vol. in-8°, par M. Mignet, de l'Académie française, chez Paulin.

placés sous sa garde, pour notre instruction à tous et sa renommée à lui. Ce nouveau volume sur Antonio Perez est un beau morceau d'érudition et de critique historiques : l'auteur énumère lui-même dans un mot de préface toutes les pièces bibliographiques dont il s'est servi. Il nous reste à dire qu'un romancier n'eût pas tiré un meilleur parti de ces curieuses révélations qui jettent un nouveau jour non-seulement sur Antonio Perez, mais encore sur ce sombre monarque dont on fait quelquefois le Louis XI de l'Espagne, et qui était tout autre chose. Le roman et le drame feront, certes, des emprunts à M. Mignet. Schiller, s'il vivait, ajouterait quelques scènes à son *Don Carlos* ; car c'est la propre de la vraie science historique d'inspirer les hommes d'imagination. Ici il y a mieux : plusieurs scènes sont toutes faites ; il est tel chapitre qu'on n'a qu'à transcrire, et Dieu sait combien d'inventeurs aiment ces chapitres-là. J'en veux un peu à M. Mignet d'avoir trahi certaines confidences de la princesse d'Eboli. Ce serait peut galant, si messieurs les érudits devaient quelque respect aux princesses de cette date. Je recommande aussi à l'érudition anglaise ce qui regarde l'Angleterre et le comte d'Essex. Le rôle de Jacques I^{er} est enfin à remarquer. M. Mignet ne cite qu'un trait ce monarque ; mais on reconnaît le Jacques I^{er} des *Aventures de Nigel*. En somme, c'est un livre digne de M. Mignet, que ce volume où l'histoire est si romanesque et si vraie.

Les Familles historiques de France, par le comte H. de Vielcastel (1), beau volume avec un écusson doré, celui des Comborn. C'est l'histoire pittoresque de la famille de Comborn, suivie de sa généalogie : nouvelle forme de roman à la Walter Scott qui nous a rappelé quelques bonnes pages du romancier écossais. Nous attendrons la seconde série des *Familles historiques* pour dire toute notre pensée sur l'œuvre et l'auteur.

ÉTUDES SUR L'ANGLETERRE, par Léon Faucher (2). Nous avons annoncé ces deux volumes avant qu'ils parussent, parce que les fragments déjà publiés étaient traduits en Angleterre où l'ouvrage entier ne peut manquer de l'être. Il nous reste à l'analyser, et nous le fe-

(1) 2 vol. Chez Amyot, rue de la Paix.

(2) 2 vol. in-8°. Chez Guillaumin.

rons en nous attachant surtout aux chapitres dont le sujet n'a pas été traité par la *Revue Britannique*. M. Léon Faucher a le mérite de nous faire connaître l'Angleterre politique en même temps que l'Angleterre industrielle et commerçante. Il ne fait pas de la statistique par amour pour les chiffres; il cherche le sens moral de chaque fait. Cet ouvrage témoigne à la fois d'une rare érudition et d'une plus rare intelligence. Les deux derniers chapitres sur l'*aristocratie* et l'*équilibre des pouvoirs* sont les conclusions d'un homme d'état.

SCIENCES MÉDICALES. — *De l'emploi méthodique des Eaux minérales dans le traitement rationnel des affections cutanées dartreuses, etc.*, par Héreau, professeur de pathologie cutanée, ancien chirurgien de l'impératrice, etc. Prix : 2 fr. Paris, chez Labé, place de l'École de médecine.

Nous connaissons depuis longtemps le docteur Héreau comme un des praticiens les plus distingués du corps médical. Il aurait pu rappeler en tête de sa brochure plusieurs guérisons vraiment miraculeuses qui donnent à ses théories l'autorité de son expérience. Le docteur Héreau a maintes fois réalisé le fameux bain d'Eson; si on ne sort pas de ses mains rajeuni, c'est du moins avec ce teint pur et vermeil, avec cette peau fraîche sans laquelle il n'y a ni jeunesse ni véritable santé. Le docteur Héreau a-t-il découvert un nouveau remède, une substance jusqu'à lui inconnue de la chimie? non, non; mais il a su mieux qu'aucun de ses devanciers analyser ces agents médicateurs que la nature a répandus partout sur le globe; il en a su doser pour ainsi dire la vertu, et l'appliquer avec art. Il a fait mieux encore: au lieu de multiplier les remèdes comme les polypharmques, il en a sagement éliminé plusieurs, les uns dangereux, les autres inutiles. Aujourd'hui il vient avec la bonne foi du vrai savoir préconiser une substance simple, abondante, à la portée de tous, que la terre recèle en bancs immenses, dont la mer est saturée, dont les plantes marines sont imprégnées, que les eaux douces contiennent elles-mêmes, qui fait partie de l'organisme, enfin de toutes les substances thérapeutiques la plus assimilable, qu'on peut employer à toutes les doses, sous forme de bains, d'ablution, de lotion, de collyre, d'injections, etc. Nous voudrions pouvoir analyser la savante et cependant bien simple brochure du docteur Héreau; mais nous nous contentons de l'indiquer aux hommes

de l'art comme aux malades. Nous voyons que cet écrit n'est qu'un extrait d'un plus grand ouvrage; mais cet extrait déjà doit faire une révolution dans l'hygiène et la prophylactique des eaux minérales et des bains de mer. Il faut avouer que les médecins de la capitale cèdent un peu trop à des indications générales lorsqu'ils envoient leurs malades aux établissements thermaux ou dans quelque port de l'Océan recommandé aussi, d'accord avec eux, par la mode. Les médecins de chaque établissement ne sont pas la plupart des guides beaucoup plus sûrs; ils n'ont étudié tout au plus que la thérapeutique locale, et, trop souvent amoureux de leur source, comme la naïade de la vieille mythologie, ils font de ses eaux la panacée de tous les maux. Combien il serait à désirer que le gouvernement — car c'est ici un cas d'hygiène publique — confiât l'inspection des eaux minérales à des hommes spéciaux qui auraient, comme le docteur Héreau, fait de cette étude la préoccupation de toute leur carrière! Il est permis de croire que le ministre de l'agriculture et du commerce, qui fait lui-même usage tous les ans, entre deux sessions, des eaux de Vichy, ne restera pas sourd à une proposition que fait le docteur Héreau dans la dédicace de sa brochure. M. Héreau, un des hommes qui ont le mieux fécondé l'héritage médical d'Alibert, invoque modestement les paroles de ce maître; mais il n'a pas besoin de son style pittoresque pour appeler l'attention; il n'aurait, nous le répétons, qu'à citer ses cures: elles parlent plus haut que la théorie la plus brillante.

DESCRIPTION DE LA VILLE D'ARLES ANTIQUE ET MODERNE, avec une Introduction historique, par J. J. Estrangin, 1 vol. in-12, Aix et Arles, chez Aubin, éditeur, 1845.

La ville d'Arles a été longtemps comme un autre Pompéi où l'on croyait ne trouver que des ruines, des tombeaux vides de leurs cendres, des maisons sans habitants. Pour ceux à qui Arles donnait par hasard signe de vie, la cité de Constantin avait conservé ses traditions, ses mœurs, ses idées anciennes, et continuait de vivre à l'état de ville romaine. Mais ses belles et nombreuses routes, en la reliant aux autres villes du midi, ont enfin entraîné Arles dans le mouvement de la civilisation française; les chemins de fer auront bientôt achevé cette conquête du présent sur le passé.

Sous le point de vue de l'histoire et de l'archéologie, Arles a une

importance qui la met au premier rang des villes du royaume. En effet, tout est là : amphithéâtre, théâtre, forum, musée, palais antiques, tout y est, et tout dans un état de conservation qui ne demande que quelques soins pour apparaître avec éclat et grandeur.

L'ouvrage que M. J. J. Estrangin vient de publier sous le titre de *Description de la ville d'Arles antique et moderne* est un panorama complet des monuments de sa ville natale. L'érudition de l'auteur lui a permis de donner un vif attrait à tous les sujets qu'il traite en les rattachant aux détails de la vie romaine et aux grands événements historiques dont les vieilles pierres de la ville d'Arles ont été les glorieux témoins. Il y a dans ce livre la patience du bénédictin unie au zèle de l'homme des lettres et à l'élégance de l'homme de goût.

MM. Clair et Jacquemin avaient déjà écrit de brillants ouvrages sur la ville d'Arles. Ce que distingue surtout celui de M. Estrangin, c'est la description du Musée lapidaire; le premier, il a fait un inventaire exact et complet de tous les monuments que le musée renferme, monuments aussi remarquables par leur nombre que par leur mérite. Il est facile de se faire une idée de la quantité d'objets antiques que doit contenir le musée d'une ville aussi riche et aussi ancienne que la ville d'Arles. Mais ceux qui connaissent personnellement M. Estrangin pourront seuls se rendre compte de la diversité et de la haute intelligence des explications qu'il en donne. Tout archéologue voudra lire le livre de M. Estrangin, qui équivaut à un cours d'archéologie où l'on puise de la science et où l'on trouve le plaisir d'une lecture agréable et variée.

En tête de son ouvrage, l'auteur a placé une excellente introduction historique qui sert d'acheminement à la description des édifices arlésiens. L'histoire d'abord, puis les témoignages historiques : c'est là une excellente distribution. Félicitons M. d'Estrangin de l'avoir si bien exécutée.

Un plan du territoire de la ville d'Arles, territoire dont la contenance est de cent vingt-trois mille quatorze hectares, et un tableau représentant les monuments d'Arles, sont joints à l'ouvrage. Ils en facilitent la lecture et fixent parfaitement les idées.

Il convient aussi de dire que ce volume, sorti des presses de M. Aubin, est un modèle d'élégance typographique. Les caractères sont nets, l'impression est parfaite. La lecture de ces lignes, convenablement espacés, distribués avec ordre et clarté, est facile, et les

yeux sont satisfaits. On a longtemps essayé d'arracher violemment à Paris le monopole des lumières, des sciences et des arts; ce que la violence n'a pu faire, l'action lente et pacifique du temps l'opère peu à peu. Le mouvement intellectuel qui éclate dans tous les départements, la perfection que les artistes de province apportent dans leurs procédés sont les meilleurs moyens de donner aux départements l'importance qu'on leur a refusés jusqu'à présent.

Nos lecteurs savent avec quel soin nous nous abstenons d'accueillir et de propager les prospectus que les chefs d'institution se croient obligés de publier à la fin de chaque année classique. Le choix d'un pensionnat est un acte important pour un père de famille. Il doit visiter d'abord un grand nombre d'établissements, et prendre toute entière la responsabilité de sa résolution.

Si nous sortons aujourd'hui de notre réserve habituelle, pour signaler à l'attention et à la préférence des familles un établissement de ce genre, on croira sans peine à notre foi dans sa supériorité.

C'est ainsi qu'une circonstance fortuite nous ayant conduit à visiter l'institution fondée à Charonne pour l'éducation des jeunes demoiselles, par M^{me} Gibey d'Affréville, nous avons été tout d'abord séduit par la magnificence du local en même temps que par l'ordre et l'heureuse harmonie qui règnent dans toutes les divisions de son pensionnat.

L'habile directrice de cette institution, mère d'une jeune et nombreuse famille, et vouée dès son enfance à l'éducation de la jeunesse, nous a introduit dans tous les détails de sa maison, fondée sur l'emplacement qu'occupait jadis l'école de commerce et des arts industriels.

Nous avons pu, dans notre visite, apprécier l'exquise urbanité qui préside à la réception des parents de la part de la directrice, chez qui l'austérité de ses fonctions est tempérée par la grâce et l'aménité des manières.

AOÛT 1845.

REVUE
BRITANNIQUE.

Géographie. — Droit international.

LA QUESTION DE L'ORÉGON (1).

L'Amérique nord-ouest est probablement la plus vaste portion du monde qui n'ait pas encore été soumise à la culture. Depuis le 32° degré de latitude jusqu'au 70°, depuis le 125° de longitude jusqu'au 95°, limites qui comprennent une étendue de plus de quatre millions de milles carrés, les occupants réels sont les chasseurs et les pêcheurs aborigènes. Quels sont les seuls points habités par les hommes civilisés?—sur la côte, deux ou trois stations de commerce, russes, anglaises ou mexicaines; dans l'intérieur, quelques postes de chasseurs anglais et quelques établissements de missionnaires fondés par

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Cette question, dont les derniers événements et la déclaration du président Polk rendent peut-être la solution plus compliquée que ne le voudrait le rédacteur de l'article anglais, est ici discutée avec tous les détails capables de la faire bien comprendre. Nous croyons

5^e SÉRIE. — TOME XXVIII.

15

le Mexique et les États-Unis. Environ cinquante mille Indiens et dix mille blancs composent toute la population d'une contrée qui est un tiers plus considérable que l'Europe et située presque entièrement dans la zone tempérée. Le tout est entrecoupé, du nord au sud, par une chaîne appelée, au 42° de latitude, les Montagnes Rocheuses, et, au sud de ce parallèle, la Sierra Anahuac, chaîne qui est, par le fait, une continuation des Andes. Entre ces montagnes et l'océan Pacifique, dont elles sont à une distance moyenne de cinq cents milles, courent des chaînes intermédiaires, les unes parallèles et les autres de l'ouest à l'est, de manière à ne laisser de niveau qu'une

devoir donner la note bibliographique des principaux documents et ouvrages cités par la Revue d'Édimbourg :

1° Report from the committee on the Hudson's Bay Company, april 21. 1749. Reprinted in Reports from committees of the House of Commons, 1803.

2° Hudson' Bay Company charters and correspondance. II. of C., aug. 8. 1842, n° 56 ;

3° American state papers ; presented at different times to Congress, 1826. 1828, 1838 ;

4° Travels in the Oregon territory, by T. J. Farnham, 2 vol. in-8°. London, 1843 :

5° The Oregon territory, by John Dunn, in-8°. London, 1844 ;

6° On the discovery of the Mississippi and the South-western Oregon and north-western Boundary of the United-States, by T. Falconer. in-8°. London, 1844 ;

7° The history of Oregon and California, by R. Greenham, in-8°. London 1844 ;

8° Narrative of the United-States exploring expedition, by Ch. Wilkes. 8 vol. in-4°. Philadelphie, 1845 ;

9° The life and travels of Thomas Simpson, by A. Simpson, in-8°. London, 1845 ;

10° The Oregon question, by T. Falconer, 2^e édit. London 1845 ;

11° Astoria, by Washington Irving.

Dans la *Foreign Quarterly Review* (n° LXX), vient d'être inséré sur la question de l'Orédon un article plus passionné, et par conséquent moins impartial que celui de la *Revue d'Édimbourg*. La *Foreign Quarterly* indique parmi ses documents l'*Exploration du territoire de l'Orédon*, etc. par M. Duflot de Mossas, attaché à la légation de France à Mexico. 2 vol. in-8° ; Paris, 1844.

très-petite proportion de la contrée. Les fleuves qui coulent des pentes orientales des Montagnes Rocheuses sont les grands fleuves de l'Amérique Septentrionale : le Mackenzie, le Missouri et le Rio-Grande. Sur le revers occidental, on trouve quelques rivières interrompues par des chutes et des rapides, fermées, à leurs embouchures, par des barres, et, dans la première partie de leurs cours, encaissées généralement entre des précipices de mille ou quinze cents pieds de hauteur.

Nous avons dit que les occupants du territoire sont les tribus indiennes ; mais la plus grande partie est sous la souveraineté nominale de la Russie, de l'Angleterre, des États-Unis et du Mexique. La frontière russe commence à la pointe méridionale de l'île du Prince de Galles (lat. $54^{\circ} 40'$) et puis court dans une direction nord-ouest et nord vers l'océan Arctique, de manière à comprendre d'abord une étroite langue de terre et ensuite une péninsule qui, baignée par trois mers, forme l'extrémité nord-ouest du continent. La partie anglaise comprend tout ce qui est à l'est des Montagnes Rocheuses et au 49° degré de latitude nord. La frontière des États-Unis comprend tout ce qui est à l'est des Montagnes Rocheuses, du 49° degré au 42° latitude, et puis court dans une direction sud-est jusqu'à ce qu'elle atteigne les rivières qui forment la frontière du Texas. Tout ce qui reste au sud du 42° parallèle appartient au Mexique.

Entre ces limites est situé le pays *sans maître* de l'Orégon borné au nord par le $54^{\circ} 40'$ parallèle, à l'est par les Montagnes Rocheuses, au sud par le 42° parallèle et à l'ouest par l'océan Pacifique. Ce pays a environ 650 milles de longueur sur une largeur d'environ 550 milles — plus étroit vers le nord et plus large vers le sud — les Montagnes Rocheuses ne courent point parallèlement avec la côte, mais dans une direction sud-ouest. Il contient donc environ 360,000 milles carrés, plus que trois fois la surface des Îles Britanniques. La partie septentrionale de la côte, au-dessus du 48° parallèle, est abritée par de nombreuses îles, dont la plus considérable, l'île de Vancouver, a environ deux tiers l'étendue de l'Irlande. Le

long des détroits qui séparent ces îles du continent sont plusieurs ports excellents ; mais, en descendant toute la côte de l'océan Pacifique, depuis le 48° degré de latitude jusqu'au port San Francisco, assez loin dans la frontière mexicaine, il n'est d'autre refuge que le havre du Bulfinch et celui de Colombia ; l'entrée du premier n'est permise qu'aux petits navires, et le second, qui reste inaccessible pendant huit mois de l'année, est dangereux en tout temps.

Nous avons déjà dit que tout le pays est traversé par des chaînes de montagnes. La plupart sont plus hautes que nos plus hautes chaînes des Alpes, et quelques-unes sont supposées égaler ou même surpasser les plus hautes Andes. Première conséquence : le climat est sévère, excepté dans les vallées sud-ouest, où il est tempéré par le voisinage de la mer ; seconde conséquence : une très-petite partie de l'île est susceptible de culture. La meilleure partie est la vallée entre les monts Kalmet et l'océan Pacifique, d'une largeur de 80 milles environ et d'une longueur de 80, arrosée par la Colombie et ses tributaires, le Cowlitz au nord et le Williamet au sud. Mais même, dans cet Orégon privilégié, un huitième ou un dixième seulement est cultivable. Plus loin, à l'ouest, la terre s'exhausse en surfaces élevées, quelquefois composées de rochers, quelquefois de sable, sans bois et presque sans végétation, entrecoupées, il est vrai, par des rivières, mais par des rivières qui n'apportent aucune fertilité. « Les bords de la Colombie supérieure, dit le capitaine Wilkes, sont tout à fait privées d'une alluvion, privés de toute espèce d'abri, sans fraîcheur dans le peu de végétation qu'on y remarque çà et là ; ce ne sont que des sables inféconds : on croirait difficilement qu'au delà de ces déserts arides coulent les eaux d'un large fleuve (1). » Vers le nord, une latitude plus haute et une plus grande élévation du sol rendent le pays encore plus impropre à l'habitation des hommes. Là encore cependant on trouve quelques vallées fertiles. M. Dunn décrit la partie la plus basse

(1) Vol. IV, p. 429.

de l'île Vancouver comme la portion la plus habitable de cette terre inhospitalière (1). »

Mais, quoiqué généralement rebelle au labour, la partie sud-ouest contient quelques districts qui peuvent servir de pâturages et d'autres qui sont riches en bois de construction. Ces rivières sont très-poissonneuses et la partie septentrionale abonde ou abondait récemment encore en animaux à fourrures (2).

Jusqu'à ces trois ou quatre dernières années, le seul usage de l'Orédon a été de servir de marché aux fourrures et aux pelleteries. Les premiers aventuriers de ce commerce furent les Français du Canada. D'abord, au commencement du dix-septième siècle, lorsque les animaux sauvages étaient abondants et les Indiens nombreux, les blancs restaient dans leurs villes sur les bords du Saint-Laurent, se contentant des peaux que leur apportaient les chasseurs. Quand ces objets de commerce diminuèrent et que les tribus indiennes furent détruites ou reculèrent à l'approche de la civilisation, les commerçants se virent forcés de pénétrer dans le désert et d'y traiter de leurs achats avec le chasseur sur son propre territoire. Les hommes hardis qui se livraient à ce trafic avaient à braver toutes sortes de dangers et de fatigues. Il leur fallait négocier avec des sauvages égoïstes, cruels et perfides, leurs inférieurs, moralement, — quelque méchants que les blancs fussent eux-mêmes — avec des êtres enfin qu'aucune sympathie ne ralliait à eux et qui n'avaient comme eux d'autre but que de tromper, de piller ou de tuer ceux à qui ils avaient affaire. Dans un pays sans lois et sans opinion publique, les *coureurs de bois*, comme on appelait les marchands de fourrures français, dégénérent — comme dégénèrent toujours les hommes de la civilisation exposés à de pareilles influences — ils dégénérent, disons-nous,

(1) Dunn's Oregon, p. 242.

(2) Ces arbres sont le cèdre, le frêne, l'arbor vitæ; — les poissons : l'esturgeon, le saumon, la morue, le hareng; — les baleines et la loutre de mer fréquentent les côtes; — les animaux sont l'antilope, l'élan, le loup, le buffle, le rat.

en véritables animaux de proie intelligents, réunissant à la prévoyance, à la persévérance et à toutes facultés de la réflexion des blancs la férocité rapace et sans scrupule des Indiens. Le remède adopté par les habitants du Canada fut d'interdire l'entrée du territoire indien sans une licence et de faire dépendre de la conduite la prolongation de la licence.

En 1669, le prince Ruppert forma une société anglaise pour faire le commerce des fourrures, et en 1770 les membres de cette société furent incorporés par une charte sous le titre de la *Compagnie de la baie d'Hudson*. A cette Compagnie, Charles II octroya la pleine et absolue propriété de toutes les terres situées sur les côtes et les confins des mers, lacs et fleuves compris dans le détroit d'Hudson, non possédés par les sujets de tout autre prince ou état, avec le droit exclusif d'y faire le commerce. Cette charte se terminait par la menace de confisquer le navire et la marchandise de quiconque usurperait sur ce privilège — moitié au profit de la couronne, moitié au profit de la Compagnie.

En 1749, quatre-vingts ans après la création de la Compagnie, on essaya de la priver de son privilège sous prétexte de désuétude, et il paraît qu'elle en avait réellement usé très-peu. Elle n'avait alors que quatre petits forts occupés par 120 hommes. Ses exportations, pour la précédente année, ne s'étaient élevées qu'à 36,000 £, ses dépenses d'administration et d'établissement avaient été de 157,000 £ et ses importations de 280,000 £, de sorte que son profit net consistait tout au plus en 8,000 £ (200,000 fr.) annuellement (1). A cette époque, la valeur des fourrures importées annuellement du Canada à la Rochelle montait, selon l'estimation fixée par la Compagnie, à 120,000 £ ou plus de quatre fois autant (2).

En 1763, le Canada fut cédé à l'Angleterre. Ayant été sous la souveraineté de la France en 1670, il n'était pas compris

(1) Rapports des comités de la chambre des communes réimprimés en 1803, vol. 2, p. 25.

(2) Anderson, vol. 3, p. 237.

dans la charte de la Compagnie. Les vastes régions de l'ouest furent alors ouvertes sans qu'on eût besoin d'une licence, et le commerce des fourrures se continua d'abord par des individus, ensuite par des Compagnies qui toutes, ultérieurement, s'englobèrent dans la *Compagnie du nord-ouest*. M. Washington Irving nous a donné dans l'introduction de son *Astoria*, un tableau de cette grande Compagnie, de sa richesse, de sa puissance, de sa discipline et de sa magnificence féodales. La Compagnie de la baie d'Hudson, avec l'inertie caractéristique d'une ancienne corporation protégée par une charte, demeura tranquillement à son poste comme les premiers trafiquants français, et elle achetait les fourrures que les Indiens lui apportaient. La Compagnie du nord-ouest explora la forêt, la montagne et le lac; elle effraya les Indiens par son pouvoir, elle les détruisit par les spiritueux et les armes qu'elle leur vendit; enfin, pendant quelque temps, elle régna sans partage sur le continent entre les Montagnes Rocheuses et les lacs du Canada. Mais le commerce des fourrures, même lorsqu'il était le mieux conduit, avait toujours été en s'amoindrissant, la reproduction des animaux n'égalant pas la consommation. Continué par des Indiens et des trafiquants qui ne songeaient qu'au gain immédiat, tuant indistinctement les mâles et les femelles, les adultes et les petits, il devint de plus en plus destructif et de moins en moins productif chaque année. Lorsque ses chasses primitives furent épuisées, la Compagnie du nord-ouest transporta ses postes et ses expéditions dans la direction de l'ouest. On suppose qu'elle franchit pour la première fois les Montagnes Rocheuses, vers l'année 1806, et qu'elle établit des postes sur les eaux septentrionales de la Colombie. Environ à la même époque, elle s'avança plus au nord dans les territoires de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui avait enfin reconnu la nécessité d'établir des postes dans l'intérieur. En 1812, cette compagnie tenta, pour la première fois, d'exercer ses droits de colonisation. Elle vendit un terrain sur les bords du lac Winnipeg et de la rivière Rouge à lord Selkirk, qui y déposa le germe d'une colonie considérable. La Compagnie du nord-

ouest, avec cette férocité sans scrupule que la vie parmi les sauvages semble produire chez les hommes les plus civilisés, fit, pendant quelques années, une guerre de partisan aux postes de la Compagnie de la baie d'Hudson. Quelquefois elle se contentait d'expulser les habitants ou de leur couper les vivres ; quelquefois elle les égarait et les exterminait sur leur route. Enfin, dans l'année 1814, elle organisa une expédition contre l'établissement de la rivière Rouge, expédition qui, après une guerre civile de deux ans, finit par la défaite et le massacre du gouverneur, M. Semple, dont les compagnons furent en partie égorgés comme lui et en partie dispersés.

Il était désormais évident que la lutte des Compagnies produirait la ruine de l'une sinon de toutes les deux, et l'on parvint heureusement à les réunir : mais ce remède seul n'aurait pas suffi. L'expérience d'un siècle avait démontré qu'admettre sans précaution les hommes civilisés à faire le trafic sur le territoire des Indiens, c'est détruire le moral des premiers, et non-seulement le moral, mais encore l'existence des seconds. L'essai en a été fait par les Anglais, il a été fait par les Français, il a été fait par les Américains, et chaque fois les indigènes ont été moissonnés par la guerre, la maladie et la famine ; tandis que les blancs ont effrayé le monde par le mélange de tous les vices de la vie civilisée et de la vie sauvage. « J'ai entendu raconter parmi les trappeurs américains blancs, dit M. Wyeth, Américain lui-même, qu'un trappeur qui avait déclaré qu'il tuerait tout Indien qu'il surprendrait à voler ses trappes, en tua en effet un. Quelqu'un qui le vit lui ayant demandé s'il l'avait pris en flagrant délit. — Non, répondit-il, mais il m'avait tout l'air d'y songer. — Un Indien avait été immolé à un simple soupçon, et sa mort semblait aux blancs une excellente plaisanterie (1). »

L'union des deux grandes Compagnies, en arrêtant les mauvais effets de leur rivalité, n'aurait fait que stimuler l'es-

(1) M. Wyeth's Memoir. Report on Territory of Oregon. 25th Congress — 3^d session. Report 101.

prit d'entreprise et déchaîné les mauvaises passions d'une foule d'aventuriers. Ce fut pour prévenir cette conséquence funeste, et aussi pour soumettre à la loi les trafiquants anglais autorisés à visiter les territoires indiens, que furent promulgués les art. 1 et 2 de l'acte de Georges IV, chap. 66.

Cet acte, après avoir rappelé que l'animosité et les querelles sanglantes des deux Compagnies avaient troublé pendant de longues années la paix intérieure de l'Amérique septentrionale, déclare qu'il sera facultatif à Sa Majesté d'accorder n'importe à quelles Compagnies et à quels individus, la licence et le privilège exclusif de trafiquer avec les Indiens de tous les districts de l'Amérique septentrionale qui ne font partie ni des territoires de la Compagnie de la baie d'Hudson, ni d'aucune des provinces de Sa Majesté, ni des terres et territoires des États-Unis. Un acte attribue ensuite aux tribunaux du haut Canada la juridiction civile sur toutes les parties de l'Amérique non comprises dans les colonies anglaises existantes ou non sujettes d'aucun gouverneur civil des États-Unis. Sa Majesté est investie du droit de nommer dans ces limites des juges de paix et de leur donner une juridiction civile et pénale ne s'étendant pas à des procès civils au-dessus de 200 £. ou n'entraînant au criminel ni la mort ni la transportation; les cas au delà de ces limites sont réservés pour les cours du haut Canada.

En vertu de cet acte, des chartes avaient été accordées à la Compagnie de la baie d'Hudson pour le commerce exclusif avec les Indiens de tous les districts de l'Amérique septentrionale au nord ou à l'ouest des territoires des États-Unis qui ne faisaient partie d'aucune des provinces anglaises ou des territoires d'aucune puissance européenne. La charte enjoignait à la Compagnie de pourvoir à l'exécution de la procédure civile et criminelle sur ses subordonnés, et de rédiger, en les soumettant à la couronne, des règlements tendant à diminuer ou prévenir la vente des liqueurs spiritueuses aux Indiens et à améliorer leur condition morale et religieuse. Elle déclarait, enfin, qu'aucun des articles ne contenait rien qui pût em-

pêcher Sa Majesté d'établir aucune colonie dans les territoires en question ou de les annexer à aucune colonie déjà existante. On remarquera que la charte citée ne présente aucune clause autorisant la Compagnie à former des établissements. Non-seulement la Compagnie n'a aucun droit de céder des terres, mais elle n'a pas même celui d'en posséder. Sa charte lui donne le droit de trafiquer avec les indigènes à l'exclusion de tous autres sujets anglais, mais à l'exclusion de ceux-là seulement; ce droit elle le lui donne en la soumettant à des règlements approuvés par la couronne et en exigeant qu'elle livre ses propres agents à la juridiction des tribunaux anglais. Tel est le résumé des privilèges accordés et des devoirs imposés. La Compagnie ne peut acquérir aucune acre de terre, ni la propriété pour elle ni la souveraineté pour la couronne.

Tout cela ne s'applique point cependant à la vaste région comprise dans la charte originale de 1670. Dans cette région la Compagnie est maîtresse du sol, et c'est là aussi par conséquent, sur les bords de la rivière Rouge, qu'elle a fondé son principal établissement. Dans cette colonie lointaine se trouvent aujourd'hui plus de cinq mille âmes, un évêque catholique romain, une cathédrale et sept ou huit autres ecclésiastiques. La Compagnie vend ses terrains à 12 sh. 6 d. st. l'acre (15 f. 60 c.) et ses plantations s'étendent à cinquante milles le long de la rivière (1). De là ses postes sont dispersés çà et là de l'Atlantique à l'océan Pacifique. Ce sont en général des palissades avec de petits bastions de bois aux coins, capables de contenir trente à quarante voyageurs, mais rarement occupés par plus de quatre ou cinq habitants permanents. Le plus vaste est Vancouver, sur la Colombia, environ à quatre-vingt-dix milles de son embouchure et accessible pour des bâtiments ne tirant que quatorze pieds d'eau. Vancouver consiste en une palissade qui entoure quatre acres, en un village de soixante maisons, des magasins, des usines, des boutiques,

(1) Simpson's Travels, ch. vii.

une ferme de trois mille acres et une quantité considérable de bestiaux pour ravitailler les postes de la Compagnie. Un autre poste est le Fort-Nasqually, sur la côte de la mer, dans le détroit de Fuca. Le but pour lequel ce poste a été établi exige quelque explication. L'approvisionnement des établissements russes et l'envoi du bois de construction aux Iles Sandwich sont devenus un commerce profitable : on suppose que les bâtiments employés au transport des provisions à Vancouver peuvent au retour faire un chargement de laines, de cuirs et de suif pour le marché anglais, indépendamment du chargement de fourrures. Mais cet emploi du capital de la Compagnie n'étant pas prévu par sa charte serait illégal : c'est pourquoi on a formé une sous-compagnie appelée la Compagnie du détroit de Puget, composée de membres de la Compagnie de la baie d'Hudson, et gouvernée par les agents de ladite Compagnie, mais avec un capital à eux (1). Sa ferme principale est à Fort-Nasqually ; elle en a une autre considérable sur l'île de Vancouver, et d'autres encore entre le détroit de Fuca et la Colombia.

Au sud de la Colombia, principalement sur les bords du Williamet, quelques établissements agricoles ont été formés par les Américains. Le noyau est généralement un missionnaire qui se propose de convertir les Indiens par la civilisation et commence par les employer comme ouvriers agriculteurs. Il est suivi par des individus qui la plupart ont été abusés par de faux rapports sur le climat et le sol de l'Orégon, faux rapports répandus aux États-Unis dans un but de parti. — Les autres, mieux informés, sont si dépourvus de capital qu'ils risquent volontiers tous les dangers et toutes les chances du voyage afin d'obtenir des terres pour rien. Le principal de ces établissements est ORÉDON, dont nos derniers renseignements nous donnent la description suivante : — « La ville d'Orégon est située en tête de la navigation, près des chutes du Williamet, une des plus grandes forces d'eau du monde.

(1) Wilkes, vol. 4, p. 30.

Elle contient douze maisons d'habitation, trois magasins, un atelier de forgeron, deux scieries et un moulin à farine » (1). Les établissements américains passent pour n'avoir pas encore réussi comme sources de profit net, quoiqu'ils aient fourni des moyens d'existence à leurs habitants. Le capitaine Wilkes prétend qu'en 1842 et 1843 les prix étaient purement nominaux et que les chevaux des colons étaient nourris de leur meilleur grain (2).

C'est, nous le répétons, comme pays de chasse que l'Orégon a une valeur, et sous ce rapport, les avantages des districts du nord et des districts du midi sont en parfait contraste. Les districts au nord du détroit de Fuca, généralement impropres à l'agriculture et à la dépaissance, continuent de produire une assez grande abondance d'animaux à fourrures. Les districts au sud, qui contiennent quelques cantons favorables à un établissement, sont presque épuisés comme pays de chasse.

Dans une lettre de M. Pelly, le gouverneur, à lord Glenelg, antérieurement à l'octroi de la charte de 1836, il est dit que presque tous les profits de la Compagnie sont tirés de son territoire, tout autre commerce n'apportant tantôt qu'un léger bénéfice, tantôt qu'une légère perte, suivant les années (3). M. Wyeth, qui avait été lui-même un marchand de fourrures, croit que ce trafic est le moins avantageux de ceux où il y aurait les mêmes risques à courir pour sa vie et ses capitaux: il ajoute qu'il a la preuve qu'en 1833 les bénéfices du département occidental de la Compagnie, qui comprend l'Orégon, ne dépassèrent pas 10,000 dollars, c'est-à-dire guère plus de 2500 £. (ou 50,000 fr.); document qui confirme celui de M. Pelly (4).

Le commerce des fourrures, avons-nous dit, est un com-

(1) Voyez la lettre de M. Perry datée d'Oregon-City, le 30 mars 1843, dans le *Colonial Magazine* de Simpson, vol. 1^{er}, p. 101.

(2) *Ibid.*, vol. 4, p. 308.

(3) Hudson's bay Company correspondence, House of Commons' papers 1842, n° 547, p. 26-27.

(4) Enquête du territoire d'Orégon, p. 13.

merce en déclin. S'il était mauvais en 1837, il n'est pas probablement devenu meilleur aujourd'hui. C'est ce que prouve le témoignage du capitaine Wilkes, qui visita l'Orégon en 1840. « Plusieurs personnes, » — dit le capitaine Wilkes, écrivant de Vancouver, — « s'imaginent qu'il y a beaucoup de profits dans » le commerce avec les Indiens. Mais c'est rarement le cas, » et les Indiens savent trop bien le prix de chaque article. La » Compagnie est obligée de faire des avances à tous ses trap- » peurs, et de cette troupe désordonnée il est difficile d'atten- » dre d'avantageux retours, quand bien même le trappeur » pourrait faire ce qu'on espère de lui. Tous les profits de la » Compagnie dépendent de ses arrangements économiques ; » car la quantité de pelletterie dans cette région, ou plutôt le » commerce des fourrures de ce côté des montagnes, est » tombé de cinquante pour cent depuis ces cinquante der- » nières années. On prétend même ici que ce n'est plus guère » la peine de poursuivre un pareil commerce. (1). »

C'est ce qu'expliquent deux documents que nous avons sous les yeux : le tableau total des importations de la Compagnie pour l'année 1844, et celui de ses importations de la Colombie (qui comprend tout le territoire de l'Orégon) pour 1845. En 1844, la Compagnie importa de tous les territoires et pays de chasses de l'Amérique du nord, 433,398 peaux de la valeur de 173,936 £ 27 sh., dont l'Orégon ne fournit que 61,365 peaux, estimées seulement à 43,571 £. En 1845, ses importations de l'Orégon n'ont été que de 57,628 peaux, estimées à 56,749 £ 14 sh. Nous avons aussi devant nous un tableau du nombre de personnes employées par la Compagnie dans l'Amérique septentrionale pendant l'année qui se termine au 1^{er} juin 1844. Ce nombre est de 1212. Il est plusieurs manufactures en Angleterre, telles que la grande fabrique de coton de Bristol (*Western cotton factory*), ou celle de M. Marshall de Leeds, qui travaillent sur un plus gros capital, emploient un plus grand nombre d'individus et donnent un produit annuel beau-

(1) Wilkes, vol. 4, p. 333.

coup plus considérable que cette Compagnie, propriétaire d'un territoire plus vaste que les Iles Britanniques, avec le droit exclusif d'opérer sur une contrée qui égale toute l'Europe en étendue!

Mais si la Compagnie, relativement à ce département de ses affaires, a été une maison de commerce malheureuse, elle s'est distinguée par une sage et bienveillante administration. « Dans toutes les contrées, dit M. Wyeth, où la Compagnie de la baie d'Hudson exerce un contrôle exclusif, elle est en paix avec les Indiens, et les Indiens sont en paix entre eux » (1).

« Le bruit s'est répandu, dit le capitaine Wilkes, que dans ce poste (Vancouver), il existe un grand mépris de la morale et de la religion. Si je dois en croire mes observations personnelles, je me vois obligé de déclarer que tout semble prouver le contraire. J'ai raison de penser, d'après la discipline et l'exemple des agents supérieurs, que tout l'établissement est un modèle de bon ordre et de bonne conduite. Cette remarque non-seulement s'applique à cet établissement, mais encore à tout le pays, puisque nous avons pu visiter tous les postes de la Compagnie, moins deux. Partout où ses opérations s'étendent, elles ont ouvert la voie à l'émigration à venir, pourvu aux moyens de favoriser les travaux des émigrants, et rendu à la fois facile et peu dispendieuse l'occupation du sol (2). »

Cependant, même avec ces circonstances heureuses, quoiqu'on refuse aux Indiens les liqueurs spiritueuses, quoiqu'on décourage la guerre, quoiqu'on prévienne les communications du libertinage, la proximité des blancs exerce encore, presque au même degré d'intensité, son influence destructive sur les hommes rouges. Ils sont attaqués par de nouvelles maladies, et leurs anciennes maladies s'aggravent.

« Pendant mon séjour à Vancouver, dit le capitaine Wilkes, je vis fréquemment Casenove, le chef de la tribu Klackatack. Il était autrefois souverain de tout ce domaine. Son village,

(1) Territory of Oregon report, p. 14.

(2) Wilkes, vol. 4, p. 332.

situé à environ six milles au-dessous de Vancouver, sur la rive nord de la rivière, était resté très-populeux pendant les quinze dernières années. Il pouvait alors mettre sous les armes quatre ou cinq cents guerriers; mais toute la tribu a été moissonnée par la maladie. On prétend que tous ces Indiens moururent en trois semaines. Il demeure aujourd'hui seul, sans territoire, sans tribu, sans propriété, abandonné et à la charge de la Compagnie. Casenove a environ cinquante ans. C'est un Indien au regard noble et intelligent; je ne pouvais qu'être touché de la situation d'un homme qui avait ainsi perdu en quelques semaines, non-seulement ses terres et son importance, mais encore tous ses proches et toute sa tribu, lorsque je le vis entrer tranquillement dans l'appartement, enveloppé de sa couverture, et s'asseoir solitaire au coin de la table. Il semblait que personne ne faisait attention à lui; il prit son repas en silence et se retira de même. Casenove a toujours été l'ami des blancs, et pendant sa prospérité, il était toujours prêt à aller découvrir, pour les faire châtier, tous ceux qui se rendaient coupables de déprédations contre les étrangers. La tribu de cet infortuné n'est pas la seule qui ait souffert aussi fatalement; il en est plusieurs autres qui ont disparu de même sans laisser un seul survivant (1). »

Il semble probable que, dans quelques années, tout ce qui animait autrefois ces contrées aura disparu. Le chasseur et sa proie n'existeront plus; à leur place on trouvera une maigre population hybride de blancs et d'hommes rouges, disséminés dans quelques vallées où ils vivront plutôt pastoralement que des produits de la chasse, pour dégénérer peu à peu dans une barbarie plus malfaisante et plus dégradante que celle du sauvage.

Après avoir donné cette esquisse de l'Orédon, nous allons examiner les bases sur lesquelles s'appuient les prétendants aux avantages douteux de sa souveraineté.

Les faits cités sont si clairs de part et d'autre, que la diffi-

(1) Wilkes, vol. 4, p. 366.

culté, s'il en existe, doit provenir de l'obscurité de la loi. Nous commencerons donc par exposer ce que nous croyons être le droit public ou la loi internationale, relativement à l'acquisition de la souveraineté sur un territoire inoccupé.

Généralement, on peut le dire, une semblable souveraineté peut s'acquérir par cinq moyens : par la *découverte*, l'*établissement*, la *contiguïté*, un *traité*, la *prescription*. Il est cependant une condition si essentielle à l'origine de ces divers titres, qu'il faut la mentionner avant de traiter de chacun d'eux séparément, à savoir, que les actes par lesquels la souveraineté est acquise doivent être les actes d'un gouvernement et non d'individus non autorisés. L'acquisition d'une souveraineté est chose grave, qui impose à l'état acquéreur les devoirs de l'administration et de la protection, en même temps qu'elle impose aux autres états le devoir de s'abstenir de toute intervention. Elle enlève au patrimoine commun des peuples un domaine ouvert jusque-là aux entreprises et à l'industrie de tous, pour en faire la propriété d'un seul. Il est évident que de grands inconvénients résulteraient du droit laissé à des individus privés, d'imposer de pareils devoirs à leurs propres souverains et aux états indépendants. Aucun titre, par conséquent, n'est donné par les découvertes qu'ont faites des particuliers; s'ils forment des établissements, ces établissements ne deviennent nullement partie du territoire de l'état auquel appartiennent ces aventuriers non autorisés; s'ils souscrivent des traités, ces traités ne leur donnent aucun droit, soit contre leur propre gouvernement, soit contre tout autre gouvernement.

Étudions maintenant les différentes sources de chaque titre séparément, en commençant par le titre que confère la découverte.

Quel est le parcours d'exploration nécessaire au titre par découverte? c'est ce qui n'a pas encore été décidé. La vue à distance, peut-être la vue d'un cap, a été considérée comme suffisante, et l'on admet que lorsque une fois un titre par découverte, quelque imparfait qu'il soit, a été acquis par les agents d'une nation, il n'est ni effacé ni anéanti par une explora-

tion postérieure plus exacte, faite par les agents d'une autre. La raison en est évidente; car si le titre par découverte dépendait de l'exactitude comparative de l'exploration, aucun droit ne serait moins assuré: il serait continuellement exposé à être annullé par une exploration plus consciencieuse ou qui prétendrait l'être.

Le titre par découverte n'est pas toutefois un titre permanent; il demande à être confirmé par un *établissement*. Vattel dit: « Le titre des navigateurs faisant des voyages de découvertes, et *munis d'une commission de leurs souverains*, a été généralement respecté, pourvu qu'il ait été bientôt après suivi d'une prise de possession réelle; mais le droit des gens ne reconnaîtra pas la souveraineté d'une nation sur un pays où elle n'a formé aucun établissement, ou dont elle ne fait aucun usage actuel (1).

Aucun peuple n'a plus tenu à cette règle que l'Angleterre et les États-Unis. « Elle ne comprenait pas, disait Élisabeth à Mendocce, l'ambassadeur d'Espagne, pourquoi ses sujets ou ceux de tout autre prince seraient écartés des Indes, contrées sur lesquelles elle ne pouvait se persuader que les Espagnols eussent aucun titre juste par le fait de la donation de l'évêque de Rome, ou parce qu'ils avaient touché çà et là sur la côte, bâti des chaumières et donné des noms à une rivière ou à un cap, toutes choses qui ne peuvent constituer un titre de propriété. Cette propriété imaginaire ne pouvait empêcher les autres princes de transporter des colonies dans les contrées desdites Indes où les Espagnols n'habitent pas; la prescription sans possession vaut peu de chose (2). »

« La priorité de découverte, dit M. Gallatin, dans le Mémoire contradictoire qu'il rédigea pendant les négociations de 1826, donne un droit d'occupation, pourvu que l'occupation ait lieu dans un temps raisonnable et qu'elle soit suivie par des établissements permanents et la culture du sol (3). »

(1) Vattel., liv. 1^{er}, chap. 18.

(2) Camden's *Élisabeth*, année 1580.

(3) 20th Congress — 5^e session — document 119.

Les mêmes règles de convenance qui décident qu'un titre par découverte peut être perdu s'il n'est fortifié par un établissement, décident aussi qu'un titre par établissement peut se perdre si l'établissement est abandonné; autrement une nation, sans faire usage elle-même d'un territoire, en exclurait toutes les autres.

Nous arrivons maintenant à la troisième source de titres : la *contiguïté*, qui peut se diviser en droit parfait et imparfait.

Un droit parfait par contiguïté est le droit qu'a une nation d'exclure toutes les autres d'un territoire dont la possession, sans être actuellement réclamée par elle, est essentielle à la sécurité de ses possessions réelles. Si un tel droit n'était pas reconnu, si lorsqu'une nation a fait un établissement, toute autre nation avait le droit d'en fonder un autre dans son voisinage immédiat, il est évident qu'on ne pourrait créer d'établissements coloniaux continus. Mais l'étendue de ce droit n'a jamais été fixée. Un des derniers exemples de son exercice est le refus que fit l'Angleterre de permettre qu'une autre nation colonisât les îles Chatham. L'Angleterre avait découvert ces îles en 1774; mais comme elle ne chercha jamais à les occuper, son droit par découverte était expiré depuis longtemps d'après notre doctrine. L'Angleterre soutint que leur occupation par toute autre nation serait dangereuse ou du moins nuisible à ses établissements dans la Nouvelle-Zélande, quoique à la distance de plusieurs centaines de milles. Sur cette prétention elle appuya son droit d'empêcher leur occupation, tout en s'abstenant de les occuper elle-même.

Le droit imparfait par contiguïté est simplement le droit d'acquérir par établissement un titre complet sur des terres sans établissements actuels, qui ne sont essentielles ni à la sûreté ni aux convenances d'établissements existants, mais géographiquement reliés à ces établissements. Ce second titre est encore moins défini que le premier. Il existe cependant; car s'il n'existait pas, le titre par découverte ne donnerait des droits que sur la ligne de côtes aperçue primitivement par le navigateur; tel fut le titre réclamé par l'Espagne (mais cou-

testé par l'Angleterre dans toute l'extension que l'Espagne prétendait lui donner), lorsqu'elle veut posséder toute la côte occidentale de l'Amérique. Tel est le titre des prétentions de l'Angleterre elle-même sur la partie inoccupée de la Nouvelle-Hollande. Ces prétentions ne se fondent ni sur la découverte, ni sur un établissement, ni sur des traités, ni sur la prescription. Elles doivent donc dépendre du droit de contiguïté; mais on ne saurait dire que les établissements existants de l'Angleterre auraient quelque chose à craindre de la formation d'autres établissements à un millier de milles de distance. La contiguïté, sur laquelle les prétentions de l'Angleterre se fondent, est une simple connexité géographique; nous craignons donc que son droit ne soit qu'un droit de préférence, un droit de premier choix; le droit, par exemple, d'exiger qu'aucune nation ne colonise la côte de la Nouvelle-Hollande sans lui dénoncer son intention et sans lui avoir donné la garantie qu'elle n'a nullement l'arrière-pensée de contrarier aucun de ses intérêts coloniaux. Mais, par analogie avec le titre imparfait par découverte, le titre imparfait par contiguïté ne confère aucun droit permanent et exclusif. Toute nation a le droit de nous dire : Ou colonisez vous-mêmes ou laissez-nous coloniser. Ne nous excluez pas d'un territoire dont vous ne faites aucun usage et dont nous pouvons user sans vous faire le moindre tort.

Un titre par *traité* est naturellement un titre parfait relativement aux parties contractantes du traité; mais, relativement aux autres, ce n'est qu'une présomption. Ainsi le traité par lequel la Russie a reconnu que la frontière septentrionale de l'Angleterre commence au 54° 40' de latitude, ne lie nullement les États-Unis. Le traité par lequel les États-Unis et l'Espagne ont fixé le 32° parallèle comme la frontière septentrionale du Mexique, ne lie pas l'Angleterre. Il faut remarquer encore qu'entre nations civilisées aucun titre dérivé d'un traité avec un peuple barbare n'est reconnu. Les tribus barbares sont supposées n'avoir qu'un simple droit d'occupant qui ne dure que tant que le territoire n'est pas

revendiqué par les hommes civilisés; elle sont incapables de transférer leur droit à tout autre gouvernement qu'à celui qui, par un des moyens reconnus dans le droit des gens, a acquis la souveraineté réelle sur ce que les sauvages regardent à tort comme leur territoire. On croit généralement convenable de passer par les formules légales d'achat et de cession; mais il est généralement admis que le titre d'une nation civilisée contre tout autre nation civilisée n'est nullement fortifié par ces formalités ni affaibli par leur absence.

La prescription, la cinquième des cinq sources de titres, se trouve rarement seule: le cas unique dans lequel elle peut exister par elle-même est celui dans lequel le reste du monde a, pendant une longue série d'années, laissé une nation exclusive toutes les autres d'un territoire qu'elle ne saurait posséder ni par occupation, ni par contiguïté, ni par traité; c'est au titre semblable que les États-Unis cherchèrent à créer par la déclaration du 2 décembre 1823, lorsque le président Monroe déclara que le continent américain ne pouvait être colonisé par aucune puissance européenne. Si l'Europe avait répondu à cette déclaration, au lieu de protester, elle eût donné, avec le temps, aux États-Unis un droit de prescription en vertu duquel ils auraient pu agir; de même, si l'Angleterre avait fait une déclaration analogue relativement à la Nouvelle-Hollande, laquelle ne serait suivie d'aucune protestation de notre part, l'Angleterre acquerrait avec le temps le droit de prescription de son territoire.

Avant d'examiner, autant que nos limites et nos auteurs in-convénient de le faire, en quoi consiste le droit des gens sur ce sujet, nous allons examiner quels titres respectifs de ce droit international peut donner à l'Angleterre et aux États-Unis sur l'Orégon. Nous commençons par le titre que nous la découverte.

On suppose que Drake put, dans l'année 1580, apercevoir à l'est au 49° de latitude; certainement il la vit au 49°. Des deux relations de son voyage, l'une le conduit au 49°, l'autre l'arrête au 43°. Mais comme l'Angleterre ne

tenta jamais de faire aucun usage de cette découverte supposée, elle a très-convenablement évité d'insister sur ce titre. Pendant près de deux siècles la côte nord-ouest resta inexploree; mais en 1774 et 1775, Bucarelli, le vice-roi de Mexico, qui parait avoir été un homme plus énergique que ne le sont habituellement les Espagnols, envoya deux expéditions. M. de Humboldt, qui a eu communication des documents manuscrits, en a profité dans son ouvrage sur la Nouvelle-Espagne (1) :

« Perez et son pilote, Estevan Martinez, quittèrent le port de San-Blas le 24 janvier 1774.

» Le 9 août ils jetèrent l'ancre, les premiers de tous les navigateurs européens, dans la rade de Nootka, qu'ils appelèrent le port de San-Lorenzo, et que quatre ans après l'illustre Cook appela le détroit du roi Georges. L'année suivante, une seconde expédition mit à la voile pour San-Blas, sous le commandement de Heceta, Ayala et Quadra. Heceta découvrit l'embouchure du Rio Colombia (qu'il appela l'Entrada de Heceta), le pic de San-Iacinto (mont Edgecumbe), près de la baie de Norfolk, et le beau port de Bucarelli. — Je possède, ajoute M. de Humboldt, deux petites cartes très-curieuses, gravées en 1788 dans la ville de Mexico, qui donnent la description de la côte depuis le 27° degré de latitude jusqu'au 58°, tels qu'ils furent découverts dans l'expédition de Quadra (2). »

M. Greenhaw prétend que dans les cartes publiées à Mexico après le retour d'Heceta, la Colombia est nommée le Rio de San-Roque. En 1778, le capitaine Cook, à son dernier voyage, examina partiellement la côte depuis le 44^e parallèle, jusqu'au 59°, et plus exactement depuis là jusque dans le cercle arctique. Lorsque ses vaisseaux retournèrent après sa mort, ils visitèrent Canton et vendirent très-avantageusement quelques fourrures qu'ils avaient acquises des sauvages. Ce trafic pro-

(1) Humboldt's New-Spain, t. 2, p. 316 à 318 de la traduction anglaise de M. Black.

(2) Juan Francisco de la Bodega y Quadra. *F. Q. R.*

duisit d'importants résultats. On crut avoir découvert une mine de richesse dans le commerce des fourrures entre le nord-ouest de l'Amérique et la Chine. Les Anglais et les Américains se préparèrent à l'exploiter. Mais comme la Compagnie de la mer du Sud avait alors des privilèges exclusifs dans le sud de l'océan Pacifique, et la Compagnie des Indes Orientales en Chine, les aventuriers anglais naviguaient généralement sous un pavillon étranger. Les plus remarquables de ces navigateurs furent le capitaine Gray, le commandant du navire américain *la Colombia* et le lieutenant Meares, officier anglais, qui dirigeaient de fait une expédition mercantile sous le pavillon portugais.

Meares quitta Macao pour Nootka au commencement de 1788, y bâtit une hutte et une espèce de chantier, construisit un vaisseau et fit le commerce le long de la côte. Il chercha la rivière de San-Roque et entra dans son embouchure; mais commettant l'erreur de tous les navigateurs précédents, à l'exception de Heceta, il prit la barre de la rivière pour une côte continue, et en conclut qu'il n'existait pas de semblable rivière. Il nomma donc le Cap septentrional *Cape disappointment*, nom qu'il porte encore.

En 1787 et les cinq années suivantes, le capitaine Gray passa et repassa le long de la côte, hivernant généralement dans le détroit de Nootka. Le 11 juin 1792, étant à la recherche d'un havre pour radouber son navire, il pénétra dans la Entrada de Heceta, vit une ouverture à la barre, la franchit et se trouva dans la rivière de San-Roque. Il fit voile pendant quinze milles, s'approvisionna d'eau, compléta ses réparations, puis avec beaucoup de peine vira de bord, franchit de nouveau la barre pour rentrer dans l'océan Pacifique, et changea le nom de la rivière de San-Roque en *Colombia*, nom qu'elle porte encore.

En 1791, le capitaine Vancouver fut envoyé par le gouvernement anglais à la côte nord-ouest, en partie dans un but que nous mentionnerons ci-après, et en partie pour faire des découvertes. Il atteignit cette côte au 40° degré de latitude, et

de là jusqu'aux côtes nord de l'océan Pacifique, il fit une exploration plus exacte que toutes celles qui avaient eu lieu avant celle là ; mais comme ses prédécesseurs, il prit la barre de la Colombia pour une côte continue, et ne fut détrompé qu'en rencontrant le capitaine Gray. Il supposa que cette barre était infranchissable comme elle l'est généralement, excepté pour les navires de transport. Au lieu donc de l'explorer avec son propre vaisseau, la *Découverte*, il dépêcha le lieutenant Broughton dans un bâtiment plus léger, le *Chatham*. Broughton franchit la barre ; mais ayant trouvé le chenal embarrassé et dangereux, il abandonna son bâtiment et rama dans son cutter sur une étendue de cent milles, c'est-à-dire près du point où les rapides rendent à peu près impossible tout progrès ultérieur dans des circonstances ordinaires.

La découverte par terre marcha beaucoup plus lentement. Le premier qui pénétra dans les Montagnes Rocheuses fut sir Alexandre Makenzie, alors au service de la Compagnie du nord-ouest. En l'année 1793 il les franchit au 54° degré de latitude environ, découvrit la rivière de Fraser, la descendit pendant deux cent cinquante milles, coupa tout à coup dans la direction de l'ouest et atteignit l'océan Pacifique dans le 52° 20 de latitude. En août 1805, Lewis et Clarke, envoyés dans ce but par le gouvernement des États-Unis, atteignirent les Montagnes Rocheuses au 44° degré de latitude, les franchirent, découvrirent les sources méridionales de la Colombie, descendirent la rivière pendant six cents milles, et le 15 novembre, arrivèrent à son embouchure. Là ils bâtirent quelques huttes, y restèrent pendant l'hiver, et en 1806 retournèrent aux États-Unis, explorant dans leur itinéraire plusieurs des cours d'eau tributaires de la Colombia. C'est la seule occasion dans laquelle les Montagnes Rocheuses aient été franchies par des individus agissant avec une mission officielle.

En 1806, M. Fraser, qui était aussi au service de la Compagnie du nord-ouest, franchit les Montagnes Rocheuses, établit un poste de commerce sur la rivière de Fraser, au 54° degré

de latitude environ ; en 1811, M. Thomson, autre agent de la même Compagnie, découvrit les sources septentrionales de la Colombia, vers le 52° degré de latitude, et éleva quelques huttes sur ses bords. Voilà en quoi consiste tout le titre par découverte.

C'est sur ces précédents que ce titre a été réclamé par les États-Unis, l'Angleterre et l'Espagne.

Les prétentions à ce titre de la part des États-Unis s'appuient sur les découvertes faites par Gray, par Lewis et par Clarke ; mais principalement sur les découvertes de Gray, en vertu desquelles ils réclament la souveraineté sur tous les pays dont la Colombia reçoit les eaux, c'est-à-dire tout le territoire depuis le 42° degré de latitude jusqu'au 52° ; attendu, selon la doctrine des hommes d'état américains qui conduisirent les négociations de 1824 et 1826 ; attendu, que c'est une loi internationale reconnue, que toute nation qui découvre l'embouchure d'une rivière se rend maîtresse de tout le territoire desséché par cette rivière. Ainsi, d'après ce principe, si l'Europe était le pays inoccupé, et l'Amérique le pays découvreur, la découverte de l'embouchure du Danube lui aurait donné le souveraineté du Wurtemberg et de Bade. Est-il nécessaire de dire aux lecteurs européens ou même aux légistes américains, qu'une règle si absurde n'existe pas ? Lorsque M. Rush, et après lui M. Gallatin, les négociateurs américains, furent invités à produire leurs autorités, ils en référèrent simplement aux concessions faites par les souverains européens de territoires arrosés par certaines rivières ; termes de description assez convenable pour la démarcation de terres inconnues, mais qui n'établissent pas plus la loi en question qu'une suite de concessions décrivant le territoire concédé comme borné par une chaîne de montagnes, ne prouverait que c'est une règle de droit public que la nation qui voit la première une chaîne de montagnes peut réclamer la propriété de toutes les terres que parcourt cette chaîne. Une autre objection fatale aux prétentions fondées sur la découverte par le capitaine Gray,

est cette loi réellement reconnue du droit des gens : que les découvertes faites par des individus privés ne confèrent aucun titre à leur nation. Ces découvertes empêchent, il est vrai, qu'aucune autre nation n'acquière un titre par découverte, mais elles n'en donnent aucun.

Une troisième objection est que Gray ne fit pas la première découverte de la Colombia. Elle avait été vue d'abord par Heceta, nommée par lui le San-Roque, et indiquée sous ce nom dans les cartes. Si Gray, en y pénétrant et y naviguant pendant quinze milles devança Heceta, Broughton, à son tour, devança Gray en l'explorant pendant plus de quatre-vingts milles plus loin. S'il était vrai que des découvertes imparfaites antérieures fussent annulées par des découvertes subséquentes plus exactes, le titre par découverte sur la toute côte de l'Orégon appartient à Vancouver ; car il fut le premier qui l'explora avec soin. Lewis et Clarke étaient, il est vrai, des officiers d'un gouvernement, mais leur découverte des sources méridionales de la Colombia ne pouvait donner aucun titre sur le territoire arrosé par un fleuve dont le cours inférieur était déjà bien connu, et dont les sources étaient découvertes par d'autres.

La prétention par découverte n'est pas plus fondée en faveur des Anglais. Leur découverte par la voie de terre n'a pas été faite par des officiers de l'état ; et quant à leurs découvertes maritimes, il est douteux que Drake ait jamais été plus haut que le 45° degré parallèle, tandis que Cook et Vancouver ne virent la côte qu'après qu'elle eut été explorée et signalée sur la carte par Heceta. Reste le titre de l'Espagne, et sous le rapport de la simple découverte, c'est un titre complet. Les voyages de Perez et d'Heceta furent entrepris et achevés selon toutes les règles. Ce furent des explorations par des vaisseaux du gouvernement, pour des buts de gouvernement, et conduites avec assez de précision pour qu'on pût dresser la carte de la côte.

Mais nous avons déjà vu qu'un *établissement* est essentiel au

complément du titre par découverte, d'autant plus qu'un établissement est en lui-même une source indépendante de titre.

Examinons donc quels titres sur l'Orégon ont été acquis par *établissement*.

Les premiers blancs qui semblent avoir témoigné l'intention de se fixer dans une partie quelconque du pays, furent Meares et ses compagnons en 1788. Leur résidence continue au détroit de Nootka suscita la jalousie du vice-roi de Mexico. Il envoya Martinez avec trois navires armés pour déposséder les intrus. Martinez arriva le 6 mai 1789 au détroit de Nootka, y construisit un fort et saisit bientôt après les navires de Meares. Il fit partir pour l'Europe quelques hommes des équipages sur le navire du capitaine Gray, *la Colombia*, et les autres furent expatriés à San-Blas comme prisonniers.

Le résultat fut remarquable : chacune des deux nations demanda satisfaction, l'Espagne pour l'intrusion de Meares, sur ce qu'elle considérait comme son territoire ; l'Angleterre, pour la manière dont l'Espagne s'était fait justice à elle-même. Chacune arma, mais après une dépense d'environ 3 millions £ du côté de l'Angleterre, et de 1 million du côté de l'Espagne, après la perte plus considérable encore que fit subir au commerce une incertitude de six mois, les deux gouvernements se ravisèrent. On répara le passé par une indemnité accordée à Meares par l'Espagne, et l'on pourvut à l'avenir par le traité de l'Escurial, ou, comme on le désigne généralement, par la convention du détroit de Nootka, datée du 28 octobre 1790.

Par l'article *premier* de ce traité, les constructions et les terrains sur la côte nord-ouest d'Amérique dont les sujets anglais avaient été dépossédés doivent leur être rendus.

L'article *troisième* stipule que les sujets respectifs de l'Angleterre et de l'Espagne ne seront point troublés soit dans leur navigation ou leur pêche dans l'océan Pacifique ou dans les mers du Sud, soit qu'ils veuillent débarquer sur la côte de ces mers dans les lieux encore inoccupés, pour y commercer avec les indigènes ou y former un établissement.

Par l'article *quatrième*, les sujets anglais ne doivent naviguer ni pêcher à la distance de dix lieues marines d'aucune partie de la côte déjà occupée par l'Espagne.

Par l'article *cinquième*, dans tous les lieux sur la côte nord-ouest au nord des parties de cette côte déjà occupée par les Espagnols — c'est-à-dire au nord de San-Francisco, au 36° de latitude, — partout où les sujets de l'une des deux nations feront par la suite des établissements, les sujets de l'autre auront un libre accès.

Le capitaine Vancouver fut envoyé par le gouvernement anglais pour se faire livrer les terres mentionnées dans le premier article. À son arrivée au détroit de Nootka, cependant, ces terres ne purent être identifiées. On lui offrit une hutte qu'il refusa. Il laissa le détroit de Nootka en la possession des Espagnols. Il est fort douteux si jamais aucunes terres furent rendue à Meares ou s'il y avait aucunes terres à lui rendre. Tout ce que nous savons, c'est qu'en 1795 les deux peuples, anglais et espagnol, avaient abandonné le détroit de Nootka, et il n'a jamais été réoccupé.

Pendant son voyage, Vancouver, sans instruction, pensons-nous, se rendit coupable d'une usurpation de souveraineté plus absurde et plus ridicule que ne le sont ordinairement de semblables transactions.

Il prit d'abord possession, au nom de l'Angleterre, de tout le pays depuis le 39° 20 de latitude jusqu'au détroit de Fuca, et ensuite depuis le détroit de Fuca jusqu'au 50° parallèle. C'est-à-dire que le traité à l'exécution duquel il venait veiller ayant stipulé que toute la côte serait ouverte aux établissements de l'Angleterre et de l'Espagne, il prit possession exclusive de ladite côte presque entière en faveur de l'Angleterre. Nous voyons avec plaisir qu'aucun négociateur anglais ne s'est prévalu de cette usurpation de souveraineté. En effet, toute la partie septentrionale du territoire qui y est compris se trouve aujourd'hui sous la souveraineté incontestée de la Russie, et la partie méridionale sous celle du Mexique.

Une autre tentative importante d'établissement fut faite par M. Astor, un Américain. Il envoya une expédition par terre et par mer dont le rendez-vous était l'embouchure de la Colombie, où en 1811 il bâtit, sur le bord méridional, le petit fort nommé par lui Astoria, qui devait être le centre d'un commerce étendu entre l'Amérique et la Chine. Il se passa ici à peu près les mêmes événements qui avaient eu lieu au détroit de Nootka. Pendant la guerre entre l'Angleterre et l'Amérique qui éclata l'année suivante, Astoria fut prise par une force anglaise, le drapeau britannique y fut arboré, et le nom d'Astoria fut changé en celui de fort Georges. *C'est là le seul cas où aucune partie du territoire de l'Orégon a été occupée par un agent du gouvernement anglais.*

Le traité de Gand, qui termina cette guerre, fit restituer toutes les possessions prises par l'une et l'autre nation pendant la guerre. En vertu de cette stipulation, le fort Georges fut, le 6 octobre 1818, rendu à un agent désigné par le gouvernement américain : au drapeau de l'Angleterre fut substitué celui des États-Unis. *C'est là le second cas où un agent autorisé par le gouvernement des États-Unis a occupé une partie de l'Orégon.* Mais cette occupation fut aussi courte que celle du détroit de Nootka. Astoria a été abandonnée comme établissement ; ce n'est plus aujourd'hui qu'un simple poste (log-house dans lequel réside un commis de la Compagnie de la baie d'Hudson, et pour servir de point intermédiaire dans les communications qui ont lieu entre Vancouver et l'embouchure de la Colombie.

Il résulte de cet exposé que jusqu'à l'année 1818 aucune nation civilisée n'a acquis de souveraineté sur aucune partie de l'Orégon. L'Espagne avait le titre par découverte ; mais elle n'avait pas complété ce titre par un établissement. Quant aux établissements, si on peut appeler ainsi de simples postes de commerce, faits par des sujets anglais ou américains, ils n'étaient point autorisés par leurs gouvernements respectifs.

La réoccupation du détroit de Nootka par l'Angleterre et

d'Astoria par l'Amérique furent sans doute des actes exécutifs officiels, mais l'un et l'autre de ces postes ont été abandonnés.

Depuis ce temps-là, cependant, nous avons vu que quelques établissements agricoles ou établissements de pasteurs ont été formés.

Mais, par deux motifs distincts, ces établissements ne donnent aucun titre à la souveraineté du sol : — d'abord parce qu'ils ont été les actes non autorisés de simples individus. Relativement aux établissements anglais, cela est évident, par ce que nous avons fait connaître des termes de la charte de la Compagnie de la baie d'Hudson, et relativement aux établissements américains, les États-Unis n'ont pas fait un seul acte autorisant leurs agents à acquérir des terres au delà des Montagnes Rocheuses. Ceux qui en ont acquis sont de simples *squatters* comme les *squatters* du Texas ; — ensuite parce que la convention de 1818, dont nous allons parler, et qui n'a jamais cessé d'être en vigueur, stipule que, tant qu'elle existe, la contrée à l'ouest des Montagnes Rocheuses sera ouverte aux établissements des deux nations, — étant bien entendu, dit le traité, que cette convention ne saurait être interprétée au préjudice d'aucune prétention de l'une ou de l'autre des parties contractantes sur aucune partie du pays. Il est manifeste que le droit de souveraineté ayant été expressément réservé, aucun acte faite par l'une des deux parties pendant la durée du traité ne peut affecter les droits de l'autre.

Nous allons maintenant examiner les traités concernant l'Orégon. Nous avons déjà exposé les articles matériels de la convention du détroit de Nootka. Entre la conclusion de cette convention, en 1790, et la restitution d'Astoria, en 1818, d'importants événements se sont passés dans les pays qui touchent à l'Orégon. La Russie a créé une Compagnie pour le trafic des fourrures autorisée à s'établir et à placer sous la souveraineté russe toute contrée de l'Amérique non occupée par des puissances civilisées. Cette Compagnie dissémina ses postes parmi les îles Aleutiennes et le long de la côte de l'océan Pacifique,

fixa son quartier général à Sitca, près du 56° parallèle, réclama toute la côte comme territoire russe, et se prépara à s'avancer vers le sud. Les États-Unis, par l'acquisition de la Louisiane, étendirent leur frontière occidentale jusqu'aux Montagnes Rocheuses. L'Orégon devint donc contigu à quatre grands empires : à la Russie au nord, à l'Angleterre et à l'Amérique à l'ouest, à l'Espagne au sud.

Plusieurs questions furent agitées entre l'Angleterre et les États-Unis en 1818. Celle des pêcheries en était une. Le traité de 1783 avait donné ou plutôt continué au peuple des États-Unis une liberté générale de pêcher sur les côtes de l'Amérique anglaise. L'Amérique réclama le bénéfice de cette stipulation comme un arrangement permanent, ou, pour nous servir de l'expression bizarre des jurisconsultes, comme une convention transitoire. L'Angleterre prétendit que cette stipulation avait cessé d'avoir aucune valeur diplomatique par le fait de la guerre de 1812. Une question existait aussi relativement à la ligne des frontières septentrionales des États-Unis. Ces points de discussions furent réglés par la convention du 20 octobre 1818. La liberté de pêche fut restreinte dans certaines limites : on déclara que le quarante-neuvième parallèle séparerait les territoires anglais et américains, depuis le Lac des Bois jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Les négociateurs américains, Rush et Gallatin, proposaient de prolonger ce parallèle comme ligne de frontière jusqu'à l'Océan pacifique : ce qui fut refusé par les commissaires anglais, Robinson et Goulburn, qui suggérèrent la Colombie à la place. La très-fausse importance attachée alors à la Colombie fut probablement la circonstance qui empêcha la conclusion d'un arrangement définitif. Comme meilleur expédient, on suivit le précédent de la Convention du détroit de Nootka, et comme nous l'avons déjà vu, le pays fut laissé ouvert aux établissements des deux nations pendant dix ans — la souveraineté restant indécise. Le 22 février 1849, par le traité de la Floride, l'Espagne et les États-Unis reconnurent le quarante-deuxième parallèle comme leur frontière mutuelle depuis la source de l'Arkansas sur le revers oriental des Mon-

tagnes Rocheuses jusqu'à l'océan Pacifique, et l'Espagne céda aux États-Unis toutes ses prétentions sur les divers territoires au nord de cette ligne. L'Espagne cependant ayant perdu par désuétude les droits qu'elle avait acquis par la découverte, n'aurait aucunes prétentions à céder; excepté celles qui s'appuyaient sur le titre de contiguïté, ou vis-à-vis l'Angleterre, par la convention du détroit de Nootka. En 1824 et 1825, les prétentions de la Russie reçurent satisfaction par un traité avec les États-Unis qui stipule que les Russes borneront leurs établissements au 54° 40 de latitude nord, et par un traité avec l'Angleterre qui fixe une ligne commençant au 54° 40 comme la frontière entre les domaines russes et les domaines anglais.

Ces traités naturellement engageaient seulement les quatre nations qui y étaient parties contractantes. Quant à ces nations, l'effet desdits traités était d'empêcher l'Angleterre et l'Amérique d'acquérir aucun titre par établissement l'une vis-à-vis de l'autre. Quant au reste du monde, l'Orégon demeure ouvert, et en considérant ce qu'est l'Orégon comme situation, sol et climat, il sera sans doute longtemps encore ce qu'il est.

Des cinq sources de titres, nous en avons exposé et examiné trois : *découverte, établissement et contiguïté*; tous titres sous lesquels aucune nation civilisée n'a rien acquis dans l'Orégon. Il en reste deux autres : la *prescription* et la *contiguïté*. La prescription évidemment ne s'applique pas à un pays qui n'a été découvert qu'à la fin du dernier siècle. Il ne reste donc que la contiguïté, titre qui ne peut plus être réclamée que par l'Angleterre et les États-Unis, — la Russie, l'Espagne et les autres états contigus s'étant retirés après avoir pris leur part. Mais ni l'Angleterre ni l'Amérique ne peuvent prétendre à un titre parfait par contiguïté. Ni l'une ni l'autre n'a un établissement à deux mille milles des Montagnes Rocheuses; ni l'une ni l'autre ne peut dire que l'occupation du pays à l'ouest de ces montagnes soit nécessaire à la sécurité ou puisse ajouter aux avantages de ses territoires à l'est; — accessibles comme ils sont par un voyage de trois ou quatre mille milles, sur la voie de terre, ou par une navigation de huit mois. Mais un titre im-

parfait par contiguïté — un titre qui ne dépend que de la connexité géographique — appartient certainement à l'une et à l'autre sur la portion de pays qui touche à sa frontière, c'est-à-dire que l'Angleterre a ce titre sur la portion nord du 49° parallèle, et l'Amérique sur le sud. C'est là, sans contre-dit, le plus faible de tous les titres — si faible qu'exprimé par la parole ou l'écriture, il semble presque disparaître. Mais quoi de moins substantiel qu'un titre sur un territoire qui ne nous appartient pas, sous prétexte qu'il est borné par celui qui nous appartient ! Cependant il faut bien admettre que c'est là une source de titre, quelque léger qu'il soit, quand il n'en est pas d'autre, et c'est ici le cas.

Les arrangements pour une occupation à deux, faits par l'Angleterre, d'abord avec l'Espagne et ensuite avec les États-Unis, étaient des expédients plausibles pour suspendre toute dispute immédiate, mais on ne pouvait les rendre définitifs. Avec de tels arrangements, la souveraineté restant indéfinie, il n'est plus de *lex loci* (loi locale), si ce n'est la loi des aborigènes. La Compagnie de la baie d'Hudson et les tribunaux du Canada peuvent, par un acte du parlement britannique, exercer leur juridiction sur les sujets anglais, mais sur les sujets anglais seulement. Si un Américain tue un Anglais, sous les lignes du fort Vancouver, il ne peut être puni légalement. La loi anglaise ne peut atteindre un Américain, la loi américaine ne peut connaître d'un crime commis contre un étranger au delà des lieux où s'exerce la souveraineté des États-Unis. L'unique ressource semble être de livrer le coupable à Casenove pour qu'il en dispose d'après le Code Klackatak. L'établissement commun d'un pays par deux nations indépendantes, sans tribunaux communs ni supérieur commun, serait évidemment impossible. Dans le fait, l'occupation à deux est impossible, même quand elle a pour but unique la chasse ou le commerce. Nous avons vu que, dans le trafic des fourrures avec les Indiens, la concurrence de blancs appartenant à la même nation et gouvernés par les mêmes lois apporte la destruction aux indigènes, aux animaux et à tous ceux qui y prennent part.

La Compagnie de la baie d'Hudson a agi d'après ce principe. Elle prétend que tout commerce partagé ne mérite pas la peine d'être entrepris. Elle exclut légalement toute rivalité anglaise, et fait une concurrence mortelle à la rivalité russe et américaine. Rien de plus bienveillant que sa conduite envers ses rivaux comme hommes. Elle les protège, les nourrit, les habille; mais comme marchands, elle les écrase. Si un poste américain s'établit, aussitôt un poste de la Compagnie de la baie d'Hudson s'élève dans son voisinage immédiat. Si un navire américain fait le commerce le long de la côte, un navire de la Compagnie le suit de près. Si un Américain offre des denrées en échange, la Compagnie, quelle que soit la perte, offre les mêmes denrées au rabais. M. Pelly disait en 1838 : « Nous avons forcé les marchands américains, l'un après l'autre, à se retirer de la lutte, et nous serrons maintenant de si près la Compagnie des fourrures russes, que nous espérons avant peu la réduire au commerce de son territoire (1). »

La grande faute pour tous a été l'importance attachée à l'Orégon. Mais en admettant que l'Orégon ait quelque valeur, les Américains ne sauraient rester satisfaits d'un arrangement qui, en prétendant leur donner une égalité de droits, les exclut par le fait. Nous avons vu qu'en 1814 ils proposaient un partage : ils en proposèrent un autre en 1824 ; mais comme les conditions de part et d'autre n'étaient qu'une répétition de celles de 1818, à savoir, de la part de l'Angleterre que la Colombie serait la limite, et de la part de l'Amérique que ce serait le 49° parallèle, la seconde négociation échoua comme la première. Une autre tentative eut lieu en 1826, et le ministre américain, M. Gallatin, offrait une légère modification, en proposant de considérer le 49° parallèle uniquement comme une base sujette à déviation, suivant les accidents du sol, et de plus que si cette ligne traversait des cours d'eau navigables tributaires de la Colombie, ces tributaires seraient ouverts aux Anglais. Les négociateurs de la Grande-Bretagne, MM. Hus-

(1) Lettre à lord Glenelg, 1842.

Misson et Addington, adhérant à la Colombie comme frontière générale, offrirent à l'Amérique une péninsule détachée, bornée au sud par une ligne qui serait tirée de l'anse de Hood jusqu'à Bulfinch-Harbour, et lui donnerait d'excellents havres avec la côte méridionale du détroit de Fuca, en même temps qu'un long ruban de terrain considéré comme neutre sur la rive septentrionale de la Colombie, resterait inoccupé par l'une et l'autre nation. Aucune de ces propositions ne fut acceptée, et il en résulta une prolongation indéfinie de la convention de 1818, terminable au choix des deux parties contractantes sur un avis donné un an d'avance.

Comme ce fut la dernière négociation dont les pièces sont imprimées, il est utile de montrer la position prise par l'Angleterre et l'Amérique. On peut l'établir au moyen du mémoire anglais annexé au protocole de la sixième conférence et en consultant l'exposé contradictoire annexé au protocole de la septième (1).

Les négociateurs anglais renonçaient à tout droit d'une souveraineté exclusive sur aucune partie de l'Orégon; mais ils prétendaient qu'aucune puissance n'avait acquis un droit pareil, et par conséquent que toute la contrée resterait ouverte aux établissements de toutes les nations, entre autres de la Grande-Bretagne. Ils réfutaient ensuite, par des arguments dont nous avons déjà fait connaître la substance, les prétentions exclusives de l'Amérique. Pour conclure, ils déclaraient la Grande-Bretagne résolue à maintenir ses droits fondés sur la convention du détroit de Nootka jusqu'à ce qu'un partage équitable eût été fait.

Nous n'avons besoin que de résumer la réponse de M. Galatin : — il prétendait que la Colombie avait été primitivement découverte par les États-Unis; — que cette découverte avait été suivie par un établissement, celui de M. Astor, réalisé en temps opportun, et que cette découverte suivie de cet établissement donnait un droit sur tout le pays desservi par la

(1) 20th Congress, 1st session, document n° 199.

Colombie et ses tributaires, c'est-à-dire sur tout le territoire entre les 42° et 52° parallèles. Il disait que la convention du détroit de Nootka était purement commerciale, que les établissements qu'elle autorisait n'étaient que des postes de commerce, mais nullement des colonies, puisque les colonies impliquent la souveraineté exclusive, et que cette convention avait cessé à la guerre de 1796. Il affirmait que l'Amérique, ayant acheté très-chèrement les droits de l'Espagne, avait acquis un double titre et avait droit par conséquent à double part, tandis que le négociateur anglais ne lui offrait que le tiers. Il déclarait qu'un titre par contiguïté doit être en rapport avec l'étendue et la population de l'établissement en faveur duquel il est réclamé et avec les facilités et les probabilités de l'occupation actuelle. Or, en comparant la situation respective des établissements coloniaux de l'Angleterre et des États-Unis, il est évident que c'est des États-Unis et non du Canada que procédera la population future de l'Orégon.

Il est singulier qu'un homme du talent de M. Gallatin ait voulu s'appuyer sur l'établissement de M. Astor. Oublions l'objection fatale que cet établissement ne fut qu'une entreprise particulière et non un établissement du gouvernement américain : — Qu'était-ce de plus qu'un poste de commerce ? Or, dans le mémoire même que nous résumons, M. Gallatin affirme avec raison que de simples factoreries aussitôt abandonnées que fondées ne constituent aucun titre. Eh bien, Astoria, abandonnée par son fondateur, n'est plus qu'uneasure en ruine qui ne saurait donner un droit de souveraineté sur un pays deux fois aussi grand que la France. Aucun homme d'état de ce côté de l'Atlantique n'oserait contester sérieusement ce que nous disons. Quoi ! quelques marchands entoureraient d'une palissade un ou deux acres de terrain, ils y demeureraient deux ou trois mois, et trente ans après qu'ils l'auraient abandonné, leur passage sur le sol serait un titre de souveraineté nationale ! La convention du détroit de Nootka laisse d'ailleurs quelques doutes sur l'esprit et même sur la lettre de sa rédaction. Elle ressemble certainement aux articles

du traité de 1783 sur le droit de pêche, droit qui, selon les négociateurs anglais, fut annulé par la guerre de 1812, et, qui, selon les négociateurs américains, devait être un arrangement permanent. Toutefois la convention de 1827 semble avoir rendu cette discussion sans importance. Par cette convention, les deux puissances peuvent rompre l'arrangement actuel après en avoir dénoncé la rupture une année d'avance. Mais comme cet arrangement et celui du détroit de Nootka sont substantiellement les mêmes, la faculté de rompre l'un implique nécessairement la faculté de rompre l'autre.

La prétention fondée sur la cession par l'Espagne était tout à fait sophistique. Le territoire disputé — le territoire auquel s'appliquait la convention du détroit de Nootka — commençait au 38° de latitude. Par le traité de la Floride, l'Amérique avait cédé à l'Espagne la partie située entre ce parallèle et le 42°; or, comme la partie cédée appartenait autant à l'Angleterre qu'à l'Amérique, appuyer sur cette cession un titre contre l'Angleterre était puéril. Mais nous voulons bien que ces prémisses soient admissibles et qu'il y ait à faire valoir en faveur de la contiguïté l'importance de l'établissement. Nous croyons très-sincèrement aussi à la prophétie de M. Gallatin, que sous quelque souveraineté nominale que l'Orégon soit définitivement placé, quelles que soient ses destinées futures, il sera presque exclusivement peuplé par la population superflue des États-Unis.

La négociation du partage est reprise en ce moment, et nous espérons que le succès la couronnera. C'est beaucoup qu'on ait établi le peu de valeur de l'objet en litige. Tout ce que peuvent désirer un Anglais ou un Américain est que la querelle aboutisse à un terme honorable et prompt. L'interruption de la confiance pendant une semaine, comme il arriva, par exemple, après la réception du discours inaugural du président Polk, coûte à l'un et à l'autre peuple vingt fois la valeur réelle des pays dont la possession disputée cause leur mésintelligence (1).

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. C'est au mois de décembre prochain que le Con-

Le meilleur expédient est de faire décider toute la question par arbitrage; le jugement d'un arbitre sauve l'honneur des deux parties, et cette question n'est guère qu'une question d'honneur. On a dit que l'Amérique s'était prononcée déjà contre un arbitrage, par sa conviction d'avoir le droit pour elle; mais il n'est guère de dispute où ce ne soit le cas, d'un côté pour le moins, et ce serait donc une objection fréquente à ce mode d'arranger les différends. Le seul motif qui puisse expliquer votre refus de soumettre votre cause à ce genre de tribunal, c'est lorsque vous croyez non-seulement avoir raison, mais encore que votre adversaire est lui-même convaincu de son tort. Alors le point d'honneur peut justifier celui qui ne consent pas à discuter ses titres. Certes, l'Angleterre ne souffrirait pas qu'on portât devant un arbitre ses prétentions sur la possession de Quebec, ni l'Amérique les siennes sur Rhode-Island : chacune des deux nations a la conscience de son droit et sait bien que l'autre en reconnaît la validité. Qu'avec son ignorance du code international — défaut trop commun des négociateurs américains — l'Amérique se croie seule appelée à réclamer la souveraineté de l'Orégon — c'est possible; mais qu'elle pense que l'Angleterre est de cette opinion elle-même — c'est autre chose. Non; elle doit être persuadée de la bonne foi anglaise dans cette controverse, et si une quatrième négociation échoue, les bons rapports des deux nations, sa prudence et le respect que mérite la paix du monde entier, lui font une loi d'avoir recours à un arbitrage.

Veut-on savoir notre opinion sur l'issue probable d'une décision arbitrale? On peut déjà la deviner d'après notre exposé. Selon nous, aucune nation ne possède un titre parfait ou imparfait, ni par découverte, ni par établissement, ni par traité, ni par prescription. Nous croyons avoir démontré aussi

grès américain doit s'occuper du bill sur l'occupation de l'Orégon. Le cabinet anglais a déclaré solennellement au parlement qu'il était prêt non-seulement à discuter les droits de l'Angleterre par ses négociateurs, mais aussi par sa marine.

qu'à l'Angleterre appartient un droit imparfait *per contiguité* sur la partie de l'Orégon située au nord du quarante-neuvième parallèle, comme le même titre donnerait à l'Amérique la portion située au sud dudit parallèle. Ce parallèle devrait donc être la base et la limite des deux frontières ; mais comme en le prolongeant indéfiniment, ce serait retrancher l'extrémité sud de l'île de Vancouver, sans beaucoup d'avantage pour l'Amérique et au grand détriment de l'Angleterre si l'Angleterre occupait jamais cette île, le parallèle, là où il atteint la côte, devrait cesser d'être la ligne de frontière pour lui substituer la mer. Ce serait donner à l'Angleterre, toute l'île de Vancouver, siège le plus naturel d'une colonie, si nous étions jamais assez absurdes pour établir une colonie dans cette région de l'océan Pacifique. Cette île possède d'excellents ports, un climat passable, quelques terres cultivables, une frontière facile à défendre, et le commandement du détroit qui vers l'est et vers le sud la sépare du continent. Sa distance d'Europe en ferait un établissement coûteux et sans profit, cela est vrai ; mais c'est une objection qui s'applique à tous les points de l'Orégon (1).

(*Edinburgh Review.*)

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. La *Revue Britannique* a inséré, dans le temps, un extrait de l'*Astoria* de Washington Irving. Cet ouvrage, plein d'intérêt par lui-même et auquel la question de l'Orégon vient de prêter un intérêt d'à-propos, a été traduit en français par M. P. N. Grolier, qui en publie une seconde édition. Ces deux volumes exigeaient, pour être traduits, non-seulement l'intelligence du texte, mais encore un style capable de rendre l'élégance de l'auteur américain. Ce double mérite s'est rencontré dans M. P. N. Grolier, dont nous recommandons l'ouvrage à nos lecteurs. Paris, 2 vol. in-8°, chez A. Allouard, libraire.

Voyages. — Mœurs. — Histoire.

LE DOCTEUR WOLFF A BOCKHARA.

M. WOLFF AU SÉMINAIRE. — DIX-HUIT ANS DE MISSIONS. — STODDART ET COLLY. — LE CAPITAINE GROVER. — DÉPART DE M. WOLFF. — LETTRE A ISLAM. — D'ERZEROUH A TABRIZ. — LE SHAH DE PERSE ET SON PREMIER MINISTRE. — PRÉSAGES SINISTRES. — SEMNAN. — DAMGHAN. — L'ASSAFF-ODOULA. — LES JUIFS DE MESHID; MOWR ET LE KHALIFA. — KALJA. — TRADITIONS HISTORIQUES. — SHAHR ISLAM. — ARRIVÉE A BOCKHARA. — L'ÉMIR. — DOCTRINES TYRANNIQUES. — QUESTIONS ET RÉPONSES. — LE NAYEB ET SES TRAHISONS. — L'ÉVASION. — COMMENT ON UTILISE UN HAREM. — UN CHOIX FÉRILLEUX. — LA LETTRE DU SHAH. — UNE OBLIGATION FORCÉE. — DÉLIVRANCE ET DÉPART. — RÉFLEXIONS.

Sur le point de raconter une des plus singulières et des plus dangereuses missions qu'un homme se soit donné de nos jours, il ne sera pas superflu de jeter un coup d'œil sur l'existence du prêtre audacieux que nous allons suivre. Avant d'appartenir à l'église chrétienne, le docteur Wolff était juif. Quand il eut abjuré, il reçut les premiers éléments de l'éducation savante et religieuse dans le collège de la Propagande à Rome. Mais il n'était pas homme à se laisser confiner dans le dogme qu'on y enseigne. Ses lectures le poussèrent bientôt à un examen plus approfondi et plus philosophique des doctrines sacrées. Stolberg, Michel Sailer, Frint, parmi les modernes théologiens; parmi les anciens, Fénelon, Pascal et Bossuet lui avaient ouvert une plus large carrière. Un homme digne de foi nous racontait naguère sa première rencontre avec M. Wolff, alors simple étudiant. Il le trouva dans une des cours du collège

romain, discutant avec d'autres jeunes gens sur la valeur de quelque texte original des Écritures. Ses antagonistes proposaient de soumettre la question au pape : « Eh ! messieurs, s'écria l'audacieux novice, ce serait parfaitement inutile. Je sais mieux l'hébreu que Sa Sainteté. »

Une déclaration si contraire au dogme de l'infaillibilité pontificale scandalisa singulièrement l'assistance, et M. Wolff n'eut pour lui que le narrateur de cette scène, qui jusqu'alors l'avait écouté en silence. « Jeune homme, lui dit ce dernier en souriant, je ne pense pas que vous soyez destiné à faire ici un long séjour. Voici ma carte. Lorsque vous sortirez, venez à moi : vous trouverez un ami. »

Peu de temps après, la prédiction du voyageur protestant se trouva pleinement justifiée. M. Wolff, qui, néanmoins, a toujours rendu justice à ses premiers maîtres, les quitta sans retour, et chercha son bienveillant prophète qu'il retrouva voyageant en France. Ils y passèrent ensemble trois semaines, et ces trois semaines suffirent au jeune Allemand — doué d'une facilité merveilleuse — pour apprendre la langue du pays. Il la parlait couramment lorsqu'il repartit pour l'Angleterre. Cambridge lui parut le séjour le plus convenable aux études qu'il méditait. Il y apprit le persan et l'arabe, sous le professeur Lee, et Charles Siméon corrigea ses idées sur la théologie. Ce fut en 1821 qu'il commença cette série de travaux apostoliques auxquels il doit maintenant une notoriété que bien peu de missionnaires ont acquise. Il voyagea parmi les tribus dispersées d'Israël, prêchant le dogme chrétien à ses anciens co-religionnaires en Palestine, en Égypte ; en Mésopotamie, en Perse, en Crimée, en Géorgie, et dans tout l'empire ottoman. Plus tard — de 1826 à 1830 — il entreprit une mission nouvelle auprès des Juifs d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande, de Hollande et de ceux qui sont épars sur les rives de la Méditerranée. Puis — de 1831 à 1834 — il poursuivit le cours de ses travaux en Turquie, en Perse, dans le Turkestan, le Bockhara, l'Afghanistan, le Cachemire, l'Indostan et sur les bords de la mer Rouge.

Ainsi, dans l'espace de treize années, cet intrépide et infatigable voyageur avait traversé, à plusieurs reprises et en tous sens, la moitié de l'ancien monde, partout prêchant notre foi, partout semant les idées de notre civilisation, et scrutant avec curiosité les traditions religieuses de chaque pays. Il avait conversé avec les rabbins juifs du Kurdistan, avec les sheahs, ou sectateurs d'Ali, qui habitent la Perse; avec les Guèbres à Schiraz, Ispahan, Cashan. Mais si partout il retrouvait l'idolâtrie, vivante encore et reine de vastes pays, partout le christianisme avait ses adeptes. En Égypte, le pieux voyageur rencontrait les Cophtes; en Palestine, les Maronites, les chrétiens de la Syrie, de l'Arménie, de la Grèce. En Mésopotamie, à Merdhin, Mossoul, Arbelles, Bagdad, c'étaient des jacobites (sectateurs de Nestorius) et des catholiques romains; en Asie-Mineure, à Trébisonde, à Bayazide, à Shooshe, dans le Karabagh, encore des Arméniens; à Tiflis, des Géorgiens; et, dans ces régions éloignées, il trouvait encore, telles qu'elles existent parmi nous, les grandes scissions qui séparent les disciples de Calvin et les sectateurs de l'arminianisme.

Il put constater aussi la durée des usages dans l'antique Orient. Là, comme autrefois, le pasteur précède son troupeau, qui suit fidèlement ses traces; le juge installe son tribunal sous la porte des cités; les disciples du savant versent l'eau sur les mains de leur maître; les Juifs jurent encore par le temple de Jérusalem; la fiancée s'éveille au cri des femmes : *Le fiancé vient!*... On porte des torches devant elles à la minute, comme du temps de Jacob et de Moïse; les citernes de l'Yémen voient s'engager autour d'elles de fréquents combats; les événements de chaque période sont désignés par le nom des hommes qu'on vit y prendre part; le roi donne à ses ministres des surnoms relatifs à leur emploi; les lépreux sont assis hors des murs; le Réchabite, fidèle à l'existence nomade, ne plante pas de vignobles, n'ensemence pas de champs, et vit sous la tente, selon qu'il fut prescrit à cette race par Jonadab, fils de Réchab; le derviche actuel, comme le Nazaréen d'il y a deux mille ans, s'interdit par serment de

laisser un rasoir approcher sa tête ; les femmes stériles, méprisées aujourd'hui, comme alors, accomplissent des pèlerinages aux saints lieux, pour devenir fécondes ; en Arménie, on en voit qui pensent acheter la naissance d'un fils en le dévouant d'avance à Dieu ; le droit d'asile existe en certaines cités pour l'homme qui est devenu meurtrier sans le vouloir ; et, comme du temps de Caïn, l'homicide volontaire s'exile du sol natal avec sa famille.

Durant ce premier voyage, combien d'autres curiosités vit le docteur Wolff ! Jeté dans les prisons du Khorassan, il y rencontra Mohammed-Khan-Kerahe — le *déchireur de têtes* — ainsi surnommé parce que sa force prodigieuse lui servait à dépouiller, sans couteau, le crâne de ses ennemis vaincus. Ce féroce brigand descendait en droite ligne de Genghis-khan, et il donna au voyageur anglais la généalogie qui établissait historiquement cette illustre et singulière origine. Digne, au moins par son ambition, de ses fameux ancêtres, Mohammed avait répandu la terreur dans le pays de Khiva et de Bockhara ; les Tartares Kirghiz et les Cosaques indépendants étaient en relations politiques avec lui, et la Russie avait accueilli ses envoyés, quand la fortune, qui avait favorisé ses premières armes, l'abandonna tout à coup. Le farouche prisonnier ne se plaignait pas de son infortune et adorait, bien qu'elle l'eût rudement frappé, la volonté du Tout-Puissant : « Je suis tombé de haut, disait-il à M. Wolff, et je suis tombé bien bas ; mais Allah est toujours grand, et nul ne peut savoir ce que le sort lui réserve. »

Après avoir traversé le Bockhara, être passé à Balkh et de là jusqu'à Peshawer, M. Wolff fit un détour afin de visiter la province de Cachemire, et de voir la Ville des Génies. Il y vit le rajah, entouré de ses nombreuses milices, faire ses dévotions devant trois fakirs entièrement nus. L'un de ces fakirs, causant avec notre missionnaire, l'assura que les hommes de Dieu ne mouraient jamais et qu'ils échangeaient seulement, comme une dépouille usée, leur corps vieilli contre un plus jeune. M. Wolff voulait commenter ce texte à sa ma-

nière ; mais la patience n'est pas la vertu favorite des impérieux anachorètes auxquels il avait affaire. On lui imposa rudement silence. « En tout et partout, observe le voyageur, une sorte d'inquiétude et de malaise tourmente la vie ascétique. Saint Jérôme n'en fut pas exempt. Le véritable repos d'esprit ne se rencontre pas nécessairement au fond des solitudes et des cavernes, sur la colonne d'un Stylite, ou dans la Thébaïde d'un Antoine. L'énergie active de l'homme qui travaille à répandre de toutes parts la vertu et la vérité vaut, à mon avis, toutes les grâces accordées à l'immobilité des fakirs, à la solitude et à la réclusion des moines. »

Cachemire n'est plus la ville enchantée, au-dessus de laquelle les génies emportaient un monarque, pour lui en faire admirer la magique splendeur. Sous la terrible domination des Sykhs, elle a perdu ses richesses et sa beauté. Ainsi en jugea M. Wolff qui, poursuivant sa route, sans lui accorder un regret, se trouva bientôt à Delhi, aux pieds du Grand-Mogol, menant une controverse en règle avec Mohammed Izhak, le chef des mollahs. Il rencontra peu après, dans les murs d'Agra, le lieutenant Conolly, à la tragique destinée duquel il devait être, comme nous le verrons par la suite, plus étroitement rattaché. Ils se lièrent, à ce qu'il paraît, d'une amitié assez intime pour qu'au premier bruit de la captivité de Conolly, M. Wolff crut devoir écrire aux parents du prisonnier et leur proposer de contribuer à sa délivrance. Mais n'anticipons point sur ces événements.

A Lucknow, devant le roi d'Oude, M. Wolff fut encore aux prises avec trois mollahs, et l'issue de cette lutte, en apparence inégale, fut également favorable à la cause évangélique. De Lucknow à Bénarès, la ville sainte des Indiens, où quiconque meurt obtient l'idéale félicité des sectateurs de Bramah, l'*inokshu*, l'absorption de l'homme dans la divinité ; de Bénarès à Masulipatam et à Hyderabad, où notre voyageur faillit périr du choléra, Madras, Goa, Poonah furent ensuite visités par lui. C'est à Poonah qu'il vit une tribu d'Israël, remarquable entre toutes les autres. C'est celle des *Beni-Israël*, distincts

par leur culte des autres Juifs, soit d'Europe, soit d'Asie. Ils forment une espèce de caste militaire et comptent parmi les meilleurs soldats de la Compagnie. Habités à répéter par traditions quelques prières du rit hébraïque, prières dont ils ignorent le sens, ils conservent dans leurs maisons des idoles indoues, et semblent avoir foi dans certains charmes ou amulettes, justifiant ainsi la prédiction du Deutéronome : « *Tu serviras d'autres dieux, de pierre et de bois.* »

M. Wolff revint de l'Inde à Malte, en passant par Mocha, Loheyah, Mossowah et Jiddah, où il rencontra quelques saintsimoniens errants, dont il censura aigrement les doctrines. « Ils recommandent gravement de lire les prophéties de Salomon, qui n'a jamais écrit de prophéties, et le livre de Baruch en hébreu, lequel n'a jamais été traduit en cette langue. » La conduite de ces apôtres cosmopolites ne valait guère mieux que leur science, du moins si l'on en croit M. Wolff, qui cite l'exemple d'une femme ayant épousé quatre Français à la fois. Ce monstrueux hymen scandalisa jusqu'au gouverneur turc de Jiddah ; et ce fonctionnaire protesta hautement contre de telles abominations commises dans une des plus saintes villes de l'Islam.

Assez enclin à médire des cultes étrangers, le missionnaire anglican nous donne ensuite de curieux détails sur l'église d'Abyssinie. On attendait, lorsqu'il arriva dans ce pays, l'*Aboun* ou patriarche copte qui devait y faire une tournée religieuse, et l'on prit M. Wolff pour ce saint personnage. Aussi fut-il obligé, malgré qu'il en eut, de cracher jusqu'à parfait épuisement sur les fidèles qui l'entouraient, et de laver ses pieds poudreux dans une eau lustrale, que les dévots se disputèrent pour la boire à l'instant même.

En quittant l'Abyssinie, il rencontra près de Sanaa le camp des enfants de Réchab qui assiégeaient cette ville. Arrêté par eux, il aurait couru quelque danger, si douze ans auparavant, en Mésopotamie, il n'avait eu certaines relations amicales avec un de leurs compatriotes nommé Moosa. Une Bible, que M. Wolff lui avait donnée, était encore entre les mains de ses

frères, qui avaient retenu le nom du missionnaire anglais, et qui lui prodiguèrent pendant six jours tous les soins de l'hospitalité la plus cordiale. Ils voulaient même le fixer parmi eux, lui faire épouser une fille de la tribu, et apprendre de lui ce qu'ils appellent la doctrine du Messie. Le Messie est pour eux un être mystérieux au nom duquel un jour ils doivent combattre, et pour l'honneur duquel ils marcheront vers *Kuds* (Jérusalem).

« Les Réchabites, dit M. Wolff, descendent de cette race belliqueuse que les mahométans appellent *Jeoud-khaibar*, qui battirent Mahomet en plusieurs rencontres, et ne furent vaincus enfin que parce qu'ayant péché, le Seigneur de Toor (du Sinai) les avait abandonnés. »

Le principal rabbin de ces juifs de l'Yémen dit à notre missionnaire que jamais ils n'oseraient retourner à Jérusalem tant que le Seigneur n'aurait point révoqué les terribles jugements portés contre cette ville, et transcrits dans le livre de Daniel. Ce préjugé, il faut en convenir, est étrangement d'accord avec les dogmes chrétiens, et semble attester que le peuple maudit accepte sa dispersion comme le châtiment d'un crime inexpiable.

Une fièvre typhoïde contraignit M. Wolff de fuir jusqu'à Mocha, où l'idée lui vint, — idée passablement téméraire — de passer par mer en Amérique. C'est une des plus longues traversées à risquer lorsqu'on ne fait pas le tour du monde. A New-York, le souvenir lui vint des reproches indirects qui lui avaient été adressés en 1826 par le grand-patriarche d'Ech-Miazin, qui s'étonnait de lui voir prêcher l'Évangile sans avoir été ordonné prêtre. Frappé de la justesse de ses observations, le missionnaire évangélique subit devant l'évêque Doane les examens voulus, et fut reçu dans l'Église américaine. Nous avons vu que son but principal était de répandre la lumière partout où se trouvaient quelques débris d'Israël dispersé. Il dut se poser la question de savoir si les tribus indiennes du Canada pouvaient revendiquer une origine juive, et cette question ne lui parut pas assez affirmativement

résolue pour l'engager à prêcher parmi les Peaux-Rouges. En revanche, il parcourut les divers districts de l'Amérique chrétienne, et ne revint en Angleterre que dans les premiers mois de 1838, où après avoir pris les degrés ecclésiastiques qui lui manquaient, il sollicita un établissement régulier. Dix-huit années de voyages, de périls, de fatigues et de souffrances lui donnaient bien quelque droit de songer au repos. L'Église anglicane, beaucoup plus libérale pour des serviteurs beaucoup moins actifs, ne trouva pour celui-ci qu'un misérable bénéfice dans le Yorkshire, procurant un revenu annuel de 24 liv. st. (600 francs); et la *Société des secours aux pasteurs* (*Pastoral aid society*), qui d'ordinaire ajoutait une subvention de 80 £ à ce misérable salaire, jugea convenable d'en priver M. Wolff, sous le prétexte qu'il avait épousé une femme, lady Georgiana, qui jouit de quelque fortune viagère. Nous donnons ces détails comme pouvant faire apprécier le génie économique et le discernement qui président à la distribution des impôts volontaires par lesquels on essaye de suppléer, en Angleterre, à l'inégale distribution des revenus ecclésiastiques. Il faut ajouter que l'esprit de secte entre pour beaucoup dans les décisions favorables ou contraires des administrateurs qui répartissent le montant des souscriptions religieuses. Chaque société, car il en est plusieurs, a ses examinateurs, chargés de faire prévaloir tel ou tel dogme, d'insister sur tel ou tel point de discipline, et de régler sur la conformité plus ou moins grande qu'on rencontre chez chaque candidat, la libéralité dont on veut user envers lui.

M. Wolff exerçait depuis cinq ans le sacerdoce, d'abord à Southwaite, puis à High-Hoyland (près de Wakefield), lorsque se présenta pour lui l'occasion d'entreprendre une nouvelle mission, politique cette fois, qui allait signaler à l'attention publique son zèle jusqu'alors inconnu. Nous allons exposer succinctement les événements qui la motivèrent.

Tous ceux de nos lecteurs qui accordent quelque intérêt à la marche des événements en Asie, se souviennent sans doute qu'en 1837, le gouvernement anglais eut à s'occuper des

manœuvres de quelques agents moscovites adroitement dispersés dans cette partie du monde. C'est alors que le shah de Perse, à l'instigation du résident que la Russie entretenait près de lui, alla mettre le siège devant Hérat ; un émissaire russe pénétra jusqu'au Candahar et au Caboul, où il travaillait à détruire en germe les résultats probables des relations que sir Alexandre Burnes était parvenu à nouer entre l'Angleterre et les maîtres de ces lointains pays. Sous les auspices de ce diplomate, et sous la garantie du cabinet russe, un traité se conclut entre le roi de Perse et le souverain du Kandahar ; traité par lequel Kandahar ainsi que Hérat devaient être désormais deux annexes de la Perse qui s'engageait à les défendre contre l'Angleterre, à de certaines conditions. Dans la joie où le jetait un pareil succès, le résident russe annonçait publiquement que le czar préparait une expédition destinée à conquérir les pays de Khiva et de Bockhara. En même temps le gouverneur de l'Inde anglaise rassemblait une armée avec laquelle il comptait replacer Shah Shoojah sur le trône de l'Afghanistan.

Les royaumes Usbecks de Khiva, Bockhara et Kokand, qui séparent la frontière russe de l'Afghanistan, à l'est de la mer Caspienne, furent ainsi, pour la première fois, rappelés au souvenir des diplomates européens. On connaissait mal, disons mieux, on ne connaissait point leur condition politique, leurs ressources, les idées, les projets des hommes appelés à les gouverner ; tout au plus avait-on entendu dire que ces monarques-brigands étaient sans cesse préoccupés d'expéditions armées sur le territoire de leurs voisins ; qu'au retour de ces *razzias* imprévues ils ramenaient des prisonniers destinés à subir, dans toute sa rigueur, l'esclavage le plus absolu ; enfin que ces malheureux, la plupart enlevés à la Perse ou à la Russie, étaient l'objet d'un commerce régulièrement constitué, soit à Khiva, soit à Bockhara, marchés connus où trouvaient un débouché certain les tribus nomades adonnées à ce genre de déprédations.

La politique de l'Angleterre, alors qu'elle voulait donner

aux Affghans un souverain choisi par elle, était toute tracée à l'égard de ces pays qui, de ce moment, devenaient limitrophes. Il fallait, autant que possible, les garantir de toute influence étrangère, et les maintenir comme souverainetés indépendantes. Pour cela, il importait de mettre un terme aux agressions continuelles, aux violations de territoire, aux insultes et brigandages de toute espèce qui appelaient sur eux, de la part de la Perse et de la Russie, les plus justes représailles. Cette fois, enfin, la politique et l'humanité, si rarement d'accord, exigeaient que l'on prit à cœur de rétablir un peu d'ordre et de tranquillité parmi les peuples du Turkestan, qui, s'ils n'étaient pas absolument nos voisins, allaient être ceux d'un État par nous créé, d'un État auquel nous devons dès lors une protection efficace.

Une fois que des rapports amicaux seraient établis entre l'Angleterre et les émirs de ces trois pays, il était raisonnable d'espérer qu'on pourrait, en les éclairant sur leurs véritables intérêts et sur les dangers d'un commerce coupable ou d'une tolérance contraire au droit des gens, réprimer chez eux les habitudes sauvages qui les désignaient au courroux des peuples civilisés. En même temps qu'on leur prouverait ainsi un véritable intérêt, et le désir de les voir s'assurer une indépendance durable, on obtiendrait peut-être le renvoi des captifs, et le rôle de l'Angleterre devenait alors doublement honorable, puisqu'en augmentant son influence, elle donnait des gages à la philanthropie universelle.

Ce fut dans ces vues, on n'en doit pas douter, que le colonel Stoddart fut envoyé à Bockhara, le capitaine Abbott et sir R. Shakspeare à Khiva, le capitaine Conolly à Kokand. Ces deux dernières missions furent remplies avec succès; nos envoyés, reçus et renvoyés avec bonté, furent assez heureux pour obtenir en grande partie ce qu'ils avaient demandé. A Bockhara, au contraire, dans celui des trois pays qui est le plus riche, le plus ouvert à la civilisation, et le plus fréquemment visité par des voyageurs anglais (1), par des envoyés

(1) MM. Morecroft, sir Alex. Burnes, M. Wolff, etc.

russes, par des marchands de tous les peuples et de toutes les religions, une catastrophe eut lieu, dont l'Europe gardera longtemps le sinistre souvenir.

Le colonel Stoddart était en Asie depuis l'année 1835, et attaché avec un grade secondaire à la mission de M. Ellis auprès du shah de Perse. Lorsque M. Ellis quitta Teheran — c'est-à-dire au mois de mai 1836 — le colonel demeura près du shah, qu'il accompagna devant Herat, dans le courant de l'automne 1837. En juin 1838, il suivit sir John M'Neill, ambassadeur britannique près la cour de Perse, qui retournait à Teheran, et en juillet même, il revint précipitamment au camp devant Hérat, pour demander que le siège de cette ville fût levé. Il était dès lors en route pour le Bockhara.

On varie sur le but de la mission qu'il allait remplir. Le capitaine Grover, dont le nom se trouvera fréquemment prononcé dans la suite de notre récit, et qu'on pourrait croire bien informé d'après les relations intimes qui existaient entre lui et M. Stoddart, définit ainsi les instructions officielles de son ami :

« Il avait ordre de se rendre d'abord à Meymanah, et de persuader au chef de cette cité qu'il ferait bien de renoncer au pillage organisé dont avait à souffrir la frontière nord-ouest de la Perse. Surtout il devait essayer de mettre un terme à ces incursions violentes qui alimentent le commerce des esclaves. A Bockhara, il lui était enjoint d'employer toute son habileté à obtenir la liberté des prisonniers russes qui pouvaient s'y trouver retenus, et à conclure un traité de bonne entente avec l'émir ou monarque de ce pays. Telles étaient les instructions officielles du colonel. » (1)

En revanche, des personnes particulièrement bien informées, et notamment les rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg*, qui disent avoir eu sous les yeux le texte même des instructions données à M. Stoddart, prétendent qu'il n'était question ni de négocier avec le chef de Meymanah, ni d'engager

(1) *The Bockhara victims*, by captain Grover. London, 1845.

en rien le gouvernement anglais vis-à-vis le roi de Bockhara. Placés entre ces affirmations contraires, nous ne pouvons que nous abstenir sur un point dont l'importance est d'ailleurs secondaire.

Une question plus importante et qui reste également insoluble pour nous, est l'appréciation du caractère de ce soldat-diplomate, promis à une mort si tragique. Son ami le représente comme « un militaire plein de courage et de résolution, mais n'ayant aucun empire sur lui-même, obéissant à des impulsions aveugles, et nullement propre aux négociations diplomatiques. » Nous le voyons cependant employé, en toute connaissance de cause, à des missions d'une extrême délicatesse, les remplir avec succès et mériter les éloges de sir John M'Neill, qui le recommandait dans les termes les plus pressants à la bienveillance du gouvernement anglais (*Dépêche du 6 octobre 1838*). Comment concilier tout cela? Comment croire qu'un homme sans prudence, irréfléchi, dupe de ses premiers mouvements, eût été chargé de solliciter la levée du siège d'Hérat, dans des circonstances vraiment critiques, et eût reçu le pouvoir de représenter la Grande-Bretagne qui s'offrait comme médiatrice entre les parties belligérantes?

Quoi qu'il en puisse être, l'origine des querelles qui allaient attirer à M. Stoddart la colère de l'émir remonte à leur première entrevue. Elle est ainsi racontée par M. Grover.

« A son retour du Grand Meshid, l'émir traversa la cour publique et aperçut le colonel Stoddart, qui, sans descendre de cheval, lui fit un salut militaire. L'émir le regarda fixement pendant quelques secondes et passa son chemin sans mot dire. Arrivé au palais, il envoya un de ses chambellans (*mackrams*), qui vint demander au colonel pourquoi il n'avait pas mis pied à terre. Celui-ci répondit que ce n'était pas l'usage en Angleterre, et qu'il avait cru devoir s'en dispenser. Un second émissaire vint lui apprendre quelques instants après, que l'émir était satisfait et l'invitait à venir immédiatement au palais. Une fois là on le conduisit dans un corridor qui mène à la cour où l'émir reçoit les pétitions, et qu'on nomme l'Ab-

rezanah. Pendant qu'il attendait le moment d'être introduit, un mackram vint lui demander s'il désirait que ses supplications d'esclave (*arzes bendaganes*) fussent transmises à l'émir. Le colonel, choqué de cette expression, répondit qu'il n'était l'esclave de personne et ne suppliait que Dieu, ajoutant qu'il ne dirait qu'à l'émir lui-même ce qu'il avait à lui communiquer. Peu de minutes après, le maître des cérémonies vint le chercher pour l'introduire. Or l'étiquette, chez les Usbecks, exige que toute personne présentée, en entrant dans la chambre d'audience, soit placée entre deux subalternes, qui la tiennent par dessous les aisselles. On s'apprêtait à remplir ce cérémonial, lorsque le colonel, ignorant les usages du pays, s'imagina qu'on voulait suivre à son égard une méthode usitée à Constantinople, c'est-à-dire l'entraîner rapidement jusqu'au pied du trône, et le prosterner de force devant l'émir. Peu disposé à subir cette humiliation, il se défit par un brusque mouvement de ses deux acolytes. Le maître des cérémonies, qui s'approchait, craignit que cet acte d'insoumission ne cachât des projet hostiles à la personne de l'émir, et crut devoir passer la main sur les habits du colonel, pour s'assurer s'il ne portait point quelque arme cachée. Son zèle maladroit fut récompensé par un vigoureux soufflet qui l'étendit aux pieds du colonel ; et celui-ci entra seul dans l'appartement royal (1). »

Nous aimons à penser que la dernière partie de ce récit n'est pas tout à fait exacte ; car l'insulte faite par M. Stoddart à un des principaux officiers de l'émir eût mérité un châtiment immédiat qui, selon toute apparence, ne lui eût pas été épargné. Un témoin digne de foi contredit d'ailleurs M. Grover sur ce point. Abdul-Samut-Khan, présent à la scène dont nous parlons, raconte que le colonel tira son épée, mais ne fait aucune mention du soufflet donné au maître des cérémonies. Il est vrai qu'en acceptant cette version, il devient difficile de deviner pourquoi on aurait cherché des armes suspectes sous l'habit d'un homme ostensiblement armé.

(1) *The victims of Bockhara.*

A la suite de cette entrevue si mal commencée, le colonel Stoddart fut arrêté par les gens de l'émir, jeté dans un affreux cachot, exposé à toute espèce de tortures physiques et morales. Transporté plus tard dans la maison du *meer shub* ou chef de police, il dut pour sauver ses jours, et sous le sabre même du bourreau, répéter la profession de foi mahométane. Un messager juif, qui lui apportait des dépêches, fut également saisi après avoir d'abord reçu bon accueil; on l'emprisonna de même, on le contraignit de même à professer publiquement l'islamisme, et sur l'heure où il venait d'obéir à ce dernier ordre, on le fit mourir pour le mettre sans doute dans l'impossibilité d'abjurer encore une fois.

Après tant de procédés indignes, tant de violence brutale, tant de misères supportées, tant de justes craintes pour sa vie; après avoir enduré la maladie, la faim, la plus dure captivité, M. Stoddart fut enfin délivré; même un certain degré de faveur lui fut accordé par son capricieux tyran. Il put recourir à l'hospitalité bienveillante et protectrice de M. Boutenieff, l'envoyé russe, et de tous les agents attachés à cette mission. Permission lui fut donnée de communiquer derechef avec son gouvernement et avec M. Conolly, à cette époque résidant au Kokand, et qui se préparait à revenir à Caboul. Ce fut à la prière de l'émir que cet officier fut engagé à passer par Bockhara, et cette invitation fut réitérée plus directement encore, sans l'intermédiaire de M. Stoddart. Le capitaine Conolly se laissa d'autant mieux persuader, que sir William Macnaghten regardait comme fort utile son voyage à Bockhara, pourvu toutefois qu'il y fût assuré d'un bon accueil. Les instances de l'émir lui parurent sur ce point les meilleures garanties, et il ne crut pas pouvoir hésiter.

Lorsqu'il fut arrivé à Bockhara, la plus grande cordialité sembla présider à sa réception. Une maison lui fut assignée au nom de l'émir, dont il devint l'hôte habituel, et qui, suivant l'usage du pays, fixa une somme quotidienne pour son entretien. Le 10 novembre 1841, le colonel Stoddart prit congé de l'envoyé russe, chez lequel il logeait depuis sa délivrance, et

alla demeurer avec M. Conolly. Peu de jours après, la nouvelle arriva que le Caboul était insurgé, sir Alexandre Burnes mis à mort avec un grand nombre de ses compatriotes, l'influence anglaise ruinée dans l'Afghanistan. Cette nouvelle, d'abord reçue avec méfiance, prit chaque jour un nouveau degré de certitude, et lorsqu'il crut les agents anglais isolés de toute assistance, l'émir ne tarda point à sévir contre eux. Les deux officiers furent emprisonnés le 19. On s'emparait en même temps de leurs serviteurs et d'un envoyé de Shah Shoojah; leurs effets étaient mis au pillage. Le ministre russe fit vainement les plus sincères efforts pour obtenir la libération des captifs, et jugeant à la manière hautaine dont ses instances étaient repoussées par l'émir, que la mission russe elle-même n'était pas à l'abri d'une tentative pareille, il ne crut pas devoir rester plus à Bockhara, d'où il partit au commencement du printemps 1842. Les dernières nouvelles que les officiers anglais aient pu faire parvenir au dehors sont du 11 avril 1842. Beaucoup de témoignages concourent aujourd'hui à établir qu'ils furent mis à mort par ordre de l'émir, deux mois environ après cette date.

Le premier récit de ce tragique événement fut communiqué à un habitant d'Hérat, venu à Bockhara pour y joindre le capitaine Conolly, et qui avait été en même temps que ce dernier jeté dans les cachots de l'émir. Ackonzadeh-Saleh-Mohammed — tels étaient ses noms et son titre — méritait toute créance. Fréquemment employé par le capitaine Conolly, et à des missions qui exigeaient autant de probité que de bravoure, il s'était toujours montré d'un dévouement presque sans bornes. Au moment où il écrivait (23 novembre 1842), il était encore à Bockhara, et sorti de prison seulement depuis quelques jours. Sous aucun rapport, son témoignage ne pouvait donc être suspect. Par quels motifs aurait-il altéré la vérité? Emprisonné, maltraité, ruiné à cause de son attachement pour les Anglais, il avait des réclamations à faire valoir, des indemnités à demander, qu'il eût compromises par un mensonge. En racontant un aussi désastreux événement, il ne se

faisait point bien venir, tout au contraire. D'ailleurs, nous le répétons, en vingt occasions, et notamment lorsqu'il délivra au péril de sa vie le capitaine Abbott, prisonnier des Cosaques, il avait fait preuve d'une loyauté à toute épreuve. Pour quoi donc aurait-on douté de sa véracité ? Le colonel Sheil n'imagina point qu'on dût se méfier d'un tel homme. La nouvelle qu'il donnait fut donc admise, et traversa le monde comme un défi sanglant jeté par un chef sauvage à tous les peuples civilisés.

A la vérité, Saleh Mohammed n'avait point assisté à l'exécution, mais il avait vu la tombe des deux victimes, et il tenait du bourreau lui-même, qui lui avait offert leurs têtes, le récit de ce qui s'était passé. Que fallait-il davantage ? cependant il se trouva des esprits incrédules ; et le capitaine Grover, entre autres, fit preuve du scepticisme le plus obstiné. Voici comment lui-même en raconte l'origine.

Durant un séjour qu'il fit dans l'Algérie française, quelques officiers et notamment un vieux général, dont il ne nous fait pas connaître le nom, manifestèrent devant lui la pensée que plusieurs agents diplomatiques de la Grande-Bretagne, employés dans l'Asie centrale, avaient été volontairement sacrifiés par le gouvernement anglais. D'abord, le capitaine ne fit que rire de ces propos, dictés, à ce qu'il pensait, par un esprit de malveillance nationale ; mais, à force de les entendre répéter par des gens sérieusement convaincus, il ne put s'empêcher d'y réfléchir à plusieurs reprises. D'Alger, il partit pour Florence ; de la Toscane il gagna la Russie, et partout, sur sa route, il trouva des gens persuadés, comme l'étaient les officiers français d'Alger, que MM. Stoddart et Conolly avaient été sacrifiés sur l'autel du mystère diplomatique : bien que leur mort eût été officiellement annoncée, on les croyait vivants encore.

L'imagination de M. Gover s'exaltant peu à peu, il se crut tenu, comme ami du colonel Stoddart, à s'assurer de la vérité par tous les moyens possibles. Au même moment, le docteur Wolff proposait à la famille du malheureux Conolly d'aller en

personne délivrer les deux prisonniers, si effectivement la nouvelle de leur mort était faussement répandue. Cette proposition, rendue publique par la voie des journaux, fut aussitôt accueillie par le capitaine Grover. Il prit des mesures pour assurer à M. Wolff les subsides que réclamait un si long voyage, et ce dernier partit d'Angleterre, sans que le gouvernement eût en rien voulu favoriser son entreprise, le 14 octobre 1843.

Le vaisseau qui le portait toucha d'abord à Gibraltar et ensuite à Malte. L'évêque de Gibraltar, aux lumières et aux vertus duquel M. Wolff rend un hommage éclatant, lui donna des lettres pour tous les évêques et plusieurs membres du clergé d'Orient. De Malte, notre voyageur parvint en Grèce, puis à Constantinople, où sir Strafford Canning et son aimable femme l'entourèrent de prévenances et de soins. Le sultan, sur la requête de notre ambassadeur, écrivit de sa main à l'émir de Bockhara; le sheikh Islam, le chef des prêtres mahométans à Constantinople, le recommanda de même, et l'ambassade de Russie lui fournit tous les sauf-conduits qu'elle crut pouvoir lui être utiles. Le docteur Wolff obtint encore le passage gratuit sur un de nos *steamers*, jusques à Trébisonde, de Trébisonde à Erzeroum on le défraya de toute dépense, et le pacha d'Erzeroum tint à honneur de payer son voyage jusqu'aux frontières de la Perse. Pour gagner Tabriz, il fallut traverser des montagnes en tout temps recouvertes par la neige et dans lesquelles de nombreux voyageurs ont trouvé la mort.

Avant des'y risquer, M. Wolff avait lancé une sorte d'adresse au peuple d'Islam, et des messagers mahométans s'étaient chargés de la porter dans l'Afghanistan, à Caboul, à Cachemire, à Bockhara. Elle était ainsi conçue :

DISCIPLES D'ISLAM,

Dans tout l'Empire turc, en Arabie et dans l'Afghanistan, on se souvient de moi. Je me suis trouvé parmi vous à Damas,

en Égypte, dans Alep, Bagdad, Ispahan, Bockhara, le Caboul et l'Indostan. J'ai conversé sur la venue de Jésus-Christ avec des mahométans, des juifs, des parsis, des indous. Bien que fort éloigné de partager leurs croyances religieuses, j'ai été bien accueilli à Delhi par le Grand-Mogol, en Perse par le shah et par les grands mollahs de Bagdad, de Constantinople, d'Ispahan, de Cachemire et de Bockhara. Je suis allé jusqu'aux extrémités du monde, et même dans l'Amérique, qui est située de l'autre côté des mers, exhortant le peuple à faire le bien et à se repentir pour l'amour de Jésus-Christ.

Et comme j'ai appris que deux officiers de grand mérite, le colonel Stoddart et le capitaine Conolly, ont été mis à mort par ordre de l'émir de Bockhara, ainsi qu'un officier napolitain nommé le *cavaliere* Naselli, je vais m'assurer par moi-même, dans le grand Bockhara, si cette nouvelle est vraie. Je ne puis la croire telle, ayant été reçu dans ce pays avec tant de cordialité. En outre, une action pareille est contre les rites hospitaliers, si sacrés pour les mahométans. Je vais donc demander la liberté de ces personnages s'ils vivent encore, et, s'ils ont été tués, la raison de leur mort.

Le sultan de Constantinople, dont puisse Dieu préserver la vie, et le Sheickh-Islam, dont puisse Dieu sauver les jours, m'ont donné des lettres pour l'émir de Bockhara et pour les grands mollahs de cette ville. Maintenant je m'adresse à tous les princes mahométans et à tous les mollahs du monde pour qu'ils me recommandent par lettres au roi de Bockhara, et que je sois bien accueilli par ce prince.

JOSEPH WOLFF.

Il invoquait de plus, et dans des termes à peu près pareils, les *kathokhikos* arméniens en leur rappelant que jadis il avait établi des écoles à Bassorah et à Busheer.

Jusqu'alors il n'avait rien appris de certain relativement à la mort de Stoddart et de Conolly. Bien au contraire, tous les témoignages concordaient pour l'assurer qu'ils existaient encore. Treize voyageurs, natifs de Bockhara, le disaient ainsi.

Ce n'était pas trop de ces assurances pour soutenir le courage de M. Wolff pendant qu'il traversait les montagnes en allant à Tabriz. Les *koulaghs* (ouragans de neige) entravaient à chaque moment son voyage et l'exposaient à périr. Il n'en persista pas moins à quitter Tabriz, escorté par un domestique serbe, qui, dans un accès d'ivresse, le frappa et s'enfuit ensuite. Plus d'une fois il se vit sur le point d'être emporté par ces trombes glacées qui forçaient tous les habitants de la contrée à rester chez eux. Les *koulaghs* ont souvent englouti le voyageur qui s'aventure à cheval dans cette partie de la Perse.

A Téhéran, où il arriva sain et sauf, il eut occasion de se livrer à maint tournoi théologique, entouré, comme il le fut, de derviches, de fakirs, de mollahs, etc. Quelques-uns, frappés de sa science, le comparèrent aux plus grands personnages de l'islamisme, et lui prédirent qu'il réformerait le monde.

Des conférences un peu moins mystiques lui assurèrent la protection du colonel Sheil, notre envoyé à Téhéran. Le docteur Wolff, admis à parcourir tous les renseignements relatifs à l'objet de son voyage, s'assura, dit-il, que les rapports adressés à M. Sheil étaient matériellement erronés, et se contredisaient par leurs dates. Il n'hésita donc pas à continuer sa route ; mais auparavant il sollicita une audience du shah de Perse, qui, dans un de ses précédents voyages, lui avait sauvé la vie en l'arrachant aux gens de Mohammed-Khan-Kerabe, ce Déchireur de têtes, dont il a déjà été question. Le shah connaissait, jusque dans ses plus insignifiants détails, l'existence de notre missionnaire, qu'il accueillit avec une extrême affabilité. Il fit mieux, car il écrivit pour lui quelques lettres, dont une à l'émir de Bockhara ; nous citerions volontiers, n'était sa longueur, ce curieux échantillon des brillantes formules qui distinguent la chancellerie orientale. Le shah paraissait d'ailleurs très-certain que le docteur réussirait dans son entreprise, et ceci, par une assez bonne raison : « Si Stoddart et Conolly sont vivants, disait-il, l'émir ne vous les refusera point ; s'ils sont morts, vous les ressusciterez par vos prières. »

Au sortir de l'audience royale, M. Wolff se fit conduire

chez Hadji-Mirz-Aga, le premier ministre, une sorte de Wolsey persan, qui garde les sceaux et possède une souveraine influence. Le hadji, comme tous les autres courtisans du roi de Perse, se montra fort disposé à lui prêter bonne et prompt assistance. Jusqu'alors le docteur n'avait pas encore rencontré un seul témoin qui affirmât avoir vu mourir Stoddart ou Conolly; et la bonne volonté que notre missionnaire éprouvait à Téhéran n'était pas de nature à le décourager. « S'ils vivent encore, lui disait le colonel Sheil, à coup sûr vous les aurez. » En revanche, aucun Persan ne paraissait se soucier d'aller à Bockhara, et lorsque M. Wolff voulut partir, le 12 février, il s'aperçut qu'il inspirait une sympathie fort peu rassurante. L'envoyé britannique ne lui cachait guère qu'il n'espérait plus le revoir. Les *attachés* l'accompagnèrent en corps jusqu'à une certaine distance de la ville, comme s'ils partageaient ces tristes pressentiments.

Inaccessible à la terreur, M. Wolff n'en continua pas moins sa route. Le 19 février il était à Semnan, la première ville du Khorassan, et après deux autres étapes à Damghan, regardée par les naturels du pays comme la plus ancienne ville du monde après Balkh et Nishapour. Le *ked-khoda*, autant vaut dire le bourgmestre de cette vieille cité, apprenant par la rumeur publique qu'un grand ambassadeur d'Angleterre allait y venir, prit le sage parti de lui céder la place et se retira à quelques lieues de là. En tout, les dispositions du peuple étaient singulièrement modifiées à l'égard du voyageur. Partout où naguère il était exposé aux railleries et à l'outrage, on le traitait maintenant avec égards et respect. La ruine prochaine du culte mahométan se trahissait d'ailleurs par mille symptômes significatifs, et les musulmans eux-mêmes semblaient y souscrire, cherchant à deviner seulement ce que pouvait encore durer de temps leur foi menacée. A Kadamgah, plusieurs des principaux *sayeds* cherchèrent l'occasion d'acquérir quelques notions de la religion que professait le docteur Wolff, et manifestèrent le désir de visiter l'Angleterre, afin d'y compléter leur enseignement. Une grande partie de

ces améliorations est due à la bonne administration de l'Assaf-oud-Doula qui gouverne, comme lieutenant du shah, la province du Khorassan.

Le 11 mars, notre voyageur arrivait à Meshid. Il y renouvela connaissance avec les juifs de l'endroit, et baptisa l'un des plus considérés, Mollab Mehdie, qui avait sollicité de lui cette faveur. Mais il devait faire à Meshid une rencontre plus intéressante. Saleh-Mohammed l'Akhonzadeh, sur le témoignage duquel le gouvernement anglais avait annoncé officiellement le trépas du colonel Stoddart et du capitaine Conolly, se trouvait dans cette ville. Un interrogatoire minutieux, auquel il se prêta volontiers, ne convainquit pas tout à fait M. Wolff. Saleh-Mohammed n'avait rien vu par lui-même. Ses dates étaient évidemment erronées et il n'alléguait pour garantir ses paroles, que le témoignage d'une seule personne. Le doute restait donc permis.

En attendant qu'il put vérifier des points plus importants, M. Wolff, pendant son séjour à Meshid, éventa certaines trahisons qui avaient dû contribuer à compromettre le colonel Stoddart. Ce dernier avait en effet un agent, Mohammed-Ali-Serraf, entre les mains duquel se trouvaient encore une quantité d'objets dont il n'avait jamais été rendu compte. Bien plus, une lettre écrite de Constantinople, par le sultan lui-même, à l'émir de Bockhara, était restée entre les mains de cet homme. D'autres lettres adressées par sir Moses Montefiore aux juifs de Bockhara, bien que acheminées depuis plus d'un an par mistress Macnaghten et miss Stoddart, n'avaient été envoyées à leur destination qu'un mois avant l'arrivée du docteur Wolff. On comprend sans peine que si Mohammed Ali-Serraff eût mis plus de soins et de fidélité à transmettre ces puissantes recommandations, la position des deux prisonniers eût été bien moins précaire; leur abandon présumé fut la première cause de l'attentat hasardé contre eux.

Au surplus, les récits recueillis à Meshid étaient plus encourageants encore que ceux des habitants de Téhéran. Un des principaux chefs de famille, Tamas beyck, dit au doc-

teur Wolff que Kurban, le chef des caravanes, résidant à douze journées seulement de Bockhara, l'avait assuré que nos officiers, vivants encore, étaient emprisonnés hors de cette dernière ville, dans le Kalai. Kakulli, un des chefs Turcomans, montra au voyageur une lettre écrite de Bockhara, par son propre frère, et de laquelle ils résultait que Stoddart n'avait pas été mis à mort. L'Assaf-oud-Doula ne doutait pas qu'ils ne vécussent encore en 1843, bien que le bruit de leur exécution eût été faussement répandu à Meshid depuis les premiers temps de leur séjour à Bockhara. Tant de renseignements, positifs en apparence, empêchèrent le docteur Wolff de faire halte.

Ce ne fut pas la faute de Mohammed-Ali-Seraff s'il persista dans son audacieux projet. Après avoir essayé de l'arrêter par mille insinuations adroites, cet infidèle agent lui mena un jour Hadji Ibrahim, frère d'Abdul-Samut Khn, ce dernier, lieutenant de l'émir et grand-maître de son artillerie.

La conversation qu'ils eurent mérita d'être rapportée. Hadji Ibrahim commença par demander à notre voyageur, et sur un ton assez haut, « s'il avait des lettres de la reine d'Angleterre pour le sultan de Bockhara.

« ...Je lui répondis que non, mais que j'en avais du sultan de Constantinople, du roi de Perse et de l'ambassadeur russe. Il me dit alors : — toutes ces lettres sont *poutsh* (ne valent rien), et je vais vous dire ce qui vous arrivera lorsque vous serez à Jehar-Jou. On vous enfermera dans une petite chambre après vous avoir pris tout votre argent, et vous attendrez là que l'émir, à qui on enverra la nouvelle de votre arrestation, ait fait connaître sa volonté. Après sa réponse, on vous bandera les yeux, pour que vous ne puissiez voir le pays qu'on vous fera traverser; vous serez conduit dans le Trou Noir, et mis à mort sans autre formalité. — Je lui demandai comment il savait tout cela? — Stoddart me dit-il, était arrivé à Bockhara, muni d'une lettre du visir Muchtar, l'envoyé des Anglais à Téhéran. Ceci n'empêcha point qu'on ne le mit en prison. Après cela Conolly

vint, apportant des lettres de l'ambassadeur anglais à Kaboul, ou, comme il l'appelait, de Laard Nawaub Saheb. Il fut mis en prison. Plus tard, arriva une lettre du sultan; l'émir la rejeta dédaigneusement et dit : Le sultan est presque un kafir (un infidèle), je veux une lettre de la reine d'Angleterre. Quelque temps après on apporta une lettre du Sirkar de l'Inde (du gouverneur général); cette lettre portait, ajouta-t-il avec un sourire de mépris, que Stoddart et Conolly étaient d'innocents voyageurs; ce que voyant, l'émir entra dans une si grande colère, qu'il les fit mettre à mort tous les deux; et je tiens tout cela de mon frère Abdul-Samut Khan » (1).

Pour comprendre toute la perfidie de ces fausses révélations, il faut se rappeler qu'au moment où Hadji Ibrahim parlait ainsi, l'émir de Bockhara n'avait point encore reçu les lettres en question. Il est d'ailleurs facile de deviner où tenaient ces charitables avis, et pourquoi tant de dépêches avaient été retardées ou interceptées. Nous verrons plus tard que, sans un hasard favorable, une manœuvre du même genre aurait pu coûter la vie à M. Wolff.

Sa méfiance n'était pas encore tout à fait éveillée. Néanmoins il se fit remettre la lettre du sultan, écrite en faveur de Stoddart et de Conolly, la serra dans son portefeuille à côté de celle que le shah de Perse lui avait donnée à lui-même comme sauf-conduit, et sans se laisser arrêter par les sombres prévisions de ses deux honnêtes conseillers, il fit ses préparatifs de départ. Toutefois, avant de quitter Meshid, il eut une dernière entrevue avec le vice-roi du Khorassan (l'Assaf-oud-Doula), qui recommanda notre voyageur aux bandes errantes de Turcomans, toujours plus ou moins soumises à son autorité. Il lui donna même, pour l'escorter plus particulièrement, un de leurs chefs, et sans les dispositions rapaces et perfides que ce guide manifesta bientôt, il eût pu être d'un très-grand secours à M. Wolff. De Meshid encore, ce dernier adressa

(1) *Narrative of the mission of D. Wolff to Bockhara.* London, Parker, 1845.

une lettre conçue en termes assez nets à l'émir de Bockhara pour lui faire connaître le but de sa mission. Puis, le 31 mars, il s'aventura dans les régions désertes qu'il fallait traverser encore pour arriver au but de ce long voyage, et racheter la parole qu'il avait engagée.

Une de ses plus remarquables stations dans le Turkestan— et la seule où nous puissions faire halte avec le voyageur — fut son séjour à Mowr, auprès d'Abd-Urrhaman, le khalifa de Khiva et de Bockhara. Cet homme est la loi vivante des sauvages contrées au milieu desquelles il réside, la seule autorité que reconnaissent les bandes nomades auxquelles la Providence a livré ce vaste pays. S'il n'existait pas, il ne faudrait pas songer à se risquer dans les déserts de Mowr, de Saraks et de Rafitak. Mais, grâce au respect qui s'est conservé pour le grand Derviche (le khalifa, successeur du prophète), toutes les notions du droit n'ont pas encore disparu. Il est, comme les rois, salué du nom de majesté (*hasrat*), et tout le cérémonial qui les environne règne autour de lui. Avant toute expédition, les Turcomans viennent lui demander de bénir leurs armes. Au retour, ils lui apportent la dîme de leur butin. Toutes les caravanes se placent sous sa protection; il est l'hôte né de tous les voyageurs. S'ils recherchent à l'envi sa bénédiction, les Turcomans redoutent, à l'égal des plus grands malheurs, l'anathème qu'il peut lancer contre eux. Aussi, les rois de Khiva, de Bockhara, du Khotan et du Khokand, voire le gouverneur du Yarkand, dans la Tartarie chinoise, traitent avec lui d'égal à égal, et lui font passer de riches présents. Il doit son nom d'Abd-Urrhaman (*esclave du Dieu miséricordieux*) à ce que, le jour de sa naissance, une pluie bienfaisante, longtemps refusée au Turkestan, vint fertiliser leurs plaines désertes. Ce prodige l'a rendu saint aux yeux de ces peuples naïfs, auxquels il prêche, pour morale unique, les rites hospitaliers, en leur rappelant qu'Abraham fut jadis honoré de la visite des anges, récompense du bon accueil qu'il faisait aux voyageurs, envoyés de Dieu. L'unique fils du khalifa porte le nom de Kerim Werde (*présent du Dieu bon*), parce qu'après s'a-

voir longtemps accordé que des filles aux princes du grand Derviche, Dieu bon a fini par ajouter un fils à sa famille déjà nombreuse. Tel est l'homme envoyé par la Providence pour maintenir quelques notions du bien parmi les peuples du Turkestan. Il s'en faut que ces notions soient complètes, car ce pontife souverain exhorte lui-même les Turkomans à combattre les Sheeas, et leur affirme que la guerre aux infidèles est l'œuvre la plus agréable à Dieu (1).

Ainsi que beaucoup d'autres, ce vénérable personnage assura M. Wolff que M. Stoddart vivait encore ; d'autant plus croyable en ceci qu'il affirmait ne rien savoir relativement au capitaine Conolly. Le consul autrichien Gheri disait aussi que Stoddart commandait, à Bockhara, les artilleurs de l'émir ; mais il se trompait évidemment. Nous avons vu que le chef de l'artillerie était le frère d'Hadji-Ibrahim, dont le nom (Abdul-Samut Khan) s'est déjà trouvé sous notre plume, et dont nous reparlerons bientôt plus en détail.

Le khalifa voulait dissuader M. Wolff de passer outre, et lui signalait amicalement les dangers de son entreprise. Mais quand il le vit bien résolu à ne tenir compte d'aucun obstacle, il lui prêta toute l'assistance possible en écrivant à l'émir dans les termes les plus forts.

Notre missionnaire quitta Mowr le 15 avril. Arrêté dans le voisinage, à Kalja, par les neiges, dont il était tombé une quantité considérable, il y passa son temps à causer avec des Turkomans et des Derviches. Nous donnerions volontiers, si l'espace nous le permettait, un échantillon de ces curieux entretiens, dont les souvenirs de Timour Kourikan (Tamerlan) faisaient très-souvent les frais. Sa mémoire vit encore et se perpétuera longtemps parmi ces peuplades errantes dont ses victoires ont subjugué l'imagination poétique. On montre la place où il est né ; celle où, pour punir le Khan de Khorasm (Organtsh), il dressa une pyramide de crânes humains cimentés avec de la chaux. On raconte qu'en cette occasion il n'épargna personne, si ce n'est les Derviches, les savants et les

(1) *Narrative*, etc., etc., t. 1, p. 270.

poètes, auxquels il accorda le *karanel*, c'est-à-dire une garde autour de leurs maisons. On parle de ses cheveux, blancs dès le berceau, de sa force athlétique, de son âme tellement ferme qu'il ne versa pas une larme dans le cours de sa longue vie, de son amour pour la vérité, si grand qu'il coupait en morceaux l'homme assez lâche pour le flatter par un mensonge, tandis qu'il payait avec de l'or quiconque lui faisait entendre un propos juste et vrai, fût-il d'ailleurs de nature à le blesser dans son orgueil. On se souvient qu'il fit prisonnier le sultan Bayazide, et le ramena dans une cage à Samarcande. Là se tenait sa cour, où vivaient ensemble les savants du Cathay, les Fakirs de l'Indostan, les lettrés de *Roum* (Roum est le nom tartare de l'Empire turc). Les Juifs et les Guèbres, les Cossaks et les habitants de la terre de Russ s'asseyaient tour à tour à ses festins. Il fut blessé dans le pays de Listan, et resta boiteux, d'où lui est venu son surnom de Timour Lank (Timour le boiteux). Ses jardins de Samarcande étaient inombrables et magnifiques. Il était né à Shahr-Sabz, et prenait la route de Cathay pour aller conquérir la terre de Tchîn-pa-tchin (la Chine) quand le sort en décida autrement. Il mourut à Atran, et fut enseveli à Samarcande, dans un splendide monument. Les Juifs du pays le regardaient comme le Messie de Dieu. Quand il revenait dans sa capitale, ils allaient au-devant de lui, le *sepher torah* dans une main, des palmes dans l'autre, en lui demandant le salut de leur race.

On parlait aussi de Nadir Shah, ce fils d'un fourréur, qui devint un tigre de guerre. On se rappelait qu'en marche vers l'Inde, il traversa Mowr, et qu'il envoya six mille hommes dans le désert de Rafitak pour y creuser des puits. Le premier, il essaya le dénombrement des Turkomans et le recensement de leurs terres. Il leur prodiguait l'or en échange de leurs services guerriers : — C'est ce qu'il faudra que les Anglais fassent, ajouta un des narrateurs, s'ils veulent conquérir Khiva et Bockhara. Nous ne demandons qu'à être bien nourris, nous autres Turkomans, et peu nous importe qui gouverne. Le plus fort nous a toujours avec lui.

A mesure que M. Wolff avançait vers Bockhara, les nouvelles décourageantes se multipliaient autour de lui. La disparition des officiers anglais était maintenant chose avérée. On pouvait craindre que Hadji Ibrahim n'eût dit vrai en préjugant de l'effet que devait produire sur l'émir une lettre de lord Ellenborough ; et M. Wolff commença dès lors à se regarder comme véritablement en danger. Ceci résulte, au reste, des précautions qu'il prit, en écrivant à Londres et à Saint-Pétersbourg, pour réclamer une lettre de la reine et une lettre du czar ; la première surtout, son unique sauvegarde, si la négociation venait à prendre une fâcheuse tournure.

Les augures sinistres dont nous parlons eurent pour premier effet la défection des hommes qu'emmenait avec lui notre voyageur. Les deux Turkomans, Émir Sarog et Kasser Kouli, donnèrent l'exemple de la désertion qui suivit bientôt. Un troisième serviteur, nommé Abdullah-Hussein resta seul fidèle. Il avait accompagné M. Wolff en 1832, et l'avait vu sortir sain et sauf d'un incendie terrible ; aussi avait-il foi dans sa bonne étoile. Quant au chef turkoman, commis à la garde du voyageur, par l'Assaff-oud-Doula, il profita d'une nuit où M. Wolff dormait profondément pour aller s'enquérir, auprès du gouverneur de Karakol, de l'issue probable qu'aurait l'étrange mission du prêtre anglais. Cet officier répondit que, selon toutes les probabilités, il payerait de sa tête une démarche si téméraire. Dil Assa Khan (c'était le nom du questionneur) montra dès lors la plus grande répugnance à marcher en avant. M. Wolff, qu'il avait déjà irrité par toute sorte d'exactions, essaya de l'effrayer en le menaçant de l'Assaff-oud-Doula, qui le châtierait rudement, s'il trahissait sa confiance. Le Turkoman ne répondit rien si ce n'est : « Vos deux camarades (Stoddart et Conolly) ont été tués. — Alors, reprit M. Wolff, vous êtes décidé à me trahir. — Combien me donnerez-vous, demanda Dil Assa Khan, si j'achève votre ouvrage ? — Pas un seul *poul* (ou *penny*), » répondit le missionnaire.

Ils en étaient là, lorsqu'à la station suivante (Shar Islam) il parut à peu près certain que le roi, jusqu'à ce qu'il connût au

juste le sujet qui amenait M. Wolff près de lui, avait donné ordre de le recevoir avec honneur. Ceci changea les dispositions de Dil Assa Khan.

En approchant de Bockhara, M. Wolff avait senti la nécessité de s'entourer de tout le prestige possible ; aussi, pour mieux rappeler son saint caractère, et se présenter comme un mollah, il avait revêtu, avant de quitter Mowr, son costume ecclésiastique. Il tenait à la main sa Bible ouverte, dont il lisait quelques passages de temps à autre pour s'affermir dans ses pieux desseins : « Je sentais, dit-il, que ma puissance était dans ce livre, et que sa vertu seule pouvait me soutenir jusqu'au bout. »

L'étrange spectacle qu'il offrait ainsi appelait sur sa route une multitude de curieux empressés à le suivre jusqu'à Bockhara. Cette circonstance était favorable, car on ne pouvait plus, désormais, le faire mourir sans que sa condamnation ne reçût une éclatante notoriété. Or, l'émir lui-même, si féroce qu'il fût, devait hésiter à frapper un homme protégé par la sainteté du sacerdoce, armé du livre de Mousa et de David, recommandé par le sultan et par le shah de Perse, par l'ambassadeur russe et par l'Assaff-oud-Doula. Notre voyageur accueillait, comme gages d'une hospitalité fidèle, les clameurs poussées autour de lui, suivant l'usage musulman : *Selaam aleikoum* !... la paix soit avec vous !

« Bientôt, nous dit-il, mon perfide compagnon, vint me trouver et me conseilla d'entrer à Bockhara, vêtu comme un pauvre mendiant : — Misérable, menteur, *marchand d'hommes*, m'écriai-je (en Orient, on ne ménage pas les expressions), cesse de m'importuner et va-t'en ! Quand je reviendrai à Meshid, l'Assaff-oud-Doula très-certainement t'ôtera la vie ! A ces mots, Dil Assa Khan devint pâle comme la mort. Des milliers de voix criaient à mes oreilles le *selaam aleikoum*, et la foule assemblée pour me voir passer offrait l'aspect le plus curieux. On montait jusque sur les toits des maisons, et je distinguais çà et là les Tatars Nogais de la Russie, les Cossaks et les Kirghis des steppes, l'habitant du Yarkand ou de la Tartarie chi-

noise, les négociants du Cachemire ; les *serkerdaha*, principaux officiers du roi, passaient à cheval ; les Affghans, les porteurs d'eau s'arrêtaient et me contemplaient avec une curiosité stupide. Les juifs, reconnaissables à leurs petits bonnets, et les habitans du Kokand, renommés pour leur civilité, me souriaient au passage ; les mollahs du Chikarpour et du Scindh me regardaient et disaient : *Ingless saïb*, un seigneur anglais. Des femmes, voilées de la tête aux pieds, se criaient l'une à l'autre : *Englis eljie*, un ambassadeur anglais ; à quoi d'autres, survenant, répondaient de même : Ce n'est pas un *eljie*, mais le grand Derviche, le Derviche *kelaun* de l'*Englistaun*. »

Mes circulaires écrites avaient trouvé le chemin de la Perse, du Turkestan et du Bockhara. Le but de ma mission était donc connu de tous côtés, et je recueillais les avantages de la publicité que j'avais obtenue en m'adressant aux musulmans de tous les pays. Tandis que les clameurs hospitalières redoublaient de force autour de moi, j'interrogeais du regard les rangs pressés de la populace, dans l'espoir que je reconnaitrais Stoddart et Conolly. Mais ce fut en vain (1). »

Avant d'aller au domicile qui leur était assigné, les voyageurs furent conduits au palais de l'émir. Ce palais est situé sur une éminence. Les *serkerdaha* (grands du royaume), qui les avaient précédés de quelques instants, mettaient pied à terre quand ils arrivaient aux portes. Le peuple, assemblé en foule autour du docteur Wolff, lui demandait le nom du livre qu'il tenait à la main. Il répondit que c'était le *Towrat-e-Moussa* (les lois de Moïse) ; le *Sabour-e-Dawood* (les psaumes de David) ; le *Anjil-e-Esaï* (l'évangile du Christ) et les prophéties de Daniel, d'Isaïe, d'Ézéchiël, de Jérémie ; autant de noms révévés parmi les musulmans.

Après qu'on lui eut demandé s'il acceptait le mode ordinaire de *selaam* (salut) — question qu'il ne manqua pas de résoudre affirmativement — il remit ses lettres de créance, parmi lesquelles la plus fleurie, sans contredit, était celle du sultan ;

(1) *Narratives, etc., etc.*, t. 1, p. 313-313, 314.

et il fut immédiatement admis en présence de l'émir. Laissons-le nous faire connaître ce bizarre monarque.

« S. M., d'une taille assez épaisse, a cinq pieds six pouces environ. Son teint est brun, ses yeux noirs et petits. Une sorte de tic nerveux agite les muscles de sa figure ; sa voix, sans être forte, est très-nette, et sa prononciation très-rapide ; son extérieur annonce un *bon vivant* (*sic*). Il porte le costume ordinaire des mollahs sans le moindre ornement ni le moindre signe d'autorité. On dit qu'il a ôté tout pouvoir aux prêtres et dirige par lui-même toutes les branches de l'administration. En montant sur le trône, il fit tuer cinq de ses frères. Deux d'entre eux furent assassinés sur un territoire étranger, — l'un à Khokand et l'autre à Orenbourg, en Russie. Il est bon de savoir qu'à la mort de leur père, l'aîné des enfants — il s'appelait Turah Zadeh — prit possession du trône de Bockhara. Mais Nasir Ullah — c'est le nom du souverain actuel — se retira dans une forteresse, et laissa dans la capitale un de ses partisans les plus dévoués, homme instruit, riche, influent, pour lui frayer adroitement le chemin du trône. Hakim Beyk, ainsi se nommait cet ami, ne manqua point à cette mission, et lorsque les habitants de Bockhara furent gagnés, il avertit, sous main, Nasir Ullah qu'il pouvait se présenter, avec ses troupes, aux portes de la cité. En effet, à peine avait-il paru, que ces portes lui furent ouvertes. Turah Zadeh fut mis à mort et Nasir Ullah prit la couronne. Un second frère fut poignardé dans les bras de sa mère ; Omar Khan, le troisième, eut le bonheur de s'échapper. Il erra longtemps, déguisé en derviche, dans les différents districts du Turkestan ; visita l'empire turc, fit le pèlerinage de la Mecque, revint encore auprès du *Khan-kaar* (sultan) de Stamboul, et de là, sans se laisser connaître, dans le désert de Mowr, où je le rencontrai en 1832. Depuis lors, il a péri dans un combat contre son frère, auquel on attribue, par surcroît d'horreur, d'avoir empoisonné l'auteur de ses jours (1). »

(1) *Narrative, etc.*, t. 1, p. 319-321.

Nous ajouterons à ce portrait que l'émir est né d'une esclave persane et que les Turkomans disent de lui : « De même qu'un cheval accompli avec une ânesse produit un mulet, de même un Usbeck marié à une Persane engendre un monstre. » Ils complètent la définition en racontant qu'il a sucé le lait d'une mangeuse d'hommes, parce que sa nourrice était une femme cosaque, et que ces femmes sont accusées de se repaître, comme les ghoules, des cadavres qu'elles trouvent dans le désert. C'est ainsi que les Turkomans expliquent les instincts sanguinaires de leur maître.

L'émir fut très-ingrat pour cet Hakîm Beyk, qui l'avait mis en possession du trône, et qui, par manière de récompense, fut immolé peu après. Au reste, toute la politique du Bockhara repose maintenant sur un dogme très-simple. Le souverain, le *Sheïck Islam*, comme ils l'appellent, a déclaré nettement que ses sujets étaient des moutons, qu'il entendait tondre et manger comme il lui plairait. Les femmes sont comprises dans la même catégorie, et l'émir dispose de leur beauté tout aussi librement que de la vie ou des biens de leurs époux. Il paraît que cet état de choses ne date pas de très-loin, et qu'avant le Sheikh Islam actuel, la royauté ne revendiquait pas d'aussi terribles privilèges.

L'émir s'était placé, pour recevoir M. Wolff, sur un balcon de son palais. Le peuple, rangé à une distance respectueuse, épiait la manière dont le voyageur accomplirait les prescriptions de l'étiquette. Quant à lui, se rappelant ce qu'un refus pouvait lui coûter, et très-décidé à pécher plutôt par excès que par défaut de politesse, il ne cessa de s'incliner en répétant tour à tour *Allah Ackbar !* et *Selaam aleïkour*, que lorsque le roi, riant aux éclats, l'eut averti par trois fois de s'arrêter : « Quel singulier homme que cet Anglais ! disait-il en même temps, quels yeux ! quel costume ! et que veut dire ce livre placé dans sa main ? »

A la suite de leur présentation, le docteur Wolff et son compagnon Dil Assa Khan subirent un examen devant le shekhawî. Jugez de l'étonnement du docteur lorsqu'il entendit

l'infâme Turkoman nier avec la plus merveilleuse impudence qu'il eût aucun rapport avec lui. Sans se laisser abattre par ce mensonge, qui le laissait seul et sans protecteur, il exposa hardiment le but de sa mission. Le shekhawl l'avait justement interrogé là-dessus, et Dil Assa Khan prenant aussitôt la parole, s'était empressé de répondre que M. Wolff venait pour établir la paix entre l'Angleterre et le Bockhara. Sur quoi le missionnaire se hâta d'affirmer qu'il n'avait aucune instruction sur ce point, et qu'il venait simplement savoir si son ami Conolly et le colonel Stoddart étaient vivants ou morts; demander, dans le premier cas, leur liberté; dans le second, réclamer leurs restes, et s'informer des motifs pour lesquels on les avait condamnés. Suit le dialogue que voici :

Le Shekhawl. Le gouvernement anglais vous a-t-il autorisé à venir ici ?

Dil Assa Khan se hâta de m'interrompre et répondit affirmativement. Mais je repris aussitôt :

— Non ! cet homme vous trompe. Je suis envoyé par le sultan et par Mohammed Shah, tous deux alliés de l'Angleterre.

Le Sh. Vous a-t-on autorisé à réclamer ces deux hommes s'ils vivaient encore ?

Le Doct. J'y suis autorisé par les puissances européennes et par la voix du peuple anglais.

Le Sh. Est-ce qu'en Europe cette affaire a fait grand bruit ?

Le Doct. On ne peut davantage. Il n'est question partout que de Stoddart et de Conolly. On redoute aussi, généralement, que je ne partage le sort de ces deux infortunés.

Un Mollah. Vous aimiez donc beaucoup ce Conolly ?

Le Doct. Je l'aimais beaucoup (1).

Lorsque cette enquête préliminaire eut pris fin, les voyageurs furent conduits dans une maison qui avait appartenu à Turah-Zade, quand il vivait, frère du roi. On les y gardait soigneusement la nuit comme le jour.

(1) *Narrative, etc.*, t. 1, p. 333.

L'émir actuel, avec tous ses défauts, possède une seule bonne qualité, qu'il pousse véritablement à l'excès, le désir de tout connaître et de tout vérifier. Ses *mackrams* ou chambellans accouraient à chaque instant près du docteur, chargés de quelques questions nouvelles, et ce n'étaient pas toujours les plus faciles à résoudre, si nous en jugeons par celle-ci : « Comment les mollahs chrétiens prouvent-ils la vérité de leur religion ? »

Une autre fois, le mackram vint demander, pour l'émir, l'histoire de Mahomet telle que la racontent les hommes instruits de l'Europe. Avant de s'aventurer sur ce terrain délicat, le docteur Wolff demanda si l'on prétendait le forcer à embrasser l'islamisme. On l'assura que l'émir n'y songeait nullement. Il prit alors la plume et rédigea un résumé de la vie du Prophète, textuellement inséré dans son récit.

«.....Un ouvrage écrit dans des circonstances si extraordinaires devait produire et produisit en effet une sensation profonde. Le roi manda près de lui, pour l'examiner, les grands fonctionnaires de l'État, le Sheik-Islam, le Kazi-kelaun, les principaux mollahs. Le Sheik-Islam donna l'approbation suivante : — Cette histoire doit être conservée dans la bibliothèque de la grande mosquée. Joseph Wolff a mis une prudence remarquable à faire connaître ses idées sans choquer les nôtres, et en même temps une grande sincérité à nous instruire de ce qu'est le Prophète aux yeux des sages chrétiens. — Par ordre de l'émir, quatre copies du livre furent envoyées à Balkh, Khouloun, Mazaur et Caboul. »

Nonobstant ces marques de sympathie, le docteur Wolff ne tarda point à s'assurer qu'il était entouré de traitres et de pièges sans nombre. Ainsi, par exemple, le khan d'Héraut Yar Mohammed, qui avait promis de le recommander à l'émir, écrivit trois lettres pour cet objet ; mais chacune afin d'obtenir que son ci-devant protégé fût immédiatement décapité.

Les questions de l'émir se succédaient sans interruption, et l'on tenait procès-verbal des réponses du docteur. Il lui fut

ainsi demandé, le second jour après son arrivée, s'il avait le pouvoir de ressusciter les morts, et s'il savait au juste quand arriverait le jour de la résurrection. Plus tard, on le pria d'expliquer les différentes manières de voyager en Perse, en Turquie, en Angleterre. Cela donna lieu à quelques difficultés, car l'émir ne put jamais comprendre comment l'Angleterre n'avait pas de chameaux, et il fallut bien du temps pour lui donner une idée de nos chemins de fer.

Il voulut savoir ensuite si la reine avait un mari. Le docteur le satisfit là-dessus, mais en ajoutant que le gouvernement restait cependant aux mains de la reine. Sur quoi l'émir s'écria fort étonné : Qu'est-ce donc qu'un mari placé sous le gouvernement de sa femme ? Et tout aussitôt il voulut savoir pourquoi la femme et non le mari portait la couronne. Il fallut lui expliquer la loi de primogéniture, et le docteur la lui fit comprendre par l'exemple de Jacques I^{er}.

« L'émir, continue M. Wolff, me fit demander les noms des quatre grands vizirs et des douze petits vizirs d'Angleterre. J'envoyai la liste du ministère actuel. Le mackarm revint bientôt fort ému, et me dit que Sa Majesté avait enfin découvert toute mon imposture. D'après le colonel Stoddart, en effet, les quatre grands vizirs étaient *laard Maleburne, laard Jaan Rawsall, laard Malegràave, seere Jaan Hadehaase* (1). Je me fis conduire à l'instant même chez l'émir, auquel, pour me justifier, j'essayai d'expliquer toute la constitution politique de notre gouvernement ; mais ce qui me servit mieux que cet exposé de principes, et le convainquit qu'après tout, je pouvais avoir raison, c'est que je fus en état de lui dénommer tous les membres du ministère Melbourne.

» Profitant de l'occasion, il voulut savoir si l'on pouvait trouver des sorcières parmi les femmes de mon pays. Je répondis à ceci que la sorcellerie était interdite aux chrétiens, et punie de mort suivant les anciennes lois de l'Angleterre. J'expliquai

(1) Le lecteur reconnaît sans doute les noms défigurés des ministres whigs : lord Melbourne, lord J. Russell, lord Mulgrave, sir J. Hobhouse.

cette rigueur par la nécessité de verser le sang humain et de commettre plusieurs autres méfaits pour accomplir les rites magiques; que par là, sans entrer dans d'autres considérations, nos sorciers et sorcières avaient paru mériter le dernier supplice. J'ajoutai qu'en Angleterre, bien peu de gens, parmi les plus ignorants, croyaient encore à la puissance des sortilèges; d'autant plus empressé d'établir ce fait, que j'étais évidemment soupçonné de commerce avec les esprits, ce qui pouvait m'exposer à de grands dangers parmi les êtres avides, cruels et superstitieux dont j'étais entouré.

» Plus tard on me demanda combien d'ambassadeurs avait la reine, et comment ils étaient traités. J'expliquai qu'au lieu de les emprisonner, comme c'est l'usage à Bockhara, on leur accordait la plus grande liberté, les plus hautes distinctions.

» Le roi s'enquit alors si un ambassadeur qu'il enverrait à Londres serait mis à mort. Je répondis que tout Anglais coupable d'un attentat à la vie d'un tel envoyé serait privé de la vie, et pour mieux faire comprendre nos usages diplomatiques, je racontai le brillant accueil fait, dans l'Inde anglaise, à Dost Mohammed-Khan.

» Dans un autre ordre d'idées, l'émir s'informa du motif pour lequel les Anglais aimaient tant les vieilles monnaies. Je ne trouvai pas fort aisé de l'initier à nos manies archéologiques, en lui expliquant les rapports de la numismatique avec l'histoire.

» Il me fut ensuite demandé qui était Genghis-Khan. Après avoir rappelé les principaux événements de sa vie, j'ajoutai que les Juifs le tenaient pour un des leurs.

» Ensuite vint le tour de Darius, que ces peuples appellent Tagianus. Je racontai l'histoire de ce monarque.

» Interrogé sur la forme du gouvernement anglais tel qu'il existe dans l'Inde, je ne négligeai pas d'exalter l'esprit de tolérance religieuse qui place l'Anglais, le Mahométan et l'Indou sur la même ligne, du moins quant aux effets de la protection légale.

» L'émir voulut savoir comment s'appelaient les plus riches

juifs de l'Angleterre. Je lui nommai Rothschild, Goldsmith, sir Moses Montefiore et Cohen.

» Il me demanda si la reine avait le droit de faire tuer qui bon lui semblait. Je répondis que non ; mais qu'elle pouvait faire grâce aux plus grands coupables. J'ajoutai que des personnes ayant attenté aux jours de la reine, avaient reçu d'elle un généreux pardon. J'expliquai de mon mieux comment la reine, aussi bien que les lords et les simples citoyens, devait soumettre ses droits à la décision du jury. Un des mackrams prit alors la parole : « Quelle étrange royauté, s'écria-t-il, et le singulier prince qui ne peut librement tuer quand il veut ! »

Dans un pays où prévalent des idées pareilles, on ne doit pas s'étonner de rencontrer tous les abus qui accompagnent l'exercice du despotisme. L'émir lit sans se gêner toute la correspondance de ses sujets. En outre, il existe un système complet d'espionnage, basé principalement sur les révélations que l'on obtient des enfants, encouragés par de honteuses récompenses à trahir le secret des familles.

Le colonel Sheil avait imaginé qu'en détenant prisonnier l'ambassadeur de l'émir à la cour de Perse, il garantirait plus sûrement la vie du docteur Wolff ; mais cette mesure de rigueur amena au contraire la détention de notre missionnaire, qui servit ainsi d'otage jusqu'au retour du diplomate usbeck.

Abdul-Samut-Khan, le nayeb, ou chef de l'artillerie, n'inspire ni beaucoup d'affection ni beaucoup de crainte. Quand ils avaient l'occasion de parler à M. Wolff sans être entendus, ses officiers né se gênaient point pour en médire dans les termes les plus offensants. Ils lui prodiguaient l'épithète de *harem-zadeh* (fils de...), et l'accusaient des plus noires trahisons. A force de promesses, il avait attiré l'un d'eux, natif de Lahore, jusques à Caboul d'abord, et ensuite jusques à Bockhara, où il l'avait contraint de se marier, le traitant désormais en esclave. Cet homme, nommé Behadar-Husseïn-Ali, lui servait à regret de complice, et déplorait chaque jour le sort des infortunés prisonniers à la garde desquels on l'avait commis. Il s'attendait à périr quelque jour, victime de l'avidité du nayeb.

qui se constituerait son héritier. Avec de telles prévisions pour lui-même, on devine qu'il ne devait pas se montrer beaucoup plus rassurant pour M. Wolff. « Il vous tuera, lui disait-il, après avoir tiré de vous tout l'argent que vous pouvez avoir. Il avait donné de l'argent à Conolly, et ce fut pour le reprendre qu'il se défit de lui. » Ce témoignage qui pouvait paraître suspect, était confirmé par deux autres officiers, dont l'un, le *Yawar* ou major des sirbaas, ajouta beaucoup de détails sur les concussions du nayeb. Selon lui, ce misérable recevait chaque année trente mille *tillahs* pour l'équipement des soldats et les fonderies de canon ; mais il mettait dans sa poche la plus grande partie de cette somme, laissant les pauvres artilleurs sans pain et sans chaussures. « Il est, ajoutait-il, l'ennemi de son propre pays, et bien que Guzl-Bash (Persan), malheur au Guzl-Bash qui lui est vendu comme esclave. Il exige de lui une rançon trois fois plus forte qu'un Usbeck ne la demanderait à sa place. Nous avons ici Assad-Ullah-Beg, qui a été réclamé trois fois par le hadji de Perse ; il n'en eût coûté que quelques paroles au nayeb pour qu'il obtint la permission de retourner dans son pays ; mais il n'en a pas seulement ouvert la bouche à l'émir. »

Cet Assad-Ullah-Beg, que M. Wolff rencontra depuis à Teheran, lui raconta des détails inouis sur la tyrannie du perfide Abdul-Samut-Khan.

Cependant la surveillance dont notre missionnaire était l'objet, devenait chaque jour plus sévère, et à force de recherches, il parvint à découvrir que l'émir n'avait jamais reçu la lettre de lord Ellenborough ; cette lettre, que l'on prétendait avoir excité le courroux de ce prince, et précipité la catastrophe sanglante dont Stoddart et Conolly avaient été victimes. On pourra trouver surprenant que dans un pays où le souverain exerce des droits si étendus, on ait osé supprimer un document de cette importance ; mais il paraît hors de doute que le nayeb avait risqué cette téméraire démarche, afin d'envenimer les relations du Bockhara et de l'Angleterre.

Après ce que nous avons dit de l'émir qui, vers cette épo-

que, partit pour aller porter la guerre dans le Khokand, on pourrait croire qu'il est, dans ces districts à demi barbares, le monstre par excellence, un être en dehors de toute comparaison, et dont rien n'égale l'aveugle férocité. Cela n'est point ; nous devons le dire quoique à regret. Le roi de Khiva est un misérable si cruel et si dégradé, que les hauts faits de l'émir pâlissent à côté des siens. Nous savons de lui un forfait qui laisse bien loin tout ce qu'imaginèrent Timour, Genghis-Khan ou Nadir-Shah ; mais il est d'une telle nature, qu'après avoir essayé de le placer en latin, dans une note, nous hésitons à publier, même avec ces précautions, une si horrible et si obscène chronique.

M. Wolff raconte qu'il mit sur leurs gardes, par des avis fort humains sans doute, mais fort imprudents, les peuples que l'émir prétendait attaquer à l'improviste. En conséquence, les habitants du Shahr-Sabz inondèrent ce district, ce qui les mettait à l'abri de toute surprise, et Sheer-Ali, khan de Khokand, marchant contre l'émir avec une armée de onze mille hommes, le força bientôt à battre en retraite. Pendant l'absence de ce prince, le docteur charmait les ennuis de sa captivité en racontant aux habitants du palais les histoires merveilleuses de l'Europe ; et entre autres, comme on pense bien, celle de Napoléon, qu'il adapta de son mieux à l'imagination et à l'ignorance de ses auditeurs. Elle est tout entière dans son livre (vol. 2, chap. xv), et vaut bien la peine qu'on prendrait à l'y chercher.

Notre missionnaire ne se dissimulait plus maintenant que sa vie courait de grands risques ; et il ne voyait guère de salut que dans l'arrivée de l'ambassadeur persan, annoncée depuis longtemps, et depuis longtemps différée. Abbas-Kouli-Khan parut enfin, et presque aussitôt il fit réclamer de M. Wolff quelques instants d'entretien : mais ils n'étaient pas ensemble depuis cinq minutes que le nayeb envoya quérir le docteur, auquel il prodigua toute espèce de paroles rassurantes, l'engageant à rester près de lui, à compter en toute occasion sur son assistance, et ne parlant de rien moins

que de résister ouvertement à l'émir si ce prince voulait attenter aux jours du voyageur anglais. Le lendemain, il assura au docteur que le shah et le hadji de Perse sollicitaient secrètement l'émir de le mettre à mort. Bref, il avait effarouché M. Wolff, qui s'apprêtait à fuir, lorsqu'un des mackrams vint de la part du roi leur enjoindre de se rendre à la ville. Une scène violente s'ensuivit, où Abdul-Samut-Khan finit par se trahir.

« Le nayeb était en ce moment à l'étage supérieur de la maison. Je l'appelai. Le misérable descendit aussitôt. Sa figure, ordinairement basanée, me parut presque noire, et l'expression de sa physionomie me fit frissonner de la tête aux pieds. Je lui demandai s'il avait connaissance de l'ordre qui m'était transmis au nom du roi. — Oui, me dit-il, et vous devez obéir. » A ces mots, je ne pus contenir ma colère : « Je vois bien, lui dis-je, que l'on ne m'a pas trompé en vous accusant d'avoir causé la mort du colonel Stoddart et du capitaine Conolly. Vous êtes un menteur, un traître, un infâme, et vous voulez aussi me faire périr. — Oui, répliqua-t-il, je les ai fait tuer tous deux. Stoddart s'était querellé dans mon jardin avec moi et mon frère, qui est un hadji, à propos de quelques tillahs. — Menteur, m'écriai-je alors, pourquoi m'avez-vous dit alors que Stoddart et Conolly avaient toujours été vos amis ? » Il répondit simplement : « C'est que je sais vous traiter selon vos mérites, vous autres Français. » Le mackram interrompit ces explications en me disant de le suivre ; mais je refusai nettement, et je m'élançai hors du jardin par-dessus le mur dont une partie était assez basse. Behadur-Husseïn-Ali, qui avait fait mine de me poursuivre, me dit tout à coup : « L'heure est venue ; je vais vous aider à leur échapper » (1).

Cet homme tint sa parole, en apparence, du moins, et le docteur Wolff se sauva par une espèce d'aqueduc souterrain dans la maison du yawar (major), située à trois cents pas environ de celle du nayeb ; il était résolu à rester là jusqu'au

1) *Narrative*, t. 2, p. 77.

soir, où il lui serait plus aisé de fuir sans être aperçu ; mais le yawar, qui, nonobstant tous ses mauvais propos contre Abdul-Samut-Kan, n'était pas fâché de lui prouver son zèle, dit au docteur, lorsque la nuit fut venue, que les troupes de l'émir gardaient toutes les issues et qu'il serait insensé de vouloir s'échapper. Quand M. Wolff fut resté seul, Behadur et le yawar ayant quitté l'appartement où il était, il y vit entrer, à sa grande surprise, une femme dont le visage était découvert, et qui vint s'asseoir près de lui, le sourire sur les lèvres. Le pieux missionnaire n'eut pas de peine à déjouer ce piège grossier, et se débarrassa, non sans affecter plus de colère qu'il n'en ressentait en effet, de cette messéante compagnie. Il paraît du reste que le nayeb, tentateur utilitaire, était dans l'usage d'offrir ses esclaves à ses hôtes européens ; sans autre pensée que celle d'obtenir ainsi des produits plus abondants et d'une plus facile défaite. Habitué à spéculer sur tout, il avait fait de son harem un véritable haras.

Le lendemain matin, le mackram vint sommer M. Wolff de se rendre chez l'émir, qui jeta sur lui des regards sévères et lui prescrivit de retourner à son ancien logement, d'où il lui fut interdit de sortir jamais. Or, dans cette maison même qu'on lui donnait pour cachot, résidait justement l'homme qu'il avait le plus à cœur de rencontrer, pour lui demander protection et assistance. Le docteur put donc, sans enfreindre les volontés de l'émir, se rendre immédiatement auprès d'Abbas-Kouli-Khan, l'ambassadeur de Perse, qui lui promit de le sauver à tout prix et de ne pas quitter Bockhara sans l'emmener avec lui. Lorsque M. Wolff lui fit part des odieuses insinuations du nayeb, et des craintes qu'il lui avait inspirées en lui faisant croire que le shah et le hadji demandaient secrètement sa mort, Abbas-Khouli-Khan désavoua ces perfides intentions, et pour rassurer plus complètement M. Wolff, lui communiqua les instructions qu'il avait reçues du premier ministre.

Dans la soirée, un messager de l'émir vint dire au docteur que S. M. avait rougi de colère en apprenant les craintes injurieuses si imprudemment manifestées par lui. Maintenant le

roi lui faisait demander s'il voulait quitter Bockhara, sans honneur et disgracié, ou bien avec les témoignages de l'estime et la faveur royale. Dans le premier cas, il recevrait immédiatement son passe-port; dans le second, l'émir promettait qu'à son retour de Samarcande, il donnerait à M. Wolff une robe d'honneur, et enverrait avec lui un ambassadeur à la reine d'Angleterre.

On ne saurait douter que le docteur n'eût préféré la plus simple et la plus brève façon de quitter un séjour si périlleux; mais, en y réfléchissant, il vit de graves inconvénients à laisser percer cette disposition méfiante. Il s'en remit donc entièrement à la volonté du roi, et son abnégation faillit lui coûter fort cher.

L'émir quitta Bockhara peu de jours après, afin de reconquérir le Khokand et le Tashkand; mais il oublia de laisser des ordres conformes à ce qu'il avait promis, et la captivité du docteur devint de jour en jour plus rigoureuse. Abdul-Samut-Khan annonçait de tous côtés qu'il serait infailliblement mis à mort. Parmi ses serviteurs et dans la ville, on le regardait comme condamné. Il reçut un jour la visite d'un mollah, préliminaire ordinaire de toute exécution, qui venait lui offrir le choix entre la mort et l'apostasie; enfin le bourreau lui-même, anticipant sur le jour où il aurait à remplir son terrible office, visita imprudemment la victime qui lui était promise. Abbas-Kouli-Kan, lui seul, resta fidèle à son protégé; mais, disposé à braver toute espèce de périls pour le sauver, il ne pouvait lui dissimuler qu'ils étaient tous deux dans une assez triste passe. Comme il redoutait que l'émir ou le nayeb n'employassent le poison pour se débarrasser de M. Wolff, il le nourrissait à sa propre table, des mets préparés par ses gens.

On avait envoyé un messager à Balkh pour y chercher la lettre de lord Ellenborough, cette lettre si singulièrement interceptée. Il mit quarante jours à faire ce voyage qui n'en demandait pas plus de sept. La lettre arriva, mais décachetée. Sans aucun doute elle avait été ouverte par le nayeb, et l'émir n'en avait pas eu connaissance. Ce document diplomatique,

dont la teneur ne concernait pas M. Wolff, n'apporta aucun changement à sa situation, chaque jour plus critique, et ce fut à ce moment qu'il écrivit deux lettres qu'il regardait comme ses dernières. L'une d'elles était adressée aux souverains de l'Europe, dont il appelait l'attention sur le sort de deux cent mille esclaves persans, dispersés dans le Bockhara, et qu'il s'estimerait heureux, disait-il, de voir rendus à la liberté, dût-il payer leur rançon de sa vie. L'autre lettre, conçue en quelques lignes, portait un suprême gage d'affection à la femme et à l'unique enfant du missionnaire. Toutes deux partirent ouvertes, et traversèrent ainsi le Bockhara, le Khorassan, la Perse et la Turquie.

Sur ces entrefaites arriva la seconde lettre du shah. Elle ne contenait rien moins qu'une menace de guerre pour le cas où M. Wolff continuerait à être détenu de force dans les domaines de l'émir. Celui-ci paraissait se soucier assez peu de la recevoir; mais Abbas-Kouli-Khan voulut à toute force la présenter en personne, et lorsque l'émir l'eut parcourue : « Eh bien, dit-il, je vous fais présent de Joseph Wolff. Il pourra partir avec vous. »

Toutefois, avant son départ, celui-ci dut, contraint et forcé, signer au nayeb une reconnaissance de 6,000 *tillahs*, dont une faible partie lui avait à peine été remise. Avant de la donner, il redemanda les autres billets déjà souscrits par lui dans des circonstances à peu près analogues, les mit en pièces sous les yeux de son persécuteur, et lui donna ensuite une obligation ainsi conçue :

« Dans le jardin de l'infâme Nayeb Abdul-Samut-Khan, entouré de ses bandits, et contraint par lui, j'écris ici qu'il m'arrache un billet de 6,000 *tillahs*.

« JOS. WOLFF, prisonnier. »

Abbas-Kouli-Khan et le docteur reçurent bientôt leur audience de congé, pour laquelle on leur permit d'entrer à cheval jusque dans la cour du palais, tandis que le chef turkoman, Dil Assa Khan, demeurait hors de l'enceinte. Quand ils ap-

prochèrent du souverain, celui-ci dit au docteur : « J'envoie avec vous Aboul Kasem, qui vous accompagnera en Angleterre. Stoddart et Conolly avaient excité le Khokand et l'Organtsh à me faire la guerre : c'est pour cela qu'ils ont été mis à mort. Quant à vous, Joseph Wolff, vous vous êtes montré homme savant et rempli de prudence ; c'est pour cela que je vous ai honorablement traité. » Le docteur, parfaitement édifié sur la sincérité de ces paroles, répondit simplement : « Les Européens viennent souvent dans un pays sans connaître ses usages, et commettent, à leur insu, de graves erreurs. »

Quand les deux voyageurs quittèrent Bockhara, les habitants, accourus par milliers sur leur passage, les félicitaient en leur criant : *Nouvelle naissance!* essayant de leur faire comprendre ainsi qu'on les avait regardés comme morts.

M. Wolff a dressé une liste des victimes notoirement exécutées à l'instigation d'Abdul-Samut-Khan ou par suite de ses intrigues. Elles sont au nombre de treize, en y comprenant un messager turkoman, envoyé de Merwe à Bockhara, pour y faciliter l'évasion du colonel Stoddart, et un Juif de Meshid qui avait apporté des lettres pour Conolly. Les autres sont un Grec de Scio (Yussuf Khan), un voyageur italien (*cavaliere* Naselli), un Anglais inconnu qui se faisait appeler Hatta, le capitaine Nyburd, cinq autres Anglais exécutés hors l'enceinte des murs, à Jehar-Jou, le colonel Stoddart et le capitaine Conolly.

Voici les principales stations de la route que M. Wolff et son compagnon suivirent au retour. De Jehar-Jou ils allèrent à Shahr-Islam, la ville d'Afrasiab, neuvième roi de la dynastie persane connu sous le nom de Perschdad. A Shahr-Islam, le docteur apprit, par le gouverneur même de la cité, qu'il existait un complot parmi ses domestiques, lesquels, à la suggestion du Nayeb, devaient l'assassiner et le piller. M. Wolff, pour leur ôter cette tentation, n'avait rien imaginé de mieux que de leur distribuer tout l'argent dont il était détenteur, mais Abbas-Khouli-Khan ne voulut pas le lui permettre, et le plaça sous la protection de toute la caravane. A Mowr, où ils n'arrivèrent pas sans beaucoup de peines, de fatigues et d'accidents, le

noble khalifa les reçut avec son hospitalité habituelle, et donna une garde au docteur pour le protéger contre les Turkomans. Ces hommes sans frein venaient justement d'assassiner un messager de l'Assaff-oud-Doula qui négociait un traité de paix avec eux. Pour se soustraire à leur mendicité armée, M. Wolff en fut réduit à simuler la folie. Encore la caravane faillit-elle être enlevée en traversant le territoire des Khivites. Passons rapidement à Meshid, où l'intolérance mahométane force beaucoup de juifs à pratiquer extérieurement les rites de l'islamisme, et arrivons à Teheran, où M. Wolff, après tant de dangers et de fatigues, allait enfin se replacer sous la protection de son pays. Il y trouva le colonel Sheil, qui s'informa de la date à laquelle il fallait rapporter la mort de Stoddart et de Conolly, mais surtout des moyens de les venger.

Sur la première question, le docteur avait un renseignement officiel fourni par l'émir lui-même, et qui paraît d'une parfaite exactitude. Quant aux moyens d'atteindre l'émir et de venger nos compatriotes, il en propose deux. Le premier est d'envoyer des troupes qui partiraient du Scindh, traverseraient le Candahar, parviendraient à Maymonah, et de Maymonah, sans beaucoup de difficultés, jusqu'à Bockhara. Le second, beaucoup moins compliqué, serait de frapper l'émir par le bras de la Perse, qui paraît fort disposée à tenter cette expédition, pourvu qu'on lui donne les moyens de l'accomplir. Selon le docteur Wolff, qui diffère en ceci d'avis avec M. M'Gregor, il faut porter à 600,000 habitants la population du Khiva; celle du Bockhara, d'après le témoignage du Kasi-Kelaun et d'autres personnages également bien placés pour la connaître, irait à 1,200,000 âmes. La ville de Bockhara seulement en renferme 180,000.

Mais reprenons notre récit. Dès qu'il fut arrivé à Teheran, le docteur se fit admettre auprès du shah pour lui témoigner sa reconnaissance. A deux reprises différentes, la protection de ce souverain lui avait littéralement sauvé la vie.

De Teheran à Tabriz, et de Tabriz à Constantinople, la route offre au voyageur des difficultés avec lesquelles l'amour

de la science, le zèle du patriotisme, mais surtout l'ardeur de la propagande religieuse, nous familiariseront tous les jours davantage. Le docteur Wolff les trouva d'autant moins terribles qu'il les avait surmontées avec la perspective d'un trépas presque certain, et qu'il revenait au contraire, cette fois, vers un pays dont il avait mérité quelque reconnaissance. Sur toute sa route, il ne trouva que mains ouvertes et cœurs enthousiastes. Un roi eût pu être jaloux des hommages qu'on lui rendait et sur la sincérité desquels aucun doute ne saurait s'élever. Le roi de Bockhara, ce monstre couronné, avait été frappé lui-même du courage et du désintéressement que notre missionnaire avait montrés. Quand le docteur lui redemanda les os de Stoddart et Conolly : « J'enverrai les vôtres à leur place, lui répondit Nasir-Ullah..... entendites-vous jamais dire qu'un roi ait envoyé des os à un autre roi ? » Mais nonobstant cette menace brutale, il avait compris — la suite le prouva — combien ce dévouement de l'homme à l'homme, ce soin religieux de la communauté pour ses plus humbles membres, donnait à ceux-ci un caractère sacré. Quant aux Usbecks, frappés d'admiration, ils l'avaient naïvement exprimée dans le surnom par lequel ils désignaient M. Wolff. Le docteur, parmi eux, était appelé *Khoub Ademie*, le Brave Homme.

Nous ne prétendons pas fixer les récompenses que l'Église et le pays doivent, selon nous, à des hommes qui vont si loin, et avec tant de risques, propager les dogmes religieux et faire respecter le nom de leur patrie. Mais qu'il nous soit permis d'insister sur la nécessité de punir l'attentat dont M. Wolff rapporte les preuves authentiques. Si cette vaste puissance anglaise, que l'Orient a si bien caractérisée en l'appelant le *Dowlat*, le Pouvoir par excellence, ne se manifeste pas en cette occasion, c'en est fait, très-certainement, de notre influence dans l'Asie centrale. La Russie ne tolérerait pas une insulte aussi cruelle, la Perse non plus, et c'est tout au plus si la Turquie, réduite à l'état où nous la voyons, se croirait assez vengée par un simple refus de recevoir l'envoyé du Bockhara. Bien des gens ont trouvé que l'extrême susceptibilité du capitaine Grover,

la mission chevaleresque de M. Wolff n'étaient point de notre époque, et rappelaient l'ère des paladins si cruellement raillée par l'auteur de *Don Quichotte*. Nous ne sommes pas de leur avis. Un homme, selon nous, a tout autant le droit de veiller sur l'honneur de son pays que sur l'honneur de sa femme; et nous aurions fort bien compris que le *sirkar de l'Inde*, à la nouvelle de l'attentat commis sur deux officiers anglais, eût envoyé deux ou trois régiments châtier l'émir, dont, après tout, les forces disciplinées se réduisent à bien peu de chose. Ceux-là même qui se renferment aujourd'hui dans un superbe dédain, et ne veulent pas que le lion se dérange pour combattre une mouche importune, eussent trouvé tout simple, et nullement contraire à sa dignité royale, qu'il écrasât en passant un venimeux scorpion. Maintenant, les partisans de la longanimité politique ont pour eux la marche du temps qui a rapidement fait oublier une offense ressentie d'abord avec beaucoup de vivacité. Grâce à ce puissant auxiliaire et aux tendances pacifiques de notre politique extérieure, ils éteindront sans peine l'effet tardif des révélations que nous venons d'analyser.

O. N. (*New Quarterly and Edinburgh Reviews.*)

Voyages. — Mœurs.

LES AVENTURES D'UN ÉMIGRANT

DE LA COLONIE DE VAN DIÈMEN.

DEUXIÈME EXTRAIT (1).

— « Le crépuscule envahissait déjà le bois, lorsque mon chien Hector se levant subitement donna des signes d'inquiétude. Je m'éloignai un moment du groupe dont je faisais partie pour observer les allures de notre vigilant gardien. Entraîné, peu à peu par la curiosité, je finis par me détourner, si bien que je me trouvai à trois milles du bivouac quand Hector marqua un arrêt. Je fis quelques pas en avant pour découvrir le nouveau péril qui nous menaçait, mais bientôt je tressaillis en entendant une voix d'homme, ferme et sonore, qui me criait : Qui va là ? Le bruit d'un fusil qu'on arme et qu'on met en joue ne tarda pas à accompagner cette brusque interrogation.

« Ami ! m'écriai-je précipitamment.

— Halte ! reprit la voix ; si vous faites un seul pas en avant, je vous brûle. »

En même temps, je vis apparaître une troupe de soldats conduite par un sergent.

« Hurrah ! m'écriai-je avec une explosion de joie, hurrah, mon brave Hector, tu nous as fait là une belle trouvaille.

(1) Voir la livraison de juin 1845.

— Que nous veut donc cet homme avec ses hurrah ? dit le sergent. Je me persuade, mon ami, que la première culbute que vous ferez, ce sera au bout d'une corde tendue. Soldats, emparez-vous de ce vagabond. Ah ! le coquin, il a un magnifique fusil de chasse qu'il aura pris à un colon.

— Que diable dites-vous là, sergent ! je suis un gentleman.

— Liez les mains à ce gentleman, et serrez fort. Un homme à sa droite, un homme à sa gauche. Maintenant, mon garçon, mène-nous droit au repaire des bandits, et si tu bouges on te logera dans le corps les deux plus jolies balles qui aient été fondues pour le service de Sa Majesté. »

— Hélas, en y songeant un peu, je reconnus que mon extérieur était plutôt celui d'un bushranger que celui d'un honnête colon. Mes habits déchirés, ma longue barbe ne devaient pas prévenir en ma faveur. Je pris donc le parti de patienter.

« Je vais vous fournir, dis-je, les moyens de rencontrer les bushrangers, et...

— Oui, n'est-ce pas ? vous nous offrez de trahir vos camarades ?

— Je ne trahis personne ; je...

— Taisez-vous, dit le sergent d'une voix brève, et marchez ! Si vous avez le malheur de nous jeter dans un guet-apens, vous vous en repentirez le reste de votre vie, qui d'ailleurs ne peut pas être bien longue. Surtout, silence ! »

Ainsi contraint à me taire, les mains liées derrière le dos, je me mis en route et je conduisis mes persécuteurs vers l'arbre où j'avais attaché mon cheval.

« Oh, oh ! s'écria le terrible sergent en apercevant ma monture, les bushrangers voyagent-ils à cheval maintenant ? Par saint George, c'est le cheval du magistrat de la Clyde ! Vous avez donc tué le magistrat, infâme coquin que vous êtes ? Pas un mot, c'est assez de mensonges ; oh ! le misérable ! assassiner un magistrat ! Tu seras pendu deux fois, double traître ! Silence, ou on vous bâillonne. »

Allons, pensai-je tristement, me voici dans une belle situation pour un honnête fermier de Surrey, pour un gentleman

d'un âge mur. Je n'échappe aux bushrangers que pour tomber entre les mains expéditives d'une escouade de soldats. Si je me tire de ce mauvais pas, on ne me retrouvera plus certes à pareille fête.

La nuit commençait à nous envelopper de ses ombres ; le noir feuillage des cèdres s'agitait avec de longs murmures ; mes yeux ne pouvaient découvrir autre chose que la nappe immobile et morne des eaux du lac. Au moment où nous arrivions à l'entrée du promontoire où le combat s'était engagé, le sergent reconnut l'empreinte de nos pas sur le sable.

« Halte, dit-il, car ce lieu m'a l'air d'un nid de vipères. Mais que vois-je là ? Steadman !, allez avec quatre hommes reconnaître l'objet que j'aperçois à terre. »

Quelques instants après, Steadman revint dire qu'il avait trouvé le corps d'un sauvage, percé de coups de sabre et encore chaud.

« Encore un meurtre commis par ces bandits qui tuent les sauvages pour fabriquer des chandelles avec leur graisse. C'est une horreur ! Attention, camarades, nous approchons du moment où nous allons nous servir de nos fusils. Quant à cet homme, il faut lui mettre un bâillon. Ouvre la bouche, drôle, ou je te fais avaler la baïonnette de mon mousquet. Là, te voilà comme tu dois être ! Maintenant, en avant. »

Nous nous avançâmes en silence, et tous à la suite les uns des autres, à la manière indienne. La nuit était déjà si obscure que nous atteignîmes un de nos cavaliers en vedette sans qu'il nous vît, mais nous ne tardâmes pas à être décelés par le cheval de la sentinelle. L'instinct de l'animal avait découvert ce qui avait échappé à l'intelligence de l'homme. Dès qu'il fut averti de notre présence, le cavalier se dressa sur ses étriers, fit feu d'un de ses pistolets et s'éloigna au galop pour donner l'alarme.

Les soldats s'avancant alors d'un pas rapide ne tardèrent pas à se trouver en face du magistrat et des membres valides de notre petite troupe. Je reconnus mes amis au moment où on se préparait de part et d'autre à une lutte acharnée. Heu-

reusement, le sang-froid et la discipline des militaires firent bientôt cesser le danger.

« Vous avez affaire à des soldats qui sont plus forts que vous, s'écria le sergent ; ainsi, rendez-vous, coquins, et venez vous mettre à la merci du gouverneur.

— Hurrah ! crièrent d'une seule voix les faux bushrangers.

— Hurrah ! reprit le sergent en colère. Hurrah ! il paraît que c'est là votre acclamation favorite, mes beaux messieurs. Vous pourriez bien tout à l'heure changer de ton.....

— Non, non, s'écria aussitôt une voix dont le son me fit tressaillir de plaisir, non, car nous sommes des amis.

— Le magistrat de la Clyde ! à merveille ! je suis charmé, monsieur, de vous retrouver sain et sauf. J'espérais bien cependant rencontrer les bushrangers. Et cet homme bâillonné, pourvu que je ne me sois pas aussi mépris sur son compte.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, que nous avons arrêté un drôle qui a fort mauvaise mine, la plus mauvaise mine de bushranger que j'aie jamais aperçue.

— Je gage que c'est Thornley, dit le magistrat ; où est-il ?

Mes amis eurent quelque peine à me découvrir, car enchaîné et bâillonné comme je l'étais, il me fut impossible de répondre à leur affectueux empressement. Quand ils eurent détaché mes liens et enlevé le mouchoir qui m'ôtait l'usage de la parole, ils me demandèrent le récit de ma mésaventure, qui fut accueilli par un immense éclat de rire.

Hélas ! je n'étais pas au bout de mes misères. La Providence me réservait une épreuve à laquelle je ne m'attendais guère et qui réclamait l'emploi sérieux de toute mon énergie. Pendant que les soldats faisaient rôtir sur le feu un kangaroo que mes chiens avaient tué, le sergent tira de sa poche une lettre et nous demanda si nous connaissions M. Thornley.....

« C'est moi, dis-je.

— Vous ? eh bien, j'en suis fâché, car cette lettre renferme de mauvaises nouvelles. Vous jouez de malheur, monsieur.

Faut-il vous le dire ? Eh bien, vous allez apprendre que votre maison est détruite par un incendie. »

Hélas ! le sergent disait la vérité. J'avais tout perdu, mes bâtiments, mes meubles, ma récolte. Personne heureusement n'avait péri. Les animaux de la ferme avaient aussi échappé au désastre.

La lecture de cette lettre me plongea dans la stupeur. Quel parti devais-je prendre ? Retourner auprès de ma famille, telle fut ma première pensée, tel fut mon premier désir, mais ce retour offrait de graves difficultés. Il s'agissait, en effet, de parcourir plus de trente milles dans une contrée déserte, coupée de rivières et de montagnes, infestée de bandits et de sauvages. L'entreprise n'était-elle pas au-dessus des forces d'un homme isolé ? J'étais vivement préoccupé de ces idées, lorsque le magistrat demanda des hommes de bonne volonté pour une attaque de nuit.

« Nous ferons seuls la besogne, dit le sergent. C'est assez pour vous de soigner vos blessés. Confiez-nous la tâche tout entière, et vous verrez que nous ne sommes pas trop maladroits.

— Oui dà, monsieur le sergent, vous voulez aller seul à la fête. Au surplus, je crois que vous avez raison. Toutefois, la présence d'un magistrat pouvant être nécessaire, je vous accompagnerai avec l'autre cavalier, qui, au besoin, nous servira de messageur. »

Les soldats partirent, nous laissant en proie à une vive anxiété, mais ils ne tardèrent point à revenir. Ils n'avaient pu découvrir la trace des bushrangers. Le sergent avait placé des sentinelles à l'entrée du promontoire pour fermer les issues.

« Il est inutile, dit-il en s'asseyant devant le feu, de nous préoccuper de cette poursuite. Les bandits sont cernés ; demain, au point du jour, nous les prendrons comme dans une souricière. »

Lorsque l'aube matinale commença à éclairer les forêts de ses faibles lueurs, nous nous remîmes en marche après avoir

confié nos blessés à la garde de deux cavaliers. Nous ne trouvâmes pas les bushrangers dans le lieu où nous les supposions retirés, mais nous distinguâmes la trace de leurs pas sur le sable du rivage. Nous remarquâmes aussi sur le bord de l'eau des sillons creusés par des pièces de bois qu'on avait traînées çà et là.

« C'est évident, observa le constable Worrall, les bushrangers ont appris à temps l'arrivée des soldats, et pour dernière ressource ils se sont réfugiés à l'aide d'un radeau dans cette petite île que voilà. L'opération a dû être difficile, mais elle n'était pas impossible, puisque la distance n'est guère que d'un quart de mille. D'ailleurs, que n'imagineraient-ils pas pour éviter la potence ?

— C'est bien, répliqua le sergent; mais comment les poursuivre maintenant ? Si nous nous approchions de l'île sur un bateau de cette espèce-là, ils nous fusilleraient comme des kakatoès sur un perchoir. Il faut donc les laisser mourir de faim en interceptant toutes les communications. Pour agir autrement, nous aurions besoin d'une bonne barque...

— Une barque ! interrompis-je, il y en a une ici, dans quelque coin solitaire. J'ai ouï dire qu'une société de colons en a fait transporter une avec le dessein de visiter le lac.

— Si cela est, répondit le magistrat, il faut la chercher; on la trouvera très-probablement, si elle existe, auprès de cette presque île que nous apercevons là-bas. Maintenant, Thornley, si vous avez besoin de retourner dans votre établissement, nous pouvons nous passer de votre concours. Prenez mon cheval, et que Dieu vous soit en aide.

— Je vous remercie; quoique le spectacle qui m'attend là-bas soit bien triste, j'ai hâte, je l'avoue, de revoir les miens. Avec votre permission, je profiterai donc de votre cheval. »

Je fis mes préparatifs; puis, après avoir pris congé de mes amis et leur avoir souhaité une heureuse chance, je m'éloignai.

C'était à la fin de mai, époque où commence l'hiver de ces régions. La distance qui me séparait de la Clyde n'étant que de trente milles environ, pouvait être franchie avant la fin du

jour, grâce à l'énergie du cheval que je montais. Avant de partir, j'avais visité mes armes et constaté que mon fusil à deux coups, mes pistolets d'arçon et mon sabre étaient en bon état. J'avais donc de nombreux motifs de sécurité, j'étais raisonnablement fondé à croire que mon voyage solitaire serait de courte durée et qu'il ne serait attristé par aucun événement fâcheux. Hélas! de rudes épreuves m'attendaient cependant.

Après avoir parcouru trois ou quatre milles, j'arrivai au pied d'une montagne escarpée appartenant à la chaîne qui part du lac, pour se diriger vers le sud-est. Ayant remarqué sur la droite une dépression qui promettait un accès assez facile, je m'avançai de ce côté; mais mon attente fut déçue. Je me trouvai entouré de montagnes peu élevées, mais presque à pic; je ne voulais pas user mes forces, au début du voyage, en escaladant ces pentes rapides; je me mis, en conséquence, à chercher plus loin un passage.

Après avoir marché longtemps, après avoir traversé des vallées silencieuses et désertes, des forêts épaisses, je m'aperçus avec terreur que j'étais égaré. Chaque fois que j'atteignais un sommet nouveau, je me croyais hors de péril; mais bientôt je découvrais une enceinte de montagnes qui m'enveloppaient de toute part et qui semblaient me barrer le passage. Mon cheval épuisé de fatigue, et blessé par un caillou, me refusait ses services; mes chiens, tristes et affamés, me suivaient avec un regard morne qui sympathisait avec mon secret découragement.

Que vous dirai-je? je passai quatre jours et quatre nuits dans ces solitudes profondes, où les montagnes s'élèvent à chaque horizon comme les vagues solidifiées d'une mer en furie. Je n'avais aperçu d'autre être vivant qu'un kangaroo poursuivi et tué par mes chiens, et un aigle qui s'était précipité sur moi, et qui peut-être m'aurait crevé les yeux si je ne m'étais défendu à coups de fusil. J'avais abandonné mon cheval, et je n'avais plus d'autre espérance que celle de rencontrer une habitation humaine.

Le cinquième jour, au moment où j'achevais de déjeuner avec un dernier morceau de kangaroo, je vis mes chiens s'agiter en remuant la queue. Ils ne tardèrent pas à me quitter pour s'élancer dans la direction du vent. Je les excitai de la voix ; mais, à ma grande surprise, ils revinrent en donnant des marques de frayeur. Ils commencèrent même à grogner comme ils ont l'habitude de le faire quand leur instinct leur révèle la présence des sauvages.

Après avoir regardé attentivement autour de moi et préparé mes armes, je m'avançai lentement, mais avec résolution. Je me trouvais alors dans une vallée plantée d'arbres isolés, mais bordée de chaque côté par des bois touffus. J'arrivai bientôt dans un lieu tout à fait découvert, dont l'aspect ne me sembla pas inconnu.

En me retournant pour mesurer de l'œil l'espace que je venais de parcourir, j'aperçus à gauche, à travers les arbres, une faible lueur. Cette lumière provenait ; il ne m'était plus permis d'en douter, des deux petits bâtons allumés que les sauvages portent toujours avec eux pour faire du feu, l'expérience leur ayant appris que deux morceaux de charbon en contact se conservent incandescents, tandis qu'un seul ne tarderait pas à s'éteindre.

Au moment où j'allais reprendre ma course, un javelot siffla à mes oreilles et vint s'enfoncer dans l'herbe à quelques pas de moi. La guerre était déclarée, je me tins prêt à faire feu. Un sauvage ne tarda pas à se montrer. Il se dirigea en courant vers la petite éminence, où je m'étais réfugié, et me lança un *womera* qui m'aurait atteint si je ne m'étais détourné par un mouvement rapide. Ne voulant pas prodiguer mes munitions, je m'emparai du *womera*, et, à mon tour, je visai mon ennemi. Mon coup n'ayant pas porté, le sauvage reprit son arme et me la lança une seconde fois. Je la vis arriver en tourbillonnant avec une grande vitesse, et je me sentis aussitôt violemment frappé à la jambe gauche. Le choc me fit tomber à genoux. Le sauvage poussa un cri de triomphe et accourut, mais je l'arrêtai d'un coup de fusil. Le bruit de cette

décharge fit sortir du bois toute la bande des sauvages. Ils s'élançèrent vers moi en poussant des hurlements féroces.

Ils m'avaient cru désarmé et ils brandissaient dans l'air leurs *waddies* ; mais je ne perdis pas ma présence d'esprit, et, de mon second coup de fusil, je tuai l'homme le plus avancé de la troupe. Cette nouvelle décharge les plongea dans la consternation : ils ne pouvaient comprendre comment une arme à feu pouvait tirer un coup double sans être chargée deux fois. Ils s'arrêtèrent indécis, et se retirèrent ensuite dans l'épaisseur du bois.

Je profitai de cette trêve pour mettre mon fusil en état de me défendre contre une nouvelle attaque ; puis me levant, non sans difficulté, j'allai ramasser en boitant le *womera* qui m'avait frappé. Lorsque les sauvages me virent disposé à emporter une arme qui est rare parmi eux et qui est regardée comme précieuse, lorsqu'ils s'aperçurent que j'étais blessé, ils poussèrent un nouveau cri où l'expression de la fureur se mêlait à celle de la joie.

Je compris que le combat allait recommencer, mais j'en m'en inquiétai point outre mesure, ne sachant heureusement pas alors que Musquito, le terrible noir de Sydney, faisait partie de cette horde sauvage. Mes ennemis ne m'attaquèrent cependant pas sur-le-champ, ils me laissèrent gagner tranquillement une hutte de pâtre située au bord des bois. Je frappai à la porte, j'appelai à haute voix, mais je ne reçus aucune réponse. Supposant alors que la cabane était abandonnée, j'employai la force. La porte céda au premier effort.

Je ne devais trouver aucun secours dans cette hutte déserte, mais du moins j'y trouvai un refuge. Je m'occupai aussitôt à chercher les moyens de m'y retrancher sûrement. L'intérieur de la cabane était, comme de coutume, divisé en deux parties par une cloison de bois. Chaque chambre possédait une fenêtre abritée par un volet. Ces fenêtres étaient, bien entendu, de simples ouvertures sans vitres ni châssis.

Je commençai par abattre la cloison afin de ne pas être pris à l'improviste d'un côté, tandis que je me défendrais de l'au-

tre. Les pièces de bois me servirent à barricader la fenêtre de derrière, celle de devant et la partie inférieure de la porte. Quant à la partie supérieure, je la crus suffisamment protégée par un verrou. D'ailleurs, je comptais l'ouvrir de temps en temps pour faire feu sur les assaillants.

Lorsque j'eus terminé ces préparatifs, qui me prirent environ une heure, je songeai à réparer mes forces : avec un kangaroo-rat qu'un de mes chiens apporta dans sa gueule et l'eau que je puisai dans le voisinage, je me composai un repas suffisamment confortable.

Après une attente de deux heures, je commençai à croire que les sauvages avaient renoncé à me poursuivre, lorsqu'un grognement significatif d'Hector et son attitude m'apprirent que la cabane allait devenir mon second champ de bataille.

Quelques minutes plus tard, une bande de trente sauvages, hommes et femmes, s'avancèrent vers la hutte guidés par le terrible Musquito.

Le canon gauche de mon fusil renfermait une seule balle. Je fis feu, un sauvage tomba. Ses camarades continuèrent leur course et lancèrent sur la porte une grêle de javelots dont l'un me blessa légèrement à la main et dont plusieurs percèrent mon chapeau. Je tirai alors mon second coup chargé de chevrotines, puis je fermai la porte au verrou. Cette nouvelle décharge arrêta l'invasion.

Les sauvages firent le tour de la hutte en poussant des hurlements furieux et attaquèrent la fenêtre de derrière qui, heureusement pour moi, résista à tous leurs efforts. J'avais rechargé mon fusil et mis deux balles dans chaque canon. Je me tenais debout contre la porte, ne sachant trop quel parti prendre, lorsqu'un javelot vint frapper mon sac à plomb. Je fis un bond en arrière qui fut aperçu par les assaillants, car, immédiatement après ma retraite, ils attaquèrent vigoureusement la porte. Tandis qu'ils s'épuisaient en efforts inutiles, je plaçai le canon de mon fusil dans une petite ouverture produite par un javelot et je fis successivement feu de mes deux coups. Un cri horrible, qui s'éleva alors dans la forêt, m'apprit que

j'avais visé juste. Il me sembla entendre un bruit de pas qui s'éloignaient.

En effet, il y eut un moment de profond silence autour de la hutte. Je n'osais regarder à travers les fentes, qui se trouvaient entre les troncs d'arbres, dans la crainte de recevoir un javelot. Quelle anxiété! quelles angoisses! La lutte était-elle achevée, ou bien allait-elle recommencer avec plus de furie?... Mon incertitude ne fut pas de longue durée; j'entendis bientôt les sauvages qui revenaient en poussant des cris effrayants. Craignant que la partie supérieure de la porte ne fût pas en état de résister à une attaque impétueuse, je l'étais avec une grosse pièce de bois. Mais c'était là une précaution inutile, car mes ennemis, ivres de rage, avaient imaginé un moyen certain de triompher de ma résistance. Une épaisse fumée se répandit dans la chambre où je me trouvais, et des flammes jaillissant hors du toit de chaume qui couvrait la cabane ne tardèrent pas à jeter autour de moi des lueurs lugubres.

Cette situation était si effrayante que je faillis perdre ma présence d'esprit. Il me sembla un moment qu'il ne me restait plus qu'à subir une mort atroce entre les mains des sauvages, ou au milieu de l'incendie.

Pendant la flamme, de plus en plus vive, montait vers le ciel; la fumée, répandue dans la chambre, était insupportable. Rester plus longtemps au sein d'une atmosphère étouffante, c'était me condamner à une fin prochaine et cruelle. Je préférerai tenter de fuir. Ayant remarqué que la fumée était chassée par le vent en arrière de la cabane et que les sauvages, au contraire, étaient réunis autour du seuil de la porte, j'enlevai rapidement le bois qui barricadait la fenêtre et je m'élançai dans le tourbillon de fumée. Quoique j'eusse de la peine à respirer, je traversai le nuage, haletant, suffoqué, à demi fou, mais tenant toujours à la main mon fusil et mes pistolets.

Dans le premier moment, je ne fus pas aperçu. Mais bientôt les sauvages me découvrent et m'envoient le témoignage de leur perspicacité avec une grêle de javelots dont l'un m'atteignit au dos. Je n'en continuai pas moins ma course jusque

vers un arbre situé au milieu de la petite plaine. Cet arbre devait me servir d'abri par derrière, tandis que je ferais face aux assaillants. J'arrivai au but malgré les dards qui sifflaient de tous côtés à mes oreilles, et, me retournant aussitôt, je fis feu sur les plus audacieux d'entre mes ennemis. Effrayés par le bruit de mon fusil, qu'ils commençaient à redouter, ils s'arrêtèrent brusquement et se retirèrent à quelque distance. Ils ne cessaient pas de me lancer leurs javelots en poussant d'horribles hurlements et en exécutant mille contorsions désordonnées.

J'étais animé par le danger et par le succès. Le plaisir de m'être soustrait à l'incendie me donnait une ardeur telle que je me sentais tout disposé à fondre, le sabre à la main, sur mes cruels adversaires. Cependant la prudence me retint, et j'attendis mon salut de ce bon et fidèle fusil qui m'avait déjà tant de fois sauvé la vie.

Je voulus profiter de l'éloignement des sauvages pour recharger le canon dont je venais de faire usage, et je cherchai ma poire à poudre. Je ne la trouvai pas ; elle était restée sur la table de la hutte ! Cette découverte me causa un profond désespoir qui s'accrut encore lorsque j'entendis au loin une explosion qui m'instruisit de l'inutilité de toute recherche.

Je me dis en moi-même, avec un frisson de terreur, que ma dernière heure était venue, et qu'il m'était désormais impossible d'éviter la mort la plus douloureuse. Rien ne pouvait me sauver, et cependant l'amour de la vie respirait en moi avec une force croissante. Je rappelai mon sang-froid, je résolus de me défendre jusqu'au dernier soupir. J'avais encore trois coups à tirer, mon sabre était pendu à mon poignet, je pouvais donc encore combattre.

S'il m'est possible, dis-je, de prolonger la bataille jusqu'à la nuit, j'ai encore quelques chances de salut, car ces sauvages, pleins de superstitions, n'oseront pas bouger dans les ténèbres. Maintenant, comment faire durer la lutte ? Je jetai les yeux sur l'arbre qui me servait d'abri, arbre d'un accès facile et renfermant, à ce qu'il me parut, dans son tronc principal,

une cavité assez profonde pour m'offrir un refuge, je résolus d'y grimper.

Je n'eus pas plutôt atteint les branches les plus élevées que les sauvages, attentifs à tous mes mouvements, accouraient au pied de l'arbre en hurlant comme des bêtes féroces. Heureusement je pus me blottir dans le trou que j'avais deviné.

Au bout de quelques instants, les cris cessèrent ; un silence de mort succéda à ce tapage assourdissant. Je me demandais quelle pouvait être la cause de cette trêve, lorsque je sentis une forte secousse imprimée à l'arbre. Je me soulevai avec précaution pour regarder autour de moi ; mais aussitôt mon chapeau fut percé d'une demi-douzaine de javelots. Je me retirai en hâte dans mon trou. Un moment plus tard, j'entendis une respiration humaine au-dessus de moi et je vis un hideux visage d'homme qui me regardait avec des yeux d'un blanc mat, rayonnants d'une joie féroce. Il leva sa massue sur ma tête ; mais, plus prompt que l'éclair, je fis feu d'un de mes pistolets. Une balle lui traversa le crâne ; il ouvrit des yeux démesurés, lâcha la branche qu'il avait saisie et tomba lourdement sur le sol.

Un cri de rage et d'épouvante sortit du groupe de ses noirs compagnons, qui restèrent un moment immobiles, puis Musquito leur parla avec chaleur. Bientôt j'entendis le bruit sourd de pièces de bois pesantes que l'on traînait au pied de l'arbre. A ce bruit succéda celui du bois sec que l'on brise en morceaux. C'en était fait, je me trouvais sur un bûcher, et cette fois je ne pouvais plus échapper aux flammes qu'on allait allumer autour de moi.

Une femme sortit de la forêt apportant les deux petits bâtons incandescents. Les sauvages s'en emparèrent et consommèrent leur œuvre de cruauté. Je pus distinguer le pétilllement du feu qui s'allume. Mes ennemis préludèrent au sacrifice humain qui se préparait par une danse circulaire accompagnée de chants et de cris sataniques.

Le feu avait gagné l'écorce de l'arbre, et la fumée commençait à monter jusqu'à moi. Il fallait périr. Je voulus au moins

me venger avant de mourir. Sortant de ma retraite, je me glissai sur une longue branche que n'atteignait pas encore la chaleur du foyer allumé à mes pieds, puis je tirai mon dernier coup de fusil.

Alors, à ma grande surprise, j'entendis un bruit d'armes à feu ; mais je ne pus pas bien démêler si ce bruit m'était renvoyé par les échos ou s'il était réel. Quoi qu'il en soit, je sentis que mes forces m'abandonnaient. Je lâchai la branche sur laquelle je m'étais réfugié, et, à demi étouffé par la chaleur, je tombai sans connaissance au pied de l'arbre.

Quand je revins à la vie, j'entendis le son d'une voix qui m'était familière.

« Pour le coup, disait-on, si cela ne suffit pas pour dégouter un chrétien de ce maudit pays, je ne sais ce qu'il faudrait encore. Il y a assez longtemps que je prédis à M. Thornley le malheur qui lui arrive aujourd'hui. »

J'ouvris les yeux en entendant ces paroles caractéristiques, et je reconnus mon ami Crab. Il était accompagné d'une troupe d'hommes.

« Le pauvre homme n'est pas en bon état, dit le magistrat de la Clyde ; mais il s'agit de savoir s'il a reçu quelque blessure grave.

— Non, répondit une autre voix, qui était celle du chirurgien. Il n'a qu'une forte contusion à la jambe gauche.

— Jamais il n'en reviendra, interrompit Crab le pessimiste, jamais, vous dis-je !... Comment ! cet infortuné est resté une semaine sans manger, perdu au milieu des bois ? Pauvre gentleman, voilà plusieurs années que je cherche à le décider à fuir cette contrée maudite sans y pouvoir réussir. Mais qu'est-ce qui a pu le forcer à grimper sur cet arbre ?... »

Rassuré par ce cercle d'amis, j'ouvris les yeux.

« Eh bien, me dit le magistrat, comment vous trouvez-vous ?

— Comment vous trouvez-vous, master, reprit la voix rade et bienveillante de Crab. Dites-nous cela maintenant que vous voici encore en vie. Je vous ai toujours prédit ce qui arrive-

rait. Voici la ferme brûlée, master ! voilà miss Botzy malade, et mistriss pas trop bien. Le poulain de race est mort ; le troupeau apprivoisé s'est enfui dans les bois, et la petite vérole fait des ravages dans le pays. Ce n'est pas tout encore, le....

— Trêve de mauvaises nouvelles, s'écria le magistrat. Ce garçon rendrait malade un homme bien portant, avec ses tristes bavardages. Laissez-le en repos, Crab.

— Mais, dis-je à mon tour, comment vous êtes-vous tiré de votre expédition contre les bushrangers.

— Oh ! je vous conterai cela plus tard. Maintenant il faut tâcher de quitter le lieu où nous sommes. »

On décida que je monterais le cheval qui nous restait. Quand on m'eut placé sur la selle, nous nous mîmes en marche dans la direction de la grande rivière.

Quand nous fûmes arrivés au bord de l'eau, nous cherchâmes en vain un gué qui nous permit de traverser la rivière. Comme la nuit commençait à tomber, on résolut de bivouaquer sur le rivage. On alluma des feux et on construisit un abri avec des branches d'arbres. Un souper de kangeroos, assaisonné d'eau-de-vie, acheva de me rétablir. Je m'empressai de demander à mes compagnons le récit de leurs aventures.

M. Moss fut chargé par le magistrat de satisfaire à mon désir.

« Quand le combat que vous livrâtes aux bushrangers fut terminé, dit le colon, nos ennemis se réfugièrent derrière le bord escarpé du lac. Ils ne bougèrent pas de toute la nuit, se contentant de détacher des éclaireurs pour surveiller vos mouvements. Mais lorsqu'un d'eux vint apporter la nouvelle de l'arrivée des soldats, il y eut une vive alarme parmi les bushrangers. Quelques-uns, les plus hardis, conseillèrent une attaque désespérée ; d'autres parlèrent de se soumettre. On ne voulut pas écouter le premier des deux avis qu'on trouva trop téméraire. Quant au second, le Bohémien, qui commandait la bande, déclara qu'il brûlerait la cervelle au lâche qui songerait à se rendre. Ne vaut-il pas mieux, dit-il, être fusillé comme un homme que d'être pendu comme un chien ?

Deux bushrangers, qui avaient été marins, proposèrent de gagner à la nage la petite île située à quelques centaines d'yards du rivage.

— Et que deviendront nos armes et nos blessés ? dit le Bohémien.

— Nous allons construire un radeau sur lequel nous les placerons et que nous pousserons ensuite devant nous en nageant. »

Le chef approuva ce plan de retraite, qu'on mit sur-le-champ à exécution. Quand il fut question de se jeter à l'eau, trois convicts, autrefois ouvriers mécaniciens, déclarèrent qu'ils ne savaient pas nager.

« Eh bien ! répondit le Bohémien, vous vous cramponnez après le radeau, qui vous maintiendra à fleur d'eau. Qu'allons-nous faire du prisonnier ?

— Laissez-le aller, dit quelqu'un ; cela nous débarrassera.

— Non, je le garde, il pourra nous être utile. Savez-vous nager, monsieur Moss ? »

Je répondis négativement, dans l'espérance que ce mensonge pourrait servir mes projets de fuite.

« Alors, répliqua le Bohémien, vous courez la même chance que les autres. Déshabillez-vous, et à l'eau ! » J'obéis, et nous partîmes, les deux nageurs poussant le radeau devant eux.

« Où est le prisonnier ? » demanda encore le chef, au moment où nous nous éloignions du rivage.

« A côté de moi, » répondit un matelot.

On avait déjà franchi la moitié de la distance à parcourir, lorsque le matelot qui se trouvait à ma droite dit à son camarade de nager vers l'île pour haler le radeau. Celui-ci me quitta aussitôt, et peu après je sentis que le train de bois voguait plus rapidement. Cette circonstance ayant préoccupé les bushrangers, j'en profitai pour me laisser glisser dans le lac. Quoique très-bon nageur, j'avais besoin de recueillir toutes mes forces, car le froid ôtait à mes membres leur souplesse habituelle. Je demurai sous l'eau une demi-minute environ.

Quand je revins à la surface pour reprendre haleine, je vis avec une vive satisfaction que je me trouvais déjà à une assez grande distance du radeau.

J'arrivai à terre sain et sauf, et je me hâtai de rejoindre nos amis, que je trouvai occupés à la recherche d'un bateau. Ils furent un peu étonnés en voyant une créature qui n'était pas un kangaroo et qui cependant se trouvait beaucoup moins bien habillée; mais nous n'eûmes pas besoin de longues explications pour comprendre la situation. Une contribution bienveillante de la part de chacun des membres de la troupe, et surtout la dépouille des bushrangers tués, me permirent de m'habiller promptement comme les autres.

On trouva le bateau en bon état et muni de deux rames; il fut bientôt mis à flot.

On discuta ensuite le plan d'attaque. Le vieux sergent proposa d'aborder l'ennemi sur trois points, et pour cela, de construire deux radeaux. On ne pouvait d'ailleurs embarquer toute notre troupe sur le bateau; c'eût été s'exposer en masse et de la manière la plus dangereuse au feu des bushrangers. Au contraire, en les attaquant de trois côtés à la fois, on divisait leur attention et on facilitait l'abordage pour ceux qui devaient les poursuivre sur terre. Naturellement le sergent se plaça avec son escouade dans le bateau.

« Je n'aime pas, dit le magistrat, à vous voir ainsi exposer votre vie. Le plus sûr serait de prendre les bushrangers par la famine; ce qui ne nous serait pas difficile, grâce à notre embarcation sur laquelle nous ferions bonne garde.

— Comme il vous plaira, monsieur, dit le sergent; cela nous est égal. Cependant si ces coquins allaient nous échapper, nous ferions bien rire à nos dépens les commères d'Ho-bart-Town. Avec votre permission, j'aimerais mieux tenter l'entreprise.....

— Oui, oui, dirent les soldats, il vaut mieux en finir tout d'un coup pendant que nous le pouvons facilement.

— A la bonne heure, dit le magistrat: bien que je conserve mon opinion, je vous laisse libres d'agir comme vous le dé-

sirez. Il est important, en effet, de nous emparer de ces brigands. Mettons-nous maintenant à l'œuvre. »

Nous étions occupés à construire les radeaux lorsque nous vîmes arriver deux hommes : c'était Crab avec un de ses camarades.

« Oui, dit Crab, interrompant le narrateur, nous avons suivi votre piste jusqu'au lieu du combat et ensuite jusqu'au bateau. » Jamais on n'a vu une pareille bande d'étourdis ; on aurait dit qu'ils allaient faire une promenade de plaisir sur le lac. Voilà ce que c'est que d'habiter un pays qui rend le monde fou. Ah ! fous sont ceux qui y viennent ; plus fous encore ceux qui y restent. Voilà mon avis. »

Nous continuâmes, reprit M. Moss, à travailler avec ardeur, mais nous ne pûmes cependant pas réussir à contruire le radeau avant la fin du jour. Notre travail ne fut complètement achevé que le lendemain. Nous passâmes encore cette nuit au bivouac, devant un bon feu et complètement en sécurité, nos soldats faisant bonne garde sur le rivage. Quand le radeau, toué vers l'île par notre barque, se fut approché du but, nous entendîmes la détonation d'une arme à feu ; mais nous ne vîmes paraître aucun des bushrangers.

Nous étions fort embarrassés du parti que nous devions prendre lorsque nous aperçûmes une troupe d'hommes qui arrivait sur la rive que nous venions de quitter. C'était une nouvelle escouade de soldats que nous envoyait le gouvernement. Ce petit détachement, commandé par un caporal, était suivi d'un chariot à bœufs chargé d'un bateau. Les autorités avaient prévu que ce secours nous serait nécessaire.

Tandis que nous conversions avec les nouveaux venus et que nous prenions de nouvelles mesures, un cavalier arriva, nous apportant une lettre du gouverneur de la terre de Van Diémen. Cette missive renfermait une promesse de pardon pour un certain nombre de déportés désignés nominativement, et une remise des peines encourues par eux depuis leur évasion de Macquarie-Harbour, à condition qu'ils se livreraient sur-le-champ aux représentants de l'autorité publique. Le magistrat

de la Clyde recevait, en particulier, l'ordre de leur faire connaître ces bienveillantes dispositions, et de leur garantir personnellement la stricte exécution des promesses annoncées. Faut de se soumettre avant le 21 du mois, les bushrangers devaient être poursuivis à outrance et punis avec la plus grande rigueur.

« Vous voyez, mes amis, dit le magistrat, que mon devoir m'oblige à prévenir ces malheureux des moyens qui sont mis à leur disposition pour sauver leur vie. »

Quelques murmures accueillirent ces paroles. Plusieurs d'entre nous prétendaient qu'on ne devait conserver aucun ménagement vis-à-vis d'hommes aussi coupables que l'étaient nos ennemis. Mais le magistrat répliqua avec fermeté qu'il était décidé à exécuter les intentions miséricordieuses du gouvernement.

« C'est bien, observa le sergent; mais comment vous y prendrez-vous pour communiquer à ces coquins les bonnes nouvelles qui les concernent? Si nous nous approchons en masse, ils tireront sur nous comme sur une bande d'oiseaux; si, au contraire, un seul d'entre nous se charge de la commission, gare à lui! Il ne fait pas bon entrer dans la caverne du tigre.

— Je ne demanderai à personne de m'aider à accomplir mon devoir, répliqua le magistrat avec vivacité. Un constable va conduire le bateau à la rame; pour moi, j'irai sans armes trouver les déportés. Ma mission est une mission de paix et de clémence, et pour la remplir comme je le dois, aucun danger ne m'effrayera. Voyons, Worrall, entrez dans le bateau, et en avant! »

Le constable fit une grimace significative. « Je suis un mauvais rameur, dit-il, et puis ces bushrangers en veulent à ma peau plus encore qu'à celle des autres; s'ils le pouvaient, ils m'écorcheraient vivant..... »

— Ma foi, dit le sergent en riant, si vous allez les trouver, vous leur montrerez une figure terriblement allongée. Allons, si Votre Honneur l'exige, un de nous va l'accompagner dans l'île.

— Non, répondit le magistrat, Worrall est exactement l'homme qu'il me faut. D'ailleurs ses fonctions l'obligent à se mettre de la partie avec moi. »

Le pauvre Worrall accepta le rôle qui lui était imposé avec une répugnance qui n'échappa à personne. « C'est écrit ! dit-il du ton le plus lugubre, mon corps va être percé comme un crible. Oh ! vous ne ririez pas tant, messieurs, si vous étiez à ma place, et si vous saviez comme moi que les bushrangers ne se servent que de balles mâchées ; comme si des balles ordinaires ne suffisaient à gâter la chair d'un chrétien.

— Donnez-moi un bâton, dit le magistrat, et attachez-y quelque chose de blanc, un mouchoir, par exemple : c'est bien. Maintenant, Worrall, hâtons-nous de faire notre devoir. »

Voyant que le visage du constable ne reprenait pas son habituelle sécurité, Crab s'approcha de lui et lui dit : « Pourquoi aussi êtes-vous venu dans cet horrible pays, et pourquoi y restez-vous surtout ? ignorez-vous donc qu'on n'y trouve que des sauvages et des bushrangers ?

— Oh ! murmura Worrall, M. Crab a bien raison ! »

Le bateau, manœuvré par des mains inexpérimentées et irrésolues, semblait voguer à regret. Le malheureux constable soulevait les rames avec tous les ménagements possibles, et de temps en temps regardant du côté de l'île, il faisait un plongeon en avant comme pour éviter une balle. La traversée eût été fort longue, si le magistrat, saisissant le bras du nautonnier, ne l'avait forcé à faire des efforts plus réels.

Les bushrangers ne tardèrent pas à se montrer sur le rivage, rangés en bataille et armés. A mesure que le bateau s'avancait, le magistrat agitait son drapeau d'une main, tandis que de l'autre il tenait déployée la lettre du gouverneur. Nous étions si éloignés du lieu de l'entrevue, que nous ne pûmes entendre les paroles qui furent échangées. »

« Je vais vous raconter moi-même ce qui s'est passé, interrompit le magistrat. J'avoue franchement que ma situation me paraissait désagréable, lorsque chaque coup de rame me rap-

prochait de tous ces bandits désespérés. Je me disais bien que ma démarche était toute conciliante ; mais je comprenais en même temps que ma vie était en leur pouvoir.

Quand je fus à portée de me faire entendre, je communiquai aux bushrangers les offres du gouvernement, et j'accompagnai ma lecture des commentaires les plus appropriés à la situation. Je leur dis que je venais sans armes, me fiant à leur honneur et à leur bonne foi, que je leur conseillais de ne pas prolonger une résistance inutile, que je leur garantisais l'exécution des promesses émanées du gouverneur. Mes discours ne parurent pas causer une grande impression sur les déportés ; plusieurs même, hommes d'une mine farouche, dirigèrent leurs fusils vers moi, en criant : Trahison ! Je ne sais ce qui serait arrivé, si le chef de la bande, le beau jeune Bohémien dont la figure m'intéressa vivement n'avait pris ma défense.

« Aurons-nous tous la vie sauve, demanda le Bohémien, si nous consentons à nous rendre ? »

— Oui, à l'exception de ceux qui ont commis des meurtres.

— Nous sommes tous solidaires, répliqua le chef, et nous ne permettrons pas qu'on choisisse des victimes au milieu de nous.

— Je regrette, dis-je, de ne pouvoir vous promettre un pardon général ; mais je puis vous faire espérer que votre obéissance fléchira la sévérité des juges. »

Le chef secoua la tête avec une expression de figure à la fois triste et résolue.

« Nous ne pouvons accepter vos propositions, monsieur, car nous aimons mieux une balle dans notre poitrine qu'un nœud autour de notre cou. Nous sommes donc décidés à nous défendre jusqu'à la mort. Qu'en dites-vous, camarades ? »

— Oui, point de soumission ! s'écria d'une seule voix la troupe armée. »

Je jugeai que ma situation était sérieuse en face de ces hommes exaspérés. Je songeai donc à me retirer en faisant bonne contenance.

« Vous avez une heure encore pour réfléchir aux offres du gouverneur. Si vous vous décidez à la soumission, élevez une branche d'arbre au bord de l'esfu, et je comprendrai le sens de ce signal. Adieu ; je vous laisse avec la ferme espérance que vous ne repousserez pas les ouvertures pleines de clémence qui vous sont faites. »

Cela dit, je pris la rame entre les mains de mon constable, qui s'était couché au fond du bateau, et je retournai vers mes compagnons, fort satisfait, je l'avoue, d'avoir heureusement échappé à un grave péril. »

« Nous attendîmes, continua M. Moss, que l'heure de trêve se fût écoulée. Les bushrangers, aussitôt après le départ du magistrat, se mirent à travailler avec beaucoup d'activité. Ils traînèrent une grande quantité de branches d'arbres sur le rivage pour en former une sorte de rempart. Ils élevèrent ensuite dans l'air une longue perche feuillue.

« Je crois apercevoir le signal convenu, dit le magistrat. Grâce au ciel ! ces malheureux prennent le parti le plus sage.

— Ne croyez pas cela, répondit le vieux sergent. S'ils ont élevé une redoute, c'est qu'ils n'ont pas l'intention de se soumettre. Ils se jouent de nous avec cette perche ; c'est une feinte : allez ! Prenons bien garde à nous ! »

Le sergent demeura quelques instants pensif, puis il reprit : « Il faut tirer profit de leur stratagème. Si Votre Honneur veut m'en croire, elle verra que je suis un troupier de bon conseil et que je ne connais pas mal les ruses de guerre.

— Je vous croirai volontiers, sergent ; que voulez-vous donc faire ?

— Voici. D'abord vous allez retourner dans le bateau, et cela absolument comme si vous vous empressiez de répondre à leur signal. Quand vous serez certain d'avoir été aperçu, vous reviendrez. Ils croiront que vous avez oublié quelque chose. Alors nous élèverons des pavillons blancs et des branches d'arbres, de manière à les convaincre que nous comptons sur leur soumission.

— Et ensuite ?

— Ensuite, nous allumerons un grand feu comme pour préparer notre repas, annonçant ainsi que nous regardons l'affaire comme terminée.

— Eh bien ! à quoi cela nous servira-t-il ?

— Ne voyez-vous pas qu'avec un grand feu nous aurons beaucoup de fumée, et qu'avec beaucoup de fumée nous pourrions nous dérober à leurs regards, grâce au vent qui souffle de leur côté ; c'est alors qu'un de nos bateaux se dirigera sur l'île en faisant le plus de bruit possible, tandis que l'autre se glissera comme une chauve-souris vers un point sans défense. Le premier bateau sera occupé par vous autres ; nous, nous monterons le second. Les bushrangers seront ainsi pris entre deux feux.

— Ce plan n'est pas mauvais, dit le magistrat ; mais l'essentiel est de faire beaucoup de fumée.

— Soyez tranquille, monsieur ; j'ai appris le tour en Amérique. Je vais produire une fumée à n'y plus voir. »

Aussitôt on ramassa une grande quantité de feuilles mortes et humides qu'on jeta sur des feux allumés de distance en distance sur le rivage. De ces débris s'élança un nuage épais que le vent chassa dans une direction favorable. Nous montâmes alors dans les bateaux ; l'un ramant en pleine fumée, l'autre se glissant obliquement vers l'île.

Quand nous fûmes à portée, une voix nous héla.

« Pourquoi faites-vous tant de fumée ?

— Parce que le bois est humide sur les bords du lac et qu'il brûle difficilement. Nous avons vu votre signal et nous venons recevoir votre soumission.

— Au diable la soumission !... vous êtes bien fous de croire que nous allons nous rendre ainsi pour avoir le plaisir d'être pendus. Mais vous payerez les frais de la méprise. Feu !... »

Nous entendîmes le bruit d'une décharge qui ne nous atteignit pas, parce que nous nous étions tous couchés dans le bateau. Les balles sifflèrent au-dessus de nos têtes. Nous attendîmes en silence que le nuage de fumée se fût dissipé ; puis, quand nous levâmes les yeux, nous reconnûmes avec joie que

les soldats côtoyaient une pointe de terre assez élevée pour les cacher aux bushrangers.

« O lâches assassins ! murmura Worrall, gens pleins de cruauté et de trahison. Ah ! c'est un grand bonheur d'avoir échappé à leurs balles !... »

— Bien, s'écria le magistrat de la Clyde, les soldats abordent l'île. Maintenant il nous faut seconder leurs opérations. Poussons au rivage et attention !... Ne tirez pas mal à propos. Il est important de frapper juste. »

Nous vîmes les soldats se glisser silencieusement vers l'endroit où nos ennemis étaient rassemblés. Les bushrangers, aveuglés par la fumée, étourdis par le bruit que nous faisons, ne soupçonnèrent pas le danger qui les menaçait.

Quand nous vîmes les soldats se lever pour se ranger en bataille, nous nous mîmes à ramer avec force pour arriver à propos. Nous débarquâmes au moment où les déportés, épouvantés par cette double attaque, se défendaient mollement et tiraient au hasard. Nous marchâmes droit à l'ennemi ; les soldats chargèrent à la batonnette.

Alors toute la troupe des brigands se débanda. Le jeune Bohémien parvint à se jeter dans les bois avec un de ses camarades ; mais les autres déportés tombèrent en notre pouvoir. Nous nous crûmes si bien assurés de nous emparer facilement du chef en fuite que nous ne nous occupâmes pas de lui en ce moment, et que nous consacramés toute notre attention aux prisonniers qui furent garrottés avant d'être revenus de leur stupeur. Trois bushrangers avaient été tués dans l'engagement. Plusieurs étaient légèrement blessés.

« Prenez garde au bateau, prenez garde au bateau ! » cria tout à coup le sergent.

Il n'était plus temps. Au moment où nous levions les yeux sur l'objet que notre brave auxiliaire signalait à notre attention, nous vîmes le Bohémien qui s'éloignait du rivage avec son compagnon, tous deux nageant avec une énergie prodigieuse.

Ainsi l'expédition n'atteignait son but qu'à demi ; elle se

trouvait cependant terminée. On dépêcha l'escouade du caporal à la poursuite des fuyards, et le reste de notre troupe reprit le chemin de la Clyde. Lorsque nous apprîmes que vous n'étiez pas arrivé dans votre établissement, nous crûmes que vous aviez été tué par les sauvages ; mais votre ami Crab insista pour qu'on se mit sur-le-champ à votre recherche. Grâce à Dieu, nous sommes bien recompensés de nos fatigues, car vous voici sain et sauf.

Après avoir achevé ce récit, qui m'intéressa vivement, M. Moss s'étendit sur l'herbe pour se livrer au sommeil. Nous l'imitâmes, et la nuit se passa sans aucun événement fâcheux.

Le lendemain nous arrivâmes sur les bords de la Clyde. Je n'essayerai pas de vous décrire l'excès de ma joie lorsque je me retrouvai au milieu de mes enfants. Ma femme et moi nous nous jetâmes à genoux pour remercier la Providence de la protection qu'elle m'avait accordée.

Quand le premier moment de bonheur fut passé, je songeai à mon pauvre cottage qui était en ruines. J'aurais voulu construire une nouvelle maison en pisé, genre de bâtisse qui est peu coûteux, parce qu'il n'exige que peu de main d'œuvre ; mais Crab fit de l'opposition.

« Quoi ! vous voulez encore bâtir dans cette contrée maudite que vous devriez quitter au plus tôt ! Et encore bâtir avec du pisé, c'est-à-dire avec de la boue ! Si vous avez la rage de rester ici, construisez-moi plutôt une belle et solide maison en pierres. A la bonne heure, voilà une habitation de gentleman. »

Ces conseils de Crab me jetèrent dans l'irrésolution. Je me décidai à attendre quelques jours avant de prendre un parti.

Le lendemain, je me trouvais à sept ou huit milles de ma demeure, occupé à poursuivre un troupeau de moutons à ma marque que l'abandon avait déjà rendus sauvages, lorsque j'aperçus, non loin de moi, dans d'épaisses broussailles, un homme armé. Je crus que c'était un pâtre ; mais, à ma grande consternation, je vis cet inconnu s'approcher de moi en dirigeant de mon côté le canon de son mousquet. Quand l'homme

ne se trouva plus qu'à une faible distance, je reconnus ses traits : c'était le chef des bushrangers, le beau jeune Bohémien.

Avant que j'eusse pu relever mon fusil, que j'avais laissé à terre, il me mit en joue en m'ordonnant de déposer les armes. Je me décidai à le faire en voyant que mon adversaire était triste et abattu. Ses vêtements grossiers et en désordre, sa barbe épaisse, lui donnaient un certain air de férocité tempérée toutefois par un secret découragement. Je plaçai mon fusil sur le gazon, en invitant le Bohémien à imiter mon exemple.

« Qui êtes-vous, dis-je, et que me voulez-vous ?

— J'ai les mêmes questions à vous adresser, répondit-il; qui êtes-vous vous-même ?

— Quelqu'un qui ne songe point à vous nuire, lors même que vous seriez l'homme auquel vous ressemblez.

— Qui croyez-vous donc que je suis ?

— Je pense que vous venez de faire une longue excursion dans les bois. Mais, peu importe, je n'ai aucune envie de me mêler de vos affaires si vous consentez à ne pas vous mêler des miennes. »

A ces mots, il se rapprocha de moi.

« Je vois, dit-il, que vous n'êtes pas un soldat et que je puis me confier à vous.

— N'approchez pas davantage, car je ne vous dissimule pas que je ne puis partager votre confiance. Moi, je ne cache pas mon nom, je m'appelle William Thornley, et mon établissement est non loin d'ici, sur les bords de la Clyde. Me direz-vous, à votre tour, quel est votre nom et où est votre habitation ?

— Qui je suis ?... Oh ! cela n'est pas facile à dire. Mais je vais vous donner la preuve que vous n'avez rien à craindre avec moi. »

Il abandonna son fusil dans l'herbe et vint s'asseoir à mon côté, de telle manière que je me trouvais entre son arme et lui.

« Eh bien, M. Thornley, me dit-il ensuite, cela vous suffit-il ?

Vous le voyez, je suis entièrement désarmé. Consentirez-vous, maintenant, à m'écouter ? J'ai un secret qui me pèse sur le cœur, et je ne connais personne dans ce monde à qui je puisse le confier. »

Comme j'hésitais, il reprit d'une voix légèrement émue :

« Je connais votre caractère, monsieur Thornley, je sais que vous n'avez jamais été cruel pour les hommes du gouvernement comme les autres colons ne le sont que trop souvent. Il faut que je me fie à quelqu'un. Êtes-vous disposé à m'entendre ? »

Cette prière, qui m'était adressée en un tel lieu, me causa quelque attendrissement. Aucun bruit ne troublait le majestueux silence de la solitude où nous nous trouvions. A nos pieds coulait la Clyde, dont nous n'étions séparés que par un précipice profond. A quelque distance, s'élevaient, semblables à des flots, une série de collines onduleuses et arides. Dans le lointain, une montagne couverte de neige se dressait comme pour former le fond du paysage.

J'avais si souvent entendu parler de la déloyauté des bushrangers et l'homme qui me parlait avait montré tant de hardiesse à la tête de la bande qu'il commandait sur les bords du grand lac, que je ne pouvais prendre sur moi d'être complètement rassuré. Le Bohémien remarqua mon inquiétude et ma préoccupation.

« Que puis-je faire de plus que ce que j'ai fait, dit-il, pour vous convaincre que mes intentions sont pacifiques ? Oh ! quand vous saurez le but que je poursuis, vous verrez que je ne songe pas à mal faire.

— Eh bien, quel est votre but ? Ne faisiez-vous pas partie de la dernière bande de bushrangers qui a ravagé le pays ?

— Oui, j'en fais partie. Bien plus, j'en suis ou plutôt j'en étais le chef. C'est moi qui ai conçu le plan d'évasion à l'aide duquel nous avons fui de Maquarie-Harbour ; c'est moi qui ai été le lien de tous les condamnés, moi qui leur ai fait comprendre leurs forces et qui leur ai montré l'usage qu'ils en pouvaient faire. Mais ce n'est pas là ce que j'ai à vous révéler.

Je veux que vous me connaissiez jusqu'au fond de l'âme, car j'ai une grâce, une bien grande grâce à vous demander. Si je ne puis l'obtenir de vous à aucun autre prix, je suis prêt à vous dire : Conduisez-moi à Hobart-Town, et que la capture du Bohémien, de ce Bohémien dont le nom inspire l'épouvante aux misérables qui le poursuivent sans relâche, soit le prix de la grâce que j'implore.

— Parlez ! Si ce que vous désirez de moi ne répugne pas à la conscience d'un honnête homme, je vous promets d'avance de vous satisfaire.

— Vous le promettez et vous ne savez pas de quoi il s'agit. Ecoutez donc : J'habite depuis dix ans la colonie, où je suis condamné à vie. Ah ! mieux vaudrait tuer un homme que de le condamner à tant de misères. Mais laissons cela. Peu après mon arrivée sur la terre de Van Diémen, on me remit à un très-bon maître. Il n'y avait encore dans ce temps-là qu'un très-petit nombre de colons, et on n'avait exploré qu'une très-petite partie de l'île. Comme je ne manquais pas d'adresse et que j'étais propre à différents métiers, je fis des profits qui me mirent bientôt en état d'acheter ma liberté, selon les anciennes conditions, c'est-à-dire en donnant à mon maître une somme fixe de sept schellings à la fin de chaque semaine. Cet usage n'est plus en pratique aujourd'hui ; mais plusieurs des hommes qui occupent les bonnes positions de la colonie n'ont pas eu autrefois d'autres moyens de recouvrer leur liberté. Cependant j'avais beau travailler, je n'en étais pas moins *prisonnier du gouvernement*, et cette idée m'inquiétait ; car un caprice de mon maître pouvait me faire perdre ma licence. Ce fut à cette époque que je fis la connaissance d'une jeune femme que j'épousai ; ce fut aussi alors que je sentis avec le plus d'amertume le joug de l'esclavage et la dure loi qui m'exposait à retomber d'un seul coup au fond de l'abîme d'où j'avais eu tant de peine à sortir. Que vous dirai-je ? après trois années de luttés et d'angoisses, je fis une tentative pour me cacher à bord d'un vaisseau qui était en partance pour l'Angleterre. Mon plan d'évasion fut, je l'avoue, insensé ; mais

que ne tenterait pas un esclave qui brûle de redevenir libre ?

— Pourquoi aviez-vous été exilé de votre pays, de ce pays où vous désiriez tant retourner ?

— Pourquoi, monsieur ; si je vous le dis, vous n'ajouterez peut-être pas foi à mes paroles, car tout coupable en appelle toujours, je le sais, à son innocence. Eh bien, je fus condamné parce qu'une bande de braconniers, dont je faisais partie, dans l'Herefordshire, tua un garde-forestier.

— Et vous avez été jugé comme meurtrier ?

— Oui, moi avec deux autres. L'un fut pendu ; quant à nous, on nous envoya à Hobart-Town pour la vie!... Je re-prends mon récit. Quand on nous découvrit sur le vaisseau, ma femme et moi, on nous reconduisit aussitôt à terre. Quoique les tentatives d'évasion soient ordinairement punies de mort, on se borna à me mettre aux fers et à me forcer à travailler pour le gouvernement. Le colonel Davey était gouverneur à cette époque-là. Le mauvais succès de mon premier dessein de fuite ne put me faire renoncer à mes projets. Je saisis la première occasion qui se présenta pour me soustraire de nouveau aux rigueurs de ma condition. Je fus encore assez malheureux pour être surpris avant d'avoir pu gagner les bois. Cette fois on me condamna aux travaux de Macquarie-Harbour.

— Je regrette de vous interrompre, mais je ne comprends pas la relation qui existe entre ce récit de vos malheurs et la prière que vous m'avez adressée. Il faut vous hâter, car le soleil baisse déjà à l'horizon.

— Vous allez voir. Ma femme m'avait donné un enfant, un enfant qui a maintenant sept ans, monsieur Thornley, et que j'aime de toutes les forces de mon âme. Quand je fus condamné aux travaux de Macquarie-Harbour, je me serais à coup sûr donné la mort, si je n'avais été arrêté par la crainte de laisser mon innocente petite fille orpheline, privée de sa mère, qui avait récemment succombé sous le poids de ses chagrins, et de son père, méprisé par les hommes. Non, me dis-je, il faut me conserver dans ce monde pour le salut de cette pauvre inno-

cente. Je me décidai donc à vivre ; mais je formai en même temps la résolution de fuir n'importe à quel prix. Un jour, qu'on nous avait conduits dans un lieu où se faisait un abatis d'arbres, nous trouvâmes l'occasion favorable pour nous échapper. Nous nous défilâmes de deux sentinelles qui nous surveillaient, nous garrottâmes deux inspecteurs qui se trouvaient là, et nous nous en allâmes dans les bois, après avoir brisé, non sans de grandes difficultés, les chaînes qui ralentissaient notre marche. Nous étions quatorze déportés au moment de l'évasion.

— Arrivez à l'objet de votre demande.

— Ne me comprenez-vous pas maintenant ? A l'aide d'un déguisement et au péril de ma vie je me suis introduit, pendant la nuit, dans la ville où j'ai revu ma petite fille, je l'ai embrassée ; elle m'a souri. Ah ! monsieur, si vous êtes père, soyez bon et ayez pitié de moi. Promettez-moi que vous prendrez soin de mon enfant ; je ne vous demande pas de vous en charger, mais d'être son protecteur. Qu'elle sache, l'infortunée créature, que dans l'immensité de ce monde il se trouve un être de qui elle pourra attendre, au besoin, un secours ou au moins de la bienveillance et de la sympathie. Voilà ce que je désire, voilà ce que j'implore à genoux. Voyez si le bushranger chassé, poursuivi, traqué comme une bête fauve, ne mérite pas qu'une âme charitable lui donne cette preuve de compassion. »

La figure de ce malheureux père avait pris une expression de désespoir telle que je me sentis profondément attendri. Il est impossible d'exprimer les sentiments d'abnégation, de sacrifice, de renoncement à toutes les choses de ce monde qui brillaient dans ses yeux.

« J'aurai soin d'elle, lui dis-je après un moment d'hésitation ; mais cela à la condition que vos mains ne répandront plus jamais le sang des hommes.

— C'est assez, répondit le jeune Bohémien, c'est plus que je n'osais attendre de votre commisération. Je vous remercie du fond de mon cœur, monsieur Thornley. Mais, qu'entends-je !

voici un homme à cheval suivi d'autres hommes à pied. Ah ! ce sont mes éternels ennemis ! »

Le bushranger achevait de prononcer ces paroles, lorsque le cavalier s'avança rapidement sur nous. Les hommes à pied le suivaient d'un pas régulier ; c'était une troupe de soldats. Le Bohémien courut afin de prendre son fusil, mais il fit un faux pas et tomba. Le constable se précipita sur lui.

« Rendez-vous, misérable, ou je vous fais sauter le crâne ! »

Le jeune déporté, saisissant la bride, fit cabrer le cheval et désarçonna le cavalier. Celui-ci, cependant, qui était un homme vigoureux, étreignit le Bohémien dans ses bras. Une lutte acharnée s'ensuivit.

« Venez, venez, s'écriait le constable, et nous le prendrons vivant. »

Les soldats accoururent ; mais le jeune homme s'étant dégagé par un effort violent, entraîna son antagoniste sur le bord du précipice qui se trouvait non loin de là.

« Au secours ! s'écria le constable épouvanté, au secours ! »

Il était trop tard. Au moment où la troupe arriva ; au moment où les soldats touchaient déjà les habits de leur chef, le Bohémien le renversa et se précipita dans l'abîme avec lui. Les deux corps tourbillonnèrent dans l'air pendant quelques secondes, puis disparurent dans la rivière.

Nous restâmes quelques instants, les soldats et moi, sur le bord du précipice. A la fin, le sergent, qui avait reçu l'ordre de s'emparer du Bohémien mort ou vif, voulut remplir son devoir. Nous prîmes un détour qui conduisait sur la rive de la Clyde, en suivant une pente assez douce. Quand nous fûmes arrivés au lieu de la chute, nous trouvâmes le courant obstrué d'une grande quantité de bois charrié par les eaux. Nous nous mîmes à la recherche et nous ne tardâmes pas à apercevoir les deux cadavres ; ils étaient horriblement mutilés.

On fouilla les morts. Dans la poche du Bohémien on trouva un certain nombre de billets de banque d'une livre et des objets qui ne pouvaient fournir aucun renseignement sur son

individualité. On allait abandonner les recherches, lorsqu'on découvrit dans la doublure de son habit un paquet de toile renfermant une montre d'or, une chaîne et des cachets; on reconnut en outre la présence de plusieurs papiers.

Songeant à la petite fille du malheureux bushranger, et soupçonnant que ces documents pouvaient l'intéresser, j'insistai auprès du sergent pour qu'il n'ouvrit pas le paquet, et pour qu'il le remit tel qu'il le trouvait au magistrat. « Il est possible aussi, dis-je, que ces papiers renferment le vrai nom du Bohémien, car les déportés sont condamnés en Angleterre sous un autre nom que le leur, afin de faire perdre leur trace. »

Mes bonnes intentions ne furent pas bien comprises; car le sergent, me regardant de travers, me dit : « Ah ça, de quoi vous mêlez-vous ? Au fait, vous étiez en conversation avec ce bandit lorsque nous sommes arrivés; seriez-vous un de ses complices ? Steadman, emparez-vous de cet homme ! »

On me garrotta les pieds et les mains, on m'attacha sur le cheval du constable, et on se dirigea ensuite vers l'habitation du magistrat de la Clyde.

Deux heures plus tard, nous nous trouvions devant le juge, qui ordonna aussitôt de me mettre en liberté. Quand on lui rendit les objets trouvés sur le jeune Bohémien, je signalai à son attention la liasse de papiers. J'étais bien résolu à ne pas oublier la promesse que j'avais faite à un père, de veiller sur son enfant.

Après avoir pris un peu de repos, je retournai à mon établissement, l'esprit encore profondément occupé des scènes tragiques auxquelles je venais d'assister.

D. C. (*Journal of an Emigrant.*)

Mœurs d'Orient.

LES

JANISSAIRES ET LE SULTAN MAHMOUD.

I

Telle est l'influence de cet esprit de rénovation, particulier à notre époque, qu'il se communique jusqu'à des peuples qui avaient toujours vécu d'une vie exclusive et séparée. C'est ainsi que le vieil Orient, secouant son immobilité, vient de prime abord se mettre sur les rangs, et réclamer sa part de la civilisation européenne.

Toutefois ce renouvellement subit d'une antique société ne pouvait s'accomplir que par l'initiative énergique d'une volonté, assez puissante pour briser les obstacles, et communiquer à une masse longtemps inerte l'impulsion nécessaire. Par malheur, ces créations spontanées, émanées de l'homme, demeurent souvent comme lui, incomplètes et précaires. En sera-t-il ainsi de la transformation actuelle de l'empire ottoman, et l'œuvre si laborieusement commencée par Mahmoud (1) amènera-t-elle sa régénération, ou bien sa chute définitive?... Sans rien préjuger sur cette question d'avenir, il est permis néanmoins d'affirmer que ce prince, en détruisant beau-

(1) Les bornes de cet essai nous interdisent de parler ici de Méhémet-Ali, dont l'action non moins puissante se prolonge encore de nos jours. Despote rusé et novateur égoïste, mais homme supérieur, il a su arriver à des résultats positifs, et certainement plus réels que le sultan, son rival et son maître.

coup, ne sut rien remplacer, et que de son entreprise, plus audacieuse qu'intelligente, il n'est encore résulté pour son peuple qu'un sentiment profond d'abaissement, avec la perte de cette confiance fataliste, de cette mâle énergie qui pouvait être encore une source de force et de puissance; écueil inévitable, peut-être, des réformes tardives et précipitées(1)... Du reste, il est juste de le rappeler, Mahmoud, élevé comme ses prédécesseurs dans la séclusion du sérail, Mahmoud qui ne quitta jamais son pays natal et ne connut aucun des idiomes de l'Europe, ne put, par cela même, apprécier de la civilisation que ses ressources matérielles. Aussi, durant la plus grande partie de son règne, gouverna-t-il conformément aux anciennes traditions, et seulement quand le triomphe de l'insurrection grecque, et l'issue désastreuse de sa dernière guerre contre les Russes, l'eurent convaincu de la faiblesse radicale de la monarchie ottomane, alors seulement, disons-nous, au lieu de se raidir contre la civilisation, il résolut de s'en approprier les ressources, et entreprit, déjà dans la maturité de l'âge, la tâche difficile à laquelle il consacra le reste de sa vie.

Sous l'empire de cette pensée exclusive, les premières vues du sultan durent se porter vers une réorganisation complète de l'armée existante. Mais ici se présentait, dès l'abord, un obstacle sérieux, le seul sérieux peut-être, la puissance d'une antique milice, vaste aristocratie militaire qui, longtemps appui de l'état, en était devenue le pouvoir prépondérant et dominateur. L'exemple des règnes précédents avait suffisamment prouvé que les janissaires ne se soumettraient jamais volontairement à une réforme même partielle de leur institution, qui, d'ailleurs, tenait par de nombreux rapports à l'ensemble entier de l'ordre établi, de telle sorte que leur suppression devait nécessairement précéder tout essai quelconque de changement fondamental. Il y a plus, la seule

(1) On a dit que Mahmoud aimait à s'entendre comparer à Pierre le Grand de Russie.

existence des janissaires, habitués qu'ils étaient à disposer en maîtres de l'empire, constituait déjà un danger permanent pour les souverains ottomans, et Mahmoud lui-même, porté au trône par une insurrection, ne pouvait oublier les scènes sanglantes qui avaient signalé son avènement. Aussi, en dehors même de ses projets de réforme, prit-il dès le principe l'immuable résolution de se mettre lui et ses successeurs à l'abri de ce péril incessant, résolution longtemps secrète qu'il sut enfin accomplir avec la sauvage énergie qui tenait à son caractère, et cette ruse patiente propre aux natures de l'Orient.

Mais avant de passer au récit des faits, il convient d'entrer dans quelques détails sur l'origine même et la constitution intime du corps des janissaires.

Dans l'origine de l'islamisme, à l'époque où ses premiers sectateurs propageaient le Koran, non par la persuasion, mais par la force des armes, les musulmans, sans exception, étaient tous soldats, et, à leur exemple, les peuplades à demi sauvages, converties spontanément à la foi nouvelle, marchaient en masse à l'accomplissement de cette œuvre de sang et de conquête. Mais, plus tard, lorsque les califes, devenus protecteurs des arts et des lettres, régnèrent paisiblement dans Bagdad (1), la cité opulente, ils songèrent, dans l'intérêt de leur sûreté, à s'entourer d'une garde, et cette garde, recrutée exclusivement parmi les populations encore barbares de la Turcomanie, ne tarda point à assumer sur ses maîtres mêmes une domination absolue, préparant ainsi la voie au futur démembrement de l'empire. Ces premières tentatives d'organisation eurent lieu sous le calife Motassem, vers l'année 830.

Après qu'Osman, ou Othman, eut fondé sur la ruine des dynasties seldjoucides la monarchie qui devait porter son nom, les sultans (2), ses successeurs immédiats, engagés

(1) Bagdad fut fondée en 764 par le calife Abou Giafar, surnommé Al Mansor, ou le Victorieux.

(2) Rigoureusement parlant, ce n'est que depuis Bajazet I^{er} que les sou-

dans des luttes incessantes avec les forces byzantines, sentirent la nécessité de renforcer leurs institutions militaires, et de raviver en même temps le fanatisme antique, en attachant, comme autrefois le Prophète, le caractère de *guerre sainte* à toute entreprise contre les infidèles.

Déjà du temps d'Orkhan (1326-1359) il existait chez les Turcs une troupe permanente de guerriers à cheval, connus dès lors sous le nom de *spahis* (*sipahi*, cavalier). Quant au service de l'infanterie, la race turcomane, cette race toute équestre, y étant peu propre, Orkhan, mécontent d'ailleurs de la turbulence des *piades* (1) ou *yayas* (piétons), premier essai d'une milice régulière, résolut, d'après le conseil d'*Alaeddin* (2), son vizir, de procéder à l'organisation d'un corps de fantassins d'élite dévoués à sa personne, et à cet effet, composé uniquement de jeunes esclaves chrétiens, convertis à l'islamisme : ce corps, qu'il soumit au joug d'une sévère discipline, fut appelé *yeni-tcheri*, ou milice nouvelle.

Un scheikh, nommé Hadji-Bektach, vénéré dans tout l'Orient pour sa sainteté, la bénit solennellement, en étendant sur la tête des principaux chefs, prosternés à ses pieds, un pan de sa robe de laine blanche, et lui prédisant de brillantes destinées. Aussi ce personnage fut-il dès lors considéré comme le protecteur et le patron des janissaires, dont les officiers, en commémoration de cette circonstance, ont toujours porté un morceau d'étoffe fixé par derrière à leur turban, ou plutôt à la coiffure en feutre blanc, signe distinctif de leur corporation. En même temps un ordre particulier de derviches, ou derviches *bektachis*, fondé par ce scheikh, fut annexé à la

verains ottomans adoptèrent le titre de sultans. Ils ne prenaient auparavant que celui d'émirs.

(1) Les *piades* ou *piétons* furent par la suite investis de terres ou de fiefs, à la charge seulement de réparer les routes et de les rendre accessibles aux mouvements des armées. De là, dans notre système militaire, les *pionniers* dont le nom même appartient à l'ancienne organisation turque.

(2) Alaeddin, le premier des grands vizirs ottomans, était frère d'Orkhan.

milice des janissaires, et y demeura constamment attaché, comptant dans la 99^e compagnie de leur corps (1). Ces religieux les suivaient à la guerre, priaient pour le succès de leurs armes, et enflammaient leur courage par de pieuses descriptions des joies du paradis, leur répétant sans cesse ce passage du Koran : « Le guerrier qui périt sur le champ de bataille ne meurt point, il vit éternellement, nourri des mains du grand Allah lui-même. » Plus tard dans Stamboul, aux revues et dans les grandes occasions, huit derviches bektachis marchaient constamment, les mains croisées sur la poitrine, devant le cheval du yanitchar-aga (chef suprême des janissaires), le plus ancien murmurant sans interruption ces mots : *Kerim-allah* (Dieu miséricordieux), et les autres répétant en chœur après lui, *hou* (il, lui), l'une des quatre-vingt-dix-neuf épithètes attachées au nom d'Allah.

La coutume primitive de n'admettre dans le corps des janissaires que de jeunes chrétiens se maintint pendant plus de deux siècles. On les choisissait soit parmi les prisonniers de guerre, soit ensuite parmi les natifs des provinces conquises. Quant à leur conversion à l'islamisme, quoique rigoureusement exigée, elle s'opérait rarement par contrainte, et souvent les parents, tout chrétiens qu'ils étaient, tenaient à honneur d'y faire recevoir un de leurs fils (2), s'assurant par là à eux-mêmes une protection efficace.

Mais sous Soliman II (1520-1566), cette milice s'étant considérablement accrue, reçut une organisation nouvelle. A partir de cette époque, l'on cessa peu à peu d'y recevoir des chrétiens, et par la suite, elle s'est principalement recrutée dans les familles et parmi les fils mêmes des janissaires, car,

(1) L'on peut dire que cette milice tout entière formait, dans le principe au moins, une sorte d'ordre militaire ou de confraternité guerrière. Peut-être est-ce même aux chevaliers de Rhodes, adversaires constants des Turcs, qu'Orkhan emprunta la première idée de son institution du janissariat.

(2) Les plus jeunes étaient placés dans une compagnie séparée nommée des *adjami-oglan*, où ils recevaient une éducation à la fois religieuse et militaire.

quoique dans l'origine on leur eût imposé l'obligation du célibat, cette loi cessa bientôt d'être observée. Aussi, lors de l'admission d'un membre nouveau, six janissaires devaient-ils se porter garants de la parenté du postulant avec l'un des leurs, mort dans le service. Ces recrues étaient désignées par l'appellation de *koul oglan* (fils d'esclaves), appellation toute honorifique, d'après la coutume de Turquie, où le titre d'*esclave du sultan* est adopté volontairement par tous les fonctionnaires, et principalement par les hommes de guerre. Citons encore pour preuve de la haute considération accordée aux janissaires, l'exemple rapporté par l'historien Essad-Effendi, d'un riche négociant de Stamboul, qui, après avoir fait don à l'État d'une somme de 160,000 sequins, sollicita comme récompense unique l'admission dans leurs rangs de l'aîné de ses fils, faveur qu'il ne put néanmoins obtenir (1). Vers la fin, cependant, la sévérité à cet égard s'était relâchée à tel point, que des vagabonds, des malfaiteurs mêmes se faisaient facilement inscrire parmi les janissaires, comme moyen assuré d'échapper à toute recherche ultérieure.

Le cérémonial usité dans ces admissions était fort simple. Après la prière du soir, un officier conduisait le récipiendaire au quartier occupé par sa troupe. Là, on le revêtait de la robe et du bonnet d'ordonnance, puis, par manière d'avertissement salutaire, l'on administrait sous ses yeux la bastonnade à tous ceux qui dans la journée s'étaient rendus coupables de quelque méfait. En temps de guerre, ces réceptions, qui se passaient dans l'enceinte même du camp, avaient un caractère plus solennel. Dans ces occasions, et en présence de l'aga des janissaires, un fonctionnaire d'un rang supérieur, le *tchaouch-bachi* (2), prenait d'une main le conscrit par l'oreille, et de l'autre lui appliquait sur la nuque quelques coups vigoureux, détail qui rappelle involontairement l'un des rites usités dans notre ancienne chevalerie.

(1) Ceci se passait sous le règne de Sélim I^{er}.

(2) Sorte d'intendant de police.

La force numérique du corps des janissaires ne fut jamais limitée d'une manière absolue. Au temps de Mahomet II, ils n'étaient encore que 12,000, et ce conquérant, en reconnaissance de leurs exploits pendant le siège de Constantinople, les avait honorés du surnom de *kilidje* (sabre) de l'empire. Sous Soliman II, leur nombre s'élevait déjà à 40,000, et dans la suite s'accrut jusqu'à 200,000 et au delà, malgré les efforts de plusieurs sultans, qui tentèrent en vain de les affaiblir. Il est impossible de préciser leur force pendant les quatre derniers règnes, car telle était déjà dans ces temps l'extrême incurie de l'administration turque, qu'aux jours de paiement de solde, lequel se faisait sur présentation de cartes nominatives, le nombre de ces titres était toujours triple de celui des hommes effectifs, et comme l'on ne rayait jamais des listes les individus morts ou tués à la guerre, il en résultait des dilapidations excessives et d'énormes bénéfices au profit des fonctionnaires préposés à cette répartition.

Pour ce qui était des armes et des objets d'équipement, l'état, conformément aux anciens statuts, ne les délivrant jamais que pour le nombre primitif de 12,000 hommes, la plupart des janissaires étaient forcés de se monter complètement à leurs frais, d'où résultait dans leur tenue une apparence souvent bizarre et grotesque. Le gouvernement turc ne montrait pas plus de sollicitude à l'endroit de l'entretien et de la nourriture du soldat. Une fois en campagne, les armées ottomanes devaient vivre aux dépens du pays qu'elles occupaient, et bien qu'en temps de paix l'on fit, et cela aux janissaires seuls, quelques rares distributions, elles étaient tellement insuffisantes, que presque tous pour exister se voyaient forcés de s'adonner à diverses professions, et à peine la centième partie d'entre eux se vouaient-ils exclusivement au service militaire. Aussi la plupart des bateliers, des boulangers, des cordonniers, etc., de Stamboul, comptaient-ils sur les rôles de l'*odjak* (nom collectif de cette milice), circonstance qui expliquerait son étroite union avec la population inférieure de la capitale. Enfin, un règlement particulier dé-

fendant aux militaires de se montrer en armes dans l'intérieur de la ville, les janissaires répandus dans les nombreux *koulouks* ou corps de garde de Constantinople, en faisaient le service un simple bâton à la main, particularité qu'après tout ils considéraient comme une sorte de privilège et une marque spéciale de leur dignité. Néanmoins, il leur arrivait souvent de contrevenir à cette disposition, et il en résultait que dans leurs rixes fréquentes avec les autres corps de l'armée (principalement les *kaliondjis*, ou soldats de la marine, non moins turbulents qu'eux-mêmes), le sang coulait presque toujours, à tel point que les rues de Stamboul présentaient alors le spectacle de luttes acharnées qui duraient des journées entières, et ne se terminaient d'ordinaire que par la lassitude respective des combattants. Pendant ce temps, les habitants, familiarisés avec ces scènes de carnage, demeuraient chez eux fort tranquilles, et quant au gouvernement, il paraissait s'en inquiéter moins encore, et peut-être même voyait-il avec une sorte de satisfaction ces hordes indisciplinées s'entre-détruire ainsi les unes les autres.

La première révolte des janissaires remonte au temps de Mahomet II (1444), lorsque ce prince, âgé seulement de seize ans, se vit momentanément à la tête de l'empire, par suite de l'abdication d'Amurat son père, lequel, du reste, ne tarda point, à l'occasion de cette révolte même, à reprendre un pouvoir dont il se disait fatigué (1). Plus tard, et pendant l'une des guerres de Mahomet contre les émirs de Karaman, les janissaires se mutinèrent de nouveau, mais le sultan, parvenu à cette époque à la plénitude de l'âge et de la puissance, sut bientôt les réprimer et les punir. Sous ses premiers successeurs, doués d'un caractère belliqueux et énergique, les janissaires purent être maintenus dans une sorte de soumission inquiète ; mais, ensuite, l'esprit de licence et d'insu-

(1) On a supposé, peut-être gratuitement, qu'Amurat lui-même pouvait avoir en secret fomenté cette sédition, pour se donner le prétexte de revenir sur son abdication, qui, comme l'on sait, était déjà la seconde.

bordination prévalut de plus en plus parmi eux. Dans le principe, leurs fréquentes émeutes n'avaient eu pour but que de s'assurer certains avantages, et surtout des distributions pécuniaires; mais c'est à partir du règne de Sélim I^{er} qu'elles commencèrent à prendre un caractère véritablement politique. Depuis lors, et toutes les fois qu'ils croyaient avoir à se plaindre d'un ou de plusieurs des grands fonctionnaires de l'état, leur mécontentement se manifestait d'abord soit par des murmures, soit par des placards injurieux affichés sur les murs et les édifices publics de la capitale. Ces premiers symptômes ne tardaient pas à se changer en révolte ouverte, dont le résultat était toujours de forcer le sultan à destituer ses conseillers, ou même à les sacrifier aux rebelles. Plus d'une fois, la Porte se vit contrainte d'entreprendre une guerre extérieure uniquement pour occuper l'humeur inquiète des janissaires, ou bien de consentir à une paix précipitée, et cela seulement parce que cette milice, lasse des privations d'une campagne prolongée, avait hâte de rentrer dans ses foyers. C'est ainsi que sous Sélim II (1569), dans une guerre contre les Russes, un nombre considérable de janissaires se trouvant employés, les uns au siège de la ville d'Astrakhan, et les autres au creusement d'un canal qui devait joindre le Don avec le Volga, le khan de Crimée, Devlet-Gheray, pressé de se débarrasser de la présence des troupes turques, qui menaçaient son indépendance, imagina d'exciter le mécontentement des janissaires par des suggestions relatives aux fatigues qu'ils avaient à subir, et à la difficulté de supporter le jeûne du ramazan pendant les longs jours d'un été du Nord. Ces menées réussirent. Les janissaires commencèrent à murmurer, et déclarant hautement que le climat des giaours ne valait rien pour des fidèles croyants, ils abandonnèrent les travaux et furent s'embarquer à Azow; mais assaillis par une violente tempête, une partie seulement d'entre eux put atteindre le port de Constantinople.

Les nombreuses insurrections de cette milice, toujours commencées au nom de la religion, et sous l'invocation de

Hadji-Bektach, coûtèrent la vie à cinq sultans, et à plusieurs autres la couronne avec la liberté. Elles étaient inévitablement accompagnées d'incendies; incendies qui presque toujours réduisaient en cendres les plus beaux quartiers de Stamboul. Pendant le règne d'Achmet III, qui dura vingt-huit années, il y eut de compte fait à Constantinople cent quarante grands incendies, lesquels nécessitèrent jusqu'à six fois la reconstruction presque entière de la capitale.

De toutes ces révolutions, la plus mémorable, sans contredit, s'accomplit sous Osman II (1622). Ce jeune prince, dont les talents précoces semblaient promettre un règne brillant à la Turquie, poussé, dit-on, par les conseils de son instituteur, nommé Khodja-Omer, conçut le premier le hardi dessein de réformer complètement le système militaire de son empire. Pour cela, et sous prétexte d'un pieux voyage à la Mecque, il comptait se rendre en Syrie, y rassembler une armée dévouée, et en imposer ainsi aux janissaires mécontents. Mais eux, prévenus à temps, prirent les armes, et secondés par le corps des spahis, assiégèrent dans son palais l'infortuné monarque, qui, promptement découvert dans l'asile où il se cachait, fut entraîné par les insurgés, abreuvé d'outrages, et ensuite étranglé sans pitié. Cependant Mourad (Amurat) IV, qui lui succéda après la déposition de l'imbécile Mustapha, parvint, à force de rigueurs, à réduire à l'obéissance les janissaires mutinés. Il détruisit et voua à un éternel anathème la 64^e compagnie de leur corps, dont faisait partie le sacrilège qui avait osé porter les mains sur la personne de son souverain, anathème depuis lors périodiquement rappelé par une cérémonie solennelle d'expiation.

Observons à ce propos, que les janissaires, après chacune de leurs rébellions, ne manquaient jamais, par l'organe d'une députation expresse, de solliciter le pardon de leur maître, agissant ainsi envers lui comme autrefois Charles-Quint à l'égard du pontife romain. La coutume, en pareille circonstance, était de présenter au sultan, sur un plat d'argent, le pain et le sel, accompagnés d'un sabre et d'un exemplaire du Koran,

après quoi les députés, la main sur le livre sacré, juraient de nouveau fidélité au monarque, cérémonial d'autant plus remarquable, qu'en général le serment est tout à fait inusité en Turquie. Habituellement le *selam*, ou hommage rendu au Grand Seigneur par les janissaires assemblés, consistait à incliner en sa présence la tête sur l'épaule gauche, assurance tacite que ces têtes dévouées étaient toujours prêtes à tomber au moindre signe du commandeur des croyants.

Néanmoins, la fermeté parfois sanguinaire de Mourad ne trouva point d'imitateurs, et l'on vit même ses lâches successeurs, à leur avènement au trône, et à l'exemple des empereurs de Rome dégénérée, se concilier chaque fois par des dons considérables la faveur de ces prétoriens nouveaux, usage fatal dont l'origine remonte déjà au règne de Bajazet II, à la fin du quatorzième siècle.

De plus, et comme marque spéciale de confiance, les sultans étaient censés s'en remettre aux janissaires de la garde de leur personne et de leurs familles. Aussi, lors du décès d'un membre quelconque de la dynastie impériale, l'usage était-il de mander un des chefs supérieurs de cette milice, le *kout-kias* (intendant général), et de lui montrer officiellement le corps du prince défunt pour constater de la sorte qu'il n'avait point péri de mort violente.

Une autre preuve de l'omnipotence des janissaires, était la coutume invariablement observée par chaque sultan, à son avènement au trône, de se faire inscrire comme simple soldat dans la première division (1) de ce corps (2); puis, quand venait le temps de leur payer la solde, le Grand Seigneur ne manquait jamais de se rendre incognito et comme par hasard devant la caserne de sa division, où l'*oda-bachi* (payeur) lui apportait respectueusement sa quote part de cette solde. Le

(1) Le corps entier des janissaires était partagé en quatre divisions ainsi nommées : *Djemat*, *boulouk*, *seymen* et *adjam-oglan*.

(2) Les khans de Crimée, pour s'assurer de la faveur de cette milice, avaient soin, eux aussi, en arrivant au pouvoir, de se faire immatriculer dans leurs rangs.

sultan acceptait la somme, y ajoutait quelques poignées de sequins, et distribuait le tout aux janissaires de service. Ajoutons que, par suite d'une coutume analogue et qui date du règne de Soliman I^{er}, chaque fois que le sultan, par une circonstance quelconque, devait passer devant le quartier des janissaires, un de leurs officiers venait à sa rencontre et lui présentait dans un vase magnifique un sorbet préparé avec soin dans le sérail même. Le monarque s'arrêtait, goûtait de cette liqueur et rendait aussitôt le vase, rempli préalablement de pièces d'or, usages qu'adoptèrent, à son exemple, les grands de l'empire, et qui finit par se changer en un impôt réel. Par ces moyens et par d'autres encore, les janissaires retiraient chaque année du trésor des sommes considérables. Enfin, tous les droits, même honorifiques de cette milice étaient respectés à tel point, qu'en 1743, pendant les fêtes du bayram, la corporation des *djebedji* ou gardiens des armes de la couronne, s'étant permis par erreur de précéder l'*odjak* dans le cérémonial usité en cette occasion de baiser la robe du sultan, Mahmoud I^{er} ordonna la décapitation immédiate du maître des cérémonies (1), afin que les janissaires, en défilant, pussent passer devant le cadavre de ce fonctionnaire, coupable d'avoir laissé un instant porter atteinte à leurs privilèges (2).

Tant de puissance devait entraîner des abus. Aussi, la population de Constantinople, on le croira sans peine, était-elle exposée, de la part des janissaires, à des vexations de tout

(1) D'après le témoignage de M. de Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, ce prince, cédant à grande peine aux supplications du vizir, du reis-effendi et de l'aga même des janissaires, consentit à commuer la peine de mort contre celle d'un exil perpétuel dans l'île de Ténédos.

(2) Ce même sultan ayant, à l'occasion de la construction d'une caserne pour les janissaires, cru devoir conférer à leur corps certains privilèges nouveaux, s'exprimait ainsi dans le hattî-shérif publié à ce sujet : « Nous avons voulu, disait-il, donner par là une nouvelle preuve de notre bienveillance à cette troupe, célèbre pour ses exploits et sa fidélité, qui a compté dans ses rangs tant de héros et de martyrs, sur qui reposent les bénédictions célestes et que les anges eux-mêmes célèbrent dans leurs divins concerts. »

genre, et qui se produisaient sous mille formes diverses. Ainsi, leur corporation s'étant arrogé la surveillance absolue de la distribution des eaux, ils se permettaient parfois d'intercepter quelques-uns des tuyaux de conduite, réduisant de la sorte à une cruelle détresse des quartiers tout entiers dont les habitants ne pouvaient se libérer que par l'acquittement de sommes souvent exorbitantes.

Les janissaires, nous l'avons dit, occupaient de nombreux postes dans l'intérieur de la ville. Or, devant la plupart de ces *koulouks*, ou corps de garde, un des leurs stationnait un balai à la main, arrêtant chacun indistinctement et le contraignant au pénible travail de nettoyer la rue, et ce n'était qu'au prix de quelques pièces de monnaie que le passant obtenait la permission de continuer sa route. Cette révoltante extorsion n'était pas la seule, et partout, sur les places, dans les marchés, aux promenades publiques, ils trouvaient des prétextes de s'adjuger des pourboire, sous le nom de *kave-parassi* (argent pour du café). Souvent encore, l'on voyait des janissaires s'emparer arbitrairement de quelques-uns des vaisseaux marchands qui entraient dans le port. Pour cela, ils attachaient au mât un signe de protection un pavillon portant la marque distinctive de leur compagnie (1), protection dérisoire et toujours fort coûteuse pour le patron du navire. Ce système, ils l'étendaient également aux édifices en construction, sans en excepter ceux qui appartenaient à l'état, et l'entrepreneur ou l'architecte, obligé de tenir strictement compte de ces signes arbitraires, se voyait forcé, à l'issue des travaux, au paiement d'une taxe fixée à l'avance. Parfois, il leur prenait fantaisie de réunir tous les ouvriers maçons, charpentiers, etc., d'un quartier de Stamboul, qu'ils obligeaient de construire gratuitement à l'usage de l'odjak soit un bain, soit un café, souvent richement décoré de peintures et orné de bassins et de jets d'eau. Enfin les janissaires s'étaient, de leur propre autorité,

(1) Chacune des compagnies du corps des janissaires était distinguée par un signe ou emblème particulier, ainsi qu'il sera expliqué tout à l'heure.

approprié le privilège exclusif de la préparation du café qu'ils faisaient brûler et piler (1) dans un vaste local destiné à cet usage, et où les habitants de la ville entière étaient tenus de l'acheter (2) à des prix souvent fort élevés.

Ces abus, vraiment tyranniques, et beaucoup d'autres encore, étaient passés à l'état de coutumes et silencieusement soufferts par la population; car, en raison des liens d'étroite confraternité qui unissaient tous les membres de cette milice puissante (3), une réclamation quelconque eût attiré sur la tête du plaignant les vengeances de la corporation entière, contre laquelle l'autorité elle-même se serait trouvée impuissante à le défendre. Ajoutons que, dans les dernières années, le gouvernement, décidé qu'il était à la destruction prochaine des janissaires, laissait à dessein les griefs s'accumuler contre eux, afin qu'au moment décisif ils demeurassent isolés, sans laisser après eux ni sympathies ni regrets. Aussi, vers la fin, ajoutait-il avec soin jusqu'aux châtimens individuels encourus par des janissaires pour, au jour marqué, les envelopper tous dans une commune proscription.

Les janissaires, malgré leurs habitudes de licence, étaient régis dans leur intérieur par des lois fort sévères. La bastonnade, appliquée sur les talons, servait de punition ordinaire; mais, dans les cas graves, le grand vizir, assisté du yanitcharaga, jugeait sommairement les coupables et les condamnait, soit à la peine de mort, soit à la détention perpétuelle dans

(1) En Turquie le café, grillé d'abord sur des plaques de métal, est ensuite, non pas moulu, mais pilé dans des mortiers. On sait que cette dernière est, pour les Orientaux, non pas seulement un objet de luxe, mais de nécessité réelle.

(2) Ce genre de monopole existe encore de nos jours, seulement il s'exerce maintenant au profit de l'état.

(3) Malgré cela, cependant, il n'était pas rare de voir de vives querelles s'élever entre les diverses *ortas* (compagnies) de janissaires, querelles qui se vidaient fréquemment par des combats à outrance entre des champions choisis par les parties respectives. Ces duels, à la manière antique, avaient le plus souvent pour théâtre l'un des fossés qui entouraient le quartier de Péra.

une des forteresses du Bosphore. Chaque classe de citoyens en Turquie jouissant du privilège d'un supplice particulier, les janissaires partageaient à cet égard, avec les hauts fonctionnaires, la prérogative de la strangulation par le cordon, prérogative dont ils ne laissaient pas de tirer une singulière vanité. L'exécution terminée, on lançait le cadavre à la mer, et un coup de canon tiré en ce moment était le dernier honneur rendu au janissaire supplicié.

Chacune des *ortas* (compagnies) de cette milice était distinguée par un signe particulier représentant un quadrupède, un oiseau, une plante, une arme ou un autre objet quelconque. Cet emblème, qui figurait sur le sceau de la troupe, se retrouvait partout, aux tentes, aux murs et aux portes des casernes, etc., et même la plupart des janissaires le portaient imprimé en tatouage sur diverses parties de leur corps. Plus tard, au temps de leur proscription, ils durent s'efforcer de détruire ou de cacher ces signes révélateurs, qui coûtèrent la vie à un grand nombre d'entre eux.

L'étendard principal de leur corps était d'une grande dimension, en étoffe de soie blanche (1), et orné de toute part de sentences du Coran brodées en or. Dans le milieu on lisait l'inscription suivante : « Sachez-le tous, ô fidèles croyants, le grand Allah et son prophète Mahomet ont attaché la victoire à cette bannière. »

Mais les objets pour eux d'une vénération bizarre et spéciale, c'étaient leurs marmites, emblèmes peut-être de l'esprit de fraternité qui devait unir tous les membres de leur corporation (2). Ces marmites, d'une grande dimension et

(1) Le premier drapeau des janissaires, au temps de leur création, était de couleur rouge, marqué du signe du croissant en argent et du glaive à deux tranchants du calife Omar.

(2) Nous citerons encore, comme particularité curieuse de cette organisation, les titres affectés à quelques-uns de leurs grades supérieurs, et qui se rapportaient tous à certaines fonctions culinaires. Ainsi le commandant de chaque compagnie (correspondant à notre chef de bataillon) s'appelait *tchorbaché*, c'est-à-dire préposé à la confection de la soupe; après lui vé-

destinées à la cuisson du pilau, servaient en même temps à chacune des compagnies de signes fixes de ralliement, qui les réunissaient tous dans les grandes occasions, soit pour délibérer, soit pour agir. Elles étaient généralement confiées à la garde de quelques sous-officiers, faisant en même temps l'office de cuisiniers, et choisis à cet effet par la troupe entière. Lors du transport quotidien, aux différents postes, de la provision ordinaire de pilau, la marmite *ad hoc* était portée en cérémonie par deux soldats, suivis du sous-officier de service, lequel, armé d'une gigantesque cuiller, cheminait gravement et à pas comptés. Tout individu venant à rencontrer ce grotesque cortège, fût-il même un des grands de l'empire, lui cédait aussitôt le pas, et quant aux rayas et aux juifs, ils s'éloignaient en toute hâte ou tout au moins s'écartaient respectueusement, car la moindre marque d'irrévérence eût été à l'instant punie d'un grand coup de la cuiller appliqué sur la tête. La perte, en temps de guerre, d'une de ces marmites impliquait un déshonneur réel pour la compagnie; les officiers du détachement étaient privés de leurs grades, et la compagnie entière, veuve de ses glorieux insignes, défilait aux revues la tête basse et le cœur humilié. Enfin tel était le respect superstitieux des janissaires pour ces ustensiles culinaires, que, dans leurs fréquentes émeutes, il suffisait au premier détachement insurgé de s'emparer des marmites des autres pour s'assurer à l'instant de leur coopération. En pareille circonstance, voici comment les choses se passaient. Au moment du repas, les janissaires mécontents renversaient solennellement leurs marmites, et cette démonstration, qui répandait l'effroi dans le sérail et dans la ville tout entière, était presque toujours le prélude de troubles graves et quelquefois de sanglantes révolutions.

Il convient de terminer cet exposé par quelques considérations l'*atché-baché*, ou cuisinier en chef, puis le *saka-baché* distributeur de l'eau, etc. De plus, la plupart des janissaires portaient à la partie antérieure de leur coiffure une cuillère en bois, à titre d'emblème ou d'ornement.

rations sur le caractère général des janissaires, considéré comme conséquence même de leur institution. Nous venons d'esquisser un tableau assez sombre des vices et des actes souvent révoltants qui signalèrent presque toutes les phases de leur histoire, vices inséparables de l'existence d'une milice omnipotente, à laquelle ses maîtres mêmes avaient laissé prendre un ascendant funeste. Mais avec les défauts qui tiennent à la puissance, ils possédaient aussi quelques-unes de ses vertus. Braves jusqu'à la témérité, ils ont incontestablement formé la meilleure troupe et la force principale de l'ancienne armée turque; et dans ses dernières guerres, la Porte a dû maintes fois regretter l'absence de cette vaillante milice. Individuellement, ils se montraient souvent humains, généreux même envers leurs ennemis; mais ce qui les distinguait surtout, c'était un esprit de corps tout fraternel et une sorte de loyauté chevaleresque à tenir leurs engagements, jointe à une gratitude à toute épreuve pour des services rendus. Ainsi, comme nous l'avons développé ailleurs (1), et malgré leur ardent fanatisme, on les vit fréquemment, aux époques de persécution, se dévouer pour le salut de proscrits chrétiens auxquels les unissaient d'anciens liens d'amitié ou de reconnaissance. Enfin, ce qui doit faire naître une sympathie involontaire en faveur de cette corporation qui n'est déjà plus qu'un souvenir, ce sont les actes d'une barbarie toute orientale qui signalèrent sa destruction, ainsi que nous allons maintenant l'exposer.

II

Les enfants d'Hadji-Bektach durent prévoir leur destinée future, lorsqu'en 1774 Abdoul-Hamid, père du sultan Mahmoud, supprima tout à coup, l'année même de son avènement, la milice dite des *levendis*, ou soldats de la marine,

(1) Voyez *Saphra*, épisode d'un voyage au Levant, *Revue Britannique*, n° d'août 1844.

anciens rivaux des janissaires, milice également turbulente, quoique beaucoup moins nombreuse. Aussi cette mesure remplit-elle d'une telle joie les habitants de la capitale, qu'ils décernèrent unanimement la qualification de *saint* au sultan son auteur. Abdoul-Hamid remplaça la troupe licenciée par une autre nommée les *kaliondjis*, et y ajouta un corps choisi d'artilleurs qu'il fit organiser et instruire par des officiers venus tout exprès de l'Europe. Sélim III continua l'entreprise commencée par son prédécesseur, en ordonnant la formation de quelques compagnies d'infanterie régulière, dont il confia l'instruction à un militaire distingué, nommé Omer-Aga, demeuré longtemps prisonnier en Russie. Ce système fut ensuite développé sur une plus vaste échelle, et chose digne d'observation, à l'instigation des janissaires eux-mêmes. A la suite des nombreuses défaites essuyées sous ce règne (1), ils vinrent subitement exposer au sultan que ces malheurs incessants tenaient sans doute à la supériorité du régime militaire des infidèles, et demander en conséquence à être initiés aux mystères de cette tactique si favorable à leurs ennemis. Sélim, charmé de cette démarche inattendue et qui correspondait si bien à ses propres désirs, se mit aussitôt à l'œuvre, mais au lieu de s'occuper de discipliner les janissaires, il prescrivit immédiatement l'organisation de plusieurs bataillons nouveaux exercés à l'européenne, et ces troupes, dont le nombre s'accrut peu à peu jusqu'à 15,000 hommes, furent logées dans de magnifiques casernes construites tout exprès à Scutari, sur les bords du Bosphore.

Par la suite, quelques-uns de ces bataillons, employés dans l'armée d'Égypte, et notamment à la défense de Saint-Jean d'Acre, s'y distinguèrent autant par leur valeur que par une discipline inconnue jusqu'alors dans les armées turques. La renommée qu'ils y acquirent, et les encouragements que leur prodigua le sultan, ne tardèrent pas cependant à réveiller la jalousie des janissaires, qui se proposèrent dès lors de pro-

(1) Dans les guerres contre la Russie.

fiter de la première occasion pour renverser le *nizam-djedid* ou *règlement nouveau*, et les projets réformateurs de leur maître. Telle fut l'origine de la révolution qui causa la mort du vertueux et infortuné Sélim. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette sanglante catastrophe, dont le résultat, à la suite du règne fort court de Mustapha, devait être l'accession finale de Mahmoud au pouvoir. Quant aux janissaires, après leur récente victoire, ils étaient loin d'attendre du nouveau sultan la reprise d'un système qui venait d'entraîner des conséquences si fatales. Toute autre cependant fut l'impression produite par ces événements sur l'âme du jeune Mahmoud. Jugeant dès lors que Sélim, trop pressé d'arriver à ses fins, avait manqué dans cette entreprise de l'énergie et surtout de la ruse nécessaires, il résolut de suivre une marche toute contraire, de mûrir lentement son projet, et de caresser longtemps son ennemi avant de l'étouffer.

Il nous faut maintenant parler avec quelque détail d'un personnage important de l'époque, qui présida longtemps aux destins de l'empire, et qui, ardent promoteur des idées de réforme, périt lui-même victime d'une cause dont il avait plus qu'un autre contribué à assurer le succès.

Ce personnage se nommait Halet-Effendi. Sorti d'une condition fort obscure, il avait commencé par être simple *hammal* (homme de peine, portefaix) dans la maison d'un riche marchand arménien appelé Serpo. Là, son extérieur agréable et la vivacité peu commune de son esprit l'ayant fait remarquer d'un fonctionnaire supérieur de la Porte, en relations habituelles avec l'Arménien, ce fonctionnaire prit à son service le jeune Halet, qui, introduit de la sorte dans l'intérieur du sérail, y fixa bientôt les regards de Mahmoud lui-même. Dès ce moment, sa fortune fut faite, et ainsi qu'il arrivait fréquemment en Turquie, ses progrès dans la faveur du maître devinrent si rapides, que peu d'années après le sultan le désigna au poste d'ambassadeur en France, à la cour de Napoléon. Dans cette fonction importante, l'intelligence de Halet-Effendi se développa promptement au contact de la civilisation euro-

péenne, et, à son retour, il exposa au sultan les vastes plans de réforme qu'il avait rêvés pour son pays. Mahmoud, enchanté de ces projets, crut devoir à son tour l'initier dans les mystères de ses desseins les plus cachés. Dans leurs longues conférences furent alors posées les bases du système pratiqué depuis avec tant d'habileté à l'égard des janissaires. La faveur de Halet-Effendi grandissant de jour en jour, il devint bientôt le favori et l'ami le plus cher de son maître, et bien qu'il se refusât constamment à accepter le titre de grand-vizir, et qu'il se contentât du poste inférieur de nizamdji (garde du sceau impérial), le vizir lui-même et tous les grands de l'état tremblaient en sa présence.

En 1822, au plus fort de l'insurrection grecque, aux maux de la guerre vint se joindre le fléau d'une affreuse disette dont eurent principalement à souffrir les habitants de la capitale. Les janissaires, profitant de cette circonstance, et excités par les prédications d'un derviche fanatique, commencèrent à murmurer, et, suivant leur constant usage, adressèrent au sultan une pétition accusatrice contre ses principaux conseillers, et en particulier contre Halet-Effendi. La pétition demeura sans réponse, et le derviche, auteur principal de cette démarche, fut par ordre du favori noyé secrètement dans le Bosphore. A la fin les janissaires, dont le mécontentement allait toujours croissant, entourèrent tumultueusement la demeure du yanitchar-aga, leur chef, exigeant qu'il fût fait droit à leur demande. Ce fonctionnaire, auquel sa place donnait le privilège, dans certaines circonstances, de tenir l'étrier du sultan, crut à la première occasion devoir exposer à son maître l'irritation des janissaires et la nécessité urgente de les calmer. A cette nouvelle inattendue, Mahmoud se fit remettre la supplique en question, qui jusque-là avait été soustraite à ses regards, et y lut avec colère un passage où Halet-Effendi était désigné comme dominateur absolu de l'empire et de son souverain lui-même. L'orgueil blessé du sultan changea subitement ses dispositions à l'égard du favori, dont la perte fut dès lors résolue. Bientôt

après, en effet, le ministère fut changé en entier, et Halet lui-même exilé à Brousse, dans l'Asie-Mineure. L'infortuné, qui prévoyait son sort, se jeta aux pieds de son maître, le suppliant au moins de lui faire grâce de la vie. Mahmoud parut l'écouter avec bonté, lui certifia que cette disgrâce apparente ne serait que de courte durée, et lui remit en même temps un firman signé de sa main, sorte de sauf-conduit qui devait le garantir de tous périls. Halet-Effendi, complètement rassuré, partit pour le lieu de sa destination, mais dès le lendemain il fut devancé par un *capidji-bachi* (1), chargé d'un ordre nouveau, qu'il alla remettre à l'aga de la petite ville de Boulabach, située sur la route de l'exilé. L'aga, sans lui laisser deviner la nature du message, le reçut avec honneur, mais tandis que l'infortuné Halet, tout à fait sans défiance, prenait tranquillement le café en société de son hôte, l'on vit tout à coup paraître le *capidji-bachi*, porteur du fatal décret. Halet baisa respectueusement la signature du sultan, et produisit à son tour le firman protecteur. L'aga compara les deux pièces, et fit observer à son hôte malheureux que celle qui ordonnait l'exécution était d'une date postérieure. Halet eut beau représenter qu'il devait y avoir erreur et demander un sursis pour attendre de nouvelles instructions, il fut étranglé sur le divan même où il avait reçu l'hospitalité, et peu de jours après, sa tête, placée sur un plat d'argent, se trouva exposée aux portes du sérail. La veuve du supplicié racheta cette tête au prix de 2,000 piastres, et l'ensevelit dans un superbe tombeau qu'il s'était préparé à l'avance dans le *tekkie* (couvent) des derviches Mevlevis (1), situé à Péra. Mais les janis-

(1) Messagers secrets de la Porte, autrefois porteurs et en même temps exécuteurs des sentences à l'égard des personnages d'un rang élevé.

(2) Ces derviches appartiennent à un ordre particulier, appelé des *derviches tournants*, dont la règle principale consiste à tourner sur eux-mêmes avec une rapidité extraordinaire et tout autour d'une vaste salle disposée à cet effet. Cette bizarre cérémonie, à laquelle chacun a le droit d'assister, a lieu tous les jours à des heures réglées. Aussi les étrangers ne manquent-ils point de s'y porter en foule.

nissaires, implacables dans leur vengeance, n'hésitèrent point à violer cette sépulture, et précipitèrent dans le Bosphore ces restes mutilés, sous les fenêtres mêmes de l'un des kiosques du sultan. Cependant les derviches, non moins fidèles dans leurs amitiés, firent repêcher cette tête proscrite et l'inhumèrent définitivement dans l'enceinte de leur couvent. Tous les biens de Halet furent confisqués. Un banquier juif, auquel il avait confié des sommes considérables, vaincu par la torture, se vit forcé de livrer ce dépôt, et près de 10 millions de piastres, fruit de cette spoliation, entrèrent dans les coffres du trésor.

La chute de Halet-Effendi fut le dernier triomphe remporté par les janissaires. En cette circonstance, Mahmoud, tout en satisfaisant aux exigences de son cœur orgueilleux, avait jugé prudent de céder une fois encore, pour ne point dévoiler prématurément des projets auxquels cependant il était loin de renoncer. Bien au contraire, dans les années suivantes, il se prépara avec un redoublement d'activité à la réalisation de la pensée principale de son règne, pensée d'une hardiesse peu commune, car il se proposait, non point de réformer, mais de détruire entièrement la meilleure milice de son armée, milice à laquelle ses prédécesseurs avaient dû leurs victoires les plus importantes. Cependant les difficultés de l'entreprise, difficultés qui l'obligèrent à une si longue dissimulation, irritèrent son esprit ardent et absolu, et le remplirent d'une haine profonde contre ceux qu'il regardait comme ses ennemis, haine qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie, et que ne put même assouvir la plénitude du succès et de la vengeance (1).

(1) À l'appui de ceci nous citerons l'anecdote suivante : Mahmoud avait contracté une sorte d'intimité avec la famille d'un ancien diplomate européen, le baron H***. Un jour qu'il se trouvait familièrement dans le salon de l'ex-ministre et que les deux demoiselles H***, ses filles, exhibaient en sa présence leur album, contenant diverses vues de Constantinople, le sultan, qui paraissait s'amuser de cet examen, aperçut tout à coup un dessin représentant d'anciennes casernes de janissaires. À cet aspect, il repoussa l'a-

L'un des premiers actes de Mahmoud fut de faire disparaître les nombreuses bandes de brigands qui infestaient les abords de la capitale, et qui, en alliance tacite avec les janissaires, se manquaient jamais, à chaque soulèvement de cette milice, d'opérer une puissante diversion, en redoublant leurs déprédations, qu'ils étendaient parfois jusque dans l'intérieur même de la ville. Le sultan, à force d'énergie et de rigueur, les détruisit complètement. Au dire de témoins oculaires, les environs de Stamboul présentaient alors un spectacle épouvantable, toutes les routes qui y conduisaient étant littéralement garnies d'une succession de pieux, sur lesquels une foule de malheureux expiaient leurs crimes dans les lentes agonies d'un atroce supplice (1). Sévérité cruelle, mais nécessaire, et qui délivra pour jamais la capitale d'un fléau devenu intolérable.

Dans ses projets sur les janissaires, Mahmoud fut puissamment secondé par deux des chefs supérieurs de ce corps, l'un nommé Mohammed-Dja-El-Eddin, leur dernier aga, et l'autre Hussein, son prédécesseur. Fidèles au plan tracé par Halet-Effendi, ils s'attachèrent principalement, au moyen de secrètes intelligences, à fomenter les discordes des diverses ortas entre elles, ou bien à les pousser à des actes d'insubordination et de révolte, dont ils profitaient pour se défaire sans bruit, soit par l'exil, soit par la mort, des janissaires les plus influents et les plus énergiques. « Ces deux respectables fonctionnaires, » dit à ce sujet l'historiographe ottoman, « se montrèrent dignes de la confiance du sultan, en lui livrant les têtes d'un grand nombre de ses ennemis. » Par tous ces moyens, pratiqués pendant des années entières, l'unité jadis si puissante de cette corporation se trouva brisée bien longtemps avant l'événement final, dont nous allons maintenant tracer le récit.

Le 25 mai 1826, les principaux fonctionnaires de l'État, hum avec colère et comme offensé qu'on eût osé lui rappeler, même involontairement, un souvenir qui lui était odieux.

(1) Le supplice du pal.

convoqués en conseil extraordinaire, se réunirent dans la maison du musti. La séance ouverte, le grand-vizir, s'adressant aux ulémas présents dans l'assemblée, leur proposa d'examiner, sous le rapport religieux, le projet du sultan, de soumettre le corps des janissaires aux lois d'une discipline régulière et à l'enseignement de la tactique européenne. La réponse, ainsi que l'on devait s'y attendre, fut favorable et unanime. Les ulémas déclarèrent qu'un pareil dessein s'accordait en tout point avec la loi du prophète; et de son côté, l'aga des janissaires, parlant au nom de ses officiers, se porta garant non-seulement de leur obéissance, mais encore de leur zèle à coopérer aux vues du gouvernement. Chacun ici s'exprimait conformément au rôle qu'on lui avait assigné, le but de Mahmoud, dans l'hypothèse presque certaine d'un soulèvement, étant de provoquer à l'avance cette manifestation de la part du corps révérend des ulémas, et d'assurer ainsi aux mesures qu'il préparait, la sanction toute-puissante de l'autorité religieuse.

Une seconde réunion, plus nombreuse encore, eut lieu quelques jours après. Le vizir qui la présidait prit de nouveau la parole, et dans un pompeux discours exposa longuement la décadence actuelle de l'empire, qui jadis, disait-il, avait fait trembler tous les trônes de l'Europe, et maintenant ne pouvait venir à bout de quelques rayas révoltés. Cette fatale décadence, il l'attribuait exclusivement à l'extinction totale de la discipline parmi les janissaires, causée, ajouta-t-il, par la présence dans leurs rangs d'un grand nombre d'infidèles, dont les menées perfides les poussaient à la sédition, en calomniant les intentions paternelles du gouvernement. Le vizir termina sa harangue par une invitation adressée à tous les membres, d'exposer librement leur avis sur les moyens de mettre un terme à cet état de choses, et de rendre à l'armée ottomane sa vigueur et son énergie première.

A cette allocution, les assistants, y compris les ulémas, répondirent aussitôt qu'ici le devoir de tout bon musulman était d'obéir aveuglément aux ordres du sultan, de se sou-

mettre au joug de la discipline, et de s'instruire sans retard dans la science de la guerre.

Pour lors, le grand-vizir procéda à la communication du *khatti-schérif*, rédigé à cet effet, portant en substance que chacune des ortas de janissaires était tenue de fournir 150 *ekhendjis* ou soldats propres au service actif, pour les former immédiatement en compagnies régulières. Suivaient des articles réglementaires sur l'organisation et l'entretien de ces troupes, articles qui néanmoins ne se rapportaient encore qu'au nombre d'hommes précité, et ne s'appliquaient pas au reste des janissaires.

Le mufti, à son tour, fit lecture d'un *fetva* émané de lui, et conçu dans le même sens, exhortant les fidèles croyants à une soumission absolue; le prophète lui-même, disait-il, n'ayant pas dédaigné d'emprunter les armes des infidèles pour les combattre avec plus d'avantage.

Tous alors se hâtèrent d'apposer leur sceau (1) à un acte solennel préparé à l'avance, déclarant reconnaître la légalité des mesures du gouvernement, et s'engageant à le soutenir de tous leurs moyens. Quant aux ulémas, ils motivèrent leur adhésion par un considérant assez étrange. Les guerriers musulmans, prétendaient-ils, devaient sans hésiter adopter la tactique nouvelle, tactique évidemment orthodoxe, car elle prescrivait la formation des hommes en rangs et en files, à l'exemple de ce qui se passe dans les mosquées à l'heure de la prière (2).

Dans la même journée, le nouveau décret fut publiquement communiqué aux janissaires assemblés. L'historien Essad-Effendi, l'un des rédacteurs de l'ordonnance, et dont le récit nous sert ici de guide, fit lui-même cette lecture, et même, nous dit-il, « d'une voix si retentissante, qu'il pouvait être entendu des habitants de l'autre monde. » Immédiatement après,

(1) Les Turcs ne signent pas autrement.

(2) Les musulmans, dans les mosquées, ont coutume de se ranger dans un ordre régulier.

l'on s'occupa de dresser des listes nominatives des hommes destinés à faire partie des *ekhendjis* ou soldats des nouvelles compagnies. Cependant aucune disposition malveillante ne se manifesta encore parmi les janissaires, et même beaucoup des leurs, cédant à la voix de leurs chefs, se firent inscrire sur les rôles, si bien que, au bout de trois jours, le nombre total de ces volontaires s'élevait déjà à plus de cinq mille. Le gouvernement avait eu l'idée de les réunir tous dans la vaste plaine dite de Daoud-Pacha, pour y procéder à une remise solennelle des armes et des objets du nouvel équipement; mais l'appréhension peut-être fondée d'un mouvement hostile fit changer ces dispositions, et l'on s'en tint à une distribution partielle qui eut lieu sur la grande place nommée *Etmeydan* (1), à proximité des casernes, où quelques instructeurs, à la suite d'une courte prière, commencèrent aussitôt l'enseignement du maniement d'armes et des autres exercices ordonnés par le règlement.

Le sultan appela cette organisation *nizam-atik* ou ancien règlement, par opposition au *nizam-djedid* (nouveau règlement) de Sélim III, qui avait soulevé tant d'orages. Mais les janissaires ne prirent pas le change sur l'identité de ces deux systèmes, et leur mécontentement, contenu jusqu'ici, ne tarda pas à se produire dans des conciliabules secrets, où ils sarent bientôt attirer même ceux de leurs camarades que le gouvernement avait d'abord ralliés à sa cause. Là, les plus ardents proposèrent une insurrection immédiate; mais la majorité fut d'avis d'attendre jusqu'à l'entière remise aux *ekhendjis* des armes et des munitions, délai qui leur fut fatal, car l'autorité, prévenue par ses émissaires, put prendre à temps ses mesures.

Enfin, un fait peu important en lui-même vint décider la crise depuis longtemps attendue. Trois semaines environ après la publication de l'édit, l'un des officiers préposés à

(1) Littéralement *place aux hollandais*, ainsi nommée parce qu'en ce lieu se faisait d'ordinaire la distribution des vivres aux janissaires.

l'instruction s'étant permis de frapper de son bâton un *echkendji* coupable d'un propos séditieux, cet incident, fort ordinaire dans la milice turque, fit subitement éclater le ressentiment des janissaires, et dès le lendemain ont les vit se réunir en grand nombre sur la place de l'Etmeydan, où l'émeute se déclara, comme d'ordinaire, par le renversement des fatales marmites; après quoi, quelques-uns des insurgés s'étant rendus maîtres de celles qui appartenaient à la 5^e compagnie, ou compagnie des *djebedjis*, chargés de la garde des armes, cette troupe, jusque-là fidèle, se trouva forcément entraînée dans la révolte générale.

L'homme auquel les janissaires avaient voué le plus de haine était leur aga, qu'ils qualifiaient de traître et de transfuge. Aussi un fort détachement d'insurgés se porta-t-il de suite sur la demeure de ce fonctionnaire, tandis qu'un autre se dirigeait vers le palais du grand-vizir, et qu'un troisième investissait la demeure de Nedjib-Effendi, officier supérieur égyptien, l'un des principaux promoteurs de la tactique nouvelle. Tous, prévenus à temps, avaient pris la fuite; mais leurs serviteurs furent massacrés, leurs habitations dévastées, et les rebelles parvinrent même, dit-on, à s'emparer d'une somme considérable évaluée à plusieurs millions de piastres, propriété de Nedjib-Effendi. Une grande partie des archives de l'État, déposées dans le palais du grand-vizir, devint la proie des flammes.

Tandis que ces choses se passaient, d'autres troupes de janissaires parcouraient les divers quartiers de la ville, invoquant le nom de Hadji-Bektach, proférant des cris de mort contre leur aga, le mufti et le grand-vizir, et appelant à la révolte le bas peuple de la capitale, dont ils réussirent en effet à soulever une partie, principalement dans la corporation des *hammals* (portefaix), dévoués de longue date aux intérêts de l'odjak. En même temps ils s'efforçaient de rassurer les citoyens paisibles, exhortant les marchands à ouvrir leurs boutiques et à vaquer tranquillement à leurs affaires. « S'il y avait une seule vitre de cassée, leur disaient-ils, nous la paye-

rions par des monceaux d'or, et le premier qui se permettrait de dérober le moindre objet, serait à l'instant haché en morceaux. » — « Ces cris, ces vociférations, dit l'historien Essad-Effendi, poussés au point du jour, arrachèrent les habitants des bras du sommeil, et les plongèrent dans un océan de surprise. » — Il faut croire néanmoins que même en ce moment leur intention n'était point de pousser l'insurrection jusqu'à ses dernières limites, et qu'ils espéraient, comme par le passé, intimider le sultan, et le forcer à traiter avec eux. Mais les temps étaient bien changés.

Telle était l'apparence extérieure de Constantinople dans la mémorable matinée du 16 juin 1826.

Pendant ce temps, Mahmoud, tranquille en apparence dans son palais de Bech ktach (1), y recevait d'heure en heure des nouvelles des événements, et attendait pour agir que l'insurrection, disséminée dans la vaste capitale, se fût affaiblie par ses propres excès. Cependant les mesures les plus urgentes de défense venaient d'être prises; les fidèles bostandjis occupaient le sérail, les kaliondjis veillaient à la sûreté du port, et non loin de là, Aga-Pacha, chef supérieur des janissaires, et leur plus dangereux ennemi, tenait rassemblés sous sa main toutes les troupes disponibles, soutenues d'une masse imposante d'artillerie. Dans un kiosque, nommé Yali-kiosque, contigu au sérail, le vizir et les principaux dignitaires, réunis en conseil, délibéraient sur la situation, quand tout à coup l'on vit le Bosphore se couvrir d'une longue file de caïks (2)... c'était le sultan lui-même qui venait les joindre, suivi de toute sa cour.

Arrivé au milieu des grands de son empire, Mahmoud leur adressa une courte allocution, destinée à soutenir leur courage dans ce moment de crise. Au dire d'Essad-Effendi, il aurait, en finissant, exprimé l'intention de ceindre le sabre et

(1) Nouveau palais construit par Mahmoud sur les rives du Bosphore. dans un style semi-européen, semi-asiatique.

(2) Embarcations allongées et fort étroites servant à naviguer en tous sens sur le Bosphore.

de marcher à leur tête contre les insurgés ; mais tous se jetèrent à ses pieds, le suppliant de ne point exposer ses jours précieux et de se borner à faire déployer le *sandjak-shérif*, l'étendard vert des califes, cet oriflamme sacré de l'islamisme (1).

Le sultan alors, se rendant à leurs prières, remit solennellement ce signe révéral aux mains du vizir et du mufti. En même temps l'on fit ouvrir les portes de l'arsenal existant au sérail, avec ordre d'en distribuer le contenu aux fidèles croyants, et des crieurs publics, répandus dans tous les quartiers de Stamboul, exhortaient les bons musulmans à se réunir autour du sandjak-shérif pour la défense du trône et de la foi, pendant que les janissaires en faisaient autant de leur côté, invoquant eux aussi le prophète et Hadji-Bektach, car, à cette époque, tout en Turquie se faisait encore au nom de la religion.

Par ordre du sultan, le sandjak-shérif fut alors transféré du sérail dans la grande mosquée dite d'Akhmet, désignée comme point central des opérations, et, à l'autre extrémité de l'édifice, le vizir prit place sur le *mehreb* (2), assisté du mufti et

(1) Dans le principe, les musulmans avaient pris pour étendard principal le turban même du Prophète, fixé à l'extrémité d'une lance ; mais, dans la suite, on lui substitua un vaste drapeau de couleur verte, considéré dès lors comme le palladium de l'islamisme. Ce drapeau, tombé au pouvoir des Turcs lors de la prise du Caire par Sélim I^{er}, et transporté à Constantinople, y fut religieusement conservé dans l'enceinte du sérail avec d'autres reliques importantes, telles qu'une des dents de Mahomet, quelques poils de sa barbe, etc. Le sandjak-shérif ne s'arborait que dans les cas les plus graves et lorsque le sultan en personne, ou, à sa place, le grand vizir se mettait à la tête des armées. Si grande était la vénération qu'inspirait cet étendard qu'en 1769, en pareille circonstance, l'on vit une troupe d'émirs fanatiques se jeter sur des chrétiens présents à la cérémonie, et en massacrer un grand nombre, uniquement pour avoir osé porter des regards indiscrets sur cet emblème sacré de la foi musulmane.

(2) Emplacement élevé au-dessus du sol de la mosquée, où s'établit l'imam pour réciter la prière. Le mekrehb occupe, dans les temples musulmans, la place du maître-autel de nos églises chrétiennes.

des principaux ulémas, prêt à sanctionner tous les actes qui allaient suivre, mesure fort habile dans la circonstance donnée, car telle était la disposition générale des esprits, que, sans cette pieuse comédie, sans la présence surtout du sandjiak-shérif, arboré pour la première fois dans une guerre intestine, il est douteux que les troupes même du sultan eussent consenti à marcher contre les insurgés.

Cependant les janissaires, effrayés de cette démonstration inattendue, avaient d'abord tenté de se rendre maîtres des principales rues conduisant à l'hippodrome (1) pour empêcher la population d'aller joindre l'étendard sacré; mais déjà toutes ces issues se trouvaient occupées par les troupes du sultan. C'est alors qu'apparut l'utilité des patientes menées pratiquées depuis longtemps parmi les janissaires, et du soin qu'on avait pris d'éloigner de leurs rangs tous les hommes influents et énergiques, car si, en ce moment, ils s'étaient repliés en masse vers l'un des faubourgs de la capitale, attirant à eux leurs nombreux partisans, nul doute qu'ils eussent pu opposer une résistance vigoureuse aux forces du gouvernement, peu considérables encore, tandis que le nombre total des janissaires s'élevait à près de cent mille hommes, dont vingt-cinq mille au moins étaient sous les armes et engagés activement dans l'insurrection. Les plus hardis proposèrent même, dit-on, de marcher sur le sérail et de s'emparer de la personne du sultan, mais la majorité s'y opposa encore, et cela par la raison que si le sultan, qui n'avait point de frère, venait à périr, la couronne deviendrait nécessairement le partage d'un enfant de trois ans (2), car les régences sont inconnues en Turquie. Noble scrupule ayant sa source dans le sentiment d'antique vénération pour la race sacrée d'Othman, et auquel Mahmoud lui-même dut peut-être son salut.

Au milieu de ces incertitudes, la confusion et l'anarchie

(1) C'est au milieu de l'ancien hippodrome que s'élève la mosquée dite du sultan Akhmet.

(2) Le Grand Seigneur actuel. Un fils aîné de Mahmoud était mort peu de temps auparavant.

dominaient de plus en plus parmi les janissaires. Ils s'agitaient tumultueusement sur la place d'Etmeydan, vociférant, s'excitant les uns les autres, faisant résonner leurs marmites en signe de ralliement; mais nul ne s'offrit en ce moment pour prendre le commandement ou leur donner un avis salutaire, quand déjà ils étaient entourés et cernés de toutes parts.

Enfin les généraux du sultan, instruits de cet état de choses, se décidèrent à prendre l'offensive. Hussein-Pacha et Mohammed-Pacha (l'aga des janissaires), se mirent à la tête des troupes, qu'ils formèrent en colonne, et, précédés de deux pièces de canon, les conduisirent par la rue du Divan, longue et tortueuse, vers l'Etmeydan, dont d'autres détachements occupaient les abords. Les janissaires se replièrent aussitôt vers la place, refermant derrière eux la porte en bois de chêne qui en barrait l'entrée. Quelques boulets eurent bientôt renversé cet obstacle, mais, en ce moment, un gros d'insurgés, par une impulsion subite, se porta en avant et se précipita sur les canons. Les troupes, qui ne s'attendaient pas à cette brusque attaque, reculèrent en désordre, et les canonniers eux-mêmes s'enfuirent épouvantés. Un instant encore, et les janissaires étaient maîtres des pièces, et la victoire peut-être se déclarait en leur faveur, quand un jeune officier, nommé Kara-Djehmen, mit feu aux canons en déchargeant sur l'armore ses deux pistolets à la fois. Terrible fut l'effet de la mitraille donnant à bout portant sur cette masse compacte et serrée. Les janissaires reculèrent à leur tour, jonchant l'étroite rue de leurs morts et de leurs blessés. Cette circonstance décida du succès de la journée et du destin de l'empire. Les soldats revinrent à leurs rangs, les canonniers à leurs pièces. Quelques nouvelles décharges dirigées sur l'Etmeydan achevèrent d'y porter le trouble et la confusion, et les troupes du sultan, débouchant sur la place, n'y trouvèrent presque plus de résistance. Les insurgés fuyaient de tous côtés, se réfugiant dans leurs casernes situées à proximité, dont ils barricadèrent solidement les portes. Hussein-Pacha, sans essayer de les y forcer, y fit mettre le feu. Tout se trouva terminé de la sorte.

Les janissaires qui purent échapper aux flammes furent massacrés sans pitié, et ceux dont on épargna la vie, garrottés deux à deux et traînés à la mosquée d'Akhmet, où le grand vizir leur faisait aussitôt trancher la tête, ou les soumettait à d'atroces tortures pour leur arracher des aveux.

Le combat, si l'on peut l'appeler ainsi, n'avait pas duré une heure ; mais longtemps encore le sang ne cessa de couler dans les rues de Stamboul. Des officiers du vizir visitaient minutieusement les mosquées, les cafés, tous les lieux enfin où se réunissaient les janissaires, et ceux dont on pouvait s'emparer, coupables ou non, étaient immédiatement exécutés. De nombreuses recherches domiciliaires eurent lieu à cet effet jusque fort avant dans la nuit.

Le lendemain l'on s'occupa de statuer sur le sort des officiers et des chefs principaux de l'odjak. Dans ce but, et durant toute la journée, le grand vizir continua de siéger sur son tribunal improvisé dans la mosquée d'Akhmet. En Turquie, une instruction judiciaire est toujours orale et sommaire ; mais dans cette circonstance, il s'agissait moins de procéder à un jugement que de s'assurer qu'aucun des proscrits n'avait pu se dérober aux recherches. Aussi le vizir se bornait-il à constater l'identité de chacun, après quoi l'infortuné était aussitôt mis à mort, ou bien conduit sur la place de l'hippodrome, désigné comme lieu principal des exécutions. L'aga des janissaires et Hussein-Pacha en faisaient autant dans leurs maisons, converties également en tribunaux provisoires. Hussein surtout se distinguait par l'atrocité de son zèle (zèle qui lui valut plus tard la faveur particulière de son maître), se donnant le barbare plaisir d'ajouter à la rigueur des supplices par de cruels sarcasmes adressés aux victimes. C'est ainsi qu'à l'un des chefs du corps des pompiers (1), amené devant lui, il reprocha seulement, avec une douceur apparente, l'insuffisance de ses efforts pour arrêter l'incendie ; puis, sans attendre sa

(1) Ce corps, de tout temps affilié au janissaires, avait, dans la circonstance présente, fait cause commune avec eux.

réponse, il fit un signe, et la tête du malheureux vint rouler à ses pieds. Un autre officier supérieur des janissaires fut trouvé dans son harem, caché au fond d'un coffre. Le féroce Hussein, pour toute interrogation, lui exprima ironiquement sa surprise qu'un si grand personnage eût pu tenir dans un espace aussi resserré. Et là-dessus il le livra aux bourreaux.

Jusqu'à la chute du jour, le sang ne cessa de couler dans l'antique hippodrome. Au milieu de cette place se trouvait un immense platane, auquel les janissaires avaient, à des époques précédentes, suspendu les cadavres de dignitaires ottomans sacrifiés à leur vengeance. Maintenant, et par mesure de représailles, un grand nombre de corps de proscrits figurèrent à leur tour sur cet arbre fatal, dont les branches ployaient sous cet horrible faix. Un poète de l'époque fit à ce sujet une sorte de complainte en vers, dont voici un passage :

« O arbre aux branches duquel ont jadis pendu des corps de saints et de martyrs, tu soutiens maintenant les cadavres des criminels eux-mêmes... O arbre, véritable *ouak-ouak* (1), tu as porté tes fruits... les voilà mûrs et prêts à tomber... »

III

L'insurrection était vaincue. Plus de 25,000 janissaires avaient péri soit dans le combat, soit dans les supplices, les autres fuyaient ou se cachaient. Pour achever leur destruction, il ne restait plus qu'à les supprimer par ordonnance légale. Cette suppression ne se fit pas attendre.

Un circonstance significative à cet égard se produisit dès le premier vendredi qui suivit la journée d'Etmeydan, lorsque le Grand Seigneur, suivant l'usage, se rendit à la mosquée. Dans ces occasions, les janissaires avaient eu jusque-là le privilège exclusif de l'accompagner, mais, en ce jour, aucun d'eux n'y parut ; des canonniers seuls composaient l'escorte du sul-

(1) *Ouak-ouak*, arbre fabuleux de l'Orient, dont les fruits sont supposés prendre une forme humaine, et les branches rendre par intervalles des sons étranges et mystérieux.

tan. Enfin, à l'issue de la cérémonie, l'imam, après l'invocation habituelle en faveur du monarque, la fit suivre d'une prière solennelle d'actions de grâces pour la victoire qu'en venait de remporter. La nuit suivante, une nouvelle assemblée générale, composée des principaux fonctionnaires et des chefs du corps des ulémas, se réunit par ordre supérieur dans cette même mosquée d'Akhmet, où un commissaire spécial leur communiqua l'intention du gouvernement de procéder sans retard à l'abolition entière de la milice des janissaires, et à la création, à leur place, de plusieurs régiments de troupes régulières, sous la dénomination pompeuse de guerriers invincibles de Mahomet. Le firman nécessaire fut aussitôt rédigé, muni du sceau de tous les assistants, et immédiatement confirmé par le sultan lui-même, ce prince dont, au dire de l'historiographe ottoman, la sagesse brillait à l'égal de la lumière des cieux, et qui réunissait dans sa personne la justice d'Aboubekr, la fermeté d'Omar, la modestie d'Othman et la valeur d'Ali (1). Le jour d'après, le décret fut lu publiquement dans toutes les mosquées, au grand étonnement de la population, qui avait peine à croire à l'anéantissement de cet odjak naguère encore si formidable. Des tartares (2, portèrent en même temps ce firman dans toutes les parties de l'empire, accompagné d'un ordre secret adressé aux divers pachas, de s'assurer des principaux janissaires résidant dans les provinces, et de faire périr sans bruit les plus dangereux d'entre eux.

Le sandjiak - shérif fut ensuite solennellement reporté dans l'enceinte du sérail, et implanté par le sultan lui-même devant *la porte de Félicité*, en présence de tous les grands dignitaires, du mufti et des imams, qui faisaient brûler de l'encens et récitaient les prières requises par la circon-

(1) Ces épithètes, jointes habituellement aux noms des quatre premiers califes, forment le superlatif d'un panégyrique oriental.

(2) On appelle *tartares* les coursiers ou messagers de la Porte-que, des l'origine, on choisissait sans doute parmi des hommes de cette nation.

stance. Enfin Mahmoud, s'adressant aux membres de cette assemblée, leur fit connaître qu'ils eussent à demeurer ainsi réunis autour de l'étendard sacré, jusqu'à l'entier accomplissement des mesures relatives au nouvel ordre de choses. En effet, on les vit tous, formant une sorte de conclave, camper pendant plusieurs jours au sein même de la capitale, soit que le sultan, en les gardant auprès de lui, crût s'assurer une garantie contre les chances d'une crise nouvelle, soit qu'il voulût par là donner une sanction plus complète aux réformes inouïes jusque-là, qu'à dater de ce jour une suite de dispositions vint établir dans son empire.

Depuis longtemps déjà, Mahmoud, par des faveurs et des promesses, avait su gagner à sa cause les ulémas les plus influents, et en même temps semer habilement la discorde entre eux et la corporation des janissaires. Aussi les légistes (1), prévoyant qu'ils auraient tout à craindre d'un triomphe de l'odjak, s'pressèrent, comme nous l'avons vu, d'appuyer tout ce qui avait été entrepris contre leurs adversaires. De son côté, Mahmoud crut devoir s'en montrer reconnaissant, et l'un des premiers actes qui suivirent sa victoire, fut une donation en leur faveur d'un superbe palais, jusque-là demeure constante de l'aga des janissaires, et devenu depuis la résidence habituelle du mufti. Néanmoins, tout en caressant cette caste importante, le sultan s'occupait déjà en secret des moyens d'affaiblir sa puissance, et de parer d'avance à l'opposition que, de ce côté, il s'attendait à rencontrer dans ses projets ultérieurs.

Sa générosité se déploya avec une magnificence égale à l'égard de tous ceux qui s'étaient distingués par leur dévouement dans cette circonstance décisive. Des pelisses d'honneur, des pensions, des dignités, furent libéralement distribuées, et principalement aux anciens chefs de janissaires dont la

(1) Dans les pays musulmans, la base de toute législation, comme de la religion elle-même, ayant toujours été le Koran, dont l'interprétation appartient naturellement à la caste sacerdotale, il en est résulté que cette caste et celle des hommes de loi a constamment formé un seul et même corps.

secrète coopération lui avait été si utile. « Ces hommes, » dit l'historien turc, « eurent les premières places au banquet des grâces impériales. »

Mais ce fut Hussein-Pacha, le héros de la journée d'Etmeydan, qui obtint la plus grande part dans cette distribution de faveurs. Mahmoud l'éleva au rang de séraskier (1), le gratifia de sommes considérables, et de plus lui envoya, en signe particulier de bienveillance, un vase rempli d'une eau réputée merveilleuse (2).

Le nouveau séraskier fut immédiatement chargé de l'organisation et du commandement supérieur des troupes qu'on devait former sous le nom de guerriers invincibles de Mahomet. Dans l'accomplissement de cette mission, Hussein fit preuve d'un zèle extraordinaire, et si grande fut son activité, qu'au bout de quelques jours il put présenter à son maître un régiment tout entier de cette milice nouvelle, rassemblé, il faut l'avouer, quelque peu à la hâte. Mahmoud les passa en revue, et se montra pour la dernière fois, peut-être, dans toute la splendeur de l'ancienne pompe orientale. Deux des grands dignitaires supportaient un magnifique dais au-dessus de sa tête, tandis que deux autres, tenant à la main de riches cassolettes, enveloppaient d'un nuage d'encens le padichah victorieux.

Pendant que Mahmoud se montrait si libéral dans ses récompenses, sa vengeance s'acharnait sans relâche sur les restes épars des malheureux janissaires. L'intention du divan

(1) Grade supérieur qui, dans la hiérarchie militaire turque, peut être comparé à celui de maréchal de France.

(2) L'eau dont il s'agit était recueillie chaque année sur les toits du sérail par les *itchoglans* (pages), après la première pluie qui tombe dans la lune du printemps. L'opinion attribuait à cette eau diverses propriétés miraculeuses, comme de conférer une vigueur extraordinaire, de guérir tous les maux, etc. On l'apportait en grande cérémonie au sultan, qui en faisait des dons à ses épouses et à ses odalisques favorites, et parfois, comme marque extrême de faveur, à quelques-uns de ses ministres ou des premiers personnages de l'empire.

semblait être de contenir par une terreur incessante leurs nombreux partisans; aussi chaque jour les têtes tombaient-elles par centaines, tant sur la place publique que dans l'intérieur des prisons. Le favori actuel, le cruel Hussein, cet ancien chef de l'odjak, présidait à ces sanglantes exécutions. Suivi d'une troupe de bourreaux, il parcourait sans cesse les rues, les bazars, tous les lieux publics de Stamboul, où son œil exercé savait reconnaître un proscrit au milieu même de la foule. D'autre part, les visites domiciliaires se poursuivaient avec une extrême rigueur. Aucun asile n'était ici respecté, ni la sainteté des mosquées, ni l'inviolabilité passée dans les mœurs du harem et du foyer domestique. Dans l'accomplissement de ces mesures, l'on ne procédait déjà plus à un simulacre même d'enquête ou de jugement; la seule qualification de janissaire, le seul soupçon d'affiliation à leur corps, ou le signe de l'orta reconnu au bras d'un malheureux (1), suffisaient pour le conduire à la mort. D'après le calcul d'un témoin oculaire, dans l'espace de quelques semaines, plus de 25,000 corps de suppliciés furent jetés dans le Bosphore. Le courant les entraîna d'abord; mais un vent d'ouest s'étant élevé, bientôt la mer rapporta son funèbre tribut, et dans plusieurs endroits les débarcadères de Stamboul se trouvèrent littéralement encombrés de cadavres. Aussi pendant longtemps les habitants de la capitale durent-ils s'interdire le plaisir de la pêche.

Il existait parmi les janissaires quelques compagnies appelées compagnies de *Yanaks*, lesquelles, composées en grande partie d'Asiatiques, tenaient habituellement garnison dans les forteresses du Bosphore, et ne communiquaient point avec le reste de leur corps. Les hommes dont il s'agit, non-seulement n'avaient point participé au soulèvement, mais même, dès le commencement des troubles, s'étaient tous présentés à

(1) La plupart des janissaires, ainsi que nous l'avons dit, portaient au bras gauche le signe distinctif de leur compagnie, tatoué d'une façon indélébile.

leurs chefs, protestant de leur fidélité, et sollicitant la faveur de marcher contre les insurgés. Ils comptaient sur une récompense, mais le divan eut l'air de croire que, malgré cette apparence de dévouement, ils avaient dû entretenir des intelligences secrètes avec les rebelles. Ceux qui possédaient quelque chose eurent leurs biens confisqués, et tous se virent transférés sur la côte d'Asie, où la plupart périrent bientôt de faim et de misère. En même temps, le gouvernement profita de cette circonstance pour débarrasser la capitale d'un grand nombre d'individus qui, n'ayant ni asile ni occupations fixes, lui inspiroient de constants ombrages. Par l'ordre de Hussein-Pacha, et sous prétexte d'affiliation au janissariat, plus de 20,000 de ces misérables furent saisis dans les rues de la ville, puis transportés au loin sur des plages désertes, et là sans pitié abandonnés à eux-mêmes. Une pareille mesure du reste n'était point nouvelle, les autorités turques, soit à la suite de troubles, soit aux époques de disette, usant fréquemment de ce moyen violent de purger la ville de son excès de population.

Nous terminerons cet affligeant récit par un dernier trait plus atroce encore que tous les autres. Des femmes de janissaires, poussées par le désespoir, s'étaient réunies en grand nombre sur l'un des marchés de Stamboul, pour de là toutes ensemble implorer la clémence du sultan. L'autorité, prévenue de leur dessein, les fit aussitôt embarquer, annonçant l'intention de les transporter en Asie; mais au milieu de la Propontide, les bateaux furent coulés à fond, et toutes ces infortunées périrent dans les flots.

Enfin une ordonnance expresse du sultan défendit d'employer jusqu'au nom de janissaire, proscription qui s'étendit également à tout ce qui, dans le costume, pouvait rappeler le souvenir de cette corporation détestée. De nos jours, ce n'est plus qu'aux champs du repos (1) que le voyageur peut encore en retrouver quelques traces.

(1) Ce qui distinguait jadis les classes diverses de la population turque et principalement les janissaires, c'était la forme de leur coiffure. Dans les

Nous avons parlé des *bektachis*, ordre religieux dont l'origine tenait à la fondation même du janissariat, et par suite, intimement uni à cette corporation. Les derviches bektachis, renommés pour leur ferveur et leur zèle pieux, formaient le véritable lien qui rattachait les janissaires à la partie fanatique de la population de Constantinople. L'un d'eux, en outre, se trouvait habituellement investi par l'opinion d'un caractère tout particulier de sainteté, et en conséquence vénéré presque à l'égal d'un prophète. Ce personnage sans cesse présent au quartier principal, et censé y prier nuit et jour pour la prospérité de l'odjak, était consulté dans toutes les occasions importantes, et ses réponses, inintelligibles et souvent absurdes, passaient néanmoins pour des oracles.

Par leur règle fondamentale, les bektachis étaient astreints aux trois vœux principaux, de chasteté, de pauvreté et de prière perpétuelle, vœux que le bruit public les accusait néanmoins de violer sans scrupule. Ainsi leurs mœurs disaient-on, étaient fort dissolues; leurs prières se bornaient à la répétition incessante des quatre-vingt-dix-neuf épithètes du nom d'Allah, et quant à leur pauvreté, elle leur servait de prétexte pour réclamer insolemment les dons des fidèles, et pénétrer d'autorité dans l'intérieur des habitations, d'où on leur imputait même d'enlever parfois des enfants, perdus dès lors pour leurs familles. Malgré cela, nous l'avons déjà dit, ils étaient, de la part du peuple, l'objet d'une vénération profonde, vénération qu'ils savaient entretenir par diverses pratiques, de nature à impressionner vivement les imaginations.

Les touristes de notre époque n'auront plus la facilité d'assister au spectacle curieux et parfois repoussant des rites qui entraient dans l'institution de quelques-uns de ces derviches, appelés *derviches hurlleurs* par les européens, et dont le *tekkie*

cimetières orientaux, une pierre tumulaire surmontée d'un turban et fixée obliquement à l'endroit où repose la tête, constate la situation et le rang du défunt.

(couvent) principal était à Scutari. Dans une vaste salle destinée à cet usage, ces hommes se rassemblaient au milieu de la nuit, et là, à moitié nus, et assis en rond sur la terre, ils vociferaient sans relâche les diverses qualifications attachées au nom d'Allah, avec accompagnement de balancements continuels de la tête et du corps, jusqu'à ce que leurs cris se changeassent en furieux hurlements, et leurs gestes en mouvements convulsifs et désordonnés. Leurs yeux s'enflammaient, leurs bouches écumaient; puis s'emparant de lames de fer aiguës et chauffées à blanc, ils les agitaient en tous sens comme pour marquer la mesure de leur déclamation sauvage, et même paraissaient s'en lacérer mutuellement les membres, puis enfin, épuisés par ces violents efforts, ils tombaient l'un après l'autre comme privés de toute connaissance. Le supérieur, qui présidait à cet exercice, s'approchait de ces corps inanimés en apparence, leur chuchottait à l'oreille certaines paroles mystérieuses, et les faisait transporter à une extrémité de la salle, où ils demeuraient quelquefois durant tout un jour, plongés dans une léthargie profonde, tenant sans doute en partie à la dose considérable d'opium qu'ils s'étaient administrée à l'avance.

Par ces étranges cérémonies (qui du reste leur étaient communes avec d'autres confréries religieuses), et par maintes pratiques analogues, les bektachis agissaient puissamment sur l'imagination des masses. Ainsi, pareils aux faquirs de l'Inde, ils parcouraient les campagnes, couverts de haillons, et le corps enlacé de reptiles vivants; se soumettaient à diverses tortures volontaires, conjuraient des maladies, prophétisaient l'avenir, faisaient commerce d'amulettes et de talismans, etc., etc. L'influence que par tous ces moyens ils savaient acquérir sur les classes populaires, ils l'employaient fréquemment contre le gouvernement lui-même, toutes les fois qu'ils croyaient avoir sujet de s'en plaindre. En conséquence, non-seulement ils participèrent directement à tous les soulèvements des janissaires, mais plus d'une fois, par leurs prédications fanatiques, ils parvinrent à soulever

des provinces entières, sans qu'aucun des monarques précédents eût osé sévir activement contre eux. Bien plus, quelques-uns de ces princes se crurent obligés de les combler d'honneurs, et l'on avait vu plusieurs sultans, dans maintes occasions, en signe de piété, se coiffer publiquement du *kulof*, ou grand bonnet conique, marque distinctive des derviches.

Mais Mahmoud, après sa récente victoire, ne tenait plus compte des obstacles. Il ne tarda donc pas à s'occuper des mesures à prendre contre les bektachis ; néanmoins, avec sa sagacité habituelle, il se garda bien de les poursuivre pour leur complicité aisée à établir avec les janissaires, mais couvrant habilement ses desseins d'une apparence de zèle religieux, et les fit hautement accuser d'impiété et d'hérésie. Et en effet ces derviches, par le respect qu'ils professaient pour la personne d'Ali, s'étaient depuis longtemps rendus suspects d'attachement aux dogmes des musulmans schiites (1). Aussi bientôt après, un nouveau firman, émané du sultan, fit connaître aux fidèles, qu'après avoir délivré l'empire de la peste des janissaires, son devoir était de procéder à la punition d'un ordre corrompu, de ces faux enfants du saint homme Hadji-Bektach, qui dès longtemps éloignés des saines doctrines de l'islamisme, violaient ouvertement la sévérité de leur règle, et se livraient aux plus flagrants excès. A la suite de ce firman, appuyé d'un fetva du mufti, et discuté comme les autres en assemblée publique, à laquelle assistaient les chefs des autres ordres religieux, trois des supérieurs bektachis furent exécutés, chacun devant la porte de son couvent, ces édifices démolis, et les simples derviches envoyés en

(1) Les schiites, secte nombreuse de l'islamisme, à laquelle appartiennent les Persans, ne reconnaissent, comme l'on sait, pour successeur légitime de Mahomet, que son gendre Ali, à l'exclusion des califes précédents, Abubekr et Omar, et se permettent en outre des insinuations peu flatteuses pour l'honneur du Prophète lui-même, dans la personne de son épouse bien-aimée, Ayescha aux yeux noirs. Les Turcs, au contraire, sunnites zélés, traitent ces assertions de calomnieuses, et portent en même temps aux deux premiers califes une vénération profonde.

exil, après confiscation préalable de leurs biens au profit du trésor (1).

De quelque temps encore la tranquillité ne put se rétablir dans l'enceinte de Stamboul; les esprits étaient agités, et l'autorité, préoccupée de la crainte de nouveaux troubles, tourmentait incessamment la population par diverses mesures de police souvent contradictoires entre elles. Ainsi tantôt elle prescrivait aux habitants d'entretenir, la nuit, devant chaque maison une lanterne allumée (2); tantôt elle leur défendait, sous des peines sévères, de sortir après le coucher du soleil, et de garder chez soi ni feu ni lumière. L'événement, du reste, vint bientôt justifier ces appréhensions, car vers la fin d'août de la même année, l'on vit subitement éclater l'un des plus violents incendies qui aient jamais désolé cette capitale, désastre attribué non sans raison peut-être aux partisans secrets des janissaires. Le gouvernement, qui redoutait avant tout une insurrection, tint pendant ce temps ses troupes consignées et prêtes à agir, sans nullement s'inquiéter d'arrêter les progrès du feu, qui continua ses ravages pendant trente-six heures sans interruption. Le palais du grand-vizir, de riches bazars, et plus de six mille maisons devinrent la proie des flammes. Néanmoins, et par suite de cet événement, l'autorité crut devoir réorganiser sur d'autres bases l'ancien corps de pompiers, lequel, en raison de la défiance que lui inspiraient les Turcs, fut exclusivement composé d'Arméniens.

Deux mois environ plus tard, un nouveau et plus sérieux danger vint encore menacer le divan et le sultan en personne. Un vaste complot se forma contre lui, complot auquel participèrent, dit-on, des régiments entiers. D'après les renseigne-

(1) Le gouvernement, à cette occasion, prit soin de répandre parmi le peuple la circonstance vraie ou fautive d'approvisionnements considérables de liqueurs spiritueuses découverts dans les tekkies démolies, et de plus, comme détail aggravant, que les vases ou bouteilles s'étaient trouvés bouchés avec des feuillets du Koran.

(2) Les rues de Constantinople ne sont pas éclairées.

ments que l'on put recueillir, le plan des conjurés aurait été, lors d'une prochaine revue, de faire charger à balle toutes les armes, puis d'en finir d'un seul coup avec Mahmoud lui-même et les partisans principaux des réformes nouvelles. Une indiscretion commise par l'un des chefs de la conspiration, ancien derviche nommé *Luledji-Akhmet*, fit découvrir le projet. Cet homme, arrêté et mis à la question, confessa tout en ce qui le concernait; mais les plus cruelles tortures ne purent lui arracher le nom d'aucun de ses complices. Au milieu des tourments, ce fanatique ne cessa de répéter qu'il n'éprouvait qu'un regret, c'était de n'avoir pu réussir, et, en détruisant à la fois toute cette race impie, mériter pour lui-même la béatitude éternelle.

Une seconde ère de supplices vint alors épouvanter la capitale, et de nouveau l'on vit le Bosphore se couvrir de sang et se charger de cadavres.

Enfin, à cette occasion, certains membres notables du corps des ulémas, s'étant permis d'exprimer quelque blâme sur les rigueurs excessives déployées par le gouvernement, ces discoureurs imprudents furent dénoncés, deux d'entre eux étranglés en secret, et les autres envoyés en exil au fond de l'Asie-Mineure. En même temps une dernière ordonnance défendit, sous peine de mort, à tout sujet de l'empire de raisonner, n'importe en quel sens, sur les actes du gouvernement, et d'en parler soit en bien, soit en mal. Cette mesure intimida la savante corporation. Depuis ce moment, elle se soumit sans opposition aux nombreuses réformes qui suivirent, et Mahmoud, délivré de toute crainte, put marcher hardiment dans la voie dont il ne s'écarta plus.

M. Y***.

DE L'AMÉLIORATION DE L'AÉRAGE

DANS LES BÂTIMENTS A VOILES ET LES BÂTIMENTS A VAPEUR (1).

Quoique l'importance de l'aérage dans les navires ait appelé l'attention de plusieurs savants à diverses époques, celle du public ne s'y est jamais appliquée d'une manière particulière; cependant la salubrité de l'air est nécessaire à bord plus que partout ailleurs. Pour apprécier la haute portée de cette question, il suffit de considérer le grand nombre d'hommes qui sont actuellement employés par la marine marchande et la marine militaire de l'Angleterre.

A bord des bâtiments, les entreponts et les cabines particulières sont souvent encombrées d'individus obligés d'y manger et d'y dormir : cet inconvénient est inévitable et susceptible de peu d'amélioration. Dans les maisons d'habitation, l'ouverture des portes et des fenêtres donne le moyen d'établir presque en toutes circonstances un courant d'air qui purifie l'air vicié; en hiver, les feux de cheminées agissent jusqu'à un certain point comme moyen de ventilation. Il en est tout autrement dans un navire encombré de monde. On est obligé, pendant les coups de vent, de fermer hermétiquement les écoutilles, et aucune mesure n'ayant été prise pour faire

(1) NOTE DU RÉDACTEUR. Le développement des relations commerciales et politiques de la France dans la Méditerranée et les mers du Sud nous a engagés à insérer cet article, qui appelle l'attention sur une question très-importante pour la marine, et nous paraît ainsi pouvoir intéresser nos lecteurs.

pénétrer l'air dans l'intérieur, il n'y parvient que par une ouverture de quelques pieds carrés, celle de l'escalier. Les émanations corrompues qui s'exhalent des corps des personnes en bonne santé, des malades et peut-être des mourants, s'élèvent vers la même ouverture et s'opposent au passage de l'air pur qui ne parvient qu'avec peine aux malheureux habitants de ce séjour infecté. — Les tempêtes se prolongent quelquefois pendant des semaines, et, durant tout ce temps, des centaines d'individus sont continuellement renfermés dans l'entrepont. Il serait difficile de se faire une idée de cette situation déplorable, dont j'ai été moi-même témoin plusieurs fois. L'insalubrité de l'air dans les entreponts est la cause évidente de la grande quantité de maladies qui se développent durant les voyages de long cours, particulièrement sous les tropiques. Combien doivent souffrir les personnes faibles et délicates, puisque les plus robustes sont elles-mêmes victimes de cette insalubrité!

Le défaut d'air accroît les souffrances causées par le mal de mer; car l'odorat devient alors beaucoup plus sensible, et c'est ainsi que, dans les navires qui servent au transport des troupes, la constitution des soldats embarqués se trouve souvent altérée par un premier voyage. Peu de personnes peuvent supporter à bord des bâtiments à voiles l'odeur de l'eau corrompue qui séjourne au fond des caisses hermétiquement fermées. L'hydrogène sulfuré et les autres gaz qui s'en exhalent saturent l'air non renouvelé des cabines, et cette combinaison méphitique est encore plus désagréable à bord des bâtimens à vapeur, infectés par l'odeur du suif rance employé à chaud pour graisser la machine. L'incommodité de ces mauvaises odeurs est connue de quiconque s'est embarqué. Les miasmes malsains qui s'échappent de la cabine, dans les plus grands navires, comme dans les moindres bateaux, font que la plupart des passagers aiment encore mieux endurer l'inclémence du temps sur le pont que de s'exposer à l'odeur nausabéonde de l'intérieur.

Si le manque d'aérage est déjà si incommode dans les meil-

leurs cabines souvent privées d'ouvertures latérales ou hublots, combien doit-il être plus pénible dans les chambres de l'arrière, dans les cabines de l'avant des paquebots, et surtout dans les étroites cases assignées aux matelots à bord des navires marchands !... Les matelots, en général, souffrent moins du défaut d'air, à bord, que les passagers des diverses classes pendant les traversées, parce qu'ils passent la plus grande partie de leur temps à l'air. Cependant on pourrait citer de nombreux exemples qui prouveraient que, même pour les matelots, il est de la plus grande importance d'entretenir constamment de l'air pur entre les ponts, ou de renouveler celui qui a été vicié.

Il faut reconnaître que le défaut de ventilation est moins sensible dans les grands bâtiments de guerre que dans les autres navires à voiles ; l'attention qu'on y apporte au maintien de la propreté, et l'air qui pénètre dans les ponts inférieurs par les sabords, sont des avantages pour la santé de l'équipage qui ne se rencontrent pas à bord des bâtiments marchands. Mais encore, il est très-difficile d'établir un courant d'air constant dans les faux-ponts de tous les navires ; ordinairement on emploie des manches à vent pour renouveler l'air dans les parties inférieures des bâtiments à voiles : ces manches à vent sont des cylindres en grosse toile suspendus de manière à recevoir le vent et à le conduire en bas. Le défaut de ce mode d'aérage a été signalé d'une manière remarquable, il y a environ un siècle, dans un mémoire présenté par le docteur Richard Mead et William Warton. (*Phil. Trans.*, vol. XIII.) Plusieurs plans y furent indiqués pour l'introduction d'une meilleure méthode d'aérage. Le principal inconvénient des manches à vent est qu'elles ne sont d'aucun usage dans les temps de calme ou dans les gros temps. C'est pourtant alors que le besoin d'aérage se fait le plus sentir.

La grande mortalité qui se manifesta vers la fin du siècle dernier à bord des bâtiments de guerre et de transport ainsi qu'à bord des bâtiments-hôpitaux est un exemple frappant de ce que j'ai avancé dans ces considérations préliminaires.

Lord Anson en parle dans la relation de son voyage autour du monde en 1741 : « Nous perdons, dit-il, quatre, cinq et six hommes par jour, et sur un équipage qui se montait, il y a trois mois, à quatre et cinq cents hommes, pour la plupart, sains et vigoureux, maintenant le lieutenant peut à peine trouver deux quartier-maitres et six matelots capables de travailler. »

Ce mauvais état sanitaire de notre marine a depuis longtemps attiré l'attention de la Société royale de Londres. On voit dans les *Philosophical Transactions*, 1742, que le docteur Stephen Hales et le docteur Desaguliers proposèrent chacun un nouveau moyen de ventilation. Le docteur Hales présenta un instrument qu'il appelait « les poumons du navire. » La machine inventée par le docteur Desaguliers était un perfectionnement du soufflet de Hesse. Il la présenta dans l'année 1735, et exposa son utilité pour changer l'air d'une chambre en y introduisant de l'air pur et en expulsant l'air corrompu. (*Phil. Trans.*, vol. XXXIX, 437.) Cet instrument, que Desaguliers appelait soufflet centrifuge, était particulièrement recommandé pour chasser l'air corrompu des parties inférieures des navires et y introduire de l'air pur. Il avait beaucoup de ressemblance avec le ventilateur ou moulin à ailes employé de nos jours. C'était évidemment une reproduction du projet de ventilateur communiqué en 1705 à la Société royale de Londres par Denis Papin, qui cherchait lui-même à perfectionner le soufflet de Hesse. Le perfectionnement de Papin consistait à faire les ailes du ventilateur excentriques au lieu de concentriques qu'elles étaient, ou à changer sa forme cylindrique en spirale, comme on l'a vivement recommandé il y a quelques années. En faisant agir cette machine avec le pied, elle pouvait produire une force de vent capable de soulever un poids de deux livres. (*Ree's encyclopædia.*) Desaguliers n'adopta pas les ailes excentriques et considérait son instrument comme étant meilleur et plus efficace que le soufflet de Papin, en ce qu'il pouvait à volonté aspirer l'air corrompu ou lancer de l'air pur. Son soufflet cen-

trifuge fut installé en grand et sous sa direction au-dessus de la chambre des communes. Cette machine, destinée à chasser l'air chaud et vicié de la salle des délibérations, fonctionna depuis 1736 jusqu'à 1743. Desaguliers, dans sa *Physique expérimentale*, se plaint de l'injustice avec laquelle on accueillit son ventilateur et de l'opposition qu'on mit à s'en servir. Il est donc peu probable qu'il ait jamais été employé sur aucun navire. Cependant c'était une invention simple et ingénieuse, et elle aurait obtenu plus de succès si elle avait reçu dès lors les perfectionnements qui ont été récemment introduits dans sa construction. Quoi qu'il en soit, le ventilateur à palettes était connu bien avant Desaguliers. Il est cité dans Agricola, *De re metallicâ*, Paris, 1541. Il est évident que son origine se rattache à celle du moulin à vanner qu'on suppose avoir été introduit de Chine en Europe par les Hollandais. L'*Encyclopédie japonaise*, publiée en 1725, présente la figure et la description d'un moulin à vanner identique avec nos tarares actuels.

L'utilité du ventilateur, à ailes ou palettes, est de jour en jour plus appréciée. Après un siècle d'intervalle, on a repris cette machine, et on en fait usage depuis quelques années sur les bateaux à vapeur pour rafraîchir et aérer la chambre du fourneau. Il a été pareillement adopté par le docteur B. Reid, pour la ventilation générale des vaisseaux de la dernière expédition d'Afrique (*Literary Gazette*, 1841), pour le yacht royal *la Victoria and Albert*, et pour plusieurs autres navires. Le ventilateur à ailes est maintenant très-recommandé pour l'aérage des mines, des manufactures, des ateliers de filatures, partout où la puissance de la vapeur est employée comme moteur, et où il y a surabondance de force. On en a placé dans divers établissements publics, tels que le tribunal de Old Bailey, le Club de la Réforme à Londres et plusieurs autres, où ils sont mis en mouvement par de petites machines à vapeur. Ce même ventilateur agirait très-efficacement à bord des bâtiments à voile, en suivant le plan proposé en 1837, dans le *Magasin d'architecture*. J'ajouterai qu'on devrait alors le

construire dans des proportions telles qu'il pût être débarqué aisément, et qu'il ne soutirât pas une trop forte quantité d'air à la fois. Sa manœuvre n'emploierait qu'un petit nombre d'hommes qui se relayeraient successivement.

Plusieurs améliorations importantes ont été faites dernièrement au ventilateur excentrique. L'inclinaison sur l'axe de rotation et le nombre des ailes ou palettes ont été déterminés de façon à opérer le plus grand déplacement d'air possible; une autre amélioration vient encore d'y être ajoutée. On a augmenté la capacité de la partie centrale pour recevoir une plus grande quantité d'air. L'expérience a prouvé que par cette simple modification, la force du ventilateur est presque doublée, et que l'on est entièrement débarrassé du bruit désagréable occasionné par le mouvement de la machine (1).

L'autre genre de ventilateur était celui du célèbre docteur Hales, appelé par son inventeur *les poumons du navire*, et dont la description fut lue devant la Société royale de Londres en 1741. De tous les systèmes essayés autrefois pour l'aéragé des navires, celui-ci paraît avoir eu le plus de succès, et quoiqu'il ne soit plus en usage, il est cependant digne de fixer l'attention. Son utilité à bord des navires est mentionnée avec éloge dans plusieurs numéros des *Transactions philosophiques* du siècle dernier. Dans cette même année 1741, M. Martin Triewald, capitaine des ouvriers dans la marine du roi de Suède, inventa un ventilateur presque semblable à celui du docteur Hales, qui en parle dans son *Traité*, publié en 1743 et 1758 (2). Le ventilateur de Triewald retirait l'air corrompu des ponts des navires; au moins il en pouvait extraire trente-six mille cent soixante-douze pieds cubes par heure. Dans

(1) NOTE DU TRADUCTEUR. M. Combes, ingénieur des mines, a fait dans ces dernières années de grands perfectionnements au ventilateur à ailes. On peut consulter, à ce sujet, le *Traité de l'aéragé des mines*, par cet ingénieur.

(2) NOTE DU TRADUCTEUR. Une traduction française du premier volume de l'ouvrage de Hales a paru en 1744.

les vaisseaux de ligne, et bâtiments servant d'infirmes, cette machine était placée sur le pont, au-dessus de la grande écouteille ou d'une autre à volonté; elle communique par un tuyau avec les entreponts, et attirait l'air corrompu, qui était au même instant remplacé par de l'air pur. En 1742, tous les vaisseaux de ligne de la marine suédoise furent pourvus de ce ventilateur, et, dans la même année, le roi de France ordonna que la même machine fût placée à bord de tous ses vaisseaux.

Le docteur Hales fait aussi mention, dans son *Traité*, du ventilateur inventé par Nathaniel Henshaw. Le docteur Hales en parle ainsi : Afin de pouvoir renouveler l'air sans sortir de la maison, il fallait à Henshaw une chambre de douze pieds carrés, qu'il appelait chambre à air. Cette chambre devait être assez bien fermée pour ne laisser échapper la moindre quantité d'air. Elle contenait deux grands soufflets d'orgue qui devaient aspirer et rejeter l'air par un tuyau de cuivre garni de soupapes s'ouvrant à l'intérieur ou à l'extérieur, selon qu'on le voulait, et communiquant avec l'extérieur par une ouverture pratiquée dans le mur. Au moyen de ces soufflets, l'air de la chambre peut être condensé ou raréfié tour à tour. Ce système est assez compliqué et diffère essentiellement du mien, qui a, au moins, le mérite de pouvoir être établi à peu de frais. »

Le ventilateur de Hales consistait en deux boîtes oblongues hermétiquement fermées, et placées parallèlement l'une à l'autre; ayant au dedans une cloison mobile en bois, ou diaphragme, de la dimension exacte de leur section intérieure. Chaque cloison était suspendue d'un côté et tirée ou repoussée à l'aide d'une tige droite en fer, attachée à un levier commun qui se mouvait sur une pièce de bois placée entre les boîtes. En élevant ou baissant alternativement l'extrémité du levier, on élevait ou baissait les cloisons mobiles; l'air entrait dans les boîtes, ou en était chassé par différentes soupapes, les unes en dedans, les autres en dehors, du côté opposé à celui où se trouvaient les tiges de fer. Une caisse placée au-des-

sus des quatre soupapes par lesquelles sortait l'air vicié, communiquait avec un conduit ou tuyau qui dirigeait d'un seul jet cet air en dehors. Au surplus, sans un dessin, il n'est pas aisé de se faire une idée correcte de cette machine, analogue aux caisses soufflantes en bois, employées dans la métallurgie ancienne. Elle pouvait servir également pour introduire de l'air frais, ou pour chasser l'air vicié.

Le docteur Hales expose comment son système fut essayé sur le vaisseau de la marine royale, *le Capitaine*. Le ventilateur établi sur ce navire avait environ dix pieds de long, cinq de large et deux pieds de profondeur. Il était placé en haut du bas pont du navire, ou de niveau avec le plancher, et le tuyau qui servait à l'écoulement de l'air vicié passait par la batterie du premier pont près du flanc du navire, à l'extrémité du plat-bord. Deux hommes stationnant dans le bas pont faisaient mouvoir le levier qui avait douze pieds de long. Dans les grands navires, ce travail était fort peu de chose à raison du nombre d'hommes qui peuvent s'y employer à tour de rôle. Le levier et son appui pouvaient se démonter de manière que la machine gênait très-peu. L'air qui devait remplacer celui qu'on retirait du fond de cale, passait par l'ouverture des écoutes, ou par quelques autres pratiques à cet effet, et le courant en était si doux qu'on le sentait à peine. D'après le nombre des passages ouverts, le mouvement de l'air était cent cinq fois plus lent que lorsqu'il passait par l'orifice du ventilateur. Lorsqu'on voulait aérer la cale, il fallait ouvrir les portes des magasins de munitions, et couvrir tous les caillabettis de la batterie avec des toiles goudronnées ; les portes des cabines ou des chambres qui avaient besoin d'air devaient être laissées ouvertes. Les dimensions des ventilateurs devaient varier selon la grandeur des navires. Pour ceux de première et de seconde classe, on suivait les mesures indiquées plus haut.

D'après cet essai, l'utilité du ventilateur de Hales, à bord des navires, fut tellement appréciée, qu'en 1756 une décision des lords de l'amirauté l'adopta pour l'aérage général de la flotte

anglaise (1). Le même système fut aussi appliqué avec succès en 1752 pour aérer la prison de Newgate. Les ventilateurs furent placés dans la partie la plus élevée de l'édifice, et mis en mouvement par un moulin à vent : ils pouvaient ainsi renouveler aisément l'air dans plusieurs quartiers de la prison. Les avantages des ventilateurs de Hales pour les navires, les prisons, les mines, furent ainsi parfaitement constatés : néanmoins plusieurs objections s'élevèrent encore contre leur usage à bord des navires, et sans que l'on puisse connaître au juste la nature de ces objections, la marine renonça à les employer. Il est très-probable que la cause principale de cet abandon fut le travail qu'exigeait leur manœuvre, bien plutôt que la gêne qu'ils pouvaient occasionner par l'espace qu'ils occupaient à bord ou par le bruit qui résultait de leur mouvement. Quoi qu'il en soit, ils finirent par tomber en désuétude, après toutes les peines que s'était données leur inventeur. Lorsque je commençai à m'occuper de constructions maritimes, il n'en existait plus aucun vestige, et les marins les plus âgés, que j'interrogeai à ce sujet, n'en conservaient aucun souvenir.

En 1742, le docteur Mead rendit compte à la Société royale de Londres d'une invention proposée par un brasseur, nommé Samuel Sutton, pour l'aérage des différentes parties des navires. Il dit dans son mémoire que cette invention a été essayée avec succès à bord du vaisseau de garde à Depiford. L'appareil du brasseur était très-simple. Il se composait seulement d'un tube, partie en plomb, partie en cuivre, parfaitement adapté dans un trou au cendrier de la chaudière ou de la cuisine du navire. Ce tuyau principal était mis en communication par plusieurs branches avec différents endroits des parties basses du navire, et la chaleur du foyer attirait en haut l'air vicié. Ce procédé avait un avantage incontestable sur les autres moyens mécaniques d'aérage, celui de n'exiger aucun travail manuel. Ce n'était réellement pas une invention : ce n'était

(1) *Rees's Encyclopædia* et 3^e édition de l'*Encyclopédie britannique*.

qu'une simple application d'un principe connu. En effet, on lit dans les *Transactions de la Société royale de Londres*, vol. 1^{er}, que le 3 juillet 1665, sir Robert Moray fit une lecture sur la manière dont on exploite les puits et galeries des mines, dans le pays de Liège, sans pratiquer des puits spéciaux d'aérage. A l'entrée de la galerie débouchant à ciel ouvert, était élevée une cheminée de trente pieds de haut, dans laquelle on plaçait une grille de fer avec un cendrier fermé. Au-dessous du feu était un tuyau qui communiquait avec les points où l'air devait être renouvelé. On voit aussi dans un mémoire de Desaguliers que, dès l'an 1723, des foyers à grille furent établis, sous sa direction, pour purifier l'air de la chambre des communes. Cet essai paraît être le premier qui ait été fait pour ventiler les maisons et les édifices par l'action du feu, suivant le système proposé par sir Robert Moray; et bien que le même procédé soit régulièrement employé dans les mines, c'est seulement depuis quelques années que l'on a tenté de nouveau en Angleterre de l'appliquer aux usages domestiques. Il est constant, du reste, que c'est une des plus anciennes inventions employées pour la ventilation des mines de houille. Depuis des siècles, les mineurs savent activer la circulation de l'air des galeries, en allumant de grands feux au bas ou au haut du puits supérieur d'extraction.

Hales et Desaguliers blâmèrent l'emploi à bord des navires de l'appareil de Sutton. Desaguliers objectait que les gaz accumulés dans la cale pourraient faire explosion lorsqu'ils seraient mis en contact, par les tuyaux, avec le feu du foyer. Toutefois Sutton obtint un brevet d'invention pour son appareil, et comme il ne manquait pas de persévérance, il parvint à déterminer le conseil de l'amirauté à en faire l'essai. Son tube aspirateur fut posé à bord du *Norwich*, vaisseau de la marine royale, et essayé à plusieurs reprises pendant un voyage de ce bâtiment sur les côtes d'Afrique. Mais d'après le rapport fait sur ces expériences, il ne produisit aucunement l'effet espéré. Sutton ne se découragea pas. Il réfuta dans un mémoire le capitaine du *Norwich*, qui objectait surtout que les étincelles

tombant par le bas des tuyaux pourraient mettre le feu au navire. Il proposa d'allonger assez le tube d'appel pour le faire passer dans la cheminée, de sorte que toute communication serait interceptée entre ce tube et les étincelles du foyer. Il se plaignit de l'injustice du docteur Hales qui dépréciait son appareil. Après plusieurs demandes, il obtint seulement de l'amirauté une somme de 100 £, comme indemnité de ses dépenses et comme récompense. Son système d'aérage des navires fut tout à fait abandonné après quelques années. Cependant il n'est pas douteux que ce soit celui qui ait le plus de chance d'être mis de nouveau en pratique (1).

Dans un ouvrage intitulé : *Observations sur la construction des navires*, par J. Braithwaite (mai 1810), il est fait mention d'une méthode analogue pour extraire l'air de l'intérieur des navires. Suivant l'inventeur, « elle consiste à disposer un système de tuyaux partant des parties les plus éloignées de la cale, et aboutissant à la cheminée de la cuisine ; celle-ci étant habituellement échauffée, la circulation de l'air, depuis l'extrémité du tuyau jusqu'à l'autre bout qui est échauffé, s'établit naturellement. Ensuite, après que le feu est éteint, comme la cale est plus chaude que l'air qui se trouve dans le conduit de la cheminée, le contraire a lieu, et l'air froid rentre. Ces tuyaux peuvent être placés très-facilement de manière à empêcher les étincelles ou la suie de descendre ; et bien que la crainte de ce danger ait fait dans ces derniers temps entièrement abandonner à bord des navires le mode d'aérage que je propose de nouveau, on pourrait établir des tuyaux de cuivre ou de fer, de deux pouces de diamètre seulement, qui seraient dirigés le long des flancs du bâtiment depuis la cheminée jusqu'à la cale vers le puits de la pompe et toutes les autres

(1) En 1821, Perkins a proposé d'extraire l'air vicié au moyen de deux caisses à moitié remplies d'eau, communiquant librement l'une avec l'autre, et placées en diagonale aux deux côtés opposés de la cale. L'eau devait être mise en mouvement par le roulis ou par le tangage du vaisseau. L'air vicié était conduit au dehors par des tuyaux ou des conduits flexibles en cuir ou en toile. (Voyez *Transactions de la Société des arts*, vol. 38.)

parties du navire. Un système semblable offrirait une parfaite sécurité. »

Ce mode d'aérage des navires, au moyen du feu, n'a pas pris d'extension, probablement parce que l'on a toujours redouté qu'il ne fût une cause d'incendie. Néanmoins dans les bâtiments à vapeur, où l'on peut se servir du puissant courant d'air qui monte dans la cheminée, je suis convaincu qu'on pourrait utiliser ce courant pour la ventilation en prenant les précautions convenables. Mais je ferai observer que généralement on évalue beaucoup trop haut l'effet des tuyaux de deux pouces de diamètre sur de grandes masses d'air; c'est un erreur manifeste. Il ne peut arriver par ces tuyaux jusqu'au conduit de la cheminée qu'une quantité d'air beaucoup trop petite, proportionnellement à la masse qui doit être renouvelée. Il est évident que dans tous les systèmes de ventilation au moyen de tuyaux, on n'obtiendra aucun résultat, si ces tuyaux ne sont pas proportionnés à l'espace qu'on veut aérer, ou au moins combinés avec l'introduction d'une certaine quantité d'air frais (1).

Je crois que le tube de Sutton, qui a été essayé à différentes époques, pourrait, avec quelques améliorations, résoudre le problème de l'aérage des bâtiments. Pour cela, il faudrait, avant tout, perfectionner la communication des tuyaux avec le conduit de la cheminée et éviter que les étincelles ne mettent le feu dans l'intérieur. On obvierrait à ce danger en faisant passer horizontalement le conduit principal de l'air vicié, auquel correspondent tous les petits, par une chaudière cylindrique d'un petit diamètre qui serait échauffée par la vapeur ou par l'eau bouillante produite à l'aide du foyer. Mais cette chaudière serait entièrement séparée du foyer, ou du moins

(1) Dans une grande filature de coton du nord de l'Écosse que j'ai visitée, on avait établi une communication directe des différents étages, avec la cheminée de la machine à vapeur, de manière à extraire par aspiration l'air vicié; mais on n'avait pris aucune disposition pour amener l'air frais, qui ne pouvait arriver que par les fentes ou par les fenêtres quand elles étaient ouvertes.

le tuyau qui extrait l'air n'aurait aucune communication avec le foyer, et passant simplement à travers l'eau chaude ou la vapeur, il conduirait l'air vicié à une hauteur suffisante. Dès que l'air est raréfié dans le tuyau, il prend immédiatement un mouvement ascensionnel, et ainsi, quant à l'établissement même du courant, il est indifférent que l'air soit échauffé par le contact du feu ou autrement. Sans doute, la différence de température entre la chaleur de la vapeur et celle du feu ordinaire influe sur la vitesse du courant; mais on peut établir une compensation en élargissant le tube extracteur au point où il passe dans la chaudière, et en ayant soin d'entretenir une chaleur uniforme. Ce qu'il y a de plus important, c'est que l'on détruirait ainsi entièrement le danger du feu par la communication des tuyaux avec le foyer. Le combustible qui servirait à alimenter le feu pour le système Sutton produirait de la vapeur ou ferait bouillir de l'eau de mer que l'on pourrait alors utiliser à divers usages.

Je pourrais aisément indiquer d'autres moyens pour atteindre le but proposé et obtenir un courant d'air dirigé sur un seul point. Par exemple, on pourrait faire usage d'un appareil à tuyaux remplis d'eau chaude; dans ce cas, le tuyau principal destiné à pomper l'air vicié passerait à travers un assemblage de ces tuyaux échauffés par le feu de la cheminée, ou bien les conduits d'eau chaude pourraient être placés dans le gros tuyau lui-même pour élever la température de l'air, disposition proposée dans l'ouvrage de Richardson, Londres, 1839. Un moyen très-anciennement employé pour l'aérage des édifices consistait à enfermer le tuyau d'un poêle échauffé par la fumée dans un tuyau d'un plus large diamètre; l'air s'élevait en passant entre eux deux.

Toutefois, en voyant échouer successivement tant d'inventions ingénieuses, proposées pour l'amélioration de l'aérage des navires, leur défaut de succès a fortement contribué à me persuader que, pour les navires à voiles surtout, aucun système de ventilation ne pourra devenir d'un usage général, s'il ne fait pas partie de la construction même du bâtiment. D'a-

près cette idée, je proposerais d'introduire dans la coque même un système complet et efficace d'aérage spontané, fournissant en tout temps une ample quantité d'air frais dans toutes les parties du bâtiment, et consistant dans une disposition judicieuse de conduits à air pour les navires en bois et de tuyaux pour les navires en fer. Dans la majeure partie des bâtiments, maintenant à flot, des intervalles sont ménagés entre les membres ou les côtes pour aérer la charpente. En utilisant les intervalles qui existent dans tous les bâtiments où le système des charpentes jointes n'a pas encore été adopté, on pourrait effectuer une circulation constante de l'air dans les parties basses. Quant à l'aérage de la coque elle-même, son importance pour la conservation des parties au-dessous de la flottaison a appelé depuis longtemps l'attention des hommes de l'art : plusieurs opinions différentes ont été émises à ce sujet, les uns étant pour la circulation de l'air entre les membres du navires, et les autres étant pour l'exclusion de l'air. Dans une communication faite à la Société royale de Londres, en 1820, sur un nouveau principe de construction pour les navires de la marine marchande, sir Robert Sippings fait allusion aux ventilateurs du docteur Hales et à l'utilité d'une ventilation générale; mais il regarde comme un point important d'exclure l'air de la charpente intérieur de la coque du navire, si l'on veut la conserver. Cependant sir Robert Sipping reconnaît la nécessité d'introduire de l'air dans l'intérieur des bâtiments. Cette question est envisagée différemment dans le savant Traité sur la construction des navires qui fait partie de l'*Encyclopédie Britannique*. On y émet l'opinion qu'en utilisant les ouvertures entre les pièces de bois, à l'effet d'y faire circuler l'air, on contribuerait à la conservation de toute la charpente. L'auteur du traité dit qu'en 1827 il a soumis ce système à l'amirauté. Son opinion me confirme dans l'idée qu'il est possible de combiner d'une manière très-simple la ventilation générale du navire avec les précautions nécessaires pour l'aérage de la charpente principale.

Actuellement, lorsque l'on fait usage des interstices qui

existent entre les pièces de bois pour aérer le corps du bâtiment, ou n'obtient qu'un résultat imparfait, par la difficulté d'établir un courant ou une circulation convenable; car l'introduction de l'air a lieu entre les ponts, et aucune voie de sortie ne lui a été ménagée. Le principe fondamental de l'aérage naturel ou spontané consiste en effet dans l'action simultanée des ouvertures destinées à introduire l'air extérieur, et de celles qui doivent enlever l'air vicié. Ainsi nous savons que l'air reste sans mouvement dans un puits; mais si deux puits sont ouverts à une certaine distance l'un de l'autre, et que l'on pratique un passage horizontal du fond du premier au fond du second, l'air tend aussitôt à descendre par un puits et à remonter par l'autre, toutes les fois que la température de l'air extérieur est différente de celle d'en bas. C'est la loi qui règle l'effet des courants d'air dans les cavernes naturelles et qui a été appliquée avec succès à l'aérage des mines. Si l'on met en pratique le même principe pour l'aérage des navires, rien n'empêche de convertir les espaces ouverts entre les côtes ou membres en autant de conduits pour l'air frais et l'air vicié. Une série de ces conduits prendrait l'air pur au-dessus du premier pont et le dirigerait vers des bouches aboutissant aux planchers de la batterie et du faux pont, aux planchers des cabines, en général, partout où cela sera nécessaire. Une autre série, entièrement séparée de la première, partirait des poutres supérieures ou plafonds de ces mêmes divisions du bâtiment, et s'élèverait au-dessus du pont supérieur aussi haut qu'il serait convenable pour laisser échapper l'air vicié. Les bouches de ces conduits pourraient être recouvertes d'une feuille de cuivre ou de zinc percée à jour, de manière à briser la force du courant d'air. En outre, celles qui se trouveraient au-dessous du pont supérieur pourraient être disposées de telle façon que les bouches destinées à introduire l'air pur seraient ouvertes au vent, tandis que les bouches de sortie pour l'air vicié seraient ouvertes en sens opposé. Une partie des intervalles de la charpente serait établie de la même manière, et communiquerait directement avec

L'air du dehors, de façon à faire circuler l'air pur pour la conservation des membres du navire; mais ces intervalles ne devraient avoir aucune communication avec les ouvertures d'aérage nécessaires pour l'équipage et les passagers, afin d'empêcher les gaz méphitiques qui proviennent de la cale de s'introduire dans l'intérieur du bâtiment. Dans la pratique, on rencontrerait sans doute des inconvénients en établissant les ouvertures à air comme nous venons de les décrire; car il serait très-difficile de les rendre inaccessibles à l'eau, en les construisant sur le pont; mais une fois le principe adopté, le talent et l'habileté des constructeurs surmonteraient bientôt ces obstacles secondaires.

Il est indubitable que l'on ne peut obtenir un bon aérage si l'air frais ne vient pas du haut (1); actuellement l'air est introduit par les ouvertures entre les membres du navire et ces ouvertures ne sont d'aucun effet, dès que les écoutilles sont fermées. Admettez au contraire l'air extérieur comme je l'ai proposé, et vous aurez toujours de l'air pur pour les hommes qui sont en bas, quand même les écoutilles, les hublots seraient fermés, et quel que soit l'état de l'atmosphère. Ce mode d'aérage opère constamment, sans occasionner aucune dépense et sans exiger aucun travail. On pourrait en outre, s'il était nécessaire, le compléter par l'emploi du procédé de Sutton et attirer l'air vicié par la chaleur artificielle. Alors, au lieu de faire sortir directement cet air vicié au-dessus du pont supérieur, on ferait aboutir des conduits de sortie à un seul tube horizontal qui communiquerait à la cheminée de la cuisine.

Dans les navires construits en fer, et dans tous ceux où il n'existe pas d'intervalles entre les membres ou côtes, on obtiendra le même effet en fixant le long des parois intérieures

(1) L'avantage de conduire directement l'air du pont supérieur jusqu'au fond du bâtiment a été parfaitement constaté par l'essai fait sur l'*Apollon*, vaisseau de transport pour la Chine; on y a fait simplement usage de petites ouvertures au plat-bord, munies de plaques ou couvercles pour les fermer en cas de mauvais temps ou de pluie.

du navire, des tuyaux en fer, cuivre, plomb ou zinc, pour l'admission et la sortie de l'air. Ces tuyaux pourraient être de forme carrée, et occuperaient ainsi peu de place.

Je ne prétends pas qu'un système semblable de ventilation spontanée, incorporé dans la coque, puisse suffire dans tous les temps à l'aérage d'un navire encombré de monde. Pour constituer une atmosphère salubre, il faut dix pieds cubes par minute et par personne. Or, sur les bâtiments qui portent beaucoup d'hommes, six à huit cents individus sont réunis dans un espace tout à fait disproportionné avec leur nombre, et l'immense détérioration d'air, produite par leur agglomération, ôte à peu près tout espoir d'un bon aérage, si l'on n'a pas recours à des procédés mécaniques. Le mode de construction que je propose aurait au moins l'avantage certain d'empêcher la santé des hommes d'être sérieusement altérée, puisque les entreponts recevraient constamment une quantité régulière d'air pur, et ceci est déjà beaucoup dans l'état actuel des choses.

Dans le cas où un navire à voiles, construit d'après mon système, se trouvera surchargé d'hommes, son aérage devra être complété par l'emploi de ventilateurs à ailes, tels que ceux que j'ai décrits plus hauts ; ou encore on pourrait essayer de se servir de pompes munies d'un tuyau qui traverserait les ponts. Ces pompes pourraient être aspirantes ou foulantes ; on les manœuvrerait comme la pompe d'un vaisseau ou la pompe à incendie. Desaguliers paraît être un des premiers qui aient proposé de se servir des pompes pour la ventilation. Dès l'an 1727, il fit à ce sujet des expériences avec une machine composée de trois corps de pompes manœuvrées par un triple levier. Desaguliers calcule dans son mémoire qu'un homme respire un gallon d'air (1) par minute, c'est-à-dire environ 287 pouces cubes anglais, et qu'une chandelle de six à la livre brûle presque autant d'air dans le même temps. Cette évaluation s'accorde avec les calculs les plus bas des expéri-

(1) NOTE DU TRADUCTEUR. Le gallon impérial équivaut à 4,54 litres.

mentateurs modernes ; on compte que 300 pouces cubes d'air sont viciés en une minute par la respiration d'un homme ou par la combustion d'une chandelle. Ces faits prouvent évidemment combien l'aérage est nécessaire dans les parties basses du navire, et si la pompe à main de Desaguliers donné des résultats pareils à ceux qu'il rapporte, elle pourrait être employée utilement à cet effet. Je citerai aussi la double pompe à air qui est jointe aux cloches à plongeur. Elle est manœuvrée par deux ou quatre hommes, à l'aide d'un levier établi sur une pièce de bois comme celui de Hales. Probablement c'était sur ce principe qu'était construit le ventilateur du Suédois Triewald. On sait aussi que l'on fait descendre de l'air dans les mines, au moyen d'une chute d'eau. D'après ce second principe, l'air vicié qui s'accumule dans le puits de la pompe des bâtiments pourrait être en grande partie chassé en faisant tomber de l'eau dans le puits et la pompant ensuite. Cependant je répéterai que l'usage des ventilateurs mécaniques à bord des bâtiments à voiles, n'a été et ne sera jamais que temporaire, par le seul fait qu'ils exigent une force motrice. C'est pour cela que je crois devoir insister sur le système de ventilation spontanée que j'ai proposé plus haut, parce que s'il était convenablement exécuté, il deviendrait probablement d'un usage constant et donnerait des résultats éminemment utiles (1).

Dans les bâtiments à vapeur, on a toujours de la force motrice et de la chaleur. En conséquence, rien ne s'oppose à l'expulsion de l'air vicié par un moyen mécanique ou artificiel, et ces navires devraient être tous convenablement aérés. Cependant il ne me paraît pas qu'on ait encore adopté un système efficace de ventilation même pour cette espèce de bâtiments. Depuis quelques années, on a essayé d'aérer les cabines d'un petit nombre de navires à vapeur, en y plaçant de petits

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *De la direction de l'air par la ventilation forcée, etc.*, par le marquis de Chabanes, Londres, 1818, et remarques sur le même sujet, par J. Arnot.

tuyaux de fer qui partent des plafonds et vont aboutir au dehors sur le pont; mais comme on néglige généralement de ménager des ouvertures pour l'air extérieur, ces tuyaux ne sont pas d'une grande utilité, et même ils peuvent devenir une cause de désagrément. Cependant cet essai, tout imparfait qu'il est, constate qu'on reconnaît la nécessité d'un système plus complet de ventilation.

Dans la disposition ordinaire des navires à vapeur qui transportent des passagers, les cabines où l'on couche ouvrent dans le salon ou la grande chambre; ainsi, on peut dire que l'on mange, boit et dort dans le même appartement. Ce sont là des causes suffisantes pour rendre nuisible l'atmosphère du salon, et le mal s'accroît par les exhalaisons sulfureuses du poêle chauffé au rouge, autour duquel se groupent les passagers, et qui est si vivement critiqué par M. Dickens dans ses notes américaines. On ne doit donc pas s'étonner que l'air des salons et des cabines soit malsain et désagréable à respirer. Pendant le jour, lorsque le temps est beau et que les écoutilles sont ouvertes, tout va pour le mieux; mais pendant la nuit et par un mauvais temps, le malaise est général. On arriverait à opérer un renouvellement constant de tout l'air, entre les ponts, si l'on établissait des conduits qui amèneraient du dehors, dans le bas du navire, une grande quantité d'air frais que l'on distribuerait dans chaque cabine, et dans chaque case par les planchers; on pourrait employer de plus des tuyaux à embranchements qui partiraient des plafonds des cabines ou des espaces vides entre les solives, et qui emporteraient l'air vicié dans un large tube qu'on ferait communiquer, en prenant les précautions convenables, avec la cheminée ou les chaudières de la machine; ou bien encore, ce tube passerait par une boîte à vapeur. Avant d'entrer dans la cheminée, le courant serait arrêté et réglé par des soupapes qui agiraient d'une manière très-simple. Pendant l'hiver, l'air pourrait être échauffé avant de pénétrer dans les cabines, ce qui augmenterait sensiblement le bien-être des passagers et leur éviterait l'impression nu-

sible du courant d'air froid. A bord des steamers, il y a généralement peu de vapeur de reste ; mais il en faudrait une très-petite quantité pour chauffer les cabines ; ou bien l'eau chaude elle-même pourrait remplir plus efficacement le même effet. Dans ce cas, avant que l'air extérieur entre dans les chambres, on le ferait passer par des boîtes ou caisses remplies de tuyaux de cuivre ou de fer échauffés par l'eau chaude de la chaudière, ou par la vapeur qu'on aurait pu économiser : l'air pourrait aussi passer entre des caisses de fer échauffées de la même manière, et il entrerait dans les cabines par un nombre de petites ouvertures. En hiver on combinerait ainsi la chaleur et l'introduction de l'air frais.

On sait que le ventilateur à ailes s'emploie sur plusieurs bâtiments à vapeur, pour alimenter d'air frais, ou pour rafraîchir la chambre du fourneau, en le faisant mouvoir par les roues à aubes. Rien de plus facile que de profiter de ce même appareil pour l'aérage général d'un steamer.

Récemment on a essayé sur divers steamers des ventilateurs construits sur le principe de la vis d'Archimède. Les ventilateurs de ce genre que j'ai pu voir, sont depuis longtemps en usage dans les fabriques. Ainsi, un ventilateur très-puissant sur le principe de la vis propulsive, et mu par la vapeur, a été établi avec beaucoup de succès dans une importante filature de lin du Yorkshire. Le système adopté dans cette fabrique, pour imprégner l'air d'humidité, mérite certainement d'être répandu dans l'usage général, et on ne devrait jamais le perdre de vue, lorsqu'il est question d'aérage. Il est certainement très-important de maintenir la chambre du fourneau à un degré convenable de fraîcheur, principalement dans les pays chauds où la chaleur est très-nuisible à la santé. L'air froid, se précipitant dans le foyer, tombe comme du plomb sur la tête des chauffeurs. Pour remédier à cet inconvénient grave, on a essayé, dans le paquebot royal à vapeur le *Victoria et Albert*, un moyen proposé par M. Holdsworth de Dartmouth. Il consiste à entourer la chambre du fourneau d'une double cloison en tôle, et à faire couler constamment, entre

les deux cloisons, un courant d'eau froide, qui rafraîchit la chambre, sans que le courant d'air d'alimentation soit ralenti.

Un autre moyen de ventilation, applicable aux navires à vapeur, et qui se recommande par le peu d'espace qu'il occupe, est celui qui a été si ingénieusement mis en pratique, par M. Oldham, à la banque d'Angleterre. Cet ingénieur se sert d'une pompe foulante à air, mue par une machine à vapeur, et à l'aide de ce moteur, il fait passer l'air entre des caisses de fer échauffées par la vapeur de la machine. Cet appareil, dont on peut voir la description dans le Journal des ingénieurs civils, mars 1839, donne de l'air pur, et modifie en même temps la température.

M. Taylor a inséré, dans les Transactions de la Société des arts de Londres, 1810, la description d'un cylindre aspirant l'air, employé par lui pour pomper l'air impur des mines. Cette invention, et beaucoup d'autres, pourraient être appliquées à l'aérage des bâtiments à vapeur. Mais, pour que ces moyens réussissent et qu'ils procurent les améliorations désirables, il ne faut pas les abandonner aux chances de la volonté des officiers ou de l'équipage. Il faut que le système adopté fasse partie de la construction des navires à vapeur ou à voiles. L'ingénieur constructeur et l'ingénieur ventilateur doivent travailler de concert.

En résumé, en même temps qu'on doit éviter les courants accidentels d'air froid, qui sont souvent incommodes et ne peuvent qu'être nuisibles, il faut, si l'on veut rendre parfait l'aérage, l'organiser de façon qu'il puisse être augmenté ou diminué, suivant le nombre des personnes embarquées. Dans nos climats, il serait très-important, je le répète, de pouvoir élever la température de l'air frais, avant de l'introduire dans les cabines des steamers. Il est d'ailleurs évident qu'on ne doit donner à l'air qu'un léger degré de chaleur, pour ne pas altérer sa condition hygrométrique. En outre, on augmenterait ainsi le volume d'air qu'on veut introduire, et qui doit remplacer l'air vicié. Cette amélioration est très-facile à réaliser, par les moyens que j'ai indiqués plus haut, et elle amè-

nerait immédiatement la suppression presque totale des poêles qui chauffent actuellement la chambre des passagers, et dont les effets sont si pernicieux.

Il faut que les marins sachent bien que les navigateurs les plus expérimentés ont hautement apprécié l'utilité de la chaleur du feu pour purifier l'air dans les entreponts et dans les cabines fermées. Nous citerons, comme nos autorités, Cook et Nelson. L'importance des mesures sanitaires n'est-elle pas clairement démontrée par le remarquable voyage du capitaine Cook, de 1773 à 1775, voyage qui dura trois années, et pendant lequel Cook ne perdit que quatre hommes sur cent dix-huit qu'il avait à bord ! Et encore, un seul mourut de maladie (1). Nous pouvons rappeler des exemples analogues dans les voyages aux régions arctiques et antarctiques. Les expéditions de 1821 à 1824, et les dernières qui ont eu lieu, mettent en toute évidence les avantages de la chaleur combinée avec l'aé-
rage, pour la santé de l'équipage.

Enfin l'air des entreponts, lorsqu'ils ne sont pas occupés, pourrait être purifié par un appareil très-simple qui consisterait dans une grille à feu, en forme de panier circulaire. On la suspendrait au plafond, et comme un pendule, elle aurait son point de repos dans la ligne verticale. L'efficacité des lavages et des fumigations avec la chaux et le vinaigre, pour détruire l'air impur, n'avait pas échappé à la sagacité des plus anciens physiciens. De nos jours on recommande l'usage du chlore et du chlorure de chaux pour le même objet.

Que l'on consulte notre historien Smollett, et que l'on compare la description qu'il fait d'un vaisseau de guerre de son temps, avec les vaisseaux construits de nos jours, on reconnaîtra les perfectionnements notables qui ont été obtenus, et cependant il reste beaucoup à faire pour l'aé-
rage général des navires de toutes les mers du monde. L'air, qui est invisible, trompe beaucoup de personnes, et nous croyons souvent qu'il est pur, tandis qu'il est stagnant et corrompu. Il est donc

(1) *Histoire navale de l'Angleterre*, 1773, page 349.

nécessaire de recommander fortement l'admission de l'air frais, en tout temps, comme on le fait pour la lumière, et l'on ne saurait trop combattre l'idée absurde des personnes qui se renferment dans une case ou une cabine hermétiquement fermée. En perfectionnant l'aérage dans les navires à voiles et à vapeur, on augmentera l'énergie de tous ceux qui sont à bord. En leur faisant respirer de l'air pur, la nuit comme le jour, on obtiendra une plus grande longévité dans les climats chauds et dans les climats froids. On aura certainement amélioré le bien-être général. L'Angleterre a devancé la plupart des nations, dans les applications utiles du pouvoir de la vapeur; pourquoi ne prendrait-elle pas aussi les devants en s'occupant de questions essentielles pour l'amélioration de l'état physique du genre humain (1)?

(*Philosophical Journal.*)

(1). Extrait d'un mémoire lu devant la Société écossaise des arts, par Robert Ritchie, ingénieur civil.

Miscellanées.

SCÈNES HISTORIQUES DE LA RÉVOLUTION MEXICAINE.

Deuxième extrait (1).

GUERÉRO.

Les deux grandes nations colonisatrices de l'Europe, l'Angleterre et l'Espagne, ont tenu une conduite bien différente à l'égard des pays que le droit de première occupation ou celui de conquête a, à diverses époques, soumis à leur domination. Le but constant de l'Angleterre a été de civiliser les aborigènes et d'élever leur caractère moral, de leur enseigner les arts de la vie, de les attacher à leurs maîtres par une administration impartiale de la justice. L'état prospère de l'Inde britannique, la facilité avec laquelle ce vaste empire est gouverné et maintenu dans l'ordre par une poignée d'Européens, attestent la sagesse de cette politique humaine et libérale.

L'Espagne a partout adopté et suivi avec persévérance un système colonial diamétralement opposé; elle en a obtenu, hâtons-nous de le dire, des résultats bien différents. L'établissement primitif de ses colonies transatlantiques fut signalé par l'extermination et le pillage des naturels inoffensifs. La cruauté, c'est en vain qu'on chercherait à le dissimuler, est un des traits distinctifs de l'Espagnol; et ce phénomène moral

(1) Voir la livraison de juillet.

dans le caractère d'un peuple qui n'est certainement pas dépourvu de qualités nobles et chevaleresques, peut être considéré comme le produit de plusieurs causes, au nombre desquelles il faut placer une large infusion de sang arabe dans la population hispanique, et, par dessus tout, l'ascendant despotique d'un clergé remarquable par son esprit d'intolérance et par l'abus qu'il fait d'un pouvoir sans limites. Cette tendance à la violence et à l'oppression se fortifia pendant la longue lutte que l'Espagne chrétienne eut à soutenir contre les Maures; on en trouve aussi de nombreux exemples dans ses guerres d'Europe, et particulièrement dans celle des Pays-Bas, à l'époque où ces malheureuses provinces se soulevèrent contre la tyrannie du duc d'Albe. Mais c'est dans ses possessions d'Amérique, et surtout au Mexique, la plus riche et la plus importante de toutes, que l'Espagne mit le comble à ses atrocités.

Partant de ce principe, que toute l'Amérique espagnole était un don fait au roi d'Espagne par le pape, vice-gérant de Dieu sur la terre, et qu'ils avaient pour mission spéciale d'y implanter la vraie foi, les Espagnols n'hésitèrent pas à employer, pour atteindre ce but, les moyens les plus odieux et les plus barbares. Leur soif insatiable de l'or fut une autre source d'actes de violence et d'iniquité; les ordres même du Conseil des Indes, spécialement chargé de la direction du gouvernement des possessions coloniales de l'Espagne, ordres arbitraires et injustes pour la plupart, furent outrepassés et foulés aux pieds par les hommes avides et cruels auxquels était confiée leur exécution.

Mais la tyrannie est toujours soupçonneuse. Les Espagnols, craignant avec raison que ces populations opprimées ne relevassent un jour la tête et n'exercassent contre eux de sanglantes représailles, mirent tous les moyens en usage pour réduire le nombre des indigènes et arrêter le développement de leur intelligence. Il fut défendu, par un décret royal, de fonder une ville, un village, de bâtir même une simple ferme, ailleurs que dans le voisinage d'une garnison, d'un couvent

ou d'une mission. C'était de l'or et non pas des hommes qu'il fallait aux Espagnols; s'ils avaient pu exploiter avec des bœufs au lieu d'Indiens les riches mines de Guanaxuato, de Monte Real et autres, ils auraient vu avec plaisir l'extinction complète de la population indigène du Mexique. Mais quand l'orage, conjuré pendant quelque temps, éclata enfin, ils donnèrent un libre cours à leur haine contre les malheureux Mexicains. La révolte, dont l'explosion avait été, comme nous l'avons vu, prématurée, faillit être étouffée dès son origine; elle se maintint néanmoins sous différents chefs et avec des succès divers, jusqu'à ce qu'elle se terminât par la chute de la domination espagnole. Les massacres, les crimes de toute espèce commis pendant les onze années intermédiaires, excèdent ce que l'imagination peut se figurer. La nuit terrible de la Saint-Barthélemi, les tortures de l'inquisition, les persécutions des Cévennes, et, plus tard, les horreurs de la révolution française, pâlissent devant des boucheries en masse comme celles de Guanaxuato et de Guadalajara, et devant un système d'extermination comme celui que les Espagnols firent peser sur le Mexique.

« Telles villes, tels villages ont disparu de la surface de la terre, » était une locution assez commune dans les rapports et dépêches des commandants espagnols, et cette locution n'était malheureusement que l'expression littérale d'un fait. Des prisonniers de tout sexe et de tout âge étaient égorgés de sang-froid, des districts entiers mis à feu et à sang, jusqu'à ce qu'il ne restât ni une créature humaine ni une habitation dans ces mêmes lieux où se pressait jadis une population nombreuse et florissante. Dans une dépêche écrite de Bagota et datée du mois de juin 1816, le général royaliste Morillo mandait que, pour couper l'insurrection dans sa racine, il avait déclaré rebelles tous les individus sachant lire et écrire, et ordonné qu'ils fussent immédiatement mis à mort. En conséquence, six cents des plus notables habitants de Bagota, hommes et femmes, dont l'éducation était le seul crime, furent étranglés et leurs cadavres dépouillés suspendus à des potences. La lassitude

du bourreau et de ses aides mit seule fin à cette épouvantable tuerie.

Nous ne saurions donner une idée plus exacte d'un tel état de choses qu'en mettant sous les yeux de nos lecteurs un nouvel extrait des *Scènes historiques de la révolution mexicaine*. Nous allons d'abord indiquer sommairement comment les événements qu'on va lire se rattachent à ceux qui ont été racontés dans notre dernier numéro.

Les vingt-cinq jeunes spectateurs de la représentation allégorique et satirique donnée dans un des salons de la *Trospaña* et dans laquelle on avait si irrévérencieusement tourné en ridicule les goûts et les passe-temps de Sa Majesté le roi Ferdinand VII, sont condamnés, en punition de leur crime, à servir dans l'armée commandée par Calleja, capitaine général du Mexique. Ces jeunes gens appartiennent tous à de grandes familles créoles; l'un d'eux, don Manuel, est neveu et héritier du comte San Iago, personnage d'une haute distinction, que sa fortune, son influence et ses qualités personnelles placent au premier rang de la noblesse du Mexique. Don Manuel, à qui l'on offre un brevet de capitaine, préfère passer en Espagne pour prendre part à la lutte contre les Français; et le vice-roi Vanegas, qui a des motifs particuliers pour désirer son éloignement du Mexique, ne met aucun obstacle à ce dessein. Don Manuel part donc pour la côte avec une suite convenable; et les incidents de son voyage forment en partie le sujet des fragments que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs.

I. — UN AVANT-POSTE.

A une journée de marche environ de la capitale s'élève cette grande chaîne montagneuse qu'on appelle la Sierra Madre, et qui, après avoir relié les volcans de Mexico à ceux de Puebla, se dirige à l'intérieur vers le nord, renfermant dans ses flancs, vers Monte Real et Guanajuato, ces inépuisables richesses minérales qui excitent à un si haut degré l'admiration du naturaliste. Les principales montagnes du Mexique font partie de cette chaîne, qui donne à ce pays un caractère d'originalité si pittoresque, de sublimité si sauvage, que l'œil enchanté du spectateur erre avec surprise d'un

point à l'autre de l'immense paysage, cherchant vainement à rassembler dans un seul cadre les éléments si divers du vaste tableau qui se déroule devant lui.

Les pentes inférieures de ces monts sont couvertes de sombres forêts de chênes et de pins; la végétation devient plus rare à mesure qu'on s'élève sur leurs flancs, et leurs sommets, nus et pelés, ne présentent que des rocs de granit et de porphyre. De tous côtés s'ouvrent, au milieu de ces masses en désordre, d'affreux cratères, au fond desquels semble fermenter encore le germe de ces grandes convulsions de la nature qui ont donné au pays sa configuration si remarquable. Ça et là, de luxuriantes moissons de froment et de maïs s'étendent sur la croupe des monts; sur les plans inférieurs, une multitude infinie de fleurs et de plantes indigènes charment les yeux par l'éclat varié de leurs couleurs, et plus bas encore, l'agave aux fibres dures et serrées darde autour de lui, comme autant de lames acérées, ses longues feuilles piquantes : les plaines sont sillonnées d'énormes *barrancas* (1), où se déploient dans toute leur magnificence les merveilles de la végétation tropicale. On entend, du bord de ces précipices, le bruit d'invisibles cours d'eau qui se perdent dans leurs profondeurs, répandant autour d'eux la fraîcheur et la fertilité; leurs parois sont tapissées de plantes et d'arbrisseaux verdoyants, enlacés et recouverts d'un réseau d'innombrables lianes qui s'accrochent à leurs tiges et serpentent parmi leurs rameaux, jetant de branche en branche leurs festons de fleurs, et abritant sous leurs gracieux ombrages des milliers de *conzontlis*, de cardinaux et de *madrugadors*.

C'était par une brillante et chaude après-midi; les cimes neigeuses de l'Orizava et du gigantesque Popocatepetl, jusqu'alors resplendissantes comme des masses d'argent bruni, commençaient à se marbrer de reflets rosâtres, qui, rehaus-

(1) On appelle ainsi d'immenses fissures ou ravins, ayant jusqu'à plusieurs milliers de pieds de profondeur, et qui sont très-communs sur le plateau de Mexico.

sés, sur le versant oriental, de tons plus chauds d'or et de bronze, s'effaçaient à chaque instant sous de nouvelles teintes, bientôt remplacées par d'autres également fugitives. Les ombres du mont Malinche et de ses frères s'étendaient vers Tlascala. Un silence profond régnait dans ces après solitudes, interrompu seulement par les cris de l'aigle et les hurlements du *coyote* (1).

Vers la crête de l'un des contreforts irréguliers qui s'étendent à l'est de San Martin, et que Cortès avait dû franchir pour pénétrer dans la vallée de Tenochtitlan, deux hommes étaient en observation, le dos appuyé contre un roc de porphyre qui s'élevait, comme un débris de quelque forteresse, au-dessus des profondeurs béantes d'une énorme *barranca*. Leurs cheveux plats, leur teint d'un rouge basané, annonçaient que ces individus étaient des *zambos*. Leur costume se composait de peaux de mouton attachées autour de leurs épaules par des lanières de cuir, et recouvrant quelques haillons d'une grossière étoffe de laine noire; leurs visages étaient ombragés par ces chapeaux de paille à larges bords qui forment la coiffure habituelle des Indiens et des métis; des *machetes*, ou longs couteaux, étaient passés à leur ceinture, et de lourds bâtons terminés en forme de massue gisaient à leurs pieds. Ils n'étaient ni l'un ni l'autre en belle humeur, à en juger par l'expression de leur physionomie. Tandis que l'un d'eux se tenait debout, comme en vedette, l'autre, étendu sur l'herbe, se livrait à une espèce de demi-sommeil inquiet : au bout de quelque temps, le premier, fatigué de sa faction, se jeta par terre; sur quoi son compagnon se leva, murmurant et maugréant, pour prendre le service à son tour. Mais ils n'échangèrent pas un mot.

« *Maldita cosa!* » s'écria enfin celui qui était sur ses pieds.
« Par la sainte Vierge de Guadalupe! si ceci dure encore huit jours, s'il faut que nous continuions à être traqués et chassés comme des jaguars, je veux que le diable m'emporte si.....

(1) Loup du Mexique.

— Si?... demanda son compagnon, après une légère pause.

— Si je ne vous tire pas ma révérence; et l'indépendance du Mexique deviendra ce qu'elle pourra.

— Bon voyage, señor, » reprit l'autre en bâillant. « Voyez-vous ces oiseaux, là-haut? — ils vous attendent. »

Et il indiqua de la main une bande de *zépilots* ou corbeaux du Mexique, aux serres aiguës et au bec recourbé, qui venait de s'abattre sur les rochers au-dessus de leur tête.

« *Caramba!* poursuivit-il, Callejo aurait bientôt expédié votre affaire. Un balancé au bout d'une corde, avec le bourreau sur vos épaules, et cela avant que vous ayez eu le temps d'allumer un cigare ou de vider un verre de *pulque*.

— Allons donc! répondit le grognard, mon *ahuitzote* (1). n'est pas encore arrivé.

— Il n'est peut-être pas loin. Vous pourriez tomber entre les mains du señor Bustamante, à qui vous empruntâtes, si ma mémoire ne me trompe, dix de ses meilleurs mulets, y compris les bagages qu'ils portaient, et que, dans votre précipitation, vous oubliâtes de faire décharger.

— Suffit! » répliqua l'autre Zambo, qui paraissait trouver peu de charmes à cette conversation, et tirant de sa ceinture un chiffon de papier sale, il mit dessus une petite quantité de tabac haché, et le roula en forme de cigare. L'ayant ensuite humecté de sa salive en le passant entre ses lèvres, il le posa sur un quartier de roche, tira son *machete*, le plaça sur la cigarette, et se dirigea vers un petit bois qui était près de là.

Le second Zambo avait suivi d'un œil envieux ces dispositions préparatoires à la jouissance d'un plaisir des sens plus nécessaire aux Mexicains que leur pain quotidien. A peine son camarade eut-il tourné les talons, qu'il tira de sa poche deux morceaux de bois d'achit (2), et les frottant l'un contre

(1) Expression proverbiale des Indiens, signifiant quelque chose de contraire ou de préjudiciable, le jour de malheur.

(2) *Bixa orellana*, espèce de bois de teinture. On fait des cordes avec les filaments de l'écorce; ce bois s'enflamme facilement par la friction.

l'autre avec une incroyable rapidité, obtint du feu aussi promptement qu'on aurait pu le faire à l'aide du briquet. S'emparant alors de la cigarette, il l'alluma, et commençait à en aspirer la fumée avec tout l'aplomb d'un connaisseur, lorsque le propriétaire légitime reparut, tenant à la main deux morceaux de bois sec.

« *Maldito gojo! Picaro! infame!* » vociféra celui-ci en voyant sa cigarette dans la bouche à laquelle elle n'était pas destinée. Le fumeur, qui s'était prudemment assuré du *machete* de son compagnon, crut, à la vue de son air courroucé, devoir gagner le large.

« *Paciencia, señor!* » lui cria-t-il, en courant de côté et d'autre jusqu'à ce qu'il fût presque hors d'haleine. « Un peu de patience, mon cher monsieur! je vous rendrai dix cigares, je vous en rendrai cent, je vous en rendrai mille... dès que je les aurai.

— Que tous les démons de l'enfer prennent ta peau! » hurla l'autre, en saisissant sa massue et se mettant à la poursuite du larron. Tous deux firent plusieurs fois le tour du gros bloc de porphyre; mais la distance qui les séparait diminuait de plus en plus, et notre amateur de tabac allait, selon toute apparence, payer cher le plaisir de s'être approprié le bien d'autrui, lorsqu'un vigoureux « halte-là! » parti du petit bois, arrêta court les deux Zambos.

« Qu'est cela? » cria la même voix.

— Mon général — non — pardon — mon capitaine, bégaya le poursuivant, c'est lui qui m'a volé ma cigarette. »

Le capitaine en personne déboucha alors du bois, s'avança gravement vers le voleur, lui ôta de la bouche la cigarette à moitié consumée, et la mit dans la sienne; puis s'approchant du bord de la *barranca*, il prêta pendant quelques instants l'oreille, et après avoir indiqué d'un geste les profondeurs de l'abîme, il se retira vivement en arrière. Ses mouvements furent imités par les Zambos, qui sondèrent à leur tour les sinuosités de la *barranca*, à travers laquelle serpente la vieille route de Cholula, tracée par Cortès, puis se rejetèrent en ar-

rière en s'écriant : « *mulos y arrieros!* » des mulets et des muletiers !

Des sinuosités de cette route, coupée de profonds ravins et à peine praticable, même pour des mulets, et du milieu des rochers et des précipices, le tintement argentin des clochettes commença à monter à travers l'air élastique jusqu'au plateau sur lequel les trois hommes étaient postés. Bientôt on aperçut les mulets, réduits par l'éloignement aux proportions de chiens ordinaires, gravissant lentement le sentier âpre et escarpé; puis on entendit par intervalles les cadences prolongées du chant des muletiers, chant grossier, mais qui n'est cependant pas dépourvu d'un certain charme; et enfin on put distinguer les muletiers eux-mêmes, avec leurs costumes fantastiques garnis de cinq cents boutons, les harnais bigarrés des mulets, avec leurs panaches, leurs houppes en laine et tout leur attirail, les housses aux mille couleurs, et jusqu'aux *trabucos* suspendus derrière les selles. Il y avait quelque chose de singulièrement romantique dans l'aspect de cette cavalcade, poursuivant comme un serpent sa marche sinueuse sur des rochers qui semblaient à pic, tandis que les refrains sonores des *arrieros*, auxquels le bruit des clochettes servait d'accompagnement, s'élevaient le long des flancs du ravin. Tout à coup un individu se détacha du convoi, et, comme s'il eût été ennuyé de la lenteur de cette marche tortueuse, commença, avec autant d'agilité que d'audace, une ascension plus directe. S'élançant de roc en roc, ce voyageur aventureux semblait se faire un jeu du danger, et ne s'arrêta pour reprendre haleine qu'après avoir atteint une petite plate-forme que coupait une large et profonde crevasse. Au-dessus de sa tête, mais à une grande hauteur, tournoyait un aigle gigantesque, tantôt s'arrêtant presque immobile, tantôt plongeant vers lui comme pour se préparer à saisir sa proie, puis remontant aussitôt au haut des airs. Le jeune cavalier, car on pouvait maintenant le reconnaître pour tel, fit une pause de quelques instants, lança un regard dédaigneux au roi des oiseaux, puis, d'un élan vigoureux, franchit l'abîme :

continuant alors à bondir, avec la légèreté d'un chamois, sur les pointes et les saillies des rochers, il atteignit enfin une sorte de corniche naturelle qui se trouvait immédiatement au-dessous du plateau supérieur : là, il s'attacha au tronc d'un chêne nain, et l'escaladant rapidement, se laissa glisser des branches sur le plateau même.

« *Diabolo!* » murmurèrent les deux Zambos, qui avaient suivi la course hasardeuse du jeune cavalier avec cette muette admiration et cette sympathie qu'excite ordinairement, surtout chez des hommes à demi civilisés, l'adresse jointe à la force physique, « *diabolo!* ce gaillard-là a la viè plus dure qu'un chat! » Et en parlant ainsi, ils s'en foncèrent dans le petit bois.

Le jeune homme qui venait de donner, par cet exploit audacieux, et en apparence fort inutile — exploit d'autant plus périlleux, que son riche costume de cheval était peu favorable à la liberté de ses mouvements — une preuve de son aptitude à la vie de montagnard, n'était autre que don Manuel. Il portait sur la tête un chapeau de Guadalajara, dont le bord, large de six pouces au moins, était entièrement recouvert de galon d'or, tandis qu'à la forme basse était fixée la cocarde rouge de sang, adoptée par les royalistes mexicains. Sa veste, également chamarrée d'or, était bordée de fourrure de loutre marine; son haut de chausses, de drap écarlate, était ouvert aux genoux, où il se terminait par des nœuds verts et jaunes; l'ensemble de ce costume était chargé d'une profusion de galons d'or et de boutons d'argent. Les jambes au-dessous du genou étaient protégées par des *gamaches* ou guêtres de cuir, attachées par des rubans de soie de diverses couleurs, et dont l'extrémité inférieure se perdait dans une paire de souliers de forme antique, aux quartiers très-relevés. Il ne lui manquait que des éperons pour compléter ce costume de cheval, plus remarquable par la richesse que le bon goût, et appartenant évidemment aux modes d'un autre siècle.

Le jeune cavalier, après avoir jeté un regard indifférent sur l'espace qu'il venait de franchir, se mit à contempler le ma-

gnifique panorama qui se déroulait sous ses yeux. En face de lui s'étendaient les plaines fertiles de Cholula, et plus loin celles de Puebla de los Angeles, avec leurs champs de blé et de maïs, et leurs plantations d'agave, divisés par des haies ou des allées de cactus, et parsemés de hameaux indiens, aux huttes de canne ombragées de bananiers. A droite, au-dessus d'une arête de porphyre extrêmement accidentée, et dont les sommets, tantôt nus, tantôt couvertes de bois, étaient éclairées par le soleil de l'après-midi, se détachait dans sa magnificence solitaire la tête neigeuse de l'Iztaccihuatl, masse éblouissante de lumière, dont l'œil ne pouvait soutenir l'éclat. A gauche s'élevait, dominant au loin tout ce pàté montagneux, le gigantesque Popocatepetl, avec sa cime couronnée de nuages, et plus loin, vers le sud-est, se dressait, comme un grand fantôme, sur le fond bleu du ciel, l'énorme Orizava, que les vibrations du fluide éthéré semblaient rapprocher à chaque instant du spectateur. Enfin, derrière don Manuel, le Malinche, avec ses forêts sillonnées d'affreux précipices, était plongé dans une ombre solennelle.

Le contraste extraordinaire de la plus riche végétation, se développant alors dans toute sa sève exubérante et dans toute sa fraîcheur, avec le caractère sévère et grandiose de ces solitudes alpestres, frappa pendant quelques instants le jeune voyageur d'une muette admiration. Il fut tiré de sa rêverie par un léger bruit qui se fit derrière lui, et tournant aussitôt la tête, il se jeta brusquement de côté.

« Brigand ! s'écria un des zambos, dont le *machete* avait percé l'air, au lieu du cœur de don Manuel, à qui le coup était destiné.

« Maudit *gachupino* ! » vociféra l'autre, qui avait fait usage de sa massue sans plus de succès.

L'attaque de ces deux braves avait été si soudaine et inattendue, que don Manuel avait à peine eu le temps de l'éviter. Il s'élança avec une grande présence d'esprit vers le rocher, contre lequel il s'adossa, saisissant en même temps une paire de pistolets cachés sous sa veste. A cette vue, les deux ban-

dits battirent en retraite avec une telle précipitation, qu'ils faillirent tomber l'un par-dessus l'autre, et disparurent de nouveau dans le bois. Don Manuel les suivit des yeux pendant quelques instants, puis se rapprocha du bord de la *baranca*, dont le convoi commençait à n'être plus très-éloigné. Il n'avait pas prononcé un mot pendant cette petite échauffourée, et à en juger par l'indifférence qu'il avait manifestée, on pouvait supposer qu'une pareille rencontre n'avait rien d'extraordinaire.

Il n'y avait pas longtemps que le neveu du comte de San-Jago était retombé dans sa contemplation, lorsqu'il en fut encore une fois tiré par un vigoureux cri de « halte-là! » parti du même bois dans lequel s'étaient réfugiés les zambos, et l'instant d'après on en vit sortir le capitaine patriote, tenant sa carabine en joue. Le jeune seigneur, sans se déconcerter, présenta un de ses pistolets à ce nouvel assaillant.

« Abaissez votre arme, s'écria-t-il, ou je tire!

— Vraiment, dit le capitaine, vous devez être un bon coq, à en juger par votre ramage.

— Vous verrez bientôt qui je suis, répliqua sèchement don Manuel.

— *Carajo!* » fit le capitaine, en abaissant sa carabine.

La tournure de l'officier patriote ou rebelle, comme on voudra l'appeler, n'était pas faite pour inspirer beaucoup de confiance. Son visage était ombragé, caché même par une épaisse masse de cheveux noirs, qui pendaient sur son front, sur ses joues, sur son cou, et laissaient à peine distinguer quelques-uns de ses traits, à l'exception de deux yeux noirs comme du charbon, et d'une expression quelque peu oblique. Ses formes étaient musculeuses, et tout en lui annonçait l'homme habitué à une vie de fatigues et de privations. Il était coiffé d'un chapeau rond de Guadalupe, à forme haute, entouré d'un galon d'or, dans lequel était fixée une image en miniature de la vierge de Guadalupe. Un second portrait de cette patronne vénérée était suspendu à son cou par un ruban bleu et blanc. Son manteau, d'un drap fin, également

galonné en or, portait, ainsi que sa veste et son haut de chausses, la trace des injures du temps. Ses pieds s'étaient ouvert un passage à travers ses souliers, et ses jambes étaient enveloppées de peau de mouton, en guise de gamaches. Des éperons qui avaient au moins six pouces de long, avec des molettes du même diamètre, étaient fixés à ses talons. Ses armes se composaient d'une carabine, d'un *machete* et d'un sabre de dragon rouillé.

Le jeune créole toisa ce personnage d'un air indifférent, et un sourire de dédain effleura un instant ses lèvres; mais presque aussitôt, comme s'il eût jugé qu'un pareil objet n'était pas digne d'une plus longue attention, il laissa négligemment retomber le bras qui tenait son pistolet, et tourna le dos à son nouvel adversaire.

« Par tous les diables! s'écria, après un pause d'un instant, le capitaine furieux de se voir traité si cavalièrement, d'où venez-vous et où allez-vous? Quel est le but de votre voyage? Répondra-moi, jeune homme, et promptement. Je suis un grand capitaine! *Lleve las manos y tiembale la tierra!*

— Sans doute l'un des chefs de la soi-disant armée patriote, répondit d'un air dédaigneux le jeune créole à cette pompeuse notification.

— Précisément, señor, repartit son interlocuteur, changeant tout à coup de manière, et prenant une sorte de ton goguenard, commandant une division de l'armée patriote, dont le quartier général est en ce moment à Puebla.

— Le quartier général! répéta don Manuel, avec un sonnerie enépri. Votre autorité s'étend fort loin, à ce qu'il paraît, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur la chaussure délabrée du capitaine.

— Vous l'avez dit, répondit celui-ci sur le même ton railleur. Néanmoins, ma garde-rebe, ainsi que Votre Excellence peut s'en apercevoir, a un peu souffert au service de la rébellion, et comme Votre Seigneurie aura très-probablement avant moi l'occasion de se procurer une autre paire de souliers et de gamaches, je la prierai d'avoir l'extrême obligeance de s'as-

seoir sur la pierre que voilà, et de se déchausser au profit et pour le plus grand bien de l'indigne capitaine qui est devant elle, sans quoi ledit capitaine se verrait dans la nécessité désagréable de procéder lui-même à cette opération. »

Après cette harangue, le grand capitaine fit une pause; mais voyant que le jeune créole ne se mettait point en devoir d'obtempérer à sa requête, il frappa la terre du pied avec impatience et s'écria d'un ton dur et peremptoire :

« Allons ! vite ; ôtez vos souliers et vos gamaches.

— Je crains que vous ne trouviez mes souliers un peu trop étroits pour vous, » répondit don Manuel en levant de nouveau son pistolet. Le métis, de son côté, coucha en joue le jeune seigneur avec sa carabine.

« Ne faites pas un mouvement de plus, Jago ! cria vivement don Manuel, ou je vous chausserai de telle façon, que vous vous souviendrez de Manuel M... jusqu'au dernier jour de votre vie. » L'officier patriote écarta les cheveux qui pendaient sur son front et ses yeux, contempla pendant quelques instants le créole avec les marques d'un vif étonnement, puis, laissant tomber son arme, courut à lui les bras ouverts.

« Sainte Vierge ! s'écria-t-il — par le bienheureux rédempteur d'Atolnico ! que je ne voie jamais le paradis, si ce n'est pas le très-noble señor don Manuel, neveu de Son Excellence le comte de San-Iago, le premier cavalier du Mexique, fils du señor don Sébastien (qui, sans être tout à fait aussi noble, est pourtant de fort bonne famille), et de la gachupina señora donna Anna de Villagio, et prétendant à la main du plus bel ange du Mexique, ce qui veut dire de l'univers, la comtesse Elvire ! »

Cette apostrophe caractéristique et toute mexicaine était accompagnée de gesticulations véhémentes, en même temps que dans les traits expressifs et mobiles de l'orateur se peignait un singulier mélange de malice, d'ironie, et en même temps de respect pour les illustres personnages dont il parlait. Il fut interrompu dans sa tirade par don Manuel.

« Avez-vous fini ? dit celui-ci.

— Pas encore, répondit le capitaine. Que la Vierge de Guadalupe me prive pour toujours de ces deux consolations de l'existence, les cigares de la Havane et l'eau-de-vie, si je puis deviner ce que vient faire un noble seigneur comme vous par un sentier aussi difficile que ce vieux chemin de Cortés, au lieu de prendre la route ordinaire par Otumba.

— Je puis vous le dire, répliqua don Manuel. Nos amis m'ont chargé de vous faire pendre, et cela le plus tôt possible.

— Vraiment ! fit le capitaine avec un sourire sardonique. Et seriez-vous assez bon, toujours par forme de plaisanterie, pour me faire connaître les noms de ces amis ? Je pourrais trouver l'occasion de leur rendre la pareille. »

En disant ces mots, il fit un pas vers le créole, d'un air plus familier que menaçant.

« Tenez-vous à distance ! » s'écria le jeune homme. Je ne veux pas de vos caresses hypocrites. Nous nous connaissons.

— A peine, señor, » répliqua Gago en secouant la tête. « Si vous me connaissiez, vous changeriez peut-être de ton. En vérité, convenez-en, n'aurais-je pas été par trop simple de passer ma vie à conduire vos mulets, ou à tourmenter ces pauvres diables d'Indiens ; la *gente irracional*, comme vous les appelez ? Ah ! votre digne oncle est un noble cavalier, qui parle peu, mais qui pense beaucoup et qui agit encore plus ; son influence s'étend sur tout le Mexique et jusqu'à la *madre patria*, et peut-être plus loin encore ; mais, croyez-moi, il parlerait à Gago tout autrement que ne fait son neveu, le fils de don Sébastien, dont la noblesse est pourtant loin d'égaliser la sienne. Le comte est un noble et excellent seigneur ; mais le jour où il céda à votre père une de ses plus belles propriétés, il fit une faute qui lui a coûté trois cents Indiens valides et vigoureux. Ah ! ah ! » continua-t-il en soulevant son sombrero de dessus sa tête, puis le replaçant un peu sur le côté : « Vous ne pouvez pas pardonner au pauvre Gago d'avoir décampé avec ces trois cents Indiens, à qui il prit tout à coup fantaisie d'abandonner la paisible exploitation de don Sébastien pour aller suivre le grand Hidalgo, à l'exemple de votre très-humble

serviteur. Mais veuillez seulement réfléchir un instant : pour trois cents bœufs maigres, que votre père avait la bonté de donner à pareil nombre de ces pauvres diables, il leur fallait travailler toute une année; et, par la bienheureuse Vierge! saint Christophe ne se donna pas plus de mal lorsqu'il traversa les mers avec l'enfant Jésus sur son dos. Or, il arriva à ces pauvres Indiens la même chose qu'à saint Christophe : plus ils allaient, et plus leur charge s'alourdissait; et comme ils n'étaient pas doués de la force surnaturelle du saint, ils finirent par succomber sous le faix. Loin de pouvoir payer le prix des bœufs, il s'endettaient de plus en plus chaque année vis-à-vis de votre père. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'ils aient jeté de côté bêches, pioches et paniers, pour se réunir à l'armée d'Hidalgo? »

Quelque désagréables que fussent au jeune seigneur mexicain les observations du capitaine patriote, il ne pouvait s'empêcher d'en reconnaître intérieurement la justesse.

« Croyez-vous donc que nous soyons des chiens, señor? poursuivit Gago. Vous êtes un blanc, vous, et si vous n'êtes pas un de nos maîtres, vous êtes d'un sang aussi pur qu'aucun d'eux. Vous n'avez jamais senti l'*infamia de derecho* (1) peser sur vous, s'attacher à vous comme votre ombre, sans vous quitter jamais, tandis que votre ombre cesse au moins de vous poursuivre quand il pleut; et pourtant mon père était un aussi bon père que puisse être le père d'un Espagnol, et ma mère aussi était une excellente mère. Mais qu'importe? Gago est un métis, un infâme, et les enfants de ses enfants seront infâmes comme lui. »

Cet homme venait d'indiquer en quelques mots, mais avec force, les griefs des deux classes qui forment la grande majorité de la population mexicaine, et ses paroles parurent produire quelque impression sur le jeune créole, qui répliqua, d'un ton moins hautain :

(1) Infamie de naissance. Les enfants de blancs et de nègres, de blancs et d'indiens, d'indiens et de nègres, étaient *infames de derecho*.

« Si c'est par vous et vos pareils que le Mexique doit être affranchi, je le plains sincèrement. »

Il y avait là un mot que Gago ne laissa pas tomber. « Affranchi ! répéta-t-il d'un air ironique ; ainsi donc, malgré votre sang aristocratique, vous trouvez que le Mexique a besoin d'être affranchi ? Et pourtant on dit que depuis six mois vous êtes devenu un gachupino plus enragé que les Espagnols eux-mêmes. »

Don Manuel lança un regard furieux au métis.

« Ah ! le coup porte, à ce qu'il paraît, continua ce dernier. Comment donc ! est-ce qu'ils vous auraient joué aussi quelque vilain tour ? Mais merci de votre noblesse, qui trembla devant le soleil levant de la liberté, et trahit la cause de sa patrie pour se ranger du côté des tyrans qui l'oppriment. Il était temps que le peuple fît valoir lui-même ses droits, et c'est ce qu'il a fait, comme vous le savez.

— Et il y a beaucoup gagné, en effet, répliqua le jeune homme.

— Patience, reprit le capitaine, notre tour viendra. Vous êtes des cavaliers, de nobles gentilshommes, et nous ne sommes, nous autres, qu'une vile canaille, qu'une tourbe de misérables et de serfs : aussi nous avez-vous pendus et fusillés, assommés comme des bœufs et foulés aux pieds, — vous nous avez traités avec moins de pitié qu'on ne traite des loups pris au piège. Pauvre Hidalgo ! poursuivit-il en baissant la voix, tu ne pensais guère, il y a un an, aux indignités que te réserveraient ces damnés gachupinos. Ils harbouillèrent de poussière de brique ses mains et sa pauvre tête chauve, lui passèrent un *sax-benito* par-dessus le corps, et l'envoyèrent tout droit en paradis, où sans doute il donne en ce moment des concerts avec ses musiciens et la bienheureuse sainte Cécile. Ahende doit être là aussi ; mais c'est un soldat, lui, et peut-être n'aura-t-on pas jugé prudent de le laisser en compagnie des onze mille vierges. — Mais parlons d'autre chose. Oserai-je encore une fois demander humblement à don Manuel quel motif l'amène par cette route isolée ? Votre jeune excellence aurait-

elle, par hazard, quelque velléité de se battre pour la liberté de son pays ?

— Par la sainte Vierge, Gago, vous êtes un impudent coquin, et vous mériteriez une correction, pour vous apprendre à supposer un cavalier capable d'une pareille bassesse. »

Le métis sourit dédaigneusement.

« Vous avez, dit-il, pris le parti opposé, au lieu de rester neutre, ce qui aurait mieux valu pour vous. Ah ! ah ! la puissance de deux beaux yeux !... »

— Misérable ! s'écria le jeune homme, avec un geste menaçant, si ta langue...

— Ma langue ne fait que répéter, interrompit Iago, ce que chantent, après le *pulque*, tous les *guachinangos* (1) de Mexico. Mais l'amour est aveugle, dit-on, et j'en reviens à ma question. Pourrais-je savoir ce que vous faites sur cette route ?

— Mêlez-vous de vos affaires, répliqua le jeune seigneur irrité, tournant le dos à son interlocuteur, qui le contempla pendant un instant avec un air d'étonnement comique.

— Par ma pauvre âme ! s'écria enfin le capitaine, voilà une dose d'orgueil qui, divisée en un million de parties, suffirait pour approvisionner de cette drogue tous les créoles du Mexique. Mais, écoutez-moi, jeune homme. Chaque chose a son temps, comme dit le proverbe ; et ces façons d'agir pouvaient convenir, il y a une couple d'années, à Votre Seigneurie parlant à Gago le muletier ; mais les temps sont bien changés, depuis qu'un certain curé, nommé Hidalgo, a levé l'étendard de la liberté mexicaine. Ah ! vos nobles (j'en excepte toujours le très-noble comte San Iago, votre oncle) déploient leur courage dans les salons et les salles de bal, dans des intrigues et des conspirations d'antichambre ; mais quand il s'est agi d'en venir au fait, ils se sont éclipsés, laissant le pauvre prêtre de Dolores se tirer d'affaire comme il le pourrait. Hidalgo, qui était trop brave pour comprendre ces roueries, se mit à l'œu-

(1) *Guachinango* est synonyme de *lépero*. Le *pulque*, qui se fait avec la sève de l'agave ou de l'aloès, est la boisson favorite des Mexicains.

vre pour tout de bon. J'aurais voulu que vous le vissiez, Hidalgo ; — vous ne l'auriez jamais pris pour ce qu'il était. Un petit homme court et ramassé, l'œil vif, le sourire aux lèvres, et le teint vert-olive, comme ces bouteilles de Madère qu'il aimait tant. Il était chauve, et il prétendait que cela venait de ce que son lit étant trop court, il s'était usé les cheveux en se frottant la tête contre son chevet ; mais, avec son crâne pelé et ses soixante ans, il avait les nerfs d'un jaguar et la force d'un géant ; toujours à cheval, et fameux cavalier, car il avait été lancier dans les présides et s'était battu bien des fois avec ces diables de Comanches (1). Ah ! Hidalgo, tu méritais un meilleur sort ! »

Le jeune créole avait écouté avec quelque intérêt ces détails biographiques sur l'homme remarquable qui avait, le premier, arboré le drapeau de l'indépendance mexicaine, et qui, par l'originalité de son caractère, non moins que par ses vertus politiques et ses fautes mêmes, était devenu un objet d'idolâtrie pour ses partisans et de haine implacable pour ses adversaires. Comme Gago finissait de parler, les gens et les muletiers de don Manuel débouchèrent sur le plateau.

II. — LE RÉCIT.

« Soyez les bienvenus, Alonzo, et toi, Pedro, et toi, Cosmo, et vous tous, s'écria Gago en s'avancant vers eux les bras tendus, soyez les bienvenus au quartier général de la liberté!...

— *Maldito hereje!* maudit hérétique! s'écria Alonzo, en armant sa carabine, oses-tu bien, chien que tu es... »

Les autres serviteurs de don Manuel saisirent avec empressement la main qui leur était offerte ; les muletiers s'inclinèrent avec toutes les marques d'un profond respect ; mais un geste significatif de leur ancien camarade arrêta tout à coup ces démonstrations.

« Toujours le même, Alonzo, dit le capitaine avec un sou-

(1) Tribus sauvages de l'Amérique du Nord, sur les confins du Mexique.

rire de mépris. Tu n'as jamais été bon qu'à dire : Je baise les mains à Votre Seigneurie... à ramper et à faire le chien couchant devant des comtes et des marquis. Mais j'ai tort de m'occuper d'un drôle de cette espèce, ajouta-t-il en se tournant de nouveau vers le jeune noble. Oui, señor, Hidalgo, ainsi que je vous le disais, était un brave et bon patriote. C'est lui qui m'a dégoûté de l'esclavage — de toute espèce d'esclavage. Vous savez comment la bombe éclata : il y aura de cela demain seize mois et trois semaines. Ce fut seulement à Guanajuato que je rejoignis Hidalgo. Il avait déjà cinquante mille hommes avec lui ; mais qu'était-ce, après tout ? Trois mille hommes d'infanterie et quatre cents cavaliers au milieu d'une légion d'Indiens : les soldats étaient noyés dans cette multitude basanée, comme des mouches dans un seau de pulque. Ces cinquante mille Indiens étaient sans chaussures, à moitié nus, armés de massues et de frondes, ou tout au plus de machetes, assez bons pour découper du *tasafo* (1), mais beaucoup trop courtes pour se mesurer avec les baïonnettes espagnoles ; fameux gaillards pour piller et massacrer, mais c'est tout. A Miguel el Grande, à San Felipe, à Zelaya, tous les gachupinos avaient été exterminés. Il n'y aurait pas eu grand mal à cela, mais la *gente irracional* avait confondu les créoles avec les Espagnols. A Guanajuato, ce fut pis encore. Nous fûmes reçus à bras ouverts par les léperos et les Indiens ; mais les créoles et les gachupinos s'étaient barricadés dans l'Alhondega. C'était la première résistance qu'éprouvait cette tombe sauvage, et ils se précipitèrent comme des furieux à l'attaque du grenier : ils furent chaudement reçus, et un combat terrible s'engagea. Enfin un gigantesque portefaix s'empara d'une large pierre plate, la posa sur sa tête comme il aurait pu faire son sombrero, et la maintint avec sa main droite, tandis que de la gauche, armée d'une torche enflammée, il mettait le feu à la porte de l'Alhondega. Cette porte ne tarda pas à livrer passage aux assaillants, qui se ruèrent à travers ses débris

(1) Bœuf salé et séché.

embrasés. Dans l'espace de quelques minutes, quatorze cents Espagnols et créoles, avec leurs femmes et leurs enfants, furent massacrés, assommés, mis en pièces. Les Indiens se gorgèrent de sang et d'or ; on les voyait sortir de là avec des paniers de doublons, que ces imbéciles prenaient pour des demi-dollars et troquaient contre de la monnaie de cuivre.

» Nous avons été renforcés par environ quatre mille Indiens de la ville, et trente mille du district de Guanajuato. Hidalgo était au faite de sa gloire. Il avait été nommé généralissime ; Allende commandait sous lui ; Balleza, Ximenes et Aldama avaient le rang de lieutenants généraux ; Abasala, Ocon et les frères Martinez étaient généraux de brigade. Hidalgo, après avoir chanté un *Te Deum*, organisa l'armée en régiments, chaque régiment de mille hommes, et régla la solde : les officiers eurent trois dollars par jour, les cavaliers un dollar, et le reste un demi-dollar. Il se montra lui-même en uniforme de maréchal, frac bleu avec revers blancs, la médaille de la Vierge de Guadalupe sur la poitrine. On aurait mieux fait, pourtant, de le nommer archevêque, et de prendre Allende pour commandant en chef. Hidalgo était un excellent prêtre, mais un pauvre général, et il ne sut pas même maintenir la discipline dans son armée. Indigné de ce que les créoles n'avaient pas voulu prendre part à la révolution, il les avait, dans son premier mouvement de colère, englobé dans le cri de proscription : « Mort aux Gachupinos ! » Et ses quatre-vingt mille Indiens, dociles au mot d'ordre, égorgeaient, saccageaient et brûlaient tout sur leur passage. Qu'en résulta-t-il ? que les créoles devinrent nos ennemis acharnés, et ce fut un grand malheur. — Feu ma mère avait coutume, lorsqu'elle allait en pèlerinage à Guadalupe, de brûler deux cierges, un blanc et l'autre noir ; le premier pour la bienheureuse Vierge, et l'autre pour le diable. On ne sait pas, disait la chère femme, ce qui peut arriver. »

L'intérêt du sujet et l'originalité que Gago mettait dans son récit avaient complètement captivé l'attention de don Miguel et de ses gens.

« Quand nous partîmes de Guanaxuato, continua l'ex-muletier, nous étions plus de quatre-vingt mille hommes; mais sur ce nombre, il n'y en avait toujours que trois mille quatre cents qui fussent armés : la *gente irracional* avait, dans sa fureur aveugle, détruit jusqu'aux fusils des Gachupinos. Cependant notre armée grossissait d'heure en heure, et Hidalgo poursuivit sa marche triomphale. Le 27 octobre, nous étions à Toluca. Le 28, nous rencontrâmes, à Las Cruces, Truxillo à la tête de quinze cents hommes, et lui passâmes sur le corps. Deux jours après, nous étions en vue de Mexico. »

Le capitaine s'arrêta. On avait pu remarquer, pendant la dernière partie de ce récit, que son débit avait quelque chose de bref et de saccadé : il était évidemment ému par les souvenirs de ce grand mouvement populaire, dont il avait été un des acteurs. Ce fut avec un effort visible qu'il reprit :

« Ah ! Mexico, étoile du monde ! l'éclat de tes charmes était bien fait pour éblouir un pauvre curé. On eût dit que Hidalgo perdait la tête. Au lieu de marcher droit sur la ville, il se contenta d'y envoyer le général Ximenès en parlementaire. Ximenès, le plus grand poltron qui ait jamais déshonoré une épauvette, fit à son retour un rapport exagéré des formidables préparatifs qu'on faisait pour nous recevoir. Hidalgo en fut tout déconcerté ; et pour achever l'affaire, voilà qu'arrive toute une procession de prêtres et de moines, envoyés par le vice-roi, et qui lui parlent de l'enfer, du diable, que sais-je ? Si bien que Hidalgo jura que ce serait un épouvantable sacrilège de livrer à la *gente irracional* Mexico, le siège de notre sainte religion et le foyer de toutes les vertus chrétiennes. Nous apprîmes en même temps que Calleja avait battu Sanchez à Gueretaro, et opéré sa jonction avec Cadena. Sainte Vierge ! au lieu de s'emparer de Mexico, ce qui était la chose du monde la plus facile, Hidalgo, après nous avoir laissés toute une journée en contemplation devant la ville, ordonna la retraite. Nous mîmes tout en œuvre pour le faire revenir sur cette fatale résolution ; mais instances, prières, supplications, tout fut inutile : la retraite commença, et, à peine arrivés à

Aculco, nous nous trouvâmes face à face avec Calleja et Cadena !

» Je faisais partie de la division d'Allende, poursuivait Gago, et je reçus l'ordre d'accompagner le général Ximenès, chargé de porter une communication à Hidalgo. Son Excellence (c'est Hidalgo que je veux dire) avait pris position sur une hauteur; elle était entourée de son état-major, et près d'elle étaient en batterie les quatorze pièces de canon qui composaient toute notre artillerie. C'était le 7 novembre. A peine avions-nous fait cinquante pas, que Ximenès se retourna vers moi et me tendit la dépêche, qui était écrite sur une feuille d'agave.

» Allez, me dit-il, remettre ceci au général Hidalgo. »

Je crus avoir mal compris. « Mais, général... observai-je.

— Pas de mais, monsieur. J'ai servi dix ans dans les troupes de Sa Majesté, et je ne connais pas ce mot-là. Allez ! »

C'était un changement de style : nos oppresseurs étaient devenus tout à coup *les troupes de Sa Majesté* ! Je ne répondis rien, cependant, et je continuai ma course avec ma dépêche, tandis que le général faisait volte-face. Je jugeai qu'il se sentait peu de goût pour les balles des Gachupinos, qu'on voyait s'avancer du côté d'Aculco, semblables à des murailles d'acier poli. Mais ce qu'il y avait de curieux à observer, c'était l'étonnement naïf et la joie enfantine de nos Indiens, qui n'avaient jamais vu d'armée rangée en bataille, avec son artillerie et sa cavalerie. Ils commencèrent bientôt à faire usage de leurs frondes et firent pleuvoir une grêle de pierres sur les Espagnols. Ceux-ci firent halte, évidemment intimidés par le nombre de leurs ennemis ; mais les pierres et les flèches continuaient de siffler à leurs oreilles, et il fallut bien riposter à l'attaque. Comme je galopais vers la position de Hidalgo, je distinguai les tirailleurs espagnols s'éparpillant le long des haies de cactus et dans les champs d'aloès, d'où ils ne tardèrent pas à ouvrir leur feu. Cette première ligne se renforçant à tout moment de miquelets et de chasseurs, la fusillade devint très-vive; et de chaque fossé, de chaque pli de terrain,

de derrière chaque arbre, chaque buisson, les balles arrivèrent en sifflant. Tout à coup, au second plan, brillèrent comme des éclairs plusieurs lignes de feu, accompagnées d'une légère fumée grisâtre, et une cinquantaine d'Indiens, atteints par cette décharge, tombèrent pour ne plus se relever dans ce monde. Cette musique d'enfer devint de plus en plus bruyante; mais c'est surtout autour de l'éminence où se trouvait Hidalgo, avec nos régiments de Zelaya et de Valladolid devant lui, la cavalerie de *la Reyna et del Principe* sur ses flancs, que la fumée était la plus épaisse et le feu le plus chaud. Comme j'approchais de la hauteur, un corps de dix mille Indiens, furieux des ravages causés par l'artillerie de l'ennemi, se précipita en avant comme un immense troupeau de buffles sauvages, renversant, par le seul poids de sa masse, tout ce qui s'opposait à son passage. Les plus avancés étaient déjà arrivés sur les pièces, et comme ils n'avaient jamais vu pareille chose de leur vie, que pensez-vous qu'ils firent? Ils ôtèrent leurs chapeaux de paille et les placèrent devant la gueule des canons! Au même instant, un régiment de cavalerie espagnole, tombant au milieu d'eux, les dispersa comme de la paille au vent. Toute cette partie de notre ligne fut jetée en désordre; cependant l'infanterie en bataille devant la colline était encore intacte et faisait bonne contenance.

« Où est-il? » demanda un major espagnol qui passait en ce moment à côté de moi, penché en avant sur le cou de son cheval qu'il tenait par la crinière, et les pieds fermes dans ses étriers. Je ne sus de qui il voulait parler; mais à peine avait-il prononcé ces mots, que je le vis tomber de cheval et rouler dans la poussière: une balle l'avait frappé; son affaire était faite. Mon cheval était exténué de fatigue; je sautai à terre et m'élançai sur celui du major. J'étais à peine en selle que j'entendis une voix, perçante comme celle d'un vautour, qui criait, du milieu d'un nuage de fumée: « *Adelante*, en avant! »

Je reconnus cette voix; c'était celle de l'ange destructeur du Mexique. J'enfonçai mes éperons dans les flancs de mon cheval; mais déjà je me trouvais au milieu des lanciers enne-

mis, et je fus entraîné avec eux comme une plume enlevée par un tourbillon. Tout à coup apparurent à travers la fumée les têtes des chevaux et les sabres étincelants de la cavalerie patriote. Il y eut un choc, suivi d'une demi-douzaine de coups de pistolet et de milliers de jurements : les Espagnols avaient enfoncé et rompu leurs adversaires.

« En avant ! » cria de nouveau la même voix stridente. « En avant ! *Muera la Gavilla !* Pour l'honneur de Sa Majesté, de la Très-Sainte-Vierge, et du Rédempteur d'Atolnico ! »

« A son roi d'abord, puis à la Vierge, et à Dieu le dernier ; c'est ainsi que pense un Espagnol, et Calleja est Espagnol dans toute la force du terme. Il était d'une pâleur mortelle, et l'anxiété était peinte sur son visage : son sabre pendait au poignet de sa main droite ; dans la gauche il tenait un rosaire et je ne sais quelle relique, qu'il baisait continuellement.

» Les régiments de Zelaya et de Valladolid tenaient toujours bon : chaque fois qu'un homme tombait, un des officiers s'élançait du centre du carré et venait prendre sa place.

« En avant, soldats, pour l'honneur de Sa Majesté ! » répéta Calleja, écumant de rage et se tordant sur sa selle. En ce moment, accourut de l'aile gauche un autre essaim de dix mille Indiens au moins, qui venaient chercher derrière la troupe un abri contre le feu meurtrier de l'artillerie. Les lanciers firent un quart de conversion à droite, pour laisser passer cette multitude ; puis la chargeant la lance en avant, ils la poussèrent sur les baïonnettes de l'infanterie patriote. En un clin d'œil les carrés furent rompus, et — *Adios, Mexico !*

Les cris de désespoir des vaincus, les clameurs triomphantes des Espagnols, retentissent encore à mes oreilles. J'échappai, grâce à la bonté de mon cheval, à la scène de carnage qui s'ensuivit ; et prenant la route de Guanaxuato, je me retrouvai bientôt avec Allende, le seul de nos généraux qui n'eût pas entièrement perdu la tête. Mais il était presque méconnaissable : il avait l'air d'un squelette, et huit jours avaient suffi pour blanchir ses cheveux. Il espérait pourtant encore pouvoir arrêter l'ennemi et sauver Guanaxuato. A la tête de

cinq mille Indiens et de huit cents recrues, il livra bataille. Nous nous battîmes comme des lions, mais ce fut en vain : les chances étaient trop inégales. Hidalgo, qui était en pleine déroute, ne put nous soutenir : nous fûmes obligés de suivre son mouvement.

« Quatre jours après cette fatale affaire de Marfil, Allende me dit : « Gago, pour l'amour de Dieu et des saints, retourne à Guanaxuato, et vois ce qui se passe dans cette malheureuse ville. Pars, au nom du ciel, pars sans perdre une minute ! »

« En parlant ainsi, ses cheveux étaient hérissés, et une sueur froide ruisselait sur son front : je compris ce qui se passait dans son âme. Je pris avec moi cinquante Indiens montés, et je partis : j'aurais autant aimé aller au diable. Guanaxuato nous avait reçus à bras ouverts, lors de notre marche sur Mexico : c'en était assez pour prévoir le sort qui lui était réservé. Mais la réalité dépassa mes pressentiments.

» Allende m'avait recommandé de faire diligence, et je me conformai à ses instructions. Nous arrivâmes le second jour à Burras, à quatre lieues de Guanaxuato. Une seule zamba se montra, comme un spectre, à la porte de la *venta*. C'était la première créature humaine que nous eussions rencontrée depuis deux jours, et la seule qui restât dans tout le village.

« Tout est tranquille, señores, » dit-elle d'une voix caverneuse, en indiquant de sa main décharnée une petite rivière qui coulait près de là. Je portai mes regards de ce côté. Grand Dieu ! la rivière était rouge de sang.

« Il y a trois jours que c'est ainsi, » ajouta la zamba avec une indéfinissable expression d'horreur.

» Je jetai le verre d'*aguardiente* qu'elle m'avait apporté ; car il me sembla qu'il avait une odeur de sang.

» Cependant on voyait des milliers de vautours, de loups, de zépilots, se dirigeant de tous côtés vers la malheureuse ville, où ils semblaient s'être donné rendez-vous. Ce fut par une fraîche matinée de novembre que nous approchâmes de Guanaxuato. L'air était clair et transparent, le ciel d'un bleu

brillant; mais au-dessus de la rivière, dont nous avons remonté le cours, flottait, comme un brouillard, une vapeur grise qui s'étendait à plus d'une lieue; çà et là cette vapeur semblait prendre une teinte rougeâtre, puis des tourbillons d'une fumée épaisse et fétide, comme celle du soufre, et d'où s'échappaient de temps à autre quelques langues de flamme, donnaient une sorte d'avant-goût des régions infernales.

» C'était sur le faubourg de Guanaxuato, qu'on appelle Marfil, et sur la ville même, cette riche cité de soixante mille habitants, que ce rideau sinistre était suspendu comme un linceul. Dans la ville et dans les faubourgs, dans les fonderies et les ateliers, régnait un morne silence; on n'entendait pas un coup de marteau, pas une roue n'était en mouvement; aucun bruit de pas, aucune voix humaine n'interrompait ce calme effrayant. Nous entrâmes dans le faubourg, et nous reconnûmes bientôt les traces du passage de Calleja : les cadavres devenaient plus nombreux à mesure que nous avancions; il y avait des endroits où la rivière en était engorgée; ailleurs, nous avions peine à nous frayer un chemin à travers les débris de chariots brisés, les carcasses de mulets et de chevaux entassées pêle-mêle. Des loups et des oiseaux de proie déchiraient les cadavres des malheureux patriotes. Non loin de l'entrée de la ville, une centaine d'Indiens avaient été pendus le long d'un mur; un peu plus loin, un même nombre de ces infortunés avaient été littéralement mis en pièces, comme s'ils eussent été écartelés par des chevaux sauvages; leurs têtes et leurs membres étaient épars çà et là, si horriblement mutilés, que les *coyotes* mêmes s'en détournaient avec dégoût. Quelle fête pour Calleja! pensai-je en moi-même; mais, bah! ce n'était rien encore.

» Le pont qui traversait la rivière avait été rompu, mais il avait été remplacé par un autre pont, dont les piles étaient formées de cadavres entassés, par-dessus lesquels on avait jeté des planches. Nous étions maintenant dans la ville même, et vraiment c'était à fendre le cœur. Des milliers d'habitations qui se pressaient naguère sur les bords de la rivière, il ne

restait debout que quelques pans de murailles noircies, auxquels pendaient des débris de charpentes fumantes. Au milieu de ces ruines étaient d'autres objets informes, des masses férides de matière grasse — c'étaient les restes des malheureux habitants de Guanaxuato, dévorés par le feu. Spectacle hideux ! les pieds, les mains, les têtes avaient été consumés ; il ne restait que des troncs défigurés et à demi rotis. Dans beaucoup de huttes, ou plutôt à la place de ces huttes, des monceaux de corps avaient été ainsi brûlés ensemble et dégassaient une odeur pestilentielle. Du reste, pas une créature humaine vivante, rien que des loups et des vautours ; encore travaillaient-ils en silence ; — on eût dit qu'ils comprenaient cette scène de désolation. Mes Indiens ne prononçaient pas une parole ; nos mules osaient à peine poser le pied par terre ; elles dressaient les oreilles, refusaient d'avancer, se cabraient, et quelques-unes tombèrent. Ce n'était pas étonnant, elles marchaient sur des cadavres.

» Nous arrivâmes à la grande place. C'était là que Calleja avait mis le comble à ses atrocités et s'était vautré, avec ses Espagnols, dans le sang mexicain. Nous marchions dans une mare de sang qui couvrait toute la place à une profondeur d'un demi-pied ; les cadavres étaient empilés les uns sur les autres comme des sacs de maïs. Dans l'Alhondega, nous trouvâmes un millier de jeunes filles dans un état — que le Seigneur ait pitié de nous ! Les gachupinos avaient commencé par assouvir sur elles leur brutalité, puis ils les avaient tuées, mais tuées d'une manière — *Jesus, Maria y Jose!* est-il possible que les Espagnols soient sortis du sein de la femme ? *Señores!* Sur la place du marché seulement, quatorze mille Mexicains, jeunes femmes, mères et enfants, adolescents et vieillards, avaient été massacrés avec tous les raffinements imaginables de barbarie. On aurait usé trop de poudre à les fusiller, prétendit Calleja, et les misérables n'en valaient pas les frais.

» Nous en avons assez vu, poursuivit Gago, la voix étouffée par la colère, et les joues sillonnées par des larmes brûlantes.

Ce n'était pas la première fois que nous voyions du sang, et nos nerfs n'étaient pas délicats; mais c'en était trop pour nous. Nous reprîmes, plus morts que vifs, le chemin de Guadajajara.

» Le reste ne vaut guère la peine d'être raconté. Nous essayâmes de tenir encore une fois tête à l'ennemi; nous fîmes venir de San Blas quarante-trois pièces de canon, et nous nous retranchâmes au pont de Caldéron; vains efforts! Les horreurs de Guanaxuato semblaient avoir éteint notre courage; nous n'étions plus les mêmes hommes. Pendant un moment, pourtant, nous eûmes encore une chance de victoire ou de vengeance. Nos Indiens, qui se battaient comme des tigres, mais sans ordre et sans discipline, firent une charge désespérée sur les troupes de Calleja. Tout plia devant eux; la bataille était gagnée. En ce moment décisif, un chariot de munitions sauta en l'air: les Indiens crurent que c'était Satan en personne qui tombait au milieu d'eux; ils furent saisis d'une terreur panique et se mirent à fuir de tous côtés. Les gachupinos se rallièrent; un régiment que Calleja tenait en réserve chargea les fuyards, et tout fut fini.

» Mais à quoi bon vous en dire davantage? Nos comptes étaient réglés pour l'année mil huit cent onze. »

III. — LA SURPRISE.

Le récit du capitaine avait produit une vive impression sur ses auditeurs, en même temps qu'un changement remarquable dans toute sa personne. Fortement ému par les souvenirs qu'il évoquait, l'expression désagréable et presque ignoble de ses traits basanés disparut, son front sembla se dilater, et le sourire du sarcasme qui venait de temps à autre se jouer sur ses lèvres, lui donnait un air de supériorité marquée sur ses anciens compagnons, auxquels il s'adressait avec cette voix vibrante et cette étonnante souplesse d'organe que l'on observe chez les peuples méridionaux. Il y eut un moment de silence quand il eut cessé de parler, mais ce silence fut bien-

tôt interrompu par un coup de fusil qui se fit entendre dans le bois voisin. Gago tressaillit et prêta l'oreille. Une seconde et une troisième détonation suivirent la première.

« Miséricorde ! les gachupinos ! s'écria le capitaine, en sautant sur un quartier de rocher et roulant autour de lui des yeux égarés ; nous sommes surpris. Alerte ! Mateo, Hippolito, courez voir d'où ils viennent, et combien ils sont. Courez, vous dis-je ; avez-vous donc du plomb aux talons ? »

Les deux zambos se mirent en mouvement ; mais, après avoir fait quelques pas, ils s'arrêtèrent et parurent peu disposés à aller plus loin. Gago tira de sa ceinture un petit sifflet d'argent, et souffla dedans de toute la force de ses poumons.

« Que les saints nous protègent ! s'écria-t-il, et toi surtout, bienheureux saint Martin ! s'ils viennent du côté de Tesselucos, nous sommes perdus. Sainte-Vierge de Guadalupe ! un chandelier d'argent et dix cierges d'un pouce d'épaisseur, aussitôt que je pourrai me les procurer, si tu nous tires de ce mauvais pas ! »

Il fut interrompu dans ses exclamations, par le bruit plus rapproché d'une décharge de mousqueterie, et l'instant d'après, une troupe d'Indiens à demi nus, de métis et de zambos, sans autre vêtement que des peaux de mouton nouées autour du corps et des chapeaux de paille sur leurs têtes, se précipita hors du bois, poursuivie par les dragons du régiment d'Espagne, qui, s'étendant en demi-cercle des deux côtés du plateau, eurent bientôt enveloppé tout l'espace libre. Les mulâtiers, dès le commencement du feu, s'étaient mis en sûreté avec leurs mulets, derrière le rocher caché dans le fourré de chênes nains et de pins. Une ou deux fois Gago leur avait adressé la parole à voix basse et d'un air animé, mais ses instances ne produisirent aucun effet sensible.

« Par tous les saints ! cria-t-il aux Indiens, à droite, enfants, à droite, ou vous êtes tous perdus. *Jesus Maria!*... ils ne m'entendent pas... »

Les patriotes, surpris pendant leur sieste, débouchaient alors du bois en grand nombre, avec le reste des dragons à leurs

trousses. Lorsqu'ils se virent coupés du chemin qui descendait dans la *barranca*, ils poussèrent un affreux hurlement et se dispersèrent à droite et à gauche, cherchant vainement à échapper aux cavaliers; ceux-ci, formés en ligne, chassaient devant eux, à grands coups de sabre et aux cris de *vive le roi!* ces pauvres fuyards, semblables à un troupeau de moutons.

Don Manuel était resté auprès de ses bagages et de ses gens; il avait d'abord contemplé avec plus de curiosité que de sympathie cette chasse barbare; mais quand les dragons commencèrent à frapper d'estoc et de taille au milieu de ces Indiens sans défense, ce spectacle parut l'affecter péniblement: ses yeux s'enflammèrent, le rouge lui monta au visage, ses traits contractés exprimèrent la colère et l'indignation.

Les Indiens se trouvaient pris comme dans un piège; des précipices d'un côté, de l'autre un ennemi implacable et sanguinaire. A chaque instant, de nouveaux dragons sortaient du bois, un à un, deux à deux, poussant devant eux d'autres fuyards. Enfin, quand ces derniers se virent serrés de tous côtés, ils firent un effort désespéré pour s'ouvrir un passage à travers leurs ennemis et gagner la *barranca*. Mais les dragons n'eurent pas plus tôt compris leur dessein, qu'ils se hâtèrent d'y mettre obstacle. Renforçant leur ligne de ce côté, ils entourèrent complètement les Indiens et commencèrent à en faire un affreux carnage. Les victimes, en cherchant à échapper à la fureur de leurs bourreaux, se pelotonnaient en une masse de plus en plus compacte, et les coups des Espagnols n'en portaient qu'avec un effet plus sûr et plus fatal.

Les patriotes étaient au nombre de cinq à six cents. Tout à coup, et comme d'un mouvement unanime, ces infortunés se jetèrent à genoux, et, élevant leurs mains jointes, implorèrent, avec des accents déchirants, la pitié de leurs ennemis.

« Quartier!... pour l'amour de Dieu! quartier!... »

— Bon voyage aux enfers!... » fut la réponse sauvage des dragons, et les têtes et les mains tombèrent de tous côtés sous leurs sabres.

« Misérables!... » s'écria enfin don Manuel ne pouvant con-

tenir plus longtemps son indignation ; et, à peine cette exclamation était-elle sortie de ses lèvres, qu'emporté par un mouvement dont il n'était pas le maître, il leva les pistolets qu'il tenait encore dans ses deux mains, et fit feu sur les dragons ; puis courant à l'un des muets, il tira vivement des fontes attachées à l'arçon de la selle une autre paire de pistolets.

« *Por el amor de Dios! por la santissima madre!* songez à votre mère, songez au comte, à doña Elvira, dit Alonzo d'une voix suppliante, en jetant ses bras autour de son jeune maître.

— Arrière, s'écria le jeune homme avec véhémence, ou, par le Dieu vivant, je vous brûle la cervelle plutôt que de laisser continuer cette horrible boucherie. »

Et repoussant violemment son vieux serviteur, il fit quelques pas en avant et déchargea les deux pistolets dont il venait de s'armer. Deux dragons tombèrent.

« Sainte Vierge! s'écria Alonzo, il va se perdre et nous tous avec lui. Mais il n'est plus temps de reculer. Visez bien, Pedro, et vous aussi, Cosmo. » Les trois domestiques firent feu ; Gago et les muletiers se hâtèrent de suivre leur exemple, et une demi-douzaine d'Espagnols mordirent la poussière.

Il y eut une courte pause. Cette décharge, partie du petit fourré, était tombée comme la foudre au milieu des dragons et de leurs victimes. Celles-ci roulèrent autour d'elles des yeux hagards, cherchant à découvrir d'où leur venait ce secours inattendu. Leur incertitude ne fut pas de longue durée.

« A bas ces brigands!... » cria Gago d'une voix de tonnerre.

A ces mots les Indiens, réveillés tout à coup de leur apathie, se précipitèrent sur les Espagnols morts ou blessés, leur arrachèrent leurs armes malgré les efforts des autres dragons, et prirent à leur tour l'offensive.

Cependant la vue du sang et l'odeur de la poudre avaient porté au plus haut degré l'exaltation de don Manuel. Chaque coup de feu qui partait à cette élévation de dix mille pieds au-dessus de la mer était répercuté par les échos des montagnes, et ce bruit, semblable au roulement du tonnerre, ajoutait à l'intérêt dramatique de cette scène.

« Êtes-vous prêts ? » cria le jeune seigneur; et il abattit d'un coup de pistolet le cavalier le plus avancé d'un détachement qui arrivait pour débusquer ces nouveaux adversaires. Domestiques et muletiers imitèrent encore une fois l'exemple de leur maître : cinq autres soldats désarçonnés roulèrent par terre, et les Indiens, se jetant aussitôt sur eux, s'emparèrent de leurs sabres et de leurs carabines. La lutte devenait plus acharnée à mesure que les chances devenaient plus égales.

« Grâces à Dieu et à Votre Seigneurie, murmura Gago, notre tour est arrivé... » et s'élançant hors du petit bois, au cri de « Mort aux gachupinos !... » il bondit comme un tigre au milieu des dragons. Ceux-ci ne tardèrent pas à perdre du terrain : tandis qu'une vingtaine de patriotes, maintenant bien armés, leur tenaient tête, des centaines d'autres les assaillaient sur les flancs et par derrière, grimpaient sur la croupe des chevaux, et, saisissant les cavaliers par le milieu du corps, les entraînaient à terre. Il n'y avait pas jusqu'aux blessés qui se cramponnaient, de leurs membres sanglants et mutilés, aux jambes des chevaux, et déchiraient, de leurs dents aiguës, les chairs de ces pauvres animaux, dont les gémissements plaintifs se mêlaient aux cris des combattants. C'était une horrible mêlée : les Indiens semblaient autant de démons incarnés. Les dragons n'avaient pas la place nécessaire pour faire usage de leurs armes ; c'est à peine s'ils pouvaient se mouvoir : hommes et bêtes se trouvaient enlacés avec les Indiens roulés autour d'eux comme des serpents. Au bout de dix minutes, il ne restait pas trente soldats sur leurs chevaux.

Don Manuel avait vu avec dégoût ce déchaînement d'une fureur sauvage. Il sortit à son tour de derrière les arbustes qui le cachaient, et cria à haute voix aux patriotes de cesser.

« Mort au traître ! » s'écria le commandant espagnol, qui combattait encore en désespéré à la tête des débris de son escadron. « *Muera !* » répéta-t-il, en déchargeant sur don Manuel son dernier pistolet. Il le manqua, et il levait son sabre pour réparer sa faute, lorsqu'il fut renversé, avec sa monture, d'un coup de massue.

« Arrêtez, s'écria le jeune noble, arrêtez et faites quartier.

— Il est trop tard, murmurèrent Gago et ses Indiens.

— Par le Dieu éternel ! ajouta don Manuel, je casse la tête au premier qui lève encore la main. »

Mais ses efforts pour arrêter le carnage étaient impuissants, et sa voix se perdit au milieu des cris furieux des Indiens. Tout à coup le son des cloches de Cholula, qui tintaient l'An-gé-lus du soir, s'éleva du pied de la montagne ; et bientôt les églises des différents villages de la plaine y mêlèrent leurs religieux accords, d'un effet si calme, si poétique, si indé- nissable.

« *Ave Maria !* » s'écrièrent à la fois une centaine de voix indiennes. « *Ave Maria !* » répétèrent métis et zambos ; et tous, amis et ennemis, laissant retomber leurs mains teintes de sang, et, abaissant vers la terre leurs yeux farouches, saisirent et baisèrent les médailles de la Vierge de Guadalupe qui pen- daient à leur cou, et se mirent à répéter d'un ton monotone, mais musical dans sa monotonie : « *Ave Maria, audi nos pec- catores !* » Toutes les têtes s'inclinèrent, toutes les mains se joignirent ; ces ennemis, naguère si acharnés, implorèrent, dans une humble prière, le pardon du ciel sur eux et sur leur prochain.

Les ombres du soir s'étaient étendues sur les vallées et les plaines ; les profondeurs de la *barranca* étaient déjà plongées dans d'épaisses ténèbres ; mais les montagnes de la Sierra Madre étaient encore empourprées des feux du couchant, et leurs cimes neigeuses semblaient flamboyer comme des phares gigantesques. Des multitudes d'aigles et de vautours, tour- noyant dans les airs, mêlaient leurs cris aux gémissements des mourants et des blessés ; toutes les circonstances sem- blaient se réunir pour accroître la sublime horreur de ce ta- bleau.

Cependant les cloches cessèrent de se faire entendre : à peine l'écho de leurs derniers sons s'était-il éteint, que les Indiens se levèrent, échangèrent entre eux quelques regards sombres et significatifs, puis, sans proférer une parole, se

ruèrent avec une rage démoniaque, sur le petit nombre de dragons restés debout. Quelques minutes plus tard, les Espagnols, poignardés, hachés, étranglés, étaient tous étendus sans vie sur ce hideux champ de bataille.

IV. — LE QUARTIER-GÉNÉRAL.

Don Manuel s'était, ainsi qu'on vient de le voir, compromis d'une manière trop grave pour pouvoir désormais rester au Mexique ou passer en Espagne : il n'y avait plus de sûreté pour lui dans aucun de ces deux pays. Gago (en qui le lecteur aura peut-être reconnu le personnage masqué qui a déjà figuré dans la scène allégorique de Guatimozin, et que nous avons retrouvé plus tard dans les salles de la *Trespana*) lui propose de le conduire à bord d'un bâtiment anglais ou américain. Don Manuel, hésitant sur le parti qu'il doit prendre, le capitaine le place au milieu d'une bande de patriotes, qui se met immédiatement en marche, tandis qu'il disparaît lui-même dans une autre direction.

On pénétra bientôt dans la forêt, dont les sentiers étroits, entrecoupés de ravins, ne permettaient d'avancer qu'avec précaution. On ne laissa cependant d'allumées que le nombre de torches absolument nécessaire pour éclairer le chemin le long des crevasses perfides et des précipices dangereux qu'on rencontra à chaque pas. Ça et là on retrouvait encore des vestiges de la route jadis taillée dans le roc, à l'aide de travaux inouïs, par les crédules alliés de Cortés, et grâce à laquelle ce hardi aventurier était parvenu à faire franchir la sierra à ses hommes, à ses chevaux et à ses canons : c'était aussi par là que le major espagnol avait, à la tête de ses dragons, surpris les Indiens — surprise dont les suites avaient été si fâcheuses pour lui et ses gens. Après plusieurs heures employées à gravir et à descendre, dans un profond silence, d'après montées et des pentes non moins périlleuses, on arriva enfin dans une vallée située à une distance considérable du plateau d'où l'on était parti. Là, un coup de sifflet aigu se fit entendre, suivi d'une sorte de hurlement sauvage, assez semblable à celui du jaguar. La troupe fit halte pendant quelques instants, puis se remit en marche d'un pas rapide. Le chemin

qu'elle suivait maintenant traversait de hautes futaies et d'épais fourrés, dont le sol se cachait sous un réseau de lianes et de plantes rampantes, tellement enlacés et formant un tissu si serré, que le chasseur le plus intrépide aurait hésité à s'y frayer un passage. Les chênes nains et les pins avaient fait place aux palmiers et aux tamarins, et une température plus douce remplaçait le froid vif des hauteurs. Des brouillards flottant sur les ravins adjacents étaient parfois chassés vers nos voyageurs par les folles-brises de la nuit, et rendaient plus intense encore l'obscurité qui les environnait. De temps à autre, des Indiens, débouchant en silence des gorges de la montagne ou sortant des anfractuosités des rochers, venaient se joindre à la colonne ; d'autres s'en détachaient et disparaissaient également sans bruit. On n'entendait pas un mot, pas un commandement : tout indiquait l'obéissance la plus aveugle, mais on ne voyait pas de chef.

Notre jeune seigneur n'avait donné jusqu'alors aucun signe de son existence. Il avait suivi machinalement ses compagnons de voyage à travers les monts et les vallées, les forêts et les ravins, lorsque la vue d'une cinquantaine de torches allumées au bord d'un long rocher, et éclairant de leurs lueurs vacillantes les profondeurs d'un affreux précipice, le rappelèrent tout à coup à lui-même et au sentiment de sa position. Mais avant qu'il eût le temps de demander où il était, où on le conduisait, un nouveau coup de sifflet retentit, et au même instant il se sentit enlevé par deux bras vigoureux et placé sur les épaules d'un gigantesque Indien : ce dernier, repliant sous ses bras les jambes de don Manuel, partit au trot avec son fardeau, comme si ce n'eût été qu'une plume.

« Garde à vous ! » cria tout à coup une voix invisible ; et l'Indien qui portait don Manuel s'arrêta un instant : on n'entendit plus rien que le fracas d'un torrent, qui semblait monter des entrailles de la terre. La température, alternativement froide et modérée, selon que l'on avait traversé des hauteurs ou des bas-fonds et des ravins, s'était élevée depuis peu de temps à une chaleur tropicale.

« Où sommes-nous ? » demanda enfin don Manuel à son porteur, au moment où celui-ci le déposait à terre sur ses pieds.

« Silence ! » répondit l'Indien, montrant le gouffre béant devant eux, et d'où partit au même instant un cri presque étouffé par le bruit du torrent. « Silence ! » répéta-t-il, en passant adroitement son *lasso* sous les bras de don Manuel ; et le soulevant de dessus le rocher, il le descendit comme on ferait un ballot, d'une hauteur d'environ trente pieds. Il le rejoignit bientôt en se servant lui-même d'un procédé analogue ; puis, le replaçant sans façon sur son dos, il commença à s'enfoncer par une pente presque à pic, dans l'affreuse *barranca*.

« Attention ! cria une nouvelle voix ; un demi-pied de large et pas plus. Que la sainte Vierge soit en aide à ceux qui n'en auront pas assez ! »

Cet avis faisait allusion à un tronc d'arbre jeté en travers du torrent qu'il s'agissait maintenant de traverser. Il avait à peine été donné, que don Manuel se trouva transporté sur les épaules d'un autre Indien qui, l'enlevant aussi facilement et avec aussi peu de cérémonie qu'un enfant de deux ans, traversa en trottant, plutôt qu'en marchant, ce pont périlleux ; au-dessous d'eux mugissaient les eaux écumantes, recouvertes d'une voûte de verdure et de fleurs.

La chaleur de la *terra caliente*, dans laquelle on venait d'entrer, fit place encore une fois à la température de la *terra fria*. Il faisait encore nuit dans les *barrancas* ; mais un brouillard blanchâtre, suspendu comme un voile à la cime d'une montagne voisine, annonçait l'approche de l'aube. Ça et là on voyait des monceaux de neige durcie, plus nombreux à mesure que l'on s'élevait, et toute la montagne finit par prendre l'aspect d'un champ de glace. Bientôt les clartés du jour naissant permirent de distinguer sur la gauche un massif de montagnes couvertes de neiges, comme d'un grand linceul, tandis qu'à droite, un pic encore plus élevé était frappé des premiers rayons du soleil ; mais ces rayons étaient pâles, et leurs re-

flets ne rendaient qu'une teinte grisâtre. La colonne, continuant d'avancer au milieu d'un brouillard humide et d'un froid perçant, arriva enfin au bord d'un précipice, qui présentait un obstacle en apparence insurmontable.

« *Les lassos!* » cria une voix qui paraissait être celle d'un chef. Aussitôt un des Indiens s'attacha le bout d'un *lasso* autour du corps, donna à un camarade l'anneau fixé à l'autre extrémité, et fut descendu dans le précipice. Un second *lasso* fut noué à l'anneau du premier, qui se trouvait trop court, puis un troisième, un quatrième et un cinquième, jusqu'à ce que l'Indien, qui avait disparu dans le brouillard, eût fait connaître par un cri qu'il avait enfin pris pied. Deux autres Indiens descendirent successivement de la même manière, et aussi rapidement que des balles de coton qu'on descend du quatrième étage d'un magasin.

« Au tour de Votre Seigneurie, » dit un des patriotes à don Manuel, en lui indiquant de la main ce nouveau genre d'échelle, et faisant en même temps un signe à un Indien. L'instant d'après, le jeune noble avait disparu dans le gouffre. Ses compagnons de voyage le suivirent l'un après l'autre; le dernier qui descendit donna un cigare à chacun des cinq guides, posa son doigt sur ses lèvres et se hâta de rejoindre la colonne.

Cette descente, commencée d'une si étrange façon, ne fut signalée par aucun incident remarquable, et le soleil se montrait au-dessus des montagnes, lorsque le détachement de patriotes arriva en vue d'une *barranca* de moyenne profondeur; sur la lisière de cette *barranca* s'étendait un *rancho* ou village indien, c'est-à-dire un assemblage de huttes sans portes ni fenêtres, construites de troncs d'arbres, et couvertes de feuilles de palmier. Chacune de ces humbles habitations était entourée de sa haie de cactus, dans l'enceinte de laquelle croissait une variété infinie de riches fleurs tropicales, brillante bordure dont l'éclat contrastait avec l'apparence sordide et misérable des huttes elles-mêmes. De la hauteur sur laquelle s'étaient arrêtés les patriotes, on distinguait les blanches mu-

railles d'une chapelle, à demi cachée parmi des cyprès séculaires, et quelques autres bâtiments de différentes grandeurs, qui paraissaient appartenir à une *hacienda* ou plantation.

La colonne descendit rapidement, quoique avec précaution, vers le village ; elle était conduite par un jeune créole, qui, en ce moment, attira pour la première fois l'attention de don Manuel ; il portait un frac ouvert, sous lequel on voyait l'uniforme bleu à revers blancs des patriotes et les insignes d'un officier d'état-major. La messe du matin venait de finir, et toute la population du *rancho*, hommes, femmes et enfants, était en mouvement : elle s'empressa autour du détachement, qu'elle accueillit avec de vives et bruyantes démonstrations de joie.

Tout à coup on entendit un bruit de voix qui s'approchait par l'autre extrémité du village, et presque en même temps parut l'avant-garde d'un corps de patriotes. Cette avant-garde était suivie de plusieurs officiers de bonne mine, revêtus de riches uniformes ; puis venait le corps principal, composé d'environ cinq cents hommes bien armés et équipés. C'étaient, pour la plupart, des Indiens, des métis et des zambos des provinces méridionales, gaillards vigoureux qui, malgré les fatigues d'une longue marche, s'avançaient d'un pas léger et d'un air martial. De temps à autre s'élevait un cri de « Vive Vincent Guerrero ! vive notre général ! »

Ce ne fut pas sans quelque surprise que don Manuel aperçut, au milieu de ce brillant état-major, notre vieille connaissance, le capitaine Gago ; il était encore couvert de sa misérable *manga* ; mais il avait trouvé le moyen de renouveler sa chaussure.

« Ah ! don Manuel, s'écria-t-il, avec un sourire malin, et promenant ses yeux sur les vêtements en désordre du jeune seigneur ; vous n'avez peut-être pas été très-satisfait de votre course de cette nuit. J'espère cependant qu'on s'est conformé à mes ordres, et que le major Galeana a pris soin de vous.

— Pris soin de moi, en vérité !... répéta le jeune homme avec indignation, le sang lui montant au visage au souvenir

de la manière fort cavalière dont on avait disposé de sa personne.

— On s'est conformé à mes ordres, j'espère? — reprit Gago.

— A tes ordres! drôle, interrompit don Manuel, sans laisser Gago finir sa phrase.

— Le Mexique m'appelle Vincent Gueréro, répliqua sèchement, mais avec dignité, l'ex-muletier, et c'est ainsi que Votre jeune Seigneurie voudra bien m'appeler à l'avenir. » Et en parlant ainsi, le ci-devant *arriero*, transformé tout à coup en un des généraux les plus renommés du Mexique, tourna le dos à don Manuel ébahi, au milieu des rires des assistants.

— Que l'on fasse déjeuner de suite ces hommes, poursuivit Gueréro en s'adressant au major Galeana, afin qu'ils aient au moins trois heures de sieste. — Ayez l'obligeance de me donner un cigare, dit-il, à un autre officier. — Ah! voilà des *tortillas*! s'écria-t-il gaiement en s'avancant vers un groupe de jeunes Indiennes, occupées à préparer ces gâteaux de maïs si estimés, et qui s'étaient faufilees vers lui afin de baiser le bord de son vêtement. — « Elles sont, ma foi, bonnes, Matta, dit-il en souriant à l'une de ces filles, après avoir pris dans le poêle une *tortilla*, qu'il saupoudra de poivre du Chili. Encore une, Matta; — c'est cela. — Goûtez-les, messieurs, vous les trouverez délicieuses. »

Aides de camp et généraux s'empressèrent de suivre l'exemple de leur chef.

« A propos, major Galeana, reprit celui-ci, on a pris en flagrant délit deux Espagnols qui cherchaient à s'échapper. Qu'on les pendre sur-le-champ!... »

Quelques communes et dépourvues d'élégance que fussent les manières de Gueréro, quelques décousus que fussent ses discours, il y avait dans toute sa personne une certaine fascination à laquelle il était difficile de résister; on voyait d'ailleurs que sa brusquerie ne venait pas du sentiment de sa supériorité, mais du désir de se rendre populaire. Tandis qu'il continuait à faire honneur aux *tortillas*, un officier s'approcha

de lui et lui communiqua une nouvelle qui parut l'intéresser vivement.

« Diable ! s'écria-t-il, les *léperos* sur les hauteurs d'Ajotla, dites-vous ? Allons voir cela. »

En disant ces mots, il partit d'un pas si rapide qu'aucun de ses compagnons ne put le suivre ; et, au bout de quelques minutes, il avait gravi une éminence d'où l'on découvrait la route de Puebla de los Angeles à la capitale, et plus loin encore, au delà du lac de Chalco, la ville même de Mexico.

De cet endroit, un spectacle étrange s'offrit à ses regards. La classe entière de ces malheureux qu'on appelle *léperos*, véritables lazaroni de la Nouvelle-Espagne, avait évacué en masse la ville et les faubourgs, pour aller prendre position, avec leurs femmes et leurs enfants, sur la route d'Ajotla : cette multitude s'étendait jusqu'aux collines volcaniques qui, de ce côté de la grande vallée de Mexico, forment en quelque sorte le premier échelon de la grande chaîne de Tenochtitlan.

« Mère de Dieu ! cria Guéréro à ses officiers qui venaient de le rejoindre ; si nous avons, à l'heure qu'il est, trois mille fusils au lieu de cinq cents, Mexico serait à nous.

— Je n'en sais trop rien, dit un vieux brigadier général.

— Et moi, je le sais, répliqua Vincent Guéréro. Mais dans l'état des choses, c'est impossible. Il sont deux régiments d'infanterie — d'infanterie espagnole, c'est vrai, mais avec le meilleur colonel de l'armée — et cinq régiments de milice. Et pourtant, qu'on me donne trois mille fusils, et Mexico est à nous. »

Il s'arrêta et parut réfléchir un moment.

« Bah ! reprit-il, il n'y faut pas songer. Mais patience, messieurs ! avant que nous ayons dix ans de plus, le Mexique sera libre. »

Et sans daigner jeter un autre regard sur la capitale ni sur les *léperos*, cet homme remarquable se dirigea vers la *hacienda*.

A. B. (*Blackwood's Magazine*.)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE,
DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE, ETC.

CORRESPONDANCE DE LA REVUE BRITANNIQUE.

L'ANGLETERRE AU BORD DU RHIN. — DÎNER MINISTÉRIEL, DÎNER D'OPPOSITION.
— LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE. — SCHISME SCIENTIFIQUE. — WINCHESTER.
— UNE VILLE-RELIQUE. — UN ANTIQUAIRE EN 1843. — M. TH. WRIGHT. —
BARROWS SAXONS. — M. ISAACSON. — CHRONIQUE DE LA SCIENCE. — M. DE
W. D. SAUL ET LES ANCIENS. — LE DIRECTEUR DE LA REVUE AU CONGRÈS. —
LES PIERRES DE MEUDON. — SUPPRESSION DES DRUIDES. — ESTÈTE
CORDIALE DES SCIENCES ET DES LETTRES. — UN TOAST. — PUBLICATIONS
SAVANTES. — COSMOS. — VOYAGE DE CH. LYELL AUX ÉTATS-UNIS. — RETRAITE
DU NIAGARA. — M. D. COOLEY. — ASCENSION DE L'ARARAT. — NOUVELLES
BIBLIOGRAPHIQUES, ETC.

Londres, 20 août 1845.

A M. OLD-NICK.

Permettez, mon cher collaborateur, qu'à vous j'adresse ma lettre mensuelle, pensant que notre directeur complète en ce moment son tour d'Irlande, comme c'était son projet lorsque je lui ai serré la main la semaine dernière à Winchester. Au reste, ne redoutez pas une longue lettre; je vous écris par la morte saison de la littérature et du monde fashionable; jamais Londres ne fut plus solitaire: qui oserait s'y montrer quand il n'y a plus ni parlement, ni reine? A peine s'il y a des Anglais encore dans les provinces. Toute la Grande-Bretagne est... ou est supposée être sur les bords du Rhin. — On n'est pas sans inquiétude ici sur cette émigration; car la reine est partie sous l'impression d'un sinistre présage. Qui serait superstitieux si les reines et les rois ne l'étaient pas, dans ce siècle où rois

et reines sont les derniers représentants de ce bon vieux temps où l'on croyait naïvement aux rois et aux reines? Or, le jour de la clôture du parlement, vous savez que la couronne de Sa Majesté la reine Victoria est tombée du coussin où la portait le vieux duc d'Argyle, et qu'il s'en est perdu deux ou trois fleurons en diamants. Peut-être Sa Majesté Victoria en sera-t-elle quitte pour avoir vu que dans la vieille Allemagne, depuis un mois, toutes les couronnes royales pâlissent à côté du laurier de ce musicien que ses compatriotes avaient laissé mourir abandonné et pauvre. Dans les fêtes de Bonn, Beethoven est tout : le roi de Prusse et la reine d'Angleterre ne sont que des accidents. Malgré leur royalisme emphatique, les journaux anglais dissimulent mal cette éclipse de la royauté politique. Les salves d'artillerie ont salué l'auguste épouse du prince Albert, elles lui ont même été prodiguées avec un luxe à faire envier la surdité de Beethoven autant que son génie ; mais une fois ces tonnerres importuns et anti-mélodieux apaisés, c'est vers la statue du grand artiste que tous les yeux se tournent, c'est lui que le peuple proclame ; ce sont ses symphonies que les artistes jouent et non le *Rule Britannia* ou le *God save the Queen*. Bref, si l'Allemagne fait un si bon accueil à l'auguste touriste, si elle lui réserve sa place à la galerie des Altesses, c'est surtout parce qu'elle a choisi pour époux un prince allemand qui est lui-même un peu musicien. Voilà les réflexions que j'entendais faire ce matin encore, à un baronnet de mes amis qui arrive de Bonn, n'ayant pas voulu attendre la fin de toutes ces fêtes populaires, qu'il prétend avoir eu moins de charmes pour sa souveraine que l'hospitalité du château d'Eu. Là du moins, disait mon aristocratique ami, les rois, reines, princes et princesses étaient sur le premier plan ; le peuple restait dans son rôle... à la porte ; sauf quelques exceptions, les militaires et les artistes eux-mêmes faisaient cortège. Avec son enthousiasme musical, la bonne Allemagne vient de faire de la démocratie en croyant faire de l'art.

Avant de prendre congé de leur reine, les ministres anglais ont fait leur dîner annuel appelé le dîner des *goujons* : je ne sais

pas d'autre nom pour ce petit poisson (*whitobait*) qui attire les gourmets et les ministres à Greenwich; mais peut être ressemble-t-il plutôt à l'éperlan. L'opposition, elle, s'est contentée du dîner que justement la corporation des marchands de poissons a donné à lord Melbourne, le chef de l'ex-cabinet whig, reçu un de ses membres. A table comme au parlement, les whigs ont prétendu que leur triomphe était complet — c'est-à-dire le triomphe de leurs doctrines, puisque sir Robert Peel se chargeait de les faire prévaloir. Sir Robert Peel rit beaucoup, dit-on, des éloges ironiques que lui décernent ainsi ses prédécesseurs, lord Melbourne et lord John Russell. Il se propose de les mériter de plus en plus, mystifiant ainsi, en véritable homme d'État, amis et ennemis. Malheureusement les Orangistes d'Irlande ont pris la chose au sérieux : ils recommandent leurs *meetings* et leurs processions, plus irrités contre sir Robert que contre O'Connell. Il faut avouer que la politique est quelquefois une amusante comédie. Nous avons trouvé ici, par exemple, très-original en même temps que très-éloquent, le discours en faveur de la liberté de la presse, qu'a adressé dernièrement à ses électeurs normands le ministre le plus influent du cabinet français. Tous les journaux de Londres l'ont textuellement traduit, en déclarant que ni lord John Russell, ni M. Macaulay, n'auraient pas dit mieux.

Je n'ai pas suivi le flot du beau monde du côté du Rhin; mais j'ai fait aussi mon excursion, et en ma qualité de souscripteur annuel, je suis allé dans le Hampshire prendre part aux travaux de la Société archéologique. — De laquelle ? me demanderez-vous ; car, hélas ! vous ne l'ignorez pas, un schisme a divisé les archéologues anglais en deux camps : l'archéologie de Londres a deux sociétés, comme l'anglicanisme d'Oxford et le presbytérianisme d'Édimbourg ont deux églises. Je suis resté sous la bannière des archéologues qui reconnaissent lord Albert Cuninghame pour leur chef, et notre ami Th. Wright pour leur champion le plus zélé. Winchester était cette année le siège du congrès archéologique, le point central d'où les archéologues ont rayonné sur toutes villes secondaires de

ce royaume de l'heptarchie saxone. Nous sommes arrivés à Winchester le lundi 4 août. Peu de villes offrent aux antiquaires un champ plus fécond d'exploration que la cité où l'évêque architecte Wyckham a laissé de si nobles preuves de son amour pour elle et pour l'art. Il n'y a pas encore assez longtemps que le chemin de fer de Londres à Southampton passe à la porte de l'antique *Caer Gwent* (1), pour qu'il ait pu modifier sa physionomie. C'est toujours la cité du moyen âge, si calme d'ailleurs, si recueillie, si favorable aux méditations de la science comme à ses recherches. Quoique à force de soulever le sol autour de l'auguste cathédrale, on ait fait descendre son portail dans une espèce de bas-fond, les tours ecclésiastiques dominant toujours la ville, jetant sur elle son ombre religieuse. La principale rue de Winchester a bien quelque chose de plus vivant, de plus moderne et de plus mondain que les rues latérales; mais là encore des arcades comme celles de Bolognè en Italie rappellent les promenades du cloître, et au nombre des boutiques qui voudraient imiter Londres, on remarque surtout celles des libraires, où de riches reliures brillent aux vitres de l'étalage; — entrez, leurs rayons sont garnis de livres pieux. Une croix de pierre, gothique monument du règne de Henri VI, parfaitement conservé ou parfaitement restauré, conserve dans sa niche la statue du saint martyr auquel il fut dédié, comme si on croyait encore aux saints dans cette ville si chère aux évêques saxons. Le frontispice du fameux collège de Wyckham, fondation rivale d'Eton, abrite la statue de la Vierge Marie et autres catholiques emblèmes; enfin à la distance d'un mille s'élève l'hospice de la Sainte-Croix, dont les habitants portent toujours, d'après leurs statuts, le costume primitif, une robe noire, la robe monacale... Oui, extérieurement, Winchester est une relique vivante de la vieille Angleterre catholique (2).

(1) Mot à mot la Ville Blanche, à cause du terrain crayeux sur lequel Manchester est bâtie.

(2) L'évêque actuel de Winchester est un zélé anglican, mais on m'a as-

Creusez, fouillez son sol antique, vous exhumez les vestiges de la civilisation païenne ou ceux du moyen âge. Nulle part donc, un archéologue ne se sent mieux chez lui. Malheureusement parmi les saints dont la légende s'associe à l'histoire de Winchester, figure au premier rang saint Swithin, qui, vous le savez, est pour le climat le saint Médard de l'Angleterre. Or cette année saint Swithin et saint Médard semblent lutter à qui pressera le plus souvent dans ses mains les nuages anglais et français comme des éponges : plusieurs de nos savantes promenades se sont faites en parapluie. Le premier jour fut consacré en grande partie à la reddition des comptes. Cependant après le dîner nous eûmes déjà trois mémoires ou dissertations en forme de dessert, et une fois la lice ouverte, le lendemain et les jours suivants, il fallut multiplier les séances pour que chaque dissertateur pût être entendu à son tour. Nous eûmes séance le matin, séance l'après-midi et séance de soirée. Ce qui encourage les tenants de ces tournois scientifiques, c'est que les dames sont au nombre des auditeurs ou des juges. Ne croyez pas que ce soient toutes des Bas-bleus ou de vieilles Philamintes avec des besicles sur le nez. La mode de l'archéologie nous amène de jeunes et aimables misses. Il résulte de cet auditoire que l'archéologue n'est pas non plus tenu d'être un Trissotin ou un Vadius en habit râpé, en perruque rousse ou grise, prenant du tabac entre chaque phrase. Fi donc ! nous sommes presque tous de jeunes galants, avec un ceillet rouge à la boutonnière, les cheveux lissés, promenant un regard modeste dans la salle, et glissant dans nos élucubrations quelques petits mots à l'adresse des dames. A ces mots-là le *cheering* éclate ; l'aréopage sourit et applaudit : nous, toujours modestes, nous baissons les yeux en pardonnant aux interrupteurs et interruptrices, puis nous reprenons jusqu'à ce qu'une allusion nouvelle remette tout le monde en belle humeur. Quelques archéologues sont un peu lourds en-

suré que presque tout son clergé était puréyste, c'est-à-dire anglo-catholique.

core, quelques-uns ont surtout oublié d'apprendre à lire; mais, cher Old Nick, le vrai type de l'archéologue anglais est aujourd'hui notre ami Thomas Wright. Quoiqu'il ait toujours été fort bien, je vous assure qu'en croissant en science, il a cru aussi en bonnes manières, et qu'en l'écoutant, si beau, si gracieux, si savant et si disert, au milieu des dames de Winchester, on aurait pu le comparer à l'Apollon de Raphaël Mengs au milieu des muses. Th. Wright étant depuis quelque temps dans le moyen âge anglais jusqu'au cou, a eu l'heureuse idée de nous faire le dépouillement des chartes et des registres municipaux de Winchester et de Southampton. Il a montré aux descendants des bourgeois de l'Heptarchie, comment leurs aïeux avaient su fonder leurs villes et s'y fortifier de toutes sortes de privilèges et franchises. Ces esquisses d'histoire assaisonnées d'anecdotes, avaient un double intérêt, débitées dans le Guild-hall (la salle de l'hôtel de ville), que M. Mayo, le maire de Winchester avaient mis à la disposition de l'assemblée. Le succès a été complet : personne n'a osé se placer à côté de Thomas Wright sur ce terrain. Il faut varier, d'ailleurs, mais les matières ne manquaient pas.

Depuis quelques années, de même que les savants italiens ouvrent des tombeaux étrusques, les savants anglais se sont mis à ouvrir les *barrows* ou tombeaux saxons. Hélas! ce ne sont pas des vases valant vingt-cinq et cinquante guinées qu'on trouve dans ces mausolées de l'Heptarchie; mais enfin on y trouve aussi de la poterie saxonne, des armes de guerriers, des objets de toilette. La table du congrès a été plus d'une fois décorée de ces trophées de nos fouilles qui ont fourni un texte très-curieux au savant M. Isaacson et à M. Robert Smith. M. Isaacson a découvert, lui, tout un monde dans ces exhumations. A le croire, il pourrait vous faire la biographie d'un Saxon mort obscur il y a douze siècles, aussi minutieusement que celle d'une notabilité contemporaine. Nous avons rencontré dans le même mausolée un squelette de chien avec un squelette d'homme. J'avais espéré d'abord que le chien serait mort de douleur, cet ami fidèle de notre

égoïste humanité! Mais M. Isaacson nous a prouvé qu'il avait été immolé aux mânes de son maître! On a été ému comme du récit d'une sottie indienne. Les dames ont heureusement passé à des émotions moins tristes quand M. Isaacson leur a montré une boîte à ouvrage contenant des bagues, des ciseaux, un dé, etc., etc., qui furent enterrés à côté d'un squelette de femme. J'espérais que nous allions avoir l'oraison funèbre d'une bonne ménagère du temps d'Harold; mais M. Isaacson a eu l'érudite cruauté d'en faire une coquette qui avait reçu de diverses mains le dé, les ciseaux, les bagues. Voyez un peu comme la science a sa chronique scandaleuse! — Nous sommes remontés plus loin encore dans le passé avec M. W. D. Saull, ce professeur qui a un musée si riche à Londres; mais lui c'est en plein air, sur les lieux mêmes qu'il a fait un camp breton de Sainte-Catherine Hill (la colline que domine Winchester), dont jusqu'à présent tous les antiquaires avaient fait un camp d'été des Romains, *castrum esticum*, l'emplacement où les légions s'établissaient pendant la belle saison. Après M. Saull, d'autres érudits ont disserté aussi sur les aborigènes de la Grande-Bretagne, sur les Celtes, les Bretons, les druides et les bardes; quelques-uns étaient allés naturellement s'inspirer à Stonehenge, parmi les pierres du plus extraordinaire des monuments druidiques: or, c'est justement ce jour-là qu'est arrivé de Paris le directeur de la *Revue Britannique*, qui a été gracieusement invité aux diverses lectures du congrès, et en même temps au grand dîner de tous les archéologues réunis dans l'hôtel du Cerf blanc. Notre directeur me disait tout bas: En vérité je joue de malheur; la veille même de mon départ, à deux cents pas de mon humble cottage de Bellevue, près du château de Meudon, ne vient-on pas de découvrir un monument druidique qui date de deux mille cinq cents ans! Si j'avais été le voir, j'en ferais ici la description toute fraîche, et payerais ainsi mon écot à cette illustre association scientifique. — Pourquoi avoir négligé d'aller jouir de la primeur d'une pareille découverte? lui demandai-je. — Eh! mon ami, me répondit-il, quand on se

met en voyage, il est une vieille obligation qui passe avant toutes les sciences. Ma description d'un monument druidique ne m'eût pas dispensé, au Havre, d'un passe-port : je n'ai eu que le temps d'aller à Paris renouveler le mien; me voilà réduit à écouter sans rien dire. — Tout à coup se lève un archéologue qui demande à répondre au préopinant : « Messieurs, s'écrie-t-il, tout ce qu'on vient de vous débiter sur Stonehenge, sur Arbor Low, sur Karnack, sur les dolmens, les autels bardiques et autres pierres mystérieuses me fait voir que la question est encore neuve : non-seulement toutes ces pierres gigantesques ne furent jamais des monuments druidiques, mais encore je prétends vous démontrer qu'il n'y a jamais eu de druides !... » A une telle déclaration, un murmure se fait entendre dans la salle, un murmure semblable à celui du vent précurseur des tempêtes. Nier l'existence des druides devant une assemblée qui venait d'écouter, pendant une bonne heure, trois discours sur le culte de Teutatès et sur le gui sacré, c'était nier la lumière en plein soleil. Le scandale n'eût pas été plus grand, si cette impiété scientifique avait été proférée il y a deux mille ans sous le chêne druidique, au milieu d'un collège de druides et de druidesses. Quatre savants demandèrent à la fois la parole; mais le président (c'était ce jour-là le spirituel sir William Betham), prévoyant une lutte trop violente, et se rappelant le schisme de l'année dernière, leva tout à coup la séance : « Allons, me dit notre directeur, je regrette un peu moins d'être venu ici sans avoir vu le monument druidique de Meudon. » Le soir, à table, cet incident était déjà oublié heureusement, et il ne manqua guère parmi les convives que l'ennemi des druides, qui, furieux de n'avoir pu faire leur procès devant ses collègues, avait écrit qu'il se retirait de la société pour se faire recevoir dans la société rivale.

Je vous ai dit que les archéologues anglais se piquent d'être des savants aimables; ils se piquent aussi d'être des gastronomes... Vous raconter le menu de notre festin, ce serait avoir l'air de vouloir rivaliser avec le chroniqueur du dîner annuel

du lord-maire de Londres. Je ne me souviens d'ailleurs que des mets auxquels je goûtai, savoir, d'un turbot (sauce aux crevettes), d'un rôti de cerf, d'un New-college pouding et d'un ananas au dessert. Je ne vous relaterai pas non plus tous les toasts précédés et suivis, suivant l'usage anglais, de discours plus ou moins oratoires; mais vous m'en voudriez de ne pas vous dire jusqu'où a été l'hospitalité anglaise pour notre directeur. Au moment où il s'y attendait le moins et causait avec Th. Wright, son voisin de gauche, le président dirigeant de son côté son regard et le saluant de son verre, émit les opinions les plus généreuses sur la fraternité des savants et des lettrés de tous les pays; sur le lien commun qui doit unir la France à l'Angleterre, quelles que soient d'ailleurs leurs querelles diplomatiques; sur la courtoisie anglaise, qui ne devait pas laisser perdre l'occasion de se montrer plus libérale que la politique; bref il termina en proposant la santé de l'hôte français assis au banquet archéologique, autant pour l'honorer personnellement que pour honorer en lui ses confrères les savants et les hommes de lettres de la France. L'assentiment fut unanime. Le directeur de la *Revue Britannique*; évidemment ému de cette courtoisie à laquelle il ne s'attendait pas, crut devoir remercier la société par un petit *speech* en langue anglaise. Sa première phrase était assez hésitante et, ma foi, je tremblais pour l'honneur de la *Revue*, craignant qu'il ne restât court. Comme il disait regretter de ne pas pouvoir parler l'anglais aussi facilement qu'il le désirait pour exprimer sa gratitude... on l'interrompit charitablement pour lui crier de parler français; mais alors, tirant parti de cette interruption même pour élever un peu plus la voix et retourner sa phrase dans un autre sens, l'orateur trouva le moyen d'aller jusqu'au bout de son compliment de manière à être applaudi avec acclamation. Après le dîner, les poignées de main individuelles lui démontrèrent la cordialité des convives: le lendemain matin on l'attendait pour le recevoir au moins membre correspondant; mais soit modestie, soit de peur qu'on ne lui demandât la description du monument de Meudon, il partit

après son déjeuner en se dirigeant du côté de la mer. J'ai fait sa paix comme j'ai pu avec Th. Wright et les autres membres du congrès qui lui enverront son diplôme par la poste. A lui de vous raconter le reste.

Un dernier mot à propos de cette mode d'archéologie qui contraste avec la passion dominante de l'époque, la passion des intérêts matériels, et donne au siècle les deux faces de Janus, l'une tournée vers l'avenir, suivant des yeux le rapide wagon sur le chemin de fer (1), l'autre tournée vers le passé, amoureuse des ruines et des vieilles mœurs. N'est-ce pas heureux que cet esprit conservateur soit venu se mettre en travers de l'esprit rénovateur et qu'il évoque tour à tour l'histoire, la poésie et la religion pour forcer l'inflexible railway de faire quelques courbes de plus quand une église ou tout autre monument est menacé de son sillon destructeur!

L'association archéologique ne se compose pas seulement d'antiquaires proprement dits; plusieurs de ses membres s'adonnent aussi à une étude qui a ses enthousiastes comme les autres, les géologues et les philosophes curieux surtout d'étudier les révolutions naturelles de notre globe. Je men-

(1) Dans sa dernière session, qui a été close le vendredi 8 août, le parlement anglais a voté la construction de 2,090 milles (3,352 kil un tiers) de nouveaux chemins de fer en Angleterre et en Écosse, et de 560 milles (900 kil.) en Irlande. Le capital social atteint le chiffre de 21,680,000 liv. st. (792,000,000 de fr.) pour l'Angleterre et l'Écosse, et celui de 6,800,000 liv. st. (170,600,000 de fr.) pour l'Irlande; en tout un capital de 38,480,000 liv. st. (662 000.000 de fr.) Les frais de construction des nouveaux chemins de fer par mille seront moins considérables que pour les lignes existantes. Les frais moyens des nouvelles lignes seront à peu près de 15,000 liv. st. (375,000 fr.) par mille (234,275 fr. par kil.), tandis qu'ils excèdent pour les anciennes lignes la somme de 30,000 liv. st. (750,000 fr. ou 468,750 fr.) par kil. On voit ainsi que les capitaux demandés pour la construction des nouveaux rail-ways ne seront pas aussi considérables qu'on l'avait supposé d'après le nombre de bills présenté au parlement.

D'après les calculs qui ont été faits, on espère que ces nouvelles lignes produiront un revenu annuel de plus de 2,000,000 de liv. st. (50,000,000 de francs.)

tionnais, dans ma dernière lettre, un ouvrage qui est déjà à sa cinquième édition, quoique la science y soit plutôt embellie par le style que fécondée par quelque découverte originale. Les membres de la Société archéologique, en résumant dans leurs causeries les livres sérieux, ont à peine accordé une note dédaigneuse aux *Vestiges de l'histoire naturelle de la création*; mais c'est avec une véritable estime qu'ils parlent de l'ouvrage analogue du baron de Humboldt qui vient d'être traduit en anglais sous le titre de *Cosmos*. Qui pouvait en effet mieux que le grand voyageur entreprendre l'histoire physique du monde, lui qui a vu de ses yeux toutes les faces de la terre et étudié les phénomènes de la nature, tantôt sur le sommet des Andes ou des Cordillères, tantôt dans les vallées de Nepaul et les steppes de l'Asie septentrionale? Il est encore un géologue, l'illustre docteur Charles Lyell, qui publie un ouvrage remarquable : c'est son voyage aux États-Unis, voyage où l'on trouve non-seulement des observations géodésiques, mais encore des critiques sur les mœurs et les institutions américaines. Le docteur Lyell est de l'avis que les chutes du Niagara ont été situées autrefois à sept milles plus au nord; il a calculé même tous les degrés de cette marche rétrograde, et il prétend l'apprécier à raison de trente-cinq centimètres par an : ce qui lui fait dire qu'il a fallu aux eaux trente-cinq mille années pour opérer leur retraite depuis l'escarpement de Queenston jusqu'au site actuel! Ce serait faire notre monde bien vieux s'il était permis d'assurer que les eaux ont reculé ainsi par un mouvement uniforme et ininterrompu année par année. Mais la *Revue Britannique* analysera sans doute les deux volumes du docteur Ch. Lyell. Je veux vous signaler une nouvelle publication du géographe D. Cooley, dont notre ami Ad. Joanne et vous avez fraternellement traduit il y a quelques années l'excellent abrégé de l'*Histoire des voyages*. M. D. Cooley, sous le titre du *Monde exploré* dans le dix-neuvième siècle, fait une collection de toutes les relations de voyages modernes qui peuvent intéresser les sciences géographiques, physiques et naturelles. Il a commencé par le piquant récit du voyage

au mont Ararat de l'intrépide Parrot. N'en déplaise à votre helvétique collaborateur, l'ascension du mont Ararat est autre chose que celle du mont Blanc. M. Parrot y échoua deux fois, et n'y parvint que la troisième, après des fatigues et des périls dont la relation est rempli d'épisodes romanesques. Quelques personnes doutent encore que M. Parrot ait réellement planté une croix sur le sommet de l'Ararat; mais pour lui donner un démenti, il faudrait aller y voir, et le voyageur a beau jeu contre ceux qui ne veulent pas le croire. Vous êtes trop dur aux pauvres romanciers, quand vous les rencontrez dans vos feuilletons, mon cher critique, pour que je vous signale les romans qui ont paru ce mois-ci à Londres. Je ne vous indiquerai donc, pour terminer cette lettre, qu'un autre voyage, le Journal de Darwin, le naturaliste de l'expédition du vaisseau *the Beagle* (le Basset) autour du monde. Ce journal est réimprimé en deux volumes à 2 sh. 6 pence, par M. Murray dans sa *Colonial library*. Peu de voyages méritaient au même degré de devenir populaires. Cela dit, et avec une réserve que vous apprécierez, je me dispense de vous recommander soit le *Whiteboy*, roman irlandais de Mrs. Hall; soit l'*Amour et le Magnétisme*, roman mystique d'Horace Smith, soit même le *Frère de lait*, roman anonyme dont le poète Leigh Hunt a osé se faire le parrain.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

DE LA

REVUE BRITANNIQUE,

ET BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

AOÛT 1845.

Paris, août 1845.

Qu'il soit permis à la chronique de prendre aussi ses vacances : d'ailleurs faut-il tous les ans, à l'occasion de la grande fête de ce mois, la distribution des prix, déplorer de nouveau l'importance presque exclusive donnée dans les collèges aux langues mortes? Sur qui nous appuyer enfin pour proposer un meilleur système? L'Angleterre et l'Allemagne ne conservent-elles pas pieusement comme nous leurs traditions universitaires? Continuons donc à marcher dans la routine du moyen âge en fait d'enseignement, et à réserver pour les chemins de fer et la navigation la rapidité des méthodes. Bonnes vacances aux maîtres et aux écoliers! ce qui nous plait pour ceux-ci, c'est qu'à part les Indiens, dont une seconde tribu nous est arrivée d'Amérique (par la voie d'Angleterre comme la première), rien d'assez original ne saurait les retenir à la ville. Qu'ils suivent donc sans regret la famille à la campagne, sous les arbres des ancêtres, ou dans les excursions que les nouvelles voies de communication excitent tous les parents à faire dans cette saison de l'année. — A ceux qui sont muets pour la science, indiquons la promenade de Reims où le 1^{er} septembre s'ouvre un congrès scientifique. A Paris cependant le grand Opéra nous a régales d'un ballet fort amusant : *le Diable à quatre* ; tous les journaux on dit : c'est la pièce de Sedaine ; mais nous, la vérité nous force de remonter plus haut ; l'idée du nouveau ballet appartient à Shakspeare, à sa pièce intitulée : *the*

Taming of the Shrew. « La Mauvaise Femme mise à la raison ; » — ou pour être plus vrai encore, Shakspeare lui-même avait pris sa Catherine et son Petruchio à Straparole qui... mais assez d'érudition comme cela pour un ballet. Le Théâtre-Français nous a donné un acte ; l'Opéra-Comique trois actes, de M. Eug. Scribe, avec une excellente musique de Labarre.

CASIMIR DELAVIGNE. — *Derniers chants. Poèmes et ballades sur l'Italie* (1). — Ce volume révélerait à tous ceux qui pourraient l'ignorer, tout ce qu'il y avait de souplesse et de variété dans ce beau talent que certains critiques prétendaient mettre sur un lit de Procuste, pour le mutiler et le réduire à une taille mesquine. Le poète qui a si heureusement lutté avec Shakspeare, dans les *Enfants d'Edouard*, avec Byron, dans *Marino Faliero*, avec Walter Scott, dans *Louis XI*, (on comprend qu'à dessein nous le plaçons nous-mêmes ici sur un terrain étroit), ce même poète se montre le rival de Moore, de Southey, de Campbell et de tous les écrivains lyriques anglais qui ont modernisé la ballade. Toutes ces petites pièces, charmantes de grâce et de spontanéité, ont encore le mérite d'un style curieusement travaillé : point de ces négligences qui trahissent la langue à une facilité prétendue. Casimir Delavigne écrivait avec une conscience sévère ; il ne confiait aucun vers au papier avant de l'avoir fait et refait dix fois dans sa mémoire. Le secret de son travail est parfaitement expliqué dans la notice qui précède ce beau volume ; mais il y a mieux que cela dans cette notice sur l'auteur des *Messéniennes*, morceau plein de sentiment, qui ne pouvait être écrit que par celui qui fut le confident intime de toute sa vie, son meilleur conseiller, son frère. M. Germain Delavigne a cru ne faire aimer que Casimir, en racontant ainsi sa gloire et son court bonheur ; la postérité ne séparera pas les deux frères.

CÉSAR FALEMPIN, par l'auteur de *Jérôme Paturot* (2). Jérôme Paturot est devenu un type : aussi l'auteur ou ses éditeurs le mettent-ils en avant comme un pseudonyme populaire ; M. Louis Reybaud, ce

(1) 1 vol. in-8°, chez Didier, quai des Augustins ; — Furnes, rue Saint-André-des-Arts.

(2) Chez MM. Michel Levy, rue Vivienne.

grave économiste, rival de l'*Homme aux quarante écus* de Voltaire, n'est pas très-honteux de se coiffer du bonnet de coton de son héros, et, sous ce comique armet, d'aller guerroyer contre les travers du siècle, contre sa sensualité et son égoïsme politique. Hélas! hélas! ces géants attendent de pied ferme Jérôme Paturot, et ils font le plongeon en riant quand la plume ou la lance du bonnetier philosophe menace de les transpercer. La majorité est pour nous. disent-ils : nous vivons de la vie de la majorité, nous sommes immortels comme notre critique lui-même! *César Falempin* (ou *les Idoles d'argile*) pousse cependant une furieuse botte aux exploitateurs de la niaiserie populaire. Que leur importe? Faites baisser leurs actions, ils joueront à la baisse: mais quoi! leurs actions haussent toujours; il faudrait au moins dix romans comme *César Falempin* pour ruiner ceux qui ruinent tout le monde. Il y a beaucoup de l'*humour* de Cervantes dans la manière de Jérôme Paturot, en supposant toutefois que Cervantes eût été journaliste et économiste, profession (sont-ce des professions?) qui ont le cachet de leur style. Jérôme Paturot a plus de courage, par exemple, que l'auteur de *Don Quichotte*; car celui-ci attaquait un ridicule déjà bien suranné, ou à peu près mort, et Jérôme harcèle, avons-nous dit, des géants vivants. Mais, enfin, si la guerre dure, tant mieux pour nos plaisirs; il était temps que quelque romancier retrouvât la gaieté française. Paul de Kock n'est pas triste, mais Paturot a une gaieté de bon goût; il y a une finesse dans son persiflage et une forme élégante dans son style, qui lui donnent la valeur littéraire qu'on a toujours refusée aux meilleures bouffonneries de l'autre.

L'INDE SOUS LA DOMINATION ANGLAISE. — Ce nouvel ouvrage, de l'auteur de l'*Histoire de la conquête de l'Inde* par l'Angleterre, est l'exposé de la situation sociale, politique, religieuse, administrative et militaire, etc., etc., de la Péninsule hindoustannique sous le gouvernement de l'Angleterre. M. le baron Barchou de Penboen complète son premier travail. Nous attachons comme lui trop d'importance à un pareil sujet pour nous contenter de cette simple annonce. Nous dirons aujourd'hui que le second ouvrage nous paraît bien supérieur au premier: obligé de condenser sa matière, l'auteur a dû aussi serrer davantage son style, s'astreindre à un plan, s'enchaîner à une méthode qui lui donne plus de force et plus de

couleur. Les événements tiennent ici moins de place que les considérations politiques; mais M. le baron Barchou de Penhoen n'oublie pas de résumer tous les faits sur lesquels il base ses réflexions et ses jugements.

ENSEIGNEMENT. — *Cours de Littérature française, analytique et biographique.* — Cours de diction avec un mnémonyme progressive, par M. Buessard; Paris, J. Bréauté, libraire. M. Buessard est, croyons-nous, un professeur particulier; son livre est un memento d'enseignement plutôt qu'un véritable cours complet. Nous comprenons son utilité avec les commentaires du maître et les développements de son enseignement. Tel qu'il est, tout est tronqué dans ce petit livre; les définitions et les notes biographiques ne disent que la moitié de chaque chose. Le professeur a eu d'ailleurs le tort, dans ses énumérations, de comprendre certains ouvrages qui, certes, sont peu faits pour des élèves. Quel choix de romans, par exemple! Ils sont là sans doute indiqués sans éloge; mais alors pourquoi ailleurs le professeur a-t-il assaisonné ses notes de jugements épigrammatiques? Nous le répétons, cet ouvrage est sans doute un simple memento. Nous sommes très-disposés à croire que l'enseignement oral de M. Buessard y ajoute ce qu'il y manque.

ROMANS. — *Le Sauvage de la Montagne*, par Marcellin Pochet-Dassin, 2 vol. in-8°. — *Le Chasseur noir*, par le même, 1 vol. in-8°. — *Nahour*, par le même, 1 vol. — Trois romans à la fois, voilà certes une facilité qui égale celle des plus féconds conteurs, et remarquez que les sujets sont très-variés, que le style a de la jeunesse, quelquefois de l'éclat. Auquel de ces trois ouvrages donnons-nous la préférence? au *Sauvage de la Montagne*, sans contredit: pouvons-nous mieux louer l'auteur que de préférer ainsi le plus long de ses romans? Quelques traces de misanthropie nous ont surtout charmé dans le *Sauvage*. Nous sommes pour Alceste contre Philinte, dans le roman comme dans la comédie. On trouve les trois ouvrages de M. Pochet-Dassin, au Comptoir des Imprimeurs-unis.

POÉSIES, par M. J. A. D. de Fonds. Joli petit volume. Mais il y a dans ces vers une mollesse sybaritique et un épicurisme dont nous ne saurions approuver la morale anacréontique. Qu'Apollon continue à bercer ainsi M. de Fonds pour son bonheur, sinon pour sa gloire.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-HUITIÈME VOLUME.

JUILLET ET AOÛT 1845. — 3^e SÉRIE.

	Pag.
ÉCONOMIE RURALE. — SCIENCES CHIMIQUES. — Des progrès de la science agricole.....	5
BEAUX-ARTS. — La légende dorée des artistes. — III. Les quatre docteurs.....	51
THÉOLOGIE. — DISCIPLINE UNIVERSITAIRE. — M. Ward et l'université d'Oxford.....	79
VOYAGE. — MŒURS. — Une Anglaise en Égypte.....	100
II. Le docteur Wolf à Bockhara.....	263
III. Les aventures d'un émigrant de la colonie de Van Djémen. — Deuxième extrait.....	309
PORTRAITS POLITIQUES. — Orateurs contemporains. — Lord John Russell.....	125
GÉOGRAPHIE. — DROIT INTERNATIONAL. — La question de l'Orégon.....	225
SCIENCES PHYSIQUES. — HYGIÈNE NAVALE. — De l'amélioration de l'aérage dans les bâtiments à voiles et les bâtiments à vapeur.....	384
MŒURS D'ORIENT. — Les janissaires et le sultan Mahmoud..	341
MISCELLANÉES. — Scènes historiques de la révolution mexicaine. — Premier extrait. — Le carnaval à Mexico.....	138
Deuxième extrait. — Guérero.....	407
VOYAGES. — LITTÉRATURE. — Une excursion dans le pays de Galles et en Irlande (juillet et août 1844). § XIII et XIV..	172
NOUVELLES DES SCIENCES, des Arts, du Commerce, de l'Industrie; Correspondance de la Revue, etc.....	202 et 448
Chronique littéraire de la <i>Revue Britannique</i> et Bulletin bibliographique.....	216 et 460

